UNIV OF
TORONTO
LIBRARY

Digitized by the Internet Archive
in 2010 with funding from
University of Ottawa

http://www.archive.org/details/missionsdelacong35obla

MISSIONS

DE LA

CONGRÉGATION DES MISSIONNAIRES OBLATS

DE MARIE IMMACULÉE

PARIS. — TYPOGRAPHIE A. HENNUYER, RUE DARCET, 7.

Relig
M

MISSIONS

DE LA CONGRÉGATION

DES MISSIONNAIRES OBLATS

DE MARIE IMMACULÉE

TRENTE-CINQUIÈME ANNÉE

294865
2:1:34

PARIS
TYPOGRAPHIE A. HENNUYER
RUE DARCET, 7
—
1897

MISSIONS

DE LA CONGRÉGATION

DES OBLATS DE MARIE IMMACULÉE

N° 137. — Janvier 1897

MISSIONS ÉTRANGÈRES

VICARIAT DE LA SASKATCHEWAN.

Pelican Narrows, 1er novembre 1896.

LETTRE DU R. P. BONALD AU DIRECTEUR DES ANNALES.

Révérend et cher Père,

Après avoir terminé notre retraite annuelle et célébré la fête d'aujourd'hui avec les chers PP. Maisonneuve et Simonin (Xavier), je vous adresse mon rapport habituel que j'avais rédigé au fort Cumberland pendant le séjour que j'y ai fait dans mon dernier voyage. Le voici tel quel :

Descendu ici des lointains plateaux du haut Churchill et en route pour aller voir notre révérendissime vicaire apostolique, la fatigue et l'épuisement me forcèrent de m'arrêter. Le bon P. Charlebois, accompagné de mes deux hommes, va pour moi à Prince-Albert.

Tâchant pour ma santé de profiter des légumes et du

laitage de la Mission, je veux aussi profiter de mes loisirs pour vous adresser ce rapport annuel. Il y a, cette fois, dans nos différents travaux, divers incidents multiples et assez curieux pour intéresser les lecteurs de nos annales.

Reprenant mon récit en novembre 1895, j'invite les lecteurs à accompagner en esprit le missionnaire dans sa visite aux malades sur le Missinipi, à 40 milles nord de la Mission. Les jours sont courts, on part bon matin. Nos chiens ne sont pas des pégases; aussi, me contentant de me faire traîner sur le lac, je leur épargne cette peine dans l'étroit sentier des bois. Nous escaladons des montagnes, mon unique serviteur poussant de toutes ses forces derrière le traîneau, menaçant et injuriant ses chiens tandis que je les appelle en avant. On s'arrête deux fois pour boire le thé et l'on arrive au crépuscule chez nos gens. La première veillée, on se contente de la prière en commun. Le jour suivant est consacré tout entier à instruire davantage une néo-catholique, très malade et qui voudrait se disposer de son mieux à faire sa première communion avant de mourir.

La seconde nuit se passe toute blanche pour le missionnaire. C'est un vieux sauvage, méchant, entêté et superstitieux, qui dans la maison voisine de mon hôte a terriblement exercé la patience du prêtre. Quelle puissance le démon exerce encore sur ces natures sauvages, demi-croyantes et si orgueilleuses !

En le contredisant et lui faisant des reproches, comme c'était mon devoir, je voyais ce vieux, ex-sorcier encore, dominé par sa vieille nature et pour ainsi dire retombé sous la puissance diabolique, me regarder d'un air courroucé, grincer des dents, et les mains crispées, me lancer des paroles de dépit et de colère. J'étais cependant en surplis et en étole à côté de lui, plutôt assis qu'à genoux sur son grabat. Ses deux enfants, adultes, bons catho-

liques, et la mère ne purent s'empêcher d'intervenir pour lui faire des reproches, le plus jeune surtout, Patrick, qui, les larmes aux yeux et d'une voix tremblante, lui disait : « Mon père, est-il possible, es-tu fou, ou bien le mauvais esprit s'est-il emparé de toi pour oser répondre ainsi à *l'homme de la prière*. » Cette voix aimée et cet accent ému touchèrent cette nature farouche. Il ne dit plus un mot et après un long, très long silence : « Prêtre, mon père, dit-il, pardonne-moi, je fais pitié, je suis méchant, aide-moi, je t'écouterai. »

A Noël, affluence ordinaire de nos chrétiens qui arrivent de tous côtés. Comme d'habitude, les protestants assistent à nos fêtes. Nous sommes cette fois deux prêtres pour la solennité, et le P. Maisonneuve m'allège le fardeau en devenant le confesseur ordinaire. C'est après Noël que ce cher Père va à Pakitawagan exercer le ministère. Il retourne bientôt dans cette direction pour un malade. Dans ces deux voyages, les misères n'ont pas manqué pour lui et pour ses compagnons. Le froid et la fatigue sont l'apanage de tout bon missionnaire.

Ici se place un fait édifiant : un jeune homme baptisé catholique, mais élevé dans sa parenté protestante, gardait sa foi intacte et se conservait au milieu de mauvais exemples. Né illégitime, il avait vu sa mère devenir catholique, mais s'affligeait beaucoup de la voir encore trop portée à vouloir cohabiter avec le père. Cet hiver, celui-ci pressa fortement son fils de venir lui et sa mère dans les mêmes quartiers de chasse. Le bon jeune homme refusa à son père qui avait d'ailleurs avec lui sa famille légitime. Colère du père, qui, désappointé dans ses coupables desseins, refusa tout secours à son fils et à la mère, jusqu'à prier le marchand de la Compagnie de lui refuser tout crédit. Auguste, pour préserver l'âme de sa mère, fut ferme dans sa résolution ; il savait cependant

qu'il n'aurait pas ailleurs l'abondance comme chez son père, chasseur émérite, mais rien ne lui coûtait pour Dieu et l'âme de sa mère.

On lui refusa chez le marchand du lieu les choses les plus nécessaires à la vie ; on lui fit même des reproches parce qu'il ne suivait pas son père.

Il vint à la Mission où il trouva aide et encouragement. Moi qui connaissais les motifs si louables de sa conduite, je lui promis de lui prêter secours en l'assurant que le bon Dieu le récompenserait certainement.

Le bon Dieu, en effet, s'est hâté de le récompenser, mais non pas selon les vues humaines ; il l'a enlevé de ce bas monde, plein de misères et de dangers, pour le mettre en possession du bonheur éternel. Quelques semaines après sa communion de Noël, il tomba malade; sa mère lui faisait de la peine; il avait la douleur de voir ses bonnes intentions mal secondées. Aussi dans son délire, il disait : « Pourquoi donc ma mère ne veut point m'écouter, je l'aime, et elle me tue par sa résistance au bon Dieu. » Au passage du P. Maisonneuve, il eut la faveur de se confesser.

Ce fut la dernière fois ; il se sentait mourir, personne ne voulait y croire. On vint un jour à la hâte m'avertir. Le malade, dans le délire continuel, ne cessait de me demander ; j'y courus; c'était à deux jours de distance; il était déjà mort. Je pleurai ce bon sauvage, car je l'avais aimé, ce pauvre enfant, et je le regardais maintenant comme un martyr de la charité. Il mourait pour l'âme de sa mère; je fis son éloge en pleine église. Le bon Dieu le récompensait sans doute mieux que nous ne l'avions pensé. Depuis la mort de ce jeune homme, on parle de lui, de ses bonnes qualités naturelles et aussi de sa vertu. On lui avait proposé récemment un mariage : « Non, répondit-il, je ne suis pas capable de faire vivre une femme

et d'ailleurs je ne serai pas longtemps sur la terre.» Quand, au printemps, ses frères et cousins protestants arrivèrent, ils vinrent à la Mission, me prièrent de les conduire sur sa tombe, où, après une courte prière que je fis en leur nom, je leur adressai quelques paroles de consolation et d'espérance avec quelques encouragements à entrer, eux aussi, le plus tôt possible, dans le véritable bercail. Au retour du cimetière, ces pauvres et bons protestants se cotisèrent pour m'offrir un honoraire de messe et demandèrent un service solennel pour le défunt, ce qui eut lieu le lendemain matin, avant mon départ pour notre lointaine Mission du fort Nelson. Tous les protestants de l'endroit avec nos catholiques assistèrent à la cérémonie.

Quelques jours auparavant, le R. P. Maisonneuve partait en canot d'écorce pour Prince-Albert, pour les affaires temporelles de la Mission. En lui disant adieu, bon voyage et au revoir, sur le quai de la Mission, je bénissais pour la dernière fois mon pauvre Cyrille qui me disait adieu à genoux et partait pour aller voir quelque docteur.

Le sauvage que je viens de nommer peut être indifférent à vos lecteurs, mais il me touche de si près, que j'ose espérer d'eux qu'ils voudront bien s'y intéresser un peu. Voici son histoire :

Il y a un peu plus de vingt ans, quand je vins dans le pays, il y avait, au lac Pélican et dans les environs, une population d'environ 300 âmes, dont huit familles protestantes, deux familles catholiques et tout le reste infidèle.

Parmi ces infidèles, à peu près tous sur le Missinipi ou Churchill, on remarquait un bon sauvage trigame.

Ce fut en 1876 que cette famille entendit pour la première fois les vérités de notre sainte religion. J'en baptisai plusieurs membres. Un des plus jeunes garçons arriva

l'année suivante à la Mission, en compagnie de deux de ses frères aînés déjà initiés à la foi chrétienne. Il se hâta de venir me voir, me fit montre de sa science religieuse.

Il avait dix ans. « Veux-tu être baptisé ? lui dis-je. — Ah ! je le voudrais bien, j'y pense tous les jours, mais je crains mes parents. » Le frère aîné présent répondit : « Baptise-le, Père, nos parents ne diront rien. » Et voilà le petit garçon tout heureux de se faire baptiser. On l'appela Cyrille. Retourné deux jours après au logis paternel, il n'osait pas trop entrer et affronter des reproches. Pendant que ses frères contaient les nouvelles dans la loge, il écoutait dehors et entendait qu'on parlait de lui et de son baptême. Il entra cependant à la fin et ne reçut aucun blâme ; on n'y fit pas même d'abord aucune allusion. Quand l'heure du coucher fut venue, Cyrille n'osait pas trop imiter ostensiblement ses frères qui priaient avant de dormir. Mais, aussitôt, il lui fut dit par ses vieux parents infidèles : « Mais fais donc ta prière, puisque tu t'es fait baptiser sans nous le dire. » La glace était rompue. Il pria de tout son cœur en remerciant le bon Dieu.

L'automne de la même année, le vieillard se mit en règle pour devenir chrétien, lui aussi ; il ne garda plus qu'une femme et alla au lac Pélican demander le baptême. Malheureusement, il n'y rencontra que le ministre. Mais le bon Antoine Moran, chrétien de vieille roche, lui donna de bons conseils. Le bon vieux mourut avant de pouvoir être baptisé, mais avec les dispositions et les désirs requis pour être sauvé. Ce fut l'été suivant que le petit Cyrille, après sa confession, me dit : « Aie pitié de moi, c'est toi qui es maintenant mon seul père ; garde-moi avec toi ; tu vois que je suis tout nu et j'ai toujours faim. — Oui, mon enfant, je te garderai, je serai ton

père pour toujours. » Il me suivit. Il me charriait le bois et le feu, servait la messe, me tenait compagnie dans ma chambre ; il s'amusait à imiter les cérémonies, pleurait quand je partais et ne se possédait pas de joie à mon retour. Quand il fut grand, ses frères le demandèrent ; mais il ne voulut plus me quitter. Je le laissai aller à la Mission de l'île à la Crosse, où il fut bien aimé des Pères et des Frères. C'est là qu'en travaillant il reçut un choc qui faillit le tuer et qui a été le germe de la maladie qui vient de l'emporter.

Revenu au lac Pélican et marié à une métisse de l'endroit, il en a eu quatre enfants. Ce cher enfant n'a pas été toujours irréprochable, mais il a toujours montré une foi vive. Il a aussi aimé sincèrement le prêtre. Deux fois il lui a manqué de respect et, quelques moments après, il est venu, les larmes aux yeux, se mettre à genoux et demander pardon sans y être poussé par personne, mais de son propre mouvement. Il était, il y a deux ans, sur le Missinipi, quand, un jour, il revint d'une chasse fatigante et eut aussitôt, en entrant chez lui, une forte hémorragie suivie d'une seconde et même d'une troisième. Pendant ce temps, on était venu à la hâte me chercher à 40 milles de distance. Cette visite a été racontée dans les annales. Le pauvre enfant n'est pas mort sur le coup, comme naturellement cela aurait dû arriver. Sans vouloir le guérir, la bonté divine lui a laissé le temps de se préparer au terrible passage ; il avait demandé cette grâce. Il ne demandait pas à vivre, mais à bien mourir. Je puis dire qu'il s'est préparé, en effet, à la mort avec tout le soin dont il a été capable. Revenu à la Mission, il a été gardé et soigné à nos frais, a pu se confesser et communier fréquemment. Il ne manquait jamais ni la messe ni sa visite quotidienne au Très Saint Sacrement, fidèle tout le temps à son cha-

pelet, au chemin de la Croix et à son *Angelus* au premier son de la cloche, devant tout le monde, chez lui et au dehors, seul ou en compagnie.

Ce printemps, quelques jours seulement avant mon départ pour le fort Nelson, son petit garçon aîné vint me remettre un papier. C'était le testament du malade. En voici la teneur : « Mon Père, toi que j'aime, moi, Cyrille, écris ici mes dernières volontés. Merci de m'avoir élevé et enseigné la religion catholique. Pardon des peines que je t'ai faites. Je te donne mes trois petits garçons ; ma fille restera avec sa mère. Je donne à la Mission tout ce qui m'appartient. Si, par la miséricorde de Dieu, je vais au ciel, j'y prierai pour toi. Mais toi, en attendant, prie pour mon âme. Ton enfant qui t'aime, *Cyrille.* »

J'avais le cœur bien peiné, au moment de nous séparer, quand je vis à mes pieds ce pauvre homme me demandant de le bénir une dernière fois. Je partis pour ma lointaine Mission du fort Nelson, comme je le raconte ci-dessous. A mon retour, sans avoir encore reçu aucune nouvelle, je compris que mon pauvre Cyrille n'était plus, car je ne le voyais pas sur le rivage. Il venait de mourir depuis seulement cinq jours. La vue de ses petits orphelins m'arracha des larmes. Le P. Maisonneuve me raconta les détails édifiants de cette mort. Il me disait avec quelle ardeur il avait souhaité mon retour, m'appelant à grands cris, puis sa résignation et l'unique occupation de son âme et son ardent désir de mourir. A son lit de mort, il a exhorté les protestants à se faire catholiques. Pardonnez-moi d'être si long sur un pauvre sauvage dont le souvenir me fait encore verser des larmes. Il est étranger à d'autres, mais, pour moi, il est de la famille, car, dans ce pauvre pays où j'ai eu tant de misères, il a été mon compagnon, ma joie et mon affection.

Des trois petits garçons qu'il m'avait confiés en mou-

rant, le plus jeune s'est hâté d'aller retrouver son père au ciel ; le second, Etienne, âgé seulement de trois ans, vient souvent à moi et me dit : « Est-il allé bien loin, mon papa ? Le verrai-je encore ? Est-ce que toi aussi tu mourras ? »

Voyage pour aller voir Mgr *Pascal.* — Il nous faut parcourir 350 milles anglais du lac Pélican à Prince-Albert ; deux traîneaux, huit chiens, deux conducteurs, un troisième voyageur pour aller devant. Sur un traîneau, les vivres des hommes et des chiens et le petit bagage ; sur l'autre, le missionnaire qui n'est plus ingambe. Nous traversons des lacs, des forêts, nous longeons des rivières et deux fois seulement nous campons à la belle étoile.

D'autres fois, on arrive chez des sauvages à l'heure du campement. On a l'avantage d'être hébergé dans une maison, à l'abri de la neige et du froid. C'est en pays protestant et le prêtre est reçu avec beaucoup de respect et traité avec générosité. Nous arrivâmes, un soir, chez le protestant le plus influent et le plus riche des environs, le premier pilote des barques de la Compagnie. Bonne table, bon lit, poissons pour nos chiens et toutes sortes de bonnes manières, rien ne manquait et tout gratis. Après le souper, notre hôte me pria de dire en public notre prière catholique et d'adresser un sermon à l'assistance. C'est ce que je fis. Assis sur une boîte, je chantai d'abord un cantique, puis je leur prêchai sur la nécessité de connaître et de pratiquer *toute* la religion chrétienne. Suivit la prière, à laquelle répondirent seulement mes compagnons de voyage. Après cet exercice, le chef de la maison vint auprès de moi et, mettant dans ma main la somme de 25 francs, il me dit : « Merci, Père, des bonnes paroles que vous nous avez dites. Demain, je vous accompagnerai tout le jour. » Et c'est ce qu'il fit.

Nous campâmes encore ensemble à 40 milles plus loin,

et là, encore, il voulut payer les poissons qu'il eut la bonté d'acheter pour nos chiens.

Nous eûmes l'occasion de camper encore trois fois, plus loin, chez des sauvages qui nous obligèrent beaucoup par toutes sortes de prévenances et de bons services, nous donnant la meilleure place à leur foyer et nous servant le souper et le déjeuner.

Le prêtre catholique passe rarement en ces parages. Un jour, vers le soir, nous arrivons dans un petit village de cinq ou six familles. Tout à coup, un vieillard sort lentement pour voir les voyageurs qui passaient; il reconnaît le prêtre et appelle aussitôt ses enfants et petits-enfants : « Venez, venez, leur criait-il, venez tous, mes enfants, réjouissez-vous ; voici un prêtre, *l'homme de la prière française ;* il vient nous voir. » C'était une famille catholique que je n'avais pas rencontrée depuis dix ans. Je passai la soirée et la nuit à les voir et à les entretenir. Les enfants nés depuis dix ans avaient été baptisés par le ministre.

Je me demandai si ces pauvres abandonnés n'avaient point passé à l'hérésie. Dans la chambre du grand-père, je vis le Christ et l'image de la Sainte Vierge sur la muraille, le chapelet aussi suspendu à un clou. Quand je donnai le signal de la prière, toute la famille, grands et petits, vinrent dans la petite chambre et je fus bien content de les entendre tous réciter couramment toute la prière du catéchisme.

Je les appelai tous en confession, et les petits de dix ans en arrière, devenus grands garçons, vinrent pour la première fois accomplir cet acte religieux comme de vieux chrétiens, sans honte, avec soin, et aussi avec bonheur. Je rebaptisai sous condition tous ceux que le ministre avait ondoyés. Plus loin, d'autres protestants nous hébergèrent aussi; les mères de famille s'empres-

sèrent de venir offrir leurs services pour raccommoder les souliers des voyageurs. Un ministre m'offrit à dîner et voulut aussi me proposer gratis des vivres de voyage pour nous et pour nos chiens.

Nous approchions de Prince-Albert, après la septième journée de voyage. Après avoir traversé un lac de 45 milles, nous entrions dans une réserve sauvage. Le chef vint visiter le prêtre pour écouter et donner aussi des nouvelles. Ces pauvres gens paraissaient enchantés d'entendre un prêtre parlant leur langue.

C'est là qu'une vieille femme vint me dire : « Je voulais te demander si tu ne baptiserais pas la fille de ma fille. » Je lui répondis : « J'ai rencontré votre ministre qui revenait d'ici ; l'enfant n'était-il pas né encore ? — Elle a déjà trois mois, la petite fille, répondit-elle ; mais notre ministre est très haut placé, il est presque évêque (archidiacre) et il ne baptise pas cette sorte d'enfants. »

Je compris à son langage que l'enfant était illégitime. « Ah ! bien, lui dis-je, vous avez-là un drôle de ministre, assez orgueilleux et assez vil pour mépriser l'âme d'un pauvre innocent. Un apôtre lui-même aurait baptisé cet enfant. Va, va chercher ta petite-fille, je la baptiserai. » Le chef de la réserve prit aussitôt la parole et dit : « Vous, mes parents, mes enfants et mes amis, je vous le dis, voici (en me désignant), voici un vrai serviteur du Grand-Esprit. Notre ministre, à nous, est un bourgeois qui aime sa femme et ses enfants et qui aime aussi à gagner de l'argent, comme ces blancs qui, cet hiver, sont venus tuer tous les poissons de nos lacs. » Le baptême se fit devant tous ces pauvres protestants et c'est le premier enfant baptisé par un prêtre en ce pays.

Quand ce fut fini, la vieille grand'mère dit : « Cette enfant sera catholique. » Le lendemain, je continuai mon voyage. C'est dans le campement suivant que deux voya-

geurs, en de très mauvaises conditions, vinrent nous surprendre. Pendant le silence de la nuit, on les entendait approcher, ils parlaient français, cela émeut tout de même d'entendre parler la langue de la patrie par d'autres que des Missionnaires, c'est si rare dans nos déserts, et ces pauvres gens nous prouvèrent bientôt la vérité du dicton : *le Français rit de tout, même de ses malheurs.* Sans vivres, sans couvertures, sans raquettes et presque sans souliers, ces deux Français se sauvaient à Prince-Albert après avoir tout perdu dans un incendie à leur pêcherie d'hiver, où, installés depuis quatre mois, ils tuaient les poissons à travers la glace d'un lac ; un beau matin, au retour de leur visite aux filets, ils ne trouvèrent que des cendres de leur maisonnette, qu'ils venaient de quitter seulement depuis une heure. Pour ne pas mourir de froid et de faim, le plus expéditif pour eux était de regagner la colonne voisine avec l'espoir de rencontrer sur le chemin quelque voyageur qui aurait pitié d'eux.

Nous fûmes heureux de leur procurer le souper, une couverture et des souliers.

A notre arrivée à la petite ville de Prince-Albert, je m'amusai de l'ébahissement de nos gens, qui n'avaient jamais rien vu ni soupçonné de pareil ; le cri perçant de la vapeur, la fumée s'échappant en colonnes des longues cheminées des moulins ; la ville, assise sur la rive opposée de la Saskatchewan, avec ses maisons serrées et ses magasins, ses petits palais, la cathédrale et l'évêché, il y avait de quoi frapper l'imagination de mes sauvages, qui ne voient dans le Nord que les huttes indiennes et quelques maisons bien ordinaires dans les Missions et les forts de la Compagnie. Vous dirai-je qu'après le bonheur de voir notre révérendissime Vicaire et les Oblats de sa maison, ce fut aussi un véritable plaisir pour moi de rencontrer en ce pays un compatriote,

un vrai Gabalitain de la Margeride ; enfin, il faut abréger ; il me souviendra de notre retour. La longueur du chemin, l'effet des rayons du soleil de mars sur la figure et les yeux nous firent payer cher le bonheur d'avoir vu notre Évêque. Les deux premiers jours cependant furent bien agréables, car Mgr Pascal avait eu la bonté de me prêter chevaux et voiture et les services des deux bons FF. Courby et Burnouf pendant 90 milles ; mais, à partir de là, je dus arpenter l'espace avec épuisement de forces pendant trois jours. Heureusement qu'au lac Larouge je trouvai un métis catholique qui fut heureux de me conduire jusqu'au lac Pélican, où nous arrivions le mercredi saint. Pendant mon absence, le R. P. Maisonneuve avait mis toute sa bonne volonté et son expérience à procurer à notre petit monde, malades ou enfants, le pain de chaque jour, c'est-à-dire les poissons du lac ou les lièvres de la forêt.

Arrivons maintenant à nos travaux de la belle saison.

Les sauvages venus aux fêtes de Pâques sont repartis pour travailler aux fourrures de la saison, c'est-à-dire aux ours, loutres, castors et rats musqués. On s'occupe, dans les résidences des Missions, au bois de charpente et au bois de chauffage pour l'hiver suivant. Viennent ensuite les semences dans les petits champs ou jardins qu'on s'est ingénié à se faire sur nos pointes de sable ou de rochers. Enfin, c'est l'ouverture de la navigation avec la débâcle des glaces. Pour nous, missionnaires, c'est l'ouverture de nos missions, voyages et courses apostoliques. C'est la seule époque annuelle des visites à nos chrétiens éloignés. Le P. Maisonneuve s'en va à Prince-Albert faire nos achats et, en compagnie du R. P. Charlebois, les descendre au moins jusqu'au fort Cumberland. De mon côté, je pars en léger canot d'écorce pour notre lointaine Mission du fort Nelson.

Le fleuve Churchill est très haut cette année, et, par conséquent, le courant plus dangereux. Nous usons de beaucoup de précautions; deux fois sur la route il faut m'arrêter pour le ministère. Une première fois, quelques heures seulement, et la seconde fois, trois jours, à Pakitawagan; il y avait là dix-sept familles réunies attendant le passage du missionnaire. Confesser tout ce monde, leur prêcher, écouter leurs doléances et juger leurs différends, cela prend tout mon temps; on est content de repartir et de pousser plus loin notre navigation; encore deux jours sur ce beau fleuve, qui roule ses grandes eaux limpides à travers une suite de lacs parsemés d'îles avec des baies à perte de vue et quelquefois des détroits aux falaises de rochers blancs et nus; le vent enfle notre voile, nous chantons des cantiques et les montagnes semblent courir derrière nous.

Quelquefois, pour abréger la route, nous évitons les détours en coupant les pointes par des portages.

Au bout d'une longue, très longue baie, nous arrivons à une petite rivière qui descend de la hauteur des terres. A peine si notre canot peut passer sous les saules qui nous couvrent littéralement, nous obligent à nous baisser continuellement en nous menaçant à chaque instant de nous crever les yeux. Notre canot se remplit de branches sèches cassées et de milliers d'insectes. Nous voici enfin au bout de l'eau, dans le bassin de Churchill. Nous sommes à la hauteur des terres; c'est un plateau très élevé. Nous allons faire portage de notre bagage et du canot, à travers la montagne et le bois, près de 5 milles. Il y a des marais et des petites rivières à traverser à gué; il ne faut pas être délicat et il faut se résigner aussi à se laisser piquer au visage, aux mains et même aux mollets par les moustiques. Enfin, nous voici à la lisière du bois, nous tombons sur la *rivière des Bois-*

Brûlés, c'est le versant de Nelson. Pendant que mes hommes retournent à l'autre extrémité pour le reste du bagage, je leur fais de la galette pour gagner du temps et leur permettre de dîner plus tôt. Nous descendons, deux jours durant, le courant de cette rivière entrecoupée de chutes et de rapides et nous arrivons au fort Nelson. De loin, nous apercevons, sur la côte, la maison de la prière catholique entourée de huttes sauvages en écorce et des tentes en toile. C'est là que nous allons résider, cette fois, six semaines.

Bientôt l'arrivée du prêtre est annoncée aux quatre coins du pays. Les sauvages protestants les plus voisins viennent, les premiers, nous souhaiter la bienvenue. Nos catholiques arrivent à leur tour. Le commis de l'honorable Compagnie étant bien ami de la Mission, quoique protestant, je m'empresse d'aller le saluer, à mon retour du fort ; on rencontre le ministre, qui, avec sa femme et une sauvagesse, traverse le lac. Madame se montre très polie et pousse la bonté jusqu'à nous envoyer, le même soir, un bon pain levé.

Bientôt l'on vint m'apprendre que les sauvages protestants ou infidèles du lac Fendu désiraient me voir ; ce poste étant dans le vicariat de Mgr Pascal, je crus devoir essayer d'aller y faire une visite. Pendant mes préparatifs, le ministre eut vent de la chose et lui, qui ne quittait plus sa chère moitié, se prend d'une sainte jalousie et part pour le lac Fendu. Je crus que dans la circonstance ma visite ne serait pas opportune, d'ailleurs la présence des catholiques et de nombreux protestants qui affluaient à la Mission devaient m'occuper beaucoup, d'autant plus que nos autres catholiques du bas Churchill étaient attendus de jour en jour. En effet, ils ne tardèrent pas d'arriver ; un soir, toute une flottille de canots parut à l'horizon du lac. Les blanches tentes plantées autour de

la chapelle furent pour eux, de loin, un signe de la présence de leur missionnaire. En peu de temps ils approchèrent et n'attendirent pas de débarquer pour nous saluer du large, ils nous manifestèrent leur joie en agitant leurs chapeaux. Quelle joie sur leurs visages! Ils n'avaient pas vu leur prêtre depuis un an ! Quelle sainte chose que la religion ! Quels sentiments inspire la foi pour que des sauvages, naguère superstitieux, froids et méfiants pour le prêtre, soient maintenant si franchement joyeux de le voir et si ouverts pour lui ! L'adulte sauvage est enfant par le cœur. A peine arrivés, s'ils ont quelque chose de leur pays qu'ils pensent pouvoir être agréable à leur prêtre, ils ont hâte de venir le lui offrir ; trois fois par jour je sonnais ma clochette et, chaque fois, ma chapelle se remplissait de priants. L'école et le catéchisme se faisaient au milieu du jour et les protestants y envoyaient leurs enfants.

Au retour de son voyage, le ministre en fut informé et aussi jaloux. Lui qui ne voulait jamais instruire un enfant ou s'y intéresser, se mit à faire l'école. Dans son dernier voyage, il avait eu l'audace de s'emparer d'un livre de prières catholiques. Or, le premier dimanche après son arrivée, il lut à haute voix dans son temple le *Confiteor* en cris, et partit de là pour insulter la dévotion à la Sainte Vierge. Il le fit avec une telle violence que ses ouailles en furent choquées. Quand les auditeurs me le rapportèrent, je les invitai à venir écouter la contre-partie, et c'est après cette instruction que plusieurs me manifestèrent leurs désirs de devenir catholiques.

Quatre jeunes gens presque pervertis par le ministre revinrent de tout cœur à la foi, ne manquant jamais de venir chaque jour de plusieurs milles pour se faire instruire et portant avec eux le poisson pour dîner. Deux familles protestantes ne manquèrent pas un seul exercice,

n'allant plus au temple et venant en particulier me trouver pour se faire instruire.

Un jour, un pauvre sauvage protestant et marié à une catholique pauvre de fortune, mais riche de foi, arriva au fort Nelson. Il alla voir son ministre qui l'avait demandé. « Tu as un enfant à faire baptiser, lui fut-il demandé. Voilà, lui dit le ministre, 3 verges de toile, de quoi te faire faire une bonne paire de pantalons, car tu es nu. — Merci », dit le sauvage en prenant le présent. « Maintenant, dit le ministre, tu vas me donner ton enfant pour le baptême. — Ceci c'est autre chose, dit le sauvage, ma femme est catholique et mon enfant doit suivre sa mère, cela a été ainsi réglé quand je l'ai prise. — Alors, je vais reprendre ma toile, dit le ministre. — La voilà, » dit le sauvage. Le révérend eut honte cependant et la lui rendit.

Une belle cloche de 150 livres nous arriva par les barques de la Compagnie. Ce fut un événement dans le pays. Jamais pareil instrument religieux n'avait été vu. Sur le contour de la cloche une croix d'abord ; puis, au-dessous, les paroles : *pinguescent speciosa deserti*, et plus bas, *Leontina Albertina*, avec enfin l'invitation *venite adoremus*. Sans faire encore de solennité pour le baptême, j'expliquai aux sauvages le sens allégorique de ces paroles écrites, puis je tintai au grand étonnement des assistants. Imaginez-vous leurs impressions, presque leur frayeur, quand je sonnai à toute volée.

Après six semaines de ministère et de travaux manuels au milieu de cette population, je me préparai au retour. La veille de mon départ, des protestants vinrent me dire combien ils regrettaient notre départ. « Nous sommes plusieurs, me dirent-ils, qui désirerions être catholiques, mais votre trop longue absence nous fait craindre les reproches de nos coreligionnaires et surtout du ministre.

Quand j'allai au fort de la Compagnie une dernière fois, tous ces pauvres protestants vinrent me serrer la main sur le rivage, m'amenant leurs enfants et me disant : « Viens donc vite au printemps et reste ici pour toujours.»

Sur mon chemin de retour, je vis les autres catholiques qui n'avaient pu se rendre au fort Nelson.

Je les trouvai tous réunis sur une île d'un lac et en ce moment riches des dépouilles de quatre élans. Mes gens firent là bonne chère pendant que je fus occupé aux confessions.

Deux jours après nous étions encore de passage à Pakitawagan ; toute la population du fleuve Churchill était réunie là ne voulant pas me laisser partir sans s'être munie une dernière fois des sacrements, attendu que le prêtre ne devait plus revenir avant Noël prochain. Je leur consacrai quatre jours.

Une pauvre famille isolée, et dont plusieurs membres étaient malades, m'attendait un peu plus loin. Je débarquai là pour les voir, les confesser sous un arbre et baptiser un nouveau-né. Enfin, à la faveur des portages qui nous permirent d'éviter les rapides et les mauvais courants du fleuve, nous arrivâmes sains et saufs sur notre haut plateau du lac Pélican.

Le R. P. Maisonneuve, revenu depuis longtemps de Prince-Albert, ne ménageait point ses forces pour améliorer le temporel de la Mission. Après quelques jours passés ensemble, je me remis en voyage pour aller voir notre évêque.

Je n'ai pas eu ce bonheur, il a fallu m'arrêter en route. J'ai attendu au fort Cumberland le retour du R. P. Charlebois, et j'ai eu la joie d'y voir arriver le jeune P. Simonin, Xavier.

A l'heure où j'écris ces lignes, en novembre, ce bon Père a déjà beaucoup profité dans la langue crise, qu'il

étudie avec ardeur sans se laisser décourager par les difficultés.

Voudriez-vous, mon Révérend Père, recommander encore une fois à nos Pères de Montmartre la conversion des protestants du fort Nelson ?

Agréez les meilleurs sentiments et la respectueuse affection de votre humble Frère en N.-S. et M. I.

E. Bonnald, o. m. i.

MAISONS D'EUROPE

SCOLASTICAT DE LIÈGE.

LETTRE DU R. P. THÉVENON, PROFESSEUR, AU T. R. P. SUPÉRIEUR GÉNÉRAL.

Mon très révérend Père,

Il est rare de lire dans nos annales quelque rapport étendu sur les scolasticats de notre Congrégation; moins fortunés que nos communautés de missionnaires, ils n'ont point de rayonnement extérieur. Leur existence se meut dans un cercle toujours identique d'exercices de piété, d'études, de classes, etc., dont la monotone trame est d'un médiocre intérêt pour ceux qui n'en font point partie. D'ailleurs, un très grand nombre de Pères de la Congrégation ont vécu de cette vie de scolasticat, ils en connaissent le gros et le détail, et, comme chez nous, le système de la tradition n'a pas encore perdu ses justes droits et que l'on conserve religieusement toutes les pratiques d'un passé glorieux, ils peuvent toujours se dire : rien de nouveau sous le soleil du scolasticat; ce que nous avons fait il y a vingt, trente ou quarante ans, nos successeurs le font encore et le feront toujours. Et ils ont raison.

Toutefois, il n'est pas impossible qu'après plusieurs années, cette monotonie de la vie d'étude soit entrecoupée d'événements inattendus ; il n'est pas impossible que des faits viennent à se produire dont la connaissance intéresserait à bon droit les membres de notre

chère famille, ceux d'entre eux surtout qui ont passé au milieu de nous et n'ont point oublié le berceau de leur vie religieuse.

C'est ce désir qui sera mon excuse auprès de vous, mon très révérend Père, si j'ose aujourd'hui vous entretenir du scolasticat de Liège. Je n'ai point la prétention d'en tracer l'histoire, ni même la chronique ; cette histoire et cette chronique trouveront sans doute, un jour, une plume plus exercée ; au reste, nous sommes encore trop jeunes pour avoir une histoire et trop heureux peut-être pour en avoir jamais. Mon but est plus modeste. En revenant sur les années écoulées depuis la fondation du scolasticat, je me propose de glaner quelques faits, quelques impressions, quelques détails dont la connaissance ne laissera pas indifférents les membres de la Congrégation. Je ne sais si je m'abuse; n'importe. J'aurai essayé de satisfaire les désirs de ceux qui ont le droit de me commander.

Le scolasticat de Liège fut inauguré le 17 octobre 1891; ce n'était ni une constitution totale du personnel, ni une fondation nouvelle sous tous les rapports; c'était une migration, un changement de domicile, un vulgaire, mais coûteux déménagement. Expulsé par des décrets iniques de la maison du Sacré-Cœur d'Autun en 1880, le scolasticat avait d'abord demandé aux Oblats d'Irlande une hospitalité qui lui fut accordée fraternelle, généreuse, inoubliable : c'était une première étape. Établi à Inchicore, puis dans la magnifique propriété de Belcamp Hall, il reçut, en 1888, l'ordre de plier ses tentes, de traverser la mer et de s'arrêter dans le Limbourg hollandais, à Bleyerheide, à deux pas de la frontière allemande. Les RR. PP. Franciscains y avaient laissé un couvent désert et inhabité; nous en prîmes possession, désireux d'y passer en repos au moins quelques lustres.

Ce n'était encore qu'une étape ; il était écrit que le scolasticat n'avait pas, dans ce pays hospitalier, une demeure permanente. Peu de temps après notre installation, les bons Pères Franciscains nous avertissaient que l'immeuble prêté à notre Congrégation devait revenir à ses anciens maîtres. Force nous fut de songer au départ et de nous mettre en quête d'un nouveau gîte. La Providence avait décidé que la catholique Belgique verrait enfin se fixer sur son territoire une colonie de missionnaires Oblats. Un immeuble fut trouvé aux portes de Liège, immédiatement acheté, et grâce aux intelligents travaux du R. P. Martinet et du R. P. Favier, alors Supérieur du noviciat de Saint-Gerlach, promptement aménagé pour recevoir une communauté nombreuse.

Nous avions séjourné en Hollande durant trois années, de septembre 1888 à octobre 1891. Je n'ai rien à ajouter au rapport si complet et si intéressant dû à la plume d'un habile chroniqueur, inséré dans nos annales en 1891 ; mais je ne crois pas forcer la note en affirmant que la maison de Saint-François n'avait pas gagné nos ardentes sympathies, et que notre départ ne nous laissa pas d'inconsolables regrets ; je me trompe, une tristesse était au fond de notre cœur : nous ne pouvions emporter avec nous la dépouille mortelle des cinq Oblats scolastiques que Dieu avait appelés à Lui durant ce court séjour de trois ans, et qui reposent là-bas dans le silence et l'oubli.

C'est donc le 17 octobre 1891, fête de la bienheureuse Marguerite-Marie, que nous arrivions à Liège ; notre cœur était à la joie, nous étions heureux de nous trouver au milieu d'une population qui partageait et notre langue et nos mœurs ; il nous tardait de vérifier toutes les merveilles que la renommée avait racontées de notre nouvelle demeure. Je me hâte de dire que, cette fois, la renommée n'avait pas été menteuse : notre première

impression fut favorable. Quel contraste entre notre humble capucinière de Saint-François et ce luxueux casino ! Ici, du moins, nous aurions de l'air, de la lumière, de l'espace ; nous ne serions plus emprisonnés dans des chambres basses, étroites, incommodes... que sais-je encore ?

N'était-ce point là peut-être l'enthousiasme du premier moment, l'attrait du nouveau, toujours si plein de charmes pour des scolastiques? Jugez vous-même, mon très révérend Père :

A peine descendus à Liège, nous nous trouvions en face d'un casino grandiose, étonné sans doute et attristé de recevoir une jeunesse si cléricale qui s'empresserait de troubler sa longue solitude et de réveiller des échos trop longtemps endormis. Façade imposante de 40 mètres de long sur 20 mètres de large, construite suivant toutes les règles de l'architecture classique ; perron monumental, majestueusement gardé par deux superbes lions dont l'attitude rappelle les lions pleurants du Vatican; au premier étage, balcon magnifique divisé par quatre gigantesques colonnes d'ordre corinthien; neuf fenêtres aux baies hautes et larges, couronnées de gracieux ornements ; un entablement de style entourant cette masse monumentale et ombrageant les bustes des plus célèbres musiciens de l'Europe ; le tout présentant un édifice majestueux, largement assis et adossé à la base d'une colline verdoyante. Voilà, dans son apparence extérieure, comment nous apparut cette nouvelle maison que des mains fraternelles, et respectueuses de l'art, avaient préparée aux scolastiques de Saint-François.

Que vous dirai-je de l'aménagement intérieur de ce palais grandiose? Tout devait exciter notre enthousiaste admiration. Le rez-de-chaussée nous offre, dans sa partie antérieure, trois grandes salles, construites sur un plan

identique, coupées par quatre colonnes d'ordre toscan; au milieu, la salle des pas perdus, aux lambris et pendentifs semés d'or et de fleurs, qui abrite dans ses angles quatre parloirs d'une élévation peu commune; à droite, une salle plus simple, transformée en chapelle de communauté par la construction d'un demi-cercle en maçonnerie formant abside ; à gauche, salle identique dans ses dimensions et ses ornements, dont la destination sera ultérieurement fixée. En face de ces trois salles s'ouvre le réfectoire, d'une construction plus simple et plus récente; il occupe la place de l'ancien escalier d'honneur, auquel donnait accès un large corridor, naguère encore traversé par les plus somptueux équipages.

Cet escalier d'honneur a été détruit et remplacé par deux escaliers plus modestes, moins bien éclairés, d'un accès moins facile. A notre arrivée, ces escaliers n'étaient pas achevés ; mais, pour les scolastiques, ce n'est point là un obstacle insurmontable. Ils parvinrent bientôt aux étages supérieurs et se hâtèrent de constater, avant la fin du jour, toutes les merveilles de cette agréable habitation. C'est au premier étage surtout que s'étalait la splendeur de l'ancien casino, et l'on peut encore s'en rendre compte, malgré les modifications que les exigences d'une communauté ont contraint d'y apporter. Une salle immense (40 mètres de long, 12 mètres de large, 9 mètres de haut) occupait entièrement cet étage : c'était la salle des spectacles, des danses, des réunions mondaines du *high life*, voire même à l'occasion des agapes ecclésiastiques, et vraiment elle avait été somptueusement aménagée pour répondre à sa première et profane destination. La ville de Liège n'en possédait ni de plus vaste ni de plus riche, ni de plus commode; il y a peu de Liégeois qui ne l'aient visitée, en curieux peut-être, mais aussi en partisans des fêtes mondaines : Sa Majesté

le roi des Belges avait daigné l'honorer de son auguste présence et lui laisser l'éclat d'une réception royale. Et elle était digne en tout, cette salle, de ces hôtes distingués, même royaux: ses vastes proportions, ses larges et belles fenêtres qui laissent entrer à flots l'air et le soleil ; sa voûte ornée de lambris dorés, de rosaces, de rinceaux et d'arabesques ; son dôme gracieusement décoré de seize cartouches, où sont représentées allégoriquement les quatre saisons de l'année, et couronné d'une lanterne ajourée à 15 mètres de hauteur; ses pilastres à bases et chapiteaux corinthiens, où l'or est répandu à profusion; ses peintures de valeur, dues au pinceau habile d'un peintre liégeois (M. Carpet), et offrant, en des sujets symboliques et mythologiques, ce qui peut charmer le cœur et les yeux des Liégeois ; tout, en un mot, avait transformé cette salle en une merveille d'architecture et de décoration artistique.

Mais que pouvaient faire, d'une telle salle, de pauvres religieux, peu experts dans l'art chorégraphique et obligés de renoncer aux pompes de Satan et à toutes fêtes mondaines et profanes? La conserver intacte, on n'y pouvait songer; avant tout, il fallait trouver de la place et des salles appropriées aux différents besoins d'une maison d'études. Mais comment la transformer, sans lui ôter à la fois et son cachet de grandeur et la richesse de son style et de sa décoration? On a beau être religieux, on n'est pas pour cela nécessairement vandale, et l'on ne se résigne pas de gaieté de cœur à la destruction d'une œuvre d'art. Heureusement, le casino du Beau-Mur était en de bonnes mains ; un homme de goût, un ami du beau, un artiste présidait à notre installation. Le R. P. Martinet n'eût jamais consenti à faire son deuil de cette salle si belle et si grandiose ; son habile talent sut trouver un moyen conciliant à la fois et les exigences de

l'art et celles de la vie religieuse. Faisant construire deux hautes cloisons percées de trois portes, il divisa en trois parties dans toute sa largeur l'ancienne salle des fêtes, conservant religieusement la pureté du style et respectant toutes les règles du beau ; des juges compétents trouvent qu'il a parfaitement réussi. L'argent, sans doute, n'a pu être parcimonieusement ménagé ; mais, enfin, à la grande satisfaction des amants des Muses, nous avons trois grandes salles, splendidement éclairées, largement aérées, dignes en tout de la fameuse salle du Casino. La salle du milieu est devenue notre salle des exercices ; les autres servent successivement de salle d'étude ou de classe et peuvent abriter aisément plus de cent scolastiques.

Au-dessus du premier étage, tout est de construction récente ; trois étages, élevés, larges, bien proportionnés, surmontent l'ancien casino ; là sont établis les dortoirs, les chambres des professeurs, les vestiaires, la lingerie, l'infirmerie, etc. ; tout y est simple, tout respire la modestie, la pauvreté religieuse ; rien ne manque cependant de ce que peut réclamer une complète installation : l'eau, élevée par l'action d'un moteur à gaz à 30 mètres de hauteur et reçue dans deux réservoirs d'une capacité de 10000 litres, est ensuite distribuée à tous les étages de la maison, suivant les exigences de la propreté et de l'hygiène ; enfin, de nombreux éléments de chauffage à vapeur d'eau, répandus çà et là dans les salles du rez-de-chaussée et du premier étage, nous permettront d'affronter sans crainte les rigueurs des hivers septentrionaux.

Dès cette première journée à Liège, dès cette première visite au casino, tout fut scruté, fouillé, découvert ; rien n'échappa à notre curiosité si légitime, rien ne trompa une admiration bien justifiée. Bientôt la cloche nous

appela au réfectoire pour notre premier repas ; inutile de vous dire, mon très révérend Père, si les langues furent déliées, inutile de vous dire quel fut l'objet de nos interminables causeries ; vous devinez assez que chacun dut parler à qui mieux mieux du Casino de Liège devenu l'asile définitif du scolasticat d'Autun. On avait déjà oublié la maison de Saint-François, ou son souvenir rendait plus vive, plus profonde, l'impression causée par cette maison de Liège : tous les cœurs étaient à la joie, tous les esprits à l'admiration. Sans doute, on n'ose pas trouver tout absolument parfait ; il était aisé de juger que la partie du bâtiment élevée sur l'ancien casino ne répondait, ni par son élégance ni par sa légèreté, aux lignes harmonieuses de la façade, que l'abside de notre chapelle ne rehaussait guère la belle simplicité de la salle transformée, que les salles de classe exigeraient du professeur une dépense de voix et de forces extraordinaires, que les dortoirs et les chambres du quatrième étage, perchés à 25 mètres de hauteur, ne seraient pas d'un accès fort commode à ceux dont l'âge ou les infirmités alourdissent le corps ; mais, enfin, on n'avait pu faire mieux ; la nécessité excusait des imperfections de détail. Du reste, on était chez soi et l'on s'y trouvait bien ; je me trompe, la propriété du casino nous était disputée, la justice était saisie du litige. Mais quand donc un doute platonique sur la possession ou la propriété d'un immeuble a-t-il empêché les scolastiques de dormir ? Notre sommeil n'en fut point troublé et l'ange de notre nouvelle communauté n'eut pas de peine à rassurer notre conscience.

Le lendemain, 18 octobre, heureux comme des oiseaux échappés de la cage, nous prenions la clef des champs et parcourions en tous sens la propriété de 5 hectares qui entoure ou plutôt surplombe notre casino. C'est un jardin anglais, planté sur le flanc d'une colline de 40 mètres

d'altitude ; deux ponts-levis y donnent accès du premier étage de la maison ; deux larges chemins, en pente douce, permettent de monter, même en voiture, aux trois terrasses ombragées qui le divisent dans sa hauteur, et conduisent lentement à une magnifique esplanade encadrée de marronniers, couronne de verdure digne de ce jardin de plaisance. Des arbres d'essence variée, des bosquets plantés çà et là en épais fourrés, coupent agréablement la teinte monotone d'un gazon d'ailleurs assez maigre et promettent à la jeunesse studieuse le repos et la fraîcheur de l'ombre :

Tityre, tu patulæ recubans sub tegmine fagi.

L'exposition de ce parc est très salubre ; faisant face au sud-ouest, il présente à la fois ses pentes verdoyantes aux brises rafraîchissantes et aux rayons bienfaisants du soleil. Le sol, sans doute, couvrant à fleur de terre un roc de schiste aride, ne se prête pas à la culture ; mais aussi, hormis peut-être notre bon F. Guinet, l'illustre jardinier, qui donc pourrait s'en plaindre ? S'imagine-t-on un vulgaire potager, chassant les oiseaux du bocage et détruisant les charmes d'un parc agréablement destiné aux ébats et au repos d'une gent studieuse et, qui sait, aux rêveries silencieuses d'une jeunesse poétique ?

Çà et là, nous rencontrons de nombreux piédestaux, signe irrécusable du peuple de statues qui animaient ces promenades ; comme bien on peut penser, autour d'un casino livré aux fêtes bruyantes d'un monde peu prude, on n'eût point fait descendre les habitants de l'Élysée catholique ; ils n'auraient pu, sans rougir, ouvrir les yeux et les oreilles aux spectacles et aux chants de la salle des fêtes. L'Olympe païen de l'antique mythologie, naturellement moins scrupuleux, dut, au contraire, s'y trouver à l'aise. On comprendra sans peine que des yeux

de timides scolastiques ne pouvaient contempler décemment ces modèles du vice et de la débauche ; ces statues étaient peut-être des chefs-d'œuvre, mais des chefs-d'œuvre malsains ; on les a balayées et conduites aux gémonies, je veux dire au fond d'une cave creusée dans le roc, où le froid et l'humidité auraient bientôt fait de les rappeler à la modestie, si ces dieux n'étaient de pierre. Tout vestige de cette population mythologique n'a cependant pas disparu, une des Muses antiques a trouvé grâce devant la juste indignation du R. P. Favier ; d'aucuns même disent qu'il l'a laissée sous les yeux des scolastiques pour leur donner le salutaire exemple de la Philosophie ou de la Théologie en extase. Nous avons l'espoir qu'avant peu d'années les saints du ciel daigneront prendre la place des dieux détrônés et nous réjouir de leur angélique présence.

Oserai-je maintenant, mon très révérend Père, vous décrire le splendide panorama qui se déroule sous nos yeux enchantés ? Liège, la vieille cité historique de saint Lambert ; Liège, le boulevard moderne du libéralisme belge, est là, devant nous, tout entière, avec ses 160000 habitants, assise dans la vallée de la Meuse, sur les rives du grand fleuve qui l'embellit et la fertilise ; nous l'embrassons d'un seul regard. Ses églises romanes et ses temples gothiques, restes merveilleux d'une architecture nationale, témoins vivants d'un passé disparu ; ses nombreux établissements d'éducation et ses théâtres modernes ; ses vastes usines et ses hautes cheminées, triomphe de son industrie et du progrès matériel de son commerce ; ses boulevards largement ouverts et bordés de somptueuses habitations et ses ruelles tortueuses, débris d'un âge écoulé ; les méandres sinueux de son fleuve national fuyant vers la Hollande ; les collines élevées qui l'enserrent, couronnées de bois et d'églises, s'entr'ouvrant vers

le sud pour découvrir les riantes vallées qu'arrosent la Meuse, l'Ourthe et la Wesdre, voilà le pittoresque panorama que nous admirons du sommet de notre parc, assez rapprochés de la ville pour jouir de toutes ces beautés, assez éloignés pour n'être point troublés par les bruits qui expirent à nos pieds.

Vraiment, mon très révérend Père, ne trouvez-vous pas que vos enfants ont été favorisés du ciel? Ne trouvez-vous pas que la Providence s'est plu à leur choisir et à leur préparer le séjour si agréable, où doivent s'écouler les six années d'étude et de recueillement de leur scolasticat?

Cette série d'études, de classes, de récréations, de promenades, d'exercices de piété, fut reprise dès le lendemain de notre installation à Liège et s'est déroulée sans interruption durant six années. Peu d'événements, dignes du relief historique, ont marqué notre vie; je me contenterai de signaler ici les faits heureux qui ont laissé dans notre souvenir une trace moins effacée: visites, fêtes intimes, solennités publiques, que l'affection filiale et la reconnaissance nous défendent de condamner à un éternel oubli.

Notre installation à Liège, mon très révérend Père, ne passa pas inaperçue; ce fut un véritable événement. Quelle audace aussi était la nôtre! Oser nous rendre acquéreurs de l'ancien casino du Beau-Mur; transformer en un cénacle de paix, de travail, de recueillement, des salles et des bosquets naguère encore égayés par de troublantes harmonies, habitués aux bruits enivrants des fêtes mondaines; était-ce bien conforme à des mœurs ecclésiastiques et religieuses? Nous eûmes l'honneur d'être, durant quelques jours, au sein de cette grande cité, l'objet de conversations plus ou moins favorables, voire même le point de mire à l'attaque des journalistes libéraux, peu

satisfaits de cette prise de possession. La ville de Liège, disaient-ils, était assez riche en églises, monastères, couvents d'hommes et de femmes, rien n'exigeait cette nouvelle fondation ; mieux eût valu rendre à son ancienne destination le casino liégeois, que de le prostituer ainsi et de le livrer aux mains de religieux fabricants de missionnaires, étrangers à la nationalité belge. C'était l'opinion de ces messieurs ; nous n'en fûmes point émus. D'ailleurs, la majorité des Liégeois nous accueillit avec bienveillance, et l'organe si méritant du parti catholique, *la Gazette de Liège*, au nom du peuple liégeois, nous envoya un salut affectueux et sut venger notre œuvre et notre communauté des ignorantes élucubrations d'adversaires déloyaux et chagrins.

Je n'oserais pas affirmer cependant qu'à ces manifestations de sympathie ne se mêlât un sentiment de curiosité, bien légitime, à vrai dire, de la part de cette population. Qu'étaient, en effet, ces nouveaux venus? Que venaient-ils faire à Liège? Quel était le but de cette fondation? Devions-nous secourir le clergé paroissial, ouvrir un collège, donner des missions, à l'instar des ordres religieux déjà installés dans la ville, etc.? Avouez, mon très révérend Père, que ces questions étaient bien naturelles sur les lèvres d'un peuple plus d'une fois comparé au peuple si curieux et si empressé d'Athènes. Avant ce jour, en effet, les Oblats étaient à peu près inconnus ; notre Congrégation était ignorée non seulement à Liège, mais dans toute la Belgique. Je sais que le R. P. Michaux avait séjourné à Liège en 1870, offrant les secours de son ministère à nos soldats réfugiés en Belgique, au fort de la Chartreuse, à quelques pas du casino que nous habitons; je sais que ce cher Père, de regrettée mémoire, dans ses tournées de mendiant apostolique, s'était procuré de nombreuses relations à Liège et en Belgique ; je sais que

plusieurs fois nos Pères du juniorat de Saint-Charles, en particulier le R. P. Legrand, appelés par le clergé, avaient prononcé quelques sermons de circonstance devant les fidèles de cette ville ; néanmoins, notre Congrégation, dans son but, dans ses œuvres, dans son organisation, dans ses membres, était une inconnue dans ce pays; on ne parlait point d'elle, on ne pensait pas à elle, si ce n'est au sein des communautés de la Sainte-Famille déjà établies dans la province de Liège, qui appelaient de leurs vœux cette fondation d'Oblats.

Ajoutez à cela, mon très révérend Père, notre genre de vie : le peuple comprend difficilement ces religieux dont la vie se passe entièrement au sein de la communauté, dans l'enclos d'une propriété privée, sans exercer au dehors le ministère ecclésiastique. Les habitants de notre quartier pauvre et populeux ne sont pas hostiles, mais indifférents, peu soucieux de remplir les devoirs de leur religion s'il leur en coûte trop d'efforts et de dérangements, disposés toutefois à le faire si le clergé leur en facilite les moyens. Or, les églises paroissiales sont éloignées de notre maison de plus d'un quart d'heure et manifestement insuffisantes pour recevoir tous les paroissiens; sans doute, cette distance n'effrayerait guère des chrétiens dont la foi serait vivace et l'amour bien ardent, mais il faut compter avec l'affaiblissement de la foi, dans les villes surtout, et savoir se mettre à la portée de cette foule de chrétiens dont l'état d'âme fait vraiment pitié.

Nous ne fûmes donc point surpris d'entendre parfois, malgré l'accueil toujours sympathique de notre population, l'expression d'un désir qui trahissait quelque désappointement et quelque déception. On eût été si heureux de nous voir ouvrir une chapelle publique où les chrétiens les plus rapprochés seraient admis, les dimanches

et fêtes, à satisfaire aux obligations essentielles de la religion. Personne, évidemment, ne pouvait en faire un reproche à ces braves gens ; rien n'était plus naturel, je dirais même plus légitime. On se hasarda souvent, durant les premiers mois de notre installation, à nous faire cette demande formelle ; on nous mit sous les yeux le grand bien qui en résulterait pour cette population si bien disposée à notre égard; bref, on nous énuméra mille raisons, dont chacune eût suffi à enflammer le zèle de prêtres et de missionnaires. En notre for intérieur, nous abondions dans ce sens et nous étions les premiers à gémir sur le triste sort des chrétiens de notre quartier ; mais de bonnes et sages raisons nous commandaient de conserver une attitude prudente et expectante. L'hiver de 1891-1892 s'écoula, et nous n'avions pas modifié notre manière d'agir ; nous avions paru faire la sourde oreille. Les demandes, cependant, ne s'arrêtaient pas, les sollicitations devenaient de plus en plus pressantes ; les membres du clergé paroissial lui-même élevaient la voix en faveur de leurs ouailles, écartant ainsi d'eux-mêmes un obstacle souvent redoutable; enfin, Sa Grandeur Mgr Doutreloux, évêque de Liège, nous exprima ce même désir d'une manière si pressante, qu'il parut désormais impossible de résister à cette pression morale du peuple et du clergé sans résister à la fois à la volonté de Dieu.

Mis au courant, mon très révérend Père, de ces demandes si honorables pour nous et la Congrégation, vous daignâtes nous accorder l'autorisation d'ouvrir une chapelle publique dans notre établissement et d'y remplir toutes les fonctions du saint ministère, tout en sauvegardant les exigences du règlement d'un scolasticat. Une grande salle du rez-de-chaussée, séparée de notre chapelle de communauté par la salle des pas perdus,

était inoccupée ; elle convenait admirablement à notre dessein, nous la fîmes restaurer, nous y élevâmes un autel, une table de communion, deux confessionnaux, et les fidèles apprirent avec plaisir et reconnaissance que, désormais, les Pères Oblats étaient disposés à leur faciliter la pratique de leurs devoirs religieux.

Le 15 mai 1892 inaugura pour nous le ministère public, et M. le curé de Saint-Rémacle, dont nous sommes, je crois, les dignes paroissiens, présida lui-même à cette cérémonie, dont on peut lire le récit dans nos *Petites Annales* (juin 1892). Depuis ce jour, tous les dimanches et fêtes, nous avons les offices publics, messes le matin, complies et salut le soir ; les révérends Pères professeurs du scolasticat sont chargés de la prédication, des confessions et des autres fonctions du saint ministère, qu'ils s'efforcent de concilier avec leurs autres devoirs d'état. Chaque année, le jeudi de la Fête-Dieu, notre parc ouvre ses pittoresques allées à la longue théorie des Liégeois et des Liégeoises qui accourent à notre belle procession du Très Saint Sacrement; tous les ans, le nombre des fidèles s'accroît et nous sommes bien édifiés de la bonne tenue, de la piété, de la ferveur de cette foule en fête.

Bientôt, cependant, et nous devions nous y attendre, notre chapelle provisoire fut insuffisante et il fallut songer à donner satisfaction complète aux chrétiens de notre quartier en bâtissant une église vaste, belle, digne en tout du culte divin. Vous avez déjà lu dans nos annales, mon très révérend Père, le récit détaillé et édifiant des fêtes de la pose de la première pierre, le 17 septembre 1893, et le transfert solennel d'une relique de saint Lambert à notre église en construction, présidée par Sa Grandeur Mgr Doutreloux, entouré de son chapitre et d'une immense multitude de Liégeois. Je ne veux pas

revenir sur ces solennités; je me contenterai de vous dire combien vos enfants de Liège étaient justement fiers de la gloire qui, en ces jours mémorables, a rejailli sur la Congrégation tout entière. Ces manifestations grandioses ont montré que désormais les Oblats de Marie avaient, à Liège, droit de cité, et que, selon votre propre expression, ils s'étaient profondément *incrustés*, et à jamais, sur le sol de la Belgique.

Jamais nous n'avons regretté notre condescendance à faire une brèche légère à notre règlement intérieur du scolasticat pour nous occuper du ministère ecclésiastique; au contraire, cette condescendance a fortement contribué à resserrer les liens de sympathie qui nous unissaient au peuple et au clergé liégeois; nous nous sommes laissé dire que le bien se faisait par notre ministère, nous l'avons constaté nous-mêmes maintes fois, et nous nous sommes réjouis dans le Seigneur, de voir notre Congrégation, honorée et bénie, prendre un rang honorable parmi les ordres religieux dont Liège a raison de se glorifier.

Nos rapports avec le clergé séculier n'en ont point été troublés; accueillis avec une charité toute fraternelle par les membres du clergé, nous avons toujours vécu en bonne intelligence. Chaque année, à l'occasion de notre fête patronale de l'Immaculée Conception, nous avons l'honneur d'inviter à notre table plusieurs membres de l'administration diocésaine et du clergé paroissial, et nous voyons alors avec plaisir quelle cordialité, quel fraternel abandon président à nos relations. Vous-même, mon très révérend Père, en avez été témoin plusieurs fois et nous savons que votre cœur paternel en a été vivement réjoui et consolé. Je me reprocherais de ne point nommer ici M. Hislaire, curé de Saint-Rémacle, ancien ami de notre Congrégation, qui n'a cessé

de nous seconder et de nous témoigner une inaltérable et chaude amitié.

Que vous dirai-je maintenant de la paternelle affection dont le saint et vénéré pasteur du diocèse nous donne de nombreuses marques? Vous connaissez déjà, mon très révérend Père, quels titres nombreux recommandent Sa Grandeur Mgr Doutreloux, évêque de Liège, à l'admiration, à la reconnaissance des catholiques de Liège, de la Belgique et du monde entier. Vous n'ignorez pas, en particulier, que c'est à Liège, sous l'impulsion persévérante de Sa Grandeur, qu'a été accentué et soutenu ce mouvement général du clergé et des classes privilégiées à se porter, à s'incliner vers le peuple; vous savez avec quelle ardeur et quelle imperturbable énergie Monseigneur s'efforce, malgré les tristesses et les déboires du temps présent, de seconder les vues et les intentions du Père commun des fidèles, du Pape des ouvriers, de Léon XIII.

Mais de nouveaux titres ont rendu les Oblats de Marie de Liège les obligés de leur saint évêque. Dès le début, Monseigneur nous a accueillis avec une singulière bienveillance : « Mon cœur et mes bras sont grands ouverts aux Oblats », disait-il au R. P. Legrand, chargé de lui faire la première ouverture sur notre installation à Liège, et cette parole n'a point été démentie par les faits.

Le 9 avril 1892, Monseigneur nous faisait l'honneur de sa première visite; il adressa la parole à la communauté réunie; dans un entretien familier, paternel, dans lequel éclataient son grand esprit de foi et sa profonde piété, Sa Grandeur daigna nous redire avec quel bonheur elle avait reçu dans son diocèse, dans sa ville épiscopale, cette nouvelle communauté de missionnaires et d'apôtres; elle trouvait une grande consolation dans cette pensée que tous les matins des mains sacerdotales

plus nombreuses consacreraient la sainte victime et l'élèveraient au-dessus de cette cité si justement appelée *la ville du Saint Sacrement ;* elle se félicitait à l'avance du grand bien que nos prières, notre exemple, notre ministère, ne tarderaient pas d'opérer au sein de la population liégeoise. Après s'être promené dans le parc avec les révérends Pères professeurs, Monseigneur nous quitta, nous laissant sous le charme de cette visite paternelle et profondément édifiés de sa piété tendre et forte et de son ardent amour pour l'adorable Eucharistie. Dans la suite, tous nos rapports, soit avec la personne de l'évêque, soit avec les membres de l'administration diocésaine, ont été empreints d'une véritable sympathie et d'une cordialité réciproque. Nous n'avons jamais recouru à cette administration pour notre communauté, pour nos ordinations, pour l'exercice de notre ministère, sans rencontrer l'accueil le plus facile et le plus bienveillant, et, mettant le comble à ces favorables sentiments, Monseigneur, non content d'admettre nos Frères scolastiques à toutes les ordinations du grand séminaire, veut bien présider nos ordinations générales à la fin de l'année scolaire. Heureux les Oblats qui ont reçu l'imposition des mains d'un prélat dont les vertus, la piété, la sagesse, rappellent si vivement notre vénéré Père et Fondateur !

Vous me pardonnerez, mon très révérend Père, si je me suis trop longuement étendu sur les relations de notre communauté avec le peuple, le clergé et l'évêque de Liège ; j'ai cru ces détails capables de réjouir votre cœur et d'intéresser la Congrégation, en faisant connaître quelle position solide, respectée et assurée la divine Providence a donnée et conservée au scolasticat de Liège. Vos fils en sont justement fiers et pour eux et pour vous, mon très révérend Père, et pour notre famille religieuse ;

puissent-ils s'en montrer reconnaissants à l'auteur de tous les dons et mériter toujours à l'avenir cette inappréciable faveur !

Je reviens maintenant à la vie intérieure de notre communauté depuis ses origines. Suivant le désir manifesté par le révérendissime Père Fabre, de si regrettée mémoire, nous avons adopté dans son ensemble et dans ses détails le règlement du scolasticat à Autun ; ce règlement, du reste, fruit d'une étude sérieuse et d'une longue expérience, avait fait ses preuves et donné les meilleurs résultats : nous avons tenu à nous y conformer religieusement, sans repousser toutefois de parti pris les améliorations, les perfectionnements, que les circonstances imposaient et que l'autorité compétente voulait bien nous permettre d'y introduire. La division des cours en deux semestres, l'horaire des différents exercices du jour, du mois, de l'année, la distribution des matières de classe, tout est calqué sur le règlement traditionnel ; nous marchons dans une voie tracée dès le début de la Congrégation par la sagesse de nos premiers Pères, nous la croyons droite et infaillible.

Sans doute, mon très révérend Père, je n'ai point qualité pour vous parler des résultats, des fruits recueillis par la Congrégation durant ces cinq années de séjour sur le sol de Belgique ; de nombreux Oblats ont passé ici les années si importantes de leur formation sacerdotale et religieuse ; ils ont été coulés dans le moule de l'Oblat ; ils ont appliqué leur esprit à l'acquisition des diverses branches du savoir ecclésiastique ; ils ont essayé de former leur caractère, de s'enrichir de vertus ; ils se sont préparés à remplir dignement les différents ministères que l'avenir leur réservait. Ces scolastiques, devenus prêtres, missionnaires Oblats de Marie, ont-ils toujours répondu, répondent-ils encore, soit aux sacrifices que la

Congrégation s'est imposés pour leur formation, soit aux légitimes exigences des supérieurs sous lesquels ils ont été placés et ont fait leurs premières armes ? Encore une fois, je n'ai pas qualité pour répondre à cette question. Mais qu'il me soit permis, mon très révérend Père, au nom de tous mes collègues du scolasticat de Liège, de vous remercier du témoignage si flatteur que vous avez bien voulu rendre aux professeurs des scolasticats de notre Congrégation, dans la magnifique et lumineuse circulaire que vous avez adressée naguère à notre famille religieuse. Vous nous avez jugés avec une grande indulgence, vous nous avez rappelé nos devoirs, mais nous sommes justement fiers que vous vous soyez dit heureux de rendre hommage au zèle avec lequel nous les remplissions. Merci, mon très révérend Père, merci de ce témoignage, merci de ces conseils. Oui, nous tâcherons de nous montrer toujours dignes de la haute mission qui nous a été confiée, nous redoublerons encore de courage et de dévouement. Nous sommes tous heureux, scolastiques et professeurs, de vous remercier aujourd'hui publiquement de l'enseignement magistral que vous venez de distribuer à la Congrégation sur les études de l'Oblat de Marie, nous y adhérons tous sans réserve, et vous assurons que cette circulaire sera notre règle inviolable pour le présent et pour l'avenir.

Je disais plus haut que la vie du scolasticat était renfermée dans une trame assez monotone ; ne croyez pas cependant, mon très révérend Père, qu'elle parcourt toujours le même cycle rigide et inflexible ; non, elle a aussi ses distractions heureuses et ses charmes imprévus ; je veux parler de ces solennités périodiques, de ces fêtes intimes de famille, de ces ordinations, de ces vacances, qui apportent toujours aux esprits un délassement bien mérité et aux cœurs des joies avidememt goûtées ; je

veux surtout relever ce plaisir si légitime que cause parmi nous la visite annoncée ou imprévue des membres de la Congrégation ou de personnages distingués par leur caractère, leur science ou leurs vertus. Dans toute famille bien unie par les liens de l'affection, où se rencontrent des cœurs bien nés, on se met en liesse à l'arrivée de membres longtemps absents, inconnus peut-être de visage, mais connus de cœur, de réputation, dans lesquels on découvre le sceau distinctif de la même famille et le sang du même père. A ce point de vue, mon très révérend Père, vos scolastiques de Liège sont favorisés ; qui donc pourrait compter le grand nombre d'Oblats qui ont passé sous leurs yeux et couché sous leur toit, vétérans déjà blanchis par les travaux de l'apostolat, jeunes frères d'armes brûlant déjà du zèle le plus ardent, tous marqués sur la poitrine et dans le cœur, au signe caractéristique de l'Oblat, sa croix et sa charité ?

La visite la plus féconde en joies pieuses et en consolations, c'est la vôtre, mon très révérend et bien-aimé Père. Appelé à Dieu après une vie noblement remplie, votre vénéré prédécesseur n'avait pu visiter en personne notre scolasticat de Liège ; nous savons cependant combien il nous aimait, combien il s'intéressait à nos progrès dans la science et la piété. Cette affection paternelle, cette sollicitude constante, cet intérêt touchant, il ne les a pas emportés avec lui dans la tombe ; ils vivent dans le cœur de son digne successeur, et combien de fois n'en avons-nous pas fait la douce expérience ! Dès le 11 janvier 1893, après le deuil universel qui frappa notre famille religieuse, revêtu de la dignité de vicaire général, vous aviez la bonté de venir à Liège visiter et consoler vos enfants. Et depuis votre nomination à la charge de supérieur général de la Congrégation, nous avons goûté chaque année, même plusieurs fois dans l'année, ce plaisir récon-

fortant et inoubliable que des enfants affectueux recueillent de la présence, de la vue, des paroles, des conseils, des encouragements de leur père. Si je ne craignais de faire des jaloux, je dirais que la maison de Liège est sous ce rapport la plus fortunée de la Congrégation. Vous-même, mon très révérend Père, ne craignez pas d'avouer un penchant particulier, une tendresse spéciale pour notre scolasticat. C'est ici que vous établissez votre quartier général, ainsi que vous le dites vous-même, lorsque les intérêts de la Congrégation vous conduisent en Belgique et en Hollande ; d'ici vous rayonnez aux alentours, vous allez visiter le juniorat de Saint-Charles, le noviciat de Saint-Gerlach, le noviciat de Saint-Joseph, au Bestin ; et durant tous ces jours si heureux pour nous, votre présence nous enchante et nous réjouit, vos conversations nous intéressent et nous charment, vos entretiens spirituels nous enflamment et nous édifient, votre sollicitude attentive à tous les intérêts de la communauté nous oblige à reconnaître que le cœur de notre vénéré Fondateur bat encore plein de vie au sein de la famille. Notre désir le plus ardent est de réjouir toujours votre cœur paternel et de mériter votre approbation et votre encourageante faveur par notre fidélité et notre application à tous nos devoirs religieux.

Combien de fois aussi, mettant le comble à cette faveur, avez-vous envoyé au scolasticat de Liège, pour nous visiter et vous représenter, les membres de votre administration générale ! Que de fois, durant les trois premières années de notre installation, avons-nous possédé au milieu de nous le tant regretté P. Martinet ! Il a présidé à notre prise de possession, il n'a épargné ni peine ni fatigues pour doter la Congrégation d'un de ses plus remarquables établissements ; son goût éclairé de l'art et du beau a réussi à conserver à notre casino son cachet

de grandiose simplicité. Que dirai-je de la constante affection dont il n'a cessé de nous donner des preuves non équivoques, de l'intérêt soutenu que sa lumineuse intelligence daignait prendre à nos travaux, à nos études, à la bonne renommée du scolasticat? Nous regrettons vivement sa perte prématurée, mais il nous est doux aujourd'hui de le saluer publiquement et de le présenter à nos successeurs comme le Fondateur du scolasticat de Liège.

Nous nous permettrons aussi de remercier les RR. PP. Augier Cassien, et Tatin, assistants généraux, qui, malgré leurs multiples occupations, ont bien voulu nous donner un témoignage précieux de leur intérêt, en venant présider plusieurs fois nos examens semestriels. Leur présence a été pour tous, maîtres et élèves, un précieux encouragement ; elle est aussi, pour toute la Congrégation, la garantie assurée de la souveraine orthodoxie de l'enseignement philosophique et théologique au scolasticat.

Non moins vive est notre gratitude envers le R. P. Voirin et le R. P. Sardou, procureur général, qui, durant trois retraites annuelles, ont nourri nos âmes d'une parole substantielle et appropriée à nos besoins.

Je serais infini, mon très révérend Père, si je vous racontais dans le détail les agréables visites que le scolasticat de Liège a reçues, durant ces cinq années, de la part des Pères de la Congrégation ; la proximité de nos maisons de Hollande avec lesquelles nous vivons en si fraternelle harmonie, le passage périodique de nos Pères à Liège, à l'occasion des retraites de la Sainte-Famille, l'échéance du chapitre général en 1893, qui a fait converger à Paris un si grand nombre de missionnaires, voilà, mon très révérend Père, des circonstances heureuses auxquelles nous devons des joies de famille et la salutaire

édification que la parole et l'exemple des aînés procurent à des frères plus jeunes. C'est ainsi que nos évêques des missions étrangères, Nosseigneurs Grouard, Grandin, Mélizan, Jolivet, Pascal, Gaughren, Joulain, nous ont fait tour à tour l'honneur de leur auguste visite; c'est ainsi que tous nous avons puisé dans le commerce de ces vétérans, dans leurs intéressantes conversations, dans les témoignages de leur affection, un amour plus filial envers notre chère famille religieuse et un zèle plus ardent pour le salut des pauvres âmes abandonnées. Rien de surprenant après cela si le désir de voler aux missions étrangères n'est pas près de disparaître au scolasticat de Liège; vous savez, mon très révérend Père, que ce feu divin y couve toujours et vous êtes le premier à vous en réjouir et à entretenir le dévouement surnaturel qui l'allume dans les cœurs.

Je croirais manquer à un devoir de reconnaissance, si je n'associais à nos vénérés vicaires apostoliques et à nos Pères des missions étrangères, le nom d'un prélat d'outre monde, que notre Congrégation, il est vrai, ne compte pas au nombre de ses enfants, mais auquel nos scolastiques ont décerné par acclamation le titre d'Oblat honoraire à perpétuité : j'ai nommé sa Grâce Mgr Duhamel, archevêque d'Ottava. Durant le peu de jours que Mgr Duhamel a passés au milieu de nous, nous avons été touchés de l'émotion avec laquelle le vénéré prélat rappelait le souvenir de ses anciens maîtres, les Oblats du Canada, et nous avons recueilli sur ses lèvres l'expression des sentiments de profonde reconnaissance que son cœur nourrit pour notre Congrégation. Monseigneur, notre Congrégation aussi est fière de vous, elle ne sait comment vous témoigner sa vive gratitude; les scolastiques de Liège s'unissent à leurs frères d'Archville pour vous redire : *Ad multos annos!*

Nos Pères d'Europe sont toujours bien accueillis au scolasticat ; eux aussi ont à raconter à de jeunes recrues les travaux, les luttes, les succès, les épreuves de l'apostolat dans nos contrées civilisées. Permettez-moi, mon très révérend Père, d'offrir ici le témoignage de notre reconnaissance au R. P. Favier, provincial de la province du Nord, qui s'est tant dépensé pour aider le R. P. Martinet dans l'organisation de notre scolasticat ; nous associerons toujours son nom à celui du Fondateur du scolasticat de Liège. Pourrais-je passer sous silence le nom si vénéré du R. P. Rey, supérieur de Notre-Dame de Pontmain? Ce bon Père, revenant du Bestin où il avait canoniquement érigé le noviciat belge de Saint-Joseph, n'a pu résister au plaisir d'embrasser ses enfants de Liège et de leur prodiguer les caresses et les témoignages de l'affection qu'il a puisée au cœur de notre vénéré Fondateur.

Mentionnons aussi la visite du R. P. Jean-Baptiste Lémius, supérieur de Montmartre, qui, dans son trop court passage à Liège, adressa à nos scolastiques des paroles nourries et substantielles et accepta de donner dans la vaste église de Saint-Jacques un éloquent sermon de circonstance, dont nous allons encore recueillir les échos.

Enfin, pour terminer, nous envoyons au-delà de la tombe un souvenir ému au R. P. Michaux, l'Oblat au cœur si généreux, à la bourse si largement ouverte, que les scolastiques de Liège ont maintes fois fêté et dont ils ont ressenti l'inépuisable charité.

Je vous ai entretenu jusqu'ici, et trop longuement peut-être des visites que le scolasticat de Liège a eu le plaisir de recevoir ; oserais-je bien, mon très révérend Père, vous dire un mot de celles qu'il s'est lui-même décidé à faire? Ceci, je l'avoue, n'était point prévu par

le règlement d'Autun ; ce n'est point cependant une large brèche à notre vénéré et traditionnel coutumier : c'est un perfectionnement, une amélioration, un progrès, une nécessité que les circonstances nous ont imposée ; je veux parler du séjour que le scolasticat de Liège a fait à diverses reprises au juniorat de Saint-Charles. Vous avez jugé, mon très révérend Père, que le changement d'air, un repos plus absolu, une liberté plus complète auraient un heureux résultat, sur des santés que des études prolongées au sein de l'atmosphère d'une ville industrielle ne manquent pas d'ébranler et d'affaiblir. Déjà en 1894 et 1895, quelques-uns de nos scolastiques étaient allés demander à Saint-Charles un air plus vif et plus pur, un horizon nouveau, un régime varié ; en 1896, après la mi-juillet, le scolasticat tout entier s'est ébranlé et a planté sa tente, durant quinze jours, en Hollande, dans ce Limbourg si religieux et si hospitalier. Pour la plupart d'entre nous, cette contrée n'était point inconnue : là Dieu avait placé le berceau de notre vie religieuse ; nous étions heureux de raviver nos souvenirs et de saluer de vieilles connaissances. Ces quinze jours de grandes vacances, de délassement, de promenades, de grand air, de bains salutaires ont procuré l'effet voulu ; âme plus saine dans un corps plus sain : *anima sana in corpore sano*. Nous ne saurions assez remercier nos frères de Saint-Charles, en particulier le R. P. Legrand et le R. P. Ravaux, de leur cordiale hospitalité et de la fraternelle affection dont ils nous ont entourés.

Il ne faudrait pas conclure, de cet exode insolite du scolasticat, que la santé générale eût été profondément atteinte. Grâce à Dieu, cette épreuve nous a été épargnée jusqu'à ce jour. Sans doute, la vallée de la Meuse n'est pas une vallée de Campan, sans doute, dans notre parc, ne soufflent pas toujours les tièdes zéphyrs qui caressent

les jardins élyséens ; sans doute le suave climat des bords de la Méditerranée ne fait pas de longs séjours dans nos contrées septentrionales; mais de là à prononcer que notre terre liégeoise dévore ses habitants, il y a loin. On y meurt, il est vrai, comme partout ; mais on y vit aussi ; et je vous assure que l'on peut y vivre et très bien et très longtemps. Nous avons dû payer un tribut forcé à cette mystérieuse maladie qui, sous le nom d'*influenza*, fait sentir ses méfaits périodiques ; mais quel pays fut à l'abri de sa visite importune ? La main de la mort a su choisir quatre jeunes victimes et arracher à notre affection des frères bien-aimés ; mais ces victimes étaient mûres depuis longtemps, et il est douteux qu'ailleurs l'implacable phtisie eût laissé échapper sa proie. L'époque du scolasticat, on ne saurait l'ignorer, est, pour la santé des jeunes gens, une époque assez critique ; les exigences de la vie de communauté, les fatigues inséparables de l'application soutenue à l'étude, nécessitent sans doute des précautions délicates, dont la sagesse des supérieurs doit faire la prudente application, mais elles expliquent aussi facilement l'épuisement passager des forces corporelles ou les rares catastrophes qui ont jeté le deuil parmi nous.

Ce rapport est déjà trop étendu, mon très révérend Père, et cependant je n'ai rien dit du personnel du scolasticat ; je réclame encore votre indulgence durant quelques instants : je serai bref.

Nos scolastiques, vous le savez, appartiennent à peu près à toutes les nationalités européennes, et l'esprit de Dieu semble les avoir réunis ici des quatre vents du ciel : Belges, Français, Anglais, Allemands, Hollandais, Italiens, voire même Espagnols, s'efforcent de réaliser le *Cor unum et anima una*, devise de l'Oblat et testament de notre vénéré Fondateur. Leur nombre n'a cessé d'augmenter ; les noviciats de l'Osier, de Saint-Gerlach, d'An-

gers, du Bestin, fournissent à notre maison de Liège un contingent de jeunes religieux dont nous avons à bénir la divine Providence. En ce moment, il y a cent quinze scolastiques ; c'est un chiffre bien consolant. Et si l'on veut y ajouter les hôtes de nos florissants scolasticats de Rome, d'Archville, de Hünfeld, il est permis d'envisager l'avenir avec confiance : *sed quid hæc inter tantos!* Les besoins sont si nombreux, les provinciaux et les vicaires des Missions si attentifs et si insatiables, le développement des œuvres de la Congrégation si imprévu et si rapide, que longtemps encore nous demanderons au Père de famille d'envoyer dans sa vigne de nombreux et saints ouvriers.

Le personnel enseignant ne suit point les progrès ascendants des Frères scolastiques ; déterminé par l'objet des études, le nombre des professeurs ne saurait varier. Peu de changements importants à noter durant ces cinq années ; n'oublions pas cependant de saluer avec reconnaissance le R. P. Van Laar, appelé par l'obéissance dans nos Missions d'Afrique, et le R. P. Lerond, de si douce mémoire, dont le nom revient si souvent sur nos lèvres, avec le souvenir de son inaltérable affabilité. Ainsi que je le disais plus haut, les révérends Pères professeurs sont aussi chargés provisoirement du ministère dans la chapelle publique, plusieurs même d'entre eux ont accepté de donner en ville quelques sermons de circonstance ; mais ils n'oublient pas, mon très révérend Père, que l'œuvre du scolasticat est l'œuvre essentielle de notre Communauté, et, fidèles aux recommandations de la règle, ils s'efforcent de lui consacrer leur temps et leurs travaux intellectuels. Je ferai une exception, toute à sa louange cependant, pour le R. P. Delouche. Vous savez, mon très révérend Père, combien notre communauté et la Congrégation elle-même doit au zèle, au

dévouement, à l'activité de ce cher Père; l'œuvre des vocations, la diffusion de nos *Petites Annales* en Belgique, la construction d'une magnifique église à Liège, la fondation de nouvelles maisons en ces contrées, rien ne l'arrête, rien ne le fatigue, rien ne le rebute. Il tend la main, et Dieu sait avec quel heureux succès, sans se lasser, pour toutes les œuvres qui procurent, ici ou à l'étranger, la gloire de Dieu et l'honneur de la Congrégation; ses œuvres, sans doute, font son plus grand éloge et Dieu, un jour, l'en récompensera; mais nous devions lui donner ici un témoignage public de notre estime et de notre gratitude. *Euge, serve bone.*

Je suis heureux aussi, mon très révérend Père, de vous assurer du bon esprit, de la régularité, du dévouement à leur famille religieuse, qui animent nos bons Frères convers; dans une maison si vaste, occupée par une jeunesse si nombreuse, le travail ne fait pas défaut, il n'est guère de loisirs; tous, jeunes et vieux sont appliqués à remplir les obligations de leur état, tous s'efforcent de suppléer par leur activité à l'insuffisance du nombre.

En finissant ce trop long rapport, qu'il me soit permis, mon très révérend Père, au nom de tous les membres du scolasticat de Liège, de vous renouveler l'assurance de notre affection filiale et de vous demander votre bénédiction paternelle. THÉVENON, O. M. I.

MAISON DE SAINT-ULRICH.

RAPPORT DU R. P. LÉGLISE AU T. R. P. SUPÉRIEUR GÉNÉRAL.

Saint-Ulrich, 25 janvier 1897.

MON TRÈS RÉVÉREND ET BIEN-AIMÉ PÈRE,

Il y a un peu plus de quatre ans, le R. P. DRU, supérieur de la maison de Saint-Ulrich, me priait d'écrire sur

les origines et l'histoire de notre maison un rapport que la maladie ne lui permettait pas de composer. Je pris la plume par obéissance et charité, et j'adressai au T. R. P. Fabre quelques modestes pages, les dernières sans doute qu'il reçut en ce genre.

Aujourd'hui que mon ancien supérieur m'a cédé ses fonctions et sa charge, c'est par devoir que je reprends la plume pour continuer l'histoire de notre maison durant les quelques années écoulées.

Cette histoire est si simple qu'elle déconcerte l'auteur. Saint-Ulrich, en effet, est une demeure solitaire, placée près d'un pèlerinage modeste, connu seulement des alentours ; ses missionnaires se livrent à des travaux petits et qui se ressemblent tous. Que dire, ou plutôt qu'écrire, qui offre l'intérêt des attachants récits des missions étrangères, ou des belles descriptions des grandes missions de France ?

J'ai relaté, dans mon précédent rapport, tout ce que j'ai pu sur le pèlerinage de Saint-Ulrich ; sur son antiquité, qui remonte au dixième siècle ; sur son site charmant, sa ceinture de bois, son écart du monde et sa solitude, qui en font une demeure des plus en harmonie avec cette vie de calme dont a besoin le missionnaire fatigué pour refaire son corps, son esprit, son âme, et se disposer, par le recueillement et l'étude, aux labeurs futurs. J'ai nommé les diverses mains par lesquelles passa tour à tour la propriété de ces lieux, depuis le seigneur de Linange jusqu'aux chevaliers de Malte, et finalement les évêques de Nancy et de Metz. J'ai raconté enfin comment la bienveillance du maréchal de Manteuffel, gouverneur d'Alsace-Lorraine, avait permis au saint et vénéré Mgr Dupont des Loges, évêque de Metz, de nous établir ici, pour rétablir le pèlerinage, évangéliser son diocèse.

De nouveau, nous exprimons le regret de ne pas pos-

séder plus de documents dont le contenu eût permis d'écrire une notice intéressante sur Saint-Ulrich.

A défaut de parchemins et d'archives, les pierres viennent de parler. Au nord de notre chapelle, se détache, sur un terrain labourable, un vaste monticule irrégulièrement rectangulaire, couvert en partie d'arbres chétifs et de broussailles. Par je ne sais quel hasard ou sur quelles indications, on se mit à fouiller ce sol, et bientôt, on eut devant soi des ruines assez intéressantes pour attirer non seulement les curieux et les amateurs, mais la savante Société archéologique de Lorraine qui se charge de faire continuer à ses frais le travail commencé. Quand la pelle de l'ouvrier eut fait son œuvre, on se vit en face de ruines, dont l'architecture d'une part, et la distribution des pièces d'autre part, fournissaient une preuve manifeste du grand âge de la construction. C'étaient les vestiges d'une villa romaine, avec tout le confortable de cette époque reculée. La tradition est donc vraie quand elle dit que la terre de Saint-Ulrich était célèbre autrefois par ses habitations romaines, avant de le devenir par son pieux sanctuaire.

Propriété de l'évêché de Nancy avant la guerre de 1870, cet immeuble passa à la mense épiscopale de Metz à la suite de l'annexion. Il n'offrait guère que le spectacle de son délabrement quand nos Pères en prirent possession en 1880; et si, aujourd'hui, chapelle, maison, jardins, offrent un aspect de bon ordre et de bon goût, c'est au dévouement comme à l'intelligence de nos Pères que cette transformation est due. En retour, et pour reconnaître en même temps les bons services des Oblats dans son diocèse, Mgr Fleck, évêque de Metz, a répondu avec la plus grande bienveillance à la demande d'acquisition que nous lui avons faite récemment. Quand le gouvernement aura donné l'autorisation que nécessite cette

mutation, nous serons possesseurs d'un beau sanctuaire et d'une résidence placée dans une situation qui lui permet d'espérer un bel avenir. Saint-Ulrich, en effet, se trouve aux confins du diocèse de Metz, aux portes des diocèses de Strasbourg et de Nancy, tout proche également du Palatinat et de la Province rhénane. Quel vaste champ d'action pour ses missionnaires! Puisse cette acquisition se réaliser bientôt !

La communauté se compose aujourd'hui des PP. Léglise, supérieur; Mauss, Loos, Laufer, Meyer, Hauersperger; des FF. convers Schmalz, Meyer, Braun. Ce personnel est, en grande partie, nouveau depuis le précédent rapport.

Le R. P. Bach, premier arrivé et fondateur de Saint-Ulrich, a reçu son obédience pour le noviciat de Saint-Gerlach au mois de février 1893. Ce départ a causé, dans le diocèse, comme dans la communauté, de vifs regrets; mais il a laissé ici le souvenir d'un bon religieux; là, celui d'un missionnaire qui s'était dévoué, durant plus de vingt ans, et avait évangélisé presque toutes les paroisses.

Une année et demie plus tard, en novembre 1894, la maison de Saint-Ulrich faisait une perte non moins sensible dans la personne du R. P. Dru. Compagnon tout d'abord, puis successeur du R. P. Bach, le P. Dru avait vraiment été la seconde pierre fondamentale de notre établissement. Épuisé par le travail, et plus encore miné par la souffrance, ce cher Père ne trouvait plus en lui les forces qu'exigeaient les ressources de son zèle. Le climat de Nice, où l'envoya une obédience du T. R. P. Général, ne lui fut pas propice. Dieu veuille, cependant, lui rendre au plus tôt une santé meilleure. C'est l'objet de nos vœux, que l'amitié et la reconnaissance rendent doublement ardents.

Puisque je parle des départs, je n'aurais garde d'omettre celui de notre bon F. Dreyer. L'obéissance l'a envoyé, il y aura bientôt un an, à Notre-Dame de l'Osier. L'Isère est loin de la Lorraine. Mais l'éloignement, quelque considérable qu'il puisse être, ne nous fait pas oublier les services réels rendus par ce Frère à la maison et au pèlerinage de Saint-Ulrich, durant seize années. Il fut ici dès le premier jour de la fondation, et il connut la rigueur de ces débuts où tout faisait défaut. Son dévouement ne s'est jamais ralenti; il a donné ses soins à tout : chapelle, jardin, intérieur. Si la Vierge de l'Osier le protège maintenant, saint Ulrich ne le peut oublier, et c'est au pied de son autel que nous nous souvenons de lui.

Le départ des RR. PP. Bach et Dru avait déjà produit un vide considérable au milieu de nous, quand une nouvelle obédience vint priver notre maison d'un de ses meilleurs sujets. Mais les circonstances étaient telles, que la pensée de nous plaindre ne pouvait même pas nous venir. Je fais allusion à la fondation de la province d'Allemagne et à son premier Provincial, le R. P. Scharsch.

Tout le monde connaît, mon très révérend et bien-aimé Père, les raisons et les espérances de cette nouvelle fondation, on les a lues dans votre circulaire du 5 mai 1895 ; je n'ai pas non plus à dire les développements rapides que prend cette jeune province, grâce au zèle religieux et à l'activité intelligente de celui qui en a eu la direction ; ce récit ne m'appartient pas. Mais ce qui m'appartient et ce qui est de mon devoir, c'est d'adresser publiquement, dans ce rapport, l'hommage de notre reconnaissance à la province du Nord à laquelle nous avons appartenu durant tant d'années, et dont les divers provinciaux ont su prendre toujours si à cœur les intérêts de notre maison.

L'histoire raconte que, Philippe V, duc d'Anjou, pas-

sant les monts pour aller recevoir la couronne d'Espagne, promettait à son aïeul qu'en devenant bon Espagnol, il n'oublierait jamais la terre qui l'avait vu naître. Nous aussi, nous nous consacrerons de notre mieux à notre nouvelle province, sans oublier jamais notre province d'origine.

Le ministère des Pères missionnaires de Saint-Ulrich est double : garder et développer le pèlerinage, se donner au travail des missions.

Chaque jour viennent quelques pieux pèlerins, qui, habituellement, se confessent et communient. Les lundis de Pâques et de Pentecôte, mais particulièrement le 4 et le 16 juillet, sont les jours de grand concours. Plusieurs milliers de personnes nous arrivent ces jours-là, ainsi qu'un très nombreux clergé. La chapelle étant trop petite pour la circonstance, la grand'messe se célèbre en plein air. Au fond de notre belle allée de marronniers, nous élevons, sous une tente, un reposoir aussi grandiose que possible. Les branches des arbres forment, au-dessus de la foule, comme une voûte gothique. Ces fêtes sont vraiment ravissantes et amènent, d'année en année, un nombre toujours plus considérable de fidèles, qui nous arrivent en chantant des cantiques ou en égrenant leur chapelet.

Puisse ce cher peuple de Lorraine conserver toujours cette foi et cette piété qui le caractérisent ! Tel est le but de nos efforts dans notre ministère extérieur. La presque totalité des paroisses de ce diocèse sont bonnes, chrétiennes, pratiquantes. Dès l'ouverture des exercices, le missionnaire a, au pied de sa chaire, presque tout son monde. Les retraites ou missions sont généralement suivies des fêtes de l'adoration perpétuelle, qui, en ce pays, revêtent un caractère particulièrement solennel. Chaque cinq ans, toute paroisse a sa mission et son renouvelle-

ment spirituel. Mais aussi le travail est incessant pour les Pères de Saint-Ulrich. Été comme hiver, printemps comme automne, il faut travailler sans relâche. A ces missions paroissiales viennent s'ajouter de nombreuses retraites dans les communautés religieuses et dans les pensionnats.

De temps en temps nous prêtons notre concours à nos Pères de Hollande pour les travaux qui se donnent en Allemagne, comme aussi à nos Pères de France. Le P. Laufer rentre du pays de Saumur, où il a prêché durant trois semaines dans la paroisse Saint-Macaire-du-Bois. Il a eu le bonheur de ramener à la vie chrétienne cette paroisse auparavant si indifférente. « Ce Père, disaient ces braves gens à leur curé, a été vraiment créé et mis au monde pour nous ; il nous a si bien gagnés. »

L'an dernier, le P. Supérieur est allé prêcher le carême français à la cathédrale de Strasbourg. C'était une occasion de faire connaître le nom des Oblats de Marie-Immaculée dans ce religieux diocèse. Ce fut en retour, pour lui, l'occasion de s'édifier au contact de ces fervents catholiques d'Alsace.

Avant de terminer, veuillez me permettre, mon très révérend et bien-aimé Père, de vous remercier de la visite que vous nous avez faite au mois de juin dernier, visite d'autant plus chère que, depuis longtemps, Saint-Ulrich n'avait pas joui de pareille faveur. Merci des encouragements que vous nous avez donnés durant ces quelques jours. Nous gardons l'espérance de vous revoir encore. En attendant, comptez sur notre religieuse obéissance et notre filiale affection.

Votre très humble fils en N.-S. et M. I.

C. Léglise, o. m. i.

VARIÉTÉS

I

CHRONIQUE DE LA MAISON DU LAUS
(1818-1841).

Sous ce titre, notre archiviste, le R. P. Simonin, nous communique une suite d'intéressants chapitres dont nous commençons aujourd'hui la publication.

AVANT-PROPOS.

Les Missionnaires de Provence, Oblats de Saint-Charles, et depuis 1826, Oblats de Marie Immaculée, ont occupé le sanctuaire du Laus pendant vingt-trois ans, de 1818 à 1841.

Jusque-là, confinés dans la maison d'Aix, leur berceau, ils acceptèrent avec bonheur, en 1818, de desservir ce sanctuaire de Marie, caché et comme perdu dans les montagnes des Hautes-Alpes, et dépendant alors du diocèse de Digne. Plus ancienne de trois ans que la maison du Calvaire, qui date de 1821, la maison du Laus, tant qu'elle a subsisté, a joué un rôle important, a tenu une belle place dans les commencements de notre chère Congrégation, et mérite d'être signalée parmi tant d'autres maisons qui lui ont survécu.

C'est au Laus qu'un bon nombre de nos premiers Pères ont fait leur noviciat ou prononcé leurs vœux de religion ; presque tous y ont séjourné, les uns pour travailler au salut de leur âme, les autres pour s'y reposer de leurs fatigues apostoliques, tous pour y goûter dans la prière

et la solitude les joies du ciel. « Le Laus était pour eux comme une patrie et une patrie de bénédiction, où coulaient le lait et le miel de la grâce divine. Voilà pourquoi, malgré l'âpreté du site et les frimas d'un long hiver, cette terre était plus douce que les plus fertiles et les plus riantes campagnes. Ces champs, si stériles en biens de la terre et si riches en biens du ciel, leur étaient délicieux (1). »

Heureux de se perfectionner dans la vie religieuse sous le manteau de leur Mère Immaculée, les Oblats du Laus se montrèrent dignes du poste qu'on leur avait confié. Gardiens du sanctuaire, ils l'embellirent et y amenèrent des pèlerins. Avant eux, et depuis de longues années, le Laus ne voyait que de rares visiteurs ; grâce au zèle des Oblats, les pèlerinages, les concours, les processions solennelles recommencèrent, et les malades, les affligés, les pécheurs, vinrent plus nombreux que jamais implorer Marie, la consolatrice des affligés, le secours des chrétiens, la mère des miséricordes. A tous, les Pères faisaient un accueil empressé et bienveillant ; pour tous, ils étaient des guides éclairés, pleins de compassion et de dévouement.

Les pieux gardiens du sanctuaire furent aussi des travailleurs infatigables : comme missionnaires et comme prêtres auxiliaires, ils sillonnèrent en tous sens, on peut le dire, les deux départements des Hautes et des Basses-Alpes, instruisant les fidèles, convertissant les pécheurs, et ramenant à la religion, aux bonnes mœurs, les populations de ces contrées. Leur zèle apostolique s'étendit même plus loin ; ils ne refusaient pas leur ministère à ceux de leurs Frères en religion qui évangélisaient la basse Provence, le Languedoc et le Dauphiné.

(1) *Mélanges historiques*, par Mgr Jeancard, évêque de Cérame, § 9, p. 82.

Telle est, dans ses grandes lignes, la physionomie de la maison du Laus. Nous allons essayer d'en reproduire la chronique pour répondre, dans la mesure de nos moyens, à la pensée de notre vénéré Fondateur, On sait que, dès le principe, Mgr de Mazenod ne cessa de recommander à ses fils spirituels de noter avec soin, en chaque maison, tout ce qui était de nature à entrer dans la future histoire de notre famille religieuse. Nous possédons, dans nos archives, de précieux renseignements sur la maison du Laus ; quelques-uns ont paru dans la *Vie de Mgr de Mazenod*, par le R. P. Rambert, dans les *Mélanges historiques* de Mgr Jeancard surtout ; mais la plupart sont restés inédits. A l'aide du *Journal* de Mgr de Mazenod, de sa volumineuse correspondance, des pièces authentiques de la maison du Laus, des lettres de ses supérieurs et de celles des Pères qui l'ont habitée, il ne nous a pas paru impossible de reconstruire l'histoire de cette maison. Nous nous proposons donc, en suivant l'ordre des temps, de donner la série des supérieurs qui ont dirigé la maison du Laus, relatant, sous chaque supérieur, ce qui concerne la communauté, le pèlerinage, les missions et retraites données par les Pères. Nous assisterons ainsi aux origines et aux développements de la maison du Laus ; nous verrons se dérouler les événements qui ont contribué à sa prospérité et à ses épreuves, et nous pourrons mettre en lumière les vraies causes qui amenèrent l'abandon de la maison du Laus.

Il a paru, dans le diocèse de Gap, en 1852, une nouvelle histoire du Laus, par le P. Maurel, de la Compagnie de Jésus, sous le patronage de Mgr Depéry, évêque de Gap. L'auteur parle en bons termes de Mgr de Mazenod et de ses missionnaires, mais, comme il fallait s'y attendre, il a jeté un voile discret et prudent sur la conduite de Mgr Rossat envers les Oblats, en 1841 et 1842.

Sous le patronage de Mgr Depéry encore parut aussi à Gap, en 1858, *l'Histoire des merveilles de Notre-Dame du Laus*, par l'abbé Pron. L'abbé Pron ne consacre pas même une page aux Oblats, qui occupèrent le Laus pendant vingt-trois ans, et dans les quelques lignes qu'il écrit à leur sujet, il a trouvé le moyen de glisser une erreur historique et d'insinuer, d'un ton ironique, que les Missionnaires de Provence purent se consoler de leur expulsion du Laus : « ils en emportaient de riches trésors ». C'est ainsi que s'écrivait l'histoire dans le diocèse de Gap, en 1852. Au nom de la vérité, de la reconnaissance et de la justice, nous aurions le droit de nous en plaindre et de réclamer.

Nous offrons ce travail d'histoire rétrospective, sorte de chronique, aux lecteurs des annales, persuadé qu'il aura pour eux quelque intérêt. C'est un récit de famille; malgré ses imperfections, il nous mettra en présence des travaux et des œuvres de nos anciens, ces vaillants ouvriers de la première heure qui ont si bien mérité de la Congrégation et de l'Église.

Qu'on me permette de citer d'abord, à titre de dédicace, les strophes suivantes du P. Jeancard :

A NOTRE-DAME DU LAUS.

Vallon religieux, solitude chérie,
Lieu saint, tout consacré de pieux souvenirs,
O séjour d'une Mère, ô temple de Marie,
Ah ! puissent jusqu'à vous arriver mes soupirs !

Sanctuaire de paix, vous avez vu mon trouble ;
Votre marbre a reçu les traces de mes pleurs ;
Les peines qu'ici-bas chaque moment redouble,
Au pied de vos autels se changeaient en douceurs.

Votre charme divin, comme un puissant miracle,
Aux jours que je foulai votre sacré parvis,
Me vainquit, et croyant au plus sublime oracle,
Je regardai le ciel, j'écoutai, j'obéis.

Je m'offris tout entier au Dieu du sacrifice ;
Je rendis tout mon être au Dieu qui l'avait fait ;
De ma vie, en ce jour, j'échangeai le calice
Pour un calice pur qui n'était qu'un bienfait.

Ah ! quel baume coula dans mon âme attendrie
Quand une main aimée, apaisant ma douleur,
Plaçait, pour consacrer le reste de ma vie,
Une croix sur mon sein et Dieu même en mon cœur.

Lorsqu'heureux du bonheur de votre nouveau frère,
Amis, que mon cœur seul choisissait à jamais,
Vous éleviez vos voix autour du sanctuaire,
Et vous mêliez vos vœux aux vœux que je faisais !

Je puis donc vous revoir, lieu cher à ma mémoire,
Et vous, sacrés témoins de mon premier serment,
O temple, ô saint autel, vous d'où vient la victoire
Qui subjugue mon âme en cet heureux moment.

Que ne puis-je, couvert de votre ombre sacrée,
A longs traits respirer la paix de ce séjour ;
D'une mère garder l'image vénérée,
Couvrant ses pieds des fleurs qu'offrirait mon amour !

J. Jeancard,
Prêtre, Missionnaire de Provence.

Avril 1824. Pourrières (Var).

CHAPITRE PREMIER.

SITE ET ASPECT DU LAUS.

L'église et le hameau. — Origine du pèlerinage. — Sœur Benoîte Rencurel. — Apparition de la Sainte Vierge. — L'oratoire de Bon-Rencontre, au Laus. — Construction de l'église, qui contient l'ancienne chapelle de Bon-Rencontre. — Développement du pèlerinage. — Mort de sœur Benoîte. — Les desservants de l'église du Laus (1668-1818) [1].

Le sanctuaire de Notre-Dame du Laus est situé dans la partie du Dauphiné comprise dans l'ancien diocèse

(1) Ce chapitre, destiné à nous faire connaître le Laus, est comme une rapide esquisse de la *Notice historique de Notre-Dame du Laus*, publiée en 1829, par le R. P. Jeancard, o. m. i., à Marseille. In-12, chez Marius Olive, sur le Cours, n° 4.

d'Embrun, actuellement département des Hautes-Alpes, à 2 bonnes lieues nord-est de Gap, évêché et chef-lieu du nouveau département. Si l'on y arrive de cette ville, on découvre du haut d'un sommet distant d'un quart de lieue, l'église du Laus et le vallon où elle est bâtie. Il y a là un petit oratoire où le pèlerin s'agenouille avant de descendre vers le sanctuaire de la Sainte Vierge.

De ce même sommet, on voit à ses pieds le site du Laus dans toute son étendue. Il est borné au nord et au couchant par des rochers escarpés et s'élève, du côté du levant, au-dessus d'une vallée très basse dont le fond est caché par un monticule d'une pente assez douce par devant et très rude au revers. Sur ce monticule, on a planté quatorze croix servant de stations pour le *via crucis ;* c'est sur ce *calvaire* que les personnes qui sont *en neuvaine* font, chaque jour, le chemin de la croix. Par delà la vallée, se dessinent les montagnes, assez hautes, du Théus et du Saint-Maurice, couvertes de sapins et de mélèzes. Sur une élévation qui forme comme le soubassement du Théus se présente, à l'opposite du point où l'on se trouve, le village de Saint-Étienne-d'Avançon, commune d'environ 600 habitants, canton de Bâtie-Neuve (1). Enfin, au midi parfait, une échappée de vue nous laisse apercevoir au loin les sommets des Basses-Alpes.

Le bassin du Laus (du latin *lacus*, lac) se compose de quelques champs labourés, de deux bosquets de pins, du jardin du couvent. Ce couvent, dont l'ensemble est carré oblong, forme angle droit avec le chevet de l'église à laquelle il est contigu. Non loin de là sont, en deux groupes, une dizaine de maisons dont les habitants

(1) Le *Dictionnaire des communes* ne donne que 316 habitants à Saint-Etienne-d'Avançon. Le P. Jeancard écrivait en 1829, le *Dictionnaire* parut trente-cinq ans plus tard, en 1864.

donnent l'hospitalité aux pèlerins. Le hameau du Laus, pouvant compter une centaine d'habitants, dépend de la commune de Saint-Étienne-d'Avançon, située à 3 kilomètres.

« Le paysage du Laus, dit le P. Jeancard, est triste en hiver, mais d'un effet assez heureux pendant l'été ; tout autour, les montagnes, couvertes de forêts, jettent de côté et d'autre des ombres imposantes qui remplissent la solitude de recueillement et de mystère ; vers le centre, les teintes sont plus claires et la campagne n'est pas sans agrément. L'ensemble du tableau, avec l'église et le couvent, présente une physionomie religieuse d'un charme inexprimable ; quelque chose vous parle là et vous dit qu'en ce lieu, loin des bruits du monde, vous trouverez enfin le repos du cœur dans le silence et la prière (1). »

Ce double aspect des lieux, tour à tour sévère et triste, gracieux et charmant, les met en parfaite harmonie avec les scènes dont ils ont été et sont encore aujourd'hui le théâtre. La Sainte Vierge est apparue dans ces montagnes, s'y est entretenue avec une enfant, a voulu qu'un sanctuaire y fût construit en son honneur ; il convenait que la parure en fût gracieuse ; aussi la nature a dressé tout autour des murailles de montagnes qui le protègent et en font un jardin bien clos, *hortus conclusus*. D'autre part, le but de Marie, en multipliant ses apparitions, était de convier les peuples à la pénitence, d'établir un asile où les pécheurs pourraient venir pleurer leurs fautes et entendre de graves paroles qui jettent de salutaires terreurs dans les âmes ; il convenait donc que ce site fût austère. Dans l'ensemble, c'est un monastère avec sa rigidité claustrale, mais il y a de jolis jardins qui

(1) *Notice historique de Notre-Dame du Laus.*

reposent le regard et égayent les pensées de l'anachorète (1).

Le P. Jeancard nous décrit l'église telle qu'elle était de son temps. Devant la grande porte, sur un piédestal élégant, il y a une fort jolie croix en bronze avec des rayons dorés ; elle fut érigée en 1818, par M. J. Amar, de Briançon, pour obtenir des grâces qui lui furent accordées. Cette église n'a qu'une nef très large et assez longue ; deux chapelles latérales lui donnent la forme d'une croix. Le maître-autel apparaît au fond d'une petite chapelle enfermée dans le sanctuaire du grand édifice, dont elle est tout à fait détachée ; l'on peut circuler tout autour. Cette chapelle, dont les parois sont en stuc, est couronnée d'une voûte particulière, sorte de dôme couvrant le maître-autel. Ouverte par devant et par les côtés, son frontispice, surmonté de diverses figures, est soutenu par deux colonnes d'ordre mixte. Derrière la chapelle, on voit, devant un vitrail, entourée de quelques ornements, une statue de la Sainte Vierge, que l'on porte dans les processions et au pied de laquelle les fidèles ne manquent jamais de s'agenouiller pour offrir leurs hommages et leurs prières à Marie. Ce monument rappelle la *Santa Casa* de la basilique de Lorette et celle de Notre-Dame d'Einsiedeln, au canton de Schwitz, Notre-Dame des Ermites ; mais ici, la chapelle de saint Meinrad, consacrée par Notre-Seigneur Jésus-Christ, est à l'entrée, à gauche, de l'église d'Einsiedeln et n'est ouverte que par devant, comme la *Santa Casa* de Lorette.

Quelle est l'origine de cette église et comment devint-elle un lieu de pèlerinage célèbre? C'est ce qu'il nous faut exposer brièvement. Nous avons vu, de nos jours,

(1) *Vie du cardinal Guibert*, par M. Paguelle de Follenay, t. I, chap. VI, p. 305.

la Très Sainte Vierge manifester sa puissance et sa miséricorde en signifiant ses volontés à de pauvres enfants sur la montagne de la Salette, devant la grotte de Lourdes et au village de Pontmain. De même, il y a plus de deux siècles, Marie apparut à une humble petite bergère et la choisit pour en faire l'instrument de ses volontés ; la Reine du ciel se fit l'institutrice de la petite bergère et lui donna des leçons qui conduisirent bientôt l'enfant à un degré élevé d'instruction religieuse et de sainteté.

C'est par cette bergère, avec laquelle Marie entretint des rapports presque quotidiens, pendant plus de cinquante ans, que le Laus devint un sanctuaire et le théâtre des grâces sans nombre accordées aux fidèles par la Mère de Dieu. Cette bergère s'appelait Benoîte Rencurel. Elle naquit le jour de saint Michel archange, le 29 septembre 1647, au village de Saint-Étienne-d'Avançon, dont dépend le hameau du Laus. Ses parents, Guillaume Rencurel et Catherine Matheron, étaient vertueux, mais pauvres des biens de ce monde. A sept ans, Benoîte perdit son père ; trois ans après, sa mère, réduite à l'indigence, fut obligée de la placer en service pour garder les brebis. Ne sachant guère que *Pater*, *Ave* et *Credo*, la petite bergère, prévenue de la grâce à laquelle elle correspondait, grandit dans la piété, la modestie, la patience dans les épreuves et la fidélité à tous les devoirs de sa condition. Elle donnait aux petits indigents les morceaux de pain noir qu'elle gagnait péniblement, mais surtout elle avait une tendre dévotion pour la Sainte Vierge ; dans sa piété naïve, elle éprouvait un désir très ardent de contempler les traits de celle qu'elle regardait comme sa mère. Elle fut exaucée.

Elle avait treize ans lorsque, pour la première fois, en 1660, elle vit, dans le vallon de Saint-Étienne-d'Avançon où elle gardait son troupeau, une *Dame* à la figure

auguste et dont les traits étaient empreints de douceur et de majesté. Benoîte, à cette vue, fut comme ravie en extase et demeura en cet état jusqu'à ce que la vision eût disparu. Les apparitions se renouvelèrent au même lieu, à de rares intervalles, pendant quatre mois. La *Belle Dame* l'entretenait de choses célestes, l'instruisait et versait dans son âme l'amour de Dieu et de toutes les vertus. Le changement qui s'opéra en elle étonna tout le monde; elle parlait merveilleusement des choses de Dieu et était animée d'un zèle tendre pour la conversion des pécheurs; des conversions publiques récompensèrent son zèle et manifestèrent les dons qu'elle recevait de son institutrice.

Cependant, la *Belle Dame*, à la demande de Benoîte, se fit connaître et lui dit avec un doux sourire : « Je suis Marie, mère de Jésus, mon très cher fils, qui veut que je sois honorée en cette paroisse, mais pas *dans ce lieu.* » Ceci se passait vers la fin du mois d'août 1664. Un mois après, Benoîte, ayant conduit ses brebis vers le vallon du Laus, au lieu appelé *Pindrau*, vit la Sainte Vierge qui lui dit : « Allez au Laus, en voici le chemin; suivez-le jusqu'à ce que vous trouviez une petite chapelle où vous trouverez de bonnes odeurs. » Il s'agissait d'une chapelle de secours, nommée Notre-Dame de Bon-Rencontre, que les habitants avaient construite en 1610, parce que l'accès de l'église paroissiale, Saint-Étienne, était souvent très difficile pendant les neiges d'hiver. Benoîte obéit, mais elle s'égara dans les sentiers, fut obligée de revenir le lendemain et elle fut plus heureuse. Comme elle suivait le sentier de la veille, guidée par un parfum tout céleste, elle aperçut à travers les pins une petite chapelle couverte de chaume et à moitié ruinée. Elle s'approcha et vit debout sur l'autel la Très Sainte Vierge radieuse et triomphante. La Mère de Dieu dit à Benoîte

qui se plaignait du dénûment de cette chapelle : « Ne vous mettez pas en peine; dans peu de temps, il n'y manquera rien. Je veux y faire bâtir une grande église, avec une maison pour quelques prêtres résidants. J'ai destiné ce lieu pour la conversion des pécheurs. Elle sera bâtie en l'honneur de mon fils et du mien ; beaucoup de pécheurs et de pécheresses s'y convertiront, et elle aura la longueur et la largeur que je veux. C'est là que vous me verrez très souvent. » La jeune bergère répliqua : « Bâtir une église ! Mais il n'y a pas ici d'argent pour cela. » Marie répondit : « Ne vous inquiétez pas; quand il faudra bâtir, on trouvera tout ce dont on aura besoin, et ce sera bientôt. Les deniers des pauvres fourniront tout, rien n'y manquera. »

Tel est l'acte de fondation du sanctuaire du Laus. A dater de cette apparition, il se fit à l'humble oratoire un concours immense de pèlerins; Marie y répandit des faveurs sans nombre ; dix-huit personnes y recouvrèrent la vue, huit l'ouïe et trois la parole ; il y eu trois guérisons d'épilepsie, six des écrouelles, onze de paralysie et trois possédés du démon furent délivrés. C'est ainsi que Marie accréditait Benoîte auprès de la population. Les esprits les plus prévenus, qui regardaient la bergère comme une visionnaire, durent se rendre à l'évidence de ces faits nombreux, incontestables.

L'année qui suivit son apparition, l'autorité diocésaine délégua au Laus Antoine Lambert, official et vicaire général d'Embrun, accompagné de plusieurs prêtres de distinction et de mérite. La commission ecclésiastique fit subir à Benoîte un long et rigoureux examen au sujet de ces apparitions et des révélations qui lui avaient été faites ; elle reconnut, dans les réponses de Benoîte, tous les caractères de la vérité, en même temps qu'elle constata les dons admirables dont Dieu avait favo-

risé cette fille des champs. Un miracle arrivé sous les yeux des commissaires ecclésiastiques et dont le vicaire général rédigea et signa lui-même le procès-verbal juridique, le 18 septembre 1665, dissipa tous les doutes et confirma la légitimité de la dévotion du peuple envers Marie en ce lieu béni du Laus. L'autorité ecclésiastique avait parlé, le caractère céleste des apparitions et la réalité des miracles avaient été authentiquement reconnus et proclamés.

Dès lors, on se mit à exécuter le programme tracé par la Sainte Vierge elle-même. Un vicaire général de Gap et chanoine, Pierre Gaillard, posa la première pierre de l'église en 1666 ; pendant que les travaux se poursuivaient, il se rendit à Rome et en rapporta, au mois de décembre, de nombreuses indulgences en faveur du pèlerinage. L'archevêque d'Embrun, Georges d'Aubusson de la Feuillade, non seulement approuva tout ce qui s'était fait, mais lui-même se recommanda à Notre-Dame du Laus dans une grave maladie dont il fut parfaitement guéri. En reconnaissance de ce bienfait, il fit faire le portail de la nouvelle église, où l'on voit encore ses armoiries. L'édifice ne fut complètement achevé que vers l'année 1669. Comme nous l'avons vu, on laissa subsister la petite chapelle de Bon-Rencontre, on l'embellit et elle devint, pour le sanctuaire où elle est placée, un ornement assez remarquable.

L'église terminée et construite sur le plan des instructions de la Sainte Vierge, on éleva à côté le bâtiment qui devait servir de logement aux prêtres destinés à la desservir. Il était dès lors assez vaste pour être, dans la suite, une maison de communauté. Trois prêtres s'y installèrent à demeure et se mirent au service des pèlerins avec un dévouement au-dessus de tout éloge.

La grande œuvre entreprise par Benoîte sur l'ordre

de la Sainte Vierge passa par des épreuves qui ne firent que lui donner plus de solidité. L'archevêque d'Embrun, Mgr Georges d'Aubusson de la Feuillade, ayant été transféré à Metz, eut pour successeur Mgr Charles Brulard, de Senlis, en 1671. D'abord circonvenu par certains personnages et *rendu incrédule* à *la dévotion* du Laus, il changea d'avis après avoir entendu Benoîte, au Laus même, lui racontant les révélations et les apparitions de la Sainte Vierge, et il consigna dans un acte authentique sa conviction que le Laus était un lieu saint, que les miracles qui s'y étaient opérés étaient vrais, et que la vertu de Benoîte reposait sur des fondements solides, qu'en un mot, le pèlerinage du Laus était bien l'œuvre de la Sainte Vierge.

Benoîte, qu'on appelait *sœur Benoîte* parce qu'elle était du tiers ordre de Saint-François, fut l'âme du pèlerinage du Laus tant qu'elle vécut et se dévoua à la mission que la Sainte Vierge Marie lui avait confiée. Lorsqu'en 1692, une partie du Dauphiné fut envahie par l'armée des puissances coalisées contre Louis XIV, elle quitta le Laus sur un avis venu du ciel, après avoir mis en sûreté le trésor du sanctuaire. A son retour de Marseille, où elle s'était réfugiée, elle fut le témoin attristé des ravages causés par l'invasion. La maison des prêtres du Laus avait été brûlée, mais les flammes avaient respecté l'église. Elle se mit aussitôt à l'œuvre, aidée par les bons habitants d'Espinasse et de Théus, paroisses voisines, et les dégâts matériels furent réparés en peu de temps. Les mœurs avaient souffert du passage de l'ennemi, Benoîte en était inconsolable; elle redoubla ses prières, ses jeûnes et ses pénitences, ses vives exhortations pour ramener au sein des populations l'antique simplicité et les habitudes chrétiennes et vertueuses.

Cependant, l'œuvre de la sanctification de sœur Be-

noîte touchait à son terme, sa mission était accomplie. Dieu la soumit à de grandes souffrances physiques et morales. Depuis plus d'un an, elle ne goûtait plus les consolations des délicieuses visites de la Sainte Vierge ; c'était la préparation dernière à son entrée dans le ciel. Le jour de Noël 1718, elle reçut les derniers sacrements avec les sentiments d'un chérubin brûlant d'amour pour son Dieu et, le 28 décembre, fête des Saints Innocents, elle rendit son âme entre les bras de sa bonne Mère, la Très Sainte Vierge, qui l'avait assistée à sa dernière heure. Sœur Benoîte était âgée de soixante et onze ans et trois mois.

Il y eut un concours immense à ses funérailles, malgré la rigueur de la saison ; riches et pauvres la pleurèrent également, car elle avait été bienfaisante et secourable pour tous.

Le tombeau où fut déposé son corps est creusé dans le sanctuaire en avant du grand autel, à l'entrée de la petite chapelle.

On lit sur la pierre tombale cette simple inscription :

TOMBEAU DE LA SŒUR BENOITE,
MORTE EN ODEUR DE SAINTETÉ LE 28 DÉCEMBRE 1718

Depuis sa mort, on vint prier à son tombeau avec une religieuse vénération, tant on était persuadé de l'éminence de ses vertus, et que, du haut du ciel, elle protégeait tous ceux qui venaient au Laus rendre de dignes hommages à Marie. Le 7 septembre 1871, Sa Sainteté le Pape Pie IX déclarait *vénérable* sœur Benoîte Rencurel. Cette histoire abrégée des origines du pèlerinage de Notre-Dame du Laus nous montre en Marie, la Sainte Mère de Dieu, la vraie fondatrice de ce célèbre sanctuaire ; son intervention active, ses bienfaits sont visibles et constatés. C'est elle qui fait choix de la petite bergère Benoîte

Rencurel et lui fait part de son intention d'être honorée en ce lieu, qui deviendra un foyer de grâces spirituelles, un asile de consolation, un refuge pour les pécheurs. C'est Marie encore qui forme l'instrument dont elle s'est servie, en l'élevant, par une série d'apparitions, à la pratique des plus hautes vertus ; Marie a soutenu l'humble bergère dans les épreuves, et l'a fait triompher des obstacles, humainement insurmontables, qui s'opposaient à l'exécution d'une œuvre destinée à honorer Jésus-Christ et sa Sainte Mère, à sanctifier les âmes. Les faits que nous venons d'exposer, si extraordinaires qu'ils soient, sont appuyés sur des témoignages irrécusables ; ils ont été examinés et contrôlés à diverses reprises par de graves théologiens, par l'autorité ecclésiastique compétente, qui, prévenue d'abord contre eux, les a reconnus vrais et a permis aux fidèles la dévotion à Marie, dans le sanctuaire de son choix. Dieu lui-même a contresigné la réalité de ces faits par les miracles éclatants et nombreux dont le Laus a été le théâtre. Que penser dès lors des lignes suivantes que nous lisons dans le *Dictionnaire des communes de la France* (1) : « Notre-Dame du Laus, pèlerinage célèbre dans les Hautes-Alpes et les contrées voisines, depuis deux siècles. Eglise remarquable, élevée en 1667, à la suite *d'une prétendue apparition* de la Sainte Vierge à une jeune bergère appelée Benoîte Rencurel. »

A la suite d'une *prétendue apparition !* Avec quelle désinvolture on *prétend*, par cette assertion fausse, discréditer un pèlerinage qui dure depuis deux siècles ! Non, ce n'est pas à la suite *d'une prétendue* apparition, mais de plusieurs apparitions bien réelles, bien constatées, que le pèlerinage s'est établi au Laus. C'est une pure calomnie jetée à la face des pèlerins que d'attribuer leur dévo-

(1) Chez Hachette, boulevard Saint-Germain, 77, Paris, 1864, par Ad. Joanne, art. Notre-Dame du Laus.

tion à Marie en ce lieu, à une crédulité ignorante et aveugle. Il faut plaindre ces écrivains qui parlent de choses qu'ils ignorent, ou qu'ils travestissent par horreur du surnaturel. C'est de leur part, du reste, une sorte de bon ton de rejeter *a priori* le surnaturel dans les faits. Le même auteur, aux articles *Lourdes* et *la Salette-Fallavaux*, obéit aux mêmes préjugés. Ainsi s'écrit l'histoire; on ne consulte pas les vrais documents, ou, si on les a consultés, c'est en aveugles volontaires, et l'on n'a pas le courage de dire la vérité à son public.

Il nous reste à parler des desservants du Laus jusqu'en 1818. Le vicaire général du diocèse de Gap, Pierre Gaillard, nous l'avons vu, se dévoua à la construction de l'église en 1666. Il fut secondé par deux saints et dignes prêtres, MM. Peitieu et Hermite, qui desservirent le sanctuaire jusqu'à leur mort, et recueillirent des fruits incroyables de consolation pour eux et de grâces et de salut pour les fidèles. En 1672, ils reçurent au Laus le nouvel archevêque d'Embrun, Mgr de Senlis, et eurent la joie de voir cet éminent et judicieux prélat revenir de ses préventions contre le Laus, se prononcer en faveur du pèlerinage et s'en déclarer le protecteur dévoué. M. Hermite, qui avait accompagné sœur Benoîte à Marseille en 1692, de concert avec M. Gaillard et sœur Benoîte, répara, à son retour au Laus, le logement des prêtres, incendié par les armées de l'invasion, et mourut en 1693. M. Peitieu l'avait précédé depuis peu dans la tombe.

A ces dignes prêtres si dévoués au Laus, Mgr de Senlis, surpris dans sa bonne foi, donna pour remplaçants des prêtres d'une vertu rigide et d'une morale sévère. Indolents et durs pour les pèlerins, ils avaient peu de sympathie pour le sanctuaire et tracassèrent sœur Benoîte, de toutes manières. En de telles mains, le pèlerinage courait risque de tomber. Heureusement, Mgr de Senlis re-

connut qu'il avait été trompé, que la conduite de ces hommes, dont la foi même était suspecte, ne pouvait couvrir que de ronces et d'épines ce champ du Laus qu'il aimait cependant de tout son cœur. Il les révoqua donc de leurs fonctions et en revêtit des prêtres tout à fait dignes de son choix, les prêtres de Sainte-Garde, qui furent chargés de la direction du pèlerinage en 1712. La Congrégation de Sainte-Garde, ou des Gardistes, avait été fondée à Avignon en 1699, par M. Berthet, prêtre du diocèse d'Avignon, et avait pour but l'éducation de la jeunesse ecclésiastique et l'œuvre des missions et des retraites. Le premier établissement fut fondé au petit village de Sainte-Garde (Vaucluse), alors diocèse de Carpentras, où existe encore de nos jours un petit séminaire. De là, le nom de *Gardistes* donné aux prêtres de la Société, qui, avant la Révolution, comptait six maisons: Sainte-Garde des Champs, Sainte-Garde de la Ville, à Avignon, plus les maisons de Carpentras, d'Arles, de Sisteron et du Laus (1).

M. Gaillard n'eut pas la consolation de voir les nouveaux gardiens, il venait de mourir à l'âge de quatre-vingt-treize ans, et ses dépouilles mortelles furent placées dans l'église, à côté de celles de MM. Peitieu et Hermite. Sœur Benoîte fut plus heureuse, et pendant cinq ans, elle se réjouit de voir la dévotion de Notre-Dame du Laus plus brillante que jamais sous la direction des prêtres de Sainte-Garde. Ils étaient cinq missionnaires au Laus, et parfois, accablés par la foule des pèlerins et par de nombreuses processions, ils étaient obligés d'appeler à leur aide leurs confrères de Sisteron. Les Pères Gardistes propagèrent partout la bonne renommée du sanctuaire jusqu'en 1791.

(1) Le P. Jeancard, *les Merveilles du Laus*, notice.

La Révolution fit son œuvre de dévastation religieuse au Laus, comme partout en France. Le dimanche du Saint-Rosaire, 1791, les Pères Gardistes furent violemment expulsés de leur paisible retraite; l'église, la maison des Pères, le mobilier furent vendus à l'enchère et à vil prix. La bibliothèque du couvent, composée en grande partie des livres donnés par M. Gaillard, et le trésor de la sacristie, furent portés aux bureaux du district d'Embrun. On brûla la plupart des tableaux et des ex-voto, sur la place, devant l'église; la cloche, donnée à sœur Benoîte, en 1692, fut seule respectée. La statue miraculeuse de la Sainte Vierge, placée derrière la petite chapelle, fut dépouillée de ses riches ornements, mais elle resta dans l'église.

En 1802, Mgr Miollis, évêque de Digne et de Gap, racheta à ses frais l'église et le presbytère qu'il donna à la fabrique, rouvrit le saint temple à la piété publique et nomma deux prêtres, MM. Jacques et Isoard, pour le desservir. Le P. Jouvent, ancien prêtre de Sainte-Garde, qui s'était joint à eux, fut ensuite nommé *recteur,* quand le Laus fut érigé en succursale. Cependant, un seul prêtre ne pouvait suffire, on sentit le besoin de rétablir, au Laus, une communauté. C'était en 1817. M. Peix, curé de Gap, provicaire général pour le département des Hautes-Alpes, dépendant, au for ecclésiastique, de l'évêque de Digne, racheta l'ancien couvent de Sainte-Garde, à M. Raymond, chanoine, curé de Tallard, au moyen d'une souscription à laquelle un grand nombre de prêtres du département s'empressèrent de concourir. On avait eu la pensée d'établir au Laus une maison de retraite pour les vétérans et les infirmes du sacerdoce; mais ce projet était irréalisable; ce que voyant, M. Peix remit le local entre les mains de Mgr l'évêque de Digne. Nous verrons au chapitre suivant ce que devint le couvent.

CHAPITRE II.

FONDATION DE LA MAISON DU LAUS, SEPTEMBRE 1818.

Mgr Miollis et l'abbé de Mazenod. — M. l'abbé Arbaud, vicaire général de Digne, offre l'établissement du Laus à M. l'abbé de Mazenod, qui l'accepte (août 1818). — Convention avec Mgr Miollis (20 septembre 1818). — Bail de location pour vingt-neuf ans avec M. Peix, curé de Gap (20 septembre 1815). — Testament de M. Peix en faveur des desservants du Laus (15 avril 1819). — L'ordonnance royale du 19 juillet 1820.

On sait qu'avant la grande Révolution, le département actuel des Basses-Alpes comptait cinq diocèses : Digne, Riez, Sisteron, Senès et Glandève. Après le concordat de 1801 un seul fut conservé, celui de Digne ; il était considérable par son étendue ; les deux départements des Hautes et des Basses-Alpes, avec une population pouvant s'élever à 300000 habitants, relevaient de la juridiction de l'évêque de Digne.

Ce fut en juillet 1802 que Mgr Irénée-Yves Dessole prit possession du siège épiscopal de Digne ; il administra ce vaste diocèse, dont Gap faisait partie, jusqu'à 1805, époque où il fut transféré à Chambéry. Il eut pour successeur, à Digne, Mgr Melchior-Bienvenu de Miollis, qui appartenait à une famille distinguée de la ville d'Aix, où il était né le 19 juin 1753. Ordonné prêtre, le 20 septembre 1777, dans la chapelle épiscopale de Carpentras, par Mgr Joseph de Béni, il exerça le saint ministère à Aix, sa ville natale. Pendant la Révolution, il se réfugia à Nice d'abord, puis à Rome, et ne rentra à Aix qu'en 1801, où il reprit du ministère comme vicaire de Saint-Sauveur, et se fit remarquer par sa grande piété, sa charité inépuisable et surtout son zèle à catéchiser les enfants et à évangéliser les classes pauvres. Il était curé de Brignoles, dans le diocèse de Fréjus, depuis 1804, quand un décret

de Napoléon, du 28 août 1805, le nomma à l'évêché de Digne. Préconisé le 23 décembre 1805, il fut sacré à Paris, dans l'église des Missions étrangères, le 13 avril 1806, par le cardinal Caprara, légat du Saint-Siège et prit possession de son siège le 1er juin de la même année. Il n'entre pas dans notre cadre de nous étendre sur l'administration du nouvel évêque ; elle fut féconde en œuvres. Il releva le niveau des études ecclésiastiques en rétablissant son grand séminaire, en créant des établissements d'instruction secondaire. Pour l'instruction religieuse des enfants, il fit appel aux Frères du bienheureux de la Salle et à des congrégations enseignantes de femmes ; à tous les fidèles, il procura le bienfait des missions, et par ses visites pastorales qu'il multiplia avec zèle et persévérance, il eut la consolation de réveiller la foi, de relever les mœurs de son troupeau nombreux en le ramenant aux pratiques chrétiennes.

L'évêque de Digne fut un des premiers à connaître et apprécier l'abbé de Mazenod, son compatriote, et l'importance de l'œuvre des missionnaires de Provence. « Mgr Miollis, évêque de Digne, fut le premier évêque qui désira faire participer ses ouailles au bienfait des missions diocésaines confiées au zèle des compagnons de Mgr de Mazenod. Ce prélat, d'une si grande et si juste réputation de vertu..., se sentait porté, comme par un instinct surnaturel, vers tout ce qui était apostolique. Il avait conçu une grande estime pour M. l'abbé de Mazenod, et il s'attachait avec une pieuse affection aux travaux de ses missionnaires, dont la simplicité, le zèle, la pauvreté et l'abnégation allaient si bien à sa manière de vivre et à ses dispositions personnelles. Il suivait attentivement les progrès de la Congrégation et il se plaisait à reconnaître l'incomparable efficacité de son ministère pour le renouvellement des paroisses. Il chercha à la pos-

séder dans son diocèse. » Ainsi s'exprime Mgr Jeancard dans ses *Mélanges historiques* (1).

L'occasion que Mgr Miollis attendait se présenta en 1818.

Nous avons dit, au chapitre précédent, que l'évêque de Digne, ayant racheté l'église et le presbytère du Laus, y avait placé un prêtre pour desservir le sanctuaire et la nouvelle paroisse qui venait d'être érigée en succursale. Un peu après, l'archiprêtre de Gap, M. Peix, mit à la disposition de Mgr Miollis, l'ancien couvent des Pères de Sainte-Garde et le petit domaine en dépendant, qu'il avait achetés à l'aide des souscriptions de soixante-seize prêtres de Gap.

En possession d'un local et des biens y attenant, l'évêque avait pensé d'abord à établir au Laus une maison pour les prêtres âgés et infirmes, selon le but que M. Peix avait proposé aux souscripteurs ; mais la réalisation d'un tel projet, vu la position isolée du Laus, étant jugée impraticable, Mgr Miollis, dans l'intérêt des pèlerins du Laus et pour le bien du diocèse, résolut d'appeler au Laus une communauté de prêtres, qui, en même temps qu'ils garderaient le sanctuaire et desserviraient la petite paroisse, pourraient donner des missions dans tout le diocèse.

Le projet répondait mieux à la pensée de M. Raymond, le premier acquéreur du couvent, rétablissait l'ancien état de choses en faisant revivre par les nouveaux religieux les anciens Pères Gardistes, desservants du sanctuaire et missionnaires. Le pèlerinage, la paroisse, le diocèse, avaient tout à gagner par la présence au Laus d'une communauté régulière. Cette communauté ne se trouvant pas dans le diocèse, il fallait la chercher ailleurs. Mgr Miollis tourna ses regards vers Aix. L'abbé

(1) Article IX. *Notre-Dame du Laus*, p. 71-72.

de Mazenod, son compatriote, et qu'il avait en grande estime, y était à la tête d'une petite société, qui, depuis trois ans, faisait beaucoup de bien, non seulement à Aix, mais jusque dans les départements des Bouches-du-Rhône et du Var ; les collaborateurs de l'abbé de Mazenod se faisaient remarquer par leurs vertus apostoliques, et leurs travaux étaient visiblement bénis de Dieu. L'évêque de Digne, pour ces raisons, fit appel aux missionnaires de Provence.

Dans la dernière quinzaine du mois d'août, dit le P. Rambert (1), l'abbé de Mazenod recevait la lettre suivante :

Digne, le 10 août 1818.

Monsieur le Supérieur,

Dans les premiers jours de juillet, il s'est présenté à vous un diacre de ce diocèse (le R. P. Moreau), dans le dessein d'être reçu dans votre Association. A son retour, il m'a fait part de son projet et du résultat de son voyage. Il s'attend à éprouver une résistance insurmontable de la part de Mgr l'Évêque. Le désir que j'ai de seconder son pieux dessein et de coopérer en même temps au bien des deux diocèses, m'engage à vous faire les ouvertures suivantes, que vous pèserez devant Dieu et sur lesquelles vous voudrez bien me répondre à la mi-septembre.

Vous avez souvent ouï parler de Notre-Dame du Laus. Un beau corps de logis qu'habitaient cinq ou six prêtres de la Mission de Sainte-Garde, et qui pourrait encore recevoir plusieurs retraitants, vient d'être racheté par souscription, ainsi que le domaine y attenant, pour être rendu à sa première destination. Mgr l'Évêque, qui est chargé de l'organisation de cette maison, serait bien aise que vous vous en chargeassiez. Vous pourriez y envoyer dès à présent deux de vos prêtres, il vous en céderait deux aussi : M. Touche, qui va être ordonné

(1) *Vie de Mgr de Mazenod*, liv. II, chap. VII, p. 378.

prêtre, et un autre qu'on espérerait pouvoir trouver sous bref délai.

Les moyens d'existence pour vos deux prêtres ne manqueraient pas, moins encore la besogne. Dans les mois d'hiver, où ce lieu n'est pas abordé, ils se joindraient à des prêtres de bonne volonté qu'on leur assignerait et ils feraient des missions. L'été, ils seraient dans une solitude où tout inspire la piété et confesseraient les nombreux pèlerins qui y abondent journellement. Dans la suite du temps, il s'établirait une communication plus intime entre vos deux maisons. Il me paraît d'ailleurs être de votre intérêt d'avoir sous votre direction deux maisons pour opérer des changements que certaines circonstances peuvent exiger. Tenir à deux diocèses n'est pas chose indifférente ; ainsi, il peut s'élever quelques brouillards dans les rapports avec une des administrations, on se réfugie dans le ressort de l'autre.

A ces motifs, souffrez que j'en joigne un bien important; il est à désirer que le bien que votre Association opère dans le diocèse d'Aix se propage dans les contrées voisines. Si les vœux que je forme pour ce projet sont exaucés, un des avantages les plus précieux pour moi, ce sera de voir se resserrer entre nous des rapports dont je ne pourrais qu'être édifié.

J'ai l'honneur d'être, etc.

Signé : Arbaud,
Vicaire général de Digne.

« Cette lettre, tout à fait inattendue, jeta le P. de Mazenod dans une grande perplexité, son projet n'avait été jusque-là que de former une seule maison de missionnaires diocésains, consacrés exclusivement aux missions de Provence... Étendre au delà l'action de ces missionnaires, n'était-ce pas les faire sortir de leur vocation spéciale ? Et puis, le charme de la petite Société, son puissant attrait, c'était l'esprit de famille porté au plus haut point... fallait-il partager, diviser cette intimité ? Comment consentir à se séparer, même à petite distance,

pour un peu de temps?... Cependant de graves raisons exposées par le vicaire général de Digne, le plus grand bien des âmes, celui de la Société elle-même, l'occasion de plus grands sacrifices, pesaient d'un grand poids dans l'âme généreuse du P. de Mazenod. Si Dieu voulait que la Société, petit grain de sénevé, devînt un grand arbre, devait-on, pouvait-on s'opposer aux desseins de Dieu? Pour sortir de ces incertitudes, le Fondateur ayant réuni les six prêtres, ses compagnons, leur lut la lettre de M. Arbaud et leur demanda leur avis. Ils furent tous unanimes à répondre qu'ils donnaient leur consentement et qu'il fallait répondre affirmativement. »

« A cette lecture, écrivait le P. Suzanne, ce ne fut qu'un transport de joie et d'actions de grâces parmi nous ; tous remerciaient Dieu de ce qu'il daignait ainsi leur donner une preuve sensible qu'il agréait leurs humbles services. »

En conséquence, le P. de Mazenod écrivit à M. Arbaud, le 23 août:

« Monsieur, je n'ai point d'autre désir que de faire un peu de bien ; ainsi, si vous pensez que le projet que vous avez conçu puisse procurer quelque gloire à Dieu et contribuer au salut des âmes, je suis tout disposé à me prêter à tous les arrangements qui pourront se concilier avec mes engagements avec ce diocèse (Aix) et les devoirs de ma charge, dans notre petite Société. Dans ces sortes d'affaires, on s'entend mal par lettre. J'étais indécis si j'accompagnerais notre diacre (F. Moreau) à l'ordination, votre lettre fixe mon incertitude ; j'irai avec lui à Digne, où j'aurai l'honneur de vous voir, de causer avec vous sur cette affaire. Nous combinerons notre marche ; j'aurai ainsi le double plaisir de renouveler connaissance avec vous, et de vous prouver ma bonne volonté pour seconder votre zèle vraiment infatigable. »

« Le P. de Mazenod se rendit à Digne, au mois de septembre, emmenant avec lui les deux diacres de ce diocèse qui étaient affiliés à sa Communauté, MM. Touche et Moreau, et qui furent ordonnés prêtres aux Quatre-Temps. Il s'entendit définitivement avec l'administration diocésaine, et la prise de possession de Notre-Dame du Laus fut fixée aux premiers jours de l'année 1819 (1). »

Les négociations relatives à l'affaire en question occupèrent plusieurs séances. Mgr de Digne les présidait, ayant en sa présence d'un côté, MM. Arbaud, vicaire général, et Borel, supérieur du grand séminaire, représentants du diocèse, de l'autre le P. de Mazenod, supérieur des Missionnaires de Provence, assisté du P. Tempier Tout était définitivement réglé pour le 23 septembre, ainsi que l'annonçait notre vénéré Fondateur à son oncle Mgr Fortuné de Mazenod, alors à Aix.

Dans le traité passé entre Mgr de Digne et le supérieur des Missionnaires de Provence, il fut convenu ce qui suit :

« 1° Mgr l'évêque de Digne désigne la maison et le sanctuaire du Laus pour lieu d'habitation de la communauté des Missionnaires ; 2° les Missionnaires seront chargés de desservir la succursale du Laus ; 3° il sera permis au supérieur d'agréger à sa Société, pour vivre conformément au règlement de ladite Société, les sujets du diocèse, qui demanderont d'y entrer après qu'ils auront reçu l'agrément de Mgr l'évêque ; 4° dans le cas que les sujets du diocèse, qui auront été agrégés à la Société des Missionnaires soient obligés d'en sortir, ils rentreront, de droit, dans le diocèse.

« De son côté, le supérieur des missionnaires s'engage :

1° A donner tous les ans des missions dans le diocèse de Digne, dans les paroisses qui lui seront désignées par

(1) *Vie de Mgr de Mazenod*, t. I, liv. II, chap. VII, p. 278-281.

l'évêque, et à associer aux membres que le diocèse aura fournis à la Société d'autres membres de la même Société en nombre suffisant pour donner les missions dans les lieux désignés; 2° il s'engage aussi à fournir deux sujets pour le service du sanctuaire du Laus, et ce nombre sera augmenté lorsque le diocèse aura donné quelques sujets de plus à la Société. —Fait à Digne, le 20 septembre 1818. Ont signé, comme représentants de l'évêque : Chalvet, vicaire général ; Arbaud, vicaire général, d'une part; Eugène de Mazenod, supérieur des Missionnaires, d'autre part.»

Dans cette convention, on ne parle pas de la durée de l'établissement des Missionnaires au Laus, parce que l'acte du *bail* devait la déterminer, mais, la convention dit assez clairement que les Missionnaires resteraient aussi longtemps qu'ils seraient fidèles à leurs engagements. Mgr de Mazenod consentit difficilement à accepter l'article 4, par lequel l'évêque stipulait que les sujets de son diocèse sortant de la Société, rentreraient de *droit* dans leur diocèse d'origine. Une telle exigence paraissait, aux yeux du Fondateur, ouvrir une porte de sortie aux sujets inconstants et porter atteinte à la stabilité du vœu perpétuel. Il fit donc ses réserves et ne cacha pas qu'il agirait de façon à empêcher les conséquences de cette restriction apportée à ses droits.

Les Missionnaires de Provence avaient reçu une sorte d'investiture canonique par la convention du 20 septembre. Le bail passé entre M. de Mazenod, leur supérieur, et M. Peix, curé de Gap, propriétaire du couvent et du domaine, les mit légalement en possession du Laus. Voici la teneur de cet acte :

« Animés du désir d'utiliser, autant que possible, pour le bien de la religion, la maison située près de l'église du Laus et les biens en dépendant, appartenant à M. Peix,

les soussignés ont convenu entre eux ce qui suit :

« 1° M. Peix donne à bail à M. de Mazenod, la susdite maison, écurie, grenier à foin, basse-cour, jardin, verger contigu, clos de murs, le champ qui est au-dessous et une vigne d'environ 12 *fausserées* (*sic*) ; se réservant néanmoins de pouvoir vendre la susdite vigne, dans le cas qu'il fût tenu à faire quelques-unes des réparations qui sont à la charge du propriétaire, sans indemnités. Le tout est situé au Laus, commune de Saint-Étienne-d'Avançon ; plus un pré dans toute sa contenance, sur le terroir de la commune d'Avançon; plus deux bois, l'un appelé la *Grande Pinée,* l'autre *Costebelle*, et généralement tout ce qu'il a acheté de M. Reymond, chanoine de Gap, curé de Tallard. M. Peix se réserve un appartement, au second étage, pour son usage.

« 2° Le bail est fait pour le terme de vingt-neuf ans, qui commenceront le 1er janvier 1819 et finiront à la même époque, à l'expiration dudit terme (1848). Le preneur jouira, pendant toute la durée du présent bail, de tous les produits des biens, en bon père de famille, et qu'il aura la faculté de sous-affermer, en tout ou en partie, à un ou à plusieurs individus, selon qu'il avisera.

« 3° A la fin du bail, la maison et les biens seront remis au même état qu'ils se trouvent actuellement, auquel effet il sera dressé un état des lieux, avant la prise de possession.

« 4° Le bail ci-dessus est consenti et accepté, à la charge, par M. de Mazenod, d'entretenir ou de faire entretenir, dans la maison et pendant toute la durée du bail, le nombre d'ecclésiastiques nécessaire pour le service de Notre-Dame du Laus, sous l'approbation de l'évêque dont dépend cette église. Ce nombre sera toujours au moins de deux. Le preneur sera tenu de supporter

toutes les contributions à la charge des biens affermés, à compter du jour de l'entrée en jouissance.

« Le bailleur fera garnir les lieux de meubles meublants, ustensiles de cuisine, linge, et généralement de tout ce qui est nécessaire pour l'habitation des ecclésiastiques qui occuperont la maison, ce dont il sera fait un état lors de la prise de possession.

« Le preneur ne sera tenu qu'à faire les réparations locatives pendant la durée de la jouissance. La présente sera rédigée en acte public sur la réquisition de l'une des parties.

« Fait et passé en double original dont un a été retiré par chacun des contractants, à Digne, le 21 septembre 1818.

« Signé : Peix, curé, archiprêtre de Gap ; Eugène de Mazenod, prêtre missionnaire (1). »

M. de Mazenod nous apprend, dans ses lettres, pourquoi la durée du bail fut fixée à vingt-neuf ans. Dans le principe, il était convenu qu'il serait fait pour quatre-vingt-dix-neuf ans. Mais un jurisconsulte observa que les baux d'une si longue durée n'étaient plus en usage ; que, d'ailleurs, ils n'étaient pas nécessaires, puisqu'après le terme révolu d'un bail à plus bref délai, on pouvait renouveler le bail; on s'en tint donc à la période de vingt-neuf ans. Dans la pensée de M. de Mazenod, le bail pouvait être renouvelé, mais le texte de la convention disant qu' « après l'expiration du bail, les choses rentreraient en l'état », posait évidemment un obstacle au renouvellement du bail du 21 septembre 1818. Sur ce point, la bonne foi de M. de Mazenod fut malheureusement surprise. Ajoutons encore que l'acte de bail stipulait qu'il serait rédigé un acte *public*, c'est-à-dire *légalisé*, sur la

(1) *Archives de la Maison générale; Dossier du Laus.*

réquisition de l'une des parties ; il paraît que cette mesure de précaution fut négligée par M. de Mazenod ; ses adversaires ne manquèrent pas de s'appuyer sur ce défaut de légalité de l'acte de bail. A leurs yeux, un acte privé, consenti et signé par les contractants, n'engageait pas la conscience ; M. de Mazenod, homme d'honneur et de conscience délicate, ne pouvait prévoir qu'on recourrait contre lui à semblables subterfuges pour renier des engagements écrits et signés de part et d'autre.

Cependant M. Peix mourut au mois de mai 1819. M. de Mazenod espérait que la propriété du Laus lui serait cédée. Il n'en fut rien. Dans son testament olographe daté du 15 avril 1819, il s'exprimait ainsi :

« Dans la donation faite de mes biens à ma nièce... je n'entends pas lui laisser la maison et le domaine que j'ai acquis de M. Louis-Thomas Reymond, curé de Tallard, situé à Notre-Dame du Laus, terroir de la commune de Saint-Étienne-d'Avançon. Je veux, au contraire, que ces biens, la maison et les meubles qui y sont n'aient pas d'autre destination que celle qu'ils ont dans ce moment, c'est-à-dire qu'ils soient pour les prêtres qui desservent Notre-Dame du Laus. Mgr l'évêque, qui sera chargé de l'administration ecclésiastique de cet endroit, lors de mon décès, est supplié de faire accomplir toutes les formalités voulues par les lois civiles, pour que ces biens aient la destination que je leur donne. »

Les prêtres qui desservaient Notre-Dame du Laus lors du décès de M. Peix, et auxquels ils cédaient la *propriété* de la maison et du domaine, étaient des Missionnaires de Provence. En conséquence, M. de Mazenod eut à remplir les formalités civiles dont parlait M. Peix dans son testament, c'est-à-dire déclaration en forme d'acceptation, copie du testament, procès-verbal de consistance et d'évaluation des objets légués, dressé par le maire de

Saint-Étienne-d'Avançon. Ces pièces furent envoyées au préfet des Hautes-Alpes en septembre 1819, et l'ordonnance royale qui réglait définitivement cette affaire fut rendue le 19 juillet 1820. Elle était conçue en ces termes :

« Sur le rapport de notre ministre, secrétaire d'État au département de l'intérieur, notre conseil d'État entendu, nous avons ordonné et ordonnons ce qui suit :

« Article 1^er^. Le desservant de l'église de Notre-Dame « du Laus, département des Hautes-Alpes, est autorisé à « accepter, au profit des desservants de cette église, le legs « à eux fait par le sieur Pierre-Charles Peix, suivant son « testament olographe du 15 avril 1819, de la nue pro- « priété d'une maison et d'un domaine, évalués ensem- « ble à la somme de 7 300 francs ; d'un mobilier de « 776 fr. 83, à la charge de services religieux et autres « charges et conditions qui y sont énoncées. »

L'article 2 est relatif à l'exécution de cette ordonnance.

Ainsi, en vertu du testament Peix et de l'ordonnance royale, les Missionnaires de Provence, en leur qualité de desservants de Notre-Dame du Laus, avaient la nue propriété de la maison et du domaine à eux légués. Mais, cette propriété, ils ne pouvaient la garder qu'aussi longtemps qu'ils seraient desservants de l'église du Laus. Qu'un jour, un évêque de Gap vînt à enlever la desserte du sanctuaire aux Missionnaires de Provence, ceux-ci perdaient tous leurs droits de propriétaires. D'ailleurs, l'acte du bail avait déjà fixé le terme où ils cesseraient d'être desservants de l'église du Laus, et, par conséquent, qu'elle fût locataire ou propriétaire, la Société des Missionnaires de Provence n'avait qu'une possession limitée par l'acte du bail, et même révocable auparavant, s'il plaisait à l'évêque d'enlever à ses membres la desserte de

l'église du Laus. Un Père missionnaire s'étant avancé jusqu'à donner à M. Peix le titre de *bienfaiteur* de la Société, M. de Mazenod lui écrivit : « Nous devons considérer M. Peix comme un ami qui nous était dévoué, nous estimait et nous affectionnait, mais non comme *bienfaiteur*, car ses bienfaits n'ont pas été gratuits et désintéressés, puisqu'ils nous imposaient des charges, *do ut des.* »

M. Peix eût agi en vrai *bienfaiteur* de la Société si son legs avait été fait en personne et individuellement au P. de Mazenod ou au P. Tempier ; dès lors, la Société eût été établie au Laus dans des conditions d'indépendance et de durée qui l'aurait mieux défendue contre les mesures épiscopales et surtout contre les intrigues d'une partie du clergé de Gap.

A bien considérer le testament et l'ordonnance royale que nous avons citée, c'est à tort, croyons-nous, que le clergé de Gap et même l'Évêque de Gap ont pu se considérer comme possesseurs ou propriétaires de la maison et du domaine du Laus. La nue propriété, d'après le testament et d'après l'ordonnance royale, n'est attribuée qu'aux *desservants actuels* de l'église de Notre-Dame du Laus, et n'est réservée qu'à leurs successeurs de *fait*, et en *titre*. Il n'est question ici ni de la fabrique du Laus, ni du clergé de Gap, ni même de la mense épiscopale ; l'Évêque, en vertu de son pouvoir de juridiction, transmet la propriété, en nommant les desservants, ou par révocation les dépouille de leurs droits ; il n'est que l'exécuteur des volontés formellement exprimées dans un testament.

Par tous les actes que nous avons reproduits, il est facile de se convaincre que les Missionnaires de Provence étaient entrés au Laus par la bonne porte et sous les garanties les plus respectables. On avait fait appel à leur

dévouement alors qu'ils étaient peu nombreux, on leur imposa des conditions et des charges très avantageuses au diocèse ; ils les acceptèrent sans arrière-pensée, mus par le seul désir de faire plus de bien aux âmes et de travailler à la gloire de Dieu et de Marie sur un théâtre plus étendu.

Dans une lettre qu'il écrivait au P. Mie, le 15 octobre 1818, notre vénéré Fondateur laissait entrevoir toute sa pensée sur la nouvelle fondation.

« Nous avons formé un établissement à Notre-Dame du Laus, ce qui nous met en rapport direct avec trois diocèses : Digne et Gap, Embrun et Sisteron. Nous sommes devenus comme les gardiens d'un des plus célèbres sanctuaires de la Sainte Vierge où le bon Dieu se plaît à manifester la puissance qu'il a départie à cette chère Mère de la Mission (Aix). Plus de vingt mille âmes par an accourent pour se renouveler dans l'esprit de ferveur, à l'ombre de ce sanctuaire, vraiment imposant, qui inspire un je ne sais quoi qui porte merveilleusement à Dieu. De là, après avoir prêché la pénitence à ces bons pèlerins, après leur avoir exalté les grandeurs et la gloire de Marie, nous nous répandrons dans les montagnes pour annoncer la parole de Dieu à des âmes simples mieux disposées à recevoir cette divine semence que les habitants trop corrompus de nos contrées. »

Le rôle de gardien d'un sanctuaire de Marie souriait au cœur pieux du P. de Mazenod, il y voyait un gage de l'appui et de la protection de la bonne Mère pour le présent et pour l'avenir. En sortant de la maison d'Aix, la ruche mère, le petit essaim de Missionnaires de Provence, restait fidèle à sa devise apostolique, l'évangélisation des humbles, des petits et des pauvres, *evangelizare pauperibus misit me*. Nous allons voir, à leur œuvre de gardiens du Laus et de missionnaires, les enfants du P. de Mazenod.

CHAPITRE III.

LE P. TEMPIER, SUPÉRIEUR DE NOTRE-DAME DU LAUS, JANVIER 1819 A MARS 1823.

Première année : 1819 à 1820.

Prise de possession du Laus et installation du P. Tempier. — Etat de la maison du Laus. — La première communauté. — Mort de M. Peix. — Conséquence. — Comment le P. Tempier remplit ses obligations de desservant de la paroisse du Laus et de gardien du sanctuaire. — Relations du supérieur du Laus avec Aix et le fondateur. — Sa vie apostolique.

Le projet de Mgr Miollis, nous l'avons vu, en appelant les Missionnaires de Provence au Laus, était de ranimer la dévotion à ce sanctuaire et de faire évangéliser les habitants des Hautes et des Basses-Alpes. Il rattachait ainsi la nouvelle fondation aux traditions de l'ancien état de choses, qui, sous les Pères Gardistes, ne fut pas sans importance et sans gloire.

En 1819, le Laus n'était guère qu'une ruine; les populations avaient à peu près oublié le chemin du sanctuaire et la dévotion à la Sainte Vierge y décroissait de jour en jour. Il ne pouvait en être autrement ; l'église était desservie par un seul prêtre, dont les habitudes ne répondaient pas aux besoins des pèlerins; sa santé l'obligeait de se lever fort tard, et il ne pouvait dire qu'une messe. En un mot, le service se faisait mal et le sanctuaire n'était plus fréquenté (1).

Il avait été convenu que la prise de possession du Laus, par les Missionnaires de Provence, aurait lieu le 28 décembre 1818, jour où on célébrait solennellement l'anniversaire séculaire de la mort de la Sœur Benoîte ; mais les missionnaires étaient alors retenus par la mission qui se donnait à Barjols, dans le diocèse de Fréjus. Toutefois,

(1) *Vie de Mgr de Mazenod*, t. I, liv. II, chap. VIII, p. 297-298.

ce jour-là, il y eut, au Laus, un grand concours de fidèles ; on s'y était rendu processionnellement de Gap et de plusieurs autres paroisses voisines, et M. Peix y prononça un discours pathétique sur la vie et les vertus de Sœur Benoîte Rencurel, morte en odeur de sainteté.

M. de Mazenod avait décidé de placer le P. Tempier à la tête de la nouvelle communauté. Celui-ci serait ainsi le premier Supérieur local. Le fondateur comptait trop sur le dévouement du Père pour hésiter un instant à lui proposer de quitter sa ville natale (Aix) et d'aller s'ensevelir tout vivant dans les neiges des Hautes-Alpes, au fond d'une solitude inconnue. Le P. Tempier, ayant reçu son obédience, partit d'Aix, le 3 janvier 1819, pour se rendre à sa nouvelle destination. Il était accompagné par un vieux soldat franc-comtois nommé Ignace, transformé en espèce de frère lai, et par un jeune étudiant qui s'appelait Bourrelier, lequel devint prêtre et Oblat. C'était bien peu pour constituer une communauté ; on ne pouvait lui donner d'autres compagnons pour le moment, on attendait que le maître de la moisson envoyât des ouvriers. Le P. Tempier alla donc seul au Laus, donnant alors l'exemple du courage et de la bonne volonté par lesquels il a toujours tant et si bien mérité de la Congrégation (1). En se rendant au Laus, le P. Tempier passa par Digne, où il présenta ses hommages à Mgr Miollis et en reçut sa lettre de commission et d'institution canonique. Cette pièce est en latin et ne brille ni par l'élégance des termes, ni par la clarté des périodes.

Mgr Miollis rappelle d'abord les motifs et les circonstances qui l'ont amené à établir des ouvriers évangéliques au Laus, et ensuite s'exprime ainsi :

« Nous nous sommes empressé de faire choix des ou-

(1) Mgr Jeancard, *Mélanges historiques*, t. IX, p. 93.

vriers que, par faveur divine, il nous était permis de loger ensemble et de sustenter. Nous avions beaucoup entendu parler de l'excellent prêtre Eugène de Mazenod, qui, au diocèse d'Aix, s'était associé plusieurs prêtres, et, avec eux, avait travaillé à l'œuvre des missions, au grand profit des âmes... Nous lui avons adjoint quelques-uns des nôtres et lui avons mandé et lui mandons, par les présentes, de se rendre à la succursale de Notre-Dame du Laus, pour desservir l'église et pour faire, avec ses compagnons, des missions dans notre diocèse.

« Ils ne feront aucune mission sans notre agrément ou celui de nos vicaires généraux et recevront pour cela les facilités et les conseils que nous jugerons convenables et opportuns. Il en sera de même pour les exercices religieux qui dureraient au delà de huit jours, dans les diverses églises. Nous exceptons toutefois leur propre succursale.

« Notre cher fils Eugène de Mazenod, ainsi que ses successeurs dans la direction de ladite Société se souviendront qu'en leur concédant spontanément et gratuitement ladite église (du Laus) et la maison jusqu'à présent habitée par un recteur, nous décrétons que tous les ans, tant que nous vivrons, le 13 avril, et le jour anniversaire de notre mort, on célébrera pour nous une messe solennelle ou au moins privée (Digne, le 6 janvier 1819). »

Le P. Tempier arrivait au Laus le 8 janvier. M. Peix, qu'il avait visité à Gap, lui avait fait la conduite à son nouveau poste et revint l'installer le dimanche suivant, 10 janvier. Les habitants accueillirent leur nouveau recteur avec des sentiments de respect, de joie et d'espérance qui furent bientôt partagés par le clergé et la population des pays environnants.

Tous se félicitaient à la pensée que le sanctuaire aimé de Marie, témoin des merveilles de la grâce, verrait se

renouveler aux pieds de la Sainte Vierge la piété des fidèles et l'affluence des pèlerins. Mgr Miollis avait été bien inspiré en rétablissant l'antique pèlerinage, et s'était conformé aux intentions de Marie, qui avait voulu faire du Laus, non pas une maison de retraite pour les prêtres âgés et infirmes, mais un foyer de prières et une source de grâces, confiés au zèle de quelques prêtres gardiens de l'église et dévoués à tous ceux qui s'y rendraient.

Le P. Tempier et ses deux compagnons, le F. Ignace et Bourrelier, le jeune étudiant, composèrent la première communauté du Laus. Le P. Touche, nouvellement ordonné prêtre, vint les rejoindre en février, donna une mission à Éguyères, puis rentra dans la maison vers la fin du mois de mars. Il fit son oblation le 15 août, fête de l'Assomption, et un mois après, il était fixé au Laus avec le titre de desservant. De son côté, le F. Bourrelier était admis à faire son oblation le 8 septembre, et commença à rendre quelques services aux Pères. Ainsi, le dimanche, quand le Supérieur était empêché, il faisait des lectures pieuses aux pèlerins. Telle était la petite communauté du Laus, où l'on vivait en bons religieux, observant fidèlement la règle. Le P. Tempier donnait des leçons de latin à Bourrelier, maintenait le bon esprit parmi ses sujets et veillait aux intérêts matériels, car il était économe en même temps que supérieur, ce qui ne l'empêchait pas de prendre part à quelques travaux au dehors, laissant le P. Touche le remplacer au Laus.

En avril, M. Peix était tombé malade, le P. Tempier quitta une retraite qu'il faisait à Rémollon, pour venir l'assister et offrir ses services à ses vicaires ; M. Peix mourut, le 19 mai 1819, et jusqu'au dernier moment, le P. Tempier donna à ce vénérable prêtre toutes les mar-

ques d'une sincère amitié. Il lui fallut s'occuper du testament de l'archiprêtre de Gap, qui laissait aux missionnaires du Laus la jouissance du domaine et du couvent, et leur abandonnait une grande partie de sa bibliothèque. « La part qui nous est échue, dit le P. Tempier, livres de théologie, sermonnaires, livres d'Église, est assez volumineuse. » Le Supérieur du Laus eut à dresser un état des meubles acquis et donnés par le défunt aux Missionnaires de Provence. En homme prudent, il eut soin de déclarer « que, quelqu'événement qu'il puisse arriver, il n'entendait, en aucune manière, que la Société des Missionnaires qui desservaient actuellement le sanctuaire fût obligée de répondre de ces effets, ni de leur totalité, ni de l'état bon ou mauvais dans lequel ils pouvaient se trouver. » De son côté, le maire de Saint-Étienne-d'Avançon, aidé de l'adjoint, sur l'invitation du préfet des Hautes-Alpes, rédigèrent le procès-verbal de consistance et d'évaluation des objets donnés à la maison de Notre-Dame du Laus par feu M. Charles Peix, curé de Gap.

Cet acte, envoyé au préfet, porte la date du 29 septembre 1819. Nous avons ce procès-verbal sous les yeux, et nous constatons que le mobilier était loin d'être suffisant. La literie, généralement en mauvais état, pouvait servir à la rigueur pour deux personnes ; la batterie de cuisine et le service de table étaient à l'avenant. Quant aux divers articles, d'une nature commune et grossièrement façonnée, la plupart avaient longtemps servi et étaient *mi-usés*, selon l'expression du procès-verbal. La valeur totale de ces effets n'est, du reste, évaluée qu'à la somme de 627 fr. 85. La maison elle-même, juxtaposée à l'église, n'était habitable qu'au rez-de-chaussée et qu'au premier étage ; quatre chambres seulement du second étage, et avec réparations, pouvaient recevoir des loca-

taires. Tout le reste avait besoin d'être restauré à fond, et dès la fin de cette année 1819, la toiture elle-même réclama la main des ouvriers.

Ces détails de ménage devaient être signalés; ils nous prouvent que l'installation des Missionnaires de Provence au Laus fut loin d'être luxueuse; on leur fournit tout au plus le nécessaire. Avec l'argent des souscriptions des soixante-seize prêtres de Gap, M. Peix avait payé le domaine et le couvent, et, de plus, avait fait une dépense d'environ 1 200 francs pour rendre habitable le couvent, à demi en ruines. Les frais de succession payés, restait une somme disponible de 2698 francs. L'emploi de cette somme ne resta pas aux mains des missionnaires, il fut réglé par le P. Tempier, de concert avec M. l'abbé Blanc, vicaire de Gap et depuis chanoine du Chapitre. Ensemble, ils pressèrent les souscripteurs de faire honneur à leur signature et disposèrent des messes qui restaient à acquitter. Prendre de telles mesures, c'était ne rien laisser dans le mystère, agir en plein jour, et par des faits positifs, renverser les insinuations mensongères du parti, qui, plus tard, essaya de mettre en suspicion le désintéressement des missionnaires du Laus.

Faire face à ses devoirs de supérieur local en dirigeant sa petite communauté et en veillant au matériel de sa maison, était, en quelque sorte, l'obligation la plus facile à remplir par le P. Tempier. En sa qualité de desservant du Laus et de gardien du sanctuaire, il avait à mettre en meilleur état le mobilier et les ornements de l'église, à donner plus de dignité et d'éclat au culte afin d'entretenir la dévotion de son troupeau; de plus, il lui fallait tous les dévouements du zèle sacerdotal pour se prêter au service des pèlerins qui, en tout temps, surtout à certaines époques de l'année, se présentaient au sanctuaire de Marie, isolément ou en nombreux concours.

Aidé de ses compagnons, il ne faillit pas à cette double tâche si chère à son cœur de prêtre et de religieux.

Nous dirons ici, pour ne plus y revenir, comment, pendant les quatre années qu'il séjourna au Laus, il améliora l'église et le sanctuaire. L'église du Laus n'était pas riche en ornements, c'est par là que commença le nouveau desservant. Il fit acheter cent pans de damas cramoisi qu'il confia, par économie, à des mains religieuses; elles en firent un bel ornement complet, chape, chasuble, avec tunique et dalmatique. A la mort de M. Peix, la fabrique reçut deux nouveaux ornements complets, dont l'un avait été acheté avec l'argent des souscripteurs resté disponible. Un peu plus tard, en 1820, profitant d'un de ses voyages à Aix, il acheta d'autres ornements encore, des chandeliers avec souche, une garniture de bouquets pour le maître-autel. Quelque temps après, le pavé du sanctuaire en pierres grossières fut entouré d'une bordure en plaques de marbre, et le chœur reçut une boiserie et de belles stalles en bois de noyer. Enfin, par la générosité d'une pieuse donatrice, il fit mettre dans l'église un autel en marbre, œuvre d'un marbrier d'Avignon ; chaque année se faisaient des améliorations, des embellissements nouveaux. En 1822, un chemin de la croix, en tableaux, orna les murailles trop nues de la nef, et favorisa grandement la piété des pèlerins qui aimaient à en parcourir les stations. C'est ainsi qu'avec peu de ressources, le P. Tempier put rehausser la splendeur de la maison de Dieu et du sanctuaire de Marie. Les fidèles s'édifiaient du zèle de leur recteur et aimaient leur *belle église;* les prêtres nombreux qui venaient au Laus, après avoir tout examiné, s'en retournaient ravis, et plus d'un, à l'exemple des missionnaires, se mettait, lui aussi, à restaurer, à embellir la pauvre église de sa paroisse.

Les Missionnaires de Provence avaient charge d'âmes

au Laus ; recteurs de la petite paroisse, ils exerçaient les fonctions curiales au profit des âmes et des intérêts temporels de la fabrique. A ce point de vue, le ministère du P. Tempier et de ses collaborateurs fut béni de Dieu ; on connaît les multiples obligations d'un bon pasteur dans toute paroisse, si petite soit-elle ; le P. Tempier, qui avait été vicaire, n'en négligea aucune.

La régularité dans le service religieux, l'instruction donnée aux fidèles, en l'appropriant à leurs besoins, le catéchisme fait aux enfants, l'administration des sacrements, la visite des pauvres, des infirmes et des malades, développèrent dans la paroisse l'esprit de foi, entretinrent la pratique des sacrements et, avec les mœurs chrétiennes, firent régner l'union et la paix dans les familles et entre les habitants. En prêtre intelligent et zélé, le P. Tempier savait être vigilant pour prévenir le mal, ferme pour le réprimer ; joignant la prudence à la charité, toujours prêt à rendre service, le nouveau recteur sut bien vite gagner l'estime et l'affection de ses paroissiens. Ni les missions, ni les services qu'il rendait aux prêtres voisins, ni le temps qu'il devait consacrer aux pèlerins, ni les absences qu'il était obligé de faire, ne le détournèrent de ses graves obligations envers ses ouailles. Dans ces circonstances, il se faisait toujours remplacer et jamais la cure ne restait vacante. Il y avait au Laus des exercices religieux particuliers pour les paroissiens. Tous les samedis soirs, on se réunissait à l'église pour la récitation du chapelet, de la prière, et entendre une courte instruction, suivie le dimanche, de la bénédiction du Saint Sacrement. Pendant le carême, cette réunion avait lieu plusieurs fois par semaine. Les grandes fêtes de l'année étaient précédées par des jours de préparation ayant des exercices religieux et des instructions spéciales. La retraite se donnait aussi tous les ans pour la paroisse.

Par ce que nous venons de dire, on comprendra que le poste de recteur du Laus n'était pas une sinécure pour le P. Tempier.

On ne lira pas sans intérêt la description, qu'il nous a laissée dans une de ses lettres, d'une de ses journées de dimanche :

« Nous nous levons à 5 h. 30, nous faisons la prière et l'oraison aux pieds de la Très Sainte Vierge, je dis ensuite la première messe, et après l'action de grâces, j'entends les confessions jusqu'à la grand'messe, que je chante à 10 h. 30, précédée de sexte et none. A 2 heures, chant des vêpres, suivies de la récitation du chapelet. A 3 heures, on réunit les *neuvainistes* (pèlerins qui font une neuvaine) auxquels le P. Bourrelier fait une lecture, si je ne fais pas d'instruction. Après cette réunion, j'entends encore les confessions, s'il y en a. Enfin, à l'entrée de la nuit, a lieu l'exercice du soir, auquel tout le monde assiste, pèlerins et paroissiens. On y récite la prière, une petite instruction précède la bénédiction du Saint Sacrement. Ainsi on peut dire que nous passons toute notre journée du dimanche à l'église.

Les Missionnaires de Provence avaient été appelés au Laus surtout pour faire revivre en ce lieu la dévotion à Marie. Il est vrai que le sanctuaire du Laus n'avait jamais été complètement abandonné, même aux jours mauvais de la grande Révolution, et que les temps étant devenus meilleurs, les pèlerins et même les concours avaient repris le chemin du Laus. Toutefois, on peut dire que l'ancien état de choses ne revint qu'avec les Missionnaires de Provence, à partir de 1819. Les pèlerins isolés pouvaient dès lors compter sur les secours spirituels dont ils avaient besoin, et pour les concours des paroisses, les nouveaux gardiens, faisant appel à leurs confrères, donnèrent complète satisfaction à la piété publique, soit

pour les instructions, soit pour l'audition des confessions, soit enfin pour l'éclat des cérémonies. Dès le mois de mars 1819, le P. Tempier nous met au courant du va-et-vient pieux dont il est témoin, et qui rendait la vie et le mouvement à cette solitude perdue dans les Hautes-Alpes. Parmi les pèlerins les uns ne faisaient que passer, s'en retournant chez eux après avoir satisfait à leur dévotion ; les autres séjournaient de neuf à dix jours à l'ombre du sanctuaire de Marie ; on les appelait les *neuvainistes*. Logés soit à l'hospice, soit chez les habitants, vivant de peu et vaquant à des exercices de piété nombreux, ils faisaient leur *retraite* de neuf jours. L'assistance à la sainte messe chaque jour, réunions à l'église pour entendre une instruction spéciale, visites aux stations qui conduisaient au calvaire, longs et sérieux examens de conscience, confession, le plus souvent générale, une communion fervente, tels étaient les exercices publics et privés par lesquels ces bons fidèles retrempaient leur âme, dans la vie chrétienne, aux sources de la grâce. Aussi s'en retournaient-ils transformés et heureux dans leur paroisse respective. Là, ils redisaient ce qu'ils avaient vu et entendu au Laus, les faveurs qu'ils y avaient reçues, les joies qu'ils y avaient goûtées ; le nom des nouveaux gardiens revenait souvent sur leurs lèvres, ils ne tarissaient pas d'éloges sur leur compte, ils les avaient accueillis avec tant de charité, ils avaient si bien tranquillisé leur conscience par leur ministère prudent, éclairé, miséricordieux !

C'est qu'un grand nombre de ces *neuvainistes* ayant commencé leur confession depuis cinq et même huit ans, la renouvelaient tous les ans et n'obtenaient pas l'absolution ! Et cela, parce qu'à cette époque la plupart des confesseurs, imbus des principes du jansénisme, usaient, au sacré tribunal de la pénitence, d'un

rigorisme outré et laissaient les consciences dans un triste état. Formés à l'école de saint Liguori, tenant compte de la préparation des pèlerins, des fatigues d'un long voyage, les Missionnaires de Provence se montrèrent envers leurs pénitents plus justes et plus miséricordieux. Sans rien céder sur les principes, ils étaient moins raides dans leur application. Aussi leur renommée de bons confesseurs, se répandant au loin, contribua beaucoup à attirer les pèlerins au Laus ; il en vint des Hautes et des Basses-Alpes, de l'Isère et autres pays limitrophes.

Il n'y avait pas de semaines où les *neuvainistes* fussent absents. « Au mois de mars, écrit le P. Tempier, j'ai eu un surcroît de besogne, plus de quarante neuvainistes ont réclamé successivement mon ministère. Il y a ici du travail pour deux prêtres. »

Les hommes ne se montraient pas moins empressés que les femmes et les dévotes à faire des neuvaines.

« Voici un bataillon coiffé qui se présente, écrit le P. Tempier en sa langue pittoresque, il est précédé par des grenadiers à moustache, qui ouvrent la marche et viennent se planter, des premiers, autour du confessionnal. »

A certaines époques de l'année, les concours de paroisse venaient se joindre aux pèlerins isolés et aux neuvainistes. Le mois de mars était pour le Champsaure, en avril, c'était le tour des Briançonnais, puis venaient les Grenoblois (1). En dehors de ces concours *régionaux*, certaines fêtes amenaient une grande affluence de pèlerins, organisés en processions et par paroisses. C'étaient la Pentecôte, la Fête-Dieu, au jour de l'échéance, la fête de saint Pierre et saint Paul, les trois fêtes de la Sainte Vierge, le 2 juillet, le 15 août et le 8 septembre. Ces

(1) Nous avons sous les yeux une liste de dix-huit paroisses éloignées qui venaient souvent au sanctuaire du Laus ; vingt-six autres y venaient tous les ans.

jours-là, il y avait souvent dix paroisses et plus qui arrivaient au Laus, bannières en tête, chantant le long des chemins, des cantiques à la Sainte Vierge. L'église se trouvant insuffisante devant une telle multitude, les premiers groupes se hâtaient de faire place à ceux qui les suivaient. En prévision de ces concours, le P. Tempier priait M. de Mazenod de lui envoyer des aides, pour prêcher, confesser, présider aux offices, et maintenir partout le bon ordre. On donnait toute la dignité et tout l'éclat possibles aux offices, mais quand en 1820 et 1821, la maison du Laus fut la résidence des junioristes, des novices et des scolastiques, les cérémonies revêtirent un caractère de magnificence incomparable, les pèlerins en étaient ravis et, selon leur naïve expression, elles les transportaient dans le paradis. Prêtres et fidèles, en quittant le Laus, y laissaient leur cœur, et ne se consolaient que par la pensée d'y revenir bientôt.

En 1820, Mgr de Mazenod eut la joie d'assister aux fêtes de la Pentecôte. Son cœur si pieux exultait et il bénissait Dieu à la vue de ces belles et pieuses manifestations, dont l'élan était provoqué et entretenu par ses enfants, gardiens du sanctuaire de Marie.

« On y confesse beaucoup, écrivait-il à Mme de Régusse; à peine les Pères suffisent au travail; ces gens sont admirables de foi et de piété. En ce moment, ceux de Gap s'en retournent et ont près de trois heures de marche à faire avant d'arriver. Après les vêpres, les paroissiens de Prunières regagneront leur pays, d'où ils sont partis à 3 heures du matin (Prunières, village du canton de Chorges, à 20 kilomètres de Gap). Ils s'en retournent à pied, en procession, chantant des cantiques et récitant le rosaire. »

Gap, n'étant pas très éloigné du Laus, y envoyait souvent des pèlerins de toute classe, gens du grand monde

et petites gens. Rendant compte d'un de ces pèlerinages qui avaient eu lieu le soir de la fête de la Nativité, le P. Tempier disait : « La fête a été ronflante, c'est la saison des grosses dames. Nous voyons ici beaucoup de châles et de panaches aux chapeaux, mais toutes ces plumes et ces dentelles ne sont pas toujours des brevets d'absolution. » Passons cette pointe de malice inoffensive à l'ancien vicaire d'Arles devenu missionnaire ; à l'éclat des toilettes et à la distinction des manières, il pouvait préférer la simplicité de ton et la mise des bonnes chrétiennes de village.

Telle fut la physionomie du pèlerinage du Laus pendant les années du supériorat du P. Tempier, de 1819 à 1823. Pour faire connaître et favoriser la dévotion à Notre-Dame du Laus, il fit faire une nouvelle édition du petit livre *les Merveilles de Notre-Dame du Laus*. Le texte primitif subit quelques changements et on y ajouta des cantiques et des avis à l'usage des pèlerins et des neuvainistes ; il obtint de Rome tous les pouvoirs nécessaires aux directeurs du pèlerinage. Dans le même but, il établit, près de l'église, un dépôt de livres et d'objets pieux que les pèlerins pouvaient se procurer et remporter chez eux comme souvenir de leur visite au Laus. Il fit frapper aussi quatre à cinq mille médailles en laiton cuivré et deux cents en argent, portant d'un côté l'image du sanctuaire, de l'autre, le nom des Missionnaires de Provence, avec la date de leur installation au Laus. C'est ainsi qu'en peu de temps il réorganisa le pèlerinage ; ses successeurs n'eurent qu'à continuer et qu'à développer l'œuvre si bien commencée.

Malgré la distance qui séparait Aix, la maison mère, de sa fille, la maison du Laus, elles restaient étroitement unies. M. de Mazenod était le vrai supérieur du Laus, le P. Tempier entretenait une correspondance ac-

tive, fréquente, avec le fondateur, aux décisions duquel toute question importante était soumise et qui gardait son droit de contrôle sur les moindres détails laissés à l'initiative du supérieur local.

D'autre part, les Pères et les Frères scolastiques d'Aix entretenaient des relations de services et de bonne fraternité avec le Laus. Toutefois, ils ne se déplaçaient pas sans de bonnes raisons et ne montaient au Laus que pour des motifs de santé ou de services à rendre. On était pauvre, et il ne fallait pas multiplier les dépenses. Les PP. Maunier et Mie se rendirent au Laus pour la première fois aux fêtes de la Pentecôte 1819; le premier s'en retourna à Aix huit jours après. Quant au P. Mie, il ne quitta le Laus qu'après les concours de juillet. «J'ai été bienheureux, disait-il, de mon séjour au sanctuaire, malgré l'odeur des vendeurs de fromage et l'art culinaire tout à fait primitif de la cuisinière du logis, qui est loin d'être un cordon bleu.» Les FF. Dupuy et Moreau, novices scolastiques, visitèrent aussi le Laus cette première année et rendirent de grands services aux jours de pèlerinage.

Le P. Tempier alla à Aix quelquefois pour affaires; c'est d'Aix et de Marseille qu'il faisait venir ses provisions, c'est là qu'il faisait ses diverses commandes pour l'église et pour la maison. Là aussi qu'il rendait compte à M. de Mazenod de son administration temporelle et réglait la part des contributions que sa maison versait dans la caisse générale.

Les Pères du Laus avaient charge, d'après les conventions acceptées, d'exercer le ministère apostolique dans le diocèse de Digne, soit par des missions proprement dites, soit par des secours temporaires donnés aux prêtres des paroisses.

Le 17 janvier 1819, s'ouvrit, à Rémollon, à 2 lieues du Laus, une mission de trois semaines; elle fut dirigée par

M. de Mazenod lui-même, et le P. Tempier y prit part. Il en est fait mention dans la vie de notre vénéré Fondateur (1), nous dirons seulement ici que le beau succès de ce travail important posa bien les nouveaux gardiens du Laus et leur attira l'estime et la confiance du clergé et des fidèles. Le P. Touche se mit en campagne à son tour, pendant cinq semaines, de février au 20 mars, et se rendit à Eyguières, chef-lieu de canton de l'arrondissement d'Arles, M. de Mazenod avait commencé la mission ; mais, obligé de la quitter, il en laissa la direction au P. Deblieu, qui avait pour collaborateur le P. Mie et le P. Touche. Rentré au Laus le 1er avril, le P. Touche y exerça un fructueux ministère jusqu'en novembre, époque où il fut le compagnon du P. Moreau, donnant une mission à Rougière, dans le département du Var, canton de Saint-Maximin, dépendant alors de l'archidiocèse d'Aix. Au témoignage de M. de Mazenod écrivant au P. Tempier, les Pères obtinrent d'excellents résultats. Les PP. Mie et Tempier ne furent pas aussi heureux dans la mission qu'ils donnèrent à Rognac (Bouches-du-Rhône), paroisse de 800 habitants, du canton de Berre, arrondissement d'Aix. Elle eut lieu en novembre; commencée dans des conditions peu favorables, elle n'eut qu'un succès médiocre. A cette occasion, le P. de Mazenod écrivit aux deux missionnaires affligés une lettre touchante, où il nous découvre la grande affection qu'il portait à ses enfants et la hauteur de vue où il se plaçait pour apprécier un résultat auquel il était si peu accoutumé. Le P. Rambert a donné quelques détails sur cette mission et cite, en partie, les belles paroles du Fondateur (2).

(*A suivre.*) G. Simonin, o. m. i.

(1) *Vie de Mgr de Mazenod*, t. I, liv. II, chap. VIII, p. 298.
(2) *Vie de Mgr de Mazenod*, t. I, liv. II, p. 304.

II

INAUGURATION DU COLLÈGE DE COLOMBO.

Les journaux de Ceylan nous ont apporté le récit des belles fêtes qui ont marqué l'inauguration du collège de Colombo, le 27 novembre 1896. Nous regrettons de ne pouvoir reproduire au long ces intéressants détails ; mais nous devons à l'histoire de la famille de citer les documents qu'on va lire.

ADRESSE DES MEMBRES DU COMITÉ DU COLLÈGE SAINT-JOSEPH.

A Son Excellence Révérendissime Ladislas Michel Zaleski, archevêque de Thèbes, Délégué apostolique aux Indes Orientales.

Excellence,

Il y a deux années déjà, nous avions le bonheur de souhaiter la bienvenue à Votre Excellence, à l'occasion de la pose de la première pierre du collège Saint-Joseph.

Aujourd'hui, Votre Excellence a couronné cette grande œuvre, commencée alors par la bénédiction solennelle de notre nouveau collège.

Le succès exceptionnel, nous pourrions presque dire inespéré, qui était réservé à nos efforts, nous l'attribuons à ce fait que non seulement l'idée de l'établissement d'un collège pour la haute éducation des catholiques dans cet archidiocèse est émané du Saint-Siège, mais encore que l'entreprise a constamment joui de la bénédiction et des encouragements de notre Saint-Père.

Nous regrettons l'absence forcée, au milieu de nous, de notre archevêque bien-aimé, qui toujours a fait preuve, pour le collège, d'un intérêt si profond et si pratiquement dévoué, et de Son Eminence l'évêque de Jaffna. Mais la

présence bienvenue de Leurs Eminences les évêques de Kandy et de Galle nous apporte l'assurance de la sympathie et de l'estime de la hiérarchie de Ceylan pour notre collège.

L'œuvre du collège est commencée et, nous osons le dire, pour ce qui regarde à la fois le nombre et les résultats obtenus, commencée avec des succès remarquables.

Il nous reste, maintenant, à offrir à Votre Excellence nos remerciements du cœur pour avoir si gracieusement consenti à présider en cette occasion et à vous prier de vouloir bien faire part à Sa Sainteté de l'expression de notre fidélité et de notre attachement au Saint-Siège, ainsi que de notre gratitude pour les encouragements et la bénédiction que le Saint-Père nous a donnés dans notre œuvre.

Nous désirons rester de Votre Excellence les très obéissants et dévoués serviteurs dans le Christ.

Les membres du Comité du collège Saint-Joseph.

Colombo, 27 novembre 1896.

ADRESSE DES ÉLÈVES DU COLLÈGE.

A Son Excellence Révérendissime Ladislas-Michel Zaleski, archevêque de Thèbes, Délégué apostolique aux Indes Orientales.

Excellence,

En un jour aussi solennel, devant une assemblée aussi grave, la voix d'un enfant n'a guère le droit de se faire entendre. Ce n'est donc pas sans défiance que je m'aventure en avant au nom de mes camarades. D'autant plus que les membres du Comité du collège, investis de la pleine autorité, ont déjà fait une adresse à Votre Excellence au nom de toute la communauté catholique. Mais

nous, enfants, nous avons des yeux pour voir, et nous ne pouvons pas nous empêcher de voir que ce qui s'est fait ici à tant de frais et avec tant de peine, a été fait pour nous, pour notre bonheur du temps et de l'éternité. Nous ne pouvons nous empêcher d'être reconnaissants envers ceux qui nous ont bâti ce collège, véritable palais, et envers Votre Excellence, et vous, Messeigneurs, qui avez si gracieusement accepté d'honorer cette journée de votre présence, et d'invoquer la bénédiction divine sur cet édifice et ses habitants. Nous ne pouvons pas non plus dissimuler la fierté que nous sentons à être les premiers étudiants du collège Saint-Joseph. Ce n'est pas un faible honneur, en vérité, et nous assurons Votre Excellence que nous l'apprécions et que nous porterons de plus en plus haut les couleurs de notre *Alma Mater*.

C'est l'excuse de notre hardiesse à rompre le silence qui convient à notre âge. Nous prions Votre Excellence de nous pardonner et de nous donner sa bénédiction.

Vos enfants dévoués,

Les Étudiants du collège Saint-Joseph.

Collège Saint-Joseph, Colombo, 27 novembre 1896.

RÉPONSE DE SON EXCELLENCE LE DÉLÉGUÉ APOSTOLIQUE.

Messeigneurs, très révérend Père Visiteur (1),
Révérends Pères et Messieurs,

C'est, en vérité, un jour heureux pour moi où je puis inaugurer par la bénédiction de la sainte Eglise cet Institut catholique dont j'ai posé la première pierre.

Ce n'est pas seulement un édifice matériel qui a été érigé par les soins des Révérends Pères ici présents, aidés et assistés par les sommités catholiques de Ceylan, dont, plus d'une fois, j'ai montré l'assistance morale et pécu-

(1) Le R. P. Augier, Cassien.

niaire comme un exemple à imiter aux chrétiens de ma délégation. (*Applaudissements.*) Mais le succès que cette nouvelle institution a déjà rencontré, succès dû en grande partie au zèle infatigable du très révérend Père Recteur, surpasse de beaucoup toute prévision ; à tel point que cette institution a pris une place honorable parmi les collèges catholiques de l'Orient et a déjà établi sa réputation. Ceci, Messieurs, est une garantie pour vous que vos enfants recevront là une solide et haute éducation.

Je regrette vivement que votre vénéré archevêque ne soit pas parmi nous ; mais je suis heureux de dire que dernièrement j'ai reçu des nouvelles de son prochain retour. Je ne doute pas qu'en ce moment il ne soit uni d'esprit avec nous, assemblés ici pour couronner une œuvre qui lui est si chère et dont il a le droit d'être considéré tout ensemble comme le promoteur et le fondateur. (*Applaudissements.*)

Messieurs, à mon avis, cette inauguration du collège Saint-Joseph signifie plus que la simple ouverture d'un établissement d'éducation. En effet, si j'insiste sur l'importance de la cérémonie à laquelle nous assistons, c'est à cause de ma ferme conviction que cette institution deviendra non seulement un foyer de science, mais encore un foyer de vie catholique. (*Vifs applaudissements.*)

La communauté catholique de Ceylan manque de cette vitalité qui est le fruit de l'organisation et de cette vigueur qui procède de l'union.

Ce n'est pas assez qu'un soldat soit loyal à son souverain, qu'il aime son pays et fidèlement garde ses lois ; il doit encore savoir comment proclamer, affirmer et défendre les droits de son souverain ; il doit savoir comment défendre son pays et comment défendre et faire respecter ses lois.

De même, Messieurs, ce n'est pas assez qu'un catho-

lique professe son amour pour Dieu, sa vénération pour l'Eglise et son obéissance à toutes ses lois ; il doit savoir comment proclamer publiquement, affirmer et défendre les droits imprescriptibles de Dieu ; proclamer, affirmer et défendre les droits de la sainte Eglise ; défendre les lois de Dieu et de son Eglise.

Tel est, Messieurs, le premier devoir de tout catholique, devoir dont on ne peut se dispenser et dont on ne doit pas s'acquitter avec négligence et à la légère. Tout catholique doit s'acquitter de ce devoir suprême de tout son pouvoir, sa force et son énergie, aller droit au but, travailler, persister et lutter jusqu'à ce qu'il gagne pour lui-même et ses compatriotes pleine et entière liberté religieuse. (*Applaudissements.*)

On parle beaucoup, de nos jours, des droits et des libertés du sujet (*Applaudissements.*) ; mais le premier droit du sujet, son suprême privilège, est la liberté religieuse. (*Nouveaux applaudissements.*) Ce n'est pas seulement le droit du sujet, c'est le droit de Dieu que tout catholique est tenu de défendre. (*Applaudissements prolongés.*)

Révérends Pères et vous, Messsieurs, qui enseignez dans ce collège, à qui est confiée l'éducation de ces enfants, l'espoir de la communauté catholique de Ceylan, souvenez-vous que c'est votre devoir de former cette jeunesse de façon à devenir les *chevaliers* de Dieu. (*Applaudissements.*) Travaillez donc à les rendre capables de toujours défendre les droits sacrés de Dieu, les droits de sa sainte Eglise, et de lutter courageusement pour la liberté religieuse de leurs compatriotes. (*Nouveaux applaudissements.*)

Faites d'eux de bons et utiles citoyens ; faites-leur comprendre, dès le premier âge, que personne ne peut être vraiment loyal à son souverain ; que personne, en toutes circonstances, ne défendra son pays et ses droits

de citoyen, s'il ne sait défendre les droits de Dieu, les droits de la sainte Eglise et sa liberté religieuse ; car, la fidélité à Dieu, voilà l'origine et la source de toutes les vertus du citoyen.

Quand vous aurez atteint cet idéal, vous pourrez dire alors que le jour de l'inauguration de ce collège a été réellement un grand jour pour les catholiques de Ceylan. (*Applaudissements et acclamations enthousiastes.*)

DISCOURS DU R. P. COLLIN, O. M. I., RECTEUR DU COLLÈGE, A SON EXCELLENCE LE GOUVERNEUR.

Excellence,

Sur l'arc qui domine notre entrée, nous avons écrit ce mot : *Bienvenue.* Il n'en est pas qui puisse mieux exprimer nos sentiments en ce jour. C'est du fond du cœur que nous souhaitons la bienvenue à Votre Excellence, dans cette première visite qu'elle fait au collège. Nous saluons en vous la première autorité civile du pays. Nous saluons en vous le représentant de Sa Gracieuse Majesté la Reine. Nous saluons aussi en vous, Monsieur — et ceci n'est pas de peu d'importance pour des hommes voués, comme nous, à l'éducation de la jeunesse — nous saluons en vous un ami sincère de l'éducation, non pas un ami simplement en parole, mais un ami en toute réalité.

J'eus, un jour, l'honneur de faire partie d'une délégation de l'Association d'éducation ceylanaise, qui se présentait à Votre Excellence pour lui exposer certains abus des directeurs des écoles. Nous quittâmes tous la salle d'audience, parfaitement satisfaits de l'accueil si courtois qui nous avait été fait et des promesses substantielles que nous avions reçues, promesses qui depuis ont été pleinement réalisées. Ceci et l'établissement du Bureau

d'éducation montrent que les relations du gouvernement et des corps d'éducation sont désormais établies sur une confiance mutuelle et une parfaite entente d'opérations. Les propos publics de Votre Excellence et spécialement l'augmentation considérable faite dans les allocations de l'éducation pour l'année prochaine sont des preuves palpables de l'intérêt que vous portez à l'éducation du peuple, éducation que vous considérez à juste titre comme la cheville ouvrière du bon gouvernement d'une colonie. Il est donc parfaitement convenable qu'à un ami aussi sincère de l'éducation soit dévolu l'honneur d'inaugurer un collège destiné, je l'espère, à être un nouveau foyer de lumière dans cette île.

Mais Votre Excellence s'étonne peut-être que nous vous demandions d'ouvrir un collège qui a déjà plusieurs mois d'existence. Ceci réclame quelques explications de ma part. C'est une règle, parmi les bons chrétiens, qu'un enfant doit être baptisé aussitôt après sa naissance. Cette règle cependant souffre des exceptions. Des excuses de retard ne manquent pas. Il peut se faire que le parrain, la marraine soient absents, et il faut consulter leurs commodités ; ou encore la parure du petit nouveau-né n'est pas prête, et ses parents désirent qu'il fasse sa première apparition dans le monde dans ses plus beaux atours. Et ainsi il arrive parfois qu'un enfant de six mois, neuf mois, soit porté aux fonts baptismaux. C'est là exactement ce qui nous est arrivé. Quand nous avons ouvert ce collège, en mars dernier, la moitié seulement du bâtiment était prête, l'autre était encore entre les mains des maçons et des charpentiers. L'extérieur n'était pas achevé ni même couvert de chaux. A coup sûr, ce n'était pas là une parure convenable pour produire notre nouveau-né devant le public. D'ailleurs, parrain et marraine étaient absents. Votre Excellence était en tournée quelque

part, et Monseigneur le Délégué apostolique était au loin, dans l'Inde. Voilà nos raisons de procéder aujourd'hui au baptême de notre collège, âgé de neuf mois.

Votre Excellence désire peut-être savoir quelque chose des circonstances qui ont amené l'érection de ce collège.

Le R. P. Vice-Recteur va nous lire un rapide aperçu historique sur l'origine et les progrès de l'œuvre. Mais je vois que nos jeunes musiciens sont impatients d'entonner le chant d'ouverture du collège. Le R. P. Lytton, je l'espère, prendra un peu patience avec eux.

RAPPORT DU R. P. LYTTON.

L'Eglise catholique a toujours été une mère aimante, pleine de vigilance et de sollicitude pour l'éducation. Elle la reconnaît comme une nécessité pour ses enfants; la connaissance et le service de la religion révélée le demande. Elle a répandu dans le monde la lumière non seulement des connaissances divines, mais encore des connaissances humaines. Les écoles, les collèges, les universités, qui ont surgi par ses soins maternels partout où il lui a été donné de prendre racine et de s'étendre, sont là pour le prouver. Ses missionnaires sont ses agents volontaires, dévoués, et, partout où ils vont s'établir, religion et éducation vont ensemble la main dans la main. Partout où ils élèvent une église, on est sûr de trouver une école à côté. Le regretté cardinal Manning disait un jour que, s'il était forcé de choisir entre les églises et les écoles, il ferait le sacrifice des églises pour garder les écoles.

L'œuvre de l'Eglise dans notre île ne fait pas exception à cette règle. Tandis qu'en 1846 on ne fait pas même mention d'une école catholique, nous trouvons, en 1852, 31 écoles catholiques ; en 1862, 96, avec 4208 élèves.

En 1891, le nombre des écoles catholiques pour l'île est de 368, fréquentées par 24 000 élèves, dont 9 000 filles. En 1895, 28 000 enfants catholiques fréquentent les écoles. La fréquentation des catholiques est de 2 sur 19 de la population catholique, tandis que celle des autres enfants est de 1 sur 19 de la population. Sur 6 enfants fréquentant l'école à Ceylan, 1 est catholique. Ce sont là des résultats dont nous avons raison d'être fiers. Ils montrent le constant et prospère accroissement de nos écoles.

L'anglais n'est pas enseigné dans toutes ces écoles. On n'a jamais cru sage de l'encourager là où il n'était pas nécessaire, où il aurait eu pour effet de rendre les gens mécontents de leur condition et de leur faire abandonner la carrière des champs ou d'autres, pour des positions inférieures et précaires dans les villes.

Des écoles catholiques *anglaises* n'ont été ouvertes que là où elles étaient nécessaires et où les parents pouvaient faire face aux frais d'une éducation qui pour leurs enfants est du luxe.

A la tête de ces écoles, dans l'archidiocèse, est l'Institut Saint-Benoît, dirigé par les Frères des Ecoles chrétiennes, les fils dévoués du Bienheureux de La Salle. Leurs élèves, on les rencontre presque partout, remplissant avec crédit des postes auprès du gouvernement et dans les maisons d'affaires. Pour la grande partie de nos enfants catholiques, l'école Saint-Benoît est complètement suffisante. Là, ils trouveront tout ce qui est nécessaire pour une éducation commerciale ou cléricale. Ce que celui de Saint-Benoît fait ici, le collège Saint-Patrice le fait dans le nord de l'île.

Toutefois, on sentait et admettait qu'il y avait une classe d'élèves catholiques obligés de pousser plus loin leurs études que le collège Saint-Benoît n'avait coutume de le faire : nous voulons parler de ceux qui se desti-

naient aux professions libérales et aux postes plus élevés du gouvernement, qui sont ouverts aux enfants du sol. Pour ceux-là, une éducation classique et scientifique était nécessaire. Personne ne sentait davantage ce besoin que notre regretté archevêque Mgr Bonjean, un homme de Dieu, qui avait fait de l'éducation l'étude de sa vie. Ses grands talents et son expérience le désignaient comme l'homme suscité par la Providence pour préparer les voies à la fondation de l'institution destinée à suppléer à ce besoin.

Pour grandes qu'aient été les difficultés surgies sur sa route, plus grandes encore ont été sa résolution et sa persévérance. Tout en attendant son heure, il prépara lentement, mais sûrement, l'établissement, à Colombo, d'un collège catholique. Après des années de difficultés et d'incertitudes, encouragé, pressé par le Saint-Siège, il vit enfin les voies s'ouvrir devant lui, et le 6 janvier 1892, six mois avant sa mort, il adressait une lettre pastorale sur ce sujet aux catholiques de son archidiocèse. Dans cette lettre pastorale, après avoir parlé de ce qu'il avait en vue, il s'exprime ainsi :

« La réalisation de ce dessein suppose, de notre part, que nous serons prêts à offrir aux jeunes gens catholiques que leur position sociale ou leurs aptitudes naturelles portent à jeter un regard plus avant vers les professions libérales ou les plus hautes charges du gouvernement ouvertes aux indigènes, à leur offrir un cours d'études supérieur à ce qu'on peut leur procurer actuellement, mais qui fait pourtant face aux besoins de la grande majorité de nos enfants, nous voulons dire d'un cours de formation classique ou une éducation de collège...

« Tel est le problème qui, sans cesse, depuis que nous avons reçu la charge de cette Mission, a hanté notre esprit et absorbé nos pensées. Et la solution de ce problème,

après des années d'un examen anxieux du sujet sous toutes ses faces multiples, nous nous sommes mis dans l'esprit de la tenter. Nous disons un problème, car c'en est un en réalité, et un problème assailli de mille difficultés pratiques qui ne sont pas de peu d'importance. »

Comme conclusion, il disait :

« Et maintenant, nos très chers frères, le mot que vous attendiez de nous, nous l'avons prononcé ; la marche que vous désiriez nous voir prendre, nous l'avons prise. Nous ne pouvons pas, en vérité, vous promettre des résultats immédiats ; mais, sous la bénédiction de Dieu, le temps, le travail, l'argent et la persévérance sont sûrs de réaliser le succès désiré.

« Dès ce jour, puissiez-vous être fiers d'attacher votre nom à une institution dont les bienfaits doivent se transmettre à tant de générations après vous ! Puisse la voix de votre vieil Archevêque retrouver un écho en vous et faire naître dans vos cœurs ces résolutions généreuses dont vous avez si souvent déjà donné de magnifiques exemples ! Puissiez-vous ainsi donner à nos années qui déclinent la plus grande consolation que nous pouvons encore attendre, et assurer, à vous et à vos enfants, les bienfaits inappréciables que l'institution projetée a en réserve ! Tels sont, bien-aimés frères, les souhaits les plus affectueux que nous formulons pour vous au commencement de cette année. »

Ce chaleureux et touchant appel, et qui fut en réalité le dernier, eut une réponse de la part des catholiques laïques, réunis en meeting public, le 2 avril 1892, avec la bénédiction spéciale du Saint-Père. Et tels furent l'entrain et l'enthousiasme qui s'emparèrent de la réunion, qu'à la clôture on fit une souscription de 18 500 roupies.

Il est un nom que je dois mentionner ici (bien que, j'en suis sûr, la modestie de ce monsieur ne me le par-

donne pas), c'est celui de M. l'avocat C. Brito, qui ouvrit la liste de souscription par une somme de 5 000 roupies.

Une telle souscription décida presque du sort du collège. En présence de tous, elle fit voir ce que ce monsieur pensait du collège proposé et en encouragea plusieurs à se montrer également généreux. Dans l'espace de trois semaines, à la suite de ce meeting, M. John Clovis de Silva souscrivit et versa également 5 000 roupies. Voici les noms des messieurs qui ont contribué pour 1 000 roupies ou plus : L. David de Silva, N. D. P. Silva, le très révérend J. A. Maver John de Croos, L. Jacob de Silva, W. Abeysundara, F. J. Lucas Fernando, R. D. S. Wijaratna, A. N. de Silva, Gabriel de Croos, S. Moraes et la Congrégation de l'église Saint-Sébastien, Negombo.

Dans ce meeting, un comité général, composé des catholiques marquants de l'île, fut élu. Parmi eux, treize membres furent choisis pour former un comité permanent. Il me serait impossible de trop louer les services qu'ils ont rendus au collège.

Commença alors la collecte de maison en maison, occupation qui n'est pas des plus agréables. Quiconque n'a pas fait pareille besogne ne peut s'en faire une juste idée. Elle fut dévolue aux missionnaires et se poursuivit de ville en ville, de village en village, avec une ardeur et un dévouement que Dieu seul peut récompenser. Qu'il me soit permis de remercier publiquement ces révérends Pères pour toutes les peines et les ennuis qu'ils ont affrontés.

A cette époque, était en vente, à Muttwal, une propriété de 27 acres, connue sous le nom de *Uplands*. Elle dominait le port et était exposée à la brise vivifiante du large. On décida, sur l'heure, d'en faire l'acquisition pour le nouveau collège, car, meilleur site, on ne pouvait en trouver dans tout Colombo. Mais qu'allions-nous

faire ? Le capital en main n'était pas considérable, et le prix d'*Uplands* était de 8 000 livres sterling. Cela peut paraître hardi, mais il fut décidé d'emprunter la somme. Les événements ont prouvé que le parti adopté était le bon. Et ici je dois dire que les catholiques de Colombo ont contracté une dette profonde de gratitude envers le T. R. P. Supérieur général des Oblats de Marie Immaculée, qui, sans aucune garantie, sur un simple télégramme, nous a prêté 137 000 francs, somme sans laquelle nous n'aurions pas pu acheter *Uplands*. N'eussions-nous pas payé pour cette propriété, il n'est pas probable que le site actuel et le collège, tel qu'il est, fussent à nous aujourd'hui. Puis-je demander au T. R. P. Visiteur de vouloir bien transmettre au Supérieur général nos chauds remerciements et notre inaltérable gratitude ?

Peu après la prise de possession, on nous informait que le gouvernement avait besoin d'*Uplands*. Nous nous persuadions et essayions de persuader au gouvernement qu'il pouvait s'en passer. Nous n'avons pas réussi ; il nous fallut abandonner *Uplands*. Mais je dois dire, et je suis heureux de le faire, que le gouvernement nous a compensés avec libéralité. Le site que voici fut acquis alors et, bien que moindre que *Uplands* en étendue, il est plus central et donne une satisfaction générale.

On ne perdit pas de temps à se mettre à l'œuvre. Les plans furent confiés à MM. Walker fils et C^e^, qui, par leur architecte, M. Skinner, nous ont donné le bâtiment où nous sommes assemblés aujourd'hui.

L'œuvre d'inspection fut assumée par les révérends Pères, et l'on peut se faire une idée de la manière dont ils se sont acquittés de ce devoir, si l'on sait que la première pierre fut posée par Son Excellence le Délégué apostolique, le 12 décembre 1894, et le collège ouvert pour les classes le 2 mars 1896. Sous ce rapport, trois noms

sont restés remarquables : ce sont ceux du T. R. P. Bell, o. m. i., vicaire général ; du R. P. Collin, o. m. i., recteur, et du R. P. Guglielmi, o. m. i. Qu'il me soit permis de les remercier de tout mon cœur pour la part, la large part qu'ils ont prise à faire le collège Saint-Joseph ce qu'il est.

Le total des dépenses pour le gros œuvre, les réparations de l'ancienne maison, l'ameublement et les offices, s'élève à 107500 roupies. Le total perçu par souscription est de 52 200 roupies. Le déficit, de 55 300 roupies, fut subi par l'Archevêque, qui le prit sur son propre nom. Conséquemment, une dette vive de 55 300 roupies pèse sur le collège. Il y a environ 20 000 roupies de souscriptions promises, non encore payées, et il est à espérer que ceux qui n'ont pas encore fait leur devoir, sous ce rapport, remarqueront et comprendront leur endettement.

Librement promises, leurs contributions avaient été mises en ligne de compte, et c'est en vertu de ces promesses qu'on emprunta le capital à intérêt pour pouvoir achever le collège. La cloche, du prix de 3 000 roupies, est le don de l'Archevêque et de l'Irlande. L' « île des Saints et de l'Ecole » nous a donné la bibliothèque du collège.

Les professeurs, les PP. Nicolas, o. m. i., docteur en théologie, Le Louet, o. m. i., Mac-Donald, o. m. i., Lanigan, o. m. i., Fulham, o. m. i., et MM. Drennan, maître ès arts, L. Pope, bachelier ès arts, et Haughes étaient sur les lieux avant que le collège fût prêt. Les autres Pères appartenant au personnel du collège sont le R. P. Guglielmi, o. m. i., le R. P. Boyer, o. m. i., docteur en théologie, le R. P. Vice-Recteur et le P. Recteur. Les classes ont commencé, le 2 mars de cette année, avec 200 élèves. Il faut y ajouter 160 élèves de l'école préparatoire Saint-

Charles, ouverte sur les terres du collège comme une pourvoyeuse du collège, ce qui fait en tout, à l'ouverture des classes, une fréquentation de 360 élèves.

Pendant quelque temps, l'œuvre a été difficile, en raison des dispositions inégales des étudiants. Des efforts constants et efficaces ont été faits les derniers huit mois, et il y a un progrès marqué dans la conduite et l'application de nos enfants. Nous regardons cela comme d'un encourageant augure pour l'avenir. Six acres de terre ont été réservés comme lieu de récréation. Le succès que les étudiants ont eu dans leurs parties témoigne du bon usage qu'ils en font, tant pour le jeu du cricket que pour le foot-ball. Déjà même on a jeté un regard de convoitise sur le lac ; lui aussi sera mis à la disposition des étudiants dès que nous serons à même de le faire.

Les cours suivis au collège préparent les étudiants aux examens de Cambridge et aux examens de l'Université de Londres jusqu'au grade de bachelier ès arts inclusivement.

Le collège n'a pas de fondation ni n'est aidé par le gouvernement ; non pas que nous n'ayons besoin de cette aide ni que nous ne la désirions, mais parce qu'on a trouvé impossible de suivre le programme du gouvernement imposé pour les écoles élémentaires. On espère que le gouvernement trouvera moyen d'arranger son programme d'études de façon à procurer plus d'encouragements et de secours à l'éducation supérieure. Nous dépendons uniquement de la pension des élèves, qui doit être préalablement payée avant le 10 de chaque mois, et de ce que l'archidiocèse peut nous donner. Il va sans dire que le collège Saint-Joseph est un grand fardeau pour la Mission. Espérons qu'il n'en sera pas toujours ainsi.

Le collège, bien qu'entièrement catholique d'esprit et de direction, ne refuse pas leur admission aux externes non catholiques. Il n'intervient pas non plus, en aucune façon, dans ce qui regarde les sentiments religieux ou les convictions de ces derniers.

Le succès du collège a de beaucoup dépassé notre attente, et bientôt nous serons obligés de bâtir une autre aile. Grâce aux efforts de notre Archevêque en Europe et à la générosité d'un bienfaiteur local bien connu, nous examinons déjà sérieusement l'extension projetée.

Bien que nous préparions aux examens publics, notre but est toutefois plus haut. Nous nous proposons de former et de façonner des hommes *comme il nous en faut*, non pas simplement des hommes de culture, mais des hommes de vertu, de devoir et de caractère. Nous travaillons pour l'avenir. Si nous ne les renvoyons pas tous hommes capables, nous espérons les renvoyer tous hommes de bien, citoyens utiles et loyaux sujets. La pierre fondamentale de l'édifice moral que nous espérons élever sera « respect et obéissance à l'autorité ». C'est, par conséquent, la conduite de nos élèves, après qu'ils auront quitté ces murs, qui fera connaître si l'œuvre accomplie est un succès ou non.

Que le collège Saint-Joseph soit donc toujours fidèle à sa devise : *Science et Vertu*. Qu'il dissipe toujours les ténèbres, et, toujours fidèle à sa mission, qu'il répande la lumière, lumière dans l'intelligence par la science, lumière dans le cœur par la vertu, lumière pour le temps, lumière pour l'éternité.

SPEECH DE SON EXCELLENCE LE GOUVERNEUR.

Son Excellence le Gouverneur, qui trouve un accueil cordial, prend alors la parole.

Révérend Père Collin, Mesdames, Messieurs,

« Je ne suis pas venu préparé pour un speech et j'espérais n'avoir pas à en faire ; car, je pensais qu'il y aurait de la musique et... de quelque manière, la musique, ou, du moins, d'autre musique, ne semble pas compatible avec des discours publics. Cependant, on me dit qu'on s'attend à ce que je fasse quelques réflexions. En vérité, je sens que ce ne serait pas bien aimable de ma part si je manquais de vous exprimer ma gratitude pour la réception toute cordiale que vous m'avez faite aujourd'hui, spécialement après avoir été introduit auprès de cette charmante jeune dame qui est le collège, introduction qui a été longtemps différée, faute de préparation du trousseau ; mais j'espère, maintenant que l'introduction a été faite, que les accointances seront longues et durables. J'en suis sûr, vous avez tous entendu avec intérêt le rapport du R. P. Lytton, qui décrit, d'une façon si claire, le progressement merveilleux qu'a pris la cause de l'éducation sous les auspices de votre Eglise, et la manière merveilleuse dont elle s'est développée et accrue dans cette île, progressement non moins merveilleux qu'il a produit ce bel édifice et cet établissement si utile, donné à Colombo ou plutôt à l'île de Ceylan tout entière. »

Son Excellence paye un tribut d'hommage au grand intérêt que porte l'Eglise à l'éducation.

« J'ai été au service de Sa Majesté dans plusieurs parties du monde et j'ai toujours vu, avec surprise et bonheur, la façon merveilleuse dont votre Eglise, sans l'assistance

de l'Etat et très souvent sans le secours des riches, a élevé de belles églises, des cathédrales et des collèges dans toutes les parties du monde. (*Applaudissements.*) Ce collège ne fait pas exception, et je félicite Colombo de ce que vous n'avez pas ignoré les exigences de l'esthétique ; et, au lieu de faire peine à voir, comme bien des établissements d'éducation, votre collège est d'une physionomie saisissante et gracieuse au milieu d'un magnifique paysage. Je suis heureux d'être ici aujourd'hui en qualité de gouverneur de l'île, pour vous féliciter, non seulement vous, mais encore moi-même, de l'établissement d'une nouvelle institution pour procurer une éducation supérieure à la jeunesse de cette contrée et la rendre capable d'avancer dans les emplois du gouvernement. Je ne suis pas seulement ici pour vous féliciter sur ce point, mais sur la possession de ce magnifique édifice et sur les destinées que je vois en réserve pour vous. (*Applaudissements.*) Je désire vous exprimer combien j'apprécie et reconnais la belle œuvre que votre Eglise accomplit dans la cause de l'éducation, et je reconnais pleinement l'obligation que le gouvernement doit aux corps religieux qui ont entrepris la lourde tâche de l'éducation dans cette contrée. Et moi, pour ma part, je ne regrette pas les dépenses auxquelles, je pense, le R. P. Lytton faisait allusion tout à l'heure. L'unité et l'harmonie, qui dominent entre tous les partis pour l'extension de l'éducation dans cette île, sont des plus consolantes et doivent être, pour ceux qui vivent autour de nous, un sujet de grande édification ; et je vous félicite d'avoir établi cette Association d'éducation dont on a fait mention tout à l'heure. C'est là un souhait tout à fait désintéressé de ma part, car je sais que le but et l'objet de cette Association seront d'exercer une pression sur moi, et je sais qu'elle produira une forte poussée, une

longue poussée, une poussée aussi à laquelle il me sera difficile de résister. » (*Rires et applaudissements.*)

Il dit comment l'Association d'éducation ceylanaise lui arracha les dents.

« Je me rappelle bien cette délégation de l'Association d'éducation qui vint un jour à moi ; je me rappelle comment, gentiment mais sûrement et sans me faire mal, elle m'arracha les dents les unes après les autres. (*Rires.*) Je regrette presque de ne m'être pas montré plus sévère et de n'avoir pas refusé ; car nous savons maintenant que c'est d'un refus du gouvernement qu'a surgi ce beau collège. Je souhaite que tous les refus que j'aurai la mauvaise fortune de faire puissent avoir d'aussi bons résultats. (*Applaudissements.*) Lorsque j'arrivai à Ceylan, je fus frappé du manque de rapport et de contact entre les différentes sociétés d'éducation qui travaillent dans cette île, et je me hasardai à établir un Bureau d'éducation, qui, je l'espère, réussira. Une des dernières propositions de ce Bureau a été une modification du code en vertu de laquelle les étudiants de ce collège et des autres collèges qui, comme celui-ci, ne sont pas enregistrés dans le système des allocations, peuvent concourir pour l'université et les autres établissements ; et j'éprouve un grand plaisir à acquiescer à cette proposition.

« Mais je ne veux pas davantage me mettre entre vous et la belle musique que vous allez entendre. Ainsi donc, Mesdames et Messieurs, il ne me reste qu'à vous remercier de votre réception cordiale, et, du fond du cœur, avec ardeur, je souhaite plein succès à ce beau collège, si riche d'espérances. » (*Tonnerre d'applaudissements.*)

REVUE

LA LINGUISTIQUE

CONSIDÉRÉE COMME CRITÉRIUM DE CERTITUDE ETHNOLOGIQUE

Par le R. P. Morice, o. m. i.

(Traduction d'une étude publiée en anglais.)

Notre siècle est éminemment un siècle de recherches et de critique. Pour se croire en pleine possession de la vérité, l'homme réclame aujourd'hui plus que l'héritage de données scientifiques que lui ont léguées la tradition et l'histoire. Une exubérance d'activité intellectuelle le pousse constamment à de nouvelles investigations, des faits dont l'exactitude semblait acquise, des assertions maintes fois répétées et qui paraissaient destinées à braver l'assaut des âges servent de thèmes à une multitude de savants plus ou moins diplômés qui les pèsent dans la balance de leur puissant intellect et parfois les déclarent manquer de justesse. De nouvelles acquisitions dans le domaine de la science ou même des phénomènes d'occurrence quotidienne que nos pères ne songèrent jamais à étudier en critiques sont de même analysés, leur cause est recherchée, leurs relations examinées et leurs effets dûment appréciés. L'homme, de nos jours, a besoin de se familiariser avec son milieu ; il voudrait pénétrer les arcanes de la nature, mais, avant tout, il désire se connaître lui-même, savoir son origine, son histoire et sa vraie place dans le monde relativement à ses congénères. D'où les nombreuses sciences qui ont surgi comme par enchantement depuis le commen-

cement de ce siècle, sciences qui, directement ou indirectement, ont presque toutes l'homme pour sujet principal. Telles sont, par exemple, l'anthropologie et ses corrélatifs, l'anthropométrie, la sociologie, la mythologie, l'archéologie et la philologie.

Grâce à ces précieux auxiliaires, l'étude de l'homme ne manque jamais de révéler de notables différences dans l'espèce, soit que ces différences portent sur le type, les coutumes, la langue ou les progrès matériels ou psychologiques. D'un autre côté, la comparaison et la collation de ces divers points donnent elles-mêmes naissance à une nouvelle science, l'ethnographie.

La valeur intrinsèque de telles recherches ne pourrait guère s'exagérer, mais l'importance relative de chacune de ces branches de la science considérées comme critériums de certitude ethnique est très inégale. On entend souvent parler de crâniométrie et autres mensurations anthropologiques ; nos revues savantes regorgent de descriptions des us et coutumes des diverses nations du monde ; leur organisation sociale est maintes fois présentée à notre appréciation, tandis que l'archéologue ne se lasse pas davantage de soumettre à notre jugement les prétentions de sa science favorite. Et pourtant, quand il est question de déterminer sans ambages et sans crainte d'erreur les différences ethnographiques sur lesquelles est basée la division du genre humain en races distinctes, la philologie a, seule, droit à tout notre respect et à une confiance illimitée. Comme le dit Gallatin, « le langage est un monument des affinités primordiales plus durable que le type physique, et il n'existe aucune tribu, quelle que soit sa position dans l'univers, qui ne puisse fournir cette preuve d'affiliation (1). »

(1) *Am. Antiquarian*, coll. vol. II.

Démontrer que cette assertion est loin d'être exagérée fera l'objet de la présente étude. Nous passerons d'abord en revue les diverses branches de la science anthropologique et nous nous efforcerons d'apprécier leurs états de services relativement à la différenciation des races. Dans une seconde partie, nous prouverons par un exemple tiré de certaines tribus américaines la souveraine importance sous ce rapport de la philologie, et nous terminerons en proposant certaines règles destinées à sauvegarder l'investigateur contre l'engouement et les excès d'une exégèse mal dirigée.

I

Examinons d'abord les prétentions de la physiologie au titre de critérium infaillible de certitude ethnologique. Nous ne tarderons pas à nous apercevoir qu'elles sont fondées sur les aveugles prédilections des théoristes et de ces savants qui exagèrent l'importance de la matière aux dépens de l'esprit. Sans doute, les divisions primaires de l'espèce humaine en blancs, nègres, etc., sont basées sur des particularités physiologiques. Mais l'ethnologie, en tant que science distincte, ne s'occupe guère de divisions de caractère si général. Personne ne se basera sur la couleur d'un individu ou d'un groupe d'individus pour leur assigner telle ou telle nationalité. Le teint compte assez peu dans la balance de l'ethnologie. Le physique des indigènes de la péninsule indienne diffère certes assez de celui des nations de l'Europe occidentale, et pourtant la linguistique nous assure que les Indo-Européens ne forment qu'une seule et même famille d'êtres apparentés. Les habitants de l'Abyssinie, bien que parfaitement noirs, n'en appartiennent pas moins, par leur origine, au stock sémitique et par conséquent à une race blanche. « Sous l'influence du soleil, des Mongols

sont devenus aussi bistrés que des nègres, tandis qu'il y a dans les régions tropicales des blancs qui, sous le rapport du teint, pourraient passer pour de vrais Mongols (1). »

Ainsi en est-il des cheveux. Certains anthropologues ont attaché la plus grande importance à ce point du physique humain ; quelques polygénistes ont même essayé de baser leurs divisions ethniques sur un détail si banal. Mais la couleur des cheveux varie tellement, même entre représentants de la même race, qu'on ne saurait sans témérité la citer comme un facteur de tant soit peu d'importance ethnographique. Les cheveux blonds passent généralement pour un indice certain de sang aryen, et pourtant, même chez les aborigènes de l'Amérique où, de l'aveu de tout le monde, les cheveux changent le moins de couleur ou de forme, les chevelures de teint clair ne sont point la grande rareté que certains anthropologues ont tant prônée. Mon expérience personnelle me permet de souscrire sans réserve à l'assertion du docteur Brinton qui remarque que, parmi eux, « les cheveux sont rarement complètement noirs ; examinés à une lumière réfléchie, ils laissent généralement percevoir une légère teinte rouge. Cette nuance est très apparente chez certaines tribus, surtout parmi les enfants. Le plus souvent plats et grossiers, leurs cheveux sont pourtant quelquefois fins et soyeux, quand ils ne sont pas ondulés et bouclés (2). »

Il y a quelque douze ans, un savant habitué à attribuer la plus grande importance aux cheveux considérés comme moyen de différencier les races humaines, le docteur Waldey, professeur d'anatomie à l'Université de Strasbourg, dut avouer que « ce serait une fatale erreur

(1) Topinard, *Revue d'anthropologie*, octobre 1886, p. 594.
(2) *The American Race*, New-York, 1891, p. 39.

que de distinguer les races d'après la seule caractéristique de la couleur et de la forme des cheveux (1). »

Soit ; la couleur de la peau et des cheveux n'est qu'un pur accident, observera peut-être quelque anthropologue, mais on n'en peut dire autant de la conformation et de la capacité du crâne humain. Ce à quoi je réponds : il est admis que la différence entre les crânes des Européens et ceux des nègres est notable et même essentielle ; mais cette distinction est d'un caractère presque aussi général que celui de la couleur de la peau. Les particularités crâniennes peuvent prétendre à quelque influence relativement à la classification primaire du genre humain ; elles seraient de peu de valeur aux yeux de l'observateur désireux de différencier les diverses races ou nationalités.

Et n'oublions pas ici que nous avons à compter avec les dépressions, allongements et autres déformations artificielles du crâne. Or, les savants n'ignorent pas que ces pratiques ne sont pas le fait des seuls Indiens de l'Amérique ; d'autres races les connaissent. Même de nos jours, elles se rencontrent dans certaines parties de la Turquie et même de la France. D'un autre côté, les auteurs grecs et latins nous apprennent qu'elles étaient aussi en honneur dans l'antiquité. Poussées à un degré exagéré, ces déformations artificielles ne trompent point un craniologue exercé ; mais, en d'autres cas, où est le naturaliste qui tracera, sans crainte de se tromper, la ligne de démarcation entre les crânes naturellement allongés et ceux qui doivent leur forme à une légère manipulation ?

De plus, d'après les physiologues, le genre de vie de l'individu exerce une très notable influence sur la con-

(1) *Atlas der Menschlichen und Thierischen Haare*, 1884.

formation de son crâne. Pritchard cite cet exemple frappant : « Il y a deux cents ans, une grande multitude d'Irlandais furent refoulés des comtés d'Antrim et de Down vers le rivage de la mer, où ils ont depuis vécu dans un état d'abjecte pauvreté. La conséquence en a été qu'ils se distinguent encore par des traits physiques dénotant une dégradation exceptionnelle. Ils ont la bouche béante et en saillie, les dents très fortes et les gencives découvertes, tandis que leurs pommettes proéminentes et leur nez épaté suggèrent l'idée de barbarisme (1). »

Une mutation dans la condition sociale affecte, paraît-il, non seulement la forme du crâne, mais même la structure physique entière de l'individu, puisque le même auteur ajoute : « Ils ont en moyenne 5 pieds 2 pouces de hauteur ; ils sont ventrus, montés sur de longues jambes grêles, et ont des traits d'avortons. Une stature au-dessous de la moyenne et une ténuité anormale des membres sont partout l'indice d'une condition abjecte et barbare. On le voit surtout chez les Bushmen et les aborigènes de la Terre de Feu et de l'Australie (2). »

Mais l'argument le plus plausible contre les prétentions de la craniométrie à être regardée comme un sûr critérium d'identité ethnique consiste en ce que la forme et la capacité du crâne varient presque toujours d'une manière très remarquable, même dans la même race. Ainsi, pour ne citer qu'un exemple, « de 245 crânes péruviens qui se trouvent dans la collection de l'Académie des sciences naturelles de Philadelphie, 168 sont brachycéphaliques, 50 dolichocéphaliques et 27 mésocéphaliques (3) ». D'un autre côté, le docteur Hensels assure

(1) *Histoire naturelle*, 3e édit., vol. I.
(2) *Ubi supra.*
(3) *The American Race*, par le docteur Brinton, p. 210.

que les crânes d'Indiens Coroados du Mexique qu'il a examinés correspondent, sous tous les rapports, à ceux des Allemands (1). Il ne faut donc point s'étonner si un ethnographe de la force du docteur Brinton en est venu à déclarer (2) que la forme du crâne n'est point un facteur invariable en anatomie humaine et que, par conséquent, elle n'a que peu de valeur quand il est question de différencier les races.

Il me semble que nous avons péremptoirement disposé des titres de l'anthropométrie considérée comme moyen de déterminer les distinctions raciales. Mais que penser des services rendus par la sociologie à l'ethnographie ? Ils sont précieux, sans doute, et pourtant, comparée à la linguistique, la sociologie se trouve dans la relation d'un accessoire au principal. La philologie différencie presque infailliblement les diverses races ; la sociologie confirme ou suggère ces divisions au moyen de données qui sont généralement, bien que non invariablement, d'importance secondaire.

On trouve, de par le monde, une infinité de coutumes et d'observances dont l'universalité n'est de service à l'ethnographie qu'en tant qu'elles confirment par suggestion l'unité de l'espèce humaine. Prenons comme exemple une des plus remarquables de ces pratiques : la circoncision. Aux yeux du vulgaire, elle est caractéristique de la nation juive ; mais il n'en est pas moins certain qu'elle était en honneur chez plusieurs peuples sémitiques. Ainsi, d'après Hérodote, les Egyptiens se circoncisaient, non moins que les Ethiopiens. L'épître de Barnabé nous est un garant que les Arabes et les Syriens en faisaient autant. La même remarque s'applique également, d'après saint Jérôme, à la majorité des

(1) *The American Race*, p. 39.
(2) *Ibid ; passim.*

Iduméens, des Ammonites, des Moabites et des Ismaélites. Les mahométans pratiquent aussi la circoncision, et ce rite a été introduit partout où le Coran a pénétré.

Mais, dira-t-on, tous ces peuples, qu'ils soient hamites ou eusémites, appartiennent au même stock et, puisqu'ils connaissent tous la circoncision, la seule déduction qu'on doive en tirer c'est que, dans ce cas, la sociologie est en parfaite harmonie avec la philologie, et, par conséquent, la valeur de la première considérée comme critérium ethnique, loin d'en être affaiblie, en est, au contraire, grandement augmentée. Ce raisonnement ne manquerait pas de force, n'était que la pratique en question était commune à d'autres familles non sémitiques. Qu'en devons-nous penser quand nous voyons la circoncision en honneur chez des races complètement hétérogènes ? Or, c'est un fait avéré qu'elle était connue des habitants préhistoriques du Mexique, et, aujourd'hui, nous la trouvons chez des peuples de caractère ethnique très divers, comme, par exemple, chez les Cafres, chez les insulaires des îles Amis, chez les natifs de l'archipel Indien, à Madagascar, aux Philippines et même chez les Hottentots. Bien plus, Petitot prétend en avoir découvert des vestiges jusque parmi les Dénés de l'extrême nord de l'Amérique, sous le cercle polaire. Evidemment, une coutume si répandue peut tout au plus servir à prouver l'unité de l'espèce humaine ; on n'en saurait tirer un argument en faveur d'une affinité raciale entre les peuples qui la pratiquent.

Je pourrais citer une foule d'autres observances qui n'ont pas plus d'importance aux yeux de l'ethnographe. On nous apprend que les Cafres ont en horreur la viande du porc ; faut-il en conclure qu'ils sont de descendance juive ? Les Indiens Kansas se rasaient la tête ; or, les Egyptiens en agissaient de même. Chacun connaît les

fameux troglodytes du Colorado et de la vallée de Gila ; or, M. A. Harvey, le savant ex-président de l'Institut canadien de Toronto, nous parlait récemment de troglodytes parfaitement authentiques, qu'il avait lui-même observés, non pas dans un coin reculé du continent américain, mais au beau milieu de la France (1). D'une similarité d'habitation en déduirons-nous une identité de race ? Une réponse affirmative ne serait, j'imagine, guère du goût de nos compatriotes habitant des cavernes du Midi.

En outre, on trouve, dans le sud des Etats-Unis d'Amérique, les célèbres Puéblos qui, bien que devant tous leur nom au même genre d'habitation, n'en appartiennent pas moins à des groupes ethniques différents.

Mais, pour nous cantonner dans les limites de la sociologie, nous lisons que les cheveux des veuves hindoues sont coupés ras, quand elles n'ont pas la tête complètement rasée. A la mort de leur mari, elles échangent leur joli costume contre des haillons sordides. Or, cette même coutume s'observe, de nos jours, parmi les Babines et les Porteurs, deux divisions de la grande famille dénée de l'Amérique septentrionale. Du temps des Pharaons, les dames égyptiennes en deuil devaient se raser les sourcils et déposer leur perruque, comme si, en pareille circonstance, le port même d'une apparence de chevelure eût été, à leurs yeux, une infamie sociale. Et pourtant, quel ethnographe oserait s'appuyer sur une si fortuite similarité de coutumes pour assigner aux Dénés et aux races asiatiques une communauté d'origine avec les anciens Egyptiens ?

J'ai décrit ailleurs les banquets cérémoniaux qui suivent, chez les Porteurs, la crémation des morts. Or, nous

(1) *Celtic, Roman and Greek types*, etc. Trans. Can. Inst., vol. II, p. 181.

lisons que, parmi les Géorgiens, dès qu'un cadavre a reçu les honneurs de la sépulture en présence d'un vaste concours d'étrangers, les hôtes doivent prendre part à un festin digne d'un Pantagruel (1).

Qui n'a entendu parler des pleureuses à gages de l'ancienne Rome? Les mêmes marques d'un chagrin de commande étaient familières aux Juifs, comme elles le sont aujourd'hui à la plupart des tribus américaines, comme elles le sont, à un degré encore plus exagéré, aux Chinois modernes, puisqu'un livre intitulé : *Comment doivent se comporter les vrais Fils du ciel* décerne une mention honorable à une certaine Chinoise qui avait pleuré si bruyamment son défunt mari, que les murs de la cité en avaient croulé.

De plus, nous devons observer que la manière de disposer des morts, que ce soit la crémation, la sépulture ou la momification, n'a rien à faire avec la classification des races. Toutes ces différentes pratiques, ou du moins les deux premières, étaient fréquemment contemporaines chez des peuples étroitement apparentés, ou même, dans plus d'un cas, chez des fractions colimitrophes d'une seule nation. D'un autre côté, des races hétérogènes ont, plus d'une fois, adopté la même manière de traiter les cadavres. Si l'Egypte eut ses momies,

(1) « Des bœufs sont tués, des outres pleines de vin de Kakhétie sont débouchées, et le boire et le manger continuent jusqu'à ce que les hôtes roulent sous la table, je veux dire sur l'herbe, où ils se tiennent accroupis en face des aliments. Un mois après la mort de celui qu'on veut ainsi honorer et au jour anniversaire, les mêmes scènes pathétiques, les mêmes réjouissances recommencent. On parle encore des funérailles d'un certain Déophale... Après un délai de trois semaines, 80 000 personnes se trouvèrent rassemblées dans les enclos des bêtes à cornes, et les cris et les hurlements s'entendaient à plusieurs milles à la ronde. Le banquet dura trois jours pleins, et des troupeaux de bœufs et des moutons furent massacrés pour orner ensuite les broches des cuisiniers. » (Vicomte de Vogüé, dans *Harper's Monthly*, juin 1890.)

on peut en dire autant du Pérou préhistorique et même des îles de la Reine Charlotte, dans la Colombie britannique (1).

On pourrait ajouter à ce qui précède le fait encore plus significatif que l'organisation de la tribu et le système des clans propre aux aborigènes de l'Amérique varient notablement même entre tribus du même groupe ethnologique. Quelques-unes sont gouvernées par l'autorité patriarcale, tandis que d'autres portions de la même race, parfois même des tribus colimitrophes, reconnaissent le principe matriarcal ou le droit de la mère comme la loi fondamentale de leur constitution.

Voudrait-on soumettre à notre considération les titres de la psychologie relatifs à la différenciation des races? On constaterait bientôt que cette science est alors un guide encore moins sûr. Car, bien que nous ne puissions pas reconnaître les mêmes facultés psychiques à tous les peuples, ce n'en serait pas moins outrepasser les bornes de la vérité que de soutenir la congénéité de deux races par cela seulement qu'elles possèdent un égal degré de culture ou de barbarisme. Aristote déclare qu'une nation, chez les Thraces, était si primitive au point de vue psychologique, que son arithmétique n'allait pas au delà du chiffre 4 (2).

D'un autre côté, on nous apprend que les Chiquidos, Indiens de l'Amérique du Sud, ne dépassent point l'unité dans leur système de numération. Pour tout nombre

(1) « Un Indien, qui me servait de guide, me fit voir plusieurs cavernes où les sauvages enterraient autrefois leurs morts. Nous en examinâmes quelques-unes et ouvrîmes plusieurs des boîtes qui contenaient les restes des anciens habitants. Dans chaque cas, nous trouvâmes le cadavre momifié avec les membres repliés absolument de la même manière que les momies mexicaines. » (James Swan, dans le journal de Victoria, *Colonist*, août 1882.)

(2) *Problem.*, sec. XV, 3, t. II, p. 753.

complexe, leur rude langue a recours à des termes de comparaison tels que, par exemple : autant que les yeux d'une personne, autant que les membranes d'une patte de corbeau, autant que les doigts d'une main, et ainsi de suite. Les Tasmaniens peuvent compter jusqu'à deux, mais pas davantage. Les noirs de l'Australie vont un peu plus loin ; ils disent : un, deux, deux-un (trois), deux-deux (quatre); puis ils ajoutent : plus de quatre, c'est-à-dire un nombre indéfini. Or, il est évident que des races d'habitat si distant, si isolé, bien qu'identiques sous le rapport de l'indigence psychique, n'en sont pas moins totalement distinctes au point de vue ethnologique.

L'Egypte avait ses hiéroglyphes, mais le pays des Aztèques avait aussi les siens. Les premiers n'avaient qu'un point de supériorité sur les seconds, puisque les caractères américains, bien qu'en partie idéographiques, étaient aussi phonétiques. Quelques tribus aborigènes du Mexique avaient même fait tant de progrès en culture psychologique, qu'elles avaient inventé un système d'écriture purement phonétique. De plus, les caractères cunéiformes des Assyriens n'ont-ils pas de dignes équivalents dans les signes calculiformes des Mayas ? Et les livres aztèques en parchemin ou en papier maguey ne pourraient-ils pas faire pendant aux rouleaux de cuir des Juifs et des Moabites et aux papyrus des Egyptiens ? Pourquoi ne pas mentionner non plus le précieux calendrier des Aztèques qui reconnaissait les 365 jours de l'année solaire, et celui encore plus compliqué des Mayas, lequel, outre un cycle de 20 ans et un autre de 52 ans, comprenait un grand cycle de 252 ans ? Ces calendriers, provenant de peuples emprisonnés entre deux océans, peuvent certainement figurer avec honneur à côté des cycles zodiatiques de la Perse et de l'Egypte.

Par conséquent, des talents intellectuels d'égale portée ne sauraient servir à prouver une identité raciale. La même remarque s'applique avec autant de force aux qualités comme aux faiblesses morales. Les Bushmen de l'Afrique australe et les aborigènes de l'Australie sont ordinairement mis au rang des créatures intelligentes les plus basses et les plus viles. On ne pourrait pourtant les classer pour cela avec les Caraïbes de l'Amérique méridionale, parmi lesquels les mariages entre père et fille ou entre frère et sœur sont, dit-on, loin d'être rares.

Mais il existe une autre science qui jouit aujourd'hui d'une grande estime parmi les ethnographes, je veux dire l'archéologie. Cependant, même dans les circonstances les plus favorables, cette science ne peut guère déterminer que de très vagues divisions du genre humain, sans compter que, comme son nom l'indique, elle traite presque exclusivement du passé. Hormis, en quelques cas particuliers, aucune relique archéologique, surtout si elle appartient à l'âge de pierre, ne peut indiquer avec tant soit peu de précision la nationalité de l'artisan. Des ruines monumentales seraient peut-être un facteur plus puissant dans l'identification des races primitives. Pourtant, le style propre à ces monuments, les diverses formes de leur ornementation, en un mot, leur architecture particulière, auraient alors plus de valeur que le seul fait de leur existence ; mais il est douteux que même ces détails puissent prétendre au titre de critérium infaillible de certitude ethnologique. De semblables travaux se rencontrent, sous une forme ou sous une autre, dans le monde entier ; et les conclusions ethnographiques auxquelles ils ont jusqu'ici donné lieu sont d'importance inappréciable. Le Mexique a ses pyramides non moins que l'Egypte.

L'honneur de nous avoir laissé des monuments histo-

riques n'appartient pas exclusivement à la Grèce et à l'ancienne Rome ; les américanistes connaissent bien les *Casas Grandes* des Pumas, les temples des Téotihuacans, les ruines de Mitla et les superbes structures de Copan, de Palenque, etc., au Mexique, aussi bien que les murailles cyclopéennes des constructions péruviennnes. Un fait, peut-être ignoré de quelques-uns, est que de semblables ruines monumentales se rencontrent jusqu'au fond des îles les plus reculées de l'océan Pacifique (1).

Quelle leçon nous ont enseignée ces monuments? Pris séparément, quelle nation de l'antiquité nous ont-ils permis d'identifier? Leurs inscriptions nous ont, sans doute, fourni de précieux renseignements ; mais des inscriptions, comme telles, se rattachent à la philologie plutôt qu'à l'archéologie. Dénués d'inscriptions ou de tout style d'ornementation déjà connu de la science, ces

(1) Par exemple, sur l'île de Pâques, qui se trouve à 2500 milles de l'Amérique du Sud, se trouvent de grandes plates-formes en grandes pierres de taille jointes ensemble sans être cimentées et dont les murs, du côté de la mer, ont près de 30 pieds de hauteur et de 200 à 300 de longueur sur une trentaine de largeur. Quelques-unes des pierres taillées ont 6 pieds de long. Des images colossales gisent par terre près du piédestal qui les supportait. Une statue de 8 pieds de haut et du poids de 4 tonnes fut apportée en Angleterre, et se trouve maintenant au Musée britannique. Sur l'île de Tonga, il y a un curieux monument formé de deux blocs rectangulaires de 40 pieds de haut autour duquel une énorme plaque de pierre sert de piédestal à un immense bol de même matière. Dans l'île Ponape, une des Carolines, il y a de grandes ruines, dont la principale représente une espèce d'enclos de 300 pieds de longueur et dont les murs sont composés de prismes basaltiques. On trouve des ruines de moindre importance sur les îles Ponape et Kusaie, dans le même groupe. Dans les îles Larron et Voleur se dressent des colonnes de pierre hautes de 14 pieds, surmontées d'une pierre semi-globulaire de 6 pieds de diamètre. Dans les îles Senidoine se trouvent aussi des monuments gigantesques. (Condensé du *Dominion Illustrated*, 6 décembre 1890.)

restes architecturaux n'ont guère d'autre importance que d'attester la soif d'immortalité innée au cœur de l'homme. Ce ne sont que de muets témoins d'un passé dont ils ne peuvent révéler les secrets.

Mais, du moins, que penser des mounds ? Ces tumuli ne sont-ils pas de caractère distinctement américain et ne peuvent-ils pas prétendre à une très grande importance ethnographique ? Tout d'abord, l'Amérique n'est point le pays exclusif des mounds ; on en trouve ailleurs et en grand nombre, ne serait-ce qu'en Chine et en Écosse, par exemple (1). En second lieu, ces monuments grossiers n'ont de valeur ethnique que celle qui revient de droit aux reliques archéologiques qu'ils recèlent souvent dans leur sein. L'idée d'une race spéciale de bâtisseurs de mounds, bien qu'encore vivace en certains quartiers, s'évanouira le jour où le public savant se convaincra, avec les premiers archéologues américains, que « les liens déjà découverts rattachant directement les Indiens aux peuples qui élevèrent ces monuments sont si nombreux et si solides que les deux prétendues races n'en font évidemment qu'une (2) ».

J'ai groupé, dans un autre essai (3), une telle série de faits des plus authentiques en faveur de cette thèse, que je n'ai personnellement pas l'ombre d'un doute qu'elle ne soit la seule vraie. Au fur et à mesure que les résultats des explorations dirigées par les spécialistes de Washing-

(1) « Entre Kalgan et Yucho, on voit des anciens mounds en groupes sur la plaine ou isolés sur des éminences. Ces derniers ressemblent à des tours à signaux, tandis que les premiers suggèrent l'idée de tombes. Ils ont environ 30 pieds de haut, sont de forme circulaire ou ovale et leurs groupes semblent fortuits et sans idée préconçue. » (Mark Williams, *Smithsonian Report*, part. I, p. 907, 1885.)

(2) *Work in Mound Exploration of the Bureau of Ethnology*, Washington, p. 11, 1887.

(3) *Notes archeological, industrial, commercial on the Western Dénés*, Toronto, 1894.

ton seront divulguées, je suis persuadé que, seuls, les esprits entichés de leurs idées préconçues pourront refuser de croire que, dans la plupart des cas, les mounds ont été élevés par les ancêtres immédiats des Indiens établis dans leur proximité lors de la découverte de leur pays. Or, comme ceux-ci appartiennent à des groupes ethnologiques différents, leurs travaux ne sauraient être invoqués comme faisant autorité en fait de classifications raciales.

Reste la mythologie. Sa place légitime dans l'estime de l'ethnographe ne peut être bien élevée ; certains mythes sont, on le sait, d'une diffusion à peu près universelle. Ensuite, la théogonie même d'un peuple peut céder sous la pression latente exercée par des nations étrangères au moyen de migrations, de captivités ou de commiscégénation. J'ai observé moi-même quelques cas où la mythologie d'un peuple a été en grande partie empruntée à une tribu hétérogène.

Mais, remarquera le lecteur, quel peut être l'objet de ce qui précède à moins que ce ne soit de jeter le discrédit sur les différentes sciences mentionnées ? Loin de moi pareille présomption. Chacune d'elles a certainement sa sphère d'utilité ; il arrive fréquemment que la langue de quelque nation de l'antiquité nous est si complètement inconnue qu'on ne peut même hasarder la moindre supposition à son endroit, et alors l'archéologie est le seul moyen, tout imparfait qu'il soit, d'identifier une race. Il peut se faire aussi que l'apport de quelqu'une de ces sciences peut, par la quantité de ses éléments ou leur importance exceptionnelle, devenir, à défaut de tout autre témoignage, un véritable critérium de certitude ethnologique. Dans tous les cas, ces sciences jouissent d'une force corroborative qui n'est point à dédaigner. Mais je dois répéter qu'aucune d'elles, prise sé-

parément, ne peut passer pour un guide infaillible quand il s'agit de différencier ou d'identifier les races humaines. A la philologie seule est réservé le privilège de remplir ce rôle avec avantage, et ceci s'entend naturellement des cas où, par ailleurs, tout document historique fait défaut (1).

C'est là, je crois, un fait à peu près reconnu en ce qui regarde l'ethnologie américaine. Voici ce que dit le docteur Brinton des indigènes de l'Amérique : « Ces stocks nous offrent, sans aucun doute, la base la plus sûre de la classification ethnique des tribus américaines, la seule base, en réalité, qui possède quelque valeur. Les efforts tentés jusqu'ici en vue d'établir une classification basée sur les limites géographiques, les particularités politiques, les traits physiques des peuples, ou bien, sur la forme du crâne, ou relativement au degré de sauvagerie ou de civilisation, ont tous été sans résultats satisfaisants. On ne peut subdiviser la race qu'en prenant la linguistique pour guide. Une similarité d'idiome suppose généralement identité de descendance et uniformité d'avantages psychiques. Sans doute, l'histoire du monde nous révèle plus d'une mutation forcée de la langue d'un peuple ; mais cette imposition a toujours été accompagnée d'une infiltration de sang correspondante (2). »

(1) L'histoire rapportant quelques rares exceptions, cette dernière restriction est nécessaire. La plus importante de ces exceptions est celle de la nation juive, dont les membres perdirent leur idiome particulier lors de la captivité de Babylone. A leur retour au pays de leurs ancêtres, leur langue devint le syro-chaldaïque, et, après les conquêtes d'Alexandre, le grec devint le dialecte familier aux personnes instruites et généralement aux habitants des villes. D'un autre côté, le fait qu'on ne peut reconnaître les restes des dix tribus à leur langage ne milite point contre ma thèse, puisque je parle de nations comme telles et non de bandes d'individus qui ont fini par être absorbées par les peuples au milieu desquels elles se sont établies.

(2) *The American Race*, p. 57

Par race, le docteur Brinton entend ici l'agrégat des aborigènes du nouveau monde. Par conséquent, la subdivision de race dont il parle équivaut à la classification primaire des Indiens en stocks distincts.

Quant à la mutation du langage, elle peut s'effectuer de deux manières : premièrement par la violence, le droit de conquête et une législation coercitive, c'est le cas des Irlandais et des Polonais. Mais alors l'histoire relate généralement la raison de pareilles altérations linguistiques. Or, on doit se rappeler que ma thèse ne porte que sur les cas où tout document historique fait défaut. En second lieu, le dialecte national peut s'altérer de lui-même, se désagréger graduellement, insensiblement, par l'effet du temps, une croissance naturelle, un perfectionnement logique ou même ce que j'appellerai une sorte de persuasion morale exercée par le plus fort au détriment du plus faible.

Pas n'est besoin de beaucoup d'érudition pour s'apercevoir que ces mutations linguistiques sont elles-mêmes le meilleur des critériums ethnologiques. Prenons, par exemple, les soi-disant idiomes romans ; on peut facilement reconnaître dans leurs parties componentes des traces indubitables des divers stocks dont l'amalgame est devenu ce que nous appelons aujourd'hui *les langues latines*. Cette tâche est même plus facile encore relativement à l'anglais (1), qui est la preuve la plus péremptoire du sang saxon et normand qui coule dans les veines de la nation britannique. Dans de tels mélanges, les formes linguistiques accidentelles et les mots de moindre importance peuvent disparaître ; les racines des dialectes primitifs resteront et se feront aisément reconnaître.

La suprême importance de la philologie est donc évi-

(1) L'original du présent essai est en anglais.

dente. Qu'on me permette de la démontrer plus clairement encore, s'il est possible, à l'aide d'un exemple tiré de mon pays d'adoption. Inutile de parler ici de la manière dont les ethnographes américains ont découvert l'identité raciale des Iroquois et des Chérokees. Ce n'est un secret pour personne, que, dans ce cas comme dans tant d'autres, la linguistique a fourni la clef qui a permis de résoudre le problème. Que le bienveillant lecteur veuille bien se reposer maintenant des excursions scientifiques dans lesquelles je me suis permis de l'entraîner ; nous allons étudier ensemble une des races américaines les plus intéressantes, je veux dire la race dénée.

(*A suivre.*)

NOUVELLES DIVERSES

Pendant le mois de décembre, le T. R. P. Général a fait la visite de nos établissements de Belgique et de Hollande.

Il quittait Paris le 3, accompagné du R. P. Tatin, et se rendait directement au scolasticat de Liège. De là, il a visité successivement le noviciat de Saint-Gerlach, le juniorat de Saint-Charles, le jeune noviciat de Saint-Joseph, au Bestin. Il a fait aussi le voyage d'Anvers pour saluer M. Wegimont, notre insigne bienfaiteur, et lui offrir les remerciements de la Congrégation et des Sœurs de la Sainte-Famille. En passant, il a vu la communauté de l'Espérance, récemment fondée à Lierre, près d'Anvers. Il a pu également, pendant son séjour au scolasticat, visiter les établissements que la Sainte-Famille possède dans la ville de Liège.

Partout notre bien-aimé Père a reçu l'accueil le plus empressé et les témoignages de la plus filiale affection. A l'ouverture d'une séance de bienvenue, un scolastique lui exprima, en fort bons termes, les sentiments qui doivent animer tout Oblat à l'égard du Père de la Famille. Au juniorat de Saint-Charles, un rhétoricien les lui exprima dans une adresse en latin, que nous donnons plus bas. Les lecteurs des *Missions* seront heureux, nous n'en doutons pas, de connaître les sentiments de ces chers junioristes à l'égard de la Congrégation et de son chef. Nous ne répondons pas de donner toutes les expressions de cette adresse, mais nous sommes sûr d'en reproduire très exactement le sens.

Pendant son séjour dans ces diverses maisons, le T. R. P. Général a pu adresser la parole soit à la communauté réunie, soit à chaque catégorie : aux Pères, aux Frères scolastiques, aux Frères convers, aux junioristes. Plusieurs même ont pu le voir en particulier. Au scolasticat, tous ont pu avoir un entretien avec le P. Général ou avec le P. Assistant.

Notre bien-aimé Père a été heureux de constater que nos maisons de Hollande et de Belgique continuent à prospérer. A Liège, la nouvelle église sera un vrai monument ; on y travaille avec activité et tout fait espérer qu'elle sera consacrée et ouverte au public vers les fêtes de Pâques. Le personnel de la communauté atteint le chiffre de 135 personnes : 8 Pères professeurs, 115 scolastiques et 12 Frères convers. A Saint-Gerlach, il y a 3 Pères, 22 novices scolastiques, avec plusieurs Frères convers, profès et novices. Saint-Charles compte 170 junioristes, une vingtaine de professeurs et environ 40 Frères ou aspirants convers. Au Bestin, le noviciat de Saint-Joseph, fondé au mois de juillet dernier, nous offre un personnel plus restreint : 2 Pères, 6 novices scolastiques, 3 novices convers et quelques profès scolastiques et convers. Mais, s'il n'est qu'à ses débuts pour le personnel, ce noviciat est, dès à présent, complet et parfait au point de vue matériel. La maison est admirablement adaptée à sa destination.

Partout, dans ces maisons, la vie religieuse est en plein exercice : régularité, piété, application au travail, bon esprit, c'est ce qu'a pu constater notre bien-aimé P. Général et ce qui a été pour lui une source de consolations. Aussi reprenait-il le chemin de Paris le 22 décembre, emportant dans son cœur un doux souvenir des quelques jours passés au milieu de cette nombreuse jeunesse, qui donne de si belles espérances pour la Famille.

Reverendissime Pater,

Maximam sane nobis affert voluptatem tuæ inter nos Paternitatis, necnon R. P. Assistentis meritissimi et dilecti Patris Provincialis præsentia desideratissima. Quid enim amanti filio dulcius, quam patrem secum habere, patrem quidem amoris plenum, plenum benevolentiæ? Jamvero hujusmodi te, reverendissime Pater, fuisse patrem, res est apud nos aperta, et nemo est nostrûm qui pium erga te amorem non sentiat, qui filium tuum esse non glorietur.

Quis ignoret profecto quantam salutis nostræ servandæ atque augendæ curam egeris, quam fervidas pro nobis quotidie preces effuderis, quantos denique ceperis labores, ut hæc semper vigeat domus, ut recens adolescat Germaniæ provincia, ut novus ubique splendor accrescat Societati, quæ in mundum universum operarios misit, qui laborent in vinea Domini, sive ad prædicandum Evangelium Gentibus vel ovibus quæ perierunt domûs Israel, juxta illud : Evangelizare pauperibus misit me; sive ad eos informandos et edocendos qui missionum opus brevi sunt suscepturi. Inter hæc autem, nihil tantam ad te, quantam hæc nova Germaniæ provincia curam expetivit, quæ te Supremo Moderatore orta est, quamque splendidissimum administrationis tuæ ornamentum in æternum fore speramus, cùm nemini sit ignotum, quibus nos extuleris laudibus et coram nobis ipsis nec verbo parcius absens, ut Horatius ait poeta.

Quantas igitur tibi, reverendissime Pater, pro tanta benevolentia atque benignitate, pro tot beneficiis quæ a liberalitate tua accepimus, gratias unquam rependere poterimus? Hoc certe pium erga te implebimus debitum, si tuæ in nos voluntati quam obsequentes nos ostenderimus. Quid enim a nobis tu, reverendissime Pater, me-

rito jure postulas, nisi ut digne semper ambulemus vocatione, ad quam vocati sumus, ut earum quas a Deo accepimus gratiarum nunquam obliviscamur, ut fraterna nos invicem dilectione diligamus, ut tandem cum studiis tum orationi instanter instemus. Idipsum profecto erit quod tibi libenti animo polliceamur.

Aspice oculos nostros, in te conversos, gaudio renitentes et lætitia ; vide corda nostra quæ te filiali prosequuntur amore, simul ac Societatem quæ te præsidem feliciter habet, quæ nos omnes uti filios materna fovet caritate et cujus majorem semper in dies fecunditatem ardenter cupimus. Aspice denique nos omnes circumstantes, qui tibi conclamare videmur : Ecce ego, mitte me. Omnes enim parati sumus vitam pro fratribus extra viam salutis errantibus ponere, parati sumus sanguinem effundere pro fide catholica, pro Domino Nostro Jesu Christo, qui te, admodum reverende Pater, diu incolumem servet et sospitet ad multos annos.

— La T. R. Mère Marie-Raphaël Tignet, directrice générale de la Sainte-Famille, se trouve depuis plusieurs mois dans un état de santé qui cause à son entourage et à toute l'Association les plus vives sollicitudes. Vers la fin de janvier, le T. R. P. Général, sur des dépêches alarmantes, dut prendre inopinément le chemin de Bordeaux. Il en revint pour la retraite de la Maison générale. L'état de la vénérée malade continue à être très grave et nous la recommandons aux prières de nos lecteurs. Les membres de la Congrégation se feront un devoir de partager l'anxiété de la Sainte-Famille et de rappeler au saint autel le nom d'une malade que recommandent de si belles vertus et à laquelle se rattachent de si graves et de si nombreux intérêts.

— Le R. P. Augier, Cassien, visiteur général, de re-

tour d'Australie à Ceylan, visite le vicariat de Jaffna et s'acheminera bientôt probablement vers le vicariat de Colombo.

— La retraite de la maison générale a été prêchée par le R. P. Yungbluth, supérieur de Saint-Andelain. Plusieurs Pères de la maison du Sacré-Cœur y ont pris part avec leur supérieur. Y assistaient également le R. P. Coubrun, supérieur de la maison de Talence, et le R.P. Combaluzier de la maison de la rue de Berry, à Bordeaux.

Le jour de la clôture, le 17 février, au repas de famille, le R. P. Lémius, Jean-Baptiste, adressa quelques paroles au T. R. P. Général. Rappelant un mot dit en conférence par le T. R. Père, durant la retraite, le supérieur de Montmartre remercia le Supérieur général de nous avoir rappelé que les Oblats doivent être avant tout les hommes de la pensée et des désirs du Souverain Pontife. Ce sont nos traditions de suivre *les directions pontificales*.

— Le R. P. Paul Bonnet, nouvel éditeur de Capreolus, reçoit les plus précieux encouragements : S. Ém. le cardinal Satolli ; NN. SS. d'Avignon, de Tours, de Trèves, le T. R. P. Général l'ont félicité. Le R. P. Berthier, dominicain, professeur à l'Université de Fribourg, lui écrit :

Il y a bientôt quinze ans que j'avais projeté avec Mgr Bourret (à Monthoux, chez Mgr Mermillod), une réédition de Capréolus. Il n'y a pas un mois, j'en parlais à un imprimeur de Rome, et les choses semblaient s'acheminer. Voici maintenant votre prospectus annonçant que vous commencez le travail. Permettez moi de vous offrir mes félicitations les meilleures. Vous rendez un très grand service à la véritable science, et vous aurez contribué pour une bonne part à nous faire au moins soupçonner combien s'est effroyablement appauvrie la théologie dans le monde entier, et surtout en France depuis trois siècles, et en particulier depuis cent ans, depuis que trop souvent le prêtre fait sa théologie chez le publiciste laïque, tant ses *manuels* lui sont insignifiants.

1897

MISSIONS

DE LA CONGRÉGATION

DES OBLATS DE MARIE IMMACULÉE

N° 138. — Juin 1897

MISSIONS ETRANGÈRES

VICARIAT DE COLOMBO.

LETTRE DU R. P. MASSIET AU T. R. P. SUPÉRIEUR GÉNÉRAL.

Pussellawa, 1er janvier 1897.

Mon très révérend et bien-aimé Père,

En passant à Colombo, le R. P. Augier m'a chargé de vous envoyer le récit de la visite de notre bien-aimé provicaire à travers le district de l'Akkareipattou. Je venais de terminer la visite des chrétientés de la Mission de Kalpentyn et j'étais rentré à Sainte-Anne depuis quelques jours quand je reçus du R. P. Le Can une lettre par laquelle il m'annonçait que le R. P. Provicaire et le R. P. Supérieur du district m'attendaient à Puttalam. Je m'y rendis aussitôt, et je trouvais là nos supérieurs décidés à entreprendre la visite du district malgré la pluie, qui, cette année, a commencé plus tôt que d'habitude.

Ils pensaient finir cette visite en quelques jours ; le R. P. Provicaire avait six jours à peine à nous consacrer. N'étant jamais venu dans ce pays, il croyait, sans doute, que les voyages y étaient aussi faciles que du côté de Colombo, où le chemin de fer et les voitures circulent dans toutes les directions ; il ne devait pas attendre longtemps avant d'être désabusé de ses convictions. A 4 heures, nous nous rendîmes sur le bord du lac pour prendre le bateau qui devait nous conduire à Étale. Pendant deux longues heures, nous attendîmes les bateliers, qui arrivèrent enfin, et à 6 heures, nous mîmes à la voile. Il était 10 heures du soir quand nous atteignîmes le rivage opposé à Puttalam, et, malgré le grand nombre de charrettes qui attendaient, à Étale, l'arrivée du bateau, nous n'en pûmes trouver une seule pour nous conduire à Sainte-Anne. Force nous fut de faire la route à pied. Le R. P. Provicaire et le R. P. Sergent, dont le climat n'a pas encore altéré les forces, firent le trajet en moins de deux heures et arrivèrent à Sainte-Anne dix minutes avant minuit, juste à temps pour prendre une bouchée, tandis que votre serviteur, moins leste, ne les rejoignait qu'à minuit et demi. Le lendemain matin, après avoir dit la sainte messe, nous nous mîmes en route pour Kalpentyn. Un bateau nous attendait à Palakuda. La distance est de 10 milles à peine; avec un bon vent on la franchit en moins de deux heures ; mais, ce jour-là, le vent se mit à souffler du nord ; il fallut tout le temps aller à la perche en côtoyant le lac, et, après avoir été rôtis toute la journée par un soleil tropical, nous arrivâmes à Kalpentyn vers les 9 heures du soir. Le R. P. Provicaire pensait pouvoir aller visiter de là les églises de Karativou; mais, en apprenant l'impossibilité absolue de nous rendre dans cette île, qui se trouve à plus de 20 milles de Kalpentyn dans la direction

de Mannar, il renonça à son projet et il fut décidé que le lendemain nous visiterions, dans la matinée, Dutch-Bay et Mutival, réservant l'après-midi pour Kandakuly. Le même bateau qui nous avait amenés la veille devait nous conduire dans la baie des Hollandais. Nous partîmes de bon matin, l'estomac lesté d'un peu de café noir, et nous arrivâmes à Dutch-Bay à 1 heure de l'après-midi ; la distance est de 5 milles à peine. Après avoir visité la hutte qui sert d'église provisoire, dit quelques mots aux bons Paravers de l'endroit et leur avoir promis une école et des secours pour bâtir leur église, deux fois enlevée par la mer, nous remontâmes en bateau et fîmes voile pour Mutival. Il était 3 heures quand nous y abordâmes. L'église visitée, nous nous disposions à partir quand on vint me chercher pour administrer les derniers sacrements à une mourante, à 2 milles de là. Le R. P. Provicaire et le R. P. Supérieur continuèrent leur route sur Kalpentyn par mer, pendant que je courais voir la malade. Ils arrivèrent à 7 heures du soir. Le dîner, préparé dès le matin, avait eu le temps de refroidir; ils le trouvèrent cependant excellent. Une heure après, j'arrivais éreinté d'une course de 6 milles à travers le sable ; la faim était passée ; j'avais plus besoin de sommeil que de nourriture; aussi ne me fis-je pas prier pour gagner ma chambre et m'étendre sur ma natte. Le lendemain, dimanche, le P. Provicaire célébra la messe de paroisse pendant que j'adressais quelques paroles à mes chrétiens. L'après-midi, nous retournâmes à Sainte-Anne, où nous arrivâmes à 10 heures du soir; nous avions été obligés de laisser de côté Kandakuly, l'une des seules chrétientés de ma Mission qui possède une église en pierre, bâtie il y a une vingtaine d'années par Mgr Mélizan.

Le lendemain, nous voulions visiter la partie sud du

district, pensant faire en charrette à bœufs le trajet de Sainte-Anne à Étale : mais nous comptions sans nos bœufs ; pendant la nuit, l'un d'eux avait pris la clef des champs et était allé faire une petite promenade de 22 milles à Puttalam. La voiture de Saint-François fut donc de nouveau mise en réquisition et le R. P. Provicaire put goûter à loisir les avantages d'un voyage à pied sur le sable sous un soleil brûlant. Il visita, en courant, Saint-Antoine-des-Bois, Palakuda, Étale et Samboukoulans, et, vers midi, nous nous trouvions de nouveau sur le bord du lac, en route pour Narakaly. Nous arrivâmes en face de l'église vers les 3 heures de l'après-midi. Mais, comme l'eau était basse, le bateau ne put approcher du rivage et, pendant un demi-mille environ, nous eûmes à traverser, dans l'eau et la boue jusqu'aux genoux. A Narakaly, nous nous arrêtâmes une demi-heure environ, le temps de visiter l'église et l'école et de préparer une charrette à bœufs, qui devait nous conduire à Tétapalai. A peine nous étions-nous remis en route que la pluie se mit à tomber et ne cessa plus jusqu'à notre arrivée à Tétapalai, à 9 heures du soir. Nous visitâmes cependant, en passant, Mambury, Navatkadou et Tallouvai. Le soleil se couchait au moment où nous quittions cette dernière église ; il fallut désormais chercher sa route dans l'obscurité ; aussi rien d'étonnant que nous perdîmes deux fois le sentier dans les forêts qui avoisinent Tétapalai. Nous y arrivâmes enfin et trouvâmes le P. Fendenheim, qui ne nous attendait guère, surtout à cette heure et par un temps pareil.

Le R. P. Supérieur et moi nous nous dispensâmes, le lendemain, d'accompagner le P. Provicaire à Nallantallouvai, chrétienté située à 4 ou 5 milles de Tétapalai, Partis à 7 heures du matin, à pied, les RR. PP. Bell et Fendenheim firent cette course dans la matinée et ren-

trèrent à midi. Tous deux étaient tellement fatigués et brûlés par le soleil, que nous eûmes peur pendant quelque temps qu'ils n'eussent attrapé un coup de soleil. Le P. Fendenheim surtout en fut malade, je crois, pendant plusieurs jours. Avis aux jeunes missionnaires et aux supérieurs nouvellement nommés de ne pas tenter de nouveau cette expérience. A 3 heures, nous partîmes pour aller rejoindre notre bateau au pont de Palavi. Les fortes pluies de la nuit précédente avaient rompu le pont et grossi tellement la rivière qu'il était impossible de la remonter en bateau. Après plusieurs essais infructueux, nous dûmes nous résigner à faire en charrette à bœufs le trajet de Palavi à Moundel. Mais où trouver une charrette et des bœufs ? Un de nos domestiques partit en chercher à Chetty-Chena, à 3 milles de là. En attendant, le P. Provicaire et le P. Sergent partirent à pied pour Madurankouly où ils m'attendraient pour souper. Je restais seul avec les bagages attendant la charrette qui n'arriva qu'à 1 heure du matin. A 3 heures et demie, je rejoignis mes compagnons de voyage à Madurankouly. Pendant qu'ils prenaient le frugal souper que je leur apportais, je m'étendis sur ma natte et cherchai à rattraper le sommeil que j'avais perdu sur la route de Palavi.

A 6 heures du matin, nous remontions de nouveau dans notre charrette pour continuer notre route sur Moundel. Vous ignorez, sans doute, ce que c'est que ces charrettes dont vous avez si souvent entendu parler, mais dont je n'ai jamais lu la description dans nos Annales. N'allez pas vous figurer un de ces lourds « omnibus » qui faisaient le service de ville en ville avant l'invention des chemins de fer. Encore moins une des belles calèches ou voitures qui parcourent les rues de Paris. Rien de plus simple que la charrette à bœufs

de Ceylan. Deux grandes roues supportant trois pièces de bois, dont celle du milieu, plus longue que les deux autres, séparant les bœufs, forment la base de cette machine patriarcale. Quelques planches mal jointes forment le tablier. Une barre transversale repose sur le cou des deux bœufs qu'on dirige au moyen d'une corde passée dans les narines. La charrette est recouverte de feuilles de cocotier fixée à des bambous recourbés; cela ne ressemble pas mal à un immense catafalque. Cette charrette, véritable maison roulante, contient souvent tout l'avoir du missionnaire : sa malle, ses caisses, ses ustensiles de cuisine et autres bagages tapissent le fond du véhicule. Le tout est recouvert de paille pour les bœufs, et quand il peut y trouver de la place pour lui-même, le missionnaire se hisse comme il peut dans ce puits horizontal.

Heureusement, dans cette visite, notre bagage se réduisait à peu de chose. Une petite caisse contenant les effets du P. Provicaire, deux sacs de voyage et le panier aux provisions. Nous étions donc partis de Madurankuly à 6 heures du matin. Nous n'avions pas fait 200 mètres que l'esse de l'essieu se brise. Il faut la remplacer, cela nous prend une demi-heure d'arrêt. Enfin, nous repartons à 6 h. 30. Nous avions fait environ un demi-mille quand la roue cède; impossible d'aller plus loin. Une heure se passe à chercher une autre charrette. On en trouve une enfin et nous voilà repartis. Au troisième mille, la route commence à devenir mauvaise ; l'inondation a emporté le gravier et, en beaucoup d'endroits, la route elle-même a disparu. Un peu plus loin, l'eau s'est creusé un ravin de plusieurs mètres de large; il faut faire un détour assez long dans les rizières pour aller reprendre la route. Tout le pays est sous eau; on dirait une vaste mer qui couvre le pays; à peine quelques cocotiers et

de rares arbustes montrent leurs têtes au-dessus de l'eau. Trois fois nous quittons la route pour tourner les ravins creusés par l'inondation. Enfin nous arrivons, au douzième mille, près d'un pont jeté sur un torrent qui s'est changé en rivière ; le pont est emporté, et les coolies du gouvernement cherchent à rétablir les communications entre les deux rives. Grâce à eux, notre charrette passe sans encombre, les bœufs traversant à la nage et les coolies transportant notre charrette pièce par pièce sur l'autre rive. Un demi-mille plus loin, ils nous rendent le même service, un autre pont se trouvant emporté. Enfin, il ne nous reste plus qu'un ravin à traverser; mais, celui-là, impossible de le tourner; il faut, coûte que coûte, le prendre de front au risque de chavirer dans l'eau et la vase. Les bœufs s'avancent comme à regret dans ce torrent. Le conducteur crie, frappe, les pousse du pied, leur froisse la queue, rien n'y fait; la charrette s'embourbe au beau milieu; pendant qu'un bœuf tire à droite, l'autre se lance à gauche. Je vois le moment où bœufs, missionnaires, charrette et bagages, tout va être jeté pêle-mêle dans le ravin. Heureusement quelques braves Cyngalais, qui se trouvaient là, viennent nous tirer d'embarras et, après bien des efforts, nous sortîmes tant bien que mal du bourbier. Il était midi et demi ; le soleil dardait ses rayons sur nos têtes et nos estomacs criaient famine. Enfin, la route devient meilleure et il ne nous reste plus que 3 milles à faire. Nous arriverons avant 2 heures à Moundel. Pendant que nous faisions ces raisonnements, l'un de nos bœufs se couche au beau milieu de la route; il trouvait sans doute qu'il en avait assez fait pour une matinée. Ni coups, ni caresses, rien ne réussit à l'émouvoir. Il avait pris son parti de rester là; force nous fut de prendre le nôtre. Le bois ne manquait pas autour de nous; bientôt le feu pétilla sur le

bord de la route et le pot-au-riz ne tarda pas à bouillir. La chaleur était insupportable ; nous ne savions où nous réfugier pour échapper à ce soleil de plomb qu'aucun vent ne venait tempérer. Bientôt la popote fut prête et nous étions à la déguster, quand tout à coup le vent d'ouest se leva, le tonnerre se mit à gronder et, en moins d'une demi-heure, une pluie torrentielle commença à tomber. Nos bœufs, rafraîchis par cette ondée inattendue, ne se firent pas tirer l'oreille pour se remettre en route et, à 3 heures et demie, nous arrivions à Moundel. Le R. P. Provicaire et le R. P. Sergent visitèrent l'église et le village pendant que je cherchais un bateau pour traverser le lac. Une demi-heure après, nous voguions à pleine voile vers Bambipatam, où nous arrivâmes au coucher du soleil. Inutile de vous dire que la conversation ne fut pas longue ce soir-là. Nos prières dites, chacun s'étendit sur sa natte, et, très peu de temps après, le silence n'était plus rompu que par les ronflements des voyageurs épuisés et éreintés.

De grand matin, nous reprîmes le bateau pour aller visiter Kattaikadou. De là le R. P. Provicaire voulut aller voir l'église Saint-Pierre, à 2 milles de Kattaikadou. Ce n'était pas chose facile ; le pays entier était sous eau, les routes avaient disparu, l'endroit où se trouvait le village n'était indiqué que par un bouquet d'arbres dont les têtes s'élevaient un peu plus haut que celles des arbustes assez clairsemés dans la campagne inondée. La difficulté ne devait pas arrêter notre vaillant provicaire. Portant ses bottes à son cou, il marchait en tête de la caravane, suivi à distance par le R. P. Sergent, tandis que moi-même j'admirais de loin leur dextérité à patauger dans l'eau et la vase jusqu'aux genoux. Sûrement, mon très révérend Père, vous auriez rencontré le R. P. Bell dans ce curieux accoutrement, que jamais vous ne l'auriez

pris pour l'administrateur de l'archidiocèse de Colombo ; vous vous seriez plutôt cru en présence de quelque brigand calabrais à la recherche de butin, ou d'un bandit corse poursuivi par les gendarmes. Enfin, il put se vanter d'avoir vu l'église de Saint-Pierre, une misérable hutte dont la construction n'a pas dépassé 50 francs, mais qu'il trouva charmante en comparaison des taudis qui servent d'églises à Dutch-Bay, Étale et ailleurs.

A 2 heures de l'après-midi, nous étions de retour à Bambipatam. A 6 heures du soir, nous nous rendîmes à Oudappou, dernier village de l'Akkaraipattou, où nous passâmes la nuit. Le lendemain matin, nous nous séparâmes pour rentrer, les RR. PP. Bell et Sergent, à Chilou, et moi-même à Sainte-Anne. Le courant m'étant favorable, je suivis la rivière jusqu'au lac de Puttalam, et j'arrivais le lendemain, à 7 heures du matin, à Palakouda, d'où j'eus hâte de rentrer à Sainte-Anne. Le R. P. Provicaire continua sa visite à travers le district de Kurunegala, où il rencontra, paraît-il, bien d'autres accidents du genre de ceux rapportés plus haut. Une plume plus habile que la mienne en écrira sans doute le récit pour nos *Petites Annales.*

En terminant, mon très révérend Père, permettez-moi de vous offrir, avec mes vœux et souhaits d'une bonne année, l'hommage d'un cœur qui vous est tout dévoué.

Votre enfant en J. et M. I.

Ch. Massiet, o. m. i.

PROVINCE DU CANADA.

JUNIORAT DU SACRÉ-CŒUR, OTTAWA.

LETTRE DU R. P. HARNOIS, DIRECTEUR, AU R. P. CASSIEN AUGIER.

Très révérend et bien-aimé Père,

Je sais que je suis en retard pour mon rapport du juniorat. Je sais, en même temps, que je vous contrarie un peu, puisque votre plus grand désir doit être de connaître en détail l'état des différents juniorats confiés à votre sollicitude. Cependant, je dois vous dire que c'est bien là, à moi aussi, tout mon désir. D'abord, pour la propre satisfaction d'un devoir accompli, puisque l'obéissance m'a imposé cette charge, et, de plus, pour répondre à un besoin de mon cœur. Un Père n'aime-t-il pas à parler de ses enfants ! à faire connaître leurs travaux, leurs progrès, leurs dispositions de l'esprit et du cœur ! Mais, comme le temps des vacances n'est pas, pour un directeur de juniorat, un temps de repos, mais bien celui d'un plus grand labeur, puisqu'il exige une plus grande surveillance et une plus grande sollicitude de sa part, j'ai dû remettre forcément jusqu'à aujourd'hui l'accomplissement de ce devoir.

Mais, mon très révérend Père, pour vous dédommager de ce retard, tout en vous parlant de l'état actuel de notre juniorat du Sacré-Cœur, je me propose, avec l'aide du travail déjà fait par le R. P. Brault, de vous donner l'historique du juniorat du Canada, depuis sa première création au noviciat de Notre-Dame des Anges, en 1871, jusqu'à aujourd'hui.

Le juniorat du Canada eut un bien humble commencement et passa par une longue série d'épreuves avant d'entrer dans la voie du progrès où nous le voyons au-

jourd'hui. Il a été grain de sénevé; puisse-t-il devenir un grand arbre, comme tant de ces œuvres sorties pour ainsi dire du néant, qui se développent et grandissent d'une manière admirable sous la bénédiction de l'Esprit-Saint qui les a inspirées !

En 1871, le R. P. Vanderberghe, d'heureuse mémoire, étant alors provincial, et le R. P. Lebret, maître des novices, un jeune homme, Jérémie Kieran, fut admis dans la maison du noviciat de Notre-Dame des Anges, à Lachine, pour y commencer ses études classiques. Il y fut bientôt suivi par quelques jeunes gens qui n'imitèrent pas tous sa persévérance.

Le juniorat, confié d'abord à la direction du R. P. Lemoine, puis à celle du R. P. Amyot, se maintint à Lachine jusqu'au mois de septembre 1876, où il fut transféré au collège d'Ottawa. La difficulté de diriger deux communautés dans une même maison, jointe à l'embarras de trouver un personnel de professeurs suffisant, décida les supérieurs à envoyer leurs jeunes élèves suivre les cours du collège d'Ottawa. Au reste, ce dernier établissement venant d'être agrandi notablement, offrait un local assez spacieux pour l'installation des junioristes. On affecta à cette fin le quatrième étage de ce qui est maintenant l'aile centrale de l'Université. Nos junioristes avaient là leur oratoire, leur salle d'étude, leur salle de récréation et leur dortoir. Au même étage était aussi la chambre de leur directeur. Une petite salle du soubassement leur servait de réfectoire.

Le juniorat de Lachine, malgré son peu d'importance apparente et sa courte durée, produisit cependant quelques fruits, à savoir : les FF. Kieran et Choquet, morts tous deux Oblats profès ; les RR. PP. Despatis, Émery, Paquette (M.), Brault, Magnan (Jos.), Desmarais, Jeston et Lemoine (George). Les trois derniers allèrent finir

leurs classiques à Ottawa. Arrivés à la capitale, les junioristes eurent pour premier directeur le R. P. Ph. Provost, qui fut maintenu dans sa charge pendant une année. En septembre 1877, il fut nommé procureur du collège à la place du R. P. Harnois, qui devint à son tour directeur du juniorat. Le R. P. Harnois garda la direction des junioristes jusqu'en 1882, où il fut envoyé à la desserte de l'église de Hull et remplacé par le R. P. Van-Laar. Disons, en passant, que les junioristes actuels doivent presque tous les volumes qui forment leur bibliothèque, environ 900, à la première administration du R. P. Harnois.

En 1885, la direction du juniorat passa, pour trois ans, des mains du R. P. Van Laar, nommé procureur du nouveau scolasticat, aux mains du R. P. Dontenville.

En 1888, les junioristes, réduits à un petit nombre, quittèrent le local qu'ils avaient occupé dans le collège; ils cessèrent d'avoir leur règlement particulier et furent entièrement confondus avec les élèves.

Le juniorat, installé de 1876 à 1888, a fourni à la Congrégation un certain nombre de sujets dont voici les noms : les RR. PP. Lepage, Gervais, Gauvreau, Naessens, de Vriendt, Lemoine, Burns, Smith, Paradis (Charles), Reynolds, Lajeunesse, Charlebois (Charles), Comeau et Cunningham.

On le voit, l'œuvre n'avait pas été stérile, toutefois, le nombre de ses fruits ne répondait pas à l'attente que l'on avait eue, ou aux immenses sacrifices que la province s'était imposés. Le contact trop immédiat, et cependant nécessaire avec les élèves, avait pour effet de détruire chez un grand nombre de nos junioristes cet esprit de famille qui doit les animer et peut seul donner des garanties de leur persévérance. Douze années d'essai avaient été plus que suffisantes pour démontrer le vice

de la situation ; le besoin d'un changement devenait urgent. C'est pourquoi, en attendant un meilleur état de chose, le juniorat fut pratiquement aboli en 1888.

Cependant, soit chez les supérieurs, soit chez les autres membres de la Congrégation en cette province, on nourrissait le désir et l'espoir de voir bientôt surgir sur des bases solides une maison où de jeunes aspirants Oblats pourraient se préparer au noviciat. A cette fin, on jeta en 1889, sur les bords du lac Saint-Jean, les fondements d'un établissement suffisamment spacieux pour recevoir une cinquantaine de junioristes. Cette maison, bâtie en grande partie aux frais des missionnaires de Betsiamits, fut à peu près terminée. Elle fut construite avec goût et économie. Le R. P. Laporte en fut l'architecte, et il en dirigea les travaux aidé du F. Tremblay.

Cependant un obstacle tout à fait inattendu nous empêcha d'ouvrir à nos junioristes ce nouvel établissement. Il faut, au moins pour le présent, renoncer au juniorat ou aviser aux moyens de l'installer ailleurs qu'au lac Saint-Jean.

Dans ces circonstances, nos supérieurs décident de mettre à la disposition des junioristes une maison d'assez vastes proportions, que la Congrégation possède à quelques pas de l'Université. Cette mesure fut prise, à titre d'essai, par le R. P. Martinet, second assistant de notre T. R. P. Supérieur général, au cours de sa visite dans notre province. Sous le nouveau régime, les junioristes suivront les cours à l'Université jusqu'à la cinquième *forme* inclusivement, et n'auront de relation avec les élèves que pendant les classes.

Après certains travaux faits à la maison pour la mettre en état de répondre aux besoins de la petite communauté qu'elle allait abriter, le R. P. Martinet fit l'ouverture officielle du nouveau juniorat, le troisième jour de sep-

tembre de l'année 1891, en la fête de Notre-Dame du Bon-Pasteur. Le R. P. Visiteur en a lui-même consigné l'acte dans le livre d'inscription des messes, dans les termes suivants : « In hoc die festo B. M. V. I. Matris Divini Pastoris, tertio nempe septembris, conventualem missam prima vice celebravi in hac domo junioratus noviter instituti et a Sanctissimo Corde Jesu nuncupati, ut ab eo dignetur Dominus arcere mala quæcumque et cuncta bona super eum infundere. A. Martinet, o. m. i., sex et quadraginta annorum juniorista, assistens Superioris generalis et provinciæ hujus visitator. »

Le personnel du juniorat se composait dès lors du R. P. Harnois, directeur et curé de la paroisse du Sacré-Cœur, du R. P. Vaillancourt, professeur à l'Université et répétiteur des junioristes, et du R. P. Contlée, professeur à l'Université et vicaire de la paroisse du Sacré-Cœur ; enfin des FF. convers Tremblay et Pelletier.

En septembre 1891, douze junioristes, qui devaient être comme douze apôtres, se joignirent à la petite communauté, dans ce juniorat improvisé, et furent prêts à commencer leurs études dès l'ouverture des cours à l'Université.

Voilà donc la nouvelle petite communauté formée, organisée, en pleine fonction, et vivant de sa vie de prières et d'étude. Va-t-elle bien marcher ? Va-t-elle, sous l'action du Sacré-Cœur de Jésus, progresser, devenir un arbre puissant portant des fruits abondants ? C'est ce que chacun se demande. Les déceptions rendent sage et prudent. Si l'épreuve réussit, il est évident qu'il faudra un établissement plus spacieux pour nos junioristes, puisque la maison qu'ils habitent en ce moment, ne peut accommoder convenablement qu'une trentaine d'enfants. Le succès répondit à l'attente. Car à peine notre juniorat eut-il l'avantage d'être connu, au moyen de nos cir-

culaires et de notre *Bannière*, que déjà des demandes d'admission nous venaient de toutes parts. Un petit tableau vous montrera l'accroissement rapide de l'œuvre du juniorat.

En septembre	1891.....	12	junioristes.
—	1892.....	18	—
—	1893...	30	—
—	1894.....	44	—
—	1895.....	63	—
—	1896..... ..	80	—

Dès septembre 1893, voyant le nombre des junioristes augmenter chaque année, le R. P. Provincial se décide à construire le nouveau juniorat. Et le 23 octobre, la tâche en fut donnée à M. Joseph Bourque, de Hull. Mais la saison était déjà très avancée, il n'y avait pas de temps à perdre. C'est pourquoi le 2 novembre, le R. P. Supérieur ayant béni la première pierre, le constructeur commença dès ce jour le travail des fondations. Les travaux furent poursuivis avec une telle vigueur, que le 20 du même mois, elles étaient terminées. Dès le printemps suivant, à la fin de mars, les travaux de construction furent repris avec activité. Confiés à d'habiles ouvriers, sous la direction de M. Joseph Bourque, l'œuvre faisait chaque jour des progrès rapides.

D'après les clauses du contrat, la nouvelle bâtisse devait être livrée au commencement de décembre 1894. Mais des retards imprévus n'ont pu permettre au constructeur de nous la livrer qu'au commencement de janvier 1895.

Quelle nouvelle agréable pour nos junioristes, lorsque le jour de l'an 1895, on leur annonce que le surlendemain et les jours suivants on ferait le déménagement. Un cri de joie s'échappe de toutes les poitrines : « Quittons, quittons enfin, ce *niorat,* et allons habiter notre beau

juniorat. » Le 3, immédiatement après le déjeuner, le signal du travail est à peine donné, qu'on fait main basse sur tout, et l'on s'en charge gaiement les épaules sans en considérer le poids. Aussi le 4 au soir, nous étions déjà installés dans notre nouveau juniorat, et nous y prenions notre premier repas. Quel bonheur pour tous ! Nous nous croyions dans un petit paradis, tous nous nous trouvions heureux et contents !

Mais cette joie des cœurs fut troublée pendant quelques jours, et fit place à l'anxiété. Le R. P. Supérieur, indisposé le vendredi et le samedi, se crut assez bien pour pouvoir dire la première messe dans la chapelle du nouveau juniorat. Après en avoir fait la bénédiction, il commence la sainte messe, mais ses forces le trahissent ; il ne peut achever. Rendu au *Pater*, on dut le transporter, sans connaissance, dans une chambre voisine. Et deux jours après, il partait pour l'hôpital avec les symptômes d'une maladie très grave. Mais en quittant le juniorat, il y laissait, il en était convaincu, des enfants qui devaient faire violence au ciel en faveur de leur Père. Aussi, leurs prières furent-elles entendues et exaucées par le Sacré-Cœur de Jésus. Car, dès le lendemain, chose qui ne s'explique pas naturellement, tous symptômes de maladie avaient complètement disparu ; il était en pleine convalescence. A la vue d'un fait si étonnant, il s'empresse de remercier le Bon Dieu d'une si grande faveur. Après un repos de huit jours, il était de nouveau au milieu de ses enfants, disposé plus que jamais à travailler à leur formation morale et intellectuelle.

Mais ce beau juniorat n'était pas encore béni. Cet établissement, destiné à abriter un essaim de jeunes missionnaires, des enfants privilégiés du Sacré-Cœur de Jésus, demandait une bénédiction toute spéciale. Aussi, S. Gr. Mgr l'archevêque Duhamel, sur l'invitation qui lui

en a été faite, a bien voulu bénir notre juniorat de la manière la plus solennelle. C'est le 16 janvier qu'elle eut lieu.

Il est 5 heures du matin. Les junioristes se lèvent joyeux. Ils ont revêtu leurs habits de fête, et bientôt nous les voyons pieusement agenouillés dans leur chapelle, offrant à Dieu ce jour, offrant à Dieu cette maison, afin d'attirer sur elle et sur leurs personnes les grâces les plus précieuses.

A 7 heures, Sa Grandeur fait son entrée et commence aussitôt la célébration du saint sacrifice. La messe ! C'est Jésus qui s'immole pour attirer les regards de son Père sur le monde, sur l'Église, sur cette œuvre du juniorat. Les enfants, de leur côté, disent leur bonheur de se trouver dans cette sainte maison, où ils vivent sous la protection maternelle de Marie :

J'ai voué mes jours à Marie,
J'ai de son cœur goûté l'appât ;
Mon bonheur est digne d'envie :
Je suis l'enfant du juniorat.

La messe ! C'est Jésus qui réclame à jamais nos cœurs ! Les aspirants missionnaires le comprennent et ils s'écrient :

La soif qui vous tourmente,
Jésus, mon doux sauveur,
Oh ! c'est la soif brûlante
De posséder mon cœur !

Le saint sacrifice s'achève. Les bénédictions du ciel sont déjà descendues nombreuses sur cette maison. La journée est bien commencée.

Vers 11 heures, tous les invités arrivent, heureux de prendre part à cette fête de famille. La cérémonie de la bénédiction commence. On se rend tous à la chapelle, aux pieds de Jésus-Hostie. Il est là, ce Cœur Sacré, pour

écouter nos prières suppliantes et les exaucer. Sa Grandeur, accompagnée du R. P. Provincial et de M. le chanoine Campeau, récite les prières marquées dans le *Rituel* pour la circonstance; puis la procession se déroule dans les larges corridors de la maison. On se rend d'abord à la porte d'entrée : *Miserere mei, Deus!* La voix des enfants, la voix des prêtres, la voix de notre archevêque, s'élèvent vers le ciel : « Ayez pitié de nous, selon votre grande miséricorde ! Vous m'arroserez avec l'hysope, et je serai purifié ; vous me laverez, et je deviendrai plus blanc que la neige ! Créez en moi, ô mon Dieu, un cœur pur ! » Autant de prières qui avaient leurs applications propres pour nos chers enfants, et nous le demandions avec ferveur au bon Dieu.

De la porte d'entrée, la procession circule dans les différentes parties du vaste édifice, et Monseigneur bénit, sur son passage, chacun des appartements : la salle d'étude, le sanctuaire du travail; l'infirmerie, le sanctuaire de la patience et de la résignation ; les chambres du R. P. Supérieur et des RR. PP. Professeurs. Au dernier étage se trouve le dortoir aux vastes proportions, où, après les labeurs du jour, les junioristes goûtent un repos bien mérité.

Tandis que Sa Grandeur fait descendre les bénédictions du ciel, les chants liturgiques continuent à retentir ; c'est le moment solennel : « Daignez, Seigneur, par la main de votre représentant, bénir ces murs qui vont nous abriter. Éloignez-en l'ange mauvais et toutes ses embûches ! Que vos saints anges y résident avec nous, afin de nous protéger ! » Le cortège reprend sa marche. Nous voici de nouveau au pied des autels. Nous n'avons plus qu'une chose à demander à notre Dieu. Qu'il nous l'accorde, et notre joie sera complète ! Unissons nos voix à celle de notre pasteur, et prions.

« Seigneur, qui avez dit : « Laissez venir à moi les « petits enfants, » étendez vos mains bienfaisantes sur cette jeune Congrégation prosternée à vos pieds. Gardez-la, protégez-la, préservez-la de tout mal et donnez-lui d'être à vous de la manière la plus parfaite ! »

La cérémonie est terminée. Il ne reste plus qu'à remercier Sa Grandeur d'avoir bien voulu bénir elle-même cette maison et ses habitants. C'est ce que fait un junioriste, par la lecture d'une adresse où il exprime les sentiments de ses condisciples et de ses maîtres.

Monseigneur y répond en des termes tout paternels, qui ont trouvé le chemin des cœurs : « Vous ne vous êtes pas trompés, mes chers enfants, en disant que j'étendais ma sollicitude et mon affection à toutes les familles religieuses de mon diocèse. Il me semble qu'un évêque doit être, au milieu de ses collaborateurs, comme un père au milieu de la famille que Dieu lui a confiée. Aimer ses enfants, leur procurer le bien-être, voilà ce que la nature inspire au père. Aimer ses collaborateurs, religieux et prêtres séculiers, leur procurer tout le bien-être qui est en son pouvoir, voilà ce que la grâce inspire à l'évêque. »

Par ces quelques paroles, S. Gr. Mgr Duhamel nous fait bien connaître quels sont ses sentiments pour nous, les Oblats, et pour nos œuvres. Nous pouvons le dire en toute vérité, Sa Grandeur n'est pas seulement, pour nous, un ami dévoué, mais un *père*. Et les quelques paroles qu'il adresse directement à nos junioristes sont une preuve qu'il aime, d'un amour paternel, notre œuvre du juniorat.

« Répondez, mes chers enfants, leur dit-il, aux légitimes attentes de vos maîtres, et vous deviendrez des missionnaires capables de faire un grand bien autour de vous. Je ne puis que vous encourager à entrer dans

cette Congrégation qui vient de vous construire cette belle maison. Donnez-vous à cette famille religieuse, je n'y perdrai rien, alors même qu'il y en aurait parmi vous plusieurs de mon diocèse ; car je sais par expérience que, pour un que je laisse partir, j'en reçois deux. »

Cette belle fête, qui laissera de profonds souvenirs dans le cœur de nos junioristes, se termina par le dîner dans notre vaste réfectoire décoré avec goût pour la circonstance. Quel beau spectacle de voir ces quatre-vingt-dix convives : missionnaires Oblats, prêtres séculiers, junioristes, réunis dans une cordialité toute fraternelle, sous la présidence de Mgr l'archevêque ! Quelle charmante réunion ! Les junioristes d'aujourd'hui ne sont encore que des enfants, mais demain, ils seront Oblats ; demain, ils partageront les travaux de leurs Frères, ils aideront les prêtres séculiers dans la poursuite d'un but unique, le salut des âmes. L'illustre chef de l'Église, le fondateur de la Congrégation des Oblats, dont vous apercevez les portraits, semblent contempler avec bonheur cette réunion de prêtres, de religieux, d'aspirants missionnaires. Qu'ils daignent inspirer à chacun de nous leur amour pour Dieu et pour les âmes !

La fête terminée, nous avions à compléter l'organisation du juniorat, en y établissant une discipline plus régulière et plus suivie. Aucune raison ne pouvait alors s'y opposer ; nous avions à notre disposition la grandeur du local, et toutes les divisions exigées pour le besoin de l'œuvre. Aussi, ce fut sans effort, vu les heureuses dispositions de nos enfants, que nous pûmes faire accepter les différents règlements qui assurent le bon fonctionnement et, par conséquent, la prospérité d'une œuvre.

J'ai dit qu'en septembre 1894, nous avions reçu qua-

rante-cinq junioristes. Nous savions, à l'avance, qu'en recevant un si grand nombre d'enfants, nous serions à l'étroit, gênés même dans notre juniorat improvisé, et que nous serions obligés de sacrifier notre chapelle intérieure. Mais comme la bonne discipline et la santé de nos junioristes nous demandaient ce grand sacrifice, nous n'hésitâmes pas un instant. La chapelle est aussitôt convertie en dortoir, et la chambre d'un révérend Père en salle d'étude. Nous dûmes marcher ainsi jusqu'au jour où nous entrâmes dans notre nouvelle bâtisse. Pour nous consoler du départ du bon Jésus de notre maison, nous allions tous les jours à notre église du Sacré-Cœur : le matin, pour y faire notre méditation et y dire la sainte messe, et le soir, pour y faire notre prière et notre visite au Très Saint Sacrement. Ces visites à l'église nous donnaient occasion de voir, deux fois par jour, notre nouveau juniorat; et nous nous consolions par la pensée que nous serions amplement récompensés du sacrifice que nous nous imposions, lorsque nous l'habiterions.

La semence des vocations était jetée au loin par notre *Bannière* et notre prospectus, elle ne devait pas tarder de produire d'abondants fruits. Aussi, dès le mois de septembre 1894, à raison de la petitesse du local, nous avions été obligés de remettre à plus tard tous les aspirants. Et les mois de février et mars nous amenaient seize nouveaux junioristes, tous désireux de devenir des Oblats de Marie Immaculée.

Mais le progrès ne devait pas s'arrêter là. Le juniorat est l'œuvre de la province; et tous le comprennent. Les révérends Pères de chaque maison travaillent avec nous et pour nous. Dans les écoles, sous leur contrôle, on prépare, pour le juniorat, les enfants qui montrent, par leur intelligence, leur piété et leurs vertus, d'heureuses

dispositions pour devenir, plus tard, des religieux Oblats de Marie Immaculée. Un bon nombre de ces enfants nous ont été envoyés par nos maisons de Montréal, de Québec et de Hull. Nous nous faisons un devoir de les remercier de tout cœur pour leur dévouement à notre belle œuvre.

Mais les plus actifs au travail, ce sont nos Pères Missionnaires. Avec une sainte audace, ils ne craignent pas de parler du juniorat à tous ces bons enfants qu'ils rencontrent dans leurs courses apostoliques. Et leurs bonnes paroles tombant dans des cœurs qui n'attendaient que cette occasion pour connaître leur vocation, nous avons pu, par leur zèle pour l'œuvre des vocations, non seulement faire connaître le juniorat avec plus d'avantage, mais même recruter un bon nombre d'excellents sujets. Qu'ils acceptent donc, ces bons Pères, notre plus profonde reconnaissance !

Nous voilà maintenant rendu à septembre 1896. Quatre-vingts junioristes, qui nous viennent de plus de vingt diocèses différents : du haut et du bas Canada, des États-Unis, de Manitoba et de Saint-Albert, composent actuellement notre communauté. Rien de plus beau, mon très révérend Père, de voir ces chers enfants, vivant de cette vie régulière du travail et de la prière. Ils n'ont tous qu'un seul et unique but : devenir plus tard des Oblats de Marie Immaculée. Aussi s'efforcent-ils, chaque jour, à entretenir en eux l'esprit de leur vocation, par leur régularité, leur amour de l'étude et par la pratique constante des vertus chrétiennes. Ils aiment leur vocation, et, aimant leur vocation, ils aiment le juniorat, la Congrégation qui les a reçus au nombre de ses chers enfants.

Nous pouvons donc dire avec vérité que le grain de sénevé est devenu presque un grand arbre, portant déjà

des fruits abondants. Puisse-t-il étendre ses rameaux encore plus au loin et nous rapporter, chaque année, de bons et de nombreux fruits de vocation religieuse. Nous prierons donc le Maître de la moisson d'envoyer des ouvriers à sa vigne ; car la moisson est abondante et les ouvriers manquent pour faire le travail. Cependant, nous avons toute espérance que le Sacré-Cœur de Jésus, qui a protégé jusqu'à aujourd'hui notre œuvre d'une manière si évidente, continuera de la bénir et de la favoriser, en dirigeant vers nous tous ces bons enfants qui aspirent à l'apostolat. Le juniorat est certainement l'œuvre de son divin Cœur.

Dans mon rapport, je ne puis passer sous silence ce que font, pour nos junioristes, nos Pères de l'Université. Le juniorat est leur œuvre tout autant que la nôtre; ils le comprennent. Aussi, je puis dire, sans crainte de me tromper, que leur part, dans la formation de nos enfants, n'est pas toujours la plus poétique ; elle est même ordinairement pleine de difficultés et d'ennuis. Redire ce que l'on sait depuis son enfance, le répéter à satiété pour arriver à être compris de ces jeunes intelligences encore plus ou moins engourdies par le froid de l'ignorance, passer les jours, les semaines, les mois entiers à écarter des difficultés sans cesse renaissantes et employer une partie des nuits à la correction des devoirs, voilà la tâche des professeurs, voilà le travail ingrat que s'imposent, tous les jours de l'année scolaire, les révérends Pères de l'Université. Ils le font avec une joie et un dévouement tout paternels. C'est qu'ils aiment nos jeunes Frères et ont à cœur la prospérité du juniorat. De tels services ne se payent pas au poids de l'or, et qu'avons-nous qui soit digne d'être offert en retour ; nous avons la monnaie du religieux, la monnaie du pauvre, nous avons l'affection et la reconnaissance, toutes deux réu-

nies dans un mot du cœur. Merci ! Nous espérons que les bons Pères de l'Université voudront bien l'agréer ce merci que nous leur offrons aux yeux de la Congrégation tout entière pour qui ils travaillent en lui préparant des enfants vraiment dignes d'elle. Puisse ce faible hommage de gratitude les dédommager un peu et leur rendre la tâche plus facile et plus agréable !

Il ne me reste plus qu'à parler du personnel du juniorat. Je serai sobre ; je ne voudrais blesser aucune modestie. Cependant, je ne voudrais pas taire la vérité. Des fils ont droit à ce que leur Père sache les heureuses dispositions qui les animent. Tous les jours, je suis témoin de leur grand attachement à l'œuvre du juniorat; de leur dévouement à faire progresser nos chers junioristes dans la voie de la vertu et de la science ; de leur abnégation, en s'astreignant à ce travail, toujours pénible, que demandent la direction et la surveillance de quatre-vingts enfants. Ils méritent, mon très révérend Père, une bonne note de votre part. Pour moi, je leur offre ce remerciement qui vient du cœur.

Ce rapport, tout incomplet qu'il soit, vous montre notre bonne volonté à répondre à vos désirs, et, en même temps, vous permet de constater les efforts qu'a faits notre province et les sacrifices immenses qu'elle s'impose pour le recrutement des sujets.

Agréez, mon très révérend Père, l'assurance de mon dévouement tout filial en N.-S. et M. I.

M.-E. Harnois, o. m. i.

VARIÉTÉS

I

CHRONIQUE DE LA MAISON DU LAUS (1818-1841)

(SUITE).

CHAPITRE IV.

LE PÈRE TEMPIER, SUPÉRIEUR DU LAUS (1820-1821).

La communauté du Laus. — Le noviciat et le scolasticat transférés d'Aix au Laus, sous la direction du P. TEMPIER. — Les travaux apostoliques.

Pendant l'année dont nous venons de retracer les principaux événements, le P. TEMPIER avait commencé à réparer les ruines matérielles et morales du sanctuaire ; l'ancien couvent avait été restauré et convenablement aménagé; l'église s'était embellie et quelque peu enrichie en ornements. Les services spirituels de la paroisse et du pèlerinage s'accomplirent avec une régularité et un zèle qui produisirent les plus beaux résultats, et, malgré ses multiples obligations, le supérieur local avait inauguré, dans le diocèse de Digne, les travaux des missions. La maison du Laus, dès ses commencements, répondait ainsi au but que l'on s'était proposé en la fondant.

Le P. TEMPIER n'avait pas trompé la confiance du P. DE MAZENOD qui, en l'envoyant, lui avait dit : « Je compte sur vous plus que sur moi-même. » Pendant les deux années qui vont suivre, le noviciat et le scolasticat

de la Congrégation étant transférés d'Aix au Laus, le P. Tempier se trouvera à la tête d'une communauté nombreuse; tout l'avenir de la famille reposera entre ses mains, et la maison du Laus sera ainsi comme le second berceau de la vie religieuse des Missionnaires de Provence. Nous allons voir comment le P. Tempier s'acquitta de ses nouvelles charges.

Le P. Tempier ne revint pas au Laus, après la mission de Rognac; il prit part aux deux grandes missions de Marseille, en janvier 1820, et d'Aix, aux mois de février et mars suivants. La maladie de son père le retint à Aix, et il ne remonta au Laus qu'au mois de mai, accompagné du F. Courtès, dont la faible santé réclamait un changement de maison. La maison du Laus n'avait pas souffert de cette longue absence de son supérieur, dont le remplaçant, le P. Touche, pouvait suffire au travail, pendant la saison d'hiver. De loin, le P. Tempier veillait aux intérêts de la paroisse et du pèlerinage, et son remplaçant ne faisait rien sans avoir pris son avis, pour le spirituel comme pour le temporel. Il faut bien avouer, toutefois, que, le printemps venu, un seul prêtre au Laus avait fort à faire : le P. Touche ne cessait de réclamer des aides, mais on ne put les lui envoyer. Il ne perdit pas courage; grand et très robuste, actif et plein de zèle, ayant à cœur l'honneur de sa famille religieuse, et le bien des œuvres qui lui étaient confiées, il fit tant et si bien, avec le F. Bourrelier qui l'aidait en bien des choses, qu'on n'eût pas trop à se plaindre. Il y eut, en mars et en avril, des concours venus de Gap, d'Ancel, d'Orcières et de Saint-Laurent; les neuvainistes se succédaient dans l'intervalle des concours ; le P. Touche fit appel pour les confessions à des confrères des paroisses voisines. Au temps des Pâques, il put se donner tout entier à ses paroissiens,

et de plus préparer, par des catéchismes plus fréquents, un certain nombre d'enfants à la première communion. Il était donc temps, au mois de mai, que le supérieur local vint reprendre son poste et soulager son confrère. Le P. Tempier y était depuis peu, quand, au commencement de juin, le P. de Mazenod le manda à Aix, pour examiner, plus à loisir et de vive voix, une question importante qu'ils avaient déjà traitée par correspondance. Il s'agissait de la translation au Laus, du juniorat, du noviciat et du scolasticat qui se trouvaient à Aix. Après mûres délibérations, la translation fut décidée, et dès le 13 juin, le P. Tempier écrivait d'Aix, au P. Touche, son économe : « Le 19 juin, M. de Mazenod et moi nous monterons au Laus, avec une bande d'*étrangers masculins*, et on logera au couvent ; faites donc vos préparatifs pour garnir les chambres du premier étage ; si vous n'avez pas assez de lits au couvent, prenez ceux de l'hospice. » Ce voyage se fit, sans incidents, au jour qui avait été annoncé, avec le moins de frais possible, et, le 21 juin au soir, jour de fête de saint Louis de Gonzague, tous les émigrants arrivaient au Laus, joyeux et bien portants.

Le P. de Mazenod séjourna au Laus jusqu'au 14 août. Il fallait l'œil, la main et le cœur du Père pour tout organiser, pour établir, dans ce nouveau berceau de la famille, les enseignements, les traditions et surtout l'esprit du fondateur ; il fallait que la communauté du Laus fût la digne sœur de celle d'Aix, qu'elle en reproduisît la régularité, la ferveur, les usages et les vertus.

Le séjour du P. de Mazenod au Laus fut marqué par une fête de famille qui remplit de joie le cœur du Père et de ses enfants. Nous voulons parler de l'ordination du P. Jean-Hippolyte Courtès, qui eut lieu, avec dispense d'âge de dix-huit mois, dans la vieille cathédrale de Gap,

par Mgr de Miollis, le 30 juillet 1820. Le lendemain, le jeune ordonné, assisté par son supérieur général, célébrait sa première messe à Notre-Dame du Laus, entouré de tous ses Frères. « C'était alors un grand événement dans l'humble société des Missionnaires de Provence, que l'ordination et la première messe d'un nouveau prêtre. La famille était si peu nombreuse, les vocations si rares, la formation des sujets si lente et si difficile... D'ailleurs, le P. Courtès, vrai sujet d'élite, disciple par excellence du bien-aimé Fondateur, était l'espoir de la famille par ses vertus aimables, la douceur de son caractère et sa vive intelligence... Oui, ce fut une fête incomparable ! » Le P. Rambert, que nous venons de citer, rapporte la lettre admirable que le P. de Mazenod écrivit à l'occasion de cette première messe, à un condisciple du P. Courtès. Elle est des plus touchantes, et nous révèle la vivacité et la tendresse de son zèle pour les jeunes âmes que Notre-Seigneur confiait à son amour (1).

En quittant le Laus, la veille de l'Assomption, le 14 août 1820, le P. de Mazenod laissait, par écrit, ses instructions au P. Tempier, chargé de la direction spirituelle des novices et des Oblats scolastiques. Ces novices, parmi lesquels F. Sumien, n'étaient que cinq en ce moment, mais, les mois suivants, de nouvelles recrues se présentèrent et furent admises. Le F. Courtès ayant été ordonné prêtre, restaient deux Oblats scolastiques, le F. Honorat et le F. Bourrelier, qui ne devaient pas tarder à entrer dans les ordres.

Les novices n'étaient cependant pas tous dignes de persévérer; quelques esprits indépendants se glissèrent dans la petite bergerie et, profitant d'une absence du

(1) *Vie de Mgr de Mazenod*, t. I, liv. II, chap. x, p. 323-327.

P. Tempier, occupé à la retraite paroissiale de Champoléon, ils jetèrent le trouble dans la communauté. Le P. Tempier, averti par le P. Moreau, se hâta de revenir et jeta dehors les brebis galeuses : dès lors, tout marcha bien; la retraite annuelle, qui eut lieu en novembre, acheva de retremper novices et oblats dans l'esprit de leur sainte vocation. Une lettre du Fondateur, datée de Château-Gombert où il donnait une mission, est adressée à ses chers enfants du Laus, qui lui avaient écrit après leur retraite. Il leur répond qu'il a été ému et consolé, en lisant leur lettre si édifiante, et bénit Dieu avec eux des fruits qu'ils ont retirés de leur retraite, puis, il les exhorte vivement à persévérer dans leurs beaux sentiments et à tenir les promesses qu'ils ont faites à Dieu. Les lettres que rapporte le P. Rambert (1) nous montrent que les novices furent fidèles à leurs résolutions. La première de ces lettres, datée du 24 novembre, est adressée au supérieur général par le P. Tempier; il dit, entre autres choses : « Nos récréations ne sont que des conférences spirituelles, et chacun parle, avec aisance, sur un sujet édifiant. Le plus souvent, nous nous entretenons de l'obéissance et surtout de la sainte pauvreté. Nous nous animons mutuellement au détachement absolu. Quel paradis que Laus ! » D'autres lettres du F. Coulin ne tarissent pas sur les délices religieuses que l'on goûtait dans ce paradis du Laus. La bonne harmonie régnait entre tous; tous rivalisaient d'amabilité et de gaieté; ils étaient heureux d'être pauvres, et se piquaient d'une généreuse émulation pour pratiquer toutes les vertus religieuses.

Nous venons de parler du détachement absolu que le P. Tempier inspirait aux novices, au sujet de la pau-

(1) *Vie de Mgr de Mazenod*, t. I, liv. II, chap. VIII, p. 301-303.

vreté. Il avait même adopté la pratique de l'échange, entre novices et Oblats, des objets qui étaient à leur usage personnel. Le Fondateur désapprouva cette pratique, et, dans le Chapitre de 1821, où l'on décida que les membres de la société feraient le vœu de pauvreté, on détermina les limites dans lesquelles ce vœu devait se faire selon la règle, laissant à chacun de suivre ses attraits privés sur ce point.

Après les fêtes de Noël eurent lieu la bénédiction de la maison et l'imposition des noms des saints, au-dessus de la porte des cellules. A ce sujet, le Fondateur décida que les noms des Saints Anges, de la Sainte Vierge, du Sacré-Cœur, de l'Enfant Jésus ne devaient pas être donnés aux cellules particulières; ils étaient réservés pour les salles communes.

Parmi les moyens que le P. Tempier employa pour attirer les bénédictions de Dieu sur sa communauté, signalons la dévotion au Sacré-Cœur.

Il écrivait au P. de Mazenod, le 27 août 1820:

« J'ai appris que vous faisiez, à Aix, les exercices du Sacré Cœur, et que vous aviez obtenu de donner la bénédiction tous les premiers vendredis du mois, veuillez m'envoyer des feuilles d'admission, des cantiques et quelques livres, pour que, nous aussi, nous puissions ici honorer le Cœur de Jésus. »

M. de Mazenod avait, en effet, depuis le 8 février 1816, obtenu, des vicaires généraux d'Aix, l'autorisation d'établir une confrérie du Sacré-Cœur, pour sa Congrégation de jeunes gens, dans l'église de Saint-Vincent de Paul, église des Missions, auparavant dite des *Carmélites*. Cette confrérie avait été affiliée canoniquement à l'archiconfrérie du Sacré-Cœur, dite de *Sainte-Marie ad pineam*, à Rome.

L'année 1821 fut une des plus laborieuses pour le

P. Tempier. Le P. Touche, aux mois de janvier et de février, évangélisa successivement plusieurs paroisses vacantes. Resté seul au Laus, le supérieur local y cumulait toutes sortes d'emplois ; ayant demandé à grands cris un auxiliaire, le P. de Mazenod, qui ne pouvait lui en donner, le *consolait* en lui disant qu'un missionnaire devait faire pour *quatre*. « Eh bien, jugez-en, répliquait le P. Tempier, je suis supérieur au spirituel et au temporel, d'une nombreuse communauté, curé d'une paroisse, chapelain d'un sanctuaire, et tour à tour professeur de théologie et de philosophie. »

Le Laus, en cette année, était à la fois noviciat et scolasticat, même un peu juniorat. Les plus jeunes novices y achevaient leurs humanités, les Frères scolastiques poursuivaient leurs cours de théologie et de philosophie. Il y avait des novices qui prenaient les premières leçons de latin. Heureusement, le P. de Mazenod établit la sage mesure qui défendait d'admettre au noviciat les jeunes gens qui n'auraient pas commencé leurs études de latin.

Dans ces premiers temps, le P. de Mazenod était bien forcé de se plier aux circonstances. Il avait besoin de prêtres, de longues études auraient imposé bien des retards à ses projets de zèle, aux demandes qui lui étaient faites ; de là, nécessité d'occuper les novices aux études, tout en les formant à la vie religieuse, et de prendre, parmi ceux qui étaient plus avancés, des professeurs d'humanité et de philosophie. Le P. Tempier s'était réservé la théologie et faisait deux classes par jour. L'auteur adopté était Bailly, bon pour le dogme, mais sujet à caution pour la morale ; aussi, pour la morale, on suivait la théologie du Mans. En autorisant cette dernière, le P. de Mazenod faisait ses réserves. « Je n'ai pas eu le temps d'examiner la théologie du Mans, essayez-la, mais, gare à l'article délicat du bien d'autrui ; vous

savez ce que l'on doit enseigner dans notre société sur cet article. »

Il n'était pas facile de concilier, dans un noviciat, l'instruction profane et la formation à la vie religieuse; fatalement, l'une et l'autre restaient incomplètes. Le P. de Mazenod le sentait tout le premier et mieux que personne; on voit, par sa correspondance avec le P. Tempier, combien il regrette la dure nécessité d'en passer par là, et combien il multiplie ses avis au supérieur local, afin que, par sa sagesse, sa vigilance et son dévouement, il pût atténuer, quelque peu, les inconvénients d'une situation si pénible. Le P. Tempier fit de son mieux pour maintenir le bon esprit et la discipline dans un milieu composé d'éléments si disparates, son gouvernement fut à la fois doux et ferme. Il arriva que le P. de Mazenod le qualifiait de *Père Rigide*. Le *Père Rigide* se défendit respectueusement et expliqua sa conduite : « Tout en compatissant, disait-il, à la faiblesse humaine, je ne crois pas devoir tolérer des êtres qui exercent la patience de tous dans une communauté régulière. »

Il cite, à ce propos, un fait à l'appui. Un Frère Oblat, professeur, avait manqué gravement à l'esprit des règles, à la charité ; le supérieur lui imposa une réparation publique devant les novices auxquels il faisait la classe. La leçon lui profita, et tous les Frères en ressentirent une salutaire impression (1).

Le P. de Mazenod, on le conçoit, suivait, avec une sollicitude, de chaque instant et jusque dans les moindres détails, la marche de la direction de la maison du Laus. Le P. Tempier le mettait au courant, le consultait et suivait ponctuellement ses ordres et jusqu'à ses moindres avis. C'était, d'un côté, la haute intelligence, le zèle du

(1) Ce professeur, le F. C..., ne persévéra pas.

plus grand bien, le coup d'œil juste et la fermeté qui ne ménage pas les blâmes, les reproches, mais en tempère l'expression par l'affection la plus vive pour le supérieur; de l'autre côté, rien n'égalait la franchise, l'humilité, la soumission mêlées d'un affectueux et filial respect du P. Tempier. En tous deux apparaît un profond dévouement à l'œuvre commune, ils agissent de concert en gardant chacun leur rôle. Le supérieur local a son initiative personnelle, mais il la subordonne toujours aux vues présumées et aux décisions à venir du supérieur général. Parfois, le P. Tempier, accablé de besogne, se sentant inhabile à diriger sa communauté, demandait grâce, désirant être déchargé de son fardeau; c'est alors que le P. de Mazenod trouvait, dans son grand cœur, les motifs les plus capables de relever le courage de celui qu'il appelait son frère et son ami, y mêlant les conseils et les avis qui devenaient, pour le pauvre supérieur, une lumière et une force.

Nous signalerons quelques exemples, qui ont leur intérêt, de cette vigilance exercée par le P. de Mazenod sur la maison du Laus pendant cette année 1821.

Un des points les plus essentiels, aux yeux du P. de Mazenod, était l'observation des règles et des usages qu'il voulait maintenir dans la société. Contrairement à ce qui se pratiquait alors, on donnait, au Laus, le nom de Pères aux Oblats prêtres. Le fondateur rappela au P. Tempier, que lui seul et le chapitre avaient autorité pour introduire une telle innovation dans les usages reçus (1). Une sorte de conflit s'était élevé entre l'économe et le supérieur local; le P. de Mazenod trace à celui-ci la ligne de conduite à tenir : il a droit à se faire rendre compte de l'état des finances et du temporel, mais en respec-

(1) Les missionnaires, les Oblats prêtres, s'appelaient *Messieurs*.

tant les instructions données à l'économe, de plus haut, par le supérieur général.

Le P. Tempier ayant reçu, comme novices, les Frères Martin et Guigues, sans prendre l'avis du Conseil général, le P. de Mazenod lui fit entendre qu'il avait outrepassé ses pouvoirs.

Un prêtre novice devait-il, dans les réunions, prendre rang avant les novices plus anciens et non dans les ordres ? On décida qu'en raison de la dignité de son sacerdoce, il devait prendre le premier rang. Aux novices déjà avancés dans leurs études d'humanités, le P. de Mazenod permit qu'on donnât la soutane ecclésiastique. De même, il autorisa certains novices à faire les vœux, en leur particulier, au bout de six mois. Le P. de Mazenod, voulant se rendre compte *de visu* de l'état de la communauté, alla passer un mois au Laus, et dans l'acte de visite daté du 12 août 1821, il rédigea un règlement qui devait être ponctuellement observé. Nous y remarquons l'insistance avec laquelle le P. de Mazenod parle des avantages et du mode de la psalmodie : « On doit psalmodier l'office, ni trop haut, ni trop bas, mais bien distinctement, avec gravité et en gardant la médiante. » Plus loin, il prescrit, relativement aux grilles des confessionnaux, que « les trous de ces grilles soient réduits à la largeur d'une pièce de 10 centimes ».

Cette année 1821, il y eut plusieurs ordinations ; nous avons parlé de celle du P. Courtès. Le P. Honorat, ordonné diacre au mois de juin, quitta le Laus et alla à Aix attendre ses dispenses d'âge ; elles arrivèrent en novembre, et il reçut l'ordre de prêtrise en décembre. D'autres reçurent l'ordre du diaconat, du sous-diaconat, et les quatre moindres, tantôt à Aix, tantôt à Digne. Malheureusement, quelques-uns quittèrent la Société ; ce qui faisait dire au P. de Mazenod : « Nous ne sommes

pas gâtés par ceux qui se présentent dans notre Société. » Aussi, on résolut de soumettre à des épreuves plus sévères ceux qui se présentaient.

Les novices, à la fin de l'année, étaient au nombre de dix-huit. Le F. Sumien y était depuis le mois de janvier ; les FF. Martin et Guigues, encore étudiants, furent reçus novices le jour de la Pentecôte ; tous deux étaient du diocèse de Digne. Le P. Tempier nous dit : « Martin est arrivé de Forcalquier, il a dix-huit ans, est plein de bon sens, de piété et de fermeté ; Guigues, quoique plus jeune d'un an, est bon aussi, mais moins ferme ; ils désirent porter la soutane. Ce sont des piliers d'exactitude. » Le P. Arnoux, Victor, de pieuse mémoire, mort en 1828, commençait son noviciat en septembre. Le 23 décembre montait au Laus le F. Marcou, reçu novice à Aix, le 21, jour anniversaire de la prêtrise du Fondateur ; il était accompagné d'un de ses condisciples, le F. Jeancard, instruit et plein de talent, professeur au petit séminaire de Grasse ; ils avaient vingt-trois ans, et avaient fait deux ans de théologie.

Au point de vue des études, le F. Martin, tout en faisant sa rhétorique, était le professeur de deux novices peu avancés en latin. Six autres novices étaient en seconde, et sept en rhétorique ; trois continuaient leurs cours de théologie. Avec les Oblats scolastiques, le P. Touche et le supérieur local, la Communauté du Laus comptait vingt-quatre membres.

De plus, six jeunes gens faisaient, au Laus, leurs classes élémentaires ; deux payaient pension et vivaient dans la communauté, les quatre autres logeaient dehors et ne venaient à la maison que pour les classes faites par un novice.

Tel était le personnel de la maison du Laus, en 1821. Il fallait faire vivre tout ce monde et pourvoir à sa

subsistance ; le P. Tempier y parvint, grâce à sa sagesse et à l'économie qu'il apporta dans son administration du temporel. Quelles étaient les ressources dont il disposait? Le gouvernement lui faisait, comme curé du Laus, un traitement de 750 francs ; les terres du petit domaine fournissaient environ un quart des frais d'alimentation ; le produit de la vente des cantiques, des objets pieux, des notices, peu considérable, apportait son léger appoint. En principe, les étudiants et les novices devaient payer une pension (400-450 francs) ; mais, en fait, très peu la payaient, presque tous étaient à la charge de la maison et de la caisse générale qui donnait le supplément nécessaire. Ajoutons, à ces sources de revenus, les honoraires des missions et des messes, et nous aurons le bilan de l'avoir du P. Tempier. Et encore, les honoraires des missions étaient, en grande partie, absorbés par les voyages ; les honoraires de messe étaient de 75 centimes seulement. Sur le nombre assez considérable de messes reçues, la plupart étaient envoyées à M. Arbaud, vicaire général de Digne, et à l'archiprêtre de Gap, pour être acquittées par les prêtres du diocèse.

Pour réduire les frais de voyage, le P. Tempier s'entendit avec le conducteur de la diligence de Gap à Aix et obtint une remise importante sur chaque voyage. Au mois de mars 1821, il avait fait l'acquisition, sous le nom de M. de Mazenod, en prenant du temps pour payer, du bien *Jouvent*, c'est-à-dire d'une terre et d'une vigne ; il espérait avoir ainsi, sous la main, des provisions de blé et de vin, sans être obligé de les acheter.

Il trouva moyen d'améliorer le couvent, en faisant de nouvelles chambres au deuxième étage et en ouvrant des fenêtres dans la charpente de la toiture réparée, ce qui lui permit d'avoir des mansardes. De plus, il commença la reconstruction, en partie à neuf, du canal de la fon-

taine qui fournissait l'eau nécessaire à la communauté.

Nous ne pouvons passer sous silence deux événements dans lesquels la maison du Laus figura en bonne part. Le 6 mai 1821, la Société des Missionnaires de Provence fondait sa troisième maison, à Marseille ; on peut en lire les détails dans les *Mémoires historiques* de Mgr Jeancard, t. XVI, p. 139, et dans la *Vie de Mgr de Mazenod*, t. Ier, liv. II, chap. X, p. 328.

Le 21 octobre de la même année se tint, à Aix, le second Chapitre général de la Congrégation ; « les membres de ce mémorable chapitre, cédant à l'entraînement général de la Congrégation, portèrent, d'une voix unanime et par acclamation, un décret qui désormais faisait obligation à tous les Missionnaires de Provence d'ajouter aux trois vœux de chasteté, d'obéissance, de persévérance, un quatrième vœu, celui de pauvreté (1). » Il y fut décrété aussi qu'on ne donnerait plus le nom de *Monsieur* aux membres de l'institut, mais qu'on les appellerait du nom de *Père*, s'ils sont prêtres, avec la qualification de *Très Révérend* pour le supérieur général et de *Révérend* pour les autres prêtres.

Le Chapitre général fut suivi de la retraite annuelle, qui eut lieu également à Aix, et à laquelle prirent part les PP. Tempier, Touche, du Laus, et les FF. Bourrelier, Viguier et Coulin.

II. — Il nous faut maintenant exposer le récit des travaux apostoliques des Pères du Laus, pendant cette période de deux ans que nous venons de parcourir.

Après la mission de Rognac, en novembre 1819, le P. Tempier se rendit à Aix ; c'est de là qu'il partit pour Marseille, en janvier 1821, et prit part à la grande mission de cette ville ; nos Pères travaillaient de concert

(1) *Vie de Mgr de Mazenod*, t. I, liv. II, chap. x, p. 336.

avec les Missionnaires de France, à la tête desquels se trouvait M. Rauzan. Après la mission de Marseille s'ouvrit celle d'Aix ; elle eut lieu dans les mêmes conditions, et le P. Tempier collabora, avec ses frères en religion, du mois de mars au 24 avril. Les Missionnaires de Provence évangélisèrent, à Aix, les deux paroisses si populaires de la métropole et de Saint-Jean-Baptiste du faubourg. On peut lire les détails de ces deux missions, qui firent tant de bien et eurent un grand retentissement, dans les *Mémoires historiques* de Mgr Jeancard et dans la *Vie de Mgr de Mazenod*, par le P. Rambert (1).

Une seule mission en règle fut donnée dans le diocèse de Digne, en octobre 1820 ; Mgr de Miollis n'en demanda pas d'autres. Les PP. Tempier et Mie ouvrirent cette mission dans les derniers jours de septembre, à Champoléon, paroisse de 700 habitants, du canton d'Orcières et arrondissement d'Embrun. Voici la description que le P. Tempier nous fait des lieux : « Situé sur le Drac qui arrose la vallée du Champsaure et va se jeter dans l'Isère, près de Grenoble, le village est au fond d'une vallée de 5 à 6 lieues de longueur sur assez peu de largeur. La vue y est bornée par d'énormes montagnes ; pendant de longs mois, le soleil ne s'y montre qu'à 9 heures et disparaît à 2 heures, aussi son retour est-il salué par de grandes réjouissances. » La population se montra bien disposée, assidue aux exercices et docile à la parole des missionnaires ; elle se laissa toucher par la grâce... La clôture se fit le dimanche d'avant la Toussaint ; il n'y eut que deux personnes qui ne profitèrent pas de la mission.

Les missionnaires se trouvaient en présence d'une population un peu délaissée, ignorante, et les cas de con-

(1) Voir aussi l'*Ami de la religion*, t. XXII, p. 315-394 ; t. XXIII, p. 371-372, et t. XXIV, p. 30.

science embarrassants n'étaient pas rares. Le P. Tempier, se demandant quelle conduite tenir envers les grands pécheurs, exposa sa peine au P. de Mazenod ; le P. de Mazenod répondit qu'il fallait être indulgent et lui cita le passage célèbre de saint Chrysostôme : *Peccasti, pœnitœre ; millies peccasti, millies pœnitœre.*

Comme gardiens du Laus, nos Pères, d'après les conventions primitives, n'étaient tenus qu'à donner les missions que leur demanderait l'évêque de Digne. Mais, au mois d'août 1820, une ordonnance royale avait affecté un certain traitement aux prêtres désignés par l'archevêque ou l'évêque, qui porteraient successivement les secours de la religion dans les succursales dépourvues de pasteurs. L'évêque de Digne pria M. de Mazenod de vouloir bien accepter ce titre de prêtres de secours dans son diocèse, et de désigner, à cet effet, deux de ses missionnaires, qui, à la demande de l'administration, porteraient les secours religieux dans les paroisses et recevraient une indemnité en rapport avec les travaux accomplis. M. de Mazenod accepta et les PP. Tempier et Touche reçurent le titre et l'honoraire de *prêtres de secours*. C'est en cette qualité de *prêtre auxiliaire* que le P. Touche passa six ou huit jours en plusieurs paroisses du diocèse, prêchant, confessant et préparant les fidèles à l'accomplissement de leurs devoirs religieux. Il desservit quelques paroisses vacantes et séjourna deux mois à Saint-Léger, petite commune du canton de Saint-Bonnet, arrondissement de Gap. Le P. Tempier, de son côté, porta des secours à quelques paroisses. Si donc les Pères du Laus firent peu de missions cette année; ils n'en remplirent pas moins, comme prêtres auxiliaires, leurs engagements envers le diocèse de Digne.

L'année 1821 fut des plus laborieuses pour les Pères, surtout pour le P. Touche ; le P. Tempier, quoique chargé

de la direction d'une communauté nombreuse, parut plusieurs fois sur le champ de bataille apostolique.

En janvier, le P. Touche prenait part à la mission de Brignoles, diocèse de Fréjus. Après, il alla porter secours aux paroisses du diocèse de Digne, demeurant en chacune plus ou moins de temps, selon l'importance et le besoin des populations.

Du commencement du mois de mars aux premiers jours d'avril, nous le voyons à Saint-Chamas, situé sur l'étang de Berre et du canton d'Istres, arrondissement d'Aix. M. de Mazenod lui-même dirigeait la mission ; il avait pour collaborateurs les PP. Deblieu, Maunier, Moreau et Touche.

De là, le P. Touche se rendit à Saint-Jean-les-Crottes, sur la Durance, à 4 kilomètres d'Embrun, diocèse de Digne. Il y donna une retraite à ses 1 300 habitants, avec l'aide d'un prêtre des environs. Au sortir de Saint-Jean, il porta secours à une paroisse, près d'Ancelle, où le deuxième dimanche après Pâques, commença une grande mission : « Ancelle est un gros bourg de 1000 à 1300 âmes, à 14 kilomètres de Gap, son chef lieu d'arrondissement, et de Saint-Bonnet, son canton. La mission réussit bien. La communion des femmes, ainsi que celle des hommes, a été aussi générale que le comportait la population, et très fervente. » Ainsi s'exprime le P. Tempier, qui dirigeait la mission, ayant avec lui le P. Mie et le P. Touche ; les PP. Deblieu et Viguier vinrent les aider vers la fin.

C'est à Ancelle que fut soulevée la question de la restitution des *biens nationaux*. Écoutons le P. Tempier. « La grande affaire à traiter ici était celle de la restitution des biens nationaux ; il y avait lieu de craindre qu'il y eût bien des récalcitrants ; cependant, sous ce rapport des injustices réparées, la mission d'Ancelle est une des

meilleures. On comptait, à Ancelle, quatre-vingts acquéreurs de biens nationaux, tant de première que de deuxième et même de troisième main. On a tenu à ce qu'il y eût répartition proportionnelle d'un sixième pour ceux de seconde main et d'un tiers pour ceux de la première main. »

Le vicaire général de Digne trouva que cette conduite des Missionnaires relativement aux détenteurs des biens nationaux était bien hardie. Elle s'écartait de la pratique de toutes les administrations ecclésiastiques, qui, s'appuyant sur une décision du cardinal Caprara, ne troublait pas les consciences des détenteurs, et sans distinction, ne demandait aucune réparation. M. de Mazenod contestait que la décision du cardinal Caprara fît autorité absolue, n'étant suivie que dans un certain nombre de diocèses; de plus, l'enseignement professoral, à Saint-Sulpice, ne suivait pas l'opinion du cardinal Caprara. De fait, la question, alors, pouvait encore être résolue dans le sens de la non-réparation, ou dans le sens de la réparation proportionnelle.

Au milieu de septembre, le P. Tempier, avec le P. Mie, le P. Viguier, prêtre novice, commençait la mission de la Chapelle-en-Valgodémar (Hautes-Alpes), du canton de Saint-Firmin, arrondissement de Gap (1). « La Chapelle, dit le P. Tempier, est située dans un vallon étroit, entre des montagnes prodigieusement hautes et couvertes de neiges et de glaciers. Nous sommes arrivés pour jouir des apparitions dernières du soleil; car, bientôt il quittera la vallée pour ne reparaître que vers la fin de février. Son retour est salué par une fête publique, dont les

(1) Le *Dictionnaire des communes de la France* parle de la petite commune de Lachapelle, dépendant de la commune de Clémence-d'Ambel. Les 900 habitants doivent s'entendre de ceux des villages voisins qui profitaient de la Mission.

omelettes font les frais. On a ouvert la mission le 16 septembre, et les habitants, au nombre de 900, ont suivi les exercices avec un empressement qui ne s'est pas démenti. Leur caractère est rude, un peu dissimulé ; mais, depuis dix huit ans et plus, ils ont eu de bons curés, qui ont pu adoucir leurs mœurs par une direction prudente et dévouée. Le curé actuel, excellent prêtre, connaît son monde; nous n'avons qu'à nous appuyer sur son autorité et à nous éclairer de son expérience. » Les missionnaires furent très satisfaits des résultats de la mission.

Dans le même temps, le P. Moreau évangélisait Villemur, 300 habitants, canton de Reillane, arrondissement de Forcalquier (Basses-Alpes). En octobre, le même P. Moreau donnait une retraite de quinze jours à Montfuron, canton de Manosque, commune de 360 habitants, diocèse de Digne. De son côté, le P. Tempier portait des secours à Chabottes, canton de Saint-Bonnet (Hautes-Alpes), commune de 700 habitants. Enfin, en novembre, le P. Touche donnait aussi des retraites dans deux paroisses.

Ainsi, en l'année 1821, les Pères du Laus, seuls ou avec l'aide de leurs confrères, avaient donné les grandes missions et prêché plus de six retraites paroissiales de huit jours. Ces travaux opérèrent le plus grand bien. La simple énumération que nous en avons faite, et il est possible que quelques-unes nous aient échappé, nous montre que les Pères du Laus étendaient, avec un succès non douteux, le champ de leur action et multipliaient les fruits de leur zèle dans le diocèse de Digne; l'évêque ne pouvait exiger davantage, car les missionnaires avaient rempli, dans toute la mesure du possible, les engagements qu'ils avaient contractés.

CHAPITRE V.

LE PÈRE TEMPIER, SUPÉRIEUR DU LAUS (FIN).

Janvier 1822 à mars 1823.

La communauté du Laus. — Le pèlerinage. — Départ du noviciat et du scolasticat pour Aix (octobre 1823). — Travaux apostoliques des Pères du Laus. — Le P. DE MAZENOD, vicaire général. — Mgr Arbaud, évêque de Gap. — La crise. — Les relations avec Monseigneur de Digne.

Nous avons dit l'état de la maison et de son personnel à la fin de l'année 1821. Pour ceux qui étaient présents et ceux qui pouvaient venir, le P. TEMPIER avait préparé de la place et avait commencé à rendre le second étage habitable. « Lorsque les cellules seront faites, nous dit-il, nous aurons 16 chambres pour les novices et 7 pour les prêtres; si notre personnel augmentait encore, on aviserait à bâtir une aile au midi, de telle sorte que nous pourrions disposer de 40 chambres ou cellules. »

Nous verrons que cet agrandissement ne fut pas nécessaire. Il n'est pas sans intérêt rétrospectif de dire un mot des dépenses qu'exigeait le personnel fixe de la communauté composée, jusqu'en octobre 1822, de 20 à 30 personnes, sans compter les Pères qui venaient d'Aix au Laus et y séjournaient plus ou moins longtemps. Nous citons le P. TEMPIER : « Il nous faut chaque année 80 charges de blé et pour 1 600 à 1 800 francs de viande, et l'on tue deux moutons par semaine. Les terres du domaine, jointes aux nôtres, ne fournissent de blé que pour 4 personnes, et du vin pour une quinzaine; c'est l'équivalent de 1 200 francs à déduire des achats à faire. La charge de blé coûtant environ 38 francs, c'est une dépense à faire par an, sur cet article, d'environ 1 840 francs. » Nous avons déjà signalé les frais de

voyage qui étaient considérables; on pourra s'en faire une idée exacte par les comptes suivants que nous relevons sur les registres : « Au mois de juin, payé à Aubert pour diligence, 1 310 fr. 10; au mois d'août, au même, 145 francs, soit pour huit mois, la somme de 1 455 fr. 10. »

Il faut dire que les ressources augmentèrent providentiellement en proportion avec les besoins. Ainsi, les honoraires des deux Pères qui portaient secours aux paroisses rapportèrent à la caisse, en décembre 1822, 867 francs; en février 1823, 1 200 francs, et en mars, pour compléter ce qui était dû, 333 francs, envoyés par le vicaire général de Digne, M. Arbaud. L'année précédente, on n'avait reçu, au même titre, que 1 200 francs. Disons encore que l'administration diocésaine avait fourni au P. Tempier la somme de 1 386 francs pour réparations et aménagement urgents de la maison. Malgré tout, le P. Tempier était loin de thésauriser.

Son budget de janvier 1821 à janvier 1822 était en déficit de 382 fr. 85. Le personnel actif était le même que précédemment; c'était, avec le P. Tempier, le P. Touche et le P. Bourrelier. Quand le P. Touche était en mission, presque tout reposait sur le P. Tempier, car, dit-il, le P. Bourrelier, *bon jardinier* et *menuisier habile*, était à peu près nul pour les choses du ministère. En mai 1822, le P. Moreau fut de maison au Laus; c'est lui, comme nous le verrons, qui en sera le supérieur, au départ du P. Tempier, en mars 1823. Le service de la paroisse et du pèlerinage était donc toujours assuré; nous n'avons rien de particulier à noter sur ce point. Le pèlerinage se maintenait dans un excellent état; les concours se renouvelaient périodiquement, et les neuvainistes ne faisaient pas défaut. La présence, au Laus, des novices et des scolastiques, en permettant de donner

aux cérémonies plus d'éclat et de solennité, fut un attrait de plus pour les pèlerins ; leur vie si régulière, leur fervente piété qui s'épanchait en prières ferventes aux pieds de Marie, étaient pour tous une bonne leçon de vie chrétienne et un grand sujet d'édification.

Le noviciat et le scolasticat devaient cependant quitter le Laus, cette année même 1822.

Voici, en peu de mots, les motifs qui déterminèrent cette mesure.

Les occupations du ministère extérieur, jointes à la conduite de la communauté et à son administration temporelle absorbaient tous les instants du supérieur local ; il lui était difficile de prévoir et de prévenir les incidents fâcheux qui pouvaient troubler la paix, le bon esprit et le bon ordre de la communauté. Divers faits se produisirent, en cette année 1822, qui multiplièrent les soucis et les embarras du P. Tempier. Quelques sujets montrèrent peu de garanties de persévérance ; il fallut les renvoyer. Un hypocrite s'était glissé dans la communauté ; on l'expulsa. Un Oblat sous-diacre, ex-professeur de philosophie, caractère indépendant et tyran de ses élèves, dut cesser sa classe et fut renvoyé à Aix (1). D'un autre côté, plusieurs sujets, étant tombés malades, demandèrent à aller dans leur famille ; ceux qui étaient soignés à la maison se montraient exigeants. Toutefois, les valides, c'était le grand nombre, ne perdaient rien de leur ardeur pour l'étude, et donnaient pleine satisfaction à leur cher supérieur, par leur bon esprit et leur application à se former aux solides vertus religieuses. Les sujets renvoyés ne tardaient pas à être remplacés ; signalons parmi les nouveaux venus, le jeune Telmon, qui n'avait que quatorze ans, et un prêtre de Gap âgé

(1) Le F. C..., dont il a été fait mention plus haut.

de trente ans, le P. Jourdan, qui, l'année suivante, après son oblation, ouvrit la liste trop nombreuse de nos défunts.

Telle était la situation de la communauté quand, à la fin du printemps 1822, le Fondateur fit une apparition de quelques jours à Notre-Dame du Laus. Dès lors, l'état de choses s'améliora. Les novices indécis ou qui donnaient peu d'espérance furent renvoyés. « Le noviciat, disait fort justement le P. de Mazenod, n'est pas destiné à convertir les pécheurs ; on doit y travailler résolument à sa perfection religieuse. » Le sous-diacre professeur, renvoyé à Aix, était revenu amendé, et il reprit sa classe ; tous les novices se raffermirent dans l'esprit de leur vocation, au souffle et par la présence de leur vrai Père, dont la fermeté relevait leur courage, en même temps que sa tendresse gagnait leur cœur.

Au mois de juillet, le P. Tempier s'absenta pour donner une mission à Ancelle, en Valgodémar, le P. Moreau le remplaça pour diriger les junioristes, novices et Oblats. Sous sa direction, le P. Suzanne fut pendant quelques semaines spécialement chargé des Oblats auxquels il faisait la classe de dogme, et, deux fois par semaine, il leur adressait en particulier une instruction, pour achever de les former à la vie religieuse.

Au jugement du P. Moreau, les étudiants et les novices sont bons, mais faibles dans leurs études, « et je crois, ajoutait-il, que le P. Tempier juge un peu trop favorablement cette jeunesse ». Un des novices, profitant de l'absence du P. Tempier, avait pris la clef des champs ; à l'appel du P. Moreau, le P. Tempier revint au Laus et le fugitif rentra dans la maison. A l'occasion de tous ces contretemps fâcheux, le bon supérieur s'humiliait et s'accusait lui-même, comme s'il était la cause de tout le mal. « Vous m'avez jugé trop favorablement,

écrivait-il au P. de Mazenod, en me mettant à la tête d'une communauté comme celle-ci. »

Le P. Supérieur partit de nouveau en mission et le P. Moreau reprit la charge du gouvernement du Laus; il s'en effrayait, car le P. Suzanne n'était plus là pour le seconder et le conseiller. Il s'acquitta bien cependant de sa tâche laborieuse, qui dura jusqu'aux premiers jours d'octobre.

A cette époque, le P. de Mazenod prit la mesure qu'il méditait depuis déjà un certain temps; elle consistait à faire revenir à Aix les novices et les scolastiques sous la direction du P. Courtès; les étudiants ou junioristes resteraient seuls au Laus. Evidemment ce qui s'était passé cette année lui avait donné à réfléchir. Tout en rendant pleine justice au P. Tempier, il avait compris qu'il lui était physiquement et moralement impossible de mener de front, avec succès, les charges multiples qui pesaient sur ses épaules. Il s'explique sur ce sujet, dans une lettre adressée au P. Suzanne : « Les novices, au Laus, n'ont pas une direction suffisante; le P. Tempier est trop surmené et absorbé, pour leur donner tous les soins voulus. Un grand inconvénient aussi est qu'ils sont trop occupés de belles-lettres, alors qu'ils ne devraient s'appliquer qu'aux choses de la perfection. D'ailleurs, l'hiver est bien long et bien rude au Laus et nos jeunes gens seront mieux à Aix. »

En conséquence, tout fut disposé, à Aix, pour recevoir les émigrants. Au Laus, le P. Moreau prépara et mena activement la question du déménagement; le 4 octobre, tout était prêt, le P. Tempier revint de mission pour présider au départ, et le P. Moreau emmena la première bande, qui arrivait à Aix le 13 octobre, en bon port. Quatre jours après, la translation était complète, tous les novices se trouvaient réunis dans leur nouveau domicile.

Au mois de novembre, le P. Tempier descendait, à son tour, à Aix, avec une cargaison de linge et de livres d'études, laissée au Laus. Le noviciat avait résidé au Laus deux ans et quatre mois environ, du 21 juin 1820 au 17 octobre 1822. Ce départ, comme bien l'on pense, fit grande sensation dans le pays ; les bruits les plus étranges se répandirent dans la ville de Gap et dans tout le diocèse. Les missionnaires, disaient les uns, vont abandonner le Laus ; non, répliquaient les autres, mais ils prennent leurs mesures contre le futur évêque qui pourrait bien leur redemander les sujets de son diocèse. On laissa dire, et les commentaires prirent fin. Depuis ce départ, le P. Tempier, occupé à divers travaux apostoliques, ne revint guère au Laus ; les PP. Moreau et Bourrelier desservirent la paroisse et le sanctuaire, et au mois de mars 1823, croyons-nous, le P. Moreau était nommé supérieur du Laus. Les années 1822 et 1823, au point de vue de l'apostolat, furent aussi des plus laborieuses pour les deux Pères qui résidaient au Laus. Il nous reste à signaler les diverses localités qu'ils évangélisèrent. Pendant les trois premiers mois de 1822, le P. Touche prend part aux missions données par nos Pères d'Aix et de Marseille. En janvier, nous le voyons à Saint-Zacharie, canton de Saint-Maximin, puis à Signes, au pied de la Sainte-Beaume, canton du Beausset ; tous deux du diocèse de Fréjus ; au retour, il visita Saint-Léger qu'il avait administré en 1821. Il ne resta que peu de temps au Laus, M. de Mazenod l'appela à la mission qui se donnait à Lorgues, du diocèse de Fréjus, chef-lieu de canton, et de l'arrondissement de Draguignan.

M. de Mazenod lui-même dirigeait la mission, qui dura tout le mois de mars et eut le même succès que celle de Barjols, prêchée en 1818 par les Missionnaires de Provence. Après cette campagne dans le diocèse de Fréjus,

le P. Touche, rentra au Laus pour les Pâques, et en repartit quinze jours après pour la mission de Barcelonnette, chef-lieu de canton (Basses-Alpes), diocèse de Digne. La ville, qui ne comptait guère plus de 2 000 habitants, est située, sur la rive droite de l'Ubaye, à 1 133 mètres d'altitude. Dirigée par le P. de Mazenod, cette mission dura aussi un mois entier, du 20 avril au 20 mai. « La mission, écrit le P. Tempier, a réussi, au grand contentement de l'évêque de Digne, et il a manifesté le désir que l'on évangélisât toute la vallée de Barcelonnette cette année. » Une des conquêtes de cette mission fut l'entrée au noviciat du Laus du jeune Telmon, âgé de quatorze à quinze ans.

Le P. Touche revint prendre quelques semaines de repos près du sanctuaire de Notre-Dame, puis se remit en campagne ; le P. Mie et lui évangélisèrent Saint-Maurice, en *Gaudemard*, paroisse d'environ 400 habitants, canton de Saint-Firmin, diocèse de Digne. Après quelques légères épreuves de la part du curé et quelques menaces insignifiantes du juge de paix, la mission marcha bien, le peuple se montra plein de bonne volonté, docile et assidu aux exercices. « Les espérances des missionnaires furent dépassées, et ils ne laissèrent en arrière que quelques brebis galeuses. La croix de mission fut plantée le 2 juillet ; on laissa à Saint-Maurice deux congrégations bien établies, l'une de garçons, l'autre de filles (1). »

Le P. de Mazenod, voulant faire un bien durable dans les paroisses évangélisées par ses missionnaires, n'acceptait de missions qu'autant que les missionnaires, après un certain laps de temps, reviendraient dans les paroisses où ils avaient travaillé ; c'est ce qu'on appelait *retour de missions*. Aussi, voyons-nous les PP. Mie et Touche, après

(1) Lettre du P. Tempier.

avoir quitté Saint-Maurice, s'en aller à la Chapelle, qui avait été évangélisée en 1821. Ils réunirent à la sainte table, après huit jours d'exercices, 450 personnes, autant d'hommes que de femmes. De là, ils revirent également les paroisses de Villars et de Clémence d'Ambelle, où leur présence produisit le même bien. Tandis que le P. Touche revoyait les paroisses qu'il avait évangélisées, pendant l'hiver, les PP. Mie et Tempier faisaient aussi des retours de mission à Ancelle et à Chabottes, canton de Saint-Bounet, arrondissement de Gap.

Au mois d'août, même travail par les PP. Mie et Moreau, alors de maison au Laus, à Champolléon, gros bourg de 722 habitants, canton d'Orcières (Hautes-Alpes).

A la mi-septembre, les PP. Tempier, Mie et Touche s'acheminaient vers Saint-Etienne-en-Dévoluy, chef-lieu de canton, arrondissement de Gap. « Le pays est sauvage, écrit le P. Tempier, et le P. Mie s'en effraye, les gens qui sont bien disposés ont un long chemin à faire pour venir à l'église principale. Aussi, le P. Touche s'est installé au centre du pays, entre deux ou trois hameaux éloignés de 1 lieue à 1 lieue et demie de Saint-Etienne. Il y fait les exercices pendant la semaine, donne les instructions, entend les gens au confessionnal; le dimanche seulement, il y a réunion générale à Saint-Etienne. » La mission eut un excellent résultat et se termina vers le 20 octobre. Le P. Tempier donna, en novembre, une retraite paroissiale au Poët, commune de 500 habitants, canton de Laragne (Hautes-Alpes). Le P. Touche, de son côté, portait des *secours* dans les Basses-Alpes, sur la rive gauche de la Durance, à deux petites paroisses, Claret et Melve, canton de la Motte, arrondissement de Sisteron. Le P. Touche dit quelque part : « les résultats ne se ressemblaient pas partout; tandis qu'on adorait le missionnaire dans une paroisse, dans l'autre, il n'y faisait pas

grand'chose et avait même à subir les injures et les attaques des jeunes gens ». Le P. Touche avait un grain d'originalité plus ou moins cavalière, et son zèle, qui était grand, manquait parfois de prudence, ce qui lui suscita quelques aventures peu agréables. On remarquera que pendant cette année 1822, les missionnaires du Laus furent presque tout le temps en campagne, et qu'ils évangélisèrent, à la grande satisfaction de l'évêque de Digne, bon nombre de paroisses importantes de son diocèse.

Nous voici en l'année 1823. Les missions débutent en janvier, par la célèbre mission de Tallard, chef-lieu de canton de 1 100 habitants, à 14 kilomètres de Gap, et situé sur un roc qui domine la Durance (Hautes-Alpes). Le P. de Mazenod la dirigeait en personne à la tête de quatre missionnaires, les PP. Tempier, Deblieu, Suzanne et Touche. Plusieurs lettres de notre vénéré Fondateur, écrites de Tallard au P. Courtès, nous donnent des détails intéressants sur la mission de Tallard.

« La mission n'avait pas d'abord l'air de faire grande impression sur les gens de Tallard... Mais huit jours après, ils sortaient de leur apathie et se sentaient pris ; ce mouvement ne fit que s'augmenter, l'affluence aux exercices devint considérable ; les autorités elles-mêmes donnaient l'exemple; juge de paix, maire, médecin, assistaient régulièrement aux exercices et se confessèrent. Tel était l'entrain de la population et ses excellentes dispositions, qu'une noce se récréait au chant des cantiques ; tous les soirs, dans les réunions de famille et même au café, il n'était question que de la mission, et là aussi on chantait des cantiques. »

Le P. de Mazenod, dont la santé exigeait beaucoup de ménagements, se contentait de faire l'exercice de l'examen particulier et de donner les avis le soir. Les mission-

naires faisaient vaillamment et bien, beaucoup de besogne ; le P. Suzanne entre autres, se montra déjà excellent missionnaire.

Le 17 janvier, le P. de Mazenod écrivait encore de Tallard : « La mission ne peut aller mieux, tout le monde est content. » C'est quelques jours après que M. de Mazenod, ayant reçu la nouvelle de la nomination de son oncle, Mgr Fortuné de Mazenod, au siège épiscopal de Marseille, partit pour Aix, et laissa le P. Tempier continuer les exercices avec ses compagnons. La mission de Tallard, couronnée de succès, se termina le 31 janvier 1823. Au mois de février, après quelques jours de repos, les PP. Tempier et Suzanne, que rejoignit le P. Moreau, allaient donner la mission du Lauzet. Le Lauzet est aussi un chef-lieu de canton de 1 000 habitants, arrondissement de Barcelonnette (Basses-Alpes). Le bourg ne manque pas de pittoresque, il est situé à 900 mètres d'altitude, sur une sorte d'isthme rocailleux, entre la rive gauche de l'Ubaye et un joli petit lac. La mission s'ouvrit le dimanche de la Quinquagésime, et se clôtura le deuxième dimanche du mois de mars. «La mission fut aussi complète qu'elle pouvait l'être, les missionnaires confessèrent 428 femmes et 400 hommes sur une population d'environ 1 000 âmes... La croix de mission fut plantée sur une montagne qui domine la vallée de tous côtés, dix notables se sont engagés à faire construire au printemps quatorze oratoires ou stations du chemin de la croix pour aller au calvaire (1). » Le P. Tempier avait terminé ses travaux apostoliques comme supérieur du Laus, où, comme nous l'avons dit, il fut remplacé par le P. Moreau. Nous poursuivrons, au chapitre suivant, la série des missions qui eurent lieu en cette année 1823.

(1) Compte rendu de la Mission au Supérieur général par le P. Tempier.

L'année 1823 fut marquée par la nomination, au siège de Marseille, de Mgr Charles-Fortuné de Mazenod, oncle du P. de Mazenod, Fondateur des Missionnaires de Provence. Comme nous l'avons vu, M. de Mazenod apprit cette nomination à Tallard ; il se hâta d'aller près de son oncle, qui fut préconisé par Pie VII, dans le Consistoire du 16 mai 1823, et reçut la consécration épiscopale le 6 juillet, dans la chapelle de Notre-Dame de Lorette, du séminaire d'Issy, près Paris, où le futur prélat avait fait sa retraite. Huit jours après, le 14 du même mois, il prenait possession de son diocèse par procureur, le R. P. Tempier, Missionnaire de Provence, Supérieur du Laus. Enfin, le 10 août, Mgr Fortuné de Mazenod faisait son entrée épiscopale d'installation sur le siège de Marseille. Le prélat nomma premier vicaire général son neveu, Charles-Eugène de Mazenod, et celui-ci fit agréer, comme second vicaire général, le P. Tempier, qui devint ainsi son collègue et son collaborateur, son autre lui-même. Le P. Tempier ne pouvait rester supérieur au Laus ; il vint résider à Marseille, pour remplir ses nouvelles fonctions d'administrateur du diocèse (1).

L'évêché de Gap fut rétabli en cette même année ; le grand vicaire de Digne, que nous connaissons, M. Charles-Antoine Arnaud, fut nommé au siège de Gap. Préconisé au consistoire du 16 mai, en même temps que le nouvel évêque de Marseille, il fut sacré le même jour et au même lieu, le 6 juillet, dans la chapelle du Séminaire d'Issy, près Paris. La maison du Laus n'appartenait plus à la juridiction de l'évêque de Digne, Mgr de Miollis ; elle fut désormais du ressort de l'administration du diocèse de Gap.

« Tandis que les vœux du pieux Fondateur se réali-

(1) *Vie de Mgr de Mazenod*, t. I, liv. II, chap. XII, p. 352 et suivantes.

saient, ce semble, au delà de toute espérance, et que son œuvre, désormais puissamment consolidée, paraissait devoir se développer sans obstacle, à l'abri d'un pouvoir épiscopal qui ferait sa force, comme elle en serait elle-même l'appui, Dieu réservait à cette œuvre l'épreuve la plus formidable qu'elle eût jusque-là subie... Le coup lui vint à la fois de l'intérieur et de l'extérieur ; elle vit son existence même menacée, et par la défection de quelques-uns de ses principaux membres et par les décisions des évêques sous la juridiction desquels la Société, non encore approuvée de Rome, était directement placée (1). »

Les défections, dont il est parlé, eurent lieu dans les derniers mois de l'année 1823 ; ceux qui quittèrent la Congrégation, en dépit de leur vœu de persévérance, sollicitèrent la dispense de leurs vœux auprès des évêques dont ils étaient les diocésains. L'archevêque d'Aix et l'évêque de Fréjus déclarèrent nuls ces engagements qui, disaient-ils, avaient été pris au préjudice d'un tiers, c'est-à-dire de l'autorité épiscopale.

La maison du Laus, sous le coup de cette crise, faillit perdre le P. Moreau, mais pour d'autres raisons que celles invoquées par ceux qui quittèrent définitivement la Société. Toujours, il avait été un fidèle observateur des règles de l'institut ; cependant, la composition des sermons lui coûtait beaucoup, les travaux des missions lui semblaient trop distrayants, il se trouvait troublé par une vie si active. Devenu supérieur, il s'effraya des responsabilités, s'exagérant son incapacité pour cette charge. Dès lors, il se crut appelé à un genre de vie plus austère ; s'étant mis en relation avec un P. Franciscain d'Avignon, il alla s'enfermer dans un cloître pour y va-

(1) *Vie de Mgr de Mazenod*, t. I, liv. II, chap. XIII, p. 371.

quer à la vie contemplative. Une lettre des plus paternelles du Fondateur ramena le fugitif à la maison du Laus, après un mois seulement d'absence. Victime d'une pieuse illusion, il reconnut sa faute et, depuis cette épreuve, il demeura inébranlable dans son attachement à la Congrégation, dans son dévouement à toutes ses œuvres.

Terminons ce chapitre en disant un mot des relations de Monseigneur de Digne et de son clergé avec les missionnaires du Laus, pendant le temps que le P. Tempier gouverna cette maison.

Il faut dire que les Pères n'étaient pas vus du même œil par tous les prêtres des Hautes et des Basses-Alpes. La plupart ne partageaient pas leurs opinions en matière de théologie morale ; ils ne pouvaient pas ne pas rendre bon témoignage au zèle des missionnaires, n'être pas heureux des bons résultats de leurs travaux ; mais, en pratique, ils les trouvaient trop larges.

Mgr de Miollis ne se montrait pas des plus faciles à laisser entrer ses sujets dans la Société. C'était plutôt par tendance naturelle à garder pour lui ses prêtres, que par méfiance ou mésestime envers les Pères. D'autre part, comme nous l'avons vu et comme nous le verrons encore, il avait ses idées à lui sur la conduite à tenir pendant les missions, et souvent il restreignait, selon ses vues, la liberté d'action des missionnaires ; il avait la main à demi fermée, lorsqu'il s'agissait d'accorder des pouvoirs. Le bon évêque, oublieux des conventions faites avec M. de Mazenod, s'avisa, entre autres, de vouloir envoyer au Laus pour y résider dans le couvent, quatre prêtres peu édifiants. Le P. Tempier en écrivit au vicaire général, M. Arbaud, le priant de faire entendre raison à Mgr de Miollis. On ne pouvait et l'on ne devait recevoir de telles gens au Laus. Parfois aussi, l'évêque de Digne se

montrait exigeant et réclamait, pour les paroisses vacantes et pour les missions, plus de Pères que la maison n'en pouvait donner. Le tableau suivant nous met sous les yeux les services spirituels que les Pères du Laus ont rendus au diocèse de Digne pendant cette période, de 1819 à 1823, avril.

1819. Mission de trois semaines, à Remollon.

1820. Une seule mission demandée, à Champolléon. — Secours portés, pendant six à huit jours, à plusieurs paroisses. — Desserte de paroisses vacantes. — Deux mois à Saint-Léger.

1821. 1° Missions d'Ancelle; 2° de la Chapelle; 3° de Villemur et Montfuron. — *Retraites :* 1° A Saint-Jean des Crottes; 2° à Chabottes; 3° dans deux autres paroisses. — Desserte de plusieurs paroisses pendant quelques semaines.

1822. 1° Missions de Barcelonnette; 2° de Saint-Maurice; 3° de Saint-Étienne-en-Dévoluy; 4° du Poët. — Six *retours* de missions, durant huit ou dix jours chacun. — *Secours* portés à Claret, à Melve.

1823. Missions : 1° de Tallard ; 2° du Lauzet ; janvier, à Mors.

Mgr de Miollis ne pouvait donc se plaindre ; non seulement les Pères du Laus, mais leurs confrères qu'ils appelaient à leur aide, dépensaient généreusement leurs forces et leur zèle au profit du diocèse qui leur donnait une résidence. Aussi, malgré quelques nuages passagers, l'administration diocésaine resta en excellents termes avec les missionnaires du Laus.

V

Projet d'un établissement à Digne. — Le P. Moreau, supérieur du Laus (de mars à octobre 1823). — Mouvement du pèlerinage. — Le nouvel évêque de Gap, Mgr Arbaud. — L'accueil qui lui est fait par son clergé. — Il est sympathique aux Pères du Laus. — Le P. Mie remplace le P. Moreau comme supérieur. — Travaux apostoliques des Père du Laus (de mars à décembre 1823).

Il nous faut dire un mot d'un projet d'établissement d'une nouvelle maison de la Société que le supérieur du Laus, le P. Tempier, essaya d'exécuter, sur l'avis du Fondateur. Dès 1822, le rétablissement du diocèse de Gap était regardé comme très prochain. Mgr de Miollis, comprenant que cette restauration lui enlèverait le concours des missionnaires du Laus, laissa entendre à M. de Mazenod qu'il verrait avec plaisir un établissement de ses missionnaires à Digne même. Tout désireux qu'il était de répondre aux avances d'un prélat qui lui était dévoué, le P. de Mazenod entrevoyait bien des difficultés à la réalisation d'un semblable projet.

Le P. Tempier, en son nom, fit donc, en décembre 1822, le voyage de Digne et s'aboucha avec l'administration diocésaine. De retour au Laus, il écrivait, le 22 décembre : « Je trouvai l'évêque et les grands vicaires peu disposés à former l'établissement qu'ils avaient semblé vouloir établir à Digne. L'évêque consentait seulement à fournir quelques sujets, à condition que nous continuerions à missionner dans son diocèse, quand il serait séparé de celui de Gap. Je répondis qu'on ne se serait prêté au dessein de Monseigneur de former un établissement qu'au prix des plus grands sacrifices, vu les demandes qu'on nous adressait de tous les diocèses, et j'insistai pour qu'on nous cédât quelques sujets. Il me fut répondu qu'on était d'autant plus disposé à le faire,

qu'après la séparation, le diocèse de Digne aurait du superflu. »

Au mois de mars 1823, l'évêque de Digne reprit les pourparlers et envoya ses propositions d'établissement, à Digne, avec les moyens d'exécution. M. de Mazenod délégua, de nouveau, le P. Tempier pour traiter l'affaire et examiner la question sur les lieux. Voici quelles furent les propositions de Mgr de Miollis : « Voulant former, dans son diocèse, une maison de missionnaires qui seraient, en même temps, chargés des succursales vacantes, les Missionnaires de Provence logeraient d'abord au grand séminaire de Digne, où le départ des élèves de Gap allait faire un vide; ils exerceront le saint ministère à l'ancienne cathédrale, à cinq minutes de la ville. Une fois bien connus, ils recruteront facilement des sujets, qui, se joignant à leur Société, augmenteront le nombre des membres du nouvel établissement. » M. de Mazenod entra dans les vues de Mgr de Miollis, et le projet eut un commencement d'exécution ; à diverses reprises, les PP. Mie, Suzanne et Honorat séjournèrent quelque temps au grand séminaire de Digne. Mais, comme il était aisé de le prévoir, l'évêque de Digne éleva des prétentions inacceptables par le supérieur général. Il voulut avoir la haute main sur les missionnaires, en disposer à son gré, sans égards aux droits du supérieur général. Il n'accordait de secours au nouvel établissement qu'autant que les Pères dépendraient entièrement de lui. C'était dire : « Servez-moi, parce que je vous paye » ; et enfin, il ne s'engageait nullement à favoriser l'entrée des sujets de son diocèse dans notre Société.

A ces exigences de l'évêque de Digne, il faut joindre l'impossibilité où, par suite de la crise que subit la Société dans les derniers mois de 1823, le P. de Mazenod

se trouvait de fournir des sujets à l'établissement de Digne.

Le Fondateur s'en expliquait en ces termes : « Depuis que j'ai promis de m'établir à Digne, j'ai perdu trois prêtres (MM. Aubert, Maunier et Deblieu). L'archevêque d'Aix nous a chargé des prisons, c'est un prêtre de plus à y fixer ; voilà donc cinq prêtres nécessaires à Aix. Il en reste six pour Marseille et pour le Laus. »

C'est ainsi que le P. de Mazenod se vit dans la dure nécessité de renoncer à une position qu'il aurait désiré garder.

Nous avons vu le P. Moreau remplacer, au Laus, le P. Tempier, pendant les missions de Tallard et du Lauzet, janvier et février 1823. Le P. Tempier partit pour Marseille, dans le courant du mois de mars; c'est dans ce mois que le P. Moreau prit la direction du Laus, avec le titre de supérieur. Il avait, dans sa communauté, le P. Jourdan, qui mourut au mois d'avril, à Aix ; le P. Touche, le P. Bourrelier et, plus tard, au mois de juillet, le P. Mie.

Une lettre du P. Tempier, datée du 4 avril, donne au nouveau supérieur les renseignements dont il avait besoin pour la bonne gestion de la maison : « Les messes étaient rétribuées, les unes à 12 sols, les autres à 15 sols ; sur 100 messes, il fallait en donner 15 ou 20 à 15 sols ; sur 80, les donner à 12 sols : on les envoie dans les cantons où les curés en manquent. Le loyer de l'hospice est à 100 francs ; en le réparant, on pourrait le louer 200 francs. Le bassin de la Croix, dont les honoraires sont pour nous, peut donner 120 francs en moyenne par an. J'ai payé à Jouvent environ 1 500 francs, pour achat d'immeubles et autres objets. J'ai vendu pour 500 francs de cantiques, et envoyé la contribution de la maison à la caisse générale. Le service de table est mi-

sérable, cuillers et fourchettes sont dans un état de rouille impossible; d'autres, en buis, sont ébréchées. »

Cette année 1823, les pèlerins vinrent en grand nombre au sanctuaire du Laus. Parmi les processions de paroisses qui se présentèrent au mois de mars, celle de Tallard se distingua entre toutes; les gens de Tallard, non contents de venir en masse, avaient à cœur de faire des neuvaines pour se retremper dans la prière et la pénitence. Ils prouvaient par là combien étaient considérables et constants les fruits de la mission qui leur avait été donnée en janvier, par les zélés Missionnaires du Laus. Les concours du mois de mai furent un peu moins nombreux, le temps les contraria. Naturellement, il y eut moins d'offrandes de messes que de coutume; les autres années, à pareille époque, on recevait de 1 200 à 1 300 messes, il n'y en eut que 900. Cependant, les fêtes du mois de juin, du mois d'août furent dignes des plus beaux jours, et prouvèrent que la dévotion à Notre-Dame du Laus n'était pas en baisse. « C'est toujours même piété fervente, écrit le P. Touche, et les pèlerins viennent de loin, de Grenoble, de Vizille. Ceux de Grenoble, en passant par Gap, sont allés saluer le Saint-Sacrement, et sont arrivés au Laus, en chantant des cantiques. Le respect humain est foulé aux pieds. Vivent nos montagnes ! »

Un peu plus tard, le même Père écrivait encore au P. de Mazenod : « Nous avons eu jusqu'à neuf processions paroissiales pour les Fêtes-Dieu, pour la Saint-Jean et la Saint-Pierre. Nos cérémonies de la procession du Saint-Sacrement se sont faites avec éclat et un recueillement qui allait à l'âme, nombreuses ont été les communions. On nous annonce une paroisse, Saint-Julien-en-Champsaur, que l'on n'a jamais vue ici; les paroisses où nous avons missionné donnent plus d'édification que les au-

tres ; on les reconnaît aisément à leur bonne tenue, à leur foi plus ardente. »

Le P. Mie, venu pour aider les Pères au mois de mai, était encore au Laus, en juillet et en août. Il dit de son côté : « Je suis édifié de tout ce que je vois au Laus. Les beaux exemples qui frappent chaque jour mes yeux me confondent ; la ferveur de tant de pauvres femmes, de tant de jeunes filles qui ne savent pas lire, est un continuel reproche pour ma lâcheté au service de Dieu. Nos Pères ne sont pas moins édifiants : P. Moreau, notre supérieur, jeûne tous les jours ; P. Touche est infatigable et aime ardemment Notre-Seigneur au Très Saint Sacrement ; P. Bourrelier, qui est revenu ici après la mort du cher P. Jourdan, se livre à l'étude dans la théologie de Poitiers. »

Ainsi le P. Moreau, très mortifié, *jeûnait* tous les jours, il dépassait la lettre et l'esprit des règles de l'institut ; cette tendance à l'austérité fut une des causes qui le portèrent à quitter le Laus et à aller s'enfermer dans un cloître, comme nous l'avons dit plus haut ; c'était dans le mois de septembre. Il rentrait au Laus à la mi-octobre, où le P. Mie l'avait remplacé comme supérieur. Depuis, il rendit de grands services, tantôt comme missionnaire, tantôt comme professeur, au grand séminaire d'Ajaccio, où il fut nommé supérieur en 1841 et succéda au P. Guibert, appelé au siège de Viviers. Le P. de Mazenod avait dit de lui, quand éclata la crise intérieure dont nous avons parlé plus haut : « Moreau n'est qu'un homme abusé, les autres sont des traîtres. »

Il est temps, avant d'exposer la série des travaux apostoliques de cette année, de faire connaissance avec le nouvel évêque de Gap, M^gr^ Arbaud.

François-Antoine Arbaud était né à Manosque, au diocèse de Digne, le 12 juin 1768. Ordonné prêtre à Nice,

en 1792, il vécut à l'étranger jusqu'en 1799, et en 1801, il fut nommé curé à Villeneuve, canton et arrondissement de Forcalquier, qu'il administra jusqu'en 1809. Il professa ensuite la théologie au grand séminaire de Digne pendant un an, et en 1810, Mgr Miollis le nommait grand vicaire du diocèse, mais il ne fut reconnu que le 15 septembre 1811, par le gouvernement de Napoléon Ier. C'est de lui que relevait l'administration ecclésiastique des Hautes-Alpes, comme archidiacre de Gap ; aussi connaissait-il parfaitement cette partie si importante du diocèse de Digne. Nous avons vu qu'il fut sacré à Issy, 6 juillet 1823, en même temps que Mgr Fortuné de Mazenod, évêque de Marseille. Il fit son entrée à Gap le 29 juillet de la même année. « Mgr Arbaud avait été promu à la charge pastorale à l'âge de cinquante-cinq ans, après une longue et laborieuse préparation. Sa vie antérieure avait été studieuse et apostolique... La doctrine ne lui manquait pas. Quand, en 1823, le siège de Gap fut rétabli, personne ne parut plus apte à gouverner un diocèse dont il connaissait déjà fort bien le clergé, les habitudes et les besoins... Les disciples du P. de Mazenod, connaissant la science et la piété du nouvel évêque, étaient convaincus qu'ils trouveraient en sa personne un protecteur et un ami (1). » M. Paguelle de Follenay que nous venons de citer, dit *que tous applaudirent* au choix qu'on avait fait de Mgr Arbaud pour le siège de Gap. D'après le P. Tempier, les applaudissements ne furent pas aussi universels que veut bien le dire l'historien du cardinal Guibert. Dans les derniers jours de janvier, les PP. Tempier et Suzanne quittaient Tallard et se rendaient à Gap ; pour voir, dit le P. Tempier, la mine de *certaines gens :* « Nous avons mis exprès, sur les voies, les personnes que

(1) *Vie du cardinal Guibert*, t. I, chap. VI, p. 253.

nous avons vues, pour voir ce qu'ils pensaient sur leur évêque-nommé. Quelles tristes gens ! Curés, vicaires, n'ont pas desserré les dents ; des personnes de marque sont aussi insensibles. Le clergé n'a pas pris la peine d'écrire à son évêque, ni en commun, ni en particulier, c'est tout au plus si le curé de Gap l'a fait. C'est M. Arbaud, disent-ils, il n'y a pas de quoi tant se gêner. » L'arrivée de Mgr Arbaud à Gap ne paraît pas non plus avoir excité un enthousiasme universel, les autorités civiles firent plus de frais que les autorités ecclésiastiques.

Les PP. Moreau et Touche allèrent, ce jour-là, présenter leurs hommages au prélat qui leur fit beaucoup de politesse. Le P. Mie écrivait le 12 août : « Mgr de Gap nous témoigne beaucoup de bontés, il nous invite à sa table chaque fois que nous allons à Gap. » Ainsi, les Pères du Laus n'eurent qu'à se féliciter de leur nouvel évêque dans les premiers temps; nous verrons bientôt le prélat prendre à leur égard une attitude, sinon hostile, au moins singulièrement pénible pour eux.

Les Pères avaient continué leurs travaux depuis le mois de mars ; les PP. Suzanne et Touche firent un retour de mission à Tallard, et le P. Moreau à Remollon. Au sortir de Tallard, le P. Touche évangélisa la petite paroisse de Rambaud, canton de Bâtie-Neuve, à 6 kilomètres de Gap. De là, il alla donner des retraites paroissiales à Chabotonnes et à Chabottes, du canton de Saint-Bonnet, arrondissement de Gap ; elles eurent des résultats consolants, plusieurs personnes revinrent à la pratique de leurs devoirs de chrétiens après de longues années de négligence. Dans le même canton, il prépara aux Pâques les paroisses d'Ancelle, de Saint-Léger et de Chabotonnes, et se rendit enfin au Laus. Au mois de juin, il se remit en campagne avec le P. Mie ; tous deux donnèrent une mission à Gigors (Basses-Alpes), canton

de Turriers, diocèse de Digne; après quoi, ils travaillèrent aussi dans une autre localité du même canton, dont nous n'avons pu déchiffrer le nom. Revenus au Laus, ils y restèrent depuis la fin de juillet à la mi-septembre. Quoique de résidence au Laus, le P. Touche, toujours infatigable, s'absentait de temps à autre pour rendre service aux curés. A cette époque, les Pères du Laus desservirent la paroisse d'Avançon, puis celle de Bâtie-Neuve, dont le curé avait été nommé supérieur du grand séminaire ; c'était, croyons-nous, M. Borel. Le P. Mie prêcha une retraite paroissiale, en octobre, à Saint-André, canton et arrondissement d'Embrun, diocèse de Gap; aussitôt ce travail terminé, il alla rejoindre ses confrères à Gap, où les PP. Suzanne et Touche donnaient une grande mission, de concert avec les Pères Jésuites, dont le P. Thomas était le chef. Nous n'avons pas retrouvé la relation de la mission de Gap que le P. de Mazenod avait demandée au P. Suzanne; toutefois, nous savons que les Missionnaires de Provence, les PP. Suzanne, Touche et Mie, en restant dans leur rôle d'évangélisateurs des pauvres, confessèrent beaucoup, et par leurs prédications et catéchismes en provençal, firent beaucoup de bien au peuple. Le P. Suzanne seul donna des sermons en français. Les PP. Mie et Touche prêchèrent en provençal. Ce dernier fut surtout chargé du grand hospice de Gap, où il fit merveille, et resta à Gap après la clôture de la mission jusqu'après la belle fête de l'Immaculée Conception. Le P. de Mazenod lui ayant reproché de s'être attardé là, le P. Touche s'en excuse en disant qu'il a gagné nombre de *traînards* et affermi la congrégation des hommes qui pourrait être plus nombreuse, mais qui promet ; l'évêque l'a visitée, et sa visite, preuve de la sympathie qu'il témoigne à l'œuvre, a produit un très bon effet. « Les Pères Jésuites de Paris, dit le P. Touche,

sont partis en emportant les regrets de la haute classe, le P. Thomas nous a trouvés *utiles pour les petites gens.* »

Écrivant au P. Suzanne, alors à Entrevaux, le P. de Mazenod lui fait part des jugements que l'évêque de Gap et le P. Thomas, chef de la mission, ont porté sur les Missionnaires de Provence : « Le premier avoue que le P. Suzanne fait bien, mais que ses discours sont trop monotones. Quant au second, il appuie plus sur la critique que sur les éloges. On écoute le P. Suzanne, dit-il, avec plaisir, les PP. Mie et Touche se sont prêtés de bonne grâce à faire les catéchismes; comme ils sont accoutumés à prêcher en provençal, il ne les a pas fait prêcher en français. » Ces appréciations du révérend Père Jésuite n'enlèvent rien au mérite et au succès réels des Missionnaires de Provence; on sait que la sainte Compagnie de Jésus ne prodigue pas les compliments aux religieux qui n'ont pas l'honneur de compter au nombre de ses membres.

La mission d'Entrevaux suivit de près celle de Gap, elle fut prêchée, dans la dernière quinzaine de novembre, par les PP. Mie, Suzanne et Touche. Entrevaux, chef-lieu de canton de l'arrondissement de Castellane, sur les limites des départements des Basses-Alpes et des Alpes-Maritimes, est situé sur la rive gauche du Var. Cette petite ville, d'environ 1500 habitants, dominée par un rocher couronné de forts, défendait autrefois le passage, entre les deux montagnes qui la protègent, du Piémont en Provence. Ses forts avaient été réparés par Vauban en 1693. Le P. Mie écrivait de là, à la date du 30 novembre : « On nous avait représenté Entrevaux comme inaccessible. Nous y sommes arrivés, en effet, après avoir passé par des chemins bien rudes. Les gens ne sont pas aussi méchants qu'on voulait bien le dire, et l'accueil que nous y avons reçu nous a bien dédommagés des fatigues de

notre voyage. A la grande satisfaction de tout le monde, c'est le P. Suzanne qui a fait l'ouverture de la mission. De jour en jour, la confiance est allée en augmentant, et les exercices ont été très bien suivis. Après avoir pesé le pour et le contre, nous avons fait la procession de pénitence, nu-pieds. Cette cérémonie, suivie du baisement du crucifix, et pendant laquelle le P. Suzanne parla d'une façon émouvante, a produit les plus heureux résultats. Aussi, la mission marche bien et réussit au delà de nos espérances; hommes et femmes, riches et pauvres, négociants et bourgeois, usuriers mêmes et contrebandiers, tous se sont présentés au saint tribunal de la pénitence et ont donné des signes moralement certains d'une sainte conversion. Cependant, les prêtres trouvent que la morale des missionnaires est relâchée; l'un d'entre eux a même écrit à Mgr de Miollis pour avoir son sentiment sur ce point. Le prélat a répondu que les avantages des missions étaient incalculables. » La mission d'Entrevaux fut clôturée par la plantation d'une belle croix qui domine les belles plages des rives du Var. Le curé se montra satisfait du zèle des missionnaires et des résultats qu'ils avaient obtenus. Mgr de Miollis lui-même, peu louangeur par caractère, écrivit à M. de Mazenod que la mission avait *assez bien réussi*. La preuve que l'évêque était content des ouvriers, c'est que, sans prévenir M. de Mazenod, leur supérieur, il leur manda d'évangéliser les environs d'Entrevaux. Le P. Suzanne étant reparti pour Digne, le P. Mie et les PP. Dupuy et Honorat, qui avaient assisté à la clôture de la mission d'Entrevaux, restèrent donc dans le pays. Le P. Mie passa huit jours à Saint-Pierre, dont l'église est une ancienne chapelle de Bénédictins. Là, beaucoup d'habitants étaient détenteurs des biens d'émigrés. La question de la restitution se présenta et le missionnaire la résolut en s'entendant avec le

propriétaire véritable de ces biens, très disposé à ne demander rien que de juste, et les détenteurs de biens, qui avouaient eux-mêmes n'avoir pas été de bonne foi, purent ainsi accomplir leurs devoirs religieux. Le curé, qui partageait l'opinion de ses confrères, laissant les gens dans leur bonne foi et n'exigeant rien d'eux, n'approuva pas la façon d'agir des missionnaires. Nous avons là un nouvel exemple des divergences d'opinion et de pratique qui mettaient du froid entre les missionnaires de Provence et le clergé séculier. Pendant que le P. Mie était à Saint-Pierre, le P. Honorat donnait une mission de quinze jours à la Rochette, du canton aussi d'Entrevaux. Cette paroisse était sans pasteur, les habitants étaient ignorants, mais gardaient toute la simplicité de la foi. Ils vinrent avec empressement entendre la parole de Dieu qui leur était adressée en *gros provençal*. Plus de 100 personnes s'approchèrent des sacrements, et sur ce nombre, il y eut des retours consolants et sincères de vingt et même trente ans.

L'année 1823, pour les missionnaires du Laus, ne fut pas moins laborieuse que l'année précédente, et ils eurent la consolation d'avoir fait beaucoup de bien partout où ils avaient passé.

Travaux apostoliques du mois de mars 1823 *à janvier* 1824.

I. Retours de mission. — 1. Tallard; 2. Remollon; 3. Chabotonnes; 4. Chabottes; 5. Ancelle.

II. Desserte de paroisses. — 1. Avançon; 2. Bâtie-Neuve, dans le diocèse de Gap, plus, la grande mission de Gap.

III. Missions et retraites paroissiales dans le diocèse de Digne. — 1. Gigors; 2. Autre paroisse non loin de Gigors; 3. Grande mission à Entrevaux; — 4. Saint-Pierre; 5. La Rochette, tous deux du canton d'Entrevaux.

CHAPITRE VI.

LE PÈRE MIE, SUPÉRIEUR (1824, MAI 1825).

L'administration de la Maison du Laus. — Son personnel. — Les visites annuelles du P. TEMPIER. — Le troisième Chapitre général de la Congrégation (1824). — Service de la paroisse et du pèlerinage. — Les travaux apostoliques (1824-1825).

Donnons d'abord la physionomie de la maison du Laus, sous l'administration du P. MIE, son supérieur local. Le P. MIE ne s'occupait guère du temporel dont le soin était confié au P. TOUCHE, son économe. En fait, le P. TEMPIER restait le véritable administrateur du Laus; c'est lui qui, entrant dans les moindres détails, dirigeait le P. TOUCHE, peu entendu aux affaires, et d'ailleurs trop souvent obligé de s'absenter; il était plus missionnaire qu'économe. Parmi les instructions du P. TEMPIER au P. TOUCHE, relevons-en quelques-unes. Il doit, de préférence, faire venir, non de Gap, où tout est plus cher, mais d'Aix ou de Marseille, les provisions dont il a besoin. Le vin du Laus n'étant guère présentable, on le consommera en communauté; on achètera à Remollon ou à Tallard, celui que l'on servira aux prêtres qui viennent au Laus, soit en pèlerinage, soit en simples visiteurs, soit pour y faire une retraite. Il faut s'entendre avec le fermier qui exploite nos terres, pour qu'il charrie le bois de chauffage et fasse moudre le blé, si on fait le pain à la maison; sinon, il faut acheter le pain à Gap et le faire revenir par un commissionnaire auquel on donnera 2 fr. 50 par mois. Aux instructions précises, le P. TEMPIER joignait les blâmes et les défenses. « Vous avez acheté trop de draps de lits, vous en aviez assez pour le personnel présent et futur; vous faites des demandes indiscrètes pour couvrir vos dépenses, et vous n'évitez

pas assez de faire des dettes, soit pour la sacristie, soit pour la maison. » C'est ainsi que le P. Tempier veillait sans cesse à la gestion économique et sage de la maison du Laus ; il fit plus encore, il sut profiter des circonstances pour lui procurer des ressources fixes. Au mois de mai, il accepta la donation d'une vigne sur le territoire du Laus ; le 18 septembre, il fit l'acquisition d'une autre vigne sur le territoire de Remollon, d'une contenance de 80 ares ou 55 *fausseraies*. Cette vigne avait appartenu au prêtre qui desservait le Laus pendant la grande Révolution, et qui avait été fusillé à Grenoble. Ne nous étonnons pas de ces tentatives faites pour accroître les ressources de la maison du Laus. Les allocations données aux Pères pour secours aux paroisses, manquèrent, cette année même, dans le diocèse de Digne. Mgr de Miollis avait écrit, au mois de mai, au P. de Mazenod :

« La médiocrité des fonds destinés aux prêtres auxiliaires, me met dans la dure nécessité de ne plus employer les ouvriers évangéliques dont les travaux faisaient tant de bien et produisaient tant de fruits précieux dans mon diocèse. »

C'était donner leur congé aux Missionnaires de Provence. « Est-ce bien une raison, disait le P. de Mazenod, pour ne plus nous demander ? Nous avons, certes, assez travaillé, dans le diocèse de Digne, sans qu'il nous en revienne rien. »

Au mois de janvier 1825, le P. Marcou résidait au Laus, et le P. Touche, toujours économe, recevait du P. de Mazenod des avis paternels. Les registres de recettes et de dépenses n'étaient pas en ordre, les intérêts de la maison peu soignés, on n'envoyait rien au noviciat d'Aix où *vingt bouches fraîches* (1) dévoraient le *vert et le sec*.

(1) Le texte, en pur provençal, est plus énergique : *vingt g... fraîches.*

Le P. de Mazenod, cependant, reconnaissait que l'économe, toujours en courses apostoliques, pouvait suivre difficilement les affaires temporelles, que, d'ailleurs, les améliorations nécessaires, les réparations urgentes réclamaient l'emploi des fonds ordinaires. Il fallait songer à des plantations d'arbres fruitiers, et dépenser 400 à 500 francs pour amener, jusqu'au réservoir du jardin, l'eau de la source qui jaillissait loin de là, au pied de la descente de Gap. Un seul des trois Pères, au Laus, était rétribué par le gouvernement, et comme nous l'avons dit plus haut, les allocations de secours aux paroisses faisaient défaut du côté de Digne, et à Gap on ne se pressait pas de les donner. « L'évêque de Gap, dit le P. Touche, ne se presse pas de nous venir en aide, il nous croit *riches*, la vérité est que nous pouvons nous en tirer tout juste. »

Le P. Marcou n'était pas très robuste, il desservit surtout le sanctuaire et la paroisse; étant tombé malade vers le mois de juillet 1825, il passa quelque temps de convalescence à Veynes, au château d'un ami des Pères, et, au mois de septembre, il était envoyé à Nîmes. On le regretta beaucoup au Laus. Le P. Dupuy séjourna au Laus, depuis le mois de mai jusqu'à la fin de novembre ; il fut attaché au service de l'église. Ce Père s'occupait beaucoup du temporel, et ne ménageait ni sa verve critique à l'égard de l'économe, ni ses plans de bonne administration au P. Tempier ; il disait : « Le Laus, bien administré, rapporterait des millions. » C'est cette parole, sans doute, qui contribua à créer, dans le diocèse de Gap, la fameuse légende *des trésors* que les Pères Oblats ont amassés au Laus.

Le P. Dupuy parti, le P. Moreau le remplaça. Ce Père, *notre cher capucin*, avait fait une apparition au Laus à l'époque des concours du mois de mai. Il y revint avec

joie, s'estimant heureux d'être sous la gouverne du P. Mie, qu'il n'y trouva plus. « Je ferai de mon mieux au sanctuaire, écrivait-il, j'irai même en mission, quoiqu'il m'en coûte beaucoup. » Il accompagna, en effet, le P. Touche, en décembre, à Valbelle. Le P. Tempier fit régulièrement la visite du Laus en 1824 et en 1825.

Le P. Visiteur quitta Marseille dans les derniers jours du mois de mai 1824; le 31 mai, il écrivait du Laus : « Je n'ai pas pu voir, à Gap, Monseigneur, qui avait couché à Ventavon, où il avait donné la confirmation. Les deux Pères qui sont ici m'édifient par leur régularité, ils sont bien portants et tout heureux de mon arrivée. C'est le P. Mie lui-même qui sonne les exercices de la communauté, et il s'en acquitte habituellement avec une exactitude admirable. Je vous demande (au P. de Mazenod) de proroger mes pouvoirs de Visiteur au delà des huit jours de règle; car je désirerais avoir trois jours francs, et ces trois jours ne compteront pas. »

Le P. Visiteur mit bon ordre à certaines irrégularités de conduite dont s'était rendu coupable le P. Bourrelier, et termina heureusement une affaire de vol fait à Isidore le fermier. Dans son acte de visite daté du 9 juin, il prescrit la fermeture du cimetière de la paroisse, la lecture du martyrologe, tous les jours à prime, et la lecture spirituelle, immédiatement après les vêpres, en été, et en hiver, de 7 heures à 7 heures et demie. Le souper avait lieu, en toute saison, à 8 heures précises. Nous y lisons aussi la défense expresse, à qui que ce soit, de prêter des ouvrages de la bibliothèque, hors de la maison, à des personnes étrangères. De même, « on ne pourra transporter des livres de la maison du Laus, en une autre maison de la Société, sans une permission expresse et par écrit de notre Supérieur général ».

Le P. Mie, avec son habituelle bonhomie, nous rend

compte du passage du P. Visiteur au Laus. « La visite du P. Tempier nous a fait beaucoup de bien, le P. Touche, qu'il m'a donné pour admoniteur, ne me passe rien. Il me donne des avis rigoureux, mais amicaux et sincères. »

L'année suivante, 1825, au mois d'octobre, conformément aux Règles, le P. Tempier revenait au Laus comme visiteur. Dans son acte de visite, daté du 4 octobre, il blâme la négligence que l'on a mise dans la tenue des comptes de la maison et des registres de délibérations du conseil de fabrique, et prescrit les mesures nécessaires pour qu'une telle négligence ne se renouvelle plus. Contrairement aux règles établies, le supérieur du Laus avait fait des prêts et des dépenses qui dépassaient ses pouvoirs, le visiteur rappelle au supérieur local qu'il doit en référer au supérieur général pour les dépenses qui excèdent 1 000 francs. Il recommande que l'on dresse un tableau des indulgences accordées aux fidèles qui fréquentent le sanctuaire, et aussi, un tableau des bénédictions et processions en usage dans le sanctuaire, tableau qui sera soumis à l'approbation de Mgr l'Évêque. « Le tour que l'on suit, pour la procession de la Sainte Vierge, tous les premiers dimanches de chaque mois, selon la coutume, est trop long, on reviendra à ce qui se pratiquait autrefois. » Si des abus et des négligences se glissaient dans la maison du Laus, ils ne pouvaient prendre racine, et grâce aux visites canoniques, la régularité, l'esprit religieux, l'ordre et l'économie s'y maintenaient, malgré des défaillances passagères.

Un événement important et qui contribua à l'affermissement de la discipline religieuse dans les maisons de la Société, ce fut la tenue du troisième Chapitre général, auquel prirent part les PP. Mie et Touche. Il s'ouvrit à Aix, dans le chœur de l'église, le 31 septembre 1824.

Onze membres de la Société prirent part au Chapitre que présidait le supérieur général. C'étaient le P. Tempier, premier assistant; le P. Mie, deuxième assistant; le P. Moreau, procureur général; Courtès, supérieur d'Aix et maître des novices, puis, les PP. Dupuy, Suzanne, Honorat, Touche, Marcou et Jeancard. Ces deux derniers avaient été appelés avec dispense. Ils n'avaient pas, pour assister au Chapitre, le temps d'oblation exigé par les Règles. Dans ce Chapitre, tous les membres, consultés par le P. de Mazenod, déclarèrent, par voie de scrutin secret, qu'il était opportun, pour le bien de la Société, que le P. de Mazenod continuât à exercer la charge de vicaire général de Mgr l'évêque de Marseille. Dans la troisième séance, il fut décrété que les séminaires n'étaient pas compris dans le nombre des établissements qui nous détournent de la fin de notre institut, et qu'il n'était pas défendu de se charger de la direction des maisons ecclésiastiques. Le Supérieur général promit d'introduire, dans les Règles, un article conforme à ce décret. Le Chapitre régularisa, en terminant ses séances, le conseil du supérieur général. Les PP. Tempier et Mie, supérieurs du Laus, furent confirmés dans leurs charges de premier et de deuxième assistant; le P. Courtès fut nommé troisième assistant; le P. Suzanne, quatrième assistant et secrétaire général, enfin, le P. Honorat devint procureur général en remplacement du P. Moreau (1).

L'affluence des fidèles au sanctuaire continua dans le même ordre que les années précédentes, c'est-à-dire, plus

(1) *Vie de Mgr de Mazenod*, t. I, liv. II, chap. xvi, p. 387, 388. — C'est par inadvertance que l'on désigne par le nom de *frères* les PP. Dupuy, Suzanne, etc., qui étaient prêtres et en activité de ministère: à la page 388, on semble dire que les PP. Courtès et Mie ne furent nommés supérieurs qu'après le Chapitre; or, ils figurent tous deux comme supérieurs dans l'*Acte*, et, de fait, ils étaient supérieurs depuis longtemps.

rare et moins nombreuse pendant la saison d'hiver, mais considérable pendant les beaux jours. « Dans les mois de juin, juillet et août 1824, nous dit le P. Touche, on confessa beaucoup de monde, et tous les dimanches, il y eut procession. On célébra avec grande solennité, le 2 août, la fête de saint Alphonse de Liguori, notre patron. Dix à douze prêtres la rehaussèrent de leur présence. Le jour de la Nativité, il y eut un concours immense, car on attendait Mgr l'Évêque de Gap, qui avait promis de faire sa visite solennelle au Laus, mais le prélat ne put accomplir sa promesse. »

Le roi Louis XVIII était mort le jeudi 16 septembre 1824, à 4 heures du matin, et avait reçu les derniers sacrements trois jours auparavant. Ses derniers jours, dit *l'Ami de la Religion,* furent entièrement consacrés à la piété (1). On fit, à l'église du Laus, un service solennel pour le défunt roi, et, outre la messe des morts, on chanta les vêpres des morts, suivies de l'absoute et de la bénédiction du Très Saint Sacrement. Louis XVIII avait grand besoin de prières pour expier les fautes de sa politique et les lenteurs calculées qu'il apporta à relever la religion de la triste situation où elle se trouvait ; pendant six ans, par des concessions faites à l'esprit libéral et révolutionnaire, il laissa vacants nombre de sièges épiscopaux. Les mauvais temps, et peut-être aussi l'affaiblissement de la foi, amenèrent, en 1825, une sorte de ralentissement dans les concours privés ou publics. Les neuvainistes venaient plutôt des pays étrangers que des pays voisins ; malgré tout, presque tous les dimanches, les pèlerins fréquentaient les offices, depuis le matin jusqu'à 2 ou 3 heures de l'après-midi. Les fêtes de la Pentecôte et du Sacré-Cœur eurent, cette année, un

(1) *L'Ami de la religion,* t. XLI, 18 septembre 1824, n° 1035, p. 168.

éclat tout particulier. Nous remarquons avec joie que cette fête du Sacré-Cœur se célébrait avec octave, et que, chaque jour de la semaine, il y avait bénédiction du Très Saint Sacrement. La fête du bienheureux Alphonse de Liguori fut non moins solennellement célébrée. Le P. Tempier avait écrit au P. Touche, le 10 juillet 1825 : « Le Saint-Père vient de nous autoriser, par bref, à faire la fête du bienheureux dans toutes les maisons de la Société. » Le P. Tempier ajoute : « Le recteur majeur des Liguoristes (*sic*) a écrit à Mgr l'Évêque de Marseille pour le remercier du zèle qu'il déploie à propager le culte du bienheureux. Marseille est le premier diocèse de France, peut-être du monde chrétien, en dehors de l'Italie, où l'office du bienheureux Alphonse soit célébré et inséré dans le Propre, en vertu d'un bref.» La desserte du sanctuaire et de la paroisse du Laus ne fut donc pas une sinécure pendant cette période de deux années. Les missionnaires ne négligeaient pas les travaux apostoliques, et nous allons les voir à l'œuvre de l'évangélisation des diocèses de Gap et de Digne.

Aidé de deux prêtres, amis des Pères, le P. Touche donnait une mission à la Rochette, canton de Bâtie-Neuve, diocèse de Gap, en janvier ; elle réussit bien, et se clôtura le dimanche 29 janvier. Le 6 février, nous trouvons le même Père, avec les PP. Mie et Suzanne, donnant une mission à Montclar, commune de 570 habitants, canton de Veynes, diocèse de Digne. Les débuts furent contrariés par quelques mauvaises têtes et l'étrange conduite de Mgr de Miollis, qui, enlevant la direction du travail aux missionnaires, l'avait donnée au curé de canton. Les missionnaires ne pouvaient accepter un rôle si effacé. Aussi, ils prirent en tout, selon leurs règles et leurs traditions, la conduite des exercices et des cérémonies, au grand contentement de la population qui

leur était dévouée. Mgr de Miollis, mécontent, leur fit écrire, par son grand vicaire, M. Turpin, qu'ils « avaient été trop loin, poussés sans doute, ou par la jalousie d'un saint zèle, ou par la crainte de donner au doyen, M. Margaillac, un surcroît de peines ». La mission suivit son cours, et la population entière, même des étrangers, y prit part avec enthousiasme. Tout le monde se confessa, à l'exception de deux vieillards. La plantation de la croix fut un vrai triomphe pour Notre-Seigneur Jésus-Christ. Des prêtres du voisinage aidèrent aux missionnaires à organiser et à diriger une belle procession. Composée de tous les gens valides du pays et de nombreux étrangers, « notre œuvre, à Montclar, dit le P. Mie, avait été marquée au sceau de l'épreuve, le succès n'en était que plus éclatant ». De Montclar, le P. Touche se rendit à Seyne, chef-lieu de canton, et prêcha une retraite aux élèves d'un petit collège.

Cependant, l'évêque de Gap avait demandé, en janvier, au P. de Mazenod, quatre de ses missionnaires pour donner une mission à Veynes, arrondissement de Gap, chef-lieu de canton d'environ 1 600 habitants. « Veynes, disait Mgr Arbaud, contient une bourgeoisie non moins mauvaise que celle de Barcelonnette, trois missionnaires seront-ils suffisants ? » La mission devait s'ouvrir le dimanche de la Sexagésime, l'ouverture eut lieu le premier dimanche de carême. Les PP. Suzanne, Mie, Touche et Marcou, furent chargés de cet important travail. Mgr Arbaud leur avait proposé un de ses prêtres pour collaborateur, son concours ne fut pas nécessaire. « Dieu soit loué, écrit le P. Mie, notre travail a réussi, vingt hommes seulement sont restés en arrière. L'usure était le grand mal du pays, elle s'exerçait ouvertement et librement, grand obstacle aux conversions. Nous avons établi des Congrégations d'hommes et de femmes, pourvu que

le pasteur puisse les maintenir ! Sans cela, le travail est vain. Le P. Suzanne se tue, le P. Touche est infatigable, le P. Marcou a bon vouloir; pour moi, j'amuse les Pères par mes distractions. » De Veynes, le P. Suzanne alla se reposer au Laus, et, au mois de mai, il fit un retour de mission à Entrevaux pendant quinze jours. Il eut la joie de constater que tous les habitants avaient fait leurs pâques et que la congrégation d'hommes marchait bien. Dans le même mois, le P. Honorat prêchait une mission à Vitrolles, canton de Barcelonnette (diocèse de Digne), où il était allé remplacer le curé. Le château seigneurial de Vitrolles était habité par une famille très chrétienne, amie du Fondateur des Missionnaires de Provence.

De son côté, le P. Touche, au mois de juin, et après avoir fait une mission à Romette, du canton de Gap, se transporta à Saint-Étienne-en-Dévoluy; de là, il fit des retours de mission aux environs jusqu'au mois de juillet inclusivement. Rentré au Laus, il en repartit à la mi-septembre ; nous le trouvons à Saint-Bonnet, chef-lieu de canton, d'où il rayonnait comme d'un centre pour porter secours aux paroisses vacantes.

Le 20 octobre, les P. Mie et Touche quittaient le Laus, laissant la desserte de l'église entre les mains de prêtres du voisinage ; les paroissiens et les pèlerins ne furent pas contents, et le P. Tempier blâma fortement le P. Mie d'avoir délaissé le sanctuaire. « Il fallait me prévenir à temps, je vous aurais envoyé le P. Marcou.» La mission de Molines, en Queyras, du canton d'Aiguilles, arrondissement de Briançon (diocèse de Digne), gros bourg d'environ 900 habitants, dura trois semaines. « Ici, dit le P. Mie, nous avons reçu un parfait accueil ; dès les premiers jours, les femmes ont demandé à se confesser. Les hommes sont plus indifférents, pleins d'eux-mêmes et opiniâtres dans leurs idées ; le genre de vie nomade qu'ils

mènent en est la cause. La plupart du temps, ils ne sont pas dans le pays, ils s'en vont dans les villes, faisant un peu de tous les métiers. Les uns sont aiguiseurs, ramoneurs, les autres décrottent les chaussures et font danser les marmottes. Eux surtout avaient bien besoin de la mission. Les prêtres d'Embrun nous avaient prédit que nous ne réussirions pas à Molines, qu'il y fallait des discours bien étudiés, bien travaillés; nous avons pris le contre-pied et prêché simplement. Dieu a béni nos efforts, et les prêtres d'Embrun ont été mauvais prophètes. A l'exception de quelques personnes, tout le monde s'est approché des sacrements, et cela dans les meilleures conditions. »

Le P. Touche nous dit son mot sur ce pays de montagnes qui se perdent dans les nues et dont la population est pauvre. « La rigueur du climat est peu favorable aux arbres; ici, on sent le fromage de partout; les gens cuisent leur pain noir pour des mois entiers, se nourrissent de soupes d'orge et de pois, couchent dans des granges humides, dont ils garnissent les murs de paille, et, en général, portent pour vêtements des haillons plutôt que du linge convenable. »

De Molines, les missionnaires se rendirent à Saint-Véran, commune de 750 habitants, à quelques kilomètres de Molines et du même canton (diocèse de Digne). C'est le village le plus élevé de la France, il est situé à 2 009 mètres d'altitude. « L'excellente population de ce village, dit le P. Mie, est d'autant plus ferme dans la foi qu'elle est entourée de protestants. Elle nous accueillit avec enthousiasme. Là, tout marcha bien sur un terrain si bien préparé; les processions se firent malgré une neige épaisse. La communion des hommes et des femmes fut générale, et on y établit des congrégations pour les deux sexes. Les protestants eux-mêmes venaient aux

instructions, l'un d'eux se convertit; plusieurs se sentaient ébranlés, mais le respect humain les arrêta en chemin. »

Ces deux missions si consolantes terminèrent les travaux apostoliques des Pères pour cette année 1824. Les missionnaires se remirent en campagne à la mi-janvier 1825, pour évangéliser Saint-Bonnet, chef-lieu de canton, arrondissement de Gap, situé sur le Drac, à 1 000 mètres d'altitude. Ils étaient quatre, les PP. Suzanne, Mie, Touche et Vachon ; surchargés de travail, ils acceptèrent quelques prêtres du voisinage pour les aider à entendre les confessions qui commencèrent dès les premiers jours. Les instructions se donnaient à 8 heures et demie du matin et à 3 heures de l'après-midi ; l'église se trouva trop petite, et comme ces bonnes gens se tenaient debout ou à genoux, on eut soin de ne pas trop prolonger les sermons.

Le maire lui-même, un vieux militaire décoré, donna l'exemple ; il se présenta le premier, à la tête des hommes, au saint tribunal de la pénitence. Tout se passa à la plus grande satisfaction des ouvriers apostoliques. Deux mois après, le P. Touche, ayant fait une apparition de quelques jours à Saint-Bonnet, constata que les fruits de cette belle mission étaient durables. La congrégation d'hommes, établie par le P. Suzanne, se maintenait admirablement. Quant à celle des filles, ajoute le P. Touche, elle était animée d'un si bon esprit, que des zélateurs et zélatrices faisaient la *patrouille* pour *draper* d'importance les filles, soit du pays, soit du dehors, qui se permettaient de parler aux garçons. » Nous devons mettre à l'actif du P. Mie, supérieur du Laus, la mission de Puyloubiers, gros bourg situé sur le versant méridional de la chaîne de Sainte-Victoire, canton de Trets, diocèse d'Aix. Il la dirigea en compagnie du P. Honorat, qui

était au Laus, et du P. Albini, de la maison d'Aix. Commencée le 29 février, elle se termina le 25 mars et eut de merveilleux résultats. Bien que Puyloubiers n'appartienne ni au diocèse de Digne, ni au diocèse de Gap, nous croyons qu'on lira avec plaisir les quelques détails que le P. Mie nous donne sur cette mission :

« Les exercices allèrent bon train, l'église était si petite qu'on prêchait sur la place publique. On a bien du mal pour toucher ces gens-là, les femmes sont ignorantes, les hommes un peu moins, tous paraissent insensibles aux choses de la religion. Les exercices sont pourtant très suivis. Nous nous partageons le travail, et nous prêchons en provençal; chose étonnante, dès la première semaine, les hommes se sont présentés à confesse plus nombreux que les femmes. »

Écoutons maintenant le P. Honorat :

« On se levait à 4 heures un quart, le premier exercice se faisait à 5 heures, et il y avait toujours presque autant de monde que le soir. A 7 heures du soir avait lieu le second exercice, instruction, bénédiction et derniers avis. De 8 heures et demie à 10 heures et demie, confession des hommes qui sont très bien disposés. Deux faits attestent la sincérité des conversions et le grand bien produit par la mission. En établissant la congrégation des filles, les Pères ont obtenu qu'elles ne danseraient plus aux *Romérages*. Un étranger, s'étant permis de blasphémer, tous les hommes qui étaient présents, protestèrent et le reprirent vertement. Le P. Mie souffrait des jambes et ne pouvait faire de longues stations au confessionnal ; en revanche, le P. Albini, toujours plus excellent, était infatigable et comptait plus de 200 personnes à son actif de confessions, et, parmi elles, les usuriers, qui s'adressaient à lui de préférence. Ce Père est maintenant bon à tout, se prête volontiers à tout ce

qu'on lui demande; il commence à donner des gloses en provençal, qui n'est pas sa langue, et se fait comprendre de tout le monde (1). » Aux premiers jours d'avril, le P. Touche se rendait pour treize jours à Ribiers, chef-lieu de canton, diocèse de Gap. On y voit les ruines du monastère de Saint-Étienne, près duquel on a trouvé des inscriptions grecques et latines, des fers de lance, des flèches, autant de vestiges qui attestent l'ancienneté et l'importance de ce pays. On y voit aussi le fameux roc Peirimpin (*Petra impia*), débris d'une forteresse sarrasine. Pendant qu'il était à Ribiers, le P. Touche entra en relation avec le chef des illuminés du Champsaure; cet homme revint de ses erreurs, se confessa et fit une rétractation publique, dans l'église, avec une franchise et dans des dispositions admirables. Le retour au bercail de cette brebis égarée fit une grande sensation dans le pays.

De là, le même Père se rendit dans une paroisse vacante, à Saint-Pierre-Avez, à 10 kilomètres de Ribiers, où il resta quinze jours aussi. Il y eut beaucoup à faire. Ce pauvre pays ne connaissait plus le prêtre depuis quinze ans, et le curé, qui l'avait desservi auparavant, avait négligé l'instruction et la bonne direction de ses ouailles.

L'évêque de Gap avait demandé au P. de Mazenod une retraite pour les détenus de la prison de Gap, et manifesté son désir que le P. Suzanne en vînt présider les exercices. C'était une œuvre importante et laborieuse, car il y avait à la prison 580 détenus, dont quelques-uns soigneusement éduqués (*sic*). Plusieurs hommes de la ville, outre les employés et officiers de la maison, devaient suivre la retraite. Elle s'ouvrit à la fin du mois de mai et fut prêchée par le P. Suzanne et les Pères du

(1) Lettres du P. Honorat des 9 et 20 mars 1825. — Voir aussi : Réponse au questionnaire de sainteté, le P. Albini, *les Missions*.

Laus. Ils réussirent si bien que l'évêque, satisfait, aurait voulu que les Pères allassent aussi évangéliser les prisonniers d'Embrun, mais ce travail fut remis à plus tard.

L'année 1825, la retraite annuelle des Pères fut devancée, afin de leur permettre de commencer plus tôt la campagne d'hiver. Le P. Mie avait été envoyé à Nîmes et avait pour remplaçant, au Laus, le P. Honorat, depuis le mois de septembre ou octobre. Dans les premiers jours de novembre, le P. Honorat et le P. Touche se rendirent dans le Dévoluy, en passant par Veynes. Ils donnèrent la mission à la paroisse de Saint-Didier, commune du canton de Saint-Étienne-en-Dévoluy, d'environ 500 habitants (diocèse de Gap). « C'est la Sibérie des Hautes-Alpes, écrit le P. Honorat, et une des paroisses les plus difficiles à évangéliser. Les gens parlent un patois peu compréhensible ; l'église, très éloignée des habitations, est séparée de la maison curiale par une rivière... Pour s'y rendre quatre fois par jour, les missionnaires et les gens devaient faire un trajet d'une demi-heure, car le pont le plus proche avait été emporté par les eaux qui avaient même envahi l'église. » Les missionnaires, malgré les obstacles et les contretemps, après quatre semaines de labeurs, terminèrent la mission qui fut aussi satisfaisante qu'elle pouvait l'être ; 200 femmes et 150 hommes s'approchèrent des sacrements, avec de bonnes dispositions. Là aussi furent établies des congrégations d'hommes et de filles destinées à conserver les résultats obtenus et à les compléter.

(*A suivre.*) G. Simonin, o. m. i.

II

TRANSLATION
DES RESTES MORTELS DE NOTRE VÉNÉRÉ FONDATEUR

DANS LA CRYPTE DE LA NOUVELLE CATHÉDRALE DE MARSEILLE.

Au soir de la fête de Pâques, le 18 avril dernier, Mgr l'évêque de Marseille prononçait, dans son église cathédrale, et faisait lire dans les vingt et une paroisses de sa ville épiscopale, une vibrante allocution, dans laquelle il remerciait d'abord Dieu du grand bien opéré, pendant le carême, par les soixante-douze religieux rédemptoristes qui avaient donné aux fidèles marseillais les exercices de la mission. Ce tribut de reconnaissance payé, le pieux prélat ajoutait : « J'ai pensé qu'il fallait rattacher à la mission la cérémonie de la consécration de l'église cathédrale. Cette solennité importante sera comme la conclusion et le mémorial des pieux exercices qui ont sanctifié nos âmes... J'ai fixé cette consécration au jeudi 6 mai... Le lendemain, vendredi 7 mai, sera célébrée dans la cathédrale une autre cérémonie d'un caractère fort touchant : la translation des anciens évêques dans la chapelle funéraire qui leur est destinée. Du caveau de l'ancienne Mayor, où ils reposent, les corps seront transportés processionnellement dans la nouvelle cathédrale. Une messe solennelle de *Requiem* y sera chantée, à l'issue de laquelle la parole éloquente et aimée de Mgr l'évêque de Montpellier prononcera l'oraison funèbre des évêques défunts.

« Cette cérémonie est une suite toute naturelle de celle qui se sera accomplie, la veille, dans la consécration de l'église. Pourraient-ils y rester étrangers, ces évêques qui, par leurs travaux et par leurs enseignements, conservant et développant la foi dans les âmes, ont construit

la vénérable Église de Marseille, et pourrions-nous oublier que c'est à la sollicitude pastorale et aux instances incessantes de l'un d'eux, Mgr Eugène de Mazenod, qu'est dû le magnifique édifice de l'église cathédrale actuelle.

« De leurs tombes, ils parlent encore. Tous nous disent de garder intacte la foi de nos pères. Mais notre immortel Belzunce, qui nous rendit les enfants privilégiés du Sacré-Cœur en lui consacrant, le premier dans le monde catholique, son diocèse, nous presse surtout de rester fidèles à son culte, notre sauvegarde, notre force et notre gloire. Un grand évêque aussi, Mgr Eugène de Mazenod, nous conjure de son côté d'aimer et d'honorer toujours d'une dévotion particulière la Bonne Mère et tous les saints du diocèse qui en sont devenus les protecteurs après saint Lazare, et ses saintes sœurs Madeleine et Marthe. »

A cette annonce, depuis longtemps désirée, la famille entière de Mgr de Mazenod tressaillit de joie. Le R. P. Augier, provincial du Midi, s'empressa de convoquer à cette double fête des représentants venus de toutes les maisons de la province. Le T. R. P. Général, accompagné du R. P. Tatin, s'acheminait lui-même vers Marseille, en visitant sur son passage les maisons de Lyon et de Notre-Dame de l'Osier. Il arrivait dans notre maison du Calvaire, dans la soirée du lundi 3 mai. Le lendemain, mardi, avait été fixé par Mgr Robert, de concert avec l'autorité civile, pour l'exhumation des cercueils épiscopaux déposés dans la crypte de la vieille cathédrale, et la reconnaissance des restes vénérés qu'ils renfermaient. Cette opération préliminaire à la translation constituait, à vrai dire, la partie la plus émouvante des cérémonies auxquelles nous étions appelés à participer.

Le cercueil de notre vénéré Père allait donc reparaître, après trente-six ans, à la lumière du jour; ses enfants

allaient donc avoir la consolation de le voir, de le toucher, de constater l'état dans lequel se trouve actuellement la dépouille mortelle du grand serviteur de Dieu, qui fut le Fondateur et qui demeure toujours le père de leur famille religieuse.

Tous les Oblats présents à Marseille avaient voulu assister à cette exhumation. Quelques-uns seulement obtinrent cette faveur. C'étaient, en dehors du T. R. P. Général et de Mgr Mélizan, archevêque de Colombo, le R. P. Tatin, assistant général; le R. P. Augier, provincial du Midi; le R. P. Gigaud, supérieur de la maison de Notre-Dame de la Garde; les RR. PP. Bonnefoy, Gallo et Bader, de la maison du Calvaire; le R. P. Baffie, supérieur du grand séminaire de Fréjus. Le marquis de Boisgelin, neveu de Mgr de Mazenod, se trouvait aussi aux côtés de Mgr l'évêque de Marseille.

Un peu avant 10 heures du matin, tous les préparatifs étant achevés, Mgr Robert, entouré de quelques dignitaires de son clergé et des Pères Oblats que nous venons de nommer, s'agenouille à l'ouverture du caveau où dormaient ses prédécesseurs, dans la crypte de la vieille cathédrale, et commence la psalmodie du *De profundis* que toute l'assistance poursuit à deux chœurs. Dès que le prélat a récité l'oraison, les employés des pompes funèbres, aidés par quelques ouvriers maçons, se mettent à l'œuvre. Le premier cercueil, drapé de noir, qu'ils amènent à fleur de l'étroite ouverture du caveau est celui de Mgr Fortuné de Mazenod, oncle de notre vénéré Fondateur. Il s'élève lentement, non sans être assez vivement cahoté, malgré l'attention qu'apportent les ouvriers à l'accomplissement de leur pieux travail. Dès qu'il est complètement sorti, les employés des pompes funèbres le couchent sur un brancard, le recouvrent d'un drap mortuaire et l'apportent dans une chapelle latérale

de la vieille cathédrale. Monseigneur et tous les membres du clergé le suivent. Le cercueil en bois est dévissé ; le nom du vénérable défunt, gravé sur une plaque de zinc est vérifié, et le plombier fait une longue entaille dans le cercueil en plomb. Le squelette est entier, mais dépouillé de ses chairs. Malheureusement, dans le mouvement ascensionnel que le cercueil vient de subir, il s'est déplacé et a glissé vers le fond. Pendant quelques instants, tous nos yeux sont fixés sur ces précieux ossements qui nous rappellent le souvenir et les bienfaits d'un saint évêque et d'un insigne protecteur de notre famille religieuse. Bientôt, sur un signe de Monseigneur, les ouvriers rajustent la couverture en plomb et soudent promptement la large brèche qu'ils viennent de pratiquer.

Nous retournons tous aux abords du caveau. Le second cercueil, amené par les ouvriers, est celui de notre vénéré Fondateur. Drapé de noir, il s'élève lentement, nous allions dire, majestueusement, dans le sens de la longueur, à travers l'étroite ouverture du caveau. « Qu'il était grand ! » s'écrient les ouvriers, étonnés des dimensions peu ordinaires de ce cercueil épiscopal (1). Ils disaient plus vrai qu'ils ne pensaient, ces braves ouvriers marseillais. Le cercueil que touchaient leurs mains et que portaient leurs bras contenait, en effet, la dépouille mortelle d'un des plus grands évêques de ce siècle et de tous les siècles. Nous le suivons dans la chapelle où avait été apporté, quelques minutes auparavant, le corps de Mgr Fortuné de Mazenod.

Le couvercle du cercueil en bois est rapidement écarté, et nous nous trouvons en présence du cercueil en plomb ; il est intact. Monseigneur demande et les ouvriers cherchent vainement la plaque de cuivre ou de zinc sur la-

(1) Le cercueil de notre vénéré Père a un peu plus de 2 mètres de longueur.

quelle, au moment de l'inhumation, dut être gravé le nom du vénéré défunt. Elle n'apparaît nulle part. Heureusement que l'attestation de ce témoin ne sera pas nécessaire pour établir avec certitude que le cercueil qui est là, sous nos yeux, renferme bien réellement les restes, nous dirions volontiers, les reliques de l'admirable pontife dont nous sommes heureux de nous proclamer les fils.

Un des ouvriers plonge son ciseau dans le plomb du cercueil, du côté de la tête, et, à coups de marteau, pratique une fente jusque vers le milieu de la poitrine ; puis, de ses deux mains, il écarte le plomb, le replie, et nous voyons une couche épaisse de coton dans un parfait état de conservation, imprégné encore de l'odeur des aromates dont il fut imbibé, il y a trente-six ans, et dont le parfum, âcre mais non pas désagréable, se répand autour de nous.

Le silence était profond ; tous les yeux et tous les cœurs étaient attachés à ce cercueil tant aimé. L'ouvrier écarte l'enveloppe de coton. « C'est lui ! C'est bien notre saint Fondateur ! C'est Mgr de Mazenod ! » s'écrient aussitôt d'une commune voix les anciens du clergé de Marseille et de notre famille religieuse : « celui-là est bien conservé », répètent de concert les ouvriers, dont le témoignage est d'une indiscutable sincérité. Malgré le travail de la mort, pendant trente-six ans, la belle tête de Mgr de Mazenod est là, devant nous, parfaitement reconnaissable (1).

Mus par un sentiment de filiale vénération et aussi de filiale confiance, nous nous empressons de faire toucher

(1) Dans le bref compte rendu qu'il a fait de cette exhumation, le distingué rédacteur de l'*Écho de Notre-Dame de la Garde*, semaine religieuse de Marseille, a écrit : « Mgr Eugène de Mazenod était fort reconnaissable et bien conservé. »

à cette tête qui médita et conçut jadis tous les détails de nos saintes Règles, nos chapelets, nos croix de missionnaires, des linges apportés à cet effet. L'idée d'un pieux larcin traverse en ce moment l'esprit de l'un d'entre nous. Serait-il permis de s'emparer au moins d'une des sandales? Mis dans la confidence de ce désir, notre T. R. P. Général le manifeste à Mgr l'évêque de Marseille qui regrette de ne pouvoir y faire droit; les règlements de police s'y opposent. Elles furent trop courtes, les minutes durant lesquelles nous pûmes satisfaire ainsi notre piété filiale. Nos lèvres étaient muettes, mais tous nos cœurs redisaient la prière qu'adressait autrefois Elisée au prophète Elie : *Obsecro ut fiat in me duplex spiritus tuus* (Père, laissez reposer sur moi votre double esprit de religieux et d'apôtre).

Les minutes s'écoulaient rapides, et elles étaient parcimonieusement comptées. Bientôt les ouvriers scellent sous nos yeux le cercueil, tandis que les employés des pompes funèbres apportent les restes mortels de Mgr O'Cruice qui, dans son court passage à Marseille, ne sut peut-être pas assez comprendre que, successeur de Mgr de Mazenod, il avait aussi mission d'être son continuateur. Paix aux morts ! Sans aucune arrière-pensée, nous avons enveloppé ce nouveau cercueil du manteau de la charité, comme l'eût fait notre saint Fondateur lui-même.

Un ouvrier apporte, en ce moment, dans un coffret de bois blanc, le crâne et les ossements de l'immortel Belzunce. Puis apparaît un dernier cercueil contenant pêle-mêle tous les ossements des évêques qui avaient tenu le siège épiscopal de Marseille avant le dix-huitième siècle. La cérémonie de l'exhumation et de la reconnaissance des corps des anciens évêques de Marseille avait pris fin. Monseigneur et les membres de son clergé se

retirent, tandis que nous suivons nous-mêmes, profondément émus, le T. R. P. Général, qui s'achemine vers notre maison du Calvaire.

Le lendemain soir, à *l'Angelus*, le bourdon de Notre-Dame de la Garde et toutes les cloches de la ville annonçaient par de joyeuses et solennelles sonneries que la consécration de la cathédrale aurait lieu dans la matinée du jour suivant.

Nous empruntons à *l'Univers* (numéro du 8 mai) la description de cette magnifique basilique : « C'est une joyeuse floraison de coupoles que vient de consacrer, au bord des flots, le pieux évêque de Marseille. Jamais peut-être l'art byzantin, mitigé d'art roman, n'avait produit une œuvre à la fois plus imposante et plus gracieuse. La Major ! Ce nom, traditionnellement donné à la cathédrale marseillaise, est symbolique par lui-même !... Le nouvel édifice, immense de proportions, s'élève sur les quais de la ville, entre le vieux et le nouveau port. Sa masse domine de loin la forêt des mâts, les bastions des forts, le cylindre élégant des phares, l'éparpillement pittoresque et mouvementé des marchandises venues de tous les points du globe. Mais cette masse n'est pas de celles qui écrasent par leur taille même. Des centaines de courbes en adoucissent les sommets. Coupole centrale, coupoles latérales, haut portique cintré, gracieuses fenêtres accouplées trois par trois, combinent hiérarchiquement leurs rondeurs inégales. Les ors éclatent sur l'azur, et la résultante de ce gigantesque ensemble est une grâce enchanteresse étroitement fondue avec la plus sereine grandeur. La Major est la plus grande église de France (1). Près de 15000 personnes, assure-t-on,

(1) La longueur totale de l'édifice est de 140 mètres ; la croix qui surmonte la lanterne de la grande coupole est à une hauteur de 60 mètres. Le transept seul formerait une vaste église ; il a 50 mètres

peuvent prendre place, tant dans ses vastes nefs allongées en forme de croix latine, qu'autour du chœur, où de spacieuses chapelles font rayonner les trois branches d'une croix grecque. Des mosaïques inachevées étincellent sur les murailles. Les proportions, heureusement combinées comme à Saint-Pierre de Rome, déroutent le fidèle à mesure qu'il s'avance et ne se révèlent que peu à peu dans toute leur beauté. »

La première pierre de ce monument sacré fut posée le 26 septembre 1852, par Louis-Napoléon Bonaparte, alors président de la République, et bénite par notre vénéré Fondateur, Mgr Eugène de Mazenod, dont le digne successeur, Mgr Robert, évoque avec une complaisance marquée la grande mémoire au moment d'aborder la cérémonie de la consécration solennelle. Assistaient à cette cérémonie, Mgr Mélizan, archevêque de Colombo, et Mgr Balaïn, archevêque d'Auch, qui a fait les trois aspersions des murailles, à l'intérieur de l'église, et consacré l'autel de la Sainte Vierge.

Le lendemain, vendredi 7 mai, la cérémonie du transfert du corps des anciens évêques dans la crypte de la nouvelle cathédrale a commencé à 8 heures et demie. Les élèves du grand séminaire, 250 prêtres du clergé séculier ou régulier, forment le cortège; puis s'avancent Mgr Jauffret, évêque de Bayonne, qui reçut autrefois l'onction sacerdotale des mains de Mgr de Mazenod ; Mgr de Cabrières, évêque de Montpellier, dont nous entendrons tout à l'heure l'élégante parole; Mgr Balaïn, archevêque d'Auch, Mgr Mélizan, archevêque de Colombo, l'un et l'autre fils spirituels de Mgr de Mazenod et l'ornement de sa famille religieuse; Mgr Gouthe-Soulard, archevêque d'Aix; enfin, Mgr l'évêque de Marseille, officiant.

de longueur. Les dépenses occasionnées par la construction de ce beau monument dépassent 14 millions.

Les Oblats avaient espéré porter sur leurs épaules le corps de leur vénéré Père, à cette heure solennelle où il prendrait enfin possession de la cathédrale due à sa sollicitude pastorale. Au dernier moment, l'impossibilité absolue de réaliser cette partie du programme a apparu manifeste à tous. Le cercueil était trop lourd pour être manié facilement et porté convenablement par des prêtres. Six robustes employés des pompes funèbres le chargent sur leurs épaules. Huit Pères Oblats l'escortent, quatre à droite et quatre à gauche. Derrière, s'avancent en première ligne le T. R. P. Général et le marquis de Boisgelin; ils sont suivis de tous les Pères présents à Marseille.

Au moment où le corps de notre vénéré Père arrive devant la porte de la cathédrale, le cortège, qui ne pénètre que difficilement dans l'édifice sacré déjà envahi par une foule compacte et choisie, subit un arrêt de quelques instants (1). Notre vénéré Fondateur nous apparaît alors au sein de toutes les grandes œuvres qui ont rempli et immortalisé sa vie. A ses côtés, les membres de sa Congrégation de missionnaires et les prêtres du clergé de Marseille; à ses pieds, la cathédrale dont il a béni les débuts; à sa tête, dans le lointain, la basilique de Notre-Dame de la Garde, magnifique ex-voto de la piété envers Marie; à sa droite et à quelques pas seulement, le palais épiscopal qu'il avait voulu proportionné à la haute idée

(1) Au premier rang de la foule immense accourue pour assister à cette imposante cérémonie, nous avons remarqué avec une fraternelle satisfaction la très nombreuse députation des Sœurs de la Sainte-Famille. Elles occupaient une place d'honneur près du catafalque, du côté de l'épître. Du haut du ciel, Mgr de Mazenod qui fut, après la mort du *bon Père* Noailles, leur premier directeur général, a certainement répandu d'abondantes bénédictions sur leurs personnes et sur leurs œuvres, en reconnaissance du pieux dévouement qu'elles témoignent, en toute rencontre, à ses fils, les missionnaires Oblats de Marie.

qu'il se faisait de l'épiscopat ; à sa gauche, et si rapprochée qu'on entend le murmure de ses flots, la Méditerranée, qu'ont sillonnée tant de ses fils, partant à la conquête des âmes les plus abandonnées. Le mistral soufflait en tempête, soulevant violemment les draperies noires qui recouvraient le cercueil. N'était-ce pas le symbole des orages qui tant de fois avaient assombri sa vie et menacé l'existence de ses œuvres ?

Enfin, le cortège reprend sa marche, et nous pénétrons sous les voûtes de la vaste cathédrale. Sur notre passage, nous entendons le chuchotement de la foule : « Voilà Mgr de Mazenod que des Oblats entourent. »

Par les soins de l'administration des pompes funèbres, un vaste catafalque avait été dressé sous la grande coupole. Il portait à ses angles les armoiries des évêques défunts, était orné de grands lampadaires d'argent et s'élevait sur une vaste estrade où prirent place, pendant l'absoute, les évêques et tous les dignitaires ecclésiastiques. Au sommet du catafalque, un drap mortuaire à grande croix d'or et une mitre blanche sur un carreau.

Le cortège s'arrête un instant sur l'estrade ou à ses abords, tandis que les cercueils sont déposés sous le cénotaphe, puis le clergé va prendre place dans le chœur. La messe est célébrée par Mgr Balaïn, doublement fils de Mgr de Mazenod, par la profession religieuse et par le sacerdoce.

La messe achevée, tous les yeux se dirigent vers la chaire où Mgr de Cabrières vient de paraître. A l'exemple de *l'Écho de Notre-Dame de la Garde*, nous ne dirons rien de ce discours, « nous sentant incapable d'en donner une analyse qui ne soit pas tout à fait insuffisante ».

Espérons que Mgr l'évêque de Montpellier procurera la joie de le lire à ceux qui n'ont pas eu celle de l'entendre.

Mgr de Cabrières étant descendu de chaire, les évêques ont donné les cinq absoutes. Il était près de midi quand a pris fin cette grande solennité funèbre, solennelle et touchante manifestation de la piété filiale envers les pontifes qui furent nos pères dans la foi.

Dans l'après-midi de ce même jour, les cercueils des évêques furent descendus, mais sans que personne fût admis à cette translation, en dehors du vicaire général qui la présidait, dans la crypte funéraire de la nouvelle cathédrale. Cette crypte est située au-dessous de la chapelle absidale de la Très Sainte Vierge. On y accède par un double escalier qui prend naissance et se déroule entre la colonnade du sanctuaire de la basilique. Cette chapelle n'a pas été travaillée avec moins de soin que les autres parties de l'édifice. La lumière y pénètre par deux grandes fenêtres, et des colonnes de marbres divers lui forment une parure austère, mais riche et de bon goût. Dans l'abside, un autel en granit. Le centre du gradin unique est orné du monogramme du Christ qui décore aussi la croix de la clef de voûte de la chapelle. Sous la table de l'autel, une urne en marbre rouge et onyx de Numidie avec cette inscription : *Sanguis martyrum.*

Dix-sept petits caveaux sont bâtis dans la chapelle et recouverts chacun d'une vaste dalle de granit portant quatre grands anneaux de bronze. C'est dans le caveau placé seul devant l'autel de la crypte, qu'a été déposé le corps de notre vénéré Fondateur. Les prêtres qui célébreront la messe à cet autel, auront leurs pieds posés sur sa poitrine, au moment où ils diront : *Introibo ad altare Dei.*

Un journal de Marseille, après avoir fait le compte rendu sommaire de la cérémonie que nous venons de raconter, termine son récit par un salut respectueux à tous ces évêques qui dorment maintenant, dit-il, *dans*

leur demeure définitive. Nos cœurs de fils nourrissent de meilleures espérances. Oui, nous espérons que le saint pontife, dont le corps, intégralement conservé, repose depuis quelques jours, au pied de l'autel, dans la crypte funéraire des évêques de Marseille, sera, dans un avenir que Dieu connaît et que nous attendons avec confiance, l'objet d'une nouvelle translation; nous espérons que ses fils auront la joie d'assister à sa glorification et de célébrer la messe sur les autels qu'enrichiront ses précieuses reliques. Puissions-nous mériter par nos prières et par nos vertus cette joie et cette grâce !

REVUE

LA LINGUISTIQUE

CONSIDÉRÉE COMME CRITÉRIUM DE CERTITUDE ETHNOLOGIQUE

Par le R. P. Morice, o. m. i.

(Traduction d'une étude publiée en anglais.)

(Suite [1].)

II

Par Dénés, j'entends la grande famille d'aborigènes américains connus dans les cercles ethnographiques sous les noms impropres de *Tinné*, *Tinneh*, *Tenni* (Bompas), *Tenne* (Kennicott), *Dené-Dindjié* (Petitot) ou *Athapaskans*. Noms impropres, ai-je dit ; en voici la raison.

Ni Tinné, ni Tenni, etc., n'ont de signification dans le dialecte d'aucune des nombreuses tribus dont l'agrégat forme cette importante famille. Les ethnographes responsables de ces divers sobriquets les dérivèrent de la désinence de certains noms de tribus, probablement mal prononcés et certainement mal orthographiés par les premiers voyageurs ou commerçants qui aient fait mention de ces indigènes. Les suffixes verbaux *tinné* ou *tenné* sont évidemment les termes qu'on avait en vue. Mais il y a, pour l'oreille indienne, infiniment plus de différence entre le *t* simple et le *t* clappant (ou *'t*) qu'il n'en existe, pour nous, entre des lettres si diverses que le sont, par exemple, le *w* et le *g*. Celles-ci sont com-

(1) Voir *Missions*, mars 1897.

muables dans les langues aryennes, tandis que les premières sont loin de l'être en déné.

De plus, ces noms verbaux varient suivant les dialectes, puisque nous avons *'tenne* en porteur, *'tinni* en babine, *'qenne* en sékanais, etc.

Enfin, la prononciation correcte de ces suffixes requiert une espèce d'explosion linguale, qui ne peut s'obtenir qu'après initiation dans les secrets de la phonétique dénée. Il est donc absurde de désigner toute une nation par une désinence de caractère accidentel, que ne peut prononcer l'immense majorité des lecteurs.

Un autre nom tout aussi usité pour représenter le stock en question, et qu'on doit, dit-on, à Gallatin, est *athapascans*, d'après le lac Athapasca dont les bords sont habités par une des tribus dénées. C'est comme si quelque ethnographe s'imaginait d'appeler *picarde* ou *gasconne* la nation française. Le Bureau d'ethnographie de Washington, tout en adoptant cette appellation contre laquelle j'avais déjà protesté, a dû confesser que des missionnaires versés dans la connaissance de divers dialectes de cette famille dans le Nord-Ouest ont réclamé, « mais, ajoute-t-il, la priorité de temps demandait qu'on retînt le vocable inventé par Gallatin (1) ». Il me semble pourtant que le temps ne saurait de lui-même convertir un tort en un droit, changer le faux en vrai.

L'abbé Petitot remplace l'un et l'autre de ces deux noms Déné-Dindjié « réunissant dans un mot composé la tribu la plus méridionale, la montagnaise ou dénée, avec la plus septentrionale, les Loucheux, qui s'appellent Dindjiés (2) ». Cette dénomination, qui a du moins le mérite de contenir deux mots indiens correctement

(1) *Bibliography of the Athapaskan Languages*, p. v, Washington, 1892.

(2) *Monographie des Déné-Dindjiés*, p. xix, Paris, 1876.

écrits, a pourtant le désavantage de contracter indûment dans l'esprit du lecteur la superficie du territoire occupé par le peuple ainsi désigné. Les Montagnais sont loin d'être la branche la plus méridionale de cette famille, non seulement dans le continent américain, mais même dans les limites de l'Amérique britannique. Les Tsilkohtines et les Porteurs ont leur habitat plusieurs degrés de latitude plus au sud, bien qu'aucune interruption territoriale ne les sépare des tribus dénées plus septentrionales, pour ne rien dire des Sarcis, qui vivent isolés de tout congénère au milieu des Pieds-Noirs. Par conséquent, d'après son propre principe, l'abbé Petitot devrait appeler le stock ethnique tout entier non pas *déné*, mais *tœni-dindjié* (1).

Mais on ne devrait point oublier les nombreux rejetons qu'il a poussés au travers des États du sud et de l'ouest de l'Union américaine, et dont le terme pour l'homme et, partant, pour eux-mêmes, en tant qu'aborigènes, est à peu près identique avec *déné*, le nom indien des Montagnais, la tribu la plus centrale (2) et l'une des plus populeuses. Pourquoi donc ne pas donner ce nom à la famille entière ? On trouverait peut-être un précédent pour cette mesure dans les noms désignant aujourd'hui certains peuples européens, tels que les Italiens, les Français et même les Anglais, noms qui ne furent donnés à la nation entière qu'après avoir désigné l'une de ses plus importantes tribus originaires, les Itali, les Francs et les Angles.

Quoi qu'il en soit de cette question, la famille dénée a certainement une grande importance ethnographique, puisque aucun autre stock aborigène de l'Amérique du

(1) *Tœni* est le terme tsilkohtine pour « homme ».

(2) En comprenant dans le groupe entier les tribus méridionales éparpillées dans les États-Unis.

Nord, peut-être même sans en excepter les Algonquins et les Nahuatl, n'occupe une aussi grande étendue de terrain. Les Iles Britanniques, la France et l'Espagne, l'Italie et la Grèce, prises ensemble, ne représentent, comme étendue, qu'une partie de son territoire. Et pourtant, on peut remarquer, sans exagération, que peu de branches de la grande race américaine sont moins connues que, par exemple, les Dénés septentrionaux qui, au point de vue de l'extension territoriale, constituent la majeure partie de la nation (1).

A l'ouest des montagnes Rocheuses, on les trouve depuis le 51°30′ de latitude jusqu'aux confins des Esquimaux, tandis qu'à l'est de la même chaîne de montagnes, ils peuplent les immenses plaines et les forêts qui s'étendent depuis la Saskatchewan jusqu'au delà du Mackenzie. De l'est à l'ouest, ils errent, maîtres incontestés du sol, à travers le continent américain presque tout entier.

Comme le dit Horatio Hale, cette contrée, à l'est des montagnes Rocheuses, est « une triste région, couverte de rochers et de marais, de lacs peu profonds et de rivières dangereuses, qui n'offre d'autre attraction que celle que peut trouver le chasseur dans les animaux à fourrure, et procure aux natifs une subsistance précaire. A défaut de cette ressource, ils vivent de lichens cueillis sur les rochers (2) ».

A l'ouest des montagnes Rocheuses, leur pays est accidenté, couvert d'épaisses forêts, parsemé de lacs nom-

(1) Ceci est non moins vrai en ce qui regarde les écrits publiés en langue dénée ou à propos de cette race aborigène. En effet, tandis que la *Bibliographie des tribus algonquines*, par M. Pilling, de l'Institution smithsonienne, ne comprend pas moins de 549 pages, celle de la race dénée n'en a que 115.

(2) *Languages as a Test of Mental Capacity* (*Trans. Roy. Soc. Canada*, sect. II, p. 81, 1891).

breux et profonds, et entrecoupé de rivières torrentielles. Leur nourriture ordinaire est le saumon et la venaison, selon la position géographique de la tribu.

Les Dénés du Nord sont divisés en douze tribus principales dont les plus importantes sont les Loucheux, qui sont colimitrophes avec les Esquimaux ; les Montagnais, dont l'habitat est le territoire ayant le lac Athapasca pour centre, et les Porteurs, qui forment la plus populeuse et la plus intéressante des tribus occidentales.

Un problème ethnographique, qui n'est point encore et ne sera peut-être jamais résolu, est la question de savoir comment il se fit que d'importantes branches de la nation dénée se détachèrent du stock principal pour émigrer vers le sud. Quand cet exode arriva-t-il ? Quelle fut la route suivie par les bandes aventureuses ? Personne n'est en état de répondre d'une manière satisfaisante à ces questions. Et ce serait en vain que nous chercherions la lumière du côté des parties intéressées elles-mêmes : ni les Dénés septentrionaux, ni ceux du Midi n'ont même le moindre soupçon de l'existence les uns des autres.

Deux points seuls semblent acquis à l'histoire : la division des tribus en deux camps se fit il y a bien des siècles, et ce mouvement national s'opéra du nord au sud. La première assertion peut se prouver par le fait que, « lorsque les Espagnols rencontrèrent (les Navajos) pour la première fois, en 1541, ceux-ci cultivaient le sol, se bâtissaient de vastes granges pour abriter leurs récoltes, arrosaient leurs champs au moyen de canaux artificiels ou *acequias*, et habitaient des résidences de caractère substantiel en partie souterraines (1) ». Comme preuve de mon second avancé, qu'il me suffise de citer

(1) A.-A. Bandelier, *Indians of the Southern United States.*

une tradition en vogue parmi certaines fractions de la tribu porteur, d'après laquelle les jours étaient autrefois si courts que tout ce qu'une femme peut faire entre deux nuits était d'ourler les bords d'une peau de rat musqué. Cette légende a évidemment trait aux régions arctiques considérées comme habitat préhistorique de cette tribu.

De vigoureuses branches du grand arbre dené fleurissent donc à l'insu les unes des autres à des milliers de milles de la souche commune. La plus proche des Dénés septentrionaux est celle formée des bandes établies de temps immémorial en Orégon et dans la Californie du Nord, et dont les plus populeuses sont connues sous le nom collectif de *Houpas*. Mais les Navajos de l'Arizona et du Nouveau Mexique constituent à beaucoup près la plus importante de toutes les tribus méridionales, soit qu'on les considère au point de vue numérique, soit qu'on ne les envisage que sous le rapport de la prospérité nationale. Mes propres calculs basés sur les sources les plus authentiques leur accordent une population de 16 102 âmes en 1891, ce qui, pour une seule tribu indigène, est un chiffre tout à fait respectable.

Les Navajos sont un peuple de pasteurs qui possède d'immenses troupeaux de bêtes à cornes, de chevaux et de moutons. Le renom de leurs célèbres couvertures et leur réputation d'habiles artisans se sont répandus par tout le nord du continent américain.

Plus au sud, et même assez loin dans le Mexique se trouvent les fameux Apaches dont la note distinctive n'a pas besoin d'être rappelée.

S'il y a de par le monde une famille d'êtres humains qui, par les caractéristiques opposées de ses parties componentes, démontre jusqu'à l'évidence la faillibilité comme critérium ethnique de toutes les sciences (à part la

philologie) que nous avons passées en revue dans notre première partie, c'est à coup sûr la famille dénée. Au point de vue de l'anthropologie physique, par exemple, comparons ensemble non pas des fractions très distantes de cette race, mais simplement quelques-unes de ses tribus limitrophes. Sur le versant occidental des montagnes Rocheuses vivent côte à côte trois tribus, celles des Sékanais, des Porteurs et des Tsilkohtines, qui fourniront ample matière à nos investigations.

Au physique, les Sékanais sont sveltes et osseux, leur taille est plutôt au-dessous qu'au-dessus de la moyenne ; ils ont un index légèrement brachycéphalique ou mésocéphalique : front étroit, joues creuses, pommettes saillantes, yeux très petits et enfoncés dans leur orbite, lèvres minces et pendantes. Sur dix hommes qui sont déjà pères de famille, trois ou quatre ne vous paraîtront que des enfants. Je n'ai jamais vu chez eux qu'une seule personne qui fut réellement obèse.

Or, les Porteurs sont grands et robustes sans pourtant trop de corpulence. Ils sont d'un type dolichocéphalique prononcé, avec un front large et de gros yeux noirs. Leur facies est plein, leurs lèvres plus épaisses et leur menton moins retroussé que ceux des Sékanais. Plusieurs ont un nez aquilin, tandis que chez d'autres, cet organe est plus ou moins épaté. La calvitie, bien qu'assez rare, se voit pourtant chez certains individus de la tribu. Je me tromperais beaucoup si un crâne de Porteur n'était pas confondu avec celui d'un Européen, même par des craniologues de profession.

D'un autre côté, les Tsilkohtines sont petits et trapus, avec une figure plate, des pommettes très prononcées, des mâchoires formant saillie, et un nez plus souvent large et épaté qu'aquilin. En général, ils ont beaucoup de ressemblance avec les Chinois, et cette remarque s'ap-

plique également aux Balimes, subdivision de la tribu porteur.

Les seuls points qui soient communs à ces aborigènes sont les yeux noirs et les cheveux d'ébène, plats et grossiers, non moins que la délicatesse des pieds et des mains. Je ne parle pas du teint; il varie même dans la même tribu. Certains individus sont par nature de couleur beaucoup plus foncée que d'autres, sans compter que le genre de vie et la qualité des aliments sont sur elle la plus grande influence. Un chasseur ne reviendra jamais d'une expédition de deux ou trois mois dans la forêt sans être très bronzé, tandis que son compatriote plus casanier, sans être aussi blanc qu'un Européen, ne sera pourtant jamais aussi bistré que les indigènes de la race siliche du sud de la Colombie Britannique. Quant aux cheveux, je connais au moins une douzaine de cas dans la seule tribu porteur, où ils sont soyeux et presque blonds, bien que cette particularité ne soit pas due à un mélange de sang. Même sous le rapport de la barbe, on peut observer une différence notable, puisque certaines figures babines en sont assez garnies, tandis que le reste des Dénés septentrionaux sont généralement imberbes.

Jetons maintenant un coup d'œil sur l'organisation des diverses tribus. Les Dénés du Nord-Est ont un régime patriarcal et vivent en bandes à l'état nomade et sans aucune distinction sociale. Le clan ou *gens* leur est inconnu, et par conséquent ils n'ont point d'autre totem que celui qui est propre à chaque individu. C'est un fait avéré que leur forme de gouvernement, ou plutôt leur absence de gouvernement, est la contrefaçon la mieux réussie de l'anarchie. D'un autre côté, la branche occidentale des Dénés du Nord a un système de clans très compliqué, avec une noblesse héréditaire qui possède, à l'exclusion de toute autre section de la tribu, des terres

de chasse très nettement délimitées. De ce dernier point sociologique, il suit qu'elle est tout aussi sédentaire que nomade. Le matriarcat, ou droit de la mère, prévaut parmi les Porteurs et les Nahanés occidentaux ; mais le patriarcat réapparaît chez les Tsilkohtines, leurs voisins immédiats et congénères du Sud.

Pami les Dénés méridionaux, la société est aussi divisée en clans ; mais ceux-ci sont là d'une origine comparativement récente.

La diversité de la loi fondamentale que nous venons de remarquer chez les Dénés septentrionaux n'est pas moins frappante chez leurs frères du Midi, puisque, d'après le docteur Brinton, « chez les Navajos et les Apaches, le fils suit le clan de sa mère, tandis que parmi les Umpquas et les Toutas de l'Orégon, il appartient à celui de son père (1) ».

Une autre source de contraste est la condition de la femme selon la tribu à laquelle elle appartient. A propos d'un ouvrage de l'abbé Petitot, Horatio Hale observe que, dans le Nord, les femmes sont des esclaves, tandis que, dans le Sud, ce sont des reines. « Pour les Tinneh septentrionaux, continue-t-il, une épouse est un factotum qu'on achète sans amour, et dont on abuse sans pitié. Chez ceux du midi, on courtise la femme, son mari lui témoigne la plus tendre affection ; elle a sa propriété à elle, et on la consulte dans toutes les transactions commerciales (2) ».

Autant que j'ai pu le remarquer personnellement, cet esclavage sans cœur dont parle l'ethnographe américain n'est pas sans exagération. Mais toutes ses autres épithètes sont parfaitement appropriées à l'état normal de la femme chez nos Dénés septentrionaux.

(1) *The American Race*, p. 71.
(2) *Language as a Test of Mental Capacity*, p. 88.

Les Dénés du Nord-Est recouvraient ordinairement leurs morts de broussailles et les abandonnaient, ou bien les déposaient dans de grossiers cercueils taillés dans un tronc d'arbre, puis les laissaient exposés sur quelque échafaudage dans la forêt. Les tribus des montagnes Rocheuses enfermaient parfois le cadavre dans le tronc creux ou creusé de quelque arbre laissé debout. Les Porteurs pratiquaient la crémation, tandis que les Tsilkohtines préféraient la sépulture.

Si nous considérons maintenant la nation dénée au point de vue psychologique, le contraste entre ses diverses branches ne fait que s'accentuer. Les Dénés septentrionaux sont, en général, pusillanimes, timides et lâches. En peut-on dire autant des Apaches ? Les Dénés septentrionaux sont des plus paresseux, sans adresse manuelle ni ambition esthétique. Est-ce là le cas des Navajos ? Même chez les Porteurs qui forment pourtant la plus fière et la plus progressive de toutes les tribus de l'Ouest, il est rare qu'un été se passe sans que quelque parti d'Indiens n'accoure au village frappé de panique, et pourquoi ? Ils ont vu (?) ou simplement entendu (??) à une faible distance des « hommes des bois » évidemment animés de sinistres desseins, et ils se regardent fortunés de leur avoir échappé avec la vie sauve. Là-dessus grand tumulte dans le camp, frayeur indescriptible dans les esprits. Aussitôt chacun est charitablement averti de ne pas s'aventurer dans la forêt, et, après le coucher du soleil, tous se claquemurent soigneusement dans leur cabane. Comparez ces craintes puériles des Porteurs avec l'esprit indomptable, les dispositions belliqueuses des « terribles Apaches ». Comparez aussi les outils grossiers et les industries primitives des premiers avec les produits merveilleux de l'ingénuité des Navajos, leurs célèbres couvertures tissées à la main, ainsi que leur bijouterie

exquise, et dites-moi si, dans ce cas, la psychologie est un sûr critérium de certitude ethnologique.

Ce n'est pas tout. Une des principales qualités des Dénés septentrionaux, de ceux surtout que n'a point gâtés le contact avec notre civilisation, est leur grande honnêteté. Parmi les Sékanais, un traiteur partira quelquefois pour une tournée de chasse, laissant son magasin ouvert, sans rien craindre pour sa marchandise. Entre temps, un indigène pourra venir prendre autant de poudre et de plomb ou de tout autre article de commerce qu'il désirera, mais il ne manquera jamais d'y laisser un équivalent exact en pelleteries. Comparez maintenant cette édifiante honnêteté avec le code moral des Apaches. Lisez ce qu'on dit des Lipans du Texas, autre rejeton de la même famille : « Ils vivent dans les montagnes de Sainte-Rose, d'où ils ne s'éloignent que pour voler les chevaux et les bêtes à cornes du voisinage (1). »

Relativement à leurs progrès psychiques et à leur force de caractère, j'ai dit, dans un autre essai publié dans les *Transactions de la Société royale du Canada*, que toutes les tribus dénées du Nord-Est en contact avec des races hétérogènes ont adopté la majorité des observances propres à ces races. Ils ont mis au service de leurs cérémonies et chants traditionnels jusqu'à la langue de leurs voisins. D'un autre côté, nombre de Tsilkohtines et de Babines parlent le chouchouape et le kitiksonne, tandis que pas un Indien pur sang de ces dernières tribus ne sait assez des idiomes dénés, qui sont pourtant en usage dans leur voisinage immédiat, pour converser décemment par leur intermédiaire. Nos Dénés croient faire preuve de bon ton en imitant les races étrangères avec

(1) *The Karankwa Indians*, by A.-S. Gatschet, p. 41, 1891.

lesquelles ils sont en rapport, tandis que celles-ci montrent leur mépris pour eux en les stigmatisant du nom de *sauvages des bois*. Or, voici ce qu'une autorité compétente dit des Houpas, les Dénés de la Californie : « Après les Karocks, c'est la plus belle race de toute la contrée, et ils les surpassent même en économie politique et par l'influence singulière qu'ils exercent sur les tribus avoisinantes. Ce sont les Romains de la Californie septentrionale par leur valeur guerrière et l'étendue de leur domination. Ce sont les Français d'Amérique par la vaste diffusion de leur langue. Ils retiennent dans un état de semi-vasselage la plupart des tribus d'alentour, exigent d'elles un tribu annuel de ces coquillages qui, chez ces peuples, remplacent l'argent, et ils forcent tous leurs tributaires à parler houpa dans les communications qu'ils peuvent avoir ensemble (1). »

Les Dénés du Nord ont généralement fait preuve d'une remarquable acquisivité ou faculté d'adaptation relativement aux langues et coutumes des blancs. En tant que race, ils sont aujourd'hui à peu près tous chrétiens. Or la grande majorité des Navajos et des Apaches sont encore entichés de leurs croyances et cérémonies superstitieuses, et, jusque dans ces derniers temps, ils refusent le droit de cité à toute influence civilisatrice. Ceci est tellement vrai, que, quand le ministre des affaires indiennes aux États-Unis essaya, il y a quelques années, d'obtenir un morceau de territoire contigu à celui des Cherokees pour y cantonner les Navajos, les premiers, qui ont fait de grands progrès en civilisation, refusèrent d'entendre parler de la proposition sous prétexte que « les Navajos n'étaient point des Indiens civilisés (2) ».

(1) *Contributions to North American Ethnology*, III, p. 72.

(2) *The Cherokee Nation of Indians*, by Charles C. Royce (*Fifth Ann. Rep. Bur. Ethnol.*, 1883-1884).

Quant aux Houpas, leur agent écrivait en toutes lettres, dans un de ses derniers rapports au gouvernement : « Ils sont tous attachés à leurs lois et coutumes traditionnelles qu'ils déclarent être bien préférables à toutes les autres, et ils regardent comme une faveur digne de récompense pécuniaire l'assistance de leurs enfants aux écoles... Quelques-uns n'en veulent même à aucun prix, préférant voir leurs enfants grandir en sauvages comme eux, et disant que l'école ne vaut rien pour pareilles gens (1). » Comme contraste à cette apathie intellectuelle, je ne puis que renvoyer le lecteur à ce que je disais dans une étude précédente (2), de la soif d'instruction manifestée par les Porteurs, et des splendides résultats qu'elle a produits, même dans les circonstances les plus défavorables.

Enfin, la mythologie des Dénés du Nord-Ouest diffère grandement de celle de leurs voisins immédiats et congénères de l'Est, tandis que je n'ai pas encore découvert un seul point d'analogie entre celle de ces deux divisions ethniques et celle des Navajos.

Comment se fait-il donc que des tribus aborigènes occupant des territoires si distants, des tribus si absolument dissemblables au point de vue anthropologique, psychologique et mythologique, puissent être classées sous l'unique dénomination de Dénés ? La réponse est dans toutes les bouches : cela vient de leur identité linguistique. Le langage est donc le trait d'union qui réunit dans un tout homogène des éléments d'apparence si disparate. Leur langue nous est un garant que le même sang coule dans leurs veines, et qu'ils sont les enfants d'un même père. Je serais curieux de connaître un argu-

(1) *Sixtieth Ann. Rep. Commisioner Indian Affairs*, vol. I, p. 220 Washington, 1891.

(2) *Les Dénés occidentaux*, etc.

ment plus plausible en faveur de la suprême importance de la philologie considérée comme critérium ethnographique.

Je n'ai jamais eu la bonne fortune de tomber sur le vocabulaire complet d'un dialecte des Dénés méridionaux. Les seuls textes navajos continus qui soient venus à ma connaissance, sont ceux du *Chant de la Montagne* publiés par le docteur W. Matthews (1). Révêtant ces textes de l'orthographe dénotant ces sons sibilants et clappants que je crois nécessaires à leur justesse, je trouve, à côté de quelques termes propres à cette tribu ou empruntés aux stocks adjacents, pas moins de 72 mots qu'on peut aisément comprendre à ma Mission du lac Stuart, dans la Colombie Britannique, à une distance de près de 900 lieues du Navajo le plus rapproché. Pour ce faire une juste idée de la proportion des mots d'origine purement dénée avec les termes étrangers propres au pays, il ne faut pas oublier que ces textes sont composés en grande partie de quelques mots très souvent répétés. (*A suivre.*)

LA MISSION DE SAINTE-ANNE, A NANTES.

Bien que le diocèse de Nantes ait fourni à la Congrégation de nombreux missionnaires, dont un évêque, Mgr Legal, nos Pères ne l'avaient pas encore évangélisé. C'est dire l'importance de la mission donnée à Sainte-Anne, dans la ville épiscopale. Cette pensée nous engage à publier l'article suivant paru dans la *Semaine religieuse* de Nantes. Nous croyons devoir le donner intégralement, mais l'on saura faire la part de la bienveillance

(1) *Fifth Ann. Rep. Bur. Ethnol.*, Washington, 1883-1884.

dans les éloges prodigués aux missionnaires. Disons d'abord que cette mission a occasionné plusieurs demandes, et que nos Pères doivent, au carême prochain, évangéliser une paroisse voisine.

Une grande faveur spirituelle vient d'être offerte à la paroisse Sainte-Anne, et, Dieu merci ! elle l'a accueillie avec foi et reconnaissance. Rien de plus précieux, en effet, pour une paroisse, que le bienfait d'une mission. C'est le passage de Jésus au milieu de ses fidèles ; c'est le souvenir des grandes grâces reçues pendant toute la vie ; c'est, pour un grand nombre, le retour à Dieu après de longues années d'égarement peut-être ; c'est pour tous la pensée du salut qui s'impose victorieusement ; c'est, par suite, la résolution de mieux vivre pour mériter de bien mourir.

Et lorsque la mission est dirigée par de vrais apôtres, par des hommes de zèle, de talent et de cœur, on sent vraiment Dieu qui passe, et l'on a sous les yeux le spectacle d'étonnantes merveilles de la grâce !

C'est ainsi qu'une paroisse est toute transformée, et qu'un grand nombre de chrétiens, quelquefois, hélas ! indifférents ou trop oublieux de leurs devoirs, ne peuvent résister aux paroles de feu qui les encouragent, aux exemples puissants qui les entraînent.

Le bien que nos chers missionnaires ont fait au milieu de nous sera durable ; leur souvenir ne s'effacera pas de sitôt de nos âmes reconnaissantes ; la mission qu'ils nous ont prêchée fera époque dans les fastes de notre paroisse. Mais aussi, quels hommes et quels apôtres ! Qui dira l'entrain irrésistible qu'ils savent imprimer à toutes les cérémonies ? Comment retracer l'ardeur toute juvénile avec laquelle ils chantent les louanges de Dieu et annoncent sa doctrine ?

Les religieux qui nous ont évangélisés, pendant les quatre dernières semaines du carême, appartiennent à la Congrégation des Oblats de Marie-Immaculée, les mêmes à qui est confiée la garde des grands sanctuaires de Montmartre, de Pontmain, de Notre-Dame de Sion. Ils sont venus quatre parmi nous : le R. P. Jonquet, l'auteur de *Montmartre autrefois et aujourd'hui*, le directeur zélé de l'œuvre difficile des miséreux ; le P. Grelaud, qui s'est dévoué pendant longtemps à la même œuvre, et dont la voix puissante et infatigable n'était pas réservée exclusivement aux vérités terribles, puisque nous l'avons entendue s'assouplir aux tons harmonieux de la miséricorde ; le P. Devès, secrétaire du T. R. P. Supérieur général, une fleur éclose au beau ciel du Midi, musicien, poète, dont la parole distinguée prenait tout naturellement le chemin du cœur ; le P. Le Floch, un jeune, mais déjà sage convertisseur des âmes, tout feu, tout flamme, et dont on sentira le cœur à travers ses ardentes paroles, soit qu'il s'adresse aux Nantais, soit qu'il parle aux Bretons, ses compatriotes, pour lesquels il a été spécialement appelé.

Il faut dire d'abord que les RR. PP. Oblats ont coutume, dès le début de leurs différentes missions, de visiter tous les paroissiens. Cela n'a pas été possible à Sainte-Anne ; notre population est trop nombreuse, et il eût fallu consacrer à ces visites un temps trop long. On a donc dû y renoncer ; mais c'est à regret, car nos vénérables missionnaires aiment ainsi à se mettre en contact, dès le premier jour, avec tous ceux qui, plus tard, répondront à leurs cordiales avances.

Rien de plus touchant que la cérémonie d'ouverture. Avant la grand'messe, le clergé paroissial descend processionnellement l'église, et se rend à la grande porte où se tiennent, humblement agenouillés, nos quatre Pères,

en habits de voyage. M. le curé présente la croix au R. P. Supérieur qui la baise, la fait baiser à ses confrères, et la rapporte solennellement au chœur, mêlé aux rangs de la procession. Puis, du haut de l'autel, il se sert du signe du salut pour bénir la foule pieusement recueillie.

A l'évangile, le R. P. Jonquet explique ce qu'est une mission : *Fratres meos quæro*. Je cherche mes frères. Dieu envoie ses missionnaires près de ses enfants qu'il sait exposés à de grands travaux et à de grands dangers. Ils viennent pour les secourir dans la grande affaire du salut...

Il annonce ensuite l'ordre des exercices de la mission. Tous les jours, messe à 5 heures et demie, suivie de l'instruction. « Ce n'est pas l'exercice des paresseux. » Et il faut croire qu'il y en a bien peu, à Sainte-Anne, puisque, depuis le premier jour jusqu'au dernier, cette réunion matinale qui, certes, exigeait quelque courage, a été grandement fréquentée. Elle est d'ailleurs d'une importance capitale ; car c'est là que se font les instructions les plus pratiques et les mieux proportionnées au genre spécial d'auditeurs qui s'y rassemblent. A 8 heures, le soir, réunion générale.

Mais comme il est certaines personnes âgées ou infirmes à qui il aurait été impossible de répondre aux invitations des missionnaires pour les instructions du matin, ou pour les sermons du soir, nos apôtres ont poussé le zèle jusqu'à les convoquer à 3 heures de l'après-midi, et cette réunion, comme toutes les autres, s'est vue grossie dès le premier jour d'une foule nombreuse qui n'a fait que croître jusqu'à la fin.

Comment résister, d'ailleurs, à l'intérêt varié des instructions ? Comment refuser de se nourrir de ce pain de la doctrine tout plein de substance et de piété ? Com-

ment négliger ces conseils, cette bonne direction de la vie chrétienne qui laissera, nous n'en doutons pas, des traces profondes dans l'âme de nos chers paroissiens?

La première semaine de la mission fut consacrée aux enfants de six à dix ans. Chaque jour, ils se réunissaient à 11 heures. C'était plaisir de les voir, avec leurs petites mines éveillées, écouter attentivement les instructions appropriées à leur âge, dans lesquelles, à l'aide surtout d'histoires, on leur explique les devoirs qu'ils doivent à Dieu, au prochain et à eux-mêmes. Pour les intéresser plus vivement, les Révérends Pères font des aînés d'entre ces petits les prédicateurs de leurs frères. Une dizaine de petits garçons, autant de petites filles, se rangent à l'entrée du chœur, et répètent à haute voix les instructions et histoires de la veille. Bien entendu, de si aimables prédicateurs reçoivent toujours en récompense une belle image. C'est justice. Mais tout cela n'était que le prélude de la grande fête du dimanche où se fit la clôture de la mission des enfants. Plus de 2000 remplissaient l'église, et on les entendit avec émotion répondre aux questions des missionnaires leur demandant de reprendre les instructions des jours précédents, on les vit joyeux offrir leurs bouquets et leurs couronnes, en chantant avec entrain :

Bonne Marie,
Je te confie
Mon cœur ici-bas.
Tiens ma couronne,
Je te la donne;
Au ciel, n'est-ce pas,
Tu me la rendras ?

Les parents, heureux témoins de cette fête, ont dû ressentir en leur cœur les douces émotions que goûtent les âmes qui se promettent d'appartenir à Dieu. Aussi s'explique-t-on facilement que dès lors la grâce commença

d'agir plus visible et plus forte sur toute notre population.

La première réunion des hommes, présidée par Mgr l'évêque, fut très nombreuse et très consolante. Le P. Jonquet leur parla du courage chrétien. Dans un discours d'une ferme éloquence, l'auteur leur fit sentir combien il est honteux de voir tant de chrétiens baptisés manquer de courage en présence de ceux qui ont l'audace, eux, de l'athéisme, du blasphème ou de l'indifférence. « Il prennent la liberté du mal, et vous ne prendriez pas la liberté du bien! » Et lorsque ensuite Monseigneur prit la parole, il fut religieusement écouté. Nul doute que les encouragements paternels de notre évêque n'aient contribué puissamment au succès des pieux exercices. Les trois réunions suivantes devaient présenter un attrait d'un nouveau genre. On cède facilement au charme des conférences dialoguées. Aussi, nous croyons que si les 1 500 hommes qui se sont groupés autour de la chaire pour entendre les objections du P. Grelaud ont été réjouis de sa franchise, il n'ont pas été moins heureux des réponses nettes, judicieuses et quelque peu humoristiques du R. P. Jonquet.

On résiste si peu à l'attrait des conférences dialoguées, que les femmes ont voulu avoir la leur. Elles l'ont réclamée par une lettre au P. Supérieur, dans laquelle elles disaient, non sans raison, que leur conversion était aussi nécessaire que celle des hommes. C'était signé : *Toutes les femmes.*

Je ne ferai que citer la fête des morts, la consécration à la Très Sainte Vierge, la cérémonie de l'expiation envers la Très Sainte Eucharistie, la cérémonie de la promulgation de la loi. Toutes ces fêtes qui se déroulèrent sous les feux de radieuses illuminations laisseront dans nos cœurs une impression profonde de foi et de piété, et l'on a bien vu combien elles étaient goûtées, puisque la

foule venait près de deux heures à l'avance arrêter ses places.

La cérémonie de la promulgation de la loi a été particulièrement touchante. M. le vicaire général Leroux voulut bien venir la présider. Elle commence par l'exposition du Très Saint Sacrement. Ensuite, le diacre chante l'évangile des béatitudes que le prédicateur explique du haut de la chaire. « C'est là, dit-il, que nous trouvons condensées en peu de paroles l'assurance de notre bonheur ici-bas et les promesses de notre félicité là-haut. Le vrai moyen d'être heureux, c'est d'être vertueux. » Mais, parmi les vertus, il en est une sans laquelle les autres ne seraient rien, sans laquelle il nous est impossible de plaire à Dieu, c'est la foi qui nous fait croire aux vérités révélées. Et toute la foule chante à pleine voix le *Credo*. Suit une exposition sommaire des vérités qu'il contient. Enfin, à l'assentiment de notre intelligence qui croit, il faut joindre les actes d'une volonté qui agit. M. le curé proclame chacun des dix commandements de Dieu que tous les fidèles répètent après lui; et, lorsqu'ils ont appris du prédicateur les ordonnances précises auxquelles nous oblige chaque précepte, ils répondent à cette demande dix fois posée : « Voulez-vous désormais observer plus fidèlement ce commandement de Dieu? — Nous le promettons. »

Nous voudrions pouvoir citer toutes les industries pieuses que le zèle de nos missionnaires a su mettre en jeu pour émouvoir et ramener à Dieu tant de cœurs qui en étaient depuis longtemps éloignés; mais l'espace nous manque. Cependant, comment ne pas rappeler ce tintement solennel de la grosse cloche qui se faisait entendre, tous les soirs, après le dernier exercice? C'est le réveil des pécheurs; c'est le moment où chacun, rentré dans sa maison, doit faire instance au cœur miséricor-

dieux de Jésus. Alors tous les membres de la famille s'unissent dans une courte mais fervente prière; et il est tel et tel, nous le savons, qui, le lendemain, sont venus trouver les missionnaires et leur dire : « Je n'ai pas pu résister aux instances de ma femme et de ma fille. »

Tant d'efforts, tant de zèle, tant de prières ont été couronnés de succès. On l'a vu aux jours des communions générales. Les retours ont été nombreux. Nous ne citerons pas de chiffres ; Dieu connaît ses élus, et déjà il les a récompensés. Pouvaient-ils penser, en effet, qu'un acte de courage qui les effrayait au premier moment dût ensuite leur procurer de si douces jouissances ? La communion des jeunes filles, le dimanche des Rameaux, a été fervente; celle des femmes, le jeudi saint, nous a émus grandement; la communion des hommes, le jour de Pâques, a réjoui et consolé tout le monde. De nombreux retours à Dieu! Voilà la récompense qu'ambitionnaient nos apôtres, et Dieu la leur a accordée largement.

Qu'il daigne ajouter à cette première faveur de les conserver longtemps encore dans la force et l'ardeur pour qu'ils puissent procurer à d'autres le bonheur dont nous avons joui nous-mêmes. C'est le vœu que M. le curé a exprimé, en leur adressant ses remercîments, en son nom et au nom de tous ses paroissiens. R. R.

En quittant Nantes, le R. P. Jonquet et le R. P. Grelaud se dirigeaient vers la Belgique, et inauguraient par une mission, qui a parfaitement réussi, la nouvelle église du scolasticat. Voici ce qu'écrivait *la Gazette de Liège* au sujet de la première réunion des hommes.

LA MISSION DE SAINT-LAMBERT.

Au moment où, dans son numéro d'hier, *la Gazette de Liège* relatait le véritable succès avec lequel se poursuit

la mission donnée par les Pères Oblats en l'église Saint-Lambert, une manifestation grandiose de la vieille foi liégeoise venait donner à son affirmation une réelle consécration.

Près de 1 500 hommes, en effet, avaient spontanément répondu à ce premier appel des missionnaires et occupaient, mardi soir, en rangs serrés, les vastes nefs ainsi que le chœur de la nouvelle église.

Après la récitation d'une dizaine de chapelet et le chant d'un cantique, enlevé avec un bel enthousiasme, il nous a été donné d'entendre une de ces conférences dont le fond et la forme, magnifiquement appropriés à l'état des esprits, en cette fin de siècle agitée, a produit sur l'auditoire tout entier un grand effet.

Dans un style concis et parfois joliment imagé, le missionnaire s'est attaché à détruire, partie par partie, la sorte de malentendu qui existe, à l'heure actuelle comme à toutes les époques troublées, entre l'Eglise et la société.

Puis, dans une péroraison où se révèle tout le cœur du missionnaire Oblat dont la « charité » est toute la raison d'être, l'orateur fait entendre une de ces sonneries de clairon — pour me servir de son expression — qui ressemblait singulièrement aux apostrophes enthousiastes des apôtres, sortant du Cénacle au soir de la Pentecôte ; commentant la protestation de fidélité de saint Pierre à son maître : « Alors que tous vous abandonneraient, moi je ne vous abandonnerai pas », il adjure son auditoire d'opposer à l'erreur et au vice, la vérité et la vertu, à la lâcheté du découragé, la fièvre du soldat pour qui il n'y a pas deux manières de mourir, mais une seule : mourir en brave.

En quittant l'église Saint-Lambert, sous l'impression de cette belle soirée, je me reportais involontairement

par la pensée à telle boutade d'une vieille feuille liégeoise se demandant à son réveil un beau matin de l'année dernière ce que ce pouvait bien être qu'un « Oblat », parce qu'il n'en avait trouvé la définition ni dans Larousse, ni dans Littré. S'il est encore des esprits que pareille question embarrasse, je leur donne rendez-vous avec moi, ce soir, jeudi, au pied de la même chaire, à 8 heures.

DECRETUM.

QUOAD MISSAS DE REQUIE.

« Si Sanctissimo placuerit: I. In quolibet sacello sepulcreti rite erecto vel erigendo, missas quæ inibi celebrari permittuntur, posse esse de Requie diebus non impeditis a festo duplici primæ vel secundæ classis, a dominicis aliisque festis de præcepto servandis, nec non a feriis, vigiliis, octavisque privilegiatis ; item II. quibuslibet ecclesiis et oratoriis, quum publicis, tum privatis et in sacellis ad seminaria, collegia et religiosas vel pias utriusque sexus communitates spectantibus, missas privatas de Requie, præsente, insepulto, vel etiam sepulto non ultra biduum, cadavere, fieri posse die vel pro die obitus aut depositionis : verum sub clausulis et conditionibus, quibus, juxta rubricas et decreta, missa solemnis de Requie iisdem in casibus decantatur. Contrariis non obstantibus quibuscumque. Die, 19 maii 1896. »

Facta postmodum de his Sanctissimo Domino Nostro Leoni Papæ XIII per meipsum infrascriptum cardinalem, relatione, Sanctitas Sua sententiam Sacræ ipsius Congregationis in omnibus ratam habere et confirmare dignata est, die 8 junii, eodem anno.

C. Card. Aloisi-Masella, S. R. C. *præfectus.*

Aloisius Tripepi, *secretarius.*

DECRETUM GENERALE.

ORATIONUM ET SEQUENTIÆ IN MISSIS DEFUNCTORUM.

Ut omne tollatur dubium super orationibus et sequentia dicendis in missis defunctorum, Sacra rituum Congregatio declarat :

I. Unam tantum esse dicendam orationem in missis omnibus, quæ celebrantur in commemoratione omnium fidelium defunctorum, die et pro die obitus seu depositionis, atque etiam in missis cantatis, vel lectis permittente ritu diebus III, VII, XXX, et die anniversaria, nec non quandocumque pro defunctis missa solemniter celebratur, nempe sub ritu qui duplici respondeat, ut in officio quod recitatur post acceptum nuntium de alicujus obitu, et in anniversariis, late sumptis.

II. In missis quotidianis quibuscumque, sive lectis, sive cum cantu, plures esse dicendas orationes, quarum prima sit pro defuncto vel defunctis, certo designatis, pro quibus sacrificium offertur, ex iis quæ inscribuntur in missali, secunda ad libitum, ultima pro omnibus defunctis.

III. Si vero pro defunctis in genere missa celebretur, orationes esse dicendas, quæ pro missis quotidianis in missali prostant ; eodem ordine quo sunt inscriptæ.

IV. Quod si in iisdem quotidianis missis plures addere orationes celebranti placuerit, uti rubricæ protestatem faciunt, id fieri posse tantum in missis lectis impari cum aliis præscriptis servato numero, et orationi pro omnibus defunctis postremo loco assignato.

V. Quod denique ad sequentiam attinet, semper illam esse dicendam in quibusvis cantatis missis, uti etiam in lectis quæ diebus ut supra privilegiatis fiunt : in reliquis, vel recitari posse vel omitti ad libitum celebrantis, juxta rubricas. Contrariis nonobstantibus quibuscumque.

C. Card. Aloisi-Masella, S. R. C. *præfectus.*

A. Tripepi, *secretarius.*

NOUVELLES DIVERSES

Le T. R. P. Général, accompagné du R. P. Tatin, assistant général, achève en ce moment la visite canonique de la province du Midi. Il a dû l'interrompre pour aller assister aux obsèques de la mère Marie-Raphaël, et il l'a reprise ensuite.

— Le Saint-Siège vient de donner comme coadjuteurs à Mgr Grandin, le R. P. Legal, du diocèse de Nantes, et à Mgr Durieu, le R. P. Dontenville, du diocèse de Strasbourg. Aux nouveaux prélats, les *Missions* adressent respectueusement et cordialement le *ad multos annos !*

— Bibliographie. Le cinquième volume du *Mystère de Notre-Seigneur Jésus-Christ*, par le R. P. Corne, vient de paraître et couronne dignement cette œuvre importante.

Nous avons omis d'annoncer l'apparition du volume intitulé : *Voyage du T. R. P. Général en Amérique.* Ce livre a pour but, non point de raconter des faits en partie déjà connus, mais de former un *souvenir* de ce mémorable voyage. C'est dans ce but qu'on y a reproduit les adresses avec les noms de leurs signataires, qu'on y a multiplié les *vues* des pays traversés et les portraits des personnages mentionnés. On a donné des soins à l'impression, et le tout forme un ensemble élégant. Les communautés et les familles dont les membres ont figuré à des titres divers dans la réception faite en Amérique au Supérieur général, seront heureuses de posséder ce *souvenir*. On a voulu leur être agréable en le leur présentant.

NÉCROLOGIE

Les nouvelles que nous avions publiées dans notre dernier numéro sur la santé de la Mère Marie-Raphaël Tignet faisaient prévoir le coup qui vient de frapper la Sainte-Famille. La vénérée Directrice générale s'est éteinte dans le Seigneur aux premiers jours du mois de Marie. Elle avait occupé son poste de dévouement durant six années. Pénétrée de sa mission divine, c'est dans l'oraison et dans le commerce avec Dieu qu'elle cherchait la lumière et la force. On le voyait à son approche. Sous une frêle enveloppe apparaissaient la délicatesse surnaturelle de cette âme et la sainteté qui la faisait vivre dans les pures régions de la foi. Rien toutefois, dans son abord, ne sentait l'affectation ni la contrainte. Tout y était empreint de cette simplicité qui fait la distinction véritable. La pénétration de son esprit et la rectitude de son jugement étaient la lumière de son conseil et de sa Congrégation; son zèle, une douceur vraiment maternelle sans faiblesse, l'abnégation poussée jusqu'au sacrifice complet de soi-même, rendaient son action puissante et fructueuse dans les œuvres multiples qui relevaient de sa sollicitude. Sur sa tombe sont venus de toutes parts des témoignages de vénération. Nous y joignons respectueusement le nôtre, avec le témoignage de condoléances pour la Sainte-Famille, et l'espoir certain que cette épreuve et les mérites de la sainte Mère Marie-Raphaël attireront des bénédictions croissantes sur l'œuvre du bon Père Noailles.

R. I. P.

MISSIONS

DE LA CONGRÉGATION

DES OBLATS DE MARIE IMMACULÉE

N° 139. — Septembre 1897

MAISONS DE FRANCE

MAISON DE VICO.

RAPPORT ADRESSÉ PAR LE R. P. HAMONIC
AU T. R. P. SUPÉRIEUR GÉNÉRAL.

Avec une fidélité exemplaire, le R. P. Supérieur de Vico nous communique le double rapport suivant, l'un sur les missions données par les Pères de sa communauté, et l'autre sur les noces d'or des RR. PP. Tamburini et Zirio. Ces lignes revêtent le charme de la couleur locale, sont émaillées de détails pittoresques, et on lira avec intérêt les pages du bon P. Hamonic. Nous sommes heureux de l'en remercier.

Mon très révérend et bien-aimé Père,

Je me fais un devoir de ne pas tarder davantage à vous envoyer le rapport succinct de nos travaux pendant ces deux dernières années.

Mars 1895, telle est la date de notre dernier rapport.

Six Pères seulement composent le personnel de la maison : les RR. PP. Hamonic, supérieur; Tamburini, premier assistant et curé de Nesa; Stéfanini, deuxième assistant et vicaire de la même paroisse; Zirio, Albertini et d'Istria (Bernardin); et les Frères convers Sorbella; Campagnac, Nati, Roux et Neveu.

Trois Pères seulement ont pris part aux travaux des missions en 1895, et quatre en 1896, par l'adjonction du R. P. di Giovine, arrivé en août 1895. Malgré ce nombre restreint d'ouvriers, la maison a pu fournir une somme de travaux relativement considérable, en 1895; et en 1896, grâce au jubilé national, le nombre a dépassé de beaucoup les bornes ordinaires. Pour rendre hommage à la vérité, nous devons constater que si les Pères, sans compter avec les fatigues, se sont prodigués sans mesure, Dieu, de son côté, ne leur a pas ménagé les consolations, bénissant leurs travaux par des succès dépassant souvent toutes les espérances.

En Corse, comme dans beaucoup d'autres contrées du reste, la saison des missions ne commence qu'avec le carême, disons mieux : dans les dernières semaines, que tous les prêtres choisissent comme l'époque la plus favorable.

Le premier à partir fut le R. P. Stéfanini, chargé de prêcher le carême d'Oletta (1 300 habitants), pays natal du R. P. Tamburini, paroisse importante que nos Pères avaient évangélisée deux ans auparavant! Travail toujours si ingrat et si peu fructueux.

Cependant, pour être juste, il est bon de dire qu'il y eut, à Oletta, de consolants retours, même après le départ du missionnaire, comme le lui écrivait aimablement le curé, son ami : « Le *Centurion*, la *Madeleine*, la *Samaritaine*, se sont enfin rendus: si vous n'êtes pas content, vous êtes bien difficile. »

De leur côté, les RR. PP. Albertini et d'Istria s'apprêtaient à partir pour donner ensemble l'importante mission de Propriano. Mais ils avaient compté sans leur hôte, je veux dire sans le zèle industrieux du R. P. Tamburini, qui guettait l'occasion de donner une mission en règle à son petit troupeau. Il eut l'adresse de saisir au vol et à temps nos deux missionnaires qui, pendant dix jours, évangélisèrent si bien son peuple que le succès fut des plus consolants. Du reste, ce prélude n'était qu'un jeu en comparaison du rude et difficile travail qu'ils allaient entreprendre.

Propriano, petite ville de formation récente (1 600 habitants), est comme le port de mer et le rendez-vous de tout l'arrondissement de Sartène : sa population cosmopolite n'est qu'un ramassis d'une foule d'aventuriers, ouvriers ou marchands accourus de tous les environs, dans l'espoir d'y réaliser plus promptement une petite fortune. On devine aisément que le plus grand souci de ces gens affairés n'est pas précisément le salut de leur âme. Aussi ce n'était pas sans de sérieuses appréhensions que nos deux vaillants abordaient ce champ de bataille, hérissé de difficultés.

Cependant, qui n'admirerait la puissance de la grâce des missions? La simple annonce de ce bienfait avait si profondément remué les cœurs, que l'accueil fait aux missionnaires toucha à l'enthousiasme et dissipa promptement toutes les craintes. Dès le milieu de la mission, le P. Albertini était heureux de pouvoir écrire :

« Le bien opéré sera grand; il y a foule à toutes les instructions. Presque toutes les femmes sont déjà en règle. M. le maire, *armé d'une Loi de Louis XV*, poursuit à outrance une population qui empoisonnait non seulement Propriano, mais tout l'arrondissement. Pour

les mariages illégitimes, il y a un mouvement; malheureusement, il sera enrayé par le Code Napoléon. »

Le succès final dépassa de beaucoup les espérances. Les habitants étaient si fiers et si contents de leurs missionnaires, qu'ils ne savaient comment leur témoigner assez leur reconnaissance.

Que faisaient nos trois vétérans, restés sur la montagne, pendant que nos trois braves combattaient ainsi vaillamment dans la plaine ? N'avaient-ils, comme Moïse, qu'à lever leurs mains suppliantes vers le ciel, pour attirer des bénédictions abondantes sur les armes des combattants? Non, eux aussi travaillaient activement. A cette époque de l'année, la besogne est grande, parfois accablante, au couvent : outre le service de la paroisse de Nesa, de l'aumônerie des Filles de Marie, il faut recevoir et entendre la confession pascale d'une foule d'habitants de Vico et de toutes les paroisses environnantes. On ne veut se confesser qu'aux *Padri :* il y a là un bien sérieux à faire, et trois Pères ne sont pas de trop pour satisfaire à toutes les exigences.

Mais voici que la divine Providence nous envoie, tout à coup, un surcroît de travail bien inattendu. L'aumônier de l'importante communauté des Sœurs de Saint-Joseph d'Ajaccio et de leur pensionnat si nombreux, le bon, le cher et si regretté P. Vassal, venait d'être frappé par une attaque que l'on ne crut pas, d'abord, si dangereuse, mais qui devait l'emporter à bref délai. Lettres sur lettres sont envoyées au Supérieur du couvent de Vico pour le prier, le supplier, de vouloir bien se charger de l'intérim de cette communauté. On comprend ce qu'il en coûtait au Supérieur de laisser un trop lourd fardeau sur les épaules, déjà si chargées, des PP. Tamburini et Zirio : cependant, il fut contraint de céder aux instances réitérées et de se charger d'un intérim qui ne devait

durer que quelques jours, pensait-on; mais qui, de fait, se prolongea pendant plus de deux mois.

Revenons à nos missionnaires.

Le carême d'Oletta fini, le R. P. Stéfanini, sans prendre un instant de repos, court, vole à Petreto, important chef-lieu de canton, pays natal des RR. PP. d'Istria, où il était attendu et où il est avantageusement connu. La lutte devait être ardente, grâce aux passions surexcitées par l'approche des élections générales.

« Le résultat de cette mission, écrivait le missionnaire, a été, pour moi, moins satisfaisant que je ne l'avais espéré; mais, comme tout est relatif ici-bas, il paraît qu'aux yeux de la population j'ai obtenu un véritable succès. » Quant au bon et digne curé doyen, il ne se possédait pas de joie et exprimait sa satisfaction *à sa manière :* « Si j'avais vingt plats, me disait-il naïvement hier soir au souper, je vous les servirais, car vous les méritez, et jamais aucun missionnaire n'a fait ce que vous faites, » et M. le juge de paix, son parent et commensal, disait presque hors de lui : « Mais c'est su-« blime; il n'y a que notre religion pour donner de ces « spectacles : Ah! si je n'étais dans les embarras où je « me trouve!... » Hélas! il est de Vigianello, de la famille puissante des Benedetti, et poursuivi par un ennemi acharné qui garde le maquis et ne veut, à aucun prix, faire la paix.

Ce fut dans cette paroisse qu'il fut donné au R. P. Stéfanini de goûter quelques-unes des douceurs qui ne sont, habituellement, que le lot des Missions étrangères. A la prière du bon curé, vieux et infirme, le missionnaire se dévoua pour aller à de grandes distances, par monts et par vaux, visiter, confesser, communier, donner la bénédiction pascale, distribuer le cierge de la Chandeleur, aux bergers malades ou infirmes. « Si vous saviez quelles

descentes et puis quelles ascensions j'ai dû faire ce jour-là (et les jours suivants). Parti vers 6 heures du matin, je ne suis rentré que vers 1 heure de l'après-midi, moulu et harassé de fatigue : cela ne m'a pas empêché de faire mon travail le reste du jour et de me bien porter dans la suite. Oh ! comme ces braves gens sont sensibles à la visite du missionnaire ! »

Le soir même de la clôture, notre apôtre devrait se trouver à Pila-Canale, pour commencer une nouvelle mission, avec le R. P. Albertini, dans cette importante localité. Dans l'impossibilité matérielle de franchir la distance, ce dernier fera, seul, l'ouverture et sera rejoint, le lendemain, par le P. Stéfanini.

M. le chanoine Poli, notre ami et curé doyen de cette paroisse, écrivant au Supérieur du couvent, ne sait comment exprimer sa joie, sa reconnaissance pour le succès de cette mission : « Les RR. PP. missionnaires ne se sont pas épargnés, ni le jour, ni la nuit, pour convertir les âmes. Dès leur première apparition dans la paroisse, ils ont fait bonne impression. Si le succès pour les hommes n'a pas été complet, je dois affirmer qu'il a été relativement beau. Parmi les 140 hommes qui se sont approchés des sacrements, j'en compte beaucoup qui sont de vraies conquêtes... »

Au départ des missionnaires, M. Colonna-Hugues, capitaine en retraite, se fit l'interprète de toute la population pour exprimer en termes chaleureux, enthousiastes, les sentiments d'admiration, de reconnaissance dont tous les cœurs étaient remplis pour le bien opéré par cette mission.

Comme nos missionnaires seraient heureux de se reposer quelques instants de leurs fatigues ! Impossible : voilà la visite pastorale commencée. Monseigneur tient à ce que nos trois missionnaires lui servent de précur-

seurs. Que ne peuvent-ils se trouver dans dix lieux à la fois ! Partout, les curés les réclament. Cognocoli a la chance de posséder le R. P. d'Istria, pendant dix jours. Le R. P. Albertini est saisi, au vol, par le curé doyen de Sainte-Marie-Siché et doit le satisfaire, mais au prix de quelles fatigues ! D'un autre côté, il a promis d'aller prêcher à Urbalacone ; et Monseigneur, qui doit visiter son pays natal, Azilone, a supplié le P. Albertini d'aller lui préparer les voies.

Détail amusant et qui peint la naïveté de ces réceptions épiscopales :

A Urbalacone, la calèche de Monseigneur s'arrêta sous l'arc de triomphe qu'on y avait dressé. Pendant qu'un jeune homme complimentait Sa Grandeur, une pluie de roses tombait du ciel. Et d'où venaient-elles, ces fleurs ? L'arc de triomphe avait la forme d'un dôme ; au moyen d'une poulie l'on faisait descendre et monter, à volonté, une corbeille magnifiquement ornée, dans laquelle on avait placé quatre fillettes de trois ou quatre ans. Leur toilette élégante était blanche comme leur âme, fraîche comme leur figure, légère comme leurs cheveux ondoyant librement sur leurs épaules. Chacune d'elles avait un petit panier rempli de fleurs qu'elles épandaient sur la voiture de Monseigneur, heureuses d'attirer tous les regards et de se faire applaudir. La cérémonie terminée, on fit descendre la corbeille. L'évêque, ravi, s'approcha des petits enfants pour les caresser et les bénir. Son imposante stature et sa soutane violette les intimidèrent. Elles pâlirent au fond de leur corbeille que l'on eût prise pour un nid de colombes.

Et le P. Stéfanini, que faisait-il donc ? Il accompagnait partout Sa Grandeur qui était heureuse d'en faire habituellement son porte-parole, dans ces circonstances.

Avouons-le : après ces coups de feu ou ces batailles, en

règle, nos apôtres, harassés, avaient bien mérité de venir, pendant quelques semaines, se reposer et respirer l'air frais et vivifiant de notre chère solitude.

Ce ne fut pas pour longtemps, du reste.

Déjà le R. P. Stéfanini est tout absorbé par une grave préoccupation. La confiance de l'autorité diocésaine vient de le choisir comme directeur d'un pèlerinage à Notre-Dame de Lourdes, auquel tout le diocèse, pour la première fois, était convoqué. Tout était donc à étudier et à organiser. Qui dira les voyages, les démarches, les correspondances que le bon Père dut multiplier ; les ennuis, les contrariétés de toutes sortes qu'il eut à endurer ; les combinaisons qu'il eut à étudier pour les services des bateaux et des chemins de fer? Il est plus facile de deviner que de décrire ses craintes et ses soucis. En fin de compte, les pèlerins n'eurent qu'à se féliciter des dispositions qui avaient été prises, et grâce aux soins dévoués de son président, Mgr Emmanuelli, vicaire général d'Ajaccio ; grâce surtout au zèle, à l'activité, à l'entrain du R. P. Stéfanini, le pèlerinage corse fit une assez bonne figure à Notre-Dame de Lourdes : ce qui engagea l'administration diocésaine à répéter cet essai l'année suivante.

Malgré les fatigues du voyage qui l'avaient « comme hébété et anéanti », ce sont ses expressions, le R. P. Stéfanini reprend aussitôt le cours de ses missions. Au lieu de revenir à Ajaccio, il s'embarque pour Bastia où deux nouvelles missions l'attendent. L'aimable chanoine Félici, curé doyen de Verde, et son frère le docteur, le reçoivent au débarcadère et l'emmènent aussitôt. Dieu ne pouvait manquer de bénir le zèle de son apôtre. Les cérémonies furent splendides ; l'enthousiasme bientôt à son comble; les unions illégitimes furent régularisées, en un mot, le succès fut complet. — Lisez plutôt ce

compte rendu tardif par un mécontent qui ne veut à aucun prix laisser « la lumière sous le boisseau », et adressé au journal *le Conservateur* :

Pietra-di-Verde, 10 novembre 1895.

Monsieur le chanoine Fioravanti,

Par ces temps de doutes cruels et affligeants, la lumière ne doit pas rester sous le boisseau. Au risque donc de déplaire au R. P. Stéfanini, au sympathique vicaire forain, et à vous même, monsieur le chanoine, je suis à me demander pourquoi il n'a pas été fait mention, dans votre journal, d'une mission dont jamais Pietra ne perdra la mémoire, où le R. P. Stéfanini a obtenu un si brillant succès.

Le digne Oblat de Marie a beau le cacher, cette mission apostolique reste acquise aux annales religieuses de cette importante paroisse. Rien n'y a manqué. Ouverte dans la dernière quinzaine du mois d'août dernier, elle a pris fin dans les premiers jours du mois de septembre.

Les fortes chaleurs n'arrêtaient en aucune façon le zèle de l'enfant privilégié de Marie ; et la population, religieuse d'ailleurs et prête à recevoir la divine semence, s'est montrée plus fervente que jamais. Les confessionnaux étaient littéralement envahis, les communions partielles couronnées par une communion générale. La première communion des enfants fut surtout ravissante ainsi que la cérémonie d'une plantation de croix monumentale. Ainsi donc, mon vaillant et révérend Père, et vous messieurs les chanoines Felici, de Giovanni et Fioravanti, ne m'en veuillez pas trop ; mais dites plutôt avec un ami sincère : *Sursum corda et ad majorem Dei gloriam !*

Après Pietra-di-Verde, Borgo, autre cure de canton importante. Mais c'est le cas de dire : les paroisses se touchent, mais ne se ressemblent pas. Depuis longtemps, Borgo est veuve de son pasteur. Un simple vicaire, qui l'administre, n'y tient plus et ne sait comment remédier aux maux qui désolent cette malheureuse pa-

roisse. Il supplie donc le R. P. Stéfanini de venir à son secours.

« Borgo, écrivait le missionnaire, c'est l'infection en plein, intérieure et extérieure. » Que fera notre missionnaire au milieu de cette population gangrenée? Presque découragé, il demande des prières, à droite et à gauche, aux saintes âmes, aux communautés religieuses. « A part une excellente famille de cette paroisse, dit-il, je crois que l'on peut brûler le reste. »

Cependant, un bien réel fut accompli : plusieurs unions illégitimes furent régularisées ; l'on vint en grand nombre aux instructions et aux belles cérémonies de mission qui furent autant de fêtes splendides. Les chants surtout et la musique furent un puissant attrait, et, au jour de la clôture, plusieurs centaines de fidèles s'approchèrent de la table sainte. Une croix magnifique fut élevée sur la hauteur de Borgo, souvenir désormais impérissable de cette belle mission.

De leur côté, les PP. Albertini et d'Istria ne restaient pas inactifs. Deux belles missions, dans les environs de Vico, leur étaient réservées, pour y travailler ensemble.

Renno, d'abord, important chef-lieu de canton de 900 habitants ; population excellente, amie des missionnaires. Aussi le succès fut-il magnifique. Le travail des confessions, surtout, fut accablant : mais aussi quelle joie pour les missionnaires de voir les efforts de leur zèle si pleinement récompensés! La communion des femmes fut absolument générale, et, le dimanche suivant, la presque totalité des hommes s'approchait, à son tour, de la sainte table, avec la ferveur et la régularité de grands séminaristes ; surtout les membres de la confrérie, au nombre de près de cent soixante, qui communièrent revêtus de l'habit blanc et du camail bleu. Le

Supérieur du couvent de Vico avait été invité à présider cette belle cérémonie de clôture.

La dernière mission de l'année fut celle de Calcatoggio, donnée par les mêmes Pères.

Calcatoggio est un beau village, situé à mi-chemin de Vico à Ajaccio. Cette paroisse, très ardente pour la recherche des biens matériels, n'est, hélas! que trop indifférente pour les affaires du salut. Joignez à cela que, dernièrement, elle venait d'être travaillée par la visite prolongée et les efforts d'un ministre protestant. Certes, rien ne fut épargné pour la réussite de ce difficile travail, qui ne fut pas sans consolation. Plus de cent cinquante hommes répondirent à l'appel de la grâce. Je ne parle pas des femmes qui, en grand nombre, firent leur devoir. Un autre résultat de la mission fut de fermer au ministre protestant l'unique porte qui lui restait ouverte. Et ainsi le village fut débarrassé de sa présence. Enfin une croix d'une hauteur plus qu'ordinaire, et très bien placée, fut plantée le jour de la clôture. « Elle vaut, à elle seule, une mission, » écrivait le R. P. Albertini. « Cette croix superbe commande le respect au voyageur et transmettra à la postérité les noms des deux apôtres, » écrivait, de son côté, M. le curé de Calcatoggio, en félicitant les PP. Albertini et d'Istria d'avoir si vaillamment combattu. Deux mois plus tard, le R. P. Albertini retournait, pendant huit jours, dans cette paroisse pour confirmer le bien accompli et le compléter. Le R. P. d'Istria, de son côté, termina la série de ses travaux par une excellente retraite donnée à nos congréganistes, comme préparation à leur fête de l'Immaculée Conception.

1896. ANNÉE DU JUBILÉ NATIONAL.

Au point de vue des travaux apostoliques, cette année comptera, dans les annales du couvent de Vico, comme une des plus fécondes et des plus remarquables, soit par le nombre des travaux accomplis, soit par le nombre de ceux qu'on a dû refuser (une soixantaine au moins), soit par les bénédictions exceptionnelles dont Dieu s'est plu à récompenser le zèle des ouvriers évangéliques, soit, enfin, par la célébration des noces d'or sacerdotales de deux Pères de la maison : événement heureux, suivi immédiatement d'un autre non moins consolant, je veux dire les premières démarches canoniques, dans le diocèse d'Ajaccio, pour le procès de béatification de notre saint P. ALBINI, trop longtemps attendues.

Entre toutes les missions, la première par le rang et l'importance a été, sans contredit, la belle mission d'Ajaccio, donnée simultanément dans les deux paroisses par six Pères de la Congrégation, sous la présidence du R. P. Provincial du Midi, qui l'a si habilement dirigée. La maison de Vico regarde comme un honneur d'avoir donné trois de ses membres dans cet important travail, les PP. STÉFANINI, ALBERTINI et D'ISTRIA (Bernardin). Il n'y a pas lieu d'y revenir, puisque nos annales en ont donné le récit complet. Qu'il nous suffise de constater que le bien réel accompli ne deviendra sérieux, constant, qu'au jour où une société religieuse pourra s'implanter dans cette ville, si abandonnée au point de vue des œuvres et des secours religieux exceptionnels.

C'est pendant cette mission que deux autres Pères ont dû quitter la Communauté pour venir en aide à deux paroisses en souffrance et comme sans pasteurs, à cause de l'âge et des infirmités des deux curés. Le bon P. TAMBURINI cède momentanément le soin de sa paroisse au

R. P. Zirio et consent à aller évangéliser Balogna pendant la semaine sainte : et le R. P. di Giovine, Italien de la province de Bénévent, qui fait ses premières armes, est heureux d'aller à Appriciani, pendant huit jours, prêcher, confesser, faire les cérémonies de la semaine sainte. Déjà plusieurs fois, depuis son arrivée au mois d'août 1895, ce bon Père a eu l'occasion de prêcher dans cette église, et sa prédication animée, pleine d'ardeur, a été très goûtée. Le succès de ce petit travail fut très consolant. Pendant ce temps, le Supérieur garde la maison, s'occupe de son aumônerie et aide le bon P. Zirio dans la confession des étrangers ou des gens de Vico.

Le carême fini, que de travaux importants attendent nos missionnaires ! Le premier à voler à de nouveaux combats, à de nouvelles victoires, c'est le R. P. Stéfanini, attendu impatiemment à Canale-di-Verde, important chef-lieu, entre Corte et Bastia. Sans venir respirer un instant au couvent, le missionnaire s'y rend, tout droit, d'Ajaccio.

Hélas ! dans quelles tristes circonstances va s'ouvrir la mission ! Le pays est en feu à cause des élections municipales et les plus grands malheurs sont à craindre, grâce aux manœuvres déplorables du maire qui, d'un côté, détient indûment le pouvoir, et, d'autre part, a inscrit, paraît-il, sur les listes électorales, une cinquantaine d'étrangers, dont plusieurs bandits dangereux. Un rien peut mettre tout à feu et à sang. Il faudrait pouvoir entrer dans les péripéties de cette lutte pour comprendre ce qu'eut à souffrir le cœur du missionnaire, un moment tenté de découragement. Il tint bon, cependant ; soutenu, comme il l'écrivait, par sa confiance en la Vierge Immaculée et par l'intercession du saint P. Albini qui, autrefois, fit des merveilles dans cette paroisse, où se trouve encore debout la croix qu'il y avait plantée. Bref,

le succès final fut merveilleux. Le curé et le missionnaire n'en revenaient pas. Deux fois, les hommes et les femmes s'approchèrent de la sainte table, en communion générale. Deux hommes seulement résistèrent à la grâce. « Vive la Sainte Vierge ! » écrivait le missionnaire. Il y avait de quoi.

Au tour de la ville de Vico.

Notre cher doyen avait eu une heureuse inspiration : tout en demandant deux de nos missionnaires, il avait manifesté le vif désir que le R. P. Maurand, qui venait d'évangéliser avec tant de succès Ajaccio, fût du nombre des apôtres. « Une voix nouvelle, disait-il, ne peut manquer d'exercer une heureuse influence sur le succès de la mission. » L'événement devait pleinement justifier cette appréciation. Longtemps Vico gardera le souvenir de cette mission véritablement splendide et dont le succès a dépassé de beaucoup toutes les espérances. On pouvait craindre, à bon droit, que les élections municipales, qui devaient avoir lieu au milieu de la mission, ne fussent un obstacle sérieux, en divisant les esprits : il n'en fut rien. Les chefs de parti, donnant le bon exemple, furent les premiers à s'approcher des saints tribunaux, à la grande joie du pasteur et des missionnaires.

Nous avons sous les yeux le récit enthousiaste de cette belle mission, publié par *le Conservateur*, journal religieux d'Ajaccio : nous serions heureux de le reproduire si nous ne craignions de trop allonger ce rapport. Notons seulement... « le tribut de reconnaissance payé aux révérends Pères du couvent et aux bonnes religieuses de Vico : les uns se mirent, dès le début, à la disposition des missionnaires et ne cessèrent de se joindre au clergé de la ville pour relever, par leur présence, la solennité des cérémonies et rendre plus facile l'accès du confessionnal ; les autres, après avoir rehaussé la fête des en-

fants, en leur préparant à tous d'élégantes oriflammes pour la procession, nous ont tenu, tout le temps de la mission, sous le charme de pieuses mélodies savamment exécutées par leurs jeunes pensionnaires : elles se sont distinguées aussi dans la décoration d'un superbe reposoir, élevé derrière le maître-autel, presque à la hauteur de la voûte, se terminant par la grande statue de l'Assomption, perdue au milieu d'une forêt de lumières et de verdure... Ces touchantes cérémonies se sont terminées par l'érection d'une croix monumentale (12 mètres et demi de hauteur) en souvenir de la mission. Dès la veille, elle avait été hissée sur un char orné avec un goût exquis par les dames de Vico : le char et la croix disparaissaient sous des bouquets de verdure et de fleurs : on est saisi d'émotion, à la vue de ce signe de notre salut s'avançant pompeusement au bruit d'une fusillade nourrie à travers les rues de la ville, pour la bénir et la couvrir de son ombre bienfaisante. Elle s'élève majestueusement sur la route du couvent, comme pour resserrer encore mieux les rapports intimes qui n'ont cessé d'exister entre les habitants de Vico et les Oblats de Marie.

« Père Maurand, Père Albertini, votre nom sera gravé sur cette croix de bois ; mais il vivra surtout dans le cœur de tous les Vicolais ; ils se le rappelleront toujours comme un symbole de paix et de bonheur. »

Le R. P. d'Istria, malgré son état de fatigue, avait donné un bon coup de main aux deux missionnaires, soit pour le chant, soit pour les cérémonies et les confessions. Dès le 1er mai, il partait, seul, pour évangéliser la paroisse de Caroneo (400 habitants). Succès complet, malgré la tourmente électorale. En se dévouant comme il l'a fait, ce bon Père a renouvelé cette paroisse, fait connaître et estimer nos missionnaires, encore inconnus

dans ce canton. Son panégyrique de saint Pancrace fut surtout goûté. Plus de 2000 personnes étaient accourues pour honorer le saint dans sa chapelle restaurée et assister à la bénédiction d'une nouvelle statue du jeune martyr.

Le compte rendu de cette mission a également paru dans *le Conservateur*, et fait le plus grand éloge du prédicateur... « Voix claire, chaude et limpide : diction facile, geste déterminé ; telle est la caractéristique de son éloquence. » — « Vaillant P. d'Istria, est-il dit en finissant, ces combats livrés parmi nous ne sont pour vous que des escarmouches : tant mieux, merci quand même. Allez ! Vous êtes un brave. »

Et, en effet, après quelques jours de repos, nous retrouvons ce Père à Goggia, en compagnie du R. P. di Giovine, qui va faire ses premières armes comme missionnaire. Paroisse difficile, apathique : et cependant, si le succès ne fut pas complet, il fut bien propre à encourager le nouveau missionnaire. Le curé, qui n'attendait pas tant de merveilles, ne savait comment exprimer sa reconnaissance.

Le lendemain même de la clôture de la mission de Vico, le R. P. Albertini court en toute hâte rejoindre le R. P. Stéfanini, qui a ouvert seul la mission de Quenza, pays perdu à un des coins de la Corse. Les fruits de salut furent abondants, mais achetés chèrement. De terribles inimitiés désolaient cette importante paroisse et faillirent tourner au tragique pendant la mission même. Un instant, l'infatigable P. Stéfanini fut pris par la gorge ; il lui fallait prêcher, chanter, malgré un gros rhume très embarrassant. Force lui fut d'accepter quelques soins, et, quelques jours plus tard, il pouvait écrire : « Mon rhume a disparu, et je chante comme un rossignol ; il ne reste plus qu'une dizaine d'hommes à confesser. Quant

aux femmes, *tombola*, tout le monde a communié deux fois. »

Sans prendre haleine, le R. P. Albertini se rend à Carbuccia, où va le rejoindre le R. P. di Giovine. Cette mission fut des plus enthousiastes et eut un plein succès; aussi, la réception faite à Mgr l'Évêque d'Ajaccio, alors en tournée pastorale, fut magnifique et le combla d'autant plus qu'il avait été reçu plus froidement dans la visite précédente. Petit détail, mais intéressant. A l'un des arcs de triomphe élevés à cette occasion, on avait suspendu une cloche faite avec de la verdure et des fleurs. Pendant que Sa Grandeur la contemple, une colombe quitte l'intérieur de la cloche et descend sur les épaules de Monseigneur. Imaginez-vous la surprise! Mais laissons la parole au R. P. Albertini :

« Cette colombe avait si bien joué son rôle, qu'elle fut jugée digne du couvent de Vico : elle devait y vivre heureuse, entourée de ses fils et de ses filles jusqu'à la vingtième génération au moins. Hélas! qu'il faut peu pour renverser les plans des hommes! Une distraction du R. P. Augier, Cassien, assistant général, qui voyageait avec nous au retour, brisa le mien. A quelques kilomètres du couvent, la colombe trouve moyen de sortir de sa prison et prend son essor dans les airs, sans même nous saluer; n'ayant pas ma carabine, je lui envoyai ma bénédiction. »

De son côté, le R. P. Stéfanini, revenant de Quenza, ne veut pas refuser un service qui lui est demandé avec instance par M. le chanoine Poli, curé doyen de Pila-Canale; il s'arrête donc dans cette paroisse évangélisée par lui l'année dernière, et prépare les enfants à la première communion.

Après tant de travaux consécutifs, comme ce vaillant Père serait heureux de venir se reposer dans sa chère

solitude ! C'est le mois de juin, et les chaleurs se font assez vivement sentir. Mais, pris au vol par l'excellent curé doyen de Rocognano, il se voit obligé de donner cette mission qu'il n'aurait pu prêcher plus tard. Un grand bien fut fait et eût été plus considérable si l'on avait pu donner une semaine de plus à cette mission.

Mais le retour de tous les missionnaires s'imposait à l'occasion de la visite du R. P. Augier, Cassien, assistant général, et de la retraite annuelle qu'il devait nous donner, et aussi pour les noces d'or sacerdotales de deux de nos vétérans.

Remettons à plus tard de parler de ces faveurs signalées pour ne pas interrompre le récit des missions.

La reprise des travaux apostoliques ne devait pas se faire attendre longtemps. Après vingt jours de repos à peine, les PP. Stéfanini, Albertini, d'Istria, partent gaiement pour évangéliser un des centres les plus importants de toute l'île, Bastelica, paroisse de 3400 habitants. Un bon mois sera consacré à ce travail et sera à peine suffisant. Heureusement le clergé paroissial se prêtera volontiers pour donner un bon coup de main aux missionnaires.

Comme depuis longtemps nos Pères sont très avantageusement connus et appréciés dans ce bon village, l'accueil fut des plus sympathiques.

De mémoire d'homme, dit le compte rendu qui fut fait de cette mission, on n'avait vu un concours si empressé, si assidu et si recueilli. De son côté, le R. P. d'Istria pouvait écrire : « Oui, nous sommes contents ; nous sommes heureux et fiers pour notre chère Congrégation de voir ses Oblats si bien appréciés ; nous sommes heureux et fiers de compter dans notre auditoire de si nombreux officiers (1), tant de braves sur la poitrine des-

(1) Il n'y a pas en Corse, et peut-être pas en France, un pays qui

quels brille le signe de la vaillance ; de les voir se découvrir respectueusement sur notre passage, et souvent venir nous serrer chaleureusement la main. Espérons que le bon Dieu bénira nos fatigues. »

« La mission de Bastelica marche à merveille, écrivait le R. P. Stéfanini ; je ne vous dis pas au prix de quelles fatigues. Nous sommes simplement écrasés par le travail ; les confessions d'hommes et de femmes se continuent jusqu'à une heure avancée de la nuit : double communion générale pour les hommes comme pour les femmes. »

« Ce fut un vrai renouvellement spirituel, ajoute le compte rendu : le 16 août, la clôture fut plus imposante encore que l'ouverture. Splendide plantation de la croix, illumination générale et grandiose de tout le village (le plus beau de toute la Corse), discours pathétiques et adieux affectueux, voilà ce qui a scellé la mission dont la paroisse de Bastelica n'oubliera jamais le souvenir. »

« Apôtres du Seigneur, s'écrie dans son enthousiasme M. le chanoine Maestrati, curé doyen de cette bonne paroisse, vous avez su conquérir nos cœurs, réconfortés par vos efforts. Vous pouvez dire, en toute vérité, avec Sobieski : « Nous sommes venus, nous avons combattu, « Dieu a vaincu. »

Cependant, le curé de Renno, importante paroisse des environs, continuait, malgré nos refus, à réclamer aide et secours pour son jubilé. Le R. P. di Giovine, notre jeune recrue seule disponible, accepte d'aller donner seul ce travail. Comment Dieu n'aurait-il pas béni cette bonne volonté ? Ce fut vraiment au delà de toute espérance, si bien qu'à la demande pressante de toute la po-

compte, à l'heure actuelle, autant d'officiers de tout grade en retraite ou en activité. Le nombre, dit-on, dépasse la soixantaine.

pulation, le bon missionnaire dut prolonger le temps fixé et appeler à son secours le R. P. Stéfanini, à peine arrivé de Bastelica.

Ce travail, à peine fini, le R. P. di Giovine, maintenant lancé, part aussitôt pour Soccia et Poggiolo, comme compagnon du R. P. Albertini pour ces deux missions consécutives.

Soccia s'est vraiment montré digne de son excellente réputation. Toute la population a donné comme un seul homme. Le supérieur du couvent de Vico, qui avait accepté l'aimable invitation d'aller présider la clôture, gardera un impérissable souvenir de cette édifiante cérémonie, débordante de foi, de piété, de l'enthousiasme de tout un peuple, ne faisant, à la lettre, qu'un seul cœur et une seule âme ; aussi, ne put-il s'empêcher, en finissant, de tirer de son cœur quelques paroles de louanges, de félicitations et d'encouragement à l'adresse de ce bon peuple. A n'en pas douter, c'était pour la première fois qu'une parole française se faisait entendre dans l'église de cette paroisse.

De Soccia à Poggiolo il n'y a que deux pas. Ce ne fut, pour nos deux missionnaires, qu'une agréable promenade sur une belle route toute ombragée de châtaigniers séculaires. Disons mieux, ce fut une vraie marche triomphale. Figurez-vous toute la population de Soccia se faisant un devoir et un bonheur de faire escorte à ses chers missionnaires en répétant les cantiques les plus entraînants de la mission ; mais, avant d'arriver à mi-chemin, voici toute la population de Poggiolo accourue pour faire une ovation aux envoyés de Dieu. Ici, en Corse, l'émulation joue un rôle peut-être plus grand qu'ailleurs. Poggiolo n'a pu ignorer le succès complet de la paroisse voisine : il a donc à cœur de ne pas rester en dessous, de l'emporter, s'il est possible, en foi et en

dévouement, mais surtout de faire mentir certaines prédictions défavorables qui prédisaient l'insuccès. De fait, la réputation de cette paroisse est loin d'être à la hauteur de celle de Soccia, et, cependant, le résultat final dépassa toutes les espérances, fut des plus consolants, et la croix qui fut plantée l'emportait de beaucoup en grandeur et en beauté sur celle de Soccia. Sur ce point, du moins Soccia fut obligé de s'avouer vaincu !

Déjà plus qu'éclopé après ces travaux, le cher P. Albertini n'hésite pas à repartir, malgré la fatigue et un rhume persistant, pour donner, avec le R. P. d'Istria, la mission de Sorbo, promise depuis longtemps à son cousin, curé de cette paroisse.

Au point de vue de la nature, Sorbo est une des plus belles et des plus riches parties de la *Casinca ;* mais au point de vue de la grâce, quel champ rude et ingrat à défricher !

Comme le dit le compte rendu qui fut fait de cette mission : « Le soleil de la grâce est loin d'échauffer les cœurs comme le soleil de la nature échauffe et féconde le sol ; la vie surnaturelle est presque éteinte dans nos âmes, pendant que la sève circule abondante dans les veines de nos arbres, et déborde en fleurs et en fruits : il y a la foi, mais stérile et quasi-morte. »

Cependant l'action de la grâce fut puissante, l'ébranlement presque général... « La foi endormie se réveilla au souffle béni du ciel : la glace se fondit et l'âme commença à respirer. Au premier son de la cloche, les maisons se vidaient. Un soir, il pleuvait à verse ; le vent soufflait avec fureur. De l'avis des missionnaires il fallait supprimer l'exercice. Malgré la pluie, malgré le vent et l'orage, la population se rendit spontanément à l'église, et l'on dut sonner les cloches... pour appeler les Pères.

« La première semaine fut consacrée aux femmes : elles

se firent honneur ; pas une abstention. A la grand'messe du second dimanche, après la cérémonie si touchante de la bénédiction des enfants, le curé publia les bans de douze mariages. C'était le plus beau fruit de la mission. A partir de ce moment, le succès fut complet et la sympathie pour les missionnaires devint de l'enthousiasme. Comme les femmes, les hommes en grand nombre répondirent à l'appel de Dieu. »

Que l'on nous permette de transcrire les dernières paroles du compte rendu de cette mission. « Heureuses les paroisses qui, comme Serbo, ont à leur tête un prêtre zélé ! Il peut passer sur elles le grand hiver; mais le prêtre a semé, la saison des fruits approche, la moisson commence à blanchir, les épis se balancent au gré de la brise parfumée. Venez vite, apôtres de Jésus-Christ ! Venez, chers missionnaires, faire la récolte ; remplissez, remplissez les greniers du père de famille. »

Nous voici à la Toussaint. Deux mois seulement nous séparent de la fin de l'année et du jubilé. Nos Pères sont demandés et attendus dans une foule de localités. Sans un tour de force que le zèle des âmes et l'amour de Dieu peuvent seuls leur inspirer, jamais ils ne pourront aboutir et donner encore douze missions promises.

Le R. P. Stéfanini se chargea à lui seul de tous les villages qui forment comme une couronne autour du couvent de Vico : Chiliani, Apriciani, Sagone Murzo et Arbori, le voient tour à tour, l'entendent, admirent le zèle de leur apôtre pour préparer les enfants à la première communion, et les grandes personnes à la grâce du jubilé et du triduum en l'honneur du bienheureux Théophile de Corte, triduum prescrit par Mgr l'évêque d'Ajaccio. Partout le succès a été complet; Arbori surtout s'est distingué par sa foi et son enthousiasme, et non contente d'avoir exprimé sa reconnaissance dans des dis-

cours très chaleureux, toute la population tint à honneur d'accompagner bien loin du village et le R. P. Stéfanini et le R. P. di Giovine, qui lui avait été adjoint pour cette mission. Il fut impossible d'empêcher la jeunesse de venir jusqu'au couvent, au chant des cantiques et des acclamations répétées : « Vive la religion ! Vivent les missionnaires ! »

Aux RR. PP. Albertini et di Giovine, deux belles et importantes missions avaient été réservées : Ota, d'abord paroisse très importante où nos Pères sont si avantageusement connus, le travail fut accablant et admirablement béni de Dieu ; Piana, ensuite, gros village et chef-lieu de canton : deux victoires d'autant plus brillantes que les ennemis à combattre étaient plus redoutables. Si le succès ne fut pas absolument complet, on ne dut s'en prendre qu'au temps qui fut forcément limité. Le curé de la charmante ville de Cargèse pressait instamment nos Pères de lui accorder au moins quelques jours avant l'expiration du jubilé. Ce qui fut accordé.

Même après la fin du jubilé, le R. P. di Giovine dut s'exécuter pour aller donner les exercices à la paroisse de Parapoggio, qui était désolée et comme honteuse de n'avoir rien reçu.

Pendant ce temps, le R. P. d'Istria ne restait pas oisif. Un travail important et difficile lui était confié, sous la direction du R. P. Maurand, venu exprès de Nice pour évangéliser, pendant un mois, les deux paroisses de la ville de Calvi, chef-lieu d'arrondissement : à la ville basse, d'abord, la plus importante, et ensuite à la ville haute ou citadelle.

Le R. P. d'Istria était heureux de pouvoir écrire à son Supérieur : « Notre mission, à la basse ville, a été vraiment splendide ; ni le clergé de la ville, ni les missionnaires n'auraient osé espérer un si beau succès. A Calvi,

on n'avait, paraît-il, jamais vu une communion générale; aussi bien a-t-on crié merveille quand on a vu la majorité des femmes s'approcher toutes ensemble à la table sainte. Plus grand encore a été l'étonnement lorsque, dimanche dernier, plus de 250 hommes ont aussi communié tous ensemble. L'érection d'une magnifique croix, avec christ en fonte, comme à Ajaccio, fut le digne couronnement de cette belle mission. A peine de retour au couvent, le R. P. d'Istria en repartit pour donner les exercices de la mission à une petite paroisse, Mezzavia, près d'Ajaccio. De son côté, le R. P. Supérieur donnait au couvent la retraite des congréganistes, préparatoire à la fête de l'Immaculée-Conception.

Tels sont les travaux apostoliques de la maison de Vico pendant ces deux années.

N'avais-je pas raison de vous dire, mon très révérend Père, qu'il y avait grandement lieu de bénir la divine Providence; d'abord, de tant de travaux demandés et accomplis; ensuite d'une santé suffisante, conservée à nos Pères, de manière à ne pas succomber à la tâche; et, enfin, des grâces abondantes dont le Ciel s'est plu à couronner les efforts de leur zèle et de leur admirable dévouement.

Par ailleurs, aucun changement notable à signaler dans les autres œuvres confiées, ici, à nos soins : la paroisse de Nesa, l'aumônerie des Sœurs de Marie et la Congrégation de la Sainte-Vierge établie au couvent. Trêve donc de détails qui ne feraient qu'allonger ce rapport, déjà bien étendu. Admirons seulement, en passant, le zèle et la bonne volonté du R. P. Tamburini qui, malgré ses soixante-seize ans et ses infirmités toujours croissantes, n'a jamais reculé devant les fatigues de la charge de curé de Nesa, été comme hiver, malgré la distance assez notable à parcourir. Tous, cependant, nous com-

prenons — et il est le premier à le reconnaître — qu'il est urgent de lui donner un aide.

Qui n'admirerait également la verte vieillesse de notre cher P. Zirio, toujours gai, toujours content de rendre service, soit en disant les messes tardives, soit en se chargeant des confessions des étrangers et d'une foule de personnes qui s'adressent à lui, soit en donnant régulièrement deux fois par mois les sermons aux réunions des congrégates.

D'un autre côté, il nous est doux de pouvoir rendre un excellent témoignage au bon esprit qui anime nos chers Frères convers. Il leur faut vraiment un dévouement sans bornes, vu leur petit nombre, vu surtout l'âge et les infirmités de plusieurs, pour faire face à toutes les difficultés. Il est bien à désirer que la divine Providence nous envoie un plus grand nombre de ces précieux auxiliaires pour n'être pas si souvent obligés d'appeler au secours des ouvriers mercenaires.

Le temporel est dans un état satisfaisant.

« Nous ne pouvons, disait le R. P. Augier (Cassien), visiteur général, dans son acte de visite de juillet dernier, nous ne pouvons que nous féliciter des améliorations considérables accomplies depuis quelques années, soit dans la maison, soit à l'église, soit au cimetière.

« Quand on a vu le couvent de Vico, il y a vingt-sept ans, dans un état voisin du délabrement et qui rendait bien difficile l'ordre et la propreté, on est heureusement impressionné de le retrouver si propre, si bien tenu, d'un aspect si agréable, avec ses larges corridors bien pavés, ses murs blanchis et ses cellules appropriées et parquetées. Tout n'est cependant pas parfait. »

Une des premières et des principales améliorations est sur le point d'être accomplie : le renouvellement presque total de la toiture. Les tuiles plates sont déjà

achetées, rendues et seront prochainement posées. Ce travail coûteux s'imposait sans retard.

Le jardin et la campagne attenante sont également, grâce à Dieu et à nos Frères, dans un état de propreté et de prospérité satisfaisant.

A la suite de ce rapport, il est juste d'ajouter, comme appendice, le récit, au moins abrégé, d'un événement important pour la maison de Vico qui a marqué l'année 1896 ; nous voulons parler des noces d'or sacerdotales des RR. PP. Tamburini et Zirio, ordonnés prêtres, tous deux, en l'an de grâce 1846.

Le 16 juillet 1896 marquera dans les annales du couvent de Vico et restera comme une date mémorable, rappelant un bien doux souvenir. N'est-ce pas la première fois, si nous ne nous trompons, que se présente, dans la Congrégation, une coïncidence aussi heureuse de deux vétérans du sacerdoce, de deux Pères Oblats, célébrant ensemble, le même jour, dans la même maison, le cinquantième anniversaire de leur ordination sacerdotale ? Cet honneur était réservé à la maison de Vico, et cette fête de famille devait ajouter un nouveau fleuron à la couronne, déjà si belle, de ses souvenirs religieux.

Pour en transmettre l'intéressant récit aux membres de la Congrégation, la divine Providence avait mis à notre disposition l'homme qu'il fallait : cœur d'or, main délicate, plume finement taillée, intelligence d'élite, belle imagination ; nous avions tout à souhait. Pourquoi faut-il qu'au dernier moment l'élu se soit vu dans la nécessité de récuser cette tâche ? Adieu donc les observations fines et délicates, les traits d'esprit, les détails charmants, les impressions fraîches et pleines de parfum : tout s'est envolé ! Nous voilà réduits à des souvenirs bien éloignés déjà.

Un mot, d'abord, des invités ou des heureux témoins qui ont formé une couronne d'honneur aux héros de la fête.

Quel honneur et quel bonheur, si le chef vénéré de notre famille religieuse avait pu se rendre à nos désirs et rehausser par sa présence l'éclat de cette fête ! Ne le pouvant, à cause d'affaires pressantes, le Supérieur général voulut, du moins, être représenté par un de ses assistants généraux, le R. P. Augier (Cassien), nommé, en même temps, visiteur des maisons de Corse.

Ce n'est pas tout.

Par une heureuse inspiration dont nous ne saurons jamais assez le remercier, le R. P. Provincial du Midi s'était dit : « Et si je faisais d'une pierre deux coups : ajouter au bienfait de la visite celui d'une retraite annuelle, que prêcherait le R. P. Visiteur à un bon nombre de Pères de la province qui seraient convoqués au couvent, immédiatement avant les noces d'or auxquelles ils pourraient ainsi participer. » Ainsi fut fait.

Voici les noms des douze Pères étrangers qui vinrent s'adjoindre aux sept de la Communauté :

Du Grand Séminaire d'Ajaccio : le R. P. Bessières, supérieur; le R. P. Beaume, professeur de morale; le R. P. Lagier, professeur de philosophie; le R. P. Ortolan, professeur de dogme; le R. P. Sautel, professeur d'Écriture sainte et de droit canon ;

Du Grand Séminaire de Fréjus : le R. P. Baffie, supérieur, et les RR. PP. Fabre et Bailleau ; le R. P. Fayette, de Notre-Dame de Bon-Secours ; le R. P. Bénédic, accompagné du F. Leca, de la maison de Nice ; enfin, le R. P. Audibert, de la maison d'Aix.

Que n'aurions-nous pas à dire de cette retraite si bonne et si pieuse ; du silence, du recueillement et de la ferveur qui n'ont cessé d'y régner ; de l'édification

mutuelle qui en est résultée et qui faisait dire au R. P. Visiteur : « Pendant ces jours bénis, l'on se serait cru transporté dans le plus fervent de nos scolasticats. »

Qu'il y aurait à dire surtout de la parole si aimée, si sympathique, si distinguée du prédicateur. Que de bien cette parole substantielle a fait à nos âmes. Dieu sait au prix de quelles fatigues, grâce à un rhume malencontreux qui ne put cependant arrêter l'ardeur de son zèle. Dès la première instruction, il sut trouver le chemin de nos cœurs et gagner toutes les sympathies ; on sentait qu'il n'avait qu'un but : nous faire de plus en plus aimer, estimer notre sainte vocation, partant nous faire marcher d'un pas plus ferme et plus généreux dans la voie qui conduit à la perfection. A n'en pas douter, cette bonne semence n'est pas tombée dans une terre ingrate. Puisse-t-elle produire au centuple ses fruits précieux!

Ainsi préparés, que les cœurs se donnent, tout entiers, à la joie de la fête qui les attend.

Donc, le 15 juillet au soir, à l'heure marquée dans le programme, la cloche sonne joyeuse, convoquant dans le salon d'honneur, occupé par le R. P. Visiteur, tous les membres de la Communauté. Nous avons hâte d'offrir nos hommages et nos félicitations. Mais quel sera l'interprète de nos vœux? Évidemment, cet honneur revenait de droit à l'Assistant général : nous y comptions. Cependant, presque au dernier moment, le supérieur de la maison se voit contraint de remplir ce devoir. Donc, point de discours d'apparat ; quelques bonnes paroles, simplement dites, sans autre prétention que d'essayer de traduire les sentiments de joie, de gratulation, qui remplissaient tous nos cœurs.

«... Puissé-je donc, vénérés et bien chers Pères jubilaires, être l'interprète fidèle, non seulement de tous ces Pères et Frères Oblats que la bonne Providence semble

avoir réunis si nombreux pour former, autour de vous, une plus belle couronne d'honneur, mais de tous les cœurs qui vous ont connus et aimés ; de la Congrégation tout entière, pour vous payer sa dette de reconnaissance, si bien méritée par cinquante années de loyaux services, pour vous offrir l'humble hommage de notre profonde vénération, de notre sincère affection avec les vœux les plus ardents pour votre parfait bonheur.

« Et d'abord, vénéré et bien cher Père Tamburini, à d'autres voix plus autorisées et plus éloquentes de redire, en détail, les exploits de vos travaux évangéliques ; qu'il nous suffise, en ce moment, de rappeler les principales étapes de votre belle carrière religieuse et sacerdotale.

« Qu'ils sont beaux les pieds de ceux qui évangélisent la paix ! Mais le moyen de vous suivre sur tous les champs de bataille où vous avez livré tant de combats, remporté tant de victoires, sauvé tant d'âmes et procuré tant de gloire à Dieu ? En Angleterre d'abord, cette île des saints, où, par les efforts de votre zèle, vous avez aidé la Congrégation à s'y implanter solidement. En Corse ensuite, votre pays natal, dans cette sainte maison de Vico, où, comme curé de Nesa, vous laissâtes tant de bons souvenirs. Jusqu'au moment où la confiance de vos supérieurs majeurs vint vous chercher pour vous confier l'importante et délicate fonction de Procureur général de la Congrégation des Oblats près le Saint-Siège.

« Plus tard, l'obéissance vous rappelle en Corse et, grâce à vos aptitudes variées, est heureuse de vous confier, simultanément ou successivement, les charges les plus diverses : celle de directeur du grand séminaire d'Ajaccio ; de professeur d'anglais au petit séminaire de la même ville ; de confesseur extraordinaire de plusieurs

communautés religieuses ; mais revenant à vos premières amours, Nesa était heureux et l'est encore de vous revoir comme curé ; le couvent de Vico, de vous posséder comme supérieur ; beaucoup de paroisses de l'île, de vous avoir comme apôtre zélé : ne nous exposons pas à blesser votre modestie en redisant tout le bien opéré par votre parole, par les exemples de vos vertus, par votre réputation incontestée d'homme de Dieu et de saint missionnaire.

« Et vous, vénéré et bien cher Père Zirio, vos travaux apostoliques, pendant ce même laps de temps, ont pu être moins variés ; qui oserait dire qu'ils ont été moins importants et moins fructueux ? N'est-elle pas un peu ou plutôt beaucoup la *vôtre*, cette belle œuvre des Italiens établie à Marseille, près du Calvaire, qui a fait jusqu'ici tant de bien, au grand honneur de la Congrégation ? Dieu seul pourrait redire avec quel zèle, quel dévouement, au prix de combien de sacrifices, vous avez pu mener à bonne fin cette œuvre si difficile !

Que vouliez-vous qu'il fît contre trois ?

s'écrie le poète, racontant la fin du combat des trois Horaces et des trois Curiaces. Qui ne connaît la sublime réponse ?

Qu'il mourût !
Ou qu'un beau désespoir alors le secourût.

« Et vous, vaillant et infatigable apôtre, nous savons ce que votre zèle eût répondu à celui qui, frappé des difficultés, vous eût demandé : « Que faire, seul, tout « seul, en présence de 40 000 Italiens à évangéliser, ca- « téchiser, confesser, secourir, assister à leur chevet « d'agonie ? » Oui, nous savons ce que vous eussiez répondu : « Ah ! ces chers compatriotes ! Je saurai tant les « aimer, je saurai si bien me dévouer, m'oublier, me

« sacrifier, qu'avec la grâce de Dieu, je suis assuré de « la victoire ! » Et l'histoire est là, en effet, pour redire les nombreuses victoires remportées par votre vaillance, par les efforts de votre zèle sacerdotal, toujours à la hauteur des difficultés de la situation.

« Qui jamais vous a vu compter avec la fatigue ? Les messes tardives, si peu désirées, étaient votre lot préféré. Qui jamais vous a vu trembler devant le péril ? Huit fois le choléra, le terrible choléra, a passé sur votre tête, vous laissant impassible ! Que d'autres fuient, s'ils le veulent ; mais vous, « le chevalier sans peur et sans re- « proche », on vous a vu toujours fidèle au poste du danger. Quelle merveille donc, si le roi d'Italie, pour récompenser votre bravoure, a voulu voir briller sur votre poitrine la croix des braves, vous nommant « che- « valier » de son royaume ?

« Je serais infini, si je voulais dire le nombre d'âmes que vous avez consolées, remises dans le bon chemin, que vous continuez à servir, à rendre heureuses.

« Daignez donc, chers et vénérés Pères, recevoir tous deux nos plus chaleureuses félicitations : avec vous, nous bénissons le Ciel qui réservait à votre verte vieillesse les honneurs si rares du jubilé sacerdotal.

« Avec vous, nous voulons prier dès ce soir, demain surtout, adresser à Dieu les plus ferventes supplications pour qu'Il daigne vous conserver longtemps encore à notre estime, à notre amour ; pour qu'Il vous comble de jours heureux, pleins de mérite pour le ciel où vous attendent de si belles couronnes, digne récompense de vos nombreux travaux, de vos mérites, de vos vertus.

« *Ad multos annos !* En attendant les noces de diamant, s'il plaît à Dieu de vous les accorder !

« *Amen ! Amen !* »

Sous l'émotion qui le dominait, le R. P. Tamburini tira de son cœur quelques bonnes paroles, qui furent très bien goûtées et qui étaient comme le *Magnificat* de son humilité, de sa reconnaissance envers Dieu et envers la Congrégation, « pour lui, dit-il, toujours si bonne et si tendre mère ; sans laquelle il n'eût rien été et n'eût pu accomplir aucun bien ».

A son tour, le R. P. Zirio voulut exprimer les sentiments qui le dominaient ; mais, vaincu par l'émotion, il ne put que nous rappeler en termes familiers quelques-uns des principaux épisodes de son long séjour à Marseille.

Mais déjà la joie qui remplit tous les cœurs se manifeste par une accolade fraternelle des plus chaudes et des plus animées. Tout le reste de la soirée fut employé aux derniers préparatifs de la fête du lendemain.

16 *juillet* 1896. — De bonne heure règne dans toute la maison une grande animation ; c'est qu'aux 19 Pères Oblats sont venus s'adjoindre 20 prêtres étrangers, l'élite de toute la contrée, heureux de répondre à l'aimable invitation qui leur avait été faite et de donner cette marque de sympathie aux Pères Oblats qu'ils aiment et estiment, et, en particulier, à nos deux chers jubilaires, qu'ils tiennent à honorer de leur présence.

A 10 heures, la cloche sonne ; c'est le signal de la grand'messe, aussi solennelle que le permettaient les circonstances et les éléments dont nous pouvions disposer. L'église est pleine, bondée comme aux jours des grands concours. Vico, Nesa et les villages environnants ont tenu à honneur de prendre part à cette fête, qui les intéresse à plus d'un titre.

A défaut du R. P. Tamburini, toujours un peu souffrant de sa sciatique, c'est le R. P. Zirio qui a l'honneur de chanter la grand'messe, de sa voix si douce, si harmo-

nieuse et toujours jeune. Comme diacre, le R. P. Baffie, et le R. P. Audibert comme sous-diacre.

Après l'évangile monte en chaire le R. P. Bessières, pour donner une voix à cette fête et interpréter les sentiments qui remplissent tous nos cœurs. Pendant près de trois quarts d'heure, il nous tient, à la lettre, sous le charme de sa parole éloquente, pleine des pensées les plus heureuses et les plus relevées. La Congrégation, croyons-nous, sera heureuse de pouvoir lire ce remarquable discours :

Gaudium vestrum sit plenum.
Que votre joie soit complète.
(Joan., XVI, 24.

Chers et vénérés Pères,

Je suis bien sûr d'exprimer, par les paroles de l'Évangile que vous venez d'entendre, les désirs et les vœux de tous ceux qui vous entourent. Ces prêtres amis, ces fidèles nombreux sont tous ici pour partager votre bonheur et pour demander à Dieu, au pied des autels, de rendre votre joie parfaite et durable. Les personnes et les familles ont toutes, dans leur vie, des heures de bonheur, et quand ce bonheur est pur comme celui du ciel, il est parfois si intense, il fait un contraste si sensible avec les tristesses de ce monde, que notre langue se trouve impuissante à dire ce que notre cœur éprouve. C'est une de ces heures bénies qui passe sur votre existence religieuse et sacerdotale, et je ne saurais ni parler convenablement de votre joie à ceux qui vous entourent, ni vous dire à vous-mêmes la part que nous y prenons. Que ne puis-je être, en ce jour, l'écho de ce concert de remerciements et d'éloges qui nous arrive de tous les points de votre demi-siècle d'apostolat! S'ils étaient présents à cette fête, les anges témoins de vos vertus et les âmes sanctifiées par votre zèle placeraient

sur votre tête un diadème d'or plus éclatant et plus auguste encore que cette couronne d'argent déposée sur vos fronts par la majesté de l'âge. La sévérité du lieu saint, l'intransigeance de votre modestie n'autorisent point la liberté de mes éloges ; je ne puis parler de vous qu'avec discrétion et qu'avec respect. Permettez-moi cependant de vous comparer aujourd'hui aux deux oliviers et aux deux candélabres de nos saints livres, et de grouper autour de ces deux symboles bibliques les paroles que j'ai la douce mission de vous adresser.

Par ses teintes sévères, par la persistance de son feuillage, par la multiple utilité de son fruit, l'olivier est l'image du religieux. Le candélabre, avec ses branches de feu, ornant l'autel, éclairant les pas de ceux qui cherchent Dieu dans le sanctuaire, symbolise le prêtre. La vie de perfection et le sacerdoce, le religieux et le prêtre ne constituent-ils pas cette fête tout entière ? Ne sont-ils pas la source véritable des joies qui inondent vos cœurs, en ce jour?

I

En songeant à ce demi-siècle de vie religieuse que nous fêtons avec vous, êtes-vous heureux ? Pouvons-nous tous applaudir sans réserve à votre bonheur ; et ce tressaillement qu'éprouve votre cœur, n'est-il pas un éclair rapide qui déchire de perpétuels et profonds nuages? Non, non ; votre bonheur est doux comme un reflet des joies du ciel, stable comme vos serments, intarissable comme la tendresse de Dieu.

Si la science humaine n'est pas encore parvenue à dresser l'échelle des félicités terrestres, la théologie, en définissant le bonheur d'un être, la possession du bien dont il a besoin, a placé au premier rang des créatures heureuses celle qui a reçu de Dieu sur la terre une part

plus grande dans la distribution des bontés divines, et une facilité plus grande, une certitude morale de son salut éternel. Or, l'âme religieuse est ici-bas sans rivale dans le monde des libéralités et des tendresses divines.

Lorsque Dieu eut créé le monde physique, qu'il eut disposé son œuvre, semé avec sagesse et profusion les étoiles dans le ciel, paré la terre de végétation, de verdure et de fleurs, il s'arrêta et contempla avec admiration ce premier travail de sa puissance : *Vidit quod esset bonum.*

Il n'avait cependant qu'élevé un trône, dressé un piédestal : l'univers attendait son couronnement et son roi. Lorsque l'homme paraît tout rayonnant d'innocence, de grâce et de majesté, le cœur de Dieu est cette fois ravi ; son œuvre est achevée : *Vidit quod erant cuncta valde bona.*

Lorsque le divin Rédempteur eut créé sur la terre le monde nouveau de la grâce, plus ravissant et plus riche que l'univers physique ; qu'il eut relevé les espérances des âmes, en augmentant pour elles les facilités du salut ; qu'il eut proclamé le bonheur de la pauvreté, le bonheur des larmes, le bonheur de la persécution, le bonheur de la souffrance ; qu'il eut, en un mot, offert à toutes les bonnes volontés les moyens ordinaires de la sanctification chrétienne, son regard divin pouvait contempler avec bonheur cette œuvre dans laquelle il avait mis plus de lui-même, et qui devait, dès ce moment, revêtir l'humanité d'une admirable floraison de vertus et de saints. Cependant, il n'avait pas encore prononcé le dernier mot de son amour : une perfection manquait à son chef-d'œuvre. Il prononce ce mot, il fait monter de son cœur cette dernière perfection. Écoutez-le : « Si quelqu'un veut être parfait, qu'il abandonne tout sur la terre ; qu'il se renonce, qu'il porte sa croix et qu'il me suive. » Ces

paroles créatrices donnent au monde l'état religieux ; des âmes choisies pour les vertus parfaites et pour tous les privilèges de la grâce seront, dès ce jour, atteintes par cet appel à travers toutes les générations humaines. La vocation religieuse est, pour une âme, un honneur que rien n'égale ; c'est un mot, dit par Dieu à cette âme, de ses félicités éternelles. Par la surabondance des secours qu'il entraîne, cet appel est presque le sceau des élus, imprimé, ici-bas, sur le front d'une âme. Des docteurs et des saints ont prononcé ces paroles et tout justifie, dans les conditions de vie du religieux, l'apparente exagération de ce langage. Dieu, qui laisse presque toujours deviner le but de ses œuvres par les proportions qu'il leur donne, n'a-t-il pas fait pour lui seul le cœur du religieux ? Ce cœur est trop vaste pour le monde ; puisque le monde avec ses richesses, ses plaisirs et ses honneurs, est incapable de le remplir. Sur la terre, le religieux se meut dans la grâce, comme l'élu au ciel se baigne dans la gloire. Délivré, par ses vœux, des entraves de cette terre, il se possède tout entier pour le service de Dieu : éclairé par une règle sage et prévoyante qui précise toutes les volontés divines sur lui, éclaire chacun de ses pas, *lucerna pedibus meis*, sollicité par l'exemple et par les influences salutaires qui l'entourent, il est conduit presque infailliblement au salut.

Si, aux yeux des hommes, l'homme entré dans le monde par la porte de la richesse n'a qu'à se laisser vivre pour être heureux ; aux regards de la foi, le religieux n'a qu'à se laisser conduire pour être un saint.

La vie religieuse a ses épreuves et ses sacrifices. L'olive, avant d'être utilisée si agréablement dans nos usages, avant de brûler dans les lampes de nos sanctuaires, avant d'être employée dans nos consécrations liturgiques et de devenir la matière de nos sacrements, a dû perdre sa

forme, être broyée sous le pressoir ; l'âme religieuse, pour être transformée et divinisée par la grâce, doit être mise au pressoir de l'immolation et de la souffrance. Mais les aspérités du sacrifice, loin de tarir les consolations dans un cœur généreux, sont l'une des sources de ses joies les plus pures. Quel religieux fut jamais plus agréablement ému que le jour où, acceptant un sacrifice qui brisait son cœur, il sentit qu'il donnait à Dieu quelque chose de lui-même, et qu'il prenait ainsi, sur sa couronne éternelle, une créance qui ne serait jamais protestée !

C'est la vision de ces incomparables avantages qui arrachait à l'un des derniers docteurs de l'Église, à un saint, ces réconfortantes paroles : « La vie religieuse a donné à l'Église, si nous exceptons les martyrs, les trois quarts des saints de son martyrologe. » Est-il possible de passer en religion toute sa vie et de ne point sauver son âme ? « Dieu ne se doit-il pas, au ciel, tout entier au cœur qui s'est donné à lui tout entier sur la terre ? » C'est cette considération profonde qui faisait couler les larmes du jeune Nivard, quand il vit Bernard et ses autres frères lui abandonner leur riche héritage et prendre le chemin du désert. Ils choisissaient le ciel et lui laissaient la terre. C'est à ce souvenir que sainte Catherine de Gênes baisait plusieurs fois par jour, avec reconnaissance, les pans de son habit religieux et les murailles de sa cellule. C'est ce sentiment qui a enivré de joie tant de nobles cœurs, qui a su inspirer des chants si élevés et si émus à la reconnaissance et à l'enthousiasme de tous les siècles.

Ce bonheur, mes vénérés Pères, est le vôtre depuis cinquante ans. Il a pour vous, aujourd'hui, une saveur exquise qu'il n'eut jamais. Cinquante ans de vie religieuse ; cent ans, pourrais-je dire, puisque vous mettez

tout en commun, à cette heure ; un siècle d'obéissance, de régularité et de sacrifices ; un siècle de grâces, de tendresses et de bénédictions divines, quelle douce et enivrante pensée pour vos âmes ! Quel réconfort en face de cette éternité qui épouvante l'impie et déconcerte le juste ! Oh ! laissez vos cœurs s'ouvrir pleinement à cette joie sainte et forte qui arrache de vos yeux des larmes si douces ! Ce jour que nous fêtons avec vous, mes vénérés Pères, dans la reconnaissance et l'allégresse, n'est pas un jour de la terre ; il a duré cinquante ans ; dans son éternelle prédilection, le Seigneur l'a fait exprès pour vous : *Hæc dies quam fecit Dominus exultemus et lætemur in ea.*

II

Laissez-moi, maintenant, vous dire un mot de la dignité auguste qui fait, en ce jour, la seconde source de vos joies et de nos réjouissances. Depuis cinquante ans, vous portez au front la couronne royale du sacerdoce, et les œuvres accomplies durant ce demi-siècle par vos mains consacrées forment pour vous, devant Dieu, un patrimoine magnifique de gloire et de mérites. Je ne vous parlerai point de la nature intime de la dignité sacerdotale. La science des saints Pères hésite elle-même pour en préciser le caractère : *An humana vel divina sit sacerdotis dignitas, dicere non audeo* (saint Jean Chrysostome). Vous l'avez, au reste, si longtemps méditée, que mes pauvres paroles ne s'élèveraient jamais à la hauteur de votre estime.

Le sacerdoce est une projection intense sur le prêtre des rayons divins de Jésus-Christ. Par la mission sublime qu'il confère, par les pouvoirs immenses dont il investit, le sacerdoce fait arriver l'homme jusqu'à une quasi-identification avec Dieu. « Comme mon Père céleste m'a en-

voyé, je vous envoie ; vous annoncerez le même évangile ; vous détiendrez les mêmes pouvoirs ; vous opérerez, sur les âmes, les mêmes prodiges. Le respect qui m'est dû vous sera dû ; celui qui vous écoutera m'écoutera, et celui qui vous méprisera me méprisera : *Qui vos audit me audit ; qui vos spernit me spernit.* »

Notre-Seigneur était grand au milieu des hommes, il dominait incomparablement les créatures par ses perfections et par sa puissance ; le prêtre, qui le représente et qui est le dépositaire de tous ses trésors, incarne, après lui, dans ce monde, la plus haute des dignités terrestres. Que la patrologie chrétienne, avec sa voix presque inspirée, le proclame un autre Christ : *Sacerdos alter Christus ;* que les docteurs et les génies catholiques l'exaltent dans leurs œuvres ; que les empereurs et les rois déposent à ses pieds leur couronne, le sacerdoce ne recevra jamais d'aucune puissance humaine les honneurs qui lui sont dus. Permettez-moi de grouper quelques-unes de ses grandeurs sous les dénominations que le langage chrétien lui consacre.

On l'appelle *pontife (pons factus)*. Il est un pont merveilleux jeté entre l'infini et le fini, reliant Dieu et l'homme, la rive du temps et celle de l'éternité, la terre et le ciel, l'extrême pauvreté et l'extrême richesse, la haine et l'amour. La science et l'art jettent de nos jours, sur nos larges fleuves et sur le vide effrayant qui sépare nos montagnes, des traits d'union de fer ou de pierre qui épouvantent notre imagination, autant par leur hardiesse que par leur masse. Ils élèvent vers le ciel des travaux dont la hauteur déconcerte nos regards ; mais jamais, quels que soient les progrès qu'ils réalisent, ni la science ni l'art réunis ne dépossèderont le prêtre de son titre de pontife, car jamais ils ne fourniront à l'homme le moyen infaillible d'aller de la terre au ciel ;

de passer, par-dessus la mort, de l'exil dans la patrie; et le prêtre, jusqu'à la dernière heure du monde, reliera la créature au Créateur, et seul, avec une absolution et un signe de croix, il jettera dans le sein de Dieu l'âme qui se détache du corps et va tomber, en un clin d'œil, dans les abîmes insondables de l'éternité.

O pontifes de Jésus-Christ, combien d'âmes, pendant ces cinquante années d'activité sacerdotale, sont entrées au ciel par les arches de vos pouvoirs, et vous applaudissent, à cette heure, dans l'ivresse de leur bonheur!

La langue latine appelle le prêtre *sacerdos, sacra dans*, « distributeur de dons augustes ».

En parcourant l'histoire des peuples, notre âme s'arrête avec admiration devant ces nobles cœurs qui se détachent sur l'égoïsme général de l'humanité, comme une oasis verdoyante sur les sables désolés du désert. Répandre sur la souffrance leur dévouement et leurs bienfaits était toute leur vie; leur générosité n'avait d'autres bornes que celles de leurs forces et de leurs richesses; la reconnaissance publique les a nommés les *pères des peuples*, les *bienfaiteurs de l'humanité*, la *joie de la terre*. Eh bien, jamais une main plus riche et plus libérale que celle du prêtre ne s'ouvrit sur les besoins des hommes. Élevé jusqu'au ciel par ses pouvoirs, le prêtre plonge sa main dans les trésors de Dieu; il répand sur la terre les semences des richesses éternelles. Des sacrements qu'il administre découle ce sang rédempteur dont chaque goutte vaut plus que le monde. Le sacerdoce fortifie les âmes, console les cœurs par des espérances souveraines: en un mot, il distribue sur la terre les billets d'entrée pour le ciel.

Enfin, le prêtre est, auprès des hommes, le représentant et l'ambassadeur de Dieu.

Le règlement des rapports des peuples entre eux a

prévu une place honorable pour le représentant d'une nation étrangère. Cet homme n'est, de par lui, qu'un simple mortel; mais la nation qu'il représente lui confie tout son honneur. Elle exige pour lui le respect qu'elle réclame pour elle-même; elle a les yeux fixés sur sa personne, et sa dignité lui impose le rigoureux devoir de venger les outrages faits à son ambassadeur ou à son drapeau comme des outrages directs qu'elle a reçus.

Le Fils de Dieu s'est choisi le prêtre comme ambassadeur sur la terre ; il lui a donné la croix pour drapeau ; il lui a confié ses intérêts et sa gloire. L'honneur dont il veut qu'on l'entoure n'est pas différent de celui qu'il réclame pour lui-même, et s'il a toute l'éternité pour venger les outrages reçus dans la personne de son ministre, il sait, quand il le veut, frapper impitoyablement les familles qui ne savent plus respecter le prêtre, et atteindre dans leurs gloires et dans leurs destinées les nations qui persécutent le sacerdoce. Jeté dans le fleuve des siècles, au milieu des passions humaines, le sacerdoce de Jésus-Christ n'a rien perdu ni de sa vitalité, ni de sa force. Il n'a pas été atteint par le glaive; il n'a été altéré ni par les superstitions du paganisme, ni par les infiltrations plus corrosives encore de la philosophie : le scepticisme n'a point dénaturé son caractère. Dans notre siècle où les passions humaines mal contenues par les pouvoirs publics secouent profondément toute autorité et toute grandeur sociale, le sacerdoce demeure inébranlable, comme Jésus-Christ, son piédestal. Les bons s'inclinent avec respect devant lui ; les méchants, en le poursuivant de leur haine et de leurs attaques déloyales, proclament, plus éloquemment peut-être que les premiers, son rôle divin et sa perpétuelle vitalité, car, dans ce monde, l'on ne s'attaque jamais à un être faible et sans défense. Sur les flots courroucés de la haine tom-

bant à ses pieds, brisés et impuissants, le sacerdoce peut jeter sans crainte ces paroles du prophète : « Pourquoi cette rage des peuples, pourquoi ces complots inutiles, puisque je dois vivre autant que le monde? (*Quare fremuerunt gentes et populi meditati sunt inania?*) »

La victoire couronne ses héros ; le génie, ses grands hommes. Jésus-Christ, mes vénérés Pères, a fait passer de son front sur votre tête la couronne royale de son sacerdoce. Vous l'avez portée dignement un demi-siècle ; elle vous a fait roi des âmes. Près de dix-huit mille fois, debout à l'autel entre le ciel et la terre, vous avez offert à Dieu le plus auguste et le plus efficace des sacrifices ; près de cent mille fois, vous avez donné aux âmes les deux plus grands trésors de ce monde, le pardon de Dieu et le corps de Jésus-Christ. Quel titre à notre vénération ! Quelle gerbe étincelante, quelle riche moisson, vos mains pourront-elles présenter au Roi immortel des siècles, le jour de votre appel à la récompense !

Vous avez honoré le sacerdoce par vos travaux et par vos vertus ; le sacerdoce, à son tour, vous honore aujourd'hui par une pompe et par un éclat que cette église a rarement connus, par la présence de ce nombreux et cher clergé qui vous entoure ; il vous honore par la fraternelle affection de tous les membres de votre famille religieuse que j'ai l'agréable mission de vous exprimer, par les bénédictions de notre vénéré et bien-aimé Père général, si dignement et si providentiellement représenté dans cette touchante fête.

Puisqu'il ne m'est pas permis de vous adresser des éloges, laissez-moi, en terminant, vous offrir les souhaits qui m'arrivent de tous les cœurs. Les derniers fruits de l'olivier sont toujours les plus beaux et les meilleurs ; l'œil du passant les contemple avec plaisir sur leurs branches inclinées. Chers oliviers du Seigneur, gardez

longtemps encore les fruits de vos rameaux ; qu'ils mûrissent de plus en plus au soleil de la piété et de l'amour de Dieu ; qu'ils réjouissent de longues années nos regards et notre cœur ; qu'ils ajoutent encore au riche patrimoine de sainteté de ce couvent.

Candélabres précieux, brûlez encore de longs jours, par votre ferveur et par votre prière, sur les autels de la vie religieuse. Éclairez dans le sanctuaire les pas de vos frères plus jeunes, désireux de copier vos vertus.

Que ce soir le soleil n'emporte point, par delà l'horizon, les joies de ce beau jour : qu'il soit suivi de nombreux lendemains ; qu'il soit un avant-goût de cette fête éternelle que nous célébrerons tous au ciel, dans les joies enivrantes de Dieu et sous le regard de Marie, la reine du clergé et la douce mère des Oblats.

Ainsi soit-il.

A l'offertoire et à l'élévation, le R. P. Stéfanini, qui tenait les orgues, nous a fait entendre deux morceaux bien choisis pour la circonstance, et chantés avec l'âme et la perfection qu'il sait mettre dans ces occasions.

Mais voici l'heure des agapes fraternelles : entrons donc dans la salle du festin, ornée avec goût pour la circonstance. La table surtout présente un coup d'œil charmant. Le R. P. Albertini y a mis tout son zèle et ses capacités ; et le jardin du couvent, ses plus belles fleurs.

Qu'elle est belle cette couronne de quarante prêtres, réunis dans les mêmes sentiments de joie et de sympathie ; faisant éclater, d'une manière saisissante, l'union vraie, intime, la bonne entente, l'harmonie parfaite qui existe entre le clergé séculier et régulier, et la grande part que tous ces prêtres des paroisses environnantes prennent à nos joies de famille !

Enfin l'heure des épanchements est arrivée : le dîner touche à sa fin ; tout le monde est dans l'attente. On sait, l'on devine que le R. P. Assistant général, que le président de la fête va faire entendre quelques bonnes paroles, et l'on soupire après le moment de l'entendre ; et, en effet, le R. P. Augier se lève ; toutes les voix se taisent comme par enchantement, de même que tous les regards et les cœurs se tournent vers lui.

On peut se demander s'il est possible d'allier plus d'à-propos à plus de délicatesse, plus d'aisance à plus de distinction ; nous étions tous sous le charme de l'admiration. Chacune de ses phrases, de ses allusions fines, des souvenirs rappelés, était soulignée par de chaleureux applaudissements. Les gloires antiques de la maison de Vico, ses gloires actuelles dans la personne des deux héros de la fête, les liens de l'amitié, les marques d'amabilité du clergé présent, les devoirs de la reconnaissance, rien n'a été oublié, tout a été dit dans cette heureuse inspiration. Pourquoi faut-il que ce discours si remarquable n'ait pas été écrit ou recueilli par la sténographie ? A bon droit, la Congrégation pourra regretter que ce petit chef-d'œuvre n'ait pas été conservé ; vraie perle, parmi tous ceux qui ont été prononcés. L'effet produit fut tel, que M. le chanoine Paoli, curé-doyen de Vico, qui devait prendre la parole après le président, s'excusa, n'osa plus se lever. « Après un tel discours, dit-il, il n'y a plus qu'à se taire ; il n'y a plus lieu de parler. »

Cependant, sur nos instances, il lui fallut bien s'exécuter.

Messieurs et vénérés Confrères,

Vous trouvez sans doute que je suis très hardi de parler après le révérend Père Assistant, chez qui on ne

sait ce qu'il faut le plus admirer de la parole saisissante et rapide, qui coule de ses lèvres comme des flots de miel, ou des pensées touchantes et affectueuses qui ravivent et vont au cœur ; je devrais me tenir tranquille à mon poste, et jamais il n'aurait été plus vrai de dire que le silence est d'or ; néanmoins, je ferai violence à mon amour-propre, pour adresser tant bien que mal deux mots à nos chers et vénérables jubilaires, qui nous procurent aujourd'hui le plaisir et le bonheur de voir réunis dans cette enceinte, je ne dirai pas seulement le clergé du canton et d'une partie de la province, mais qui nous procurent aussi l'honneur d'avoir au milieu de nous l'élite de cette brillante famille des Oblats de Marie.

Nous saluons le révérend Père Assistant, qui n'a pas hésité à interrompre ses pénibles, mais doux labeurs, afin de rehausser par sa présence la solennité de cette fête ; nous saluons le digne et sympathique chef de notre séminaire, qui sait si bien partager son zèle et ses talents entre la direction des jeunes lévites et l'administration du diocèse ; nous saluons ces savants professeurs de Fréjus et d'Ajaccio, dont l'heureuse influence arrive dans nos paroisses par les jeunes abbés qu'ils forment selon leur cœur et selon le cœur de Dieu ; nous saluons le révérend Père Fayette qui, en jetant dans ses cartons les beaux sites du couvent et de la délicieuse vallée de Vico, y réservera une place pour y consigner l'hommage de notre estime et de notre sympathie ; nous saluons, enfin, les révérends Pères de Nice, devenus nos amis, depuis qu'ils nous cédèrent, pour quelques jours, un de leurs apôtres, dont le souvenir sera toujours cher aux habitants de Vico.

Père Tamburini, Père Zirio, nous vous devons cet honneur, et nous vous en sommes reconnaissants ; c'est le glorieux couronnement de vos cinquante années de sa-

cerdoce passées en faisant le bien ; si nous vivions dans un certain monde, dans un monde où l'on décerne des récompenses même ici-bas, nous nous empresserions de suspendre sur votre poitrine la croix des héros, qui déjà fait la gloire de l'un d'entre vous ; mais la croix que vous aimez n'est point celle qui brille ; c'est la croix de l'oubli, la croix du labeur, la croix des souffrances ; c'est la croix du salut ; cette croix, nous aimons à la saluer sur votre vénérable poitrine ; elle y brille de tout l'éclat des bonnes œuvres et des vertus. Nous faisons des vœux pour que la Providence nous favorise longtemps du bienfait de vos vertus ; pour qu'elle vous conserve encore de longues années à notre respect, à notre vénération, à notre amour.

J.-J. Paoli.

De chaleureux applaudissements dirent au vénéré doyen qu'on lui était reconnaissant de ses bonnes paroles ; qu'elles avaient trouvé la clef des cœurs.

A son tour, M. Mattei, curé de Chigliani, ancien élève du couvent, demande la permission d'exalter à nouveau les joies et les gloires de nos deux jubilaires.

Messieurs,

Cinquante ans de sacerdoce et cinquante ans de profession religieuse, c'est bien beau ! Voilà pourtant la rude étape parcourue par les deux héros de cette fête ; voilà pourtant la rude et glorieuse couronne qui brille sur leur front. Or, pour chanter un bienfait départi seulement à quelques rares ouvriers de l'apostolat chrétien, ne pourrais-je pas m'écrier avec le Roi-Prophète : *Hæc dies quam fecit Dominus exultemus et lætemur in eâ?* Ah ! oui, vénérables jubilaires, ce jour doit être un jour de joie, car c'est un jour vraiment fait par le Seigneur,

un jour vraiment privilégié, et la présence de votre valeureux Assistant général et de si dignes confrères, venus de loin pour fêter votre jubilé sacerdotal, me le dit hautement. A l'unisson donc de tous ces chers et bons religieux, nous aussi, membres du clergé séculier étroitement unis à vous par les doux liens de l'amitié et de la reconnaissance, nous voulons, en ce jour, nous livrer à la joie, et nous nous réjouissons, ô vénérables jubilaires, parce que vous avez gravi la colline si accidentée de la vie religieuse, sans défaillances, sans jamais regarder derrière vous, sans jamais vous laisser arrêter par le choc de lâches défections trop fréquentes, hélas ! de nos jours. Et comme les apôtres, vous aussi qu'on a toujours trouvés au poste d'honneur les armes à la main, même à ces heures de découragement général où de terribles épidémies jonchaient la terre de cadavres, vous avez tenu haut et ferme le drapeau de notre sainte religion, exaltant partout la vertu, flétrissant partout le vice et répandant partout de salutaires et consolants bienfaits que votre grande humilité me commande de tenir cachés sous le voile du silence. Toutefois, souffrez que je le dise, ô vénérables jubilaires, votre ministère, qui a été fécond en fruits de salut, fait honneur à la Congrégation des Oblats de Marie, à cette congrégation qui, quoique jeune encore, compte déjà sous toutes les latitudes de nombreux enfants, au cœur généreux et brillant toujours aux premiers rangs dans nos luttes religieuses ; à cette congrégation de tous les dévouements et que le grand évêque Casanelli, rare appréciateur des hommes et des choses, s'empressa d'appeler dans son diocèse dès la première heure de son glorieux épiscopat, pour lui confier et la direction de son grand séminaire et la garde de son pays natal.

Enfin, nous nous réjouissons, ô vénérables jubilaires,

parce que la divine Providence (il nous est si doux de l'espérer !) vous ménagera une halte prolongée sur le sommet de la colline que vous venez d'atteindre. Et, de là, contemplant avec une légitime fierté le chemin que vous avez parcouru, chemin tout arrosé de sueurs, mais aussi tout émaillé d'œuvres méritoires, vous le montrerez à vos neveux dans le sacerdoce, et ce sera pour nous un ferme soutien et un puissant encouragement à nous soutenir toujours dans la voie du devoir.

Il est vrai, un demi-siècle passé dans les pénibles labeurs de la prédication évangélique vous donne bien droit à la récompense des vaillants; mais, pour notre grande consolation et pour qu'un nouveau fleuron vienne enrichir votre couronne déjà si belle, nous demanderons au Ciel, ô vénérables jubilaires, que, pour vous, elle soit lente, très lente, la descente de l'autre versant de la colline par vous si courageusement gagnée, et au fond duquel se trouve, pour les braves, le champ du repos, du bonheur, de l'éternelle félicité. Aussi notre cœur, en ce jour, ô nobles vétérans, ô dignes fils de l'éminent et saint prélat, Mgr de Mazenod, nom vénéré que je salue avec respect en passant et qui symbolise foi, charité et patriotisme, oui, notre cœur, en ce jour, ô bien-aimés jubilaires, vous souhaite de longues années de vie encore, c'est-à-dire la longévité des anciens patriarches, mais une longévité toujours fortement doublée et de la vigueur, et de l'intelligence, et de la lucidité d'esprit des jeunes lévites de trente ans. *Ad multos annos!*

Mattei,
Curé de Chigliani.

Et comme, dans ce discours, l'orateur avait eu l'excellente pensée de rappeler le souvenir de Mgr Casanelli d'Istria, insigne bienfaiteur du couvent, le R. P. Visiteur

prend occasion de cette bonne pensée pour féliciter l'orateur et recommencer un nouveau discours non moins admiré que le premier.

A la poésie de payer, elle aussi, son juste tribut d'éloges à nos deux vétérans. M. Filippini, curé de Letia, a mis tout son talent de poète et de littérateur pour nous redire, dans la langue harmonieuse du Dante et de Pétrarque, les exploits et les vertus de nos deux vaillants. Son ode, en dix strophes, mériterait, à bon droit, les honneurs de l'impression.

On le sent, la fête ne serait pas complète, si la note joyeuse faisait absolument défaut.

L'aimable P. Ortolan ne s'est pas fait prier deux fois pour donner essor à sa verve féconde, et compose, en quelques instants, un charmant dialogue *sério-comique*, que le R. P. Stéfanini se charge d'interpréter artistement, en le chantant sur l'air connu : *Je veux chanter le fils du roi Jérôme...*

Chaque couplet, comme on le pense bien, déride tous les fronts, amène le bon et franc rire et provoque les plus chaleureux applaudissements. Nous nous en voudrions de ne pas reproduire, au moins en partie, cet amusant dialogue :

Aux Révérends Pères Tamburini et Zirio
Pour leurs noces d'or sacerdotales. 16 *juillet* 1896.

DIALOGUE SÉRIO-COMIQUE
ENTRE NARCISSE LE SCRUPULEUX ET LE GRAVE NESTOR.

NARCISSE.

I

Décidément, quelle est donc cette fête ?
Le cloître aimé n'est plus silencieux.
Dans le couvent chacun perd-il la tête ?
J'entends crier les jeunes et les vieux.

J'excuserais la folâtre jeunesse.
Pas de soucis pour qui n'a cheveux blancs.
Mais des anciens que devient la sagesse ?
O tempora! Quelles mœurs et quel temps ! (*bis*).

II

Ce n'est pas tout ; passe pour le silence,
Car rire un peu n'est pas un grand péché ;
Mais qui voudrait pratiquer l'abstinence
En ce moment serait fort empêché.
Notre économe a surchargé la table
De mets nombreux, dorés, appétissants ;
Comment jeûner sans se rendre coupable ?
O tempora ! Quelles mœurs et quels temps ! (*bis*).
. . . . . .

V

. . . . . .
On vous dirait invités *à la noce...*
Cieux immortels !... où trouver le bon sens ?...
Je fuis d'ici ; je vais creuser ma fosse !
O tempora ! Quelles mœurs et quel temps ! (*bis*).

NESTOR.

VI

Peste ! grincheux, le bruit des casseroles
A détraqué votre pauvre cerveau !
Pour un instant, écoutez mes paroles
Avant d'aller creuser votre tombeau.
Sachez-le bien, c'est Dieu qui nous rassemble,
Restez ici, croyez-moi, n'ayez peur ;
Est-ce un forfait de vouloir tous ensemble
Fêter un peu deux soldats du Seigneur ?

VII

Vous nous croyez invités à la noce...
Oui ! mais voyez, ce sont des noces d'or.
Si pour cela, rageur comme un molosse,
Vous aboyez, mon cher, vous avez tort.
Un demi-siècle a passé sur le monde
Depuis le jour où, ravis de bonheur,
Nos deux héros, dans une paix profonde,
Ont à l'autel immolé le Seigneur !

VIII

Quoi ! chacun d'eux a célébré la messe,
En cinquante ans, près de vingt mille fois,
Et vous trouvez mauvais que l'allégresse
Fasse une brèche à nos austères lois ?
Nous honorons leurs mains sacerdotales ;
De leur pouvoir rien ne vaut la grandeur !
Laissons aux rois les dignités royales ;
Plus élevés sont les oints du Seigneur !...

IX

Fils d'Oletta, l'un naquit dans cette île
Où vit le jour le grand Napoléon ;
Cet empereur n'eut qu'un sceptre fragile,
Lui, maintes fois, terrassa le démon.
Si vous pouvez, comptez en Angleterre,
Comptez en France, en Italie, ailleurs,
Tous les combats qu'il livra sur la terre,
Tous les élus qu'il acquit au Seigneur !

X

Tamburini (c'est son nom), grand poète,
Rival du Dante, en vers harmonieux,
A fait des chants que la Corse répète :
On les dirait inspirés par les cieux.
Pendant six ans il habita dans Rome,
Puis redevint apôtre et professeur,
Enfin curé de Nesa, le cher homme
Ne cesse point de prêcher le Seigneur.

XI

Vif, autrefois, infatigable, agile,
Il fut toujours des premiers au devoir ;
Quoique marcher lui soit plus difficile,
D'agir encor il ne perd pas l'espoir.
Mais à présent pris par la sciatique,
Il est parfois brisé par la douleur ;
Pourtant, voyez, dans cette *scie* attique
Il reconnaît l'épreuve du Seigneur.

XII

L'autre héros est fils de l'Italie,
Mais par le cœur il est Corse et Français !
Faire le bien fut le but de sa vie,
C'est Zirio, ce nom en dit assez.

Le voyez-vous quarante ans à Marseille
Sans s'épuiser poursuivre un dur labeur ?
Admirez-le... Quand il dort, son cœur veille
Toujours dispos à servir le Seigneur.

XIII

C'est un vaillant... Que de fois dans l'arène
Il descendit, et là, brava la mort.
Quand il luttait, sa figure sereine
Montrait à tous combien il était fort.
Huit choléras ont passé sur sa tête...
Il n'a pas craint des cadavres l'odeur !...
Pour le soldat combattre est une fête.
Et Zirio fut soldat du Seigneur !

XIV

Quoique en Dieu seul il mit son espérance,
Et qu'il voulut sur terre être ignoré,
Un souverain distingua sa vaillance,
Et Zirio par lui fut décoré.
Fier chevalier de royale couronne,
Comme Bayard, sans reproche et sans peur !...
O jeunes gens ! quel exemple il vous donne !
Découvrez-vous !... C'est un preux du Seigneur !

NARCISSE.

XV

Ah ! je comprends, et grande est ma surprise,
Elle me vaut une bonne leçon.
Pour réparer cette lourde méprise,
Je veux toujours rendre gloire à leur nom.
Dès aujourd'hui je les prends pour modèles ;
A tous les deux je souhaite ardemment
Avant d'aller aux noces éternelles
De célébrer celles de diamant !

Une troisième fois, le R. P. Assistant sent le besoin de prendre la parole pour exprimer les sentiments de joie, de gratitude, qui débordent de son cœur. A la pensée du R. P. Albini, de sainte mémoire, dont les restes reposent dans l'église du couvent ; au souvenir du cardinal Guibert, qui a fondé cette maison et en a

été le premier supérieur; au souvenir de tant d'autres saints Oblats qui ont habité cette maison et dont les restes reposent dans le cimetière attenant, il nous redit combien cette terre est vraiment sainte; combien heureux doivent se sentir ceux qui sont appelés à vivre sur cette terre privilégiée, remplie de si glorieux souvenirs, sanctifiée par tant de vertus; l'obligation que nous impose cette nuée de témoins, de ne pas déchoir, d'être digne de nos devanciers en marchant d'un pas ferme, constant, généreux, dans les sentiers de la perfection. Cette précieuse leçon, donnée d'une manière aussi heureuse qu'inattendue, fit sur tous la plus salutaire impression.

Tout semblait fini : cependant restait un mot à dire. N'appartenait-il pas au Supérieur de la maison de se faire l'interprète de tous les membres de la Communauté, pour payer largement la dette de reconnaissance que le couvent venait de contracter dans ce jour mémorable d'impérissable souvenir? N'était-il pas souverainement juste de dire *merci:*

Au président de la fête, à l'Assistant général, qui venait de représenter si dignement le Père commun de notre famille religieuse, dont le souvenir planait sur cette fête et qui, « quoique absent de corps, était au milieu de nous par son cœur et son esprit », comme il venait de l'écrire à nos heureux jubilaires.

« De retour à Paris, vénéré Père Visiteur, vous voudrez bien déposer aux pieds de notre chef nos meilleurs sentiments de respect, d'amour et de reconnaissance. Mais, attention ! qu'il sache bien que nous ne le tenons pas quitte. Nous voulons, nous réclamons, nous exigeons, le plus tôt possible, sa présence si désirée au milieu de nous. Il le faut, c'est nécessaire; autrement, nous ne répondons de rien. Ah! c'est que nous sommes

terribles, nous autres Corses et Bretons, si l'on nous fâche ! Dieu et les hommes savent combien est redoutable la *vendetta* corse. »

Et puis ne fallait-il pas avoir un mot aimable pour ces vénérés confrères dans le sacerdoce, venus si nombreux et de si loin, malgré la chaleur de la saison, pour nous donner cette nouvelle preuve de l'union cordiale qui règne entre nous ?

A eux donc, à tous ceux qui avaient contribué à la solennité de cette fête par leurs discours, par leurs poésies, par leurs fleurs et leurs chants, de chaleureux mercis furent distribués, à pleines mains.

Juste au lever de la séance, quelle heureuse surprise ! un messager arrive, en toute hâte, porteur d'une dépêche. C'était la bénédiction apostolique que l'aimable P. Guillon, supérieur du scolasticat de Rome, venait d'obtenir pour nos vénérés jubilaires. Qu'il soit publiquement remercié de cette délicate attention ! Cette insigne faveur était la digne fin d'une si belle journée ! *Finis coronat opus*. Rome avait parlé, la fête était finie.

Cependant, avant la séparation, bénédiction solennelle du Saint-Sacrement, donnée par le R. P. Tamburini ; et — touchante cérémonie — pendant que le chœur chantait le psaume : *Conserva me, Domine...* alterné avec le verset *Dominus pars...* les deux jubilaires, assis devant l'autel, ont vu, non sans émotion, tout le clergé venir baiser leurs mains saintes et vénérables, sanctifiées par cinquante années de sacerdoce.

Immédiatement après, ce fut comme la dispersion des nations : chacun de regagner ses pénates. Le soir même, plusieurs Pères du continent étaient contraints de prendre le chemin du retour.

Ainsi les fêtes de la terre, même les plus belles, ne sont que d'un jour, d'un instant, simple prélude des

fêtes qui nous attendent, là-haut, et qui n'auront pas de fin! Trop heureux ceux qui auront le bonheur d'y participer. *Amen!*

HAMONIC, O. M. I.

P. S. — Quelques jours après ces belles fêtes, la maison de Vico avait le bonheur de donner l'hospitalité à la commission nommée par Mgr l'évêque d'Ajaccio, pour commencer l'enquête sur les miracles et les vertus du serviteur de Dieu, Charles-Dominique ALBINI. Cette opération, trop longtemps retardée, a pu enfin aboutir.

VARIÉTÉS

CHRONIQUE DE LA MAISON DU LAUS (1818-1841)

(SUITE).

Nous donnons avec plaisir la suite de cette très intéressante chronique. Les démêlés qu'elle raconte sont entrés dans le domaine de l'histoire et n'ont plus rien de brûlant, tout en étant assez instructifs. Nous ne croyons pas devoir rien modifier dans ces pages, dont l'auteur prend et garde la responsabilité.

CHAPITRE VII.

Relations entre Mgr Arbaud et les missionnaires de Provence (1824-1825). — Entrevue du P. TEMPIER avec l'évêque de Gap. — Correspondance de Mgr Arbaud au sujet des Règles de l'Institut. — Sa lettre adressée à Rome, par laquelle il s'oppose à l'approbation des Règles, sollicitée par le P. DE MAZENOD.

« Le premier évêque qui vint occuper le siège épiscopal (de Gap) nouvellement rétabli, Mgr Arbaud, montra beaucoup de bienveillance pour la maison du Laus, comprise dans la circonscription territoriale de son diocèse et placée sous sa juridiction. Il en fut hautement le protecteur. Il avait, comme vicaire général de Digne, contribué à la formation de cette communauté. Il en connaissait les membres et il leur témoignait une confiance fondée sur ce que, jamais, il n'en avait trouvé un seul en défaut de zèle ou de prudence... Ce prélat, savant théologien, habile administrateur, et qui surtout a laissé une grande réputation de sagacité dans ses juge-

ments sur les hommes, était assez susceptible sur les droits de son autorité ; il avait l'habitude d'un regard scrutateur et fort peu indulgent ; il épargnait d'autant moins aux missionnaires du Laus ses investigations ou du moins son attitude d'observation critique, que certains préjugés d'école gallicane et de morale rigoriste le rendaient quelque peu soupçonneux à l'endroit de doctrines différentes dont il croyait devoir empêcher la diffusion dans son diocèse.

«... Son estime (pour les Pères) n'était pas douteuse et se manifestait aussi bien que sa protection, malgré le nuage qui la rendait moins éclatante. Au fond, les rapports des missionnaires du Laus avec Mgr Arbaud étaient des meilleurs et conservaient jusqu'au bout les formes d'une intimité confiante, aussi paternelle d'un côté que filiale de l'autre (1). »

Mgr Jeancard a bien compris, et assez bien rendu, dans son ensemble, le caractère des relations de Mgr Arbaud avec la Société et les membres des Missionnaires de Provence. Mais, il faut le dire, dans la protection qu'il accorda à la maison du Laus et à la Société, l'évêque de Gap vit surtout les intérêts diocésains et se réclama trop de ses droits d'évêque. Imbu de *préjugés* de l'école *gallicane* et de la morale *rigoriste*, il s'opposa, avec peu de largeur de vues, à l'approbation, par Rome, des Règles de la Société ; trop souvent, il souleva des discussions, dont le Fondateur eut lieu de se plaindre. Sans doute, au dehors, les *formes* d'une intimité confiante furent gardées ; mais les divergences d'appréciations, les conflits d'intérêts respectifs étaient trop fréquents, à notre avis, et mettaient en péril la mutuelle confiance. On en jugera par les faits que nous allons exposer.

(1) *Mélanges historiques*, par Mgr Jeancard, évêque de Cérame, § 9, p. 74-75.

Lors de la visite canonique qu'il fit au Laus, au mois d'octobre 1825, le P. Tempier se ménagea une entrevue, à Gap, avec Mgr Arbaud ; il devait traiter, avec lui, de sujets importants, relatifs à la Société et à la maison du Laus. En cette année 1825, le P. de Mazenod, après bien des réflexions et de ferventes prières, se décida à faire approuver les Règles de son institut par l'autorité souveraine du Vicaire de Jésus-Christ, Sa Sainteté le pape Léon XII. Il était nécessaire de placer les constitutions de sa nouvelle famille religieuse en dehors de toutes contestations possibles, d'en faire un corps religieux, vivant de sa propre vie, indépendant et jouissant de tous les droits que confèrent les saints canons. Non reconnue et non approuvée par le Saint-Siège, la Congrégation n'était et ne pouvait jamais être qu'une réunion de prêtres séculiers, entièrement soumise à la juridiction épiscopale, exposée à être dissoute, comme déjà elle en avait été menacée, à Aix même, à deux reprises.

En conséquence, le R. P. de Mazenod sollicita et obtint les approbations des évêques des diocèses où, depuis onze ans bientôt, la Société avait donné des missions. Un des motifs qui décidèrent le P. Tempier à voir Mgr Arbaud était précisément de lui demander son approbation en faveur des Règles de la Société des Missionnaires de Provence. Le prélat accorda ce qu'on lui demandait ; le contenu de sa lettre épiscopale était satisfaisant ; mais il exposa, de vive voix, ses réserves au P. Tempier, au sujet de ses diocésains qui entreraient dans la Société. Il posa en principe que, si ses sujets entraient dans la Société, ils subordonneraient leurs vœux à la promesse faite à leur évêque, en sorte que s'ils ne se plaisaient pas dans leur état, leur évêque pourrait les rappeler et qu'il prononcerait lui-même la nullité de leurs vœux. Ainsi, Mgr Arbaud prétendait garder toute sa juridiction

sur ses diocésains et en disposer à son gré. Qui ne voit qu'en présence de telles prétentions la Société du P. de Mazenod était condamnée à perdre son nom, son autonomie, et à disparaître?

Une autre question fut traitée, dans cette entrevue de Gap. Le P. Tempier représenta à Mgr Arbaud combien la position des missionnaires au Laus était peu satisfaisante, et essaya d'amener le prélat à accepter des mesures qui la mettraient à l'abri de toute attaque. « Monseigneur parut de bonne composition, dit le P. Tempier, et comprendre que nous n'avions pas assez de garanties de stabilité dans son diocèse; il trouvait raisonnable que la fabrique nous cédât l'établissement du Laus, à charge d'entretenir un certain nombre de sujets pour la desserte du sanctuaire et de la paroisse. « Mais, ajoutait-il, « pour cela, on ne peut traiter avec la Société, comme « *telle*, puisqu'elle n'est pas reconnue par le gouverne- « ment. — Si un traité ne peut se faire avec la Société, « comme telle, observait le P. Tempier, il était possible « avec un particulier, le P. de Mazenod, par exemple. » L'évêque se garda bien d'accepter ce mode de garantie pour l'établissement du Laus, mode qu'il avait suggéré, alors qu'il n'était que grand vicaire de Gap, en 1818. On le voit, Mgr Arbaud n'était de bonne composition qu'en apparence. En effet, loin de favoriser la Société, il fit tous ses efforts pour rendre inutiles les démarches du Fondateur en cour de Rome. Le P. de Mazenod, muni des approbations des sept évêques, partit de Marseille le 30 octobre 1825; le 2 novembre, il était à Rome et travaillait à la grave affaire de l'approbation de sa Société. Mgr Arbaud le savait; dès le 8 novembre, il écrit une longue lettre au P. Tempier, dans laquelle il s'explique avec franchise, affirmant du reste que la Congrégation n'avait rien perdu de son estime et de son affection.

L'évêque de Gap, dans sa lettre, revient sur les observations qu'il avait faites verbalement au P. Tempier, observations relatives aux rapports du Supérieur général avec ses sujets et avec leurs évêques respectifs, et qu'il n'avait pas mentionnées, dans sa lettre d'*approbation*, parce qu'il avait cédé aux instances du P. Tempier.

Il énumère, ensuite, ce qu'il appelle les *raisons de droit*, sur lesquelles il fonde ses réserves au sujet des règles ; nous les résumons :

1° Le pacte entre le Supérieur général et les sujets de la Société n'est pas égal ; ils n'ont que le recours à Rome ; lui peut les congédier et arrêter les effets de leur supplique au pape ;

2° Refuser tout droit à l'évêque est injurieux pour l'épiscopat et met dans l'embarras les administrations diocésaines ; le sujet, qui ne relève que du pape, étant exclu, c'est à elles qu'il viendra demander du pain ;

3° L'évêque étant supérieur des prêtres, puisqu'il les ordonne et leur donne des dimissoires, n'y a-t-il pas contradiction à établir qu'il n'est plus leur supérieur, tant qu'ils se comportent bien dans la société où ils sont entrés, et qu'il le redevient quand ils sont mis à la porte ?

4° Enfin, le serment de l'ordination oblige le prêtre à accepter les fonctions du ministère que l'évêque veut bien lui confier ; un vœu, qui peut contrarier ce serment de l'ordination, peut-il être émis et reçu?

Mgr Arbaud s'apitoie ensuite sur le sort qui est réservé à la Congrégation. « Votre Congrégation tend à secouer le joug des évêques et de l'ordinaire ; vous vous mettez par là, il est vrai, à l'abri des administrations diocésaines, mais vous vous enlevez le moyen d'empêcher la dépravation qu'une malheureuse expérience a constatée dans la presque totalité des corporations régulières.

D'ailleurs, il ne vous sera pas possible d'obtenir d'être indépendant de l'épiscopat ; ni le conseil d'État, ni les lois de la France ne vous le permettront. » Conclusion :

« Donc, bornez l'obéissance du sujet au supérieur, au temps où il vit dans la congrégation, et qu'il lui soit permis d'en sortir avec l'agrément de l'évêque. Si celui-ci vous éloigne de son diocèse, dix autres vous ouvriront les portes. »

Le P. Tempier, se tenant dans son rôle, se garda bien de répondre à cette thèse de l'ancien professeur de théologie. « Je laisse à M. de Mazenod, dit-il, le soin de répondre aux observations de Votre Grandeur, sur nos Règles, et d'en profiter s'il y a lieu. » Puis, il lance au prélat gallican le trait du Parthe : « M. de Mazenod est à Rome, centre des lumières. » Nous savons ce qui se passa. Rome répondit et donna tort au prélat ; ses prétendues raisons de droit ne furent pas acceptées et ne pouvaient l'être. Selon ces raisons alléguées par l'évêque de Gap, l'existence, dans l'Église, des congrégations régulières ne serait plus possible, et cela au grand préjudice du droit ecclésiastique et du bien général. Une congrégation régulière ne secoue pas le joug de l'ordinaire, parce qu'elle se gouverne elle-même, selon ses constitutions, approuvées par le souverain pontife ; au point de vue du ministère extérieur, les rapports des congrégations sont réglées de façon à sauvegarder les justes revendications de l'épiscopat ; et celui-ci, voulant rester maître absolu et supérieur sans appel d'une société qui tient son existence canonique du souverain pontife, ne commet-il pas un abus de pouvoir, en empiétant sur le pouvoir suprême ? La dépravation que l'évêque de Gap déplore dans les congrégations régulières, soustraites à la vigilance épiscopale, ne leur est pas tellement imputable qu'on ne puisse aussi la retrou-

ver dans le clergé séculier, placé cependant sous la direction immédiate des évêques. Enfin, en quoi le pouvoir civil, aux yeux d'un évêque, peut-il, à l'encontre des exemptions accordées par le souverain pontife à une société religieuse, imposer à celle-ci l'obligation de dépendre de l'épiscopat ?

Après cette déclaration de principes contre les congrégations régulières qui visent à être indépendantes des évêques, Mgr Arbaud descend sur le terrain des faits et prétend constater que la façon d'agir des Missionnaires de Provence est une nouvelle preuve des efforts qu'ils font pour se rendre indépendants de l'évêque de Gap.

1° Ils ont demandé à l'évêque de Digne la location du Laus, par un bail de vingt-neuf ans, et dernièrement, M. Tempier lui proposait à lui, évêque de Gap, de leur céder l'établissement en propriété. Les Sulpiciens et les Jésuites ne sont pas aussi avisés et ne prennent pas tant de précautions, quand ils acceptent les grands et petits séminaires.

2° Les missionnaires du Laus, le P. Touche surtout, recrutent des sujets à droite et à gauche et les font partir pour leur maison, sans prévenir l'évêque. (Le P. Touche avait poussé un élève de troisième à entrer au noviciat.)

3° Mgr Arbaud avoue qu'il a des dettes de personnel envers la Congrégation, à laquelle on avait promis trois prêtres du diocèse ; mais en compensation de ceux qui sont partis, après être entrés chez les Pères, il a permis l'entrée au noviciat de quatre de ses sujets dont quelques-uns touchent à la prêtrise. Toutefois, en ceci, il devait poser des limites ; il a trente-quatre paroisses vacantes. « Je ne puis céder des sujets destinés à prêcher à Nîmes ou ailleurs, je me dois à mes ouailles ; la justice passe avant la charité. »

4° « D'après l'entretien que nous avons eu ensemble, dans lequel vous avez dit : « On ne s'attache pas quand « on n'est sûr de rien », vous pourriez avoir la tentation de quitter le Laus ; il faut donc que je me réserve, dans cette hypothèse, les moyens de retirer de votre Société mes propres sujets, afin d'*en former une petite congrégation* à qui je ferais inspirer du *respect* et de la *soumission* à l'ordinaire. »

5° L'évêque de Gap rappelle ensuite les sommes considérables que la maison du Laus a reçues de Digne, pendant plusieurs années ; les allocations du gouvernement, les ressources du petit domaine. Les recettes et les retenues sur les messes constituent des moyens d'existence plus que suffisants pour trois missionnaires. Comment, avec cela, expliquer le délabrement du rez-de-chaussée ? Ne peut-on pas l'expliquer par votre parole : « On ne s'attache pas quand on n'est sûr de rien » ?

C'est ainsi que Mgr Arbaud promène son regard scrutateur sur la situation de la maison du Laus, sur les agissements des Pères, sur le présent et sur le passé ; il n'oublie pas ce que l'avenir peut tenir en réserve : son réquisitoire est complet. Il nous semble qu'il ne décèle pas des dispositions très bienveillantes, de la part de l'évêque, envers les Missionnaires de Provence ; nous voyons même, dans le passage que nous avons souligné, la révélation d'un projet intime que formait Mgr Arbaud, à savoir, de créer, en place des Pères du Laus, une « petite congrégation diocésaine de missionnaires plus respectueux et plus *soumis à l'ordinaire* ». Nous n'hésitons pas à dire que, si Mgr Arbaud n'exécuta pas ce projet, il en transmit la réalisation à ses successeurs. La déclaration *franche* et les plaintes contenues dans cette lettre du 8 novembre 1825, de Mgr Arbaud, ne sont que les dé-

buts de la lutte qui ira grandissant, entre les évêques de Gap et les Pères du Laus.

Le P. Tempier répondit à Mgr Arbaud, le 16 novembre. Il désapprouve, comme Monseigneur, et blâme le Père qui a fait partir du séminaire deux enfants, sans prévenir Sa Grandeur. Cependant, il faut savoir comment les choses se sont passées. Le Père s'est mépris sur les intentions de l'évêque qui, jusqu'alors, ne paraissait pas vouloir exclure du juniorat ou du noviciat des jeunes gens qui ne sont encore *rien dans l'Église*. Ce sont les enfants eux-mêmes qui ont arrêté leurs places, et le P. Tempier se réservait de voir Sa Grandeur à ce sujet.

Quant à la proposition qui a été faite à Monseigneur de céder l'établissement du Laus en propriété, Mgr Arbaud lui-même l'a provoquée en manifestant la crainte que le Supérieur général ne vînt à quitter le Laus, en en retirant ses sujets. La réponse que fit le P. Tempier, assurant à Sa Grandeur que le P. de Mazenod était loin de vouloir abandonner le Laus, ne parut pas satisfaisante à Monseigneur, surtout en ce qui concernait l'avenir. Désirant *enchaîner* les Missionnaires de Provence, dans *son diocèse*, Sa Grandeur avait prié le P. Tempier de chercher un moyen de garanties réciproques qui réalisât ses désirs. C'est alors que le P. Tempier, pour entrer dans les vues de Mgr Arbaud, lui avait proposé le projet qui lui avait tant déplu :

« I. La fabrique du Laus céderait en toute propriété le couvent et le jardin. — II. La Société des missionnaires y entretiendrait le nombre de prêtres convenu. — III. Jamais la Société ne pourrait changer la destination du couvent. — IV. Au cas contraire, après avis et trois mois de délai, le local ferait retour à la fabrique ou au diocèse. »

A l'appui de ce projet, le P. Tempier avait cité l'exem-

ple de l'évêque de Marseille qui, dans les mêmes conditions, avait cédé le petit séminaire aux prêtres du Sacré-Cœur. Les paroles qui furent prononcées : « On ne s'attache pas quand on n'est sûr de rien, » s'expliquent et se justifient ainsi et n'ont pas le sens qu'on leur a prêté.

Si le rez-de-chaussée est dans un état de délabrement, cela vient de ce que les premières réparations faites au nom de l'administration de Digne n'ont pas duré trois ans, à cause du salpêtre ; du reste, depuis plus d'un mois, on travaillait à mettre le rez-de-chaussée en bon état.

Mgr Arbaud rappelle que les missionnaires ont reçu des sommes considérables du diocèse de Digne. Cet argent n'était pas un don, mais la juste rémunération de travaux que les Pères avaient faits, à titre de prêtres auxiliaires, dans les paroisses vacantes ; avant de toucher aucun argent, les missionnaires avaient travaillé au Laus et ailleurs avec autant de zèle et de désintéressement. On a reçu avec reconnaissance des honoraires que d'autres prêtres refusaient à cause des privations endurées dans ce genre de ministère, mais ils n'étaient nullement gratuits.

Ces fonds n'ont pas été gaspillés ; ils ont été employés à payer les frais de voyage ou de déplacements, à l'entretien des missionnaires et des jeunes gens dont un grand nombre sont sortis... Des 2350 francs alloués pour travaux accomplis dans le diocèse, on n'a touché que 900 francs et l'on a renoncé aux secours venus de Digne, ce qui n'empêchera pas de donner le jubilé prochain à Digne même.

Sur la question du recrutement des sujets du diocèse de Gap, le P. Tempier obéira à Sa Grandeur et intimera l'ordre aux Pères de mettre des bornes à leur zèle de recrutement et de n'admettre qui que ce soit au novi-

ciat, sans la permission de l'évêque. Mais cela accordé, il ne peut que faire observer à Sa Grandeur, en remontant aux principes, qu'il est dans l'ordre qu'une société religieuse se recrute là où elle a une maison, où elle travaille. Jeter sur elle l'anathème et lui interdire un sujet de plus, c'est vouloir l'étouffer dans son berceau. « Avons-nous dépassé les limites dans votre diocèse? L'établissement du Laus exige la présence de six missionnaires pour mener à bien le pèlerinage, les missions, les retraites ; c'est notre intention d'y maintenir ce nombre ; or, quels sont les sujets actuellement utiles de votre diocèse? Pas un seul ; car le P. Touche est d'un diocèse étranger, de Digne, séparé de Gap. Quelles sont nos espérances? Quatre sujets de votre diocèse sont, depuis cinq ans, dans la Congrégation ; trois persévéreront, raisonnablement parlant, et seront utiles dans quelques années. Nous avons deux sujets qui, s'ils persévèrent, feront de bons jardiniers, de bons sacristains. En plus, quatre jeunes gens peu sûrs qui nous quitteront peut-être bientôt. Combien nous en restera-t-il, après cinq ou six ans d'études et même après sept ans? » Telle fut la réponse du P. Tempier.

Mgr Arbaud répliqua, non sans humeur, par une lettre datée du 22 novembre. Il n'insiste pas sur les deux jeunes gens partis sans sa permission et veut bien que le P. Touche reste au Laus, pourvu qu'il mette des bornes à son prosélytisme. Il ne pense pas que le gouvernement autorise la cession, par la fabrique, du couvent à M. de Mazenod. Il craint que la Congrégation ne soit entraînée dans les villes et, par suite, ne veuille quitter le Laus; c'est pourquoi il prend ses mesures. Voici ce qu'il veut : point de dimissoire donné au jeune Martin, pour sa prêtrise, s'il ne signe une déclaration, attestant que sa promesse au Supérieur de la Société est

subordonnée au serment qu'il fera, le jour de son ordination, à son évêque ; que si, pour un motif ou un autre, il sort de la Congrégation, il s'oblige à rentrer dans son diocèse de naissance, se soumettant aux peines canoniques portées par les ordonnances synodales contre les déserteurs du diocèse. « Par ce moyen, tout marchera, » ajoute Mgr Arbaud ; et il recommande au P. Tempier de communiquer cette seconde lettre à M. de Mazenod, qui sentira la nécessité de modifier ses statuts.

L'évêque de Gap revient sur le même sujet dans une nouvelle lettre datée du 25 décembre de la même année 1825.

« Je suis, dit-il, en présence de deux hypothèses : 1° le rappel par l'évêque de tous ses sujets, ce qui serait préjudiciable à la Congrégation ; 2° la désertion du Laus par le Supérieur de la Congrégation, ce qui serait préjudiciable au diocèse, et qui est plus probable. C'est pour cela que je prends mes mesures : en me faisant acte d'obéissance, les diacres sauront qu'en cas de rupture avec la Congrégation, ils appartiennent à leur diocèse. »

Mgr Arbaud craignit sans doute que ses réclamations, communiquées par le P. Tempier au Fondateur qui était à Rome, ne fussent point prises en considération. Il envoya donc, à la Congrégation des évêques et réguliers, une lettre contresignée par l'archevêque d'Aix et l'évêque de Digne, par laquelle il demandait qu'il ne fût pas accordé d'approbation à l'œuvre de M. de Mazenod. La lettre faisait l'éloge de la Congrégation, mais elle signalait les inconvénients qu'il y aurait à ce qu'elle fût érigée en corps religieux canoniquement reconnu.

« Je ne connais pas toute la teneur de cette lettre, dit Mgr Jeancard ; je ne sais pas si elle exprimait quelque appréhension d'ombrage donné au gouvernement ou d'un prétexte que saisirait le faux libéralisme de l'époque

pour attaquer la religion... mais je croirais aussi qu'elle renfermait quelque insinuation plus ou moins gallicane, qui, sous forme de défense des prérogatives de l'épiscopat, tendait à restreindre l'action du Saint-Siège ou à la subordonner à des conditions qu'on ne pouvait admettre à Rome. Ceci est, de ma part, une supposition qui est justifiée par les opinions connues de l'auteur de la lettre (1). »

Les lettres que nous avons reproduites plus haut confirment pleinement la supposition de Mgr Jeancard. Elles disent clairement que l'approbation donnée aux statuts de la Société, tels que les présentait le P. de Mazenod, serait une limite imposée à l'autorité des évêques; elles n'admettent pas que le prêtre, engagé par sa promesse d'obéissance envers l'évêque, puisse légitimement s'engager dans une société religieuse, et devenir, sous l'autorité du Souverain Pontife, indépendant de son évêque d'origine ou de lieu, en tout ce qui n'est pas du ministère extérieur. N'est-ce pas méconnaître l'autorité suprême du pontife de Rome?

Mgr Arbaud en fut pour ses frais d'opposition systématique. Sa lettre fit une impression toute contraire à celle que son auteur avait en vue; ses conclusions furent repoussées, et au lieu d'être un obstacle à l'approbation des Règles, elle fut un secours, Rome ayant à cœur d'affirmer par un acte authentique l'autorité du Saint-Siège et l'utilité, dans l'Église, des corps religieux canoniquement reconnus.

Certes, par ses idées, son attitude et sa conduite, Mgr Arbaud, en cette affaire, ne manifestait pas une extrême bienveillance envers la Société, et le P. de Mazenod avait bien raison de s'étonner et de se plaindre :

(1) *Mélanges historiques*, § XXIII, p. 247 à 249. — Voir aussi *Vie de Mgr de Mazenod*. t. I, liv. III, chap. XI, p. 440 et suivantes.

« Qui se serait attendu à cela de celui que l'on croyait un ami de l'Œuvre et de la Société? Ce ne sont pas ceux qui ne nous ont aucune obligation, ceux pour qui nous n'avons pas versé une goutte de sueur, qui nous poursuivent; non, ce sont ceux à qui nous avons consacré notre existence, depuis dix ans, par des travaux exorbitants, par toutes sortes de privations, par le sacrifice de notre santé et de notre vie (1). »

CHAPITRE VIII.

LE P. HONORAT SUPÉRIEUR (1826, MAI 1827).

I. L'état de la communauté. — Le personnel et le temporel. — Visite du fondateur au Laus à son retour de Rome. — Le Chapitre général de 1826. — II. L'église du Laus et le pèlerinage. — III. L'évêque de Gap et les missionnaires de Provence. — IV. Travaux apostoliques des Pères du Laus.

I. *La communauté et le personnel.* — En 1826, le P. HONORAT exerça les fonctions de Supérieur et les garda jusqu'à ce qu'il fût envoyé à Nîmes, au mois de mai 1827. Ce Père, avec le P. TOUCHE, continuait la campagne apostolique de la saison d'hiver (1825-1826). Pendant ce temps, le P. MOREAU, après sa mission de Valbelle, vint garder la maison et desservir l'église et le sanctuaire. Il paraît même qu'il était encore chargé de la paroisse d'Avançon. Il écrit, le 19 janvier : « Rien d'extraordinaire ici, les pèlerins n'abondent pas, mais Avançon m'occupe beaucoup. » Il ne s'absenta que pour une mission et reprit aussitôt son poste, ayant toujours du monde étranger à confesser, mais sans surcharge. En juillet, il fut envoyé en mission dans le diocèse de Nîmes et ne revint qu'à la mi-novembre. Le P. DUPUY, arrivé au Laus dans les derniers mois de l'année 1825, fut chargé de l'admi-

(1) *Vie de Mgr de Mazenod*, t. I, liv. III, chap. III, p. 441-442.

nistration temporelle après le départ du P. Moreau ; il mit de l'ordre dans les comptes, et, tout en visant à l'économie, il veillait sur les santés de ses confrères. Il eut à soigner, pendant le mois d'août et de septembre, le P. Suzanne, dont les forces avaient été surmenées, il lui fallait du repos et un bon régime. « Le P. Suzanne, écrit le P. Dupuy, est vraiment le martyr de l'obéissance, il travaille toujours lors même qu'il désire le repos et en aurait grand besoin. Le séjour du Laus lui a fait grand bien, et il a pu rentrer dans la maison de Marseille dont il est supérieur. »

Au mois d'août, on recevait au Laus la circulaire par laquelle le Supérieur général annonçait la mort, à Marseille, du P. Jacques Marcou, dont le séjour au Laus avait été si édifiant. « C'est le 20 août, à 4 heures du soir, que notre vraiment bienheureux frère a été prendre possession de la gloire que notre divin Maître a promise au fidèle serviteur qui meurt dans la paix du Seigneur... Je pleure un frère si précieux pour notre Société à laquelle il était si attaché, mais je me reproche en quelque sorte mes larmes, comme si j'osais regretter son bonheur... N'était l'espoir, pour ne pas dire la certitude, que le Seigneur l'a reçu dans ses saints tabernacles, j'en serais inconsolable (1). » Le P. de Mazenod, à l'occasion de cette mort et de l'indisposition du P. Suzanne qui s'était surmené, recommandait aux Pères de ne pas vouloir trop faire, s'exposant ainsi à se rendre inhabiles. « Que Dieu délivre nos frères de toute incommodité ; que, du moins, ils ne fassent rien pour se les attirer (2). »

Le P. Dupuy était un économe actif et entendu aux

(1) Lettre circulaire nécrologique au P. Honorat à Notre-Dame du Laus, 21 août 1826.

(2) Lettre du fondateur au P. Honorat à Notre-Dame du Laus, 26 août 1826.

affaires : il poursuivit l'œuvre des améliorations matérielles, planta des arbres et construisit un pavillon dans le jardin ; il acheva aussi le canal de la conduite des eaux, et disposa plus commodément d'un certain nombre de chambres. Il eut à cœur de prouver à Mgr Arbaud qu'on tenait à la maison du Laus, et qu'on y était attaché ; on voulait si peu la quitter, qu'on acheta une vigne à Remollon ; ce fut le P. Dupuy qui conclut cette affaire à son avantage, après avoir défendu énergiquement ses droits contre les réclamations non fondées d'un compétiteur.

Au mois de juin, il y eut grande fête intime au Laus. Sur la demande du P. Honorat, notre vénéré Fondateur, sur le point de rentrer en France, après avoir obtenu l'approbation de nos Saintes Règles par un bref en date du 17 février 1826, avait promis de passer par le Laus en se rendant à Aix. Il y arriva le 1er juin et y resta deux jours. Les Pères du Laus furent les premiers à saluer, à embrasser le bien-aimé Fondateur en cette circonstance solennelle, les premiers à lire et à baiser l'acte officiel, authentique, par lequel le souverain pontife Léon XII, en approuvant les Saintes Règles, donnait à la Société son existence canonique et, à ses membres, le nom si glorieux et si doux d'Oblats de Marie Immaculée. La régularité de la petite communauté du Laus et son bon esprit donnèrent une grande satisfaction au P. de Mazenod. Notons un détail en passant : jusqu'alors, l'office de matines et laudes se récitait à 8 heures du soir ; le Supérieur général fit cesser cet usage et, pour plus de conformité avec les autres maisons et aussi parce que l'heure lui parut plus convenable, cette récitation fut fixée à 4 heures de l'après-midi.

Un mois après, les Pères du Laus prenaient part au quatrième Chapitre général où furent promulguées les

Lettres apostoliques de Léon XII. Le Chapitre s'ouvrit à Marseille dans la chapelle intérieure du Calvaire, le 10 juillet, à 5 heures du soir. Douze Pères Oblats, y compris le Fondateur, étaient présents au chapitre : le T. R. P. de Mazenod, supérieur général ; le R. P. Tempier, premier assistant ; le R. P. Mye, deuxième assistant, supérieur de Nîmes ; le R. P. Courtès, troisième assistant, supérieur de la maison d'Aix ; le R. P. Suzanne, supérieur du Calvaire ; le R. P. Honorat, supérieur de la maison de Notre-Dame du Laus ; les RR. PP. Moreau, Touche, maison du Laus ; Sumien, Marcou, Jeancard et Guibert. Le procès-verbal du chapitre portait, comme date de l'ouverture du chapitre, le *onze* juillet. Cette date a été modifiée par une surcharge indiquant le *dix*, et les dates subséquentes concordent avec cette dernière, c'est-à-dire que le second jour est marqué le *onze*, le troisième, le *douze*, et le quatrième, le *treize ;* ce que le P. Rambert (*Vie de M^gr^ de Mazenod*, liv. III, chap. III, p. 456) place dans la séance du *douze* est marqué dans la séance du *onze*, à l'original (1). Nous rappelons qu'après avoir entendu la lecture du bref d'approbation lu par le Fondateur lui-même, les membres du chapitre prièrent le P. de Mazenod d'envoyer au pape Léon XII, au nom de la Société, une lettre de vive reconnaissance qui exprimât la ferme résolution où ils étaient tous d'observer fidèlement les Règles. Il fut décrété que, tous les ans, on célébrerait avec solennité le jour du 17 février, anniversaire de l'approbation des Règles et Constitutions par Sa Sainteté Léon XII. On y régla également ce qui concernait le costume religieux des membres de la Société. La clôture du chapitre fut des plus solennelles. Tous les Oblats renouvelèrent leurs

(1) D'après une note du R. P. Martinet, assistant général, faisant fonction de secrétaire général.

vœux, firent acte d'obédience au Supérieur général et reçurent de lui la bénédiction papale. La Congrégation eut, dès lors, sa place marquée dans l'Église ; elle eut sa part d'action sur le vaste terrain de l'apostolat, et revêtit en quelque sorte les prérogatives qui caractérisent l'Église elle-même : l'unité, la sainteté, la catholicité et la perpétuité. Désormais, la famille religieuse des Oblats de Marie Immaculée vivra d'une vie surnaturelle plus abondante, grandira, se développera pour la plus grande gloire de Dieu et le salut des âmes.

II. *L'église du Laus et le pèlerinage.* — Après les mois rigoureux, les pèlerinages reprirent leur cours accoutumé. « Les fêtes du mois de mai, écrit le P. Honorat, malgré que le temps ne fût pas favorable, ont donné beaucoup d'occupations aux missionnaires. Tout s'est bien passé, pas de troubles parmi les marchands. Nombre de pèlerins passent la nuit dans l'église, mais ils observent bien le silence. » Les fêtes de septembre furent rehaussées par la présence de Mgr l'évêque de Gap. Sa Grandeur fit sa visite accompagnée de son seul domestique et sans s'être fait annoncer. Il y eut office pontifical, matin et soir ; quoique non prévenus, les pèlerins étaient très nombreux ; nombreux aussi les prêtres arrivés des environs, qui faisaient une belle couronne au pontife. Après la grand'messe pontificale, il y eut un dîner de vingt-cinq couverts ; Mgr Arbaud se montra bienveillant pour les Pères et parut satisfait de tout ce qu'il avait vu au Laus. Ce qui n'empêchait pas le P. Dupuy de dire : « L'évêque de Gap est un mystère. » Cette année, tous les pèlerins demandèrent, avec instance, d'être reçus de la confrérie du Sacré-Cœur de Jésus, établie, comme nous l'avons vu, dans le sanctuaire de Notre-Dame du Laus.

Cependant, l'église avait besoin de réparations, la fa-

brique avait peu de ressources ; les Pères durent s'adresser au préfet, lui demandant l'autorisation d'ouvrir une souscription publique. Le préfet était bien disposé ; il obtint du gouvernement 600 francs et accorda volontiers la permission d'ouvrir une souscription. L'autorité ecclésiastique, par la bouche du grand vicaire, s'exprima en bons termes en faveur de la souscription et permit d'apposer le cachet de l'évêché en tête du registre des souscripteurs, qui fut placé dans le sanctuaire, à côté de celui qui contenait les noms des prêtres qui, en 1818 et 1819, avaient souscrit pour l'achat du couvent. La souscription n'était que d'*un* franc à donner pendant trois ans, et les souscripteurs participaient aux fruits d'une messe qui devait se dire, pendant les trois ans, le 1^er^ dimanche de chaque mois. Les curés et vicaires de Gap se montraient bien disposés à souscrire ; au mois de juillet 1827, on avait réalisé 1 800 francs dont 400 étaient dus. C'était insuffisant. La toiture de l'église avait été renouvelée entièrement, et les autres réparations exigeaient aussi des sommes relativement considérables. Nous verrons plus loin que, grâce au zèle des gardiens du Laus, le P. Honorat et le P. Dupuy, l'église put être restaurée convenablement, à la grande satisfaction de tous.

III. *L'évêque de Gap et les missionnaires du Laus.* — Nous avons rapporté plus haut la correspondance qui s'échangea, en 1825, entre M^gr^ Arbaut et le R. P. Tempier, et aussi l'opposition que l'évêque de Gap avait faite à l'approbation de nos Règles, en écrivant à Rome une lettre contresignée de l'archevêque d'Aix et de l'évêque de Fréjus, qu'il avait circonvenus. Au mois de mars 1826, M^gr^ Arbaud revient sur la question des dimissoires et se plaint qu'on ait donné peu de missions, dans son diocèse, l'an dernier. Sur le premier point, il exige que ses

sujets rentrent dans son diocèse, s'ils cessent d'être membres de la Société et si la Congrégation se retire du Laus. Sur le second fait, le petit nombre des missions données dans son diocèse, Mgr Arbaud se montre vraiment exigeant. Outre la grande mission de Gap à laquelle prirent part trois missionnaires, dont deux du Laus, ceux-ci avaient donné quatre missions dans le diocèse de Gap. Fallait-il donc que tous les membres de la Société fussent occupés, toute l'année, à évangéliser les ouailles de Mgr Arbaud? C'est ce que lui répondit le P. Tempier.

Mgr Arbaud lui répliqua le 21 avril. Il admet qu'il faut faire une distinction entre l'abandon du Laus par la Congrégation et le congé donné par l'évêque, mais il n'en est pas moins vrai que la Congrégation des Oblats peut dégénérer, si elle n'est pas sous la juridiction de l'évêque diocésain ; le Supérieur aussi peut n'être pas assez discret dans la distribution du travail à donner dans un diocèse.

Ainsi, l'évêque de Gap n'abandonne rien de ses prétentions; c'est lui qui doit être le Supérieur général de la Société, lui seul peut empêcher que la Société ne dégénère, et faire une juste répartition des travaux de ses membres. Toujours aussi, même refus de donner des dimissoires sans clause restrictive. « Si vous voulez, dit-il, les dimissoires du jeune Martin, je les enverrai en ajoutant : *Salva reverentia juxta canones nobis debita.* Je sais bien que tant que M. de Mazenod dirigera la Société, nous nous entendrons bien ; mais je me crois obligé à éviter les blâmes de mes successeurs. » Quand il parlait ainsi, Mgr Arbaud savait cependant que les Règles de la Société avaient été approuvées par Rome et que Rome, n'ignorant pas les canons, se réservait la gouverne, par l'intermédiaire d'un Supérieur général, des

congrégations qu'elle approuvait, sans nuire aux vrais droits de l'évêque diocésain.

Le 9 mai, Mgr Arbaud envoyait au P. Tempier les dimissoires, ornés de la fameuse clause : *Salva reverentia*, des FF. Martin et Richaud, promus au sous-diaconat ; « sans méfiance, disait-il, des dispenses personnelles que peut avoir M. de Mazenod pour l'établissement du Laus et pour les missionnaires du diocèse, car, tant que le Saint-Siège ne l'autorise pas à ordonner ses sujets, ils restent sous la juridiction de l'ordinaire... La Congrégation demeurant, sous plusieurs rapports, dépendante de l'ordinaire n'aura qu'à y gagner. » Les congrégations affectent beaucoup « de respect pour le Saint-Siège dont elles *sont éloignées* et *méprisent* les évêques. Un missionnaire a dit que l'Église était un gouvernement monarchique, *espèce d'erreur* qui met de côté le *posuit vos episcopos* et l'autorité locale... »

Enfin, dans une lettre du 11 août, Mgr Arbaud écrivant à M. de Mazenod, supérieur général, se plaint que Martin, nouvellement ordonné, ne lui ait pas écrit : « Le sujet doit toujours être attaché à son diocèse et conserver quelque chose de l'*esprit* du diocèse... » Il se plaint également qu'on ait parlé en chaire du *gouvernement* monarchique de l'Église ; il termine en protestant de l'intérêt qu'il porte et a toujours porté à la « Congrégation, de là vient qu'il signale les *petits torts*. Les sentiments personnels qu'il professe pour son estimable et aimable Supérieur le rattachent à la Congrégation ».

Ces derniers mots sont à remarquer ; l'intérêt que Mgr Arbaud porte à la Société ne repose, en définitive, que sur les avantages qu'elle peut procurer au diocèse et sur les sentiments personnels du prélat à l'égard du Supérieur général. La Société, telle qu'elle est constituée, ayant pour but un apostolat général, ne lui plaît

en aucune façon; elle a, comme telle, les *petits torts* de dépendre du Souverain Pontife, de mettre de côté l'autorité locale et de prétendre faire le bien ailleurs que dans le diocèse de Gap. Tout cela, selon le mot de Léon XII que rappelle M. de Mazenod, dans sa réponse, est anticanonique : *Questi poi e anticanonico*. C'est du particularisme étroit; c'est aussi la méconnaissance, en fait, de l'autorité suprême du pontife romain; pour tout dire, c'est du *pur gallicanisme*.

Ce fut le P. Suzanne qui remit à Mgr Arbaud la réponse du Supérieur général. Il eut avec lui un entretien de deux heures, où il fut longuement question de l'établissement du Laus. Toujours hanté par la crainte qu'on abandonnât le Laus, l'évêque proposa un accord qui devait rester secret entre lui et le Supérieur général, et totalement ignoré des sujets de la Société. Si, par leurs fautes, les missionnaires quittaient le Laus, ils laisseraient à l'évêque de Gap la faculté de demander à Rome, par voies canoniques, au moins quelques sujets de la Congrégation, pour continuer l'œuvre du Laus, le pape les délivrant ou non de leurs vœux de persévérance dans la Société; si, au contraire, les missionnaires quittaient le Laus ayant à se plaindre de l'évêque de Gap, celui-ci perdrait son droit de réclamer des sujets; que l'on consente à cet accord, et l'évêque de Gap donnera à ses diocésains toute liberté d'entrer dans la Congrégation et confiera à ses membres la direction de son grand séminaire. Comme autrefois le P. Tempier, le P. Suzanne rassura l'évêque en lui disant que le P. de Mazenod n'avait aucune intention de quitter le Laus; on pouvait créer ailleurs de nouveaux établissements à mesure que les sujets deviendraient plus nombreux, sans abandonner les postes que l'on occupait déjà. Il n'eut pas de peine à démontrer que l'accord proposé était inaccep-

table, parce qu'il était odieux et subversif des constitutions mêmes de la Société. On se rappelle que Mgr Arbaud n'avait pas accepté le projet du P. Tempier demandant la cession de l'établissement du Laus en toute propriété, projet plus praticable et offrant une sérieuse garantie de fixité au Laus. L'évêque de Gap était trop avisé et craignait trop de compromettre ses intérêts diocésains pour accueillir la proposition du P. Tempier; il ne dut pas s'étonner que M. de Mazenod n'entrât pas dans un projet d'accord qui mettait en péril les intérêts non moins graves de sa Société religieuse.

IV. *Travaux apostoliques des Pères du Laus* (*janvier* 1826-*mai* 1827). — Dès les premiers jours de janvier, le P. Moreau et le P. Touche donnaient une retraite dans la paroisse de Valbelle, commune de 520 habitants, canton de Noyers-sur-Jabron, diocèse de Digne. Mgr de Miollis n'avait accordé des pouvoirs que pour huit jours; en si peu de temps, on ne put faire tout le bien désirable.

Le 8 janvier, les PP. Honorat et Guibert, plus tard aidés par les PP. Jeancard et Touche, commençaient l'importante mission de Ribiers. C'est un gros bourg de 1 260 habitants, situé sur le Buëch, et chef-lieu de canton de l'arrondissement de Gap. « La population est, au fond, bonne et réfléchie, écrit le P. Guibert ; mais, au début, on ne se remuait pas beaucoup pour les confessions, quoiqu'on vînt nombreux aux exercices. Les cœurs restaient froids comme les neiges et les rochers au milieu desquels ils vivent ; la grâce cependant finira par triompher, et il y aura peu de personnes qui ne profitent pas de la mission. » Les espérances du P. Guibert ne furent pas déçues ; d'abord lent à se rendre, ce peuple fit bien les choses ; les quatre missionnaires et le curé eurent fort à faire pour entendre les confessions. Deux faits extraordinaires achevèrent, par la grâce de Dieu, de

déterminer les retardataires. Il y avait, dans cette paroisse, un prêtre qui avait apostasié pendant la grande Révolution et, malgré ce scandale, bien vu par la population; il se convertit sincèrement, à la grande édification de tous. Un autre événement produisit une impression douloureuse, mais salutaire. Un malheureux qui, tombé malade, refusa les sacrements jusqu'à la dernière heure, vint à mourir. Il fut enterré sans prêtre et privé des prières de l'Église. Ainsi Dieu secondait le zèle des missionnaires.

Le P. Honorat étant fatigué, avait laissé tous les grands sermons au P. Jeancard; le P. Guibert travaillait toujours mieux. Très simple, mais très solide dans ses instructions, il confessait, malgré sa jeunesse, tout ce qu'il y avait de distingué parmi la population.

En même temps que la mission de Ribiers se donnait celle de Noyers-sur-Jabron par les PP. Dupuy et Albini. C'est le P. Dupuy qui nous rend compte de ce travail, après une description pleine d'humour du voyage que les Pères firent d'Aix à Noyers. Comme il est beaucoup question du saint P. Albini, on nous pardonnera de mentionner ici cette mission.

Donc, d'après le P. Dupuy, qui écrit de Noyers le 14 janvier, les deux missionnaires partirent d'Aix en voiture; le P. Albini en était presque scandalisé, et pour mieux se conformer à nos constitutions, il fit à pied la montée de Venelles. On s'arrêta à Griéoux; en route, les Pères avaient eu à souffrir d'un froid intense et de la compagnie de deux jeunes gens dont les propos peu convenables furent vertement relevés par le P. Albini, ce qui les obligea à être plus honnêtes. A Digne, ils firent une visite à l'évêque, ils le trouvèrent dans son lit et coiffé de la façon la plus étrange. L'évêque leur désigna pour champ de travail Noyers-sur-Jabron, d'environ 1100 habitants,

chef-lieu de canton, à deux heures de Ribiers seulement, aux confins du diocèse de Gap. Les deux Pères ayant dîné au grand séminaire, et, munis de tous les pouvoirs, reprirent leur marche. Le P. Albini, toujours désireux d'imiter les apôtres, voulut faire route à pied ; le P. Dupuy loua un cheval, le monta, après l'avoir chargé des valises. Le P. Albini suivait à pied ; on s'entretenait de sujets pieux, et, de temps en temps, on chantait des cantiques. Cependant, la route s'allongeait, et les jambes du pauvre P. Albini refusaient leur service. Il fut bien forcé d'accepter la monture que lui offrit le P. Dupuy, non sans plaisanter son confrère. « Qu'auriez-vous donc fait si vous étiez venu, sans voiture, d'Aix à Digne ? » Le P. Albini répondit humblement : « *Spiritus promptus est, caro autem infirma.* » Enfin, ils arrivèrent à Volone, à 8 heures du soir. Le lendemain, toujours à pied, ils entraient à Noyers-sur-Jabron, qui est à 13 kilomètres de Sisteron. En cheminant, le P. Albini accostait tous les passants, leur parlait du bon Dieu, et, à toute occasion, leur disait d'édifiantes paroles.

La population de Noyers fit un excellent accueil aux deux missionnaires. Quoique disséminée dans cinq ou six hameaux, dont quelques-uns étaient éloignés de l'église de plus d'une lieue, elle fut fidèle à assister aux exercices. Huit jours après l'ouverture, les Pères, accablés de confessions, demandèrent de l'aide, le P. Jeancard leur fut envoyé de Ribiers, et il donna surtout les sermons. Le résultat de cette mission a été consigné dans le registre paroissial de Noyers par le curé lui-même. « La mission, y est-il dit, eut un entier succès, il ne resta qu'un très petit nombre de personnes qui n'approchassent pas des sacrements. La communion générale des femmes fut d'environ 400 au moins, et celle des hommes, au moins du même nombre; la population

comptait environ 1 200 âmes... Les missionnaires étaient au nombre de trois, le supérieur Dupuy, natif d'Aix ; Jeancard, du diocèse de Fréjus, et Albini, de Nice. Ces messieurs étaient des Missionnaires de Provence et de Notre-Dame du Laus. La mission a duré un mois.

C'est pendant cette mission qu'eut lieu la guérison miraculeuse d'un homme paralysé de la langue, dans la chapelle de Saint-Claude, alors que le P. Albini disait la messe (1).

Immédiatement après la mission de Noyers-sur-Jabron, s'ouvrait à Aubagne, diocèse de Marseille, une grande mission à laquelle prirent part les missionnaires du Laus, le P. Touche et le P. Moreau. Ils rejoignirent les PP. Suzanne, Mie, Dupuy et Albini, qui avaient ouvert la mission le 17 février. Dès la première semaine commença le travail des confessions, les tribunaux de la pénitence ne cessèrent d'être assiégés ; telle fut l'affluence des pénitents, que, dès minuit, ils venaient à l'église pour prendre leur place et passer à leur tour. Au milieu de ces rudes travaux, les missionnaires reçurent une immense joie : le P. Tempier vint à Aubagne leur apporter l'heureuse nouvelle de l'approbation de nos Saintes Règles par Léon XII.

La mission d'Aubagne terminée, les PP. Touche et Moreau prirent quelque repos dans leur maison du Laus. Aux Pâques, le P. Touche fit un retour de mission à Ribiers à l'occasion de la visite de l'évêque de Gap. Les fruits de la mission persévéraient, tous les gens firent leurs Pâques, et les congrégations qu'on avait établies donnaient beaucoup de consolations au pasteur de la paroisse. Le P. Touche donna ensuite une retraite à Banot-le-Haut, où il confessa tout le monde, et aussi à

(1) Voir le R. P. Albini, *Réponse au questionnaire de sainteté.*

Bâtie-Vieille, deux petites communes de l'arrondissement de Gap. Le 1er juin, le même père, avec un compagnon qu'il ne nomme pas, évangélisait Saint-Didier, à 5 kilomètres de Saint-Étienne-en-Dévoluy. Le missionnaire écrivait : « Notre retraite, à Saint-Didier, a marché à merveille, 250 personnes ont déjà fait leur communion ; nous aurons les autres, une cinquantaine, avant la Saint-Jean (24 juin). »

Saint-Didier pouvait compter alors 500 habitants.

Le 24 septembre, les PP. Honorat et Touche commençaient la mission de Saint-Julien-en-Champsaure, commune d'environ 700 habitants, du canton de Saint-Bonnet, au diocèse de Gap.

« Les gens sont suffisamment instruits, intelligents et pleins de bonne volonté ; malgré leurs travaux, ils sont à l'église à 4 heures et demie le matin et le soir à 6 heures. » Ainsi s'exprime le P. Honorat le surlendemain de l'ouverture des exercices. Quinze jours après, il écrit : « La mission va rondement, nous sommes quatre confesseurs, M. l'abbé Cailhol (de Marseille), qui est avec nous, a du mal avec la langue des *gavots* (gens de la montagne) ; il ne la comprend guère et n'est guère compris, il nous est pourtant d'un grand secours. Les plus endurcis se sont sentis émus par la cérémonie de pénitence. » Enfin, dans la dernière semaine, les choses allèrent de mieux en mieux, les cérémonies de la consécration à la Sainte Vierge et du renouvellement des vœux du baptême, firent grande impression et donnèrent le coup de grâce aux récalcitrants. La mission fut très satisfaisante. Les P. Dupuy, Moreau et Albini travaillaient à Upaix dans la dernière quinzaine de novembre et y donnaient une mission. Upaix est une commune d'environ 700 habitants, à 5 kilomètres de Laragne, chef-lieu de canton de l'arrondissement de Gap. Les missionnaires nous font un portrait

peu flatteur de la population ; en général, elle était mal disposée, indifférente, et semblait n'avoir plus qu'une foi bien faible. Les trois premiers jours qui suivirent l'ouverture de la mission, qui eut lieu le 15 novembre, furent employés à visiter tous les habitants en particulier dans leurs hameaux. Les débuts furent difficiles ; à peine une centaine de personnes aux exercices, et encore beaucoup trouvant le sermon trop long, sortaient avant la fin. La deuxième semaine vit l'auditoire augmenter, mais les confessions étaient rares.

Les missionnaires ne perdirent pas courage, la grâce de Dieu seconda leurs efforts, et, après la cérémonie de pénitence toujours très touchante, une centaine d'hommes commencèrent à se confesser ; presque toutes les femmes, au nombre de 220, firent la communion générale. Le P. Moreau écrivait quelques jours après la clôture : « Presque toute la population d'Upaix s'est approchée des sacrements, il n'est resté parmi les hommes que quelques endurcis, entre autres un certain avocat impie qui fit beaucoup de mal, en ne cessant de parler contre les missionnaires. Même parmi ces endurcis, il en est qui ont paru touchés à la fin et qui ont l'intention de s'adresser au curé. »

Ainsi, cette paroisse, qui avait paru si rebelle au zèle des missionnaires, fut renouvelée par la grâce de la mission.

Le P. Albini ayant terminé ses confessions à Upaix, se rendit, non loin de là, dans la petite commune de Saint-Pierre-Avez, le 9 décembre, il y passa quinze jours et y donna le jubilé (1). Pendant la mission d'Upaix, le P. Touche donnait une retraite de jubilé à Rabou, petit village de 290 habitants, à 11 kilomètres de Gap. On y

(1) Voir le R. P. Albini, *Réponse au questionnaire de sainteté*, p. 28 et 30.

voit des ruines de fortifications d'environ 1000 mètres de circonférence, attribuées aux Sarrasins.

Le 26 décembre, le P. Touche écrivait : « Hommes et femmes ont été édifiants, tous ont fait leur devoir. Il y a des hommes qui n'ont pu se confesser qu'après deux nuits d'attente. La congrégation des hommes que j'y ai établie a à sa tête un vieux capitaine bien décidé à la faire marcher non moins bien que celle des filles. »

Le P. Touche ayant terminé la retraite de Rabou vers le 10 décembre, en commença immédiatement une autre au Poët, du canton de Laragne, diocèse de Gap. Cette retraite porta d'heureux fruits, et bien des hommes revinrent à la pratique de leurs devoirs de chrétiens.

Nous signalerons, à la fin de cette année 1826, la grande et belle mission qui fut donnée à Digne par les PP. Mie, Jeancard et Guibert. Cette mission de jubilé s'ouvrit le 3 novembre et se clôtura vers le 11 décembre.

On peut lire, dans la *Vie du cardinal Guibert*, d'intéressants détails sur la mission et sur le succès qui la couronna (1). Dans les mois de janvier et de février 1827, les Pères du Laus, PP. Dupuy et Moreau, évangélisèrent deux paroisses du diocèse de Nîmes. Rentrés au Laus dans les premiers jours de mars, le P. Dupuy garda le sanctuaire, et, le 9 mars, le P. Moreau partait avec le P. Touche pour donner une mission à Rével, commune de 770 habitants, canton du Lauzet, au diocèse de Digne. Les missionnaires arrivèrent à destination après avoir traversé de *belles et horribles montagnes;* la neige était tombée abondante. Le peuple fut enchanté de recevoir les Pères du Laus, et dès l'ouverture des exercices, qui eut lieu le 11 mars, les gens vinrent nombreux à l'église, malgré la tourmente des neiges qui ne cessait pas. La procession

(1) *Vie du cardinal Guibert*, t. I, chap. v; *les Missions*, p. 183-194.

de pénitence fut particulièrement pénible pour le Père qui portait la croix nu-pieds. « Je ne soupçonnais pas, dit-il, que la neige fût si froide. » Le quatrième dimanche de carême, communion générale des femmes et belle procession du Saint Sacrement ; la communion générale des hommes, qui eut lieu le dimanche de la Passion, surpassa en nombre celle des femmes, qu'on n'avait pas eu le temps de confesser. La mission se clôtura par la plantation de la croix, qui fut très solennelle et très édifiante. Le P. Touche partit immédiatement pour Gap, où il allait exercer son ministère au collège. Le P. Moreau resta quelques jours encore à Revel et regagna le Laus.

Le 24 avril, nous retrouvons nos deux infatigables missionnaires à Orcières, chef-lieu de canton, arrondissement d'Embrun, au diocèse de Gap. Ici, la lutte fut plus vive qu'à Revel ; Orcières ne jouissait pas, dans le pays, d'une réputation sans tache, les mœurs n'y étant pas généralement respectées. Les Pères furent secondés dans leur travail par M. le curé, prêtre excellent, et un autre ecclésiastique zélé. Le temps était peu favorable ; malgré tout, les exercices de la mission furent bien suivis et produisirent, avec la grâce de Dieu, leurs bons effets accoutumés. Quinze jours après l'ouverture, la moitié de la population avait fait ses pâques dans d'excellentes conditions. A la fin, on fut étonné des merveilleux changements opérés, presque tout le monde avait répondu à l'appel de Dieu. Le P. Moreau resta encore huit jours après la clôture et employa ce temps à recevoir les retardataires et à préparer à la première communion environ 80 enfants, dont la piété et la bonne tenue le consolèrent des fatigues qu'il endurait depuis un mois.

La mission d'Orcières terminait la série des travaux accomplis par la maison du Laus pendant l'année 1826

et pendant les cinq premiers mois de l'année 1827, janvier à mai.

Le diocèse de Gap avait été bien servi, et Mgr Arbaud ne pouvait se plaindre. Nous y comptons les 4 grandes missions de Ribiers, de Saint-Julien-en-Champsaure, d'Upaix et d'Orcières, un retour de mission à Ribiers et 6 retraites de jubilé : Banot, Bâtie-Vieille, Saint-Didier, Saint-Pierre-Avez, Rabou et le Poët.

De son côté, le diocèse de Digne avait bénéficié de 4 missions : Valbelle, Noyers-sur-Jabron, Digne et Revel. Il nous semble que, cette année encore, la maison du Laus paya largement son tribut de reconnaissance aux deux évêques de Gap et de Digne.

CHAPITRE IX.

LE P. MIE, SUPÉRIEUR DU LAUS POUR LA SECONDE FOIS.

(De mars 1827 à mars 1829.)

I. La maison du Laus. — Le personnel et le temporel. — II. La paroisse, l'église et le pèlerinage. — III. Mgr Arbaud et les missionnaires Oblats. — IV. Travaux apostoliques des Pères pendant cette période de deux ans. — Vie de saint Alphonse de Liguori.

I. *Personnel de la maison.* — Le P. Mie, supérieur de Nîmes, vint donner des missions dans le diocèse d'Aix dans les mois de janvier et de février 1827, tandis que le supérieur du Laus, le P. Honorat, travaillait dans le diocèse de Nîmes. Vers la fin du mois d'avril, les deux Pères échangèrent leur position, le P. Mie monta au Laus, dont il fut nommé Supérieur, et le P. Honorat le remplaça à Nîmes en cette même qualité. Les PP. Moreau et Dupuy avaient aussi évangélisé plusieurs localités dans le Gard ; le premier revint au Laus au mois de mars ; quatre mois après, il recevait son obédience pour

la maison de Nîmes. Quant au P. Dupuy, il fut fixé au Laus et y exerça les fonctions d'économe.

Cette année encore, le P. Suzanne, toujours fatigué, fit un assez long séjour au Laus; ayant passé quelques semaines à Veynes, au château de Reveillac, chez la famille amie de Mgr de Mazenod, il garda le sanctuaire pendant que les Pères donnaient des missions et des retraites, depuis le mois de juillet jusqu'au mois d'octobre. En septembre, le P. Martin faisait partie de la communauté; nous le voyons donner, avec le P. Mie, la mission de Tallard, en décembre. L'année suivante, en juillet 1828, le P. Touche reçut son obédience pour la maison de Nîmes; premier compagnon du P. Tempier, le P. Touche était au Laus depuis 1819.

Ouvrier infatigable, il avait évangélisé grand nombre de paroisses des diocèses de Digne et de Gap, y prêchant des retraites, des missions, des retours de mission et remplaçant les curés pour le ministère paroissial. Taillé en athlète, grand et large d'épaules, le P. Touche, dont les traits de visage étaient rudes et heurtés, avait la voix forte et sonore, et, par son éloquence sans apprêt, mouvementée, ardente, il faisait grande impression sur les auditoires des campagnes. Il lui arrivait parfois de ne pas user de ménagements; ainsi, à Valserre, il faillit faire manquer la mission, en indisposant les jeunes gens du pays par des apostrophes acerbes et virulentes.

Un incident regrettable fut la cause de son changement. Une femme de Chorges, venue en pèlerinage au Laus, voulut boire à la fontaine pendant qu'on faisait la procession ; le P. Touche qu'elle gênait, l'écarta en lui secouant rudement le bras. La femme se fâcha, se plaignant d'avoir le bras démis, son mari porta plainte au maire de Chorges, lequel à son tour en écrivit au préfet et à Mgr l'évêque de Gap. Le Père fut menacé de poursuites

devant les tribunaux. Elles n'eurent pas lieu parce que les autorités calmèrent les plaignants en faisant donner 40 francs d'indemnité à la victime, et en obtenant que le P. Touche serait éloigné du Laus. Ce fut dans ces conditions que, sur la demande de l'évêque, le P. de Mazenod donna au P. Touche son obédience pour Nîmes. Malgré tout, il fut très regretté à Gap et au Laus, où les pèlerins, habitués à le trouver toujours à son poste et à leurs services, rendaient témoignage à son zèle (1). Il fut remplacé par le P. Sumien, d'un caractère plus doux, mais aussi d'un zèle moins actif.

Au mois de septembre 1828, le maître des novices de Marseille, le P. Guibert, dont la santé se trouvait mal d'une vie trop sédentaire, reçut son obédience pour la résidence du Laus.

Il fut remplacé dans sa charge par le P. Guigues, qui, lui aussi, avait passé quelque temps au Laus. Dans une lettre datée du 11 septembre, le P. Guibert écrivait ce qui suit : « Je ne saurais vous dire combien je suis ravi de tout ce que je vois dans ce pays ; la dévotion franche et simple de ces nombreux pèlerins qui reçoivent asile jusque dans l'église est vraiment touchante... Nous avons confessé, entre autres, plusieurs personnes de Grenoble et de Bourg-d'Oisans... Le P. Touche est extrêmement regretté, je doute que le P. Sumien et moi puissions combler le vide qu'il a laissé et il serait à souhaiter que l'évêque de Gap le rappelât. » Dans le mois d'avril 1828, les Pères du Laus apprirent qu'un journal de Marseille, on ne sait trop pour quel motif et à l'instigation de qui, avait publié un article où il était question de la dissolution prochaine de la Société des

(1) Prêchant sur le péché mortel, le P. Touche disait : « Regardez-moi, je suis bien laid, plus horrible et repoussante est la *laideur* du péché ! »

Oblats. Cette prétendue nouvelle donna lieu à bien des commentaires, qui allèrent bon train, surtout dans le diocèse de Gap. Au Laus, on ne s'en émut pas trop. « Nous ne sommes pas embarrassés, écrit le P. Dupuy, pour faire face à l'orage, s'il éclate. P. Mie est recteur du Laus, P. Touche, de Valserre, et moi, je puis être recteur de Saint-Étienne ; ainsi fixés, nous n'aurons plus qu'à mettre un rabat et un petit collet et nous serons à l'abri jusqu'à ce que l'orage ait cessé. » L'orage n'éclata pas.

Le temporel de la maison du Laus. — Quand le P. Mie fut nommé Supérieur, le Fondateur l'avertit par lettre que le P. Dupuy, l'économe de la maison du Laus, avait reçu de lui des pouvoirs extraordinaires pour gérer les affaires temporelles ; l'économe, qui devait, dans le reste, se conformer aux règles, relèverait seulement du Supérieur général, dont l'approbation lui était absolument nécessaire. Le P. Mie, dont les aptitudes financières et administratives n'étaient pas très grandes, n'eut pas de peine à accepter cette mesure qui l'exemptait, au temporel, de toute responsabilité et de tout souci.

Le P. Dupuy avait le goût et l'aptitude qui manquaient au bon P. Mie ; il imprima une vive impulsion aux œuvres déjà commencées, pour mettre l'établissement en des conditions meilleures. Le P. Touche et le P. Honorat, qui, jusque-là, avaient tenu les comptes et géré les affaires, avaient laissé la caisse à peu près vide ; comment se libérer des dettes ? Comment subvenir aux réparations du couvent ? Le P. Dupuy fut assez heureux pour obtenir de Mgr de Gap, qui en était propriétaire, de prendre sur lui de fournir les frais nécessaires. Ce secours vint d'autant plus à propos que les ressources de la maison avaient diminué ; depuis quelques années, les terres avaient peu rendu, les vignes étaient dans un

triste état, le bois de *Coste-Belle*, commune de Jarjayes, à 9 kilomètres de Gap, avait été ravagé par les moutons et les chèvres, à peine le P. Dupuy obtint 60 francs en dédommagement des dégâts qui y avaient été commis depuis vingt-quatre ans. Ce bois faisait partie du petit domaine du Laus, loué aux missionnaires.

Pendant l'hiver de 1827 à 1828, les conduites en bois de la fontaine avaient éclaté sous l'action du froid, il fallut les réparer ; l'économe, sachant que l'entretien annuel de ces conduites s'élevait à un prix bien élevé, proposa de creuser un puits à côté de la maison, ayant 8 *cannes* de profondeur à 15 francs la canne. « Un homme, disait le P. Dupuy, que la présence de l'eau fait frémir et trembler, nous indiquera l'emplacement où il faut creuser, nous aurions une pompe et l'eau ne nous manquerait plus. » Ce projet ne se réalisa que plus tard.

Pour se créer des ressources sûres, l'économe vendit avec profit, sur le prix d'achat primitif, des terres qui rapportaient moins, pour en acheter d'autres d'un meilleur rendement. Acquérir des propriétés au Laus et autour du Laus, n'était-ce pas une réponse aux craintes de l'évêque de Gap, qui s'imaginait que les Oblats étaient disposés à abandonner le sanctuaire? N'était-ce pas une preuve que les Pères se croyaient pour longtemps au Laus ?

En juin 1828, le Fondateur était au Laus et procurait aux Pères, avec les joies de sa présence, la faveur d'un acte de visite canonique. Nous avons cet acte sous les yeux, daté du 22 juin, en 8 pages in-folio, écrit tout entier de la main de notre vénéré Fondateur et signé par lui. Nous en citons quelques passages : « La position de la maison du Laus exposait journellement nos Pères à se dissiper et à perdre l'esprit de recueillement sans lequel on ne fera jamais le moindre progrès réel dans les

vertus religieuses. Le concours des pèlerins, d'une part; de l'autre, les visites fréquentes d'un grand nombre de prêtres du diocèse et des diocèses circonvoisins, sont le double écueil que le visiteur signale et contre lequel il prescrit de sages mesures. Tout en donnant son temps aux confessions, on doit rester scrupuleusement fidèle aux exercices de la communauté. Quant aux prêtres étrangers, « après les honnêtetés du premier moment de la réception, que le supérieur seul est chargé de faire, l'hôte sera conduit dans l'appartement qu'on lui destine, et les Pères ne s'entretiendront avec lui que dans le temps des récréations ; ils éviteront d'être trop familiers avec lui, seront réservés, discrets, et ne feront pas connaître au premier venu leur façon de penser et leur manière d'agir. » Dès lors, on aura plus de temps pour se livrer à l'étude en se conformant aux règles qui sont formelles sur ce point. « Qui pourra jamais dispenser de ce devoir de l'étude, des prêtres, des religieux qui doivent être non seulement le sel de la terre, mais encore la lumière du monde ?... Nous appelons ne pas étudier, se contenter de lire tantôt un livre, tantôt l'autre, par pure curiosité et sans aucun fruit durable. Pour étudier, il faut avoir un plan, faire des lectures qui se rapportent à ce plan, prendre des notes sur ce qu'on lit, y ajouter ses propres réflexions, consulter divers ouvrages qui confirment ou éclaircissent la matière ou le sujet dont on s'occupe. On étudie quand on approfondit les Écritures saintes, quand on compose un discours, quand on prépare des instructions pour les missions et les retraites... Est-ce là ce qui se pratique? Pour répondre à cette question, nous n'osons presque pas dire qu'à notre arrivée dans cette maison, nous n'avons trouvé qu'une écritoire avec de l'encre dans toute la maison. C'est un grand désordre qui ne peut être excusé

ni par les œuvres de zèle ni par l'assiduité à remplir les devoirs du saint ministère auquel on se livre, nous le savons, avec un empressement très louable. »

Pendant le séjour qu'il fit au Laus, notre vénéré Fondateur donna un bel exemple de son amour de la pauvreté et de l'observation des Saintes Règles. On lui avait préparé une chambre fort joliment meublée, il ne voulut pas l'occuper et se contenta d'une cellule ordinaire, celle de Saint-Augustin, et il s'y trouva délicieusement logé. Quant à la belle chambre, le P. de Mazenod l'interdit à tout religieux et voulut qu'elle fût réservée pour l'évêque de Gap ou pour tout autre personnage de marque qui honorerait la maison de sa visite. « En l'occupant, dit le Fondateur, dans son acte de visite même, nous aurions donné le scandale d'une infraction à nos Règles, que nous sommes, grâce à Dieu, tenus d'observer comme tous les autres membres de la Société. »

II. *Le sanctuaire et le pèlerinage* (1827-1828). — Nous avons dit qu'on avait ouvert une souscription pour les réparations de l'église du Laus. Les souscriptions arrivaient lentement, on ne pressait pas les travaux; le préfet, qui avait alloué 600 francs, faisait écrire par son secrétaire général que si les travaux n'étaient pas terminés pour le 1er novembre, la somme allouée rentrerait dans le trésor du roi. Il fallait donc aviser à faire arriver plus vite les ressources; le P. Dupuy changea le mode de souscription, la porta à 5 francs au lieu de 1 franc, et les ressources étant venues, il put terminer les réparations avant la fin de l'année. Ainsi, la toiture de l'église fut reconstruite, les murs furent blanchis. A l'intérieur, on répara les autels latéraux ; on fit repeindre la partie du sanctuaire où se trouve la statue de la Sainte-Vierge, ainsi que les bordures des fenêtres que l'on garnit de rideaux rouges. De même, les portes de l'église reçurent

une nouvelle couche de peinture, et les tambours du vestibule furent refaits à neuf. Tout l'édifice se présenta sous un nouvel aspect; il plaisait davantage aux yeux et portait plus à la piété.

L'année suivante, 1828, le P. Dupuy compléta les améliorations du sanctuaire, en faisant mettre dans l'église de bons et solides bancs en bois de mélèze. Auparavant, il n'y en avait que quelques-uns, fort endommagés par le temps et peu dignes de figurer dans le lieu saint. Au mois de septembre de cette même année, la duchesse d'Angoulême faisait présent d'un bel ostensoir à l'église du Laus; il avait coûté 600 francs. Les pèlerins avaient coutume de passer la nuit à l'église, parce qu'ils ne trouvaient pas à se loger dehors; le hangar, qui leur était réservé, ne pouvait les abriter tous. Le P. Dupuy le transforma en une sorte d'hôtellerie, avec des chambres meublées et tapissées; et moyennant une modique rétribution, elles furent mises à la disposition des pèlerins. Signalons quelques faits particuliers au pèlerinage pendant ces deux années.

Le célèbre P. Enfantin vint au Laus en 1827. Ayant prêché la retraite pastorale à Gap, il se rendit au sanctuaire de Marie, y séjourna deux jours et obtint de la Mère de Dieu plusieurs grâces. En reconnaissance, il y fit dire une neuvaine de messes et offrit deux beaux bouquets pour l'autel.

Au mois de juillet de la même année, le préfet de Gap, dont les Pères n'avaient jamais eu qu'à se louer, échangea son poste avec le préfet de Carcassonne, M. le comte de Beaumont, arrière-petit-neveu, par sa femme, de saint François de Sales. C'était un bon chrétien; il se montra toujours bien disposé pour les missionnaires. Un jour qu'il faisait son pèlerinage au Laus, il remit au P. Dupuy 100 écus pour la restauration de l'église.

En 1828, le concours des pèlerins fut considérable ; le jour de la Pentecôte, il y eut jusqu'à dix processions de paroisses, malgré un temps pluvieux qui n'arrêta pas l'ardeur des pèlerins. A la fête de la Nativité, 8 septembre, même affluence ; ne pouvant être hébergés au hameau du Laus, nombre de pèlerins passaient la nuit dans l'église pour y prier et y prendre un court repos : tout s'y passait, du reste, avec grande édification.

M. de Beaumont et sa dame étaient du nombre des pèlerins de septembre ; tous deux prièrent dévotement et s'approchèrent de la sainte table. Les sentiments si religieux dont ils donnèrent l'exemple firent une excellente impression dans tout le pays, et rehaussèrent le prestige du sanctuaire du Laus.

La même année, l'abbé Combalot passa deux jours dans la Communauté ; il apprit aux Pères l'intention où était Mgr l'évêque de Grenoble de les établir dans son diocèse, et de leur confier la desserte de la paroisse et du sanctuaire de l'Osier. Ce projet ne se réalisa qu'en 1834.

Ainsi la dévotion envers Notre-Dame du Laus ne dépérissait pas entre les mains des Oblats de Marie. Rien n'était négligé pour entretenir et développer la piété des fidèles envers la Très Sainte Vierge; dans ce même but, on prépara une nouvelle impression du petit livre intitulé *les Merveilles du Laus*. Le P. Dupuy proposait de joindre, aux *Merveilles* rééditées, une neuvaine pour les pèlerins, une courte notice sur les indulgences accordées au sanctuaire et sur celles que les Pères pouvaient appliquer aux objets religieux ; enfin, la liste des paroisses qui habituellement venaient au Laus en procession. Ce plan ne fut pas tout à fait adopté par le P. Jeancard, qui publia sa *Notice du Laus* à Marseille, en 1829.

Le P. Dupuy, par son intelligence pratique et son zèle actif, fut le principal auteur des améliorations maté-

rielles du couvent et de l'église, et il eut sa bonne part dans les progrès du pèlerinage. Le bon P. Mie, son supérieur, écrivant au P. de Mazenod, dit du P. Dupuy : « Il réussit dans tout ce qu'il entreprend... Les prêtres et les ecclésiastiques qui viennent au Laus sont émerveillés des embellissements qu'il a faits à l'église et de l'ordre qui règne dans les offices; ils n'admirent pas moins la bonne tenue de la maison et du jardin... Ils disent : « Les Oblats sont riches ! » Vous savez ce qu'il en est. »

Rien de particulier à mentionner au sujet du service de la paroisse même du Laus. Nous dirons seulement que les Pères furent aussi chargés de la desserte de deux paroisses vacantes : celle de Saint-Étienne-d'Avançon, pendant quelques mois, et celle de Valserre, qui commença en juillet 1827 et dura jusqu'au mois d'août de l'année suivante. Un Père se rendait, tous les dimanches, dans la première, y disait la sainte messe, faisait les instructions et présidait aux offices du soir ; dans la seconde, le Père y était à résidence.

Mgr Arbaud et les missionnaires Oblats. — La petite guerre entre Mgr l'évêque de Gap et le P. de Mazenod n'avait pas cessé ; Mgr Arbaud, à chaque instant, soulevait de pénibles démêlés. Le P. de Mazenod écrivait, le 31 janvier 1827, au P. Courtès : « Monseigneur de Gap refuse, avec mauvaise grâce, de nous donner un sujet... Il m'a envoyé cinq propositions de morale sur lesquelles il demande une réponse catégorique, me disant que sa responsabilité est compromise !!! Je lui ai écrit une épître qui pourrait bien amener une rupture. »

L'évêque de Gap avait, en effet, écrit une longue lettre au P. de Mazenod, le 22 janvier, dans laquelle il se plaignait des Pères du Laus qu'on disait *relâchés dans leurs principes de morale.* Il signalait, entre autres, le P. Touche, que, pour cette raison, on ne pouvait plus supporter

dans certaines paroisses. Ayant formulé, en cinq propositions, les principes de morale avoués, soutenus et suivis en pratique par les membres de la Congrégation, il terminait son réquisitoire en s'écriant : « Qu'eût pensé Benoît XIV de ces corrupteurs de morale ? »

Le P. de Mazenod n'eut pas de peine à disculper ses missionnaires ; il prouva à l'évêque, un tant soit peu janséniste, que les principes de morale avoués, soutenus et suivis en pratique par eux, n'étaient autres que les principes admis, soutenus et mis en pratique par le bienheureux Alphonse de Liguori, principes que Rome était loin de combattre.

Le P. de Mazenod s'étant plaint des difficultés que Mgr Arbaud apportait à l'entrée de ses diocésains dans la Congrégation, n'accordant que des *dimissoires* aux bons sujets, tandis qu'il donnait l'*excorporation* aux sujets médiocres, l'évêque de Gap répondit que les derniers étaient partis sans avoir reçu de réponse, et que les premiers avaient besoin de mûrir leur vocation. Nous aurons une idée de la manière d'agir, à la fois polie et tracassière, de Mgr Arbaud, par les mots que le P. de Mazenod lui adressait, en septembre : « Vous m'accordez à peine un sujet sur cent, tandis que nous nous dépensons dans votre diocèse... En ma présence et en me parlant, vous êtes plein de bonté, et quand vous m'écrivez, on dirait que votre encrier est méchant. »

Mgr Arbaud ne ménageait pas les missionnaires du Laus ; il ne leur passait rien. Il aimait personnellement le bon P. Mie, qu'il accueillit avec joie à son retour de Nîmes ; mais il trouvait que le P. Touche avait trop de zèle pour *accaparer* ses diocésains, et que le P. Dupuy était trop bon *quêteur*.

La conduite de l'évêque de Gap envers les missionnaires peut s'expliquer par les principes théologiques

dont son esprit était imbu, par son caractère autoritaire et par son antipathie contre les congrégations indépendantes de l'ordinaire ; elle était aussi un résultat de la pression morale qu'exerçaient sur leur évêque les rapports d'un certain nombre de curés. Nous disons d'un certain nombre, car les plus instruits parmi le clergé de Gap se rangeaient du côté des missionnaires et les défendaient contre ceux qui les accusaient de relâchement. Les accusateurs revenaient souvent à la charge et, sûrs de ne pas déplaire à leur évêque, ils lui envoyaient, par écrit, de violents réquisitoires contre les Pères. L'un d'eux allait jusqu'à dire que « les principes des missionnaires, surtout au sujet des habitudinaires, damnaient les gens, et que les Pères étaient comme des *loups* dans la *bergerie* ».

L'évêque, surexcité par ces accusations, convoqua les missionnaires après la mission de Laragne, et dans une réunion qui eut lieu au palais épiscopal, il leur fut signifié de se défendre contre le relâchement qu'on leur reprochait. C'était donner satisfaction à leurs adversaires. « Dans cette réunion, raconte le P. Mie, les Pères subirent un examen rigoureux de leurs principes de conduite en mission, au sujet de la contrebande, des droits d'enregistrement, des habitudinaires, etc., etc. On leur dit que les habitudinaires ne devaient être absous que si, pendant la mission, ils s'étaient abstenus, que s'ils promettaient de se confesser souvent ; on devait refuser l'absolution à ceux qui ne se confessaient qu'à Pâques... Les Pères protestèrent contre les accusations dont on les chargeait et expliquèrent leur conduite, fondée en raison. Ils défendaient de faire la contrebande et obligeaient à la restitution, si elle était possible ; quant aux habitudinaires et autres pécheurs, il fallait tenir compte des grâces de la mission... D'ailleurs, les

principes du bienheureux Alphonse de Liguori, en fait de morale, étaient, à Rome, plus en faveur que la morale rigide d'Antoine et de Bailly. »

« L'évêque de Gap, nous dit le P. Touche, parut satisfait de nos réponses, avoua qu'on nous avait calomniés ; qu'en nous convoquant en sa présence pour lui rendre compte de notre conduite en mission, son intention n'avait pas été de nous humilier ; puis, il nous proposa de faire une profession de foi et de morale pour désabuser certains de ses prêtres. »

Cette profession de foi devenait inutile, pensaient les Pères, dès que l'évêque était satisfait de leurs explications; suffisamment instruit et édifié par les lettres de M. de Mazenod, par les réponses verbales des missionnaires, Mgr Arbaud n'avait qu'un mot à dire à ses prêtres. Ce mot, il ne le dit pas.

La fin de l'année 1827 fut relativement calme, et Mgr Arbaud parut se mettre en frais de politesse. Mais, dès le mois de janvier 1828, l'évêque de Gap, fidèle à une tactique dont le but caché se dévoile peu à peu, envoie à M. de Mazenod une nouvelle circulaire. Il y expose les principes admis, dans son diocèse, pour l'administration des sacrements, principes avec lesquels, au rapport des curés, les missionnaires sont en désaccord. Or, les choses ne peuvent continuer ainsi, et ceux qui travailleront dans le diocèse doivent s'engager à suivre *nos principes.* « Il me faut, dit l'évêque, des prêtres auxiliaires, pour remplacer les curés dans les cures vacantes ; elles deviennent de plus en plus rares, et je puis prendre dehors ou dans mon diocèse des prêtres qui *resteront chez moi* et que j'*enverrai* où besoin sera. Dans le cas que vos missionnaires ne veulent pas remplir cette fonction, dites-moi si, n'ayant plus les ressources de l'argent des prêtres auxiliaires, *vous pensez pouvoir rester au Laus.* »

Pour qui sait lire, il ne paraît pas douteux que l'évêque de Gap voulait, par cette prétendue uniformité de principes d'administration des sacrements et par cette mesure de n'employer que des prêtres étrangers ou de son diocèse comme prêtres auxiliaires, amener M. de Mazenod à quitter le Laus.

M. de Mazenod ne se laissa pas prendre dans les filets que l'évêque tendait sous ses pieds, et lui répondit par une lettre très ferme et très digne. Sur la question des principes adoptés dans le diocèse de Gap, « on ne peut hésiter, disait-il, entre le particularisme étroit, frisant l'hérésie, des principes diocésains, entachés de jansénisme, et les principes adoptés par Rome et par les théologiens qu'elle approuve. » Sur la question des prêtres auxiliaires, « les Missionnaires ont prouvé jusqu'ici qu'ils ne refusaient pas le travail. Si ce travail venait à leur manquer, l'évêque avait un moyen facile de leur procurer des ressources légitimes en nommant l'un d'eux vicaire du Laus. Du reste, ajoute le P. de Mazenod, alors même que l'évêque de Gap ne prendrait pas cette mesure de justice attestant son attachement aux missionnaires, lui, M. de Mazenod, refuserait de quitter le diocèse et ne s'en retirerait que contraint et forcé. »

Mgr Arbaud, devant ces déclarations si franches, fut bien forcé de se montrer satisfait. Il écrivit au Supérieur général le 19 avril : « J'ai été très satisfait de votre dernière lettre. Les *petits brouillards*, qui, pendant quelque temps, avaient altéré nos rapports, seront dissipés *sans doute* pour toujours. Si j'avais été à votre place, j'aurais été peiné par mes lettres ; si vous aviez été à la mienne, vous les auriez *faites comme moi.* »

Dès lors, Mgr Arbaud se montra prévenant envers le P. de Mazenod et bienveillant pour ses missionnaires. Il se mit en devoir d'obtenir, pour un Père du Laus, un

titre de vicaire, et invita gracieusement Mgr Fortuné de Mazenod, évêque de Marseille, à venir au Laus en compagnie de son neveu, M. de Mazenod, supérieur général des Oblats. Avec les missionnaires, il usa de procédés bienveillants, il leur répéta plusieurs fois qu'il n'avait pas eu l'intention de les blesser dans sa lettre au P. Supérieur général, que ce n'était pas son intention qu'ils quittassent le Laus, « qu'il en serait à la mort ». Il eut même pour eux des attentions délicates, il leur faisait de temps en temps quelques présents, et un jour il leur envoya un couple de *pigeons pattus*. Enfin, il revint un peu de ses répugnances à accorder à ses sujets la permission d'entrer dans la Société; nous disons un peu, car, évêque avant tout, il s'appliquait à donner des excorporations aux sujets médiocres, et des dimissoires seulement aux meilleurs.

Mgr Arbaud avait fait, cette année 1828, une visite au *mont Genèvre*, où il s'était rencontré avec Mgr l'évêque de Pignerol. Il en revint avec la pensée de proposer au Supérieur des Oblats de fonder, au mont Genèvre, une maison qui serait succursale du Laus.

Le mont Genèvre est situé entre Suse et Briançon, dominant à la fois les vallées du Dauphiné et celles de l'Italie. Ce col du mont Genèvre est le plus sûr et le plus facile de tous les passages ouverts dans la chaîne des Alpes. Sur un plateau qui forme le col est du côté de la France, à 1860 mètres d'altitude, il y avait une petite commune de 400 habitants, du canton de Briançon, et un hospice, ancien couvent, occupé par un franciscain. « C'est là, écrit le P. Dupuy, à plus de 100 kilomètres de Gap, que Mgr Arbaud nous propose de nous établir pour nous procurer des ressources, car il prévoit que dans deux ans il n'y aura plus de paroisses vacantes. Nous pourrions avoir là notre noviciat. Monseigneur s'engage à nous fournir

des sujets, ce sont là de bonnes intentions... Mais... »

Il y avait, en effet, de bonnes intentions dans le projet proposé par Mgr Arbaud ; toutefois, plusieurs excellentes raisons déterminèrent M. de Mazenod à ne pas l'accepter. Il lui parut que le gouvernement ne consentirait pas à laisser cet établissement entre les mains d'une congrégation non reconnue ; en acceptant une succursale du Laus, aux limites du diocèse de Gap, il courait le risque de voir un jour l'évêque ou ses successeurs supprimer le Laus et confiner les Oblats au mont Genèvre. Pouvait-il beaucoup compter même sur l'évêque actuel qui, jusque-là, s'était montré, malgré ses bonnes paroles, si tracassier envers les missionnaires et si peu généreux à fournir des sujets à la Congrégation. Ce projet ne se réalisa pas, et, cette fois encore, la finesse diplomatique de Mgr Arbaud échoua devant la perspicacité et la prudence du Fondateur des Oblats.

Travaux apostoliques. — Nous avons signalé les missions et retraites données par les Pères du Laus, dans la première moitié de l'année 1827. Aux premiers jours de septembre, les PP. Mie et Touche se rendaient à Valserre. C'est une commune de 523 habitants, située sur les deux rives de l'Avance, canton de Bâtie-Neuve, à 14 kilomètres de Gap. Sur le mont Saint-Maurice qui domine le village, il y a une chapelle où l'on se rend en pèlerinage. Cette paroisse était vacante par suite de la mort de son curé, et Monseigneur avait demandé qu'on y donnât une mission.

Dans la première semaine, un incident fâcheux faillit compromettre le succès de cette mission. Le P. Touche, dans une instruction par trop véhémente, apostropha les jeunes gens du pays en des termes peu parlementaires et alla jusqu'à les traiter d'*imbéciles*. Le mot n'était ni flatteur, ni évangélique. Les jeunes gens n'assistèrent

plus aux instructions. Le P. Touche quitta Valserre et fut remplacé par le P. Dupuy pendant une semaine. L'affaire fut portée à la connaissance de l'évêque et du préfet, qui s'employèrent à calmer les esprits. Le P. Touche put revenir, les jeunes gens eux-mêmes ne lui gardèrent pas rancune et s'adressèrent à lui pour la confession. Malgré ce contre-temps regrettable, la mission eut un excellent résultat, et le P. Martin, qui, après, desservit la paroisse, écrivait : « La mission a changé la physionomie du pays ; auparavant, la population était des plus bruyantes, la jeunesse n'était jamais en repos ; depuis, tout le monde est paisible, et l'on espère garder longtemps les fruits de l'année sainte. »

Après la mission de Valserre, Mgr de Gap envoya les mêmes Pères, Mie et Touche, à Arvieux, en Queyrac. La commune comptait environ 900 habitants, dont 300 protestants environ de la religion de Calvin, ayant leur temple. Arvieux est du canton d'Aiguilles et de l'arrondissement de Briançon ; non loin d'Arvieux, au hameau des Escoyères, on voit les ruines d'un couvent de bénédictins. Voici le portrait religieux que les Pères nous tracent de la population catholique, composée de 500 à 600 personnes, qu'ils avaient à évangéliser.

« Le contact des protestants avec les catholiques a porté un dommage considérable à la foi de ces derniers qui ne sont pas assez persuadés que leur religion est la seule véritable. De plus, et par suite de cette absence de conviction ferme, ils n'ont chez eux ni croix, ni images ; ils communiquent avec les protestants dans leurs cérémonies religieuses, assistent à leurs convois funèbres et gardent leurs livres hérétiques. »

Les Pères furent prudents ; ils exposèrent avec force les vérités catholiques et prémunirent les vrais chrétiens contre l'influence de l'erreur, sans blesser les protes-

tants. La population catholique vint aux exercices avec assez d'assiduité, plus de 280 personnes s'approchèrent des sacrements, et l'on put établir une congrégation de filles. Et, ce qui montre que les missionnaires n'avaient pas travaillé en vain, on fit publiquement un autodafé de livres hérétiques qui furent jetés au feu. De retour au Laus, les missionnaires y firent leur retraite annuelle, puis se remirent en campagne.

Pendant trois semaines, fin octobre et novembre, les PP. Mie et Touche évangélisèrent Laragne. C'est un chef-lieu de canton des Hautes-Alpes, arrondissement de Gap, comptant près de 1 000 habitants. Tout près, au hameau d'Arzélières, on voit les ruines d'un ancien château, des restes de remparts et des vestiges d'une très ancienne église.

On avait dépeint la population de Laragne aux missionnaires sous des couleurs assez sombres, et ils s'attendaient à de grandes difficultés pour y faire le bien. Sans doute, il n'y avait pas, comme à Arvieux, des protestants mêlés aux catholiques, mais les indifférents y étaient nombreux, la division régnait entre les familles et les usuriers; les maquignons, *voleurs de chevaux*, y faisaient fortune, au détriment de la morale et du prochain. Les choses marchèrent mieux qu'on ne pouvait l'espérer.

« Dès la première semaine, écrit le P. Mie, le peuple s'est montré bon, naïf, docile et respectueux envers les missionnaires ; tout le temps qu'ont duré les exercices, l'église n'a pas désempli ; les gens n'ont pas tardé à venir à confesse, toutes les femmes ont fait la communion, et il n'est guère resté que dix ou douze hommes qui n'ont pas profité de la mission. Tous ceux qui sont revenus à Dieu ont donné des marques de la sincérité et de la solidité de leur conversion. Les maquignons, dont

on nous avait dit tant de mal, ont fait merveilles ; les bourgeois, qui se haïssaient et ne se parlaient plus, ont communié les uns à côté des autres et se sont franchement réconciliés; enfin, les principaux de la paroisse ont donné l'exemple et se sont fait inscrire sur le registre de la congrégation des hommes ! Gloire à Dieu ! »

Le P. Mie prit quelques jours de repos, puis il donna une mission à Tallard avec le P. Martin, venu au Laus dès le mois de septembre. Nous connaissons déjà Tallard, ce chef-lieu de canton, situé sur une hauteur qui domine la Durance, à 14 kilomètres de Gap. C'était autrefois un pays important, comme l'attestent les ruines d'un château du onzième siècle et dont la chapelle est classée parmi les monuments historiques.

La mission-jubilé de Tallard dura trois semaines et finit à Noël. Le P. Touche ne fit que paraître à Tallard, et laissa le P. Mie et le P. Martin continuer le travail.

Le P. Martin débutait, croyons-nous, comme missionnaire ; il prêcha l'instruction du matin et fit la glose le soir, et s'en tira à son honneur et à la satisfaction de son auditoire. Le P. Mie, à cause de ses infirmités, confessait relativement peu ; aussi le P. Martin fut surchargé de confessions. La mission de Tallard n'eut pas un grand succès du côté des hommes, une soixantaine seulement gagnèrent leur jubilé ; les femmes répondirent mieux à la grâce du jubilé. Tallard fut le quatrième grand jubilé prêché par les Pères du Laus, dans le diocèse de Gap, en l'année 1827.

En dehors de ces travaux, où plusieurs Pères étaient occupés, il y eut aussi, cette même année, nombre de travaux accomplis par un seul Père.

Le 21 janvier, le P. Touche donnait une petite mission à la Rochette, près la Bâtie-Neuve, à 9 kilomètres de Gap. Le même Père était, en fait, l'aumônier du collège

de Gap, dont 150 jeunes gens sur 200 s'adressaient à lui pour la confession. Quand il était au Laus, il se rendait fréquemment au collège de Gap, y entendait les confessions, y donnait des retraites et, bien des fois, il quittait, avant la fin, ses grandes missions pour se mettre au service de cette jeunesse, afin qu'elle n'eût pas trop à souffrir de ses absences. Aussi l'évêque, qui ne fut pas toujours tendre pour le P. Touche, appréciait son dévouement, lui donnait tout pouvoir et lui permettait même de recruter, dans cette maison, tous les sujets qu'il voudrait faire entrer dans la Congrégation. Les autorités du collège étaient au mieux pour le P. Touche et se félicitaient d'avoir un prêtre si zélé, qui rendait leurs fonctions moins difficiles.

Au mois de mai, de concert avec le P. Mie, le P. Touche prépara à la première communion tous les enfants de Gap qui n'avaient pu la faire dans leurs paroisses respectives.

Au mois de juin, nous le voyons pendant quinze jours dans la petite commune de la Chapelle, dépendant de Clémence-d'Ambelle.

En juillet, il évangélise la Mure, dans le diocèse de Digne, du canton de Méouilles, arrondissement de Castellane. Entre temps, il reparaissait, pour quelques jours, dans les paroisses déjà évangélisées.

Enfin, en décembre, il est au Poët et, après, à Romette.

Plus âgé et moins robuste que le P. Touche, le P. Mie, en dehors des grandes missions, ne se livrait guère à de petits travaux; il alla, cependant, prêcher une retraite de huit jours à Saint-Eusèbe, du canton de Saint-Bonnet, au diocèse de Gap.

Le P. Dupuy était plus spécialement chargé de la desserte du Laus, des intérêts temporels de la maison et du

sanctuaire. Nous ne trouvons à son actif, comme missionnaire, que le jubilé qu'il donna seul à Lépine, du canton de Serres et du diocèse de Gap; il fut aidé par trois prêtres, et le jubilé réussit bien. « Le P. Dupuy a parfaitement réussi à Lépine, dit le P. Mie : trois prêtres l'assistaient ; tout a été à merveille, et ce sont les prêtres qui l'ont assisté qui l'attestent. »

La première mission de l'année 1828 fut donnée en janvier, à Vitrolles, du canton de Barcelonnette, arrondissement de Gap, par le P. Touche. Cette commune est située sur une haute terrasse, dominant la gorge de la Déoule ; on y voit les ruines d'un ancien château seigneurial et d'une ancienne maison des templiers, le couvent de Donzard. Voici en quels termes le P. Mie rend compte de la mission de Vitrolles : « Le P. Touche a remporté là une victoire complète ; avant lui, des missionnaires, qui avaient travaillé dans cette paroisse, ne gagnèrent pas, paraît-il, la confiance des gens. Le P. Touche, faisant allusion au passé, avait dit : « Vous pouvez « vous confesser tranquillement, j'emporterai vos pé- « chés. » Cette boutade ne fut pas du goût de tout le monde ; toutefois, les gens allèrent se confesser au P. Touche, même ceux que le curé, par trop exigeant, obligeait par vœu à se confesser à lui.

Nous signalons, en passant, une mission de cinq semaines qui se donna à Sénac, arrondissement d'Arles et du diocèse d'Aix; deux Pères du Laus y prirent part : le P. Mie, qui la dirigeait, et le P. Dupuy, qui avait pour compagnons les PP. Jeancard et Richaud.

Cette mission qui eut lieu fin janvier et en février, en raison du caractère des habitants, n'eut pas un résultat éclatant, mais elle produisit beaucoup de bien.

Après ce travail, le P. Mie visita plusieurs paroisses, pour y porter secours. En même temps, le P. Touche,

jusqu'au moment où il quitta le Laus, en juillet, donna des retraites paroissiales; entre autres, la retraite de Valserre, qu'il desservait, et qui fut couronnée de succès. Nous ignorons le nom et le nombre des autres paroisses qui furent évangélisées.

Au mois de septembre, le P. Dupuy continuait le ministère du P. Touche dans les paroisses ; nous le voyons à Ribeyret, du canton de Rozans, arrondissement de Gap. Rentré au Laus, il ne tarda pas à se remettre en campagne, ayant pour compagnon le P. Guibert. Ensemble, ils employèrent le mois d'octobre et une partie du mois de novembre à faire la visite de cinq paroisses vacantes. Le P. Dupuy prêchait, le P. Guibert fit quelques prônes; tous deux entendaient la confession des personnes qui se présentaient. Cette visite durait plus ou moins de jours; mais, si courte qu'elle fût, partout elle faisait grand bien. Le P. Guibert ne peut s'empêcher de gémir en constatant que l'ignorance règne dans ces paroisses et que le linge d'église est dans un triste état de pauvreté.

Enfin, au mois de décembre, les PP. Dupuy et Sumien portèrent des secours à deux paroisses, l'une dont le nom n'est pas indiqué, l'autre, appelée Bersac, du canton de Serres, arrondissement de Gap. Ces visites apostoliques complétaient les travaux des missionnaires du Laus, en l'année 1828, dans le diocèse de Gap.

Ainsi, comme les années précédentes, les Pères du Laus restaient fidèles aux engagements qu'ils avaient contractés avec le diocèse de Gap. Nous ne pouvons passer sous silence la première mission que deux Pères du Laus, P. Mie et P. Guibert, aidés des PP. Jeancard et Capmas, donnèrent, dans le diocèse de Grenoble, à Bourg-d'Oisans, du second dimanche après la Toussaint au 8 décembre.

Bourg-d'Oisans est un chef-lieu de canton de l'arrondissement de Grenoble et comptait alors environ 3 000 habitants. Voici la description que nous en donne le P. Jeancard : « Représentez-vous un village enfumé, environné de plusieurs hautes montagnes, taillées à pic, dans une vallée étroite et profonde, comme un abîme, sur laquelle planent des brouillards continuels, à travers lesquels le soleil ne se montre sur l'horizon qu'avec une lueur bien pâle et pendant deux heures par jour au plus. Voilà Bourg-d'Oisans.

« Le plus grand nombre des habitants, nourris uniquement de laitage et de pommes de terre qui épaississent leurs humeurs, vivant dans un air gras, chargé des miasmes qui s'exhalent d'un marais fétide, sont en proie, dans la belle saison, à des accès de fièvre... ; ils paraissent insensibles à tout ; comment enthousiasmer un tel peuple. »

Ce tableau n'est pas flatté, ne nous en étonnons pas ; celui qui tient le pinceau est un jeune Méridional, un habitué des grandes villes noyées dans les chauds rayons du brillant soleil de Provence. Ce peuple, si apathique en apparence, ne fut pas insensible aux attraits et à l'action de la parole de Dieu.

Il est vrai que les premiers jours furent pénibles ; à cause du mauvais temps, on ne put donner toute la solennité désirée à l'ouverture de la mission. M. le curé, qui était un bon et saint prêtre, avait annoncé, sans prendre l'avis des missionnaires, l'heure des exercices, elle était peu convenable ; de plus, à l'église, l'élévation de la chaire, perdue dans les nues, à plus de 10 pieds de hauteur, ne permettait pas aux prédicateurs de se faire entendre. Le P. Guibert, supérieur de la mission, prit ses mesures pour faire disparaître tous ces inconvénients.

Dès lors tout marcha bien et il y eut grande affluence d'auditeurs. On était à la seconde semaine et les confessions allaient bon train, lorsqu'un incendie violent éclata dans un village voisin. Bien qu'à tire d'ailes le village ne fût qu'à vingt minutes, il fallait trois heures de marche pour s'y rendre de Bourg-d'Oisans. Il parut convenable qu'un missionnaire y allât porter des secours. Le P. Guibert désigna le P. Jeancard ; mais, réflexion faite, lui-même, s'étant procuré un cheval, l'enjamba et partit. Il ne revint qu'à minuit. Il avait contribué à sauver l'église, le presbytère et deux autres maisons. Il n'y eut pas d'accidents de personnes, mais trente-huit maisons furent brûlées et beaucoup de bestiaux perdus...

La démarche courageuse du supérieur de la mission et les services intelligents qu'il avait rendus sur le théâtre de l'incendie firent, on le comprend, une grande impression sur la population et achevèrent de gagner les sympathies de tous au supérieur et à ses missionnaires. Les bourgeois s'ébranlèrent, les cérémonies d'usage eurent leur effet accoutumé et le petit pays fut complètement renouvelé. Il y eut une communion de 1300 femmes et il ne resta guère que 50 hommes qui n'eussent pas répondu à la grâce de la mission. C'était une vraie victoire dont l'honneur revenait, après Dieu, au zèle des missionnaires et à la façon tout apostolique de leurs prédications. Ce résultat fut d'autant plus remarqué que, précédemment, la population avait été évangélisée par plusieurs prédicateurs de renom qui n'avaient pu secouer l'indifférence et l'apathie des gens. Le P. Guibert, en rendant compte de cette mission à M. de Mazenod, raconte deux faits qui prouvent les excellentes dispositions du peuple pendant cette mission remarquable; une fermière, qui n'avait pas fait sa mis-

sion, fut poursuivie de huées par les autres femmes, jusqu'à ce qu'elle accomplît son devoir ; deux hommes récalcitrants furent amenés à faire leur mission de plein gré, après avoir subi une sainte violence de la part des habitants...

On peut lire, dans la *Vie du cardinal Guibert*, les trois lettres qu'il écrivit au P. de Mazenod, relatives à la mission de Bourg-d'Oisans, et que leur longueur ne nous permet pas de citer ici (1). Terminons par ces paroles du P. Mie : « Tous les Pères se sont dévoués à ce rude travail ; le P. Guibert a confessé plus de 200 hommes sans compter les femmes ; le P. Jeancard s'est surpassé dans ses sermons, et le P. Capmas, assidu au confessionnal, n'a mérité que des éloges pour ses instructions. »

Le P. Capmas rentra à Marseille, où il dirigeait le noviciat. Les PP. Mie, Guibert et Jeancard reprirent le chemin du Laus. Là, le P. Jeancard profita de ses moments de loisirs pour travailler à une nouvelle *Notice* de Notre-Dame du Laus, qui parut l'année suivante (1829).

On sait qu'au commencement de l'année 1828, l'abbé Jeancard, missionnaire de Provence, avait publié la *Vie du bienheureux Alphonse de Liguori*, sur l'ordre, et on peut dire, avec l'aide de M. de Mazenod, qui avait toujours eu pour ce saint une tendre dévotion. Nous avons vu que les enseignements de ce saint docteur touchant la suprême autorité, l'infaillibilité du Souverain Pontife et les principes de sa théologie morale avaient été adoptée par le Supérieur général des Oblats et imposées aux missionnaires de sa Société. L'abbé Jeancard, dans son livre, sut mettre en lumière les enseignements et les principes du saint docteur, presque universellement

(1) *Vie du cardinal Guibert*, par M. Paguelle de Follenay, t. I, chap. v, p. 196 à 200.

combattus, en France, par l'école gallicane et les partisans du jansénisme. Les missionnaires du Laus, nous l'avons vu aussi, souffrirent persécution de la part de Mgr Arbaud, pour leur fidélité à suivre les enseignements et à adopter, en pratique, les principes de morale de saint Alphonse (1).

(*A suivre.*) G. Simonin, o. m. i.

(1) *Vie de Mgr de Mazenod*, t. I, liv. III, chap. vii, p. 496 à 502.

NOS NOUVEAUX ÉVÊQUES

Mgr DONTENVILLE, O. M. I.

Mgr Auguste Dontenville est né dans le diocèse de Strasbourg, alors ville française, aujourd'hui capitale de l'Alsace annexée, en l'année 1857.

Jeune encore il vint en Amérique chez son oncle, vénérable prêtre du diocèse de Buffalo.

Le jeune Auguste Dontenville fut envoyé par son oncle au collège d'Ottawa où il fit des études très solides, couronnées d'ailleurs par un brevet de maître ès-arts, sous la direction des RR. PP. Oblats de Marie Immaculée. Le P. Tabaret, o. m. i., de regrettée mémoire, était alors Supérieur du collège d'Ottawa.

Le jeune étudiant, appelé par Dieu à une vie de renoncements et de sacrifices, implora son entrée dans la Congrégation des Oblats de Marie Immaculée. Il fit son noviciat à Lachine, près de Montréal, sous la conduite du R. P. Boisramé, o. m. i., puis fut envoyé à l'Université d'Ottawa, où il fit son scolasticat sous l'habile direction du R. P. Mangin, o. m. i.

Ordonné prêtre en 1880, il fut maintenu à l'Université, où il devint professeur de langues et directeur de l'atelier de peinture (*Art studio*), puis directeur du juniorat, et professeur de sciences naturelles.

Le R. P. Dontenville parle avec une égale facilité, outre l'allemand, l'anglais et le français. Il a dit lui-même qu'il ne savait pas quand il a appris l'anglais.

Très distingué et très estimé, le R. P. Dontenville fai-

sait le plus grand bien à l'Université d'Ottawa. En 1889, à cause de ses éminentes qualités, ses supérieurs l'envoyaient à New-Westminster comme président du nouveau collège fondé par S. G. Mgr Durieu, o. m. i.

Le *Owl* d'Ottawa, après avoir regretté le départ du R. P. Dontenville, dont « les splendides talents rendraient sa succession plus difficile à remplir au collège », ajoutait : « Sa nomination comme directeur du collège de Saint-Louis à New-Westminster, est la reconnaissance de son zèle et de son habileté dans l'administration. Et nous n'hésitons pas à dire que, sous ses soins, le collège de Saint-Louis va prospérer rapidement dans l'estime de tous. »

En effet, par ses talents et son désintéressement, le R. P. Dontenville a assuré le succès du nouveau collège de Saint-Louis.

Ce fut dans cette position qu'il se fit connaître de son vénérable évêque, Mgr Durieu, qui, l'année passée, le demanda au Saint-Père pour coadjuteur. Le Souverain Pontife entendit cette prière qui était aussi celle de Mgr l'archevêque, de NN. SS. les suffragants et du T. R. P. Général des Oblats de Marie Immaculée, et il éleva le T. R. P. Dontenville à la dignité épiscopale avec le titre de Germanicopolis, comme coadjuteur avec future succession de Mgr Durieu.

Que le nouvel élu daigne agréer, avec nos hommages les plus respectueux, les vœux les plus sincères que nous formons pour sa personne vénérée.

(*Le Manitoba.*)

Mgr ÉMILE LEGAL, O. M. I.

Nos *Petites Annales* du mois d'août 1897 ont reproduit un article de *la Semaine religieuse* de Nantes, dû à la plume d'un condisciple de Mgr Legal. On retrouvera facilement ces pages que nous ne reproduisons pas ici pour ne point trop allonger ce numéro. Voici, en revanche, un article paru dans *la Presse*, journal canadien, à la date du 12 juin 1897 :

L'histoire raconte que, lorsque Grégoire IX envoya ses légats porter le chapeau de cardinal à l'illustre saint Bonaventure, l'ami et le rival en science de saint Thomas d'Aquin, les représentants du pape trouvèrent celui que les universités catholiques du temps appelaient déjà le *Docteur Séraphique*, occupé à laver la vaisselle dans un pauvre couvent de Franciscains. Nous avons tous admiré cet exemple de la grandeur alliée à une étonnante modestie. Eh bien, l'histoire se répète parfois, et le fait qui s'est passé, il y a un mois à peine, là-bas dans le Nord-Ouest, nous a paru digne d'être rapproché de cet épisode de la vie de saint Bonaventure.

Le R. P. Émile Legal, Oblat de Marie, est depuis dix-huit ans le zélé missionnaire des Pieds-Noirs, dans la partie sud-ouest du territoire d'Alberta. Or, voici ce qu'il faisait le 6 du mois de mai dernier. Un pauvre enfant baptisé venait de mourir sur la réserve des Gens du Sang. Selon l'habitude, le missionnaire dut tout faire, descendant jusqu'aux soins les plus humbles de la sépulture. Le sauvage a tellement peur de la mort, qu'il abandonne ses trépassés aux soins du missionnaire quand ils sont chrétiens. Le matin donc de ce jour, le P. Legal avait fait le cercueil d'une main fort expérimentée et déposé dans la bière le pauvre petit néophyte. Peu d'heures

après, il recevait un télégramme de Mgr Langevin, archevêque de Saint-Boniface. Le message était ainsi conçu en latin :

Amplitudini Tuæ congratulationes et omnia fausta. Crucem pastoralem dabo. En français : « A Votre Grandeur mes félicitations et tous mes vœux de prospérité. Je vous donnerai la croix pectorale. »

Le missionnaire apprenait ainsi qu'il était fait évêque, comme coadjuteur de Mgr Grandin, avec future succession au siège de Saint-Albert. Dans l'après-midi, S. Gr. Mgr Legal, aidé de deux sauvagesses, creusait la fosse et y enterrait le pauvre petit Pied-Noir. Tel Cincinnatus, jadis, la main à la charrue, apprenait qu'il était élu consul et dictateur de la puissante république romaine.

Tel est le nouveau dignitaire de l'Église, que j'aime à présenter aujourd'hui au public canadien. Depuis de longues années, j'ai l'honneur de connaître le digne prélat, et naguère, par une indiscrétion qu'il me pardonnera, il m'a été donné d'entrer dans le secret d'une volumineuse et intime correspondance du missionnaire avec un de ses meilleurs amis. Ceci me permet d'esquisser à grands traits la vie et les travaux du nouvel évêque missionnaire, et de montrer à tous que le jour du sacre à Saint-Albert, le 17 juin 1897, sera un jour plein d'espérance pour l'Église catholique dans les immenses territoires du Nord-Ouest.

De Nantes au pied des Montagnes Rocheuses.

Mgr Legal est Breton. De la Bretagne, il a cet enthousiasme qui inspirait Brizeux quand il chantait :

Oh ! qu'elle est belle, ma Bretagne !
Sous son ciel gris il faut la voir :
Elle est plus belle que l'Espagne,
Qui ne s'éveille que le soir !
Elle est plus belle que Venise,
Qui mire son front dans les eaux...

Des vieux Bretons il a cet esprit mystique, épris d'idéal, qui s'allie avec un grand sens pratique ; la force de caractère est une ressource féconde d'endurance que les âmes armoricaines semblent avoir empruntée à leur terre de granit. Tous ces traits de la race, transformés sous la profonde influence de la foi, ont fait des Bretons un peuple héroïque, au sein duquel, jadis, on vit éclore ces grandes épopées des chevaliers de la *Table ronde*, le peuple qui a produit les Duguesclin, les grands marins de la France et les chouans de la Révolution. Né un siècle plus tôt, Mgr Legal se fût enrôlé parmi ces preux qui firent ce que Napoléon appelait *des guerres de géants :* homme de notre âge et prêtre, il a déployé sa vaillance dans la rude vie de missionnaire, perdu dans les solitudes immenses de l'Ouest canadien. L'héroïsme était le même, il n'avait fait que changer de sphère ; le Breton restait toujours le soldat et le chevalier des vieux temps, mais il bataillait pour Dieu et devenait conquérant des âmes !

Mgr Legal est né, en 1849, à Nantes, la vieille ville ducale, dont le nom seul réveille tout un passé de gloire, les jours heureux et sombres de la Bretagne ; Nantes, la patrie d'Abélard et le théâtre des sinistres exploits de Carrier, le farouche inventeur des *noyades de Nantes*.

Le futur apôtre y respira de bonne heure comme en une atmosphère de souffle apostolique. Il faut savoir que le diocèse de Nantes est un des plus féconds en missionnaires : naguère, plus de 300 de ses enfants, disséminés sur tous les points du globe, prêchaient l'Évangile aux infidèles. Et les catholiques nantais sont d'une générosité inépuisable pour alimenter par leurs aumônes le modeste budget de nos conquérants de la foi.

Le jeune Nantais fit dans un des collèges de sa ville natale de solides et brillantes études, et prit ses grades

à l'Université de France. C'est alors qu'il acquit cette culture scientifique qu'il n'a cessé de développer, et qu'ont admirée comme moi tous ceux qui ont fréquenté Mgr Legal.

Outre les branches ordinaires qui constituent le programme des études classiques et ecclésiastiques, il se rendit familières bien d'autres matières, telles que l'anglais, les questions d'art et l'hébreu. Nous l'avons vu, dans une de ses lettres, au milieu de ses labeurs apostoliques, demander à son correspondant une grammaire et un dictionnaire hébraïques, pour se rafraîchir, disait-il, sur la langue de Moïse et d'Isaïe. Dans le même temps, il avait aussi appris le dessin et l'architecture, qui lui ont été si utiles depuis qu'il est missionnaire du Nord-Ouest : dessinateur et plus tard photographe, il a donné à plusieurs revues de charmants croquis sur les scènes de la vie et de la nature sauvages ; architecte, il a bâti des hôpitaux, des résidences et des églises.

Il fut ordonné prêtre en 1874. Son évêque ne voulut point employer au ministère des paroisses ce jeune prêtre, si distingué et si savant. Il lui donna la chaire de mathématiques dans l'un des collèges ecclésiastiques de la ville de Nantes. Bien que Mgr Legal ait dit souvent qu'il n'avait jamais aimé l'enseignement, il sut pourtant se faire tellement apprécier de tous et surtout de ses supérieurs ecclésiastiques, que, lorsque, quelques années plus tard, il demanda à être relevé de ses fonctions pour être missionnaire, il fallut batailler rudement avant d'obtenir le congé de son évêque, si libéral aux missions étrangères, mais qui tenait absolument à garder ce prêtre d'élite, éminent professeur. Ses vertus modestes et ses aimables qualités lui créèrent aussi, parmi ses confrères, bien des relations amicales qui ont survécu à son long éloignement du pays natal. Aussi, je suis persuadé

qu'on a dû éprouver une joie et une fierté bien légitimes par tout le diocèse de Nantes, à la nouvelle de sa promotion à l'épiscopat.

Sait-on à quoi employait ses modestes émoluments le jeune professeur en vacances ? A voyager, pour agrandir le champ déjà bien vaste de ses connaissances, et jouir des beautés de la nature et de l'art. La Suisse et surtout l'Italie le fascinaient. Je lui ai souvent entendu dire : « Un voyage à Rome, c'est le plus beau rêve avant, la plus belle réalité pendant et le plus beau souvenir après. » Il ne parlait qu'avec enthousiasme du « pays du ciel bleu où habitent les statues blanches ». Et ce qu'il avait vu dans la belle Italie, les merveilles d'art dont elle est comme le musée national, il le disait bien et savait faire partager son admiration.

Il y avait déjà six ans que le jeune prêtre occupait avec succès la chaire de mathématiques, lorsqu'il obtint enfin de son évêque la permission de se joindre à la Société des Oblats de Marie. La grâce de la vocation apostolique était tombée sur son âme ; la voix du Ciel lui avait dit comme à Abraham : « Sors de ton pays et de ta famille, pour la terre que je te montrerai. »

Et il sortit, pour l'Ouest canadien.

Au mois d'août 1879, il entrait au noviciat des Oblats, à Nancy. On eut vite fait d'apprécier cette précieuse acquisition dans la personne de ce jeune prêtre, que distinguaient une grande aménité de manières, qui le faisait aimer de tous, de solides vertus religieuses, un admirable bon sens et un esprit pratique, des connaissances étendues, jointes à une charmante modestie.

L'année suivante, 1880, un événement se produisit qui hâta son départ pour l'Amérique. C'est l'année sinistre des décrets de Jules Ferry, qui expulsaient brutalement des milliers de religieux de leurs pieuses et pai-

sibles demeures. Sous le coup de cette persécution, au mois de juin, le prêtre novice fut envoyé au Canada avec toute une caravane de religieux du même ordre. Il disait à la France, à la Bretagne, un adieu qu'il croyait bien éternel, et cet adieu était d'autant plus douloureux qu'il était détrempé des amertumes de l'exil. Ce sacrifice, il l'avait voulu, il le fit généreusement ; mais la bonne Providence avait son secret : Monseigneur de Pogla et un jour de Saint-Albert, vous reverrez la France !

Débarqué au Canada, il alla achever son noviciat dans la charmante résidence des Oblats à Lachine, en face de la réserve iroquoise de Caughnawaga. Le 24 septembre 1880, fête de Notre-Dame de la Merci, il faisait sa profession perpétuelle ; en attendant que Dieu l'appelât à un ministère plus haut, il était pour la vie religieux et missionnaire. C'était l'accomplissement d'un de ses plus chers désirs.

La saison était trop avancée pour s'acheminer vers les lointaines missions de Saint-Albert.

Il passa donc ce premier hiver occupé au saint ministère, successivement à Plattsburg, aux bords du lac Champlain, à Montréal et, plus tard, à Buffalo, où il acheva de se perfectionner dans la connaissance de l'anglais, et à Ottawa, où il ne fut qu'en passant.

Enfin, au printemps de l'année 1881, l'ardent missionnaire, au comble de ses vœux, recevait sa feuille de route. A la tête d'une petite troupe de missionnaires, tous comme lui pleins d'enthousiasme, il partait pour les missions lointaines de Mgr Grandin. A cette époque, ce n'était pas petite affaire qu'un voyage au Nord-Ouest ; il était long et fatigant. Le Pacifique Canadien n'était encore qu'à l'état de grandiose projet : et, avant d'aller à destination, il fallut aux missionnaires plus de cent jours d'expédition, trajet qui se fait aujourd'hui en trois

jours et demi. La civilisation a marché à pas de géants : le ministre de l'Évangile en profite, il arrive plus vite au milieu des peuples infidèles; mais, hélas ! le héraut de l'erreur et le colporteur du vice en font autant !

Cependant, jusqu'à Saint-Boniface, le voyage fut rapide ; partie en chemin de fer de Buffalo, le 2 mai, la petite caravane traverse le Niagara sur le *Suspension Bridge*, à Détroit, pour franchir la rivière qui unit le lac Huron au lac Érié ; le train est transporté tout d'une pièce d'un bord à l'autre sur un énorme ponton mis en mouvement par la vapeur ; on fait halte à Chicago, le temps de visiter les immenses et fameux abattoirs ; on passe à Saint-Paul de Minnesota, à Minnéapolis ; et enfin, le 4 mai, les missionnaires arrivaient à Saint-Boniface, où Mgr Taché les accueillait avec la plus paternelle bienveillance. C'était la première fois que le vénéré archevêque voyait celui que le ciel appelait à une si haute destinée dans l'Église du Nord-Ouest. Mgr Taché, qui s'y connaissait en fait d'hommes, apprit dès lors à estimer et à aimer ce prêtre vaillant, qui plus tard, comme le disait naguère un organe manitobain, devait être « l'homme de son choix ».

Ce n'est que le 23 mai, que les missionnaires reprirent leur bâton de voyage, pour s'enfoncer dans la prairie vaste et sans limite. Le voyage fut long, car, cette fois, ils n'avaient plus à leur aide les ailes de la vapeur ; ils en étaient réduits aux moyens rudimentaires de locomotion, le canot et la charrette. On n'était rendu qu'au mois d'août à Saint-Albert.

Après quelques semaines données au repos, Mgr Grandin assignait au P. Legal, comme sa portion de l'immense vigne confiée à ses soins, les missions des Pieds-Noirs, au sud de Calgary, au pied des montagnes Rocheuses, non loin de la frontière américaine. C'est là

qu'il devait travailler, là qu'il devait répandre ses sueurs en arrosant une terre bien ingrate, pendant seize ans d'apostolat.

Il se rendit à son poste, en compagnie d'un vieux missionnaire, le P. Doucet. C'était au début de l'hiver. Un incident dramatique signala ce voyage, qui fut l'initiation du missionnaire, allant la première fois au feu. C'était à la fin du troisième jour. On avait forcé la marche afin d'atteindre *Pine Coulée*, où il y avait une bonne place de campement. Comme le soleil se couchait, les voyageurs aperçurent quelque chose de noir, loin, bien loin, dans un enfoncement de la montagne du Porc-Épic. C'étaient les quelques pins qui ont donné leur nom à la coulée. On descend dans une vallée profonde, au milieu de laquelle serpente un petit ruisseau large seulement de quelques pieds. Mais, malheureusement, quand ils eurent gravi les hauteurs abruptes de l'autre bord, où étaient les pins, la nuit était venue et il fut impossible de trouver du bois sec. Il fallut redescendre : mais si le mauvais temps prenait, qu'allaient-ils faire sans bois, sans feu, dans ce bas-fond glacé ? Ce soir-là, on se coucha sans feu, après avoir mangé un peu de viande froide, très froide, puisqu'elle était gelée. Ils étaient sous la tente, enveloppés dans leurs couvertures, se réchauffant comme ils pouvaient. Pendant la nuit, le P. Legal, plus jeune voyageur, est réveillé par un vent violent qui secouait la tente. C'était le mauvais temps, c'était la neige, c'était tout ce qu'ils avaient à craindre. Dans le bas-fond où ils se trouvaient, la neige, repoussée par le vent, pouvait s'accumuler à plusieurs mètres de hauteur, et les mettre dans l'impossibilité d'en retirer leur wagon. Les chevaux, eux aussi, allaient fuir, pour trouver l'herbe que la neige recouvrait ici. Et ils étaient à 30 milles de toute habitation, sans bois et

avec des vivres seulement pour deux jours. Il était aux alentours de 11 heures de nuit. Le P. Legal se lève et cherche des yeux les chevaux, mais la nuit est si noire qu'il ne voit rien et n'entend rien, que le vent qui fouettait la neige dure et serrée. Il se recouche. Bientôt un autre bruit attire son attention. Il lui semble que quelque animal ronge des os tout près de la tente. Il demande au P. Doucet, éveillé comme lui, ce que cela peut être. Lui non plus n'y comprend rien. Ces ravins sont fréquentés par des loups et des ours : voilà tout ce qu'il sait !... Et c'est là tout près, à deux pas. Le P. Legal met la tête hors de la tente : le bruit cesse. Si encore ils avaient un fusil, ils pourraient au moins faire peur à la bête fauve ; mais non, pas une arme ! C'est sans doute pour cela qu'on vient les braver avec tant d'audace ! N'y tenant plus, le jeune voyageur veut se rendre compte de la chose. Quel est donc cet épouvantail nocturne, qui produit un semblable bruit ?... C'est tout simplement un petit bout de la tente qui frotte sur la grande herbe sèche !... Désormais, ils peuvent être tranquilles là-dessus. Mais la neige tombe toujours. Enfin, vers les 3 heures, le vent s'apaise et la neige semble venir moins épaisse. La fatigue l'emporte, et le P. Legal s'endort, mais on devine si son sommeil fut agité. Il ne rêve que chevaux égarés, des gens ensevelis dans la neige ou s'écartant dans l'immense prairie, pour mourir de froid ou de faim. Au lever du jour, il s'élance hors de la tente : la couche de neige est au plus de 4 pouces. Il regarde avec anxiété du côté des chevaux : les bonnes bêtes étaient là, à 200 mètres au plus loin. Tout était pour le mieux : *Deo gratias!* ils ne mourraient pas encore cette fois dans un ravin perdu de la montagne du Porc-Épic !

Après cette « nuit d'angoisse », le jeune missionnaire arrivait, au début de décembre 1881, sur la réserve des

Piéganes. Il y commençait aussitôt ce laborieux apostolat qui devait durer seize ans, jusqu'à l'heure de la Providence, qui voulait faire de l'ardent missionnaire un des pontifes de l'Église naissante de l'Ouest canadien.

LE MISSIONNAIRE DES PIEDS-NOIRS.

Le P. Legal était donc arrivé en cette terre des Pieds-Noirs, sa terre promise à lui. L'idéal de toute sa vie était une réalité ; il était missionnaire dans toute la force du terme ; car, comme saint Paul, il pouvait dire qu'il travaillait là où nul avant lui n'avait semé. La nation des Pieds-Noirs était encore un de ces malheureux peuples assis à l'ombre de la mort. L'homme de Dieu se mit aussitôt à l'œuvre. Suivons-le dans ce vaste champ de ses labeurs apostoliques.

Faisons d'abord connaissance avec le pays. C'est un coin peu visité de notre immense Canada. Le P. Legal, toujours expérimenté, observateur attentif et bonne plume, va lui-même nous le décrire.

« Le coin qui m'est échu en partage est tout à fait à l'extrémité de ce qu'on appelle *les Territoires du Nord-Ouest ;* il est délimité par la frontière américaine, les montagnes Rocheuses et la Colombie Britannique. Tout ce pays, depuis la rivière la Biche au nord jusqu'à la vallée de la rivière Qu'Appelle à l'ouest, est ce qu'on nomme *la grande prairie*, presque entièrement privée de bois, excepté sur quelques collines très distantes les unes des autres, qui rompent seulement l'uniformité de ce désert. Océan de verdure en ce moment, la province va bientôt jaunir aux feux du soleil de juin et de juillet, en attendant qu'elle se noircisse sur de grandes étendues, quand les feux, qui, chaque année, sont allumés par la

malveillance ou la négligence, l'auront désolée. Regardez en avant, en arrière, à droite et à gauche, c'est toujours la prairie qui se déroule jusqu'aux confins de l'horizon ; pas un arbre, souvent pas une colline sur de larges étendues pour reposer de cette fatigante monotonie. Autrefois, en parcourant ce désert, vous eussiez rencontré d'immenses troupeaux de buffalos. Vous eussiez vu les chasseurs métis ou sauvages, montés sur leurs rapides coursiers, à la poursuite de cette proie abondante, qui semblait ne devoir jamais disparaître. Cet autrefois date de sept années (maintenant dix-sept ans), et, aujourd'hui, vous pouvez traverser l'immense prairie en tous sens, sans rencontrer un de ces buffalos ; vous n'avez partout que le désert et la solitude.

« Cependant, cette solitude n'est pas la même partout. Il y a des places privilégiées. Notre district du fort Mac-Leod est de ce nombre. C'est ce qu'on appelle ici une *grazing country* (terre à pâturage), et la meilleure *grazing country* qu'il soit possible de trouver, dit-on. Sur toute l'étendue de la prairie, le foin et les pâturages sont également excellents ; mais il y a cet inconvénient que, durant les longs mois d'hiver, la neige recouvre le sol d'une couche épaisse, de sorte que les animaux ne peuvent y trouver leur nourriture. Il n'en est pas ainsi autour du fort Mac-Leod ; le vent *chinook*, qui vient au travers des passes des montagnes Rocheuses, balaye et fait fondre la neige en quelques heures, même au milieu de l'hiver, de sorte qu'en toute saison, les animaux, chevaux et bêtes à cornes, peuvent rester dehors, se nourrir et s'engraisser sans que le propriétaire ait aucune dépense à faire pour cela. Aussi les compagnies et les individus ont-ils profité de ces conditions avantageuses pour importer ici d'immenses troupeaux. De sorte que, dans cette région, si les buffalos sauvages ont disparu,

on rencontre de tous côtés d'immenses stocks d'animaux domestiques. Il y a quelque temps, je campai sur un *ranch ;* c'est ainsi qu'on appelle la portion du pays affermée par le gouvernement pour être consacrée à l'élevage des bestiaux. Il y avait cinq à six mille têtes de bêtes à cornes sur ce *ranch* seulement !

« L'uniformité de la prairie n'est pas aussi réelle qu'elle le paraît au premier abord. En réalité, elle est encore, surtout de ce côté où nous approchons des montagnes, assez accidentée ; mais, comme le niveau général est à peu près le même, toutes les inégalités sont invisibles à une courte distance et tout se confond dans une ligne uniforme. Mais si vous voyagez sur un espace de quelques milles seulement, vous pourrez rencontrer plusieurs de ces vallées profondes et escarpées, que vous ne soupçonniez même pas. Souvent ces vallées sont complètement desséchées ; quelquefois, au fond, un simple ruisseau se plie et se replie en innombrables méandres ; quelquefois enfin ce sont de vraies rivières assez considérables qu'il faut traverser à gué. Il y a ordinairement des bois sur les bords de ces rivières, mais là seulement. Ces vallées sont si profondes que les arbres, malgré leur hauteur, sont complètement cachés aux regards jusqu'au moment où on arrive à la descente de la colline.

« Tout cela fait l'effet d'un océan desséché. L'eau recouvrait d'abord toute cette vaste étendue dénudée ; puis, dans la suite des temps, l'Océan a disparu, ne laissant après lui que d'énormes rivières, qui roulaient dans toutes les directions d'immenses masses liquides ; enfin les rivières se sont desséchées à leur tour, laissant à nu leurs étroits bassins, aujourd'hui nos vallées. Seules les rivières qui prennent leur source dans les glaciers et les neiges des montagnes Rocheuses ont subsisté, mais

qu'elles sont loin d'occuper maintenant les immenses vallées qu'elles emplissaient jadis. »

Disons, en passant, que le flair scientifique du P. Legal ne l'avait pas trompé ; les explorations récentes, conduites par le *Geological Survey*, d'Ottawa, ont établi l'origine marine des terrains de l'Ouest; ce n'est pas un, mais plusieurs océans successifs qui ont couvert ces vastes régions, bassins des mers primitives. Jusqu'ici le missionnaire nous a présenté l'intéressant tableau de la prairie dans son ensemble. Voici son aspect particulier, dans la région sud-ouest qui fut la patrie des sauvages de la tribu des Pieds-Noirs.

« Cette ligne découpée à vif qui limite l'horizon à l'ouest brise l'uniforme monotonie de la grande prairie et repose la vue. Cette ligne s'étend, du nord au sud, aussi loin que la vue peut porter ; ligne très irrégulière pour la variété des sommets et des pics qui se succèdent sans interruption. Cependant la ligne reste quelque peu continue et égale, en ce sens qu'il n'y a pas de ces pics isolés qui s'élèvent tout à coup à une grande hauteur au-dessus des montagnes environnantes. Ils conservent, au contraire, une certaine hauteur voisine de la moyenne générale. Figurez-vous une scie dentelée irrégulièrement (la *Serrota* des Espagnols), mais une scie gigantesque avec la couleur bleuâtre de l'acier s'étendant du nord au sud : ce sont les montagnes Rocheuses; les points brillants qui étincellent aux feux du soleil sont les sommets d'où la glace ne disparaît jamais. A environ 10 milles d'ici, il y a les grandes collines du Porc-Épic, que l'on peut regarder, non pas comme un contrefort des montagnes Rocheuses (de ce côté-ci, du moins, celles-ci ne sont pas des contreforts) ; mais comme un premier soulèvement du nord au sud. Le système des montagnes Rocheuses elles-mêmes se compose d'un

certain nombre de soulèvements parallèles, ordinairement trois, courant également du nord au sud.

« Une excursion dans les montagnes serait une chose aussi attrayante, sans aucun doute, que les excursions de ce genre faites par les touristes amateurs dans les Alpes et les Pyrénées. On ne trouverait point, par exemple, les splendides hôtels et tout le confort dont la civilisation a enrichi les vallées célèbres des grandes montagnes alpines, mais les vues pittoresques, les solitudes désertes et sauvages, le grandiose d'une nature que la main de l'homme n'a pas encore essayé de déformer, apparaîtraient dans toute leur majesté ! »

UNE EXCURSION AUX MONTAGNES ROCHEUSES.

Le charme de ces grandes montagnes, Mgr Legal l'a subi, et il a su le décrire en termes émouvants. Elles semblent se dresser à nos horizons intellectuels quand nous les voyons derrière la magie de son pinceau. Un de ses écrits nous raconte un voyage fait en juillet 1888.

« Comme je suis nommé inspecteur des écoles catholiques pour le district, je me rendis, pour faire l'inspection d'une école, à Pincher-Creek, localité qui avoisine les montagnes Rocheuses. Là, j'unissais dans les liens du mariage un bon Canadien et une jeune Canadienne, notre organiste. C'était le premier mariage catholique à Pincher-Creek ; grande liesse au village. Vers midi, nous commencions notre odyssée vers les montagnes.

Il s'agissait d'aller jusque dans la *Crow's Nest Pass*, à la source d'eau sulfureuse et même au lac de la Crow's Nest, à 50 milles de Pincher-Creek. Première station à la chute de la Midle Fork, de l'Old Man River. Nous campons là pour une nuit. Jolie cascade de 20 à 30 pieds avec les

montagnes Rocheuses pour fond du tableau. Nous essayons de pêcher le soir et tout l'avant-midi du lendemain. Le poisson abonde, on le voit s'acharner à remonter le rapide ; mais, sans doute, il est trop occupé de son entreprise, il dédaigne nos lignes et nos appâts. Après dîner, nous levons le camp et nous acheminons vers les montagnes, qui se dressent devant nous, grandes et majestueuses. Sur les 4 heures de l'après-midi, nous entrions dans la passe proprement dite. Les montagnes jaillissent à notre droite et à notre gauche. Peu après, nous arrivions à un petit chantier de logs, c'est le poste de la police; on nous dit que nous sommes parfaitement sur la route des *Sulphur Springs*, et nous avançons au milieu de scènes vraiment grandioses : la rivière qui serpente en mille détours, à une grande profondeur ; les montagnes, dont les bases sont revêtues du noir manteau des pins de toute espèce ; les sommets dénudés qui se dressent menaçants dans les nues ; les gorges profondes, où la neige entassée n'a pu encore fondre aux rayons brûlants du soleil. C'est vraiment beau, la montagne! A nos pieds, nous foulons un vrai tapis de gazon, tout émaillé de fleurs.

« Le parfum des fraises embaume l'air et nous invite à faire halte, mais nous poursuivons notre route. Parfois pour faire diversion, le chemin devient escarpé et rocheux ; cependant, on peut se rendre en wagon jusqu'aux sources. Nous y arrivons assez tard dans la soirée. Pendant que nous établissons notre campement, la nuit survient qui nous enveloppe de ses ombres.

« La source d'eau sulfureuse est très abondante; elle sort d'une excavation au pied d'une montagne, élevée de 2 800 pieds au-dessus de la plaine où nous nous trouvons; cette montagne paraît toute petite auprès de celles qui s'étagent en arrière. L'eau est bleuâtre, a une assez

forte odeur de soufre et un léger goût, on s'y fait très vite ; elle est très froide et très bonne à boire. L'eau, en se déversant, forme une sorte de marais, et un grand dépôt de soufre presque pur. Les castors avaient-ils déjà apprécié la vertu de cette eau ? On serait porté à le croire, car ils ont construit, pour la retenir, deux chaussées, qui sont en parfait état de conservation ! — A la place de la source, les montagnes sont très resserrées et forment une passe étroite sans perspective. Nous voulions pousser plus loin et nous rendre jusqu'au lac, distant de 15 milles, pour jouir d'un paysage grandiose. Mais ici plus de route à wagon. Nous empruntons des selles et nous partons à cheval. La scène bientôt s'élargit et l'on se trouve en présence de splendides montagnes, parmi lesquelles se distingue le fameux *Crow's Nest*, sorte de dôme à escarpements à pic, qui se dresse à une hauteur de 9 000 pieds. La route est sauvage. De plus le temps, se mettant à la pluie, ajoute au grandiose de la nature. Les nuages courent dans le ciel et viennent se heurter et se briser contre ces géants de pierre, puis se rabattre sur leurs flancs dénudés. Le lac, auquel nous arrivons dans l'après-midi, est pittoresque. Il est resserré entre deux montagnes sur un espace de plusieurs milles. Nous suivons pendant un mille environ la route dangereuse qui suit l'escarpement sur toute la longueur du lac. Figurez-vous un sentier large à peine pour le pied du cheval, avec une montagne qui souvent surplombe sur votre tête et le lac à vos pieds à une distance variant de 30 à 100 pieds ! L'escarpement est à pic, et si les pierres se mettaient à rouler il faudrait rouler avec elles au fond du lac. Mais c'est la route ordinaire, et quand il y a des accidents, sans doute il n'y a personne pour venir les raconter. Nous nous rendîmes jusqu'à un point où une source prodigieuse d'une bonne eau limpide et glacée

sort du flanc de la montagne à une hauteur de 20 pieds, abondante comme une rivière. Le soleil, maintenant, brillait au ciel : que toute cette nature paraissait belle et heureuse ! Il aurait fait bon y rester quelques heures à pêcher dans le lac aux eaux vertes et profondes. C'est bien ici qu'on dit avec le psalmiste : *Mirabilis in altis Dominus !* (Le Seigneur est admirable dans les hauteurs !) Mais déjà il fallait songer au retour. Quand nous arrivâmes au campement, il faisait presque nuit. Le lendemain, les nouveaux mariés arrivaient aussi à la source sulfureuse : c'était leur voyage de la lune de miel ! Enfin le reste de la semaine se passa ainsi dans la montagne, escaladant les rochers, pêchant les truites saumonées de la rivière, et il faut le dire aussi, luttant contre les maringouins et les mouches « bulldogs » qui, paraît-il, aiment aussi les beaux pays. Le samedi, j'étais de retour à Pincher-Creek.

Le lecteur nous pardonnera ce long extrait. Nous ne sortons pas de notre sujet : car c'est l'aimable évêque missionnaire qui parle avec tant d'amour du pays, dont il a fait sa seconde patrie. Puisse-t-il persuader à tant de nos compatriotes, toujours en quête de beaux paysages et de grandes scènes de la nature, que nous avons chez nous ce qu'ils vont chercher si loin ailleurs !

En 1883, un grand événement se produisit, qui changea bien des choses dans la vie du missionnaire et modifia profondément les conditions des missions. C'était l'entreprise du grand Pacifique canadien, qui, en juillet, cette année-là, fut poussé jusqu'à Calgary. C'était le flot de la civilisation qui s'avançait rapidement et s'étendait au large. La voie ferrée longeait précisément le territoire laissé aux sauvages ; et le missionnaire entendait chaque jour les trains aller et venir dans cette immense prairie, où quelques mois auparavant on n'eût trouvé

que quelque cheval indien égaré ou quelques rares antilopes ! Déjà, Calgary, le chef-lieu des Missions pieds-noires, promettait de devenir une ville importante. Les étrangers affluaient, et, en attendant la mise en vente des lots de terrain, les nouveaux arrivants logeaient sous des tentes. Cela faisait une ville de toile où il y avait beaucoup de bruit et d'affaires ; et la cité avait déjà son journal, le *Calgary Herald*.

LES PIEDS-NOIRS.

La famille de Peaux-Rouges que Mgr Legal a évangélisée pendant seize ans, porte le nom générique de *Pieds-Noirs*. Au nombre de près de 8 000, ils sont divisés en quatre tribus : les Pieds-Noirs proprement dits, les Sarcees, les Piéganes et les Gens du Sang ; ces derniers sont parmi cette nation ce que les Pieds-Noirs eux-mêmes sont parmi les Indiens de l'Amérique du Nord, les hommes les plus beaux, les plus vaillants et les plus nombreux. Jadis souverains de la prairie, comme les autres aborigènes, ils sont aujourd'hui parqués sur des réserves plus ou moins étendues ; et, en vertu des traités, depuis la disparition des buffalos, le gouvernement les nourrit en leur donnant plusieurs fois la semaine des rations de viande et de farine. J'ai entendu maintes fois les missionnaires se plaindre de ce système, propre à démoraliser les sauvages, qui, assurés contre la faim, croupissent dans l'indolence. Il est vrai que, près de Mac-Leod, le gouvernement a ouvert une école industrielle, dont le P. Legal fut longtemps le directeur ; on veut accoutumer les jeunes générations au travail en les façonnant aux arts mécaniques et industriels ; institution qui a déjà produit d'heureux résultats.

Mgr Legal, comme tous ceux qui ont passé dans ces régions là-bas, est un grand admirateur de la beauté

physique des Pieds-Noirs : grands, de belle taille, vigoureux et fiers. Du reste, nous avons pu nous-mêmes nous en rendre compte, lorsqu'il y a quelques années, le R. P. Lacombe amena au Canada quelques-uns de leurs chefs. Le premier d'entre eux surtout, Crow-foot, le plus grand chef, avait en vérité bel air, quelque chose de digne et de royal.

L'intelligent missionnaire eut vite fait de maîtriser leur langue, à une époque où il n'y avait ni grammaire, ni dictionnaires pieds-noirs. Il a même écrit des pages savantes sur les caractères et les difficultés que présente cette langue, ainsi que ses congénères. Voici quelques-unes de ses remarques :

« Le pied-noir ne présente guère de difficulté de prononciation, il n'y a qu'un son guttural qui revient assez souvent. La difficulté est ailleurs. Les langues indiennes sont ce qu'on appelle *des langues polysynthétiques*, et la langue pied-noire l'est à un plus haut degré que beaucoup d'autres. Le sauvage n'analyse pas la proposition pour en exprimer par un mot séparé chacune des parties ! non, au contraire, le génie de sa langue le porte à traduire en bloc, par un seul mot, toute sa pensée, comme elle se présente à son esprit. Aussi les conjugaisons des verbes présentent un luxe de combinaisons différentes qui permettent de satisfaire à tous les besoins des différentes relations. Exemple, voici une phrase : « Si tu veux vite aller acheter quelque chose pour moi. » Il nous faut dix mots pour dire cela, le sauvage n'en mettra qu'un où tout sera renfermé : « Kippetaporpommatomokiniki. » Le mot est long, et plus d'un lecteur se dira que après tout il vaut peut-être mieux dire cela en dix mots, que dans ce verbe long comme « de Paris à Pontoise ! » Et ailleurs il dit : « Les langues américaines, malgré leurs différences, présentent au moins toutes un

caractère commun, le polysynthétisme. Ce système réunit ensemble les caractères des langues agglutinantes, comme les dialectes nègres, et des langues à flexion, comme celles d'Europe. Les mots-racines s'unissent et s'accolent ensemble pour former des sentences complètes. Mais chaque mot-racine ne reste pas toujours sous la même forme, il subit une multitude de transformations, de contractions et de dilatations suivant des règles très compliquées, car elles ne se fondent souvent que sur l'harmonie et la sympathie des sons. »

Comme on le sait, les noms des sauvages sont presque tous significatifs. Expliquant ce détail dans une revue française, le P. Legal disait agréablement : « Quelques-uns de nos élèves indiens sont revêtus des noms les plus pompeux; dans la saison chaude, les autres vêtements sont très sommaires. Un garçon s'appelle *le Chanteur matinal*, une fille se nomme *la Divine Lumière*. D'autres noms sont moins prétentieux : il y a, parmi les garçons, *la Patte d'ours*, *la Queue du loup*, *la Souris rouge*, etc. Parmi les filles, on compte : *l'Araignée jaune*, *le Serpent d'eau*, *la Femme hibou*, etc. » Le missionnaire fut bientôt baptisé par les sauvages : *Sports-itanipi*, c'est-à-dire « Celui qui demeure là-haut ! » nom flatteur, en vérité. Cela montre bien la haute estime que les indigènes avaient de leur missionnaire.

On le sait, les Pieds-Noirs sont païens; leur mythologie est un grossier système où se mélangent le fétichisme, ou religion de la nature, et le chamanisme, ou religion des sorciers. Ils sont même la race rouge qui, jusqu'à cette heure, est restée la plus inébranlablement attachée à ses superstitions, la plus réfractaire à l'action des missionnaires. Ils ont du respect et de la sympathie pour la robe noire ; ils le mettent bien au-dessus du ministre protestant, colporteur de bibles. Ils le laissent

s'établir parmi eux, ils l'écoutent silencieusement, mais ils restent endurcis. Le plus grand obstacle à leur conversion, c'est encore la faiblesse du cœur : les Pieds-Noirs sont polygames! Ils ont parfois jusqu'à quatre femmes. On conçoit, dès lors, la difficulté que leur impose le baptême. Ce terrible obstacle à la christianisation de ces tribus s'est encore accru en ces dernières années, par suite de l'établissement d'une colonie de Mormons, autorisée par le gouvernement canadien. Il est vrai qu'on a exigé d'eux la promesse de se conformer aux lois du pays ; « mais, comme disait un missionnaire, les agents du gouvernement ont des complaisances, ils ont soin d'avertir du jour de la visite officielle, et les émigrés d'Utah font disparaître pour un temps les surnuméraires ! » Quelle influence délétère n'exerce pas sur ces infidèles le spectacle de ces gens, soi-disant chrétiens, que dis-je ? « les saints des derniers jours », et qui ont autant de femmes qu'Abraham et Jacob ?

Un autre obstacle à l'évangélisation des Pieds-Noirs, c'est la propagande du protestantisme. Depuis longtemps, il fait tous ses efforts pour s'implanter au milieu de ces tribus. Les ministres ont, de leur côté, tous les moyens humains ; ils font des dépenses considérables, alors que les missionnaires manquent de tout et qu'ils ne peuvent opposer que leur pauvreté à l'opulence de leurs antagonistes. Mais Dieu est avec eux, et son appui vaut mieux que des millions. Le P. Legal gémissait cependant de ces difficultés toujours renaissantes. Il disait à un ami : « Quand je suis venu en ces pays de missions, je savais à l'avance que le bien y trouverait des obstacles ; où n'en trouve-t-il pas? Je ne suis donc pas surpris que la vérité ne progresse pas aussi rapidement que nous voudrions. Mais cela ne m'empêche pas de gémir, quand on constate ces embarras que le démon multiplie pour

entraver l'œuvre de Dieu. Ici, les ministres de l'erreur affluent, et il y en aura bientôt sur toutes nos réserves sauvages. Dans nos environs, pour une population de 600 âmes, il n'y en a pas moins de six, de trois sectes différentes. Comment voulez-vous que nos sauvages puissent discerner la vérité dans ce labyrinthe? Le résultat définitif pour un trop grand nombre sera une indifférence totale à l'égard de ces religions qui viennent se combattre devant eux.»

Les Pieds-Noirs sont donc restés ce qu'ils étaient à l'origine, et, chez eux, on trouvera encore quelque chose de ces mœurs barbares que nous ont fait connaître les *Relations des Jésuites* et *le Dernier des Mohicans* de Cooper. Je relève ce terrible récit dans les écrits du P. Legal, qui en dit long sur le vieux levain sauvage qui fermente encore dans les veines de ces Peaux-Rouges : « Nous finissions de déjeuner, quand je vis trois cavaliers arriver bride abattue. Il y avait dans leur allure quelque chose d'étrange, qui me tint les yeux fixés sur eux. Tout à coup, à une distance de 5 ou 6 arpents, ils commencent à décharger leurs fusils en l'air et à pousser des cris de victoire. C'était un parti de guerre qui était attendu depuis longtemps. Quand ils furent un peu plus près, je distinguai parfaitement les trophées qu'ils agitaient au bout de longues baguettes. Je reconnus deux chevelures, deux vrais scalps!... Dès les premières décharges, le petit camp est en émoi ; on se précipite au-devant des braves, et les cris de triomphe répondent au chant des guerriers. Deux de ces guerriers, en arrivant à leur loge, avant de descendre de cheval, embrassent leurs femmes, et, détail hideux, c'est entre les mains de ces femmes qu'ils remettent les scalps. La nuit et plusieurs jours consécutifs, on se réunit tantôt à un endroit, tantôt à un autre, pour faire la danse du scalp comme au-

trefois... C'était un parti de six hommes, qui s'en était allé pour voler des chevaux aux Corbeaux des États-Unis ; et, en effet, ils s'en revenaient ramenant plus de quarante chevaux, quand ils furent poursuivis par des Gros-Ventres, des Cris et même des blancs. Dans l'escarmouche, ils tuèrent deux ennemis ; ils abandonnèrent le premier, car on les poursuivait de trop près ; le second qu'ils tuèrent était un Cris qu'ils eurent le temps de scalper. »

La grande superstition des Pieds-Noirs, contre laquelle le missionnaire a longtemps lutté en vain, est celle du *Sun dance*, car ils sont adorateurs du Soleil, à la manière des anciens Perses. Dans les longues discussions à ce sujet, il arrivait tout d'un coup des impasses où il devenait difficile de poursuivre l'argumentation. Un jour, il disait à l'un d'eux, vieux chef superstitieux, que nous, nous ne priions point le soleil, mais celui qui a fait le soleil, et il tâchait de lui expliquer la nature du soleil et tout ce que l'on sait de sa composition, de son apparence, de sa distance et des phénomènes qui se passent à sa surface, tels que constatés par le télescope. « Mais qui est-ce qui a vu cela? » lui dit l'Indien. Alors le Père lui expliqua qu'au moyen d'instruments extrêmement puissants, on a pu déterminer tous ces phénomènes à la surface du soleil. « Ah ! dit le Pied-Noir, c'est de cette manière seulement qu'on a vu le soleil ; on ne peut pas en savoir grand'chose. Nous autres, nous l'avons vu plus près... Cependant, il n'est pas donné à tous d'avoir cette faveur ; moi et deux autres du camp sommes les seuls qui ayons vu le soleil. Il est venu lui-même et nous a parlé pendant notre sommeil, et voilà ce qu'il nous a dit... » Allez raisonner ensuite ! Et c'est dans ces fêtes païennes que quelques fanatiques, victimes du démon, se font par tout le corps d'effroyables taillades,

parfois même se coupant un membre pour faire hommage au dieu Soleil. Hideuses exhibitions que des touristes curieux encouragent par leur présence et leurs cadeaux aux sauvages !

Tel est le peuple dont Mgr Legal a été l'apôtre. De concert avec le P. Lacombe, son intime ami, tous deux ont défriché, ensemencé, arrosé cette terre ingrate depuis 1882. Tantôt sur la réserve des Gens du Sang, tantôt sur celle des Piéganes, le missionnaire a donné à ces tribus infidèles le meilleur de sa vie, son intelligence, sa foi et son cœur.

Conçoit-on ce qu'a été une vie semblable, seul, loin de tout confrère, de tout être intelligent de son niveau, à qui il pût communiquer ses pensées et ses sentiments, perdu au milieu de sauvages grossiers, rebelles à tous ses efforts, ingrats à tout son dévouement ? Pauvres peuplades, elles sont ce que saint Paul disait des païens : égoïstes et encore égoïstes. « On rencontre si peu de vraie et sincère affection dans ce camp sauvage ! » me disait un jour le bon missionnaire. Le mot de *gratitude* n'existe même pas dans leur langue, c'est qu'ils n'en ont pas l'idée. Combien un homme d'intelligence et de cœur doit souffrir dans un tel milieu ! Je ne parle point des privations matérielles qui sont pourtant grandes : l'apôtre les accepte joyeusement; mais ce sont ces souffrances morales qui font couler ce « sang du cœur », qui est le plus rude martyre.

Longtemps, le ministère du P. Legal sembla complètement stérile. Baptiser beaucoup d'enfants, dont le plus grand nombre, moissonnés par la mort, s'en allaient au paradis prier pour leurs compatriotes; recevoir dans l'Église quelques adultes à l'article de la mort, c'était là à peu près tout. Maintes fois son évêque voulut l'arracher à un labeur aussi ingrat et laisser ces peuples rebelles à

leur malheureux sort : toujours le missionnaire plaida pour eux, et il resta à son poste. Il disait à son correspondant : « Je préfère à tout rester au milieu de mes sauvages, malgré le peu de fruit de notre ministère, malgré la stérilité de tous nos efforts. Il faudra des années, des générations peut-être, pour transformer ces nations sauvages. Il faut quelques-uns qui assistent à ces années, à ces générations d'insuccès et d'aridité : Je n'ai aucune objection à être de ce nombre. » Je laisse aux hommes de cœur le soin d'apprécier ce sentiment magnanime.

Il avait compris qu'il fallait s'adresser à l'enfance, seule espérance d'un meilleur avenir. Aussi, sur les deux réserves, il fonda et ouvrit deux écoles, où lui-même ne rougit point de se faire le maître d'école de plusieurs centaines de petits sauvageons. Parlant de son école dans une revue française, de collège, il disait spirituellement : « On enseigne présentement les lettres, les chiffres, l'épellation et un peu de catéchisme. On a pensé qu'il fallait remettre à plus tard l'enseignement de la métaphysique et des mathématiques transcendantales !... Les élèves sont dissipés, c'est leur moindre défaut ; ils font très peu attention et apprennent vite. Sans doute, s'ils faisaient trop attention, ils apprendraient trop vite ! L'école est située dans une position magnifique... »

Enfin, peu à peu, la grâce de Dieu aidant, la constance du missionnaire a triomphé ! Qu'il soit béni de n'avoir pas désespéré ! Dans ces dernières années, un grand ébranlement s'est produit parmi ces sauvages. Le vieux Crowfoot est mort baptisé catholique. L'an dernier, à Noël, le P. Legal a reçu dans le giron de l'Église et communié solennellement, le plus grand chef des Gens du Sang. Les conversions et les baptêmes se multiplient, les sauvages assistent régulièrement aux offices de l'Église, et le P. Legal fait les annonces de bans de mariages en son

petit temple, comme un curé de sa paroisse. Et voici qu'au moment même où la moisson est jaunissante, le semeur est appelé à un autre champ de travail! Il était l'homme de la « première génération » !

Entre temps, il prodiguait ses soins aux blancs catholiques de la région à Mac-Leod, à Pincher-Creek, à Lethbridge ; architecte, il bâtissait des écoles, des résidences de missions, des chapelles, et surtout la monumentale église de Calgary, peut-être sa future cathédrale. Avec les fonds obtenus (ou arrachés) du gouvernement, il fondait un hôpital sur la Réserve des Blood Indians, et y établissait les Sœurs Grises de Nicolet, en août 1893. Mais le savant avait aussi son tour dans cette vie si bien employée : maintes fois il entreprenait des excursions géologiques dans les environs; il correspondait avec le grand institut scientifique des États-Unis, le *Smithsonian Institute*, pour le bureau d'ethnologie; il écrivait dans les revues de France, et je sais que ses amis n'ont jamais eu correspondant plus fréquent, plus spirituel et plus tendre en ces charmantes effusions, qui sont la béatitude de l'amitié. J'ai entendu souvent le P. Lacombe, son ami, se plaindre en souriant, qu'après avoir été à la chasse aux lièvres dans la province de Québec, il était sûr d'être aussitôt dévalisé par le P. Legal à son arrivée dans l'Ouest.

Avant de clore cette trop longue esquisse d'une vie de missionnaire, il est un épisode trop important dans cette partie de la vie de Mgr Legal, pour que je le passe sous silence : c'est sa participation aux événements de 1885 qui ont ensanglanté le Nord-Ouest.

La part du P. Legal a été bien belle : tous deux, le P. Lacombe et lui, ont été des pacificateurs, et, à ce point de vue, le pays leur est redevable qu'on n'ait pas versé plus de sang, ni accumulé plus de ruines.

Le 30 mars, on avait appris la nouvelle des premiers soulèvements aux bords de la Saskatchewan. Les révoltés avaient eu l'avantage ; mais ce qui effrayait le plus, c'est la nouvelle que plusieurs bandes de sauvages s'étaient également soulevées, et que toute la nation des Cris allait entrer dans le mouvement. C'était la guerre sauvage avec toutes ses horreurs, le massacre des gens sans défense éloignés des centres de population... Le jeudi 4 avril, le commandant du fort Mac-Leod vint trouver le P. Legal, le priant de l'accompagner pour tâcher d'apaiser les esprits sur les réserves, car déjà l'agitation gagnait les camps des Pieds-Noirs. Il fut décidé que le missionnaire irait seul sur la réserve des Gens du Sang, qui, par leur nombre et leur caractère, étaient les plus à craindre. C'est ce qu'il fit : de grand matin, au jour de Pâques, il partit à cheval et parcourut un grand nombre de villages sauvages. L'excitation était bien moins considérable qu'on ne le craignait. Il rentrait le soir, ayant passé à cheval toute la journée de Pâques. De son côté, le P. Lacombe voyait Crowfoot et les Pieds-Noirs ; tous deux réussirent et persuadèrent aux sauvages des trois tribus de rester tranquilles, sujets fidèles du gouvernement. Sans leur action bienfaisante, si la belliqueuse nation des Pieds-Noirs s'était mise en révolte, elle aussi, un déluge de calamités sans nom se fût déchaîné sur les territoires du Nord-Ouest. Et qu'on le remarque bien, cette mission pacificatrice n'était pas sans danger, comme le prouva l'horrible assassinat des PP. Fafard et Marchand, au lac de la Grenouille. A son correspondant, qui s'étonnait de le voir épouser la cause des Anglais avec tant de zèle, le P. Legal répondait : « Vous semblez ignorer ce que c'est que la guerre sauvage avec toutes ses horreurs. Avec les sauvages, ce n'est pas la lutte régulière, armée contre armée, avec pro-

tection des gens inoffensifs, c'est le contraire : les embûches de nuit, les massacres des gens isolés et sans défense, les tortures des prisonniers, les outrages les plus atroces aux femmes captives jusqu'à ce que les pauvres malheureuses soient délivrées par la mort. Nous avons été menacés de tout cela, de quelque chose de semblable à ce qui s'est passé sur les bords du Missouri, il n'y a pas encore bien longtemps. Les Cris et les Pieds-Noirs, sous ce rapport, n'ont rien à apprendre des Sioux. Ne vous étonnez donc pas si nous avons tout fait pour limiter le théâtre de la rébellion et travaillé de concert avec les agents anglais du gouvernement. »

Nous nous arrêtons ici. Nous en avons assez dit pour montrer que non seulement les catholiques, mais tous les citoyens du Canada doivent regarder comme un beau jour pour la religion et le pays ce même jour où Mgr Legal est sacré là-bas, à Saint-Albert.

Je sais que le nouveau pontife n'a point ambitionné l'épiscopat et qu'il a tenté tous les moyens d'écarter ce fardeau de ses épaules. Ce qu'il désirait, il l'a dit lui-même en termes touchants : « L'autre jour, j'étais avec le F. B..., occupé à clôturer un petit cimetière où il y a déjà plusieurs sauvages ensevelis, et je dis au Frère : « Quand nous aurons fini notre clôture, nous viendrons « un jour et je choisirai ma place au pied de la croix « que nous allons ériger. » Et cette pensée, malgré sa tristesse, m'a paru douce, et il m'a semblé que vraiment j'aimerais à être couché là sous le gazon de la prairie, au milieu des quelques sauvages pour lesquels j'ai travaillé. Ce petit cimetière à pente du côté du soleil couchant, avec une vue étendue sur la chaîne irrégulière des montagnes Rocheuses, il m'a semblé que c'était là une belle place pour dormir son dernier sommeil !... »

Monseigneur, vous qui ne rêviez qu'un petit cimetière

sauvage, Dieu vous appelle au trône de ses pontifes. *Ad multos annos!*

G.

Mgr Grandin annonçait le sacre de son coadjuteur par la touchante lettre qu'on va lire :

LETTRE DE Mgr VITAL-J. GRANDIN, O. M. I.,
ÉVÊQUE DE SAINT-ALBERT, ASSISTANT AU TRONE PONTIFICAL,

Au clergé séculier et régulier, aux communautés religieuses, et, en général, à tous ses bien-aimés diocésains.

Bien chers Coopérateurs, bien chers Pères, et nos très chers Frères, salut et bénédiction en Notre-Seigneur.

Comme vous le savez, l'âge avancé, la maladie et les infirmités qui en sont la conséquence, nous rendent, depuis longtemps déjà, l'accomplissement des devoirs de notre charge impossibles. Tant qu'ils n'étaient que difficiles, c'était pour nous une vraie consolation de nous en acquitter, d'aller vous visiter, vous encourager dans vos pénibles et continuels labeurs. Nous y tenions d'autant plus, que nous savons par notre propre expérience, combien les consolations vous font défaut. C'en était une grande pour nous de constater par nous-même vos nobles efforts pour étendre et solidifier le règne de Dieu dans notre cher diocèse ; d'encourager nos bons chrétiens, tant anciens que nouveaux venus, qui, eux aussi, ne manquent pas de tribulations. Nous tenions surtout à voir et à encourager ces immigrants qui ont dû faire tant de sacrifices pour venir parmi nous, et qui ont d'autant plus à souffrir des difficultés d'un établissement nouveau que les désagréments de la pauvreté s'ajoutent trop souvent à beaucoup d'autres. Souffrant nous-même de ce

commun inconvénient, et nous trouvant par là même dans l'impossibilité d'y remédier efficacement chez les autres, nous constations cependant que les bénédictions divines, qui sont une conséquence de la visite du premier pasteur, nos paroles, nos encouragements, faisaient l'effet d'un baume consolateur, au moins pour tous ceux qui nous recevaient avec foi comme l'envoyé de Dieu. Mais cette consolation ne nous étant plus possible, nous avons dû songer à vous en faire jouir quand même au moyen d'un autre représentant de Dieu, qui vous visitera de notre part, de la part de Notre-Seigneur Jésus-Christ lui-même. Cet homme, choisi de Dieu par le ministère de Notre Saint-Père le Pape, à notre demande appuyée par notre bien-aimé métropolitain et les autres évêques de la province, est Mgr Émile-Joseph Legal. Sa Sainteté a voulu qu'il fût de suite revêtu du caractère sacré de l'épiscopat, et, en attendant qu'il puisse être évêque en titre de Saint-Albert, il portera le titre d'*évêque de Pogla* ou *Poglensis*. C'est donc pour nous une grande consolation et pour vous un grand avantage, d'avoir, pour nous aider dans l'administration de notre diocèse et nous remplacer auprès de vous, un prélat qui nous égale en dignité, qui mérite notre confiance et la vôtre, étant honoré comme il l'est de celle de ses supérieurs, de celle du Pape, et, je puis dire, de celle de Dieu lui-même. Nous apprécions grandement ce bienfait ; à la veille d'aller rendre compte à Dieu de notre longue administration et de notre vie plus longue encore, nous avons la consolation de ne point vous laisser orphelins, mais de vous laisser entre les mains d'un Frère bien-aimé et bien aimant, j'en suis sûr, étant pour cet effet rempli de l'esprit de Dieu qui est charité. Je doute qu'il puisse vous aimer plus que je vous ai aimés, mais il vous aimera tout autant. Vous l'aimerez aussi, vous tous nos bien-aimés, aux-

quels nous nous adressons peut-être pour la dernière fois, vous l'aimerez comme l'homme de Dieu, comme notre frère, nous osons dire comme notre fils, car nous espérons avoir la consolation de lui imposer nous-même les mains et d'en faire ainsi un autre nous-même.

Après cette précieuse grâce, nous devons en demander une autre à Dieu, et pour cela nous vous prions tous de vouloir bien vous joindre à nous ; c'est celle de mourir dans son amour et d'être jugé, non selon la rigueur de sa justice, mais selon l'étendue de ses miséricordes. Le Seigneur, malgré notre faiblesse, peut-être même à cause de notre faiblesse : *Infirma mundi elegit Deus*, nous a confié une mission que nous n'aurions jamais osé désirer ni même espérer. Nous n'avons pu la remplir qu'avec bien des imperfections en commettant bien des fautes, qui, bien qu'involontaires, ne peuvent manquer de nous causer des inquiétudes et des craintes. Nous espérons que notre bien-aimé successeur pourra les réparer en partie et faire un bien que nous n'avons pu faire.

Maintenant, après nous être entendu avec notre révérendissime Métropolitain et Mgr Durieu, venu exprès de New-Westminster, nous avons fixé le 17 juin, fête du Très Saint-Sacrement, pour la consécration de Mgr Legal. Nous vous invitons tous, bien chers coopérateurs et bien chers Pères et Frères, à prendre part, autant que possible, à cette fête de famille. Veillez, cependant, à ne pas laisser vos districts, et surtout vos religieuses, si vous avez l'avantage d'en avoir, sans qu'il y ait un prêtre à portée, pour les besoins les plus pressants. Nous croyons devoir faire précéder cette cérémonie de notre retraite annuelle, afin de ne pas multiplier vos absences et vos voyages. Cette retraite ne pourra être de huit jours, parce que le R. P. Lacasse, o. m. i., qui a la bonté de nous la prêcher, ne pourra arriver à Saint-Albert que

le 10 juin au soir; elle ouvrira ce soir-là même, et se terminera le mercredi matin 16 juin, pour nous laisser le temps de préparer la solennité du lendemain. Pour que tous profitent du prédicateur dont le temps est très limité, MM. les prêtres séculiers pourront se joindre à nous pour la retraite, s'ils n'y ont pas de répugnance, quitte à avoir quelques instructions particulières en rapport avec nos positions réciproques.

Veuillez donc, dès la réception de cette lettre, prendre vos précautions; vous entendre entre voisins et supérieurs de districts, si c'est possible, pour voir ceux d'entre vous qui pourront s'absenter et ceux qui devront garder le district. Sans doute, tous vos chrétiens ne pourront pas avoir la sainte messe le dimanche pendant la retraite; mais il faudrait que quelqu'un fût à la portée de répondre aux cas imprévus et laisser, le moins possible, les religieuses seules, surtout dans les missions sauvages.

Nous prions, en outre, nos dignes religieuses et nos chers Frères convers de s'entendre avec leur confesseur et supérieur, pour faire au moins une neuvaine de communions pour le nouvel élu, que nous pourrions appeler très justement le *sacrifié*. Nous vous demandons à tous, nos très chers frères, de joindre aussi vos prières aux nôtres et de faire prier vos petits enfants en faveur de celui qui devra plus que jamais se sacrifier pour le salut de vos âmes. Pour nous, prêtres, l'octave de la Pentecôte précédant immédiatement notre grande solennité, nous ne croyons pas devoir prescrire une oraison nouvelle à la sainte messe, mais tous nous nous ferons un devoir de nous souvenir au saint autel, et cela chaque jour à partir de la réception de cette lettre, de celui qui, malgré ses craintes et ses répugnances, que l'obéissance seule lui a fait surmonter, s'est vu élever aux honneurs

de l'épiscopat, afin que le Souverain Seigneur et Roi des Apôtres lui rende le fardeau doux et suave, et lui donne force et courage suivant les besoins de sa nouvelle position.

Et sera la présente circulaire lue, autant que possible, le dimanche qui en suivra la réception ou un des dimanches qui précéderont la consécration, dans toutes les églises ou chapelles, ou tout autre lieu où se fait l'office public. Si l'on ne peut la lire ni la traduire, on s'efforcera au moins de faire comprendre aux fidèles l'importance de la solennité qui doit avoir lieu, et notre désir est qu'ils unissent leurs prières aux nôtres. Dans l'espérance de vous voir aussi nombreux que possible à cette importante cérémonie, nous vous bénissons avec toute l'affection possible.

Donné à Saint-Boniface où nous sommes venu dans l'espérance d'y rencontrer le Délégué apostolique et de nous entendre, pour cette cérémonie, avec notre révérendissime Métropolitain et plusieurs de ses révérendissimes Suffragants, le 15 de mai 1897.

† Vital, J., O. M. I.,
Évêque de Saint-Albert.

Voici, d'après *la Semaine religieuse* de Laval, quelques détails sur la cérémonie du sacre :

Ordinairement, quand on fait la description d'une fête, on parle du soleil radieux qui vient éclairer ce beau jour et qui semble, lui aussi, prendre part à la joie commune.

On ne peut pas en dire autant pour notre fête, car une pluie battante est tombée pendant deux jours et demi. Quel temps affreux ! On comptait sur une multitude, et on se demandait comment la pauvre église de Saint-Albert, qu'on honore du titre de cathédrale, aurait

pu contenir tout ce monde. Elle était remplie, mais tout le monde était logé, car le mauvais temps avait arrêté cette foule qui avait fait le projet de venir au sacre, cérémonie inconnue dans ce pays.

Comme il pleuvait continuellement, il a été impossible de faire des décorations à l'extérieur ; celles de l'intérieur étaient bien réussies ; jamais la pauvre cathédrale de Saint-Albert n'avait revêtu semblable parure ; les draperies aux couleurs françaises dominaient.

Assistaient au sacre : Mgr Langevin, archevêque de Saint-Boniface ; Mgr Grandin, évêque de Saint-Albert ; Mgr Durieu, évêque de Westminster, dans la Colombie, et Mgr Clut, évêque auxiliaire dans le Mackenzie.

On comptait trente-cinq prêtres du diocèse et cinq autres venus de divers endroits, savoir le R. P. Lejeune, provincial, résidant à Montréal ; le R. P. Lacase, l'apôtre du Labrador, qui nous avait prêché la retraite, puis trois autres accompagnant chacun son évêque. Les Frères convers étaient au nombre de dix-neuf ; puis il y avait quarante religieuses de différents ordres. Il ne manquait que quatre Pères ; il en fallait bien pour garder aux extrémités du diocèse. Quelques chefs sauvages avaient été invités. Étaient présents : Peau-de-Belette, le chef des Cris de la Montagne-d'Ours, avec trois conseillers, un chef assiniboine et un autre chef cri. Le Corbeau-Rouge, chef pied-noir, de la résidence où était Mgr Legal, a été retenu par la maladie.

La cérémonie commença à 9 heures et se termina à midi. L'évêque consécrateur était Mgr Grandin, assisté de Mgr Durieu et de Mgr Clut. Mgr Langevin était au trône ; Sa Grandeur a donné le sermon.

Après la cérémonie, le dîner eut lieu dans la salle d'école, qui était très bien décorée ; il dura environ une demi-heure. Ici, les repas de gala sont bien simples : un

ou deux plats des plus modestes, puis de l'eau pour breuvage. Aussi ne lève-t-on pas son verre aux toasts à Saint-Albert, et pour cause ; car les verres ne contiennent jamais que de l'eau claire. Le vin est rigoureusement et parcimonieusement réservé pour la sainte messe.

Mgr Legal demanda qu'on voulût bien lui permettre de remercier l'évêque consécrateur et ceux qui l'avaient assisté. Il rappela qu'il y a trente ans, il lui avait été donné de rencontrer Mgr Grandin ; que, dès lors, le désir de venir travailler dans ses Missions avait persévéré ; que la vénération conçue pour Sa Grandeur n'avait fait que grandir depuis qu'il l'avait vue de plus près. « Je n'aspirais, dit-il, qu'à travailler dans le coin le plus obscur du diocèse, mais la voix de Monseigneur, à qui les infirmités et les souffrances rendaient le fardeau de plus en plus pesant, ayant fait appel à mon dévouement, je ne pouvais rester sourd à cette voix et je devais lui dire que ce dévouement, il l'avait tout entier. »

Il commenta ensuite ce passage de la Bible où le prophète Élie, sur le point d'être enlevé au ciel, veut prendre congé de son fidèle disciple : « Celui-ci, sachant ce qui doit arriver, s'attache de plus en plus à son maître, et, quand ce dernier lui dit : « Restez ici, car le Seigneur veut que j'aille jusqu'à Béthel ou Jéricho, » Élisée répond par trois fois : « Je ne me séparerai pas de vous. » Enfin, quand pourtant Élie doit être enlevé à son disciple, il lui demande quelle faveur il désire. Élisée lui répond : « Que votre double esprit repose sur moi. » Je n'ai pas voulu trouver ici une analogie, ajoute Mgr Legal, mais un contraste. Monseigneur n'est pas sur le point de nous quitter, et même le secours qu'il vient de se donner permet d'espérer que nous le conserverons encore longtemps. Que, pendant de longues années, il

me soit donné de profiter de ses conseils, de sa sagesse, de son expérience, de m'édifier au spectacle de ses vertus et de m'inspirer entièrement de son esprit! Lorsque je parcourrai ce diocèse, si on pouvait dire : « C'est encore l'esprit de notre évêque qui agit en celui qu'il nous envoie, » je m'estimerai bien heureux.

« Mes remerciements à notre vaillant métropolitain qui défend avec tant de courage, d'ardeur et de générosité, les intérêts sacrés de notre foi injustement méconnus (1);

« A Monseigneur de Westminster, que j'ai déjà rencontré sur les plages de l'océan Pacifique, au milieu de ses bons sauvages chrétiens où il m'avait paru comme le type du missionnaire et du patriarche ;

« A Monseigneur d'Érindel (Mgr Clut) qui nous vient, lui aussi, avec une couronne tressée de travaux nombreux, de pénibles souffrances de toutes sortes et de privations de tout genre, dans un pays et sous un climat inhospitalier où les privations sont le pain quotidien du missionnaire ;

« Merci à vous tous d'avoir bien voulu vous arracher à de multiples occupations, parcourir de longues distances, vous soumettre à de dures fatigues pour être présents à cette cérémonie. C'est pour moi un honneur dont le souvenir restera toujours gravé profondément dans mon cœur. »

Mgr Grandin prit alors la parole pour répondre à son coadjuteur :

« Vous me témoignez le désir, bien cher Seigneur, de recevoir mon esprit; je vous ai donné bien mieux et

(1) En ce moment, la franc-maçonnerie fait une guerre à outrance à nos écoles catholiques que défendent si vaillamment les évêques à la tête desquels se trouve Mgr Langevin, archevêque de Saint-Boniface.

beaucoup plus, puisque vous avez reçu par mon ministère l'esprit de Dieu. J'ai été sacré par Mgr de Mazenod qui a été dans l'Église un grand et saint évêque ; mais il a été plus que cela pour nous : c'est le Fondateur de notre famille religieuse; il a imposé les mains à bon nombre d'évêques : je suis son Benjamin. Tout m'est venu par ses mains, depuis la tonsure jusqu'à la consécration épiscopale; puissé-je vous avoir donné son double esprit, esprit épiscopal et esprit religieux! Ses frères dans l'épiscopat le regardaient comme un saint, comme un modèle accompli, et lui-même me disait, peu de temps avant de m'imposer les mains pour la dernière fois : « Je me suis « efforcé d'être un bon évêque et je n'ai pas cessé pour « cela d'être moins bon Oblat. » Il pouvait sans orgueil me tenir ce langage. Soyons les fils de notre Père et nous serons de saints évêques et de non moins saints Oblats.

« Sans prétendre être prophète, jugeant seulement d'après les apparences, je viens vous dire à vous, Monseigneur de Pogla, à vous mon frère, à vous mon fils, à vous mon ami : Vous aurez de rudes et terribles combats à soutenir, mais je puis ajouter : Ne craignez rien, Dieu est avec vous. Vous avez pour devise : *In nomine Domini ;* avancez, cher Seigneur, combattez les bons combats. Vous avez un bon maître qui combat dès le commencement et qui ne connaît que la victoire. Courage donc, cher Seigneur, et... *ad multos annos.* »

... Enfin, pour terminer, Peau-de-Belette fait entendre quelques mots. Au nom des autres chefs, il remercie de l'aimable invitation qu'on leur a faite; ils sont émerveillés de la cérémonie à laquelle ils viennent d'assister. Il dit que sa famille a toujours été catholique.

« Lorsque j'étais tout enfant, mon père, dit-il, faisait la chasse dans les montagnes Rocheuses ; ayant appris qu'un prêtre allait arriver à Edmonton, il partit pour

venir le voir, mais arrivé en cette place, il apprit que ce n'était pas un vrai prêtre, mais un ministre protestant ; que, certainement, l'année prochaine, il allait arriver un prêtre catholique. Mon père retourna aux montagnes Rocheuses, et, l'année suivante, il amena toute sa famille à Edmonton, où M. Thibaud nous baptisa tous. Depuis ce temps, je suis resté fidèle à la religion. »

Le soir, séance à l'école des Sœurs ; les enfants ont adressé des compliments à Mgr Legal et ont joué quelques petites pièces bien réussies...

NOUVELLES DIVERSES

Le R. P. Augier, Cassien, Visiteur général de Ceylan et d'Australie, a dû s'embarquer à Colombo le 29 août, pour rentrer en France.

— Le scolasticat d'Allemagne s'est installé dans sa nouvelle résidence. C'est une partie seulement des bâtiments que doit comprendre l'édifice. Cette inauguration a eu lieu le 15 août, par une cérémonie de dix oblations perpétuelles. La fête était présidée par le R. P. Tatin, Assistant général. Il remplaçait le chef de la famille, retenu à Paris pour son état de santé.

— Le deuil causé dans la Sainte-Famille par la mort de la T. R. Mère Marie-Raphaël Tignet, a pris fin, le 8 juillet, par la nomination de la T. R. Mère Marie-de-la-Nativité Lionnet. La T. R. Mère Lionnet a été portée à ce poste par le Conseil de Marie, à l'unanimité des suffrages. Cette élection a répandu une grande joie parmi les membres de l'Association. La nouvelle directrice était désignée d'avance par ses talents et ses vertus, et par les services rendus à la Sainte-Famille durant de longues années, soit à Bordeaux, soit à Royaumont.

MISSIONS

DE LA CONGREGATION

DES OBLATS DE MARIE IMMACULEE

N° 140. — Décembre 1897

R. I. P.

Nos Pères et Frères ont appris en son temps la douloureuse épreuve qui vient de frapper notre famille religieuse. Notre douleur a eu sa consolation dans les grâces de sanctification et de paix dont Notre-Seigneur a comblé les derniers jours de notre bien-aimé Père général. Ce n'est point ici le lieu de raconter longuement cette fin, ni cette vie. Après avoir déposé un souvenir ému et un suprême hommage de piété filiale sur la tombe de notre Père, les *Missions* n'ont qu'à retracer, en quelques traits, la carrière et la figure du troisième Supérieur général de la Congrégation.

LE T. R. PÈRE LOUIS SOULLIER

Né à Meymac, dans la Corrèze, le 26 mars 1826, Jean-Baptiste-Louis Soullier fut le second fils d'une famille de huit enfants : cinq garçons et trois filles. Trois lui survivent : M. le chanoine Soullier, secrétaire général de l'évêché de Tulle; M. Soullier, pharmacien à Lubersac, et la sœur Louise-Marie, de la Sainte-Famille de Bordeaux, directrice de l'école des filles de Mériel (1) :

Au dire de M. le chanoine Soullier, Louis manifesta d'abord peu de goût pour l'étude, mais plutôt, grâce à l'exubérance de sa nature, beaucoup de dispositions « pour les courses, les jeux et les amusements ». Ce qui prouve une fois de plus que la turbulence du premier âge n'est pas toujours l'augure d'une vie dissipée. Le futur Général va le montrer bientôt. Entré à douze ans au petit séminaire de Servières, ses talents et son application s'y développent tellement, qu'il arrive à la première place. Il la dispute, en quatrième et en troisième, à un condisciple doué, lui aussi, de qualités brillantes, et qui devait, un jour, devenir ministre, M. Brunet.

L'on travaillait ferme à Servières, et le pays lui-même se prêtait au sérieux de la formation. « C'est dans un vieux château qui avait appartenu à la famille de Noailles, dans un site sauvage, sans voies de communication, presque séparé du reste du monde, sur un pic dominant les profonds ravins de la Dordogne, que nous avons passé, écrit M. le chanoine Soullier, les plus belles années

(1) Elle recevait les palmes académiques le jour même où son frère expirait. Il y a deux ou trois ans, elle avait été décorée d'une médaille de sauvetage.

de notre jeunesse. Ce lieu était très favorable aux études : les vacances de Pâques et les congés extraordinaires y étaient inconnus ; on travaillait constamment et sans interruption pendant dix mois. »

L'enseignement des belles-lettres y était confié à des humanistes distingués et délicats, dont l'un, auteur d'ouvrages littéraires très estimés, M. le chanoine Verniolles, vit encore dans son cher séminaire.

Sa philosophie terminée, Louis Soullier voulut passer son baccalauréat. C'était le temps du monopole universitaire, et les établissements ecclésiastiques ne pouvaient point présenter de candidats aux diplômes officiels. Louis ne se découragea point, se prépara tout seul dans sa famille, « et fut reçu d'emblée » à la Faculté de Limoges.

Le nouveau bachelier rentra au grand séminaire de Tulle pour y commencer ses études théologiques. Il en suivait le cours ordinaire lorsque, en 1848, se présenta le P. Léonard, missionnaire oblat de l'Amérique du Nord. C'était un apôtre de grand courage, d'humeur joviale, d'une parole pittoresque, d'une nature sympathique, séduisante même par sa cordiale bonhomie. Il faisait alors, dans les grands séminaires, une tournée qui peuplait le noviciat de sa Congrégation. A Tulle, le premier fruit de son apostolat fut la conquête de l'abbé Louis Soullier.

L'aspirant missionnaire entra peu après au noviciat de Notre-Dame de l'Osier (Isère). Sa probation terminée, et ses vœux prononcés le 17 février 1849, il acheva de se préparer au sacerdoce auprès du fondateur de sa Congrégation, Mgr de Mazenod, évêque de Marseille. Le 25 mai de l'année suivante, le jeune profès recevait la prêtrise des mains du vénérable évêque.

Destiné d'abord au ministère des missions de France,

il s'y dépensa avec zèle et y obtint de beaux résultats. Il parlait, nous disent des contemporains, avec l'autorité d'un envoyé de Dieu. La dignité de son caractère et de sa parole, l'esprit profondément surnaturel de ses actes et de sa direction, inspiraient au clergé et aux fidèles l'estime et la confiance.

C'est comme membre de la communauté de Nancy qu'il inaugura cette vie apostolique. Il eut, dès cette époque, l'honneur et la joie de concourir au relèvement du sanctuaire de Notre-Dame de Sion, l'antique patronne de la Lorraine.

Ces débuts ne tardèrent pas à le faire distinguer. On remarqua la maturité précoce de son esprit, la rectitude de son jugement, la pondération de son caractère; et, après deux ou trois ans, malgré sa jeunesse, il fut nommé Supérieur de la maison de Limoges. Il avait gagné, dans la ville et dans le diocèse, la bienveillance et le respect de tous, lorsqu'il revint à Nancy, en 1855, comme Supérieur de cette maison, à laquelle se rattachait aussi la résidence de Notre-Dame de Sion.

Sans négliger l'œuvre des missions en Lorraine, il eut à cœur surtout le relèvement du sanctuaire de Notre-Dame. Il seconda de tout son pouvoir le projet, formé par ses missionnaires, d'ériger, sur la colline de Sion, la magnifique tour où se dresse aujourd'hui cette statue de la Vierge, dont les mains semblent envoyer au loin leurs bénédictions. Pour la réalisation de ce projet, le jeune Supérieur rédigea un rapport remarquable, publié textuellement par Mgr Menjeaud, évêque de Nancy, à la suite d'une lettre pastorale.

Ces faits, et d'autres semblables, accrurent la confiance des Supérieurs en la sagesse du P. Soullier. Dès 1858, à trente-deux ans, il devient fondateur. Il établit d'abord la communauté de Saint-Jean, à Autun, et l'évêque de

cette ville s'empresse d'écrire à Mgr de Mazenod, pour le remercier d'avoir donné au diocèse un Supérieur si digne. Deux ans plus tard, nouvelle fondation dans la ville d'Angers.

Après une année seulement passée en Anjou, le P. Soullier est nommé vice-provincial de la province du Nord ; il reçoit en même temps une mission qui exige de spéciales qualités de prudence et de tact. Depuis trois ans, le Fondateur des Oblats, Mgr de Mazenod, et celui de l'Association de la Sainte-Famille de Bordeaux, le saint M. Noailles, avaient, par l'intermédiaire de Mgr Guibert, alors archevêque de Tours, et du cardinal Donnet, archevêque de Bordeaux, et avec les encouragements d'une grande partie de l'épiscopat français, affilié leurs familles religieuses. A la disparition de l'abbé Noailles, sa succession devait passer au Supérieur général des Oblats, lequel, de son côté, devait se faire représenter, auprès de la Sainte-Famille de Bordeaux, par un pro-directeur. Les deux Fondateurs étaient morts l'un et l'autre en 1861, le premier pro-directeur venait de les suivre dans la tombe ; le P. Soullier fut alors appelé à ce poste. Il y déploya ses dons d'administrateur, et son action y fut discrète, mais fructueuse.

Six ans plus tard, en 1867, il entrait dans les conseils de l'administration comme premier assistant du Supérieur général.

Ce fut la partie la plus active de sa longue carrière. En y ajoutant les cinq années de son généralat, il devait demeurer trente ans au service des mêmes intérêts. Son influence y fut très considérable. Elle se manifesta par des visites renouvelées dans presque toutes les Missions de sa société, en France, en Europe, en Afrique, en Asie, en Amérique.

Ces visites produisaient le plus grand bien. Il y était

admirablement servi par sa mémoire étonnante des hommes et des choses, par l'observation pénétrante et prompte de son esprit naturellement investigateur. Le prestige de son autorité, relevé encore par sa belle taille et la dignité de sa démarche, était adouci par sa bonté simple et accueillante. On lui obéissait d'autant mieux qu'on le savait préoccupé uniquement des intérêts de l'Église, de la propagation de la foi, et du bien de ses Frères.

Les fruits de ces visites se continuaient par une vaste correspondance dont le recueil formerait un ensemble magistral. Tous les sujets d'administration ou de direction y sont traités : sans prétention ni emphase ; brièvement et à fond, mais avec clarté ; dans une langue digne de nos meilleurs écrivains, nourrie et sobre, dont chaque phrase est pleine, dont chaque mot remplit sa place, sans répétition ni épithètes superflues.

Les grandes qualités du T. R. Père Soullier ne restèrent pas cachées au sein de sa Congrégation. Son ancien condisciple, M. Brunet, devenu ministre, se souvint de leurs joutes littéraires, et pour témoigner à son rival d'autrefois son estime et son affection, il lui offrit à deux reprises l'épiscopat. Le Père Soullier eût assurément fait un grand évêque, et on l'eût placé sans doute, par parenté d'âme, à côté de son frère en religion, le cardinal Guibert, qui avait d'ailleurs pour lui la plus haute estime. Le religieux missionnaire préféra demeurer dans la modestie de sa vocation première ; mais lorsque ses voyages et ses fonctions l'eurent mis en contact avec la plus grande partie des évêques français de ces quarante dernières années, comme aussi avec de nombreux évêques du monde entier et avec la cour de Rome elle-même, l'on peut dire que partout il avait su conquérir l'estime et la sympathie.

Son généralat fut la continuation de ses travaux antérieurs, mais avec le poids de la responsabilité suprême; avec plus de vigilance encore pour l'observance de la Règle, avec plus de dévouement, s'il était possible, pour le développement des œuvres. Durant quatre années trop courtes, il accrut le nombre des maisons de sa société, établit un nouveau noviciat en France, dans cette maison d'Angers qu'il avait fondée jadis, un autre en Espagne, un troisième en Belgique; il constitua la province d'Allemagne, et enfin deux maisons en Australie.

Il voulut aussi visiter de nouveau les provinces et les vicariats de sa Congrégation aux États-Unis et au Canada. C'était la première fois qu'un Supérieur général des Oblats visitait ces missions. Ce fut un véritable triomphe pour l'Église catholique et ses modestes missionnaires. Outre le Canada et une partie des États-Unis, le visiteur parcourut ce vaste Nord-Ouest canadien, où, en cinquante années, le zèle de ses frères a su créer une province ecclésiastique de cinq diocèses. Tous les évêques et la grande majorité du clergé y étaient alors pour le Père Soullier des frères ou des fils. Sur différents points, ils organisèrent d'importantes réunions de sauvages, et la vue de la *grande robe noire*, comme disaient les Indiens, frappa vivement l'imagination de ces peuplades.

Revenu d'Amérique, le Supérieur Général visita de nouveau ses œuvres d'Europe, et trois ans plus tard la maladie l'arrêta. Il la traînait depuis plusieurs mois avec lui; elle ne le terrassa qu'à la fin, et il ne fut alité que près de trois semaines.

Tout entier à son ministère d'apostolat et de direction religieuse, il s'était peu livré au mouvement extérieur de la vie contemporaine. Il l'observait cependant, et il aima toujours à se rendre compte de l'état des esprits,

comme de tout. Il se mêla indirectement aux affaires publiques, lorsqu'il fit partie du comité de religieux qui prépara les communautés aux expulsions. Déterminant une même ligne de conduite pour tous, cette assemblée contribua, comme le disait le P. Soullier lui-même, à donner, aux victimes de la persécution, cette dignité et cette uniformité d'attitude qui imposèrent le respect.

A part cette exception, il s'en tint à peu près exclusivement à ses œuvres intérieures. Il était, nous l'avons dit, de l'école du cardinal Guibert, bien qu'avec une activité plus étendue. S'il aimait l'action, il n'aimait point le tapage. C'était un homme de raison plus que de sentiment. Les beaux entraînements et l'ardeur impétueuse de certains le laissaient quelque peu sceptique. Il avait vu trop de congrès et entendu ou lu trop de discours. Il comptait avant tout sur l'assistance du ciel, sur l'influence d'un zèle vraiment sacerdotal, sur l'action lente mais profonde des œuvres paroissiales, et il croyait que prêtres, religieux, laïques, devaient surtout porter de ce côté leur énergie et leur dévouement. En somme, n'est-ce pas là notre meilleure force? — Il visait aux effets plus qu'aux paroles ou aux attitudes, et quant à la politique, s'il tenait à la suivre, il avait pour elle le plus parfait dédain. « Cela fait pitié, disait-il parfois, cela fait compassion. Il n'y a là rien de grand. »

Avons-nous besoin d'ajouter que, donnant aux siens l'exemple de la discipline et de l'obéissance, il se rendait de tout cœur, non pas seulement aux ordres ou aux conseils, mais aux moindres désirs du Souverain Pontife. Il vénérait le Siège apostolique, et nulle part il ne trouva plus de force ni de consolation que dans les conseils et les encouragements de Léon XIII. Il attribuait les fruits de son gouvernement religieux et du zèle de ses missionnaires à la bénédiction du Vicaire de Jésus-

Christ. Aussi, combien son émotion fut touchante lorsqu'il reçut, sur son lit d'agonie, la bénédiction apostolique!

Cette vénération était pour lui l'une des formes de la religion et l'une des vertus sacerdotales qu'il s'appliquait à développer en lui. Il fut, en effet, éminemment prêtre, et il en eut la marque, qui est l'esprit de piété et de zèle : le zèle d'un grand cœur, pour le règne de Dieu dans les âmes et la diffusion de l'Évangile ; une piété simple, mais profonde et qui pénétra toute sa vie, de telle sorte que son existence entière fut un continuel hommage rendu à Dieu. Son activité trouvait là son principe, et aussi sa limite, car jamais les travaux extérieurs ne lui ravirent le recueillement, ni ne lui firent sacrifier ses devoirs de prière ou de méditation. Il resta toujours homme de Dieu. Il y paraissait dans son commerce et dans ses conversations. Non pas qu'il fît de ces dernières des conférences spirituelles et qu'il ne sût trouver ou procurer aux autres, par le charme de ses récits, le pittoresque de ses anecdotes, l'humour de ses réflexions, le délassement nécessaire. Il posséda un sens exquis de ce qui convient. Aussi conserva-t-il toujours ce qui fut le caractère de sa vie : une dignité simple et une distinction naturelle.

Ses relations étaient aisées, son abord était facile, et alors même que les devoirs de sa charge lui imposaient la sévérité, il savait faire sentir une tendresse paternelle, prête à devenir de la miséricorde et de l'indulgence. Il avait à l'occasion des délicatesses touchantes pour les plus humbles. Lorsqu'il s'occupait du plus modeste des frères convers, il semblait n'avoir pas d'autre sollicitude que celle-là, et il se prêtait avec complaisance à toutes les questions.

Cette bonté passait dans son autorité ; son comman-

dement était doux, bien que ferme, et s'il n'y avait pas, d'habitude, à revenir sur les décisions prises, il savait les adoucir au besoin par le tact, par l'affection, même par une diplomatie de bon aloi, et toujours par des considérations surnaturelles. Du reste, il pesait tout d'avance et ne prenait une mesure qu'après l'avoir mûrie, sachant, par sa patience, faire entrer l'action du temps dans ses combinaisons. Ses habitudes de réflexion se manifestaient bien lorsqu'il dictait ses lettres. Il allait lentement, mais d'un premier jet, sans se reprendre, et sans obliger le secrétaire à une seule rature.

En un mot, il y eut dans ses facultés un ensemble rare de souplesse et d'énergie, d'activité et de calme. Il fit des œuvres multiples, il fut toujours posé. Malgré ses voyages et ses préoccupations, il sut assez retenir son âme au dedans de lui-même pour se donner une vie intérieure aussi intense que sa vie extérieure paraissait répandue, et il allia merveilleusement la prière à l'action. Son secret fut de se tenir uni à Dieu comme à son centre.

C'est pourquoi il accueillit la mort, comme il avait accepté les travaux et les épreuves de la vie, en disant : *Dominus est!* C'est le Seigneur! Il s'acquitta de cette tâche suprême, comme de toutes, avec la même conscience de remplir un devoir et d'édifier sa double famille religieuse, avec la même dignité sereine.

Nous ne saurions mieux dire ici que son vénérable directeur spirituel : « Dès qu'on lui eut annoncé qu'il fallait songer à la mort, notre Bon Père Général se para en quelque sorte de sa dignité habituelle aux grandes circonstances et attendit silencieux et recueilli l'inexorable visiteuse. Il m'a paru à la fois simple et grand durant tout le cours de sa maladie. Simple comme un enfant vis-à-vis de ceux qui lui prodiguaient ses soins,

ne refusant rien, acceptant tout, disant toujours : *comme vous voudrez;* il était aussi magnanime dans la souffrance et les exigences du mal. » Le vénéré malade reçut en pleine connaissance les secours de l'Église. A ce moment suprême, il s'humilia devant ses enfants réunis, et, avec des accents qui nous arrachaient des larmes, il implora le pardon et l'assistance de Dieu. Il garda son intelligence jusqu'à la fin. La maladie fit lentement l'œuvre de mort, mais sans souffrances aiguës, et l'agonie fut douce. Au matin du 3 octobre, cette belle âme s'exhala sans violence en poussant trois soupirs que recueillait Notre-Dame du Rosaire. Le mourant était missionnaire Oblat de Marie; sa parole et sa plume avaient fait aimer la Très Sainte Vierge : cette bonne Mère le lui rendait à cette heure.

Les funérailles eurent le caractère qui convenait à l'humble religieux et au missionnaire des pauvres. Elles furent solennelles dans leur simplicité, et d'une piété recueillie. Célébrées le 5 octobre, elles furent présidées par Son Éminence le cardinal Richard. Mgr Balaïn était accouru, malgré les fatigues d'une nuit de voyage. Dans l'assistance d'élite qui remplissait notre chapelle, on remarquait cinq généraux de congrégations et des représentants des diverses sociétés religieuses. La maîtrise du Sacré-Cœur exécuta avec piété et goût les chants liturgiques et pourvut aussi, par ses enfants de chœur, au service de l'autel.

Un long cortège de Pères, de Sœurs, de fidèles accompagna la dépouille de notre Père à notre caveau de famille, au cimetière Montmartre. L'ouvrier infatigable y repose maintenant dans la paix du Seigneur.

M. Devès, o. m. i.

MISSIONS ETRANGÈRES

POUILLEUX ET FOSSOYEUR

OU

SOUVENIR DE LA CONSÉCRATION ÉPISCOPALE DE Mgr ÉMILE LEGAL

Évêque de Pogla et coadjuteur de Saint-Albert

Par le R. P. H. Leduc.

Au Très Révérend Père Supérieur général.

Edmonton, 15 août 1897.

Pour obéir à la demande qui m'a été faite par S. Gr. Mgr Grandin et par son conseil, j'ai entrepris de grand cœur le travail ci-joint, que j'ai le plaisir et l'honneur de vous adresser.

Il est bien imparfait, sans doute, mais vous le recevrez avec une charitable indulgence. Puisse-t-il vous être agréable et contribuer à intéresser un peu le lecteur, quel qu'il soit, à nos chères missions de Saint-Albert, dans ces immenses territoires du Nord-Ouest canadien.

I. NOMINATION DE Mgr LEGAL, ÉVÊQUE DE POGLA ET COADJUTEUR DE SAINT-ALBERT.

Le R. P. Leduc cite d'abord le mandement par lequel le vénérable *évêque pouilleux*, de Louis Veuillot, annonce à son diocèse la nomination et la consécration de *l'évêque fossoyeur*, un titre dont on verra la signification. Nous avons déjà reproduit les touchantes pages de Mgr Grandin. Nous n'y reviendrons pas.

II. PRÉPARATION AU SACRE.

Depuis le jeudi 10 juin, tout le clergé régulier et séculier du diocèse de Saint-Albert est plongé dans les saints exercices de la retraite annuelle à laquelle prennent part plus de trois cents Oblats de Marie-Immaculée et quatre prêtres séculiers.

On voit à leur tête le vénérable évêque de Saint-Albert, Mgr GRANDIN. Malgré son état de souffrance continuelle, il donne à tous l'exemple de l'humilité, de la piété et de la régularité la plus parfaite. Pendant ces jours bénis, il s'oublie lui-même pour diriger, consoler, encourager ses prêtres et ses frères en religion. Il prie avec ferveur pour celui que l'Esprit Saint a choisi pour être le bâton de sa vieillesse et sa grande consolation pendant les dernières années de sa longue carrière épiscopale.

Mgr Legal, évêque élu de Pogla, coadjuteur de Saint-Albert, est là aussi se préparant, dans le silence et la prière, à recevoir bientôt la plénitude du sacerdoce des mains de Mgr GRANDIN lui-même.

Avec une charmante simplicité, une franchise toute apostolique, une toute cordiale charité fraternelle, le R. P. LACASSE, prédicateur de la retraite, rompt, trois fois par jour à son sympathique auditoire, le pain de la parole de Dieu.

Mais, laissons un instant les heureux retraitants jouir, pendant ces jours bénis, des grâces de choix que le cœur de Jésus leur répartit si généreusement. Pour nous, retournons à Edmonton y faire les offices de Marthe. Dieu le veut, que sa sainte volonté soit faite !

III. ARRIVÉE DES INVITÉS A EDMONTON.

Nous sommes au lundi 14 juin. Toute notre chère population catholique est sur pied. Drapeaux et oriflammes flottent au gré du vent sur tous nos établissements religieux et sur les habitations privées de nos braves chrétiens. La musique instrumentale de la ville d'Edmonton est réunie sur les rives de notre belle Saskatchewan, et les dames catholiques de la ville ont voulu préparer un véritable banquet à la résidence des RR. PP. Oblats, pour les nobles visiteurs impatiemment attendus.

Sur la ligne du chemin de fer de Calgary à Edmonton, la locomotive dévore l'espace, elle approche, elle arrive et nous saluons leurs Grandeurs Mgr Langevin, archevêque de Saint-Boniface, et Mgr Durieu, évêque de New-Westminster. Ils sont accompagnés du R. P. Lefebvre, Oblat de Marie Immaculée, provincial du Canada, du R. M. l'abbé Messier, curé de la cathédrale de Saint-Boniface, du R. P. Lacombe, le guide émérite de toutes les grandes excursions religieuses sur le Pacifique canadien.

Des députations de nos excellentes religieuses, auxiliaires si dévouées de nos œuvres de zèle et de charité dans le diocèse de Saint-Albert, viennent aussi prendre part à la grande fête de jeudi. Mentionnons d'abord les bonnes Sœurs de Charité de Nicolet. N'ont-elles pas droit aujourd'hui à la place d'honneur ? Depuis longtemps déjà elles travaillent sans compter, à la conversion des Pieds-Noirs, qu'elles gagnent à la foi par leur admirable charité, dans l'hôpital sauvage de la réserve des Gens du Sang. Depuis cinq ans, elles donnent le plus dévoué concours au zèle du missionnaire Oblat de Marie Immaculée, qu'elles ont appris à estimer, vénérer comme un apôtre. Et n'est-ce pas ce missionnaire des sauvages, humble, modeste, caché aux yeux du monde, que le Saint-

Esprit a été choisir pour l'élever à la dignité de prince de l'Église ? N'est-ce pas ce missionnaire encore qui, le matin même du jour où il apprenait son élévation à l'épiscopat, avait enseveli de ses propres mains le cadavre d'un pauvre sauvage, dont il avait fabriqué lui-même le modeste cercueil et creusé la fosse ?

A vous, mes Sœurs, la première place aujourd'hui. Vous pouvez être fières de votre Père et présenter à Mgr Legal l'anneau symbolique de son union avec l'Église confiée à sa sollicitude pastorale.

Vous aussi, bonnes Sœurs de Charité, dites *Sœurs grises de Montréal*, vous les premières à la peine dans ces Missions du Manitoba et de l'immense Nord-Ouest Canadien ; fidèles Compagnes de Jésus, religieuses modèles, si dignes du beau nom que vous portez ; excellentes Sœurs de l'Assomption, les plus récemment établies dans ces pauvres et tant aimées Missions, mais ne le cédant en rien à vos devancières en fait de zèle et de dévouement, venez à la consécration épiscopale de votre bien cher et bien-aimé Père Mgr l'évêque de Pogla, toutes vous avez droit à sa première bénédiction.

Cependant des voitures nombreuses ont été mises à notre disposition par nos chers catholiques. Canadiens et Irlandais rivalisent de bonne volonté et d'empressement pour transporter nos illustres voyageurs de la gare à notre résidence.

La Saskatchewan est bientôt franchie sur un bac primitif et légendaire, qui doit être enfin remplacé par un superbe pont que le gouvernement fait construire. Escortés par la musique instrumentale, qui exécute avec entrain ses plus beaux airs de fête, nous arrivons à notre petite église en planches, provisoire et modeste au plus haut degré, j'aurais dû dire provisoire en permanence; car, depuis quinze ans que dure ce provisoire, les ressources

absolument nécessaires pour le faire cesser ont fait et font encore défaut. Pourtant, je ne voudrais pas mourir avant d'avoir bâti ici une église au moins convenable.

Mon ambition est de bâtir quelque chose de bien et de solide, en rapport avec les besoins de notre population et de l'importance que prend cette nouvelle ville d'Edmonton. Je souffre trop de voir les ministres de l'erreur se glorifier de leurs temples hérétiques, auxquels ils peuvent avec dédain comparer notre pauvre bicoque catholique. Il est vrai que, depuis quelques mois, ce dédain se change en véritable stupéfaction. Ils ne peuvent comprendre comment nous avons pu bâtir le beau couvent des Fidèles Compagnes de Jésus, le vaste et superbe hôpital des Sœurs de Charité, notre trop petite mais bien convenable résidence. Bientôt, se disent-ils, ces missionnaires catholiques vont, sans doute, construire une église qui relèguera bien loin les nôtres à l'arrière-plan. Je l'espère et le désire de tout mon cœur. Mais, que faire, quand nos établissements de charité et d'éducation sont déjà grevés de plus de 150000 francs de dettes !

Sans plus d'explications inutiles, je m'adresse donc à toutes les âmes pieuses et dévouées qui liront ces lignes et je les supplie de m'envoyer leur obole. Ma constitution, ruinée après trente-trois années de mission, ne me permet pas d'espérer de fournir maintenant une bien longue carrière. Que je voie, avant de mourir, cette nouvelle église projetée, ouverte au culte divin, le 8 décembre 1899, trente-cinquième anniversaire de ma première messe et j'entonne de grand cœur mon *Nunc dimittis*.

Mais je reviens à nos vénérables visiteurs, que j'ai laissés tout à l'heure, sans trop de façon, à la porte de mon église, toujours obstinément provisoire. On dirait que j'ai eu honte de les y introduire. Tout y est pauvre et

plus que modeste, c'est vrai, mais tout y est digne et convenable. Les Sœurs Fidèles Compagnes de Jésus en ont la charge, inutile de chercher une autre explication de l'ordre et de l'exquise propreté qui y règne. L'autel est paré comme aux plus grands jours de fête, les fidèles de toute langue et de toute nationalité remplissent l'édifice, le chœur entonne l'*Ecce sacerdos magnus*, pendant que NN. SS. les évêques vont s'agenouiller aux prie-Dieu qui leur ont été préparés. Puis deux représentants de notre population catholique de langues française et anglaise d'Edmonton, MM. Geo. Roy et N. D. Beck, présentent chacun une adresse dans leurs langues respectives :

A Sa Grandeur Monseigneur L.-P. Adélard Langevin, archevêque de Saint-Boniface.

MONSEIGNEUR,

Votre arrivée dans cette partie éloignée de votre province ecclésiastique remplit d'allégresse le cœur de tous les paroissiens de Saint-Joachim d'Edmonton. Aussi toute la population catholique de cette ville se fait un devoir et un bonheur de venir saluer en vous le représentant, au milieu de nous, du vénéré et saint vieillard du Vatican et vous renouveler l'assurance de notre sincère attachement, de notre profonde gratitude et de notre affection filiale.

Combien aussi nous sommes heureux de souhaiter la bienvenue aux distingués visiteurs qui vous accompagnent et qui ont bien voulu, par leur présence, rehausser l'éclat de cette fête.

Vous avez d'autant plus droit, Monseigneur, à ces manifestations et à ces hommages, que, dans ces jours de tristesse que nous traversons, vous vous êtes jeté dans

la mêlée pour nous encourager, par votre parole éloquente et par vos actes, à vous suivre dans les bons combats.

Qu'il nous soit permis, Monseigneur, au nom de la population d'origine française, en contemplant cette auguste réunion, en vous voyant entouré de ces vénérés prélats, de ces dévoués missionnaires, dont la vie s'est passée au milieu des fatigues, des privations de toute sorte, marchant sans relâche, sans jamais regarder en arrière, à la conquête des âmes ; qu'il nous soit permis, disons-nous, de vous exprimer combien les catholiques d'origine française sont fiers, en ce moment, d'appartenir à cette race de cette terre classique du dévouement et de l'apostolat. Oui, c'est ici, comme pour le reste du monde, le *Gesta Dei per Francos*.

Les premiers explorateurs de tous ces immenses territoires ont été des Français. Laverandrye, un des ancêtres de votre illustre prédécesseur (ce saint prélat dont on pleurera longtemps la perte), le premier, remonta cette Saskatchewan, dont les eaux baignent les rivages de notre jeune ville et prit possession de ce pays au nom du Dieu crucifié, en même temps qu'il y arborait le drapeau fleurdelisé ; les premiers, des missionnaires français et canadiens ont arrosé de leurs sueurs ces vastes solitudes.

Constituit eum super familiam suam. Monseigneur, vous comptez au nombre de vos suffragants, notre vénérable et saint évêque de Saint-Albert. Il a supporté le poids du jour et de la chaleur ; mais combien il doit se réjouir ; il va en ce jour oublier ses longues années de fatigues, tous ses jeûnes forcés, toutes les anxiétés de ses longs voyages, car son vœu est enfin exaucé. Quelqu'un lui est donné pour le seconder dans son travail, pour le bien du troupeau confié à ses soins. Mgr de New-Westminster,

si zélé et si aimé de ses admirables sauvages ; Mgr Pascal, le digne vicaire apostolique de Saskatchewan ; NN. SS. les évêques Grouard et Clut, les dévoués vicaires apostoliques d'Athabaskaw-Mackenzie; quelle famille de zélés et saints apôtres !

Monseigneur, la congrégation de la Mission de Saint-Joachim d'Edmonton se compose de plusieurs nationalités parlant différentes langues ; mais nous ne formons qu'une famille, et je suis sûr d'exprimer le vœu unanime de la population en priant le Tout-Puissant qu'il daigne vous accorder, ainsi qu'à vos dignes suffragants, ses bénédictions les plus abondantes et de longues années pour le bien de l'Église, pour notre consolation et pour le plus grand avantage de tous ceux qui sont confiés à votre sollicitude.

Mgr de Saint-Boniface répond et remercie, et sa parole aimée trouve tout de suite le chemin des cœurs.

Le Très Saint Sacrement est alors exposé. Tous nous nous prosternons aux pieds du Dieu-Eucharistie, nous adorons, nous supplions, nous aimons. Jésus nous bénit et nous nous rendons joyeusement de l'église à la maison où les voyageurs ont besoin de réparer un peu les fatigues du voyage. Il est 9 heures du soir lorsque nous nous asseyons à la table du festin si généreusement et si cordialement préparé par nos dames catholiques, heureuses de contribuer ainsi à l'honneur et au support de la Mission.

Le lendemain matin, à 5 heures sonnantes, le signal du réveil est impitoyablement donné ; archevêque, évêques, prêtres religieux, missionnaires Oblats de Marie Immaculée, prêtres séculiers, tous obéissent au signal, et, un quart d'heure plus tard, se rendent à la chapelle privée de la maison pour la prière et la méditation. Vient en-

suite la célébration du saint sacrifice de la messe; puis tous nous nous rendons à l'hôpital général, où nos bonnes Sœurs de Charité font, avec tant de délicatesse, l'honneur de leur maison. Les malades sont visités et bénis par NN. SS. les évêques, qui adressent à chacun des paroles d'affectueuse sympathie, d'encouragement et de douce consolation. Peu après, nous sommes au couvent des Fidèles Compagnes de Jésus. Les salles de classe sont parfaitement décorées, et les enfants, tout heureux de la grande visite qui leur est faite, nous donnent une fois de plus la preuve de l'excellente éducation qu'ils reçoivent de ces religieuses si dignes et si dévouées. Non, leurs écoles, quoi qu'en disent nos ennemis, ne le cèdent en rien aux écoles publiques du gouvernement, et leurs enfants, toutes choses égales d'ailleurs, peuvent défier toute compétition.

IV. ARRIVÉE A SAINT-ALBERT.

Il est maintenant 6 heures du soir. Nos bien-aimés visiteurs prennent place dans les voitures, et nous faisons route pour Saint-Albert. A 7 heures et demie, nous sommes en vue de la modeste cathédrale en bois et de la vaste résidence en planches, décorée du nom de *palais épiscopal*. Les cloches sonnent à toute volée et nous apercevons sur la rive opposée de la rivière Esturgeon, qui coule au pied de la Mission, le vénérable Mgr GRANDIN, accompagné de S. Gr. l'évêque de Pogla, Mgr LEGAL, et de tous les heureux retraitants. Ils ont interverti, ce soir, le règlement traditionnel, et la récréation a été sensiblement prolongée.

Cependant, nous avons gravi la colline de Saint-Albert. A peine sommes-nous descendus de voiture que déjà archevêque, évêques, Oblats, prêtres, religieux, sont reçus dans les bras de Mgr GRANDIN et de son digne

et bien-aimé coadjuteur. L'instant d'après, nous sommes aux pieds de Notre-Seigneur, à la chapelle de l'évêché, où nous épanchons nos cœurs joyeux et reconnaissants dans le cœur de Jésus. Puis les exercices de la retraite reprennent leur cours et tout rentre dans le saint recueillement de la prière et du silence.

Nous sommes maintenant au 16 juin. Le signal du réveil est donné. De nouveau, nous sommes au pied des saints autels, dont bientôt nous allons gravir les degrés pour y offrir l'adorable victime et renouveler tous ensemble, nous heureux Oblats de Marie Immaculée, nos vœux mille fois bénis de pauvreté, de chasteté et d'obéissance pour la vie, ainsi que notre serment de persévérer jusqu'à la mort dans cette famille religieuse et bien-aimée dont nous sommes les enfants. La messe d'oblation est dite par S. Gr. Mgr Langevin, le vaillant archevêque de Saint-Boniface. Dans une touchante et éloquente allocution sortie de son cœur d'évêque, de Père et d'Oblat, il ravive en nous l'amour de notre sainte vocation, le zèle de notre propre sanctification et du salut des âmes, le feu de la divine charité fraternelle, cachet du véritable Oblat de Marie Immaculée. Il nous fait entrevoir les grandes solennités du lendemain et nous fait aimer davantage encore, s'il est possible, cet apôtre des Pieds-Noirs, ce missionnaire, si modeste et si digne qui, demain, recevra la plénitude du sacerdoce. S. Gr. Mgr l'archevêque se prosterne ensuite au pied du Saint Sacrement, et, le premier, renouvelle du fond du cœur ses vœux de religion. Mgr Grandin, le modèle parfait du religieux, répète à son tour la formule de son oblation et renouvelle ses vœux, qu'il a si bien gardés. Mgr de Pogla vient ensuite, à la veille de sa consécration épiscopale, protester qu'il est et qu'il restera toujours Oblat de Marie Immaculée, donnant jusqu'à la

mort l'exemple de fidélité aux moindres prescriptions de nos Saintes Règles, et se dévouant sans mesures au bien de la Congrégation, sa mère. Enfin, tous les Pères et Frères présents se succèdent tour à tour aux pieds de Notre-Seigneur ; tous redisent avec amour : ... *Voveo paupertatem, castitatem et obedientiam perpetuam, pariter jurejurando voveo ad mortem usque perseveraturum, in Sancto Instituto et in Societate Missionariorum Oblatorum Sanctissimæ et Immaculatæ Virginis Mariæ. Sic Deus me adjuvet. Amen.* Et le cantique d'action de grâces : *Te Deum laudamus, Te Dominum confitemur*... s'échappe de tous les cœurs, Dieu-Eucharistie nous a bénis ; Marie nous reconnaît pour siens, et, avec elle, nous entonnons son admirable cantique : *Magnificat anima mea Dominum, quia fecit mihi magna qui potens est et sanctum nomen ejus.*

La retraite annuelle est terminée, nous nous inclinons encore une fois sous la main bénissante de nos vénérés évêques, Oblats de Marie, pour nous donner ensuite, les uns aux autres, la plus fraternelle accolade : *Ecce quam bonum et jucundum habitare fratres in unum.*

Nous sommes maintenant à la veille du grand jour. Mgr Legal peut dire maintenant, plus que jamais : *Paratum cor meum, Deus, paratum cor meum.* La journée tout entière est consacrée par nous aux préparatifs immédiats du sacre. Dans l'après-midi, nous avons le bonheur de voir arriver Mgr Clut, accompagné du R. P. Demarais. Ils arrivent du petit lac des Esclaves, voyage pénible de plus de 300 milles, partie en canot, partie en voiture. Il leur a fallu dix jours de fatigues considérables pour franchir cette distance. Mgr Durieu, le si digne évêque de New-Westminster, dans la Colombie Britannique, avait dû rester hier à Edmonton, retenu par la maladie, suite des fatigues d'un long et pénible voyage, fait tantôt en

bateau, tantôt à dos de cheval. Il nous arrive aujourd'hui aussi encore fatigué, mais bien moins souffrant. Nous espérons que demain il sera tout à fait rétabli ; du fond du cœur nous le demandons au bon Dieu.

V. CONSÉCRATION.

17 *juin*. — C'est aujourd'hui la belle et douce fête du Très Saint Sacrement, la grande Fête-Dieu, disent nos chers catholiques d'origine française, la fête du *Corpus Christi*, disent encore nos chers chrétiens de langue anglaise. Cher Monseigneur LEGAL, ce jour pouvait-il être mieux choisi pour votre consécration épiscopale, vous, dont les dix-huit dernières années ont été employées, avec un zèle si touchant et si modeste, à faire connaître Jésus-Christ aux infidèles sauvages de la nation des Pieds-Noirs ! Dans sa magnifique circulaire annonçant votre élection, Mgr GRANDIN vous appelait du nom de *sacrifié*. Il avait grandement raison, et c'est aujourd'hui que vous allez être réellement sacrifié plus que jamais, pour vous dévouer, vous dépenser, vous user au service de l'Église, de l'Église de Saint-Albert surtout, dont vous allez partager, dès maintenant, la sollicitude avec notre bien-aimé et saint évêque. Courage, Monseigneur, vous êtes l'élu de Dieu, et le choix unanime de tous vos Frères Oblats de ce vaste diocèse. Comptez sur notre dévouement, notre respect affectueux et notre parfaite obéissance.

La modeste cathédrale de Saint-Albert est superbement décorée, et malgré la pluie qui tombe abondamment, elle se remplit si bien, que si le temps eût été beau, au moins 60 pour 100 de ceux des Missions environnantes, qui se faisaient un bonheur de venir prendre part à la fête, n'auraient pu pénétrer dans l'enceinte de l'église.

Mgr l'archevêque, notre bien-aimé métropolitain, prend place au trône avec ses assistants. Il lui appartenait, sans doute, hiérarchiquement parlant, de donner lui-même la consécration épiscopale au nouvel élu. Mais son cœur a deviné la consolation qu'éprouverait le vénérable évêque de Saint-Albert, en consacrant lui-même son bien cher coadjuteur, et Mgr Langevin a voulu lui laisser cette consolation bien méritée. Mgr Grandin est donc l'évêque consécrateur, assisté de NN. SS. Durieu, évêque de New-Westminster, et Clut, évêque d'Érindel.

La grande et majestueuse cérémonie s'ouvre par la lecture du mandat apostolique, créant le R. P. Émile Legal, évêque de Pogla, coadjuteur de Saint-Albert, et l'élu prête immédiatement le serment prescrit par le *Pontifical*, suivi de sa profession solennelle de Foi. L'auguste sacrifice de la messe est commencé; pasteurs, prêtres et fidèles s'unissent du plus intime de leur âme au pontife consécrateur pour appeler sur le nouvel évêque toutes les grâces de l'Esprit-Saint, et demander pour lui la force et le courage dont il aura tant besoin dans la redoutable charge qui va lui être imposée. « *Nos autem in nomine Domini* », nous a-t-il déjà répondu. De moi-même je ne puis rien, dit-il avec le grand Apôtre des gentils, mais je puis tout en celui qui me fortifie : *Omnia possum in eo qui me confortat*. Conduit par NN. SS. de New-Westminster et d'Erindel à la chapelle qui lui a été préparée, il se revêt des ornements pontificaux, et comme au jour de son sous-diaconat, de son diaconat et de sa prêtrise, il vient se prosterner au pied du saint autel. Sainte Marie, mère de Dieu ; saint Michel, prince de la milice céleste ; saint Joseph, roi des patriarches ; saints apôtres, saints et saintes de Dieu, priez, intercédez pour lui, et le pontife consécrateur se lève, gravit les

degrés de l'autel, il bénit, il sanctifie, il consacre. *Ut hunc electum benedicere et sanctificare et consecrare digneris, te rogamus, audi nos.* Le livre des saints Évangiles est ensuite placé sur la tête et sur les épaules de l'élu, qui, plus que jamais, sera l'apôtre des Pieds-Noirs et des nations encore assises à l'ombre de la mort dans ces immenses territoires de l'Ouest. Il continuera, jusqu'à son dernier soupir, à leur annoncer la bonne nouvelle de l'Évangile avec une autorité d'autant plus grande, qu'il va tout à l'heure devenir le successeur des Apôtres et juge de la Foi. Le pontife consécrateur lui impose les mains : « *Accipe Spiritum Sanctum* », dit-il avec ses deux pontifes assistants, et le Saint-Esprit se communique dans toute sa plénitude à l'âme si humble et si bien préparée du nouveau pontife. Le chant du *Veni Creator* se répercute dans tous nos cœurs, la tête et les mains du nouvel évêque sont ointes de l'huile sainte. Il reçoit le bâton pastoral, emblème de sa juridiction, de son autorité spirituelle et de sa sollicitude pour les brebis qu'il doit paître et nourrir de la saine doctrine.

Le saint sacrifice continue et s'achève; consécrateur et consacré se nourrissent de la divine Eucharistie et partagent entre eux le calice où coule le sang précieux du Rédempteur.

Enfin, le nouveau pontife reçoit la mitre, le casque du salut; l'anneau, symbole de son union mystique avec l'Église, que Mgr Legal épouse aujourd'hui, est bénit par le vénérable consécrateur, Mgr Grandin, qui le remet avec bonheur à celui qui, dorénavant, sera un autre lui-même et l'appui de sa noble vieillesse. Puis, prenant la main de cet autre lui-même, il le conduit au trône qui lui a été préparé. *Sit nomen Domini benedictum*, chante d'une voix doucement émue le nouvel évêque; *Benedicat vos Omnipotens Deus, Pater et Filius et Spiritus Sanctus,*

et tous les fronts s'inclinent sous sa main bénissante.— *Te Deum laudamus, Te Dominum confitemur*... entonne le chœur avec amour, continuant, avec une sainte allégresse, le cantique de l'action de grâces pendant que le nouvel évêque passe au milieu des fidèles à genoux, sur lesquels il répand les prémices de ses affectueuses bénédictions.

Revenu à l'autel, il prend sa place au coin de l'épître, et, s'agenouillant par trois fois devant son consécrateur et ses deux pontifes assistants, il les remercie en demandant pour eux à Dieu, auteur de tous biens, de leur donner encore bonnes et nombreuses années pour multiplier leurs mérites, travailler bien longtemps encore à l'extension du règne de Jésus-Christ, au bien de l'Église et de la Congrégation des missionnaires Oblats Immaculée. *Ad multos annos.*

Et nous aussi, bien cher et bien digne Mgr Legal, nous vous adressons ce cri du cœur : *Ad multos annos.* Oui, que le bon Dieu vous conserve longtemps, bien longtemps, à notre fidèle et fraternelle affection.

SERMON DE Mgr LANGEVIN.

Le sermon de circonstance fut donné par S. Gr. Mgr Langevin, archevêque de Saint-Boniface. Je regrette profondément de ne pouvoir le reproduire ici ; malheureusement il n'a point été écrit, et je suis forcé de ne donner qu'une bien pâle analyse de cette éloquente et mâle improvisation : « L'autorité de l'évêque est divine et sacrée. Successeur des apôtres, il est placé par l'Esprit-Saint lui-même pour gouverner l'Église : *Posuit episcopos regere Ecclesiam Dei.* Son autorité n'est pas une autorité d'emprunt, une autorité déléguée. Il reçoit sa mission de Dieu lui-même, comme l'ont reçue les apôtres. Choisi par le pasteur de l'Église, par Pierre

vivant dans ses successeurs, qu'il reconnaît pour son chef et pour le vicaire infaillible de Jésus-Christ, c'est l'Esprit-Saint qui l'oint de la force d'en haut et de la puissance spirituelle qu'il exerce dans l'Église particulière confiée par le Souverain Pontife à sa sollicitude pastorale.

« Un souffle d'impiété, un souffle délétère d'indifférence religieuse et de révolte contre l'autorité épiscopale, passe aujourd'hui sur notre patrie bien-aimée... Est-ce que nous ne sommes faits évêques que pour être environnés d'honneurs et saturés de compliments? Non, mille fois non, et malheur à nous si nous ne rapportons parfaitement et complètement à Dieu ces marques de respect et de vénération !

« Nous sommes évêques pour défendre et garder la Foi, pour défendre et revendiquer les droits de l'Église. La parole de Dieu ne saurait être enchaînée : *Verbum Dei non est alligatum.* Malheur à nous, si, infidèles à notre mission divine, nous cessions de combattre pour jouir d'une tranquillité honteuse ! L'Évangile n'est-il donc plus aujourd'hui ce qu'il était autrefois ? Notre-Seigneur ne nous dit-il pas aujourd'hui, comme hier, quand il s'agit du salut éternel des âmes commises à notre garde: « Je ne suis pas venu apporter la paix, mais « le glaive : *Non pacem... sed gladium.* » Que ceux qui l'ignorent demandent à Théodose, empereur, ce que c'est qu'un évêque. Coupable, chargé du sang de ses sujets injustement versé, il se présente à la porte de la cathédrale de Milan; mais Ambroise est sur le seuil, et l'empereur n'entrera pas. « Je sais maintenant ce que c'est « qu'un évêque », dit-il à ses courtisans, et, plus que jamais, il respecte, il révère l'autorité divine d'Ambroise.

« Sont-ils vraiment catholiques, ceux qui, de nos

jours, font profession de fidélité et de soumission au pape, en attaquant l'épiscopat ? L'autorité des évêques n'est-elle donc pas celle du Souverain Pontife lui-même, et s'attaquer à l'une, n'est-ce pas travailler à la ruine de l'autre ?

« Parents chrétiens, voulez-vous qu'un jour vos enfants se moquent de l'obéissance et du respect qu'ils vous doivent ? Envoyez-les dans les écoles sans Dieu, où l'autorité de l'Église et des évêques est méconnue, et bientôt vos enfants vous insulteront en face. »

Mais non, il n'en sera point ainsi. Nos chers catholiques ont compris, j'en suis convaincu, ce noble et fier langage de notre vigilant archevêque. Ils sauront le mettre à profit pour eux et pour les enfants que le bon Dieu leur a donnés.

VI. LES AGAPES.

Rendons-nous maintenant à la salle du festin, à la maison d'école de nos excellentes Sœurs de Charité. Les murs disparaissent sous les guirlandes et les fleurs, sous les tentures et les armes de NN. SS. les évêques.

SAINT-BONIFACE : *Depositum custodi.* C'est le *motto* de notre jeune et courageux archevêque, défenseur intrépide et gardien vigilant de la Foi des enfants.

SAINT-ALBERT : *Infirma mundi elegit Deus.* C'est la noble devise du vénérable Mgr GRANDIN : « Celui-là, me disait à l'oreille un aimable convive, ne se damnera certainement pas pour avoir péché par orgueil. Quelle profonde humilité et quel bien n'a-t-il pas fait en raison même de cette vertu si aimable et si inconsciemment puissante. »

POGLA : *Nos autem in nomine Domini.* C'est Mgr LEGAL, le nouveau pontife, qui s'arme du nom du Seigneur au début de sa carrière épiscopale.

Asseyons-nous maintenant à la table du banquet sur lequel NN. SS. les évêques ont préalablement appelé la bénédiction du bon Dieu. Les convives attaquent avec entrain les pièces de résistance. Le veau gras a été immolé, plusieurs moutons ont été sacrifiés, et la basse-cour du voisinage s'est considérablement dépeuplée. On voit même sur la table des fruits succulents venus de la Californie, et fournis par le zélé missionnaire de Lethbridge, le R. P. Vantighen. « C'est un vrai festin à tout manger », se disent nos trois chefs sauvages invités, et ils se font un devoir d'y faire honneur en conséquence.

Pour breuvage, du thé en quantité et de l'eau à discrétion ; mais, par exemple, pas une goutte de vin, pas une goutte de liqueur quelconque, pas même le plus chétif pousse-café. Les orateurs qui vont nous charmer tout à l'heure n'en auront la parole que plus claire et plus limpide.

J'ai moi-même l'honneur d'ouvrir la série des discours, et je m'en tire à très bon marché, couvert d'applaudissements enthousiastes ! J'ai tout simplement lu les lettres et les télégrammes de félicitations si cordialement adressées à S. Gr. Mgr Legal, par S. Gr. Mgr Duhamel, archevêque d'Ottawa, par S. Gr. Mgr Gravel, évêque de Nicolet, etc. Fier du succès que je remporte en m'unissant simplement de tout cœur à ces félicitations si bien méritées, je reprends mon siège et cède la parole au vénérable évêque de Saint-Albert, ainsi qu'à son bien cher et très digne coadjuteur.

DISCOURS DE Mgr GRANDIN.

Messeigneurs,

Mes révérends Pères et bien chers Frères,

Il peut y avoir une trentaine d'années, me trouvant passablement découragé des difficultés que je rencon-

trais, je profitai d'une de ces occasions, alors si rares, pour les faire connaître à mon digne titulaire Mgr Taché, et obtenir quelque direction, ou au moins des encouragements de sa part. Une année après, je pouvais recevoir sa réponse. Bien que depuis j'aie perdu la mémoire, je n'ai point oublié cette chère lettre. En voici en deux mots le résumé :

« Cher Seigneur, vous vous plaignez des difficultés physiques et morales que vous avez à surmonter pour faire le bien. Regardez donc un peu en arrière et comparez les sauvages à ce qu'ils étaient lors de votre arrivée. Évidemment, vous ne pouviez alors espérer que le règne de Dieu ferait de tels progrès par votre ministère. Vous ne pouvez moins faire que de reconnaître que Dieu est avec nous et que, malgré nos misères, il agit avec nous. »

Dans un rapport que le R. P. Leduc avait fait de ma part sur nos œuvres et lisait devant les membres de notre Chapitre général, il reconnaissait le même fait et disait lui aussi : *Digitus Dei est hic.*

Le bien nous coûte tant et nous sommes tellement fatigués de nos efforts que, succombant à cette fatigue, pour ne pas dire au découragement, nous apercevons à peine nos succès et les progrès du bien. Ces progrès sont en effet peu de chose comparés à ce qui reste à faire ; et ce reste nous préoccupe au point que nous voyons à peine ce qui est fait. Depuis cinquante-deux ans au moins que notre famille religieuse travaille dans ce territoire, depuis près de cinquante ans que quelques-uns des nôtres, ici présents, s'y dévouent avec zèle, depuis quarante-trois ans que j'y suis moi-même, et depuis plus ou moins longtemps que tous, missionnaires ici présents, nous nous y dépensons, nous sommes plus ou moins portés à nous décourager des difficultés actuelles. Ne serait-il pas bon de regarder un peu en arrière, comme

me le conseillait autrefois Mgr Taché, non pas pour regretter les sacrifices que nous avons faits, mais pour en constater les résultats, résultats obtenus malgré des difficultés qui nous ont toujours parus extrêmes, et malgré nos propres misères, qui ne sont pas les moindres de nos difficultés?

Car, il nous faut bien l'avouer, bien que la bonne volonté et le désir du bien soient la part de chacun de nous, nous sommes fils d'Adam, et nous nous en ressentons tous; nos vues pour faire le bien ne sont pas toujours les mêmes: le faux jugement, les préjugés, l'éducation même, et, il faut bien le dire, une foule de défauts qui en sont la conséquence, et que nous voyons d'autant moins qu'ils ont peut-être grandi avec nous, et auxquels nous nous sommes tellement habitués que nous serions presque tentés de les prendre pour des qualités, tout cela, encore une fois, ce sont des difficultés réelles qui viennent de nous et qui, jointes à celles du dehors, en sont une somme capable d'effrayer de plus braves que nous. Il faut évidemment que le bon Dieu y mette du sien.

Je vous prie, révérendissimes Seigneurs, d'excuser chez moi la manie des vieillards qui aiment à raconter. Je voudrais donc jeter un coup d'œil rétrospectif sur nos œuvres et vous y faire voir l'action de Dieu, et je n'ai pas le talent de le faire en peu de mots.

En 1845, deux Oblats arrivaient à Saint-Boniface; je devrais dire un, parce que le jeune Frère Taché, bien qu'étant sous-diacre et ayant terminé ses études théologiques, n'avait pas encore fait sa profession religieuse. Mgr Provencher ne se réjouit pas moins de l'arrivée de ces deux auxiliaires; il voyait en eux une Congrégation tout entière, et il espérait pouvoir enfin s'occuper du salut des nombreuses nations sauvages de son diocèse

aussi grand que l'Europe, et pour lequel il n'avait au plus que quatre ou cinq prêtres.

L'année suivante, le Frère Taché, devenu profès et prêtre, partait pour les Missions sauvages de l'Ile à la Crosse, en compagnie d'un prêtre séculier, M. Laflèche, qui ne tarda pas à être élu évêque d'Arath et coadjuteur de Saint-Boniface. Cependant, le Supérieur général des Oblats, Mgr de Mazenod, évêque de Marseille, aussi bien que l'administration générale de la Congrégation, n'avaient pas une juste idée des missions de la Rivière-Rouge : ils se figuraient que les Pères envoyés au secours de Mgr Provencher pourraient être en rapport avec leurs Frères du diocèse de Montréal, et quand Monseigneur notre Fondateur apprit l'éloignement et l'isolement de ses fils avec lesquels il pouvait à peine correspondre, il réunit son conseil et décida le rappel des missionnaires de Saint-Boniface, alors au nombre de quatre ou cinq.

Cependant l'évêque élu d'Arath, pris d'une maladie sérieuse qui lui rend la marche à peu près impossible, fait comprendre à Mgr Provencher qu'il n'est plus en état de répondre à ses vues et aux besoins du diocèse ; il faut bien présenter au pape un nouveau candidat ; et voilà que dans le temps de la décision prise en conseil touchant les Oblats de Saint-Boniface, on apprend de Rome à l'évêché de Marseille l'élection du P. Taché comme évêque d'Arath et coadjuteur de Saint-Boniface.

Notre Fondateur appelle de nouveau son conseil, lui annonce la nomination imprévue et inattendue du jeune Père Taché ; on conclut qu'on ne peut l'abandonner ainsi et on annule la décision précédente. La lettre projetée n'était pas encore partie. Le Père Taché reçoit l'ordre de se rendre auprès du P. Général, des mains duquel il reçoit la consécration épiscopale, et il revient, en 1852, accompagné de trois Pères Oblats, dont deux,

les RR. PP. Rémas et Végreville, sont encore vivants et ici présents, et nous espérons qu'ils ne nous laisseront pas de sitôt ; dont le troisième, le P. Grollier, est le premier qui soit mort dans nos Missions, et la plupart d'entre vous savent comment, et enfin d'un Frère convers qui a eu l'honneur de mourir martyr. Il eut, en outre, la chance de rencontrer, en passant à Montréal, le cher P. Lacombe, qui, j'espère, ne finira pas de sitôt, lui aussi, de nous aider.

Cependant, cette nomination du P. Taché ne fut pas acceptée volontiers de tous ses Frères en religion ; on se figurait que, ne pouvant plus s'occuper des Missions sauvages comme autrefois, ces Missions tomberaient ; et, de fait, les sauvages, encore peu instruits, voyant le P. Taché s'éloigner et remplacé par des Pères qui ne pouvaient pas encore parler leur langue, témoignèrent un mécontentement dont les jeunes missionnaires ne purent manquer d'éprouver les effets. Le retour du jeune évêque fit comprendre que Dieu veillait à son œuvre.

En mars 1854, je reçus mon obédience et fus ordonné pour ces Missions. La veille de m'embarquer au Havre, je reçus de notre vénéré Fondateur et Père une lettre où il me disait entre autres choses : « Assurez tous vos Frères que celui qui a été choisi dans leurs rangs, l'a bien été par la volonté de Dieu, qui voulait conserver ces missions pour notre Congrégation et que nous aurions abandonnées sans son élection toute providentielle qui nous a mis dans la nécessité de les conserver. »

J'arrive, en août 1854, à Saint-Boniface : j'étais alors, pour cet immense diocèse, le neuvième Père Oblat, en comptant l'évêque. Mgr Provencher était mort depuis plus d'un an ; Mgr Taché, devenu titulaire, n'avait encore pu prendre possession de son siège. Ce fut seulement au mois de novembre 1854 qu'il put accomplir

cette formalité. Outre les neuf Pères Oblats qu'il y avait dans le diocèse, il y avait encore quatre prêtres séculiers, dont l'un, M. Laflèche, partit cet hiver-là même pour refaire sa santé dans le diocèse de Trois-Rivières.

Notre Fondateur m'avait remis une lettre pour Mgr Taché, qui daigna nous donner connaissance de ce passage ; je cite de mémoire : « Je vous envoie encore un Père, je tâcherai de vous en envoyer un chaque année, jusqu'à ce que vous en ayez vingt; mais alors, nous devrons nous arrêter quelque temps pour fortifier aussi d'autres Missions.» — « Qu'on m'en donne vingt ! disait Monseigneur, et nous pourrons faire du bien. »

Je passai donc l'hiver 1854-1855 à Saint-Boniface, ne pouvant alors entreprendre de me rendre plus loin, à cause de la saison. J'avais l'avantage de me trouver avec plusieurs anciens missionnaires, entre autres Mgr Taché. En mars, le courrier d'hiver arriva du Nord-Ouest ; il venait deux fois chaque année. On me communiqua quelques lettres. Je fus surtout frappé d'une lettre du P. Faraud. Il écrivait au Père Procureur : « Ne m'envoyez plus de soutane, je m'en ferai faire désormais avec du cuir du pays ; outre qu'elles seront plus solides, je serai plus semblable aux pauvres que j'évangélise, et j'épargnerai par ailleurs de quoi me procurer des choses plus indispensables pour ma mission. » Par ordre de Monseigneur, je lui portai moi-même une soutane.

Je quittai Saint-Boniface le premier samedi de juin, en compagnie de Mgr Taché et du F. Bowes, venu avec moi de Montréal. Ce genre de voyage par eau avec les bateaux de la Compagnie de la Baie d'Hudson, n'avançant qu'à force de rames, m'était encore inconnu. J'avais fait connaissance, pour venir à Saint-Boniface, des campements en plein air et des insupportables moustiques. Il me restait à connaître les portages; ils sont

nombreux de Saint-Boniface à Athabaska. Nous portions nous-mêmes, autant que possible, notre bagage et quelquefois nous soulagions les pauvres hommes, les nouveaux surtout, qui n'étaient pas plus faits à ce genre de travail qu'à la nourriture du pays. Une première fois, revenant d'une extrémité d'un portage, j'allais chercher une autre charge, je rencontre mon Supérieur et mon Evêque avec un gros ballot sur sa tête : c'était probablement son lit de voyage. Je le prie de me le confier, ce qu'il me refusa bel et bien par une plaisanterie, me disant que je voulais lui *ravir sa mitre*.

Nous arrivâmes à l'Ile à la Crosse; c'est là qu'il devait rester. L'église actuelle était en construction, ainsi qu'une maison qui devait servir d'habitation aux missionnaires; le cher F. Bowes devait tout achever. L'église et la maison primitives étaient encore en usage pour le service divin et pour l'habitation des missionnaires. C'étaient des constructions en *logues*, ou pièces de bois superposées; le tout était recouvert en terre et en écorces. La lumière y pénétrait par de grossiers parchemins; ceux de l'église étaient peinturés en rouge et en vert et imitaient plus ou moins des vitraux.

Je continuai mon voyage jusqu'à Athabaska, où je trouvai une habitation du même genre, moins l'église. La Mission, naturellement, était moins avancée que celle dont nous venons de parler, les chrétiens étaient moins instruits; quelques-uns seulement avaient fait leur première communion, beaucoup n'étaient que catéchumènes, beaucoup même n'en étaient pas là. J'eus l'avantage de me trouver avec des missionnaires qui connaissaient la langue des sauvages, langue apprise sans grammaire ni dictionnaire; ils me firent part de leurs notes; je commençai par copier les prières et le catéchisme, que je faisais réciter mot à mot aux catéchu-

mènes et aux enfants. Nous n'avions encore rien d'imprimé ; toute notre bibliothèque sauvage, en deux langues absolument différentes, se composait de cahiers ou de simples feuilles volantes. Je fis comme mes prédécesseurs ; j'avais sur eux pourtant l'avantage de leurs notes et de leurs leçons ; j'appris à parler, comme les enfants, en entendant surtout. On m'envoya seul en mission, ou on me laissa seul à l'établissement ; c'était le meilleur moyen de me former à la langue.

En 1857, je fus, à ma grande surprise, élu évêque-coadjuteur de Saint-Boniface. En prévoyance, sans doute, de cet événement, Mgr Taché m'avait appelé à l'Ile à la Crosse, d'où il s'était éloigné. Les évêques de la province de Québec, sans doute pour obliger la Congrégation à ne pas abandonner ces Missions, prièrent notre Fondateur de présenter au Saint-Père les candidats à la Coadjutorerie, ce qui eut lieu, comme on a fait à Mgr Legal, sans que j'en fusse prévenu, et je pouvais d'autant moins prévoir un pareil événement que j'étais plus jeune et manquais de tout ce qu'il fallait pour une pareille charge, excepté peut-être d'assez bonnes jambes pour marcher à la raquette, ce qui me faisait penser qu'on avait plutôt eu égard à mes jambes qu'à ma tête. Mgr de Saint-Boniface, bien que très jeune, voulut avoir un coadjuteur pour administrer la partie nord du diocèse où les chrétiens se multipliaient et où les missionnaires vivaient dans un isolement des plus pénibles, ne pouvant que deux fois l'année correspondre avec leur Supérieur.

Bientôt les chrétiens et les missionnaires furent assez nombreux pour que le Souverain-Pontife érigeât un vicariat apostolique dans cette partie du diocèse de Saint-Boniface. En 1864, je me retirai d'Athabaska-Mackenzie et vins de nouveau à l'Ile à la Crosse. Nous voilà dès lors trois évêques et assurément plus de trente Pères

Oblats, sans compter un certain nombre de prêtres séculiers, de Frères convers et de religieuses, dans un diocèse où dix ans avant il n'y avait qu'un évêque, quatre prêtres séculiers, huit Pères Oblats et trois Frères Oblats, et cela malgré une pauvreté extrême; nous n'avions d'autres ressources que l'allocation de la Propagation de la Foi, et ces ressources n'augmentaient pas en proportion des besoins.

Lorsque nous pénétrâmes pour la première fois dans le territoire du Mackenzie, nous eûmes à surmonter une grande opposition de la part de la Compagnie de la Baie d'Hudson, toute-puissante dans le pays et sans laquelle nous ne pouvions, le plus souvent, voyager ni même envoyer nos lettres à nos supérieurs; il fallait donc compter avec cette Compagnie. Heureusement que la plupart de ses serviteurs étaient catholiques, et, par là même, elle devait un peu compter avec nous.

Jusqu'en 1858, les missionnaires protestants n'avaient pas dépassé un certain point de la Rivière-Rapide, où ils avaient un établissement. Voilà bien qu'alors ils se rendent dans l'immense district du Mackenzie. Les sauvages de ce pays nous demandaient avec instance; déjà deux Pères étaient établis au grand lac des Esclaves, près du fort Résolution; nous étions donc à la porte et dans le district même du Mackenzie. Le personnage de ce district, après avoir fait l'impossible pour nous empêcher de nous y établir, appela, pour nous faire opposition, un archidiacre protestant de la Rivière-Rouge, qui eut de suite la protection de tous les employés supérieurs de la Compagnie; mais on comptait sans le zèle du P. Grollier.

Celui-ci, ne pouvant avoir recours à ses supérieurs éloignés, supposa leur permission et suivit ou précéda le prédicant dans tous les camps sauvages où il alla, si

bien que le ministre ne fit absolument rien. L'Esprit-Saint nous dit que le salut nous vient même de nos ennemis; je vois, pour ma part, l'action visible de la Providence dans l'arrivée et la multiplicité des sectes dans notre territoire, et je suis convaincu qu'elles ont servi beaucoup, sans s'en douter, à l'extension de l'Église catholique et du règne de Dieu. Le grand obstacle pour nous était non seulement le manque d'argent, mais bien plus encore le manque de sujets. Ce double obstacle nous obligeait à n'avancer qu'avec mesure ; forcés de prendre des moyens, par l'arrivée des prédicants, nous avons été ainsi poussés à l'impossible.

Lorsque cet archidiacre arriva au fort Simplon, patronné par tous les bourgeois et commis, il y avait toute apparence qu'il aurait tous les sauvages du Mackenzie qui n'avaient jamais vu le prêtre catholique. Le P. Grollier fit une chose qu'un supérieur n'aurait pu commander, n'aurait même pu approuver que difficilement. On ne peut l'accuser d'avoir manqué à l'obéissance, se trouvant à une distance qui ne lui permettait plus ni d'écrire aux supérieurs ni de recevoir leur réponse avant une année. Il avait avec lui un jeune missionnaire qui commençait seulement à balbutier la langue ; il l'envoie à une place où il peut l'apprendre tout en instruisant les sauvages, et lui, part en canot d'écorce, tant qu'il n'y a pas de glace, à la raquette quand les eaux sont devenues solides, et gagne à notre religion, on peut dire, presque toutes les tribus de cet immense district. Mais aussi il se mit à dos toutes les puissances, c'est-à-dire tous les employés supérieurs de la Compagnie, qui l'accusèrent de fanatisme, de bigoterie, et plusieurs s'efforcèrent, plus ou moins dignement, de lui faire expier ce prétendu péché.

Arrivé moi-même tout jeune évêque dans ce district,

en 1861, afin de diriger les missionnaires, alors au nombre de six, pour Athabaska et Mackenzie, sans compter quatre Frères, je pus constater les bons combats de ces chers Pères ; je reçus, contre le digne P. Grollier surtout, force plaintes, et fus très heureux de pouvoir excuser ce qu'on lui reprochait comme faute, par l'absence de supérieur. Nous eûmes tous à souffrir plus ou moins de la conjuration formée contre nous ; mais, en voyant les conséquences du zèle de ce cher Père, je ne pouvais que me dire : *Dum Christus annuntietur in hoc gaudeo sed et gaudebo* (Phil., I, 18).

Voilà ce qui me fait dire que le bon Dieu a tiré le bien de l'opposition qu'on nous a faite. Nous avons dû faire l'impossible pour avancer quand même : *Opportune, importune, in omni patientia*, en dépit de la pauvreté et parfois de la prudence. Les missionnaires se multipliaient, bâtissaient eux-mêmes des huttes où ils se retiraient. Les admirant et n'osant pas les faire reculer, nous suppliions nos supérieurs majeurs de venir à notre secours ; chaque année, nous recevions quelques nouveaux venus, jamais assez ; mais, cependant, l'œuvre de Dieu avançait. Nous avions aussi recours au Supérieur des supérieurs majeurs, au Pape, qui, à notre demande, érigeait de nouveaux vicariats, enfin une province et des diocèses. Les nouveaux évêques usaient d'industries pour se créer des ressources ; la Propagation de la Foi, en divisant ses allocations, ne pouvait les faire assez considérables ; le bien n'avançait pas suivant les besoins du temps ; nous avions recours aux parents, aux amis, à la charité de tous ; l'économie, les privations même aidant, le royaume de Dieu s'est étendu comme personne de nous n'aurait osé le supposer.

M. Bernard Ross, grand bourgeois du Mackenzie, constatant nos efforts, me disait jadis : « Vous ne nous

tiendrez pas tête, Monseigneur, vous n'êtes pas assez riches. » — « Les richesses, lui répondis-je, ne suffisent pas même ; il faut, dans ce pays surtout, savoir s'en passer, et y suppléer en se sacrifiant. » Ma réponse parut le surprendre.

Je dois, avant de finir, dire un mot de nos bons Frères convers, qui nous ont tant aidés à faire beaucoup avec peu d'argent ; ils ont eu certainement une grande part dans l'extension du règne de Dieu dans le pays. Nos antagonistes l'ont compris ; ne pouvant compter sur un tel avantage, ils ont essayé parfois de tenter ces dévoués Frères. L'un d'eux, s'adressant un jour à notre digne F. Kerney, lui faisait observer qu'avec son éducation il aurait pu avoir une place fort avantageuse dans la Compagnie, et ne pas être à un rang de domestique. Ce n'est pas le seul à qui des propositions du même genre ont été faites, mais tous ont répondu comme le F. Kerney : « Si j'avais voulu gagner de l'argent, ce n'est pas ici que je serais venu. »

Il faut finir, j'ai déjà été trop long, beaucoup trop long ; je vous en demande pardon, Messeigneurs. Mais il est bon de constater que cet ancien diocèse de Saint-Boniface, où il y avait, en 1854, un évêque, quatre prêtres séculiers, huit Pères Oblats, trois Frères convers et douze ou quinze Sœurs grises, forme une province ecclésiastique ; et, aujourd'hui, sur un coteau où se roulaient alors les buffalos, se trouve une cathédrale bien modeste, il est vrai, un évêché, un couvent, et enfin, aujourd'hui même, dans cette modeste cathédrale, on a sacré le septième évêque de notre province. A ce sacre se trouvaient, outre notre très révérend Métropolitain et trois de ses suffragants, le R. P. Provincial des Oblats du Canada, vingt et un autres Pères Oblats, presque autant de Frères convers et six prêtres séculiers. Et dans l'éten-

due de ce même diocèse de Saint-Boniface, il y a aujourd'hui au moins quarante à cinquante prêtres séculiers, au delà de cent Pères Oblats, sans compter les PP. PP. Jésuites, les Chanoines réguliers de l'Immaculée Conception, les Trappistes, et, outre les Sœurs grises de Montréal, six autres Congrégations religieuses sont venues nous aider à étendre et solidifier le règne de Dieu. Ce résultat, eu égard aux ouvriers employés, aux difficultés surmontées, est une preuve, comme me le disait Mgr Taché, que nous n'avons pas été seuls. *A Domino factum est istud, et est mirabile in oculis nostris* (Ps. cxvii, 22. Matt., xx, 22).

Bien que trop long, je n'ai pas pu dire tout ce que je voulais dire. Mon but, en faisant ce compte rendu, est de montrer l'action de la Providence; j'ai voulu, en outre, encourager mon digne coadjuteur et successeur, m'encourager moi-même et vous encourager tous. Aujourd'hui toutes les puissances humaines semblent être conjurées contre nous, et nous trouvons des nôtres, je veux dire des catholiques, qui se tournent contre nous et donnent encore plus de force aux ennemis de Dieu et aux nôtres.

Nos ennemis sont plus puissants que jamais, mais rien n'indique que Dieu nous ait abandonnés. La preuve, c'est qu'il a mis à notre tête un jeune métropolitain plein de force et d'énergie, qui saura nous guider aux combats. Nos Frères dans l'épiscopat, ces prélats de l'Église mère de l'ancienne métropole de Québec, admirent son courage et semblent eux-mêmes le prendre pour modèle dans la guerre qu'on nous fait, et dont ils sont eux-mêmes menacés. Nous, affaiblis par l'âge et les infirmités, ne nous sentant plus la force ni l'énergie voulues pour faire face au danger, nous sommes au moins grandement consolés en voyant que Dieu se montre encore

en nous remplaçant par des hommes qu'il semble avoir préparés lui-même pour les besoins actuels.

Sans prétendre être prophète, jugeant seulement d'après les apparences, me servant des paroles de saint Xiste à saint Laurent, je puis vous dire à vous, Monseigneur de Pogla, à vous mon frère, à vous mon fils, à vous mon ami : *Majora te manent pro Christi fide certamina*, mais je puis ajouter : *Noli timere, quia ego tecum sum, dicit Dominus, liberabo te de manu pessimorum et eruam te de manu fortium.* Avancez, cher Seigneur, combattez les bons combats. Vous avez un bon maître qui combat avec vous dès le commencement et qui ne connaît que la victoire. Courage donc, cher Seigneur, et *ad multos annos !*

En vous remerciant, Messeigneurs, d'avoir bien voulu venir de si loin vous unir à nous dans cette circonstance solennelle, ainsi que ces messieurs du diocèse de Saint-Boniface représentés ici par le digne curé de la Métropole, et mes frères un peu de partout, et surtout le digne Provincial des Oblats au Canada civilisé, qui a, je le comprends, dû faire un vrai sacrifice pour venir, et, après avoir fait ce résumé, où, tout en voyant l'action de Dieu, nous avons vu aussi celle de notre chère famille, permettez-moi de saluer de loin notre bien-aimé P. Général, en qui se trouve personnifiée toute notre Congrégation, de la remercier de l'assistance qu'elle n'a cessé de nous donner, de prier Dieu de la bénir et de la rendre de plus en plus apte à ses œuvres. Un salut amical et des remerciements bien mérités à ces différentes familles religieuses venues à notre secours avec tant de bonne volonté. Enfin, j'ai parlé de la belle Société de la Propagation de la Foi, à laquelle, dans mon cœur et ma reconnaissance, je réunis la Sainte-Enfance. Peut-on jeter un coup d'œil, si rapide qu'il soit, sur ce que nous avons

fait sans penser à elles et les bénir de leur assistance et prier Dieu de les faire prospérer? Nous ne pouvons moins faire aussi que de nous efforcer, malgré notre pauvreté et celle de nos diocésains, de les faire grandir dans notre pays, après qu'elles ont tant fait et font tant encore pour nous aider à implanter la foi et à l'y maintenir.

Enfin, il faut finir, j'aurais dû le faire depuis longtemps. Merci, Messeigneurs, merci à tous de m'avoir écouté si longtemps. Je me réjouis de voir l'œuvre de Dieu entre vos mains, elle ne pourra que prospérer et se solidifier. Les difficultés ne vous manqueront pas sans doute; elles sont la part de l'Eglise militante, elles procurent la gloire de Dieu, elles procurent la vôtre. *Ad multos annos !*

DISCOURS DE Mgr LEGAL.

MESSEIGNEURS,

Je vous demanderais de vouloir bien me permettre de remercier l'évêque consécrateur et ceux qui l'ont assisté. Il y a trente ans, j'avais rencontré à Nantes Mgr GRANDIN. La vénération conçue pour Sa Grandeur n'a fait que grandir depuis qu'il m'a été donné de le voir de plus près.

Je n'aspirais qu'à travailler dans le coin le plus obscur du diocèse ; mais la voix de Monseigneur, à qui les infirmités et les souffrances rendaient la charge de plus en plus pesante, ayant fait appel à mon dévouement, je ne pouvais rester sourd : je suis venu offrir à mon évêque mon dévouement tout entier.

Élie, sur le point d'être enlevé au ciel, allait prendre congé de son fidèle disciple. Celui-ci, instruit d'avance de l'avenir, s'attachait de plus en plus à son maître, et quand Élie s'écria : « Restez ici, car, pour moi, le Seigneur veut

que j'aille jusqu'à Béthel ou à Jéricho, » Élisée répond par trois fois : « Aussi vrai que vit le Seigneur et que vous vivez vous-même, je ne me séparerai pas de vous ! » Ils ne se séparèrent pas, et lorsqu'Élie monta au ciel, son disciple, sur ses instances, lui demanda une faveur : *Deprecor ut fiat in me spiritus tuus duplex.* « Je demande, dit Élisée, que votre esprit soit double en moi. » Je n'ai pas voulu ici trouver une analogie, mais au contraire un contraste. D'abord, Dieu merci ! Monseigneur n'est pas sur le point de nous quitter, et même, le secours qu'il vient de se donner permet d'espérer que nous le conserverons encore longtemps. Que pendant de longues années il me soit donné de profiter de ses conseils, de sa sagesse et de son expérience, de m'édifier au spectacle de ses vertus et de m'inspirer de son esprit ! A ce propos, j'ai remarqué que la demande du prophète me semblait un peu exigeante et indiscrète, qu'il eût pu se contenter de l'esprit du saint prophète Élie dans toute sa plénitude, sans demander qu'il fût doublé ; en tout cas, pour ce qui me concerne, je me contenterai d'avoir reçu dans sa plénitude l'esprit de notre saint évêque et, si, en parcourant le diocèse, on pouvait dire : « C'est encore l'esprit de notre premier évêque qui agit en celui qu'il nous envoie, » je n'en demanderai pas davantage.

Mes remerciements à notre vaillant Métropolitain, qui défend avec tant de courage, d'ardeur et de générosité les intérêts sacrés de notre foi injustement méconnus ; à Monseigneur de New-Westminster que j'ai déjà rencontré sur les plages de l'océan Pacifique, au milieu de ses bons sauvages chrétiens, où il m'est apparu comme le type du missionnaire et du patriarche ; à Monseigneur d'Erindel qui nous vient, lui aussi, avec une couronne tressée de travaux nombreux et pénibles, de souffrances de toutes sortes et de privations de tous genres, dans un

pays et sous un climat inhospitalier, où les privations sont le pain quotidien du missionnaire. Merci à tous d'avoir bien voulu vous arracher à de multiples occupations, parcourir d'immenses distances et vous soumettre à de grandes fatigues pour être présents à cette importante cérémonie. C'est un honneur dont le souvenir restera toujours gravé au fond de mon cœur. Enfin, mes remerciements aussi aux visiteurs distingués qui ont rehaussé, par leur présence, l'éclat de la cérémonie, à tous ceux qui ont travaillé à la rendre plus belle, aux révérendes Sœurs et à nos bons Frères qui ont depuis longtemps, les uns et les autres, préparé cette solennité.

RÉPONSE DE Mgr GRANDIN.

Vous me témoignez le désir, bien cher Seigneur, de recevoir mon esprit; je vous ai donné bien mieux et beaucoup plus, puisque vous avez reçu, par mon ministère, l'Esprit de Dieu. Lors du sacre de Mgr Langevin, le prélat consécrateur, le regretté Mgr Fabre, nous fit connaître avec une noble fierté, non seulement le nom du prélat qui lui avait imposé les mains, mais il eut soin de remonter plus haut pour arriver à un ancêtre plus noble encore : « J'ai été sacré par Mgr Lynch, nous dit-il, lui-même l'avait été par Mgr Charbonnel, qui avait eu l'honneur d'être sacré par Pie IX. » J'ai aussi sous ce rapport des titres de noblesse dont je suis fier. J'ai été sacré par Mgr de Mazenod, qui a été dans l'Église un grand et saint évêque. Mais il a été plus que cela pour nous : c'est le Fondateur de notre famille religieuse. Il a imposé les mains à un bon nombre d'évêques; je suis son dernier, son Benjamin. Tout me vient par ses mains, depuis la tonsure jusqu'à la consécration épiscopale. Puissé-je vous avoir donné son *double esprit*, esprit épiscopal et esprit religieux. Ses frères dans l'épiscopat le regar-

daient comme un saint, comme un modèle accompli, et lui-même me disait, peu de temps avant de m'imposer les mains pour la dernière fois : « Je me suis efforcé d'être un bon évêque et je n'ai pas cessé pour cela d'être moins bon Oblat. » Il pouvait sans orgueil me tenir ce langage. Soyons les fils de notre Père, nous serons de saints évêques et de non moins saints Oblats. Je n'ai pas besoin de remonter plus haut pour prouver la noblesse de mon origine ; cependant je puis aller plus loin et citer mes nobles ancêtres les plus rapprochés. Notre vénéré Fondateur fut sacré par l'Éminentissime cardinal Odescalchi, qui lui-même l'avait été par Pie VIII.

Je m'arrêterai là, il me faudrait trop de temps pour arriver jusqu'à saint Pierre.

DISCOURS DU R. M. L'ABBÉ BEILLEVAIRE.

Le révérend M. l'abbé Beillevaire, compatriote et condisciple de Mgr Legal, travaille depuis vingt ans, avec un zèle admirable, un désintéressement sans bornes, comme prêtre séculier, dans nos chères missions du diocèse de Saint-Albert.

Répondant à l'invitation qui lui est faite par tous les convives, il s'exprime en ces termes :

Monseigneur,

Je suis heureux de pouvoir vous adresser quelques paroles comme ancien condisciple et comme prêtre du diocèse de Nantes. Tout d'abord vous me permettrez de vous rappeler un fait de notre jeunesse. Lorsque nous étions au petit séminaire, un maître venait nous donner des leçons de gymnastique ; avant de procéder aux exercices de trapèze, il nous faisait aligner comme des troupiers et commandait la manœuvre ; parfois le maître faisait défaut, alors nous donnions le comman-

dement à Émile Legal, et je vous assure, Messeigneurs, qu'il s'en acquittait parfaitement. Un vrai capitaine ; le geste, le regard, le commandement. C'était à lui. Il commandait et à sa parole nous obéissions comme un seul homme. Ce jeune instructeur de 1866 est aujourd'hui Mgr Legal ; un commandement bien plus important lui a été confié, et ce commandement lui a été donné non pas au nom de ses condisciples, mais au nom du Seigneur : *Nos autem in nomine Domini.* Eh bien, Monseigneur, vous pourrez commander avec la même assurance et vous serez obéi.

En commençant, j'ai parlé de Nantes ; Monseigneur, je sais qu'en ce jour ce nom va droit à votre cœur. Sans doute vous avez adopté une nouvelle patrie et vous allez vous y attacher plus que jamais, mais vous n'avez pas oublié la première ; ces hermines de Bretagne, que je vois en tête de vos armes, en font foi. Messieurs, Révérends Pères et Frères, qui venez du pays breton, soyez heureux avec moi de l'honneur que nous fait Monseigneur notre coadjuteur. Ces hermines de Bretagne figurent sur les armes de la ville de Nantes et sur les armes de l'évêque de Nantes ; en les mettant sur votre blason, vous nous dites donc que vous garderez toujours le souvenir des Nantais. Si vous n'oubliez pas Nantes, à Nantes on ne vous oublie pas non plus ; dans ces jours, bien des prières sont montées vers le ciel pour vous, de la part de vos parents et de vos amis. Ce matin, à Saint-Jean-de-Boiseau et à la Montagne, on s'est dit : « En ce jour, un enfant de la paroisse va recevoir la consécration épiscopale, prions pour lui. » Le diocèse de Nantes tout entier est heureux et fier d'ajouter un nouveau nom à la liste de ses évêques. Jusqu'à ce jour il en comptait cinq vivants parmi ses enfants; le plus ancien est S. Ém. le cardinal Richard, archevêque de Paris; aujourd'hui, Monseigneur, vous

faites le sixième. Votre élévation vient cimenter l'union entre Saint-Albert et Nantes ; ces relations existent déjà depuis longtemps entre les deux diocèses ; nous les devons à notre vénérable évêque, Mgr Grandin. Sa Grandeur est bien connue à Nantes, son nom y est en vénération : le bon et pieux évêque de Saint-Albert, comme on dit là-bas. Dans sa circulaire, Sa Grandeur vous donne le titre de *fils*, eh bien, ce fils, il est allé le chercher lui-même. Rappelez-vous comme moi, Monseigneur, quelle impression fit sur nous, il y a trente ans, cet évêque dans la force de l'âge, d'une taille imposante, plaidant sa cause avec énergie sans embellir le tableau, pardonnez-moi l'expression, il vous *empoigna*. J'irai le trouver un jour, vous êtes-vous dit. C'est fait depuis longtemps, mais dans le ciel on voyait plus loin. Vous étiez venu pour vous dévouer sans réserve comme simple missionnaire, et Dieu sait quelle énergie et quelle persévérance vous avez déployées dans cette mission si ingrate et si pénible des Pieds-Noirs. Vous y avez montré la ténacité et le caractère breton : *Potius mori quam fædari* (Plutôt mourir que de reculer). Vous étiez donc venu pour être simple missionnaire, mais évêque ! allons donc, vous n'y pensiez pas, vous n'en vouliez pas. Il vous en a coûté ! Mais pourquoi marchander le sacrifice ! Plaçant votre lettre de nomination sur l'autel, et là, à genoux devant le Seigneur, vous lui avez dit : « Eh bien, Seigneur, j'accepte, mais en votre nom. » *Nos autem in nomine Domini.* Monseigneur, vous voilà donc évêque avec le titre de Pogla, et probablement un jour avec celui de Saint-Albert ; aussi, je le répète, c'est un bonheur pour moi de vous saluer en mon nom et au nom de tous mes compatriotes. Si vous étiez là-bas, dans notre bonne ville de Nantes, ici ce n'est pas l'habitude, oui, si vous étiez là-bas, je lèverais mon verre en disant : « Aux diocèses de

Saint-Albert et de Nantes. » *Ad multos annos*, Monseigneur.

DISCOURS DU CHEF KOSIKUSIWEYAN.

Donnons maintenant la parole aux enfants du pays. C'est le chef des sauvages cris de la montagne d'Ours, Kosikusiweyan (Peau-de-Belette), qui se fait l'interprète de tous. Il s'exprime en langue sauvage à peu près en ces termes :

Je suis fier aujourd'hui de pouvoir affirmer que ma famille a toujours prié avec le prêtre catholique. Il me souvient qu'étant tout petit enfant, mon père faisait la chasse bien loin d'ici, dans les montagnes Rocheuses. Un jour, un sauvage vient du fort des Prairies (aujourd'hui Edmonton) lui apporter la nouvelle qu'un « homme de la Prière » était prochainement attendu à cette place. Mon père partit de suite pour aller le voir, mais il fut bien démonté d'apprendre, par les Canadiens du service de la Compagnie de la baie d'Hudson, que ce prétendu « homme de la Prière » n'était pas un vrai prêtre. C'était un faux prêtre, un ministre de la religion des Anglais. Mon père fut pourtant consolé, parce qu'on lui assura que l'année suivante un véritable « homme de la Prière » (le R. M. Thibeault) viendrait certainement pour les instruire et leur montrer le vrai chemin du ciel. Mon père revint donc triste et consolé tout ensemble, continuer sa chasse dans les montagnes Rocheuses. L'été suivant, il vint de nouveau à Edmonton, où M. Thibeault nous baptisa tous. Depuis ce temps, j'ai toujours gardé la Prière (la foi catholique), et je veux y rester fidèle jusqu'à la mort. A présent, je vous remercie de m'avoir invité à une si belle cérémonie, à une fête si magnifique, je n'avais jamais imaginé rien de semblable, j'en garderai toujours le souvenir.

RÉPONSE DE M. LE COMMISSAIRE DES SAUVAGES.

M. A.-E. Forget, commissaire du gouvernement auprès des sauvages du Nord-Ouest et du Manitoba, prend alors la parole. Avec le tact et la délicatesse qui le distinguent à un haut degré, il dit combien il est heureux des rapports qu'il a eus avec le R. P. Legal, missionnaire des Pieds-Noirs, alors que ce dévoué missionnaire traitait avec tant de zèle et de douce politique auprès du département indien, des intérêts de ses sauvages. Il rappelle en termes touchants ce qu'a fait le R. P. Legal sur la réserve des Gens du Sang, les écoles ouvertes, l'hôpital construit, les sauvages convertis. Il le félicite bien cordialement de la grande dignité à laquelle il vient d'être élevé, et voit avec plaisir, dans cette élévation de Mgr Legal, le gage d'un avenir bien consolant pour les sauvages dont il est lui-même le commissaire attitré. « Je félicite de bien grand cœur, ajoute-t-il, le chef Kosikuweyan (Peau-de-Belette) des bonnes paroles qu'il vient de prononcer. Il m'a prouvé aujourd'hui, une fois de plus, que mes sauvages du Nord-Ouest ont de l'esprit, et qu'ils profitent de ce que nos bons missionnaires et le département indien font et veulent faire pour eux. Comme Mgr Legal, lui et les siens peuvent compter sur ma bonne volonté et sur mon dévouement. »

Le R. P. Lefebvre, le digne provincial du Canada, est alors requis, par tous les convives, de vouloir bien nous donner le bouquet de ces agapes si cordialement fraternelles, célébrées en l'honneur du nouveau dignitaire de l'Église et de la Congrégation, notre mère.

DISCOURS DU R. P. LEFEBVRE.

Messeigneurs et mes révérends Pères,

Que puis-je faire et dire, maintenant, sinon de m'associer de tout cœur à ceux d'entre vous qui viennent de prendre la parole avant moi. Qu'il me soit permis, pourtant, d'offrir à Mgr Legal, les sentiments d'estime et de respectueuse affection que je lui apporte au nom de tous les Pères et Frères Oblats de la province du Canada. Votre Grandeur, Monseigneur, n'a fait que passer au milieu de nous, il y a de cela près de vingt ans. Vous veniez alors vous consacrer, vous dépenser dans vos nobles Missions de Saint-Albert, où vous constatez aujourd'hui les immenses progrès accomplis. Vous étiez alors loin de vous douter, cher Seigneur, qu'un jour vous seriez le coadjuteur bien-aimé du vénérable Mgr Grandin, mais ce que votre profonde humilité vous empêchait même de soupçonner fut déjà prévu et annoncé par plusieurs de nos Pères, qui eurent le bonheur de vous connaître plus intimement. Combien d'Oblats de la province du Canada auraient ardemment désiré pouvoir m'accompagner et venir ici, à Saint-Albert, vous dire en personne et de vive voix leur respect et leur amour ! Si le devoir impérieux des Missions et des œuvres qui leur sont confiées ne l'a pas permis, soyez sûr, Monseigneur, qu'ils sont pourtant présents d'esprit et de cœur. Je dis plus, et parlant en ce moment au nom de la Congrégation tout entière, ne sentons-nous pas tous, nous ses enfants dévoués, que notre famille religieuse s'associe aujourd'hui à cette grande et belle fête de la consécration épiscopale d'un de ses membres les plus méritants. Notre cœur ne nous dit-il pas que le cœur de notre révérendissime et bien-aimé P. Général bat à l'unisson des nôtres et qu'il

se réjouit avec nous du bonheur de l'Église de Saint-Albert! Vivez longtemps, Monseigneur et bon Père, pour le bien de la Congrégation, pour la consolation de Mgr Grandin, dont vous devenez le bras droit et l'appui ; vivez longtemps pour le salut des âmes qui vous sont confiées, pour la conversion et le salut de vos Pieds-Noirs encore infidèles et qui vous sont aujourd'hui, si possible, plus chers que jamais.

Nous allions quitter la salle du festin, quand le R. P. Lacombe nous arrête en disant : « Ce n'est pas chez les blancs seulement qu'on rencontre l'esprit de prophétie. Si les Pères de la province du Canada ont pressenti ce qui arrive aujourd'hui, comme vient de nous le dire le R. P. Provincial, les Pieds-Noirs eux-mêmes, encore infidèles, l'ont annoncé depuis longtemps. Le R. P. Legal était à peine arrivé au milieux d'eux, que, de suite, ils lui improvisent un nom à leur façon. Ils l'appellent *Sportsitapi* (Celui qui siège en haut). Ils avaient l'intuition de ce qui devait arriver seize ans plus tard, l'élévation de leur missionnaire à l'épiscopat. » Très bien, Père Lacombe ! Vive Mgr Legal ! Vive *Sportsitapi*.

VII. séance académique.

Maintenant, cette mémorable fête se passera-t-elle sans que nos chers enfants des écoles y prennent une part active et directe avec leurs parents ? Évidemment non. Parents et enfants sont donc conviés à une réunion spéciale à la grande salle de classe où, pendant plus de deux heures, les élèves de nos excellentes religieuses nous tiennent sous le charme de la délicatesse des sentiments qu'ils expriment.

La séance s'ouvre par un vrai carillon. Toutes les cloches, clochettes et bourdons de ce vaste diocèse sont

mis à contribution. Écoutez plutôt. Je traduis librement de l'anglais, langue en laquelle s'expriment les enfants chargés de l'exécution de cette première partie du programme :

VOIX DES CLOCHES.

En branle, aimables cloches. Du beffroi de la cathédrale, sonnez à toutes volées, et, vite, portez bien loin l'annonce de la grande nouvelle : un nouveau prélat, un second Père nous est donné.

Sonnez, cloches d'Edmonton, chantez fort, chantez bien. Portez au loin la joie de ce beau jour. Que votre voix retentisse allègre et mélodieuse, par la rive droite, par la rive gauche de la noble Saskatchewan; depuis ses sources au sable d'or, dans les fières montagnes Rocheuses, jusqu'à son embouchure dans cette mer intérieure du grand lac Winnipeg, pour de là s'abîmer dans les profondeurs de l'Océan.

Cloche et clochette du beau lac Sainte-Anne, parlez longtemps et parlez bien. Sonnez, satisfaites et heureuses d'aller porter, de Josper à Saint-Bernard, l'expression de la joie dont débordent nos cœurs.

Vibrez en joyeuse harmonie, carillon du lac Labiche. Traversez les rivières et les lacs, les bois et les prairies. Mariez, en passant, vos notes sympathiques aux éclats du vigoureux bourdon calgarien.

Et vous, cloche de Mac-Leod, hâtez-vous d'unir votre pieuse mélodie à celle plus pieuse encore de la cloche Saint-Michel, au pays de l'ermite.

Sonnez, sonnez donc toutes, cloches chéries du diocèse de Saint-Albert, et portez jusqu'au ciel ce cri de notre cœur :

Vivat, vivat, in æternum vivat!

Après la voix des cloches et leurs appels vibrants, des voix plus douces célèbrent le héros de la fête. Ce sont des voix d'enfants qui retracent la vie du nouvel évêque. Ils saluent son berceau, félicitent sa mère, évoquent l'image de la vieille Bretagne, rappellent la triple vocation cléricale, religieuse, apostolique, de l'élu du Seigneur, et l'adieu du missionnaire à sa patrie française. Et les enfants terminent par ces mots :

Tu méprisas tous les biens de la terre
Pour attacher tous les cœurs au bon Dieu.

Les accents des anges de la terre ne pouvaient manquer de toucher leurs frères du ciel. Ils accourent à leur tour et déposent sur le front des deux évêques de Saint-Albert des couronnes de fleurs cueillies en Paradis.

Mgr Langevin se lève alors :

Merci, mes enfants, dit-il de cette si belle, si aimable et si touchante séance par laquelle vous venez de réjouir nos cœurs. Merci à nos bonnes Sœurs Grises qui l'ont si bien organisée. Les bonnes religieuses des autres congrégations, ici présentes, ne m'en voudront certainement pas et ne seront pas jalouses si j'ose, ce soir, affirmer que les bonnes filles de Mme d'Youville ne peuvent être surpassées lorsqu'il s'agit de rendre avec bonheur un sentiment du cœur. Elles le font avec un tact délicieux, une délicatesse touchante, une simplicité pleine de noblesse. Élévation d'idées, noblesse de sentiments, exquise simplicité d'expressions, c'est bien là en effet ce qui ressort de la séance de ce soir...

Mgr Legal, à son tour, exprime en termes émus sa reconnaissance aux bonnes Sœurs et à leurs chères élèves. Il veut être, comme Mgr Grandin lui-même, pour elles toutes, un appui, un soutien, un père tendre et dévoué.

Il appartenait à Mgr Grandin de mettre le dernier cachet à cette si belle et si touchante fête de famille. Il s'associe d'abord de tout son cœur aux éloges si bien mérités, décernés par Mgr l'archevêque aux enfants de l'école et à leurs dignes maîtresses.

Oui, ajoute-t-il, les bonnes filles de la vénérable Mère d'Youville ont éminemment le don de parler le langage du cœur. Elles puisent ce langage, comme l'a dit si bien Mgr de Saint-Boniface, dans leur saint contact avec les membres souffrants de Jésus-Christ, qu'elles recueillent et soignent avec tant de dévouement, de charité et d'abnégation dans leurs asiles et dans leurs hôpitaux. Mais elles ne m'en voudront pas non plus, loin de là, si je fais, à mon tour, l'éloge bien mérité des Fidèles Compagnes de Jésus et des excellentes Sœurs de l'Assomption de Nicolet.

C'était en 1882. Je voyais mon pauvre diocèse ouvert à la civilisation et à l'immigration par la construction des voies ferrées et par l'établissement d'un gouvernement régulier dans le pays. Il me fallait de toute nécessité songer à multiplier nos Missions et nos écoles. Il me fallait à tout prix d'autres religieuses enseignantes. Nos chères Sœurs de Charité de Montréal ne pouvaient plus, à elles seules, suffire à la tâche et nous fournir les sujets nécessaires. Je frappai donc à la porte de bien des communautés, soit au Canada, soit en France. La pénurie des ressources et des sujets était toujours l'obstacle contre lequel j'allais me heurter. Mis providentiellement en relations avec la T. R. Mère Petit, alors supérieure générale des Sœurs Fidèles Compagnes de Jésus ; elle écouta ma prière et le récit que je lui fis de nos misères et de nos difficultés. Je ne lui cachai pas ce que ses filles auraient à souffrir, au commencement surtout de leurs établissements dans les déserts de l'Ouest. Voici la

noble et généreuse réponse qu'elle me fit : « Monseigneur, c'est un sacrifice que vous nous demandez, et précisément parce que c'est un sacrifice, nous acceptons.» Et les Fidèles Compagnes sont depuis quinze ans déjà à l'œuvre dans mon diocèse, admirables de zèle et de dévouement.

J'avais besoin encore d'une autre communauté pour nos écoles sauvages. De passage dans la catholique province de Québec, je fis appel à la piété, au dévouement des dignes Sœurs de l'Assomption de Nicolet. Je leur dis les difficultés, les épreuves, les souffrances, qui les attendaient sur les Réserves des sauvages, au milieu desquels elles vivraient. Je ne flattai certainement pas le tableau et je les avertis qu'elles n'avaient rien à attendre de la générosité ou de la reconnaissance de ces pauvres misérables dont bon nombre sont encore infidèles. Tout ce qu'ils vous donneront gratis, ajoutai-je, c'est leur vermine, leurs poux en quantité, et encore vous demanderaient-ils de les payer s'ils pensaient qu'ils pussent vous être de quelque utilité.

« En vérité, me dit un bon prêtre, témoin auriculaire de cette conversation, si vous aviez voulu, Monseigneur, détourner les Sœurs de vous suivre, vous ne pouviez mieux dire et probablement mieux réussir, car je doute fort qu'elles consentent maintenant à partir pour votre diocèse et vos pouilleuses Missions sauvages. »

Le bon prêtre se trompait ; la preuve, vous l'avez sous les yeux. Ces bonnes Sœurs sont ici aujourd'hui.

Quant aux dévouées Sœurs Grises de Nicolet, ne sont-elles pas, elles aussi, les filles de la vénérable Mère d'Youville ? Ce que Mgr l'archevêque de Saint-Boniface a si bien dit des Sœurs de Charité de Montréal, je le dis moi-même à leur adresse, et personne, j'en suis sûr, ne me contredira.

Non, cher et bon Seigneur, vous ne serez point contredit. Nous nous associons de grand cœur à ces justes éloges puisés dans les trésors de votre cœur d'évêque et de père. Mais laissez-moi vous dire, au déclin de cette inoubliable fête, que nous ne nous associons pas moins au précieux message apporté du ciel à la terre par les saints anges gardiens de NN. SS. Legal et Grandin.

..... Si nous pouvions vous porter sur nos ailes
Jusqu'au milieu des saints et des élus,
Ah ! vous verriez qu'elle est brillante et belle
La place due à leurs nobles vertus.....

Et maintenant, avant de terminer ce travail écrit bien plus, ce me semble, avec le cœur qu'avec la plume, je réclame d'une manière spéciale l'indulgence des orateurs dont j'ai essayé de reproduire les discours. Je l'ai fait uniquement de mémoire pour la plupart d'entre eux. Ils ne seront donc pas trop étonnés si je n'ai pas toujours donné l'ordre parfait des idées qu'ils ont d'ailleurs rendues, de vive voix, infiniment mieux que je ne l'ai fait par écrit.

Adieu, bienveillant lecteur, un souvenir, une prière, pour nos chères Missions du diocèse de Saint-Albert ; un souvenir, une prière pour la Mission d'Edmonton, qui m'est actuellement plus particulièrement confiée.

Sincères remerciements et profonde reconnaissance de la part de nos bien-aimés Seigneurs et pères, Mgr Grandin et Mgr Legal, à tous les associés de la Propagation de la Foi et de la Sainte-Enfance, à tous nos bienfaiteurs et amis.

H. Leduc, o. m. i.

CONSÉCRATION DE Mgr DONTENVILLE

ÉVÊQUE DE GERMANICOPOLIS

COADJUTEUR DE Mgr DURIEU, ÉVÊQUE DE WESTMINSTER.

(Traduction d'un article publié par le R. P. Le Jeune, [Jean-Marie, en caractères sténographiques dans le *Wawa*, de Kamloops.)

Le dimanche 22 septembre 1897 a été un grand jour de fête pour New-Westminster. C'était le sacre de Mgr Dontenville, évêque de Germanicopolis, et coadjuteur de Mgr Durieu, évêque de New-Westminster, dont le diocèse est l'un des plus étendus de toute l'Amérique.

Des milliers de visiteurs sont venus de Victoria, de Vancouver et des autres villes ou villages environnants, pour assister à une cérémonie qui se voit si rarement dans ces contrées, et qui avait lieu, pour la première fois, dans la cathédrale de New-Westminster. Une heure avant la cérémonie, la cathédrale se trouvait assiégée par une foule considérable; non seulement toutes les places furent occupées, mais un grand nombre de visiteurs ne purent assister à la cérémonie que du dehors, devant les portes et les fenêtres, sans compter environ 2000 sauvages qui occupaient la rue devant l'église, et un terrain vague, de l'autre côté de la rue, où ils avaient dressé une tente pour abriter leurs femmes contre les ardeurs du soleil.

La cérémonie commença à 9 heures. Le prélat consécrateur était S. G. Mgr Adélard Langevin, o. m. i., archevêque de Saint-Boniface, assisté de Mgr Paul Durieu, o. m. i., évêque de New-Westminster, et de Mgr Isidore Clut, o. m. i., des Missions de l'Athabaskaw. Trois autres évêques assistaient à la cérémonie : c'étaient Mgr Lootens, évêque démissionnaire, résidant à Victoria ; Mgr O'Dea, de Nesqualy, et Mgr Legal, o. m. i., coadjuteur de Mgr Grandin, évêque de Saint-Albert.

Il y avait aussi les RR. MM. Van Nevel, qui représentait Mgr Lemmens, évêque de Victoria ; le R. Préfontaine, de Seattle ; le R. Belliver, prêtre séculier du diocèse de Saint-Albert.

En outre, le R. P. Fayard, o. m. i., supérieur de la maison de New-Westminster ; le R. P. Camper, o. m. i., de la Mission de Saint-Laurent, Manitoba ; le R. P. Lacombe, o. m. i., de Saint-Albert ; le R. P. Guillet, o. m. i., de Winnipeg ; le R. P. Cunningham, o. m. i., de Saint-Albert ; le R. P. Le Jacq, o. m. i., supérieur de Williams'Lake, avec le R. P. Thomas, de la même maison ; le R. P. Bunoz, o. m. i., supérieur du petit séminaire diocésain de New-Westminster ; le R. P. Chirouse, o. m. i., supérieur de la Mission de Sainte-Marie, avec les RR. PP. Dommeau, John Whelan, Bédard et Picotte, de la même Mission ; le R. P. Le Jeune, o. m. i., supérieur de Kamloops, avec les RR. PP. Peytavin et Cornelier, de la même Mission ; les RR. PP. Morgan, Bœning, Jayol, Michels, o. m. i. ; les Frères scolastiques W. Whealan, Kasper, Plamondon, de la maison de New-Westminster. Le R. P. Ouelette, o. m. i., représentait la Mission de Saint-Eugène de Kootenay ; le R. P. Marchal, o. m. i., celle de Stuarts'Lake, dont il est devenu depuis le Directeur. Ce qui fait un total de 7 évêques, y compris le nouvel élu, et de 25 prêtres, la plus nombreuse réunion de clergé qu'on aie jamais vue en British Colombia.

La cérémonie commença à 9 heures du matin et se termina un peu avant midi. L'assistance était des plus attentives, captivée par la majesté des cérémonies que la plupart voyait se dérouler pour la première fois. Il serait trop long de faire ici une description même sommaire de ces cérémonies, qui sont, du reste, les mêmes pour toutes les consécrations d'évêques. Les journaux de *New-Westminster*, de *Vancouver* et de *Victoria*, les ont décrites

au long dans leurs colonnes, ce qui prouve assez l'intérêt que ces imposantes solennités de l'Église catholique excitent parmi nos populations hétérodoxes.

Le nouvel évêque surtout était l'objet de tous les regards ; car il est bien connu et très aimé dans le pays où il a su, en quelques années, se concilier les sympathies de tous ceux qui ont eu quelque rapport avec lui, et même de ceux qui n'ont fait qu'en entendre parler.

Après l'Évangile, Mgr O'Dea, évêque de Nesqually, s'avança au milieu du sanctuaire et donna un sermon très éloquent, à l'occasion de la cérémonie du sacre, sur l'origine apostolique de l'Église catholique, sur sa mission divine et sa merveilleuse unité. Son texte était le *Tu es Petrus et super hanc petram ædificabo Ecclesiam meam.* D'un bout à l'autre du sermon, l'auditoire fut si captivé par l'éloquence de l'orateur, que pas un mot de ce qui était dit n'a pu lui échapper. L'orateur a surtout fait preuve d'une exquise délicatesse à l'égard des personnes professant d'autres croyances, qui se trouvaient mêlées en assez grand nombre dans l'auditoire, et auxquelles il a très bien démontré la divine institution de l'Église catholique, sans cependant offenser le moindre de leurs sentiments.

Les dames de la ville de New-Westminster avaient préparé un festin pour les évêques et le clergé dans les salles du collège Saint-Louis, qui est attenant à la résidence de l'évêque et des Pères de la maison de New-Westminster.

A 2 heures de l'après-midi ont eu lieu les réunions des sauvages dans la cour du collège Saint-Louis, où les évêques et le clergé sont venus pour les voir et les féliciter. Plus de 2000 sauvages se trouvaient présents. L'un d'eux, Auguste de Langley, s'est levé et a adressé quelques paroles de félicitations au nouvel évêque, Mgr Donten-

VILLE, en lui disant en même temps que tous les sauvages de la Colombie Britannique reporteraient sur lui l'affection qu'ils avaient pour Mgr DURIEU, dont il devenait le coadjuteur, et lui promettant la même obéissance qu'ils avaient toujours professée pour leur évêque. Mgr DONTENVILLE leur a répondu qu'à son tour il leur témoignerait toujours le plus grand intérêt et qu'il les porte déjà tous dans son cœur.

Ensuite, S. G. Mgr LANGEVIN a invité le R. P. CAMPER à adresser la parole aux sauvages, en sa qualité de missionnaire des sauvages du Manitoba. Le P. CAMPER a parlé en français et le P. LE JEUNE, de Kamloops, a traduit ce qu'il disait en chinook, afin que tous les sauvages présents pussent comprendre. Le P. CAMPER leur a d'abord témoigné sa joie vive de constater leur ferveur et leur attachement à la religion catholique. Il leur a dit qu'il n'oubliera jamais ce qu'il a vu aujourd'hui en Colombie Britannique ; qu'il va redire avec plaisir à ses sauvages du Manitoba, à son retour, comment ils ont des frères de l'autre côté des montagnes Rocheuses qui connaissent, aiment et servent avec fidélité Notre-Seigneur Jésus-Christ. Il leur a demandé en outre de prier pour leurs frères du Manitoba, pour ceux qui sont déjà catholiques, afin qu'ils persévèrent, pour ceux qui ne le sont pas encore, afin que le bon Dieu les convertisse et leur fasse goûter aussi le bonheur de vivre dans la vraie religion.

Mgr LANGEVIN s'est levé à son tour. Il a commencé par dire, en chinook : « Je suis très content de vous tous. » Ensuite, il leur a parlé en anglais, interprété en chinook par le même P. LE JEUNE, de Kamloops. Il leur a montré comment l'Église catholique est la même partout. « Nous avons ainsi réuni, aujourd'hui, des évêques et des prêtres venus un peu de tous côtés, cependant, ils n'ont

tous qu'une seule et même religion, et nous vous trouvons ainsi avec la même religion que nos sauvages du Manitoba. Quelle plus belle preuve de l'unité et de la catholicité de l'Église? Il y a quelques années, des sauvages de l'autre côté des montagnes Rocheuses se rencontraient avec des sauvages de ce côté-ci ; ils ne pouvaient pas se parler, n'ayant pas la même langue, mais l'un d'eux eut la bonne idée de tirer son chapelet et de faire le signe de la croix, sur quoi les sauvages de l'autre côté firent la même chose ; ils reconnurent par là qu'ils n'avaient qu'une religion, qu'ils étaient frères en Jésus-Christ, et ils se traitèrent comme tels. »

L'archevêque leur a ensuite recommandé d'être toujours fidèles à leur sainte religion, et comme il les avait vus prier si bien, il leur demanda de prier pour leurs frères du Manitoba, de prier pour leur Monseigneur, de prier le bon Dieu d'envoyer d'autres missionnaires pour aider ceux qui travaillent déjà parmi eux, de prier pour qu'il conserve longtemps encore ceux qui sont actuellement au milieu d'eux ; il leur a dit aussi de prier pour lui, « car, dit-il, je vous ai donné aujourd'hui un nouveau père, vous devez donc me considérer comme votre grand-père ».

Enfin, Mgr Durieu s'est levé aussi et a recommandé aux sauvages d'être bien dociles au nouvel évêque : « Vous voyez que je suis trop vieux pour courir parmi vous comme je le faisais quand j'étais plus jeune, c'est pourquoi j'ai pris un coadjuteur pour être comme mes pieds pour courir parmi vous, pour être comme ma bouche pour vous parler, mes oreilles pour vous écouter et me rapporter de vos nouvelles. Vous avez vu qu'on lui a mis dans les mains, ce matin, un bâton d'or, la crosse ; ce n'est point pour une simple cérémonie qu'on a fait cela, mais pour vous faire comprendre qu'on lui a donné

de l'autorité sur vous pour vous pousser dans le bien et vous fustiger si vous faites mal. »

Ce meeting des sauvages a été suivi par le toucher des mains, où tous les sauvages présents ont défilé devant les évêques et le clergé, pour leur donner la poignée de main traditionnelle.

Après quoi la bénédiction du très Saint Sacrement a couronné le tout.

Jean-Marie Le Jeune.

PROVINCE DES ÉTATS-UNIS.

NOVICIAT DE TEWKSBURY.

LETTRE DU R. P. CAMPEAU JOSEPH, MAITRE DES NOVICES.

Entendez-vous cette musique sautillante, ce bruit de personnes qui s'amusent, ces rires et ces applaudissements qui viennent troubler le paisible village de Tewksbury?

Toute une foule de mondains y accourent : festins et danses se succèdent tous les jours, et le démon, pour montrer qu'il est réellement le roi de ces lieux, se fait ériger deux statues : une Vénus et un Bacchus.

Cependant, au milieu de ces fêtes, une voix se fait entendre : c'est la voix d'une mère qui veut reprocher à son fils de folles dépenses. « Attention ! mon fils, dit-elle, si tu continues, tes propriétés pourraient bien passer aux catholiques. » La vieille puritaine prophétisait sans le savoir, car tout à coup la fortune change, une terrible banqueroute frappe à la porte de notre propriétaire qui, dans son excitation, ne trouve pas de meilleures ressources à ses malheurs que de mettre fin à ses jours.

Et ces lieux que la foule aimait tant naguère devien-

nent bientôt déserts ; que dis-je ? comme on les dit hantés par quelques mauvais esprits, personne n'ose s'en approcher, si ce n'est un prêtre qui en fait aussitôt l'acquisition. Or, charmante est cette nouvelle propriété ! A quelque distance du village, près d'un lac entouré d'une ceinture de verdure, se trouvait la maison Kiltridge. Tout attirait le regard : parterres, terrasses, avenues, plantes rares ; le chalet lui-même était ravissant. Et ce prêtre qui venait d'acheter cette propriété était le père de notre jeune province des États-Unis : le R. P. James Mc Grath. Il songeait à fonder un noviciat, et bientôt à la musique effrénée succédait la prière, au bruit des mondains un silence religieux, aux statues païennes se substituaient celles du Sacré-Cœur, de la Sainte Vierge et de saint Joseph, et ces lieux de plaisir devenaient des lieux de retraite et de sanctification : c'était le triomphe de Dieu sur Satan.

Mais pour un noviciat il faut un Père Maître. La province du Canada, qui aimait tendrement sa fille devenue majeure, ne recula pas devant un nouveau sacrifice et nous envoya le R. P. Emery, qui fut pendant huit ans directeur à Tewksbury. Modestes furent ces commencements : deux Pères, les RR. PP. Emery et Gigault ; un Frère convers, le F. Isaïe Maison ; un postulant scolastique devenu depuis le R. P. Gagnon, curé de la paroisse Saint-Joseph à Lowell, et un postulant convers.

Plus tard, quatre novices scolastiques étaient transférés de Lachine à Tewksbury et c'était à cette petite communauté que le T. R. P. Général, alors visiteur, adressait en 1884 ces paroles : « Je ressens une consolation particulière en venant faire la visite de cette nouvelle maison qui doit être considérée comme le fondement de cette province. Et vous, mes Frères, rappelez-vous que vous en êtes les fondateurs. Considérez-vous comme

tels et en conséquence efforcez-vous de laisser à vos successeurs les meilleures traditions. »

Cinq longues années se sont succédé les unes aux autres, sans que rien de bien remarquable ne vînt troubler la solitude de Tewksbury. Mais en 1888, voyant que le seul moyen de nous recruter est le juniorat, le noviciat ouvrit ses portes à toute une gente écolière qui, criant, sautant, gambadant, faisait un contraste à la vie uniforme et tranquille du novice. Cet état de chose cependant ne pouvait être que temporaire, et au mois d'août 1891, les junioristes partaient pour Buffalo où une grande et belle maison les attendait; et le R. P. Emery allait se livrer à un ministère plus actif tandis que le R. P. J. R. Pelletier devenait maître des novices. En septembre 1894, le T. R. P. Général, accompagné des RR. PP. Antoine, Guillard, Garin, etc., nous faisait l'honneur d'une visite. Inutile de dire que le souvenir de ce jour est gravé dans nos cœurs. Comment pourrait-il en être autrement ? Il est si père celui que nous appelons notre Père!... Et nous qui en entendions parler depuis si longtemps, nous avons eu le bonheur de converser avec lui et celui de le connaître et de l'aimer davantage. Ah! puisse-t-il revenir encore! Son passage nous fait tant de bien et nous rend plus Oblats. Ces jours de fêtes passés, la paix et la charité régnaient en souveraines, quand le 7 février 1895, un incendie venait réduire en cendres le noviciat et ses dépendances. Incendie! ce mot sinistre laisse dans l'esprit l'idée de peines et de destructions. Et comme un malheur appelle un autre malheur, outre la perte de notre noviciat nous eûmes la douleur de perdre notre Père Maître. Le R. P. Pelletier, tout épuisé, dut quitter la position et la laisser tomber sur des épaules bien faibles, hélas!

Cependant les philosophes nous assurent que *cor-*

ruptio unius est generatio alterius ; ainsi en fut-il de notre noviciat. Grâce aux efforts du présent provincial, le R. P. Guillard, sur ses cendres s'est élevé un nouvel édifice de briques aux couleurs rouge foncé et d'un style américain.

Haut de 62 pieds, long de 132 pieds, il fait la gloire de Tewksbury. Outre le soubassement et le rez-de-chaussée, il a trois étages, et sa tour élève bien haut dans les airs une brillante croix qui dit à nos voisins que nous n'avons honte de nous proclamer les disciples du Christ. Éloigné de 200 pieds de la route, il faut passer au milieu d'une magnifique pelouse pour y arriver. Voulez-vous y pénétrer? Quatorze degrés en pierre vous font passer par un porche et vous conduisent à l'entrée principale.

A l'intérieur, rien d'extraordinaire : tout est en pin couvert d'une couche de vernis; mais tout est propre et adapté aux besoins d'une communauté religieuse. Salles vastes, chambres modestes mais bien aérées, chapelle belle et pieuse, réfectoire spacieux, cuisine à la moderne, dortoir splendide.

Une pompe va nous chercher de l'eau à 200 pieds sous terre, le gaz nous donne la lumière, la vapeur, sa chaleur. Que peut-on désirer de plus? Aussi, matériellement du moins, tout est parfait. Mais... les novices ?... *Apparent rari in gurgite vasto.* Depuis 1883, nous avons eu 104 prises d'habit, et, sur ce nombre, beaucoup sont retournés dans le monde. Que voulez-vous ? Le dieu Dollar est un aimant qui attire bien des cœurs à soi. Actuellement, la communauté de Tewksbury se compose de 2 scolastiques, 2 novices convers et 8 Frères profès.

C'est bien peu, j'en conviens, mais c'est le cas de dire *non numerandi sed ponderandi.* Jardinier, fermier, forgeron, charpentier, tailleur, ingénieur et cuisinier :

tous les métiers se trouvent réunis sous le même toit.

Ajoutez que nos Frères sont animés du meilleur esprit, pieux à la chapelle, joyeux en récréation, pleins d'ardeur au travail ; ils aiment la Congrégation et n'oublient pas de prier pour celui qui est leur Père.

Les œuvres. — L'œuvre par excellence de l'Oblat est l'évangélisation des pauvres : *Evangelizare pauperibus misit me.* Ainsi, ils sont bien dans leur vocation, ces Oblats, qui courent après les habitants de ces immenses plaines du Manitoba, de Saint-Albert et du Mackenzie ; ils sont dans leur vocation, ces Oblats, qui évangélisent le Ceylanais et l'Africain; ils sont dans leur vocation, ces Pères, qui sèment et moissonnent au milieu de la population rurale; mais, révérend Père, le sauvage n'a-t-il pas une tente, un canot, un traîneau ? L'habitant de l'Afrique et de Ceylan est-il sans avoir une habitation? Et, dans la campagne même la plus pauvre, est-on sans posséder quelque chose?

Or, à la maison des pauvres, se trouvent les plus dépourvus : sans logis, sans nourriture, sans vêtement même ; voilà nos chers paroissiens.

Qu'est-ce donc qu'une maison des pauvres (*almshouse*), aux États-Unis ? C'est un établissement sustenté par l'État, où les nécessiteux, les délaissés, et quelquefois aussi les vagabonds, viennent chercher refuge : boiteux, paralytiques, phtisiques, goutteux, tous les maux physiques se donnent rendez-vous sous le même toit. Et le mal moral ! Ciel! Peut-on en parler? Nous avons affaire à des étrangers, qui, en grand nombre, ne se sont pas approchés des sacrements depuis qu'ils ont laissé la patrie. Pourtant, il faut le dire, tous ces gens, après avoir fait une sincère confession, meurent dans la paix du Seigneur; de sorte qu'il est vrai de dire que la maison des pauvres, à Tewksbury, est une véritable porte du Ciel.

Et, révérend Père, celui qui, avec bonheur, va réconcilier ces âmes avec leur Dieu est heureux de se dire Oblat de Marie Immaculée. Depuis le 22 novembre 1869, les Oblats ont pris la desserte de cette institution et y sont restés fidèles. Les Lebret, les Barber, les O'Riordan, les Gigault, les Gagnon et les Sirois, se sont succédé les uns aux autres, et après chaque visite, tous sentant une joie extrême au fond de l'âme, se faisaient un plaisir de répéter : *Pauperes evangelizantur !* Que de pécheurs réconciliés avec leur Dieu ! Que d'âmes purifiées par le ministère des Oblats s'envolent vers leur Créateur ! Que de larmes de repentir la seule vue du prêtre ne fait-elle pas verser !

Aussi, comme il fait bon exercer notre zèle parmi ces pauvres gens ! Trois fois la semaine, le R. P. Ant. Fletcher, nouvellement arrivé du scolasticat, passe au milieu d'eux, visite les malades, encourage les uns, donne les sacrements aux autres. Puis, tous les dimanches, nous allons leur dire la sainte messe, et leur nombre nous dit combien ils apprécient notre ministère.

Pourtant, il ne faut pas croire qu'il n'y a pas de difficultés. D'abord ces chers paroissiens sont très nombreux; sur 1500 à 1 600 personnes, 800 à 1 000 sont catholiques, et sur ce, 200 ou 300 sont des malades. Bien peu de semaines ne se passent sans avoir 3 ou 4 morts. Aussi, outre les visites régulières, que de fois on nous appelle, même au milieu de la nuit et pendant les plus grosses tempêtes. Et il faut remarquer qu'il y a un bon mille anglais du noviciat à la maison des pauvres.

Puis, ici, nous vivons comme si nous étions au temps de la construction de la tour de Babel. Toutes les nations sont réunies : Anglais, Français, Irlandais, Italiens, Allemands, Espagnols, Portugais, Arméniens, etc. Enfin, officiers majeurs, gardes-malades, tout ce monde,

en général, est protestant, et bien qu'honnête, gentil même, il faut cependant ménager leur susceptibilité et les principes de la foi catholique.

Mais malgré cela, le bien se fait, le règne du Sacré-Cœur s'étend, les âmes se sauvent. Vive Jésus ! Vive Marie Immaculée !

Joseph Campeau, o. m. i.

VARIÉTÉS

En préparant la vie du P. de l'Hermite, son biographe a fait une ample moisson de documents, parmi lesquels plusieurs se rapportent à la fondation de Bordeaux, dont il a été jusqu'ici peu parlé dans nos annales. Voici, pour cette fois, deux lettres adressées par le P. de l'Hermite, alors tout jeune prêtre, à notre vénéré Fondateur.

I

ARRIVÉE DU P. DE L'HERMITE A BORDEAUX. MISSION DE SAINT-ESTÈPHE.

Pont de la Maye, 11 décembre 1851.

Monseigneur et très vénéré Père,

Permettez-moi de vous exprimer enfin les regrets que j'ai éprouvés de quitter Marseille sans avoir reçu vos derniers conseils et votre sainte bénédiction. Mon départ si précipité en est seul la cause ; mais j'aime pour ma consolation à me rappeler les paternelles instructions que vous m'avez données si souvent, en particulier durant ma retraite du sacerdoce. Je garde aussi de vos bontés pour moi un souvenir que je ne perdrai jamais, et, jusqu'à la fin de mes jours, j'aimerai à repasser dans mon esprit les doux moments où, placé près de mon père, il m'était permis de me laisser aller à de touchants entretiens. J'ai contracté une dette de reconnaissance et d'affection que ma mémoire n'oubliera pas, et que mon cœur saura payer.

Je suis arrivé à Bordeaux la veille de la Toussaint, ainsi que j'en avais reçu l'ordre ; mais, dès le matin, les habitants de Saint-Delphin, au Pont-de-la-Maye, étaient partis pour leur mission respective. Il m'a fallu faire de nuit plusieurs courses dans la grande ville pour trouver Mgr l'Archevêque ; il m'a été impossible de le rencontrer le soir même, et comme nous étions arrivés tard, c'est au grand séminaire que le F. Picard et moi avons pris nos logements. Le jour de la fête, j'ai assisté, à la cathédrale, à l'office pontifical ; je m'y étais rendu exprès pour avoir l'honneur de présenter mes respectueux hommages au vénérable prélat ; il m'a reçu comme un père reçoit son enfant, et m'a fait dîner à sa table, parmi un cercle imposant de dignes chanoines ; en ma qualité de *junior*, j'ai fait les fonctions de lecteur en lisant, avant le repas, les quelques versets d'Écriture Sainte. Dès le lendemain, je m'embarquai sur le bateau à vapeur pour Saint-Estèphe, où le R. P. Supérieur avait ouvert la mission depuis la veille. C'est dans cette paroisse, placée au centre du Médoc, sur les bords de la Gironde, à 12 lieues de Bordeaux et dans l'arrondissement de Lesparre, que j'ai fait mes premières armes. Je n'avais rien à craindre, car je combattais sous la direction d'un habile capitaine. Durant six semaines, nous avons été à l'œuvre dans une population de 2500 âmes au moins. Le succès a été complet, et lorsque, dimanche 7 décembre, Monseigneur est venu couronner le jubilé, il a pu donner la communion à plus de 700 hommes et la confirmation à 555 personnes. Au nombre des confirmants étaient des vieillards de l'un et de l'autre sexe, et c'était un spectacle touchant de voir des pères et des mères de famille confondus dans la foule, à genoux près de leurs enfants, pour recevoir, eux aussi, sur le front le signe du parfait

chrétien. Je ne parle pas de la communion des femmes, qui ont été également fidèles à l'appel. Saint-Estèphe avait eu une mission onze ans avant celle-ci, mais elle nous avait laissé encore bien de la besogne taillée, et les chiffres de 15, 20, 30 et même 40, qui fixaient l'époque de plusieurs confessions, nous ont appris qu'il y avait eu bien des retardataires en 1840. Saint-Estèphe, comme toutes les contrées du Médoc, est un pays de foi ; mais les habitants, engourdis sans doute par les vapeurs de leur bon vin, manquent d'énergie ; c'était là le point capital qui exigeait une mission. Le R. P. Supérieur a vraiment obtenu un triomphe éclatant ; mais il l'a acheté par bien des fatigues, par une activité incessante et un zèle à toute épreuve. Sa parole facile et exercée intéressait au plus haut degré son nombreux auditoire ; il a donné sept conférences ; à chacune d'elles, l'auditoire augmentait et le missionnaire devenait de plus en plus éloquent. Le R. P. Dassy a prêché près de cinquante fois, sans compter les avis qui revenaient tous les jours ; le dimanche, il prêchait à la messe de paroisse et à vêpres. Pour moi, en ma qualité de débutant, je n'ai prêché que cinq fois. Les braves gens de la paroisse ne pouvaient se lasser de venir à notre exercice, que nous faisions chaque soir à 6 heures et demie ; et malgré les distances très grandes des villages, l'église surabondait, les tribunes, les chapelles latérales, le chœur, regorgeaient d'hommes ; le chant des cantiques leur plaisait beaucoup, et nous étions obligés de couper le dernier au milieu, afin de donner un peu le temps à la circulation de s'établir ; une fois le mouvement de sortie donné, nous reprenions ce cantique ; cette précaution était nécessaire, sans cela on serait resté toute la nuit à écouter. L'auditoire a été constamment très nombreux ; nous avons connu de pauvres ouvriers en journée qui, après

avoir fini leur travail, se rendaient de plus d'une lieue, sans avoir soupé ; ce n'était qu'au retour qu'ils prenaient le pain matériel, le pain spirituel avait pour eux plus de charmes. Dès l'instant où les confessions ont été annoncées, on s'est rendu en foule ; bien peu de personnes ont échappé ; nous étions quatre pour ce ministère : M. le curé, M. le vicaire et les deux missionnaires ; chacun a eu sa bonne part ; le R. P. Supérieur a été le plus accablé ; il a confessé plus de 600 personnes ; pour moi, je suis arrivé à environ 250 ; tous ces braves gens se sont confessés trois fois, plusieurs sont revenus jusqu'à quatre, cinq, six et même sept fois. Sur ce nombre, nous ne comprenons pas les enfants. Nous avons passé tout un jour pour eux ; le matin, nous avons eu les petites filles et, le soir, les petits garçons ; je crois, par exemple, que, pour ces pratiques, j'ai été le plus occupé. Ces pauvres enfants ne se possédaient pas de joie à la pensée de leur confession. Il y avait de vraies poupées dans ce petit peuple ; les petites filles se tenaient debout au confessionnal, et plusieurs arrivaient à peine à la grille. La veille, le R. P. Supérieur avait consacré toute la jeune famille à la Sainte Vierge, aux pieds du beau reposoir élevé pour la consécration de la paroisse entière. C'est un dimanche qu'a eu lieu cette cérémonie. Nous avions composé deux courtes prières ; une petite fille ayant déjà fait sa première communion dans l'année a lu l'acte de consécration au nom des femmes ; un petit garçon a représenté les hommes. C'était beau et solennel d'entendre le chant du *Magnificat* par les voix mâles des hommes, à l'issue de leur consécration. Le lundi, au pied du même autel, les enfants conduits par les mamans et échelonnés avec ordre, les garçons d'un côté, les filles de l'autre, venaient aussi faire leur fête et gagner leur jubilé. Le R. P. Supérieur leur a expliqué,

d'une manière bien à la portée de leurs faibles intelligences, les principales parties de la messe qu'on leur disait, et dans le discours qui a suivi, il leur a dit que, pour aller au ciel, il fallait bien *passer la journée ;* telle a été sa proposition. Mille petits exemples, mille détails intimes et scènes naturelles de la vie des enfants, les ont charmés d'un bout à l'autre ; leur attention n'a pas fait défaut un seul instant. Nous avons eu aussi une fête de réparation à la Sainte Eucharistie. Durant toute la journée, Notre-Seigneur a eu des adorateurs ; les villages étaient partagés pour les visites, et des bandes de pieux fidèles se rendaient aux heures indiquées. Les malades n'ont pas été oubliés durant ce beau jubilé. Le R. P. Dassy étant trop occupé par les soins de la mission, c'est moi qui ai visité cette portion intéressante de la paroisse ; j'ai pris mes jambes de novice et, à plusieurs reprises, je me suis dirigé vers presque tous les villages dont plusieurs étaient très éloignés ; M. le vicaire m'accompagnait assez ordinairement, et j'ai eu la consolation de faire gagner le jubilé à mes chers infirmes.

Que de choses j'aurais à vous dire sur cette belle mission, Monseigneur ! Si je voulais, je pourrais faire un volume, j'ai des matériaux suffisants pour cela. L'empire de la grâce et son action sur les cœurs sont quelque chose de bien admirable ; j'ai pu, pour la première fois, l'étudier de près. Nos braves gens nous avouaient naïvement tout le bien que la confession avait produit en eux ; dans leur langage, ils se sentaient l'*estomac débarrassé*, leurs nuits étaient plus tranquilles. Dans mes courses de village à village, je profitais de mes visites aux malades corporels pour voir aussi un peu quelques malades spirituels ; grâce aux indications de M. le vicaire, j'ai pu dénicher plusieurs *renards* renfermés dans leurs tanières, et, le soir ou le lendemain, ils nous arrivaient dociles comme

des enfants. Je m'en suis tiré comme j'ai pu avec la langue gasconne que me parlaient certaines personnes, car ici on comprend assez généralement le français. Je n'ai été un peu embarrassé que pour quelques vieilles édentées qui n'entendaient rien à mes morales ; elles prétendaient que je parlais trop bien français, et le R. P. Dassy a fait leur affaire. Je ne pourrais vous dire, Monseigneur, toute l'influence que cet habile missionnaire exerçait sur la population, c'était comme un oracle que chacun respectait, on lui obéissait comme des soldats obéissent à leur chef; on le désignait par ce nom : *le révérend Père,* sans doute parce qu'on m'avait entendu lui donner ce titre dans les questions que je lui adressais aux conférences. Pour moi, on m'appelait *le Père* tout court, et même plusieurs personnes, qui, ne sachant pas lire, n'avaient pas lu mon nom sur le confessionnal, étaient embarrassés pour me qualifier. Un jour une brave femme vient à la cure demander le missionnaire pour se confesser, et comme on la priait de nommer celui qu'elle désirait, elle répondit : « C'est M. le professeur que je demande, le plus grand »; c'était bien moi.

La prière pour les pécheurs a été annoncée pendant huit jours par la grosse cloche, à 8 heures du soir ; elle a eu son effet, et la semaine des *Pater* a été une des meilleures pour les confessions. Un soir, quelques femmes venant de l'exercice, cheminaient de compagnie vers leur village, tout à coup la cloche de la prière sonne, nos voyageuses font leur dévotion tout en marchant, mais quel n'est pas leur étonnement de voir à genoux, près d'une borne, un bon vieillard récitant ses *Pater* avec un enfant qui l'accompagnait. Au dire des bons habitants, on n'entendait chaque soir, au retour de l'exercice, que de pieuses conversations, et les malades eux-mêmes qui ne pouvaient se rendre à l'église, avaient de bons voisins

qui venaient fidèlement leur faire le compte rendu des bonnes choses dites en chaire. Une petite fille malade s'excusait un jour, auprès de son confesseur, de n'avoir pas pu venir la veille à l'exercice, parce qu'elle avait une fièvre plus forte qu'à l'ordinaire. Jusqu'alors elle n'y avait jamais manqué malgré ses accès; sur l'observation du missionnaire qui lui disait que son état l'exemptait de se rendre de si loin, elle répond : « Oh ! mon Père, il faut bien que je fasse un peu pénitence. » Un homme ayant rencontré un prêtre d'une paroisse voisine, portant le Saint Sacrement à un malade, ne s'était pas découvert. Le lendemain il est témoin de la belle cérémonie de réparation à l'Eucharistie, il entend les paroles énergiques et brûlantes du R. P. Supérieur; aussitôt, touché par la grâce, il se met à pleurer, le remords de sa faute le poursuit, et pour calmer sa conscience, il vient se confesser.

Après chaque sermon ou avis du R. P. Supérieur, on pouvait s'apercevoir, au tribunal de la pénitence, du bon effet qu'il avait produit. Une femme embarrassait depuis longtemps son confesseur en refusant de se réconcilier avec un proche parent ; durant trois semaines on l'avait trouvée intraitable sur cet article. Un soir, elle entend prêcher le R. Père sur l'amour des ennemis, et, le lendemain, cédant à l'impulsion de la grâce, elle vient déposer aux pieds de son confesseur ses bons désirs et ses promesses de réconciliation. Je demandais à un brave homme qui se confessait pour la seconde fois, si sa première confession lui avait fait du bien, et s'il n'était pas bien aise d'avoir rempli ce consolant devoir. « Ah ! mon Père, me répondit-il, je suis bien pauvre, et pourtant, on m'aurait donné 100 francs au sortir de ma confession, que je n'aurais pas été plus content. » Nos croix étaient considérées avec vénération, et plus d'une lèvre

s'est collée avec amour et contrition sur les plaies de Notre-Seigneur. Un jour que je m'étais rendu dans un village pour la visite des malades, une vieille femme me pria d'entrer chez elle pour voir son neveu infirme. C'était une pieuse ruse; son neveu ne s'était pas encore décidé pour la confession et n'était pas malade de corps ; elle voulait lui faire embrasser ma croix : il la baisa respectueusement et m'accompagna jusqu'à la sortie du village.

L'assiduité que les habitants de la paroisse ont mise à venir entendre la parole de Dieu était vraiment édifiante. Malgré la pluie qui, durant le mois de décembre, tombait assez régulièrement de jour à autre, ils se rendaient souvent plus d'une heure à l'avance pour avoir une meilleure place. On arrivait aux instructions avec parapluies, lanternes et tous les objets nécessaires pour obvier aux incommodités du temps. Dimanche, jour de la clôture, Mgr l'archevêque ayant chanté la grand'messe malgré la longueur de la cérémonie, plusieurs personnes des villages les plus éloignés avaient apporté des provisions afin de pouvoir dîner dans le bourg même sans être obligées de rentrer chez elles, et immédiatement après le repas, elles se sont rendues à l'église pour garder leurs places, quoique les vêpres ne dussent être chantées qu'à 2 heures et demie.

C'est ainsi, Monseigneur et très vénéré Père, que le bon Dieu et sa Sainte Mère se sont intéressés pour ce cher peuple de Saint-Estèphe. Tout a réussi malgré les ruses du démon. Un prédicateur socialiste venu de Bordeaux les premiers jours, pour contrebalancer sans doute l'effet de la mission, avait monté une espèce de club où il pérorait avec la plus grande effronterie ; nous n'étions, à l'entendre dire, que des jésuites chassés de partout, et qui, manquant de ressources, étaient venus exploiter la simplicité des gens du Médoc. La calomnie a été mal ac-

cueillie ; on a préféré les missionnaires chrétiens au missionnaire démagogue, et au bout de trois jours, il est parti, accablé par le poids du ridicule et du bon sens populaire. Nos braves gens ont fait justice de ses déclamations et de ses menaces; il a bien fait de partir, car déjà il trouvait dans son auditoire des opposants qui lui faisaient des objections un peu embarrassantes pour son mince esprit.

Pendant que nous travaillions à Saint-Estèphe, le P. Dépétro, de son côté, évangélisait à lui seul une autre paroisse, celle de Vendais, la plus voisine de l'Océan. Lui aussi a été béni du bon Dieu, et le succès a couronné ses travaux. Il a commencé le même jour que nous et a fini quatre jours plus tôt. Il avait affaire à une population de 2000 âmes environ, et Monseigneur, au terme du jubilé, a donné aussi la confirmation dans cette paroisse. Le bon Père était entouré de gens plus pauvres que les nôtres, plusieurs venaient des Landes, montés sur leurs grandes échasses ; ils les déposaient à la porte de l'église, et chacun, en sortant, savait reconnaître sa propriété respective. Nous avons vu ce bon Frère à son retour ; il s'est reposé un jour à Saint-Estèphe, et de là s'est rendu à Loussans, petite paroisse encore du Médoc ; il y restera jusqu'au 15. L'intention première du R. P. Supérieur était de me laisser maintenant à Saint-Delphin pour me donner le temps de préparer des instructions simples pour les missions, mais, depuis hier, il s'est décidé à m'amener avec lui dans une autre paroisse, à Saint-Pierre-de-Mont, canton de Langon ; nous partirons samedi 13, et nous en avons jusqu'au premier de l'an.

Les demandes ne manquent pas et nous avons suffisamment d'ouvrage sur le chantier, mais le bon Dieu aide ses missionnaires selon sa promesse : *Dominus dabit verbum evangelizantibus virtute multa...*, et Marie bénit

ses Oblats. Depuis deux jours, le R. P. Supérieur et moi prenons un peu de repos à notre campagne de Saint-Delphin, en attendant le départ de samedi. Le bon F. Picard est avec nous. Durant la mission, il est resté chez les Sœurs de Saint-Joseph, où on l'a bien occupé et où il a su se rendre utile ; les bonnes Sœurs lui ont appris un peu de cuisine et hier, nous avons trouvé son premier dîner excellent. Nous formons jusqu'à présent une bien petite communauté, mais nous pensons souvent à la grande famille de Marseille et nous cherchons à imiter nos premiers Pères, nos modèles, qui eux aussi avaient leurs peines dans les fondations et les œuvres qu'ils ont entreprises.

Veuillez, Monseigneur, me pardonner cette longue lettre. Les enfants aiment à raconter à leur père toutes leurs petites histoires, et je ne puis oublier que je suis votre enfant ; j'en suis fier, Monseigneur, et malgré les distances votre souvenir vénéré se présente chaque jour à mon esprit et fait battre mon cœur. Je vous remercie, Monseigneur, des pouvoirs que vous m'avez accordés au sujet des indulgences. Daignez agréer ma reconnaissance, me garder toujours une place dans votre cœur de père ; c'est celle du dernier-né que je réclame, je saurai l'estimer. Je prie bien le R. P. Tempier de vouloir m'excuser sur mon silence, à mon arrivée à Bordeaux, je lui aurais écrit si le R. P. Supérieur ne s'était chargé lui-même d'écrire, et si des occupations si nombreuses et si nouvelles pour moi n'avaient exigé tous mes moments. Je le remercie bien de la peine qu'il s'est donnée pour moi et je le prie d'agréer mes respectueux hommages ; j'en fais de même pour nos bons Pères et je compte beaucoup sur les pieux souvenirs et les ferventes prières de nos chers Frères.

Daignez, Monseigneur, prier un peu pour ce jeune

prêtre qui sort à peine de l'ordination, où vous l'avez consacré ministre du Seigneur il n'y a pas encore trois mois, et recevoir l'expression des sentiments de respect filial et soumis de votre tout dévoué et affectueux enfant qui vous prie de le bénir.

Marc de l'Hermite, prêtre, o. m. i.

II

MISSIONS DE SAINT-FERMÉ ET DE SAINT-CHRISTOLY.

Talence, 16 avril 1853.

Monseigneur et vénéré Père,

Je suis enfin rentré dans ma cellule depuis trois jours, après deux nouvelles missions données sans interruption ; aussi j'éprouve le besoin de vous donner, selon mon habitude, quelques détails sur mes travaux, et de faire avec simplicité ma petite histoire et celle du P. Delpeuch, mon compagnon. Je sais, Monseigneur, que votre cœur si paternel et si bon s'intéresse aux moindres détails quand il s'agit de vos enfants; aussi, jamais je ne crains d'être importun. Votre souvenir me fortifie dans la lutte ; pourrais-je ne pas vous dire les résultats de mes essais dans la vie apostolique, que je m'estime si heureux d'avoir entreprise sous votre direction ? Comme par le passé, je vais donc résumer ces deux dernières missions où le bon Dieu s'est manifesté par des signes tout particuliers.

La première mission a été donnée à Saint-Fermé, paroisse de 1 000 âmes, dans l'arrondissement de la Réole. Pour le P. Delpeuch et pour moi, cette partie du diocèse était un terrain inexploré. Or, dans ce Bordelais, il y a d'arrondissement à arrondissement, souvent de paroisse à paroisse, des variantes des plus bizarres, ce qui de-

mande pour chaque population une étude nouvelle de l'esprit et des mœurs. Partout, sur notre route, on nous disait que la paroisse où nous nous rendions était très mauvaise et, qu'arrivant en plein carnaval, nous trouverions des difficultés actuelles unies à des obstacles permanents. D'un autre côté, nous savions que M. le curé, après avoir compté longtemps sur le R. P. Supérieur qu'il connaissait, souffrait de ne point le voir venir, et nous nous demandions si, en additionnant les chiffres de nos deux âges, on pourrait avoir pour produit un missionnaire complet et présentable. N'importe, le cœur et les bonnes dispositions ne nous manquaient pas. Dès le premier jour, nous avons abordé vivement notre peuple, dur dans ses formules, défiant dans ses allures, grossier dans son langage et ses mœurs. Pendant six semaines, nous l'avons évangélisé dans une vaste église, vraie cathédrale, anciennement dépendante d'une abbaye de Bénédictins établis dans le pays. Constamment, nos gens nous ont tenus sur le qui-vive et étonnés par des surprises en tous genres. Là, rien de fixe ; aujourd'hui foule à l'église, demain presque personne, sans que rien puisse nous faire augurer l'affluence ou la désertion. Il a fallu employer tous les moyens pour allécher ces barbares enfants, prévenus contre les prêtres et nourris des préjugés les plus invétérés et les plus fâcheux contre la religion. Avant de convertir ces êtres rustiques, il a fallu les civiliser et faire leur éducation. A force de soins et de leçons, nous avions fini par les policer et leur donner presque de l'esprit; mais que d'efforts en tous genres ont préludé à cette réaction ! Que de courses dans des chemins affreux, et à des distances encore inconnues pour nous ! Dans ces contrées, point d'agglomération qui puisse rendre les visites faciles; les maisons sont espacées de loin en loin et, pour voir tout

notre monde, nous avons dû décrire plus d'une courbe et ramasser pour nos soutanes des amas de boue, précurseurs et figures des iniquités du peuple. Nous étions vraiment beaux à voir, armés de nos bâtons ferrés selon l'usage de la localité, parcourant en tous sens et séparément, pour ne rien omettre, les coteaux boueux et glissants, les chemins perdus, entrant dans chaque cabane isolée. Volontiers, nous nous serions crus un moment loin de tout peuple civilisé, chez des nations sauvages. A force d'efforts, nous avons réussi à faire aimer la robe noire et l'église ; quand ce peuple, prévenu, a été bien convaincu que l'intérêt n'était pour rien dans notre zèle, et que nous n'ambitionnions que les âmes, volontiers il s'est abandonné aux deux jeunes missionnaires. Aussi, plus la préparation a été longue et pénible, plus le retour de nos pauvres gens a été sincère et touchant. Le soir, dans notre vaste église où notre auditoire se pressait pour ne pas avoir froid, notre voix retentissait avec force ; nos figures maigres et allongées inspiraient une sainte compassion ; notre air résolu en imposait, car nous agissions et parlions *tanquam potestatem habentes*, pour racheter le bénéfice de notre jeunesse. Il a fallu attaquer avec énergie les matières les plus ardues, s'en prendre aux objections les plus populaires et les plus impies pour en faire justice. Le P. Delpeuch était chargé des conférences, et savait pulvériser, d'une manière originale et sérieuse tout à la fois, les préjugés de l'endroit. De sa voix forte, *tranchant du Combalot*, il parlait avec l'autorité d'un apôtre et la puissance d'un tribun. Aussi a-t-il ramené grand nombre de ces braves paysans, que ses allures franches et ouvertes, sa parole énergique et sans détour, ont séduits. Pour moi, dans mes avis, je me permettais parfois de détruire, par quelques saillies un peu spirituelles, certains prétextes ridi-

cules ou certaines difficultés du pays ; parfois, je répandais un peu de sel attique sur ces esprits lourds, et je voyais ces figures, impassibles et de pierre ordinairement, s'épanouir de satisfaction et approuver mes paroles. Ce plan de bataille nous a parfaitement réussi. On nous regardait comme des marcheurs redoutables, comme des hommes à la langue bien pendue et comme d'infatigables travailleurs ; et grâce au bon Dieu, un ébranlement général a succédé subitement à cette fermentation intérieure que nous avions ménagée dès le principe. La population a mordu à l'hameçon ; nos gens, autrefois ennemis des prêtres et de la religion, se sont assouplis sous le joug évangélique, et à la fin de la sixième semaine, la table sainte a été remplie de convertis. Entre autres choses consolantes, j'ai reçu l'abjuration d'une jeune protestante, domestique dans une des bonnes maisons de la paroisse. Son âme était disposée d'avance par les soins de sa maîtresse ; je n'ai eu qu'à recueillir ce que d'autres avaient semé, à baptiser sous condition et recevoir dans le sein de l'Église catholique cette enfant bien instruite de la religion, et maintenant fervente catholique.

Le P. Delpeuch était surtout l'*homme* des *hommes*, et savait fort bien les prendre. Il a confessé M. le maire, que nous savions, par son propre aveu en conversation, ne s'être pas confessé depuis vingt-quatre ans. Ce brave monsieur n'a pas manqué une instruction et a édifié tout le monde par ses exemples. Après sa première confession, il voulut sortir de l'église avec le P. Delpeuch, et se promener avec lui un instant sur la place, pour prouver à tous les gens du bourg l'acte qu'il venait de faire et combien peu le respect humain l'arrêtait. Le retour de cet homme a été une belle conversion et qui, je le crois, portera des fruits durables, car elle a été le résultat

d'une lutte intérieure un peu longue et d'une conviction arrêtée. Dans cette mission, nous avons aussi réhabilité plusieurs mariages, ainsi qu'il nous arrive partout ; je ne vous dirai pas toutes les courses et toutes les peines que le P. Delpeuch a été obligé de s'imposer pour obtenir de ces êtres dégradés de faire bénir leur union à l'église. La mission s'est terminée par l'érection d'un chemin de la croix, dont nous avons orné les murs dépouillés de notre spacieuse église. Au dernier jour, nous avons vu notre auditoire fondre en larmes, tellement on avait appris à nous aimer et à nous environner de confiance. Ce peuple nous avait coûté cher ; une mère aime toujours de préférence l'enfant qui lui a coûté de plus vives sollicitudes ; or, à Saint-Fermé, nous avions éprouvé toutes les angoisses d'une maternité douloureuse ; il n'était pas étonnant qu'on nous eût voué tant d'affection en échange.

M. le sous-préfet de la Réole, homme religieux, a passé deux jours à Saint-Fermé, à la fin de la mission. Il était en tournée pour le tirage et s'était arrêté chez une dame du bourg, sa tante. Il a bien voulu assister, le soir, à notre exercice. Après avoir été témoin de l'affluence, de l'attention et des conversions de nos gens, il n'a pu s'empêcher de nous en témoigner sa satisfaction, et nous a remerciés poliment d'avoir fait tant de bien à une commune du ressort de sa sous-préfecture, commune qu'il estimait, nous a-t-il avoué franchement, comme la plus mauvaise du département et la plus démoralisée par les idées socialistes. « Aussi, mes Pères, a-t-il ajouté, je sais maintenant que vous savez soulever des montagnes. » Hélas ! ce n'est pas nous qui avons fait tout ce bien ; Dieu nous l'a bien prouvé en se jouant de tous nos calculs, et nous accordant des conversions inattendues et dont nous semblions désespérer.

Immédiatement après cette mission, nous nous sommes rendus à Saint-Christoly, à 3 lieues de Blaye, pour en commencer une autre. Après avoir embrassé en passant et à la hâte le R. P. Vincens à Cadillac, nous nous sommes acheminés vers une contrée nouvelle. On ne nous donnait que trois semaines pour préparer cette paroisse de plus de 1 900 âmes à la visite de Son Éminence et à la confirmation. Nous arrivons pour le dimanche de la Passion, en plein temps pascal. Immédiatement nous nous mettons à l'œuvre, et malgré les confessions et prédications, nous trouvons encore moyen de faire, comme à Saint-Fermé, une visite générale de la paroisse. Là nous avions affaire à des gens d'un autre tempérament que ceux de Saint-Fermé : population brillante, légère, pleine de cœur, mais ignorante au plus haut point, indifférente, terrestre et peu scrupuleuse comme en général toutes les contrées du Blayais, au sujet des commandements les plus impérieux de Dieu et de l'Église. Dans cette paroisse, la mission a été bientôt populaire et les missionnaires ont été bientôt chéris. M. le curé, à notre arrivée, comptait sur 200 confirmants au plus, et nous lui en avons déniché et décidé 220 de plus, en sorte que Mgr de Bordeaux a donné la confirmation à 420 personnes, bien que sa dernière visite dans cette paroisse ne datât que de sept ans. Mais aussi quel beau spectacle de voir tant d'adultes agenouillés dans l'église, à leur rang, pour recevoir l'onction sainte! Que de vieillards, que de vieilles mères étaient en ce beau jour confondus avec leurs enfants. L'adjoint de l'endroit, bon vieillard et ancien soldat, marchait en tête du bataillon des confirmants. Le chiffre des communions a été plus que double de celui des confirmations.

Nous avons eu dans cette mission deux conversions consolantes qui nous ont prouvé d'une manière évidente

combien les touches de la grâce sont secrètes et puissantes. Tout marchait à merveille, et nous rendions grâces au Seigneur du succès de son œuvre, car l'ébranlement était presque général. Cependant les deux hommes les plus importants de l'endroit, M. le maire, notaire, homme à bonne éducation, et l'officier de santé, son beau-frère, gros papa et bon vivant, ne parlaient pas de se confesser. La bourgeoisie inférieure s'était rendue ; eux seuls semblaient devoir nous faire défaut. L'un et l'autre étaient assidus aux exercices, nous témoignaient le plus grand respect, nous rendaient même des visites, mais c'était tout. Un jour, le P. Delpeuch et moi nous causions dans le jardin de la cure de ces deux hommes, et d'un consentement unanime, nous déclarions que pour eux la mission passerait sans porter de fruits; nous désespérions et nous faisions le sacrifice de nos matadors, lorsque nos deux hommes nous arrivent à l'improviste, comme pour nous prouver que nous avons tort d'appréhender, et que la grâce se rit des calculs humains. A 11 heures, le gros médecin, tourmenté depuis longtemps par sa pieuse femme, se présente tout ému au P. Delpeuch ; à 1 heure, le maire qui m'avait fait demander mon heure, m'arrive. Ni l'un ni l'autre ne s'étaient donné le mot, et le même jour, ces fiers Sicambres courbent la tête devant deux jeunes missionnaires. C'était le 1er avril, jugez, Monseigneur, si ces deux poissons arrivaient bien à point nommé. Le jour de la communion, on vit le maire et l'adjoint s'acheminer les premiers à la table sainte, l'écharpe nationale au côté et suivis du gros officier de santé. Ce brave homme se mit aussi sur les rangs de la confirmation, car son front chauve n'avait point encore reçu l'onction qui fait les parfaits chrétiens. Son Éminence parut très satisfaite des résultats de notre mission. Aussi, d'après son

désir et celui de M. le curé, nous sommes encore restés huit jours à Saint-Christoly; par prévoyance, nous nous étions déjà munis de l'autorisation du R. P. Supérieur pour cette prolongation.

Plusieurs adultes ont fait leur première communion dans cette mission ; tous les soirs, le P. Delpeuch leur faisait un catéchisme préparatoire et spécial ; plusieurs unions purement civiles ont été bénies à l'église ; car, dans ce diocèse, les premières communions en retard et les unions civiles sont deux fléaux que nous rencontrons dans toutes les paroisses. L'ignorance et le manque de foi sont la cause de ces désordres. Ayant remarqué, à Saint-Christoly, une ignorance profonde de la religion parmi les personnes âgées et tout ce qui n'avait pas passé par les mains du vertueux pasteur, établi là depuis quatorze ans, nous avons voulu porter remède au mal. Tous les soirs avant mes avis, je lisais un petit abrégé de la Foi, et dans nos instructions, dans nos conversations, partout, nous intercalions les choses de nécessité de moyen; quelquefois, avant de donner l'absolution à des femmes, bien disposées, du reste, mais peu instruites, nous les envoyions aux Sœurs de l'école, qui, en quelques minutes, leur mettaient dans la tête un abrégé du catéchisme. J'ai été même jusqu'à ordonner, du haut de la chaire, une lecture publique de certains chapitres du catéchisme dans les familles, au sortir de l'exercice. Nos braves gens, loin de se choquer de cette prescription, s'y sont soumis avec la plus grande docilité ; c'était vraiment édifiant, que cette étude domestique de la religion. Il est vrai que, pour ne pas manquer mon coup, j'avais eu soin de *dorer la pilule* et de faire accepter le remède avec le morceau de sucre. Je vous assure que c'était un plaisir de voir nos gens écouter les explications familières et élémentaires que nous leur donnions dans nos

instructions ou avis, sans pourtant avoir l'air d'y toucher.

Voilà, Monseigneur et vénéré Père, un court résumé de nos deux missions. Elles nous ont été utiles à tous deux et nous ont, plus que jamais, fait apprécier le bonheur de notre vocation et l'immense étendue des bontés de Dieu. Nous voici maintenant installés à Talence, et tous réunis en famille. Nous pensons à notre mois de mai qui promet d'être splendide à Notre-Dame de Talence. Le R. P. Supérieur déploie une activité étonnante, s'occupe de tout, veille à tout, trouve moyen de tout faire marcher à la fois. On nous a dressé pour tous des confessionnaux, et les pratiques ne manqueront pas dans quelques jours. Notre local est un peu étroit, mais il faut bien cette petite compensation pour la nouvelle faveur que la Sainte Vierge nous a procurée en nous appelant près d'elle. Pour moi, je loge, pendant le jour, ainsi que le P. Delpeuch, au-dessus de la sacristie ; nous avons chacun notre appartement séparé ; le local est suffisamment grand, pendant la nuit nous avons chacun un petit coin au presbytère. Nous voilà rendus à la cellule, au travail, à la prière, heureux et disposés à faire tous nos efforts pour être de bons religieux et de bons missionnaires. Dès ce soir, je rentre en possession de ma fonction de confesseur au refuge, et j'espère que Dieu m'aidera comme par le passé. Votre souvenir fait notre force à tous, Monseigneur ; le courage que Dieu nous accorde, il nous l'a donné par vous ; aussi, dans nos conversations intime, votre nom vénéré et vos douces leçons reviennent souvent ; c'est pour nous une de nos grandes joies de pouvoir nous dire vos enfants.

Veuillez agréer, Monseigneur et vénéré Père, l'expression des sentiments de profond respect de votre tout dévoué et obéissant fils.

Marc de L'Hermite, o. m. i.

NOUVELLES DIVERSES

Le R. P. Augier Cassien, assistant général, visiteur de nos Missions de Ceylan et d'Australie, est débarqué à Marseille le 13 septembre et rentré à Paris le 19. La Providence l'amenait au chevet du bon P. Général juste à temps pour donner à ce vénéré Père les consolations que devaient lui causer les nouvelles apportées de Ceylan.

— Par un décret de la Sacrée Congrégation de la Propagande, à la date du 24 août 1897, le R. P. Jules Cénez a été nommé Préfet apostolique du Basutoland.

— Mgr Langevin, archevêque de Saint-Boniface, a été gravement malade d'une attaque de fièvre typhoïde; il est aujourd'hui complètement revenu à la santé.

— La maison générale a reçu, dans le courant d'octobre, la visite de S. Gr. Mgr Bruchesi, archevêque de Montréal. L'éminent et sympathique prélat avait bien voulu s'asseoir à notre table avant son départ pour Rome.

— Avant de reprendre la route de Colombo, S. Gr. Mgr Mélizan a eu la joie d'ordonner prêtre son frère aîné, le R. P. Vincent Mélizan, ancien zouave pontifical. Cette touchante cérémonie a eu lieu à Notre-Dame des Lumières, aux quatre-temps de septembre. Monseigneur était assisté par deux de ses frères, l'un et l'autre de l'Ordre de Saint-Dominique; l'un, de résí-

dence à Toulouse ; l'autre, missionnaire au Brésil. « Vraiment, disait ensuite Monseigneur, Dieu m'a donné aujourd'hui le pouvoir d'opérer un miracle, puisque, par l'ordination que je viens de faire, je suis devenu le père de mon frère aîné, que je regardais comme un père. »

Quelques jours plus tard, le 26 septembre, Sa Grandeur s'embarquait à Marseille. Elle arrivait à Colombo, après dix-huit jours de traversée, le 13 octobre. La santé du vénéré prélat ne s'était pas ressentie des fatigues du voyage.

— Consécration de l'église Saint-Lambert.— Au mois de septembre a été consacrée la chapelle du scolasticat de Liège. Durant une octave solennelle, des foules pieuses sont venues prier dans la nouvelle église, placée, comme on le sait, sous le patronage de saint Lambert et destinée à devenir un foyer de dévotion envers le glorieux patron de Liège. Des prédicateurs distingués, choisis, par une pensée heureuse, dans les diverses catégories du clergé séculier et régulier, ont célébré à tour de rôle le nom de saint Lambert. Les fêtes de la consécration elle-même furent présidées par S. Gr. Mgr l'évêque de Liège, toujours bienveillant et paternel pour notre famille religieuse.

Notre bon P. Général s'était fait d'avance une joie d'assister à cette cérémonie. Il y prit part de sa chambre de malade; il fut remplacé par le R. P. Antoine.

— Retraites pastorales. — Le R. P. Rey, supérieur de Notre-Dame de Pontmain, a prêché les deux retraites pastorales du diocèse de Bayonne ;

Le R. P. Lemius, Supérieur des Chapelains du Sacré-Cœur à Montmartre, celles du diocèse de Quimper ;

Le R. P. Iungbluth, supérieur de Saint-Andelain, celles de l'archidiocèse d'Auch.

Le R. P. Albertini a donné les mêmes exercices aux prêtres de langue italienne du diocèse de Marseille.

— Distribution des prix a l'Université grégorienne. — Voici la part de succès obtenue par nos scolastiques de Rome aux examens et aux concours de l'année scolaire 1896-1897 :

Grades : 41. — 2 docteurs, 8 licenciés, 11 bacheliers en théologie; 5 docteurs, 3 licenciés, 11 bacheliers en philosophie, 1 bachelier en droit canon.

Prix : 31. — 1 second prix (*ex æquo*) d'Écriture sainte; 1 premier prix de théologie dogmatique, cours du matin; 1 second prix (*ex æquo*) de théologie dogmatique, cours du matin; 1 premier prix (*ex æquo*) de théologie dogmatique, cours du soir; 1 second prix (*ex æquo*) de théologie dogmatique, cours du soir; 2 premiers prix (*ex æquo*) de théologie dogmatique, cours du matin, première année; 1 second prix (*ex æquo*) de théologie dogmatique, cours du soir, première année; 1 prix de langue araméenne; 4 seconds prix (*ex æquo*) d'histoire ecclésiastique; 2 premiers prix (*ex æquo*) d'institutions canoniques; 1 second prix (*ex æquo*) d'institutions canoniques; 2 seconds prix (*ex æquo*) de métaphysique, troisième année; 1 premier prix (*ex æquo*) d'astronomie; 2 seconds prix (*ex æquo*) d'astronomie; 1 premier prix d'éthique et de droit naturel; 3 seconds prix (*ex æquo*) d'éthique et de droit naturel; 1 premier prix de métaphysique, deuxième année; 1 premier prix (*ex æquo*) de physique-chimie; 1 second prix (*ex æquo*) de physique-chimie; 2 seconds prix (*ex æquo*) de mathématiques élémentaires; 1 troisième prix (*ex æquo*) de l'Académie de Saint-Thomas.

A ces prix s'ajoutent 30 accessits, 22 mentions très honorables, et 20 mentions honorables. Total : 103 nominations.

Après notre scolasticat, les deux collèges les plus couronnés ont obtenu l'un 16 prix, l'autre 12.

— Départs de missionnaires. — Voici les obédiences données aux nouveaux prêtres dans le cours de l'année 1897 :

1° Pour le scolasticat d'Ottawa : le R. P. Perdereau, François, du diocèse de Laval. — Pour le scolasticat de Liège : les RR. PP. Lévêque, Victor, du diocèse de Strasbourg, et Coste, Adolphe, du diocèse de Viviers.

— Pour le scolasticat de Hünfeld : le R. P. Fries, Jacques, du diocèse de Strasbourg.

2° Pour la première province de France : les RR. PP. Chaudesaigues, Joseph, du diocèse de Mende ; Trébuchet, Vincent, du diocèse de Valence ; Jullien, Auguste, du diocèse de Grenoble ; Buffier, Jean-Louis, du diocèse de Mende ; Capuano, Antoine, du diocèse de Lucera (Italie) ; Destro, Gaëtan, du diocèse de Pati (Italie).

3° Pour la deuxième province de France : les RR. PP. Gullient, Louis, du diocèse de Laval ; Pierrat, Abel-Prix, du diocèse de Saint-Dié ; Le Vacon, Constant, du diocèse de Saint-Brieuc ; Peskens, Godefroy, du diocèse de Bois-le-Duc ; Guéret, Paul, du diocèse de Bayeux ; Vandeberg, Henri, du diocèse de Ruremonde ; Vasseur, Alphonse, du diocèse d'Arras ; Duval, Théodore, du diocèse de Laval.

4° Pour la province du Canada : les RR. PP. Beaupré, Louis, du diocèse de Québec ; Gagné, Philias, du diocèse de Québec ; Bernier, Pierre, du diocèse de Montréal.

5° Pour la province Britannique : les RR. PP. O'Brien, Michel, du diocèse de Westminster ; Maher, Joseph, du diocèse de Dublin ; Leahy, Thomas, du diocèse de Dublin.

6° Pour la province des États-Unis : les RR. PP. Sloan, Charles, du diocèse de Kingston ; Daveluy, Charles, du diocèse de Saint-Hyacinthe ; Fletcher, Antony, du diocèse de Pittsburg.

7° Pour la province d'Allemagne : les RR. PP. Hayen, Jean-Baptiste, du diocèse de Metz ; Schuchart, Édouard, du diocèse de Paderborn ; Doetzer, Jean-Baptiste, du diocèse de Bamberg.

8° Pour le vicariat de Saint-Boniface (Amérique du Nord) : les RR. PP. Giroux, Henri, du diocèse de Saint-Hyacinthe ; Thibodeau, Joseph, du diocèse de Montréal.

9° Pour le vicariat d'Athabaskaw-Mackenzie (Amé-

rique du Nord) : le R. P. Conan, Pierre, du diocèse de Quimper.

10° Pour le vicariat de Colombo (Ceylan) : avec Mgr Mélizan et le P. Davy, Adolphe, du diocèse d'Angers, les RR. PP. Gabriel, Léon, du diocèse de Metz; Paris, Jacques, du diocèse de Chambéry, et le R. P. Guillaume, prêtre novice du diocèse de Clermont.

11° Pour le vicariat de Natal, le R. P. Coupé, Pierre, du diocèse de Paris.

12° Pour la préfecture apostolique du Transvaal (Afrique du Sud) : avec le R. P. Baudry, du diocèse d'Angers, les RR. PP. Marchal, Léon, du diocèse de Nancy, Valette, Casimir-Paul, du diocèse de Viviers.

13° Pour la préfecture apostolique du Basutoland (Afrique du Sud) : les RR. PP. Philippe, Léon, du diocèse d'Annecy; Derriennic, Emile, du diocèse de Saint-Brieuc.

14° Pour la préfecture de la Cimbébasie : le R. P. Kieger, Jean, du diocèse de Strasbourg : les FF. convers Pawolleck, Michel, du diocèse de Breslau, et Zeuber, du même diocèse.

Avec nos missionnaires d'Afrique, se sont embarquées pour la même destination, les Sœurs : M. du Rosaire (Van den Hante); M.-Alphonse (Walsh); Saint-Bernardin (Lemonnier); M.-Célestine (Mac Greevy); M.-Adèle (Blackwood); Saint-Charles (Büngras); Saint-Justin (Dette); M.-Ephrem (Bachmann); Madeleine (Rieger); Saint-Aidan (Fitzpatrick); M.-Alexis (Nolan); M.-Cyprien (Cournan); Saint-Léopold (Malewski).

Ces Sœurs missionnaires appartiennent à la Congrégation de la Sainte-Famille de Bordeaux.

Trois Sœurs de la même Congrégation se sont embarquées pour nos missions de Ceylan, les Sœurs : Anastasia (Shipman); Sainte-Émérence (Navet); Saint-Michaël (Bedford).

NÉCROLOGIE

M. Payan d'Augery. — Le diocèse de Marseille vient de perdre un de ses prêtres les plus distingués, les plus aimables et les plus actifs, M. l'abbé Payan d'Augery, vicaire général et supérieur d'un grand nombre d'œuvres. Nous demandons à nos lecteurs une prière pour le repos de l'âme de ce saint prêtre, qui avait conservé pour notre vénéré Fondateur une vénération religieuse et filiale. C'est de lui qu'il est question dans ce trait que raconte l'historien de Mgr de Mazenod :

« Une année, c'était vers la fin de son épiscopat, vivement sollicité par un père de famille de consentir, en faveur de son fils, à un éloignement momentané du diocèse, le vénérable évêque de Marseille ne lui dissimula pas combien cette demande le contrariait. Les seuls motifs allégués étant la santé altérée du jeune homme et l'installation peu confortable du séminaire. « J'irai « moi-même, répondit-il, visiter sa chambre et y faire « installer un poêle. » Comme le visiteur insistait, ajoutant que la table était trop austèrement servie : « Eh « bien, lui répliqua le prélat, vous ne pouvez me refu- « ser cela, je le prendrai à ma table. » L'insistance du père triompha néanmoins de la volonté de l'évêque. » « Allez à Saint-Sulpice, dit-il au jeune homme ; je suis « heureux, au milieu de la tristesse de vous perdre, de « songer que vous serez formé par mes maîtres d'autre- « fois ; mais sachez que, fallût-il me faire soutenir les « bras par d'autres, car je commence à vieillir, nul que « moi ne vous conférera le sacerdoce. »

Peu de jours avant l'attaque du mal qui l'a terrassé, M. Payan d'Augery avait écrit au R. P. Gigaud, supérieur de Notre-Dame de la Garde, pour lui dire, en termes pleins de délicatesse, la part qu'il prenait à notre deuil de famille. Qui eût pensé que, cinq jours après, il suivrait dans la tombe le Père que nous pleurons? *Nescitis diem, neque horam.*

— Mme Barbedette, l'heureuse mère des deux voyants de la Vierge de Pontmain en 1871, est morte le 6 novembre dernier.

Les historiens de l'Apparition ont tous rendu hommage à cette femme forte, à cette mère de famille dont la vie entière peut se résumer dans ce mot : le devoir. L'insigne faveur accordée à ses enfants de voir la Très Sainte Vierge fut pour elle un nouveau motif de ferveur et de fidélité à toutes ses obligations de chrétienne et de maîtresse de maison.

Tant que ses forces le lui permirent, elle assista tous les jours au saint sacrifice de la messe dans cette église paroissiale si aimée par elle, fit le chemin de la croix, s'approcha des Sacrements et ne cessa de demander à la prière les grâces dont elle avait besoin.

Elle fut douce et résignée devant la maladie et la mort, comme elle l'avait été pour tous. Elle a eu le bonheur d'être assistée, à ses derniers moments, par ses deux fils prêtres, l'un du diocèse de Laval, l'autre de la Congrégation des Oblats de Marie Immaculée.

Ses funérailles ont été une belle manifestation de sympathie et de regret. Le conseil municipal de Pontmain a tenu à honneur d'y assister en corps.

Nos lecteurs s'uniront au deuil de la famille et auront un souvenir dans leurs prières pour celle que la voix populaire avait nommée *la sainte de Pontmain.*

BIBLIOGRAPHIE

Le Mystère de Notre-Seigneur Jésus-Christ, par le R. P. Corne.

Cet important ouvrage, dont la mort prématurée de son auteur avait retardé l'achèvement, vient d'être complété par la publication du cinquième et dernier volume, digne couronnement d'une œuvre à laquelle le R. P. Corne avait voué sa vie et qui a sa place marquée dans toutes nos bibliothèques.

« Les volumes du P. Corne, a dit un critique, s'adressent surtout aux religieuses et aux religieux, aux catéchistes, clercs et laïques, qui ont mission de créer la connaissance de Jésus dans l'âme des petits enfants. Ils forment une théologie du Verbe complète, lumineuse, mettant à leur portée, sous une forme accessible à toutes les intelligences, les enseignements de la révélation sur la vie du Verbe au sein du Père et dans notre humanité.

« Ainsi que l'a fait justement remarquer, dans une lettre à l'auteur, Mgr de Fréjus, l'ouvrage du P. Corne forme une véritable encyclopédie dans laquelle la piété chrétienne trouve tout ce qu'elle peut désirer d'apprendre sur la personne adorable du Sauveur. »

Voici les titres des diverses parties de cet ouvrage :

Le Verbe de Dieu..., un beau volume in-8°;

L'Incarnation du Verbe et la Vie cachée de Jésus, un beau volume in-8°;

La Vie publique, un beau volume in-8°;

Le Sacrifice de Jésus, un beau volume in-8°;
La Gloire de Jésus, un beau volume in-8°.

— *Le Règne du cœur de Jésus ou la Doctrine complète de la bienheureuse Marguerite-Marie sur la dévotion au Sacré Cœur*, par un prêtre Oblat de Marie Immaculée, chapelain de Montmartre.

Accueilli avec une faveur marquée par le public religieux, cet ouvrage, encore en cours de publication, compte déjà plus de deux mille souscripteurs. Les deux premiers volumes ont paru. Les trois autres sont sous presse.

Avec une patience de Bénédictin et une piété de fidèle disciple de celle qu'on a si justement appelée *l'apôtre du Sacré Cœur*, l'auteur a lu et étudié tous les écrits de la bienheureuse Marguerite-Marie; puis il les a savamment divisés et méthodiquement classés par ordre de matières, de manière à en faire un cours complet de doctrine sur la dévotion au Sacré Cœur de Jésus.

Il s'est tellement identifié avec son modèle pour les pensées et pour le style, que sans les guillemets dont il a eu soin de marquer les emprunts qu'il a faits, on se demanderait souvent si c'est la Bienheureuse qui parle ou le chapelain du Sacré-Cœur.

Les cinq volumes in-18 jésus de 300 pages sont laissés aux souscripteurs pour le prix de 6 francs. Le port en sus.

— *Le R. P. Berthelon, missionnaire Oblat de Marie Immaculée. Sa vie, ses vertus*, par un Père de la même Congrégation.

Sous la plume d'un ami et compatriote, la notice du regretté P. Berthelon a pris les proportions d'un beau volume in-8° de plus de 300 pages. L'auteur n'a pas eu

seulement pour but de faire connaître et aimer son héros, il a voulu en même temps faire connaître et aimer la Congrégation telle qu'elle est en France avec ses œuvres multiples trop peu connues, et cependant si attrayantes. Disons tout de suite qu'il a parfaitement réussi.

Le lecteur, en suivant le R. P. Berthelon dans les diverses étapes que l'obéissance lui a fait faire, visite successivement le noviciat de Nancy, la maison générale de la rue Saint-Pétersbourg, la maison du Sacré-Cœur à Montmartre, Angers, Notre-Dame de Pontmain, Notre-Dame de Talence et enfin Limoges, où le vaillant ouvrier tombe victime de son zèle en pleine mission. L'impression qui reste de cette visite est excellente et de nature à tourner vers notre famille religieuse les aspirations de plus d'une âme apostolique.

Avec *la Vie de* Mgr de Mazenod par Mgr Ricard, *l'Esprit et les Vertus du missionnaire des pauvres* par le R. P. Baffie, *la Vie du* R. P. Berthelon est un des ouvrages que nous devons avoir à cœur de répandre dans les séminaires et les collèges catholiques.

— *Et la Jeunesse?* petite brochure, vivante, alerte, comme ceux dont elle parle, due à la plume du R. P. Jonquet.

— *Savants et Chrétiens ou Études sur l'origine et la filiation des sciences*, par le P. Th. Ortolan, un beau volume in-8° de près de 500 pages.

C'est le premier volume d'une série qui en comptera plusieurs, et qui comprend déjà l'ouvrage paru sous le titre *Astronomie et Théologie* et couronné par l'Institut catholique.

Mentionnons encore, du même auteur, trois opuscules :

I. *L'Epanouissement de la vie organique à travers les plaines de l'infini.*

II. *Soleils et Terres célestes.*

III. *Les Humanités astrales et l'Incarnation.*

— En Angleterre ont paru : *The catholic prayer Book*, et *Retreat conferences for convents*, par le R. P. Cox.

— A Colombo, le R. P. Chounavel a publié, en langue singalaise, un abrégé de l'Histoire sainte et une traduction avec commentaire du Nouveau Testament.

— Notons enfin parmi les publications de ces derniers mois, la troisième édition de notre *Manuel de prières*. On y trouvera entre autres améliorations sur les éditions précédentes, les prières et pratiques en usage dans la Congrégation pendant les trois derniers jours de la semaine sainte et le cérémonial à suivre pour l'oblation d'un an.

OBLATIONS

PENDANT LES ANNÉES 1894, 1895, 1896 ET 1897
DE DÉCEMBRE A DÉCEMBRE.

(En cas de variante, la présente liste annule les précédentes.)

Une omission nous oblige à revenir sur la liste de l'année 1895. Elle est modifiée comme suit, à partir du 5 mai :

1775. Grœtschel, Charles, 5 mai 1895, Saint-Charles (Fauquemont).
1776. Chaudeur, Etienne (F. C.), 23 mai 1895, Jersey.
1777. Vandeberg, Henri-Joseph-Hubert, 2 juin 1895, Liège.
1778. Goury, François-Joseph, 2 juin 1895, Liège.
1779. Von Ley, Franz-Joseph, 2 juin 1895, Liège.
1780. Mahé, Pierre-Marie, 2 juin 1895, Liège.
1781. Gutfreund, Joseph-Marie, 2 juin 1895, Liège.
1782. Kleiner, François (F. C.), 9 juin 1895, Saint-Albert.
1783. Gomez, Gaspard-Philippe, 20 juin 1895, Colombo.
1784. Botrelle, Charles-Jean-Baptiste, 24 juin 1895, Ottawa.
1785. Clerc, Louis-Eugène, 24 juin 1895, Ottawa.
1786. Philippot, Vital-Jean-Marie, 24 juin 1895, Ottawa.
1787. Baron, Armand-Alexis, 24 juin 1895, Ottawa.
1788. Crescenzi, Romolo (F. C.), 9 juillet 1895, Notre-Dame de Bon-Secours.
1789. Michel, Laurent-Joseph (F. C.), 24 juillet 1895, la Providence (Mackenzie).

1790. Boudon, Alexandre (F. C.), 29 juillet 1895, Pietermaritzburg.
1791. Wack, Pierre (F. C.), 15 août 1895, N.-D. de Sion.
1792. Harquel, Joseph (F. C.), 15 août 1895, Liège.
1793. Huard, Vital (F. C.), 15 août 1895, Angers.
1794. Rohr, Victor-Sébastien, 15 août 1895, Liège.
1795. Poulenard, Joanny, 15 août 1895, Liège.
1796. Cornell, Edmond-Joseph, 15 août 1895, Ottawa.
1797. Munster, Auguste-Pierre-Michel, 15 août 1895, Liège.
1798. Van Gistern, Henri-Jean-Baptiste, 15 août 1895, Liège.
1799. Wagner, Jacques, 15 août 1895, Liège.
1800. Enck, Adolphe, 15 août 1895, Liège.
1801. Okhuysen, Henri, 15 août 1895, Liège.
1802. Ziegenfuss, Aloysius, 15 août 1895, Liège.
1803. Wallenborn, Jean, 15 août 1895, Rome.
1804. Rabe, Frédéric, 15 août 1895, Liège.
1805. Biehler, Antoine, 15 août 1895, Liège.
1806. Biegner, Hermann-Michel, 15 août 1895, Liège.
1807. Hofer, Joseph-Aloysius-Philémon, 15 août 1895, Rome.
1808. Fassbender, Frédéric, 15 août 1895, Rome.
1809. Schemmer, Joseph, 15 août 1895, Rome.
1810. Seulen, Robert-René, 15 août 1895, Liège.
1811. Scharsch, Jean-Philippe, 15 août 1895, Liège.
1812. Alberti, Christiani, 15 août 1895, Rome.
1813. Kempf, Antoine, 15 août 1895, Liège.
1814. Mac Kenna, Bernard-Joseph, 26 août 1895, Ottawa (Université).
1815. Vizina, Joseph-Damase-Wilbrod, 8 septembre 1895, Ottawa.
1816. Flynne, John-Patrick, 8 septembre 1895, Ottawa.
1817. Drœder, Jean, 8 septembre 1895, Ottawa.

1818. Lebert, Aloysius, 8 septembre 1895, Ottawa.
1819. O'Boyle, William-Patrick, 8 septembre 1895, Ottawa.
1820. Doumeizel, Marie-Joseph, 8 septembre 1895, Rome.
1821. Laurent, Nicolas (F. C.), 19 septembre 1895, Mission Saint-Bernard (Mackenzie).
1822. Rio, Mathurin (F. C.), 29 septembre 1895, Aix.
1823. Vila y Camins, Raymond, 29 septembre 1895, Liège.
1824. Decorme, Louis-Jules, 29 septembre 1895, Liège.
1825. Manuel, Léon-Pierre, 6 octobre 1895, Rome.
1826. Minwegen, Pierre-Jean (F. C.), 15 octobre 1895, Saint-Gerlach.
1827. Derriennic, Émile, 1er novembre 1895, Fréjus.
1828. Bœttger, Charles, 4 novembre 1895, Saint-Charles (Fauquemont).
1829. Jolly, Hippolyte (F. C.), 10 novembre 1895, Angers.
1830. Manceau, Henri (F. C.), 8 décembre 1895, Liège.
1831. Mac-Donald, Marie-Joseph-Evariste (F. C.), 8 décembre 1895, Ottawa.
1832. Le Goff, Victor-Joseph-Marie, 8 décembre 1895, Liège.
1833. Culérier, Louis-Etienne, 8 décembre 1895, Ottawa.
1834. Audibert, Charles-Émile, 8 décembre 1895, Liège.
1835. Couderc, Joseph-Jean-Baptiste, 8 décembre 1895, Rome.
1836. Lépine, Maurice-Louis, 8 décembre 1895, Ottawa.
1837. Lecourtois, Paul-Émile, 8 décembre 1895, Liège.
1838. Letard, Frédéric-Victor, 8 décembre 1895, Liège.
1839. Mac-Grath, Patrick-Joseph, 8 décembre 1895, Buffalo.
1840. Riou, Jacques, 8 décembre 1895, Liège.
1841. Leroux, Auguste, 15 décembre 1895, Notre-Dame de l'Osier.

Oblations pendant les années 1896 *et* 1897.

1842. Kiel, Adolphe-Marie-Emile (F. C.), 2 février 1896, Notre-Dame de Sion.
1843. Biller, Jean-Baptiste (F. C.), 3 février 1896, Tewksbury.
1844. Lucas, Henri-Louis (F. C.), 17 février 1896, Paris.
1845. Debs, André (F. C.), 17 février 1896, Mackenzie.
1846. Piquet, Antoine (F. C.), 17 février 1896, Notre-Dame de Sion.
1847. Piquet, Florent (F. C.), 17 février 1896, Notre-Dame de Sion.
1848. Valayer, Auguste, 17 février 1896, Notre-Dame des Lumières.
1849. Coste, Louis, 17 février 1896, Liège.
1850. Balter, Léon-Guillaume, 17 février 1896, Liège.
1851. Touquet, Frédéric-Jean-Marie, 17 février 1896, Angers.
1852. Pelletier, Louis-Arthur-Joseph (F. C.), 19 mars 1896, Ottawa.
1853. Meleux, Albert-Hippolyte, 19 mars 1896, Ottawa.
1854. Rouzeau, Eugène-Louis-Joseph, 19 mars 1896, Ottawa.
1855. Horeau, Jean-Baptiste-Clément, 19 mars 1896, Ottawa.
1856. Barassé, Félix (F. C.), 25 mars 1896, Saint-Albert.
1857. Payne, Georges-Marie, 25 mars 1896, Belmont-House.
1858. Munier, Adolphe-Henri, 5 avril 1896, Fréjus.
1859. Vermette, Olivier (F. C.), 5 juillet 1896, Saint-Albert.
1860. Eichelsbacher, Godefroy, 16 juillet 1896, Saint-Charles (Fauquemont).

1861. Bouvier, Damase (F. C.), 15 août 1896, Tewksbury.
1862. Rouillard, Jean-Marie (F. C.), 15 août 1896, Rome.
1863. VandenDaele, Camille, 15 août 1896, Liège.
1864. Langouët, Armand-Joseph-Marie, 15 août 1896, Liège.
1865. Chvala, Adolphe, 15 août 1896, Saint-Boniface (Hünfeld).
1866. Cordes, Joseph, 15 août 1896, Liège.
1867. Kim, Auguste, 15 août 1896, Liège.
1868. Diss, Jérôme, 15 août 1896, Liège.
1869. Weislinger, Jean-Louis, 15 août 1896, Liège.
1870. Helbourg, Joseph, 15 août 1896, Liège.
1871. Comes, Eugène, 15 août 1896, Liège.
1872. Vogel, Émile, 15 août 1896, Saint-Boniface (Hünfeld).
1873. Klein, Georges-Joachim, 15 août 1896, Saint-Boniface (Hünfeld).
1874. Hermandung, Hubert-Marie-Louis, 15 août 1896, Saint-Boniface (Hünfeld).
1875. Guéret, Marie-Pierre-Augustin, 15 août 1896, Rome.
1876. Grosse, Louis-Georges, 15 août 1896, Saint-Boniface (Hünfeld).
1877. Knapp, François, 15 août 1896, Saint-Boniface (Hünfeld).
1878. Schmitt, Charles-François, 15 août 1896, Liège.
1879. Schlosser, Charles, 15 août 1896, Saint-Boniface (Hünfeld).
1880. Frins, Aloysus-Alexandre, 15 août 1896, Saint-Boniface (Hünfeld).
1881. Koch, Guillaume, 15 août 1896, Saint-Boniface (Hünfeld).
1882. Krist, Maximilien-Théodore, 15 août 1896, Saint-Boniface (Hünfeld).

1883. Mazure, Henri-Richard-Vincent, 15 août 1896, Liège.

1884. Jæger, François, 15 août 1896, Saint-Boniface (Hünfeld).

1885. Iansen, Joseph, 15 août 1896, Rome.

1886. Roy, Bruno, 8 septembre 1896, Ottawa.

1887. Sylvestre, Jean-Baptiste-Edmond-Joseph, 8 septembre 1896, Ottawa.

1888. O'Neill, John-Patrick, 8 septembre 1896, Ottawa.

1889. Brassard, Hector-Marie, 8 septembre 1896, Ottawa.

1890. Thureau, Lucien-Marie, 8 septembre 1896, Angers.

1891. Scannell, Joseph, 29 septembre 1896, Liège.

1892. Prioux, Casimir, 29 septembre 1896, Liège.

1893. Pilon, Cyrille (F. C.), 1er octobre 1896, Winnipeg.

1894. Fortier, François-Xavier, 4 octobre 1896, Brownsville.

1895. Watterott, François, 25 octobre 1896, Saint-Boniface (Hünfeld).

1896. Beys, André-Jean-Baptiste, 1er novembre 1896, Rome.

1897. Mélizan, Vincent, 11 novembre 1896, Notre-Dame des Lumières.

1898. Kelly, Henry (F. C.) (Basutoland).

1899. Thoraval, Jean (F. C.), 5 décembre 1896, Maggona (Ceylan).

Pour les noms qui suivent, les numéros d'Oblation ne seront donnés qu'à la fin de l'année 1898.

Hays, Mathurin-Jean-Marie (F. C.), 8 décembre 1896, Saint-Albert.

Mathis, Pierre-Jean (F. C.), 8 décembre 1896, Mackenzie.

Valette, Casimir-Paul, 8 décembre 1896, Liège.

Bellot, Claude-Eugène, 8 décembre 1896, Liège.
Muir, Benjamin (F. C.), 17 février 1897, Maniwaki.
Schlosser, Valentin (F. C.), 17 février 1897, Liège.
Cadieux, Alexandre-Thomas, 17 février 1897, Ottawa.
Zerwes, Mathias-Marie-Joseph (F. C.), 17 février 1897, Saint-Charles (Fauquemont).
Andrzejewski, Joseph (F. C.), 17 février 1897, Saint-Charles (Fauquemont).
Falkenhahn, Médard (F. C.), 17 février 1897, Liège.
Astier, Calixte-Louis, 17 février 1897, Liège.
Allard, Odilon-Joseph-Hercule, 17 février 1897, Ottawa.
Louis, Edmond-Dominique, 17 février 1897, Notre-Dame de Sion.
Saint-Onge, François-Xavier-Félix (F. C.), 19 mars 1897, Notre-Dame des Anges.
Balmès, Joseph-Jean-Marie, 19 mars 1897, Fréjus.
Favier, Jean-Baptiste, 19 mars 1897, Fréjus.
Jan, Alphonse-Marie, 19 mars 1897, Fréjus.
Durand, Daniel-Olivier, 19 mars 1897, Notre-Dame de l'Osier.
Guinet, Antonin, 1er mai 1897, Rome.
Deville, Albert-Louis, 1er mai 1897, Rome.
Cormier, Joseph-Alphonse (F. C.), 27 mai 1897, Ottawa.
Barette, Antoine-Jean-Baptiste, 27 mai 1897, Ottawa.
Boyer, Jean-Baptiste-Oscar, 27 mai 1897, Ottawa.
Vasseur, Louis-François, 6 juin 1897, Angers.
Joly, Prosper-Georges (F. C.), 21 juin 1897, Limoges.
Whartom, Charles-Joseph (F. C.), 15 août 1897, Tewksbury.
Fasshauer, Charles-Philippe (F. C.), 15 août 1897, Rome.
Soleri, Jean-Baptiste-Marie, 15 août 1897, Rome.
Albaret, Augustin-Félix-Marie, 15 août 1897, Rome.
Schneider, Jacques, 15 août 1897, Saint-Boniface (Hünfeld).

Weiler, Gérard-Christophe, 15 août 1897, Saint-Boniface (Hünfeld).

Streit, Robert-Paul, 15 août 1897, Saint-Boniface (Hünfeld).

Schulte, Jean, 15 août 1897, Saint-Boniface (Hünfeld).

Krist, François-Théodose, 15 août 1897, Saint-Boniface (Hünfeld).

Kempf, Constantin, 15 août 1897, Saint-Boniface (Hünfeld).

Schæfer, Hermann-Joseph, 15 août 1897, Saint-Boniface (Hünfeld).

Rose, Joseph, 15 août 1897, Saint-Boniface (Hünfeld).

Kierdorf, Auguste-Christian, 15 août 1897, Saint-Boniface (Hünfeld).

Hermes, Joseph-Guillaume, 15 août 1897, Saint-Boniface (Hünfeld).

Stehle, Nicolas, 15 août 1897, Saint-Boniface (Hünfeld).

Schwane, Guillaume, 15 août 1897, Saint-Boniface (Hünfeld).

Roche, Jean-Marie-Alphonse, 15 août 1897, Notre-Dame de Bon-Secours.

Conan, Pierre-Marie, 15 août 1897, Angers.

Frapsauce, Joseph-Marie, 25 août 1897, Liège.

Schmitz, Pierre-Marie-Joseph, 25 août 1897, Liège.

Miller, William-Georges, 25 août 1897, Liège.

Mᵉ Callion, William-John, 25 août 1897, Liège.

Sherry, John-Henri, 25 août 1897, Liège.

Hamm, François-Xavier, 25 août 1897, Liège.

Gutfreund, François-Xavier, 25 août 1897, Liège.

Schmitt, Aloys, 25 août 1897, Liège.

Uhlrich, Florent, 25 août 1897, Liège.

Sheurer, Charles-Louis, 25 août 1897, Liège.

Perrussel, Henri-Joseph-Marie, 25 août 1897, Liège.

Coupé, Pierre-Félix, 29 août 1897, Liège.

Paquet, François-Marie (F. C.), 8 septembre 1897, Notre-Dame des Anges.

Kirwin, William-Joseph, 8 septembre 1897, Ottawa.

Beaudry, Patrick, 8 septembre 1897, Ottawa.

Tessier, Édouard-Joseph, 8 septembre 1897, Ottawa.

Madden, Ambroise-Thomas, 8 septembre 1897, Ottawa.

Lacombe, Ernest, 8 septembre 1897, Ottawa.

Lejard, Louis-Charles, 8 septembre 1897, Rome.

Masson, Jean-Marie, 8 septembre 1897, Rome.

Legault, Raoul, 8 septembre 1897, Ottawa.

Kalmes, Mathias, 25 septembre 1897. Liège.

Deman, Camille-Gustave, 25 septembre 1897, Liège.

Pescheur, René-Hubert, 25 septembre 1897, Liège.

Boissin, Henri-Odilon, 17 octobre 1897, Notre-Dame de l'Osier.

Combaluzier, Firmin (F. C.), 1er novembre 1897, Notre-Dame de l'Osier.

Sexton, James (F. C.), 1er novembre 1897, Tewksbury.

Duval, Théodore-Henri, 1er novembre 1897, Angers.

NÉCROLOGE DE L'ANNÉE 1897.

452. Le P. Ramadier, Jean, décédé à Paris (Montmartre) le 21 décembre 1896. Il était né à Saint-Alban (Mende) le 26 mars 1827 ; il avait fait son oblation le 1er novembre 1863.

453. Le P. Walsh, James, décédé au lac Okanagan (Colombie Britannique) le 2 janvier 1897. Il était né à Colligan (Waterford) le 5 avril 1863 ; il avait fait son oblation le 15 août 1886.

454. Le P. Leroux, Auguste, décédé à Notre-Dame de Bon-Secours le 25 janvier 1897. Il était né à Condé-sur-Sarthe (Séez) en 1863 ; il avait fait son oblation le 15 décembre 1895.

455. Le P. Apel, Ferdinand, décédé à Saint-Charles (Fauquemont) le 19 février 1897. Il était né à Birkungen (Paderborn) le 15 mars 1872 ; il avait fait son oblation le 16 juillet 1893.

456. Le P. O'Riordan, Daniel, décédé à Lowell le 20 février 1897. Il était né à Ovens (Cork) le 29 décembre 1846 ; il avait fait son oblation le 15 août 1865.

457. Le P. Mac-Ardle, Francis, décédé à Philipstown le 26 février 1897. Il était né à Newbridge (Kildare) le 15 février 1867 ; il avait fait son oblation le 25 janvier 1888.

458. Le F. convers Lestreit, Louis, décédé à Marseille le 11 mars 1897. Il était né à Voires (Besançon) le 1er novembre 1831 ; il avait fait son oblation le 17 février 1861.

459. Le F. convers Gaudez, Camille, décédé à Notre-Dame de Sion le 12 avril 1897. Il était né à Neufchâteau (Saint-Dié) le 11 février 1876; il avait fait ses vœux de cinq ans le 17 février 1895.

460. Le P. Hermitte, Marcellin, décédé au scolasticat d'Ottawa le 22 avril 1897. Il était né à Puy-Saint-Pierre (Gap) le 6 février 1872; il avait fait son oblation le 17 février 1893.

461. Le F. convers Lahaxe, Martin, décédé à Notre-Dame de Sion le 27 avril 1897. Il était né à Laneuvelotte (Nancy) le 10 septembre 1846; il avait fait son oblation le 17 février 1873.

462. Le P. Delpeuch, Léon-François, décédé à Paris (Montmartre) le 5 mai 1897. Il était né à Bort (Tulle) le 11 avril 1827; il avait fait son oblation le 8 septembre 1851.

463. Le F. convers Dubois, Joseph-Albini, décédé au scolasticat d'Ottawa le 23 juillet 1897. Il était né à Sainte-Sophie (Montréal) le 9 février 1866; il avait fait son oblation le 17 février 1892.

464. Le P. Jouan, Henri, décédé à l'Ile à la Crosse le 14 septembre 1897. Il était né à Lanouée (Vannes) le 16 février 1870; il avait fait son oblation le 15 août 1894.

465. Le T. R. P. Soullier, Louis-Jean-Baptiste, troisième supérieur général, décédé à Paris le 3 octobre 1897. Il était né à Meymac (Tulle) le 26 mars 1826, avait fait son oblation le 17 février 1849 et avait été élu Supérieur général le 11 mai 1893.

TABLE DES MATIÈRES

MARS 1897.

Pages.

Missions étrangères. — Vicariat de la Saskatchewan. — Lettre du R. P. Bonnald au Directeur des Annales..... 5

Maisons d'Europe. — Scolasticat de Liège. — Lettre du R. P. Thévenon au T. R. P. Supérieur général..... 24

Maison de Saint-Ulrich. — Rapport du R. P. Léglise au T. R. P. Supérieur général..... 52

Variétés. — Chronique de la Maison du Laus, par le R. P. Simonin 59

Inauguration du collège de Colombo..... 106

Revue. — La linguistique considérée comme critérium de certitude ethnologique, par le R. P. Morice..... 125

Nouvelles diverses..... 144

JUIN 1897.

Missions étrangères. — Vicariat de Colombo. — Lettre du R. P. Massiet au T. R. P. Supérieur général 149

Province du Canada. — Juniorat du Sacré-Cœur, Ottawa. — Lettre du R. P. Harnois, directeur, au R. P. Cassien Augier..... 158

Variétés. — Chronique de la Maison du Laus (1818-1841), par le R. P. Simonin (*Suite*)..... 173

Translation des restes mortels de notre vénéré Fondateur dans la crypte de la nouvelle cathédrale de Marseille..... 231

Revue. — La linguistique considérée comme critérium de certitude ethnologique, par le R. P. Morice (*Fin*)..... 243

La Mission de Sainte-Anne, à Nantes..... 256

La Mission de Saint-Lambert 263

Decretum..... 265

Nouvelles diverses 267

Nécrologie..... 268

SEPTEMBRE 1897.

Maisons de France. — Maison de Vico. — Rapport adressé par le R. P. Hamonic au T. R. P. Supérieur général..... 269

Pages.

Variétés. — Chronique de la Maison du Laus (1818-1841), par le R. P. Simonin 324
Nos nouveaux évêques. — Mgr Dontenville et Mgr Legal... 380
Nouvelles diverses..... 420

DÉCEMBRE 1897.

Le T. R. Père Louis Soullier 422
Missions étrangères. — Pouilleux et fossoyeur ou souvenir de la Consécration épiscopale de Mgr Émile Legal, évêque de Pogla et coadjuteur de Saint-Albert, par le R. P. Leduc. 432
Consécration de Mgr Dontenville, évêque de Germanicopolis, coadjuteur de Mgr Durieu, évêque de Westminster. 478
Province des États-Unis.— Noviciat de Tewksbury.— Lettre du R. P. Campeau Joseph, maître des novices..... 483
Variétés. — Fondation de nos œuvres de Bordeaux et premières missions 490
Nouvelles diverses..... 509
Nécrologie..... 514
Bibliographie..... 516
Oblations 520
Nécrologe 529

Paris. — Typographie A. Hennuyer, rue Darcet, 7.

MISSIONS

DE LA

CONGRÉGATION DES MISSIONNAIRES OBLATS

DE MARIE IMMACULÉE

PARIS. — TYPOGRAPHIE A. HENNUYER, RUE DARCET, 7.

MISSIONS

DE LA CONGRÉGATION

DES MISSIONNAIRES OBLATS

DE MARIE IMMACULÉE

TRENTE-SIXIÈME ANNÉE

PARIS
TYPOGRAPHIE A. HENNUYER
RUE DARCET, 7
—
1898

MISSIONS

DE LA CONGRÉGATION

DES OBLATS DE MARIE IMMACULÉE

N° 141. — Mars 1898

MISSIONS ÉTRANGÈRES

VICARIAT DE LA SASKATCHEWAN.

LETTRE DU R. P. BONNALD AU DIRECTEUR DES ANNALES.

Pelican Narrows, 23 novembre 1897.

Révérend et cher Père,

Je viens, comme d'habitude, vous faire le récit de nos travaux à la Mission Sainte-Gertrude du lac Pélican et dans ses deux succursales, Mission du Sacré-Cœur sur Churchill et l'Assomption sur Nelson.

A vrai dire, il n'y a rien de bien extraordinaire et qui soit digne de l'attention des lecteurs de nos annales. Mes confrères du vicariat sur d'autres champs apostoliques pourraient nous édifier davantage en nous racontant avec beaucoup d'intérêt leurs œuvres de zèle. Sans doute il suffit pour eux que le bon Dieu les voit, mais je ne dois pas être le seul à regretter que leur silence et

leur trop grande modestie nous privent de beaucoup d'édification.

Notre T. R. P. Supérieur général, dans une lettre récente, a bien voulu m'exprimer un désir, je l'accueille comme un ordre. Voici donc bien simplement ce que je trouve de plus saillant dans mes souvenirs, depuis novembre 1896.

Disons tout de suite que l'année courante a été une année de faveurs et de bénédictions pour la Mission à cause de la visite pastorale, et une année de souvenirs et d'anniversaires pour l'humble missionnaire : en mai, je célébrais mes vingt-cinq ans de sacerdoce et en septembre, ma cinquantième année d'âge ; en ces précieuses dates le *quid retribuam* et aussi le *parce* me sont venus au cœur et sur les lèvres.

Je vous dirai, dans ce rapport, nos œuvres depuis novembre jusqu'au printemps, ensuite la visite pastorale, enfin nos visites de l'été aux lointains néophytes de Churchill et de Nelson.

L'an dernier, à pareille époque, nous étions trois prêtres Oblats ensemble. Cette fois, me voici tout seul. Le R. P. Maisonneuve a reçu une autre obédience, et le R. P. Simonin, Xavier, se trouve en ce moment au milieu de nos chrétiens éloignés. Je garde la mission, mais ma solitude n'est pas absolue; elle est même réjouie par la présence de deux petits garçons de mon orphelin défunt. Ce pauvre homme, qui me sauva deux fois la vie en voyage, a bien mérité que je prenne soin des enfants qu'il m'a laissés en garde. Leurs petits ou grands défauts exercent ma patience, j'avouerai cependant que l'innocence et l'amabilité de l'âge me désarment souvent.

Le R. P. Maisonneuve, qui était encore des nôtres l'an passé, se fit le pêcheur de la Mission et prit un millier

de poissons à chiens. Le R. P. Simonin, comme un véritable petit moine, restait la moitié du temps dans sa cellule, occupé à la syntaxe si difficile des verbes cris. J'allais tous les jours chez lui l'aider à cette étude. Par ailleurs, je ne donnais guère l'exemple pour l'ouvrage. Quelquefois, en compagnie de l'un des orphelins, j'allais au fond des baies ou sur les lacs voisins y tendre des pièges à fourrures, et non sans succès.

Après la pêche en canot du P. Maisonneuve, on fit la pêche sous la glace. Le P. Simonin participa à ce travail ingénieux, intéressant et bien profitable. Il s'habitua ainsi aux premiers froids de nos pays.

Mes deux chers compagnons nous apportaient du beau poisson pour notre table, tandis que j'apportais, avec du bois, les lièvres et les perdrix de ma chasse.

Le cher P. Maisonneuve ne désirait rien tant que d'atteler des chiens et de conduire un traîneau. J'en achetai un. Il fallait voir avec quelle adresse et quelle ardeur il menait, le fouet à la main, ces coursiers du Nord, en charriant le bois de chauffage, en allant à la visite des filets, et dans les voyages, chez les malades ou ailleurs.

Le P. Maisonneuve, après l'exercice du ministère, nous préparait un appartement nouveau.

Un peu avant Noël, je quittai mes confrères et allai célébrer les fêtes à Pakitawagan. J'avais deux traîneaux pour le voyage; un jeune homme qui allait en visite se joignit à nous et servit de guide à nos chiens. La première nuit se passa dans une hutte en bois, chez deux bons chrétiens. Absents à notre arrivée, ils entrèrent un peu après nous, avec une charge de viande de caribou, fruit de leur chasse. Le missionnaire fut bien servi et ses compagnons firent bombance. Pour être plus à leur aise, ils allèrent festoyer dans une loge extérieure. De la hutte où j'étais avec mes hôtes nous enten-

dions parler et rire à cœur joie. Nos pauvres gens n'ont pas besoin de la bouteille pour être loquaces, un bon repas leur suffit. La saison était rigoureuse, le froid très vif; mais campés dans cette forêt et dans cette petite cabane au pied de hauts sapins, nous passâmes une bonne nuit avec ces bons Indiens heureux d'héberger le prêtre. Après le souper, une petite instruction et confession de ceux qui ne devaient pas aller à la Mission pour Noël. Après la prière en commun, chacun prit son sommeil par terre, sur un tapis de branches de sapin. Le lendemain matin, après avoir roulé mes couvertures, je dressai mon autel portatif au coin de la hutte et je célébrai la sainte messe à laquelle trois personnes furent heureuses de communier. Le soir de ce jour, nous nous trouvions à 50 milles plus loin, encore chez un bon chrétien, dont je baptisai le nouveau-né. Pour nourriture, on nous servit de l'esturgeon ; il y avait en réserve un grand nombre de ces énormes poissons, lesquels, dans le fleuve Churchill, ne pèsent pas moins de 50 à 100 livres et plus chacun.

Le lendemain, avec de nouveaux compagnons qui allaient à la messe de minuit, nous campions au bord d'une baie et cette fois sous la voûte des cieux. Le temps est clair, et aussi très froid. Notre réglementaire n'a pas besoin de me demander l'heure ; il n'a qu'à regarder au firmament la position de la Grande Ourse. Pour arriver de bonne heure à Pakitawagan, on part dans la nuit. Quel silence dans ces étroits sentiers du bois et sur ces plaines de glace et de neige ! On n'entend que le grincement des raquettes, les grelots des chiens, les coups de fouet et les cris douloureux des pauvres bêtes. Devant ou derrière vous, vous apercevez parfois un feu de quelques instants; c'est simplement un des hommes qui allume sa pipe. Si le vent du nord fait rage,

vous êtes à plaindre en dehors du bois. Heureusement nous y entrons, puis, en retombant sur un lac, nous sommes en face de la Mission.

Voyez-vous ces gens attroupés sur la côte entre les maisons du village indien ? Ce sont les catholiques les plus éloignés du pays qui sont déjà arrivés de la veille ; d'autres arrivent dans la journée. Les deux derniers sont deux protestants, et ils viennent du fort Nelson même.

Ce ne sont point seulement nos ancêtres et les chrétiens des vieux pays d'Europe qui aiment à célébrer Noël ; nos jeunes générations indiennes en ce pays, dans le bassin nord de la baie d'Hudson, aiment aussi particulièrement cette belle messe de minuit, avec ces cantiques joyeux en l'honneur de la naissance du divin Sauveur des hommes.

Les protestants ayant entendu parler de la beauté de cette fête de nuit dans la religion catholique, désiraient depuis longtemps y assister.

Témoins de l'empressement et de la ferveur avec lesquels leurs compatriotes catholiques s'approchent du saint Tribunal et de l'Eucharistie, émerveillés de notre chapelle illuminée, de notre autel orné de fleurs, du radieux enfant Jésus souriant au sein des lumières; touchés des chants de toutes les voix qui célèbrent la naissance de Jésus, ces pauvres frères séparés me disaient après la messe de minuit :

« Nous n'avons jamais rien vu de si beau ni de si touchant. Qu'elle est belle votre religion !... *Vous êtes plus près du bon Dieu que nous...* » Ces pauvres gens auraient voulu emmener le prêtre catholique dans leur pays... Mais on n'est plus jeune pour parcourir ces distances en pareille saison.

De leur côté, le R. P. Maisonneuve et le P. Simonin

avaient célébré Noël avec les chrétiens, l'un, de la rivière Caribou, et l'autre, du haut Churchill.

Le R. P. Charlebois, du fort Cumberland, vint nous surprendre et nous réjouir le jour de l'an 1897; il voulut bien prêcher à nos gens. A la veille de partir, il me demanda la faveur d'emmener pour quelque temps le jeune P. Simonin. Comment lui refuser à lui si bon et si serviable pour les autres. Dans sa récente visite aux catholiques du Grand-Rapide, les protestants qui étaient venus l'entendre lui avaient demandé la faveur d'un plus long séjour, afin de mieux comprendre les vérités saintes qu'il leur prêchait, et c'est dans la perspective de ce séjour projeté que le cher Père demandait le P. Simonin pour garder la Mission pendant son absence.

Toutefois le jeune Père ne devait partir que plus tard. En janvier, un métis anglais protestant vient me chercher pour les besoins spirituels de la population de la rivière Caribou. Le missionnaire est hébergé et soigné par ce métis et sa femme, tous deux protestants, mais qui ont donné leur nombreuse famille à l'Eglise catholique.

Pendant trois jours, les soixante catholiques de l'endroit occupèrent tout mon temps; chacun s'approcha des sacrements et beaucoup, quoique pauvres, voulurent donner quelque chose pour la Mission. J'aurais voulu aller voir les Oblats de la Mission des Dénés; il n'y avait que le lac à traverser, mais un lac de 200 milles et il nous fut impossible de pousser plus loin le voyage : les hommes et les chiens n'étaient pas en état d'entreprendre cette traversée. Au retour, nous campons deux fois, chez des familles qui ont ainsi le bonheur de se confesser et de communier.

Le froid est intense, mais grâce aux fourrures, qu'on a d'ailleurs à bon marché dans le pays, et que je me

suis permis de me procurer pour mes confrères comme pour moi, on ne dirait pas qu'il y a autour de nous une atmosphère de 40 à 50 degrés de froid.

Peu de temps après notre retour, le R. P. Ancel nous arriva du lac Caribou avec deux traîneaux et deux hommes, en route pour Prince-Albert ; c'est pour les finances de sa Mission que ce bon Père doit prendre tant de peine, parcourir, le plus souvent à pied, une distance de 2 000 kilomètres aller et retour. On s'habitue à la misère, c'est vrai ; mais il n'en est pas moins vrai qu'on la sent, cette misère, par la fatigue et par le froid et par l'insipide nourriture. Honneur à ce bon P. Ancel, qui se dévoue ainsi au plus grand bien de la Mission où l'obéissance l'a placé.

A son tour, le P. Maisonneuve se préparait à un grand voyage, il devait se rendre lui aussi à Prince-Albert, mais par un autre chemin. Le but principal de son excursion était la visite des pauvres catholiques du lac La Ronge, mais, se trouvant déjà là à proximité de notre Evêque, il devait aller le voir. J'engageai les meilleurs hommes et je prêtai mes meilleurs chiens.

Après le départ de ce cher Père, je dus faire à sa place tant bien que mal une partie de son ouvrage. Il y avait longtemps que je ne m'étais plus occupé de pêche.

Me voici donc redevenu pêcheur, *vado piscari*, pour nourrir nos orphelins, mais c'est sous la glace et au cœur de l'hiver. Il y a trois trous à faire pour deux filets : un grand au milieu et deux moindres aux deux extrémités.

C'est au bassin du milieu que se joignent les filets et c'est par là qu'on les met à l'eau et qu'on les visite. En ce moment la glace a une épaisseur de 4 à 5 pieds ; aussi vous pouvez croire que, malgré le grand froid qu'il fait, on s'échauffe en brisant cette épaisseur, en la hachant

pour ainsi dire petit à petit, avec un ciseau emmanché à une perche.

Pour la visite des filets, on la fait à l'abri de quelques mètres de toile que soutiennent, du côté du vent, des bâtons fichés dans la glace en circonférence autour du bassin. Imaginez-vous si l'on a l'onglée par une pareille température !

On se gêle véritablement les doigts, et pour parer à cet inconvénient inévitable, il faut plonger plusieurs fois les mains dans l'eau de glace encore moins froide que l'air extérieur. Si le poisson est entortillé et enchevêtré dans les mailles, c'est alors le plus difficile : il faut souffler dans les doigts et se battre les flancs.

Le petit Antoine, qui me suit à la visite des filets, grelotte à l'abri du vent et, incapable de m'aider, me regarde faire... Il pourra seulement aller tirer le cordeau quand je devrai remettre mes filets dans l'eau.

On peut même, à la rigueur, se passer de ce service, un seul homme peut tout faire. Viennent les mois d'avril et de mai; quand le soleil du printemps a fait fondre les neiges et qu'il n'y a plus que la glace vive sur nos lacs, la visite des filets est alors une véritable récréation. Vous attelez vos chiens sur une voiture sans roue plus haute que les traîneaux d'hiver et, monté là-dessus avec les enfants de la Mission vous n'avez qu'à dire : « Marche ! » et vous êtes emporté à grande vitesse. Les chiens s'arrêtent à point, près du bassin. Le poisson est abondant à cette époque.

On a tant de poissons pour la table en ce pays qu'on finit par s'en dégoûter. Aussi quelle bonne aubaine quand, un jour de l'hiver passé, un voyageur du lac Caribou, de passage ici, vint me remettre un sac de la part d'un ami, du pays des rennes. Si je ne craignais de scandaliser nos jeunes novices ou scolastiques à qui l'on

prêche la mortification, je leur dirais que, sans plus tarder, j'ouvris mon sac à vivres en me réjouissant de voir langues, graisse et pémikan.

Nous étions en caserne et j'attendais le retour du P. Maisonneuve quand, un jour, des voyageurs arrivèrent. C'étaient bien ceux que j'attendais, mais pas de Père... Mgr Pascal, qui venait d'arriver chez lui d'un long voyage en Canada, en avait amené une vingtaine de familles et, voyant arriver le P. Maisonneuve, il avait décidé de le garder pour la colonie. C'est ainsi que nous sommes privés de ce précieux secours. Il nous a si bien servis ici que je ne dois pas être jaloux si d'autres Missions peuvent avoir recours à son dévouement.

A la même époque, un de nos voisins se noya dans le bassin de sa pêche. Cet homme tranquille et de bonnes mœurs n'était pas un fervent. Heureusement pour lui, depuis le commencement du carême, il avait montré un empressement inaccoutumé pour sa visite quotidienne au Saint Sacrement et l'assistance au chemin de croix. Nous aimons à croire qu'il a puisé là des pensées salutaires et des sentiments de contrition qui ont pu le sauver sans la confession. Après Pâques, nos gens désertèrent le village pour aller à la chasse aux ours, et nos paroissiennes s'occupèrent de la confection du sirop de bouleau.

S'il plaît à vos lecteurs de savoir comment se fait cette mélasse, je leur dirai qu'après le dégel des bouleaux, après surtout le dégel des racines, la sève, si longtemps arrêtée par le froid, monte avec une telle abondance qu'en faisant une entaille au tronc de l'arbre et en soulevant un peu comme une languette d'écorce à la place de l'entaille, cette sève coule par là continuellement pendant deux ou trois semaines. Les femmes indiennes s'en vont dans les bois de bouleaux et font

des entailles à de nombreux arbres, mettant au pied un vase en écorce; si vous allez dans cette sorte de chantier, vous voyez des centaines de ces ustensiles au pied des arbres et remplis de l'eau de bouleau.

Plusieurs fois par jour, on visite les récipients et on les verse dans d'autres; le tout est ensuite mis dans de grandes chaudières qui bouillent continuellement. L'eau qui s'évapore est toujours remplacée par une nouvelle quantité d'eau sucrée de bouleau et il reste à la fin une mesure d'un liquide jaune et sucré : c'est le sirop de bouleau. On en est très friand dans le pays, on en assaisonne le poisson ou le pain quand on en a. Ailleurs, plus loin dans le Sud, ce n'est pas avec le bouleau, mais avec l'érable qu'on fait du sirop et même du sucre solide.

Quand la glace fut près d'être mauvaise, j'envoyai deux hommes au fort Cumberland pour y chercher le P. Simonin. A cette époque voisine de la débâcle, il faut aux voyageurs le canot et le traîneau sans chiens. Sur les lacs encore solides, ils s'attellent au traîneau chargé de leurs vivres, des couvertures et du canot. En arrivant aux rivières, on démanche le traîneau et c'est le canot qui le remplace jusqu'au prochain lac... Mais en gagnant le Sud, il devint difficile, même dangereux, pour mes hommes de marcher sur la glace des lacs... Ils arrivèrent enfin au fort Cumberland, où le P. Simonin fut, dit-on, enchanté de les voir et de penser qu'il allait revoir son lac Pélican.

Le voyage fut très difficile pour le retour ; impossible de marcher sur les lacs et, d'un autre côté, les glaces, tantôt solides, tantôt flottantes, barraient le passage au canot ; cela les obligea à faire des portages longs et difficiles dans le bois. Enfin nous fûmes heureux de nous revoir tous et j'appris de mon cher jeune compagnon

que le R. P. Charlebois avait reçu neuf abjurations au Grand-Rapide.

Voici maintenant la débâcle et, partant, l'ouverture de la navigation. La visite pastorale qui doit avoir lieu cet été occasionne une rude corvée pour le missionnaire ; il faudra faire deux fois la visite à la Mission du fort Nelson, c'est-à-dire parcourir en canot 2000 kilomètres. Pourquoi double visite ? Parce que la visite pastorale va trop retarder notre visite de l'été au fort Nelson où il n'y a pas de prêtre résident, et où nos catholiques ont besoin de voir leur missionnaire, pour résister ainsi aux sollicitations du ministre de l'erreur. D'autres catholiques riverains de la baie d'Hudson n'arriveront qu'à la fin de juillet à leur fort, et il faudra bien aussi que leur missionnaire, revenu de sa première visite, y retourne après avoir vu son évêque.

Pour ma première visite, je pars le 24 mai avec un seul canot. Le lendemain, sur la hauteur des terres, entre ma Mission et le fleuve Churchill, je célébrai par la pensée seulement mes vingt-cinq ans de sacerdoce. Mes meilleurs souvenirs aux RR. PP. Monginoux et Baudry, au sud de l'Afrique ; au R. P. Pitoye, en Espagne ; au R. P. d'Alton, en Angleterre; au R. P. Bretault, au Texas ; au R. P. Michel, à Prince-Albert; au R. P. Trouchet, à Ceylan ; au R. P. Madden, au ciel. J'ai nommé mes chers compagnons d'ordination.

Le lendemain, en descendant le courant, nous rencontrions toute une flottille de canots qui remontaient le fleuve. Il faut faire halte pour les saluer et leur parler un peu à tous. Ils ont de l'huile d'esturgeon, mais pas de farine ; on leur en fournit un peu et ils font des crêpes à l'huile. On nous avertit que le lac Canard, sur notre route ordinaire, est encore occupé par les glaces ; force nous est de suivre le fleuve que mes compagnons ne

connaissent pas très bien. Ces nombreuses îles, ces larges et profondes baies à droite et à gauche, ces détroits de-ci, de-là, quel labyrinthe ! On s'égare quelque temps, mais les gens du pays, à l'œil exercé, reconnaissent bientôt la direction du fleuve.

C'était, le lendemain, fête de l'Ascension ; je célébrai en tente. Ce jour-là, nous aperçûmes un gros caribou traversant le fleuve à la nage; on voulut gagner de vitesse avec lui pour le tuer, mais il débarqua avant nous et la balle ne l'atteignit point.

On se repose deux jours à Pakitawagan. Puis on continue le voyage... En bas d'un grand rapide, on trouve une bonne famille qui nous fournit gratis des vivres en esturgeon pour le reste du voyage. Après quatre jours de navigation, tantôt sur des lacs, tantôt sur des rivières pleines de rapides, nous arrivons au fort Nelson. Grand trouble pour le ministre qui me regarde comme un loup ravisseur.

Des protestants métis ou indiens, étrangers au pays, y arrivaient en même temps que nous pour leur commerce, et, n'ayant jamais vu de prêtre ni d'église catholique, ils vinrent tous au sermon du soir. Après l'exercice, ces étrangers me touchèrent la main et l'un d'eux me fit toutes sortes de questions dont quelques-unes dénotaient l'ignorance de ces pauvres protestants.

Le ministre, à qui ces derniers firent part de leurs bonnes impressions, sentit sa jalousie redoubler d'ardeur. Pris d'un saint zèle, il prêcha, le dimanche, à ses ouailles sur l'idolâtrie des catholiques. Le prêtre en tête est coupable d'idolâtrie et, son idole, il la porte ostensiblement sur sa poitrine, la croix de l'Oblat. Les protestants du pays qui ont des enfants catholiques aiment beaucoup à voir au cou de leurs enfants une croix ou une médaille. Le ministre, superbement indigné, se saisit de ces objets

de piété, les tourne en ridicule et allait les jeter au feu, lorsque le père de ces enfants l'arrête et l'insulte même. C'est lui qui vient le soir me dire les paroles du ministre contre les images, les croix, les statues. J'appelai chez moi tous ceux qui se trouvaient en ce moment autour de la Mission, protestants et catholiques, et ouvrant la grosse Bible anglaise, je leur lus le texte où Dieu commande à Moïse de faire exécuter deux statues d'anges pour les côtés du tabernacle. Du choc jaillit la lumière ; c'est ainsi qu'à l'occasion des attaques du ministre, la vérité pure apparaît à ces pauvres gens.

En quittant le fort Nelson, cette fois, et les quelques catholiques déjà arrivés, je leur dis d'annoncer à tous leurs compatriotes qu'après le passage du Grand Priant, au lac Pélican, un missionnaire viendrait probablement résider au milieu d'eux.

Je vous fais grâce des détails du retour ; il me souvient seulement d'un retour offensif de l'hiver qui nous fit bien souffrir dans un portage, sur un marais, où il nous fallut patauger dans l'eau de glace. En arrivant près de Pakitawagan, nous trouvons, sur une île du fleuve, toute la population du pays réunie, attendant le passage de leur missionnaire. Après le dîner, qui fut servi abondamment par l'un d'eux, nous partîmes tous ensemble pour la chapelle, canots devant, canots en arrière, canots de tous les côtés, et nous au milieu ; on navigue en cadence, remontant le fleuve et chantant des cantiques ; c'était toute ma chrétienté en procession sur les ondes.

Il y eut trois jours de halte à Pakitawagan pour les exercices spirituels de ces nombreux chrétiens. Il fallait cependant nous hâter afin de pouvoir aller rencontrer Mgr Pascal au fort Cumberland.

Sans nous attarder au lac Pélican, allons au-devant de notre premier pasteur.

Voici trois canots en route pour le fort Cumberland. Le vent enfle nos voiles et il devient si fort qu'il menace de nous faire plonger de l'avant dans les vagues. Mais tout va bien sur les lacs et sur les rivières; pas d'accidents dans les rapides. On arrive en face de la Mission au fort Cumberland. Monseigneur venait d'y arriver; nous le reconnaissons debout sur le rivage prêt à nous recevoir à bras ouverts, il nous donne sa bénédiction. Tous les chrétiens du pays sont là aussi. La présence de l'évêque catholique attire toute la population autour de la Mission. Le R. P. Charlebois racontera la visite pastorale de sa Mission. A mon tour, je suis heureux d'emmener Sa Grandeur au lac Pélican.

J'ai cédé à Sa Grandeur mon meilleur canot; des deux autres, l'un est pour moi et le troisième est chargé des provisions pour notre Mission. Quel honneur et quel plaisir, pour un pauvre missionnaire de ces immenses déserts, de pouvoir voyager pendant quelques jours en compagnie du Vicaire apostolique ! On se parle de canot à canot, on se conte des nouvelles, on chante. Quand on va à terre pour les repas, Monseigneur, assez confortablement fourni en cuisine de voyage, comble de ses largesses le missionnaire et ses gens. Un soir, nous avions à traverser une immense baie du grand lac Cumberland, une distance d'au moins trois heures à parcourir à force d'avirons. C'est un passage dangereux pour les canots, car il n'y a pas d'îles. Le temps était calme, pas de nuage précurseur du vent. On prend le grand large avec toujours du courage et de la gaieté. Mais voici, du côté du nord, un petit nuage cornu.

Mauvais signe, nos guides qui s'y connaissent nous l'ont fait remarquer. « Il va venter tôt ou tard ce soir, disent-ils ; courage, ramez fort ! » C'était sérieux, car il faut périr inévitablement, sans un miracle, si le gros vent

se lève. Voyant notre guide fort anxieux, je dis à Monseigneur : « Nos gens semblent avoir peur, il y a du danger. » Les canots filaient toujours, le petit nuage grandissait à mesure qu'il montait. Voici le lac qui commence à s'agiter. On ne se parle guère, préocupés tous de la situation ; Monseigneur égrenait son chapelet, moi aussi. « Si le vent n'augmente pas avant une heure, nous sommes sauvés, dit le guide. » Après des dizaines et des dizaines, je chante en cris le beau cantique à l'ange gardien tant aimé de nos chrétiens. Je commence pour recommencer encore, et déjà la terre n'est point éloignée.

Nous débarquâmes au crépuscule, et tandis que Monseigneur se couchait sans souper, je me réjouissais avec nos gens de notre heureuse traversée.

Deux jours après, nous étions arrêtés par le vent sur une pointe du lac Castor. Pendant que nos gens dormaient, Monseigneur, avec les belles pierres plates du rivage, élevait, au bord de l'eau, un semblant de tour de Babel ; j'étais son manœuvre. Je laissai Monseigneur pour arriver un jour d'avance et aider le P. Simonin pour la réception solennelle du pontife. La pluie et le continuel mauvais temps empêchèrent tout, et le premier pasteur, en arrivant à la Mission, fut reçu avec seulement les honneurs de la canonnade. Les protestants assemblés au fort de la Compagnie, et les nombreux catholiques à la Mission, tirèrent en son honneur quelques centaines de coups de fusil.

En débarquant, Monseigneur, quoique fatigué et transi de froid, dut bénir notre peuple et donner son anneau pastoral à baiser aux hommes et aux femmes, tous à genoux, les uns d'un côté et les autres de l'autre, entre le quai et la chapelle. Dans le nombre, parmi les femmes surtout, je vis des protestantes faire comme les catho-

liques et mouiller de leurs larmes la main du Grand Priant.

Dans la chapelle beaucoup trop petite pour la circonstance, jamais peuple ne fut si attentif à écouter les paroles qui lui étaient adressées par une autorité si haute et si pleine de majesté. Beaucoup, cependant, de nos chrétiens manquaient à l'appel, empêchés par les difficultés du voyage, les uns ou les autres par une erreur de date. Il y eut 45 confirmations; il devait y en avoir une dizaine encore un peu plus loin, comme nous le dirons. Pendant que le pontife distribuait la Sainte Eucharistie aux nouveaux et anciens communiants, j'aperçus une bonne mère de famille protestante qui pleurait à chaudes larmes au milieu de la chapelle... J'en sus la cause après. Elle pleurait de bonheur et de regret: de bonheur, parce qu'elle voyait sa fille participer pour la première fois à la table sainte; de regret, parce que le bonheur d'être catholique elle aussi lui était encore refusé. Le soir, elle pressa fortement son mari de rejoindre leurs enfants dans la religion catholique; mais le courage lui manqua encore, et mes instantes sollicitations n'y firent rien.

Des officiers de l'honorable Compagnie de la Baie d'Hudson passèrent au lac Pélican pendant la visite pastorale. Ils ne manquèrent pas de venir saluer Monseigneur et de donner même un gage de leur générosité à son égard.

Du lac Pélican, Monseigneur se dirige vers le lac Caribou chez les Dénés, Mission que le R. P. Gasté dirige depuis plus de trente ans. A mi-chemin, il y a un village cris de 60 catholiques; je dus y accompagner Sa Grandeur pour l'interpréter. Là notre arrivée ne fut rien moins que solennelle.

Pas un coup de fusil; deux ou trois femmes descen-

dirent la côte à force de signes que je fis. La population n'arriva qu'un petit quart d'heure après.

Ici point de chapelle. Monseigneur va pontifier dans une chambre basse. Les deux filles catholiques de la maîtresse de céans protestante, aidées de leur mère, ont vite fait un semblant de chapelle ou un ciel d'autel avec quelques morceaux d'indienne rouge et bleue... Monseigneur confirme 10 personnes, je crois, et reçoit une abjuration. Un jeune homme protestant se lamentait de ne pouvoir lui aussi se faire catholique. Son père protestant était absent, la crainte révérencielle fut pour lui un obstacle. Avant de repartir, Monseigneur me disait : « Que pourrais-je donner à la bonne femme protestante qui nous a hébergés ? » La femme répondit : « C'est un honneur pour moi d'avoir pu recevoir le Grand Priant dans ma maison ; je suis, d'ailleurs, bien largement récompensée d'avoir vu mes enfants sous sa main bénissante. C'est à moi à le remercier d'un si grand bienfait. » Elle ajouta : « J'ai écouté ses paroles, elles me donnent terriblement à réfléchir. » Maintenant nous allions nous séparer ici avec Monseigneur. Je procurai à Sa Grandeur un canot plus large et un guide sûr pour traverser le lac Caribou, et adieu. Le soir, après le chapelet et une dernière exhortation à nos catholiques, je partis. Il fallut m'arrêter environ une heure ce soir-là pour entendre la confession de quelques malades qui pleuraient de n'avoir pu se rendre aux cérémonies pontificales. Le lendemain soir, il me souvient d'un ouragan épouvantable, un vent terrible de l'ouest qui, comme un typhon, vint subitement nous surprendre sur un lac ; mais une petite île se trouvait devant nous. Nous nous mîmes à trois pour tirer notre canot et le placer entre deux arbres, les seuls de cet îlot.

La violence du vent était si forte, que votre serviteur,

qui n'a que les os et la peau, en était presque soulevé ; cela ne dura que dix minutes environ. La nuit était venue, il n'y avait pas de bois dans l'île, on se coucha sans souper. Le lendemain, le vent nous força à rester la moitié du jour à la même place sur un portage. Nous manquions déjà de vivres. On pêche le brochet avec l'hameçon. Mes hommes en apportent une dizaine dont quelques-uns sont vite rôtis dans la braise du foyer. Mais croyez-moi, ce n'est guère appétissant; la faim seule peut l'assaisonner.

Dans nos pauvres pays, on est quelquefois affamé ; le vent, la pluie, etc., retardent la marche, les vivres s'achèvent et l'on en est réduit à l'hameçon ; bien heureux si on a un fusil ou plutôt un filet. J'ai rencontré un jour un *archidiacre* de l'Eglise anglicane qui, arrêté dans son voyage par des vents continuels, en était réduit aux petits brochetons ; or je venais le matin même de recevoir sur mon chemin quelques bonnes pièces de viande sèche d'orignal. Je fis présent d'une douzaine de livres à ce révérend affamé. Le brave homme se fondit en remerciements et me gratifia de toutes les bénédictions du patriarche Jacob. Il n'en est pas moins vrai que, ce jour-là, nous cassions notre canot dans un rapide. Il ne faut pas être délicat dans le pays ; on en est réduit quelquefois à manger du hibou, de l'aigle, du rat musqué et même la mousse noire qui, comme des oreilles, s'attache aux flancs des rochers. Après tout, quand on mange la grenouille en France, on peut bien manger le rat musqué dans le Nord. Mais me voilà bien loin de ma narration.

Ce jour-là donc, on vécut de nos brochets. Les moustiques ne nous laissèrent pas fermer l'œil, la nuit suivante. On repartit avec le calme au point du jour ; la bonne Providence nous servit des canards pour le dîner.

Un peu après midi, nous débarquions à une pêcherie où les sauvages du lac Pélican boucannaient les poissons. Une heure après, en entrant dans un portage, j'y trouve étendu sur un rocher un vieillard agonisant. Dans son jeune temps, il avait voyagé ici avec le P. Taché. Je lui renouvelai l'absolution et le laissai. Deux jours après, à la veille de mon départ pour une seconde visite au fort Nelson, je venais de finir le baptême d'un nouveau-né quand un canot approcha du rivage de la Mission ; c'était le corps du vieillard.

Le lendemain, le P. Simonin et votre serviteur partaient en canot pour un voyage de 500 kilomètres ; j'ai vu ce cher Père prendre des notes en chemin, il pourra envoyer à son oncle de Paris un rapport intéressant. J'ai seulement à dire qu'au fort Nelson les protestants comme les catholiques demandèrent de leur laisser le nouveau missionnaire jusqu'aux glaces. Une lettre me fut remise; elle venait du lac Fendu, en aval du fleuve Nelson, le dernier poste fréquenté par les Indiens les plus éloignés du vicariat, à l'est. Dans cette lettre indienne, écrite en caractères syllabiques, les Indiens de la mer émigrés dans l'intérieur des terres pour y trouver un pays de chasse et de fourrures, et tous protestants, me demandaient d'aller les voir, leur faire connaître la religion catholique et baptiser leurs enfants. Nous voyons là l'effet de l'oraison *de mandato* que notre premier pasteur a prescrite depuis longtemps à tous ses prêtres pour la propagation de la foi.

La grâce de Dieu travaille ces pauvres Indiens enrôlés jadis dans la secte de Wesley. Sans encore avoir vu ni entendu le prêtre catholique, ils le demandent, et ils n'ont vu de leur vie que quelques rares catholiques qui du fort Nelson passent au lac Fendu en voyage. Quel serre-cœur de ne pouvoir aller tout de suite à leur secours !

Mais le P. Simonin ne parle pas encore le cris ; impossible aussi de laisser nos néophytes du fort Nelson assemblés pour nous voir et il ne faut non plus abandonner trop longtemps notre Mission du lac Pélican ; nos premiers soins aux *domesticos fidei*, au moins pour le moment. Mais la grâce travaillait aussi les protestants du fort Nelson, le ministre s'aperçut que plusieurs de ses ouailles ne venaient pas au temple ; anxieux, il demande les absents ; ne les voyant pas arriver, il envoie ses catéchistes les trouver auprès de la Mission catholique.

Il y a de grands parlements, des discussions. Les hommes de l'erreur mettent en avant toutes sortes de prétextes pour arrêter la conversion de leurs compatriotes. On leur dit : « Si vous vous faites catholiques, la Compagnie ne vous regardera plus ; le commis ne vous donnera pas à crédit et ne vous fera plus travailler pour gagner. » William X... répond à son cousin : « Montre-moi, dans notre religion, où se trouvent la confession et la rémission des péchés ; montre-moi l'extrême-onction, nous voyons tout cela dans le Nouveau Testament. L'Église catholique le pratique, nous en sommes privés, je me fais catholique. » J'allai au fort de la Compagnie avec des témoins pour entendre le commis sur les intentions que lui prêtaient ses coreligionnaires protestants.

Cet Écossais, qui est un homme poli, juste et sincère, répondit : « J'aime autant les catholiques que les protestants, je ne fais pas attention à quelle religion ils appartiennent, il me suffit qu'ils soient honnêtes ; et je veux ajouter que je suis très satisfait des catholiques parmi lesquels je trouve mes meilleurs chasseurs. » Au retour, au milieu de nos gens, mes hommes répétèrent les paroles du commis. Les pauvres catéchistes du ministre n'en furent pas fiers, néanmoins le démon retenait encore les âmes. Je devais partir le lendemain ; le soir, au

sermon sur le danger de retarder sa conversion, les larmes coulèrent et, après les larmes, le plein consentement ne se fit pas attendre. Nous reçûmes quatre protestants dans le giron de la sainte Eglise. Je laissai là le P. Simonin pour habituer nos nouveaux catholiques à nos saintes pratiques et je fis dire aux Indiens de la mer que j'irai les voir le plus tôt possible.

Je viens d'apprendre que le commis du fort Nelson a eu la bonté de prêter ses hommes et sa barque, pour charrier le bois de charpente; il a présidé lui-même, et travaillé aussi, à l'érection du clocher. Le jeune P. Simonin, demeuré seul après le départ des sauvages catholiques, a profité d'une bonne occasion pour monter à Pakitawagan, où il va rester jusqu'à Noël pour se familiariser avec la langue et passer les fêtes avec les Indiens du pays. A mon retour du fort Nelson, nous vîmes souvent des indigènes chacun dans leurs pays respectifs. Ils se firent un plaisir de nous offrir des fruits sauvages, des canards, de la viande, etc., mais il me fut impossible de camper chaque fois avec eux comme ils l'auraient voulu.

J'avais hâte d'aller me reposer à ma Mission. Depuis quatre mois j'étais continuellement en voyage sur l'eau. Au lac Pélican, je reçus la visite du ministre mon grand ami qui vient voir régulièrement les quelques protestants de l'endroit; cet homme lit beaucoup et il est convaincu de la vérité de la religion catholique. Son évêque passa aussi, mais à peu près inaperçu ; il trouva les anglicans bien peu nombreux et n'osa pas refuser un demi-sac de farine que ses coreligionnaires lui demandèrent pour manger en son honneur.

Le missionnaire catholique, en sa résidence au lac Pélican, passe l'automne à catéchiser les enfants, à recevoir les Indiens qui viennent faire leurs dévotions

avant de partir pour leurs quartiers d'hiver, à recueillir les pommes de terre et les choux de son jardin. Ensuite nos pêcheurs suspendent des milliers de poissons à chiens et quelques centaines pour la table. Enfin nous devons remercier le bon Dieu des grâces qu'il a répandues sur notre population, cet été surtout; par le ministère de notre premier pasteur et de ses prêtres; il y a eu 30 baptêmes et 5 abjurations.

Votre très humble frère en N.-S. et M. I.

E. Bonnald, o. m. i.

P. S. — Parmi les motifs qui nous font remercier la divine Providence, j'ai oublié de dire que cet été Mgr Pascal et votre serviteur ont échappé à une mort certaine : l'évêque, au retour de ses visites pastorales en passant au lac Pélican, un coup de vent subit faillit faire chavirer le canot qui allait en ce moment à la voile; le missionnaire, au retour du fort Nelson, lancé à pleine voile sur un lac, échappa aussi à un naufrage certain, puisque son canot craqua subitement au large, sur un écueil inconnu, et, chose étrange, n'eut aucune avarie, quoique menaçant de se casser en deux. Si la mince écorce eût été brisée, il n'y aurait eu de chance de salut que pour les bons nageurs. On manqua sans doute de quelques lignes les aspérités du rocher, qui auraient infailliblement crever notre nacelle; on glissa seulement, mais assez fortement, sur la partie lisse de l'écueil. E. B.

MAISONS DE FRANCE

MAISON DE SAINT-ANDELAIN.

Saint-Andelain, 12 février 1898.

Mon révérend Père,

Depuis que notre Maison a donné l'hospitalité aux jeunes Pères pour leurs deux mois d'études, elle y a gagné sous beaucoup de rapports ; mais son supérieur s'est vu enlever, du fait, ces deux mois d'été pendant lesquels on met à jour ses écritures. Je suis en retard de ces deux ans avec les annales. Elles ont rendu compte de nos travaux jusqu'en décembre 1894. Ce sont donc trois années à retracer ; il va falloir le faire sommairement.

Pendant ce laps de temps, nous avons été toujours quatre missionnaires en activité ; un instant, le P. Paquet fut un cinquième, mais intermittent, de par sa santé ébranlée.

Avec ces ressources de personnel, nous avons donné quarante et une missions, soixante-douze retraites ou retours de missions, une dizaine d'adorations perpétuelles et autres prédications de circonstance.

Les RR. PP. Belner, d'Autun, et Th. d'Istria, de Montmartre, sont venus à notre secours pour quelques-unes de ces œuvres. De notre côté, nous avons pu secourir les maisons de Montmartre, Autun, Talence et Jersey par les PP. d'Istria, Cotarmanach, Huchet et Simonin.

De nos quarante et une missions, dix-sept ont été prêchées par un missionnaire seul, vingt et une par deux et trois par trois et plus. Suivant les instructions de nos supérieurs majeurs, j'ai visé à écarter de plus en plus les demandes d'un missionnaire isolé ; mais Mgr l'évêque de Nevers nous aidant beaucoup en notre œuvre, par la fermeté avec laquelle il tient à l'exécution des statuts diocésains, qui rendent les missions obligatoires, nous ne pouvons, ainsi qu'il me l'a aimablement rappelé en plusieurs circonstances, nous refuser à l'aider aussi, en évangélisant les paroisses auxquelles il ne peut raisonnablement imposer deux Pères.

Dans nos soixante-douze retraites figurent une retraite au petit séminaire de Bourges, donnée par le P. d'Istria ; deux à la Sainte-Famille, par le P. Cotarmanach (Tours et Blois en 1897) ; enfin, par moi, cinq à la Sainte-Famille (faubourg Saint-Honoré en 1895, Blois et Tours en 1896, Reims et Mézières en 1897) ; deux à nos maisons (Notre-Dame de l'Osier et le Calvaire de Marseille en 1897) ; et trois retraites pastorales, celle de Nice en 1896 et les deux d'Auch en 1897.

Auxquelles de ces œuvres accorder maintenant la place disponible pour les descriptions, détails, éloges et notes? Tous nos Pères ont travaillé avec un grand zèle ; si les uns ont fait plus en nombre ou en résultats, le supérieur déclare que les autres n'attendaient que des ordres, ou un meilleur terrain, ou l'âge pour se mettre au niveau.

Quand les circonstances le permettent, je donne le plus facile aux nouveaux venus. J'appelle plus facile, non le moins laborieux, mais ce qui a plus de chances de succès. Cela encourage, et ce qui est plus important, cela pose dans l'opinion, avec laquelle il faut compter, pour pouvoir faire le bien. *Cura de bono nomine!*

Les champs plus difficiles sont, si faire se peut, pour

les aguerris; ils n'y compromettent plus leur réputation déjà faite. Au contraire, ils y ajoutent un lustre de courage indiscuté, car, si le bruit d'un insuccès se répand, on se souvient des missions faites ailleurs, on compare et l'on constate vite la différence des terrains.

M'est-il permis de dire que le supérieur se réserve volontiers les trop mauvais morceaux ! Outre les travaux qui décourageraient, il y a des œuvres et des milieux où le titre de *supérieur* ajoute une force. Une fois seul, une autre fois avec le P. Huchet, j'ai vécu trois semaines en tels presbytères où un simple sujet aurait été littéralement mal traité, dans tous les sens du mot, de par l'ascendant pris, on ne sait trop comment, par les personnes de service. L'une était sœur, l'autre nièce du malheureux pasteur, trop âgé, dans les deux endroits, pour pouvoir changer de gouvernement. Toutes les deux étaient absolument brouillées avec l'eau de vaisselle, le balai et l'horloge. A X..., le chien était à table avec nous; la nièce présidait, bien plus désagréable que le toutou, et elle nous trouvait insupportablement exigeants de souhaiter que nos chambres fussent faites avant 8 heures du soir, d'y désirer du feu au milieu de l'hiver, d'exprimer aussi le désir qu'il n'y eût pas plus de cinq quarts d'heure de retard pour les repas et que l'eau des carafes, dont elle n'usait pas, n'eût pas trop l'air d'avoir déjà servi à autre chose... »

Enfin, comme dit le bonhomme Lhomond : *Meminisse juvat!* Ajoutons vite que ces cas sont uniques en ce genre.

De plus en plus rares aussi sont les pasteurs qui, ne donnant la mission qu'à leur corps défendant et après plusieurs sommations de Monseigneur, semblent ne désirer que les résultats qui justifieraient leurs résistances.

A X..., permettez-moi de ne pas nommer, on devinera pourquoi si l'on veut, le P. Huchet est presque obligé de lutter pour obtenir qu'on visite la paroisse, qu'on essaye d'apprendre des cantiques, qu'on demande des bougies. On lui prédit tous les échecs, il obtient d'excellents résultats sur toute la ligne, et son prophète de malheur se retire, contrarié, sous sa tente, affectant de s'abstenir jusqu'à la fin.

A Y..., le P. Cotarmanach tombe chez un monsieur qui le prévient, dès l'arrivée, que la question *finances* est capitale, qu'il aura ses honoraires, mais pas un liard de plus pour les décorations de l'église. Le malheureux Père s'étant avisé de faire 5 ou 6 francs de dépenses chez le menuisier pour une cérémonie de la Sainte Vierge, cela resta à notre charge.

A Z..., le P. d'Istria se trouve en présence d'un excellent homme, mais un peu toc-toc, disent irrespectueusement ses voisins, et qui, à table, devant les étrangers constamment invités, critique tous les actes, tous les sermons de son missionnaire en chef, jusqu'à ce que le P. Huchet, agacé et trouvant son compagnon trop patient, apprend carrément à l'amphitryon l'article 40, § 2, chap. II, de la première partie de nos *Constitutions : Nemo unquam ad mensam admittatur, nisi identidem parochus.* Sans doute, il suppose que les missionnaires ont leur table ; d'autres articles le disent clairement : *Missionarii utentur eadem domo, eademque mensa, si fieri possit* (art. 36). *Frugalis sit mensa.., dum illorum erit de alimentis providere* (art. 37). Et à l'article 38, après *Quando ordinari poterit juxta nostra instituta*, il ajoute : *Secus, hospitum voluntati sese benevole accommodabunt*, mais, *curantes nihilominus quantum in illis erit ut propius accedant ad regulas nostras.* Si c'est applicable au menu, ne l'est-ce pas autant aux convives ?

Nos mêmes Règles disent que c'est à table, qu'après la lecture du Nouveau Testament par le plus jeune, *collatio erit de casibus conscientiæ*, etc., ce qui signifie bien l'*identidem Parochus*, car, lui présent, cette *collatio* est pire que dangereuse, cela saute aux yeux ! Aussi, quelle sagesse, *sub omni respectu*, dans cet éloignement des étrangers laïques ! Qu'on se dépoétise vite, la fourchette ou le verre à la main ! Et si le convive, qui n'a qu'à songer aux lois de l'étiquette, ne pense pas que le repas est le seul moment de détente et de conversation pour les ouvriers apostoliques, que de fâcheux étonnements !

Mais, le plus habituellement, pour ne pas dire toujours, ce n'est pas le presbytère, c'est la population qui ferait de la paroisse ce que j'appelle un *mauvais morceau*. Il y en a même quelques-unes à propos desquelles on serait heureux de se rappeler que le Maître disait à ses douze : « Secouez la poussière de vos chaussures, et passez dans une autre. » Je le dis en professant pourtant que je n'ai pas encore vu de *mission inutile !*

Voici maintenant quelques mots sur chacune de celles de ces trois années :

Subligny (diocèse de Bourges). Les PP. d'Istria et Cotarmanach y trouvent un pasteur fort distingué et plein de délicatesse, avec une paroisse très étendue, ravagée par la danse et les unions de la main gauche ! Ils y établissent un chœur de chanteuses et deux Congrégations. Nombreux retours d'hommes et belle plantation de croix.

Garchy, paroisse très indifférente, voisine de Saint-Andelain. Au moment de la mission, elle avait pour pasteur un prêtre instruit, qui essaya, pendant six mois de noviciat à Notre-Dame de l'Osier, de se faire Oblat de Marie. Il me raconta qu'un jour le spleen le prit : il voulut partir, sans rime ni raison, par pure impression. Le

maître des novices lui prédit qu'il aurait regret avant huit jours ; il eut regret à moitié chemin de Vinay, mais c'était trop tard. De paroisse en paroisse, il aboutit à Garchy, où il est mort il y a quelques mois, assisté par le P. Thévenon. Il doit sa mort à ce qui a rendu sa paroisse bien malade : un binage ! Un chaud et froid pris au retour d'un office en cette desserte, l'emporta en moins d'une semaine. La paroisse n'a jamais été bien chaude, je crois, mais son froid s'est amené à zéro très rond, par le fait que, depuis des années, la messe du dimanche n'avait plus d'heure fixe, les vêpres étaient supprimées ou chantées par M. le curé et sa sœur pour tout lutrin.

Missionner là, c'était travailler surtout à sa sanctification personnelle. Le P. Cotarmanach y fut seul. Au sermon d'ouverture, il y eut du monde : c'était la Toussaint. Mais l'auditoire prit sans doute le texte latin du sermon pour un *Deo gratias*, car les causettes commencèrent en même temps que ledit sermon, et faillirent couvrir la voix du prédicateur.

Quelques réunions au hameau de Mézières, quelques cérémonies à l'église amenèrent du monde. De 150 à 200 femmes et 4 ou 5 retardataires hommes furent vus à la sainte table. C'était plus qu'on ne pouvait espérer.

Chiddes, paroisse du Morvan, 1 800 habitants. Nous trouvons là, le P. Huchet et moi, un sol à part. Peuple réputé un peu sauvage, dompté par un curé jeune, ardent et d'une énergique et calme ténacité.

Non seulement en son ménage, pour le tenir admirablement, mais à la sacristie, pour le linge et les ornements ; à la tribune, pour surveiller les enfants pendant les offices ; en son catéchisme, pour dégrossir les obtus ; à l'église, pour faire faire chaque jour la visite au Saint Sacrement aux jeunes filles, ce curé a le bonheur

d'être secondé par une sœur qui lui vaut deux vicaires.

Il a, de plus, un châtelain absolument modèle, le comte de La Fite de Pelleport, fixé à Chiddes, avec sa sympathique petite famille, après de longues années passées en Égypte. Carrément chrétien, instruit, ayant le prestige de sa haute stature, de sa science, de sa fortune, et chargé, autant que n'importe quel autre châtelain, de famille, de serviteurs, de biens à administrer, de train de maison à surveiller, il n'a manqué aucune de nos réunions, je dis *aucune !* Il ne s'est pas contenté de contribuer généreusement à toutes les dépenses, en particulier à celles de l'acquisition et de la plantation de la croix, il s'est mêlé aux hommes du peuple pour porter cette croix et en diriger l'érection en ingénieur consommé.

Aussi pouvons-nous dire que nous avons eu une belle, et bonne, et fructueuse mission. *La Croix du Nivernais* en a donné un compte rendu en deux colonnes absolument enthousiaste, et M. le curé ne nous a pas laissés partir sans retenir *illico* trois Pères pour la mission suivante.

Il nous a fallu là lutter contre la désastreuse influence d'un ex-député radical, contre un temps très rigoureux et la difficulté des distances. Que de fois sommes-nous rentrés de nos réunions de villages après 10 heures du soir, n'ayant plus même, pour notre souper et notre coucher, l'appétit et le sommeil complètement tués par la lassitude !

C'est en cette paroisse, et sous l'impulsion de son curé, M. Forestier, qu'a pris naissance la dévotion à *Notre-Dame du Suprême-Pardon :* nous attendons la fin de la construction de l'église élevée à notre bonne Mère sous ce vocable pour donner la mission suivante.

L'année 1895 s'ouvre par la mission de Myennes (800 habitants). Je la donne seul et je suis encore à moitié de trop ! Population de potiers et de tuiliers, un peu

cosmopolite. Un quart des femmes et les deux tiers des hommes ne mettent jamais, absolument jamais, les pieds à l'église. Au grand catéchisme de première communion, au moment de la mission, c'est-à-dire quatre mois avant cette première communion, 11 enfants ne savent pas le « Je crois en Dieu », et 6 ne savent pas même le « Notre Père ». Le seul jeune homme vu à la messe le dimanche, fait dire des messes pour son père défunt, mais n'y assiste pas, parce qu'on se moquerait de lui ! Enfin, chose que je n'ai pas encore vue ailleurs, un peu plus de la moitié des parents ne viennent pas à la messe, même le jour de la première communion de leurs enfants !

Le prêtre y est sans aucune influence, bien qu'il soit un modèle de régularité, passant chaque jour des heures entières à l'église, qu'il entretient de ses mains, n'ayant pas d'employés.

Mes auditoires de la première semaine furent de 40 à 50 personnes, femmes et jeunes filles; un peu plus nombreux le reste de la mission, ils remplissaient l'église pour la fête de la Sainte Vierge. Mais que de peines pour organiser cette fête ! M. le curé, aigri par des ennuis domestiques et par son peuple récalcitrant, ne voulait pas même prêter les candélabres de l'église, qui lui furent enlevés comme de force par leurs donatrices. Il refusa aussi ses tentures pour la cérémonie des morts. Pas même un semblant de catafalque !

Je n'hésitai pas à prêcher tous les jours deux fois, le soir, à la soixantaine d'auditeurs ; le matin, à une douzaine, qui, celle-là, fut courageusement fidèle à tous les exercices.

Résultats visibles : 64 confessions, dont 4 jeunes gens, et 6 retours de femmes. Pas un garçon de la première communion précédente, pas une bâtonnière, c'est-à-dire

des jeunes filles qui quêtent le dimanche et portent la bannière aux processions, pas un fabricien, pas même la sœur de M. le curé !

Eh bien, comme en tous ces milieux déplorables, la mission a fait un grand bien aux âmes fidèles condamnées à vivre là. Quelques personnes me promirent la communion mensuelle, chose inouïe à Myennes ; elles se firent inscrire au grand rosaire et, vingt-trois mois après, je reçus des témoignages authentiques de leur persévérance.

Les deux missions suivantes, données en février, furent rendues presque impossibles par l'excessive rigueur du froid. Seul à Oudan, paroisse de 550 habitants, le P. Cotarmanach vit M. le curé alité pendant les deux tiers du temps, pris d'une maladie épidémique qui ravagea toute la paroisse. Il essaya d'attirer les hommes, gens des bois, charbonniers et bûcherons, et put en réunir une centaine.

Presque toutes les femmes et une quinzaine d'hommes s'approchèrent des sacrements : parmi ces derniers, une dizaine étaient des retardataires !

Le P. d'Istria et moi, nous essayons, pendant ce même mauvais temps, d'évangéliser Herry, grosse paroisse du diocèse de Bourges. Ce fut plus qu'audacieux ! La paroisse est très surfaite. Le châtelain se fit porter malade pour la durée de la mission : les exemples franchement chrétiens ne sont jamais sortis de ce milieu philippiste. Chez les religieuses, il y a un ouvroir et une congrégation de jeunes personnes. C'est une ressource pour le chant, quand l'harmonie y est... Enfin le froid fut vraiment intolérable ; tout gelait dans l'église, y compris le vin dans le calice pendant le saint sacrifice. Je dus cesser de dire ma messe pendant une semaine, la journée ne suffisant pas à dissiper les atroces névralgies

que je prenais le matin pendant les vingt-cinq minutes que je restais tête nue. Pour avoir des hommes, je leur permis de rester couverts pendant nos sermons.

Néanmoins, une centaine de personnes furent fidèles, matin et soir, les jours ordinaires, et il y eut grande affluence à deux ou trois fêtes. Je puis dire que c'est là que j'ai eu toute la mesure de la vaillance du P. D'ISTRIA : il ne se laissa arrêter que par la maladie, qui finit par lui infliger vingt-quatre bonnes heures de consigne absolue dans sa chambre.

Il trouva presque aussitôt, après cette mission, une autre bonne occasion de montrer son courage dans la mission de Saint-Maurice-le-Vieil (diocèse de Sens).

Là, un seul homme fait ses pâques, c'est un étranger. Pas une femme, pas une fille ne s'approche des sacrements. Une quinzaine de vieilles femmes vont à la messe le dimanche ; bien des jeunes gens et des jeunes filles n'ont reçu d'autre bénédiction que celle du conjungo municipal. L'infect journal *l'Yonne* est la seule pâture intellectuelle et morale de ce peuple. Et pour comble de difficulté, le pays est partagé en trois centres rivaux.

M. le curé a fait un grand acte de foi en donnant cette mission, et nous a fait honneur en n'osant la demander qu'à nous. Le P. D'ISTRIA et son second, le P. COTARMANACH, ont été de vrais Oblats en l'acceptant et en la prêchant.

Je n'insiste pas sur les 17 degrés au-dessous de zéro, que marqua parfois le thermomètre : celui des âmes faisait oublier l'autre. Dans quatre ou cinq maisons, les Pères furent brutalement mis à la porte. Ils réussirent à amener une quarantaine de femmes et de filles à la sainte table, à réhabiliter deux mariages, à faire faire sept premières communions en retard et à grouper une vingtaine de femmes et de filles en congrégation.

L'Yonne vengea la canaille locale du bien opéré, en publiant deux articles dont, malgré leur provenance très probablement académique, il serait malaisé de dire quel était le plus idiot.

Aux mêmes dates, le P. Huchet et moi nous étions à Alligny-Cosne. Grosse paroisse, petite mission ! Rien de saillant!

Même note pour les missions de Savigny-Poil-Fol et de la Colancelle, données par le P. Paquet, auquel il faut pardonner de les avoir acceptées, dans l'état où il se trouvait. Il voulut diriger ensuite celle de Tazilly, avec le P. Cotarmanach pour second. Il fallut bientôt le faire rentrer à Saint-Andelain, et envoyer le P. Huchet au secours du P. Cotarmanach.

Une fois ensemble, ces deux Pères organisèrent des réunions de village, remuèrent ce peuple, amenèrent 150 hommes à la sainte table, et eurent une magnifique plantation de croix : bois porté en procession par 60 hommes, et le corps du Christ par les 10 conscrits de l'année, drapeau, clairon et tambour en tête. Là encore, les châteaux, familles de Laverchère et de Courtivron, donnèrent constamment le bon exemple.

Mais, avant d'y rejoindre les PP. Paquet et Cotarmanach, le P. Huchet avait pris part avec moi à la mission d'Onlay, mission fondée, revenant en des conditions peu propres à en maintenir l'attraction. Paroisse routinière, à bonnes habitudes, sans piété. Les religieuses, qui y sont depuis des années, semblent conserver peu de rapports avec leurs anciennes élèves et sont sans action sur les femmes.

Auditoires passables ; église comble aux conférences dialoguées et aux fêtes ; presque toutes les femmes et environ 200 hommes à la sainte table, sur 900 habitants. Mais peu de retours et, qui pis est, quelques

hommes rebutés parce que, M. le curé nous l'a dit lui-même, on a réglé, dans son doyenné, que l'on n'accepterait pas aux pâques ceux qui ne se présentent pas deux fois au confessionnal. C'est un canon du concile de Moulins-Engilbert.

Croira-t-on qu'un homme en retard de trois ans, et déclarant qu'il resterait au confessionnal aussi longtemps qu'on le jugerait nécessaire, mais qu'il ne voulait pas y revenir une seconde fois, ne trouva pas grâce ! Nous secouâmes ce joug antithéologique, mais trop tardivement.

Pendant cette mission, le P. d'Istria prêchait à Saint-Thomas, de Jersey : enchanté de l'accueil fraternel des Pères, très intéressé par tout ce que lui apprit ce voyage.

Je ne parle pas de la trentaine de retraites données entre les missions précédentes et celles d'automne ; ce serait *sine fine*.

En novembre, les PP. d'Istria et Cotarmanach reprennent le chemin du Morvan pour évangéliser la grande paroisse d'Ouroux (2500 habitants).

Vingt-quatre réunions de villages furent organisées pour ébranler cette population, demeurant à des distances considérables. De fait, on vint aux cérémonies et à la messe du dimanche ; mais, à la sainte table, il y eut moins de monde qu'à Pâques ; cela se produit depuis quelque temps, dans les paroisses routinières, où de braves gens pensent que la communion de mission est pour les « bien dévots » et pour les retardataires : eux ne sont ni l'un ni l'autre !

« A Ouroux, la plupart des femmes et beaucoup d'hommes font leurs pâques, » disait-on aux Pères à leur arrivée ; mais ils constatèrent, sur d'autres points, que la statistique était faite par un compteur indulgent qui,

volontiers, enlèverait la virgule et mettrait le zéro après les chiffres ! *Viscera paternitatis !* Optimisme sincère qui, du moins, n'attriste pas, comme la disposition à tout nigrifier.

En novembre aussi, le P. Huchet et moi nous menions de front les missions de Monceaux-le-Comte et de Dirol, petites paroisses distantes de 1 500 mètres et confiées au même pasteur.

Comment narrer laconiquement cette œuvre épique ?

Il y a, à Monceaux, un franc-maçon, qui s'en vante, et un taré qui ne s'en vante pas, mais que la justice a chevronné, servant tous deux de noyau à une petite poignée de fortes têtes. Le maire est un bourgeois, notaire, qui ne parut à aucun exercice ; ses 330 administrés passent pour ardents républicains. Les conseillers municipaux de jadis ont voté là bien des choses, entre autres l'éclairage de leurs rues. Comme ailleurs, à la campagne, il n'y a, dans les rues de Monceaux, la nuit, que les chats et quelques bipèdes qui ne raffolent pas des réverbères. Mais ces quinquets éblouissaient les communes voisines et faisaient croire que là on était éclairé, même le jour.

Enfin, à preuve que le bigotisme est ennemi de la civilisation et réciproquement, le maire n'a pas pu empêcher ces « éclairés » d'aller faire des vilenies dans l'église, le 14 juillet d'avant la mission !

Vous voyez le terrain ! Dès les premiers jours, nous soupçonnâmes que le fond de ce peuple était bien moins mauvais que ne le faisait croire cette surface. Quelques cantiques bien enlevés, quelques refrains-chœurs à deux ou trois parties extrafaciles, que je fus tout étonné, le premier, de pouvoir organiser là, puis les illuminations créèrent l'entrain : il devint formidable.

Le franc-maçon nous lance un sot et anonyme article

de journal dans les jambes. Le maire est savamment excité contre nous ; on lui rapporte, comme allusions contre lui, toutes les paroles où le mot *notaire*, ou *bon* ou *mauvais exemple*, se trouve mêlé. Un jeune homme se cache, le soir, dans les sous-sols du presbytère, pour donner un mauvais coup au missionnaire, quand il rentrera seul de l'église ou de la paroisse voisine ; il en est empêché providentiellement par M. le curé qui, rentrant le premier, entendit du bruit dans ce sous-sol, s'en inquiéta et, remontant à la cuisine chercher une lanterne, laissa, pendant ce court instant, son brigand s'échapper.

Tout cela se raconte, échauffe les esprits : on penche de notre côté. Nous risquons une souscription pour une croix. Quatre-vingt-seize souscripteurs nous donnent 275 francs ; cela devient une consternation pour la bande du F.·. M.·., car ces quatre-vingt-seize noms représentaient à peu près toutes les familles. Il va donc, avec deux acolytes, dont le père du jeune homme suspect, sommer le maire d'interdire cette plantation de croix. Le maire, acculé, a l'esprit de prendre parti pour nous, c'est-à-dire pour la masse de ses administrés et électeurs. Le bruit de cette démarche se répand aussitôt, et alors commence l'épique. Cette croix de $7^{m},50$ de haut sur 20 centimètres d'équarrissage est emportée par la presque totalité des électeurs ; on la dresse avec accompagnement de chants et de fusillades, comme de coutume. La place était pavoisée de drapeaux, prêtés par la mairie, l'avant-veille, pour une messe de conscrits, et gardés par le P. Huchet, sans autre formalité, pour ce jour où ni le maire ni personne n'osa les réclamer. L'enthousiasme semblait à son comble et incapable d'un *crescendo*.

Mais voilà qu'à la nuit, M. le curé, électrisé, paye des lanternes vénitiennes et des pétards ; on illumine toute

la place et le clocher; l'église, profanée le 14 juillet, et sans réparation depuis, a son éclatante réparation ce soir-là ! Des jeunes garçons lancent des fusées du haut du clocher ; d'autres allument des pétards par paquets pour faire plus de bruit. Le P. Huchet, pris dans la foule, organise une retraite aux flambeaux ; et tout cela s'improvisait au fur et à mesure des inspirations de la foule et du Père. Les voilà partis, chantant des cantiques d'un rythme de plus en plus accéléré et réservant les *forte*, *fortissimo*, pour leurs passages devant les maisons des sectaires. Retiré dans ma chambre depuis la fin des cérémonies religieuses, j'entendais tout ce bruit avec appréhension d'abord. Il avait beau être fréquemment entrecoupé par les cris de : « Vive la croix ! » et le refrain :

Chrétiens, chantons à haute voix :
Vive Jésus, vive sa croix !

me disant quel était le parti triomphant, je tremblais que le P. Huchet, trop électrisé, ne fût mis machiavéliquement dans quelque mauvais cas. D'autre part, je ne pouvais le désavouer devant personne, ni même songer à aller lui glisser un *moderato* dans l'oreille. Je me bornai à lui envoyer les secours de quelques *Ave Maria* et *Souvenez-vous!*

Il arrive enfin au presbytère, entouré de la foule, qui ne cesse de crier : « Vive la croix! Vivent les Pères! », et de tirer des coups de fusil quand nous l'exhortons à se retirer.

Le lendemain, la gendarmerie de Tannay faisait une enquête. Nous avions été dénoncés pour tapage nocturne. Les braves gendarmes, irrités d'être constamment dérangés par les perpétuelles dénonciations de ces radicaux l'un contre l'autre, menèrent leur enquête de telle sorte qu'elle allongea encore de quelques pouces le nez de nos sectaires.

Mis en veine par tout cela, les paroissiens de Dirol voulurent avoir aussi leur croix. Là encore, dénonciation partie de Monceaux, et descente des gendarmes, mais avant la plantation de la croix, pour savoir si nous étions autorisés à la placer sur le terrain communal. Nous étions en règle, et il fut aisé de faire mousser ceux de Dirol, en leur faisant remarquer cette insolence des radicaux de la commune d'à côté, de vouloir empêcher sur la commune voisine ce qu'ils n'avaient pu entraver sur la leur !

Cette fois, M. le curé achète un feu d'artifice : une pluie torrentielle oblige à le remettre au lendemain. Le P. Huchet en profite pour déférer aux désirs d'un groupe de jeunes gens de Monceaux : ils prennent une tapissière, la pavoisent de drapeaux et lanternes vénitiennes, s'y entassent, vont à Dirol en chantant des cantiques tout le long du chemin, y communiquent leur feu, et, comme bouquet, ont, à leur retour à Monceaux, une altercation avec les sectaires, qui les attendaient sur la route ; le percepteur et la receveuse des postes étaient avec eux : ils eussent été vraiment dépaysés dans le bord clérical ! Leur chef interpelle M. le curé, puis le P. Huchet, qui lui riposte en suscitant un formidable éclat de rire de la foule attroupée ; il entonne : « Vive Jésus ! vive sa croix ! », et la foule continue. Le F.·. M.·. rentre furieux dans sa boutique, laissant son groupe s'éclipser en catimini et criant : « Rira bien qui rira le dernier ! » Le P. Huchet de répondre : « Eh bien, en attendant, je ris tout de suite ! » Et, avec lui, la foule rit de toutes ses forces.

Si bien que, le lendemain, le sectaire et ses deux copains donnaient leur démission de conseillers municipaux. On leur causa le désagrément de l'accepter. Ils comptaient sur une revanche aux élections suivantes, et elle était à craindre, car tout ce bruit pouvait ne rien laisser de solide. Dieu permit que ces drôles eussent,

au moment des élections suivantes, l'idée sacrilège, fanfaronne et maladroite de proclamer qu'aussitôt élus, ils feraient scier la croix et installer, sur son socle de maçonnerie, une bascule à bétail pour les jours de marché. Cela révolta nos gens, et cette clique fut définitivement balayée. Depuis, j'ai ouï dire que l'épicier est en faillite et que son plus fidèle allié a subi une condamnation infamante pour je ne sais quelle coquinerie dans une succession.

Il est clair que l'on jouait là quitte ou double, et ce mode de missionner est ici narré, mais non recommandé ! A Monceaux, il répondit à un besoin de cette population, dont il fallait briser les chaînes, qu'il fallait mettre en rupture éclatante, irrémédiable, avec ceux qui ne demandaient qu'à la remettre sous le joug.

Millay (1600 hab.) fut notre mission suivante. Nous eûmes à souffrir, le P. Huchet et moi, de choses difficiles à relater ici. Au presbytère, l'œuvre est subie ; au château, elle est critiquée ; dans le peuple, elle est paralysée, jusqu'à ce que nous brisions nos entraves et que nous allions de l'avant ! La maîtresse de maison nous avait prédit, à la table de M. le curé, ou plutôt à la sienne, apparemment, tous les insuccès imaginables ; à l'entendre, le château était pourri, le peuple abruti, la mission précédente avait piteusement échoué, etc., etc. « Ne demandez pas de bougies pour votre fête de la Sainte Vierge, vous n'auriez rien, mais rien ! Les Pères Maristes en ont demandé malgré nous à la dernière mission ; on leur en a donné 5. Mon oncle vous en donnera, et patati et patata ! » Connaissant enfin ma particulière, j'ai l'audace de prêcher autre chose que ce qu'elle me recommande, je refuse les bougies de l'oncle, j'en demande au peuple ; il a le toupet de faire mentir mademoiselle en m'en apportant 60 le jour même, et 250 en tout. Ce bon peuple

vient, revient, remplit notre église. Le château ne paraît que le dimanche, et, seulement, à la messe !

Pendant qu'à Chiddes et à Tazilly, paroisses voisines, MM. de Pelleport, de Laverchère, de Courtivron, je l'ai dit, ont constamment donné le bon exemple et marché à la tête des hommes fidèles, à Millay, les messieurs se sont trouvés à la tête des abstenants, qui sont pourtant leurs adversaires politiques. Aussi, aux élections suivantes, sont-ils tombés à la queue de la queue. Sans rancune, c'est bien fait ! Je pense aux âmes du peuple en le disant !

Malgré ce pitoyable exemple, nous avons eu de nombreuses communions de femmes, de très nombreux retours d'hommes et une superbe plantation de croix, croix magnifique, dans un beau socle en maçonnerie. Je dois ajouter, pour être juste, que les messieurs promirent leur souscription, encaissée, je pense, par M. le curé, après notre départ. Puisse-t-elle leur valoir un peu de courage chrétien !

Rien à dire de la mission de Savigny-en-Sancerre (diocèse de Bourges), donnée par les PP. d'Istria et Cotarmanach. « Peu de résultats sérieux », dit le P. d'Istria au Codex.

J'arrive avec joie à la mission de Saint-Honoré-les-Bains, prêchée par le P. d'Istria et moi en janvier 1896.

Cette paroisse a son établissement d'eaux, connu maintenant du monde entier ; il appartient au général d'Espeuilles. M. le curé est un prêtre dans toute la force de l'âge, pieux, zélé, plein de tact, de savoir-faire et de générosité.

La première attaque du diable contre cette mission a eu pour courageux soldats les châtelains figaristes de la région de Millay. Avec la bravoure qui signale cette race, ils firent envoyer, par une plume habituellement mieux

inspirée, une lettre qu'ils n'osèrent confectionner eux-mêmes, au général d'Espeuilles, l'avertissant que les missionnaires qui allaient arriver à Saint-Honoré étaient des façons de Savonaroles, enlevant au peuple son admiration pour les descendants des croisés. Hum ! messieurs, il faut s'entendre ! Le général eut le flair de la chose et le bon sens de consulter son curé, qui lui assura, avec moult preuves à l'appui, que c'était une fête pour nous de trouver des châtelains dignes d'éloges et de publier leurs louanges, qui deviennent d'excellentes prédications. Le général jeta la fameuse lettre dans le feu de la cheminée de M. le curé, en lui disant : « Voilà le cas que j'en fais ! »

Retenu à Clermont par le commandement de son corps d'armée, il ne put assister à nos exercices ; mais, outre que des générosités témoignèrent de sa sympathie à l'œuvre entreprise par son pasteur, tout le monde sait, à Saint-Honoré, qu'il n'y manque jamais les offices, qu'il s'occupe du bon Dieu et non de la nef, à l'église, qu'il s'y tient dignement, qu'il écoute respectueusement les sermons du simple prêtre, les mandements de Monseigneur et ceux du Pape, enfin qu'il s'approche de la sainte table et ostensiblement, autant de traits de dissemblances entre ce brave, homme de travail, d'ordre et de caractère, et ces oisifs demi-impies, deux tiers scandaleux et trois quarts pestes des paroisses et des pauvres curés.

Jamais nous n'avons eu de mission mieux préparée par le pasteur, jamais nous n'avons été mieux secondés au cours de l'œuvre ; jamais, enfin, pasteur n'a mieux compris ni mieux pratiqué cette conviction qu'honorer ses missionnaires, c'est fortifier leur action, et, en somme, préparer une récolte surnaturelle plus abondante au profit du pasteur lui-même.

Assistances parfaites comme nombre et tenue : 285 communions d'hommes, dont près de la moitié de retours, 500 femmes, dont 25 à 30 retours ; plantation d'une belle croix avec triple emmarchement en granit donné par le général. Enfin, mission prochaine retenue séance tenante, comme à Fours, comme à Châtillon et ailleurs, où il était convenu, entre fustigés, qu'il fallait d'autres missionnaires désormais !

Le P. d'Istria fut très goûté là, comme partout, pour sa patience, sa bénignité et le ton convaincu et pénétrant de sa prédication.

Le carême 1896 commença par les Missions de Saint-Seine et de Luthenay-Uxeloup.

En cette dernière paroisse (1 050 habitants), le P. d'Istria redevint chef et retrouva le P. Cotarmanach pour second. Ils eurent de grandes appréhensions en s'y rendant ; des prêtres leur avaient dit la paroisse mauvaise ; ils furent agréablement surpris d'en voir la grande majorité se rendre à leurs appels ; seul, un village, rival du bourg, s'abstint. La population y est très pauvre ; ses châtelains et bourgeois, excepté le comte de Dreux-Brézé, sont tous sans religion ; le Codex, que je transcris textuellement, ajoute une autre note qui se devine, étant le corollaire de la précédente, et dit : « Quel exemple détestable pour une population ! Pourtant, cette population s'est montrée généreuse, empressée pour venir aux exercices, docile pour faire son devoir, reconnaissante pour ses missionnaires. Un nombre considérable de retours parmi les femmes et les hommes, la formation de deux congrégations, l'une de femmes, l'autre de jeunes filles, une splendide plantation de croix, tels ont été les résultats de cette mission, l'une de mes meilleures de la Nièvre. »

Saint-Seine a aussi assez mauvaise réputation au

point de vue religieux ; cela tient, me dit-on, à ce que cette population de 700 habitants est très républicaine, et que ces régions n'ont pas encore été éclairées sur les directions pontificales.

M. le curé et moi, nous avons procédé aussi doucement que possible ; aussi n'avons-nous rencontré aucune hostilité : c'était déjà beaucoup. L'auditoire, arrivé à 150 personnes la première semaine, ne tomba jamais au-dessous de 200 ensuite, et atteignit 500 à plusieurs cérémonies. Nous obtînmes 142 communions de femmes, dont 20 retours, et 26 d'hommes, dont 10 retours. Il n'y eut pourtant de grand enthousiasme que pour la plantation de croix. Mais, ce jour-là, M. le curé fut si satisfait, qu'il retint immédiatement la mission suivante. La deuxième partie de ce carême fut prise par les missions de Saint-Saulge et de Gouloux.

Sur la première, voici deux extraits de *la Croix du Nivernais* qui la résument :

« Saint-Saulge (2250 habitants). En cette paroisse, à laquelle on faisait, bien à tort, la réputation d'être difficile à enthousiasmer, deux Pères Oblats ont créé un mouvement extraordinaire. Dès le premier dimanche, la population était tellement enlevée, à la cérémonie de consécration des enfants, que les missionnaires durent réprimer des applaudissements. Assistances toujours supérieures à 900 personnes, atteignant plusieurs fois le millier, très nombreux retours d'hommes et de femmes, mariages réhabilités, projets d'associations dominicales, de création d'ouvroir, de pèlerinage, tout s'est multiplié avec un entrain sans pareil... »

La clôture a été marquée par un accident qui aurait pu avoir des suites graves. Quand la foule se fut lentement dispersée, le Père, chargé des décorations, resta seul dans l'église pour éteindre l'illumination. Les jeunes

gens qui l'aidaient ordinairement à ce travail s'étaient échappés pour préparer une joyeuse surprise. Le courant d'air produit par l'ouverture des portes raviva la flamme des cinq cents bougies qui brûlaient sur l'autel. La chute de quelques-unes met le feu aux légères tentures du reposoir. Le Père s'élance vainement pour étouffer la flamme ; les mains brûlées, la soutane déjà atteinte, entouré de flammes, il ne vit plus rien à faire que de renverser à terre l'immense étoile chargée de bougies, qui flambait comme une torche, et menaçait la voûte. Il se précipita à sa suite et, dans sa chute, se foula malheureusement le pied. Mais grâce à son énergie et au retour des jeunes gens, l'incendie était éteint. Les habitants de Saint-Saulge, après avoir montré la plus touchante sollicitude pour le blessé, ont, par leur générosité, assuré la prompte et complète réparation des dégâts, d'ailleurs bien moins considérables qu'on ne l'avait cru tout d'abord.

Ce blessé était le P. Huchet ; son illumination avait déjà servi, telle, étoile lumineuse comprise, dans le courant de la semaine, et n'avait donc pas paru imprudente. Néanmoins, on voulut faire bruit de la chose, et déjà on proclamait que le tableau placé derrière le maître-autel, et qui fut très endommagé par la flamme, valait au moins 50 000 francs. Avec 1 500 francs, il eût été largement payé ; il fut réparé aux frais d'un généreux châtelain, M. de Savigny, et M. le doyen, qui est un habitué de notre maison pour sa retraite annuelle, vient de me redemander un Père pour un prochain travail apostolique dans sa paroisse.

A Gouloux (650 habitants), le P. Cotarmanach a son monde dès le premier jour ; il voit à la sainte table toutes les femmes, moins cinq ou six, et 132 hommes, dont une soixantaine de retours. On ne pouvait guère attendre plus, même en Morvan.

Devenu libre, à la fin de ce carême, par le fait d'un bon curé qui avait oublié qu'il avait retenu un missionnaire, et se déclara, en raison de cet oubli, hors d'état de le recevoir, j'ai voulu me rendre à l'appel de M. le doyen d'Herry, alors sans vicaire, et qui me réclamait à cor et à cri, comme lui devant une compensation pour sa mission si éprouvée de l'année précédente. Mais, la veille de mon arrivée, l'archevêché de Bourges lui envoyait son vicaire ; le temps redevenait mauvais ; mon rôle manquait de précision. Je ne fus, en somme, qu'un auxiliaire donnant les sermons et confessant, quand M. le curé quittait son confessionnal. Comme toujours, ce secours a été utile à plusieurs, mais cela ne remplaçait pas la mission, qui reste à faire, et qui sera difficile dans cette paroisse surfaite.

A l'automne, je commence par la mission de Lain, bien petite paroisse du bien mauvais diocèse de Sens, bon antidote à l'orgueil que m'aurait donné la retraite pastorale que je venais de prêcher à Nice ! Il eût été peu Oblat, du reste, et peu supérieur aussi d'objecter au vénérable curé que mes travaux précédents en sa paroisse m'avaient trop convaincu de l'aridité du sol pour y dépenser encore trois semaines. Puisqu'il en prenait la charge une fois de plus, ne devais-je pas essayer une fois de plus aussi? Refuser ou envoyer un autre Père eût été d'autant plus mal que pour s'assurer le Père déjà connu de son monde, il consentit à des dates, les seules libres pour moi, mais gênantes pour lui et défavorables à son peuple, à cause des pluies désastreuses de cet automne 1896, qui ont mis tout en retard dans la campagne.

L'œuvre débuta bien humblement ; presque rien la première semaine. Cela ne m'empêcha pas de faire des réunions du matin dès la deuxième ; c'est dans la paroisse

voisine que je prêchai naguère tous les matins pendant trois semaines à deux personnes.

A Lain, mes fillettes de la mission précédente, devenues jeunes personnes de dix-huit à vingt-deux ans, ne manquèrent aucune réunion du matin et du soir ; elles firent deux communions pendant la mission et revinrent pour l'Adoration perpétuelle, ce que M. le curé n'avait jamais vu. Les tertiaires de Saint-François, que nous avions instituées jadis, furent fidèles aussi. Autour de ce double noyau, quelques personnes se groupèrent. Les autres ne gagnèrent rien à laisser la mission pour les travaux du dehors, car le temps devint pire et pourrit toutes leurs pommes de terre. La mission eut cet autre bon résultat d'amener une accalmie dans les hostilités habituelles. Aucun autre curé de la région n'aurait osé donner une mission en ces conditions et si pleinement à sa charge.

De Lain, je me rendis directement à Isenay, où le P. d'Istria vint me seconder. Cette paroisse n'a que 400 âmes, mais il y a une annexe, Saint-Gratien, pour laquelle le cher P. d'Istria se fatigua beaucoup. Il ne suffisait pas de se rendre à pied à l'église, il lui fallut aussi parcourir toutes les fermes, très dispersées, pour aboutir à se faire un auditoire, dont il conquit vite toutes les sympathies. Ces paroisses ne sont pas bonnes. Elles ont été évangélisées jadis par M. Receveur, dont la cause de béatification est introduite, et les notes laissées sur son action en ce milieu disent nettement qu'il obtint encore moins que nous, malgré qu'il y fut, non trois semaines, mais des mois. Il y a, pour rendre le bien plus difficile, une hostilité contre M. le curé, dont on connaît les instigateurs, car ils ont achevé de se démasquer pendant ces trois semaines.

Nous organisâmes des réunions de villages, surtout chez M. de Montchanin, qui se montra parfait.

Nous avons noté comme résultats : à Isenay, 49 absolutions de femmes, dont 3 retours, et 25 d'hommes, dont 2 retours, et à Saint-Gratien, 43 femmes et 27 hommes, dont 24 retours ; la réconciliation de deux familles très influentes ; la consolidation très réelle des bons, ébranlés par diverses causes ; enfin, le jour fait sur les menées hypocrites du maire et de l'instituteur, qui avait caché assez bien son jeu jusque-là. La pauvre école des Sœurs en avait bien souffert : elle avait si peu d'élèves, qu'elle a été, je crois, supprimée, depuis, par les bienfaiteurs découragés.

Au commencement de l'avent, le P. d'Istria vient avec moi à Montreuillon (1 200 habitants). Là encore, le Père se donna beaucoup de mal et fut très apprécié en chaire, au confessionnal et à domicile dans ses visites. La grande église lui permit de faire de belles illuminations. Le pasteur, qui est un de nos bons amis, sympathique à tous, zélé, plein de tact et de vie, sut être parfait sur toute la ligne. Aussi, malgré la rigueur de la température et la neige, nos réunions furent-elles bien suivies. La croix de mission n'a pu être plantée à la clôture, à cause des gelées intenses qui ne permirent, ni d'aller chercher l'arbre dans la forêt, ni de maçonner le socle ; 154 hommes et 370 femmes s'approchèrent de la sainte table, parmi lesquels beaucoup de retours.

Pendant cette mission, les PP. Cotarmanach et Huchet prêtaient leur concours à la maison d'Angers pour les missions du Vaudelnay et d'Épieds. Bien que chacun d'eux fût seul à son poste et ait donné un compte rendu en notre Codex, je laisse à l'annaliste de la maison d'Angers le soin de parler de ces œuvres qui se rattachent à l'ensemble de sa grande mission du canton de Montreuil-Bellay.

En 1897, le P. Cotarmanach commence par évangéliser

Pougny. Il y a là près de 900 habitants, mais avec des habitudes religieuses qui auraient nécessité la présence d'un deuxième Père. M. le curé refusa cette charge, et la mission en souffrit. Pas de chiffres au Codex. Le Père se fatigua beaucoup.

Les PP. d'Istria et Huchet sont plus heureux à Verneuil. Cette paroisse ne compte pas tout à fait 900 habitants, mais il n'y a presque pas de bourgs, les villages sont très éloignés, et le principal est antireligieux. Seulement, les Pères y trouvent un curé idéal pour eux et pour leur œuvre. Au château, la perfection aussi, et chez le maître et chez le régisseur, resté ce que je l'avais connu en évangélisant la même paroisse il y a quelque quatorze ans, avec le P. Chevassu. Le maître est un des Benoist d'Azy ; le régisseur, M. Tamineau, est un Belge connu dans toute la région pour sa foi intransigeante et ses pratiques inébranlables. A toutes les foires du voisinage, Tamineau n'a qu'à se montrer, les jours maigres, pour qu'on le serve en maigre, dans n'importe quel hôtel, sans même qu'il le demande ; il est connu, il a une dizaine d'enfants, dont l'un est vicaire de la cathédrale, depuis six semaines qu'il est prêtre.

Dans un tel milieu, les Pères se lancèrent avec ardeur. Ils eurent quatre centres de réunions : des salles d'auberge et la chapelle du château de Faye ; les quatre furent toujours trop étroites ; 152 femmes et 103 hommes se sont approchés de la sainte table. Remarquez que c'était immédiatement avant le carême. La plantation d'une belle croix donnée par le vénérable comte de Maumigny, dont la famille est originaire de Verneuil, fut l'occasion d'une explosion d'enthousiasme telle, que M. le maire crut devoir accorder, ce soir-là, aux aubergistes, la permission de tenir leurs établissements ouverts jusqu'à 2 heures du matin. C'est inattendu comme bouquet de

mission, et ça pourrait bien déconfesser quelques convertis ; mais, dans le pays, c'était un témoignage de première valeur.

Au commencement du carême 1897, le P. Cotarmanach, qui avait, jusque-là, missionné en second ou seul, devient chef de file, avec le P. Debray sous ses ordres, à Bona, paroisse de 900 âmes, où, naguère, la mission fut donnée par les PP. Merle et Keul. Réunions de hameaux la première semaine, belles fêtes ensuite à l'église, chants, décorations, tout va au mieux. Presque toutes les femmes et beaucoup d'hommes font leur communion de mission. Une belle plantation de croix et la création d'une Congrégation de jeunes filles couronnent cette œuvre.

Pendant que le P. Cotarmanach devient ainsi chef de mission, le P. Huchet donne sa première mission seul dans la Nièvre (il avait déjà été seul à Épieds, dans l'Anjou) : c'est à Bazolles, paroisse presque aussi populeuse que Bona (825 habitants), mais n'offrant pas, à beaucoup près, les mêmes ressources. M. le curé commence par dire assez nettement au Père qu'il n'attendait pas un homme si jeune, et semble vouloir diriger l'œuvre. Mais comme cette direction consiste surtout à déconseiller tout ce que le Père propose, voire le chant des cantiques, le Père m'en écrit, reçoit de moi la consigne d'être très respectueusement ferme, et de dire, en cas de besoin, que je ne l'ai pas envoyé en apprentissage, mais à l'œuvre en ouvrier qui sait son métier, sous ma responsabilité. Alors, tout ce qui avait été dit impossible, se fait assez facilement : 300 femmes et 80 hommes approchent de la sainte table, d'autres attendent le temps pascal qui s'ouvre huit jours après. Le bon et digne pasteur avait eu, jusque-là, des missionnaires qui l'avaient, paraît-il, autorisé à prendre de bien bonne foi, et comme

la meilleure, cette attitude par laquelle le Père aurait été réduit, à son tour, à la plus complète stérilité.

Seul, aussi, je missionnais à la Nocle, paroisse de 1 100 âmes. Deux missionnaires y eussent été nécessaires. M. le curé n'en désirait qu'un, et il m'était d'autant plus difficile d'insister, que, de mon côté, je ne pouvais lui en fournir un deuxième.

Dès la fin de la première semaine, j'ai compté 220 auditeurs, 280 le lundi suivant, puis église pleine ordinairement (chiffres exacts à 5 ou 6 personnes près); 72 hommes et 213 femmes font la sainte communion : quinze jours après, 60 de ceux-là et 277 autres viennent pour les Pâques, ce qui donne 622 communions et 562 communiants. J'organise une confrérie du Rosaire, qui compte maintenant 182 membres. Enfin, j'obtiens de donner la mission suivante avec un compagnon.

Après Bazolles et la Nocle, nous nous réunissons, le P. Huchet et moi, à Villapourçon, pour les deux dernières semaines de carême et la semaine de Pâques. En cette grosse paroisse du Morvan (3 100 habitants), il aurait fallu être quatre, et avec un pasteur beaucoup plus jeune pour faire une vraie mission. M. le curé a tous les mérites, mais aussi beaucoup des inconvénients d'avoir vieilli en un poste difficile. Il n'a pas de vicaire : on lui prête d'avoir dit que sa jument lui est aussi utile, plus docile, et sans velléités de se prendre pour le curé. Soit pour aller visiter les malades, mais le reste !

Enfin, les paroissiens routiniers viennent se confesser dès le commencement, sans attendre aucunement l'action des prédications, sans venir aux instructions en dehors du jour de leurs confessions. Vu leur nombre, il y a encore assez de monde dans l'église, très petite pour cette paroisse. Nous n'avons guère fait, pendant quinze jours, que le métier de vicaires, confessant à outrance

et prêchant aussi, mais comme par-dessus le marché. Pendant la semaine de Pâques, cela prit meilleure tournure, mais c'était trop tard. La bénédiction d'une croix de village fut une occasion de témoigner, le jour de la clôture, que ce peuple aurait été très missionnable. Nous avons compté plus de 125 retours d'hommes.

Les PP. Cotarmanach et Debray se heurtèrent au même esprit routinier à Crevant (diocèse de Bourges), paroisse de 1 800 âmes. Environ 600 femmes, c'est-à-dire à peu près toutes, et 520 hommes, 70 de plus que les autres années, s'approchèrent des sacrements, mais à leurs jours, sans tenir aucun compte des annonces du chef de la mission. De ces 600, il n'en eut que 19 pour la première communion générale qu'il annonça.

Le carême ainsi terminé, il y eut deux missions de printemps. Le P. Huchet donna celle d'Ambourse, petite paroisse de 450 habitants. Le P. Belner y avait missionné six ans auparavant, et avec beaucoup d'entrain et de succès. Cela rendait la tâche du P. Huchet difficile, d'autant que des 80 hommes amenés à la sainte table par le P. Belner, pas un n'avait persévéré. On gardait donc souvenir de l'éclat de l'œuvre, et on y accolait, il est facile de voir en quel sens, la constatation de cette non-persévérance. Le P. Huchet s'ingenia, employa tous les moyens possibles de se faire des auditoires, et il les eut très beaux. Le temps pascal était passé, aucun homme n'avait fait ses pâques : une dizaine se décidèrent à faire leur mission ; leur réputation fait espérer qu'ils tiendront bon cette fois.

L'autre mission est celle du Tremblay-le-Vicomte (diocèse de Chartres). J'ai déjà parlé de cette paroisse dans mon compte rendu de 1894 (numéro de décembre, p. 461-465). Le vaillant curé voulut enfin donner suite à son projet de mission malgré tout. Un Père Jésuite et un

Père Mariste étaient venus, peu avant, dans deux paroisses voisines, moins hostiles, et n'avaient rien, mais absolument rien obtenu. Cela ne découragea pas M. le curé ; pour les mêmes raisons qu'à Lain, je ne pouvais être moins courageux que lui. Nous avons essayé de tout : invitations et circulaires imprimées, fêtes, projections à la lumière oxyéthérique données par un professeur du petit séminaire. Une poignée de personnes vint dès le premier jour et fut fidèle jusqu'à la fin ; M. le curé me dit que c'était son assistance des jours de Pâques. Elle n'augmenta que les deux jours de séances de projections.

Peu après l'ouverture, le pasteur trouva dans sa boîte aux lettres une anonyme et abominable vilenie contre un membre bien respectable de sa très chrétienne famille. Quelques jours après, un sot article nous attaquait dans le journal radical de Dreux ; presque en même temps une odieuse chanson contre les missionnaires, que j'ai déjà vue ailleurs, était transcrite on ne sait par qui — écriture d'enfants — et jetée dans les boîtes aux lettres de beaucoup de maisons ; le tout en termes assez clairs pour nous atteindre et assez vagues pour ne pas permettre de mener les auteurs aux sermons du président de la correctionnelle. Cela ne nous arrêtait pas, mais cela empêcha absolument notre noyau de grandir d'une unité, sauf donc les jours de projections ; ces jours-là, l'assistance, plus que triplée, se tint parfaitement et se montra très attentive et très respectueuse. Je signale ce fait en réponse complémentaire sur la question des projections. Naturellement, aucune vue, aucune scène autre que les sujets religieux ne fut exhibée ; c'étaient surtout les tableaux du chemin de la croix, quelques compositions du grand catéchisme en images du *Pèlerin*, se prêtant à l'explication de points de doc-

trine; enfin, comme soulagement, quelques vues de lieux de pèlerinage, en particulier Chartres et Lourdes.

J'ai prêché matin et soir, malgré ces dimensions de l'auditoire ! Le matin, quelques dames, toutes plus ou moins anciennes pensionnaires de quelque part, amenées là par mariages avec gens officiels ou médecins, se sont souvenues de leurs habitudes de piété d'avant le mariage et sont venues fidèlement raviver d'utiles souvenirs et s'en préparer d'autres, qui seront précieux à leur tour, je l'espère.

M. le curé souhaitait une communion générale ; pour ne pas le contrarier, je l'annonçai avec appréhension; il y eut six ou sept personnes. A la suivante, il y en eut une vingtaine d'autres. Un seul homme, père de prêtre et étranger lui-même à la paroisse, si je ne me trompe.

M. Legué, vicaire général de Chartres, vint exprès, malgré ses occupations doublées par la direction de la maison mère des Sœurs de Saint-Paul, pour présider la clôture, qui comportait une plantation de croix. Une pluie torrentielle empêcha cette cérémonie, au grand soulagement des hommes qui avaient consenti à être porteurs et qui pouvaient redouter de payer cher ensuite leur bonne volonté. Aucun d'eux, d'ailleurs, n'avait paru aux prédications.

Trois ou quatre mois après, pour désoler le peu de personnes fidèles, on imagina de répandre le bruit que j'étais en prison. J'en ai ri, car ce bruit, comme la chanson dont j'ai parlé, est une des manœuvres que je retrouve dans les paroisses où la maçonnerie a des affiliés; ce qui me donne à penser que, quand ils font part du fait d'une mission à leurs loges, on les munit d'un manuel de combat uniforme. M. le curé s'émut un peu plus de la chose, qu'il ne m'apprit que plus tard ; il alla regarder dans le blanc des yeux les auteurs, qu'il découvrit vite,

de cette nouvelle méchanceté ; il me parla de les poursuivre ; je m'y déclarai très prêt, mais du consentement de ses supérieurs et des miens, qu'il faudrait demander préalablement. Il y renonça par la charitable considération que je lui suggérai, qu'il était l'homme de la dernière heure pour ces malheureux, et qu'un paysan condamné, ne serait-ce qu'à 50 centimes d'amende, par le fait de son curé, aimerait mieux mourir mille fois sans sacrements qu'avoir affaire avec ce curé. Il obtint de ces gens les excuses qu'il voulut. L'ébruitement que j'étais en train de prêcher les 500 prêtres de mes deux retraites d'Auch, au moment où ces braves gens me mettaient en prévention de Cour d'assises, suffit d'ailleurs pour renverser les rôles dans leur milieu et rendre, de longtemps, leur langue inoffensive.

Si l'on demande à quoi peuvent servir de pareilles missions, je réponds qu'elles sont une grâce inappréciable pour les âmes fidèles condamnées à vivre en des milieux si délétères. Dieu les aime, il sait pourquoi. On parle, en théologie, de cas où il enverrait plutôt un ange que de laisser une âme en perdition. Il y a plus d'une paire d'âmes qui ont profité de la grâce dans la plus piètre des missions dont j'ai parlé en ce rapport, et le gros P. Iungbluth doit, comme tout autre, se sentir très honoré que le bon Dieu veuille bien que trois semaines de sa vie puissent servir à consolider plusieurs fois trois âmes !

Certes, cela amène des désenchantements ; mais les désenchantements sont simplement la fin des illusions, lesquelles ont été utiles tant que Dieu les a permises. Sans elles, qui aurait choisi la vie où il se trouve ! Quand elles tombent, c'est l'erreur qui s'en va. Bon voyage ! Toute la place qu'elle laisse se remplit si aisément d'humilité que c'est un merveilleux profit.

Que de missions très brillantes, d'ailleurs, dont il ne reste pas six personnes améliorées, peut-être à cause même de la place donnée au brillant. Les annales restant en famille, il m'est permis, sans doute, d'ajouter ceci comme *confirmatur :* à Cosne, où est l'archiprêtré dont Saint-Andelain dépend, M. l'archiprêtre me demanda de donner sa mission. Des raisons, qui ne seraient pas à leur place en ce récit, me firent le remercier chaudement, mais d'un merci non. Nous sommes dans les meilleurs termes, je me hâte de l'ajouter, et, tous les ans, l'un de nous prêche chez lui diverses retraites. Mais, donc, la mission vient d'être prêchée par des religieux éloquents, brillants, ayant tout, y compris les qualités surnaturelles, bien entendu, pour faire l'œuvre de Dieu. L'un d'eux donne le carême 1898 dans l'une des plus grandes églises du Paris aristocratique, et il y fera bonne figure. A Cosne, ils eurent église pleine tout l'avent. Au moment du départ, les dames, qui s'étaient cotisées, vinrent offrir cadeaux et promesses. Il y eut des listes de futures catéchistes volontaires, de ceci et de cela. Eh bien, si mes renseignements sont exacts, et je n'ai aucune raison d'en douter, il n'y a pas une seule personne de plus aux messes basses en semaine, pas une communion de plus ; je dis, pas une. Cosne a 8600 habitants ; il y a eu, bien des fois, des auditoires dépassant le millier. Myennes, qui est à côté et qui compte 800 et quelques habitants, c'est-à-dire dix fois moins, et qui a été, vous l'avez vu, une de ces trois ou quatre missions dont on dirait : « A quoi bon ? », a produit des assistances aux messes de semaine et des communions périodiques, en petit nombre, c'est vrai, mais dont chaque unité est autant de plus que dans la ville de Cosne.

J'espère être compris ; je ne compare pas les prédicateurs, ce serait odieux et ridicule ; entre eux et nous, il

y a les différences qui sont entre les enfants de saint Dominique et ceux du P. de Mazenod, brillante cavalerie et modestes pioupious — pardon à mes Frères — dans le même corps d'armée, au service du même grand roi, le roi immortel des siècles, qui, non seulement nous aime tous, mais nous met au cœur une fraternité admiratrice sans réserve, des dons qu'il a départis à tous ceux qui militent sous le même drapeau.

Mais, je compare les missions, et ayant dit sans détours les peines inhérentes à quelques-unes, je m'applique à ajouter et faire ressortir ce qui préservera nos jeunes de la tentation de rechercher d'autres obédiences et de redouter celles qui envoient au vrai champ d'honneur.

Pour l'automne dernier, je ne puis parler que de la mission de Ciez, donnée par les PP. d'Istria et Huchet, et de celle de Chalaux, où je fus seul.

Le P. Cotarmanach est absent depuis trois mois et je n'ai pas le compte rendu de ses travaux d'hiver.

Ciez compte près de 1 100 habitants et a à sa tête un pasteur auteur de plusieurs livres. Connaissez-vous *la Vie est un voyage*? Si oui, vous connaissez l'auteur, si non, résignez-vous à ne pas le connaître, car ma plume n'a pas les flexibilités nécessaires pour en ébaucher le croquis.

En cette paroisse, les PP. d'Istria et Huchet ont senti constamment comme une barrière entre le peuple et le prêtre. Qu'ont ces gens, pas méchants, quels préjugés, quelles rancunes, quelles meurtrissures? Les Pères ont agi sagement en ne le recherchant pas, et patiemment en subissant silencieux l'effet de ces dispositions. Ils ont pu avoir quelques auditoires, par les projections à l'acétylène, que le P. Huchet essaya là pour la première fois. J'ai déjà parlé des projections : ce procédé doit être employé, à mon avis, avec beaucoup de discrétion pour

que le missionnaire, déjà grand entrepreneur de décorations, etc., dans notre système actuel, ne passe pas pour charlatan ; et, aussi, pour que le lieu saint ne soit pas profané. Muni des recommandations utiles, le P. Huchet l'a employé irréprochablement et très à propos.

Deux cent cinquante femmes et une dizaine d'hommes seulement se sont approchés des sacrements.

Il y a eu une magnifique plantation de croix qui a démontré trop tardivement que ce peuple aurait pu être remué ; et il paraît qu'actuellement il parle de sa mission comme d'une des plus belles qu'il ait vues.

J'avais déjà donné à Chalaux la mission de 1889. Comme à tous ceux de ces messieurs qui me redemandent, j'ai fortement objecté à M. le curé tous les avantages d'un changement de missionnaire, pour deux missions consécutives. Il insista et se trouva avoir raison, car, dès le premier jour, mon sympathique auditoire de la clôture de 1889 se trouva au complet. Et il s'est soutenu jusqu'à la fin. La paroisse était parfaitement conservée et les œuvres de la mission précédente non seulement encore vivantes, mais développées et en constant progrès. M. le curé, pieux, zélé, instruit, régulier comme un religieux régulier, est, avec la grâce de Dieu, l'artisan incontestable de tout ce bien.

Une vingtaine d'hommes s'abstinrent systématiquement, c'était prévu ; d'autres vinrent à quelques instructions sans pousser plus loin, pour cette fois. Plus des trois quarts des hommes et toutes les femmes, moins deux ou trois, s'approchèrent de la sainte table. Il n'y eut pas de plantation de croix, parce que M. le curé aurait trouvé indélicate une souscription chez son peuple très pauvre, qu'il va être obligé de quêter très prochainement pour un besoin plus urgent de son église.

Dans tout ce qui précède, j'ai suivi le Codex, donnant

des chiffres là où il en donne, et les appréciations des chefs de missions. Si l'on veut y regarder de près, on verra que notre sol nivernais n'est pas, sans doute, le sol alsacien ou breton, mais que c'est bien à tort qu'on a voulu le représenter comme plus ingrat que tant d'autres où travaillent nos Pères, en France et à l'étranger.

Après tout, ne serait-ce pas être injuste envers ceux d'Autun, de Limoges, de Sion et d'ailleurs, que de laisser croire que notre lot est le plus méritoire ?

En voyageant dans le Midi pour mes retraites de cet automne, j'ai demandé au vénéré P. Nicolas, d'Aix, et à d'autres de l'Osier, du Calvaire, de Marseille, etc., ce qu'ils appelaient exactement : *mission bonne*, *moins bonne*, *mauvaise*. En laissant de côté ce qui est enthousiasme du missionnaire ou des populations, pour ne prendre que les chiffres, chiffres d'assistances et de sacrements, pris *en comparaison* des chiffres d'habitants, seule manière sérieuse d'apprécier, j'ai vu que j'avais pour devoir de proclamer que, sans contestation possible, avec des ouvriers vaillants de corps et d'âme comme ceux de mon équipe présente, nous sommes loin d'avoir le terrain le plus stérile.

Voici maintenant quelques chiffres qui diront notre position dans le diocèse de Nevers. Ayant su que la statistique analogue, insérée dans mon premier compte rendu, avait intéressé les nombreux Pères qui ont été de maison ici, j'ai pris la peine de la dresser à nouveau pour ces quatre dernières années.

Donc, d'après les documents officiels de l'évêché, insérés chaque année dans la lettre que Monseigneur adresse à ses prêtres après les retraites pastorales, il y a eu, dans le diocèse, de la Toussaint 1893 à la Toussaint 1897, 140 missions et 32 retraites de confirmation données par des religieux. (Quelques curés donnent des

retraites de confirmation.) On sait que tous ces religieux demeurent hors du diocèse, excepté les PP. Maristes et nous.

De ces 140 missions, 73 ont été prêchées par 1 Père seul et 65 par 2, 2 l'ont été par 3.

Nous venons en tête sur toute la ligne.

Voici les chiffres :

Oblats : 23 missions pour 1 Père seul et 20 à 2 et 2 à 3...	45
Capucins : 9 missions à 1 Père et 16 à 2.....	25
Rédemptoristes : 3 missions à 1 Père et 18 à 2.....	21
Maristes : 15 missions à 1 Père et 5 à 2.....	20
Jésuites : 10 missions à 1 Père et 2 à 2.....	12
Pierre-qui-vire : 9 missions à 1 Père et 1 à 2.....	10
Dominicains : 2 missions à 1 Père et 1 à 2.....	3
Franciscains : 2 missions à 1 Père.....	2
Pontigny : 1 mission à 1 Père et 1 à 2.....	2

Pour les retraites de confirmation, 14 sont données par les PP. Maristes, 13 par les PP. Oblats, 2 par la Pierre-qui-vire, 2 par les Jésuites, 1 par les Rédemptoristes.

Mais notons que, je l'ai dit en commençant, nous avons eu quantité de retraites de première communion dont l'évêché ne parle pas en ses statistiques.

Tout en passant les retraites sous silence, dans l'impossibilité de nommer même les 72 paroisses ou communautés où elles ont été données sans être interminable, je croirais manquer à un devoir en ne disant rien des retraites pastorales de Nice et d'Auch ; ce serait, avant tout, manquer de reconnaissance à S. Gr. Mgr Balaïn, qui a témoigné, une fois de plus, son attachement à la Congrégation, en voulant qu'un Oblat donne ainsi la retraite aux prêtres du diocèse qu'il quittait et à ceux de l'archevêché où il arrivait.

A Nice, M. le chanoine Fulconis eut la délicatesse de rappeler nommément, dans son compliment de clôture,

tous ceux de nos Pères qui avaient donné ces exercices avant moi.

A Auch, il paraît que les Oblats étaient absolument inconnus. J'y ai distribué 500 portraits-images du P. Albini ; Monseigneur a fait mettre en lecture, au réfectoire, l'ouvrage du P. Baffie. Enfin, pour être Oblat jusqu'au bout, le prédicateur a créé, en ville, un groupe de dames de la Sainte-Famille ; leur réception s'est faite en la chapelle des Ursulines, désignée *ad hoc* par Sa Grandeur.

Qu'il me soit permis aussi de mentionner la retraite que j'ai prêchée à la Maison générale, en 1897. C'est la dernière qu'ait faite le R. P. Soullier. Il était robuste encore, mais il fut frappé presque aussitôt après. Il m'échappa de dire dans l'instruction d'ouverture : « Faites bien cette retraite. Laissez de côté toute occupation pour elle. Qui que vous soyez, on vous remplacera dans votre charge : on ne vous remplacera pas dans l'œuvre de votre sanctification ! »

Dieu nous accorde qu'il soit remplacé dans sa charge ! Et la joie sympathique avec laquelle il accueillait les fusées de ce genre me laisse sans inquiétude sur le reste.

Dans notre communauté, l'événement saillant de ces dernières années a été l'installation ici du cours des jeunes Pères ; mais ce cours a eu des comptes rendus spéciaux. Passons donc !

Nous avons eu quelques changements dans le personnel, rares, Dieu merci, car rares sont aussi les améliorations par ce moyen. Le partant emporte ses lacunes ; ce que l'arrivant a, en meilleur état, dans son trousseau, ce sont les siennes. Et si le changement de personnes change peu, celui de locaux n'améliore pas plus. *Multos fefellit imaginatio locorum* pourrait se traduire par : « Laissez donc le Provincial tranquille ! » Mais il y a des

obédiences dont le bon Dieu lui-même est l'auteur direct : ce sont celles pour le paradis ! Il y en a d'autres imposées par le souci d'être plus sûr que chacun est dans le chemin de ce paradis ; puis celles qui sont le contre-coup des précédentes. Bref, les RR. PP. Paquet et d'Istria nous ont quittés pour Montmartre, le P. Debray pour Jersey et le P. Bottet pour le ciel.

On pensait que le P. Paquet, incapable de supporter les fatigues des missions, rendrait encore des services à Montmartre : il y mourut peu après. Le P. d'Istria, prêté aux Pères du Sacré-Cœur pour les aider, s'en tira si bien qu'on nous en demanda le sacrifice. Le P. Debray parut tout indiqué, de par sa connaissance de la langue anglaise, pour un poste devenu vacant, à Jersey.

Quant au pauvre P. Bottet, il était venu dans le Berry, près de chez nous, essayer la suprême ressource de l'air natal : après quelques mois, il n'eut plus la force de rentrer mourir à sa résidence précédente. Il avait commencé ses études au juniorat de Saint-Andelain, la Providence voulut qu'il vînt y terminer sa courte existence.

En ce moment, outre les Pères missionnaires : Cotarmanach, Simonin, Huchet et le Supérieur, nous avons le R. P. Bernard, Clovis, qui continue à s'occuper de la paroisse, le P. Thevenon, de sa sanctification, et le P. Zabel, de rien du tout, pas plus de son corps que de son âme ; le pauvre Père n'en est plus capable, il est éteint. Les Frères convers le soignent avec un dévouement parfait : c'est grâce à eux que nous n'avons pas à chercher un autre asile pour le pauvre affligé. Il y a peu de temps, il nous égayait encore par ses manques de mémoire : s'habillant suivant le rituel du roi Dagobert, et même moins ; oubliant et confondant l'usage des divers objets à sa portée ; il n'était pas trop peiné des fous

rires qui saluaient ses drôleries. Aujourd'hui, il n'est plus pour nous que l'objet d'une vénération compatissante.

Nos Frères sont : le F. Cornu qui, sans négliger sa cuisine, s'occupe du P. Zabel avec courage et dévouement; le F. Boutreau, jardinier ; il soigne parfaitement nos lardins et y fait venir des produits que nous n'avions connus jusqu'à ce jour qu'en les achetant; enfin, le F. Vignal, qui donne aux chambres, à la cave, au bûcher, à la maison entière toute son intelligente activité ; c'est une bonne recrue pour nous.

Pour la paroisse de Saint-Andelain, l'ensemble est en progrès.

Au matériel signalons d'abord la mise, en notre beau clocher, de trois nouvelles cloches. Nous n'en avions qu'une, datant du siècle précédent, un *la* de 360 kilogrammes. Un ancien curé de Saint-Andelain, représenté par son serviteur et exécuteur testamentaire, M. Jacques Bernard, offrit une assez forte somme, qui servit de puissante mise en train d'une souscription. La paroisse, pourtant très éprouvée par le phylloxera, donna sa quote-part, et M^me^ la comtesse Lafond tripla ou quadrupla le total, ce qui le porta à un chiffre inespéré, et permit cette belle sonnerie d'un *ré* de 1450 kilogrammes, un *fa dièze* de 750 kilogrammes et le *ré* octave de 175 kilogrammes. Nos gens avaient, pour leur ancienne cloche, un culte presque superstitieux qui ne permettait pas de songer à la refondre, et son *la* nous obligea à cet accord : *ré, fa la ré*, sous peine d'avoir un vide dans les intervalles inférieurs ou une note grave trop faible. Notre *ré* grave était destiné à Pontmain, qui a maintenant la même, comme tonique, à la basse de tout son carillon (plus, me dit-on, un *la* au-dessous comme bourdon). MM. Paccard, que nous talonnions et qui étaient moins pressés pour

Pontmain, nous le livrèrent, ainsi que les deux autres, en parfaites conditions de sonorité et d'harmonie avec la cloche ancienne. Leur Savoyarde leur a valu bien des attaques, que beaucoup disent injustifiées, et motivées par de vilains dessous de cartes. Nous ne sommes pas juges, mais nous pouvons parler de nos cloches : nous en avons trouvé les prix élevés, mais nous en sommes satisfaits. Mme la comtesse Lafond s'est encore signalée par une autre générosité. Le pignon sud de l'église était resté assez informe, parce que, dans le premier projet de reconstruction, le clocher, par économie, devait être placé là. Dotée de son magnifique clocher actuel, l'église n'avait plus besoin de ce pignon-attente. Il fut donc mis en harmonie avec le reste et reçut, à son sommet, une statue du Sacré-Cœur, en pierre, mais d'un dessin malheureusement défectueux, en ce que l'auteur n'a pas tenu compte qu'on ne serait pas en face d'elle, comme à l'atelier, mais à une dizaine de mètres au-dessous pour la voir. Mme Lafond, qui ne recule devant aucune dépense pour embellir cette église où est le caveau de sa famille, parle de changer cette statue et le pignon lui-même pour l'améliorer encore. Elle projette aussi un remaniement des vitraux, qui en ont besoin.

A l'intérieur, une autre très belle statue du Sacré-Cœur et une *Mater Dolorosa*, qui lui fait pendant, ont été placées à l'occasion du mariage de l'aînée des petites-filles de M. Garilland. J'ai dit, dans mon avant-dernier rapport, les titres de cet ami de la première heure et de sa famille à notre gratitude. La jeune épouse fit don de l'une des deux statues, l'autre est le produit des maigres recettes du pèlerinage annuel, totalisées depuis plusieurs années.

Au spirituel, la paroisse ne perd pas non plus. Le chiffre des pâques oscille entre 200 et 220 pour les

femmes, avec une quarantaine d'hommes et garçons. La confirmation, donnée en 1897, a porté ce nombre à 280. Il y a environ 125 communions à Noël. Dans l'année, quelques personnes s'approchent de la sainte table à peu près tous les mois : une toute petite élite de 3 ou 4 est à la communion bihebdomadaire.

Mais les exercices du carême ont beaucoup souffert du greffage de la vigne. Pour reconstituer le vignoble phylloxéré, on emploie tout le monde, jeunes filles et enfants même, à faire des greffes ; cela se fait à la maison, comme la casse des noix destinées au moulin, et la mise en paniers des raisins à expédier frais ; ce travail se prolonge donc jusqu'à la nuit, et avec la distance de nos villages, impossible d'avoir ensuite ces personnes à l'église. De même, le mois de Marie et celui du Rosaire ont été réduits à la récitation du chapelet pendant la messe, par quelques enfants des écoles, c'est trop peu. Nous espérons pouvoir revenir à mieux !

A la confirmation de 1897, tous les inscrits sont venus. Bien des paroisses ne peuvent l'obtenir : l'impossibilité, pour Monseigneur, de venir plus souvent que tous les quatre ans, occasionne bien des défaillances chez les jeunes gens de quatorze, quinze et surtout seize ans. A Saint-Andelain, cette année, tous ont été fidèles.

J'oubliais de rappeler, pour aider à apprécier les chiffres précédents et suivants, que la paroisse ne compte guère que 900 catholiques.

La Croix du Nivernais y a trente-quatre abonnés ; ce journal n'est qu'hebdomadaire, mais nos gens ne lisent pas en semaine, ils n'en ont pas le temps. C'est un précieux levain que cette lecture, son action est lente, mais visible pourtant. Quelques personnes ont fait le pèlerinage de Lourdes, et 21 sont allées, avec le P. Bernard, faire celui de sainte Solange, dans le Berry. Nous venons

d'installer curé le troisième des enfants de la paroisse, qui sont devenus prêtres depuis que nous en avons la charge ; le P. Bernard en a placé deux autres au petit séminaire, à la rentrée dernière. Petits événements, dira-t-on peut-être. Je ne répondrai pas qu'ils sont grands dans notre petit Landerneau, puisque les annales ne s'y lisent pas, mais je les offre, à qui s'intéresse à nous, comme des symptômes, de petits bourgeons, si l'on veut, à la merci du premier hâle, du premier coup méchant ou maladroit, sans doute, mais indiquant que la sève y est encore et circule.

Deux protestants ont abjuré en vue de leur mariage ; malheureusement il y a eu la contre-partie.

On compterait encore une trentaine de protestants dans la paroisse : 8 hommes, 8 filles et 14 femmes. Le P. Bernard continue à constater ce que le P. Mouchette signalait déjà de son temps : ceux qui ont créé ce mouvement protestant par leur apostasie, finissent mal ! Le dernier mort a été emporté dans la force de l'âge, écrasé par une voiture, légère pourtant, et en des conditions inexplicables. En trois ans, 3 jeunes femmes protestantes sont devenues veuves : c'est une effrayante proportion sur ce petit nombre ; aussi, sur les 4 fillettes protestantes qui vont à l'école laïque, 3 sont orphelines.

Si les événements ne viennent pas troubler l'apaisement qui se fait ici dans les esprits, cette population, très laborieuse, et préservée de bien des misères par son travail acharné, redeviendra peut-être chrétienne, et plus solidement chrétienne que jadis.

Daignez agréer, mon très révérend Père, l'expression de mon respectueux dévouement en J. et M. I.

A. Iungbluth, o. m. i.

LA PROVINCE D'ALLEMAGNE.

MAISON DU SCOLASTICAT DE SAINT-BONIFACE, HUNFELD.

Les annales ont, à diverses reprises, parlé de la province naissante d'Allemagne. Voici le premier rapport officiel. Nous sommes heureux d'en saluer l'apparition et de lui donner place dans les archives de la famille. Il a un autre sens que celui d'une simple relation, si agréable qu'elle soit d'ailleurs. Il faut y voir une date dans les progrès et l'extension de l'humble Société des Missionnaires de Provence. Au point de vue spécial des annales, nous y voyons aussi le prélude des très intéressants récits que ne manqueront pas de nous fournir nos missionnaires d'Allemagne. Ils ont déjà fait des travaux apostoliques nombreux et consolants ; nos frères et nos amis seront heureux d'en lire les détails.

LETTRE DU R. P. SCHARSCH, PROVINCIAL, AU R. P. TATIN.

Hünfeld, 24 février 1898.

Mon révérend et bien cher Père,

Permettez que je vous adresse mon rapport sur les commencements de notre province allemande. Celui qui en a été le fondateur et le père n'est plus; nous n'avons pas eu la consolation de voir le T. R. P. Louis Soullier se réjouir de nos progrès, de recevoir ses encouragements à Hünfeld même. Sa mémoire restera à jamais en bénédiction parmi nous. Vous avez partagé avec lui d'une manière particulière l'affection et les soins paternels pour notre province naissante. Soyez-en remercié et daignez accepter, comme gage de notre reconnais-

sance, ce travail qui satisfera l'attente légitime de nos Frères en religion ; car beaucoup d'entre eux ignorent encore les bénédictions que Dieu a daigné répandre sur nous durant les trois dernières années.

Veuillez agréer, mon révérend et bien cher Père, l'expression d'affection et de vénération de votre tout humble frère en N. S. et M. I.

P.-S. Scharsch, o. m. i.

L'acte officiel de l'érection de notre nouvelle province allemande est daté du 5 mai 1895, fête du Patronage de saint Joseph. Après avoir appelé notre attention sur les bénédictions dont Dieu avait comblé nos établissements de Hollande, notre très révérend et bien-aimé Père Supérieur général résume en quelques mots les démarches faites auprès du gouvernement de la Prusse et déclare qu'après avoir délibéré avec les assistants généraux, la province d'Allemagne se composera des maisons de Fulda, de Saint-Ulrich, de Saint-Gerlach et de Saint-Charles.

L'espoir de notre T. R. P. Supérieur général de voir cette fondation de la province allemande de Saint-Joseph accueillie avec joie dans toute la Congrégation, a trouvé une complète réalisation. De toutes les parties du monde, nous sont arrivées des lettres de félicitations ; particulièrement à Paris, à la Maison générale et à Montmartre, on s'est félicité de cet agrandissement de notre famille religieuse. Que tous nos chers Pères et Frères qui se sont intéressés si vivement à cette création en reçoivent ici l'expression de notre reconnaissance. D'un autre côté, nous avons pris à cœur les avis paternels de notre T. R. P. Supérieur général, nous sommes et nous resterons à jamais les enfants de notre commune mère, notre chère Congrégation. Tous les membres de notre petite pro-

vince ne veulent connaître qu'une seule devise : charité dans une même famille, zèle pour le salut des âmes, union de cœur et de conviction sous une même autorité, qui nous est personnifiée dans notre T. R. P. Supérieur général. Puisse la bénédiction, que nous a donnée notre vénéré Père, porter ses fruits de sainteté! Puissent les prières ferventes de toute la Congrégation nous être un gage des faveurs du ciel ! Puisse le Seigneur nous dire aussi : *Crescite et multiplicamini et replete terram!*

Dans l'acte d'érection, il était dit que le siège du R. P. Provincial serait la maison de Fulda. Nous avions l'autorisation du gouvernement de nous établir dans cette ville, mais il restait encore bien des démarches à faire pour prendre possession d'une maison qui n'existait encore qu'en projet. Les difficultés, certes, ne pouvaient manquer ; la plus sérieuse était sans doute le manque absolu de ressources. Le parti le plus sage était donc de fermer les yeux sur les difficultés du moment, les incertitudes de l'avenir et de s'abandonner à l'aveugle à la conduite toute bonne de la Providence.

Le 4 juin eut lieu à Saint-Charles le premier conseil provincial. L'administration provinciale avait à s'entendre principalement sur la destination à donner à notre nouvelle maison de Fulda.

Dans la pensée des conseillers provinciaux, il était de notre honneur d'entrer en Allemagne d'une manière à faire impression sur l'opinion des catholiques. A cet effet, l'idée d'établir un juniorat à Fulda fut écartée. Outre les dépenses extraordinaires qu'aurait occasionnées l'entretien des deux juniorats de Saint-Charles et de Fulda, venait se joindre l'appréhension bien fondée de voir le gouvernement faire opposition à une maison d'éducation de ce genre.

Quoique, dans la permission générale de nous établir

en Allemagne, le rescrit royal nous accordât la faculté de préparer des sujets pour les missions, on n'était pas sûr alors que nous fussions autorisés à ouvrir un juniorat, ou du moins à y enseigner. Pour écarter cette difficulté, on songea d'abord à établir à Fulda le noviciat.

Cependant, depuis le mois d'avril, l'administration générale était dans l'intention de confier à la nouvelle province la grave responsabilité de fonder aussi un nouveau scolasticat pour nos sujets allemands. Au fur et à mesure que nos chers novices prononceraient leurs premiers vœux, ils iraient alimenter le nouveau scolasticat. Notre T. R. P. Supérieur général, au retour de son dernier voyage en Espagne, examina la nouvelle proposition et bientôt nous sûmes que, désormais, la nouvelle province posséderait un juniorat, un noviciat et un scolasticat. De fait, le bon Dieu semblait conduire nos supérieurs majeurs comme par la main dans cette nouvelle et si importante mesure. Les différents scolasticats de Rome et de Liège ne pouvaient plus recevoir toutes les vocations qui venaient frapper à leur porte, et qui s'annonçaient encore plus nombreuses dans un avenir plus ou moins rapproché. Il était donc urgent de fonder un nouvel établissement pour recueillir la surabondance de ces dernières années, qui ont été si fécondes pour notre Congrégation.

Jusqu'alors, plusieurs maisons nous avaient été offertes pour notre nouvelle résidence. A Fulda même, on avait, dès avant l'érection de la province, jeté les yeux sur plusieurs bâtiments, qui, cependant, ne pouvaient nous convenir. Plus tard, on visita Bieberstein, un ancien château des princes-abbés de Fulda, magnifique construction formant un quadrilatère, dont la masse imposante couronne une des montagnes de la Rhœn. La position était séduisante : vues splendides sur les vallées

fertiles de la Fulda et de la Bieber, forêts de sapins et de chênes, air salubre, autant de conditions pour la santé et pour l'efflorescence des grandes pensées philosophiques et théologiques. Cependant, plusieurs inconvénients, dont le plus grave était le manque d'eau, nous forcèrent à chercher fortune ailleurs.

D'autre part, il parut peu profitable d'acheter une maison dont la première destination n'eût répondu que très imparfaitement aux exigences d'une communauté religieuse ; bien souvent, les sommes que l'on dépense à réparer et à approprier des maisons de ce genre auraient suffi à construire des couvents de premier ordre. Bâtir à neuf, selon nos goûts et nos plans, semblait préférable, et c'est pourquoi l'on reçut avec reconnaissance les offres d'un petit village des environs de Fulda.

A Künzell, on nous accordait un petit terrain pour nos constructions, avec plusieurs autres avantages très appréciables. Même on disait qu'une certaine somme très élevée nous serait accordée pour couvrir les frais de la construction d'une église. On ne fit aucune difficulté d'accepter des propositions si avantageuses.

Ce fut le 22 juin, après une mission donnée à Embken, dans la province rhénane, que le R. P. Provincial se rendit pour la première fois à Fulda pour réaliser les différents plans projetés jusqu'alors. Son inexpérience et sa jeunesse n'étaient pas les plus grands motifs d'encouragement, mais si vouloir n'est pas toujours pouvoir, il faut convenir que vouloir avec l'obéissance, c'est travailler avec Dieu, et Dieu peut tout. C'est dans ces pensées qu'il se dirigea vers Bonn pour remonter la magnifique vallée du Rhin jusqu'à Coblence. Il est difficile de trouver un pays plus beau et plus riche que ces bords du Rhin, depuis Bonn jusqu'à Mayence. Des deux côtés de

ce fleuve majestueux s'alignent des collines verdoyantes, fameuses par leurs vignobles ; une ville succède à l'autre, se mirant dans les eaux grandioses du Rhin.

Mais laissons ces paysages, il faut aller plus loin, suivre la belle vallée de la Lahn, traverser Ems, Giessen, et nous voilà arrivés à Fulda. Fulda, ce nom fait battre le cœur de l'apôtre. C'est ici que se trouve le tombeau de saint Boniface, apôtre de l'Allemagne ; c'est d'ici, du couvent de Fulda, fondé par saint Sturmius, disciple de saint Boniface, que les Bénédictins sortaient autrefois pour commencer leur œuvre de christianisation et de civilisation parmi les Bavarois, les Hessois et les Thuringiens ; c'est à Fulda encore que se réunissent, tous les ans, les évêques de Prusse, pour continuer l'œuvre de régénération commencée par saint Boniface. Une émotion bien vive s'empara de notre voyageur, quand il vit pour la première fois ce dôme vénérable, bâti d'après les plans de Saint-Pierre de Rome, et qu'il put dire la sainte messe sur le tombeau de saint Boniface.

L'hospitalité la plus généreuse fut d'abord offerte au R. P. Provincial par Mgr Schick, vénérable prélat, que Mgr l'évêque de Fulda a voulu récompenser de son dévouement pendant le Kulturkampf et pour ses mérites personnels, en lui obtenant les titres et les insignes de la prélature romaine. C'est lui qui, pendant le Kulturkampf, conduisit les Sœurs Bénédictines à Trouville, près de Nancy. Mgr Schick est un de nos meilleurs amis. Non seulement il a été le guide des RR. PP. Legrand et Ravaux, qui ont passé par Fulda, mais il a bien voulu nous offrir, comme maison provisoire du scolasticat, le bâtiment de l'école normale de Fulda, dont il espérait devenir acquéreur en peu de temps, projet qui n'a pas été réalisé, comme nous le verrons dans la suite.

Le lendemain de son arrivée, le R. P. Provincial

apprit que, dès la veille, le vénérable évêque de Fulda, Mgr Komp, l'avait invité à dîner au palais épiscopal. L'accueil fut tout paternel. Monseigneur, dès la première entrevue et depuis bien souvent encore, exprima sa joie de nous posséder dans son diocèse, et il se réjouit tout particulièrement à la pensée de pouvoir donner les saints ordres à nos jeunes lévites. Il nous estime, et il y a quelques jours qu'il nous dit encore : « Je sais que vous êtes un ordre régulier et sévère, je m'en réjouis. »

Inutile de raconter ici avec quelle bienveillance on nous accueillit partout, chez M. le grand vicaire Engel, M. le doyen du chapitre et MM. les curés de la ville.

Après avoir visité les autorités ecclésiastiques de l'endroit, le R. P. Provincial se rendit à Cassel pour rendre visite à S. Exc. le gouverneur de la province de Hesse-Nassau. M. Magdeburg a été charmant. On a parlé des espérances de notre futur établissement, de son but et de l'évangélisation des colonies. Il promit son appui pour régler différentes questions importantes, et indiqua lui-même la voie à suivre. L'impression qui nous est restée a été que nous avons affaire à un homme favorable aux catholiques, tel que la renommée nous l'avait dépeint.

Après avoir ainsi fait connaissance avec les personnes, il a fallu traiter la question majeure de notre établissement. La première excursion en ce sens a été vers Künzell, pour voir le terrain que nous offrit cette commune. Situé à plus de 3 kilomètres et demi à l'est de Fulda, ce terrain s'étend à mi-côte d'une colline bien boisée. On espérait avoir l'eau en abondance en creusant des puits; la terre, quoique un peu inférieure en qualité, aurait pu devenir productive par les soins d'un bon jardinier. La position, en somme, était bonne, quoique un peu éloignée de la ville. Et, d'ailleurs, comment n'être pas

attiré par la bienveillance et les désirs ardents de la population, par certaines promesses avantageuses, surtout par cette perspective d'un secours de la part de l'évêché, qui, disait-on, garde une somme considérable, 12000 marcs environ, pour la construction d'une église à Künzell. Le premier devoir du R. P. Provincial était donc de s'assurer si cette promesse était vraie et d'agrandir, par un achat avantageux, le petit terrain qui nous était cédé gratuitement. En outre, pour ne pas trop longtemps fatiguer l'opinion publique, qui attendait notre établissement avec impatience, il fallut s'occuper de l'installation immédiate de notre scolasticat pour la mi-août de 1895. Hélas! on pensait que tout serait réglé facilement; le R. P. Provincial devait se heurter contre une triple difficulté, que saint Joseph a résolue de la manière déjà connue, en nous envoyant à Hünfeld. Inutile d'entrer dans tous les détails de ces courses sans fin, de ces recherches et de ces inquiétudes faciles à comprendre.

Et, d'abord, quant à cette promesse faite par la commune de Künzell, ces bonnes gens restèrent fidèles à leur parole et firent tout leur possible pour aplanir les difficultés. Ici, mentionnons le nom de l'instituteur, M. Agricola, qui a été pour nous d'un dévouement sans bornes. Malheureusement, la somme de 12000 marcs environ qu'on pensait devoir nous revenir, après recherches faites, n'existait pas, et par là même un bel espoir s'évanouissait.

La question de l'achat du terrain traîna plus longtemps. A côté de notre langue de terre, cédée par la commune, s'étendait un champ de 6 hectares, lequel appartenait à un protestant de Marbourg. C'est un de ces gros propriétaires si connus en Allemagne, dont le principe est d'augmenter l'étendue de leurs terres, mais qui ne se résoudraient à tailler dans leurs propriétés que pour

des raisons majeures. Notre établissement pouvait-il être une raison majeure pour un protestant du parti des nationaux libéraux ? On haussait les épaules, à Fulda, et l'on pensait qu'il n'y avait pas d'espoir. En tout cas, il fallait essayer, mettre l'opinion de Künzell en mouvement, puisque les habitants de Künzell travaillaient chez ce propriétaire. A une demande que fit le R. P. Provincial, M. Souchay consentit à céder environ 70 ares, sans donner aucun espoir de faire davantage. Ce terrain ne pouvait évidemment pas suffire aux exigences d'un grand scolasticat. On résolut alors d'aller trouver M. Souchay à Marbourg même, pour lui faire comprendre qu'il était de son intérêt de nous céder quelques hectares de son terrain.

Entre temps, la question de notre établissement provisoire dans l'ancienne école normale ne trouvait pas non plus une solution suffisante. Et, d'abord, ce bâtiment était dans un état pitoyable ; pour pouvoir y habiter, il aurait fallu faire des dépenses extraordinaires. Par ailleurs, M^gr^ Schick, qui espérait devenir bientôt propriétaire et qui, alors, sans doute, aurait supporté les frais de restauration, ne le devait pas devenir de sitôt, et, par conséquent, ne pouvait nous autoriser à entrer dans cette maison. Que faire ? Attendre indéfiniment, avec M^gr^ Schick, était s'exposer à une déconfiture. Le R. P. Provincial adressa donc une supplique aux autorités compétentes, à l'effet d'obtenir un loyer d'un ou de deux ans. Faut-il dire que la réponse se fit attendre ? On connaît les détours et les contours des voies bureaucratiques pour pouvoir juger de la patience qu'il fallait avoir en attendant une réponse. Et quelle réponse ? Autorisation est donnée d'entrer dans le bâtiment de l'école normale, à raison d'un loyer de 1 000 marcs par an, et avec la condition expresse de pouvoir être mis à la porte dès le

premier signal. Merci de la permission ! Mieux vaut n'en user pas.

On apprit vite, dans le public, que nous nous heurtions à de grandes difficultés à Künzell, de la part de M. Souchay. A cette nouvelle, M. Müller, député au Reichstag et riche propriétaire à Fulda, vint en personne nous offrir 4 hectares de terre dans les environs de Bronnzell, près Fulda, en face du château d'Adolphseck. Plus tard, un autre propriétaire, de concert avec les notabilités du village de Keulos (Fulda), nous fit des propositions encore plus considérables ; mais la position de ces différents terrains ne pouvait convenir entièrement à un scolasticat ; les difficultés de communication et de l'approvisionnement, la question de l'eau, le manque d'espoir de ressources futures, nous faisaient hésiter à accepter ces propositions pourtant si séduisantes. Par ailleurs, il ne fallait pas non plus se décourager si facilement devant les difficultés que nous rencontrions à Künzell. Aussi, pour décider M. Souchay à vendre quelques hectares de son terrain, on fit comprendre aux gens du village que d'autres propositions très avantageuses étaient faites et que, vu leur désir de nous avoir, ils pourraient influencer efficacement M. Souchay. Le R. P. Provincial alla donc à Marbourg, en compagnie de M. l'instituteur. Après quelques pourparlers, le vieux propriétaire consentit à vendre 2 hectares, mais à un prix exorbitant eu égard à la qualité du terrain. Dès lors, ma résolution était prise. Künzell n'était pas fait pour nous, et j'avais déjà en main d'autres offres de la part de la petite ville de Hünfeld, comme je vais le dire.

Ne quittons pas Marbourg sans jeter un regard d'admiration sur la magnifique église de Sainte-Élisabeth, bâtie dans le plus pur style gothique, aujourd'hui entre les mains des protestants. Tout y est conservé comme

avant la Réforme ; les autels sont là, nus et dégarnis ; les statues des saints de l'église catholique se dressent encore sur leurs socles et dans les niches; la Sainte Vierge elle-même n'a pas quitté ces lieux, et son image grandiose rayonne du haut d'un pilier. Hélas ! comme tout est silencieux ici, tout est vide ; on se sent mal à l'aise.

Interrogé sur ce que pensent les protestants de tous ces autels, statues, etc., qui rappelaient le souvenir du culte catholique, notre guide répond avec un sourire significatif : « Pour nous, ce sont de belles antiquités ! » Un touriste qui contemplerait les restes d'un temple païen de Rome ne parlerait pas autrement.

Pendant que les hommes s'agitaient, le bon Dieu nous préparait notre futur établissement. Le 17 juin 1895 nous arriva en Hollande une lettre de M. Steinbach, adjoint et maire par intérim de la petite ville de Hünfeld. Cet excellent catholique, désireux de procurer à sa ville natale un couvent de religieux, priait les supérieurs de la nouvelle province allemande des RR. PP. Oblats de vouloir bien s'établir à Hünfeld. « Notre ville, disait-il, est prête à faire les plus grands sacrifices pour avoir le bonheur de posséder un couvent de missionnaires. » On n'accorda d'abord aucune considération à cette lettre. En effet, à raison des pourparlers entamés avec Künzell et des avantages sérieux qu'on y offrait, la réponse faite à l'invitation de M. Steinbach fut telle, qu'elle ne donnait aucun espoir de nous établir à Hünfeld. Notre solliciteur ne se crut pas battu pour si peu ; il insista une seconde fois, le 20 juin. Sur ces entrefaites fut nommé un nouveau maire à Hünfeld, M. Beutling, qui devait être un de nos plus grands bienfaiteurs. Il fit de la pensée de M. Steinbach son œuvre à lui et, dès le 29 juin, il vint trouver le R. P. Provincial de passage à Fulda, et plaida

la cause de la ville de Hünfeld et réitéra de vive voix les offres faites auparavant.

Les questions se compliquaient donc à raison des quatre offres très considérables dont nous avons parlé. Faire un choix et prendre le meilleur, comme s'exprimait Mgr Schick dans sa revue hebdomadaire, c'était la grande préoccupation du R. P. Provincial, qui, se trouvant seul sur les lieux, ne savait où trouver conseil et lumière. Le 2 juillet, fête de la Visitation de la Sainte Vierge, après avoir dit la sainte messe sur le tombeau de saint Boniface, on se mit en route. Au nord de Fulda, sur la ligne de Francfort-Bebra, est assise agréablement, sur une petite colline, la ville de Hünfeld. Des rues bien alignées aboutissent à une charmante petite place devant le grand bâtiment de l'hôtel de ville, qui semble, par sa magnificence, être en disproportion avec la localité assez peu considérable par le chiffre de sa population. Au nord, on voit les lignes d'arbres qui dessinent la direction de la grande route de Leipzig ; c'est par cette route que revint Napoléon Ier, après sa retraite de Leipzig. Aujourd'hui encore, on célèbre à Hünfeld une messe d'actions de grâces, comme accomplissement d'un vœu fait par la population pour obtenir d'être épargnée des fléaux de la guerre. A l'est s'élèvent majestueusement les montagnes de la Rhön ; du sud au nord, la rivière de la Haune s'est creusée les contours d'un lit assez profond, au milieu des prairies d'une vallée large et verdoyante. A une demi-lieue tout autour de la ville, aussi loin que l'œil peut sonder l'horizon, s'étendent de magnifiques forêts de sapins qui donnent à cette contrée une salubrité bienfaisante et invitent les poumons à se dilater d'aise et de santé. Le climat est un peu rude en hiver, mais le printemps et l'été ne le cèdent en rien en beauté à d'autres climats plus tempérés.

A sa descente du train, le R. P. Provincial trouva M. le maire, son adjoint et un conseiller municipal en grande tenue, pour le recevoir au nom de la ville. Après quelques paroles de bienvenue, on se mit en chemin pour examiner les différents terrains qu'on offrait. A deux minutes de la ville, du côté opposé à la station du chemin de fer, se trouvent de beaux jardins qui descendent doucement vers la vallée où coule, au milieu des prairies, un petit ruisseau, la Hasel, dont les eaux limpides se jettent, un peu plus loin, dans la Haune. C'est l'endroit le plus calme des environs ; il invite au silence et aux pensées graves; aussi la ville y a choisi le terrain du cimetière. C'était vraiment là la place d'un couvent. Un terrain de 3 hectares et demi, des jardins et des prairies, traversés d'un beau cours d'eau et plusieurs autres avantages très considérables, voilà ce que la ville de Hünfeld offrait à la province allemande, si l'on voulait s'établir là. L'invitation était séduisante, mais il fallait des garanties et, par ailleurs, il était bon de mettre en balance tous les avantages des propositions faites jusque-là. On se donna donc des espérances mutuelles et, le lendemain, après son retour à Fulda, le R. P. Provincial reçut l'acte authentique, signé par tous les membres du corps municipal, lequel confirmait les promesses faites de vive voix.

Le 18 juillet, le conseil provincial accepta unanimement les propositions faites, et, le 20 juillet, le conseil général ratifia notre établissement à Hünfeld. Le 29 juillet, le R. P. Provincial partit définitivement de Fulda pour Hünfeld pour chercher à y installer, d'abord provisoirement, le nouveau scolasticat et commencer l'œuvre des constructions. Au mois d'août, le noviciat devait nous envoyer les premiers philosophes pour la rentrée des cours. La difficulté consistait à trouver un local con-

venable pour abriter une communauté de 25 personnes. Comme les recherches se trouvaient être infructueuses, M. le maire mit à notre disposition l'hôtel de ville, dont les proportions grandioses répondaient assez aux exigences d'une communauté religieuse. Le 30 juillet, Mgr de Fulda voulut bien encourager nos commencements en venant visiter le terrain sur lequel devait s'élever notre scolasticat. Bientôt le R. P. Kieffer et plusieurs Frères convers vinrent rejoindre le R. P. Provincial, et, le 31 août, nous eûmes le bonheur de célébrer, pour la première fois, le saint sacrifice de la messe dans notre petite chapelle; un sentiment de reconnaissance et d'amour remplissait tous les assistants; notre bon Sauveur allait être désormais notre force, notre guide, notre conseiller; nous pouvions aller en avant.

Vers la fin du mois de septembre, les préparatifs pour l'installation d'une plus grande communauté étaient assez avancés pour recevoir nos chers Frères scolastiques. En même temps, nous avions à préparer les plans de notre nouvel établissement. A cet effet, le R. P. Kieffer avait reçu son obédience pour Hünfeld, et, pendant de longs mois, nous avons fait appel à l'expérience de nos conseillers provinciaux et de l'administration générale en vue de trouver un plan digne de la Congrégation et capable d'abriter environ 200 personnes. Les coups de crayon, les discussions plus ou moins vives, les heures du jour et de la nuit, rien ne fut épargné pour prévoir tout, faciliter la marche d'une grande communauté et donner à l'ensemble le cachet religieux et sérieux. La critique future dira si nous avons réussi. Les plans furent soumis à M. Güldenphenig, architecte célèbre du diocèse de Paderborn, et eurent son entière approbation. Ce même architecte n'eut qu'à dessiner la façade de la maison.

Maintenant, il fallait réaliser nos plans. Après avoir exercé les fonctions d'architecte, nous avions à devenir entrepreneurs et maîtres-maçons, au besoin, maçons et manœuvres ; dur métier, le R. P. Kieffer en sait quelque chose. Dès le 18 mars 1896, après une messe à laquelle assistèrent les ouvriers, on bénit la première pierre de l'aile droite de notre nouveau scolasticat.

Tout en surveillant les travaux, on s'occupa du charroi des matériaux; le conseil municipal de Rückers, petit village au sud de Hünfeld, mit à notre disposition une partie de ses carrières de sable. Les habitants de Motzbach nous permirent d'ouvrir chez eux une carrière de pierre. Nous nous mîmes à visiter tous les villages, à réunir les braves cultivateurs et quelques bonnes paroles suffirent pour nous gagner leurs sympathies et les services de leurs bras et de leurs attelages. Il était beau de les voir venant comme en procession de près et de loin, amenant sable, pierres, bois de charpente. Et, quand, de l'église de la ville, la cloche annonçait, le matin, le moment de l'élévation ou qu'elle invitait, matin et soir, à la prière de l'*Angelus*, vous eussiez vu tous ces hommes se découvrir pieusement, s'agenouiller et dire leurs prières.

Pendant que les constructions montaient, nos scolastiques, sous la conduite du R. P. Erbacher, s'appliquaient avec ardeur à l'étude de la philosophie. Leur bonne conduite et leur vraie piété facilitèrent au R. P. Provincial la direction de la communauté, malgré ses autres travaux et ses absences assez fréquentes.

Le 15 août 1896, nos philosophes eurent le bonheur de prononcer leurs vœux perpétuels; il étaient les premiers à s'offrir à Dieu et à Marie Immaculée sur le sol de la patrie. Ferventes furent les prières pour l'accroissement et la grandeur de la nouvelle province. Vers la fin de cette

même année, nous fûmes honorés de la visite du R. P. Ravaux et du F. Bœning, frère scolastique, qui, après une visite d'adieu à ses parents, allait, sous la conduite de l'obéissance, consacrer ses forces et sa vie aux œuvres de la Congrégation en Amérique. La visite du R. P. Trabaud nous fut surtout agréable. Le bon Père avait visité ses bienfaiteurs à Munich et venait nous prêcher l'amour de l'apostolat et les conditions de persévérance. Nos Frères n'oublieront pas les bonnes paroles qu'il leur adressa.

L'année suivante, 20 mars, nous eûmes la joie d'assister à la première messe du R. P. Kassiepe. A défaut d'ornements précieux, que notre pauvreté ne connaît pas encore aujourd'hui, notre chapelle était du moins ornée de reconnaissance et d'allégresse pour cette circonstance solennelle.

Notre communauté devait bientôt s'agrandir ; plusieurs malades venaient chercher la santé chez nous, et l'on annonçait déjà, pour la fin de l'année 1897, l'arrivée de tous nos Frères allemands du scolasticat de Liège ; il fallut donc songer en même temps à augmenter le personnel de nos chers Frères convers. Après les formalités voulues, un noviciat fut ouvert le 5 juin 1896, le jour de la fête de Saint-Boniface, et un postulant reçut l'habit. Aujourd'hui, le noviciat compte 5 bons Frères, qui attireront bientôt d'autres recrues par leurs ferventes prières et leur conduite édifiante.

Entre temps, les constructions de l'aile droite de notre scolasticat s'achevaient dès la fin de l'année 1896, et nous pûmes, au mois de juin 1897, entrer dans notre nouvelle demeure. Ce fut un jour de fête. De grand matin, on célébra, encore une fois, la messe à l'hôtel de ville, pour remercier Dieu de l'hospitalité qu'il nous y avait accordée si généreusement. L'autel fut aussitôt

transporté dans le nouveau scolasticat, dans une des grandes salles de philosophie, laquelle devait nous servir provisoirement de chapelle jusqu'à l'arrivée de nos Frères de Liège. Nous célébrâmes la grand'messe avec diacre et sous-diacre. Notre-Seigneur vint ainsi prendre possession de ce nouveau sanctuaire. *Lætatus sum in his quæ dicta sunt mihi : in domum Domini ibimus... Illuc enim ascenderunt tribus, tribus Domini... Propter fratres meos loquebar pacem de te...* C'était un besoin du cœur pour le R. P. Provincial de commenter dans une petite allocution les paroles de ce psaume, qui s'appliquait entièrement à la circonstance.

Avec l'année 1897 commencèrent les constructions de l'aile de front de notre scolasticat. Il est inutile d'entrer dans de plus longs détails sur les péripéties de ces nouvelles constructions qui virent leur achèvement avec la même année, en sorte qu'il ne manque plus que l'église pour compléter le scolasticat de Hünfeld. L'ensemble de nos bâtisses forme un H dont le côté gauche est occupé par l'église. De vastes corridors voûtés facilitent les mouvements d'une grande communauté de deux cents personnes. Un grand et beau cloître ouvert permet à nos Frères de prendre leur récréation pendant la mauvaise saison. On s'est efforcé de rendre la maison saine, éclairée, aérée, et l'on peut dire que cette pensée du moins a été bien réalisée. L'ensemble des constructions est imposant et digne de notre chère Congrégation.

Un des faits les plus importants dans la chronique de notre scolasticat a été la visite de Mgr Komp, évêque de Fulda. Le 25 juillet 1897, notre vénéré prélat était arrivé à Hünfeld en tournée pastorale et avait administré le sacrement de confirmation. Le lendemain, Sa Grandeur voulut bien conférer la tonsure et les ordres mineurs à nos Frères scolastiques. Dès la veille, Monseigneur avait

annoncé lui-même cette cérémonie aux habitants de la ville et il avait exprimé le désir que la cérémonie eût lieu à l'église paroissiale pour donner par là un témoignage de reconnaissance à la population qui nous avait reçus si cordialement. Après la cérémonie, une belle assemblée de doyens de curés et des notabilités du pays accepta notre invitation et se réunit autour de l'évêque, à notre table. Monseigneur, dans un toast très paternel, rappela à nos Frères la nécessité d'unir à la piété une science profonde comme particulièrement nécessaire aux missionnaires. Sa Grandeur présida ensuite les vêpres solennelles et donna la bénédiction du Très Saint Sacrement. Ses adieux furent une promesse de revenir souvent encore.

Cependant, nous désirions depuis longtemps la visite de notre T. R. P. Général ; elle manquait à notre attente et à notre piété filiale. Des circonstances indépendantes de la volonté de notre vénéré Père ne lui avaient point permis de venir jusqu'à Hünfeld, lorsque le 17 juillet je reçus les lignes suivantes de la part du R. P. Tatin : « Le T. R. P. Supérieur général accepte volontiers votre invitation. Depuis longtemps, il a le désir d'aller vous faire une visite et il est heureux de profiter de l'occasion de l'oblation perpétuelle du 15 août prochain. » La nouvelle fut accueillie avec allégresse. On se mit avec ardeur à préparer la maison. Les vacances permirent à nos chers Frères scolastiques de frayer les routes, de casser les pierres du chemin, de donner à notre maison l'aspect d'une fourmilière où tout s'agite, va et vient, portant ici une chaise, là une table, etc. C'était une fête à l'avance. Hélas ! la maladie avait déjà ruiné les forces de notre vénéré Père et bientôt nous apprîmes avec douleur qu'il ne pouvait venir lui-même, mais qu'il nous envoyait un de ses assistants généraux, le R. P. Tatin.

En effet, ce vénéré Père nous arriva l'avant-veille du 15 août et le lendemain il reçut les vœux perpétuels de dix Frères scolastiques. Nous regardâmes cette visite comme l'événement le plus significatif pour notre scolasticat, comme la bénédiction, la consécration de ces murs, faite au nom du chef de notre chère Congrégation. Aussi, nous fûmes tous profondément émus et toutes les paroles qui tombèrent des lèvres de notre vénéré visiteur furent religieusement accueillies. Pour clôturer cette belle fête, on organisa une charmante soirée, où la parole de nos orateurs et la musique de notre grand orchestre s'unirent pour célébrer la Congrégation et son chef et pour traduire notre fidélité entière à nos supérieurs majeurs. Le lendemain, une grande promenade nous conduisit au château de Bieberstein. Tous ceux qui y ont pris part ne l'oublieront jamais.

La province allemande et son scolasticat sont donc fondés.

VARIÉTÉS

I

LA RÉUNION DES JEUNES PÈRES DE LA PROVINCE DU NORD EN 1897.

Saint-Andelain, 31 janvier 1898.

Mon révérend Père,

Peu avant sa mort, notre regretté T. R. P. Général me demanda très expressément de donner encore aux annales un compte rendu spécial de la réunion annuelle des jeunes Pères de la province du Nord.

« Je veux, me répétait-il, que l'on sache que cette réunion est possible, puisque vous venez de la faire pour la troisième fois. Je veux aussi faire publier quelle importance j'y attache, et, enfin, que vos expériences puissent profiter à qui vous suivra. »

Me voyant dans l'impossibilité de m'en occuper avant janvier 1898, il ajouta : « Eh bien, envoyez-moi cela en janvier 1898. »

Depuis, je vous ai offert de fondre ce compte rendu avec celui de la maison de Saint-Andelain, et vous m'avez répondu que, sur ce point comme sur les autres, la volonté du vénéré défunt restait sacrée pour nous.

Voici donc quelques notes sur cette troisième réunion annuelle.

Saint-Andelain a été conservé comme local et votre serviteur comme modérateur-professeur, pour les mêmes raisons que l'année précédente.

Le chiffre des Pères convoqués et disponibles est resté modeste ; néanmoins, *six* maisons y furent représentées : Limoges, par le P. Berte ; Arcachon, par le P. Gusman ; Sion, par le P. Marçais ; Angers, par le P. Le Floch ; Pontmain, par le P. Prod'homme, et Saint-Andelain, par les PP. Debray et Huchet ; on voit que ce ne furent pas des Pères « conscrits ». Sauf les PP. Marçais, professeur, et Debray, rentrant des Missions étrangères, tous avaient déjà d'assez nombreuses campagnes apostoliques sur leurs états de service. Ce serait le cas de dire : *Non numerantur, sed ponderantur*. Nous ne fûmes au complet que le 5 juin, des prédications ayant retenu le P. Prod'homme jusqu'à cette date.

On commença par la retraite du mois.

Le P. Supérieur n'eut pas de peine à convaincre son intelligent auditoire, à la conférence, que cette réunion était, en plus d'un sens, plus utile que la retraite annuelle elle-même à la perfection du missionnaire, et qu'en présence des difficultés avec lesquelles doit compter le R. P. Provincial, chacun peut considérer sa convocation au cours, non comme une marque d'infériorité par rapport aux non-convoqués, mais comme une véritable faveur de la Providence. De fait, depuis deux ans, j'ai rencontré, dans mes courses et prédications de retraites de nos maisons, des Pères de quarante et cinquante ans d'âge qui m'ont dit combien ils seraient heureux de pouvoir passer deux mois en ces conditions, pour se retremper et se compléter.

La retraite faite, nous attaquons aussitôt le programme tracé par le R. P. Provincial. Les traités des Actes humains, de la Conscience et des Lois nous occupèrent pendant 34 réunions ou conférences.

Comme l'an dernier, chacun exposa à tour de rôle la doctrine d'après Gury-Dumas. Nous évitons la haute

spéculation, et, dans les nombreux cas d'applications pratiques présentés par l'un et par l'autre, nous nous efforçons de bien circonscrire et fixer l'hypothèse, de n'en pas sortir, pendant la discussion, par les cent tangentes que présente trop aisément la mémoire ou l'imagination, et de la résoudre aussi solidement et pratiquement que possible. Car cette étude des traités a été faite en vue du confessionnal, pour les raisons dites l'année dernière. Rarement quelques points ont été examinés au point de vue de la chaire ; les sujets s'y seraient prêtés plus souvent qu'on ne suppose à l'intitulé; mais il fallait se limiter, et, je le dirai plus loin, la chaire a eu une autre bonne part de notre temps.

On conviendra que débattre, en 34 séances de une heure et demie à deux heures, tout ce qui a pu, se rattachant à des traités si généraux, préoccuper des jeunes Pères ayant déjà entendu plusieurs milliers de confessions, et de confessions de missions, est, à soi seul, une bien grande utilité de la réunion.

Mais, ces traités nous ont donné aussi de nombreuses occasions de rappeler les devoirs essentiels du religieux. Le minimum de savoir requis pour le ministère, la nécessité de travailler à sa perfection *per omnia*, l'emploi du temps, le compte qu'il faudra en rendre, la conscience faussée et la conscience délicate en communauté, la valeur des coutumes contraires aux Saintes Règles, la pauvreté et les autres vœux, la confession des confrères en divers cas particuliers, etc., etc., que de sujets traités, sans doute, par les supérieurs locaux, dans les conférences de quinzaine à leurs communautés, mais qui ne peuvent y recevoir tous les détails et applications utiles à la jeunesse ardente, zélée, plus en besoin de frein que d'éperon, d'expériences communiquées que de stimulants ! L'auditoire du Supérieur local est hétéro-

gène, quant à l'âge et aux besoins qui s'ensuivent, et l'on sait, de reste, les motifs qui souvent obligent à « glisser et ne pas appuyer ». Dans nos causeries, tout est dit rondement, à chaque occasion.

Je dis *causeries*, car, sous ce rapport aussi, nous avons conservé notre méthode de l'année précédente ; on en peut aisément trouver de plus solennelles; mais nous restons persuadé que c'est, pour nous du moins, et dans les conditions actuelles, la plus fructueuse.

Ces traités terminés, les réunions suivantes ont été consacrées jusqu'à la fin à discuter divers plans de retraites de première communion.

Ce genre de ministère est demandé à nos Pères les plus jeunes; ils y sont seuls, ordinairement; s'ils n'ont pas à craindre d'empiéter sur le rôle du chef, en préparant des sujets réservés, ils n'ont pas davantage à espérer son concours. En maint endroit, ce travail est, en outre, soit un coup de sonde en vue d'une mission dont personne ne parle encore, soit un retour là où le retour proprement dit ne paraît pas possible, soit, enfin, la seule apparition du missionnaire que le pasteur ne juge pas à propos d'appeler en d'autres circonstances. Dans les trois cas, il faut être à la hauteur de sa tâche, qui apparaît bien déjà d'elle-même comme d'une immense importance : de toute l'importance d'une première communion bien faite, multipliée par le nombre des enfants à préparer.

Ce sont ces considérations qui ont fixé le choix de ce sujet de nos dernières études.

Chacun donc donna un plan d'ensemble, et le détail des sermons et allocutions qui le composent ; le tout fut apprécié et discuté.

Il fut convenu que l'on se pillerait mutuellement, sans scrupules, chacun communiquant loyalement son stock

d'histoires et leurs sources. C'était être plus utile à tous, plus sûrement suivi de chacun et sans inconvénients sérieux pour personne, vu la nature de ce genre de travaux apostoliques.

A cette occasion sont appréciés : les *Entretiens sur le catéchisme,* de Mgr Dupanloup; ce que l'abbé Mullois a écrit sur le même sujet; *le Grand Jour approche*, de Mgr Gaume ; les *Discours pour la première communion*, de l'abbé de Sambucy ; les *Instructions pour la première communion*, de l'abbé Martin, et celles de l'abbé Brugale ; *la Persévérance après la première communion*, plaquette anonyme éditée chez Castermann.

Tous les jours, pendant le deuxième mois, il y eut exercice de prédication et critique par tous, du fond, de la forme et du débit. Chaque Père prêcha deux fois en chaire, deux fois à la sainte table et deux fois à l'autel. Comme en 1896, les critiques furent parfaites, en ce que les appréciateurs se montrèrent toujours charitablement impitoyables, et l'apprécié parfaitement reconnaissant.

Les Pères eurent à remettre un sermon écrit sur la Sainte Vierge, conçu de telle sorte qu'il puisse servir de sermon de mission sur ce sujet. Enfin, ceux qui n'avaient pas atteint leurs cinq ans de prêtrise passèrent un examen oral de vingt minutes sur les trois traités étudiés. *Bene* sur toute la ligne!

Je ne reviendrai pas sur ce que j'ai écrit, l'an dernier, des autres points de vue auxquels cette réunion paraît si profitable. Il m'était plus aisé d'en faire l'éloge alors : et le tout restant également vrai, dans ses grandes lignes, je tomberais en de fastidieuses redites.

Pendant la dernière semaine, le R. P. Provincial vint faire la visite canonique de la communauté de Saint-Andelain; il présida à l'examen oral, et les jeunes Pères

profitèrent de cette présence pour recevoir chacun, en une direction personnelle, ce qui devait compléter l'œuvre des deux mois.

Le T. R. P. Général nous avait aussi promis sa visite ; au moment de réaliser sa promesse, il dut y renoncer pour partir à Luchon, où il espérait trouver soulagement au mal qui l'emporta, et dont il venait d'entendre les trop sérieuses menaces.

Daignez agréer, mon révérend Père, l'expression de mon respectueux attachement en J. et M. I.

A. Iungbluth, o. m. i.

II

L'ÉCOLE INDUSTRIELLE DE GLENDALOUGH A SUBIACO PRÈS PERTH, EN AUSTRALIE.

On sait déjà que nos œuvres d'Australie comprennent une maison de missionnaires, à Freemantle, et une école industrielle ou réformatoire, près de Perth. Cette dernière a été inaugurée récemment. Une lettre adressée au R. P. Augier, Cassien, par le R. P. Daniel O'Ryan, supérieur, nous fait connaître le détail des démarches officielles et des fêtes de l'inauguration.

La construction de l'école une fois terminée, le Supérieur se présenta chez le premier ministre de l'Australie occidentale, M. Forrest, et reçut le plus bienveillant accueil. « Pour lui-même, dit le ministre, il regardait les Pères comme les bienfaiteurs de l'État. » Il réclama une lettre officielle où le Supérieur devait exposer la nature de l'œuvre et formuler la demande d'approbation légale. En réponse, le président du conseil accepta de prendre part, le 22 novembre, à la fête d'inauguration. Tous les membres du parlement y étaient invités.

Mgr Gibney, évêque de Perth, s'était rendu aussi à cette solennité, qui était pour lui-même un triomphe et une joie.

Dans un premier discours, le R. P. O'Ryan, parlant au nom des catholiques, disait : « En fait d'éducation, nous avons toujours marché avec le gouvernement la main dans la main. » L'orateur rappela la législation scolaire australienne et en arriva au réformatoire de Glendalough. « A la demande de Mgr l'évêque de Perth, les Oblats vinrent dans la colonie et, entre autres œuvres, nous avons construit cette école industrielle pour les enfants abandonnés de la colonie. Nous l'avons construite sans coûter un sou au gouvernement, et nous demandons maintenant si le gouvernement n'aura pas la générosité de nous traiter au moins comme ses propres institutions... Je puis dire que c'est là une œuvre du gouvernement, et qui sera inspectée par lui... Quant au personnel, nous commençons l'œuvre avec des Frères qui ont déjà fait leurs preuves durant plusieurs années dans des œuvres semblables de l'ancien monde (1). » Le président du conseil répondit en se félicitant de sa tâche présente. « Il était sûr, dit-il, que la plupart de ses auditeurs, comme lui-même, avaient été surpris de voir qu'une si belle construction s'était achevée sans qu'on sût qu'elle était commencée. Elle s'est élevée silencieusement, comme le temple de Jérusalem. L'objet de cette institution, comme on l'a dit, ce ne sont pas seulement les pauvres et les abandonnés, mais ceux aussi qui ont fait le premier pas dans la mauvaise voie. Quiconque s'intéresse à la colonie ou prend part à la vie politique de la colonie doit applaudir à une institution semblable. (*Bravos.*) Elle mérite d'être soutenue

(1) Nos réformatoires de Glencree et de Philipstown.

par tous. (*Applaudissements.*) Leur bon ami l'Évêque et les Pères Oblats enseigneront à ces enfants *quelque chose de bien.* (*Écoutez! Écoutez!*) On leur enseignera à être sans égoïsme, et généreux les uns avec les autres. L'égoïsme est ce qu'il y a de pire dans nos dispositions. Ceux qui sont engagés dans la vie politique et dans la vie vulgaire tâchent de travailler du mieux qu'ils peuvent pour eux-mêmes. mais le bon Évêque et les Pères n'ont certainement pas pensé à eux-mêmes en fondant cette école. Ils ont essayé de faire du bien aux autres. (*Applaudissements.*) Leur objet n'est point de gagner de l'or, mais de prendre soin des abandonnés. (*Applaudissements.*) Vos esprits et vos cœurs saluent cet évêque, dont vous savez qu'il a dépensé sa vie depuis de longues années à faire le bien. (*Bravos.*) Mgr Gibney ne s'est jamais épargné et, après avoir travaillé comme il l'a fait, il a encore donné 300 acres de terrain à cette œuvre philanthropique (*Applaudissements*). C'est un exemple qu'on peut s'efforcer de suivre... » Le président du conseil salua les Pères Oblats, leur souhaita de nombreux succès et leur promit son concours.

Mgr Gibney remercia le ministre, et exprima son estime pour M. Forrest. Il raconta ensuite la genèse de cette œuvre. Dans une autre occasion, Monseigneur avait dit que le projet de ce réformatoire lui était venu à l'esprit voici plus de trente ans, en visitant le réformatoire de Glencree. Il avait admiré l'action des Pères et Frères Oblats sur leurs élèves ou petits prisonniers, et il s'était promis d'établir à Perth une institution semblable. Il avait fallu trente ans pour réaliser cette pensée ; mais, enfin, c'était maintenant chose faite. Il exprima de nouveau, devant le président du conseil et l'assistance d'élite qui se pressait autour d'eux, son admiration pour l'œuvre des Oblats. Il assura qu'il ne redoutait pas la création

d'une œuvre rivale et qu'il désirerait voir quelque concurrence. Le public pourrait apprécier. Il renvoya les éloges qu'on lui adressait à son clergé et à ses communautés. Quant à l'œuvre présente, il exprima son assurance qu'elle rendrait service non seulement à l'Australie occidentale, mais à l'Australie entière. (*Bravos.*) « L'un de mes plus chers projets était d'attirer les Oblats ; maintenant, j'ai réussi. » (*Applaudissements.*)

Une souscription ouverte sur-le-champ recueillit 702 livres sterling et 7 sh.

Divers toasts furent ensuite portés, dans un goûter offert par les Pères. Les journaux protestants du pays rendirent compte de la cérémonie. L'un d'eux commençait ainsi : « L'ordre connu sous le nom de « Pères Oblats » *a commencé à écrire une page d'histoire* (have started to make history) dans la colonie occidentale d'Australie, et le beau monument inauguré par sir Jean Forrest, le 22 novembre, demeurera comme un souvenir durable de l'œuvre splendide inaugurée par eux. »

La même feuille rendait hommage à l'hospitalité des missionnaires. « Personne, dans la vaste assistance, n'a été oublié; chacun était traité comme invité spécial. Dans un tel milieu, la froideur se fondit comme la gelée aux rayons du soleil. »

Que ce soit le soleil de la prospérité pour une œuvre de si grand intérêt !

III

AUX ÉTUDIANTS CANADIENS DE PARIS.

UNE ALLOCUTION DE S. GR. MONSEIGNEUR BRUCHESI, ARCHEVÊQUE DE MONTRÉAL.

On lit dans *l'Univers* du 18 décembre 1897 :

L'élite de la colonie canadienne de Paris se réunissait, hier jeudi, sur l'invitation de S. Gr. Mgr l'archevêque de Montréal, dans la chapelle des Oblats de la rue de Saint-Pétersbourg. A son arrivée en France, pour ce premier voyage *ad limina,* le prélat n'avait pas reçu sans une émotion profonde les hommages des étudiants canadiens. Il s'était promis de se retrouver avec cette jeunesse, et l'avait invitée à une cérémonie religieuse que devait suivre un lunch offert par Sa Grandeur.

Mgr Bruchesi s'est donné hier cette joie paternelle. Il a voulu célébrer lui-même la sainte messe. Après l'Évangile, le pontife a pris la parole et adressé aux étudiants une allocution sortie de son cœur. Il l'a fait en des termes délicats et discrets, simples et affectueux, avec une émotion contenue, mais qui éclatait par moments, dans la voix de l'orateur, au souvenir de la patrie représentée par lui, archevêque, en face de cette jeunesse, et à la pensée de l'avenir dont ces jeunes gens portaient l'espérance, mais que pourraient assombrir les dangers courus dans la grande ville.

Monseigneur s'est d'abord félicité de cette « petite fête de famille » et il en a remercié les organisateurs. On a répondu à son désir. Il se souvient avec joie du jour où ces « jeunes gens » vinrent le saluer. « Je fus touché. C'était la patrie que je revoyais et qui me saluait encore. »

Parlant de la chapelle où il officiait et où l'avait attiré la présence d'un ami et d'un apôtre du Canada, le R. P. Antoine, Monseigneur ajouta :

« Je suis heureux de vous voir réunis dans cette petite chapelle, que vous appelez la *chapelle des Canadiens*. Ici, ils sont chez eux. Vous savez les liens qui nous unissent aux Pères Oblats, auxquels notre pays doit tant. Dans ce temple, vous trouverez toujours du cœur.

« J'ai voulu présider cette cérémonie à mon retour de Rome d'où j'arrive l'âme et les mains pleines de bénédictions pour là-bas et pour ici...

« Je représente aussi mon vénérable prédécesseur, le parent et l'ami de vous tous. Vous savez comme il a bien servi son pays, et comme le pays le lui a rendu. Il fut mon père, je voudrais être digne d'être appelé son fils. Il me dit : *Exemplum dedi vobis ut quemadmodum ego feci ita et vos faciatis*. Suivez mes exemples. Je voudrais les suivre, messieurs, et d'abord être bon comme il le fut. Car il fut bon partout, et à sa mort le pays entier a fait de lui le plus beau et le plus complet éloge en disant : « Comme il a été bon ! »

« Il le fut pour tous, je le répète, mais surtout pour la jeunesse. Je veux hériter de cette sollicitude et spécialement pour vous, messieurs, qui vivez loin du pays.

« Autrefois, c'était un événement de faire le voyage que vous avez fait ; aujourd'hui, le Canada est aux portes de la France. Tous cependant n'ont pas l'avantage de venir ici. C'est votre privilège à vous, messieurs.

« Je dis un privilège : vous vous trouvez au centre des lumières, vous avez des maîtres célèbres dans les arts et dans les sciences. Vous vous préparez ainsi à rendre à votre pays les services qu'il attend de vous. Vous avez pour cela des avantages que vous ne trouverez pas chez nous. Quelle que soit notre bonne volonté, nous ne

pourrions pas vous fournir ce que vous rencontrez dans cette capitale : les maîtres, les musées, les bibliothèques, et le mouvement intellectuel de Paris.

« Mais, à côté de ces avantages, il y a des dangers. On peut être facilement entraîné par le plaisir, et vous savez qu'à côté du bien, le mal ne craint pas de se montrer sans honte. On peut venir très bon et s'en retourner tout autre. Je ne dis pas que cela se soit vu, ni que cela se voit, mais cela peut être. Pourquoi ? Parce que vous êtes hors de la surveillance paternelle et de la vigilance maternelle. Vous êtes libres et indépendants. Personne, si vous le voulez, ne verra ni ne saura ce que vous faites.

« Moi, votre évêque, votre père et votre ami, je tiens à vous signaler ce danger, et à vous dire ce que tous, là-bas, nous attendons de vous. N'oubliez pas votre pays. Comme on vous le disait au collège : vous n'êtes ici qu'en passant, pour y apprendre à faire quelque chose et à être quelqu'un. Sans doute, vous êtes à une école illustre, mais à une école.

« Votre pays, ce pays si beau et si bon, compte sur vos années d'études. Vous serez des hommes d'étude, avides de vous instruire, avides d'apprendre, et vous n'apprendrez jamais trop ; mais aussi vous nous reviendrez plus croyants encore et plus fervents. Vous prendrez, pour devise, la devise de la ville de Québec : « Je « me souviens. » Vous vous souviendrez de votre pays. Là-bas, on aime la maison de Dieu, on aime le prêtre, on respecte le jour du Seigneur. Vous vous souviendrez de votre mère, votre bonne mère. Elle vous suit partout. Ce qu'elle demande par-dessus tout, ce n'est pas la santé, ce n'est pas le succès ; ce qu'elle demande, je le sais, c'est que vous restiez chrétiens, c'est que vous demeuriez fidèles aux leçons de votre enfance et de votre jeu-

nesse. Oui, messieurs, ici comme là-bas, il est vrai que vous êtes faits pour Dieu ; il est vrai que Jésus-Christ est Notre-Seigneur ; il est vrai qu'il nous a donné une nourriture pour nos âmes. Votre âme mourra, si vous ne recevez pas cette nourriture. Ce sont de grandes vérités que l'on prêche dans les missions, qui émeuvent les foules, mais dont il nous faut nous pénétrer dans le silence et le recueillement. Il n'y a que cela qui vaille quelque chose.

« Montalembert, à vingt ans, écrivait à un ami : « Nous « avons juré de rester fermes dans le devoir et dans la « vertu. Mais je sens que je suis faible. Dans le danger, « je pense à toi, je me souviens de toi. »

« Ce mot, messieurs, dites-le de vos parents, de vos frères, de vos sœurs. Souvenez-vous de vos familles, souvenez-vous de vos amis, souvenez-vous des maîtres de votre enfance, souvenez-vous de votre pays, et revenez là-bas comme nous vous attendons, des hommes de travail et de devoir, des hommes de science et des hommes de foi. »

Telle fut, trop sommairement et trop sèchement résumée, cette parole épiscopale. Les étudiants canadiens ne la feront pas mentir.

Après la cérémonie religieuse, la jeunesse canadienne se rendait à l'hôtel Terminus, où Sa Grandeur l'invitait.

Mgr Bruchesi, abrégeant son voyage, quitte Paris ce soir, pour s'embarquer au Havre par le paquebot de demain, samedi.

IV

FONDATION DE NOS ŒUVRES DE BORDEAUX.

Cette relation date de 1889, et elle fut interrompue par la mort. Nous l'avons retrouvée dans les papiers du regretté P. de L'Hermite.

Ce fut à la suite d'une retraite pastorale, prêchée à Bordeaux par le R. P. Vincens, en 1851, que fut conçu le projet d'une fondation. Le clergé avait fort goûté la parole apostolique du prédicateur ; sa manière simple et son expérience l'avaient charmé, son zèle l'avait enthousiasmé.

Le révérend Père, qui ne laissait passer aucun moyen de recommander les missions, avait insisté, dans ses conférences sur ce moyen puissant de réveiller la foi dans les populations. Il avait répondu aux objections les plus répandues contre cette industrie du zèle; entre autres à celle qui, regardant à l'inconstance des âmes plus qu'aux merveilleux effets de la grâce et de leurs résolutions, avance qu'il est inutile de tenter un si grand effort pour des résultats problématiques et souvent de peu de durée. « Vous dites que c'est un feu de paille, répondait le prédicateur, mais il réchauffe ; la crainte du travail ne serait-elle pas pour quelque chose dans ces répugnances ? »

L'archevêque de Bordeaux, Mgr Donnet, aimait beaucoup les missionnaires et les missions. Il connaissait beaucoup notre vénéré Fondateur. Aussi désirait-il vivement établir chez lui ses fils spirituels, les Oblats de Marie Immaculée, et les adjoindre comme un anneau de plus à cette chaîne de communautés de missionnaires dont il entoura sa ville épiscopale.

Des négociations furent donc entamées entre lui et notre Fondateur. L'affaire fut menée rondement et il fut décidé que trois Pères seraient envoyés dans le courant de l'automne pour former le premier groupe de la nouvelle maison.

Les trois Pères désignés furent le R. P. Dassy, alors supérieur de Nancy, le R. P. de Petro, missionnaire dans la même maison, et le R. P. de L'Hermite, prêtre depuis six semaines. Les deux premiers arrivèrent, de Nancy à Bordeaux, dans la dernière quinzaine d'octobre, et le troisième arriva de Marseille la veille de la Toussaint, en compagnie du Frère convers Picard, sur le passeport duquel le R. P. Tempier avait fait écrire ces mots : *profession de jardinier*.

Le R. P. Dassy, supérieur de la nouvelle fondation, et le R. P. de Petro, furent admirablement reçus par l'archevêque de Bordeaux et par son entourage. L'intention de Mgr Donnet était de nous confier le beau sanctuaire de Notre-Dame de Talence, à 3 kilomètres de Bordeaux ; mais de graves raisons ne permettaient pas qu'on déplaçât de sitôt M. l'abbé Caros, constructeur de cette gracieuse église. En attendant l'heure de la Providence, les nouveaux arrivants furent installés à Saint-Delphin du Pont-de-la-Maye, à 6 kilomètres de Bordeaux, sur la route de Toulouse, dans une maison bâtie pour servir d'asile aux prêtres infirmes, mais abandonnée, dès le début, par ses premiers locataires. La maison était convenable et suffisamment spacieuse pour notre petit personnel ; un petit jardin avec une vigne, une vue mouvementée sur la grande route et la proximité de l'église relevaient sa solitude ; c'eût été insuffisant pour un définitif, mais c'était tout ce qu'il fallait pour un provisoire.

Dès l'arrivée, il fallut penser à se procurer un petit

mobilier et un pied-à-terre à Bordeaux, où devaient nous appeler fréquemment les visites au clergé, les acquisitions à faire, les voyages dans les sens divers du grand diocèse, où nous devions donner des missions, et, aussi parfois, quelque petit ministère en ville. Ici encore la Providence nous vint en aide, et le R. P. Vincens avait préparé les voies. La communauté des Sœurs de Saint-Joseph de la rue du Hâ, qui connaissait et aimait notre vénéré Provincial, s'empressa de nous offrir ses services. Nous pouvions faire halte quelques heures dans cette communauté hospitalière, y dire la messe en passant, nous y reposer de la fatigue après avoir fait toujours à pied le chemin du Pont-de-la-Maye à Bordeaux, et attendre là le départ d'une diligence ou l'heure de notre embarquement à bord du bateau pour descendre la Gironde vers la Blaye et le Médoc, ou remonter la Garonne vers Langon et autres pays du fond du département. La reconnaissance nous fait un devoir de nommer cette communauté, la première que nous connûmes en arrivant. Ce ne fut que plus tard, et, par des événements providentiels que les relations spirituelles s'établirent entre la Congrégation et l'Association de la Sainte-Famille, et nul lecteur de nos annales n'ignore l'histoire des événements qui amenèrent cette affiliation.

Durant notre séjour à Saint-Delphin, saint Joseph nous fut secourable de toutes manières ; j'en établirai les preuves un peu plus loin. Aussi, quand la Mère Saint-Joseph vint à mourir, en 1854, le P. de L'Hermite, alors vicaire à Talence, où il restait le seul des trois premiers arrivants, fut-il prié de prononcer l'oraison funèbre de la défunte devant toutes les Sœurs dans la chapelle de la rue du Hâ. Le R. P. Merlin, successeur du R. P. Dassy, fut d'avis qu'on ne pouvait pas décliner cette offre et que la jeunesse du prédicateur et son inex-

périence n'étaient pas des motifs suffisants pour se refuser à payer la dette.

Nommons aussi les Messieurs de Saint-Sulpice parmi les personnes qui nous firent bon accueil. C'est au grand séminaire que nous descendîmes en arrivant. Nous y fûmes reçus avec la cordialité simple et généreuse qui distingue ces maîtres éducateurs de la jeunesse cléricale. M. l'abbé Vidie, l'économe, s'employa surtout à nous être utile ; plus tard, retiré à Nantes, sa ville natale, l'une des joies les plus chères de sa vieillesse était de recueillir des objets destinés aux missionnaires des pays étrangers ; il n'oublia pas, dans la distribution de ses faveurs, les Oblats, qu'il avait eu l'occasion de connaître quelque vingt ans auparavant. M. l'abbé de Champgrand, professeur d'Écriture sainte, oncle maternel du R. P. de Bengy, jésuite fusillé par la commune en 1871, partagea pour nous la bienveillance de M. Vidie ; ce fut lui qui fit don à notre bibliothèque du premier volume un peu sérieux destiné à en garnir les rayons vides ; il nous fit cadeau d'une très belle édition de *la Somme* de saint Thomas.

L'archevêque de Bordeaux avait hâte de faire entrer en campagne la petite escouade apostolique qu'il venait de recruter. Le mois de novembre arriva, et, avec lui, l'ouverture des missions. Le R. P. Dassy et le R. P. de Petro, après quelques jours passés à Saint-Delphin, partirent la veille de la Toussaint, le premier pour Saint-Estèphe, grande paroisse du Médoc, dans le canton de Pauillac ; le second pour Vendays, également dans le Médoc, mais plus dans la partie des Landes. Le P. de L'Hermite arrivait le soir du même jour et trouvait porte close à Saint-Delphin ; un billet du Supérieur, qui lui fut remis par M. l'abbé Lasserre, curé de la paroisse, lui indiquait son programme : aller coucher au grand sémi-

naire et partir de grand matin le jour des Morts pour rejoindre, à Saint-Estèphe, le P. Dassy. Ainsi fut-il fait. Cela donna occasion au jeune Père d'assister au bel office pontifical de la Toussaint à la primatiale de Saint-André. En sortant de la cérémonie, il se présenta, à la sacristie, à l'archevêque, et lui remit une lettre que lui avait confiée le R. P. Vincens. « C'est très bien, dit Mgr Donnet, après en avoir pris connaissance, vous êtes jeune, mais vous êtes un brave homme ; venez dîner à l'archevêché avec mes grands vicaires et le supérieur des Pères de la Miséricorde ; votre Supérieur est parti hier pour Saint-Estèphe ; vous irez le rejoindre demain matin et vous prendrez le bateau de 8 heures. J'irai, dans cinq semaines, donner la confirmation et clôturer les exercices. » C'était précis.

Le lendemain donc, le jeune Père arrivait à Saint-Estèphe à temps pour faire connaissance avec son nouveau Supérieur et avec le clergé de la paroisse avant l'office des vêpres.

Le dernier numéro des annales a déjà cité la relation complète de cette mission.

Pendant cette même période, le R. P. de Pétro évangélisait seul avec succès la paroisse de Vendays (1). Il fut étonné de voir les gens de la Lande venir de loin à l'église, montés sur des échasses qu'ils laissaient à la porte et qu'ils reprenaient à la sortie. Son œuvre fut bénie comme la nôtre, et nous rentrâmes au Pont-de-la-Maye, très encouragés par ces heureux débuts, où la grâce de Dieu

(1) Le P. de Petro était un artiste. Sa nature italienne et son imagination ardente dramatisaient tout. Sa voix merveilleuse, qu'il maniait avec une grande souplesse, interprétait tous les sentiments de l'âme ; et les chœurs qu'il formait avaient un succès immense. Aussi venait-on l'entendre de partout. La perfection du musicien faisait oublier les lacunes de l'orateur.

avait tout préparé pour nous faire aimer notre nouveau ministère. Mais notre repos ne fut qu'une halte.

A peine avions-nous eu le temps de faire connaissance avec notre petite maison de Saint-Delphin, qu'il nous fallut repartir. L'archevêque de Bordeaux vint nous chercher et nous indiquer les diverses missions qu'il désirait nous confier. Le R. P. Dassy partit pour Saint-Pierre-de-Mons, tout près de Langon ; le P. de Pétro fut envoyé à Soussans, dans le Médoc. Le P. de L'Hermite devait garder la maison d'après le plan du Supérieur, mais Mgr Donnet ne l'entendait pas ainsi. « En temps de jubilé, dit-il, j'ai besoin de tout mon monde », et le jeune Père partit pour Labarde, petite paroisse du Médoc, où il trouve un curé cloué sur sa chaise par des rhumatismes. Il resta là seul jusqu'à Noël, c'est-à-dire quinze jours, glanant quelques âmes et faisant le service paroissial ; après quoi il rejoignit son Supérieur à la mission de Saint-Pierre-de-Mons pour recueillir avec lui les derniers fruits de cette mission. Cette seconde campagne fut cependant moins brillante que la première ; les populations étaient à d'autres soucis, et les grandes élections de décembre 1852 préoccupaient tous les esprits.

Nous étions à peine arrivés depuis deux mois, et déjà nous avions fait cinq missions. Janvier nous rappela à la maison, où nous pûmes goûter la vie commune et prendre un peu de repos durant quelques semaines.

Et le F. Picard, que devenait-il, dira-t-on, durant ces absences. Il nous faut ici ouvrir une parenthèse en faveur de ce loyal serviteur de la Congrégation. Le Supérieur pensait que le bon Frère ne pouvait demeurer seul dans le village du Pont-de-la-Maye, où, à part le curé, nous ne connaissions pas âme qui vive. L'épreuve eût été trop grande pour le bon Frère au milieu d'une population indifférente et tout occupée de noces et festins. On

le laissa donc, sur la demande, du reste, de la Supérieure, à Saint-Joseph. Et non seulement il passa là le temps consacré par les Pères à leurs premières missions, mais jusqu'à notre installation à Talence, c'est-à-dire durant une période de seize mois, il en fut toujours de même.

A Saint-Joseph, rue du Hâ, le F. Picard s'ennuya peut-être, mais il ne fut pas désœuvré. Son caractère énergique savait se plier à toutes les circonstances, et sa nature active savait trouver du travail partout. Essuyant une larme au départ de ses Pères, car sous une écorce rude, il cachait un cœur sensible, il se créa sans retard des occupations. Et s'il eût été, ce qui ne pouvait être, embarrassé sur le choix, les indications de la Supérieure ne l'eussent pas laissé longtemps incertain de sa voie. Jardinier, ainsi que le portait son passeport, casseur de bois, porteur de fardeaux, commissionnaire pour les courses fatigantes, le F. Picard se fit à tous les métiers. Que de services appréciés il sut rendre ! Sa force, son intrépidité, ne reculaient devant rien. Et, avec cela, régulier comme un novice, discret et silencieux, restant dans son département et traversant les jardins et les couloirs sans jamais enfreindre le silence avec qui que ce soit, le F. Picard fut l'édification de la communauté. Sa piété édifiait, sa bonne tenue était une prédication, son dévouement ravissait tout le monde. Sur un désir de la Supérieure, il quittait un gros travail pour faire une course en ville ou bien pour servir une messe. Il était, en effet, enfant de chœur, et servait la messe, comme il était manœuvre et ouvrier. Il aimait à rappeler dans ses vieux jours, qu'à une fête de Noël à la rue du Hâ, il avait servi neuf messes de suite. Comme une simple religieuse de la communauté, il venait chercher son image du saint du mois, et ne négligeait rien de ce qui pouvait édifier. L'aumônier de la communauté, M. le chanoine Taillefer, l'avait en

grande estime et lui portait une affection toute paternelle. C'était près de lui que le bon F. Picard allait prendre ses conseils en l'absence de ses Pères ; à lui qu'il confiait ses peines, ses ennuis ; respectueux pour le prêtre, confiant en sa direction, Picard abritait sa jeunesse sous l'autorité de l'étole, et avec cela, en vrai religieux, il communiquait fréquemment avec son Supérieur et lui écrivait des lettres qui, si elles ne brillaient pas par l'orthographe, étaient du moins un modèle de déférence et de filiale affection. C'était la joie du Supérieur de recevoir, durant les missions, ces lettres dans lesquelles son humble subordonné lui rendait compte de tout ce qui concernait sa conduite. Ce fut pour le bon Frère un grand mérite d'avoir passé *inoffenso pede* sur la terre étrangère, dans une situation délicate où il ne laissa que des souvenirs qui honorent sa mémoire et révèlent sa bonne trempe religieuse.

Mais aussi quel bonheur pour lui de revoir ses bons Pères ? Quand, entre deux haltes apostoliques, ils séjournaient quelque temps à Saint-Delphin, le bon Picard revenait prendre sa place au foyer, c'était pour lui comme une fête, on eût dit un écolier rentrant en vacances. La campagne lui convenait mieux que la ville, et il préférait la communauté au couvent. Alors, tout entier à son jardin, à sa petite vigne, véritable vigne de Naboth, à sa cuisine, qu'il remuait de fond en comble, sans réussir à en faire sortir des dîners bien appétissants, il nous rendait les plus précieux services, et son activité suffisait à tout. Sans cesse sur la route de Bordeaux pour les commissions, il franchissait toujours à pied ses 6 kilomètres pour revenir alerte et joyeux, bien que toujours chargé d'objets de toutes sortes. Il revenait ainsi, le dos courbé sous une armoire, quand un brave homme, tout ébahi de l'ardeur avec laquelle il marchait sous une si

lourde charge, se planta devant lui, et, se croisant les bras, lui dit : « Jeune homme, de quel pays êtes-vous ? — Du Dauphiné, répond bravement Picard. — Du Dauphiné ! Eh bien, je m'en doutais ; nous sommes compatriotes. En vous voyant si fort et si courageux, je me suis dit : il n'y a que des gens de mon pays pour faire de pareils tours de force. » Le Frère parut très flatté du compliment.

Avec les gens du Pont-de-la-Maye, il était honnête, mais discret comme une porte de prison ; il ne causait qu'avec M. le curé, avec son sacristain, avec un bon vieux qu'il rencontrait à la haie séparant les deux propriétés.

Le mois de janvier tout entier se passa à Saint-Delphin. Nous en profitâmes pour faire visite, à Bordeaux, aux diverses communautés de religieux établis avant nous dans le diocèse, et pour nous mettre à l'étude et au travail de cabinet, en vue d'être prêts pour de nouveaux travaux.

Vers la fin du mois, le P. de L'Hermite, qui ne devait pas prendre part aux travaux du carême, fut envoyé, par l'archevêque de Bordeaux, à Saint-Ciers-la-Lande, chef-lieu de canton de l'arrondissement de Blaye. Il avait pour mission de remplacer le curé appelé à Livourne pour affaires de famille. Pendant trois semaines, il fit, dans cette grande paroisse, l'apprentissage du ministère paroissial : prônes, catéchismes, visites des malades et le reste ; mais il eût préféré n'être que simple vicaire. Or, il n'y avait pas là de vicaire à cette époque. Retiré au presbytère ou bien occupé à son ministère, il employait ses journées au travail, regrettant de n'avoir personne près de lui pour le guider dans ces débuts ; c'était un noviciat sans maître des novices. L'heure des repas venue, il se trouvait en face du gardien de la maison, un vieux

marin, frère du curé, qui lui racontait des histoires, et disait : « M. le curé fait comme cela dans telle circonstance. » Avec ce brave homme, le jeune suppléant du curé visitait les villages où il était appelé près des malades, et le bon marin lui donnait les indications sur les usages locaux.

Le carême devait nous séparer de nouveau. Le R. P. Dassy, supérieur, bien que préférant les missions à tout autre genre d'apostolat, crut ne pouvoir pas refuser le carême de Libourne qui lui était demandé par M. l'abbé Chabannes, archiprêtre. Libourne est la seconde ville du diocèse ; le Supérieur tenait à connaître ces quartiers où il pouvait se mettre en relations avec une partie du clergé et recevoir des demandes de missions. Ce carême eut le succès relatif de tout carême ; rien d'extraordinaire comme résultats, mais des consolations sérieuses mêlées de tous les desiderata que peut faire naître dans l'âme d'un missionnaire l'absence de l'église d'un grand nombre d'indifférents. Mais le clergé s'attacha à notre Congrégation. Le curé et ses quatre vicaires vinrent, durant l'été, nous faire une visite solennelle à Saint-Delphin, et passer avec nous une journée encore. Ce fut le commencement des relations nouées entre notre Congrégation et Libourne, où plusieurs de nos Pères parurent successivement.

Le P. de Pétro partit pour Landras, et là, il put se livrer à tout son enthousiasme pendant plusieurs semaines, et revoir avec un plaisir qu'il ne dissimulait pas les braves gens de la Lande et leurs grandes échasses.

Le P. de L'Hermite garda la maison avec le F. Picard. Cependant, il ne fut pas absolument sevré de toute occupation de zèle; sur la demande du cardinal Donnet, qui venait d'être revêtu de la pourpre, il fut chargé,

au moins pour le dimanche, de la petite paroisse de Saint-Médard-d'Eyrans, située à deux lieues du Pont-de-la-Maye, et non loin de Martillac, charmant séjour qu'il ne devait connaître que plus tard. L'archevêque venait d'appeler à un autre poste M. l'abbé Julke, curé de Saint-Médard, et ne pouvait le remplacer immédiatement. Ce service, qui ne devait durer que pendant le carême, se prolongea jusqu'à la Toussaint, c'est-à-dire jusqu'à la réouverture des missions. Tantôt par l'omnibus de la Brède, qui le déposait à un bon kilomètre de l'église, tantôt à pied ou par quelque occasion inattendue, le P. de L'Hermite faisait le voyage, et arrivait à Saint-Médard pour la grand'messe. Le prône, le catéchisme, le chant des vêpres, quelquefois une petite instruction supplémentaire, quelques confessions et la visite de quelques familles du village occupaient la journée. Pendant le temps pascal, les visites en semaine furent nécessaires, et quelquefois même, il fallait coucher à Saint-Médard. Cette petite paroisse n'a laissé que de bons souvenirs dans la mémoire de son curé transitoire. Les gens étaient bons, et il y avait sur son territoire des familles bien chrétiennes, entre autres l'honorable famille de Sèze, héritière du nom du défenseur de Louis XVI, et une Lyonnaise, M^lle^ de la Rochetière, personne âgée et vénérable qui, venant de Lyon prendre ses vacances dans une propriété à Saint-Médard, amenait avec elle un vieux chanoine de Lyon, secrétaire général de l'archevêché de Lyon, et prévenant au possible.

A Saint-Delphin, tout était bien calme. Le P. de L'Hermite était à sa cellule ou sur la route de Saint-Médard, le F. Picard, à son jardin. On ne se voyait qu'à l'oraison du matin et à l'heure des repas. C'était une solitude complète. Cette monotonie ne fut variée que par une

maladie du jeune Père. Les soins du F. Picard étaient dévoués, mais cela n'eût pas suffi. Il fallait couper court à toute aggravation. La supérieure de Saint-Joseph vint un jour se renseigner elle-même sur l'état des gardiens de Saint-Delphin, et bientôt le supérieur était prévenu. Un ordre arrivé de Libourne envoyait le P. de L'Hermite et le F. Picard à Bordeaux, rue du Hâ. On s'y soigna et l'on s'y guérit en moins d'une semaine, et le service de Saint-Médard ne souffrit pas d'interruption.

Pendant la semaine sainte, les voyages à cette paroisse furent plus fréquents, le F. Picard resta seul à Saint-Delphin et profita de sa liberté pour se livrer avec acharnement au travail, et aussi, peut-être avec trop peu de modération, à la pénitence. L'histoire rapporte que ce bon Frère, pour ne pas perdre de temps à préparer sa cuisine, s'était composé une sorte de gratin de châtaignes, plus ou moins ragoûtant, lequel devait suffire à son alimentation durant huit jours. Ce fut de là qu'il tira durant la semaine sainte, coupant pour chaque repas une tranche dans ce bloc refroidi et sans saveur, et ainsi atteignit la fête de Pâques. Les solitaires du désert n'étaient pas plus mortifiés.

Enfin, nos missionnaires rentrèrent, on se revit, on put vivre de la vie de communauté et oublier les ennuis d'une longue séparation. Le printemps et l'été s'écoulèrent sans incidents. Le R. P. Dassy mit ses Pères au travail de cellule ; travailleur et dur à lui-même, sévère pour son jeune monde, il lui rendit au moins le service de le maintenir à la tâche, si peu attrayante qu'elle pût paraître. En effet, sans bibliothèque, sans livres à consulter, les recherches et l'emmagasinement des idées dans la tête devinrent des opérations bien plus longues et plus pénibles. On ne se découragea pourtant pas, et la pensée des missions auxquelles on avait pris goût,

faisait qu'on préparait son petit bagage d'instructions avec moins de peine.

Le Supérieur ne perdait pas de vue notre futur exode vers Talence. Talence était la terre promise ; tous les regards se portaient de ce côté, pleins d'espérance et de désir ; mais l'heure n'était pas encore venue de prendre possession de cet héritage. Les antichambres de l'archevêché voyaient fréquemment le R. P. Dassy ; si le cardinal Donnet eût pu oublier — ce qui n'était pas — le projet de nous installer à Talence, notre Supérieur se fût chargé de lui rappeler sa promesse. Son Eminence ne demandait pas mieux que de hâter le moment de l'exécution, mais elle n'était pas complètement libre, et elle ne voulait déplacer M. l'abbé Carros que pour lui donner un poste convenable qu'il pût accepter sans trop de peine. On conçoit qu'il fût pénible à ce prêtre vénérable de dire adieu à une jolie église bâtie sous ses yeux et qui commençait à devenir un lieu de pèlerinage cher aux Bordelais. Le cardinal congédiait donc le P. Dassy en lui disant : « Cela viendra, j'y pense » ; et pour le consoler du retard, il remettait entre ses mains une foule de livres nouveaux qu'on lui offrait en hommage. Le Supérieur rentrait le soir chargé de cette moisson ; mais généralement, c'étaient des livres sans valeur, des brochures, des recueils plus ou moins intelligents de mille choses ; et la jeunesse ne trouvait guère à butiner dans ces productions.

Quelques petits sermons çà et là, quelque ministère passager, variaient à peine l'uniformité de notre vie. Les Sœurs de Marie-Joseph du Dorat demandèrent un confesseur pour le refuge du Tondu ; le P. de L'Hermite fut désigné pour ce travail, qui revenait tous les quinze jours. Ce furent là les commencements d'une aumônerie complète. Plus tard, les Sœurs de Marie-Joseph firent

bâtir, sur la paroisse de Talence, une maison plus spacieuse et plus commode que celle du Tondu, et notre communauté fut chargée de la direction spirituelle de l'œuvre.

Nos jours s'écoulèrent ainsi dans la solitude de Saint-Delphin, sans grande variété. Quelquefois, le jeudi, nous allions en promenade à la campagne du petit séminaire, et nous étions toujours accueillis avec la meilleure grâce du monde par les professeurs. M. Lacombe, supérieur, MM. Laprie et ..., professeurs, étaient toujours d'une grande bienveillance pour nous. Quelquefois même, nous poussions jusqu'à la campagne du grand séminaire où les Messieurs de Saint-Sulpice et, entre autres, MM. Vidie et de Champgrand, nous recevaient comme des frères.

Au commencement du mois d'août, notre petite communauté vit son personnel s'augmenter par l'adjonction d'un membre longtemps désiré et qui fut bien accueilli, le R. P. Delpeuch, arrivant de Marseille où il avait fait ses débuts sous les yeux de notre vénéré Fondateur. Son arrivée fut une joie pour nous et pour lui ; elle inaugura comme une ère nouvelle dans la communauté. Les exercices, le travail, les promenades en commun se sentaient un peu plus de ce bien-être spirituel et de cette joie de l'âme qui viennent du nombre. Et puis, la pensée que, pour les missions, nous pourrions former deux groupes complets, nous souriait comme beaucoup plus conforme à l'esprit de la Règle. On se mit au travail avec plus d'ardeur, en attendant l'hiver. Le F. Picard s'occupait du temporel. Son art culinaire n'était pas grand, et la table était frugale. Les lectures au réfectoire faites par le bon Frère ne manquaient pas de pittoresque ; mais les récréations étaient animées et joyeuses, et la régularité dans toute sa ferveur.

Un jour pourtant, nous eûmes l'occasion de sortir de cette quiétude. Un ordre du cardinal convoquait tout le clergé à se trouver à la cathédrale pour la réception du prince Louis-Napoléon, qui daigna y assister au salut du Saint-Sacrement, à son arrivée à Bordeaux. Nous nous y rendîmes donc, les uns de bien bon cœur, les autres avec moins d'enthousiasme. Ce fut une splendide cérémonie. Le cardinal, dans son discours au prince, ne manqua pas de parler du repos du dimanche et de la cessation du travail de l'État le jour du Seigneur. Le lendemain, le prince disait à Bordeaux : « L'empire, c'est la paix ! » Hélas! qu'avons-nous vu depuis ? Quelques mois auparavant, le P. de L'Hermite avait assisté, au nom des Pères absents, à la réception qui fut faite au cardinal Donnet à son retour de Paris, où il venait de recevoir la barrette. L'entrée en ville, la procession jusqu'à la primatiale, furent merveilleuses. Entre les fêtes profanes et les fêtes religieuses, on ne peut hésiter. Dans les premières, la pompe déployée peut être plus grande; dans les secondes, le cœur et l'âme éprouvent de bien plus intenses et plus durables émotions. A ce point de vue, la réception du prince de l'Église l'emporta sur la réception du prince chef de l'État.

Dans la dernière quinzaine d'octobre, la petite communauté fit sa retraite annuelle. Le Supérieur en fut le prédicateur; les PP. de Pétro, de L'Hermite, Delpeuch et le F. Picard, occupaient chacun un angle de la chambre qui servait d'oratoire. Ce n'était pas imposant, mais c'était édifiant. Toute la série habituelle des exercices fut parcourue ; on garda même le silence en récréation; il ne fut interrompu un seul jour que pour la réception du cardinal, qui vint à l'improviste nous faire une petite visite et nous demander la liste de nos missions. Tout

réconfortés par ces huit jours de récollection, frais et dispos, nous aspirions à l'heure du combat. Cette heure arriva enfin.

Le service de Saint-Médard, supprimé définitivement par l'arrivée d'un curé après huit mois d'intérim, celui du Refuge du Tondu interrompu pour quelque temps, nous partîmes tous les quatre dès la veille de la Toussaint : les PP. Dassy et de L'Hermite pour Gauriac, dans le Blayais; les PP. de Pétro et Delpeuch, pour Saint-Christoly, du Médoc.

Gauriac, adossé à un coteau que domine la Gironde, est un pays habité par des constructeurs de navires et par des marins en retraite ; on y comptait alors pas mal de capitaines au long cours. L'exactitude de l'histoire doit nous faire reconnaître que cette mission ne réussit pas, du moins en ce qui concernait les hommes. La population, occupée à d'autres soucis, resta à peu près indifférente. La confirmation, qui devait avoir lieu, ayant été remise par force majeure, ce fut un moyen d'action qui nous était enlevé. Il y eut, parmi les femmes, un ébranlement religieux, mais ce fut à peu près tout. Cependant, le P. Dassy ne se découragea pas. Il ne retrancha rien de la méthode ordinaire des missions, et l'auditoire assidu qui remplissait la petite église fut instruit et reçut les fruits des exercices. Le jour du départ, un brave homme, voulant féliciter le Supérieur sur la manière dont il avait exposé les vérités chrétiennes, lui dit à la sacristie : « Mon Père, vous nous avez tout montré depuis Adam jusqu'à la mort ! »

Comparée à la mission de Saint-Estèphe, la mission de Gauriac nous parut bien terne ; nous partîmes cependant, après un mois de séjour, avec la conviction que, même dans les missions que ne couronne pas l'éclat du succès, il se fait toujours un bien véritable.

A Saint-Christoly, les PP. de Pétro et Delpeuch furent plus heureux. La population répondit à leur zèle ardent. Sur la rive gauche de la Gironde, ils moissonnèrent avec joie, tandis que nous, sur la rive droite, nous semions dans les larmes.

Mais le mois de décembre devait guérir les blessures du mois précédent et rémunérer amplement les travaux des missionnaires. Deux grandes missions furent ouvertes avec l'avent et se poursuivirent jusqu'à Noël. Les PP. Dassy et de L'Hermite firent la mission de Grignols et les PP. de Pétro et Delpeuch celle de Saint-Denis-de-Piles.

Grignols est un canton de l'arrondissement de Bazas. La population avait conservé des habitudes de foi, mais son pasteur âgé et un peu impotent avait dû forcément négliger le soin du troupeau, et le zèle d'un jeune vicaire ne suffisait pas à le réveiller du sommeil. Une rénovation générale était donc nécessaire. On se mit à l'œuvre avec ardeur ; les visites à domicile dans toute la paroisse nous amenèrent des auditeurs; un excellent chœur de cantiques acheva de les gagner, et surtout l'attrait de la nouveauté. Ce fut une belle mission. Après quelques jours d'hésitation, le branle fut donné et le mouvement imprimé ne subit aucun arrêt. Comme à Saint-Estèphe, on épuisa la série des exercices prévus par la Règle, et deux communions générales nous consolèrent amplement de notre échec de Gauriac. Des mariages civils réhabilités, des premières communions tardives faites avec piété et à la suite de sérieuses préparations. A une œuvre si bien menée, il fallait un couronnement. La plantation d'une belle croix à l'extrémité d'un faubourg de la petite ville devait conserver le souvenir de la mission. Par un beau soleil d'hiver, une procession parfaitement organisée sortit de l'église, traversa les rues de

Grignols et la cérémonie de la plantation de la croix eut lieu suivant le programme admis dans la Congrégation. Le P. Dassy céda à son jeune confrère l'honneur de célébrer en plein air le triomphe de la croix. De retour à l'église, il donna lui-même comme la péroraison de cette station apostolique par un ardent discours d'adieu à la population. L'enthousiasme était universel, et ceux mêmes qui n'avaient pas répondu à l'appel de Dieu ne pouvaient se défendre de partager l'émotion commune.

Un autre résultat des plus heureux devait naître de cette belle mission; je veux dire l'estime et l'intérêt d'une noble famille gagnés à cette mission. M. le comte Léonide de Sabran-Pontevès et Mme la comtesse de Sabran-Pontevès (née de Pons) étaient les propriétaires du beau château de Grignols. Les Pontevès sont originaires de Provence, où leur famille compte parmi les plus anciennes et les mieux posées du pays. Le R. P. Dassy, Marseillais de naissance, fut donc bien accueilli au château. Mme la comtesse, seule en ce moment avec ses enfants et sa vénérable mère, se donna un grand mouvement pour le succès de la mission. Non contente d'assister à tous les exercices, d'y envoyer ses nombreux serviteurs et fermiers, elle visitait les maisons du bourg pour y découvrir les retardataires et leur parler avec l'autorité que lui donnaient sa position et ses exemples. Elle s'intéressait beaucoup à la plantation de la croix; elle amena au Supérieur une jeune protestante étrangère au pays, et, après avoir veillé à son instruction elle-même, voulut être la marraine au baptême qui se fit avec une grande solennité. De ce jour naquirent entre le château de Grignols et la communauté des Oblats les relations les meilleures. Nous dirons tout à l'heure comment les Sabran-Pontevès devaient être comptés au nombre des bienfaiteurs de Talence. La mort prématurée de Mme la

comtesse offrit au P. Merlin, successeur du P. Dassy, l'occasion de donner, en notre nom, un témoignage de reconnaissance à sa famille si éprouvée. Aussi voulut-il, quelques jours après cet événement, s'arracher à son ministère de Talence, et, malgré sa fatigue, aller, accompagné du P. de L'Hermite, jusqu'à l'extrémité du diocèse, porter ses condoléances à M. le comte de Sabran-Pontevès et aux siens.

Pendant que se donnait la mission de Grignols, les PP. de Pétro et Delpeuch travaillaient sur un terrain plus dur, à Saint-Denis-de-Piles, près de Libourne. Mais leurs efforts et leur activité ne furent pas stériles. Le P. Delpeuch, en particulier, soutint le principal effort du combat, son confrère ayant été indisposé durant la mission, et des conversions des plus consolantes vinrent rémunérer son zèle. Là encore, une noble famille se rencontra, qui prit en affection notre communauté : la famille de Grailly.

Le mois de janvier vit les missionnaires rentrer à Saint-Delphin ; le bon F. Picard vint nous y rejoindre, et, de nouveau, nous goûtâmes le bonheur de la vie commune. Ce devait être notre dernière réunion sous un toit provisoire. La question de Talence, menée avec activité par le R. P. Dassy, allait enfin avoir sa solution. Le cardinal offrait à M. le curé de Talence le poste de Langon, un des premiers du diocèse, et nous devions nous tenir prêts à prendre la succession sans laisser s'établir un *interim*. Mais, outre la succession du service paroissial, devait aussi nous revenir la succession des dettes de l'église. La première était facile à accepter, la seconde était bien de mesure à inspirer quelques craintes à une communauté encore à peu près inconnue et sans racines dans le diocèse. On nous disait : « Vous pouvez aller à Talence, mais il faut vous charger d'une dette de

18000 francs, dette qui pèse sur la fabrique pour la construction de l'église. » C'était un remboursement à opérer à des personnes qui avaient avancé des fonds pour la construire. Le cardinal était pressant et l'occasion unique : c'était à prendre ou à laisser. Notre Fondateur, consulté par le Supérieur, répondit : « Il faut prendre la balle au bond. » L'œuvre de Talence, en effet, semblait si bien indiquée pour nous, comme la suite l'a bien prouvé, qu'il n'y avait pas à hésiter.

Ce fut alors que nous eûmes lieu de remercier la Providence de nous avoir fait connaître quelques personnes bienveillantes, disposées, en cas de besoin, à nous venir en aide. La bonne comtesse de Sabran-Pontevès, à qui le P. Dassy en avait écrit, déclara, en son nom et au nom de son mari, qu'elle mettait une somme de 10000 francs, remboursable sans intérêts, à notre disposition. M. l'abbé de Champgrand avança 5000 francs dans les mêmes conditions, et un Père de la Congrégation compléta ce qui restait à trouver de la somme. Grâce à ces appoints venus si opportunément, le P. Dassy, fort de l'assentiment du Fondateur, répondit au cardinal que les Oblats acceptaient le poste de confiance qu'il nous faisait l'honneur de nous confier.

Le P. Dassy prit ses mesures pour arriver à Talence au premier appel, aussi n'accepta-t-il pas pour lui de mission nouvelle. Le R. P. Vincens voulut bien venir de Marseille pour prendre à sa place la direction de l'importante mission de Cadillac. Le R. P. de Pétro lui fut adjoint comme auxiliaire. La mission se poursuivit pendant une grande partie du carême, avec des alternatives diverses. Le résultat d'ensemble ne fut pas complet ; mais un mouvement religieux fut imprimé et un grand bien fut fait. La parole si lumineuse et si apostolique du R. P. Vincens porta des fruits. Pendant qu'il

instruisait les paroissiens de Cadillac, le R. P. de Pétro les charmait par ses chœurs de chant, et, en résumé, les exercices furent une bénédiction pour le pays.

Un peu avant la mission de Cadillac et dès le commencement de février, les PP. Delpeuch et de L'Hermite avaient ouvert une mission à Saint-Fermé, canton de Pellegrue...

Nous avons aussi parlé de cette mission dans le dernier numéro, ainsi que de celle qui suivit, prêchée à Saint-Christoly.

Quand il fallut retourner à la maison, ce ne fut plus le chemin de Pont-de-la-Maye que prirent les PP. Delpeuch et de L'Hermite, mais le chemin de Talence. Dans l'intervalle, le R. P. Dassy avait pris possession, au nom de la Congrégation, de la paroisse et du sanctuaire de Talence, et il exerçait déjà la fonction de curé. Il avait près de lui, pour l'initier durant les premiers jours, le P. de Pétro, le P. Séjalon et le curé de Saint-Pierre-du-Mont qui était venu nous rejoindre comme postulant, mais qui, après quelques mois d'essai et même de noviciat, reprit du service dans le diocèse. M. l'abbé Rousset était un bon prêtre, qui nous rendit des services à un moment où notre personnel était insuffisant. C'était au temps de Pâques ; les débuts à Talence furent donc laborieux. Il fallait se mettre au courant de tout, faire connaissance avec tous : sacristains, conseil de fabrique, paroissiens, administration civile, etc. L'activité du P. Dassy avait un vaste champ. Mais il ne devait rester à ce nouveau poste que pour ménager la transition entre le départ du curé séculier et l'arrivée du R. P. Merlin, c'est-à-dire une durée de trois mois. Le mois de Marie, si bien célébré au sanctuaire de Talence, offrit aux Oblats, à peine installés, l'occasion d'un travail sans interruption, et aussi l'occasion de se mettre au courant

du pèlerinage. On sait de quel éclat est accompagnée aujourd'hui la célébration du mois de Marie à Talence, où toutes les communautés, œuvres et même paroisses de Bordeaux et des environs se succèdent chaque jour dans une série de pèlerinages qui animent le sanctuaire et honorent la Vierge des Douleurs qui y règne.

Les Pères restaient tous à Talence, secondant leur Supérieur pour la réception des pèlerinages et pour le travail de la paroisse. Ce fut une entrée en possession où chacun trouvait pour son zèle un foyer d'activité. Nos Pères débutèrent à Talence à l'époque de l'année la plus favorable pour s'initier à la vie du sanctuaire et des œuvres paroissiales, mais aussi dans des conditions qui devaient ajouter à leurs préoccupations et à leur fatigue. L'œuvre de Talence les mettant dès lors en relation avec Bordeaux, avec son clergé, ses communautés, ses œuvres. Ce n'était pas chose de peu d'importance ; et l'agitation qui se produisait autour d'eux contrastait singulièrement avec la paix et le silence de leur solitude de Saint-Delphin.

Le P. de L'Hermite ne partagea pas les premiers travaux de nos Pères, à Talence; il fut appelé à Marseille par notre vénéré Fondateur pour y prêcher, tous les jours, l'exercice du mois de Marie, à la paroisse de la Trinité. C'était un travail redoutable pour un jeune prêtre; il fallut composer son instruction, tant bien que mal, dans la matinée, et la débiter le soir en présence d'un auditoire bien fait pour intimider un débutant. Aussi, quand tout fut fini, le P. de L'Hermite revint, tout heureux, reprendre sa place de simple missionnaire au foyer récemment ouvert de Talence.

Le R. P. Dassy, appelé à la supériorité de la maison du Calvaire, partit de Talence le lendemain du retour, à la communauté, du P. de L'Hermite.

Le Talence de 1889 ne ressemble point au Talence de 1853. Si, topographiquement, le pays est resté ce qu'il était, son aspect n'est plus le même. Là où, autrefois, on voyait des bosquets et des avenues gracieuses conduisant à la charmante église, on voit aujourd'hui des maisons échelonnées sur une route couverte de poussière. Les petits restaurants, les maisons pour noces et festins, les magasins de mercerie, ont pris la place de la verdure ; et Bordeaux, allongeant ses grands bras, est venu saisir cette oasis qu'il a rattachée à ses faubourgs. C'est moins gracieux qu'autrefois. La population, qui comptait 1500 âmes en hiver, et 3000 en été, a plus que triplé, et l'on peut regretter l'époque où seuls les chalets et les coquettes maisons de villégiature se cachaient dans les bosquets où l'on arrivait par de petits chemins sinueux et bordés de fleurs. En 1853, les prêtres pouvaient connaître leurs paroissiens *nominatim*, tant ceux du sol que les familles de Bordeaux, qui venaient là chercher, pendant l'été, un peu d'ombre pour se défendre de la chaleur. Aujourd'hui, la chose est plus difficile ; la population est devenue, sur plusieurs points, cosmopolite, d'un accès moins abordable. Autrefois, un curé et un vicaire à bonnes jambes, pouvaient, avec le concours bienveillant des missionnaires, suffire à la besogne ; aujourd'hui, deux vicaires ne suffisent plus, et Talence est une grande paroisse, et son église, bâtie jadis en bon air, pourrait se plaindre de la ceinture de maisons qui l'étreint.

En prenant possession de Talence, la Congrégation pouvait dire : *Funes ceciderunt mihi in præclaris ;* le cordeau qui avait délimité ses frontières nous assignait un lot des plus sérieux. Talence, à 3 kilomètres de Bordeaux, était le pèlerinage cher à cette ville, le lieu de promenade de ses habitants. La population, un peu indiffé-

rente, était bonne, aimable, et nous fit bon accueil. Pendant l'été, nombre de riches familles de Bordeaux venaient demander aux ombrages de Talence un peu de fraîcheur et de solitude; leur attitude à l'égard des Pères était des plus bienveillantes, et ceux-ci eurent, dès ce jour, l'occasion d'établir les meilleures relations. Nous nous souvenons de cette messe de 9 heures du dimanche, à laquelle assistaient, de toutes nos villas, les Bordelais en villégiature. C'était l'élite des chrétiens et en même temps l'élite de la fortune; à leur tête nous remarquions volontiers M. le général de Tartas, qui commandait la division militaire.

Le R. P. Merlin, successeur du P. Dassy, était arrivé, avons-nous dit, vers la fin de juin. Sa belle taille, son grand air, sa bonhomie empreinte de distinction et surtout sa bonté dont les effets s'étendaient à tous, lui conquirent immédiatement tous les cœurs. Les religieux à la tête desquels il était placé vinrent à lui comme des enfants à leur père, et, bien qu'il fût le plus jeune d'oblation, il ne rencontra que respect parmi les siens. Il divisa sa chambre et les appartements du presbytère afin que ses Pères pussent être moins mal logés, en attendant les améliorations qui ne se firent que plus tard. Les paroissiens s'éprirent bien vite d'affection pour ce curé si débonnaire, si pieux, si plein d'expérience et assidu au confessionnal, comme on ne se souvenait pas d'y avoir vu personne. Le P. Merlin prêchait peu, au commencement, à cause d'une maladie de cœur qui se révéla dès l'arrivée avec de violents symptômes et paralysa sur bien des points son activité; mais il confessait sans relâche, et était comme l'ange près de la piscine pour accueillir les pénitents. Quel bien il fit, c'est là le secret de Dieu ! Riches, pauvres, enfants, vieillards, prêtres, religieuses, pèlerins et paroissiens, c'était un défilé sans interruption,

et le bon prêtre ne connaissait point de plaisir plus grand que celui de prêter son ministère à tous ceux qui en réclamaient les bienfaits. Les difficultés avec la fabrique pour le règlement des comptes cessèrent avec lui, les petits froissements, nés du départ de M. Carros, s'effacèrent bientôt dans l'esprit des rares tenants de l'ancien régime; les améliorations matérielles que le P. Merlin fit autour de l'église, dans les sacristies ; l'ordre et la propreté qu'il sut faire régner partout, dénotèrent en lui un homme fait pour régir une paroisse importante ; aussi Talence comprit vite quel trésor la Providence lui envoyait.

L'été se passa ainsi dans l'organisation de toutes choses pour le bien de la paroisse et du sanctuaire. Le R. P. Merlin était secondé dans le service par le R. P. Séjalon et par M. l'abbé Rousset, au besoin ; les autres Pères prêtaient leur concours dans l'occasion et restaient libres pour les travaux apostoliques. Peu à peu, sous la sage direction du Supérieur, tout prit corps à l'intérieur comme en dehors de la communauté, devenue plus nombreuse. Un acte officiel de notre vénéré Fondateur, du 20 octobre 1853, donna à la communauté la constitution définitive. Elle se composait du R. P. Merlin, Supérieur ; puis, par rang d'oblation, des RR. PP. de Pétro, de L'Hermite, Delpeuch, Séjalon et Aubry. Ces deux derniers étaient déjà d'un âge très mûr, aussi furent-ils nommés assesseurs du Supérieur.

C'était plaisir de voir toute l'œuvre prendre si bonne tournure ; les fêtes étaient célébrées avec piété, les offices étaient plus solennels, les pèlerinages plus pieux, les paroissiens plus assidus. Nous nous mettions peu à peu au courant des traditions et des usages, et le Supérieur établissait tout sur un bon pied. Les communautés religieuses, déjà dévouées à Talence, prirent de plus en plus

goût au pèlerinage; on voyait souvent des groupes nombreux prier aux pieds de Notre-Dame des Sept-Douleurs. Les Sœurs de la Sainte-Famille, les Religieuses de l'Espérance, ne furent pas des dernières. Le P. Merlin avait fait, en arrivant, une visite à la Supérieure générale de l'Espérance, qui était alors la bonne mère Hardy-Moisan, de la part de ses sœurs de Nancy. Nous vîmes, dès lors, quelques sœurs venir prier dans notre sanctuaire; plus tard, le bon P. Merlin, très apprécié par les sœurs qui venaient en pèlerinage, devint le confesseur ordinaire de la communauté de la rue Lobirat.

Un seul point noir assombrit un instant notre horizon; ce fut la maladie du P. Merlin, réduit par une maladie de cœur à modérer son travail. Il dut se borner presque exclusivement au ministère du confessionnal et à l'administration. Les jeunes prêchaient et voyaient les malades. Un docteur renommé de Bordeaux, M. Sarramest, traita d'une manière fort intelligente notre bon Supérieur et le conserva à notre affection et à celle de ses paroissiens.

La retraite annuelle faite, les travaux des missions reprirent à la Toussaint 1853. Le P. Delpeuch fut envoyé à Blasimont, où il eut à faire un travail excessif, devant joindre le service d'une petite chapelle à celui de la paroisse principale. Mais ses soins ne furent pas stériles et un bien considérable fut opéré dans des conditions de labeur et de fatigues inouïes.

Pendant que le P. Delpeuch achevait seul la fatigante mission de Blasimont, les Pères Séjalon et de Pétro se rendaient, le premier à Cazaugitat, canton de Pellegrue, le second à Sornac.

Pendant ce temps, le P. de L'Hermite travaillait seul à Pellegrue, petit chef-lieu de canton, où l'on rencontrait alors une minorité protestante assez considérable-

En même temps il faisait un petit retour de mission à Saint-Fermé. Le travail de Pellegrue fut pénible, mais rémunérateur. Des premières communions tardives furent faites, des mariages furent réhabilités, il y eut des abjurations. Il dura trois semaines, c'était trop court. Son Eminence le cardinal Donnet vint clore les exercices le jour de l'Immaculée Conception et donner la confirmation dans l'église, trop petite pour la circonstance, à la jeunesse de plusieurs paroisses environnantes.

Pendant ce temps, le P. Aubry s'était rendu à Bazas où nous appelait la confiance de l'archiprêtre, un ami de Louis Veuillot. Pendant quelques jours, il attendit les Pères de L'Hermite et Delpeuch qui avaient été désignés pour l'aider dans le travail de la mission. Les exercices eurent lieu pendant les trois dernières semaines de l'avent, dans la belle cathédrale de Bazas. Les missionnaires eurent contre eux la température exceptionnellement rigoureuse à ce moment et la brièveté du temps. Il eût fallu quinze jours de plus. Le supérieur de la mission était un bon prédicateur, parlant avec distinction, mais il n'était pas assez missionnaire et ne mena pas assez le travail selon la méthode de la Congrégation. Ses jeunes acolytes eussent voulu un peu plus d'initiative et d'entrain. Malgré cela, il y eut un mouvement d'ensemble et des conversions véritables. Son Eminence vint clore les exercices et administrer le sacrement de confirmation à une population d'enfants qui remplissait littéralement la belle nef de la cathédrale. Les PP. de L'Hermite et Delpeuch avaient été chargés du soin spécial de la préparation de cette jeunesse. L'archiprêtre, musicien et artiste, avait préparé une belle messe pour la clôture. Son Eminence, interrompant brusquement, fit arrêter le chœur dès le début

et ordonna qu'on chantât le plain-chant à l'unisson.

En résumé, la mission fit un grand bien, mais ce bien ne fut pas complet. Une des joies des missionnaires fut de faire la connaissance d'un jeune vicaire plein de talent et de mérite, destiné à devenir, comme vicaire général, le bras droit de Son Eminence et l'âme du diocèse. M. l'abbé Gervais, que nous rencontrâmes à Bazas, voulut bien se souvenir plus tard de cette rencontre et entretenir avec les Oblats les meilleures relations.

Au mois de janvier (1854), nous rentrâmes à Talence. Pendant ce temps, le R. P. de Pétro, envoyé par Son Éminence à Hourbin, grande paroisse des Landes, s'en donnait à cœur joie, et son zèle reçut les plus amples récompenses...

Là s'arrête la relation posthume du R. P. de L'Hermite. On pourra lire dans sa vie quelle fut sa part durant l'année 1854, et à la suite de quelles circonstances, retenu en Auvergne par la maladie, en novembre de cette année, il fut appelé en mars auprès du Fondateur, et passa plusieurs mois à Marseille, pour être ensuite nommé supérieur à Notre-Dame de Cléry, en septembre 1855.

ACTES DU SAINT-SIÈGE

DÉCISIONS DE LA S. C. DES ÉVÊQUES ET RÉGULIERS AU SUJET DE L'ORDINATION DES RELIGIEUX.

On se rappelle que, le 4 novembre 1892, la Sacrée Congrégation des Évêques et Réguliers a rendu un décret qui modifie sur plusieurs points les règles suivies jusque-là pour l'ordination des religieux. Certaines dispositions de ce décret présentant quelques difficultés, Son Éminence le Cardinal Archevêque de Paris a demandé des éclaircissements aux Évêques et Réguliers. La Sacrée Congrégation a répondu par des décisions que Son Éminence a bien voulu nous communiquer et qui, par leur caractère général, intéressent tous ceux qui ont à s'occuper de l'ordination de nos sujets.

Voici les demandes et les réponses :

Utrum nunc, post decretum *Auctis*, instituta votorum simplicium libere possint, sine indulto speciali, alumnis suis dimissoriales litteras ad ordinationes concedere ?

R. *Negative* (9 febr. 1894).

Utrum nunc, post decretum *Auctis*, instituta votorum simplicium libere possint, sine indulto speciali, alumnos suos promovere ad ordinem sacrum titulo mensæ communis vel alio simili ?

R. *Negative* (9 febr. 1894).

Utrum alumni institutorum votorum simplicium, qui convocantur in domum matricem, vel aliam instituti ad breve

tempus, verbi gratia, ut vacent spiritualibus exercitiis, vel tempus feriarum terant, possint legitime ordinari ab Episcopo diœcesano hujus domus, quin habeatur licentia expressa, seu dimissoriales litteræ, illius Episcopi in cujus diœcesi situs est conventus ubi credito sibi officio funguntur?

R. *Provisum per indultum diei* 27 *aprilis* 1894 *quo superioribus institutorum datur facultas ad triennium (vel ad quinquennium) concedendi suis subditis litteras dimissoriales ad ordines suscipiendos a quocumque sacro Antistite gratiam et communionem habente cum Apostolica Sede, dummodo Episcopus diœcesis in cujus limitibus pia domus ordinandi reperitur, a sua sede abfuerit, vel habiturus non fuerit ordinationem, juxta decretum Clementis VIII, diei* 15 *martii* 1596 (13 julii 1894) [1].

Utrum alumni institutorum votorum simplicium, quorum Episcopus diœcesanus abest aut ordinationem non est habiturus, possint, ad instar regularium, libere dimitti a superioribus suis ad Episcopum alienum, ad tramitem decreti Clementis VIII, diei 15 martii 1596 et constitutionis *Impositi nobis* Benedicti XIV, diei febr. 1747.

R. *Provisum in præcedente* (13 julii 1894).

Utrum alumni institutorum votorum simplicium, qui soluti ab officio quod exercebant in hac vel illa domo instituti, convocantur in domum matricem instituti, ut ibi per breve tempus exspectent translationem suam ad aliam domum aliudque officium, possint legitime ordinari ab Episcopo diœcesano hujus domus matricis, non obstante precaria brevitate commorationis?

R. *Providebitur in casibus particularibus* (13 julii 1894).

Utrum nunc, post decretum *Auctis*, conditio excorporationis ordinandi a propria diœcesi quæ per indulta sæpe imponitur alumnis institutorum votorum simplicium, ut ad ordines a su-

(1) L'absence de l'évêque, ou son intention de ne pas faire l'ordination, doit être attestée par le chancelier ou par le vicaire général.

perioribus suis dimitti possint, facta sit ita inutilis ut non amplius obliget?

R. *Affirmative* (13 julii 1894).

Utrum in ordinatione alumnorum religiosorum ex iis institutis quæ vota simplicia tantum emittunt, requirantur litteræ testimoniales ordinariorum, in quorum diœcesibus hi alumni tanto tempore morati sunt ut canonicum impedimentum contrahere ibi potuerint, ad normam constitutionis *Apostolicæ Sedis* de suspensionibus, vel potius sufficiant litteræ dimissoriales superioris generalis quin requirendæ sint dictæ testimoniales?

R. *Negative ad primam partem, affirmative ad secundam.* (Mart. 1895).

MISSIONS

DE LA CONGRÉGATION

DES OBLATS DE MARIE IMMACULÉE

N° 142. — Juin 1898

LE CHAPITRE GÉNÉRAL DE 1898.

L'événement le plus considérable de l'année 1898, dans l'histoire de notre Congrégation, sera certainement la tenue du Chapitre général qui s'est ouvert, à Paris, le 15 mai dernier, et qui a clôturé sa longue et féconde session, le soir du samedi 28 mai, veille de la Pentecôte. Cette assemblée capitulaire, la plus nombreuse, pour ne pas dire la plus imposante, que notre famille religieuse ait vue depuis ses origines, tirait une importance exceptionnelle des circonstances douloureuses qui avaient amené sa convocation prématurée. La première de ses attributions, et aussi la plus grave, était de désigner le troisième successeur de notre vénéré Fondateur. Elle devait ensuite se préoccuper d'assurer la stabilité et les progrès des fondations opérées dans ces dernières années, le développement et l'affermissement de l'esprit religieux au sein de nos communautés que la Providence se plaît à multiplier et à semer sur toutes les plages du globe.

C'était une tâche délicate et laborieuse ; aussi n'était-il pas un membre du Chapitre qui ne fût profondément pénétré de l'importance de sa mission, des responsabilités dont elle le chargeait, et qui ne fût résolu à remplir son mandat au mieux des intérêts sacrés qu'il représentait.

Dès le dimanche 15 mai, notre maison générale, toujours si hospitalière, présentait une animation inaccoutumée; ses nombreuses cellules étaient presque toutes occupées, et les salles de communauté paraissaient trop étroites pour contenir tous les hôtes que le Chapitre lui amenait des diverses contrées de l'univers. Disons tout de suite, à la louange de nos Frères convers, que tout avait été prévu et disposé avec un ordre parfait pour les recevoir. Les derniers arrivés firent leur entrée, dans la matinée du lundi, et, quand le T. R. P. Vicaire ouvrit la première séance préliminaire à la tenue du Chapitre, l'assemblée, à une ou deux exceptions près, était au complet.

Quel spectacle offrait, à cette heure, la modeste salle capitulaire de la maison générale ! Toute la famille était là. Elle y était, non seulement par les représentants des centaines de fils qu'elle compte actuellement dans les cinq parties du monde, mais encore avec toute la glorieuse lignée de ses ancêtres qui l'ont illustrée par leurs vertus, après l'avoir fondée et solidement assise au prix des plus rudes labeurs.

Tous les yeux et tous les cœurs allaient spontanément vers l'image aimée de notre vénéré Fondateur, dont la noble figure dominait l'assemblée et paraissait dire à chacun de ces fils que le Cœur de Jésus lui avait donnés : *Filioli mei, quos iterum parturio, donec formetur Christus in vobis* (Gal. IV.) Tous les yeux et tous les cœurs allaient vers le disciple privilégié de Mgr DE MAZENOD, l'héritier

de son esprit et de son autorité, celui qui, pendant les trente années d'une administration féconde, avait souvent évoqué dans notre esprit le mot de l'Évangile : *Discipulus ille non moritur*. Tous les yeux et tous les cœurs allaient vers l'image du regretté P. Soullier, retourné à Dieu si prématurément, il y a huit mois. Entré dans notre famille religieuse alors que notre vénéré Fondateur la gouvernait et l'édifiait encore par ses vertus, il pouvait nous redire, dans ses enseignements, la parole de saint Jean que nul de ses successeurs n'aura la consolation de répéter : *Quod fuit ab initio, quod audivimus, quod vidimus oculis nostris, quod perspeximus et manus nostræ contrectaverunt, annuntiamus vobis* (Joan. I, 1). Tous les yeux et tous les cœurs appelaient et cherchaient l'élu de Dieu qui aurait la mission de maintenir vivants parmi nous, l'esprit, les vertus, les traditions de notre premier père et de ses deux successeurs immédiats, de faire revivre leur dévouement, de nous rendre leur cœur paternel, de nous dédommager de leur disparition, de nous prouver que la mort les avait donnés au ciel sans les ravir complètement à la terre, puisque nous avions la joie de redire : *Mortuus est Pater, et quasi non mortuus, reliquit enim similem sibi post se.*

Que dire de l'allocution émue que le T. R. P. Vicaire adresse à l'assemblée de ses Frères, pour leur souhaiter la bienvenue, inaugurer leurs travaux et leur confier à la fois les tristesses et les espérances qui agitaient en sens divers son esprit et son cœur ! Si consolante, en effet, que fût la vue de cette réunion d'apôtres et de missionnaires, elle évoquait néanmoins des souvenirs qui voilaient les figures de deuil et emplissaient les yeux de larmes. Au banc des assistants généraux, une place demeurait vide. Comment oublier, à cette heure, le souvenir du bon P. Voirin si rapidement et si inopinément ravi à

notre affection et aux œuvres de zèle, presque à la veille du Chapitre? Sa vie fut un long acte de dévouement et sa mort un très méritoire sacrifice. Payons un tribut de reconnaissance à sa chère mémoire.

Dans les rangs des capitulants, une place encore devait demeurer inoccupée, et quelle place ! Parti plein de jeunesse, de santé, de force physique et d'énergie morale, pour se rendre à Paris, le R. P. Schoch, préfet apostolique du Transvaal, terrassé, à la fleur de l'âge, par une fièvre maligne, était mort quelques jours avant d'atterrir à Suez. Il était mort seul, loin de ses frères, sans prêtre pour consoler son agonie, bénir son dernier soupir, jeter une goutte d'eau bénite et prononcer une suprême prière sur sa dépouille mortelle. Il était mort loin de la terre trempée de ses sueurs, loin des néophytes qu'il avait convertis et baptisés et qui auraient gardé aussi précieusement son sépulcre qu'ils conserveront le souvenir de ses vertus. Qu'importe toutefois que les flots de la mer Rouge et non pas la terre d'Afrique se soient ouverts pour recevoir le corps inanimé de cet apôtre de l'Évangile, puisque l'Écriture nous apprend que les restes mortels de tous ceux qui ont vaillamment exercé la paternité des âmes reposent dans la paix de Dieu : *Corpora ipsorum in pace sepulta sunt* (Eccli. xliv, 14).

Mentionnons encore l'absence bien involontaire du R. P. Ducot, délégué au Chapitre par le vicariat d'Athabaskaw-Mackenzie. Perdu au milieu des glaces des régions polaires, il n'a pas pu être informé assez tôt que l'assemblée capitulaire était devancée, pour arriver en temps utile à Paris. Ce nouveau sacrifice ajoutera un fleuron à la couronne de gloire de cet intrépide missionnaire.

Quoiqu'ainsi diminué, le Chapitre général de 1898, comptait encore quarante-deux membres. Leurs noms

appartiennent désormais à l'histoire de la famille. Qu'on nous permette de les énumérer ici :

C'était d'abord le T. R. P. Antoine, vicaire général de la Congrégation, depuis la mort du regretté P. Soullier. Son âge, ses vertus, son dévouement, les travaux d'un laborieux ministère en Amérique et en France, sa parfaite connaissance de nos œuvres lui ont fait une auréole de vénération qui a facilité l'exercice de son autorité.

A ses côtés, siégeaient, à titre d'assistants généraux :

Le R. P. Augier, Cassien, missionnaire à la façon de saint Paul, et qui, après de longs et pénibles voyages pour visiter nos missions d'Asie, d'Afrique et d'Australie, a droit de dire, comme le grand apôtre : *Instantia mea quotidiana sollicitudo omnium ecclesiarum ;*

Le R. P. Tatin, également versé dans la connaissance de la langue anglaise et de la langue française, et à cause de cela, trait d'union aimé et vénéré entre les deux fractions de la famille qui lui ont voué et lui garderont toujours la plus absolue reconnaissance.

Au banc de l'administration générale avaient encore pris place :

Le R. P. Sardou, qui a, depuis trente-cinq ans, au périlleux contact de l'or, merveilleusement pratiqué la loi du détachement évangélique;

Le R. P. Joseph Lemius, qui, par sa science théologique de bon aloi, sa fine bonhomie et son aimable diplomatie, a su conquérir et conserver, à Rome, des sympathies qui nous demeurent précieuses.

Venaient ensuite, à une place d'honneur, nos vénérés évêques ou vicaires apostoliques, au nombre de huit. C'étaient, dans l'ordre des préséances :

Mgr Langevin, le jeune et intrépide archevêque de Saint-Boniface, qui fait volontiers sienne, à l'adresse

d'un gouvernement tracassier, pour ne pas dire persécuteur, la belle parole de Tertullien : *Non te timemus qui nec terremus;*

Mgr Jolivet, vicaire apostolique de Natal et le patriarche de l'épiscopat africain, au sein duquel il brille par la distinction de ses manières, l'affabilité de son abord et un zèle apostolique que les années sont incapables de ralentir;

Mgr Durieu, évêque de New-Westminster, qui a créé et a vu grandir et prospérer sur le territoire de la Colombie Britannique des communautés chrétiennes qui font revivre celles aujourd'hui éteintes du Paraguay;

Mgr Gaughran, premier vicaire apostolique de l'État libre d'Orange, où il confie laborieusement à la terre la semence des abondantes moissons que récolteront avec joie et reconnaissance ses successeurs de l'avenir;

Mgr Grouard, vicaire apostolique de l'Athabaskaw-Mackenzie, où il poursuit depuis trente-six ans l'œuvre de l'évangélisation, *in labore et ærumna, in vigiliis multis, in fame et siti, in jejuniis multis, in frigore et nuditate;*

Mgr Pascal, vicaire apostolique de la Saskatchewan, immense territoire sur lequel il déploie les rares trésors d'énergie, de foi et de persévérance qui sont le trait caractéristique de ces fortes races du Vivarais, au sein desquelles la Providence plaça son berceau;

Mgr Joulain, évêque de Jaffna (Ceylan), qui a déjà rendu en partie à son diocèse, récemment démembré, la féconde vitalité dont il jouissait précédemment;

Mgr Legal, évêque de Pogla et vicaire des Missions de Saint-Albert, dont nous ne dirons rien, sinon que le vénéré Mgr Grandin l'aime comme un fils et se réjouit de voir passer entre ses mains la houlette pastorale qu'il a si virilement tenue lui-même, pendant quarante ans.

Après Nosseigneurs les évêques avaient immédiatement pris place :

Le R. P. Herrmann, pro-préfet apostolique de la naissante préfecture de la Cimbébasie;

Le R. P. Cénez, préfet apostolique du Basutoland.

Ces deux Missions sont encore à leurs débuts. Mais la Congrégation a confié leur avenir à deux hommes d'action. Pour confirmer notre dire, nous en appelons avec confiance à l'historien du futur Chapitre général.

A la suite des préfets apostoliques, siégeaient les provinciaux, par ordre d'oblation. C'étaient :

Le R. P. Guillard, provincial des États-Unis, dont l'aimable simplicité et les pittoresques reparties faisaient les délices de tous ses confrères;

Le R. P. Lavillardière, provincial de la première province de France, qui a déployé au sein du Chapitre, où il remplissait les fonctions de secrétaire, les belles qualités littéraires qui donnent à sa parole d'apôtre un charme si persuasif;

Le R. P. Miller, le jeune provincial de la province britannique auquel le Chapitre donnera, avant de se séparer, une marque non équivoque de son estime et de sa sympathie;

Le R. P. Favier, provincial de la deuxième province de France, qui rendra à la Congrégation, dans l'avenir, de non moins précieux services que par le passé;

Le R. P. Jodoin, provincial du Canada, la belle et florissante province qui peut donner aux vicariats voisins son or et ses sujets sans craindre de trop s'appauvrir elle-même;

Le R. P. Scharsch, premier provincial de la jeune province d'Allemagne dont il symbolise, en sa personne, la vitalité et les espérances;

Le R. P. Bell, vicaire des missions de Colombo qui

forment, grâce à son dévouement et à celui des Pères placés sous son obédience et sous la juridiction du vénéré Mgr Mélizan, le plus beau diocèse de l'Orient.

Aux provinciaux succédaient les quatre doyens d'âge pris parmi les supérieurs de la Province où le défunt supérieur général avait son domicile. C'étaient :

Le R. P. Rey, qui déploie à développer le pèlerinage de Pontmain la sainte ardeur qu'il avait mise à étendre sur toute la France l'œuvre du *Vœu national;*

Le R. P. de La Couture, dont les paroissiens d'Arcachon expérimentent, depuis un quart de siècle, le zèle apostolique;

Le R. P. Anger, le directeur toujours plus aimé et plus estimé des œuvres de la Sainte-Famille ;

Le R. P. Gandar, qui a façonné *verbo et exemplo,* soit au noviciat de Notre-Dame de l'Osier, soit au scolasticat de Liège, tant de jeunes Oblats à la pratique des vertus religieuses.

Enfin, l'assemblée capitulaire comprenait seize délégués envoyés par les diverses provinces ou vicariats. C'étaient dans l'ordre des préséances déterminées par la Règle :

Le R. P. Ring, de la province britannique ;

Le R. P. Bach, de la province d'Allemagne ;

Le R. P. Lauzon, de la province du Canada ;

Le R. P. Bonnald, du vicariat de la Saskatchewan ;

Le R. P. Smith, de la province des États-Unis ;

Le R. P. Lemius, J.-B., délégué par le Basutoland ;

Le R. P. Hugonard, du vicariat de Saint-Boniface ;

Le R. P. Fayard, du vicariat de la Colombie britannique ;

Le R. P. Mérer, du vicariat de Saint-Albert ;

Le R. P. Baffie, de la première province de France;

Le R. P. Porte, de l'État libre d'Orange ;

Le R. P. Trabaud, de la préfecture du Transvaal ;

Le R. P. Brulé, de la deuxième province de France ;

Le R. P. Murray, du vicariat de Natal ;

Le R. P. Wilkinson, du vicariat de Colombo ;

Le R. P. Maingot, du vicariat de Jaffna.

De chacun de ces humbles religieux que leurs Frères avaient élus et adjoints aux provinciaux ou aux vicaires des missions pour les représenter au Chapitre général, on pouvait redire la parole que l'apôtre saint Paul écrivait autrefois à propos de saint Luc : *Misimus etiam cum illo fratrem cujus laus est in Evangelio per omnes ecclesias* (II Cor., viii, 18). Au chef de notre province, nous avons associé un de nos frères dont toutes nos communautés reconnaissent les mérites et proclament les vertus.

Ce fut donc devant cette petite assemblée de quarante et un religieux Oblats que, dans la matinée du lundi 16 mai, le T. R. P. Antoine, vicaire général de la Congrégation, déclara ouvert notre seizième Chapitre général. Après un filial hommage rendu à la mémoire toujours vivante de notre saint Fondateur et du vénéré P. Fabre, son premier successeur, le T. R. P. Vicaire évoqua, avec tout son cœur, le souvenir du bon P. Soullier auquel nous allions, dans trois jours, donner un successeur. Sa parole et ses conseils furent religieusement écoutés ; puis, l'assemblée aborda la vérification des pouvoirs des délégués, qu'elle reprit et acheva dans une courte séance, le mercredi matin.

Toutes les élections furent trouvées parfaitement régulières ; le Chapitre pouvait donc ouvrir sa longue et importante session.

La circulaire qui le convoquait portait que les trois jours des Rogations seraient consacrés à la prière, au silence, à la réflexion. Sans doute, chacun des membres de l'assemblée capitulaire avait, depuis plusieurs mois,

dans son esprit et dans son cœur, le nom du candidat qu'il jugeait le plus digne de recueillir les suffrages de ses frères et de présider aux destinées de la Congrégation. Néanmoins, durant ces derniers jours, tous sentaient plus vivement l'importance de l'acte qu'ils allaient émettre et la responsabilité dont il les chargerait devant Dieu, devant leur conscience et devant leurs Frères.

Renfermés au cénacle, sous le regard invisible de Jésus et la maternelle présidence de Marie, ils méditaient, ils se consultaient discrètement, ils priaient surtout et, comme autrefois les apôtres, ils disaient à Dieu avec tout l'élan de leur cœur : *Tu, Domine, qui corda nosti omnium, ostende quem elegeris accipere locum ministerii ejus.* On ne nous croirait pas, si nous disions que l'élu de Dieu fut manifesté à tous, dès la première heure. Mais, à mesure que les jours s'écoulaient, le Saint-Esprit opérait son œuvre. Que de prières appelèrent cette heureuse unanimité des esprits ? « Jamais, depuis que je suis Oblat, nous disait un membre du Chapitre, je n'avais récité tant de chapelets. »

Persévérant dans la retraite, dans la prière et l'union à Marie, comme autrefois les apôtres, les membres de l'assemblée capitulaire croyaient fermement que le Saint-Esprit serait avec eux pour les inspirer, au matin du 19 mai. Le résultat de l'élection a démontré que leur croyance était fondée.

Enregistrons ici le pieux hommage rendu par les membres du Chapitre, pendant le cours de leur retraite, à la mémoire vénérée du T. R. P. Soullier, dont le souvenir vivait dans tous les cœurs, dont le nom revenait si fréquemment sur toutes les lèvres. Un service solennel de *Requiem* fut célébré, à son intention, le 18 mai, dans la chapelle de la maison générale. Le jour précédent, le même hommage fraternel avait été donné à la mé-

moire de l'excellent P. Schoch, dont nous avons mentionné plus haut le douloureux trépas.

Le grand jour de l'Ascension se lève enfin. Les premières heures en sont consacrées, comme les jours précédents, à la méditation et à la célébration de la sainte messe. A 9 heures, tous les membres du Chapitre se réunissent dans la chapelle intérieure de la maison générale pour assister à la messe conventuelle prescrite par la Règle. C'est le T. R. P. Vicaire général qui est à l'autel. Après la messe, silence pendant une demi-heure. Vers 10 heures, au signal de la cloche, tous les électeurs se réunissent encore à la chapelle, y prient quelques instants, puis se rendent silencieusement à la salle capitulaire. Avant d'y entrer, ils ont la joie de saluer le délégué du Transvaal, le R. P. Trabaud, qu'une fièvre maligne avait cloué, à Suez, sur un lit d'hôpital et qu'ils avaient désespéré de voir prendre part à leurs délibérations. Avec une énergie de volonté qu'on ne saurait trop admirer, il avait affronté la fatigue du long voyage qui devait l'amener de Suez à Paris, afin de mettre son vote dans l'urne et de coopérer à donner un chef et un père à notre famille.

Tous les électeurs prennent place dans la salle capitulaire. Le T. R. P. Vicaire leur adresse quelques paroles de circonstance; puis, il leur propose la vérification de la délégation du P. Trabaud. Cette formalité préliminaire accomplie, tous les membres du Chapitre se mettent à genoux et récitent le *Veni Creator*.

Le scrutin est aussitôt ouvert. Chacun des électeurs capitulaires s'approche successivement de l'urne, et avant d'y déposer son bulletin, signé et scellé, jure, devant le crucifix, qu'il vote pour celui qu'il juge le plus digne de la charge de supérieur général.

Rien de plus solennel et de plus émouvant que ce ser-

ment redit à haute voix par ces missionnaires venus de toutes les parties du monde, et qui vont jurer une inviolable obéissance au chef qu'ils se donnent librement.

Quelques minutes après, l'élection était acquise, et le résultat en était proclamé, au milieu des applaudissements de toute l'assistance, par le T. R. P. Vicaire général. Le T. R. P. Augier, Cassien, devenait, par la volonté de Dieu et l'élection de ses frères, le troisième successeur de Mgr de Mazenod.

Le nouvel élu s'agenouille aussitôt pour réciter la profession de foi, d'après la formule édictée par Pie IV, et jure de maintenir en France le siège du gouvernement de la Congrégation, à moins que la volonté du Souverain Pontife n'en décide autrement.

Avant d'admettre les membres du Chapitre à l'obédience, ainsi que le veulent nos Saintes Règles, le nouveau Supérieur général se prosterne aux pieds de Nosseigneurs les évêques qui, tous ensemble, prononcent sur lui les paroles de la bénédiction pontificale, puis ils lui donnent l'accolade fraternelle, en silence et avec une émotion qui mouille leurs yeux de larmes. Tous les prêtres viennent alors successivement s'agenouiller devant lui et baiser respectueusement sa main, en signe de filiale déférence.

Le T. R. P. Général prend alors la parole. Nous n'entreprendrons pas d'analyser cette première allocution jaillie du cœur de notre Père. Une reproduction, même sténographique, n'en donnerait qu'une idée amoindrie et décolorée. Comment traduire au dehors l'émotion des auditeurs, le saisissement de l'orateur et les merveilleuses transformations que l'esprit de foi opérait en ce moment-là dans tous les cœurs ! Ce n'était plus un frère que nous écoutions, mais un père dont nous connaissions le dévouement, dont nous admirions la modestie

et dont nous étions heureux de nous dire les fils. En lui, nous revoyions vivant et plein de jeunesse notre vénéré Fondateur ; en lui, nous étions heureux de saluer une riche floraison d'œuvres et d'espérances pour notre chère famille religieuse. O Père vénéré et tendrement aimé, qui avez assumé par obéissance la responsabilité de nos âmes, acceptez l'hommage de notre filiale reconnaissance et le désir que nous avons de ne jamais volontairement aggraver le fardeau qui pèsera désormais sur vos épaules !

La récitation du *Te Deum* termina cette réunion qui demeurera mémorable dans nos annales, comme celle du 5 décembre 1861 et celle du 11 mai 1893. Le nouveau Supérieur général donna alors l'accolade fraternelle à chacun des membres du Chapitre, heureux maintenant d'être et de se dire ses fils.

Tandis que le télégraphe apportait à nos communautés de l'un et l'autre hémisphère la joyeuse annonce que nous avions un père, et un père selon le cœur de Dieu, les membres du Chapitre se félicitaient d'avoir été appelés à concourir à ce grand acte, et remerciaient Dieu, à la chapelle, de cette nouvelle bénédiction qu'il voulait bien donner à notre famille et à nos œuvres.

Midi venait de sonner. Dire la joie et la cordialité qui marquèrent ces fraternelles agapes serait à la fois inutile et impossible. Quand le repas toucha à sa fin, le T. R. P. Antoine se leva, au milieu du silence de tous. Après s'être déclaré modestement — trop modestement — incapable de porter un toast à notre vénéré Père, au nom de toute la famille, il exécuta un mouvement tournant oratoire très habile, et céda gracieusement son tour de parole à Mgr l'archevêque de Saint-Boniface. Tout le monde connaît l'affection qui unit Mgr Langevin au T. R. P. Augier; tout le monde connaît

aussi le beau talent de parole que la nature lui a donné. Son allocution, vibrante de sentiment et d'une délicatesse de pensée qui dépassait encore l'élégance de la forme, fut souvent saluée par d'unanimes applaudissements. Tous les cœurs, on le sentait, battaient à l'unisson de celui du jeune et vaillant archevêque. Nosseigneurs les évêques, les chefs des diverses provinces ou vicariats prirent ensuite successivement la parole, pour renouveler leur hommage lige et déposer aux pieds du nouveau Supérieur général les vœux des communautés et des provinces dont ils étaient les représentants. Les deux doyens d'âge du Chapitre, les RR. PP. Rey et Ring, prirent ensuite la parole, le premier en français, le second en anglais, pour saluer l'aurore du nouveau généralat. Le R. P. Lemius, au nom des associés du *Vœu national*, pria le T. R. P. Augier de vouloir bien accepter le titre de Supérieur général du Sacré-Cœur ; le R. P. Roux, Victor, se fit l'interprète de la communauté de Paris, et le R. P. Soulerin, écartant discrètement le voile de modestie sous lequel son humilité se complaît à trouver un abri, salua le nouveau supérieur général « non pas, dit-il finement, du haut de ma taille, mais du haut de mes cinquante années de sacerdoce et d'oblation ».

Un toast particulièrement touchant et que, pour ce motif, nous nous faisons une joie de mentionner ici, fut celui de Mgr Legal qui prit la parole, au nom, dit-il, de tous nos chers Frères convers. Ces membres de la famille, les plus humbles devant les hommes, mais non pas les moins méritants devant Dieu, étaient dignes d'avoir un tel interprète. Nous les félicitons bien sincèrement d'avoir parlé, pour la première fois, au T. R. P. Général par des lèvres aussi augustes et aussi habiles dans l'art du bien dire.

Cette journée de l'Ascension, qui demeurera inscrite

en lettres d'or dans les dyptiques de la Congrégation; se termina dans la joie, dans la prière et les hymnes de reconnaissance. Les membres du Chapitre profitèrent de ces quelques heures de répit pour faire leur pèlerinage à Montmartre ou à Notre-Dame des Victoires, visiter les principaux sanctuaires de Paris et goûter un peu de repos entre les jours de retraite qui avaient précédé et les jours de travail qui allaient suivre.

Dès le vendredi matin 20 mai commencèrent, en effet, les délibérations du Chapitre général. De ces longues séances qui duraient, en moyenne, trois heures chacune et qui se succédaient, matin et soir, sans une demi-journée d'interruption, nous ne pouvons donner que la physionomie extérieure. C'est au Père de la famille de communiquer, dans la mesure où il le jugera opportun, le résultat des délibérations qui ont eu lieu sous sa paternelle présidence et son intelligente direction. Disons seulement que chaque membre du Chapitre a eu pleine liberté de formuler ses opinions et ses vues, de les exposer, de les défendre, de mêler sa voix à tous les débats, de poser de nouvelles questions, d'élargir le thème de celles qui étaient proposées. La courtoisie la plus délicate ou, pour mieux dire, la charité la plus attentive veillait à écarter toute parole qui aurait pu causer un froissement, éveiller une susceptibilité ou créer un malentendu. Même quand les manières de voir étaient divergentes, les cœurs demeuraient unis. Les orateurs qui demandaient la parole cherchaient le triomphe de la vérité et non pas la satisfaction de leur vanité. C'était un vrai conseil de famille, où des enfants étroitement unis se consultent et délibèrent sur les moyens les plus efficaces de faire prospérer leurs intérêts communs. A voir cette assemblée si calme dans l'accomplissement de son mandat, on avait le sentiment bien marqué de la pré-

sence de Dieu au milieu de ses membres, de Dieu qui se plaît à grouper sous un même toit des cœurs faits pour vivre juxtaposés : *Deus qui inhabitare facit unius moris in domo* (Ps. LXVII). Quand cette assemblée capitulaire n'aurait pas eu d'autre résultat que de cimenter l'union entre les membres de la famille, pourrait-on l'accuser d'avoir été stérile ? Mais elle a eu et elle aura d'autres conséquences.

Dès le premier jour, le T. R. P. Général, dans un rapport très détaillé et très documenté, fit passer, devant les membres du Chapitre, le tableau complet et vivant du personnel et des œuvres de la Congrégation. Après l'avoir entendu, comment ne pas nous écrier avec saint Paul : *Deo gratias, qui semper triumphat nos in Christo Jesu et odorem notitiæ suæ manifestat per nos in omni loco* (II Cor., II, 14).

Le R. P. Procureur général prit ensuite la parole pour exposer l'état financier de la Congrégation. La bonne Providence a veillé sur ses enfants; continuons à espérer en sa maternelle tendresse.

Les provinciaux et les vicaires des Missions lurent ensuite et commentèrent leurs rapports, exposant les progrès de l'Évangile sur leurs territoires respectifs, énumérant leurs succès et aussi leurs déceptions, leurs joies et leurs tristesses, leurs espérances et leurs appréhensions. Ces rapports d'un poignant intérêt et dont chaque ligne exhale un suave parfum d'édification seront communiqués à la famille et insérés, du moins en grande partie, dans les annales de la Congrégation. A les lire, nos Pères éprouveront les mêmes sentiments que nous avons goûtés en les entendant.

Parmi les incidents que l'historien du Chapitre de 1898 a le devoir de noter et de relater, mettons en première ligne la bénédiction pontificale que le Souverain Pontife

Léon XIII a bien voulu nous accorder et qui nous a été apportée par une dépêche de Mgr Volpini, secrétaire de Sa Sainteté pour les lettres aux princes, un ami et un bienfaiteur de notre chère Congrégation. Les membres du Chapitre entendirent, debout et dans un profond sentiment de vénération, la lecture de la dépêche signée par le secrétaire pontifical. Longue vie à Léon XIII dont la mémoire demeure associée à celle de Léon XII dans le souvenir reconnaissant de notre famille religieuse!

Notons aussi les télégrammes ou les lettres adressées au T. R. P. Général, par Son Éminence le cardinal Oreglia di San Stephano, qui a pris notre maison de Rome et toute la Congrégation sous sa bienveillante et si efficace protection; par Mgr Balaïn, dont les vertus épiscopales jettent tant de lustre sur la famille dont il demeure toujours le fils aimé et dévoué; par Son Éminence le cardinal archevêque de Bordeaux; par Mgr l'évêque de Nancy, etc., etc.

Nous n'aurons garde d'oublier la lettre, si profondément imprégnée de l'esprit religieux, que le vénérable évêque de Saint-Albert, Mgr Grandin, avait adressée par anticipation à l'élu que le Saint-Esprit préposerait au gouvernement de la Congrégation. Cette lettre, véritable monument de piété filiale, a droit à prendre place dans nos archives. Que Mgr l'évêque de Saint-Albert daigne accueillir nos remerciements pour l'édification que sa parole écrite nous a donnée!

Qu'on nous permette d'enregistrer aussi un témoignage de vénération filiale qui marqua la séance du matin, le 21 mai. Ce jour ramenait le trente-septième anniversaire de la sainte mort de notre vénéré Fondateur. Sur la proposition faite par un de ses membres, le Chapitre récita le *Magnificat*, pour remercier Dieu des grâces qu'il avait accordées au Père de notre fa-

mille et par lui à tous les enfants qu'il a comptés ou qu'il compte actuellement sur la terre.

Trois jours plus tard, dans la matinée du 24 mai, tous les membres du Chapitre assistèrent, dans la basilique du Vœu national, à Montmartre, au service funèbre organisé par le comité du Vœu national pour le repos de l'âme du regretté P. Voirin. Une assistance d'élite et profondément recueillie se pressait dans la nef. Les membres du Chapitre occupaient la droite du catafalque. La messe fut chantée par le R. P. Joseph Lemius, et l'absoute donnée par Sa Grâce, Mgr Langevin, archevêque de Saint-Boniface.

Dans la soirée du vendredi 27 mai, le T. R. P. Supérieur Général put enfin annoncer que la série des affaires soumises aux délibérations du Chapitre était épuisée et que l'élection des membres de l'administration générale aurait lieu le lendemain. La Congrégation connaît déjà le résultat de ces diverses élections et son approbation a pleinement ratifié le choix fait par ses représentants dans le Chapitre.

Les RR. PP. Antoine, Tatin, Gandar et Miller furent donc proclamés assistants généraux, pour une période de six années, et le R. P. Sardou maintenu procureur général pour le même laps de temps.

Le R. P. Lemius, Joseph, donna alors lecture d'une adresse au Souverain Pontife qu'il avait rédigée dans un style digne de Lactance, et au bas de laquelle tous les membres du Chapitre apposèrent leur suscription. Mgr Jolivet, Mgr Grouard et Mgr Joulain donnèrent connaissance des lettres de remerciement adressées par eux, au nom du Chapitre général tout entier, à Mme la présidente de *l'Œuvre apostolique*, à Mgr le directeur de l'œuvre de la *Sainte-Enfance* et aux membres du bureau central de la *Propagation de la foi.*

Les délibérations du Chapitre étaient closes. Conformément aux prescriptions de la règle, le T. R. P. Général prononça à haute voix la formule de la bénédiction solennelle, et l'assemblée se sépara, mais non pas, toutefois, définitivement. Il lui restait, en effet, un grand acte à accomplir. Le Chapitre de 1873 avait consacré la Congrégation au Sacré Cœur. Les Chapitres suivants avaient eu à cœur de suivre cet exemple et de renouveler cette consécration. La réunion capitulaire de 1898 ne pouvait pas briser cette tradition, surtout en ce vingt-cinquième anniversaire de la première consécration.

La basilique de Montmartre vit donc, le samedi 28 mai, veille de la Pentecôte, à 11 h. 1/2 du matin, le T. R. P. Augier, entouré de ses quatre assistants nouvellement élus ou réélus, de Nosseigneurs les évêques et de tous les membres du Chapitre, se prosterner devant l'autel du Sacré Cœur, brillamment illuminé pour redire la solennelle consécration de toute notre famille, à son amour et à son culte. Le nombre des adorateurs fournis par la ville de Paris était, à cette heure tardive, très petit dans la nef. Mais, dans le sanctuaire, combien de peuples civilisés ou de tribus encore sauvages étaient représentés ! Que le Cœur de Jésus, roi et centre de tous les cœurs, attire à lui plus fortement, les pasteurs et les brebis, les missionnaires et les âmes, à la poursuite desquelles ils fatiguent leurs pas !

Quelques minutes plus tard, soixante Oblats étaient assis, autour de la même table, dans le modeste réfectoire des chapelains du Vœu national. Leur aimable supérieur, le R. P. J.-B. Lemius, avait retenu sur la sainte montagne tous les membres du Chapitre, et y avait appelé encore tous les Oblats présents à Paris, afin de couronner par un repas fraternel cette réunion plénière de toute la famille.

En effet, l'heure de la dispersion et du départ allait sonner pour cette phalange de missionnaires que les âmes et les œuvres appelaient hors du cénacle. Ce fut le R. P. Lemius qui leur adressa le suprême adieu. Jamais sa parole n'avait été plus chaude, plus imagée, plus tendre en même temps et plus affectueuse. Depuis le T. R. P. Général jusqu'au plus humble membre de la famille, en traversant tous les degrés de la hiérarchie, nul ne fut oublié, dans cette nomenclature des personnes, des œuvres, des mérites et des sacrifices. Aussi, dans sa réponse pleine d'à-propos, le T. R. P. Général put-il lui redire ce mot qu'il avait entendu tomber des lèvres d'un chef de tribu, sur la terre d'Afrique : « Tu as tout dit, et tu as bien dit. » Les applaudissements et les sanglots avaient tour à tour interrompu cette magnifique péroraison apposée par le R. P. Lemius, aux délibérations de l'assemblée capitulaire. Il avait tout dit, et il avait bien dit.

Une teinte de mélancolie était sur toutes les figures. Puisqu'il est si doux pour des frères d'habiter ensemble, pourquoi l'heure de la séparation est-elle si prompte à sonner ? Hélas ! pour beaucoup, cette séparation et ce départ ne seront-ils pas définitifs ? Ne pouvons-nous pas nous dire les uns aux autres comme l'apôtre saint Paul aux habitants de Milet : « Je sais que vous ne verrez plus ici-bas mon visage mortel ? »

N'y aurait-il pas, du moins, quelque moyen d'emporter de cette réunion capitulaire un souvenir sensible et qui la rende, à toute heure, visible et, pour ainsi dire, vivante aux yeux de ceux qui y ont participé ? Acquiesçant gracieusement à la demande formulée par nos pères des missions étrangères, le T. R. P. Général décida que tous les membres du Chapitre se feraient photographier dans un groupe qui serait un mémorial du

commun labeur auquel ils s'étaient livrés sous le regard de Dieu. Appendue sur les murailles nues de la pauvre demeure des missionnaires, cette photographie leur rappellera la famille, les liens indissolubles qui les unissent à leurs frères disséminés sur toute la surface du globe, le zèle que chacun doit apporter à l'accomplissement de l'œuvre que l'obéissance lui a assignée.

Il ne restait plus qu'à signer les actes de l'assemblée capitulaire. Les membres du Chapitre le firent, au soir de ce même jour ; et aussitôt commença la série des départs qui allaient rendre peu à peu les missionnaires à leurs provinces et à leurs vicariats.

A l'heure où paraîtront ces lignes, beaucoup d'entre eux auront déjà repris le cours habituel de leurs travaux. Nos yeux ne les verront peut-être jamais plus, mais notre cœur n'oubliera jamais le feu de leur zèle et le charme de leur vertu.

RAPPORTS PRÉSENTÉS AU CHAPITRE GÉNÉRAL DE 1898.

Le rapport du T. R. P. Vicaire général aurait ici sa place; mais, à cause de son importance, il sera publié dans une circulaire que le T. R. P. Général se propose d'adresser à la Congrégation.

Nous passons donc aux autres rapports, en commençant par nos Missions étrangères.

Rapport du vicariat de la Saskatchewan.

Évêché de Prince-Albert, février 1898.

En commençant ce rapport sur le vicariat de la Saskatchewan, j'éprouve le besoin de demander aux vénérables membres du Chapitre la plus indulgente charité.

Pour me conformer au désir exprimé par le Révéren-

dissime Vicaire, je commence ce compte rendu par l'énoncé des faits saillants consignés dans le *Codex historicus* du vicariat de la Saskatchewan, depuis le dernier Chapitre général de 1893.

Le premier en date a été la visite du Révérendissime Supérieur général qui vient de nous quitter pour un monde meilleur, et dont la mort inattendue a plongé la famille entière dans un si grand deuil. Le T. R. P. Soullier était accompagné du R. P. Antoine, alors deuxième assistant. Cette visite, toute courte qu'elle a été, puisqu'elle s'est bornée à notre seule maison de Prince-Albert, nous apporta beaucoup de joie et fut la source de nombreuses grâces et de précieux encouragements pour notre vicariat naissant. Nous eûmes sans doute l'immense regret de ne pas connaître l'époque de cette visite précieuse assez longtemps à l'avance, afin de la faire partager à un plus grand nombre de Pères et de Frères du vicariat. La moitié à peu près eurent la consolation de voir et contempler le chef vénéré de la famille, de recevoir ses sages conseils et les bénédictions du Père que le bon Dieu venait de nous donner. La retraite prêchée par le P. Antoine nous fit un grand bien. Sa parole enflammée et tout apostolique contribua merveilleusement à développer dans le cœur des missionnaires l'amour de la Congrégation, le zèle du salut des âmes et leur apprit à estimer la croix, le sacrifice et les privations qui sont le pain quotidien de l'apôtre missionnaire. Nous étions heureux et nous eussions désiré voir tous les Oblats du vicariat partager notre bonheur.

Nous profitâmes du séjour de nos distingués visiteurs pour leur faire bénir la première pierre de l'édifice que nous habitons aujourd'hui et qui a remplacé la demeure par trop modeste qui nous abrita pendant quatre ans.

C'est à l'occasion de cette visite que fut décrété l'abandon ou mieux le démembrement de la résidence de Saint-Laurent-Grandin, autrefois chef-lieu de district. Cet abandon, fait du consentement des autorités premières, s'imposait pour plusieurs motifs, et particulièrement à cause de la pénurie de sujets et du voisinage des Missions de Saint-Louis de Langevin, de Saint-Antoine de Batoche et du Saint-Cœur de Marie au lac des Canards, où le R. P. Paquette ouvrait une école gouvernementale pour les enfants indiens, école dont nous parlerons plus loin.

Depuis le dernier Chapitre, nous avons été honorés de la visite du vénérable évêque de Saint-Albert.

Mgr V. Grandin, le doyen de l'épiscopat canadien, a daigné monter jusqu'à nous. Cette visite nous a été bien précieuse et nous en conservons le meilleur souvenir. Peu de temps après, Mgr E. Grouard, accompagné du grand apôtre de l'Ouest, le révérend et cher P. Lacombe, venait, lui aussi, passer la journée du 22 novembre auprès du pauvre vicaire apostolique de la Saskatchewan. Cette visite toute de charité et d'amitié fraternelle nous permit d'épancher nos cœurs et de les unir par les doux liens de la plus sincère affection, sous le regard du pontife et martyr le glorieux saint Albert. Nos meilleurs remerciements à ces nobles et dignes visiteurs.

Le personnel du vicariat a vu plusieurs changements s'opérer dans ces cinq dernières années. Les RR. PP. Blais, Lebret, Lecoq et Michel sont allés exercer leur zèle sous des climats meilleurs. Le plus pénible de ces départs a été celui du regretté P. Jouan pour l'éternité. Jeune missionnaire, plein de talents, de zèle et de bonne volonté, ce cher Père, sur qui nous fondions de grandes espérances, est mort au début de sa carrière sacerdotale et apostolique, nous laissant le cœur tout édifié de ses

vertus, mais l'âme brisée et inconsolable de la perte d'un tel ouvrier. Il n'est pas remplacé ! Cette perte laisse la Mission de Saint-Jean-Baptiste, à l'Ile à la Crosse, dans un état de gêne incroyable.

Parmi nos bons Frères convers, ces auxiliaires dévoués et précieux de la famille, nous en avons un qui a été atteint d'un mal bien pénible, mal qui a nécessité son départ d'au milieu de nous. Le R. P. Allard, vicaire général de Saint-Boniface, a daigné veiller sur le cher malade et a enfin réussi, après bien des démarches, à le faire accepter dans une de ces maisons où la charité est exercée par des mains religieuses. Là, le cher malade trouvera tous les secours spirituels dont il aura besoin, si l'état de sa santé le permet. Les dernières nouvelles reçues nous laissent sans espoir de guérison. Que le R. P. Allard reçoive ici l'expression de notre vive gratitude au nom du vicariat et de la Congrégation.

État général du vicariat.

Le vicariat de la Saskatchewan est composé de deux parties bien distinctes : le Nord et le Sud, où le climat est bien différent. Dans la première comme dans la seconde, nous comptons deux districts : l'un à l'Est et l'autre à l'Ouest. Nous le divisons ainsi, non pas parce que le nombre d'ouvriers qui s'y dépensent est considérable, mais à cause de leur éloignement et de l'impossibilité où nous sommes de les centraliser tout en désirant leur union.

Les deux districts du Nord et du Nord-Est sont et seront toujours des pays de missions pour les Indiens, sans espoir de colonisation, tant à cause des rigueurs du climat que de la nature même du sol qui ne se prête pas du tout à la culture. Ce sont les districts de l'Ile à la Crosse et du Cumberland.

Les deux districts du Sud et du Sud-Ouest, que nous nommons l'un district de Prince-Albert et l'autre district de Battleford, sont mieux partagés sous tous les rapports. Le climat y est moins sévère en hiver. Le sol, très fertile en général, les nombreux pâturages qui avoisinent les lacs, y attirent chaque année de nombreux colons. Les familles que l'Europe nous a envoyées paraissent satisfaites de leur nouvelle patrie et oublient volontiers les oignons d'Égypte. Une nouvelle voie ferrée, déjà bien avancée, est à la veille de nous atteindre. Cette nouvelle ligne, en ouvrant la belle et petite vallée de la Saskatchewan et en reliant Prince-Albert et Battleford à Edmonton, avec le portage Laprairie comme point de départ, sera la cause d'un grand changement dans la partie sud du vicariat. Depuis trois ou quatre ans que l'immigration se porte dans nos contrées, nous voyons déjà plusieurs centres de paroisses se dessiner. Toutefois le travail est lent chez nous et nous ne sommes pas inondés de flots humains comme certaines parties des plaines du Nord-Ouest. Faut-il en gémir? Il nous semble que non; car, s'il en était ainsi, nous ne pourrions suffire aux besoins spirituels de tant d'âmes, faute de prêtres et de moyens pour les soutenir.

Depuis quatre ans, je cherche à connaître le nombre exact de la population du vicariat de la Saskatchewan; voici le fruit de mes recherches, et je suis heureux d'offrir à la Congrégation et aux membres de ce vénérable Chapitre le chiffre le plus approximatif de la population catholique, protestante et païenne qui habite le vicariat confié par l'Église et la Congrégation à notre sollicitude pastorale.

Pardonnez-moi, mes révérends Pères, cette page fastidieuse, mais qui a son intérêt.

TABLEAU DE LA POPULATION.

	Catholiques.	Protestants.	Païens.
Prince-Albert, Mission du Sacré-Cœur	420	1600	150
Lac Canard, Saint-Cœur de Marie	750	60	120
Saint-Louis et Domremy	480	15	»
Batoche, Mission de Saint-Antoine	600	40	225
Saskatoon et Fish-Creek	185	150	300
Station de Rostherne	5	1000	monomites
Battleford, Saint-Vital	493	900	250
Lac Brochet, Saint-Léon	160	25	250
Battleford, Réserves	515	390	400
Lac Maskeg, Notre-Dame de Pontmain	320	500	400
Lac Vert, Saint-Julien	260	50	500
Ile à la Crosse, Saint-Jean-Baptiste	800	25	»
Portage la Loche, Notre-Dame de la Visitation.	460	15	»
Cumberland, Saint-Joseph	440	900	800
Lac Pélican, Sainte-Gertrude	450	50	20
Nelson, l'Assomption	150	200	200
Lac Fendu	5	200	300
Lac Caribou, Saint-Pierre	800	»	»
Churchill	10	400	800
York Factory	»	300	400
Stoney-Creek	60	100	150
Fort Lacorne	50	120	120
Lacs Montréal et Larouge	25	600	»
Rivière Carrote	15	500	»
Sainte-Catherine	12	300	»

Esquimaux à l'est des lacs Caribou, Athabaska et le grand lac des Esclaves et sur le littoral, environ 1 500 païens.

Total particulier : 7475 catholiques ; 8 440 protestants ; 7 085 païens.

Total général : 24 200 âmes.

Ce qui frappe le plus dans cette nomenclature, c'est le chiffre total relativement modeste de 24 000 âmes. C'est peu, en effet, si on le compare aux immenses populations du Céleste Empire et même aux peuplades du noir continent. D'un autre côté, il faut avouer que notre vicariat, qui mesure 1 050 milles, soit 1 680 kilomètres de l'est à l'ouest, et 1 725 milles, soit 2 740 kilomètres du nord au sud, pourrait en contenir davantage. Or,

c'est la vaste étendue de ce champ qui fait notre malheur. Si les âmes étaient moins disséminées, un petit nombre de missionnaires valides serait suffisant. Dans les conditions actuelles, avec la meilleure volonté du monde, nos missionnaires ne sauraient atteindre toutes les âmes. Que dis-je? Plusieurs Indiens désirent le prêtre et le demandent, et il n'y a personne pour rompre le pain à ces infortunés et le grand nombre doivent se contenter de quelques miettes, c'est-à-dire d'une visite annuelle. Le littoral de la baie d'Hudson, à partir d'York-Factory jusqu'à Fort-Hope, est certainement peuplé d'Esquimaux dont nous ne connaissons pas le nombre ; et jusqu'ici les missionnaires n'ont fait aucune apparition parmi ces infidèles.

Les dix-huit apôtres qui travaillent dans ce vaste champ ont beau se multiplier, ils ne peuvent atteindre cette population. La dispersion des âmes est la cause de nombreux voyages toujours pénibles et souvent dangereux. Le missionnaire dépense autant de temps et de peine pour quelques familles que pour des centaines dans d'autres conditions.

Rien de plus méritoire sans doute et rien de plus héroïque que cette vie de l'apôtre, bravant les intempéries et s'exposant à mille périls pour courir après les brebis perdues. Ne pourrions-nous pas dire qu'à juste titre il réalise parfois l'application des labeurs et des dangers de l'Apôtre : *Periculis fluminum, periculis latronum, periculis ex genere, periculis ex gentibus, periculis in civitate, periculis in solitudine, periculis in mari, periculis in falsis fratribus, in labore et ærumna, in vigiliis multis, in frigore et nuditate.*

La diversité de langues difficiles à apprendre est aussi un des obstacles qui retarde les progrès de l'Evangile dans notre vicariat, et qui en rend l'administration dif-

ficile. Pour répondre à tous les besoins, il faudrait en savoir sept. Nous avons, en effet, des Anglais, des Français et des Polonais; mais nous avons aussi des Indiens parlant le cri, le montagnais, le sioux, le sauteux et l'esquimaux. Aucun de nos missionnaires ne connaît ces trois derniers idiomes.

Permettez-nous maintenant de vous présenter par rang d'âge les missionnaires Oblats qui se dépensent dans le vicariat :

1° Le R. P. Alphonse Gasté, soixante-huit ans ;
2° Le R. P. Julien Moulin, soixante-huit ans ;
3° Le R. P. Étienne Bonald, cinquante et un ans;
4° Le R. P. Victor Pineau, cinquante et un ans ;
5° Le R. P. Melasyppe Paquette, quarante-neuf ans ;
6° Le R. P. Henri Bigonesse, quarante-huit ans ;
7° Le R. P. Augustin Duhaut, quarante-trois ans;
8° Le R. P. Joseph Rapet, quarante-trois ans ;
9° Le R. P. Victorin Gabillon, quarante-deux ans ;
10° Le R. P. Émile Teston, quarante-deux ans ;
11° Le R. P. Constant Cochin, quarante-deux ans;
12° Le R. P. François Ancel, quarante ans ;
13° Le R. P. Ovide Charlebois, trente-six ans ;
14° Le R. P. Léandre Vachon, trente-quatre ans;
15° Le R. P. Jean-Marie Pénard, trente-quatre ans;
16° Le R. P. Adrien Maisonneuve, vingt-neuf ans ;
17° Le R. P. François Delmas, vingt-huit ans ;
18° Le R. P. Xavier Simonin, vingt-huit ans.

De ce nombre, 10 missionnaires ont l'immense avantage de résider deux ensemble la plus grande partie du temps (ce sont ceux des Missions du lac Caribou, du lac Pélican, du lac Canard, de Sainte-Angèle et de Prince-Albert) ; les 8 autres ont à parcourir des distances qui varient entre 40 et 150 milles, pour rencontrer un confrère. Ils sont donc condamnés à la solitude durant de

longs mois et soupirent après le jour où ils n'auront plus à appréhender les dangers et les pénibles inconvénients du *væ soli*. Ce sont bien les moines de la Thébaïde. Ils ressemblent en quelque sorte à des phares lumineux placés aux quatre coins de cet immense vicariat pour éclairer les âmes, indiquer les écueils et secourir les naufragés; au reste, la comparaison n'est pas tout à fait juste, car ils ne sont pas cloués sur le rocher et leur vie n'est rien moins que sédentaire. Voilà le bataillon que la Congrégation met à notre disposition pour combattre les nombreux ennemis qui nous environnent.

Nous avons dans le vicariat treize résidences avec église, douze postes avec chapelles où le missionnaire se rend une fois par mois ou à peu près. Nous comptons aussi vingt-deux stations visitées une ou deux fois par an.

Nous trouvons au crédit de nos ouvriers apostoliques comme fruit de leur travail depuis quatre ans :

1° La somme de 1 956 baptêmes, soit 489 par an, en moyenne ;

2° La conversion de 160 païens, soit 46 par an ;

3° 316 mariages, soit 79 par an ;

4° 357 confirmations, en quatre années ;

5° 13 092 communions, soit 3 523 par an.

Pour aider nos Pères dans l'important travail de l'éducation et de la civilisation de nos peuplades, nous avons quatre communautés de religieuses d'ordres différents :

1° Les Sœurs Grises de Montréal, à l'Ile à la Crosse ;

2° Les Fidèles Compagnes de Jésus, au lac des Canards ;

3° Les Sœurs de l'Assomption de Nicolet, à Battleford ;

4° Les Filles de la Providence de Saint-Brieuc, à Saint-Louis.

Ces quatre établissements donnent l'instruction à

337 enfants. Huit écoles sont confiées à des maîtres ou maîtresses laïques, avec un nombre de 195 enfants seulement : et, enfin, neuf écoles sont fermées faute de maîtres. En considérant le petit nombre de nos écoles et des enfants qui jouissent du bienfait de l'éducation, il n'est pas inutile de rappeler ici les grandes difficultés que nous rencontrons et les embarras toujours croissants que nous suscite notre gouvernement des territoires du Nord-Ouest. N'avoir que des écoles neutres ou athées, tel est le but poursuivi chez nous comme au Manitoba, avec une énergie vraiment infernale, par nos législateurs protestants et francs-maçons pour la plupart. Le R. P. Leduc, vicaire général de Saint-Albert, a sans doute protesté par ses paroles et ses écrits contre l'injustice commise envers nos catholiques et contre l'asservissement auquel ils sont assujétis, mais sans succès. Nous voyons chaque année se multiplier les difficultés et les entraves édictées par un gouvernement hostile à nos croyances et à nos libertés religieuses. Depuis les Ordonnances de 1892, nous assistons d'année en année à la fermeture de nos écoles de la campagne. Comme au Manitoba, nous nous trouvons déjà dans la nécessité de bâtir des écoles à nos frais, de trouver des instituteurs et de compléter leur salaire. Comme l'enseignement de l'anglais est obligatoire, il s'ensuit que les examens pour nos candidats à l'enseignement sont très difficiles ; en outre, nos modestes écoles des campagnes étant peu lucratives, elles sont peu recherchées par ceux qui sont pourvus de diplômes. Nous constatons avec peine le triomphe de nos ennemis, et l'avenir nous donne de l'inquiétude. Nous nous demandons souvent ce que seront les générations futures, si nous ne faisons rien pour la conservation de la foi et des principes religieux dans le cœur des enfants.

État particulier du vicariat.

Après ces réflexions qui, à elles seules, suffiraient pour donner une idée de la situation du personnel et des œuvres du vicariat, qu'il me soit permis de parcourir rapidement les résidences de chaque district.

1° *District de Prince-Albert.* — Prince-Albert est le siège du Vicaire. La maison qui nous sert de demeure n'est ni riche ni spacieuse, mais elle est convenable. Elle est le fruit de la charité. Les Anglais, peu difficiles, osent lui donner le titre de *palais épiscopal.* Le personnel qui l'habite se compose actuellement de deux Pères et de deux Frères convers. Ce sont les RR. PP. Augustin Duhaut et Adrien Maisonneuve et les Frères Jean et Auguste Duclaux. Le R. P. Duhaut, notre procureur vicarial et notre premier assistant, est arrivé tout dernièrement parmi nous pour remplacer le R. P. Michel, dont la santé n'a pu se faire aux rigueurs de nos climats. Qu'il me soit permis de remercier ici publiquement le R. P. Jodoin, le digne provincial du Canada qui a daigné, au prix d'un sacrifice réel, nous montrer son désintéressement et sa grande charité en nous cédant un missionnaire distingué et accompli qui nous aidera puissamment à porter le lourd fardeau que l'obéissance nous a imposé. Je fais des vœux pour que le bon Dieu nous le conserve longtemps.

La population sur laquelle s'exerce le zèle du nouveau pasteur de notre église cathédrale est un composé de Français, d'Anglais, de Polonais, de métis et de sauvages ; et ces catholiques, au nombre de 430, sont mêlés à 1600 protestants de toutes les sectes. La paroisse occupe un rayon de 25 à 30 milles de chaque côté de la ville. Le R. P. Duhaut a le R. P. Maisonneuve pour vicaire, et ce dernier s'occupe spécialement des postes circon-

voisins et surtout des familles de métis et de sauvages. Les postes visités de Prince-Albert sont Saskatoon, 90 milles ; Stoney-Creek, 70 milles ; fort Lacorne, 40 milles; la Pologne, 16 milles; le lac Esturgeon, 15 milles et la rivière Coquille, 9 milles.

Le service paroissial de la cathédrale se fait en anglais et en français et je voudrais pouvoir dire aussi en polonais. Les exercices des mois du Sacré Cœur, de Marie, de saint Joseph et du saint Rosaire y sont bien suivis. Visiter les malades et les familles, faire le catéchisme, remplir la charge d'aumônier des religieuses, tenir la procure vicariale, répondre aux besoins des missionnaires éloignés, surveiller l'achat et l'envoi de leur approvisionnement, prêcher les retraites du mois et étudier les langues, voilà une idée de l'occupation des Oblats de Prince-Albert. Nous ne devons pas oublier non plus que la maison est également maison de noviciat pour le vicariat et je suis heureux de pouvoir dire que le bon Dieu nous a permis de cueillir sur les bords de la Saskatchewan deux belles fleurs, germées sous le manteau de Saint-François Régis dans les montagnes du Vivarais et qu'un souffle divin a poussées jusque dans nos pays lointains pour leur faciliter le moyen de devenir membres de la famille des Oblats de Marie-Immaculée. L'esprit religieux existe à Prince-Albert; on y mène une vie régulière, suivant que le permettent les circonstances, et les Oblats qui habitent la maison ne sont pas exposés à perdre l'esprit de leur vocation.

2° Saint-Louis de Langevin, desservi par le R. P. Gabillon a beaucoup augmenté dans ces dernières années. Les nombreux colons qui se sont emparés du sol ont eu la malheureuse idée de se disperser et de s'éloigner les uns des autres. Cette population est donc loin des églises et de l'école paroissiale ; elle occupe un rayon de

35 à 40 milles. Pour faciliter l'éducation des enfants, nous avons fait appel à des religieuses qui, en ouvrant une école-pensionnat, peuvent réunir les enfants éloignés et leur donner un enseignement chrétien. Si les moyens nous le permettaient, nous doterions toutes nos paroisses naissantes de semblables écoles ; mais hélas ! nous n'avons pas chez nous les mines du Klondyke.

3° A Saint-Antoine de Batoche, le R. P. Moulin, qui porte toujours allégrement, avec ses soixante-huit ans, plus de quarante années de campagnes apostoliques, est là au milieu de ses nombreux métis qui l'estiment et le vénèrent comme leur père et leur pasteur. Saint-Antoine a hérité d'une partie de Saint-Laurent.

4° A Notre-Dame de Pontmain, le R. P. Vachon dirige un troupeau bien ingrat, composé d'Européens, de métis et de beaucoup d'Indiens. La prairie est vaste. C'est grâce à ses deux bons chevaux qu'il peut atteindre les brebis dispersées entre les rives de Carlton et le lac du Diable, distants de près de 60 milles. On voit là de belles réserves peuplées de sauvages qui, autrefois, demandaient le prêtre, mais qui le refusent aujourd'hui, car elles sont devenues protestantes.

5° Le lac des Canards est desservi par le R. P. Pineau. Ce cher Père qui marche dans la vie depuis plus d'un demi-siècle, n'a plus l'ardeur de la jeunesse. Si le R. P. Paquette ne lui prêtait main forte au besoin, il ne pourrait seul suffire à la besogne.

Saint-Eugène de Carlton et une partie du vieux Saint-Laurent sont sous sa juridiction et lui imposent de nombreux voyages pour l'exercice de son ministère.

La population de cette paroisse riche par le nombre, car elle s'élève au chiffre de 700 et plus, y compris les enfants de l'école-pensionnat, est bien dispersée. La moitié environ des habitants du lac des Canards sont

des colons venus de toutes les parties de la France. Parmi ces colons, les uns, et Dieu merci, c'est le grand nombre, ont apporté des sentiments très chrétiens. Ils donnent à leur pasteur de grandes consolations ; les autres sont remplis d'indifférence ; ils reçoivent volontiers le prêtre sous leur toit, mais ne vont jamais à l'église. Quelques-uns, peu nombreux aujourd'hui, gardent dans leur cœur le dédain et le mépris pour la religion et son ministre. Ils nourrissent ce mauvais levain qui, au besoin, peut produire tous les mauvais fruits dont l'impiété est capable. Nos sauvages infidèles ne sont pas si dangereux. Que le bon Dieu nous préserve d'une telle ivraie ! La Mission du lac des Canards a été dotée d'une église et d'un presbytère nouveaux pour lesquels le vicariat a fait de grands sacrifices et s'est mis dans un état de gêne considérable.

Ce rapide aperçu sur la mission du lac des Canards ne serait pas complet, si nous ne parlions ici de l'école-pensionnat fondée et dirigée avec tant de succès, d'habileté et d'abnégation par le R. P. Mélasyppe Paquette.

Ce bon Père est arrivé au lac des Canards où l'appelait l'obéissance avec 13 enfants Indiens sur les bras, sans savoir où les loger et comment les nourrir. Confiant en la divine providence qui n'abandonne pas ses enfants, le R. P. Paquette s'est mis à l'œuvre et aujourd'hui, grâce à son énergie, à son dévouement, à son abnégation, grâce aussi au concours intelligent que lui ont donné les Fidèles Compagnes de Jésus, chargées de l'instruction des enfants ; cette école, qui est à la veille d'avoir 100 enfants, fait l'admiration de tous les visiteurs. Là, nos enfants indiens reçoivent les bienfaits de la vraie civilisation et apprennent surtout l'art si précieux d'être bons chrétiens. Les parents de ces petits Indiens viennent souvent respirer l'atmosphère de piété

qui s'exhale de cette institution et les enfants devenus grands sortent de là et vont prêcher à leurs frères encore infidèles les bienfaits du christianisme. Cette école qui, on peut bien le dire, est encore à son début, a déjà fait un grand bien. Il est bien regrettable que nous ne puissions pas, faute de ressources, établir d'autres écoles semblables dans le vicariat ; car c'est bien là le moyen d'atteindre nos sauvages et de les amener à la connaissance et à l'amour de notre religion.

Avant de quitter notre district de Prince-Albert, il est de mon devoir de remercier le R. P. Paquette, au nom de toute la Congrégation, de ce qu'il fait pour le bien des sauvages du vicariat de la Saskatchewan. Les Pères et Frères de ce district se réunissent chaque année pour la retraite annuelle qui a lieu généralement en août, dans notre maison de Prince-Albert. Notre aimable archevêque a bien voulu nous prêter le R. P. Allard l'été de 1897 pour ce travail et nous comptons sur le zèle du R. P. Z. Lacasse, qui doit donner les exercices de la retraite cette année, pour affermir dans le cœur de nos Pères et Frères l'amour de leur sainte vocation. Nous devons cette faveur inappréciable à Mgr l'archevêque de Saint-Boniface, notre vénéré métropolitain. Qu'il reçoive ici l'expression de notre profonde gratitude !

2° *District de Battleford.* — Au dernier chapitre, ce district ne comptait que deux sujets. Ce nombre s'est accru depuis et le R. P. Delmas a été donné pour *socius* au R. P. Cochin. Ce nouveau missionnaire, digne enfant du Rouergue, plein de zèle et de bonne volonté, est le Timothée du captif de la fameuse rébellion de 1885. Les lettres qu'il nous écrit, tout imprégnées du feu apostolique, nous donnent à entendre que le théâtre est un peu vaste, la moisson abondante, mais le travail rude et sans grandes consolations. Ces deux pauvres Pères sont

en campagne à tour de rôle. Ils ne se réunissent un jour que pour se séparer le lendemain. Des quatre dimanches de chaque mois, ils n'en passent qu'un ensemble à Tundertchild, leur centre d'opérations. Ils demandent à cor et à cri les moyens de bâtir une église convenable pour pouvoir y déployer un peu les cérémonies de notre sainte religion et frapper les yeux et toucher le cœur de leurs nombreux néophytes, dont l'état d'abrutissement et la résistance à tout argument sont de nature à décourager des missionnaires moins zélés. Quel grand acte de charité si une âme généreuse pouvait leur fournir de 3 à 4000 francs pour ériger, à Tundertchild, un temple au Seigneur et remplacer la masure de pièces brutes qui ne rappelle que trop, hélas! l'étable de Bethléem ! Quel grand bienfait, quel encouragement précieux ce serait pour ces pauvres missionnaires ! Parmi les stations à visiter, les Pères ont, d'un côté, la rivière Bataille à traverser, de l'autre, le fleuve Saskatchewan. Ces voyages ne sont pas commodes et offrent de grands dangers à cause des glaces du printemps et de l'automne. Par delà le fleuve, se trouve, en effet, un bon noyau de paroisse que nous appelons Saint-Léon du lac Brochet. Il y a là une chapelle, une école très prospère, et malgré le grand désir des nombreux chrétiens qui y résident, nous ne pouvons leur donner un prêtre résidant.

Pendant que les deux Pères se dépensent au milieu des Indiens, le R. P. Bigonesse, leur supérieur de district, fait face aux besoins de la Mission Saint-Vital, à Battleford. Saint-Vital est une de nos paroisses les plus importantes et les mieux organisées. L'église et le presbytère ont été restaurés et embellis par les soins du R. P. Pineau. Les catholiques, aidés même des protestants de la localité, ont réussi, par le moyen d'un bazar,

à recueillir une somme qui a fait honneur à leur générosité et à leur bon esprit.

Les Sœurs de l'Assomption de Nicolet dirigent, à Saint-Vital, une école de 120 enfants dont 110 catholiques et 10 protestants. Ces bonnes religieuses, dont le dévouement est sans bornes, facilitent le travail du prêtre et sont d'un grand secours pour l'église et le service divin.

3° *District de l'Ile à la Crosse.* — Tous les pays que nous venons de parcourir sont dans la zone tempérée du vicariat. Dans ces deux districts, nous comptons 10 Pères et 5 Frères convers, les autres sont disséminés parmi les sauvages. A 256 milles au nord de Battleford, nous entrons dans le district de l'Ile à la Crosse. La Mission Saint-Jean-Baptiste est le point central où doivent se réunir chaque année les RR. PP. Rapet et Teston, qui demeurent, l'un au portage la Loche et l'autre au lac Vert, c'est-à-dire à environ 160 milles du chef-lieu du district. Cette Mission de l'Ile à la Crosse ne cesse de prospérer : les Indiens, au nombre de 700 à 800, tous chrétiens, y sont réellement bons. Dans notre visite pastorale, en 1896, nous avions la grande consolation de distribuer, un même dimanche, la sainte communion à 300 Indiens bien préparés et le sacrement de confirmation à 82. La semence déposée dans cette terre lointaine par NN. SS. Taché et Faraud, de sainte mémoire, et également par NN. SS. Laflèche et Grandin, y produit des fruits de salut très consolants. Depuis cinquante ans que ce champ est défriché, l'ivraie n'y a jamais poussé, grâce aux soins et à la vigilance des apôtres. Le R. P. Pénard, qui vient d'être chargé de cette Mission importante, a, pour l'aider, quatre Frères convers, vrais modèles du bon religieux et d'un grand dévouement pour la prospérité matérielle de l'établissement.

Deux de ces chers Frères ont entrepris la construction d'une église assez considérable pour remplacer l'ancienne qui ne pouvait plus contenir ses fidèles au printemps et à l'automne, époque où se réunissent les Indiens.

Dans cette Mission de l'Ile à la Crosse, là-bas, sur un tertre sablonneux, entouré d'une modeste palissade et abrité par une humble croix, reposent les corps de nos P. Légeard et Jouan, morts les armes à la main, du F. Dubé et de plusieurs Sœurs Grises de Montréal. *Requiescant in pace!*

Le R. P. Rapet au portage la Loche, le R. P. Teston au lac Vert se dépensent beaucoup pour leurs Missions respectives et le travail ne leur manque pas. Dans la visite que je leur ai faite, en 1896, j'ai admiré la foi, la piété et l'amour de leurs ouailles pour notre sainte religion ; mais j'ai été touché et peiné tout à la fois de l'état de dénûment, de l'excessive pauvreté de ces Missions et des rudes privations qu'endurent ces dévoués missionnaires. Le bon Père Teston s'est astreint jusqu'ici à montrer les premières lettres aux enfants du village pour obtenir un modique secours du gouvernement qui lui permet de pouvoir subvenir aux besoins de sa Mission de Saint-Julien. Le gouvernement, jaloux sans doute de voir un prêtre faire le bien, va retirer ce salaire, nous dit-on, et le pauvre Père devra réduire alors ses dépenses, car il sera entièrement à la charge du Vicaire.

4° *District de Cumberland.* — Le district de Cumberland est le plus vaste comme étendue et malgré le zèle des cinq missionnaires qui s'y dépensent avec tant d'ardeur et de dévouement, c'est celui qui contient le plus de protestants et de sauvages infidèles que le prêtre n'a pu atteindre. Deux Pères résident au lac Caribou, deux au lac Pélican et un à la Mission Saint-Joseph du lac Cum-

berland. Ces Missions sont séparées les unes des autres par des distances qui varient entre 150, 175 et 300 milles. Il m'a fallu deux mois et demi, l'été dernier, pour visiter les centres principaux de ce district. Pour atteindre la Mission Saint-Pierre du lac Caribou, le voyageur doit porter à dos, environ vingt-quatre fois, bagage et pirogue, pour éviter les cascades et rapides impétueux qui se rencontrent de temps en temps sur les grands fleuves. La Mission Saint-Pierre est le poste le plus reculé du vicariat. Les nouvelles de la famille n'arrivent là-bas que deux fois par an. Ce n'est qu'en janvier que ces chers exilés ont appris la nouvelle douloureuse de la mort de notre regretté P. Supérieur général, et à l'automne seulement, ils connaîtront le nom de celui que le bon Dieu vient de leur donner. En considérant le manque de sujets d'un côté, et la diminution de nos recettes de l'autre, nous nous sommes un moment demandés si nous ne devions pas nous replier et abandonner ce poste reculé, dont l'entretien nous est si onéreux. Avant d'en venir à cette pénible décision, nous avons dû prendre conseil de notre bien-aimé P. Général et de ses assistants.

L'administration n'a pas approuvé notre résolution, et je crois qu'elle a eu raison. Voilà plus de trente ans que les missionnaires ont pris pied dans ce pays. Ils l'ont arrosé de leurs sueurs et fécondé de leurs souffrances et de leurs mérites. Les nombreux Indiens de la tribu des Montagnais qui fréquentent ce poste, sont de nos meilleurs chrétiens. Un père doit-il abandonner ses enfants? L'église si belle, le presbytère et ses dépendances, le cimetière où dorment en silence de si nombreux chrétiens, doivent-ils être condamnés à devenir la proie des flammes ou tomber entre les mains des ministres protestants? Ce n'est pas possible. Le bon vieux P. Gasté

et son aimable compagnon, le cher F. Guillet, qui ont employé pendant plus de trente ans tout ce qu'ils avaient de force, de talent, de moyen et d'industrie, au développement de l'œuvre, en mourraient de peine et de chagrin. Oh non ! ne leur imposons pas ce sacrifice à la fin de leurs jours ; laissons-leur la gloire et la douce consolation de finir leur vie si pleine de mérites au milieu de leurs chers Montagnais. Ah ! que n'ai-je plutôt un jeune missionnaire au cœur fort et à l'âme généreuse qui aille recueillir ce précieux héritage, et, de là, porter le flambeau de la foi parmi les Esquimaux de Churchill. Si le bon vieux P. Gasté, qui, il y a cinq ans, était ici parmi les membres du Chapitre, voyait s'accomplir ce rêve de toute sa vie de missionnaire, il entonnerait avec joie son *Nunc dimittis !* Le cher F. Guillet, le doyen des Frères du vicariat, sert encore de bâton de vieillesse à son cher P. Gasté, mais hélas ! les nombreuses infirmités qui le font souffrir sans cesse, disent assez que le jour des grandes récompenses approche également pour lui. Le R. P. Ancel seul est valide parmi les membres de cette petite famille.

Au lac Pélican, le R. P. Bonald, épuisé et vieux avant le temps, continue toujours à consolider et affermir l'amour de notre sainte religion dans l'âme et le cœur de ses bons néophytes qu'il a ramenés à la foi. Les annales de la famille et celles de l'œuvre de la Propagation de la foi disent assez haut le zèle de ce vaillant apôtre des montagnes et les bénédictions dont Dieu a couronné ses efforts. Une mission qui, autrefois, ne comptait qu'une poignée de catholiques est aujourd'hui une de nos stations les plus belles et les plus nombreuses. L'église de Sainte-Gertrude est devenue trop petite et là aussi se fait sentir le besoin d'un temple plus vaste et mieux en rapport avec l'importance de la Mission. Le

cœur du missionnaire, toujours altéré et brûlé par la soif des âmes, le porte à étendre au loin les conquêtes du saint Évangile. Apôtre infatigable, il a créé des chrétientés jusqu'au fort Nelson, à 300 milles du lac Pélican. Le R. P. Xavier Simonin, son jeune et aimable compagnon, le soulage et le console. Ces chers Pères me demandent un Frère convers pour qu'ils puissent se décharger sur lui des soucis temporels, les aider dans leurs nombreux voyages, etc. Mais, hélas ! le nombre de ces chers auxiliaires est si petit dans notre vicariat, que je me vois dans l'impossibilité de répondre à leurs légitimes demandes.

Au Cumberland, Mission Saint-Joseph, nous trouvons le R. P. Charlebois seul et débordé de travail. Outre cette Mission, où il a bâti une église qui lui fait grandement honneur, ce cher Père étend son zèle aux Missions du Pas, de la Montagne du Pas, au lac d'Orignal, au lac des Cèdres, et enfin, au Grand-Rapide, près du lac Winnipeg. Partout, dans ces différentes réserves, il a formé un noyau de sauvages catholiques, qui va en augmentant. Les protestants l'ont en haute estime et les sauvages païens eux-mêmes sont heureux de sa visite. Je fais des vœux, chaque année, pour que la Congrégation me fournisse les moyens de lui donner un *socius* qui, en le tirant du pénible isolement auquel il est condamné depuis bientôt dix ans, lui permette de consacrer plus de temps à ses différentes chrétientés. Ce cher Père a, dans sa Mission et les postes qui en relèvent, environ 2 000 âmes pour sa part, dont 450 seulement sont catholiques. La Mission du Grand-Rapide est à 260 milles du Cumberland, et, par delà le lac Winnipeg, s'ouvre le fleuve Nelson jusqu'à York-Factory, environ 600 milles où les sauvages ne sont pas évangélisés. *Messis quidem multa operarii autem pauci.*

Résumé. — Par tout ce que nous venons de dire, il est facile de comprendre que le Vicariat de la Saskatchewan ne s'est pas trouvé en mesure de faire de grands progrès. Les progrès ont consisté à maintenir les positions acquises et à les améliorer autant que possible. Nous n'avons établi aucun poste nouveau à cause du manque de sujets et de ressources. Et cependant il y a plusieurs fondations qui s'imposent, par exemple une au lac Croche, à 20 milles au sud-est de Prince-Albert ; une autre à Stoney-Creck, à 70 milles au sud-est de Prince-Albert ; une troisième à Churchill, à l'embouchure du fleuve de ce nom, pour les Esquimaux, qui, comme nous l'avons dit plus haut, n'ont pas reçu encore la visite du prêtre porteur de la bonne nouvelle. Il y a encore le poste important du lac la Ronge, autour duquel vivent plusieurs centaines de sauvages encore païens et qui viendraient à nous, bien certainement, si nous pouvions leur donner un missionnaire. Outre ces fondations, plusieurs de nos missions actuelles, pour recevoir un plus entier développement, exigeraient l'érection de chapelles, à Tundert-child, au lac Pélican, au lac Vert; d'autres demandent des améliorations importantes; ainsi l'église de Saint-Louis, actuellement insuffisante pour répondre aux besoins de la population qui augmente de jour en jour.

Lorsque nous avons pris la charge de ce vicariat de la Saskatchewan, nous avons trouvé dix-sept ouvriers évangéliques ; ce chiffre s'élèverait aujourd'hui à dix-neuf, sans la mort du pauvre et regretté Père Jouan. Il n'est donc que de dix-huit, non compris le vicaire. Nous pouvons donc dire que nous avons augmenté d'un en l'espace de huit ans. En disant cela, nous ne voulons ni blâmer l'administration, ni nous montrer égoïste. Loin de nous de pareils sentiments ! Nous avons toujours compris que les intérêts généraux de la famille religieuse à laquelle nous

sommes fier d'appartenir passent avant les intérêts particuliers. Nous savons aussi que les besoins sont grands partout et que les jeunes recrues ne suffisent pas pour donner à nos supérieurs majeurs le moyen de répondre à toutes les demandes. Mais le cœur humain est ainsi fait que la vue de besoins urgents d'un côté, d'espérances souvent déçues de l'autre, l'expose à ne songer qu'à sa propre situation, sans tenir compte de celle des autres.

Toute âme apostolique nous comprendra, car il est impossible d'assister au spectacle d'âmes qui se perdent, sans chercher à les secourir. En outre, la pensée que des missionnaires, trop longtemps laissés à eux-mêmes, sont exposés à se laisser abattre, voire même à perdre leur vocation, peut bien préoccuper celui à qui l'obéissance a confié la direction de leurs âmes vers la perfection évangélique. Nous ne disons pas cela pour nous plaindre, mais uniquement dans le but de soulager notre conscience et de satisfaire à nos obligations vis-à-vis de Dieu et de l'Église.

En agissant ainsi nous ne sommes que l'écho de nos Frères isolés qui nous demandent instamment, dans leurs lettres, un compagnon pour partager leurs peines, leurs travaux et leurs fatigues.

En terminant ce rapport soumis aux vénérables membres de ce Chapitre, qu'il me soit permis de rendre hommage au zèle, au dévouement, à l'abnégation de nos chers missionnaires du vicariat.

Tous aiment leur famille religieuse, tous s'efforcent de se montrer les dignes enfants de Mgr de Mazenod, notre vénéré Fondateur. Ils ont à cœur de continuer les traditions si heureusement établies par les premiers apôtres du nord-ouest, les Taché, les Faraud, les Grandin, les Lacombe, les Fourmond, les André, les Légeard, etc.

Ils aiment leur règle dont ils sont les fidèles et scrupuleux observateurs, et cela, malgré les difficultés sans nombre au milieu desquelles ils vivent. Ils savent que : *Qui regulæ vivit Deo vivit.* C'est là le motif puissant qui les porte à y être toujours fidèles. Dieu, nous en avons l'espérance, voudra bien se charger de les récompenser comme ils le méritent, en bénissant leur parole, en touchant les cœurs de ceux pour qui ils se dévouent, et en leur accordant à eux-mêmes, au sortir de cette vie, les joies de l'éternité.

Ce que je viens de dire à la louange de nos Pères convient également à ces humbles et dévoués auxiliaires, enfants, eux aussi, de la Congrégation, nos chers Frères convers, toujours prêts à tous les sacrifices.

Ces bons Frères, au nombre de dix seulement, dont quatre à vœux perpétuels, se multiplient pour faire face à tous les besoins. Si nous désirons voir augmenter le nombre de nos missionnaires, tant pour soutenir les œuvres existantes que pour en établir de nouvelles, nous n'avons pas moins à cœur d'enrichir le vicariat de quelques-uns de ces bons Frères dont la présence épargnerait à l'apôtre le soin des choses temporelles et lui assurerait toute liberté de répondre aux besoins des âmes vers lesquelles il est envoyé.

Nous faisons des vœux pour que l'administration générale faisant droit à notre requête, nous renvoie dans notre lointaine et toujours chère Mission, accompagné de quelques-uns de ces modestes ouvriers, sans lesquels, hélas ! les travaux de nos missionnaires sont souvent stériles. *Amen.*

Rapport du vicariat d'Athabaska-Mackenzie.

A bord du steamer *Vancouver*, 4 mai 1898.

Révérendissime et bien-aimé Père,

Je vous prie de me pardonner si le compte rendu que je vous présente est si incomplet. La situation particulière où je me suis trouvé devra, ce me semble, me servir d'excuse. J'étais à la mission de la Providence, dans le Mackenzie; je venais d'achever un voyage assez pénible autour du grand lac des Esclaves, quand la nouvelle de la mort du T. R. P. Soullier m'arriva, en même temps qu'une dépêche du R. P. Antoine, vicaire général de la Congrégation, accompagnée d'autres lettres qui m'appelaient au Chapitre, dont la date était ainsi avancée d'un an. C'est le 3 février de la présente année que j'ai reçu toutes ces nouvelles. Il n'y avait pas de temps à perdre si je voulais me rendre à l'appel qui m'était fait. J'avais une certaine appréhension de ce voyage à la raquette qui devait durer deux mois entiers. Mais, pour être vicaire apostolique, on n'en est pas moins Oblat, et, puisque le R. P. Vicaire général me faisait de pressantes instances auxquelles il n'était pas absolument impossible de me rendre, j'ai voulu donner un gage de ma bonne volonté et de mon dévouement à la Congrégation et je suis parti. C'est justice aussi de dire que nos Pères de la Providence, du grand lac des Esclaves et d'Athabaska ont fait tout leur possible pour me faciliter le voyage, en me fournissant de bons Frères et de bons chiens, sans lesquels je n'aurais pu me tirer d'affaire. Je partis donc le 5 février de la Providence et j'arrivai le 26 mars à Saint-Albert. Cela me faisait près de 900 milles, dont j'ai parcouru la bonne moitié à la raquette et le reste en traîne à chiens, campant presque

tout le long du chemin dans la neige, à la belle étoile. Évidemment, ce n'était pas un temps propice à la composition de mon rapport. C'est seulement à bord du bateau que je trouve un peu de calme et j'en profite pour rédiger les notes que j'ai l'honneur de vous présenter.

Nous espérions que notre vicariat d'Athabaska-Mackenzie serait représenté au Chapitre par un délégué. Déjà l'élection était faite; déjà l'élu, le R. P. Ducot, avait reçu avis du choix dont ses confrères l'avaient honoré; déjà nous avions tiré nos plans afin de passer ensemble en Europe et de nous trouver au rendez-vous capitulaire de 1899. Mais, hélas! la mort prématurée du T. R. P. Soullier ne nous a pas permis de réaliser nos projets, et il a été absolument impossible au R. P. Ducot de venir m'accompagner au Chapitre. Il lui aurait fallu quatre mois de marche, et, le printemps venant, lui aurait enlevé la route de sous les pieds en amenant le dégel et fondant neige et glace sur lesquelles on voyage.

Je regrette beaucoup d'être privé de l'appui de notre délégué vicarial. Il m'aurait puissamment aidé à plaider la cause de nos chères Missions de Mackenzie, et, bien que je puisse me féliciter de la bienveillance de l'administration générale envers moi personnellement et envers notre vicariat, la présence du R. P. Ducot au Chapitre n'aurait pu que fortifier ces bonnes dispositions, outre que son expérience lui aurait permis de donner d'utiles conseils. Il sera bien peiné lui-même de ne pouvoir prendre sa place dans ces assises solennelles de la Congrégation, qu'il a toujours aimée comme sa mère. Je lui ai écrit de venir l'été prochain en France, comme nous en étions convenus ; mais cela ne sera qu'une faible compensation de l'honneur et du bonheur qu'il aurait goûtés en assistant au Chapitre.

Après ce long préambule, j'arrive à mon rapport.

1° *Historique.* — Le fait capital, qui fera date dans l'histoire du vicariat d'Athabaska-Mackenzie, c'est la première visite canonique dont nous avons été gratifiés en l'an 1895. La Congrégation nous a donné alors la preuve la plus sensible de sa sollicitude maternelle pour le bien de ses enfants et nous avons tous été grandement consolés de voir cesser l'isolement auquel nous avions été jusqu'alors condamnés. Sans doute, les qualités personnelles du visiteur n'ont pas peu contribué à nous rendre doublement agréable la mission qu'il venait remplir près de nous. Le R. P. Antoine voudra bien, j'espère, me pardonner de lui rendre publiquement ce témoignage, que nul mieux que lui n'aurait pu faire cette visite. A la bonté du cœur, à une expérience consommée, il joignait cette trempe du tempérament qui lui permit, à un âge déjà vénérable, d'affronter les immenses distances et les pénibles voyages dont tout autre aurait pu s'effrayer. Il a courageusement bravé les intempéries de l'air sans se plaindre jamais ni de la chaleur, ni du froid, ni du vent, ni de la pluie, ni de la neige ; le régime culinaire, tout défectueux qu'il fût, ne lui a inspiré aucun dégoût, ou du moins, ce qui est peut-être plus vrai, il n'en a jamais laissé voir la moindre trace. Bref, ses paroles et sa conduite ont été pour nous une source d'édification. Aussi sa visite a-t-elle produit partout un bien considérable, dont nous sommes et serons toujours reconnaissants.

Dans l'ordre administratif, il a sanctionné la division en districts conformes à l'état du pays et y a établi de la sorte des maisons régulières, dont le fonctionnement deviendra plus facile avec le temps. C'est une base solide sur laquelle s'appuieront les progrès de l'avenir.

2° *Personnel.* — Notre vicariat se compose de 2 Évê-

ques et de 30 Pères, avec un nombre égal de Frères convers. Si nous étions tous forts et vigoureux, nous suffirions peut-être à la besogne ; mais, hélas ! l'âge, les infirmités, les maladies, nous forcent à déduire beaucoup de ce nombre. Mgr Clut, par exemple, dont la présence est sans doute d'une grande force morale, mais qui ne peut plus exercer un ministère actif ; le R. P. Séguin, qui, étant tombé au fond de sa cave, s'est démanché l'épaule, que personne n'a pu remettre en place ; le R. P. Laity, qui est complètement désemparé par l'asthme et les rhumatismes ; le R. P. de Chambeuil, dont les forces sont épuisées par de nombreuses privations et de fortes maladies ; je pourrais en ajouter plusieurs autres, dont le tempérament, robuste autrefois, est maintenant miné par la pauvreté du régime et la dureté du climat. Nous avons aussi parmi nos chers Frères convers une douzaine d'éclopés, à qui de nombreux services devraient donner droit, sinon à une retraite complète, au moins à un traitement moins rigoureux que celui auquel nous sommes astreints dans notre triste pays.

Les travaux de tout genre s'imposent aux Pères comme aux Frères. Instruire nos sauvages et pour cela étudier les langues, faire des livres qu'il nous faut imprimer et relier, confesser, visiter les malades à des distances parfois considérables, soit en hiver, soit en été, faire l'école là où la chose est possible, voilà comme partout ailleurs la besogne des missionnaires du Nord ; mais ils sont obligés aussi de se livrer à une foule d'autres travaux pour se procurer leur maigre subsistance ou pour se mettre à l'abri du froid. En conséquence, ils aident les Frères à la pêche, aux bâtisses, au bûchage, etc., et au jardinage, là où le sol peut se cultiver avec quelque chance de succès. C'est-à-dire que les soucis de l'existence matérielle, la lutte pour la vie prennent une très grande

part dans nos occupations, et qu'on veuille bien remarquer qu'il ne s'agit pas seulement de se procurer quelque bien-être ou de vivre plus ou moins confortablement, cela ne vaudrait pas la peine d'en parler; mais il s'agit réellement de ne pas mourir de faim et de froid. Personne n'est donc dispensé du travail s'il veut vivre dans nos Missions. Nous ne pouvons pas y manger notre pain à la sueur de notre front, mais il faut suer pourtant pour nous procurer soit une patate, soit un poisson, soit un morceau de viande sèche. Cependant, dans les Missions où nous avons des établissements de religieuses avec écoles et orphelinats, les difficultés de l'approvisionnement sont beaucoup plus grandes que là où un Père réside seul avec un Frère. C'est pourquoi nous avons besoin d'y entretenir un personnel plus nombreux, surtout un fort contingent de Frères convers sans lesquels ces œuvres seraient impossibles. Il faut ajouter encore les nombreux voyages que nous sommes obligés de faire durant l'été pour les transports des objets nécessaires aux Missions d'Athabaska et de Mackenzie. C'est principalement la Mission de la Nativité du lac Athabaska qui contribue à effectuer ces transports. Je suis obligé d'en tirer la plus grande partie des Frères durant l'été, ce qui entrave ou arrête même la marche de la Mission et fait retomber sur les épaules du cher P. Le Doussal un fardeau écrasant.

A ce propos, il faut que je rappelle ici les projets dont j'avais parlé dans mon rapport au dernier Chapitre. Alors nos Missions dépendaient uniquement de la Compagnie de la baie d'Hudson pour les transports des objets nécessaires à leur entretien. C'était un monopole avec les inconvénients ordinaires, c'est-à-dire un tarif exorbitant qui absorbait toutes nos ressources et nous réduisait à l'impuissance. Or, il n'y avait qu'un moyen de

sortir de ce triste état. C'était d'entreprendre nous-mêmes de transporter nos approvisionnements annuels. De là le projet de nous procurer deux petits bateaux à vapeur. Il y avait bien quelque témérité dans de semblables projets, mais je crus devoir essayer de les réaliser, sans toutefois grever le budget de nos Missions, car en cas d'insuccès, c'eût été courir à la ruine. Je profitai de mon voyage en France pour intéresser à nos œuvres la charité des fidèles, et les aumônes que je pus recueillir furent consacrées à l'achat de machines à vapeur et des autres matériaux. Les débuts ne répondirent pas à nos espérances. Il nous fallut subir l'humiliation et voir nos ennemis et nos envieux triompher de notre insuccès. Cependant le bon Dieu ne nous abandonna pas, il soutint notre courage et nous suscita de généreuses sympathies. Nos efforts furent enfin couronnés d'une réussite complète et quand le R. P. Antoine vint faire la visite du vicariat, j'eus la consolation de le recevoir à bord de nos bateaux, de le conduire jusqu'au cercle polaire et de l'en ramener sain et sauf. Depuis, ces petits steamboats ont continué leurs courses chaque été et le résultat pratique a été une économie qui m'a permis de fonder et de maintenir de nouvelles œuvres de la plus haute importance. Mon intention était d'abord, à l'aide de ces économies, d'améliorer le régime si peu substantiel de nos missionnaires du Nord et de les tirer de l'état de gêne dans lequel ils vivent depuis trop longtemps. Je n'ai pu réaliser qu'imparfaitement ce désir si légitime, parce qu'il a fallu porter secours aux endroits plus menacés par l'invasion protestante. Nous avons donc établi un couvent de religieuses au petit lac des Esclaves. Les bonnes Sœurs de la Providence de Montréal répondirent généreusement à notre appel, en envoyant d'abord une première phalange à laquelle de nouvelles recrues sont

venues prêter main-forte, et maintenant elles abritent dans leur maison de Saint-Bernard plus de 100 enfants des deux sexes dont l'instruction chrétienne est ainsi assurée. La Mission de Saint-Martin, au lac Wabaskard a de plus été fondée, ainsi qu'une nouvelle Mission créée au fort Wrigley. Enfin un second couvent de Sœurs de la Providence à Saint-Augustin, sur la rivière de la Paix, va s'ouvrir cet été. Si nous avions été obligés de subir comme autrefois les tarifs onéreux imposés par la Compagnie, le plus clair de nos ressources s'y serait englouti et la plupart des progrès accomplis serait encore à l'état de désirs stériles. Je dois reconnaître cependant que nous n'aurions pas réussi à grand'chose malgré les économies réelles que nos steamboats nous ont permis de faire, si les Pères et Frères du petit lac des Esclaves et de la rivière la Paix, Mgr Clut en tête, n'avaient rivalisé d'ardeur et de dévouement pour mener ces entreprises à bonne fin. Mais c'est la Mission de la Nativité qui plus que toute autre a contribué à ces progrès, aux dépens de sa propre amélioration, car, comme je le disais plus haut, c'est d'elle que j'ai tiré les Frères qui travaillent durant l'été sur nos bateaux et font nos transports. Il est beau sans doute de se dévouer ainsi pour le salut commun, mais encore un tel dévouement a-t-il des bornes nécessaires et je prie instamment qu'on veuille bien me donner quelques bons Frères dont le concours est indispensable pour maintenir la Mission de la Nativité sur un pied de prospérité auquel elle a droit.

Au milieu de nos voyages, de nos travaux, de nos préoccupations matérielles, du souci du lendemain, de ces combats pour l'existence auxquels nous sommes condamnés et que nous acceptons de bon cœur tant que nos forces nous le permettent, il est à craindre que la vie intérieure ne subisse quelque atteinte. J'avoue hum-

blement pour ma part que l'esprit de piété et de recueillement laisse beaucoup à désirer chez moi et l'on a raison de m'appliquer le texte de *l'Imitation : Raro sanctificantur qui multum peregrinantur;* mais je m'empresse d'ajouter que si je suis loin de donner le bon exemple de ce côté-là, cela ne tire heureusement à aucune conséquence pour la grande majorité de nos Pères et de nos Frères. Partout où j'ai passé dans nos Missions, et j'ai passé presque partout, j'ai trouvé la Règle en vigueur. Dans les communautés un peu nombreuses, les retraites annuelles et mensuelles se font régulièrement. Je suis cependant obligé de dire, tout en le déplorant, que plusieurs de nos Pères qui demeurent seuls avec un Frère et quelquefois même sans Frère, n'ont pas toujours toute la facilité désirable pour bien faire en leur particulier les exercices d'une bonne retraite. Combien de fois ai-je souhaité de pouvoir les réunir tous ensemble ou du moins en groupes assez nombreux, afin de leur donner la consolation et les moyens de se retremper au contact les uns des autres dans l'amour de leur sainte vocation et la fidélité à leurs devoirs religieux. Jusqu'à ce jour, ces assemblées n'ont été que de rares exceptions et l'isolement continue à être la règle. Mais le bon Dieu qui nous a appelés dans ce pays et qui voit que pour son service et le salut des âmes nous sommes privés de secours si puissants de sanctification ne nous l'imputera pas à faute. Il sait, dans son infinie sagesse, trouver des grâces proportionnées à nos besoins et sa bonté nous les dispense, et c'est pourquoi, malgré les désavantages de leur position, nos Pères et nos Frères sont généralement ce qu'ils doivent être, de vrais Oblats de Marie Immaculée. Comment sans cela pourraient-ils mener la vie de privations, de sacrifices, de pauvreté, de souffrances, de dénûment extrême, de durs travaux qui est la leur, et

que, je ne crains pas de le dire hautement, on ne retrouvera nulle part ailleurs sur la terre, à un degré semblable ?

En un mot, il n'y a que ceux qui en ont été les témoins qui peuvent s'en faire une juste idée, et l'on a pu dire sans exagérer que les actes de vertus humbles, ignorées, pratiquées journellement par les missionnaires du nord de l'Amérique ne sont qu'un long martyre et attirent sur toute la Congrégation des bénédictions abondantes.

Division du vicariat. — Le vicariat d'Athabaska-Mackenzie est divisé en quatre districts, dont voici la composition :

A. *District du petit lac des Esclaves.* — 1° Maison de Saint-Bernard. personnel : Mgr Clut, R. P. Desmarais, R. P. Laferrière, FF. Jean-Marie Le Creff, Laurent, Donner, Kerhervé, auxquels est venu se joindre le F. Lavoie. Là se trouve le couvent des Sœurs de la Providence au nombre de neuf avec plus de 100 enfants qu'elles élèvent.

2° Résidence de Saint-Antoine : R. P. Falher, qui est chargé aussi du lac Esturgeon et des stations dispersées à l'entour du petit lac des Esclaves.

3° Résidence de Saint-Augustin, rivière la Paix : R. P. Le Serrec, FF. Gustave Tillet, Behan et Mathys; cinq sœurs de la Providence sont en chemin pour cette mission.

4° Résidence de Saint-Charles, fort Dunnegon : R. P. Le Treste, F. Milsens. La Grand'Prairie, la rivière Tripay, le fort Saint-John et le fort des Montagnes en dépendent.

5° Résidence de Saint-Martin au lac Wabaskard : R. P. Dupé, R. P. Giroux junior, avec une demi-douzaine de lacs à visiter sur un rayon de 60 milles environ.

B. *District d'Athabaska.* — 1° Maison de la Nativité :

Mgr Grouard, R. P. Le Doussal, RR. PP. Laity, de Chambreuil et de Cham, FF. Schers, Hémon, Charbonneau, Le Roux, Beckshafer et Eiseman.

2° Résidence de Notre-Dame des Sept-Douleurs, fond du lac : R. P. Breynat, F. scolastique Courteille.

3° Résidence de Saint-Henri, fort Vermillon. R. P. Joussard, R. P. Dupin, FF. Reynier et Debs. Sans parler de visites chez les Castors à la rivière au Foin et chez les Cris, les Pères tiennent une école où ils élèvent une vingtaine d'enfants. Le F. Reynier passe depuis longtemps la soixantaine, le P. Joussard se tue littéralement à l'ouvrage.

4° Résidence de Saint-Isidore, fort Smith : R. P. Brémont, F. Hoyer.

5°. Résidence de Saint-Joseph. Fort Résolution. FF. Larue et Ancel. Ce dernier vient d'achever la construction d'une église qui est un véritable monument pour le pays.

C. *District du haut Mackenzie.* — 1° Maison de la Providence : R. P. Le Corre, R. P. Gourdon, FF. Carour, Lorfeuvre, O'Connell, Michel, Rio, Barbier, Le Noel; couvent des Sœurs Grises de Montréal au nombre de huit, avec sept sœurs auxiliaires. L'ancienne maison étant insuffisante et peu solide, il s'en construit une autre longue, large, élevée, spacieuse où, j'espère, les sœurs ne tarderont pas à se loger avec leurs enfants.

2° Résidence de Saint-Michel, fort Raë : R. P. Roure, F. Josso.

3° Résidence du Sacré-Cœur, fort Simpson : R. P. Brochu.

4° Résidence de Saint-Raphaël, fort de Liard : R. P. Ladet, R. P. Le Guen, F. Marc Le Borgne, avec la station de Saint-Paul au fort Nelson.

5° Résidence du Saint-Cœur de Marie, fort Wrigley :

création toute récente : R. P. Gouy et R. P. Vacher.

D. *District du bas Mackenzie.* — 1° Maison de Notre-Dame de Bonne-Espérance : R. P. Séguin, R. P. Houssaye, F. Kearney.

2° Résidence de Sainte-Thérèse, fort Norman : R. P. Ducot, FF. Jean-Marie Beaudet, Gromfat.

3° Résidence du Saint-Nom de Marie, petite rivière Rouge : R. P. Giroux senior, R. P. Lefebvre, F. Louis Beaudet. Cette mission a été transférée du fort de Peel River à sa place actuelle, où les Loucheux catholiques font un séjour assez long et où par conséquent il est plus facile de les instruire et de les préparer à la réception des sacrements. Le P. Lefebvre continue ses visites chez les Esquimaux et chez les baleiniers de l'île Herschel, tous gens un peu trop revêches et qui ne donnent pas toutes les consolations qu'on pouvait espérer. Partout ailleurs, nos Pères exercent un ministère fructueux chez les sauvages de différents noms qui habitent le vicariat. Cette population n'est pas nombreuse, mais elle est disséminée sur une telle distance, que nous sommes obligés de multiplier nos résidences pour l'atteindre et lui faire du bien. Une autre cause qui nous excite est la présence des ministres protestants qui auraient bientôt démoralisé nos sauvages si nous nous contentions de les visiter en passant, tandis que nos ennemis séjournent au milieu d'eux.

Enfin je dois mentionner à part le R. P. Husson qui est chargé des affaires de nos Missions et qui a établi son domicile à Edmonton, où Mgr Grandin lui donne une bienveillante hospitalité et d'où il peut plus facilement s'acquitter de sa charge et se rendre à Athabaska-Landing et même à Winipeg, s'il en est besoin.

Voilà quel était l'état du vicariat d'Athabaska-Mackenzie jusqu'à ces derniers jours. Nous continuions

l'œuvre entreprise d'abord par Mgr Taché, poursuivie avec zèle et succès par Mgr Grandin, Mgr Faraud, Mgr Clut et nos premiers missionnaires auprès des peuplades indigènes et d'une poignée de métis, les seuls habitants de ce pays à l'exception de quelques Anglais ou Écossais employés de la Compagnie de la baie d'Hudson pour le commerce des fourrures. Mais une immense révolution vient de changer tout d'un coup la face des choses. De riches mines d'or ont été découvertes dans le haut Yukon, partie la plus inabordable et la plus délaissée du vicariat, puisque nous n'y avons aucune station. La Compagnie de la baie d'Hudson, après avoir essayé d'y établir des postes de traite, avait été obligée de les abandonner à cause des difficultés incroyables d'accès et parce que ses gens y mouraient de faim. Quand la Russie eût cédé aux États-Unis le territoire de l'Alaska, les aventureux Yankees ne tardèrent pas à y découvrir le précieux métal et, poussant plus loin leurs recherches, ils ont enfin dépassé leurs frontières et, l'année dernière, le monde étonné retentit du nom de *Klondyke* où quelques mineurs avaient fait en peu de temps des fortunes colossales. De là, un ébranlement fiévreux qui agite les villes et les campagnes de l'Amérique et même de l'Europe. Des foules immenses se précipitent à l'aveugle vers ce nouvel Eldorado et l'on évalue à une centaine de mille la population qui va cet été s'abattre sur ces terrains déserts. Des voies de communications s'établissent afin de pouvoir approvisionner tout ce monde, car si le sol renferme de l'or, il ne produit rien autre chose. C'est dans notre pauvre vicariat jusqu'à présent silencieux et morne comme nos solitudes, inconnu et fermé à la civilisation par des barrières de neige et de glace, que tant de gens viennent planter leurs tentes. La nouvelle de cette invasion presque instantanée m'a

causé une douloureuse surprise et de graves préoccupations. Car les âmes de ces blancs sont aussi précieuses que celles des sauvages que nous sommes venus évangéliser. Nous leur devons par conséquent les moyens de salut et il est d'autant plus urgent de les leur donner qu'infailliblement un grand nombre vont tomber victimes de la misère, des maladies, du froid et de la faim. Ces malheureux ne se doutent guère du sort qui les attend, mais nous ne pouvons fermer les yeux à la triste réalité et les laisser ainsi mourir dans le désespoir sans essayer de les sauver. Les Pères Jésuites de l'Alaska m'ont autrefois demandé l'autorisation d'exercer le saint ministère si, dans leurs courses, ils entraient dans notre vicariat, et je la leur avais accordée volontiers. Un des leurs a passé l'hiver à Dawson-City et y a même construit chapelle, maison et hôpital. Il aura sans doute donné aux mineurs de son voisinage les secours religieux dont ils avaient besoin. Mais cela ne peut me tranquilliser ni diminuer la responsabilité qui tombe sur moi et me prend tout à fait au dépourvu. Mgr Langevin, archevêque de Saint-Boniface, mon métropolitain, malgré les nombreux soucis qui l'accablent, a bien voulu, dans l'impuissance où j'étais d'agir, prendre l'affaire entre ses mains et il s'est assuré le concours de nos Pères du Canada qui lui ont donné le R. P. Gendreau et le F. Dumas pour la mission du haut Yukon. Monseigneur a de plus cédé un de ses prêtres pour cette œuvre. Il me pardonnera de dire que j'ai hésité avant d'admettre dans mon vicariat ce prêtre tant recommandable qu'il soit d'ailleurs, parce qu'il est séculier et que nous sommes tous Oblats. Mais enfin, comme il était prêt, qu'il y avait certaines susceptibilités respectables à ménager et que l'affaire ne permettait pas de plus longues délibérations, j'ai consenti à recevoir ses services. Cependant le P. Gendreau re-

grettait de ne pas avoir d'Oblat avec lui, et me rendant à son désir, voulant enfin établir la Mission sur une base aussi solide que possible, j'ai pris le parti d'enlever le R. P. Desmarais au petit lac des Esclaves et de l'envoyer au Yukon. Ce cher Père a accepté son obédience avec une promptitude exemplaire, et quoiqu'il lui en ait coûté beaucoup de quitter Saint-Bernard (ainsi d'ailleurs qu'à moi de l'en tirer), il s'est de bon cœur mis en voyage.

Ces chers missionnaires arriveront vers le milieu de juillet sur le nouveau théâtre où ils auront à exercer leur zèle. D'un autre côté, le R. P. Giroux doit se rendre dans le Yukon par la rivière du Porc-Épic, avec le F. Louis Beaudet. Ce qui porte à quatre prêtres et deux Frères convers les ouvriers envoyés dans ce nouveau champ du père de famille.

Je ne sais s'il est à propos de parler d'une certaine compétition que l'on dit exister de la part des Jésuites à propos de la juridiction dans le district de Yukon. Étant au Mackenzie, je ne pouvais suivre cette affaire. Mais heureusement, Mgr l'archevêque de Saint-Boniface, avec plus d'autorité et une bonne volonté parfaite secondée par l'administration générale et notre procureur à Rome, a revendiqué les droits du vicaire apostolique du Mackenzie, lesquels ont été maintenus par la Sacrée Congrégation de la Propagande. Je suis heureux de répéter à ce propos le vieux proverbe : *Roma locuta est, causa finita est.* Mais je dois remercier publiquement tous ceux qui ont pris cette cause entre leurs mains et ont amené cette décision favorable. Et puisque la Congrégation a bien voulu s'intéresser si efficacement à cette question, il m'est permis d'espérer qu'après avoir sauvegardé mon autorité comme vicaire apostolique dans ce pays du Klondyke, elle m'aidera non moins effica-

cement à l'exercer en effet et à en remplir toutes les obligations.

Quelques mots sur l'état financier de nos missions et je finis ce rapport déjà trop long. Nous n'avons de ressources que dans l'allocation de la Propagation de la foi et celle de la Sainte-Enfance. Elles seraient insuffisantes si Mgr Faraud, mon regretté prédécesseur, n'avait réussi à mettre de côté certaines sommes dont l'intérêt nous est d'un grand secours. Je regarderais comme un malheur et une menace de ruine la nécessité où je pourrais me trouver de toucher à ce dépôt que je veux transmettre intégralement à mon successeur, même au prix de la gêne et de privations dont nous nous sommes fait du reste une longue habitude dans le Mackenzie. Jusqu'à présent, nous n'avons pas un sou de dette et j'espère que nous n'en ferons jamais avec la grâce de Dieu, car nous ne pourrions en promettre le payement. La caisse vicariale a conservé intact tout ce qui y a été versé dès son établissement. J'ai obtenu de l'administration générale qu'elle voulût bien m'en octroyer les intérêts annuels, ce qu'elle m'a accordé avec bonne grâce, j'espère que le T. R. P. Général et son administration me continueront la même faveur, ce dont tout le vicariat et moi particulièrement nous lui serons très reconnaissants.

Pour être complet et faire mieux sentir le besoin très pressant que nous avons de secours en hommes et en argent, je ne puis oublier ce détail important. Le gouvernement Canadien se préoccupe d'ouvrir une voie ferrée qui partant d'Edmonton, terminus actuel du chemin de fer du Nord-Ouest, se dirigera vers le petit lac des Esclaves, la rivière la Paix et la rivière des Liards pour atteindre le Yukon. Le Sénat d'Ottawa m'a sommé en quelque sorte de paraître devant la commission

établie pour étudier ce projet et de donner tous les renseignements que mon séjour dans ces pays m'a mis en état de recueillir. Or ce chemin de fer va ouvrir incessamment à la colonisation toute cette partie sud de mon vicariat, laquelle y est parfaitement adaptée. Déjà les ministres protestants très avisés se multiplient dans ces parages et se préparent à profiter de la situation à leur avantage. Devons-nous être moins clairvoyants ou moins prompts à l'action et ne voit-on pas la nécessité où nous sommes de fortifier nos postes de la rivière la Paix qui depuis trop longtemps végètent péniblement. Par exemple, le R. P. Le Treste se trouve tout seul pour visiter la rivière Tripay, la Grande-Prairie, le fort Saint-Jean et le fort de la Montagne où il ne peut suffire à la besogne, car la distance qui le sépare de ces postes est immense, sans compter les difficultés énormes des voyages soit en été, soit en hiver. Sa position est vraiment décourageante. Un jeune Père nous avait été envoyé pour lui prêter main-forte. Malheureusement il a dû s'arrêter à Saint-Albert d'où des réclamations trop respectables pour me permettre de les critiquer l'ont fait revenir à Saint-Boniface. J'avais annoncé avec joie aucher P. Le Treste la venue si opportune de ce nouveau missionnaire et je me suis vu, hélas ! obligé de changer mes actions de grâces en gémissements et en plaintes. J'espère que l'on voudra bien nous consoler de cette cruelle déception et nous remplacer au plus tôt ce jeune Père qu'on ne nous a montré que pour nous l'enlever impitoyablement.

† E. Grouard, o. m. i.,
Évêque d'Ibora,
Vicaire apostolique d'Athabaska-Mackenzie.

Rapport du vicariat de Saint-Albert.

Mon très révérend Père et mes révérends Pères,

Au moment de commencer ce rapport, je dois me mettre en garde contre un écueil. Je dois, en quelque sorte, me faire violence pour ne pas vous exposer la situation du vicariat sous des couleurs trop sombres. En voyant toutes les difficultés qui nous assiègent de toutes parts, je vous avoue que je me sens effrayé, et, sans doute, quelque chose de cette impression ne peut manquer de se trahir au dehors.

Si, d'un côté, je dois me mettre en garde contre les effets d'une crainte excessive, d'un autre côté, la Congrégation et ceux qui en ont la haute direction ont droit à savoir la vérité aussi exactement que possible. Il leur est utile et même nécessaire de savoir au juste quelle est la situation réelle de ce vicariat sous tous les rapports, sous le rapport du personnel et sous le rapport des œuvres, sous le rapport des ressources et sous le rapport des besoins.

Je tâcherai donc, en me mettant en garde contre l'excès que je viens de signaler et en restant strictement dans les limites de la vérité, de montrer la situation telle qu'elle est. Cette situation apparaîtra suffisamment pénible, j'en suis sûr, pour toucher nos supérieurs et les porter à prendre des mesures propres à l'améliorer.

Depuis le dernier Chapitre général, en 1893, parmi les faits saillants qui méritent une mention spéciale, je dois signaler, en premier lieu, la visite canonique que nous fit notre T. R. P. Supérieur général dans l'année qui suivit son élection. Cette faveur signalée de la visite d'un Supérieur général, qui, pour la première fois, était accordée aux Missions lointaines de l'Amérique du

Nord, avait eu les résultats les plus consolants. Elle avait resserré les liens d'attachement filial envers notre bien-aimée Congrégation. Elle avait ranimé les sentiments de charité fraternelle parmi les membres de la famille. Elle avait surtout conquis les plus vives sympathies et le plus sincère dévouement en faveur du Père qui nous était apparu si dévoué lui-même et si aimant pour tous ses enfants.

Aussi, quelle douloureuse impression ce fut pour tous les membres de la famille, dans ce lointain vicariat, quand arriva tout à coup la nouvelle inattendue de la mort de notre très regretté P. Général. La grande distance qui nous sépare du centre de la famille n'avait pas permis que nous pussions suivre les progrès de la terrible maladie. Ce coup n'en fut que plus sensible et notre seule consolation doit être que nous avons un protecteur de plus au ciel.

Un autre événement à signaler est la nomination d'un coadjuteur à Mgr Grandin. Mgr l'évêque de Saint-Albert, à qui de nombreuses et cruelles infirmités et un état de santé bien précaire rendaient l'exercice de ses doubles fonctions d'évêque du diocèse et de vicaire de Missions, bien lourdes à porter, avait demandé, à plusieurs reprises, d'être relevé de ces fonctions, ou du moins de pouvoir s'en décharger en partie sur un coadjuteur.

Après une longue attente, le désir de Monseigneur fut enfin exaucé, et, le 29 mars 1897, un coadjuteur lui était donné dans la personne du R. P. Legal, qui avait travaillé dans le diocèse pendant un espace de seize années.

Le coadjuteur était élu évêque de Pogla, et il fallut déterminer l'époque de la consécration. Ces fêtes de la consécration furent fixées à Saint-Albert pour le 17 juin,

et Mgr Grandin se réserva la consolation de donner la consécration épiscopale à celui qui lui était donné pour être un autre lui-même. Ces fêtes furent tout intimes, des fêtes de famille; elles furent cependant rehaussées par la présence d'illustres visiteurs. Sa Grandeur Mgr l'archevêque de Saint-Boniface présida, mais laissa à son vénérable suffragant le bonheur de consacrer son coadjuteur. Mgr Durieu, évêque de New-Westminster, qui, lui aussi, avait réclamé et obtenu un coadjuteur, s'était imposé un long déplacement et un pénible voyage pour venir assister l'Évêque consécrateur. Mgr Clut, auxiliaire d'Athabaska-Mackenzie, avait même entrepris un voyage plus pénible encore pour arriver de sa lointaine Mission du petit lac des Esclaves. Rien de plus majestueux et de plus touchant à la fois que cet imposant entourage, formé à leur jeune et brillant métropolitain, par ce vaillant Évêque de Saint-Albert, le doyen de l'épiscopat canadien, et ces deux vénérables Évêques blanchis, eux aussi, dans les labeurs de l'apostolat. Parmi les autres hôtes distingués que Saint-Albert posséda dans ces jours de fête, il faut mentionner le R. P. Lefebvre, provincial des Oblats dans la province du Canada; M. Forget, le bienveillant commissaire du département indien; le plus grand nombre des Pères du diocèse, ainsi que plusieurs autres Révérends Pères et Prêtres séculiers.

La Congrégation, qui avait refusé d'abord à Monseigneur de déposer la charge de vicaire de Missions, finit aussi par consentir à ce désir, et, à la date du 22 septembre 1897, cette charge était également imposée au coadjuteur, le nouvel évêque de Pogla. Ce lourd fardeau lui est heureusement allégé par la présence et les conseils de celui qui a été pendant plus de trente années le révérendissime et universellement aimé vicaire du vica-

riat de Saint-Albert. Puisse ce secours lui rester bien longtemps encore !

Est-ce l'effet du soulagement produit sur notre bien-aimé Évêque en se voyant déchargé de cette grande responsabilité ? La santé de Sa Grandeur a été généralement bien meilleure depuis, et lui a permis même d'entreprendre le voyage de Saint-Boniface, qui eût été regardé comme absolument impossible quelques mois auparavant.

L'année qui vient de s'écouler a été on ne peut plus favorable à la population sous le rapport des récoltes, dans presque toute l'étendue du diocèse. Dès le mois de juin, des pluies abondantes ont arrosé le sol, et ces ondées bienfaisantes se sont continuées pendant tout le cours de l'été. La conséquence a été que les récoltes ont été magnifiques. Dans les limites d'Edmonton et de Saint-Albert spécialement, l'année 1898 passera peut-être pour la plus favorable qu'il ait été donné de signaler depuis le commencement de la colonisation. Un certain état de bien-être est donc venu remplacer, chez la plupart des colons, un état de gêne plus ou moins sévère. Les arriérés ont été payés, des dépenses urgentes ont pu être effectuées pour l'amélioration de la ferme, et on peut le supposer aussi, quelques épargnes ont pu être faites par plusieurs pour pourvoir aux incertitudes de l'avenir.

Dans les environs immédiats d'Edmonton et de Saint-Albert, notre énergique agent d'immigration, M. l'abbé Morin, a relevé une récolte de 415 821 minots de grains, dont 87 055 minots de blé : soit environ 9 175 000 kilogrammes de grains, dont 2 600 000 kilogrammes de blé, parmi les colons catholiques seulement. En englobant la population protestante, on arrive au chiffre de 2 400 000 minots de grains, dont 800 000 minots de blé :

soit 56 millions de kilogrammes de grains, dont 24 millions de kilogrammes de blé.

Cette récolte abondante va certainement décider un grand nombre de personnes, qui hésitaient encore, à venir s'établir dans le Nord-Ouest. Les centres de paroisses déjà commencés vont voir leur population augmenter considérablement ; d'autres paroisses vont surgir. Les besoins auxquels nous ne pouvons déjà pourvoir vont devenir plus urgents encore. Plusieurs postes que nous ne pouvions que visiter de temps en temps vont nécessiter la présence d'un prêtre résident.

Une autre circonstance va contribuer à développer le pays et à y attirer des populations nombreuses. Des gisements d'or d'une richesse incalculable ont été récemment découverts dans les régions du Nord-Ouest canadien, confinant à l'Alaska et faisant partie du vicariat d'Athabaska-Mackenzie. La fièvre de l'or s'est immédiatement répandue sur tout le continent du nord de l'Amérique et même a traversé les mers. Des milliers de personnes affluent de toutes parts et s'élancent dans la direction des contrées septentrionales, où elles espèrent trouver la fortune. Il y a plusieurs routes qui conduisent à cet Eldorado. Une d'elles, plus courte, mais hérissée de difficultés énormes, est par le côté de l'océan Pacifique. On parle de construire un tronçon de chemin de fer de 150 milles, qui rendrait cette route relativement aisée ; mais en attendant, il y a une foule de gens à qui la soif de l'or ne permet pas de délais et ils arrivent, chaque jour, en foule pour prendre ce que l'on appelle *la route d'Edmonton*. Cette route est beaucoup plus longue, mais semble présenter moins d'obstacles que l'autre. Des milliers de personnes n'ont cessé d'affluer depuis l'automne dernier. Ces nouveaux arrivants ne se fixent pas présentement dans le pays, il est vrai, mais ils ouvrent

des chemins, ils parcourent toute cette contrée et cela va leur permettre de constater *de visu* les ressources de ce pays et les avantages qu'il présente au point de vue de la culture du sol.

Donc le résultat que nous prévoyons sera l'arrivée de nombreux colons.

Cet avenir que nous saluerions avec joie, si nous étions en mesure de pourvoir aux besoins spirituels de la population catholique, nous ne l'entrevoyons qu'avec de sérieuses inquiétudes. Les ouvriers nous font défaut sur presque tous les points. Le même missionnaire a souvent une foule de postes à desservir. Il n'a pas de repos et ne peut donner à ces populations tous les soins dont elles auraient besoin.

Sur qui compter pour nous aider à maintenir nos œuvres sinon sur la Congrégation ? C'est la Congrégation qui a implanté la foi dans ces vastes régions de l'Ouest, c'est elle qui a établi la religion catholique dans ces immenses territoires. La Congrégation voudra asseoir son œuvre sur des bases solides. Elle ne permettra pas que, faute de sujets, nous soyons réduits à voir cette œuvre végéter au lieu de prendre un vigoureux accroissement. Elle ne permettra pas que, par suite du manque d'ouvriers évangéliques, nous ayons à redouter de voir cette œuvre partiellement détruite. Nos populations, soit sauvages, soit civilisées, si elles sont forcément négligées ou trop imparfaitement soignées, sont en danger, en effet, de passer au protestantisme, ou ce qui n'est pas mieux, à l'indifférence religieuse. A qui aurons-nous recours si la Congrégation ne nous venait en aide? A d'autres familles religieuses? D'abord ce serait à regret que nous nous déciderions à transmettre à d'autres l'honneur de consolider la foi dans ces vastes régions du Nord-Ouest. Puis, d'après les apparences, les autres Congrégations,

qui ont leurs propres œuvres, ne se prêteraient pas volontiers à nous venir en aide.

Recourrons-nous au clergé séculier? Nous avons essayé de cet expédient. On ne peut dire qu'il ait réussi. Nous avons en ce moment quelques prêtres séculiers qui consentent à partager notre vie de renoncement et de sacrifices. Leur conduite est d'autant plus louable qu'ils ne forment qu'une petite exception, et les résultats, pour ceux qui sont venus, à différentes époques, travailler dans ce diocèse sont loin de répondre à nos efforts. Un certain nombre de ces prêtres, venus à notre appel, avaient des raisons plus ou moins pressantes de quitter la place qu'ils occupaient, et souvent, après un court séjour, nous causaient bien des ennuis. D'autres, ne trouvant pas, dans nos pauvres paroisses en formation, le confort et les avantages des paroisses bien organisées du bas Canada, nous quittaient bientôt en nous laissant dans une difficulté plus grande qu'auparavant.

Voilà la situation et il semble que la Congrégation nous reste comme notre seule ressource, et puisqu'elle a entrepris d'implanter la foi dans ces pays, c'est à elle que revient le devoir d'en assurer la vie et le développement. C'est là notre espoir et il ne sera pas déçu, nous en avons la confiance.

Le personnel du vicariat se compose de 30 Pères, y compris Mgr l'évêque et son coadjuteur, et 27 Frères convers, dont 6 n'ont que des vœux temporaires.

Parmi les Pères, outre Monseigneur, il y en a 6 qui sont au-dessus de soixante ans : RR. PP. Rémas, Lacombe, Lebret, Végreville, Lestanc et Fouquet. De plus, les RR. PP. Rémas, Lacombe, Fouquet et Leduc sont dans un état de santé inquiétant, et il est réellement bien pénible d'être réduit à demander du travail à ces pauvres Pères, qui auraient tant de droits à un repos absolu. Le

R. P. Perreault est toujours entre la vie et la mort; ce n'est qu'à force d'énergie qu'il tâche encore de diriger sa Mission. Les RR. PP. Tissier, Legoff, Dauphin, Lizée et Danis sont loin d'avoir une santé bien robuste. Voilà donc 13 Pères sur lesquels nous ne pouvons compter qu'avec beaucoup de réserve ; cela réduit donc le personnel solide à 16 Pères seulement.

Parmi les Frères convers, 4 dépassent soixante ans. Ce sont les FF. Leriche, Bowes, Lalicant et Gérante; 6 ou 7 autres dépassent la cinquantaine. Plusieurs d'entre les Frères n'ont qu'une bien pauvre santé et ne peuvent rendre que de faibles services. Depuis le dernier Chapitre, nous avons perdu le F. Péréard, qui est décédé, le 11 juillet 1895, après une cruelle maladie et d'atroces douleurs religieusement supportées.

Dans les maisons et résidences où il y a plusieurs Pères et Frères, les exercices de communauté se font avec une certaine régularité, mais c'est l'exception. Il n'est guère possible d'atteindre à cette régularité dans les maisons où il n'y a que deux ou trois membres, dont presque toujours quelques-uns sont dérangés par les travaux du ministère et bien d'autres occupations auxquelles ils doivent se livrer. Dans ces petites Missions, où il y a seulement deux ou trois Oblats pour former toute la communauté, le Père en charge a généralement tout à faire. Il doit recevoir toutes les visites, traiter toutes les affaires, non seulement celles de la Mission, mais aussi celles pour lesquelles on vient réclamer son concours. Il est très difficile, dans de telles conditions, d'arriver à une régularité absolue. La prière du matin et la méditation, ainsi que la prière du soir, se font toujours en commun; souvent tous les autres exercices se font privément. La faiblesse humaine s'ajoutant aux difficultés réelles, il n'est pas étonnant que quelque chose

laisse à désirer sous le rapport de la régularité ; cependant, en tenant compte des conditions spéciales de la plupart de nos petites résidences, peut-être ne serait-il pas juste d'accuser trop facilement de négligence.

Grâce à Dieu, quand on peut constater le dévouement, le zèle et l'abnégation dont font preuve quelques-uns de nos missionnaires, Pères ou Frères, dans des Missions ingrates et difficiles, on ne peut s'empêcher d'en remercier le Ciel. Ici, comme partout, c'est le religieux soumis et obéissant, se dévouant sans réplique là où l'obéissance l'envoie, qui reçoit les bénédictions du bon Dieu.

Le ministère extérieur dans nos pays de Missions, dans nos paroisses qui surgissent à peine, où tout est à créer, où tout est à organiser, est bien multiple et varié. La population est très disparate. Il y a ordinairement, dans les limites d'une même Mission, des populations civilisées de race canadienne française ou anglaise, puis des populations métisses ou sauvages. On appelle *métis* les descendants croisés de blancs et de sauvages qui se rapprochent à tous les degrés, soit de la civilisation, soit de la sauvagerie.

Outre les Irlandais, Écossais ou Anglais, il y a encore, dans plusieurs centres, des représentants d'autres nationalités diverses, qui nous viennent surtout de l'Allemagne et de l'Autriche : Allemands proprement dits, Hongrois, Galiciens, Silésiens, Slaves ; puis des Italiens en bon nombre, des Belges, des Flamands, etc.

Comme on peut le penser, le ministère est très difficile au milieu de ces différents groupes à mœurs, coutumes et usages si disparates, à préjugés souvent tout opposés. Il y a la difficulté des distances à parcourir pour se mettre en relation avec tous. Il y a la difficulté des langues qu'il faut apprendre quand le nombre des personnes est suffisamment considérable. Tout cela,

ajouté aux autres difficultés inhérentes au ministère des âmes, établit un état de choses vraiment spécial et qui demande du missionnaire des aptitudes variées et une somme d'énergie et d'activité plus qu'ordinaire. La situation varie d'ailleurs, pour ainsi dire, avec chaque Mission, car toutes ont leurs conditions particulières.

Le vicariat tout entier est divisé en cinq districts : Saint-Albert, Edmonton, Calgary, le lac Laselle et le district des Pieds-Noirs. Il y a 46 Missions, paroisses ou postes à desservir ; 24 de ces Missions ou postes n'ont pas de prêtre résident, quoique 9 possèdent déjà des petites chapelles plus ou moins convenables.

Généralement, dans les paroisses ou Missions où il y a un prêtre résident, il y a aussi une ou plusieurs écoles. Dans les autres, il n'y a généralement pas d'école, ou bien ces écoles sont des écoles protestantes.

La population totale du vicariat est difficile à déterminer. Elle augmente chaque jour par de nouvelles recrues, et, quoique les protestants affluent davantage, il y a cependant toujours un certain contingent de catholiques qui viennent s'établir dans cet immense pays. La superficie totale du vicariat est d'environ 700 kilomètres carrés et la population d'environ 40 000 âmes, dont 13 000 ou 14 000 catholiques et 36 000 ou 37 000 protestants et infidèles.

I. DISTRICT DE SAINT-ALBERT.

Ce district comprend 3 paroisses : Saint-Albert, Sainte-Émérence et Saint-Pierre, et 2 Missions : lac Sainte-Anne et Saint-Alexandre.

Saint-Albert, siège de l'évêché et résidence du vicaire de Missions, n'a pas vu sa condition changer beaucoup depuis le dernier Chapitre. La vieille cathédrale qui menace ruine et qui, dès l'époque du dernier Chapitre,

demandait des réparations, est encore dans le même état. On parle beaucoup de la construction d'une ligne ferrée qui, venant d'Edmonton, dans la direction nord-ouest, passerait par Saint-Albert. Si ce projet se réalisait, la condition du petit village de Saint-Albert pourrait être, avant peu, complètement modifiée ; et il est impossible de prévoir actuellement quelle serait alors l'importance de la localité. On attend donc encore avant d'entreprendre rien d'important au sujet de la cathédrale. Il faudra pourtant aviser aux réparations les plus urgentes. L'évêché est encore inachevé, quoique certaines améliorations de détail aient été effectuées.

Saint-Albert est le centre de la vie religieuse dans le vicariat. La communauté est assez nombreuse, car en outre des membres qui sont dans le service actif, il y en a d'autres encore, Saint-Albert étant le lieu de refuge des Pères et Frères que l'âge ou les infirmités ont affaiblis. Cependant il faut reconnaître que même ceux-là rendent encore tous les services en leur pouvoir, avec une bonne volonté digne de tout éloge. Il y a, pour composer la communauté, outre notre vénérable évêque et son coadjuteur, 3 Pères résidents et 9 Frères : le R. P. Mérer, supérieur, le R. P. Rémas et le R. P. Cunningham. Les Frères sont : FF. Leriche, Lalican, Letourneur, Boisgontier, Landry, Landais, Kleiner, Hays et Pion. Monseigneur donne à tous l'exemple de la plus grande régularité. La santé de Sa Grandeur lui permet d'assister à tous les exercices de la communauté et sa vue seule est un encouragement et une prédication. L'évêque de Pogla, depuis le jour de sa consécration, n'a résidé à Saint-Albert que par intervalles. Il a visité toutes les Missions du diocèse presque sans exception pour administrer le sacrement de confirmation et se rendre compte, d'une manière générale, de l'ensemble

du vicariat. Le R. P. Supérieur a beaucoup à faire, étant en même temps économe. Il cumule même les fonctions de maître des novices et de directeur des Frères convers. C'est assez dire qu'il a les mains pleines.

Il y avait un prêtre novice l'an dernier; après une période de neuf mois environ de noviciat, ce sujet, qui avait toujours inspiré de sérieuses inquiétudes sur ses dispositions, a dû être informé qu'il n'était pas appelé à la vie religieuse, du moins dans notre Congrégation. Sa conduite subséquente et ses réclamations extravagantes ont prouvé depuis que le conseil a été bien inspiré, en refusant d'admettre dans la famille un tel sujet.

La paroisse compte plus de 960 âmes. Elle est composée surtout de Canadiens de langue française et de métis en grand nombre. Ceux-ci parlent généralement le cris, mais comprennent plus ou moins le français. Il y a aussi quelques familles catholiques de langue anglaise. La population est presque exclusivement catholique; il n'y a qu'un bien petit nombre de familles protestantes, quatre ou cinq environ.

Le service de la prédication doit se faire en trois langues, et quoique le français domine, cependant il faut aussi parler souvent en anglais et en cris. Les offices sont nombreux et réguliers à la cathédrale. Les exercices des dévotions autorisées sont fidèlement observés et aident beaucoup à la piété. Les bénédictions du Très Saint Sacrement, qui ont lieu souvent pendant la semaine, attirent toujours une assistance bien convenable. La dévotion au Sacré Cœur, pour le premier vendredi du mois, fait beaucoup de bien, et un grand nombre de personnes profitent de cette circonstance pour s'approcher des sacrements.

La population est généralement bonne, tranquille et

sympathique. Les grands scandales sont heureusement fort rares. L'ivrognerie surtout, parmi les métis, est le vice qui cause le plus de désordres.

Le personnel des Frères est employé aux divers travaux de la maison. L'entretien de l'évêché et de l'église, le soin des animaux et des étables, les nombreux voyages à Edmonton et ailleurs nécessitent le concours de tous. Dès que la saison le permet, quelques-uns des Frères sont employés aux travaux de la ferme. Cette année, le rendement de la ferme a été considérable. Nous avons été favorisés de la même bénédiction qui s'est étendue sur toute la contrée. Les champs de la Mission ont fourni 6 200 minots (145 000 kilogrammes) de grain, dont 2 100 minots de blé (63 000 kilogrammes) ; sans compter de magnifiques légumes en grande quantité.

Les Révérendes Sœurs Grises de Montréal ont, près de la cathédrale, un vaste établissement, qui comprend un orphelinat, un pensionnat ou une école industrielle pour les sauvages, et une école publique catholique pour les enfants des blancs. Il y a même quelques salles qui servent d'hôpital quand le besoin l'exige. La communauté se compose de 12 Sœurs et de plusieurs Sœurs franciscaines auxiliaires ou personnes engagées. Toutes ces œuvres, en effet, nécessitent une somme considérable de travail et de bonne volonté. Le bien se fait d'une multitude de manières. Je ne dirai pas qu'il se fait sans difficulté. Il faut s'ingénier de mille manières pour réussir à faire vivre et à entretenir ces nombreux orphelins qui, pour la plupart, sont acceptés gratuitement. Il faut se soumettre à bien des exigences pour s'assurer les secours que le gouvernement accorde pour les enfants sauvages. Il faut aussi s'attendre, de temps en temps, à bien des tracasseries de la part des commissaires d'école, qui se laissent souvent guider par l'égoïsme et les petites riva-

lités personnelles, plutôt que par l'intérêt public ; et le système d'école est tel, dans ce pays, que l'on est à la merci de ces commissaires locaux pendant le terme de leur office.

Les Sœurs entretiennent à leurs frais 49 orphelins ou orphelines pour lesquels elles ne reçoivent absolument aucun secours. Elles s'occupent aussi de donner l'éducation à 85 enfants sauvages, pour lesquels elles reçoivent une allocation du département indien. L'école publique est fréquentée par environ 200 enfants, y compris les enfants de l'orphelinat.

La ferme de la communauté des Sœurs Grises a rapporté, dans la dernière année, 3 200 minots de grains (soit 73 600 kilogrammes).

En outre de cette communauté de Sœurs qui s'occupe de l'éducation des enfants et leur donne l'instruction primaire, nous rendant ainsi des services incalculables, il est une œuvre dont le besoin se fait vivement sentir et que Mgr Grandin a grandement à cœur : c'est l'établissement d'un collège-séminaire, pour donner aux garçons, non seulement un cours commercial, mais encore une éducation classique ; ce serait une pépinière de vocations et le commencement d'un séminaire diocésain.

La Foi n'est pas établie solidement dans un diocèse, tant qu'il n'y a pas d'institution destinée à assurer le recrutement d'un clergé local et à garantir, pour l'avenir, le service religieux des paroisses. Une institution de ce genre nous a manqué jusqu'à présent. Pendant longtemps, elle eût été impossible, mais maintenant, vu le grand nombre de bonnes familles qui nous viennent du Canada civilisé, les conditions sont changées, et il y a certainement parmi les jeunes générations, bien des vocations religieuses et ecclésiastiques auxquelles il faudrait donner la possibilité de se manifester.

Mgr Grandin a fait déjà bien des démarches dans le but d'établir un collège-séminaire. Sa Grandeur s'est condamnée à des voyages pénibles, dans le but de recueillir un certain fonds qui puisse permettre de faire face aux premières dépenses. Le secours de la Congrégation a été demandé avec instance. C'étaient surtout des sujets que l'on réclamait d'elle comme professeurs. La Congrégation ne se croyant pas en mesure d'accepter cette charge, a conseillé de faire des tentatives auprès d'autres ordres religieux. On a, en conséquence, fait des démarches auprès de différentes communautés enseignantes; mais aucune ne s'est décidée, jusqu'à présent, à accepter.

En attendant, les collèges du bas Canada, à la prière de Mgr Grandin et grâce aussi aux nombreuses démarches du R. P. Lacombe, ont généreusement accepté de nous instruire et élever gratuitement chacun un élève. Nous tâchons de choisir les enfants parmi ceux qui donnent quelques marques de vocation religieuse ou ecclésiastique; mais, comme nous n'avons pas la facilité de les étudier suffisamment, il est à craindre, et déjà l'expérience le démontre, que nous ne soyons déçus, la plupart du temps, dans notre attente. Ces échecs successifs peuvent, à la longue, décourager nos généreux bienfaiteurs.

De plus, ces enfants ne sont pas suffisamment avancés, quand nous les envoyons; ils sont par conséquent un embarras pendant quelque temps, parce qu'ils nécessitent des leçons et études spéciales. Si nous avions un collège, nous pourrions donner à ces enfants les connaissances voulues, et étudier leur vocation, et quand nous enverrions quelques-uns de ces enfants terminer leurs cours dans les collèges de l'Est, nous aurions plus de chance de succès.

Que la Congrégation nous fournisse deux ou trois

bons sujets aptes à l'enseignement et cette œuvre si importante serait fondée et donnerait toute la sécurité voulue pour l'avenir, en permettant de compter sur la formation continue d'un clergé local.

Sainte-Emérence est une jeune paroisse qui date seulement de quelques années. Elle se compose de 39 familles qui fournissent une population d'environ 150 âmes. Ici les familles de langue anglaise et celles de langue française sont à peu près en nombre égal. Les catholiques de langue anglaise sont généralement des Écossais qui ont la foi solide et robuste. Il y a aussi quelques familles allemandes. Une maison-chapelle, qui est petite mais assez convenable, sert d'église. Le haut de la maison est arrangé pour servir d'habitation au missionnaire quand il vient y passer quelque temps. Il y a aussi une petite école catholique qui compte environ 22 enfants, assez réguliers à fréquenter l'école malgré la distance.

Il n'y a pas de prêtre résidant à Sainte-Émérence. C'est le R. P. Nordmann qui a la charge de cette jeune paroisse ; mais il réside avec le R. P. Dauphin, à 2 milles environ, sur la Mission Saint-Alexandre, afin de procurer à l'un et à l'autre les avantages de la vie de communauté. Le R. P. Nordmann va régulièrement faire le service de la paroisse confiée à ses soins, mais pas tous les dimanches, car étant le seul missionnaire qui parle allemand, il a la charge de tous les catholiques allemands éparpillés de tous côtés, dans les environs de Saint-Albert et d'Edmonton. Il y en a, à des distances variant de 50, 60 et 80 milles, qu'il doit visiter de temps en temps. Il faudrait un curé résident pour Sainte-Émérence, car le R. P. Nordmann aurait assez à faire de visiter régulièrement tous ces catholiques allemands qui voient le prêtre trop rarement.

Saint-Pierre, autre paroisse contiguë à Sainte-Émé-

rence, est encore plus récente de formation. La petite chapelle en pièces de bois équarries, ne date que de l'automne dernier. Ici la population est à peu près exclusivement française ; 24 familles, donnant environ 95 personnes. Il y a une petite école catholique fréquentée par 15 à 20 enfants. Ici, comme à Sainte-Émérence, il n'y a pas de prêtre résident. C'est le R. P. Dauphin, de la Mission Saint-Alexandre, qui vient donner le service religieux une ou deux fois par mois. La distance est d'environ 9 à 10 milles. C'est un surcroît de travail assez pénible pour le R. P. Dauphin, qui n'a pas une santé bien robuste.

Mission du lac Sainte-Anne. La Mission du lac Sainte-Anne est la plus ancienne du vicariat. Elle fut fondée par le Révérend M. Thibault, avant même l'arrivée des missionnaires Oblats dans le Nord-Ouest. Quoique le poste ne soit pas devenu bien important dans la suite au point de vue de la population, cependant il tire son importance du fait que c'est un lieu de pèlerinage, le seul de tout le diocèse. Il y a quelques années, le R. P. Lestanc se sentit inspiré d'établir un pèlerinage à la bonne sainte Anne, comme on dit en Canada ; il communiqua son dessein à quelques personnes et recruta ainsi un certain nombre de pèlerins. Le pèlerinage était fondé. Il fallut chaque année, depuis, l'organiser de nouveau, pour satisfaire à la dévotion des populations environnantes. Au mois de juillet dernier, j'ai eu la bonne fortune de faire aussi mon pèlerinage à la bonne sainte Anne, et, en cette occasion, j'ai été bien édifié de la piété qui se manifestait dans le sanctuaire. Les cérémonies ont été aussi solennelles que nos faibles ressources le permettent. Presque toutes les personnes qui viennent ainsi faire leur pèlerinage s'approchent des sacrements. Le sacrement de confirmation a été administré à

24 personnes, et il y a eu plusieurs centaines de communions.

Dans ces jours, la petite Mission revêt tout un air de fête. Assise près de son beau lac entouré de vastes forêts, elle est d'ordinaire bien paisible ; mais quand la foule des pèlerins arrive et qu'une ville passagère de tentes et de loges de coton s'élève auprès du vieux clocher, l'activité se manifeste de toutes parts, et le spectacle est des plus pittoresques.

La population totale de la Mission est mêlée de familles métisses et sauvages, environ 140 familles, formant une population de plus de 800 âmes. Il y a un Père résident, le R. P. Végreville, et 2 Frères : le F. Gérante et le F. Barassé ; le premier est très maladif, à peu près sans espoir de retour à une meilleure santé. Il rend pourtant encore des services, en s'occupant de l'étable ; il est au repos et ne fait que ce qu'il se sent capable de faire. La maison d'habitation est vieille mais convenable. Les aumônes reçues, à l'occasion du pèlerinage, ont permis de faire à la petite église quelques améliorations et embellissements bien nécessaires.

Une petite école pour les sauvages est fréquentée par une dizaine d'enfants. Il y en a beaucoup d'autres qui seraient en âge de suivre l'école, mais la pauvreté et la rigueur du climat ne leur permettent pas toujours de se vêtir assez chaudement pour parcourir la distance qui les sépare de la maison d'école. Une autre école pour les blancs et les métis n'a pas pu être ouverte depuis quelque temps.

Outre la paroisse, le R. P. Végreville a deux autres postes à visiter : le *Détroit*, à 4 ou 5 milles, et le lac Blanc, à 12 ou 15 milles. Les sauvages de ces deux postes sont pour la plupart des Assiniboines et le R. P. Végreville est le seul de nos missionnaires qui ait quelque con-

naissance de leur langue. Les sauvages du Détroit sont tous catholiques, mais bien ignorants, et réclament des soins spéciaux. Les sauvages du lac Blanc ont été autrefois presque tous catholiques, mais ayant été négligés pendant quelque temps, ils ont pu être influencés par un ministre protestant qui est venu s'établir au milieu d'eux et y placer un maître d'école. Quelques-uns cependant se rappellent leur ancienne foi et seraient disposés à y revenir s'ils étaient assidûment visités.

Est-il besoin de dire que le R. P. Végreville, à son âge, malgré sa bonne volonté, ne peut suffire à la tâche, et faire toutes les courses qui seraient nécessaires. S'il avait un compagnon fort et vigoureux qui s'occupât de la Mission du lac Sainte-Anne, il pourrait alors s'occuper activement de ses sauvages Assiniboines. Ici donc, le manque de sujets nous force encore à imposer à un missionnaire âgé un travail que ses forces ne lui permettent pas de faire, sans s'imposer des fatigues extrêmes. Outre ces visites, en effet, à ces deux postes éloignés, la visite des malades nécessite encore bien d'autres voyages parmi une population si dispersée.

La Mission de Saint-Alexandre comprend la réserve du chef Alexandre et celle du chef Michel Calikoo. La population est entièrement sauvage de la nation des Cris ; cependant un grand nombre ne sont pas purs sauvages, mais plutôt métis, quoiqu'ils soient considérés comme sauvages par le gouvernement qui les régit, suivant les termes du traité passé avec les Cris. La population totale des deux réserves et des familles éloignées qui dépendent de la même Mission monte à environ 450 âmes. Ils sont tous catholiques, mais quelques-uns sont peu instruits et par conséquent n'ont qu'une foi peu solide. Pendant quelque temps, ces années passées, un ministre protestant a essayé de s'attirer quelques adeptes, mais ses

efforts ont été inutiles, et depuis il n'a pas reparu.

Il y a une maison-chapelle qui sert d'habitation aux missionnaires. Le bas est l'église, le haut se divise en trois ou quatre petites chambrettes. Deux Pères résident ici ensemble : les RR. PP. Dauphin et Nordmann, mais le R. P. Dauphin seul est chargé des sauvages, le R. P. Nordmann étant chargé, comme il a été dit précédemment, d'une petite province située à 2 milles de distance et de toute la population allemande disséminée un peu partout. Il y avait aussi, jusqu'à ces derniers temps, une école pour les enfants sauvages. Elle recevait un secours du département indien pour pourvoir au salaire de l'institutrice ; cette école vient d'être supprimée parce que l'assistance était trop minime. On tâche d'envoyer les enfants à l'école industrielle de Saint-Albert, mais les sauvages consentent difficilement à se séparer de leurs enfants. Il y a cependant, à cette école, 19 enfants de ces deux réserves.

Comme il a été dit déjà, le R. P. Dauphin dessert la petite paroisse de Saint-Pierre, à quelques milles de sa Mission. Il est également chargé de visiter le lac *la Nonne*, à 25 milles de distance. Le lac la Nonne est une ancienne Mission où il y a une maison-chapelle, mais le petit nombre de familles ne permet pas d'y tenir un prêtre résident. Les voyages, à cette distance, sont bien fatigants. Il n'y a que quelques jours, je visitais cette Mission, où j'administrai le sacrement de confirmation à 16 personnes ; environ 50 sauvages s'étaient approchés du sacrement de pénitence et avaient communié. Le révérend Père était bien fatigué des travaux de la journée, on vint le chercher pour un malade au lac la Nonne. Le lendemain matin donc, quand je partis pour la paroisse de Sainte-Émérence avec le R. P. Nordmann, le R. P. Dauphin, accompagné d'un

métis, prenait la direction du lac la Nonne. C'était une journée très froide, et le froid était rendu beaucoup plus sévère par un vent glacé qui soufflait du nord et qui avait encore l'inconvénient de remplir le chemin de neige. Pour aller au lac la Nonne, le P. Dauphin avait à marcher constamment contre le vent ; ce voyage a dû être, pour lui, très pénible. Cette seule visite de malade lui prenait, au moins, deux jours de fatigues et de marche presque continuelle. Vu son état de santé, le R. P. Dauphin aurait assez à faire de ses deux réserves d'Alexandre et de Michel Calikoo. Un autre prêtre devrait être chargé de la paroisse Saint-Pierre et des autres postes éloignés, mais nous n'avons personne à lui donner.

II. district d'Edmonton.

Le district d'Edmonton comprend une paroisse : Edmonton-nord Saint-Joachim ; 2 Missions : la prairie Assiniboine et Hobbéma, et 4 postes à visiter : Edmonton-sud, Spruce-Grove, à la prairie Assiniboine, Wétaskiwin et Leduc.

Edmonton-nord est la paroisse catholique de la ville d'Edmonton, la deuxième ville en importance de l'Alberta. Calgary l'emporte encore sur Edmonton, mais Calgary ne se développe pas avec la même rapidité, et il peut se faire qu'avant longtemps Edmonton soit plus importante que sa rivale. Elle est actuellement le terminus d'une voie ferrée ; elle peut devenir le point d'intersection de deux lignes, quand la voie qui vient de Calgary se continuera vers le Nord-Ouest et qu'un autre chemin de fer arrivera de Battleford. Les ressources agricoles des environs d'Edmonton sont inappréciables, et s'il y avait encore quelques bonnes récoltes, comme celle de l'an dernier, la ville ne manquerait pas de pren-

dre rapidement une grande importance. Les nombreux mineurs, se dirigeant vers le Klondike, ont aussi beaucoup contribué dernièrement à la prospérité de la ville. Depuis plus de six mois, qu'ils ne cessent d'affluer, ils ont dépensé des sommes très considérables, pour se procurer les provisions et tous les agrès nécessaires à ce voyage de 1400 milles qu'ils entreprennent.

La population totale d'Edmonton est de près de 2000 habitants sur lesquels il y a 461 catholiques. Il y a deux Pères résidents, le R. P. Leduc et le R. P. Lemarchant. Le R. P. Leduc, depuis plusieurs années, n'a eu qu'une santé bien précaire. Nous avons eu, sur son compte, à plusieurs reprises, de sérieuses alarmes. Les attaques de sa cruelle et bizarre maladie se répétaient plus souvent et avec plus d'intensité. Malgré son état de faiblesse, le malade avait voulu accompagner Monseigneur, lors de son voyage à Saint-Boniface, mais force lui a été de s'arrêter à Calgary, une nouvelle crise étant survenue, au moment du départ.

Dans cet état de choses, tout le gros de la besogne retombe sur le jeune P. Lemarchant, qui s'en acquitte vaillamment, il est vrai, mais non sans un excès de fatigue. Ce surcroît de travail et ces courses multipliées lui enlèvent le temps qui lui serait nécessaire pour perfectionner ses études et travailler davantage ses instructions et sermons. Il faut ajouter qu'il a, de plus, plusieurs autres postes à visiter. Deux jeunes Pères, forts et vigoureux, sous la direction du R. P. Leduc, ne seraient point de trop pour une paroisse de cette importance. Naturellement, le R. P. Leduc est très affaibli, l'estomac est en si mauvais état, que le pauvre Père ose à peine prendre de la nourriture dans la crainte des conséquences ; le moindre travail est pour lui excessivement pénible et ce n'est qu'à force d'énergie qu'il par-

vient à se soutenir. Quelques heures seulement après une crise qui l'aura terrassé et presque privé de vie, peut-être verriez-vous le P. Leduc donner un long sermon dans l'église, comme s'il n'eût pas été malade depuis longtemps.

C'est uniquement l'énergie qui le soutient et l'empêche de renoncer au travail : il a un projet, c'est celui de doter, avant de mourir (si Dieu lui accorde encore un an ou deux de vie), la ville d'Edmonton d'une belle église, comme il a déjà bâti l'église de Calgary.

Toutes les constructions des établissements catholiques de la paroisse sont remarquables, l'église seule fait ombre. C'est encore la vieille église en bois bâtie il y a longtemps. Elle a été, il est vrai, agrandie et améliorée, mais elle est déjà beaucoup trop petite et loin de répondre aux autres constructions. Le R. P. Leduc s'ingénie donc de toutes manières, par bazars, souscriptions ou autrement, pour réunir les fonds nécessaires. Il est puissamment aidé en cela par le R.P. Lemarchant. Le dernier bazar a produit plus de 800 dollars.

Le presbytère est une assez belle construction en bois qui a coûté 3 500 dollars. La bâtisse est revêtue de briques à l'extérieur et plâtrée à l'intérieur. Il y a une fournaise pour chauffer la maison à l'air chaud, éclairage à l'électricité, service du téléphone. Un bon nombre de chambres sont à la disposition des Révérends Pères étrangers qui passent fréquemment par Edmonton et viennent demander l'hospitalité.

Les révérendes Mères Fidèles Compagnes de Jésus ont aussi un bel établissement. Elles tiennent l'école catholique séparée et aussi un pensionnat pour demoiselles. La communauté se compose actuellement de huit Mères institutrices et de six Sœurs converses. L'école catholique compte 100 enfants : 40 garçons et 60 filles,

et de plus il y a 13 pensionnaires. L'école est tenue sur un pied d'excellence qui ne le cède en rien aux institutions protestantes et qui l'emporte sur elles, sous une foule de rapports.

Le nouveau couvent a été construit depuis le dernier Chapitre. C'est une belle construction en briques, qui a la façade sur la rue. L'ancien couvent en bois a été adossé en arrière, de sorte que les deux bâtisses contiguës forment un établissement assez considérable. La nouvelle bâtisse en briques a coûté 9 000 dollars.

L'hôpital est également une construction érigée depuis le dernier Chapitre. C'est un édifice imposant, qui a coûté 35 000 dollars. Il est à la charge des Révérendes Sœurs Grises de la communauté de Montréal. Cet hôpital a le titre d'hôpital général, il n'y en a pas d'autre dans la ville. Celle-ci ayant promis son concours, il a fallu nécessairement établir cette institution sur un excellent pied, avec toutes les améliorations modernes pour la tenue des hôpitaux, afin d'éviter, pour l'avenir, tout motif de plaintes et de conserver aussi longtemps que possible, le patronage de la ville. Naturellement, les frais de la construction n'ont pu être payés immédiatement. Il y a une lourde dette de plus de 20 000 dollars. Les Sœurs espèrent pourtant réussir, à force d'industrie, d'énergie et de privations personnelles, à amortir cette dette avant bien longtemps. Le personnel se compose de huit Sœurs, y compris la révérende Mère vicaire, pour le Nord-Ouest ; il y a aussi quelques Sœurs auxiliaires et plusieurs personnes de service ; 595 malades ont été admis depuis l'ouverture de l'hôpital, en décembre 1895.

La population catholique d'Edmonton est mêlée de catholiques de langue anglaise et de catholiques de langue française. Il y a aussi un bon nombre de familles

métisses. Le service de la prédication se fait habituellement en deux langues, il faut encore ajouter la langue crise pour le service de la confession. Il y a de 15 à 20 personnes qui ne fréquentent jamais l'église. Il faut signaler des désordres de plus d'un genre, surtout parmi les métis, par suite de l'ivrognerie et de l'inconduite qui en est la conséquence. Le voisinage des petites villes est toujours funeste à cette population métisse qui manque de l'énergie nécessaire pour résister aux tentations du vice.

Les offices religieux, à l'église, se font avec régularité et sont bien suivis; l'église est toujours trop petite pour l'affluence habituelle. L'association de C. M. B. A. ou *Association catholique d'assistance mutuelle*, qui recrute ses membres parmi la classe aisée et instruite, et comporte une assurance sur la vie, est un élément de bien important, car elle a pour but de répandre les principes et les pratiques purement et franchement catholiques.

La population concourt généreusement aux constructions et à l'entretien des Pères résidents. Cependant, Edmonton étant un lieu de passage pour les Pères du vicariat qui y descendent souvent en venant à Saint-Albert ou en s'en retournant, ces visites occasionnent des dépenses *extra* pour lesquelles il ne serait pas juste de taxer la population de la localité. Il faut donc que la caisse épiscopale et la caisse vicariale soient mises à contribution pour aider à payer ces dépenses.

Trois ou quatre postes doivent être desservis par les Pères d'Edmonton. Ce sont Edmonton-sud, Wetaskiwin, Leduc et même Beaumont. C'est le R. P. Lemarchant qui est chargé de faire ces différentes visites.

Edmonton-sud, située du côté opposé de la Saskatchewan, par rapport à la ville ancienne, forme une petite ville qui ne manque pas d'activité, vu qu'elle pos-

sède la station du chemin de fer. Elle pourrait même devenir plus importante que la ville de la rive opposée, si la voie ferrée ne devait pas, dans un avenir prochain, traverser la rivière et établir une station de l'autre côté. Il y a là une population de 846 âmes, dont 266 catholiques. Une petite chapelle, déjà trop petite, et qui sert en même temps de salle de classe, est le seul établissement catholique. La population, quoique généralement pauvre, s'ingénie, sous l'impulsion du R. P. Lemarchant, à recueillir des fonds pour la construction d'une autre église plus considérable. Il faudrait aussi s'assurer un terrain suffisant pour y établir, plus tard, les institutions catholiques nécessaires comme couvent, école, hôpital.

Une des révérendes Mères Fidèles Compagnes de Jésus vient, chaque jour, faire l'école qui compte 40 enfants: 15 garçons et 25 filles. Il y a une distance de 3 milles à parcourir, et il faut traverser la grande rivière Saskatchewan sur un bac.

Wetashiwin est située sur la ligne ferrée venant de Calgary, à 40 milles d'Edmonton. Grâce à cette position, cette petite ville ne manquera pas de prendre rapidement de l'importance. Il y a actuellement 35 familles catholiques, environ 200 personnes sur une population protestante au moins cinq fois plus considérable. Une petite chapelle inachevée a été construite pour permettre à la population catholique d'assister aux offices quand le prêtre fait sa visite. Il y a aussi une petite maison qui peut servir de pied-à-terre, mais qui ne serait pas suffisante pour un prêtre résident. Ce poste a été, à différentes époques, desservi, tantôt d'Edmonton, tantôt de la paroisse limitrophe de Beaumont. Actuellement, il est desservi par M. le curé de Saint-Thomas, ou Duhamel, sur la rivière Bataille. Il y vient un dimanche chaque mois.

Leduc est la station précédente sur le chemin de fer, à 20 milles environ d'Edmonton. Leduc possède une population catholique de 70 personnes seulement. Il n'y a encore ni église ni école catholiques, mais avant peu, la place prendra assez d'importance pour nécessiter l'une et l'autre. C'est encore le R. P. Lemarchant qui visite ce poste de temps en temps, depuis qu'il n'y a plus de prêtre résidant à Beaumont. Le R. P. Nordmann y vient aussi parfois, vu qu'il y a un certain nombre de familles allemandes. Il est facile de comprendre que ces visites à Edmonton-sud, Beaumont et Leduc, sont une charge beaucoup trop considérable pour le R. P. Lemarchant, à qui le service d'Edmonton nord suffirait grandement.

Les deux Missions de ce district sont Stony-Plaine et Hobbéma. *Stony-Plaine*, ou Mission de la Prairie assiniboine, est située sur une réserve sauvage, à environ 7 milles d'Edmonton. La population sauvage est d'environ 106 personnes, toutes catholiques, excepté 6. Cette population a diminué considérablement depuis quelques années, la mortalité a été très grande, surtout parmi les enfants. Il y a un missionnaire résident : le R. P. G. Simonin. Il a une maison-chapelle, comme cela a lieu sur d'autres Missions. Le bas sert d'église, et le haut sert d'habitation. La plupart des sauvages sont à une assez bonne distance de l'église, environ 3 ou 4 milles. Cependant, ils viennent assez régulièrement le dimanche, et, sans être très fervents, ils sont assez bons chrétiens et assez tranquilles. Il y avait ici jadis une mission protestante. Elle a échoué, et le prédicant a dû s'éloigner.

Le R. P. Simonin est chargé aussi d'une petite paroisse en formation, également sur la Prairie assiniboine, et confinant la réserve sauvage. On l'appelle *Spruce-Grove*, en attendant qu'elle ait une église et un saint protecteur

comme patron. Il y a environ 126 catholiques, Canadiens français pour la plupart, et 35 métis. Malheureusement, une partie des terres de la localité est occupée par des Allemands, presque tous protestants. On s'est assuré récemment 20 acres de terre, et les paroissiens s'occupent actuellement de construire une petite église en pièces de bois équarries.

Hobbéma, ou Mission de Notre-Dame des Sept douleurs, est une Mission plus importante. Elle est établie sur une réserve de sauvages de la nation des Cris. Il y a ici deux bandes de sauvages, les uns, protestants, et les autres catholiques. La population totale est de 670 habitants, dont 256 catholiques, 254 protestants et 160 infidèles. De plus, il y a dans les environs de la réserve, plusieurs familles catholiques, en tout 145 personnes, à qui les missionnaires de cette réserve doivent donner leurs soins.

La Mission d'Hobbéma a un secours important, qui n'existe pas sur la Mission précédente. Outre une église assez convenable et la petite maison qu'habitent les Pères, il y a encore une école-pensionnat tenue par les Sœurs. Les deux Pères résidents sont le R. P. Perreault et le R. P. Lizée. Le R. P. Perreault, depuis plusieurs années, est atteint d'une maladie de poitrine qui le mine insensiblement. Il est d'une faiblesse extrême. Il devrait être à l'hôpital et tenu constamment sous les soins du docteur. Sa maladie, traînant en longueur, le pauvre Père a préféré retourner au milieu de ses sauvages, et faire le peu de travail que ses forces lui permettront de temps en temps. Nous avons cédé à son désir, par la crainte que l'isolement et l'ennui lui fussent plus nuisibles que les petits travaux qu'il s'impose.

Le R. P. Lizée, qui a nécessairement le plus gros de la besogne, est loin pourtant d'être très bien lui-même ;

il a, lui aussi, la poitrine très faible et a besoin de grands ménagements.

Le ministère, parmi les sauvages, est peu consolant. Ces pauvres chrétiens sont très ignorants et réclament des soins de tous les jours. Ils n'ont guère le don de la délicatesse et se rendent souvent importuns. Il faut savoir se plier à leurs défauts et s'armer de patience dans les difficultés. Le voisinage d'une Mission protestante est toujours un sérieux embarras ; les sauvages se montrent plus exigeants en prétendant que les ministres font plus de faveurs à leurs adeptes.

Les Sœurs en charge de l'école-pensionnat sont des Sœurs de l'Assomption de Nicolet, au nombre de six ; elles instruisent et élèvent 36 enfants, pour la plupart desquels elles reçoivent un secours du département indien. Elles réussissent très bien dans leur œuvre de dévouement. L'ancienne résidence des Pères avait été mise à la disposition des religieuses, et elles commencèrent leur petit pensionnat dans cette maison ; mais elles y étaient bien à l'étroit, avec leurs enfants, dont le nombre grandissait toujours. Elles viennent de construire une grande maison qui leur permettra de prendre 70 à 80 enfants. Mais ici, comme ailleurs, les sauvages sont attachés à leurs enfants, et ne consentent pas facilement à se séparer d'eux.

Avant de passer aux autres districts, et afin d'achever de faire connaître les environs de Saint-Albert et d'Edmonton, il est bon de dire un mot des paroisses confiées à des prêtres séculiers, car les missionnaires Oblats, Pères ou Frères, ont souvent à rendre quelques services à ces prêtres qui sont venus partager notre vie d'abnégation. Ces paroisses sont au nombre de quatre : fort Saskatchewan, Morinville, Beaumont et Duhamel à la rivière Bataille.

La plus ancienne de ces paroisses : *fort Saskatchewan* ou *Notre-Dame de Lourdes*, est située à 18 milles à l'est d'Edmonton. La population est de 267 habitants, tous catholiques. C'est le révérend M. Dorais qui est curé ; il habite le presbytère, près de l'église, avec plusieurs membres de sa famille. L'église est vieille, délabrée, et beaucoup trop petite pour la population qui augmente rapidement. On a commencé à recueillir des fonds pour ériger, dans un avenir plus ou moins rapproché, un édifice plus spacieux et plus convenable. Il y a trois écoles catholiques sur la paroisse. L'une est tenue par le révérend M. Quévillon, et une autre n'a pour institutrice qu'une demoiselle protestante.

Le révérend M. Dorais a une autre Mission à visiter. Cette Mission est d'un caractère tout spécial et assez difficile. A 30 milles environ, à l'est du fort Saskatchewan, dans les environs d'Edna, est venue s'établir, surtout depuis trois ou quatre ans, une nombreuse colonie de Galiciens. Il y a là actuellement 180 familles environ, formant une population de plus de 1 000 habitants. La plupart sont catholiques, mais du rite grec ou grec-ruthène ; 30 familles, au plus 180 personnes, appartiennent à l'Église orthodoxe ou schismatique russe. Ces gens arrivent très pauvres, mais ils sont habitués aux privations, et, par un travail persévérant, ils améliorent vite leur position. Ils sont pleins de foi, mais peu éclairés, et seraient facilement entraînés dans le schisme de leurs compatriotes, si nous ne pouvions avant longtemps leur procurer un prêtre de leur rite, et surtout de leur langue. La propagande schismatique russe est très active auprès d'eux. Nous les avons visités de temps en temps, et le révérend M. Dorais, étant plus à la portée, est chargé de leur faire une visite chaque mois, mais il faut leur parler par interprète, et cela ne satisfait per-

sonne. La Sacrée Congrégation de la Propagande nous annonce l'arrivée d'un prêtre du rite grec-ruthène. Nous souhaitons qu'il arrive bientôt, avant que les schismatiques n'aient réussi dans leurs intrigues. Plusieurs des enfants fréquentent les écoles protestantes, organisées dans le voisinage. Il y a encore un danger de ce côté. Une autre colonie de Galiciens, moins considérable, mais qui augmente graduellement, est établie à quelque distance d'Edmonton, au lac Castor.

Morinville, *Saint-Jean-Baptiste*, est une jeune paroisse fondée par notre actif agent de colonisation, M. l'abbé Morin, qui lui a donné son nom. Elle se compose presque uniquement des colons qu'il a su décidés à venir s'établir dans ce pays. C'est le révérend M. Jolicœur qui est curé de cette paroisse. Il possède un presbytère très modeste, et son église, en pièces de bois équarries, est bien pauvre. Quoique assez vaste, elle commence à être trop petite. La population est de 250 personnes, mais bien assidues à l'assistance aux offices du dimanche. Il y a une école dans la localité.

Beaumont Saint-Vital est une petite paroisse à 20 milles d'Edmonton. Elle compte environ 220 catholiques. Il y a une petite église et un presbytère. Jusqu'à ces derniers temps, elle était desservie par un prêtre séculier : le révérend M. Beauparlant, qui vient de nous quitter, sans avis préalable, nous laissant, par là même, dans un sérieux embarras. Il y avait auparavant un prêtre, pour le moins très brouillon, qui nous offrirait encore volontiers ses services. Mais nous préférons ne point en avoir de ce genre. Il y a aussi une école qui n'est pas aussi catholique qu'elle devrait l'être.

Saint-Thomas ou *Duhamel*, sur la rivière Bataille, est une paroisse composée presque exclusivement de métis. Elle possède environ 250 habitants. Une petite maison

sert de presbytère, et une autre de chapelle, mais il n'y a pas d'école. Les métis de cette localité nous ont causé récemment une peine bien sensible, et à laquelle nous ne pouvions nous attendre. Un ministre protestant leur ayant proposé d'élever leurs enfants gratuitement, ils se montrent très portés à accepter son offre. Quelques-uns même ont déjà eu la lâcheté de lui confier leurs enfants. C'est le révérend M. Beillevaire qui a la charge de cette paroisse. Il y a plus de dix-sept ans qu'il travaille avec une énergie et une persévérance dignes de tout éloge, dans le diocèse de Saint-Albert.

III. DISTRICT DE CALGARY.

Pour ne pas être trop long, je dois tâcher d'abréger ce qui reste à dire des autres districts du vicariat. Le district de Calgary comprend quatre paroisses et une multitude de postes à desservir. Les quatre paroisses sont: Calgary, Mac-Leod-Leod, Lethbridge et Pincher-Creek.

Calgary Saint-Mary est la paroisse catholique de la ville, actuellement la plus importante de l'Alberta. La ville compte environ 4500 âmes, dont 600 environ sont catholiques. La population catholique, depuis quelques années, est restée stationnaire, ou même a diminué un peu, tandis que la population protestante augmentait considérablement.

Les établissements catholiques sont réellement considérables, vu le nombre limité de la population. L'église est un monument imposant en pierres et en briques. Elle est inachevée, d'un aspect sévère et massif. Le presbytère a été récemment amélioré et agrandi, en unissant deux bâtisses qui existaient déjà sur le terrain de la Mission. La construction est en bois, revêtue de briques à l'extérieur.

Le personnel de la maison se compose du R. P. Lacombe, supérieur du district, du R. P. Fouquet, du R. P. Dubois et du F. Royer. Le R. P. Lacombe a été bien malade depuis plus de quatre mois ; il sollicite du repos et il l'a bien mérité. Le R. P. Fouquet, comme on sait, est toujours épuisé et cependant il réussit encore à faire plus d'ouvrage qu'on ne pourrait en obtenir de bien des jeunes forts et vigoureux. Comme il est chapelain des deux communautés de Religieuses et qu'il a besoin de précautions multiples pour sa vue, il réside à l'hôpital.

Les offices de la paroisse se font régulièrement. Ici l'église est suffisamment grande pour la population qui ne parvient pas à la remplir. La prédication se fait habituellement en anglais. Il faut aussi parler quelquefois en français et en cris. Pour la confession en particulier, il est nécessaire qu'il y ait un missionnaire parlant cris ; et si nous sommes obligés de laisser le R. P. Lacombe s'éloigner, nous n'avons personne à mettre à sa place. La population catholique, sans être très fervente, est tranquille et bienveillante. Une association du Sacré-Cœur est assez répandue. L'Association de *secours-mutuels* C. M. B. A. a ici une branche qui exerce une bonne influence. Quelques personnes restent éloignées des sacrements ; mais il n'y a pas de bien notables scandales à signaler. Nos catholiques, quoique appartenant à la classe pauvre, peuvent cependant suffire à l'entretien de leurs prêtres.

Les Fidèles Compagnes de Jésus, au nombre de neuf Mères et six Sœurs, tiennent l'école du jour et un pensionnat pour les demoiselles. On sait qu'elles donnent toujours une éducation soignée et même supérieure, qui est appréciée même des protestants. De fait, un grand nombre des enfants qui fréquentent l'école sont protestants, surtout parmi les filles. Tout en conservant

et utilisant l'ancien couvent, qui avait été jadis l'église et la maison des Pères, les révérendes Mères ont érigé une magnifique construction en pierres, pour leur pensionnat. C'est certainement l'établissement d'éducation le plus important qu'il y ait dans toute la ville : 137 élèves fréquentent l'école, dont 17 pensionnaires.

L'hôpital Sainte-Croix est tenu par les révérendes Sœurs Grises de Montréal. Elles sont au nombre de cinq, avec quelques sœurs auxiliaires. Leur établissement est un édifice en briques, remarquable à l'extérieur, et pourvu à l'intérieur de toutes les améliorations voulues pour satisfaire le public. Le service des Sœurs est très apprécié par tous ceux qui ont occasion de constater leur savoir-faire et leur dévouement.

Il y a une foule de postes qui sont desservis par les révérends Pères résidant à Calgary. Le R. P. Fouquet dessert les postes du côté des Montagnes Rocheuses : *Canmore*, où il y a 90 catholiques; *Banf*, où il n'y en a plus qu'une quinzaine; *Anthracite*, où la population catholique ne dépasse guère 20 personnes, et *Cochrane*, où l'on en compte environ 80. La population qui habite ces localités est très mêlée de langues et de coutumes. Il y a des Italiens, des Allemands, des Slaves. La plupart de ces gens sont des ouvriers qui travaillent dans les mines de charbon ou dans les usines du chemin de fer. Les Italiens sont les plus difficiles à atteindre, souvent ils fuient le prêtre. Les catholiques de Cochrane cependant sont plutôt des cultivateurs. Ce sont des Écossais pour la plupart et ils ont une foi solide. Il n'y a pas d'écoles catholiques dans ces localités et les enfants sont, pour ainsi dire, obligés de suivre les classes des écoles publiques, ou plutôt protestantes.

Il y a encore quelques postes à visiter au sud de Calgary, sur la petite rivière Fish-Creek et aussi sur la

réserve des Sarcis. Là quelques familles catholiques sont visitées tantôt par un Père, tantôt par un autre. Le R. P. Fouquet, à qui la faiblesse de sa vue rend ces courses encore plus pénibles, voudrait bien, lui aussi, du repos, et il aurait assez à faire en s'occupant uniquement de ses deux communautés de Sœurs. Mais puisqu'on ne peut lui donner de l'aide, il est souvent obligé de se surmener.

Mac-Leod, *Holy-Cross*, une des plus anciennes villes de l'Alberta, est au sud de Calgary, à 100 milles de distance. Ce poste a été, à un certain temps, le plus important du pays, mais il a été devancé par Calgary et Edmonton. Cependant, depuis que Mac-Leod est devenu le terminus de la ligne venant de Calgary, et surtout depuis que l'on construit cette nouvelle ligne venant de Lethbridge et passant en Colombie dans la région des Coutonais, la condition est toute différente, et avant peu la place aura pu prendre un grand accroissement. Elle se trouve en effet sur la route la plus courte entre Montréal et Vancouver et la plus grande partie du trafic se fera dans cette direction. Si la contrée environnante n'est pas très favorable à la culture, elle est par contre éminemment propre à l'élevage des bestiaux, car la neige ne séjourne pas continuellement pendant l'hiver, et d'immenses troupeaux de bêtes à cornes peuvent passer tout l'hiver dehors et trouver leur nourriture, sans qu'il en coûte presque rien.

Il n'y a encore actuellement qu'une population catholique de 220 personnes. C'est le R. P. Lebret qui a la charge de la paroisse. Les constructions de la Mission sont très modestes; de fait il n'y a qu'un assemblage de bâtisses qui sert à la fois de maison d'habitation, d'église et d'école. C'est-à-dire que l'installation est très défectueuse. Aussi parle-t-on beaucoup de bâtir une nouvelle

église. Mais il ne suffit pas de parler, il faut avoir des ressources, et des ressources suffisantes pour faire face aux besoins. Le R. P. Lebret est âgé et ne peut guère s'imposer les démarches nécessaires pour susciter et recueillir les contributions de la population et les aumônes des travailleurs, sur la ligne du chemin de fer. On espère pourtant voir, dans le cours de l'été prochain, surgir une église plus convenable que ce qui existe actuellement. L'école est tenue par un maître catholique et donne satisfaction, quelques enfants fréquentent l'école publique sous le prétexte qu'ils y trouvent une instruction plus avancée.

Lethbridge, *Saint-Patrick*, à 35 milles à l'est de Mac-Leod est une petite ville minière. Ce sont les mines de charbon exploitées par une puissante compagnie qui ont fait naître la ville et qui la soutiennent. Si ces mines venaient à se fermer, la ville aurait bientôt à disparaître; car il n'y a aucune autre ressource dans le pays environnant qui puisse y suppléer. Heureusement on n'a pas à craindre que ces mines se ferment, car elles sont inépuisables.

Aussi le R. P. Van Tighem, qui a foi dans l'avenir de Lethbridge, a travaillé avec énergie et persévérance, et grâce à son savoir-faire, il a pu, et cela sans faire de dettes, doter sa paroisse d'établissements complets et parfaitement installés. L'église, bâtie à deux reprises, est partie en pierres et partie en briques. Elle est bien décorée à l'intérieur et suffisamment vaste pour la population, elle surpasse de beaucoup les trois églises protestantes de la localité. Cette église fut consacrée en 1895 par Mgr Grandin. Elle est la seule église consacrée du diocèse.

Près de l'église, il y a un presbytère en briques, petit, convenable. Le couvent des Fidèles Compagnes de Jésus

est également une construction importante qui fournit de vastes salles de classes, l'habitation des religieuses et des salles pour les pensionnaires. Il y a cinq Mères et trois Sœurs qui instruisent et élèvent 102 enfants dont 12 pensionnaires. Presque tous ces enfants sont catholiques.

La population catholique de Lethbridge est d'environ 550 sur 1600 habitants. Ces catholiques appartiennent surtout à la classe pauvre. Ce sont, pour la plupart, des mineurs qui gagnent leur vie à la journée, mais qui se montrent assez généreux pour l'entretien de leur pasteur. Les offices de l'église sont bien suivis ; le révérend Père et les Sœurs s'ingénient pour en rehausser l'éclat par les chants et les cérémonies. L'Association de secours mutuels C. M. B. A. a également une branche établie ici et fait du bien. Les Slaves sont assez nombreux pour avoir, eux aussi, une Société nationale de Saint-Jean-Baptiste. Outre les Slaves, il y a encore bien d'autres nationalités : Allemands, Hongrois, Flamands, Italiens, sans compter Anglais, Écossais, Irlandais, métis cris et métis pieds-noirs. Le révérend Père doit confesser en six langues différentes ; pour trois de ces langues, il se sert d'un questionnaire.

Pincher-Creek, *Saint-Michel*, à 30 milles à l'ouest de Mac-Leod, presque au pied des montagnes Rocheuses, est une petite paroisse formée principalement de Canadiens français et de quelques familles irlandaises. Ce pays est très propre à l'élevage des bestiaux, et c'est là l'occupation presque exclusive des habitants de la localité. Le R. P. Lacombe a été pendant longtemps chargé de cette place. C'est maintenant le R. P. Blanchet, mais le R. P. Lacombe doit y revenir bientôt pour y trouver le repos et tâcher d'y reprendre ses forces. Il y a environ 250 habitants, qui sont bons et sympathiques.

L'église, bâtie sur une colline qui domine le village, est toute petite et déjà insuffisante pour la population; l'habitation du missionnaire est une série de petites chambrettes adossées au chevet de l'église. C'est bien modeste. Le R. P. Blanchet a pour compagnon le F. Ryan, qui cumule toutes les fonctions d'un Frère convers. Ce n'est que le petit nombre des paroissiens qui habitent le village; ils sont, pour la plupart, espacés à de longues distances. Il y a, en particulier, plusieurs familles au *French-Flat*, et le révérend Père doit y aller de temps en temps pour faciliter à tous l'accomplissement de leurs devoirs. Il y a une école séparée, catholique, mais elle est tenue par un protestant. Il paraîtrait qu'on n'a pu trouver de maître catholique. Ce fait seul montre que, chez plusieurs, le sens catholique est passablement émoussé.

Les deux autres districts qui nous restent à examiner sont surtout composés de Missions sauvages. Ce sont le district du lac Laselle, pour les Cris, et le district des Pieds-Noirs.

IV. DISTRICT DU LAC LASELLE.

Ce district comprend les Missions du lac Laselle, du lac Labiche, du lac Froid, du lac d'Ognon et du lac des Œufs. On pourrait aussi le nommer, comme on le voit, *le district des Lacs*. C'est le dernier district que j'ai visité dans le cours des mois de janvier et de février. Je vais en rendre compte dans l'ordre dans lequel j'ai parcouru ces différentes Missions.

Partis de Saint-Albert, le samedi 15 janvier, avec le R. P. Lestanc, après le dimanche passé au fort Saskatchewan, où il y eut bénédiction d'une nouvelle cloche, nous nous mîmes de nouveau en route le lundi matin, et, après un jour et demi de marche, nous arri-

vions aux rives imposantes de la grande Saskatchewan du Nord. Rien de solennel comme ces grands bois solitaires et dénudés ; rien de mystérieux comme cette vaste étendue du cours de la grande rivière saisie par le froid et ne formant plus qu'une masse solide. Plus de bruit, plus de mouvement, tout est morne et silencieux et la rivière solidifiée nous offre, pendant plusieurs milles, un chemin uni où la traîne glisse rapidement en silence. Nous arrivons à la Mission du lac Laselle ; mais, après une nuit de repos, nous partons dès le matin, car nous devons d'abord nous rendre au plus vite au lac Froid. Cela nous prendra encore trois jours. Enfin, le vendredi, après midi, nous sommes d'assez bonne heure à la Mission de *Saint-Raphaël* du *lac Froid*. Heureusement, la plupart des sauvages sont encore là. Ordinairement, après les fêtes de Noël, ils se dispersent ; mais, cette année, ils ont différé leur départ. La journée du samedi se passe à entendre les confessions. Le R. P. Lestanc peut aider le R. P. Legoff, car plusieurs des Montagnais parlent cris. Le dimanche, nous nous efforçons de rendre les cérémonies aussi solennelles que possible. Les bons sauvages sont venus de toutes les directions ; les uns en traîne à chiens, les autres en raquettes. Beaucoup, presque tous, veulent profiter du passage de l'Évêque pour approcher de nouveau de la sainte table. Sur une population de 250 personnes environ, 82 approchèrent du sacrement et j'administrai le sacrement de Confirmation à 20 personnes, la plupart adultes. Ces Montagnais se sont montrés empressés d'embrasser la religion. Ils sont attachés à leur foi ; leur missionnaire, pourtant, leur reproche un certain manque d'énergie et une disposition naturelle à la paresse et au jeu.

Le R. P. Legoff, sans occasionner de dépenses extraordinaires, sans bruit, a su améliorer l'état de sa Mission.

Il a une petite église qui est assez convenable et il a peu à peu agrandi sa maison d'habitation, car il espère pouvoir y installer, avant peu, une communauté de Sœurs qui tiendraient une école - pensionnat pour les enfants de ses chrétiens. Les sauvages eux-mêmes se montrent très désireux de voir arriver des Sœurs et, dans une réunion qu'ils ont tenue, ils m'en ont fait la demande formelle. Espérons que, plus tard, leur désir sera satisfait. Deux Frères : les FF. Vermette et Avrillon, étaient, lors de ma visite, au lac Froid, travaillant aux constructions du R. P. Legoff.

Outre la Mission de lac Froid, il y a encore le lac de *Cœur* que le R. P. Legoff doit visiter ; il y a là 60 Montagnais environ qui ne peuvent être visités que par lui. Le R. P. Legoff aurait besoin d'un compagnon, non seulement pour lui porter secours, surtout quand il n'est pas bien, mais aussi pour apprendre la langue montagnaise. S'il venait tout à coup à nous manquer, il n'y a personne que nous puissions envoyer là, et par conséquent cette Mission serait sérieusement compromise.

Deux jours nous séparent du lac d'Ognon. La neige, qui tombe depuis trois jours, a rendu les chemins plus difficiles ; cependant, partis le mardi matin, nous arrivons d'assez bonne heure le lendemain dans l'après-midi. Le R. P. Comiré nous attendait.

Au lac d'*Ognon*, Mission de *Notre-Dame du Rosaire*, je trouve une Mission bien établie. L'église est assez convenable. L'autel est très orné. C'est le R. P. Dauphin qui a su procurer la plupart de ces ornements et les mains des bonnes religieuses ont tout disposé avec goût. Cette petite église possède un trésor précieux : ce sont les restes de nos deux martyrs massacrés au lac la Grenouille, en 1885, les RR. PP. Fafard et Marchand. Ils

ont été déposés dans des cercueils, à découvert, dans un caveau pratiqué au milieu de l'église.

La maison des Pères est bien modeste et encore inachevée, mais à peu près suffisante. Leur ancienne maison avait été abandonnée aux Sœurs qui y ont ajouté depuis une grande bâtisse servant de pensionnat. Ce sont des Sœurs de l'Assomption de Nicolet, comme à Hobbéma, qui tiennent ce pensionnat. Elles sont au nombre de sept et elles élèvent actuellement 52 enfants dont 6 n'appartiennent pas au traité avec les sauvages et par conséquent ne reçoivent rien du gouvernement. Cette école réussit très bien.

La population totale de la réserve est d'environ 505 habitants dont 440 catholiques, 25 protestants et 40 infidèles. Le dimanche que je passai là, environ 60 personnes ont communié et j'administrai le sacrement de Confirmation à 27, dont 19 enfants de l'école.

Le R. P. Lestanc réside ici, mais plutôt à titre de visiteur, pour aider le R. P. Comiré, qui, n'ayant qu'une connaissance imparfaite de la langue crise, ne pouvait guère rester seul. Le R. P. Comiré est donc directeur de la résidence et a aussi le titre de principal aux yeux du gouvernement pour l'école-pensionnat. Depuis quelque temps, il a fait des progrès satisfaisants dans l'usage de la langue crise et pourra, par là même, dans la suite, rendre son ministère plus efficace. Il y a, à quelques pas de l'établissement catholique, une mission protestante qui a aussi son école et qui naturellement fait tout pour nous nuire.

Six jours de marche nous séparent du lac *Labiche* où mon arrivée est annoncée pour le dimanche suivant. La neige a continué de tomber en tempête et les chemins sont bien mauvais. Le froid aussi est intense. En revenant du lac d'Ognon, j'ai tenu à passer sur la place

qu'occupait l'ancienne Mission du lac la Grenouille. Le F. Landry qui m'accompagnait a pu me désigner l'endroit où nos deux martyrs sont tombés sous les balles de leurs sauvages égarés par la furie de la révolte. Là, dans la neige, nous avons prié et sollicité le secours de ceux que nous considérons comme des protecteurs dans le ciel. Nous avons retrouvé aussi le caveau de l'église d'où leurs corps à demi brûlés furent retirés quelques semaines après le massacre, et la fosse où leurs premiers cercueils avaient reposé temporairement. Tout ce pays maintenant est triste, solitaire et désolé. Les sauvages mêmes osent à peine s'aventurer de ce côté.

Après une semaine de voyage bien pénible, nous arrivâmes cependant, pour l'époque fixée, à la Mission du lac *Labiche : Notre-Dame des Victoires*. C'était dans la nuit du samedi au dimanche, à minuit et demi. Le R. P. Grandin s'était joint à moi depuis le lac Laselle. Le R. P. Tissier est le directeur actuel de la Mission du lac Labiche, il a avec lui deux Frères : le F. Alexandre et le F. Caron.

La Mission du lac Labiche est éprouvée en ce moment. C'était un établissement considérable. Les Sœurs Grises dirigeaient ici orphelinat et école ; ç'a été pendant longtemps la résidence de Mgr Faraud. Or, nous nous trouvons dans la nécessité de transporter cet établissement au lac Laselle. Ce sont les sauvages du lac Laselle qui peuvent fournir le plus d'enfants à l'école, et vu la distance, on ne les déciderait que difficilement à les envoyer au lac Labiche. D'un autre côté, le département indien, pour nous accorder ses secours, désire que l'établissement soit sur une réserve. Pour toutes ces raisons, nous sommes donc obligés de transporter l'école-pensionnat au lac Laselle et par là d'amoindrir l'importance du lac Labiche. Cette Mission, perdant son importance

et le personnel étant réduit à quelques membres, le moulin à scie et à farine n'a plus de raison d'être, et l'on a décidé de le transférer à la colonie des métis du lac des OEufs, où il sera mieux utilisé.

La population du lac Labiche est naturellement bien contrariée de ces changements, et a réclamé contre ces mesures par pétition et autrement. Nous avons tâché de leur faire comprendre que c'était la nécessité seule qui nous avait contraints à prendre ces décisions. Pour témoigner de leur mauvaise humeur, ils ont retiré la plupart de leurs enfants qui fréquentaient l'école.

Cette population du lac Labiche est de 310 habitants métis pour le plus grand nombre et aussi quelques familles sauvages. Sur ce nombre, il y a une dizaine de protestants. Le dimanche que je passais là, il y a eu environ 80 communions et 44 confirmations, de plus, l'abjuration d'une jeune femme protestante mariée à un catholique. L'église est convenable et assez bien munie d'ornements et d'objets du culte. La maison des Pères est neuve et spacieuse, les bâtisses des Sœurs sont plus vieilles. Il y a huit Sœurs qui élevaient 60 enfants environ, dont 28 enfants sauvages ou appartenant au traité. Plusieurs des autres enfants n'appartenant pas au traité ont été retirés dernièrement. Le transfert au lac Laselle doit se faire aussitôt que la nouvelle bâtisse sera prête.

Le dimanche suivant, j'étais au lac des OEufs, siège de la colonie de Saint-Paul des Métis. Il y a ici environ 200 métis qui ont répondu à l'appel du R. P. Lacombe et du R. P. Thérien. C'est le R. P. Thérien qui a la direction de cette œuvre toute spéciale. Il a avec lui trois Frères : les FF. Racette, meunier, Petit-Demange, maître d'école, et Kowalchek, Frère polonais, qui est mécanicien. Le F. Huchet, qui était cuisinier, a dû être éloigné et devra être remplacé. Le petit Frère polonais, malgré

le terrible accident dont il a été victime, l'été dernier, rend encore de grands services. La main droite et l'avant-bras engagés dans sa machine ont été tellement broyés, que l'amputation a été nécessaire; l'opération a heureusement bien réussi et le Frère, quoique manchot, est encore bien adroit.

Cette œuvre des métis a été entreprise à l'instigation du R. P. Lacombe. Il s'agit de soustraire les métis à l'influence pernicieuse de beaucoup de gens sans principes, en les arrachant aux séductions des petites villes, en les agglomérant ensemble, en les guidant et encourageant dans leurs travaux. On n'est encore qu'au début de l'établissement ; on ne peut juger du succès ; mais, il faut reconnaître que le R. P. Thérien est très désireux de mener cette œuvre à bonne fin et très dévoué à la nation métisse. Ce dévouement n'est pas apprécié autant qu'il devrait l'être, puisque plusieurs de ces métis veulent confier leurs enfants à des ministres protestants, si nous ne sommes prêts bientôt à les prendre nous-mêmes dans des écoles-pensionnats.

En retournant au lac Laselle, je fus accompagné du R. P. Thérien et de trois Frères. Le F. Racette seul resta à garder la maison. Nous nous réunissons ainsi pour vaquer ensemble aux exercices de la retraite du mois, le lendemain devant être le 17 février. Le froid était perçant pendant ces 25 milles qui séparent le lac des Œufs du lac Laselle. Nous étions obligés d'aller lentement, la neige étant trop profonde pour permettre aux chevaux de trotter. Nous nous trouvâmes donc réunis dix Oblats au lac Laselle ; avec moi, il y avait trois Pères : les RR. PP. Grandin, Thérien et Boulenc, et six Frères : les FF. Bowes, Nemoz, Landry, Petit-Demange, Huchet et Kowalchek.

Le lendemain, jeudi 17 février, anniversaire joyeux

de l'approbation de nos Saintes Règles, nous fîmes la solennité aussi belle que possible. Le matin, il y eut la fête intime, puis à 10 heures, il y eut, de plus, une messe solennelle pour les sauvages qui répondirent presque tous à l'appel.

Les sauvages de cette réserve sont au nombre de 235. Ils sont divisés en deux bandes et habitent à différentes extrémités de la réserve. Il y a 120 catholiques et environ 110 protestants dans l'autre partie de la réserve. Il n'y a eu jusqu'à présent, au lac Laselle, qu'une maison d'habitation dont le rez-de-chaussée sert d'église. Elle est bien pauvre et déjà trop petite. On bâtit à côté, il est vrai, une grande maison, mais ce sera le couvent et le pensionnat des Sœurs. Quand ce pensionnat sera ouvert, l'église se trouvera encore bien plus insuffisante. Il est donc urgent de bâtir, aussitôt que possible, une église plus vaste, et cet établissement nous a beaucoup coûté, vu que le gouvernement ne nous a encore donné aucun secours. Les FF. Bowes et Nemoz, malgré leur âge avancé, travaillent encore avec courage ; ce sont eux qui ont la charge de cette construction. Les FF. Vermette et Avrillon sont venus, depuis, leur prêter leur concours.

Le R. P. H. Grandin est le supérieur du district du lac Lasclle, il est assisté du R. P. Boulenc ; mais il y a, de plus, beaucoup de postes à visiter dans les environs. Les sauvages sont bons chrétiens, mais ont besoin d'être suivis de près pour ne pas être influencés par les ministres protestants des environs. A la messe solennelle du 17, il y eut 15 personnes qui communièrent et j'administrai le sacrement de Confirmation à 8 personnes. Le matin, il y avait eu une première communion et confirmation d'un mineur qui avait été employé pendant quelque temps à la Mission, il avait été baptisé la veille sous

condition. Devant partir prochainement pour le Klondyke, à la recherche de l'or, il avait voulu auparavant devenir bon catholique. Dieu trouve ses élus partout.

J'avais eu occasion, dans le voyage, de voir les différents autres postes qui sont desservis du lac Laselle. Il y a le lac d'*Orignal*, où l'on compte environ 70 catholiques ; le lac *En-Long*, où il y en a 80 ; le lac *Bon-Poisson* et le lac *Poisson-Blanc*, où il y en a 65. Ceux-ci sont mêlés à une population protestante de 300 âmes. Un ministre réside au lac Poisson-Blanc et par conséquent la foi de nos catholiques est en danger. Ces pauvres sauvages avaient été négligés pendant longtemps et passaient pour protestants. On a recommencé à les visiter, ils reviennent maintenant; mais ils sont peu instruits et, dispersés comme ils le sont, il est difficile de les instruire. C'est le R. P. Boulenc qui visite ces différents postes. Ce sont des voyages pénibles et difficiles où l'on manque de toutes les commodités les plus élémentaires. Heureusement, le R. P. Boulenc semble s'être habitué à une vie de privations. Il a beaucoup à faire pour ramener ces chrétiens et les entretenir dans leur religion. Le R. P. Boulenc visite aussi une petite colonie de Canadiens français, 8 à 10 familles, à Birch-Creek.

V. DISTRICT DES PIEDS-NOIRS.

Le district des Pieds-Noirs comprend : les Missions de la Traverse des Pieds-Noirs (la Sainte-Trinité), réserve des Gens du sang (Saint-François-Xavier), réserve des Piéganes (Conversion de Saint-Paul), et l'Ecole industrielle Saint-Joseph. C'est le coadjuteur de Mgr Grandin, qui, par exception, reste supérieur de ce district.

La Mission de la Traverse des Pieds-Noirs est encore peu développée, quoiqu'elle date de plus de quinze ans. Cela

tient beaucoup à ce que le R. P. Doucet, qui en est chargé, a plusieurs autres places à visiter. Il est le plus souvent absent de sa réserve, et il n'y a, pour tenir sa Mission, qu'un maître d'école laïque chargé d'une petite école. Il n'y a de bâtisse que cette maison d'école, qui sert en même temps de maison d'habitation et d'église ; tandis que l'Église anglicane a ici deux grandes écoles-pensionnats, qui fonctionnent depuis longtemps. Le révérend Père baptise les enfants et prépare quelques sauvages, de temps en temps, à mourir chrétiens, et c'est là tout son ministère. La population totale de la réserve est de 1 267 personnes.

Le R. P. Doucet visite *Gleichen, Medecine-Hat, Maple-Creek* et quelques autres stations sur le chemin de fer. A *Gleichen*, la messe se dit dans une maison particulière, où une chambre a été convertie en chapelle. La population catholique, mêlée de langue française et anglaise, monte à environ 50 personnes. A *Medecine-Hat*, il y a une petite église bien convenable et bien entretenue. Elle vient même d'être fournie dernièrement d'un calorifère à air chaud. Il y a eu ici autrefois un prêtre résident, et il serait bien à désirer qu'on pût en mettre un, qui serait en même temps chargé des postes le long de la ligne du chemin de fer. La population est presque toute de langue anglaise, et appartient à la classe des employés du chemin de fer. Elle monte à 80 ou 90 personnes. A *Maple-Creek*, il y a une chapelle très petite et très pauvre. La population est d'environ 40 personnes. Il y a bon nombre de métis dans les environs de ces stations.

Sur la réserve des Gens du sang est la Mission Saint-François-Xavier. La population totale de la réserve est de 1 427 sauvages. Nous n'avons encore que 15 familles catholiques, environ 60 personnes. Mais il faut dire que

la plupart des enfants sont baptisés catholiques. Dans l'espace de quatre ans, depuis le dernier Chapitre, il y a eu 287 baptêmes, 145 confessions de sauvages, 114 communions, 274 visites de malades, 35 extrêmes-onctions, 82 sépultures, 14 mariages. Malheureusement, plus que jamais, beaucoup des enfants nous échapperont pour passer aux pensionnats protestants, qui existent sur cette réserve. Nous n'avons eu jusqu'à présent que deux écoles du jour ; mais enfin, après bien des démarches, nous avons réussi à obtenir du secours pour construire un pensionnat. La bâtisse est très avancée, mais non achevée ; elle ne pourra pas s'ouvrir avant plusieurs mois.

C'est le R. P. Riou qui est directeur de cette Mission. Il a dû en prendre la charge sept mois après son arrivée, et après cinq mois seulement de séjour sur la réserve. C'était, il faut l'avouer, un lourd fardeau, et il a fallu toute la bonne volonté et l'esprit religieux du jeune Père pour ne pas se laisser décourager, et pour s'abandonner, au contraire, aux vues de la Providence. De fait, à force de travail et d'étude assidue, il a su se mettre bien vite suffisamment au courant de la langue pied-noire, non seulement pour traiter toutes ses affaires avec les sauvages, mais encore pour les catéchiser et faire de petites instructions à l'église. Pour catéchiser, visiter les malades, et les préparer à mourir, il y a beaucoup à faire. Ce ministère seul de la visite des malades, qui d'ordinaire se laissent préparer à mourir en chrétiens, serait très important. Mais que peut faire un missionnaire seul sur une réserve si vaste, où il y a près de 1 500 sauvages échelonnés sur un espace d'environ 50 milles ? Trois missionnaires auraient très bien de quoi s'occuper. Il y a deux ministres protestants qui ont sous eux toute une bande de maîtres et maîtresses d'école. Le Frère

Barreau est bien utile au R. P. Riou, vu qu'il connaît depuis longtemps ces sauvages et peut parler leur langue. Le Frère Moalic a remplacé quelque temps le Frère Barreau, mais il vient d'être envoyé au lac Laselle.

Outre la maison d'habitation du révérend Père et du Frère, la Mission est pourvue d'une petite chapelle bien convenable. De plus, il y a ici un hôpital exclusivement pour les sauvages. Cet hôpital est tenu par des Sœurs Grises de Nicolet, au nombre de quatre, qui se dévouent avec beaucoup de zèle aux soins des malades. Il y a de plus deux autres sœurs qui sont chargées de deux petites écoles du jour, que nous maintenons en attendant qu'on puisse ouvrir l'école-pensionnat. Les difficultés augmentent beaucoup ici, en raison du voisinage des protestants qui ont aussi des établissements considérables. Ils sont très actifs et entreprenants et tâchent de toute manière de diminuer notre influence.

La *réserve des Piéganes* a vu aussi sa condition s'améliorer depuis un peu plus d'un an. Une petite école-pensionnat a pu être commencée avec le concours de trois Sœurs Grises de Nicolet. La première installation était bien défectueuse. La maison unique de la Mission avait été cédée aux Sœurs pour elles et leurs enfants. Elles pouvaient en recevoir au plus dix. Dans cette maison, le Père et le Frère s'étaient réservé un tout petit coin. Il fallait de plus trouver un local pour la chapelle, c'est dire que tout était minuscule. Mais, dans le cours de l'année dernière, une assez belle petite église a été érigée et une bâtisse assez considérable, destinée à servir de couvent et de pensionnat pour les enfants sauvages. Les Sœurs en ont pris possession dans le courant du mois de février. Elles y sont à l'aise et pourront successivement augmenter le nombre de leurs enfants.

Elles en ont actuellement 15. Les protestants ont également une école-pensionnat et tâchent de nous soustraire les enfants de toutes manières. Avec de la persévérance cependant, nous comptons que l'œuvre de Dieu se fera, malgré les difficultés.

C'est le R. P. Danis qui était en charge de cette mission. Il a demandé du changement et va être remplacé du moins provisoirement par le R. P. Doucet. Le F. Jean Berkmans n'appartient pas à notre Congrégation, mais est très dévoué à son œuvre et nous le considérons comme l'un des nôtres, il fait l'école aux enfants. Il y a ici 780 sauvages et seulement 5 ou 6 familles catholiques, 30 personnes environ, mais beaucoup inclinent vers notre sainte religion et presque tous laissent baptiser leurs enfants. Depuis un an environ, il y a eu 41 baptêmes, 58 confessions, 49 communions, 6 extrêmes-onctions, 6 sépultures et 4 mariages.

L'Ecole industrielle Saint-Joseph est un établissement considérable qui existe déjà depuis longtemps, et nous avons toujours beaucoup compté sur cette école pour transformer nos natures sauvages et exercer sur elles une heureuse influence. Aux enfants qui sont admis dans cette institution, on tâche d'inculquer la notion de leurs devoirs religieux, en même temps qu'on leur enseigne des connaissances qui doivent être utiles à leur bien-être temporel. Est-ce à dire que le résultat ait répondu à nos désirs ? Non, sans doute ; mais nos désirs, peut-être, sont trop élevés. Il faut tenir compte des tempéraments sauvages, de leur manque d'énergie pour le bien. Il faut tenir compte aussi du milieu dans lequel ces pauvres enfants sont jetés en quittant l'école. Cependant, la semence des vertus jetée dans ces âmes ne sera pas complètement perdue. La somme considérable de travail et d'efforts dépensée pour leur formation morale ne

peut pas manquer d'avoir une influence réelle. Ce qu'il faut dire, c'est que tous ceux qui sont employés à cette œuvre s'y dépensent avec courage et dévouement.

C'est le R. P. Naessens qui est le principal de l'établissement. Il a sous lui deux bons Frères : les FF. Tom Morkin et John Morkin; sept Sœurs grises de Montréal et une Sœur auxiliaire donnent aussi à cette œuvre un concours précieux et apprécié. Elles instruisent et gardent les filles, et sont en charge de la cuisine, du linge, de la buanderie, des vêtements, etc. Le P. Principal a aussi sous ses ordres plusieurs employés laïques.

Il y a, outre plusieurs bâtisses pour les dépendances, deux grandes maisons : l'une pour les garçons et l'autre pour les filles. Le nombre des enfants s'est élevé jusqu'à 120, et il est descendu à 100 environ. La raison en est que l'on a dû récemment congédier plusieurs grands enfants, qui étaient parvenus à la limite d'âge. De plus, nos constructions pour écoles-pensionnats vont retenir, pendant quelque temps, les jeunes enfants qui ne pourront être envoyés à l'école industrielle avant l'âge de quatorze ans. Mais c'était une nécessité de bâtir ces écoles-pensionnats, car si nous n'avions pas de ces écoles pour les petits enfants, sur les réserves, les protestants les auraient tous accaparés, et nous n'aurions pu remplir nos écoles industrielles.

En résumé, de tout ce qui précède, on voit donc qu'il y a à peine une Mission du vicariat qui ne soit en souffrance. J'avais donc bien raison de dire, au commencement, que j'étais effrayé de la situation.

Pour faire face aux premières nécessités, il nous faudrait dès maintenant ;

1° Un Père pour la Mission de *Calgary*, pour secourir le R. P. Fouquet ;

2° Un Père au *lac Froid*, pour aider le R. P. Legoff

et surtout pour apprendre la langue montagnaise ;

3° Un Père au *lac Labiche*, pour remplacer ou aider le R. P. Tissier ;

4° Un Père sur la réserve *des Gens du sang*, pour aider le R. P. Riou et apprendre la langue des Pieds-Noirs ;

5° Un Père à Hobbéma, pour suppléer au R. P. Perreault ;

6° Un Père à l'École industrielle de Dunbow, pour aider et suppléer de temps en temps le R. P. Naessens.

Il faudrait de plus :

7° Rétablir la résidence de Medecine-Hat et avoir là un Père ou un prêtre qui serait chargé en même temps des stations de la ligne ;

8° Pourvoir d'un Père ou prêtre séculier : Beaumont, Wetaskiwin et Leduc ;

9° Un Père au lac Sainte-Anne, pour permettre au R. P. Végreville de s'occuper des Assiniboines des environs ;

10° Un Père pour visiter les postes de la ligne du chemin de fer, soit du côté des montagnes, soit du côté d'Edmonton.

Enfin, il faudrait :

Deux Pères au moins, aptes à l'enseignement, pour permettre de commencer la fondation d'un collège-séminaire ;

Sans parler des Frères convers, qui pourraient nous rendre bien des services que nous sommes obligés de demander à des personnes engagées.

J'espère qu'à la vue de tant de Missions à secourir, la Congrégation se sentira obligée de faire un effort considérable en notre faveur. L'établissement de la foi catholique au Nord-Ouest est son œuvre, et, jusqu'à présent, il n'y a qu'elle sur qui nous puissions compter pour l'affermir et en perpétuer l'existence.

Rapport du vicariat de la Colombie britannique.

Depuis le dernier Chapitre, le grand événement, dans le vicariat de la Colombie britannique, c'est le passage parmi nous du très révérend et regretté P. Soullier. Cette visite si bienveillante et si inattendue du chef de la famille eut pour effet de nous renouveler tous dans l'esprit de notre vocation. Quelle salutaire impression ne produisirent point chez les missionnaires les sages avis et la ferme direction du Supérieur général au cours de la retraite que voulut bien leur prêcher le R. P. Antoine, son premier assistant et fidèle compagnon de voyage !

En 1896, le diocèse de New-Westminster s'enrichissait d'une fondation nouvelle. Quatre Religieuses de la Congrégation des Sœurs de l'Instruction de l'Enfant-Jésus, dont la maison mère est au Puy, prenaient la direction de l'école industrielle établie à notre Mission Saint-Joseph de William's Lake en faveur des filles sauvages.

L'année 1897 comptera pour nous parmi les plus mémorables. Au mois d'avril, Notre Saint-Père le Pape Léon XIII préconisait le R. P. Dontenville évêque titulaire de Germanicopolis et coadjuteur avec future succession de l'évêque de New-Westminster. Mgr de Germanicopolis reçut la consécration épiscopale dans la cathédrale de New-Westminster des mains de notre vénéré métropolitain, Mgr Adélard Langevin, assisté de Mgr Durieu et de Mgr Clut, venu du pôle nord. Mgr Legal, accompagné de plusieurs missionnaires de Saint-Albert, rehaussait par sa présence cette auguste cérémonie. Ce fut une véritable fête de famille.

Personnel.

Le vicariat de la Colombie compte 2 évêques, 25 Pères, 2 Frères scolastiques et 11 Frères convers à

vœux perpétuels. Le R. P. Blanchet, doyen de nos missionnaires, a atteint sa quatre-vingtième année, 2 Pères ont plus de soixante-douze ans, 2 ont dépassé la soixantaine, 3 la cinquantaine, 8 ont quarante ans, 8 trente ans et plus. Un seul a vingt-sept ans.

Dix Pères sont employés en qualité de Supérieurs, économes ou professeurs au collège et dans les écoles, 13 seulement exercent le saint ministère, 5 exclusivement parmi les blancs, 8 parmi les sauvages et les blancs fixés dans les villages indiens. Enfin, 2 Pères très âgés ne peuvent plus venir en aide à leurs frères que par leurs prières.

Un de nos Frères convers est octogénaire, 4 ont plus de soixante-six ans; nous comptons 3 sexagénaires; un est âgé de cinquante-cinq ans, un autre de quarante-sept et un troisième de trente ans. Cinq de ces Frères, en raison de leur âge ou de leurs infirmités, sont à la retraite, 2 font la classe, les autres s'occupent à l'intérieur de nos communautés ou aux travaux du jardinage.

Vie intérieure.

En général, la régularité est en honneur dans nos maisons. Les exercices de piété se font en commun. On est fidèle à la retraite du mois. La retraite annuelle réunit à New-Westminster tous les Pères qui ne sont pas indispensables pour la garde des maisons et résidences. Un des nôtres prêche ces saints exercices. Les gardiens de maisons font une année leur retraite en particulier et l'année suivante ils participent à la retraite générale. Nos Pères ont un ministère trop surchargé et cumulent trop d'emplois pour s'adonner sérieusement à l'étude. A peine ont-ils le temps, entre deux courses apostoliques, de repasser à la maison leur théologie morale et de pré-

parer de nouvelles instructions pour l'expédition prochaine.

L'étude des langues indiennes, si multiples dans le vicariat, présente de grandes difficultés. Dans un seul district, vivent trois ou quatre tribus ayant chacune un langage différent; ajoutez à cela les changements fréquents de missionnaires d'un poste à un autre, en raison de l'exigence des œuvres et du personnel. Heureusement, le jargon appelé *chinook* est compris à peu près partout dans le vicariat. Tous nos Pères l'apprennent parfaitement et peuvent ainsi exercer le saint ministère dans n'importe quelle tribu sauvage. Peu à peu, à l'aide d'interprètes et à force d'entendre parler les sauvages entre eux, ils réussissent à apprendre la langue propre à chaque tribu. A mesure que se multiplieront les ouvriers évangéliques, la part de ministère attribuée à chacun se trouvant diminuée, chaque tribu se verra confiée à un missionnaire qui pourra se livrer à l'étude de sa langue d'une façon plus suivie. Au temps où nos Pères sont réunis à la communauté, les conférences théologiques ont lieu assez régulièrement. L'esprit religieux anime tous les Oblats du vicariat. Les Pères comme les Frères aiment et estiment leur vocation, ils sont pleins de zèle pour le salut des âmes.

Vie extérieure.

Il y a deux genres de ministères dans chacune de nos maisons. Le Père qui garde la résidence exerce le ministère paroissial ; il veille sur l'école des garçons et des filles, leur donne l'instruction religieuse et prend soin des habitants de la localité et des environs. Le dimanche, il préside aux offices de la paroisse auxquels assistent les catholiques et un certain nombre d'hérétiques. Les rapports de ce Père avec les étrangers sont à peu près

comme il est dit dans la Règle ; il se voit pourtant obligé de se passer de compagnon pour les visites à domicile.

Les autres missionnaires, à des époques fixes, s'absentent pour six semaines ou deux mois et s'en vont seuls, de village en village, prêcher, instruire les fidèles qui les attendent et leur administrer les sacrements. Pour l'accomplissement de ce ministère, le prêtre parcourt souvent de grandes distances, car les familles européennes qu'il doit visiter sont établies çà et là dans la contrée, très loin les unes des autres. Il reçoit l'hospitalité dans ces maisons et catéchise les enfants.

Division du vicariat.

Le vicariat se divise en quatre maisons et deux résidences : la maison Saint-Charles à New-Westminster avec sa résidence de Saint-Eugène à Kootenay, la maison Sainte-Marie à Matequi, la maison Saint-Joseph au lac William avec sa résidence de N.-D. de Bonne-Espérance au lac Stuart et la maison de Saint-Louis à Kamloops.

La plus importante de ces maisons, par sa position et par ses œuvres, est la maison Saint-Charles, à New-Westminster, résidence du vicaire de Missions et le siège épiscopal. Les Pères qui la composent s'occupent de la paroisse des blancs et des œuvres qui s'y rattachent : collège, école de filles, orphelinat pour les enfants des deux sexes, hôpital catholique tenu par des religieuses. Les autres maisons du vicariat, outre une église paroissiale et des écoles, comprennent encore un district de 250 milles. On a voulu, dès le principe, partager en districts l'immense étendue du vicariat, il est ainsi beaucoup plus facile de prévenir les catholiques contre de

l'influence malsaine des sectes dissidentes ; quand nous serons en nombre, ces districts pourront être divisés.

En dehors des villes, la formation religieuse des blancs et de leurs enfants n'est pas chose aisée, on a beaucoup de peine à réunir ces enfants si éloignés pour le catéchisme. Ces difficultés ne se rencontrent pas parmi les sauvages qui, du reste, montrent la plus grande bonne volonté. Quand la visite du prêtre leur a été signifiée, ils sont fidèles à se rendre au village central où se trouve l'église. Trois ou quatre fois par an, le Père leur donne une mission d'une huitaine de jours, employés en entier à l'instruction religieuse : outre le sermon du matin et du soir, il y a trois catéchismes par jour. Les enfants sont instruits à part. Tous ces chrétiens assistent à la messe et à la bénédiction du Saint-Sacrement. Aussi, ces missions, quoique courtes, laissent-elles une forte impression dans ces âmes, impression salutaire qui les soutient durant la longue absence du prêtre.

Population.

On estime à 80 000 âmes la population totale du vicariat : 23 000 sauvages, 6 000 Chinois et 50 000 Européens. Les catholiques atteignent le chiffre de 24 000, les protestants sont au nombre de 50 000, il y a, de plus, 6 000 païens.

Pendant quelques années, nous aurons une population flottante, en route pour le Klondyke, qui séjournera plus ou moins longtemps à Vancouver, où le chemin de fer amène les émigrants, et à Glenora, vers le 60e degré de latitude, sur la limite du diocèse où débarquent ceux qui ont pris la voie de mer.

Maison Saint-Charles. — Six Pères, 2 Frères scolastiques et 3 Frères convers à vœux perpétuels, composent le personnel de la maison Saint-Charles qui dessert la

ville de New-Westminster et sa banlieue. La ville compte aujourd'hui 6 000 habitants, dont 5 000 Européens, quelques centaines de Chinois et un petit nombre de sauvages chrétiens groupés sur la rive sud du Frazer autour d'une église bâtie par eux. La population de la banlieue s'élève à 7 000 Européens de nationalités diverses, dont environ 750 catholiques et 4 250 hérétiques. On y trouve plusieurs centaines d'émigrants du Céleste Empire.

En été, du 1er juillet à la fin d'août, ce territoire est envahi par plus de 4 000 sauvages ; ils viennent de tous les points de la Colombie faire la pêche du saumon rouge au compte des Européens. La grande majorité de ces sauvages est catholique.

A New-Westminster, il y a quatre églises quasi-paroissiales, c'est-à-dire où une messe est régulièrement célébrée chaque dimanche : l'orphelinat des Sœurs du Bon-Pasteur, le pénitencier, l'hôpital catholique et l'église pour les sauvages. Les blancs ont la cathédrale pour paroisse, il s'y célèbre deux messes le dimanche.

Nous avons établi dans la banlieue six centres où les catholiques européens se réunissent pour la réception des sacrements. Quatre de ces localités possèdent une église, les deux autres auront aussi la leur prochainement. Un Père de Saint-Charles visite le dimanche, à tour de rôle, l'une ou l'autre de ces églises.

Le collège Saint-Louis, sous la direction de nos Pères de Saint-Charles, est attenant à la maison de communauté ; 3 Pères, 2 Frères scolastiques et 1 Frère convers y donnent l'instruction élémentaire et commerciale à 65 élèves, dont plusieurs pensionnaires. Un laïque est professeur de dessin.

Six Sœurs de Sainte-Anne se partagent les cours élémentaires et moyens de l'école des filles qui, tant pensionnaires qu'externes, atteignent le chiffre de 64. Le

Père curé de la paroisse ne néglige rien pour l'instruction religieuse et la formation chrétienne des élèves de ces deux écoles. A cet effet, il les réunit tous les dimanches à la cathédrale.

Les Sœurs du Bon-Pasteur dirigent, dans un des faubourgs de New-Westminster, l'orphelinat catholique pour les enfants issus de parents blancs qu'elles réussissent ainsi à conserver à l'Église. Les protestants les accueilleraient volontiers dans leurs orphelinats pour les enrôler dans leurs sectes. Les religieuses reçoivent pareillement les enfants de parents hérétiques quand ceux-ci demandent ou du moins ne font aucune opposition à ce que leurs enfants soient reçus ou élevés dans la foi catholique. On garde les garçons jusqu'à l'âge de douze ans ; après leur première communion, ils sont placésdans de bonnes familles où ils rendent service, gagnent leur vie et apprennent à travailler. Ces mêmes Sœurs admettent, dans un département distinct, des jeunes personnes qui veulent se conserver bonnes chrétiennes jusqu'à leur établissement. Une vingtaine de religieuses font prospérer cette institution qui compte 15 orphelins, 25 orphelines et 16 pénitentes ou préservées.

Depuis 1893, nous relevons à l'actif de la maison Saint-Charles 231 baptêmes, 21 mariages, 30 000 communions, 34 000 confessions, 100 confirmations et 17 conversions d'hérétiques.

Résidence Saint-Eugène de Kootenay. — Cette résidence, dépendante de la maison Saint-Charles, est située au centre du pays Kootenay ; elle se compose de deux Pères et d'un Frère convers. Les sauvages de cette tribu sont au nombre de 600. Ils vivent dans quatre villages très éloignés les uns des autres, mais se réunissent à la Mission aux grandes fêtes. Tous appartiennent à notre sainte religion.

Le gouvernement fédéral du Canada entretient là, à ses frais, une école industrielle pour l'instruction et l'éducation des enfants de la tribu. La direction en est entièrement confiée aux Sœurs de la Providence ; 6 religieuses consacrent leurs soins à former au bien et au travail une soixantaine d'enfants, 32 filles et 28 garçons. A ceux-ci, un contre-maître, engagé par les Sœurs, apprend la cordonnerie, la menuiserie et l'agriculture. Les filles sont initiées aux travaux du ménage et à toute espèce d'ouvrages à l'aiguille. Cette école donne pleine satisfaction au gouvernement, elle produit les meilleurs fruits parmi les sauvages dont elle adoucit le caractère.

Nous trouvons inscrits sur les registres de cette résidence, depuis le dernier Chapitre, 230 baptêmes, 176 confirmations, 10 000 communions, 75 viatiques et extrêmes-onctions, 20 mariages. On signale, en 1896, une conversion d'hérétique et deux en 1897.

Je dois ajouter qu'une ère nouvelle commence pour Saint-Eugène. Les Pères n'avaient à s'occuper jusqu'ici que des sauvages. Sur les 900 blancs ou Chinois établis sur ce territoire, on ne rencontrait qu'un très petit nombre de catholiques qui remplissaient leurs devoirs de religion quand ils avaient l'occasion de passer à la Mission. Mais voici que, depuis l'an dernier, on travaille à la construction d'une voie ferrée à travers les montagnes Rocheuses et le pays Kootenay de l'est à l'ouest. La Mission ne s'en trouve éloignée que de 4 milles.

Les Européens affluent dans la région ; 5 à 6 000 ouvriers sont échelonnés sur le parcours de ce chemin de fer, des colons s'établissent, de nombreux mineurs sondent les rochers des montagnes pour y découvrir des métaux. C'est donc un surcroît d'ouvrage pour deux missionnaires, dont l'un est retenu à la maison par ses infirmités. Heureusement, le R. P. Coccola, directeur

de cette résidence, a pu s'attirer le concours d'un prêtre anglais, que des raisons de santé ont obligé de quitter momentanément son diocèse. Ce prêtre a bien voulu se charger de la desserte des différents groupes d'ouvriers du chemin de fer, presque tous catholiques, ainsi que de l'église bâtie l'an passé dans une petite ville qui a surgi sur les rives de la Kootenay, à 7 milles de Saint-Eugène. Il est nécessaire d'augmenter au plus tôt le personnel de cette résidence.

Maison Sainte-Marie. — La maison de Sainte-Marie, qui comptait naguère 5 missionnaires, n'en a plus que 3; l'un d'eux a succédé au R. P. Blanchet à Notre-Dame de Bonne-Espérance, un autre a reçu son obédience pour la province du Canada. Il y a dans cette communauté 4 Frères convers, mais 2 ne peuvent plus se rendre utiles en raison de leurs infirmités.

Les Pères ont à desservir 6 000 blancs, dont seulement 885 catholiques et 3 185 sauvages. Ceux-ci se divisent en 2 708 catholiques, 194 protestants et 178 païens. Les sauvages catholiques possèdent une trentaine d'églises, quatre de leurs villages n'en ont pas encore. Il y a en outre 5 églises pour la population blanche.

Autour de la Mission s'élèvent, pour les enfants sauvages, deux belles écoles qui ne manquent pas d'exciter la jalousie des protestants. Les élèves, au nombre de 85, 41 garçons et 44 filles, sont logés, nourris et habillés pour la plupart aux frais de la Mission, le gouvernement fédéral n'accordant qu'une minime allocation. Les Pères, aidés d'un instituteur laïque, dirigent l'école des garçons; les petites filles sont confiées aux Sœurs de Sainte-Anne. Ces enfants reçoivent une instruction élémentaire; on prend surtout à cœur de les former à une vie solidement chrétienne, tout en leur inculquant l'amour du travail, avec l'habitude de l'ordre et de la propreté. De retour

dans leurs familles, nos élèves se montrent bons catholiques, et savent au besoin défendre la religion contre les assauts des hérétiques blancs ou sauvages.

Dans l'espace de cinq ans, les Pères de la maison de Sainte-Marie ont administré 1 000 baptêmes, entendu 22 000 confessions, distribué 18 000 communions, bénit 254 mariages ; 400 fidèles ont été confirmés et 100 ont reçu les derniers sacrements. Le petit nombre d'extrêmes-onctions provient de l'éloignement des malades ; la plupart habitant à 100 et même 150 milles du prêtre, impossible de leur procurer cette consolation suprême. Il y a cependant, dans chaque village, un catéchiste qui aide les malades à mourir pieusement. Nous avons eu à Sainte-Marie 10 abjurations d'hérétiques européens et une cinquantaine de conversions parmi les sauvages païens de la Mission.

Maison Saint-Joseph à William's Lake. — La communauté de Saint-Joseph à William's Lake compte 5 Pères et 1 Frère convers. C'est là que vient de se retirer le vétéran de nos Missions, le bon Père Blanchet, devenu presque aveugle sur ses vieux jours. Il lui est impossible de célébrer la sainte messe et de réciter son bréviaire. Cependant, il se conduit seul. Ses prières contribuent du moins à la conversion des âmes.

Quatre mille blancs, dont environ 500 catholiques, 900 Chinois et 1 135 sauvages dont 1 085 catholiques et une cinquantaine de païens habitent le territoire attribué à la Mission. Les sauvages ont construit 10 églises ; les blancs, dans les deux stations desservies par les Pères, n'en possèdent pas encore. Le prêtre doit en outre visiter à domicile et porter les secours de la religion à nombre de familles européennes catholiques éparses çà et là dans la région.

A la maison se rattache une école industrielle sub-

ventionnée par le gouvernement canadien ; on y admet, avec les sauvages, les enfants des fermiers européens catholiques. Un de nos Pères est spécialement chargé des garçons, il leur fait la classe, les surveille au dortoir et en récréation. Quand vient l'heure des travaux manuels, ces enfants sont confiés à trois laïques, engagés de la Mission, qui leur apprennent le métier de charpentier, de bourrelier et de fermier. Les Sœurs de l'Instruction de l'Enfant-Jésus initient les filles aux occupations de leur sexe. Elles reçoivent l'instruction religieuse du R. P. Le Jacq, supérieur, qui va tous les jours leur faire le catéchisme et présider la visite au Saint Sacrement.

Cette école industrielle, qui comprend 25 garçons et 26 filles, produit d'excellents résultats. Peu à peu ces enfants se dépouillent de leurs habitudes sauvages et adoptent pour ainsi dire une nouvelle manière de penser et de parler.

Le chiffre des baptêmes, depuis 1893, s'élève à 369, celui des mariages, à 81. On compte 111 confirmations, 600 communions, 80 extrêmes-onctions et viatiques, 4 abjurations de protestants et plusieurs conversions de sauvages restés païens parmi leurs parents hérétiques.

Les catéchistes indigènes, établis dans chaque village pour y entretenir le bien opéré par la mission de huit à dix jours que le missionnaire va prêcher dans chaque centre à tour de rôle, ont réussi à faire pénétrer dans les cœurs un grand esprit de religion et de piété. Ils ont ainsi obtenu d'admirables résultats de ces natures naguère encore si indépendantes, si ennemies de tout frein et si indifférentes en ce qui a trait à la religion.

Résidence de Notre-Dame de Bonne-Espérance au lac Stuart. — Cette résidence, dépendante de Saint-Joseph, comprend un district aussi étendu et est situé à 300 milles au nord du lac William ; 2 Pères y desservent une

centaine de blancs, presque tous engagés dans les forts de la Compagnie de la baie d'Hudson et 2 000 sauvages, tous catholiques ou catéchumènes.

Il y a huit stations possédant chacune son église. Deux ou trois fois l'année, les sauvages nomades s'y rassemblent pour la mission. La pêche ou la chasse étant leur seul moyen de subsistance, ces familles ne s'établissent jamais à poste fixe. Les catéchistes, dans chaque groupe, apprennent la prière et les vérités religieuses aux enfants.

N'ayant pu correspondre avec cette Mission depuis six mois, le vicaire des Missions ne peut fournir le chiffre des sacrements administrés par les missionnaires de Notre-Dame de Bonne-Espérance.

Maison Saint-Louis à Kamloops. — Jusqu'en janvier dernier, cette maison comptait 5 missionnaires; elle n'en a plus que 4 et 2 Frères convers, dont l'un, le F. Surel, âgé de quatre-vingts ans, est venu dans nos Missions avec Mgr d'Herbomez en 1850.

La population blanche du district est de 13 000 âmes, dont 2 000 catholiques; les sauvages, au nombre de 3 446, se répartissent en 2007 catholiques, 1 418 protestants et 21 païens.

Nos Pères ont 30 églises à desservir. Eux aussi sont chargés de l'école industrielle bâtie par le gouvernement fédéral sur la réserve des sauvages kamloops et dont il fait tous les frais. Dans deux bâtisses distinctes, 27 garçons et 26 filles de la tribu shuswap, tout en recevant une instruction élémentaire, sont formés au travail. Les garçons, sous la direction du R. P. Carion, reconnu par le gouvernement, et aidé d'un laïque, s'adonnent à la menuiserie et à l'agriculture. Les filles sont confiées aux Sœurs de Sainte-Anne. Comme cette école n'existe que depuis cinq ans, aucun enfant n'y a encore complété son éducation; mais nous pouvons dire que

tous nos élèves donnent entière satisfaction. Lors de la visite de S. Exc. le gouverneur général lord Aberdeen et des ministres de la puissance du Canada à Kamloops, les enfants de l'école industrielle se sont fait remarquer par leur bonne tenue, leur solide instruction primaire et leur parfaite déclamation.

Dans la ville même de Kamloops, les Sœurs de Sainte-Anne tiennent une école mixte fréquentée par 35 enfants. Les garçons y sont admis jusqu'à l'âge de douze ans seulement, époque de leur première communion. L'éducation y est particulièrement soignée.

Nous trouvons consignés sur les registres de la maison de Kamloops 900 baptêmes, 100 confirmations, 22 500 confessions, 16 500 communions, 360 mariages, 575 viatiques et extrêmes-onctions.

Petit séminaire.

En 1895, nous avons inauguré le petit séminaire diocésain avec 8 élèves; ils sont 14 aujourd'hui. Le R. P. Emile Bunoz est, au spirituel et au temporel, le Père de cette petite communauté; un Frère convers l'aide pour la surveillance. Ces enfants, qui suivent les cours du collège Saint-Louis, peu éloigné du petit séminaire, nous donnent pleine satisfaction par leur bon esprit, leur piété et leur application à l'étude. Puissions-nous recruter dans cet établissement des prêtres, des missionnaires zélés. Nos œuvres se développent et se multiplient par le fait de l'émigration continue. D'autre part, nos bons sauvages chrétiens, qui, jusqu'à présent, n'ont été visités que deux ou trois fois par an, auraient besoin de la présence plus fréquente du prêtre parmi eux pour les défendre contre l'influence délétère des colons hérétiques. Aussi, ne cessons-nous de pousser ce cri, de redire cette prière : *Mitte operarios.*

NOUVELLES DIVERSES

Le R. P. Bernad, professeur de morale au scolasticat de Liège, succède en qualité de supérieur de cette communauté au R. P. Gandar, élu assistant général.

Le T. R. P. Supérieur général a choisi le R. P. Lémius (François) pour son secrétaire particulier.

Nos évêques missionnaires ont été invités à administrer le sacrement de Confirmation ou à faire les ordinations dans plusieurs diocèses : Mgr Langevin à Ajaccio; Mgr Grouard, au Mans; Mgr Joulain, à la Rochelle et à Angers. Ces prélats profitent de leur passage dans les grands et petits séminaires pour adresser la parole aux élèves en faveur de leurs Missions respectives et des diverses œuvres de la Congrégation.

A son retour de Rome, Mgr Langevin doit se rendre à Liège et à Hünfeld pour l'ordination de nos Frères scolastiques.

Le 17 juin, fête du Sacré-Cœur, NN. SS. Legal et Joulain ont assisté, dans la cathédrale de Nantes, au sacre de Mgr Leray, des Missionnaires du Sacré-Cœur d'Issoudun, vicaire apostolique en Océanie.

Le 29 juin, fête des saints Apôtres Pierre et Paul, Mgr Grouard assistera dans l'église de Saint-Roch, à Paris, au sacre de Mgr de Bonfils, évêque nommé du Mans; Mgr Durieu, dans la cathédrale du Puy, au sacre de Mgr de Pélacot, évêque nommé de Troyes; Mgr Pascal, à Rodez, au sacre de Mgr Latieule, évêque nommé de Vannes.

Rectification dans l'*Ordo* de 1898.

Le XIII^e^ dimanche après la Pentecôte (28 août) n'est pas, ainsi qu'on l'a indiqué par erreur dans notre *Ordo*, le I^er^ dimanche de septembre, mais le V^e^ dimanche d'août. En conséquence, la Partie d'automne du Bréviaire ne commence qu'avec le XIV^e^ dimanche après la Pentecôte (4 septembre). Il n'y a pas à tenir compte de l'*Incipit* marqué au 30 août et au 12 septembre.

MISSIONS

DE LA CONGRÉGATION

DES OBLATS DE MARIE IMMACULÉE

N° 143. — Septembre 1898

RAPPORTS

PRÉSENTÉS AU CHAPITRE GÉNÉRAL DE 1898 (*Suite*).

Rapport du vicariat de Saint-Boniface.

Le vicariat de Saint-Boniface offre un champ vaste et très fertile aux fils dévoués et affectueux de la Congrégation, qui y a planté son étendard il y a cinquante-trois ans.

D'autres pourront offrir à notre mère bien-aimée des gerbes plus riches et plus nombreuses; mais j'ose dire qu'aucun vicaire des Missions ne pourra présenter un petit groupe de moissonneurs apostoliques plus zélés et une moisson arrosée de plus de sueurs et achetée au prix de plus grands sacrifices.

L'œuvre des Missions sauvages, au Manitoba, est très belle ; mais, après tout, l'avenir n'est point à ces races affaiblies, il appartient aux races européennes, qui s'établissent partout dans nos plaines fertiles, et, s'il est beau de convertir les sauvages infidèles, il n'est pas moins glorieux et méritoire de fonder des royaumes nouveaux

et d'établir ainsi, sur des bases solides, le royaume de Jésus-Christ dans le nouveau monde. Les vieilles nations d'Europe semblent avoir reçu la mission d'envoyer leurs fils se rajeunir au contact de notre sol vierge, afin de retracer, dans l'unité de la foi antique et d'une nationalité nouvelle, les pages glorieuses des âges de foi. Il me semble que cette œuvre sainte qu'on appelle *l'œuvre de la colonisation* ne fait point ombrage à la gloire des Missions étrangères ou Missions chez les sauvages qui occupent encore, même dans le diocèse de Saint-Boniface, le plus grand nombre de nos chers Pères et Frères.

Venons maintenant à l'historique du vicariat depuis le Chapitre de 1893.

I. *Historique.* — Le premier fait saillant est la visite à jamais bénie du T. R. P. Général défunt, en 1894. Ce fut d'abord un puissant encouragement pour le nouveau vicaire des Missions, qui était arrivé du grand séminaire d'Ottawa l'année précédente. Jamais la parole d'un père bien-aimé n'a apporté plus de force et de joie au cœur d'un fils aimant et accablé sous le fardeau que l'obéissance lui avait imposé. Mais le grand événement de cette journée mémorable fut la rencontre de deux vieillards blanchis au service de l'Église et de la Congrégation. L'un portait au front la consécration des pontifes et cette double auréole du génie et de la souffrance, qui rendaient sa personne si chère et si auguste, non seulement à ses fils, mais au Canada tout entier : c'était Mgr Alexandre Taché, archevêque de Saint-Boniface. L'autre était le chef révéré d'une famille religieuse qui avait droit de cité dans ce pays parce que ses fils y prêchaient l'Évangile aux pauvres depuis bientôt un demi-siècle, et il portait un cachet de bonté et de distinction qui attirait tout le monde à lui. Chacun a deviné le Père

bien-aimé que nous pleurons encore, le T. R. P. Soullier. Quand ils tombèrent dans les bras l'un de l'autre, l'émotion fut grande!

C'était la Congrégation qui pressait sur son cœur un fils illustre et bien-aimé, dont le cœur blessé avait besoin depuis longtemps de cette maternelle étreinte. Que de fois nous avons entendu Mgr Taché nous dire avec émotion : « Oh! que cette visite me rend heureux! J'ai beaucoup souffert dans ma vie; j'ai eu souvent le cœur broyé. On m'a insulté, calomnié dans mon propre pays; on a payé mes bienfaits d'ingratitude; mais tout cela n'est rien comparé à ce que mon cœur de fils a éprouvé de tortures en ces dernières années ; après près de quarante-neuf ans d'oblation, je puis me rendre le témoignage d'avoir toujours beaucoup aimé ma chère famille religieuse. Maintenant je me sens heureux malgré les épreuves qui couronnent ma carrière et au milieu de ces luttes scolaires qui abrègent ma vie ; je mourrai content. *Jam lætus moriar.* » Hélas! il nous a, en effet, quittés le 22 juin 1894, dans la paix du Seigneur, pressant contre son cœur sa croix d'Oblat que nous conservons comme une relique précieuse. Et ce second événement a étendu sur notre vicariat comme un voile de deuil. Le futur successeur de Mgr Taché était arrivé un an auparavant, comme pour entendre ses instructions suprêmes et lui fermer les yeux. Il avait eu le temps de mesurer la hauteur, l'étendue et le poids du fardeau qui le menaçait, et quand Rome eut décidé de donner à la Congrégation une preuve non équivoque de son entière confiance, en choisissant un Oblat de préférence à tout autre candidat du clergé séculier, il lui fallut un ordre formel de ses supérieurs pour le décider à accepter la redoutable houlette du *grand archevêque Oblat*, un des fils les plus glorieux du Canada catholique et français.

Il n'y a pourtant pas d'épreuve sans consolation.

Une des plus douces joies pour le cœur du nouvel archevêque de Saint-Boniface a été de pouvoir contribuer à la nomination du digne coadjuteur de Saint-Albert, Mgr Émile Legal, évêque de Pogla. C'était rendre un bien faible service en retour des encouragements et de l'appui si précieux que lui avait donnés le vénéré Mgr Grandin !

Une autre consolation non moins grande a été de pouvoir donner la consécration épiscopale à un ancien compagnon d'armes à l'Université d'Ottawa, le R. P. Dontenville, maintenant évêque de Germanicopolis et coadjuteur de Mgr Durieu.

Nos fêtes et nos deuils ne nous ont point fait perdre de vue l'œuvre des retraites, qui est le but principal de notre chère Congrégation. Qu'il me suffise de signaler le fait que 68 retraites ont été prêchées par nos Pères, soit dans les paroisses organisées, soit dans les Missions sauvages. Les RR. PP. Camper, Lacasse et Lecomte, de la province du Canada, ont pris la plus grande part à ces travaux apostoliques ; ils ont fait beaucoup de bien. Le R. P. Allard a accepté de prêcher la retraite de nos Pères et des Fidèles Compagnes de Jésus à Prince-Albert, pendant que le R. P. Michel rendait le même service au clergé de Saint-Boniface et à nos chers Pères et Frères du vicariat.

De même, le R. P. Lacasse a prêché, l'an dernier, la retraite annuelle des Oblats, à Saint-Albert, afin de reconnaître le service que nous avait rendu, il y a deux ans, le cher P. Lacombe, qui a toujours droit de cité chez nous. Le clergé de Saint-Boniface se rappelle encore avec bonheur la belle retraite que lui a prêchée, en 1894, le R. P. Antoine, assistant général, dans des circonstances extrêmement délicates ; il se souvient

aussi de la retraite de l'année suivante, prêchée par un ancien maître des novices, le bon P. Boisramé.

Mille remerciements à tous ces Pères et à ceux qui les ont envoyés vers nous.

Comment assez remercier le cher seigneur de Mosynopolis, Mgr Pascal, qui a bien voulu me remplacer plusieurs fois et se faire, en toute charité, *adjutor meus in Christo*?

Dirai-je comment le R. P. Guillet a réussi, par une loterie et l'œuvre du *Denier de Manitoba*, à soutenir en partie, pendant deux ans, toutes les écoles de Winnipeg, où nous comptons à peu près 800 enfants ?

Je dois mentionner ici les réunions *sine forma* de mes vénérables suffragants à Saint-Albert et à Saint-Boniface ; ces réunions ont produit un très grand bien et il serait à désirer qu'elles fussent plus fréquentes, en attendant que nous puissions tenir un second concile de Saint-Boniface, où nous aurons grâces spéciales pour traiter des grands intérêts de l'Église et de la Congrégation dans nos diocèses ou vicariats respectifs.

Nous avons fait, depuis le dernier Chapitre, des acquisitions précieuses dans la personne de trois anciens Pères venus de la province du Canada et appelés à rendre de grands services à cause de leur précieuse expérience et de leurs talents d'administrateurs ou de prédicateurs. Nous en remercions cordialement l'administration générale et la province du Canada, toujours si sympathique. Ces chers Pères ne sont pas seulement pour nous ; ils ont rendu déjà et ils rendront encore à l'avenir, je l'espère, de bons services à nos vicariats de l'Ouest.

Un échange, la maladie et certaines circonstances fortuites, mais heureuses pour nous, nous ont valu l'acquisition de cinq autres Pères qui nous sont d'une

très grande utilité. En outre, le noviciat de Saint-Laurent nous a fourni un prêtre et cinq Frères convers.

Enfin, nous avons reçu, depuis 1893, trois jeunes Pères du scolasticat d'Archville et un jeune Père du noviciat d'Angers. De plus, cette année, grâce à la tournée apostolique du cher P. Campeau, dans la province de Québec, nous avons reçu plusieurs bons Frères convers. Si l'on ajoute enfin à ce contingent le F. Pelletier, venu d'Archville, le F. de Byle, excellent charpentier et même architecte à ses heures, que l'administration générale a bien voulu nous céder, nous constatons une augmentation de treize Pères et de onze Frères convers depuis 1893. Mais il faut, hélas! enregistrer deux décès et deux départs réguliers pour une province et un vicariat étrangers.

Voici le tableau du personnel du vicariat en 1898 :

Mgr Langevin.

1° Le R. P. Camper.
2° Le R. P. Allard.
3° Le R. P. Dandurand.
4° Le R. P. Beaudin.
5° Le R. P. Prisque Magnan.
6° Le R. P. Poitras.
7° Le R. P. Guillet.
8° Le R. P. Gascon.
9° Le R. P. Decorby.
10° Le R. P. Mac-Carthy.
11° Le R. P. Hugonard.
12° Le R. P. Saint-Germain.
13° Le R. P. Lacasse.
14° Le R. P. Chaumont.
15° Le R. P. Joseph Magnan.
16° Le R. P. Cahill.
17° Le R. P. Lecoq.

18° Le R. P. Blais.
19° Le R. P. Favreau.
20° Le R. P. Perreault.
21° Le R. P. Campeau.
22° Le R. P. Jacob.
23° Le R. P. O'Dwuyer.
24° Le R. P. Page.
25° Le R. P. Valès.
26° Le R. P. Dorais.
27° Le R. P. Comeau.
28° Le R. P. Bousquet.
29° Le R. P. George.
30° Le R. P. Chaumont.
31° Le R. P. Conan.
32° Le R. P. Thibeaudeau.

Frères convers à vœux perpétuels :

Le F. Boisramé.
Le F. Doyle.
Le F. Mulvihill.
Le F. de Byle.
Le F. Pilon.
Le F. Pelletier.

Frères convers à vœux temporaires :

Le F. Adolphe Gauthier.
Le F. Eugène Gauthier.
Le F. D'Amour.
Le F. D'Amour.
Le F. Rioux.
Le F. Bergevin.
Le F. Legac.
Le F. Fafard.

Vie intérieure. — Il n'y a qu'à se louer de la régularité de nos chers Pères et Frères et de leur attachement à leur vocation.

Beaucoup de maisons et de résidences présentent l'aspect d'une communauté où règnent la paix, le silence et l'ordre.

Les retraites mensuelles pourraient cependant être plus fréquentes et mieux suivies ; mais les retraites annuelles sont l'occasion d'un renouvellement complet, et quand on compare le sérieux et le bon vouloir qu'on y apporte avec ce qui se passe dans d'autres réunions, on bénit le bon Dieu d'avoir procuré aux nôtres un bienfait dont ils savent si bien profiter.

L'étude des langues sauvages n'a jamais été négligée par nos jeunes Pères et ceux qui savent, par expérience, à quel prix on achète ces trésors, apprécient assurément le courage qu'il a fallu déployer. L'esprit qui règne dans tout le vicariat est excellent. C'est un esprit d'obéissance consciencieuse et filiale, un esprit de renoncement et d'abnégation généreuse, un attachement sincère à notre chère Congrégation, en un mot le véritable esprit religieux, tel que le demande notre vénéré Fondateur dans nos saintes Règles. Jamais un Père n'a refusé d'aller au poste où l'obéissance l'a envoyé, et Dieu sait si nous avons fait des changements fréquents et pénibles pour les sujets dans ces derniers temps !

La charité fraternelle règne certainement parmi nous ; si, parfois, elle reçoit quelques blessures, ces blessures ne sont ni profondes ni durables.

Vie extérieure. — Le genre de ministère de nos Pères est des plus humbles et parfaitement en rapport avec notre devise : *Evangelizare pauperibus misit me.*

Dispensateurs des mystères de Dieu, prédicateurs de sa parole de vérité et de salut, nos Pères évangélisent les tribus sauvages qui sont encore pour la plupart idolâtres, mais qui commencent à ouvrir les yeux à la lumière. Ce ministère est des plus pénibles et demande

une somme de dévouement et d'abnégation plus qu'ordinaire.

La poésie qui fait rêver les jeunes imaginations s'évanouit vite devant les froides réalités qui attendent le missionnaire dans les prairies inhospitalières ou à l'intérieur des *wiguams* ou loges du sauvage païen, si défiant et si lent à prendre une détermination qui doit amener toute une révolution dans son existence.

Que de longs et pénibles voyages il faut entreprendre!

Quatre des Pères de notre vicariat ont failli périr de froid et de misère dans leurs courses apostoliques.

Que de rebuts, que d'oppositions diaboliques il faut endurer en patience!

Je ne parle pas des menées perfides de ces ministres de l'erreur, vrais suppôts du diable, qui se sont donné la triste mission de détourner les âmes de la vérité et de les perdre sans pitié. Avec de grandes sommes d'argent et mille autres appâts, ils réussissent parfois à arracher aux missionnaires les âmes que ceux-ci allaient sauver.

Je comprends la parole de l'immortel Pie IX : « En Chine, au Japon, les missionnaires ont la poésie du martyre ; dans l'extrême Nord-Ouest ils en ont la poignante réalité. » Toutefois, il y a bien aussi des consolations fortifiantes dans cette vie crucifiée pour Jésus-Christ.

Il y a eu, en ces derniers temps surtout, des traits de conversions vraiment miraculeuses.

Le ministère, au milieu des populations blanches, n'est pas aussi pénible, mais il comporte bien aussi ses ennuis et ses déboires. C'est ma consolation de pouvoir dire que l'œuvre très importante, l'œuvre vitale de l'immigration, que mon digne prédécesseur recommandait si éloquemment dans son rapport de 1893, n'a pas été négligée par les nôtres. Nos paroisses et nos Missions

progressent dans les villes et les campagnes, et nos Pères chargés de ce qu'on appelle pompeusement une *cure* sont de vrais missionnaires toujours sur la brèche et en quête d'âmes à sauver. Une des plus grandes difficultés qu'il a fallu vaincre pour faire tous ces travaux féconds au milieu des sauvages et des blancs, c'est celle d'apprendre les langues étrangères. Ainsi, dans le vicariat de Saint-Boniface, il faudrait parler quatre ou cinq langues sauvages et six ou sept langues européennes. Le français et l'anglais sont nécessaires partout.

Presque partout aussi il faut savoir au moins une langue sauvage.

Dans plusieurs endroits, l'allemand, le hongrois, le polonais et trois ou quatre dialectes slaves sont absolument nécessaires, surtout depuis l'arrivée récente de centaines de familles catholiques venues de la Galicie (empire d'Autriche).

Il y a donc lieu pour les nôtres de se réjouir, en songeant qu'il y a tant de bien à faire dans ce vicariat. Partout il faut être missionnaire dans toute la force du terme et courir vers les brebis perdues de la maison d'Israël.

LES ŒUVRES.

I. *District de l'Est.* — Ce district comprend la maison de l'archevêché, la maison de Sainte-Marie de Winnipeg, les résidences de l'Ecole industrielle de Saint-Boniface, de Saint-Charles de l'Assiniboine et du Portage-du-Rat, la nouvelle résidence de l'Ecole indienne de Saint-Antoine du Portage et la résidence du fort Francis.

1° *Maison de l'archevêché.* — Mgr Langevin, vicaire des Missions ; le R. P. Beaudin, procureur de l'archevêché et du vicariat ; le F. Boisramé.

Il est toujours bien entendu que nos chers Pères et Frères qui ont à traiter avec l'administration vicariale ou qui ont besoin de repos sont les bienvenus à l'archevêché. Ils y sont *chez eux* et comme dans la maison paternelle. C'est mon désir ardent de dilater nos tentes, afin de pouvoir donner à mes vénérables suffragants une hospitalité plus digne d'eux. Les visites qu'ils daignent faire à Saint-Boniface sont pour nous une source de joie et de bénédictions, surtout quand ils s'imposent des fatigues extraordinaires pour conférer avec leur métropolitain des intérêts de notre chère Congrégation, comme ce fut le cas dernièrement pour Mgr Grandin. C'est un devoir pour moi de remercier ici les RR. PP. Allard, Poitras et Beaudin, des importants services qu'ils m'ont rendus, le premier comme vicaire général et administrateur et les deux autres comme procureurs de l'archevêché.

2° *Nouvelle résidence de l'Ecole industrielle de Saint-Boniface.* — Le R. P. Dorais, principal.

Cette belle œuvre a été confiée à la Congrégation, il y a trois ans, et c'est le R. P. Comeau qui en a été le premier principal Oblat. Il n'y avait alors que 80 enfants indiens des deux sexes, maintenant il y a 110 pensionnaires. Cette école avait été fondée avec beaucoup de peine, par Mgr Taché, et confiée d'abord aux Sœurs Grises, aidées d'un prêtre séculier comme aumônier.

L'œuvre est entretenue par le gouvernement canadien, qui donne cependant à peine ce qui est requis pour la maintenir sur le pied des autres écoles de ce genre, aussi le R. P. Dorais est-il obligé de s'ingénier de mille manières pour éviter les déficits qui nous ont causé tant d'ennuis dans le passé.

La discipline de cette institution est admirable ; les enfants sont pieux, dociles et avec cela fort intelligents.

Fidèles aux traditions de leur race, ils préfèrent la chasse et la pêche, ou encore les travaux manuels, à l'étude. Néanmoins, ils apprennent bien la lecture et l'écriture, et ils ont un talent remarquable pour la musique, qu'ils aiment à la folie.

On leur apprend la menuiserie et la culture. Beaucoup d'âmes doivent leur salut à cette école, appelée à sauvegarder la foi des parents et des enfants. Souvent on y baptise des enfants païens ou protestants, qui deviennent ensuite des apôtres au sein de leur tribu. Leurs dispositions nous font parfois verser des larmes de douce consolation. Un petit garçon mourant disait spontanément à la religieuse qui l'assistait : « Ma Sœur, je donne ma vie pour les écoles de Monseigneur. » Un autre demanda un congé pour aller convertir sa mère qui se conduisait mal. Une petite fille manifestait tant de joie au moment de mourir que l'on eût dit qu'elle partait pour une fête de famille. Plusieurs de ceux qui sont venus les premiers à l'école sont déjà mariés et restent fidèles aux enseignements du missionnaire et des bonnes Sœurs. Deux jeunes filles sauteuses ont pris l'habit religieux. Chaque année, nos Pères prêchent à ces chers enfants une retraite de quelques jours qui leur fait un bien immense. Voilà ce que l'éducation a fait des fils de ces Sauteux, que presque tous nos rapports, à l'exception du dernier, donnent comme absolument rebelles à la grâce. On dirait que le bon Dieu, dans sa miséricorde, leur offre le salut au moment où leur race va s'éteindre ou se perdre dans le flot envahissant de la population blanche.

3° *Résidence de Saint-Michel de Selkirk.* — Cette résidence a été réouverte en 1893, alors que feu Mgr Taché voulut bien laisser le R. P. Allard, son vicaire général, reprendre le chemin de Selkirk, selon

le vœu exprimé par le R. P. Camper, dans son rapport au dernier Chapitre général.

Stations visitées. *Saint-Pierre-aux-Liens, de Piguis.* — Il y a là une très jolie chapelle et une école pour les sauvages. C'est une réserve où il y a beaucoup de bien à faire. Les ministres protestants y font une guerre acharnée aux catholiques. Une députation des principaux catholiques vient de me supplier de leur donner un prêtre résidant, afin de les protéger, disent-ils, contre le fanatisme des protestants, qui dépensent des sommes énormes pour gagner des adeptes.

Rivière Tête-Ouverte (Broken-Head). — Outre quelques familles sauvages, s'est établie en cet endroit une colonie allemande, visitée par un prêtre séculier. Si le R. P. Allard avait un jeune compagnon sachant l'allemand et pouvant s'appliquer à l'étude du sauteux, il se ferait un bien immense dans cette région.

Rivière Gueule-Blanche (White-Mouth). — Petite colonie naissante à 20 lieues à l'est de Saint-Boniface. Jolie chapelle. On pourrait y fonder une belle paroisse, qui serait un précieux contrefort pour Saint-Boniface.

Rivière-au-Roseau, près de la paroisse de Letellier, à 20 lieues au sud de Saint-Boniface. C'est une petite réserve, où il y a de bons sauvages qui, avec ceux de la réserve du *Bois-Percé*, peuvent former une chrétienté importante. Malheureusement, leur école est fermée à cause du petit nombre d'enfants, plusieurs ayant été amenés à l'Ecole industrielle de Saint-Boniface, et d'autres suivant leurs parents à la chasse.

Le portage la Prairie. — Il y a là, trois réserves de païens obstinés, Sauteux et Sioux, que nous ne pourrons gagner qu'à force de visites et de prières.

Indian Spring (Source de l'Indien), près de la paroisse de Saint-Alphonse, colonie canado-belge. Ces Indiens

font encore la danse du soleil et lui offrent même un petit enfant en sacrifice, sans le tuer pourtant. Ils aiment le prêtre ; lors de la visite pastorale, ils sont venus saluer l'archevêque et lui ont fait, à cheval, une escorte d'honneur.

4° *Résidence du fort Alexandre :*

Le R. P. Magnan, directeur;

Le R. P. Valès, socius ;

F. d'Amour.

Il y a une immense étendue de pays entre le lac Winnipeg, la rivière Nelson et la baie d'Hudson, qui doit renfermer des milliers de sauvages païens, qu'aucun missionnaire n'a encore visités et qui demandent cependant des *robes noires*. Ils ne veulent pas des ministres méthodistes qui les assiègent et leur offrent mille avantages temporels. C'est pour seconder ces admirables dispositions que nous avons appelé le R. P. Valès au fort Alexandre, et que nous avons bâti une chapelle à l'ancienne *Rivière-aux-Tourtes* (Beren's River) sous le vocable de Notre-Dame des Neiges. Le R. P. Joseph Magnan a failli mourir de froid, l'an dernier, au *mois de juillet,* pendant qu'il construisait ce modeste temple, qui sera en même temps la résidence du missionnaire. Les nuits étaient glaciales. Il y a, au fort Alexandre, une école pour les sauvages et 40 enfants inscrits. Beaucoup d'enfants vont à l'Ecole industrielle de Saint-Boniface. On a aussi commencé une école chez les blancs de Saint-George de Châteauguay ; il y a là 15 enfants en âge d'aller en classe.

Notre-Dame des Neiges ou la *Rivière-aux-Tourtes* (Beren's River) déjà mentionnée. Il y a là une chapelle nouvellement construite. *La Vilaine-Gorge* (Bad Throat), colonie de métis, à 9 lieues de la Mission.

La Rivière-au-Trou (Hole River).

Saint-George de Châteauguay, colonie de Canadiens qui donne d'assez bonnes espérances. Il faudrait qu'un Père parlant le cris pût visiter le poste de la baie d'Hudson, appelé *Morway House*, au fond du lac Winnipeg, et même courir à la recherche des Indiens répandus sur un territoire immense destiné peut-être à devenir plus tard une préfecture apostolique. Il y aurait une abondante moisson d'âmes à recueillir et une moisson plus grande encore de sacrifices et de travaux héroïques.

La plus grande et presque l'unique ressource de cette Mission, c'est l'allocation de 2000 francs que l'Œuvre de la Propagation de la Foi nous permet de lui faire; sans ce secours, il faudrait abandonner le fort Alexandre. La maison des Pères n'est plus habitable en hiver et il va falloir faire une dépense de 2500 francs, cette année, pour la réparer. Les voyages, plus fréquents et plus longs, depuis qu'il y a deux Pères résidant, vont aussi nécessiter des dépenses plus considérables.

5° *Résidence de Notre-Dame du Portage-du-Rat*, province d'Ontario : R. P. Poitras, directeur; R. P. Thibeaudeau, socius. Le R. P. Lacasse n'y réside guère que temporairement, car les missions diocésaines pour lesquelles il nous a été cédé le réclament sans cesse.

La population (8900 habitants, dont 2400 catholiques) a plus que doublé dans cette région depuis cinq ans, et la petite ville du Portage promet de devenir un jour la rivale de Winnipeg. Les mines d'or qu'on y a découvertes en ces derniers temps y ont attiré une population considérable ; si la découverte du merveilleux Klondike a diminué le flot des étrangers qui s'y portaient, elle ne l'a pas tari. Un magnifique pensionnat en briques a été construit par les Fidèles Compagnes de Jésus, sur une île adjacente à la ville du Portage, et elles y comptent déjà 30 pensionnaires. Il y a, en

outre, trois écoles, une au Portage, une autre à Morman, et la troisième à Keewatin avec une population de plus de 300 enfants, au lieu de 160 en 1893. En outre, il y a quatre écoles sauvages dans cette région. Population scolaire, 100 enfants. Une école des blancs à la *Rivière-au-Pin*, 20 enfants.

Station visitée.. — La seule station visitée par nos Pères du Portage-du-Rat est le petit bourg de Saint-Louis de Keewatin, qui renferme une population catholique canadienne-française de 400 âmes, pleines de foi, et une jolie petite église, où se célèbre, chaque dimanche, l'office divin.

6° *Résidence de l'École Saint-Antoine de Padoue.* — L'an dernier, nous avons enfin obtenu du gouvernement la permission de bâtir une école-pensionnat pour les enfants sauvages de la région. C'était la réalisation du rêve longtemps caressé par Mgr Taché.

Grâce au bon saint Antoine, nous avons réussi à acheter, à des conditions avantageuses, un terrain de 50 acres, tout près de la ville du Portage, dans un endroit délicieux, sur les bords du lac des Bois, et c'est le même saint qui nous a fait obtenir du gouvernement une bonne somme d'argent, sans laquelle il eût été impossible de songer à construire.

Avec ce secours, nous avons élevé une jolie maison en briques, où nous logeons 30 pensionnaires, la plupart païens; mais il nous reste une dette de 9 000 francs, que la maison du Portage a bien voulu emprunter à ses risques et périls. Cette école est une conquête dont nous rendons grâces à saint Antoine.

C'est le salut des incorrigibles Sauteux qui commence dans ces parages sanctifiés autrefois par le passage de nos premiers missionnaires, venus de Montréal dans de frêles canots d'écorce !

La messe qu'ils ont offerte sur ces bords porte enfin ses fruits. L'an dernier, neuf chefs sauvages me touchaient la main avec leurs conseillers avant de s'asseoir à un banquet que le R. P. Cahill leur avait préparé et, pour la première fois depuis cinquante ans, ils invitaient le prêtre et même le *grand chef des priants*, à venir les visiter. Ils ont même promis d'envoyer leurs enfants à l'école du Portage et ils ont tenu parole. N'est-ce pas la moisson jaunissante qui appelle le moissonneur de Dieu? Aussi notre but, en fondant cette nouvelle résidence, a-t-il été d'amener les sauvages à fréquenter l'église de l'école, afin qu'ils soient désormais séparés des blancs, comme c'est le cas pour la Mission des RR. PP. Jésuites du fort William, à quelques centaines de milles du Portage.

Le R. P. Cahill habite l'École de Saint-Antoine et il en fait son centre d'opérations au milieu des milliers de sauvages qu'il doit évangéliser. Il visite aussi plusieurs postes de blancs, sur la ligne du chemin de fer du Pacifique canadien et dans les régions minières de ce district. Il consacre le reste de son temps à la direction de l'école.

Un Père âgé, qui résiderait à l'école habituellement, rendrait des services précieux, surtout lorsque nous y aurons des religieuses. Nous avons lieu d'espérer que les enfants de cette école, qui sont très doux et très dociles et qui tiennent à l'instruction plus que les parents eux-mêmes, vont devenir les apôtres de leur nation, si longtemps rebelle à la vérité. Le R. P. Cahill a déjà baptisé quelques-uns de ces enfants.

Le gouvernement ne soutient cette école qu'en partie; il nous laisse avec des dettes, et la caisse vicariale doit donner, chaque année, au moins 1 000 francs au R. P. Cahill.

Il y a aussi dans ce district l'ancienne résidence du fort Francis, que nous avons dû abandonner temporairement et confier au zèle d'un jeune prêtre séculier. Il y a là une belle et grande œuvre à faire.

II. *District central.* — Ce district comprend : la maison de Sainte-Marie, la résidence de Saint-Charles, la maison de Saint-Laurent, la résidence de Notre-Dame des Sept-Douleurs et la résidence de Sainte-Rose du Lac.

1° *Maison de Sainte-Marie de Winnipeg :*

Le R. P. Didace Guillet, supérieur ;

Le R. P. Mac-Carthy, socius ;

Le R. P. O'Dwyer, vicaire ;

Le R. P. Moïse Blais, condamné au repos.

Le bon F. Doyle remplit les fonctions de portier et de sacristain.

La population catholique de la paroisse de Sainte-Marie est de 1 758 âmes (351 familles anglaises-irlandaises et 69 familles canadiennes-françaises).

La ville de Winnipeg, capitale du Manitoba, est située sur la rive gauche de la rivière Rouge, presque en face de Saint-Boniface.

En 1887, elle comptait 20 000 âmes ; en 1893, 39 000 ; elle en compte présentement près de 50 000.

Écoles. — Les Sœurs de Jésus-Marie dirigent deux écoles et une académie de 54 pensionnaires et de 200 externes.

Les Frères de la Société de Marie de Paris (Marianistes) dirigent l'école des garçons, et l'école Saint-Joseph est dirigée par un maître et une maîtresse catholiques.

La population totale de ces écoles est de 550 enfants, soit 70 enfants de plus qu'en 1893, malgré l'extrême détresse où nous ont réduits les lois scolaires iniques de 1890, 1894 et 1897.

Il n'y a pas cinq enfants catholiques dans les écoles protestantes ! Ceci prouve jusqu'à quel point le zèle des parents et la docilité des enfants ont secondé le dévouement de nos Pères. Aucune population n'a été plus fidèle à son archevêque que celle de Sainte-Marie de Winnipeg durant nos luttes scolaires.

L'importance de la maison de Sainte-Marie n'échappe à personne. Nous avons à Winnipeg une des plus belles paroisses du diocèse et certainement la plus importante après celle de Saint-Boniface.

La province du Canada a bien mérité du vicariat de Saint-Boniface en nous cédant le R. P. Guillet, qui gouverne à la satisfaction de tous une paroisse composée d'éléments très divers.

Un des meilleurs éléments du succès du R. P. Guillet, c'est l'appui loyal et tout à la fois filial et fraternel que lui ont donné les RR. PP. Mac-Carthy et O'Dwyer, qui se sont conduits comme deux véritables fils de la famille.

La maison de Sainte-Marie est toujours ouverte à nos Pères de passage durant l'année, et elle nous offre un lieu de retraite annuelle délicieux, mais qui menace de devenir trop étroit à cause de notre nombre croissant.

La jolie église gothique de Sainte-Marie s'est enrichie d'un superbe portail surmonté d'une tour, et il n'est pas étonnant qu'il reste une dette à payer; mais il y a dans cette population généreuse assez de ressources pour faire face à ces dépenses.

Cependant, nous ne pourrons pas nous en tenir là ; il faudra bientôt bâtir une nouvelle maison et fonder un orphelinat pour les petits garçons.

Le ministère s'exerce surtout en anglais. A Sainte-Marie, néanmoins, les annonces sont faites en français

et l'on y prêche un sermon dans cette langue tous les mois. Il y a grand'messe et deux sermons, quelquefois trois, tous les dimanches.

L'Église est toujours remplie.

Nos retraites d'hommes, de femmes et d'enfants sont très bien suivies.

Nos Pères continuent à remplir les fonctions d'aumôniers de l'Académie Sainte-Marie, de la prison de la ville et de l'hôpital général.

La piété va en augmentant dans la paroisse, grâce à la ligue du Sacré-Cœur ; la charité pour les pauvres est pratiquée avec bonheur par la Société de Saint-Vincent de Paul pour les hommes, et pour les femmes par la *Ladies Aid Society*.

La communion du premier vendredi du mois devient de plus en plus nombreuse.

Nos Pères sont très estimés et ils portent haut et ferme le drapeau de la Congrégation, dans ce poste élevé et difficile.

2° *Résidence de Saint-Charles de l'Assiniboine :*

Le R. P. Dandurand, curé de Saint-Charles ;

Le R. P. Jacob, maître des novices ;

Le F. Pelletier, frère convers à vœux perpétuels.

Il y a, en outre, les FF. Bergevin, Legac et Eugène Gauthier, qui ont fait des vœux de cinq ans, et deux autres Frères novices.

Lors de sa dernière visite, le T. R. P Soullier avait exprimé le désir qu'il y eut, à Saint-Charles, soit un juniorat, soit un noviciat ; autrement, il ne concevait pas, disait-il, comment la Congrégation pouvait garder si longtemps une simple cure de campagne. Je formai alors le désir d'y transférer le noviciat de Saint-Laurent. Notre Frère architecte, le F. de Byle, et deux ou trois autres Frères convers, surtout le F. Adolphe Gau-

THIER, se sont mis à l'œuvre dès le mois de mai 1897 et, au mois de novembre de la même année, une maison en briques, très convenable, pouvait recevoir deux Pères et six Frères convers.

Ce n'est que le 5 janvier 1898 que j'ai pu transférer canoniquement, avec l'autorisation de l'administration générale et du Saint-Siège, le noviciat de Saint-Laurent à Saint-Charles. Depuis lors, la maison a été un sanctuaire de paix et de régularité, où le temps se partage entre le travail et la prière. Désormais, cette paroisse appartient à la Congrégation pour toujours. C'est une couronne d'honneur que je dépose avec joie, comme cadeau de joyeux avènement, aux pieds de notre nouveau Père général.

Tout n'est pas terminé, mais nous achèverons cette œuvre bientôt. Nous voulons faire en sorte que cette maison, qui demandera encore de grands sacrifices d'argent, finisse par se suffire à elle-même.

3° *Maison de Saint-Laurent du lac Manitoba :*

Le R. P. CAMPER, supérieur, ancien vicaire des Missions et pro-vicaire actuel ;

Le R. P. COMEAU, chargé de toutes les Missions sauvages du lac Manitoba ;

Le R. P. Joseph CHAUMONT, socius ;

Le dévoué F. MULVIHILL, le bras droit du P. CAMPER. Il a été élu, dernièrement, par acclamation, préfet de la municipalité.

Le F. DE BYLE.

Trois Frères convers à vœux temporaires : les FF. Adolphe GAUTHIER, RIOU et D'AMOUR.

Population. — Catholiques, 1 500 (augmentation de 300 âmes). Ils sont en majorité métis sauteux. Il y a cependant un bon nombre de familles canadiennes, françaises et irlandaises. Sauvages catholiques, 569 ;

sauvages païens, 200; sauvages protestants, 250. Total : 1 019.

Écoles. — Saint-Laurent a fait, depuis 1893, des progrès merveilleux. Les Sœurs Franciscaines missionnaires de Marie ont accepté, par pur dévouement, de venir se dévouer à l'instruction chrétienne des enfants à Saint-Laurent, et leur arrivée a été l'occasion d'une fête inoubliable pour la population.

Elles ont transformé les enfants depuis leur arrivée dans le pays.

Outre le couvent, Saint-Laurent possède quatre autres écoles catholiques pour les blancs et trois écoles pour les sauvages catholiques. La population scolaire est de 230 enfants.

a) Notre-Dame de Grâce (île de Chêne). Il y a là une école catholique.

b) Notre-Dame de la Paix (pointe aux Lièvres). Il y a aussi là une école catholique.

c) Notre-Dame du Folgoët (rivière du Chien, *Dog Creek*). Il y a là une nouvelle chapelle, bâtie cette année sur la réserve sauvage, et une école pour les enfants sauvages bâtie par le gouvernement, mais dirigée par un de nos bons métis catholiques.

d) Saint-Columban de Totogan. Réserve sauvage.

e) Notre-Dame du Suffrage de la baie de Sable (*Sandy Bay*). Réserve sauvage importante. Nous y avons une chapelle neuve bâtie cette année et une belle école où 60 enfants sont instruits par un maître catholique.

f) Notre-Dame du Lac (*Ebb et Flow*). Réserve sauvage. École dirigée par un métis catholique.

g) « Poste Manitoba ». Petite réserve sauvage.

Le R. P. Comeau visite aussi plusieurs autres endroits de moindre importance.

Il a ressuscité l'œuvre des Missions sauvages du lac

Manitoba, et il fait chaque jour de nouvelles conquêtes sur le paganisme et l'hérésie.

J'ai déjà dit que les progrès de Saint-Laurent depuis cinq ans ont été prodigieux, et je n'en veux pour preuve que sa superbe église de pierre, qui a coûté plus de 35 000 francs et qui a été construite avec les aumônes des généreux compatriotes du F. Mulvihill, à Chicago.

C'est la réalisation du vœu du R. P. Camper dans son rapport de 1893. Sa ferme confiance en la divine Providence n'a pas été trompée.

Les fondations du nouveau couvent sont déjà posées et il y a même en banque une somme d'argent recueillie encore à Chicago par le même quêteur intrépide, qui a juré de doter Saint-Laurent, dont il est un cofondateur, d'une église et d'un couvent en pierre. Malheureusement, un accident déplorable a réduit en cendres, il y a quelques semaines, la résidence de Saint-Laurent, et la construction du couvent est forcément retardée. Les pertes, évaluées à plus de 17 500 francs, sont heureusement couvertes en grande partie par une compagnie d'assurance.

Outre ces édifices superbes, deux chapelles ont été construites pour les sauvages, en 1897, sur les bords du lac Manitoba ; en sorte que l'on peut dire avec vérité que cette partie du vicariat a marché à pas de géant dans la voie du progrès.

4° *Résidence de Notre-Dame des Sept-Douleurs* (*Rivière des Epinettes*, Pîne Creek). — Le R. P. Adélard Chaumont, directeur ; le R. P. Conan, socius ; le F. Fafard.

Population. — Blancs catholiques, 250 ; sauvages catholiques, 400 ; sauvages païens, 200 ; sauvages protestants, 200.

Ecoles. — Il y a d'abord une *école-pensionnat* (Boarding

School), rétribuée par le gouvernement, à la Mission de Notre-Dame des Sept-Douleurs, et une autre *école-pensionnat* à la rivière Poule-d'eau. Il y a un maître catholique pour chacune de ces écoles. Nous avons établi une école élémentaire pour les métis à la rivière la Mousse (*Mossy River*), à 13 lieues de la Mission. C'est le terminus du nouveau chemin de fer du lac Dauphin.

Il y a plus de 100 enfants capables d'aller à l'école, autour de Notre-Dame des Sept-Douleurs, mais il n'y en a guère que 25 qui y assistent régulièrement; nous ne pourrions pas nourrir tous ceux que les parents nous offrent.

Le R. P. Chaumont a réussi à faire tomber une école tenue par un ministre protestant sur la réserve de la Rivière-qui-roule (*Rolling River*) et s'il obtenait la permission du gouvernement, il pourrait accepter encore 75 à 80 enfants sauvages, la plupart païens, et son école deviendrait quatre fois plus importante.

Il faudrait absolument bâtir une chapelle et une école à la Mission de Notre-Dame des Sept-Douleurs; les vieux bâtiments sont trop petits et tombent en ruines. Mais où trouver les ressources?

Là aussi il y a une ample moisson à recueillir, comme les relations du bon P. Chaumont nous l'ont fait voir clairement dans nos annales et ailleurs ; mais il faudrait absolument que des religieuses intrépides aillent s'établir au milieu de ces pauvres gens, afin de travailler à les gagner à Jésus-Christ.

Stations. — De la Mission de Notre-Dame des Sept-Douleurs dépendent, et la réserve de la Poule-d'eau, et les réserves du lac Plat (*Shoal Lake*), de la rivière du Cygne (*Swan River*), de la rivière Vallée (*Valley River*), de la Rivière-qui-roule (*Rolling River*), de la montagne

Tortue (*Riding Mountain*) et la colonie de la rivière la Mousse (*Mossy River*).

La maison d'école de ce dernier poste a été achetée pour être transformée en chapelle.

5° *Résidence de Sainte-Rose du Lac.*— Cette résidence allait être abandonnée quand l'arrivée opportune du R. P. Lecoq nous l'a fait reprendre.

Population. — Catholiques, 1200 âmes.

Les habitants de ce pays sont des colons venus de la province de Québec, de France, de Belgique et d'Irlande, avec quelques familles métisses. La colonie a de l'avenir ; le pays est beau et fertile, et le chemin de fer projeté en 1893 a été construit depuis ; mais il faut au missionnaire une mesure plus qu'ordinaire de patience et d'abnégation.

Le diocèse de Southwark, Angleterre, a établi une espèce d'orphelinat agricole non loin de la Mission, et un jeune prêtre anglais y exerce le saint ministère, ce qui rend de grands services au R. P. Lecoq.

Ecoles. — Il y a trois écoles catholiques dans la région et 95 enfants inscrits sur les registres. Là aussi il faudrait des religieuses pleines de bonne volonté pour façonner ces pauvres enfants, dont l'éducation domestique est si négligée par les parents.

Stations. — Le R. P. Lecoq visite la nouvelle colonie de Canada-ville et des familles isolées de côté et d'autre.

Il faudrait un missionnaire capable de comprendre les nombreuses familles de Galiciens catholiques (peut-être 200), établies non loin de Sainte-Rose ; les protestants et les Russes schismatiques menacent de nous les enlever. Quel besoin nous avons de quelqu'un qui puisse les comprendre !

Il y a, à Sainte-Rose, une vieille chapelle servant de

maison d'école ; elle sera bientôt remplacée par une jolie église que le R. P. Lecoq va construire avec des aumônes venues ou attendues de France. C'est ainsi qu'il s'est construit une très jolie résidence à laquelle il a travaillé de ses propres mains.

III. *District de l'Ouest.* — Ce district comprend : la maison de Qu'appelle, avec cinq résidences, dont deux ont été établies et une troisième reprise depuis le dernier Chapitre, à savoir : Notre-Dame de l'Espérance (montagne de Tondre), Saint-Philippe (fort Pelley) et la mission du Saint-Cœur de Marie, au lac Croche. Cette dernière est réouverte *provisoirement*, elle attend son *confirmatur*. Les deux autres résidences existaient déjà en 1893 : c'est Saint-Lazare (fort Ellice) et l'Assomption (Esterhaz).

La résidence de Saint-Ignace (montagne de Bois, ou *Willon Bunch*) a été abandonnée ; mais le vénérable P. Saint-Germain la visite quatre fois l'an. Un bon prêtre séculier, ami de la solitude, y vivrait dans une grande paix.

1° *Maison de Qu'appelle.* — Le R. P. Prisque Magnan, supérieur ; le R. P. Hugonard, principal de l'Ecole industrielle ; le R. P. Saint-Germain, assistant principal.

Les RR. PP. Campeau et Favreau ne résident que temporairement à Qu'appelle lorsqu'ils viennent faire les missions des Sauteux ou des Sioux et des Assiniboines.

Population de la Mission de Qu'appelle et des postes qui en dépendent, ou qui en dépendaient jusqu'en ces derniers temps : blancs catholiques, 1 248 ; sauvages catholiques, 707 ; sauvages païens, 3 250.

Ecoles. — Il y a deux écoles qui dépendent de la maison Qu'appelle : l'Ecole industrielle, où l'on compte 238 enfants indiens, et l'école élémentaire, où il y a 30 enfants blancs inscrits.

L'Ecole industrielle de Qu'appelle est la merveille des écoles de ce genre, et les officiers du gouvernement canadien se sont plu à le reconnaître en plusieurs circonstances. Les enfants sont pieux ; ils aiment à recevoir les sacrements, à prier et à chanter des cantiques en leur langue. Chaque année, une bonne retraite, prêchée en sauteux par le R. P. Camper ou le R. P. Campeau, ravive leur foi et purifie leur conscience. Ils semblent plus avides d'apprendre à lire et à écrire que la généralité des enfants peaux-rouges. Outre l'écriture, la grammaire, le calcul et même la musique, on leur enseigne la culture de la terre, et quelques-uns d'entre eux apprennent le métier de charpentier, de boulanger, de cordonnier ou de forgeron.

Il y a dans cette maison une vie, un cachet de gaieté et un entrain qui font plaisir à voir. Les anciens élèves aiment à y revenir pour revoir leurs bienfaiteurs et leurs compagnons.

Le bon Père Hugonard est aimé de tous comme un père. Il faut le voir le matin d'une fête religieuse, ou le jour des noces d'un enfant de l'école, ou au retour d'une absence de trois ou quatre jours. Il y a alors chez les enfants de véritables explosions de joie et de bonheur. Il est aisé de voir qu'il est bien l'âme de l'institution.

Un fait qui prouvera combien l'école a fait du bien, c'est qu'avant son établissement, nos pères ne pouvaient pas planter impunément leur tente sur les réserves sauvages qui environnent la Mission, tandis que, maintenant, ils sont reçus partout avec empressement, non seulement chez les nouveaux chrétiens conquis souvent à la foi par les prières et les exemples de leurs enfants, mais même dans la loge des païens, adorateurs obstinés du Soleil et de l'ours Jupiter.

Un autre résultat heureux de cette école, c'est l'espé-

rance que donne une petite colonie, composée de jeunes ménages chrétiens et établie à la montagne de Lime à 6 lieues de Qu'appelle.

Il est certain que cette école, obtenue du gouvernement avec tant de peine par l'infatigable Mgr Taché, a été le salut des peuplades sauvages de la vallée de Qu'appelle, et aucune n'a si bien réalisé le rêve apostolique du vénérable Mgr Grandin, qui, le premier de tous, a eu l'idée de fonder des écoles de ce genre.

Honneur donc à qui de droit! Honneur et remerciements surtout au R. P. Hugonard ici présent, qui a été choisi comme délégué précisément à cause des grands services qu'il a rendus au vicariat et à la Congrégation entière, en dirigeant une si belle œuvre avec un zèle infatigable.

Stations qui dépendent de la maison de Qu'appelle :

a) *Notre-Dame des Anges* (montagne de Lime). C'est une réserve crise où il y a encore beaucoup de païens. Il s'est produit en cet endroit des miracles de grâces qui sont bien propres à nous consoler du petit nombre de conversions de ces dernières années. Nous avons une petite chapelle à laquelle on a ajouté, l'an dernier, un modeste abri pour le missionnaire. C'est le R. P. Supérieur de Qu'appelle qui évangélise ces pauvres sauvages, qui disaient dernièrement de l'évêque visitant leur réserve : « Voilà celui qui vient nous apporter la vie. » Puissent-ils recevoir tous la vraie vie, et la recevoir avec surabondance!

b) *Notre-Dame de Lumière* (réserve des Sioux). Ces pauvres Indiens, la plupart chrétiens, sont bien disposés, mais ils pleurent le départ du R. P. Favreau, pour le fort Ellice. On leur a construit, il y a déjà plusieurs années, une magnifique chapelle en pierre, où les fidèles d'une colonie allemande et polonaise aiment à venir prier.

Cette tribu de Sioux, jointe à celle de la *Tête d'homme* (Indian Head), sur la ligne du chemin de fer « Pacifique canadien », et à d'autres réserves de Sioux et d'Assiniboines à la montagne d'Orignal, nécessiterait à Qu'appelle, la présence d'un jeune Père capable d'apprendre le sioux.

Les Assiniboines de la *Tête d'homme* ont demandé une chapelle sur leur réserve, et nous allons la construire, n'en déplaise à messieurs les ministres protestants qui prétendent être les seuls maîtres spirituels de l'endroit.

Les Assiniboines de la montagne d'Orignal demandent et des croix et un missionnaire. Il y a encore dans le diocèse de Saint-Boniface deux autres réserves de Sioux. On dit que les Sioux de Qu'appelle pleurent les jours de grande fête et qu'ils disent : « Personne ne peut nous confesser. Nous n'avons donc plus de père ! » Les païens avaient promis au R. P. Général défunt de faire baptiser leurs enfants, et ils ont tenu parole.

c) *Notre-Dame de Bon-Secours de Pasquari*. Il y a une chapelle très convenable en cet endroit. De fait, il y a là trois réserves importantes de Sauteux, qui dépendent de Qu'appelle.

d) *Saint-Ignace de la montagne de Bois* (Willon Bunch). Cette résidence a été abandonnée en 1894, à la suite d'un accident qui a failli coûter la vie au bon P. Saint-Germain. Il a passé une nuit entière couché dans la neige et tenant son cheval par la bride. Ceci nous a fait comprendre que son âge avancé ne lui permettait plus guère de demeurer seul à près de 50 lieues de tous ses confrères, au milieu d'une population qui abusait de sa trop grande bonté et lui enviait le fruit du travail de ses mains. Un prêtre séculier lui a succédé ; puis le poste est resté vacant. Il y a là une pauvre

chapelle-résidence, et une école de 20 enfants, sous la direction d'un instituteur catholique.

e) Dauphiné. — C'est une petite colonie de métis français.

2° *Nouvelle résidence de Notre-Dame de l'Espérance* (montague de Tondre [d'amadou], *louch wood Hill*), à 50 milles de Qu'appelle : le R. P. Siméon Perreault, directeur ; le R. P. Gascon, socius ; le F. Pilon.

Il y a là des centaines de sauvages païens qui devront bientôt leur salut à l'école-pensionnat, dirigée par les Sœurs Grises, comme à Qu'appelle.

Il y a 30 enfants à l'école. C'est une œuvre qui a coûté bien des sacrifices ; mais la Vierge de l'Espérance nous fait entrevoir un avenir consolant. Le paganisme mourant tente un dernier effort qui annonce les convulsions de l'agonie.

Nos Frères convers charpentiers ont bien mérité de la Congrégation en construisant eux-mêmes la nouvelle école, qui a coûté 20 000 francs, mais qui vaut beaucoup plus. Le gouvernement n'a fait qu'une partie des frais de construction.

3° *Nouvelle résidence du Saint-Cœur de Marie* (lac Croche), à 60 milles de Qu'appelle : le R. P. Téophile Campeau, directeur ; le R. P. Bousquet, socius.

C'est un château fort des presbytériens, qui y ont fondé une école, où il y a 47 enfants païens. Nous avons eu le tort de laisser tomber autrefois une école du gouvernement (*day school*) pour favoriser l'Ecole industrielle de Qu'appelle et nous voyons maintenant que nous avons perdu du terrain.

Il est donc important qu'un missionnaire réside au lac Croche et qu'on y établisse même une *école-pensionnat*, si c'est possible.

Il n'y a guère que 22 *sauvages* protestants, malgré ce

que disent des rapports mensongers consignés, hélas! dans les livres officiels, et nous y avons plusieurs centaines de sauvages catholiques. Il y a encore des centaines de sauvages païens au lac Croche. C'est de là que le R. P. Campeau devra visiter d'abord les trois réserves qui avoisinent Qu'appelle, puis une réserve située près de fort Ellice, et enfin deux ou trois autres groupes de sauvages très éloignés.

La foi des catholiques est admirable au lac Croche. Nulle part l'évêque n'a été reçu avec de plus grandes démonstrations de joie et de foi vive, et nulle part on n'a tant insisté pour obtenir un missionnaire résidant et une école catholique.

Le voisinage des païens et des hérétiques semble stimuler le zèle de ces bons chrétiens. Puissent-ils persévérer!

Inutile de dire que, sans les 2 000 francs d'allocation que nous devrons désormais lui faire, cette résidence ne pourrait pas se maintenir.

4° *Résidence de Saint-Lazare* (fort Ellice) : R. P. Favreau, directeur.

Ce poste a été soumis à des vicissitudes de mort et de résurrection qui ont fait évoquer souvent le souvenir de son saint protecteur.

Il semble maintenant que tout le monde s'accorde à dire qu'il y aura lieu d'en faire un centre d'action pour l'évangélisation de centaines de sauvages catholiques et païens, sauteux, sioux et même assiniboines, qui peuvent être desservis de cet endroit.

Le R. P. Favreau a certainement fait entrer la Mission dans une voie de progrès.

Il a donné une impulsion nouvelle à la piété des fidèles en établissant la dévotion du premier vendredi du mois, et il est parvenu à obtenir des souscriptions

suffisantes pour acheter une jolie cloche et même pour commencer une nouvelle église, dont les frais ne devront pas excéder 10 000 francs.

Ce jeune Père, plein de zèle, a profité d'un voyage dans la province de Québec, pour recueillir quelques aumônes, et il promet de bâtir une jolie église sans *s'endetter*.

Le progrès matériel a marché de pair dans cette Mission avec le progrès spirituel, ce qui est fort désirable dans ces pays nouveaux. Des expositions agricoles, organisées par le R. P. Favreau, ont donné à la culture un élan sérieux.

Une petite école a été construite, l'an dernier, pour la population blanche ; elle est dirigée par une institutrice catholique. Il y a 30 enfants inscrits. Ici, encore, on demande des religieuses pour prendre la direction de cette école, en attendant qu'elles puissent aider à la fondation d'une école pour les enfants sauvages à fort Ellice. Toutes nos démarches à l'effet d'obtenir cette école du gouvernement sont restées infructueuses, et pourtant nous n'avons qu'une école industrielle (Qu'appelle), une école-pensionnat (Notre-Dame de l'Espérance) et une école du jour, dans une région où le gouvernement a accordé aux protestants *trois écoles industrielles, quatre écoles-pensionnats et trois écoles du jour*. Et cependant il y a moins de sauvages protestants que de sauvages catholiques dans cette vallée de Qu'appelle !

Le R. P. Favreau va trois ou quatre fois l'an visiter les tribus de Sioux et d'Assiniboines qu'il peut seul comprendre. Il lui en coûte alors d'abandonner ses catholiques durant un temps considérable, alors que le missionnaire le plus rapproché, le R. P. Page est à 13 lieues de là. Raison de plus pour demander un socius.

5° *Nouvelle résidence de Saint-Philippe*, de fort Pelley. Cette résidence a été fondée en 1895 alors qu'on désespérait du fort Ellice, et que l'on voulait lutter contre l'envahissement des protestants au fort Pelley.

Le R. P. Decorby, qui occupe cette résidence, est un vétéran des Missions. Il a vu les beaux jours de la prairie. Il a pris part aux expéditions de chasse aux bisons ; il a parcouru en tous sens les immenses plaines de la vallée de la Qu'appelle et du haut de l'Assiniboine, et il y a bien peu de groupes de blancs ou de sauvages, de toute race et de toute langue, qui n'aient pas rencontré le *petit Père*, et qui n'aient même reçu le secours de son ministère. Il parle au besoin trois langues sauvages et quatre ou cinq langues modernes. C'est un voyageur intrépide qui brave tous les dangers et qui expose même sa vie, comme cela est arrivé en 1894, lorsqu'il a été sur le point de périr de fatigue et de froid en se rendant dans une réserve sauvage. Dieu seul sait le nombre d'âmes qu'il a secourues dans ses courses apostoliques !

Le fort Pelley est un poste pénible où il n'y a qu'une petite école du jour avec une vingtaine d'enfants sauvages. Il n'y a que des religieuses qui puissent seconder efficacement le zèle du bon P. Decorby, et leur arrivée serait le signal d'une ère de prospérité. Il y a aussi une école catholique dans la colonie bavaroise de Landshut; 23 enfants y assistent. Les protestants ont recueilli près de 40 enfants pensionnaires, et les sauvages païens et protestants, aussi bien que catholiques, offrent souvent leurs enfants à condition qu'il les héberge et les habille comme font les sectes protestantes.

Deux chemins de fer, celui du lac Dauphin et celui de Yorkton, vont se prolonger dans cette direction et y amèneront tôt ou tard des colons destinés à changer la

face du pays et à lui donner une grande importance.

De cette Mission, le R. P. Decorby va visiter des familles de métis ou de blancs en divers endroits, à des distances de (100 milles) 30 à 33 lieues et plus. Il a jusqu'ici étendu sa sollicitude à plusieurs réserves sauvages, à des groupes de Bavarois, d'Allemands (Landshut-Langenberg), de Français, d'Anglais, de Belges et autres. Il a été le premier Père de la colonie hongroise d'Esterhaz et le fondateur de la résidence de Qu'appelle.

6° *Résidence de l'Assomption d'Esterhaz.* Colonie hongroise, fondée en 1893 : R. P. Page, directeur.

C'est une belle colonie prospère au point de vue spirituel et temporel. Elle possède deux écoles catholiques et il y a 60 enfants inscrits.

Le R. P. Page s'est donné la peine d'apprendre la langue de ces braves gens, et il a très bien réussi. C'est le seul prêtre de mon diocèse qui puisse prêcher facilement en langue hongroise.

Le R. Père veut bien étendre sa sollicitude à d'autres colonies hongroises et allemandes comme à Sainte-Elizabeth de Hum's Valley, où il y a une autre école catholique avec 27 enfants inscrits, Yorkton et autres endroits, et même il a poussé le zèle jusqu'à visiter deux groupes importants de Galiciens à Yorkton et au lac Dauphin, et il a déjà commencé à leur faire du bien en attendant qu'un prêtre de leur langue vienne à leur secours.

Résumé. — Il me semble qu'en résumé nous pouvons dire que les progrès accomplis depuis le dernier Chapitre ont été considérables.

Il y a eu une augmentation de huit Pères et de onze Frères convers en cinq ans.

Nous avons bâti deux églises pour la population

blanche et une troisième est commencée et sera terminée à l'automne.

Nous avons construit quatre chapelles dans des réserves sauvages, deux résidences pour nos Pères, deux écoles-pensionnats pour les enfants sauvages, et une jolie maison de noviciat à Saint-Charles de l'Assiniboine. De plus, un couvent de religieuses a été commencé à Saint-Laurent.

En 1887, il y avait un archevêque Oblat, vingt Pères et trois Frères convers dans le vicariat. Il y a aujourd'hui trente-deux Pères et quatorze Frères convers, et un archevêque oblat. Il y avait alors dix églises ou chapelles, il y en a maintenant trente-quatre appartenant à la Congrégation. Il y avait dix maisons ou résidences, il y en a aujourd'hui dix-sept.

Je ne parlerai pas des progrès du diocèse lui-même, de l'arrivée d'une nouvelle communauté d'hommes, les Chanoines réguliers de l'Immaculée Conception de Saint-Antoine de l'Isère établis à Notre-Dame de Lourdes, et de leur communauté de femmes, les Sœurs des Cinq-Plaies du Sauveur, de Lyon, et des Sœurs Franciscaines Missionnaires de Marie, établies à Saint-Laurent.

Le nombre des prêtres séculiers s'est élevé de 20 à 34. De sorte que les progrès vont croissant et je ne crois pas qu'il y ait une seule de nos Missions où ses salutaires effets ne se font point sentir.

Nos sauvages infidèles dont l'endurcissement était devenu proverbial dans tout le Nord-Ouest, se montrent maintenant disposés à écouter la parole de vérité ; le mouvement de colonisation, qui s'était ralenti depuis sept ans, reprend sa marche et va nous amener de nombreux colons du Canada, des Etats-Unis et d'Europe. Que Dieu en soit à jamais béni ! La fièvre de l'or du Klondyke va beaucoup contribuer à développer le pays.

La devise du diocèse de Saint-Boniface va donc se réalisant de plus en plus. « Le désert fleurit, s'enrichit de toutes parts. » *Pinguescent speciosa deserti.*

Rapport de la province du Canada.

Depuis le dernier Chapitre général, l'événement le plus important que nous ayons à enregistrer dans notre province est assurément la visite du T. R. P. Soullier et de son vénérable assistant, le R. P. Antoine. C'était la première fois que le Canada avait le bonheur d'être visité par le chef de la famille. Aussi, cette visite a-t-elle provoqué dans toutes nos maisons des manifestations enthousiastes de joie et d'allégresse. Nos catholiques populations se sont spontanément jointes à nous pour faire honneur à nos illustres visiteurs auxquels elles exprimèrent, dans de nombreuses adresses, leurs sentiments de reconnaissance et de religieuse affection. Du reste, tous les détails de cette visite, ou plutôt de cette marche triomphale, ont été recueillis dans une brochure spéciale qui se trouve entre les mains de tous les nôtres, nous n'avons donc pas à les faire connaître ici.

Un autre événement, moins grave sans doute, mais qui a bien aussi son importance pour la province, a été le changement de Provincial. C'est le 23 septembre dernier que le R. P. Jodoin succédait au R. P. Lefebvre.

Le nouveau Provincial n'a qu'à se féliciter de l'état de prospérité où il a trouvé toutes choses en prenant les rênes de l'administration.

Actuellement, le personnel de la province se compose de cent trente-trois sujets, dont quatre-vingt-sept Pères, quatre Frères scolastiques professeurs à l'Université d'Ottawa; trente-trois Frères convers à vœux perpétuels et neuf à vœux temporaires. Si nous ajoutons à

ce nombre huit novices scolastiques et neuf convers, nous arrivons au chiffre de cent cinquante sujets.

Le doyen de nos Pères est le R. P. Royer, qui, malgré ses soixante-quinze ans, se porte encore à merveille, et missionne de temps en temps. Il y a six autres Pères qui dépassent soixante-dix ans. Les sexagénaires sont au nombre de dix; ceux qui ont vu leur demi-siècle également au nombre de dix ; huit ont plus de quarante ans ; trente-huit dépassent la trentaine et quinze sont au-dessous de cet âge.

Parmi nos Frères convers à vœux perpétuels, le vénérable F. Louis Roux a atteint sa quatre-vingt-quatrième année; c'est le seul survivant des premiers Oblats, venus, il y a cinquante-sept ans, arborer l'étendard de Marie Immaculée sur les bords du Saint-Laurent. Il réside à notre maison de Hull depuis qu'il a quitté l'évêché d'Ottawa, après la mort de Mgr Guigues ; c'est une vieille relique qui nous est justement chère.

Le 2 février, le Frère Louis célébrait le cinquantième anniversaire de sa profession religieuse, et à cette occasion, il était l'objet d'une petite fête de famille à laquelle prirent part NN. SS. les archevêques d'Ottawa et de Saint-Boniface, le Provincial, une quinzaine de Pères et tous les Frères convers de nos maisons d'Ottava et de Hull. Parmi les autres Frères, huit ont plus de cinquante ans, onze en ont plus de quarante, et dix plus de trente ; les autres sont au-dessous de cet âge.

Les santés, sans être robustes, sont généralement bonnes. Nous n'avons personne qui soit complètement invalide, sauf un Frère convers, paralysé depuis trois ans.

Les occupations de nos Pères sont : l'enseignement à l'Université d'Ottawa et au juniorat, les missions diocésaines, les missions sauvages et le ministère paroissial.

Nous pouvons dire qu'en général nos Pères aiment leur vocation. La régularité règne dans nos maisons; les retraites annuelles et mensuelles ont lieu régulièrement. Les conférences théologiques ne se font pas partout avec la même ponctualité.

Les travaux préférés sont les missions; le ministère à poste fixe est moins apprécié.

Nos missionnaires préparent sérieusement leurs instructions, et on peut ajouter qu'ils donnent une grande satisfaction tant par leurs prédications que par les touchants exercices recommandés par le Directoire.

Nous n'avons actuellement que sept missionnaires employés exclusivement aux missions. Ce nombre est insuffisant, il nous en faudrait au moins dix. Aussi, sommes-nous obligés de refuser assez souvent d'importants travaux.

Je crois pouvoir dire que nos rapports avec NN. SS. les évêques et le clergé sont excellents. Les populations au milieu desquelles nous travaillons nous sont aussi très sympathiques et très dévouées.

Depuis le dernier Chapitre général, nous n'avons fait aucune nouvelle fondation dans la province. Elle se compose aujourd'hui comme alors de huit maisons et de quatre résidences. Les maisons sont : Montréal, Québec, Hull, l'Université d'Ottawa, le Juniorat, Maniwaki, Mattawa et Témiscamingue. Les résidences sont : Betsiamits, le lac Saint-Jean, la baie d'Hudson et le noviciat de Notre-Dame des Anges.

Maison de Montréal. — Cette communauté se compose de quinze Pères en comptant le R. P. Provincial et le R. P. Brault, qui, tout en appartenant au juniorat, réside à Montréal, où il s'occupe de la publication de la *Bannière de Marie Immaculée*, dont le but est de faire connaître la Congrégation et de recueillir des fonds pour

l'entretien de nos junioristes. Elle compte en outre cinq Frères convers. L'un d'eux, après avoir rendu à la maison de précieux services, se sanctifie au milieu des infirmités.

Montréal est encore à peu près notre seule maison de missionnaires. Nous avons préféré les grouper dans une seule maison plutôt que de les éparpiller; mais notre intention est que chacune de nos principales maisons ait son groupe de missionnaires quand notre personnel le permettra.

Depuis le mois de juillet 1893, nos Pères de Montréal ont prêché 309 grandes retraites ou missions.

Plusieurs de nos Pères ont accompagné NN. SS. les évêques dans leurs visites pastorales, et ont prêché environ 240 retraites de confirmation. Ajoutons à ces travaux un grand nombre de sermons de circonstances dans différentes paroisses.

L'église Saint-Pierre n'est pas paroissiale, mais le ministère n'y est pas moins très actif et très absorbant. Huit Pères y sont habituellement employés. Il y a, tous les dimanches et fêtes d'obligation, sept messes réglementaires dont quatre pour les fidèles en général, deux pour les congrégations et une pour les enfants. Nous distribuons 150 000 communions par an, ce qui suppose de longues et nombreuses séances au confessionnal et beaucoup de visites aux malades.

Nous donnons chaque année une retraite distincte aux hommes, aux jeunes gens, aux mères chrétiennes, aux jeunes filles et aux enfants des écoles.

Pendant le carême, nos fidèles entendent quatre instructions par semaine, sans compter les deux instructions du dimanche, à la messe de 8 heures et à la grand'messe.

Deux Pères font régulièrement le catéchisme à l'école

Saint-Pierre, dirigée par quinze Petits Frères de Marie de Saint-Génis-Laval, près Lyon. Ils instruisent environ 550 enfants. Grâce aux subventions accordées aujourd'hui par la commission scolaire, non seulement cette école n'est plus pour nous une charge, mais nous avons même un excédent qui nous permet de rentrer peu à peu dans les fonds considérables que nous avons dépensés.

Diverses associations religieuses nous sont un puissant élément pour le bien. La Congrégation des Filles de l'Immaculée Conception, fondée en 1849, compte présentement 900 membres ; la Congrégation des Dames de Sainte-Anne, pour les mères chrétiennes, fondée en 1850, en compte 2000; la Congrégation de Notre-Dame du Sacré-Cœur, pour les jeunes gens, fondée en 1870, environ 300; la Société de tempérance, fondée en 1877, 696. Cette Société est la plus parfaite du genre dans tout le pays, elle fonctionne admirablement et fait un bien incalculable.

Nous avons trois conférences de Saint-Vincent de Paul, visitées et encouragées chaque dimanche par un de nos Pères.

Le couvent de la Providence, rue Visitation, est sous notre direction. Il comprend une vingtaine de religieuses et environ 500 enfants.

Depuis plus de vingt ans, les oblats de Montréal conduisent chaque année au sanctuaire de Sainte-Anne de Beaupré, deux grands pèlerinages toujours très édifiants, un pour les hommes et un autre pour les femmes.

Saint-Sauveur-de-Québec. — Cette maison se compose de onze Pères et de quatre Frères convers. A l'exception du R. P. Royer, missionnaire, tous les Pères consacrent leurs soins à la paroisse Saint-Sauveur, dont la population catholique atteint le chiffre de 16 234 âmes.

On distribue annuellement dans cette église 160 000 communions.

Les confréries y sont nombreuses et florissantes. La Congrégation des hommes compte 800 membres ; celle des jeunes gens, 300 ; celle de la Sainte-Famille, pour les femmes mariées, environ 200 ; celle des Enfants de Marie, pour les jeunes filles, 1 124 ; le Tiers Ordre de Saint-François, 1 110 ; l'Union de prière, 5 400 ; la Tempérance, 1 250 ; le Scapulaire du Mont-Carmel, 1 012 ; la Société de Bonsecours pour les jeunes filles ouvrières, 600. Chaque confrérie a sa retraite spéciale chaque année. Les enfants des écoles ont aussi la leur.

Les dimanches et jours de fêtes, il y a quatre messes à l'église pour les fidèles en général et de plus, une messe pour les enfants, et deux autres pour les deux congrégations des hommes et des jeunes gens, à la chapelle de Notre-Dame de Lourdes. A toutes les messes basses, il y a une courte instruction, sermon à la grand'-messe, catéchisme de persévérance à 1 heure, et sermon le soir à l'Archiconfrérie.

La paroisse de Saint-Sauveur est très bien dotée sous le rapport des écoles. Celle des garçons est dirigée par vingt Frères des Ecoles chrétiennes, et celle des filles, par vingt-trois religieuses de la Congrégation de Notre-Dame. Il y a de plus douze petites écoles dispersées dans les parties les plus éloignées de la paroisse et qui sont dirigées par des maîtresses séculières. Le nombre total des enfants qui fréquentent ces différentes écoles, est de 2 700.

Nous avons cinq conférences de Saint-Vincent de Paul, qui soutiennent pendant l'hiver de cent cinquante à deux cents familles pauvres.

La paroisse de Saint-Sauveur est, de l'aveu de tous ceux qui l'ont vue de près, une paroisse modèle. Il y a

beaucoup d'esprit chrétien, beaucoup de foi et de piété.

Le prêtre y est respecté, aimé et écouté. Les offices de l'Eglise y sont toujours bien suivis et se font d'une manière très solennelle et édifiante.

Sans doute, tout n'est pas parfait; il y a bien dans cette vaste bergerie quelques brebis galeuses qui sont loin de répondre au zèle et au dévouement de leurs pasteurs. Mais, même chez ces pauvres égarés, il y a beaucoup de foi ; ils sont rares, parmi eux, ceux qui omettent de faire leurs pâques, et s'ils tombent malades, ils s'empressent de faire demander le prêtre, même avant d'appeler le médecin.

Maison de Hull. — La maison de Hull, comme celle de Saint-Sauveur, est une maison paroissiale; elle se compose de sept Pères et de cinq Frères convers.

La population catholique de Hull est de 11 922 âmes, dont 370 Irlandais. L'esprit général de la paroisse est bon ; il y a de la piété, les sacrements sont bien fréquentés (on y distribue annuellement environ 70 000 communions). L'assistance aux offices de l'Eglise est toujours nombreuse et édifiante.

Hull a aussi ses sociétés religieuses qui sont florissantes. La Congrégation des Dames de Sainte-Anne compte 1 600 membres; celle des Enfants de Marie, pour les jeunes filles, 584 ; celle des jeunes gens, 350. Il y a aussi plusieurs sociétés de secours mutuels, dont nos Pères sont chapelains, ainsi qu'une conférence de Saint-Vincent de Paul, qui fait beaucoup de bien.

Tous les dimanches et jours de fêtes, on célèbre six messes à chacune desquelles il y a instruction. Les catéchismes de première communion et de persévérance se font régulièrement. Chaque catégorie de la population a sa retraite spéciale chaque année.

La paroisse de Hull possède de superbes écoles qui font

l'admiration des étrangers. D'abord l'école des garçons dirigée par treize Frères du bienheureux de La Salle aidés de quatre maîtres laïques ; ensuite, deux écoles pour les filles dirigées par dix-sept Sœurs Grises d'Ottawa. Il y a, de plus, six autres écoles dispersées dans les parties les plus éloignées de la paroisse et qui sont dirigées par des maîtresses séculières.

Le nombre total des enfants qui fréquentent ces différentes écoles est de 2039.

Il y a à peine dix ans, l'établissement de Hull n'était qu'un amas de ruines fumantes. Le désastre était complet, l'église, le presbytère et ses dépendances, tout était devenu la proie d'un violent incendie avec tout un quartier de la ville. Le regretté P. Cauvin, alors supérieur de cette maison, ne se découragea pas, et avec l'énergie indomptable qui le caractérisait, il entreprit de réparer ce désastre.

Déjà il avait bâti la maison de communauté, et il commençait la reconstruction de l'église, lorsque la mort vint l'arrêter au milieu de ses travaux.

Le R. P. Lauzon, appelé à lui succéder, continua l'œuvre si bien commencée et la conduisit à bonne fin. Aujourd'hui, Hull peut se flatter de posséder la plus belle église du diocèse d'Ottawa, la plus commode et certainement la mieux pourvue de tout ce qui est nécessaire au besoin du culte.

Maison de Maniwaki. — Cette maison se compose de cinq Pères et de six Frères convers. Les œuvres consistent : 1° dans la desserte de la paroisse de Notre-Dame de l'Assomption ; 2° dans la desserte de trois Missions pour les blancs et de six Missions pour les sauvages ; 3e dans la visite de chantiers pendant l'hiver.

La paroisse de Maniwaki compte 250 familles dont les deux tiers sont d'origine française, l'autre tiers d'ori-

gine irlandaise. Il y a plus de 80 familles sauvages, de sorte que le ministère s'exerce donc en trois langues.

Les Pères Pian, Guéguen et Laniel s'occupent du ministère des sauvages à Maniwaki et dans les autres Missions qui en dépendent. Chacune de ces Missions possède sa chapelle.

La population totale des Missions sauvages visitées par nos Pères de Maniwaki est de 1 200 à 1 300 âmes. En général, ces pauvres enfants des bois sont de bons chrétiens et donnent beaucoup de consolations à leurs missionnaires, surtout ceux qui vivent loin du contact des blancs.

Nos Pères visitent, en outre, une fois par mois, trois Missions pour les blancs, convenablement pourvues elles aussi de chapelles et d'écoles. La population de ces Missions s'élève à 877 âmes.

Maniwaki possède en tout sept écoles, dont la plus importante est celle du village. Plus de 200 enfants des deux sexes y reçoivent une excellente éducation des Sœurs Grises d'Ottawa. Les autres écoles sont dirigées par des maîtresses séculières.

En parlant de Maniwaki, nous ne saurions omettre de mentionner le travail que nos Frères convers y accomplissent.

Grâce à leur dévouement, nos fermes sont devenues une source de revenus qui ont permis au R. P. Laporte, supérieur, de faire exécuter des travaux considérables qui ont complètement changé la face de cette Mission et l'ont lancée dans la voie du progrès.

Maison de Témiskamingue. — La Maison de Témiskamingue se compose de quatre Pères et de cinq Frères convers. Les œuvres de cette Maison consistent : 1° dans la desserte de la paroisse appelée autrefois la *Baie-des-Pères*, mais dont le nom a été changé en celui de *Ville-*

Marie; c'est aujourd'hui le nom officiel de cette localité ; 2° dans la desserte de deux Missions pour les blancs et de quatre Missions pour les sauvages.

A Témiskamingue comme à Maniwaki, nos bons Frères convers nous rendent d'immenses services dans l'exploitation de nos fermes.

L'église de Témiskamingue n'est pas achevée à l'intérieur et l'on hésite à la terminer, parce qu'elle est déjà trop petite, par suite de l'accroissement subit de la population. Il est probable qu'avant quelques années nous serons obligés d'agrandir considérablement l'église ou d'en bâtir une autre plus spacieuse.

L'école du village et l'hôpital sont confiés aux Sœurs Grises d'Ottawa. Les écoles de la campagne sont dirigées par des maîtresses laïques.

Maison de Mattawa. — Cette maison se compose de quatre Pères et d'un Frère convers. Les Pères sont chargés de la paroisse Sainte-Anne dont le R. P. Supérieur est le curé. Ils desservent de plus sept petites Missions échelonnées le long de la ligne du Pacifique canadien.

La population catholique de Mattawa est de 1 283 âmes, dont 767 communiants. L'école du village, sous la direction des Sœurs Grises d'Ottawa, est fréquentée par 380 enfants des deux sexes. Il y a aussi un hôpital que dirigent les mêmes religieuses.

La population totale des sept Missions qui dépendent de Mattawa est de 2 120 âmes. Ces Missions sont toutes convenablement pourvues de chapelles et d'écoles.

Il est heureux qu'on ait profité des années d'abondance pour bâtir l'église et la maison des Pères, et payer la dette, car il est probable que Mattawa ne reverra jamais plus ces bonnes années. L'avenir, en effet, se présente sous des couleurs bien sombres pour cette

petite ville naguère si prospère et si pleine d'activité. Le travail manque, le commerce languit et la population décroît sensiblement.

Maison du Sacré-Cœur à Ottawa (Juniorat). — Depuis quatre ans, nos junioristes habitent une vaste et belle maison qui s'élève à quelques pas de l'Université d'Ottawa et qui peut abriter commodément environ 110 enfants. Cette maison, qui a coûté 35 000 piastres, a été payée entièrement par les différentes maisons de la Province qui ont été heureuses de contribuer chacune selon ses moyens, à une œuvre si belle et si utile.

Depuis six ans, 202 élèves ont été admis au juniorat. La plupart d'entre eux viennent de la province de Québec, les autres de la province d'Ontario, du Manitoba et des Etats-Unis. Sur 202, en ne tenant pas compte de ceux qui ne sont pas demeurés au moins quatre mois au juniorat, 61 sont sortis, 8 sont au scolasticat et 3 au noviciat. Nous comptons actuellement 101 élèves.

L'esprit du juniorat est bon. Il y a de la piété parmi nos enfants ; le règlement est fidèlement observé, l'autorité est respectée et aimée, l'application à l'étude est sérieuse et constante. Si les junioristes eussent concouru, ils auraient remporté 7 médailles et 61 prix.

Nos junioristes suivent les cours de l'Université. Nous avons cependant jugé bon de leur enseigner la rhétorique à la maison. Ils peuvent ainsi se perfectionner dans la connaissance du français, car c'est surtout dans cette langue qu'ils auront à exercer le ministère plus tard.

La communauté du Sacré-Cœur se compose de 7 Pères et de 4 Frères convers. Le soin de la cuisine et de la lingerie est confié aux Petites Sœurs de la Sainte-Famille, qui sont au nombre de 9, et qui habitent une maison tout à fait séparée. Jusqu'à présent, nous n'avons

qu'à nous féliciter des services immenses que nous rendent ces bonnes religieuses.

A l'œuvre du juniorat se trouve annexée l'église paroissiale du Sacré-Cœur, dont le R. P. Valiquette est curé. Trois Pères, professeurs, entendent les confessions à l'église et prêchent quelquefois. Les Pères de l'Université prêtent aussi leur concours pour la prédication.

La paroisse du Sacré-Cœur compte actuellement 270 familles et 745 communiants.

L'esprit qui domine dans cette paroisse est l'esprit mondain et, par suite, la piété et le zèle pour les œuvres laissent grandement à désirer. Il y a une trentaine d'hommes et quelques femmes qui ne font pas leurs pâques. Disons, cependant, qu'il semble y avoir un léger progrès sous le rapport de l'esprit religieux depuis quelques années, de même qu'il y a eu également progrès sous le rapport de la population et des finances.

Maison de Notre-Dame des Anges (noviciat). — Au mois de janvier 1898, il y avait, au noviciat, 8 novices scolastiques et 9 convers. Depuis cinq ans, 47 novices scolastiques et 45 convers ont pris l'habit. De ces 47 novices scolastiques, 17 venaient des juniorats, dont 2 de Sion, 3 de Jersey, 12 du Sacré-Cœur, et 30 des grands ou petits séminaires.

Généralement, l'esprit est bon et religieux. On tient surtout à faire pratiquer l'obéissance pure et simple. La régularité y est irréprochable, et ceux qui y manquent sont invités à se retirer. Ceux-là seuls qui ont de la bonne volonté et font des efforts pour se débarrasser de l'esprit d'indépendance qu'ils apportent du siècle sont encouragés à continuer.

On sent, chez presque tous ceux qui nous arrivent des collèges, un certain penchant pour la vie commode

et facile. On a horreur de tout ce qui gêne et contrarie la nature. Évidemment, la génération actuelle n'a plus le nerf ni l'énergie de celles d'autrefois.

Des 47 jeunes gens qui ont pris l'habit comme scolastiques, 35 ont persévéré et 12 nous ont quittés.

Des 45 prises d'habit comme Frères convers, on en compte 28 qui ont persévéré et 17 qui nous ont quittés, dont 11 sont partis du noviciat et 6 des autres maisons.

Université d'Ottawa. — Voici ce qu'écrivait, à la date du 21 mars dernier, le R. P. Constantineau, successeur du R. P. Mac-Guckin :

« En conséquence du changement survenu à l'Université, il est facile de comprendre qu'un rapport détaillé ne puisse pas être donné par le nouveau recteur.

« Je suis toutefois heureux de constater, après trois semaines de rectorat, que nos Pères et Frères paraissent tous animés du meilleur esprit, ce qui augure beaucoup pour le succès de l'œuvre.

« Je dois aussi nécessairement abréger les commentaires qui devraient être faits sur les élèves de l'Université. Je me contenterai de dire que, d'après les témoignages des préfets de discipline, nos élèves sont, plus que jamais par le passé, animés d'un très bon esprit. Ils sont pieux et fréquentent bien les sacrements. Il y aurait pourtant beaucoup à faire en ce qui concerne l'instruction religieuse.

« Espérons qu'avec la grâce de Dieu et le concours déjà assuré de tous les Pères et Frères, le nouveau recteur pourra faire les améliorations qui sont si désirables pour le succès et la prospérité de ce cher établissement. »

A l'Université se rattache l'église Saint-Joseph, solennellement consacrée en novembre 1893. La mission prêchée, durant le carême, par les RR. PP. O'Reilly et

Stanley, de la Province britannique, a contribué à améliorer sensiblement l'état spirituel de cette paroisse.

Le grand séminaire d'Ottawa. — Deux Pères professeurs avec le R. P. Directeur constituent le personnel du grand séminaire d'Ottawa. Depuis le dernier Chapitre, le grand séminaire a eu son personnel changé trois fois. Le R. P. Langevin, aujourd'hui archevêque de Saint-Boniface, cédait, en 1894, la direction du séminaire au R. P. Mangin. De graves infirmités obligèrent ce dernier à quitter son poste au mois de septembre 1897. Il fut remplacé par le R. P. Poli, actuellement en charge.

Le directeur se trouve seul chargé de la surveillance et de la direction morale et intellectuelle des séminaristes ; il partage, avec les PP. Froc et Lacoste, les fatigues de l'enseignement des sciences sacrées.

Voici comment les travaux sont distribués :

Le R. P. Poli, professeur de théologie morale et de droit canon, plus le cours de diaconale et de pastorale ;

Le R. P. Froc, professeur d'Écriture sainte ;

Le R. P. Lacoste, professeur de théologie dogmatique, d'histoire ecclésiastique, d'éloquence sacrée et de liturgie.

Depuis le dernier Chapitre, 54 séminaristes, parmi lesquels il faut compter 13 Frères scolastiques, ont reçu l'éducation ecclésiastique au séminaire d'Ottawa.

Le cours des études ecclésiastiques est complet au grand séminaire, et l'enseignement y est donné sérieusement.

Le cours d'études complet est de quatre années entières.

Les cours s'ouvrent au commencement de septembre et se ferment à la fin de juin.

Le résultat des études est satisfaisant, mais on serait en droit d'attendre davantage. Les séminaristes travail-

lent; mais ce qui les empêche d'arriver à des résultats plus consolants encore, c'est le manque de philosophie; ils nous arrivent des collèges du bas Canada avec des notions de philosophie très incomplètes, ce qui leur rend l'étude de la théologie très difficile ; ils ne saisissent pas toujours la portée des raisonnements qu'on livre à leur méditation. Mais, comme le travail est en honneur au grand séminaire, plusieurs réussissent à surmonter cet obstacle. La note moyenne a été, pour les derniers examens, 20 sur 25, qui est la note maximum. Cette note est, à peu près, celle des années dernières.

Si l'on en juge par l'état actuel du séminaire, l'esprit ecclésiatique anime chacun des membres de cette maison. Tous les séminaristes prennent au sérieux leur formation et acceptent avec courage toutes les rigueurs du règlement et de la situation qui leur a été faite par le dernier incendie.

Comme résultat général, le grand séminaire d'Ottawa a donné aux divers diocèses de l'Amérique du Nord 52 prêtres. Tous occupent ou ont occupé dans ces diocèses des postes honorables.

Presque tous appartiennent au diocèse d'Ottawa. Plusieurs d'entre eux sont venus et nous viennent chaque année de l'Université d'Ottawa, et il faut le dire à l'honneur de cette institution, ce sont eux qui ont le meilleur esprit et une formation morale et intellectuelle plus complète. Le nombre des séminaristes est actuellement de 18. Nous espérons que le nombre ira en augmentant, car le diocèse d'Ottawa voit sa population s'accroître chaque jour.

Résidence de Betsiamits. — Les PP. Arnaud, directeur, Babel, Lemoine et Boyer, qui habitent cette résidence, desservent les postes sauvages échelonnés le long de la côte nord du golfe Saint-Laurent depuis

Betsiamits jusqu'au Labrador. Leur ministère parmi les sauvages montagnais, qui sont à peu près tous de fervents catholiques, est très consolant. Malheureusement, le bon P. Arnaud, l'apôtre et le père de ces pauvres peuplades, en raison de son âge et de ses infirmités, ne peut presque plus voyager.

Au point de vue matériel, ces Missions sont pauvres et suffisent à peine à l'entretien de leurs missionnaires.

Résidence du lac Saint-Jean. — Cette résidence n'a pas beaucoup sa raison d'être. Depuis nombre d'années nous y avions une chapelle sur la réserve des sauvages d'un endroit appelé la *Pointe-Bleue*. Nos missionnaires de Betsiamits y allaient chaque année donner la Mission comme dans les autres postes de la côte nord. En 1887, nous formâmes le projet d'élever en cet endroit, à côté de la chapelle des sauvages, une maison dans le but d'y installer notre juniorat, ce qui fut fait. Mais nous avions compté sans des oppositions sérieuses qu'il nous était impossible de surmonter et devant lesquelles nous dûmes battre en retraite. Notre juniorat fut définitivement fixé à Ottawa, et notre maison de la *Pointe-Bleue* resta inoccupée. Nous y avons cependant laissé les PP. Simonet et Barou, qui desservent la Mission des sauvages, ce qui pourrait être fait aussi bien par les missionnaires de Betsiamits, comme autrefois. Comme moyens de subsistances, ces deux Pères exploitent une cinquantaine d'arpents de terre en culture qui entourent leur maison. Combien de temps durera cet état de choses et que ferons-nous de cet immeuble quand nous retirerons nos Pères ? c'est ce que nous ne pouvons pas dire maintenant, nous n'avons encore rien décidé à ce sujet.

Résidence de la baie d'Hudson. — Cette résidence a été fondée en 1892, uniquement pour les sauvages.

Elle est située à 820 milles de Montréal, dans un pays presque inaccessible, puisqu'il faut faire plus de 400 milles en canot d'écorce pour y arriver. Aussi cette résidence n'a-t-elle encore jamais été visitée par le Provincial. Nous nous proposons de faire ce voyage au printemps prochain. Les PP. Fafard et Guinard et les FF. Lapointe et Tremblay composent cette petite communauté. Les dernières nouvelles que nous avons reçues de cette Mission sont très encourageantes. Dans le courant de l'année dernière, nos Pères ont reçu 13 abjurations de sauvages protestants et baptisé un bon nombre de païens. Grâce à nos bons FF. Lapointe et Tremblay, tous les postes visités par nos Pères de la baie d'Hudson sont pourvus de chapelles et de tout ce qui est nécessaire au culte.

Il nous faudrait deux ou trois nouveaux missionnaires pour les sauvages de notre province. Plusieurs des anciens se font déjà vieux et sont accablés d'infirmités, il faudra songer à les remplacer bientôt. Pour le bien des sauvages, et pour procurer à nos missionnaires l'avantage de bien apprendre les langues des peuplades qu'ils évangélisent, il serait nécessaire de fonder un nouveau centre de missions sauvages à un endroit appelé le *Grand-Lac* qui se trouve à une centaine de milles de Maniwaki. De là nos missionnaires pourraient rayonner dans toutes nos Missions sauvages qui dépendent de la province du Canada, sauf les missions du lac Saint-Jean et du Golfe. Espérons que nous pourrons bientôt réaliser ce projet.

Rapport de la province des États-Unis.

La Province des États-Unis se divise en deux parties bien distinctes : le Nord et le Sud. La partie septentrionale se compose des Maisons de Buffalo, Plattsburg,

l'Immaculée-Conception (Lowell), Saint-Joseph (Lowell), Tewksbury (noviciat) et de la résidence du Sacré-Cœur, à Lowell. La partie sud comprend l'ancien provicariat du Texas, c'est-à-dire les Maisons de Brownsville et San-Antonio, avec les résidences de Roma, Eagle-Pass et Rio-Grande-City.

Le personnel de ces divers établissements s'élève à quarante-cinq Pères, dont quatre sont plus que septuagénaires, et dix-huit Frères convers. Le ministère paroissial, ou celui des missions mexicaines, ne favorise pas toujours la pratique complète des exercices de Règle; on peut néanmoins affirmer qu'en général les Oblats des États-Unis s'efforcent d'être à la hauteur de leur vocation.

Maison de Buffalo. — Cette maison, gouvernée par le R. P. Le Voyer, se compose de dix Pères et de six Frères convers. Les Pères consacrent leurs soins à trois œuvres importantes : la paroisse des Saints-Anges, le juniorat et le collège-externat.

Le R. P. Quinn, aidé des PP. Dorgan et Emery, dirige la paroisse des Saints-Anges, qui compte environ 3 000 âmes. On y fait en moyenne chaque année 125 baptêmes, 25 mariages et 60 enterrements. Nos catholiques se montrent sincèrement attachés aux Oblats. Les nombreuses confréries qui groupent les diverses classes de paroissiens ne contribuent pas peu à maintenir la piété et la ferveur parmi eux.

Le juniorat, actuellement confié au R. P. Pelletier (Joseph), abrite une trentaine de jeunes gens de langue anglaise et française. Nous verrions bientôt ce nombre s'accroître si nos ressources étaient plus considérables ; espérons que tous les Pères de la province auront à cœur de donner à cette œuvre capitale une impulsion toujours grandissante.

Quarante-cinq élèves appartenant à de bonnes familles catholiques fréquentent le collège-externat. La pension assez élevée qu'ils payent régulièrement est d'un puissant appoint pour le juniorat. Cependant, il faudra bientôt songer à agrandir cet établissement d'éducation encore à ses débuts, à qui tout fait présager le plus bel avenir. Les RR. PP. Smith (Terentius), Gladu, Mac-Grath (Patrick), Sloan et Daveluy se partagent les diverses matières de classe.

Maison de Plattsburg. — Plattsburg, charmante localité située sur les bords du lac Champlain, possède depuis 1853 une communauté d'Oblats. Nos Pères desservent la paroisse Saint-Pierre, dont la population, entièrement canadienne, se chiffre à 5 000 habitants, éparpillés çà et là à des distances de 2 à 6 milles. Ils ne donnent peut-être pas toujours à leurs prêtres les consolations que ceux-ci seraient en droit d'attendre. Le R. P. Lavoie est supérieur et curé de Plattsburg, il a pour coadjuteurs les RR. PP. Emard, Petit et Féat, incessamment attendu. L'éducation des enfants est confiée aux Sœurs Grises qui, malheureusement, n'ont point toute la facilité désirable pour l'instruction religieuse, car leurs écoles sont rétribuées par le gouvernement. Impossible de remédier présentement à un tel inconvénient, la population étant trop pauvre pour bâtir et entretenir à ses frais des écoles catholiques.

Maison de l'Immaculée-Conception (*Lowell*). — Le personnel de cette Maison se compose des RR. PP. Joyce, Tortel, Fox, Reynolds, Schwind et Gigault. La paroisse qu'ils desservent compte environ 3 000 âmes, mais ils consacrent leur ministère à un bien plus grand nombre de personnes, car l'église de l'Immaculée-Conception est très populaire et les catholiques de Lowell aiment et estiment les Oblats. Nos Pères sont aussi les chapelains

des Sœurs de Saint-Vincent de Paul, confessent et assistent le plus grand nombre des malades de leur hôpital. Inutile donc de songer à donner habituellement des missions, d'autant que les PP. Tortel et Fox, âgés et infirmes, ne peuvent plus se dépenser comme jadis. Quel dommage que nous n'ayons pas de missionnaires disponibles! Partout où les Oblats ont donné des missions, le succès a été complet.

Maison Saint-Joseph (*Lowell*). — La population canadienne française de Saint-Joseph s'élève à 20000 âmes ; c'est dire le travail écrasant auquel se livrent nos Pères. Disons à leur louange qu'ils se dévouent sans réserve, soit au ministère des confessions, soit à la visite des malades de jour et de nuit. Le service aux deux églises Saint-Joseph et Saint-Jean-Baptiste se fait très bien ; ces églises se remplissent tous les dimanches à chacune des huit messes qui s'y célèbrent. Dans nos écoles, de 2500 à 2700 enfants reçoivent le bienfait de l'instruction que leur donnent dix-neuf Frères Maristes et vingt et une Sœurs Grises.

Résidence du Sacré-Cœur (Lowell). — Le R. P. Provincial est, en même temps, supérieur local et curé de la paroisse du Sacré-Cœur, située à l'extrémité de la ville de Lowell. Là aussi, le ministère est très actif. La population, qui atteint 3000 âmes, tend sans cesse à s'accroître, car bon nombre de familles, aimant le calme et la tranquillité, se bâtissent des maisons dans ces quartiers. Deux fois la semaine, et même plus souvent, un Père visite la Maison des pauvres (*Poor Farm*), sorte d'hospice où vivent de 300 à 400 personnes. Au Sacré-Cœur se rattache la jolie petite église de Billerica, confiée au R. P. Paquette (Alfred), qui prêche actuellement à ses 500 ouailles une mission qui paraît devoir produire d'excellents fruits.

La Congrégation possède, à Lowell, les églises du Sacré-Cœur, de l'Immaculée-Conception, de Saint-Joseph et de Saint-Jean-Baptiste. Mgr William's, archevêque de Boston, nous céderait volontiers, sur notre demande, l'église de Billerica.

Maison de Tewksbury. — Le noviciat de Tewksbury est situé à quelque distance de Lowell, dans une propriété de 75 acres qui, vendue d'abord 10 000 dollars, ne nous en a coûté que 2000. La maison peut contenir 70 personnes. C'est là que se réunissent les Pères de la province pour la retraite annuelle. Le R. P. Campeau (Télesphore), maître des novices, prend bien soin de sa petite famille, trop petite, hélas ! puisqu'elle ne comprend que 2 novices scolastiques et une douzaine de Frères convers.

La partie méridionale de la province des États se compose, nous l'avons dit, de nos établissements du Texas. Toute la Congrégation sait combien méritoire est le genre de ministère exercé dans ces contrées, presque aussi déshéritées au point de vue spirituel qu'au point de vue temporel. On n'y connaît pas le confort américain ; il faut s'habituer, dans les chevauchées à travers les *ranchos*, à manger peu, à boire moins encore, sinon une tasse de café noir, à coucher sous la tente ou à la belle étoile.

Maison de Brownsville. — Le R. P. Maurel a succédé au regretté P. Gaudet, en qualité de supérieur de cette communauté. Les catholiques mexicains atteignent, à Brownsville, le chiffre de 7 000. Ils sont peu fervents, la pratique des sacrements laisse énormément à désirer ; cependant, personne ne voudrait mourir sans prêtre. Nous avons établi, dans cette ville, un collège qui compte déjà une centaine d'élèves. Pour lutter avantageusement contre les écoles publiques, il faudrait de l'argent ;

mais comment recueillir des ressources dans un pays ruiné par une sécheresse de sept ans? Le R. P. Chevrier est le directeur de ce nouvel établissement.

Maison de San-Antonio. — San-Antonio est une belle ville de 55 000 habitants, au centre de laquelle s'élève notre église de Sainte-Marie. Le R. P. Smith est supérieur et curé de la paroisse, comprenant environ 1 500 catholiques. Il est aidé du R. P. Parisot, vétéran du Texas, et du R. P. A. O'Callaghan. Ce qui rehausse surtout les solennités du culte à Sainte-Marie, c'est la chorale admirablement exercée. Nous avions acheté un terrain pour y bâtir une deuxième église; ce projet a été abandonné.

Résidence de Roma. — Roma est un simple village où vivent quelques familles catholiques. Les RR. PP. Clos et Piat desservent, depuis de longues années, les *ranchos* avoisinants; aussi sont-ils estimés et aimés de toute la population mexicaine et américaine. Personne ne voudrait se marier sans la bénédiction nuptiale; on craindrait de contrister les Pères. Le P. Clos, malgré ses soixante-douze ans, chevauche encore comme un jeune homme.

Résidence de Eagle-Pass. — Après avoir, pendant plus de quarante ans, parcouru les *ranchos* en tous sens, le R. P. Olivier dessert la petite paroisse d'Eagle-Pass. Le R. P. Rieux est son dévoué et fidèle assistant. La population catholique, moitié américaine, moitié mexicaine, n'est guère fervente, encore moins généreuse. Malgré sa santé délicate, le R. P. Brulé (Xavier), attaché à la résidence d'Eagle-Pass, se dévoue entièrement aux Missions de Braquette et de Del-Rio, dont il est spécialement chargé. Ce dernier poste, sur la voie ferrée, paraît devoir s'agrandir; on recueille des fonds pour la construction d'une église et d'une modeste résidence. Le R. P. Chatillon, récemment arrivé à Eagle-Pass, sait déjà le

mexicain, comme du reste son jeune condisciple, le R. P. Magnan (Charles), de résidence à Brownsville, et missionne dans les *ranchos*.

Résidence de Rio-Grande-City. — Ce village, qui emprunte son nom à la rivière fameuse sur les rives de laquelle il est assis, n'a de beau que son site. Les RR. PP. Repiso et Brétault évangélisent avec zèle ces contrées bien misérables.

En terminant ce rapport, qu'il me soit permis de recommander à la Congrégation tout entière un projet depuis longtemps caressé : la fondation d'un établissement d'Oblats à New-York. Mais il faut, pour cela, des ressources et des ouvriers évangéliques. Demandons au divin Maître et à notre Immaculée Mère de nous venir en aide.

Rapport de la province du Nord.

FAITS HISTORIQUES.

A la suite du Chapitre général de 1893, le R. P. Rey étant arrivé au terme de ses fonctions de Provincial, une nouvelle administration fut donnée à la province du Nord, ayant pour chef le R. P. Favier, secondé des RR. PP. Rey, J.-B. Lémius, Brulé et Berthelon, consulteurs.

1. Désirant continuer, autant qu'il était en notre pouvoir, le bien accompli sous l'administration précédente, notre première pensée fut de ramener en France le noviciat qui en avait été expulsé en 1880. Plusieurs motifs sérieux, qu'il n'est pas nécessaire d'énumérer ici, nous y engageaient. L'horizon politique commençant à s'éclaircir dans notre patrie et la situation des communautés religieuses y paraissant moins menacée, nous ne crûmes pas être trop téméraires en cherchant,

sans bruit, à réaliser notre dessein, approuvé, d'ailleurs, par notre T. R. P. Général.

La maison d'Angers, située dans un excellent climat et à proximité des meilleurs diocèses d'où nous viennent le plus grand nombre de nos vocations, était toute désignée depuis longtemps pour cette fondation. Mais, comme elle n'était pas suffisante pour abriter un noviciat un peu nombreux et que nous tenions à y conserver la communauté des missionnaires, force nous fut de l'agrandir, en construisant une aile de bâtiment qui pût loger au moins trente novices et fournir à toute la communauté les grandes salles dont elle avait besoin.

Le 24 août 1895, la veille de sa fête, le T. R. P. Soullier eut la joie d'inaugurer ce nouveau noviciat par une nombreuse prise d'habit, et j'ai, moi-même, le plaisir de constater, en ce moment, que Dieu a daigné bénir cette œuvre si importante et si chère.

2. En jetant les fondements de ce nouveau noviciat, nous favorisions, sans y penser, l'accomplissement d'un autre dessein tout providentiel. Je veux parler de la fondation de la province d'Allemagne.

L'idée de cette province avait germé d'elle-même, on le conçoit, dans l'esprit de nos Pères et de nos Frères de cette nationalité, lorsqu'ils s'étaient vus si nombreux. Ils se sentirent bientôt la force de voler de leurs propres ailes. Ils sollicitèrent donc et obtinrent du chef de la famille la part qui leur revenait et à laquelle ils avaient droit. Malgré la peine que nous faisait éprouver la séparation, nous fîmes volontiers, à la nouvelle province, l'abandon des maisons de Saint-Ulrich, de Saint-Gerlach et de Saint-Charles et d'une somme importante due par cette dernière. Nous aurions voulu faire davantage ; mais nous ne l'aurions pas pu sans compromettre nos œuvres de France les plus essentielles et l'existence

même de la province mère. Nous n'avons jamais cessé, du moins, de former les vœux les plus sincères pour nos frères d'Allemagne et c'est avec le plus grand bonheur que nous avons applaudi à leurs premiers succès.

3. La fondation de la province d'Allemagne nous enlevait un juniorat florissant, celui de Saint-Charles. Mais la Providence nous en préparait un autre à Pontmain. Ce juniorat, on s'en souvient, avait été fondé, avant le dernier Chapitre général, par le R. P. J.-B. Lémius, alors supérieur de cette maison. Il avait été reconnu comme institution libre d'études secondaires. Toutefois, le nombre des élèves était forcément restreint, faute d'un local suffisant pour les loger. La maison de Pontmain, en effet, était petite et n'avait pas été construite en vue d'un juniorat. Et encore devint-elle, le 22 février 1895, la proie des flammes.

Heureusement Notre-Dame de Pontmain veillait sur ses enfants. La maison incendiée fut bientôt relevée de ses ruines. Elle fut même considérablement agrandie grâce à une généreuse bienfaitrice qui voulut bien, à la prière du R. P. Lémius, adopter le juniorat. Lorsqu'elle sera achevée, la maison de Pontmain pourra contenir facilement deux cents élèves et plus de cinquante Pères ou Frères convers.

Il ne suffit pas, à la vérité, de pouvoir loger deux cents élèves. Il faut avoir les ressources nécessaires pour les nourrir et nous ne les avons pas. Mais ce juniorat étant l'œuvre de Notre-Dame de l'Espérance, nous ne pouvons craindre, un seul instant, pour son avenir.

4. La province du Nord possédait, à Jersey, un juniorat très modeste pour les vocations tardives. Il avait été créé et était entretenu par le regretté P. Michaux. Le P. Michaux, hélas ! nous fut ravi, par la mort, au mois de juillet 1895. Son fondateur et son unique soutien

disparaissant, ce juniorat devait aussi disparaître. Nous ne crûmes pas, du moins, avantageux de le continuer, et la maison des Limes, à Jersey, où il était installé, nous devenant à charge à cause des rentes dont elle était grevée, nous profitâmes d'une occasion favorable pour nous en défaire.

5. Plus avantageuse et plus désirable nous parut la fondation d'un noviciat en Belgique. D'une part, ce pays si catholique semblait nous promettre maintes bonnes vocations ; et si, malgré la présence et les efforts de nos Pères de Liège, elles ne venaient pas nombreuses, nous pouvions craindre qu'elles ne fussent retenues ou détournées par la difficulté de quitter leur pays et de se transporter à l'extrémité de la France. D'autre part, même pour quelques-unes de nos vocations françaises gênées plus ou moins par la loi militaire, nous pouvions avoir besoin d'un noviciat à l'étranger.

Comment songer à le fonder avec des ressources limitées et des charges déjà bien lourdes ? Ici, encore, il fallait l'intervention de la Providence. Elle se manifesta visiblement : une famille riche et chrétienne, la famille Wégimont, d'Anvers, nous offrit la jouissance gratuite d'un château situé sur les confins des provinces de Namur et du Luxembourg. Fort bien adapté aux exigences d'une communauté, il ne présente qu'un inconvénient, celui de se trouver extrêmement isolé, au milieu d'une immense forêt, à 8 kilomètres du village le plus rapproché et à 14 kilomètres de la station du chemin de fer. Cet inconvénient et plusieurs autres résultant de celui-ci nous auraient fait hésiter et attendre une occasion plus favorable. Mais la volonté formelle du T. R. P. Soullier fit cesser toute hésitation. Avec son concours, le noviciat de Saint-Joseph, au Bestin, fut donc fondé et inauguré officiellement le 26 juillet 1896.

6. Les juniorats et les noviciats n'ont pas seuls attiré notre attention. Les autres œuvres et, particulièrement, celle des missions et retraites, devaient aussi nous préoccuper. Nous allons bientôt parler de chacune d'elles. Mais, auparavant, je dois dire un mot de ce que nous avons fait pour la formation des missionnaires.

Ces missionnaires ne nous arrivent et ne peuvent pas nous arriver tout formés des scolasticats. Pour les former, il eût été bon de garder nos jeunes Pères pendant un an... deux ans... trois ans même, dans une maison, et de les appliquer à des travaux et à des exercices préparatoires. Mais ce projet n'était pas pratiquement réalisable, il fallut bien s'en convaincre, par suite du besoin pressant de nos différentes maisons et du petit nombre de sujets qui nous arrivent. Les confier uniquement à la sollicitude des supérieurs locaux ne pouvait suffire. Quel parti prendre ?

Le problème fut résolu d'une façon heureuse, croyons-nous, par le T. R. P. Général, lorsqu'il nous invita à réunir nos jeunes Pères, chaque année, pendant deux mois tout au moins, dans une de nos maisons, et de les confier aux soins d'un missionnaire expérimenté dont les conseils pratiques leur seraient d'autant plus utiles que, déjà, ils auraient entrevu les difficultés de la lutte.

Cette mesure fut adoptée par nous avec un religieux empressement. Mes quatre consulteurs y ayant donné leur pleine adhésion, nous nous efforçâmes de la réaliser dans la mesure du possible, sans reculer devant la dépense et sans écouter les critiques dont elle était l'objet. Ces critiques nous auraient prouvé, s'il en eût été besoin, que l'œuvre était bonne et qu'il fallait la poursuivre.

Aujourd'hui l'épreuve est faite, et les rapports du R. P. Iungbluth, publiés dans nos annales, sont là, pour

nous dire si nous nous sommes trompés. Nous ne prétendons pas avoir atteint la perfection ; nous croyons, au contraire, qu'il est permis de désirer mieux et nous tâcherons de faire mieux dès que les circonstances le permettront. En attendant, nous exprimons au R. P. Jungbluth notre bien vive reconnaissance pour le service qu'il nous rend.

LES ŒUVRES.

Après cet historique des faits les plus saillants de notre administration, pendant ces cinq années, je passe à la revue de nos différentes œuvres.

Missions et retraites.

En 1893, nous n'avions, dans la province du Nord, que vingt-deux Pères employés à l'œuvre des missions en France. Ces vingt-deux Pères étaient répartis entre six maisons : celles de Limoges, d'Angers, de Talence, d'Autun, de Saint-Andelain et de Pontmain. Onze de ces missionnaires ont été, depuis, mis hors de combat ou appelés à un autre ministère. Seize nouveaux ouvriers sont venus les remplacer. Nous comptons donc aujourd'hui vingt-sept missionnaires auxquels viennent, de temps en temps, s'adjoindre trois ou quatre autres Pères.

Il y a un petit progrès, mais c'est infiniment peu, eu égard aux besoins qui se font sentir. D'autant que ces missionnaires ne sont pas tous de première valeur : plus de la moitié ne sont qu'en formation et, parmi les autres, il en est dont les forces commencent à s'user. Aussi le nombre de nos maisons de missionnaires n'a-t-il pu, malgré notre ardent désir, être augmenté.

Quand, après avoir fortifié, comme il convient, les maisons qui missionnent actuellement, pourrons-nous

en ouvrir d'autres dans des diocèses qui nous conviendraient parfaitement? Quand pourrons-nous doter la maison de Notre-Dame de Sion, si bien située pour l'œuvre des missions, d'un personnel suffisant? Depuis cinq ans, nous appelons, de tous nos vœux, cet heureux moment et il ne vient pas.

Pour prouver que nos missionnaires ont bien travaillé, pendant la période qui nous occupe, sans m'arrêter à l'énumération des travaux de chaque maison en particulier — ce qui serait inutile, puisque toutes, à peu de choses près, ont fourni le même labeur — je dirai simplement qu'entre eux tous ils ont prêché :

287 missions proprement dites, la plupart de trois semaines au moins et à deux ou trois Pères ;

35 retours de missions ;

23 stations de carême ou d'avent ;

22 mois de Marie ou du Sacré-Cœur ;

279 retraites religieuses ;

63 retraites de séminaires ou collèges ;

139 retraites de pensionnats ou de Congrégations ;

248 retraites paroissiales ;

262 retraites de première communion ou de confirmation ;

317 triduums d'adoration ;

20 retraites pastorales ;

15 retraites de grands séminaires ;

En tout 1710 travaux, sans compter les sermons détachés.

Dieu en soit béni! La plupart de ces travaux ont obtenu tout le succès possible dans les circonstances où ils ont été accomplis. Un bon nombre ont eu un éclat inattendu. Fort peu ont échoué.

Dans leur saint ministère, nos missionnaires se conformant généralement, avec un religieux respect, à nos

Règles, à nos usages et à nos traditions. Ils le sentent bien : c'est ce qui fait leur force et leur attire les bénédictions de Dieu. Aussi sont-ils beaucoup demandés et appréciés principalement dans les campagnes ; et si le chiffre des travaux qu'ils ont accomplis est considérable, non moins considérable est celui des travaux qu'ils ont dû refuser n'étant pas assez nombreux.

Les paroisses.

Après les missions, l'œuvre qui occupe un plus grand nombre de Pères, dans la province du Nord, est celle des paroisses.

Nons avons, en effet, la direction des paroisses de Saint-Jean d'Autun qui compte environ 8 000 habitants ; Talence, avec une population qui dépasse actuellement 10000; Arcachon, dont la population est de 4500 ; Jersey, avec ses trois missions de Saint-Thomas, 8 000; de Saint-Mathieu, 3500; de Saint-Martin, 2 500; enfin, des trois petites paroisses de Saxon-Sion, de Pontmain et de Saint-Andelain qui comprennent ensemble 2 200 habitants. C'est donc 35 500 fidèles environ qui sont confiés à notre charge. Ces différentes paroisses ou missions occupent vingt-trois Pères en ce moment.

Des trois dernières, je n'ai qu'un mot à dire : celle de Pontmain demeure excellente au point de vue des devoirs religieux ; les deux autres, Saxon et Saint-Andelain, sont médiocres.

Les paroisses de Saint-Jean d'Autun, de Talence et d'Arcachon ne sont guère ferventes et beaucoup de brebis, hélas! errent loin du bercail et de la houlette du pasteur. A signaler, cependant, en chacune d'elles, un bon noyau d'excellents chrétiens, des œuvres florissantes dont je dirai bientôt quelques mots, un petit progrès qui se manifeste par une assistance nombreuse aux

offices des dimanches et une fréquentation également plus nombreuse des sacrements. Fort peu de mourants refusent l'assistance du prêtre, à leurs derniers moments. Presque tous reçoivent, par lui, la grâce suprême.

A Jersey, nos Pères ont la consolation de voir leurs églises, au nombre de six, de plus en plus fréquentées. Saint-Thomas et Saint-Mathieu voient trois cents personnes environ faire la communion hebdomadaire et combien d'autres la communion mensuelle !

Je dois dire ici, à la louange de nos Pères chargés de ces missions ou de ces paroisses, qu'ils ne négligent rien pour instruire et convertir leurs ouailles. Non contents des instructions et prédications ordinaires, ils leur procurent toujours des secours particuliers tels que : retraites pour les enfants de la première communion, pour les Enfants de Marie, les tertiaires, les mères chrétiennes, etc.; stations de carême, d'avent, de mois de Marie; missions ou jubilés.

Autun a eu une mission prêchée par les RR. PP. Rédemptoristes ; Arcachon, par des Passionistes; Saint-Mathieu et Saxon, par plusieurs des nôtres. Talence, Saint-Andelain, Saint-Thomas et Saint-Martin auront bientôt le même avantage.

Le plus puissant moyen d'action de nos Pères, dans leurs paroisses, pour opérer le bien, sont les écoles libres. Ils travaillent de tout leur pouvoir et avec succès à les multiplier. Ainsi, une école de garçons a été établie à Saint-Jean d'Autun qui n'en avait pas ; Talence a vu s'ouvrir une nouvelle école de filles dans un quartier éloigné et délaissé; à Arcachon, l'école libre des garçons, mal située à l'une des extrémités de la paroisse, a été transférée au centre et a vu aussitôt le nombre de ses élèves augmenter ; à Jersey, trois nouvelles écoles de campagne ont été ouvertes. Celle de Saint-Mathieu a

passé des mains inexpérimentées de nos Frères Convers à celles des Frères de l'Instruction chrétienne de Ploërmel. Il en sera de même, bientôt, de celle de Saint-Martin.

Les dépenses occasionnées par toutes ces écoles, anciennes et nouvelles, se sont élevées, depuis cinq ans, au chiffre de 280 000 francs environ, soit pour l'achat des terrains ou pour les constructions, soit pour le payement des maîtres et des maîtresses. Mais nos Pères sont bien dédommagés de leurs peines et de leurs sacrifices, car ils voient leurs écoles fréquentées par plus de 2600 enfants, soit une augmentation de près de 1 000 élèves, depuis le dernier chapitre général.

La charité envers les pauvres est aussi un grand moyen d'action pour les prêtres de paroisses. Nos Pères ne la négligent pas. Les pauvres sont leurs enfants et Dieu sait s'ils sont nombreux partout. Les pauvres ont recours à eux avec confiance, sachant bien qu'ils ne seront point abandonnés dans leur détresse et obtiendront : qui du pain pour se nourrir, qui des habits pour se vêtir, qui un peu de bois ou de houille pour se chauffer, qui enfin quelques écus pour payer un loyer.

Aidés eux-mêmes par des personnes charitables, par des bazars ou des ventes de charité, par le tronc de Saint-Antoine, nos Pères ont pu verser, dans le sein des pauvres, des sommes qu'il ne serait pas facile d'évaluer exactement, mais qui ne sont certainement pas inférieures à 80 000 francs.

Les associations ou congrégations sont l'âme et la vie des paroisses. C'est pourquoi nos Pères ont maintenu ou établi partout des patronages, des cercles, des congrégations. C'est la portion de leur troupeau qui, avec les écoles, leur donne le plus de consolation.

Enfin, n'oublions pas les œuvres de la Propagation de

la Foi et de la Sainte-Enfance. Les sommes recueillies pour ces œuvres nous donnent un bon rang parmi les paroisses des diocèses où nous sommes établis.

Les pèlerinages.

La province du Nord a l'honneur de desservir cinq pèlerinages : ceux de Notre-Dame de Sion, de Notre-Dame de Talence, de Notre-Dame d'Arcachon, de Notre-Dame de Pontmain et du Sacré-Cœur à Montmartre.

1° Les trois premiers sont restés ce qu'ils étaient depuis longtemps, ne comportant guère de plus grands développements : celui de Sion, fréquenté par des groupes de pèlerins, pendant tout le cours de la belle saison, et par des foules assez considérables s'élevant à plusieurs milliers de personnes, à certains jours de fêtes, principalement pendant l'octave de la Nativité de la Très Sainte Vierge; celui de Talence, fréquenté par les paroisses et les confréries de la ville de Bordeaux, plus particulièrement dans le courant du mois de mai; celui d'Arcachon, fort peu visité, si ce n'est par les pieux fidèles de la paroisse, en dehors de la fête du 25 mars, jour où les populations environnantes ont l'habitude de se transporter aux pieds de la Vierge miraculeuse.

L'année présente va voir le 25e anniversaire du couronnement de Notre-Dame de Sion et de Notre-Dame d'Arcachon. Bientôt, nous l'espérons, Notre-Dame de Talence aura, elle aussi, les honneurs du couronnement que le Saint-Siège lui a accordés, à la demande du défunt P. Berthelon et de S. Ém. le cardinal Lécot.

2° Notre-Dame de Pontmain a reçu, pendant une période de quatre années, 1894-1897, 456 pèlerinages, comprenant, dans leur ensemble, plus de 200 000 personnes. Il a été distribué environ 70 000 communions.

Deux Pères seulement, en l'absence des missionnaires,

ont été attachés au service du sanctuaire et ont dû suffire à une tâche souvent accablante. Ce sont les RR. PP. Rey et Baugé. Le R. P. Rey s'est dépensé, sans mesure, pour la gloire de Notre-Dame de Pontmain. Grâce à son zèle et à son activité, des améliorations très heureuses, au point de vue matériel, ont été réalisées : le champ de l'apparition a été nivelé et entouré de murs, les deux magnifiques tours de la basilique ont été achevées, un carillon superbe vient d'y être installé, plusieurs autels très riches ont été placés dans les chapelles latérales, etc., etc.

Au point de vue spirituel, l'Archiconfrérie a été enrichie d'indulgences; et, changeant de nom pour ne pas être confondue avec une autre déjà existante, elle va prendre celui de *Notre-Dame de la Prière.*

3° Notre pèlerinage le plus célèbre et le plus florissant est, sans contredit, celui du Sacré-Cœur, à Montmartre. Non seulement la plupart des paroisses et des œuvres catholiques de Paris vont, chaque année, y porter leurs vœux, mais bon nombre de diocèses de la province, voire même de l'étranger, commencent à suivre l'exemple de la capitale.

L'Archiconfrérie du Sacré-Cœur, à ses trois degrés, et l'Archiconfrérie de Pénitence ont reçu de nombreuses indulgences et ont été étendues par S. S. Léon XIII, pour les affiliations, à l'Église universelle.

L'œuvre de l'adoration a pris un grand essor : plus de 3 000 dames adoratrices viennent, chaque mois, à tour de rôle, faire leur heure de garde, pendant le jour, au pied du Saint-Sacrement ; le chiffre des hommes qui sont venus remplir le même devoir, pendant la nuit, a dépassé 19 000, pour l'année écoulée ; l'adoration en union avec Montmartre, répandue dans le monde entier, comprend actuellement plus de 7 000 églises.

Une œuvre nouvelle, celle des *pauvres*, a été ajoutée aux anciennes en 1894. Environ 2 000 pauvres, depuis lors, sont venus deux fois par semaine, le dimanche et le jeudi, recevoir, avec le pain matériel, celui de la parole divine qui en a converti un certain nombre. Il leur a été distribué plus de 800 000 livres de pain. Beaucoup reçoivent aussi l'assistance médicale dont ils ont besoin, de la part d'un médecin et d'une Sœur de l'Espérance. D'autres sont placés ou rapatriés. Un essai d'imprimerie pour l'assistance par le travail a été tenté, avec d'autant plus de chances de succès qu'une généreuse dame a fait, à cette intention, un don de 120 000 francs.

En plus de la direction de toutes ces œuvres et de la réception des pèlerinages, nos Pères de Montmartre ont aussi le labeur de la prédication et du confessionnal. Plus de 100 000 fidèles viennent, chaque année, communier dans le sanctuaire du Vœu National et bon nombre s'y confesser. On conçoit, dès lors, le travail écrasant qui incombe aux chapelains. Aussi, a-t-il fallu les augmenter. Ils sont treize aujourd'hui. Par un nouveau contrat, plus avantageux que l'ancien et offrant plus de garantie pour l'avenir, S. Ém. le cardinal Richard, archevêque de Paris, a porté à dix le nombre des chapelains rétribués par l'œuvre, et ce nombre pourra être augmenté.

L'œuvre matérielle du Vœu National avance toujours, lentement il est vrai, mais progressivement. Le grand dôme est sur le point d'être achevé. Chaque année, les offrandes s'élèvent à 1 million de francs et la plus grande partie de ces offrandes arrivent par l'intermédiaire de nos Pères.

Somme toute, conclurons-nous, avec le R. P. J.-B. Lemius, qui la dirige depuis cinq ans, l'œuvre de Montmartre est aujourd'hui la grande œuvre de Paris et elle

rayonne non seulement dans toute la France, mais dans l'univers entier. Elle fait grand honneur à notre Congrégation.

A côté des Oblats de Marie, les Sœurs de la Sainte-Famille devaient avoir leur place sur le mont des Martyrs, près de la basilique du Sacré-Cœur. Elles y sont installées depuis quelques années. Nos Pères trouvent en elles de précieux et dévoués auxiliaires, pour la tenue de la sacristie et pour l'Œuvre des Dames adoratrices. En retour, ils leur prêtent leur concours pour la direction spirituelle des œuvres qu'elles ont fondées elles-mêmes : orphelinat, congrégation, etc., etc.

Juniorats et noviciats.

Il a été déjà question de ces œuvres dans la partie historique de ce rapport. Nous en avons vu le développement. Il ne nous reste plus qu'à en constater les résultats.

1° Je ne parlerai pas du juniorat de Saint-Charles. Nous ne l'avons conservé que pendant deux ans. Il était dans son état le plus florissant lorsque nous l'avons remis à la province d'Allemagne. Très certainement il n'aura pas baissé depuis.

Le juniorat de Pontmain n'a compté jusqu'ici que les classes de cinquième, sixième, septième avec trois professeurs. Le nombre des élèves a été, en moyenne, chaque année, de quarante. Soixante sont allés à Notre-Dame de Sion.

Les études, à Pontmain, sont un peu faibles ; mais grâce aux efforts du R. P. Rey et des Pères qui le secondent, les enfants y ont très bon esprit. Ils nous viennent pour la plupart des familles chrétiennes de la Bretagne.

Voici les notes intéressantes qui m'ont été adressées sur le juniorat de Sion, par le R. P. Falher, professeur de

rhétorique, à la demande du R. P. Brulé : « Le nombre moyen de nos junioristes, pendant les quatre dernières années, 1894-1897 inclusivement, a été de 70; 33 élèves sont entrés au noviciat, dont 31 ont persévéré et se trouvent aujourd'hui dans nos scolasticats.

Nous n'avons que des éloges à faire de l'excellent esprit qui anime les enfants et qui va s'améliorant d'année en année : piété, travail, obéissance, affection pour les Pères et pour la Congrégation, il serait difficile de demander plus et d'obtenir mieux.

« Le juniorat embrasse tout le cours des études littéraires classiques en six classes, de la sixième à la rhétorique. A partir de la quatrième inclusivement et dans toutes les classes supérieures, des professeurs spéciaux enseignent les mathématiques et les langues anglaise et allemande. Cela donne un ensemble de six classes de lettres proprement dites et de deux cours de sciences avec huit professeurs. Chacun des Pères professeurs de lettres fait le cours d'histoire de sa classe.

« Les programmes que nous suivons sont ceux qui sont adoptés dans toutes les maisons d'enseignement universitaires ou libres. La base en est le programme du baccalauréat, avec les adaptations nécessitées par notre vocation spéciale.

« Les méthodes auxquelles nous tendons sont celles des Pères Jésuites, telles que le *ratio studiorum* et notre petit directoire les recommandent. Déjà elles nous donnent des résultats très satisfaisants. Outre que quelques-uns de nos enfants, quatre dans ces dernières années, sont arrivés, haut la main, et, même trois, avec des mentions honorables, au grade de bachelier, la note moyenne de nos examens semestriels, où l'on se montre plutôt sévère, est de celles que l'on ne dépasse guère dans les maisons d'éducation catholique. Presque tous

les ans, nous remportons des succès au concours de l'*Alliance*, entre les différentes maisons d'éducation libres. »

2° Nos différents noviciats de Saint-Gerlach, d'Angers et du Bestin ont toujours été animés d'un excellent esprit et les novices n'ont manqué d'aucun moyen propre à assurer leur formation. Celui de Notre-Dame de Sion, pour les Frères convers, se trouve dans des conditions moins favorables à cette formation. Cependant, elles tendent à s'améliorer de plus en plus.

Quelques chiffres indiqueront suffisamment les résultats que nous avons obtenus en ce qui concerne le recrutement des sujets. En mai 1893, nous avions, dans nos noviciats, un prêtre, quarante-deux scolastiques, quinze Frères convers. Depuis cette époque jusqu'à la fin d'avril 1898, nous avons donné l'habit à 10 prêtres, 174 scolastiques et 77 Frères convers, ce qui fait, en tout, 319 sujets. De ce nombre, 2 prêtres, 20 scolastiques, 21 Frères convers n'ont pas persévéré. Nous avons reçu l'oblation de 7 prêtres, 165 scolastiques et 53 Frères convers. Il reste, en ce moment, dans nos noviciats, deux prêtres, vingt-neuf scolastiques et onze Frères convers.

Personnel.

La province du Nord possède aujourd'hui quatre-vingt-seize Pères, dont dix, pour divers motifs, ne sont plus en état d'exercer aucun ministère. Six d'entre eux ont passé l'âge de soixante-dix ans ; dix, celui de soixante ; trente sont âgés de quarante à soixante ans ; les autres n'ont que de vingt-cinq à quarante ans.

Nous avons aussi trente-six Frères convers ayant fait leurs vœux perpétuels et vingt-sept leurs veux temporaires seulement.

Que dire de l'esprit religieux de nos sujets? La grande

majorité de nos Pères et de nos Frères, sans être parfaits, ont droit à nos éloges ; la plupart aiment sincèrement Dieu, l'Église et la Congrégation ; volontiers ils se dévouent pour les intérêts et la gloire de ce Dieu, de cette Église, de cette Congrégation ; ils acceptent bien les obédiences et les travaux qui leur sont confiés. Aussi nos communautés sont-elles estimées des évêques et du clergé.

Malheureusement, la situation de la plupart de nos maisons ne favorise guère la vie régulière de communauté, par suite du petit nombre de sujets qui les compose et du ministère qui les absorbe.

Mais il serait injuste de considérer ces manquements comme voulus. Je l'ai déjà dit et je le répète : ils ne forment, heureusement, que des exceptions et ne doivent pas faire oublier l'éloge que j'ai cru pouvoir faire de nos religieux et de nos communautés. Pour connaître ce qu'ils valent et ce qu'ils méritent, il n'y a qu'à considérer leurs œuvres. Ce sont leurs œuvres telles que je les ai exposées, avec impartialité, qui font leur éloge.

La conclusion à tirer est, ce me semble, celle-ci : il est urgent, pour la province du Nord, de recevoir, chaque année, d'ici au prochain Chapitre général, des sujets qui lui permettent de renforcer la plupart de ses maisons et de ses œuvres ; des sujets qui soient capables de prendre la direction de ces maisons et de ces œuvres, lorsque ceux qui les ont en main actuellement viendront à manquer, et il est à prévoir, hélas, que, dans un avenir prochain, ce malheur nous arrivera ; des sujets enfin qui permettent bientôt la fondation de quelques nouvelles maisons de missionnaires. Ce serait dans l'intérêt non seulement de la province, mais encore de toute la Congrégation et des Missions étrangères elles-mêmes.

Rapport de la province britannique.

Depuis le dernier chapitre, la province britannique a fait plusieurs fondations : Holy-Head et Colwyn-Bay en Angleterre . Freemantle et Glendalough dans l'Australie occidentale. Durant cette période, quatre Pères et quatre Frères convers nous ont quittés pour un monde meilleur : les RR. PP. Daly, King, O'Dwyer (Morgan) et O'Dwyer (Bryan), les FF. Judge, Curran, Murphy et Coleman. Notre personnel se compose actuellement de quarante-huit Pères, deux Frères scolastiques à vœux perpétuels, six Frères scolastiques à vœux temporaires et quarante et un Frères convers.

Trois de nos Pères sont plus que septuagénaires, six ont dépassé la soixantaine ; douze, un demi-siècle ; neuf ont quarante ans et plus, cinq n'ont pas encore trente ans. Le R. P. Arnoux, notre doyen, se sanctifie dans la retraite, au noviciat de Belmont ; un autre Père n'est plus capable d'aucun travail. Nous comptons cinq missionnaires ; l'enseignement et les pénitenciers occupent une dizaine de Pères, tous les autres exercent le saint ministère dans nos diverses maisons.

Il existe, sans doute, certaines lacunes dans l'observance des règles et des pratiques religieuses, mais elles doivent être attribuées, en majeure partie, au nombre restreint des sujets et aux multiples travaux qui leur incombent. On se montre généralement fidèle aux exercices journaliers et à la retraite mensuelle. Chaque année, tous les Pères se réunissent à Inchicore pour la grande retraite. En Angleterre, les Pères assistent aux conférences théologiques diocésaines à Inchicore, Philipstown et Glencree ; ces conférences se tiennent à époques fixes. Nous ne saurions parler en termes trop élo-

gieux de l'attachement de nos sujets pour la Congrégation et de leur amour pour leur sainte vocation. Les résultats consolants que nos ouvriers apostoliques obtiennent par leurs travaux leur ont gagné l'estime et l'affection des évêques, du clergé et des fidèles.

Maison d'Inchicore.—Inchicore reste toujours la maison apostolique de la province. Pendant que trois Pères desservent l'église, les six autres sont constamment sur la brèche ; depuis 1893, ils ont prêché 120 grandes missions ou retraites, dans le Royaume-Uni, au sud de l'Afrique, à Colombo, en Australie et dans le nouveau monde. Je saisis cette occasion pour remercier les Oblats de ces contrées diverses de l'accueil si fraternel qu'ils ont fait aux missionnaires d'Inchicore et leur ont laissé une douce impression, qui ne pourra contribuer qu'à resserrer davantage les liens qui nous unissent.

Diverses confréries sont érigées dans notre église d'Inchicore. L'abside de cette église est complètement achevée et payée, les décorations intérieures sont à peu près terminées ; nous espérons que, pour la fête de l'Immaculée Conception, cette œuvre aura reçu son couronnement.

Maison de Liverpool. — La population catholique de la paroisse de Holy-Cross, desservie par les Oblats, s'élève à 4000 âmes. Les quatre Pères qui leur consacrent tout leur temps ont distribué 2 000 communions en moyenne chaque année. Les cinq confréries qui groupent les différentes classes de paroissiens sont très florissantes ; environ 850 enfants fréquentent les écoles paroissiales.

Maison de Rock-Ferry. — Outre la paroisse Sainte-Anne (2 500 âmes), que desservent les quatre Pères attachés à cette communauté, diverses œuvres leur sont confiées, le noviciat et le couvent des Sœurs de la Sainte-Famille, le Refuge Sainte-Marguerite, qui compte 15 religieuses et 65 pénitentes, le pénitencier sur le bateau *le*

Clarence, comprenant 270 détenus et 450 élèves. L'Apostolat de la Prière compte, à Rock-Ferry, 400 membres, l'Association de la Sainte-Famille, 150.

Maison de Leeds. — En 1893, la paroisse de Sainte-Marie de Leeds comptait 5 400 catholiques, aujourd'hui elle en compte 6 500. Cinq de nos Pères prennent soin de ce nombreux troupeau ; ils sont, de plus, aumôniers du couvent des Sœurs de l'Immaculée-Conception, de la Sainte-Famille et de plusieurs autres pensionnats. Le chiffre des communions pascales, à Sainte-Marie, s'élève à 3 420. Près de 1250 enfants sont élevés dans les écoles paroissiales. Les cinq confréries existantes sont aussi très prospères, surtout la Confrérie de l'Immaculée-Conception, qui compte 304 membres.

Maison de Sicklinghall. — Cette petite communauté ne se compose plus que d'un Père, chargé des deux églises de Sicklinghall et de Wetherley, et de deux Frères convers. Il y a environ 220 catholiques.

Maison de Leith. — Outre les 4 500 fidèles de la paroisse de *Stella-Maris*, nos trois Pères de Leith desservent dans la ville plusieurs hôpitaux et le couvent de la Sainte-Famille. Là aussi, les écoles catholiques sont bien fréquentées, 750 enfants reçoivent les bienfaits d'une éducation chrétienne. La ferveur se maintient par les confréries ; la Ligue de la Croix est la plus florissante ; mentionnons aussi la Société pour les jeunes gens, qui en compte 215 d'inscrits sur ses registres.

Maison de Tower-Hill. — Les catholiques n'ont pas augmenté en nombre dans le district de Londres confié aux Oblats ; ils ne sont guère que 2 800. Trois Pères composent la communauté ; en 1898, ils ont distribué à leurs ouailles, durant le temps pascal, 1463 communions. La confrérie de la Sainte-Famille, établie dans notre église, se divise en deux branches : celle des hommes compte

175 membres et celle des femmes 210. Environ 850 enfants fréquentent nos écoles, aussi deviennent-elles insuffisantes. De nouveaux bâtiments s'imposent ; nous avons recueilli les fonds nécessaires pour l'achat du terrain, il nous reste à trouver une somme équivalente pour subvenir aux frais de construction.

Maison de Kilburn. — Depuis que le juniorat de la province britannique a été transféré à Belcamp, nos Pères de Kilburn, au nombre de trois, ne s'occupent plus que de la paroisse, qui compte environ 1700 catholiques. Cette année, le chiffre des communions pascales s'est élevé à 959. Il n'existe encore que deux confréries, celle des Enfants de Marie et celle de la Sainte-Famille.

Sur les instances de Mgr le vicaire apostolique du pays de Galles et en raison de circonstances spéciales, la province a accepté les deux nouvelles fondations de Holy-Head et Colwyn-Bay. Ces deux missions répondent pleinement à la fin de notre institut, elles sont, on peut le dire, *in partibus infidelium*, et les Oblats qui y exercent le saint ministère sont missionnaires dans toute l'acception du mot. Holy-Head compte environ 500 catholiques, mais la paroisse comprend de plus l'île d'Anglesea, dont la population, de race gaélique, se partage en une infinité de sectes dissidentes. Un généreux bienfaiteur a bien voulu nous donner les fonds nécessaires pour bâtir à Colwyn-Bay, ville maritime qui s'accroît rapidement, une église et une maison de communauté.

Le bon Dieu s'est plu à répandre ses bénédictions sur nos œuvres d'Australie. C'est sur la demande de Mgr Gibney, évêque de Perth, demande transmise par l'intermédiaire du cardinal Moran, archevêque de Sidney, que trois Pères partirent, en 1894, pour fonder la communauté de Freemantle. Mgr Gibney cédait cette paroisse aux Oblats à condition qu'ils établiraient une école in-

dustrielle dans son diocèse. Freemantle est un port de mer destiné à devenir une des plus importantes villes de la colonie. Il faudra construire au moins trois églises pour desservir les 4 000 ou 5 000 catholiques disséminés sur une vaste étendue. Nous avons déjà acquis le terrain pour ces édifices.

C'est à Glendalough qu'est situé le pénitencier du diocèse de Perth. Un Père, avec quatre Frères, en a la direction. Il n'y avait encore que 7 détenus lors des dernières nouvelles reçues. Espérons que cet établissement rendra bientôt les mêmes services que nos pénitenciers irlandais de Glencree et de Philipstown. L'esprit de ces deux communautés est excellent ; c'est, pour le Provincial, un devoir de rendre témoignage au zèle, à la régularité et à l'esprit religieux de nos bons Frères convers, qui se dévouent à cette œuvre de régénération. A Philipstown, ces chers Frères sont au nombre de seize, ils surveillent, sous le contrôle de deux Pères, 285 détenus ; Glencree compte, pour 190 détenus, deux Pères et quatorze Frères convers. Ces pénitenciers sont, pour la province, une source de revenus très précieuse pour l'entretien de notre noviciat et de notre juniorat.

Juniorat. — C'est dans l'ancien scolasticat de Belcamp-Hall que nous avons établi le juniorat de la province britannique. Une trentaine d'enfants, presque tous Irlandais, aspirent à la vie religieuse dans la Congrégation des Oblats de Marie immaculée. Le vicariat de Natal nous a envoyé trois sujets. L'esprit de ces enfants est excellent et permet de fonder pour l'avenir les plus belles espérances. Le cours d'études comprend quatre années. Nous avons l'intention de présenter les élèves de la quatrième année aux examens de matriculation à l'Université royale d'Irlande.

Noviciat. — Le Noviciat de Belmont-House compte

actuellement quatre novices scolastiques et autant de novices convers. De plus, six Frères scolastiques à vœux temporaires y achèvent leur seconde année de probation. A mesure que le juniorat se développera, le noviciat deviendra de même plus florissant ; parmi ces quatorze scolastiques, six ont fait leurs études à Belcamp, les quatre autres nous sont venus des divers collèges d'Irlande.

Rapport de la province d'Allemagne.

La province d'Allemagne a été fondée le 5 mai 1895 par notre vénéré et regretté Père et Supérieur général Louis Soullier. Le personnel de la province se compose de trente et un Pères, soixante-quatre Frères scolastiques, neuf Frères convers à vœux perpétuels, vingt-sept à vœux de cinq ans, quatre à vœux d'un an, dix-neuf novices scolastiques, dix novices convers, un postulant scolastique, cinq postulants convers, cent soixante-dix-huit junioristes : en tout, trois cent quarante-huit personnes.

Nous pouvons dire avec joie que nos communautés sont bien régulières ; le silence y est observé, les exercices de piété, les retraites annuelles et mensuelles se font très régulièrement. Autant que le permettent nos nombreux travaux, nos communautés ont été fidèles à tenir les conférences théologiques. L'esprit religieux règne donc parmi nous. Cependant, sans croire ou vouloir faire croire que tout est parfait, nous pouvons remercier Dieu, qui nous a donné à tous un vrai et sincère amour de notre vocation.

Nos relations avec MM. les curés sont bonnes ; on s'efforce d'être à leur égard discrets et polis. La confiance qu'on nous témoigne partout et les nombreux travaux qu'on nous demande sont les meilleurs gages de nos bonnes relations avec l'extérieur.

La province se compose de quatre maisons : la maison de Saint-Ulrich, en Lorraine ; le scolasticat de Saint-Boniface de Hünfeld, en Hesse-Nassau; le noviciat de Saint-Gerlach et le juniorat de Saint-Charles, dans le Limbourg hollandais.

Maison de Saint-Ulrich. — Notre unique maison de missionnaires est Saint-Ulrich, laquelle se compose de cinq Pères, d'un Frère convers à vœux perpétuels et de deux Frères convers à vœux de cinq ans. — Le travail et le silence sont aimés dans cette maison. L'office divin s'y dit en entier. C'est la Lorraine, presque exclusivement, qui est évangélisée par nos Pères de Saint-Ulrich. Quelques rares travaux, donnés en Alsace et en Prusse, ont donné l'espoir fondé d'étendre plus au loin l'action de cette maison, dès que son personnel deviendra plus nombreux. Nos missions, disons, si l'on veut, nos retraites de paroisse, durent de huit à dix jours. En général, la population très chrétienne de la Lorraine se confesse tout entière pendant ce temps si court, ce qui rend ces travaux bien pénibles et fatigants. Outre ces travaux, qui, pour la plupart, se terminent par l'adoration perpétuelle, nous prêchons beaucoup de retraites religieuses, de retraites de pensionnats, de première communion, de retraites pascales. Les sermons de circonstances sont rares. Un carême a été prêché à la cathédrale de Strasbourg. Les cérémonies ordinaires que nous empruntons au directoire des missions sont la bénédiction des enfants, l'acte d'amende honorable au Saint Sacrement, la consécration à la Sainte Vierge, le renouvellement des vœux du baptême, la visite au cimetière. Nos Pères s'occupent aussi du pèlerinage de Saint-Ulrich. Ce pèlerinage cependant n'est guère important.

Maison du scolasticat de Saint-Boniface. — C'est la résidence du R. P. Provincial ; il gouverne une commu-

nauté de neuf Pères, dont cinq sont professeurs, deux sont bâtisseurs et constructeurs, deux autres s'occupent de la rédaction de la *Maria Immaculata*. Deux Frères convers ont prononcé leurs vœux perpétuels, deux autres leurs vœux de cinq ans. Le noviciat des Frères convers compte cinq sujets.

Le nombre des Frères scolastiques est de soixante-quatre. L'esprit de notre scolasticat est en général bon et très bon. Le dévouement de ces chers Frères se montre tous les jours et a particulièrement éclaté lors de la visite du R. P. Tatin, assistant général. Le résultat de nos études est excellent. La méthode et le plan de ces études sont ceux de nos scolasticats ; cependant, au lieu de deux classes par jour, nous en avons trois. Nous avons motif d'espérer qu'avec quelques professeurs en plus et une méthode plus conforme à nos besoins, nous formerons des hommes entièrement prêts pour le travail des missions dès leur sortie du scolasticat.

Ces Frères scolastiques nous viennent tous de notre juniorat de Saint-Charles, à quelques rares exceptions près.

Maison du noviciat de Saint-Gerlach. — Le noviciat de la province compte trois Pères, dix-neuf novices scolastiques et un postulant, un Frère convers à vœux perpétuels, quatre Frères convers à vœux de cinq ans et deux Frères à vœux d'un an ; il y a, en outre, cinq novices convers : en tout, trente-cinq personnes.

Pendant les cinq dernières années, du 1er janvier 1893 au 1er juin 1898, il est entré au noviciat cent cinquante-trois novices scolastiques dont seize n'ont pas persévéré jusqu'à la fin du noviciat. Parmi ces novices, il y a eu quatre prêtres, dont deux sont partis avant la fin de l'année.

Huit novices scolastiques sont venus des écoles apos-

toliques, vingt des séminaires, six des gymnases, trois des collèges, douze de Notre-Dame de Sion, cent du juniorat de Saint-Charles. Quant aux Frères convers, on en a reçu au noviciat soixante et un, dont dix-huit n'ont pas persévéré.

L'esprit de notre noviciat mérite tous les éloges.

Maison du juniorat de Saint-Charles. — Le juniorat compte un personnel de treize Pères, de cinq Frères convers à vœux perpétuels, de dix-neuf à vœux de cinq ans, de deux Frères à vœux d'un an, de cinq postulants convers et de cent soixante-dix-huit junioristes.

Les Pères s'appliquent à l'enseignement, à l'exception d'un Père missionnaire. Les élèves nous viennent de toutes les parties de l'Allemagne.

En 1892-1893, il y avait cent soixante-six junioristes, dont vingt sont entrés au noviciat et dix-huit sont sortis.

En 1893-1894, il y en avait cent soixante-dix-neuf. Dix-neuf sont entrés au noviciat et vingt et un sont sortis.

En 1894-1895, il y en avait cent quatre-vingt-trois. Vingt et un sont entrés au noviciat et trente-cinq sont sortis.

En 1895-1896, il y en avait cent quatre-vingt-six. Vingt sont entrés au noviciat et vingt-deux sont sortis.

En 1896-1897, il y en avait cent quatre-vingt-quatre. Vingt sont entrés au noviciat et dix-neuf sont sortis.

En 1897-1898, il y en avait au commencement cent quatre-vingt-treize.

Le juniorat a donc envoyé au noviciat cent novices et perdu dans ce même temps cent quinze élèves. Sur ce nombre, beaucoup ont quitté notre juniorat pour motif de santé. Sur les cent élèves qui sont entrés au noviciat, douze ont quitté la Congrégation durant l'année du no-

viciat et quatre ont quitté le scolasticat de Hünfeld. La plupart de ces derniers sont partis pour motif de santé, Donc, nous avons cent trente et un départs et quatre-vingt-quatre vocations sérieuses.

La méthode des études est celle des gymnases allemands. Les élèves suivent six cours différents qui répondent assez aux prescriptions de la *ratio studiorum* des Jésuites. Nos junioristes aiment l'étude. L'amour de la Congrégation a de fortes racines dans leur cœur, j'ai pu le constater bien souvent.

Le programme officiel des rapports nous invite à parler ici de nos besoins particuliers et urgents. Nous nous permettons donc d'attirer l'attention sur un point faible de notre province. En jetant un coup d'œil sur l'ensemble de nos maisons, on remarquera facilement une disproportion très grande entre les maisons qui ne sont qu'une charge pour l'administration provinciale et celles qui devraient fournir les ressources. Si nous faisons abstraction du scolasticat de Hünfeld, nous comptons deux maisons qui sont une dépense et une maison qui procure des ressources ; en d'autres termes, nous avons à entretenir deux cent cinquante-sept novices et junioristes avec leurs personnels dirigeants et nous n'avons que six Pères missionnaires qui puissent nous venir en aide. C'est vraiment un personnel trop peu nombreux et il est très facile de comprendre que ce personnel actif ne pourrait que s'user trop tôt si un secours opportun ne lui était accordé.

Voilà, en peu de mots, l'état de la province d'Allemagne. Il y a lieu d'espérer qu'avec le secours du bon Dieu et la bienveillance de nos supérieurs majeurs, cette province deviendra en peu de temps très florissante. Daigne saint Joseph, notre patron particulier, nous protéger toujours !

VARIÉTÉS

I

VINGT-CINQUIÈME ANNIVERSAIRE DU COURONNEMENT DE NOTRE-DAME D'ARCACHON.

Nous trouvons dans la *Semaine religieuse de Bordeaux* le compte rendu suivant de cette belle fête :

Le 19 juillet 1898, ce jour tant désiré de la population arcachonnaise, est enfin arrivé. Demandez aux braves habitants pourquoi ce mouvement, pourquoi ces préparatifs d'illuminations, pourquoi ces habits de fête ; ils vous répondront : « Nous célébrons le vingt-cinquième anniversaire du Couronnement de Notre-Dame d'Arcachon.»

Ils se sont préparés de tout cœur à cette grande solennité, en venant, nombreux, écouter la parole douce et éloquente du R. P. d'Aste, des Frères Prêcheurs de Bordeaux, prédicateur du Triduum, et en s'approchant des sacrements. Que la Très Sainte Vierge a dû être contente de voir ses enfants s'asseoir à la table sainte, à toutes les messes, qui, depuis 5 heures et demie jusqu'à 9 heures, se sont dites dans l'église de Notre-Dame !

Vous qui êtes étonnés de voir ces maisons pavoisées, ornées de fleurs et de guirlandes, de lanternes vénitiennes, que direz-vous tout à l'heure, quand, dans notre église gracieusement parée, vous verrez trois prélats bien connus et bien aimés rehausser de leur présence l'éclat des cérémonies ? Oui, vous verrez trois prélats. Hier soir, déjà deux d'entre eux, Mgr Cœuret-Varin, évêque

d'Agen, et Mgr Joulain, Oblat de Marie Immaculée, évêque de Jaffna (île de Ceylan), sont descendus sur notre rive arcachonnaise.

Ce matin, le train de 9 heures nous amènera le père et le pasteur de l'archidiocèse de Bordeaux, S. Em. le cardinal Lecot.

Malgré ses fatigues bien grandes, Son Eminence, n'écoutant que sa dévotion à Marie et son attachement aux enfants d'Arcachon, veut bien présider nos fêtes religieuses. Merci, Éminence, merci, vénéré et bien-aimé père ; la paroisse de Notre-Dame gardera longtemps dans la mémoire de son cœur le souvenir de vos bontés paternelles et délicates.

L'heure du train approchant, M. l'abbé Matignon, curé-doyen de la Teste, le R. P. de Lacouture, Oblat de Marie-Immaculée, curé de Notre-Dame d'Arcachon, la municipalité d'Arcachon avec M. le maire à sa tête, et la musique municipale, se rendent à la gare. A peine le train est-il entré en gare, que la musique municipale exécute le plus beau morceau de son répertoire. Monseigneur descend de voiture, il est reçu par les autorités de la ville. M. le maire lui adresse en son nom, au nom de la municipalité et de la population tout entière, quelques paroles de bienvenue et de douce satisfaction.

La réception faite, des voitures emmènent Son Éminence, M. l'abbé Tourreau, vicaire général, et les autorités de la ville, qui se font un honneur et une joie d'escorter le cardinal.

A 10 heures doit commencer la messe pontificale. Vers 10 heures moins un quart, le clergé se rend processionnellement au presbytère, où se trouvent les trois prélats. Deux ou trois minutes après, on se remet en marche vers l'église ; les cloches sonnent à toute volée. A la suite des enfants de chœur élégamment vêtus et des

prêtres venus de tous les points du canton de la Teste, voire de l'Agenais, marchent les trois prélats précédés de leurs assistants. Tout le long du chemin, une foule compacte forme la haie. Après la cérémonie d'usage à l'entrée de l'église, le cortège se rend dans le chœur. La messe va commencer ; Mgr Joulain officie.

Après l'évangile, le cardinal monte en chaire, et, avec cette éloquence du cœur que tout le monde se plaît à lui reconnaître, il remercie NN. SS. les évêques d'Agen et de Jaffna, de ce qu'ils ont bien voulu rehausser de leur présence l'éclat des cérémonies ; il remercie le R. P. de Lacouture, curé de Notre-Dame, du zèle intelligent et pieux avec lequel il a préparé de si belles fêtes en l'honneur de la Très Sainte Vierge dont il est l'enfant si aimant et si dévoué ; il remercie enfin la population entière, dignement représentée par M. le maire et un certain nombre de conseillers municipaux. Puis, Son Éminence rappelle, et avec raison, aux fidèles arcachonnais, que, si l'honnêteté et la noble simplicité de leurs pères ont été une cause de développement de la ville d'Arcachon, la Très Sainte Vierge a été la principale cause de son progrès spirituel et même matériel.

Aimez donc, enfants d'Arcachon, aimez votre pays tel qu'il est; aimez-le non seulement comme un héritage de vos pères, mais surtout comme étant une fondation et un domaine de Marie.

Que ces vérités soient pour vous une exhortation, un encouragement dans l'accomplissement de vos devoirs et la base d'une union fraternelle indissoluble.

La population a compris et goûté la parole du premier pasteur de cet archidiocèse, et dorénavant son unique ambition sera de la mettre en pratique.

La sainte messe se poursuit solennelle et pieusement captivante. Pourrait-il en être autrement quand un pon-

tife célèbre les saints mystères avec la piété onctueuse et saisissante qui caractérise S. Gr. Mgr Joulain; quand les cérémonies se font sous une direction telle que celle de M. l'abbé Olivier, vicaire de la cathédrale de Bordeaux; quand la maîtrise de Notre-Dame, les membres de l'Union orphéonique, des hommes passés maîtres en chant comme MM. Arnaut, Ducaud-Labadie, Mondon, aidés du gracieux concours de Mlle Royer, exécutent la belle messe dite *de Jeanne d'Arc*, par Gounod?

La messe terminée, on reconduit NN. SS. les évêques au presbytère, procession qui fut lente assurément, car ce ne fut pas sans avoir donné d'abondantes et de nombreuses bénédictions que les vénérés prélats arrivèrent jusqu'au couvent des RR. PP. Oblats de Marie.

A 3 heures, les vêpres, chantées par Mgr l'évêque d'Agen, ont eu un caractère non moins solennel ni moins pieux. A l'issue des vêpres, le R. P. d'Aste, en un sermon plein de piété, d'amour envers la Très Sainte Vierge, de zèle apostolique et de science, publie les préférences de notre Mère du ciel pour la France, et nous montre en termes clairs et vibrants comment le salut de notre cher pays nous viendra de Marie. La cérémonie se clôture par la bénédiction solennelle du Très Saint Sacrement.

Le soir, à 8 heures et quart, les cloches rappellent les fidèles dans le sanctuaire de Marie ; c'était non seulement pour leur faire contempler et admirer les superbes illuminations de l'intérieur de l'église, mais surtout pour les rendre les heureux témoins de la consécration de toute la paroisse à Notre-Dame d'Arcachon, consécration que le R. P. d'Aste formula du haut de la chaire avec une éloquence vraiment digne des applaudissements que les cœurs saisis et soulevés se surprirent à lui donner.

Cette touchante cérémonie se termina par le chant du *Te Deum* d'action de grâces.

II

VINGT-CINQUIÈME ANNIVERSAIRE DU COURONNEMENT DE NOTRE-DAME DE SION.

Comme à Notre-Dame d'Arcachon, de grandes fêtes seront célébrées le 8 septembre prochain et durant l'octave de la Nativité, à Notre-Dame de Sion, à l'occasion des *noces d'argent* du couronnement de la statue miraculeuse de la protectrice de la Lorraine. Mgr Turinaz, évêque de Nancy, toujours si dévoué à la Vierge de Sion, dont les Oblats de Marie Immaculée desservent le sanctuaire depuis bientôt un demi-siècle, a publié une circulaire pour annoncer ces solennités à ses diocésains par l'entremise de leurs pasteurs et les exhorter à y prendre part.

Nancy, le 24 août 1898,
En la fête de Saint-Barthélemy, apôtre.

Messieurs et chers Coopérateurs,

Nous célébrerons le 8 septembre prochain, le vingt-cinquième anniversaire du couronnement solennel de Notre-Dame de Sion. Malgré le temps qui fut très défavorable, la fête du 10 septembre 1873 a laissé dans ce diocèse et dans toute cette région un profond et précieux souvenir. Son Eminence le Cardinal Richard, archevêque de Paris, alors évêque de Belley, est le seul survivant des prélats qui ont pris part au couronnement de la Vierge Lorraine (1).

Nous regrettons bien vivement que la santé et l'âge de Son Éminence ne lui permettent pas de répondre à

(1) Le vénéré Mgr Grandin, évêque de Saint-Albert, venu en France pour le Chapitre général de 1873, assistait aussi au couronnement de Notre-Dame de Sion.

notre invitation et de présider ce vingt-cinquième anniversaire.

Mgr l'évêque de Saint-Dié; quatre évêques de la Congrégation des Oblats de Marie Immaculée: Mgr Grouard, vicaire apostolique de l'Athabaska-Mackenzie (Nord-Ouest du Canada); Mgr Pascal, vicaire apostolique de la Saskatchewan (Nord-Ouest du Canada); Mgr Joulain, évêque de Jaffna (île de Ceylan); Mgr Legal, coadjuteur de Mgr Grandin, à Saint-Albert (Nord-Ouest du Canada), et le R. P. Félix de Grasse, abbé d'un monastère bénédictin, dans l'Amérique du Nord, et ancien élève de nos séminaires, honoreront de leur présence cette grande et pieuse manifestation. Peut-être pourrons-nous obtenir encore la présence de Mgr Hacquard, vicaire apostolique du Sahara et du Soudan, dont le sacre aura lieu le 28 de ce mois.

Nous arriverons à Sion dans la matinée du 8 septembre, venant de Lourdes avec le pèlerinage lorrain. Vous exhorterez vos paroissiens à prendre part à ce pèlerinage et à cette fête. Vous leur rappellerez les titres de Notre-Dame de Sion à la vénération, à la confiance et à la reconnaissance du peuple lorrain. Nous unirons dans nos prières la Protectrice de cette province à la Vierge si puissante et si miséricordieuse des Pyrénées. Nous leur demanderons de protéger et de bénir la Lorraine et la France.

† Charles-François,
Évêque de Nancy et de Toul.

NÉCROLOGIE

LE R. P. SARDOU.

Une circulaire du T. R. P. Général a raconté à la Congrégation les derniers moments et la mort si édifiante du R. P. Sardou, procureur général. Voici l'article qui a paru dans l'*Univers* du 31 juillet :

Les Oblats de Marie de la rue Saint-Pétersbourg, bien éprouvés déjà par des morts récentes, viennent de perdre le R. P. Sardou, procureur général de leur Congrégation.

Né à Marseille en 1828, Marc-Antoine Sardou, après avoir passé plusieurs années dans le négoce, entra chez les Oblats en 1849, fit son noviciat à Notre-Dame de l'Osier, dans le Dauphiné, et prononça ses vœux en 1850. Il revint alors faire sa philosophie et sa théologie à Marseille, et fut ordonné prêtre, en 1854, par Mgr de Mazenod, évêque de cette ville et Fondateur des Oblats. Il avait donné des preuves, durant ses études, d'une intelligence vive; dès ses premières armes apostoliques, il s'annonça comme un missionnaire vigoureux, animé d'un beau souffle, parlant avec flamme, secondé par une voix sonore, ample, harmonieuse.

L'apostolat cependant ne devait faire qu'une partie de sa vocation, et non la plus considérable. En 1863, il fut nommé procureur de sa Congrégation. Depuis lors, les Chapitres généraux qui se succédèrent, tous les six ans, le réélurent, chaque fois, à l'unanimité et récemment

encore, au mois de mai, malgré des infirmités qui faisaient prévoir une fin prochaine.

C'est donc une carrière de trente-cinq ans qu'il consacra aux finances de sa Société. Lorsqu'il les prit en mains, il eut d'abord à les organiser, à les affermir, à les adapter aux circonstances nouvelles que la mort du Fondateur, une extension croissante, un développement d'œuvres progressif, faisaient à la Congrégation des Oblats. Il réussit pleinement dans sa tâche, Plus tard, il dut traverser la crise très grave des expulsions. Son habileté, sa prudence — comme aussi, nous sommes heureux de le redire, le secours des associations catholiques et notamment de l'Œuvre des expulsés — conjurèrent les périls de la situation.

C'était le procureur modèle. Sans être parcimonieux, avec beaucoup de largeur, au contraire, il était sagement économe. Il allait rondement en affaires, mais son coup d'œil était juste et précis autant que rapide, et, durant sa longue carrière administrative, il ne lui arriva jamais de donner dans certains panneaux, ni de se laisser prendre à certaines promesses ou à certains engouements. « La Providence, disait-il un jour, nous a préservés jusqu'ici de toutes les catastrophes financières. » Il fut préservé jusqu'à la fin. Nul moins que lui n'eut l'esprit d'aventure. Il en eût d'ailleurs été gardé par son caractère religieux et vraiment sacerdotal, quand il ne l'eût pas été par le sens très fin et très sûr qu'il avait des affaires.

Ses préoccupations matérielles ne prirent jamais la première place dans sa vie. Il était religieux, il resta religieux. Il eut le souci de gérer religieusement les intérêts d'une Société religieuse. Il domina les affaires, les maniant avec une aisance singulière, qui laissait à son esprit les loisirs et la facilité de préparer

ses prédications, ses retraites, et de suivre aussi le mouvement des idées religieuses, politiques, et même littéraires, dans la société contemporaine.

Il apportait dans tout cela l'intelligence positive qui lui donnait sa valeur spéciale. Il fallait entendre les éclats de rire bon enfant, mais un peu moqueurs, dont il accueillait les utopies, les fantaisies, les nouveautés plus ou moins mystiques, ou même ce qui s'élevait dans l'idéal et l'abstraction jusqu'à friser le nuageux.

Ses conversations étaient intéressantes. Son physique pourtant, hormis un beau front développé, n'avait rien de bien élégant ; il était plutôt petit, rond, avec quelque embonpoint, de traits fortement accusés et marqués, par endroits, par la petite vérole ; mais sa verve était marseillaise.

Il était fort connu et très apprécié dans le monde du commerce sur la place de Paris, bien que, depuis assez longtemps, il eût dû restreindre ses allées et venues.

Voilà plus d'un an que le mal l'avait saisi et terrassé, avec des alternatives diverses. Le jeudi 28 juillet, à 3 heures, une crise se déclara. On appela le médecin. Le P. Sardou lui avait fait promettre d'avance une franchise absolue, lorsque le moment fatal approcherait. « Mon Père, dit le docteur, je vous avais promis de vous dire la vérité quand le moment arriverait ; c'est le moment. » Le malade saisit les mains du médecin et le remercia chaleureusement. « Mon Dieu, dit-il ensuite, j'accepte la mort. »

A 8 heures du soir, Mgr Jolivet, évêque de Natal, vieil ami et ancien collègue du P. Sardou au Conseil général — et appelé, par une attention providentielle, pour représenter, auprès de ce lit d'agonie, les Missions étrangères, qu'avait toujours si bien servies le moribond — lui administra le saint viatique et l'Extrême-Onction. La

Communauté entière était réunie. Le malade répondit aux prières.

Il s'est éteint à 9 heures du matin, le vendredi 29 juillet, en la fête de sainte Marthe, pour laquelle, fidèle en cela aux traditions provençales, il avait une dévotion particulière.

Père nourricier de sa Congrégation, il avait l'habitude de porter dans son portemonnaie une statuette de saint Joseph ; le patron de la bonne mort et la Vierge immaculée dont il était l'Oblat l'ont assisté à l'heure dernière, et il est passé à Dieu tout doucement, assisté par ses Frères, accompagné par les prières de l'Eglise. Il avait été l'avisé négociant qui fait l'acquisition de la perle précieuse : *dedit omnia sua et comparavit eam.*

M. DEVÈS, O. M. I.

NOUVELLES DIVERSES

Le T. R. P. Général, accompagné du R. P. Miller, assistant général, a fait, durant la troisième semaine d'août, une rapide apparition dans nos établissements de Belgique et de Hollande. En la fête de l'Assomption, il recevait à Liège les vœux perpétuels de cinq Frères scolastiques et d'un Frère convers.

Le même jour, à Hünfeld, le R. P. Tatin, assistant général, présidait à la cérémonie d'oblation perpétuelle de treize Frères scolastiques.

— Mgr Langevin, archevêque de Saint-Boniface, s'est embarqué à Liverpool le 6 août, avec le R. P. Constantineau, recteur de l'Université d'Ottawa, et le R. P. Pitoye, qui, après un séjour de cinq ans à Notre-Dame du Soto, retourne au Texas.

— NN. SS. Jolivet, Durieu et Gaughran ont repris également le chemin de leur mission respective.

— Par décret de la Sacrée Congrégation de la Propagande, le R. P. Coudert, Antoine, supérieur du district de Chilaw, vient d'être nommé coadjuteur avec future succession de Mgr Mélizan. Le nouvel évêque Oblat appartient, par sa naissance, au diocèse de Clermont. C'est à Ceylan qu'il a fait son noviciat, prononcé ses vœux et reçu, en 1886, la prêtrise des mains du regretté Mgr Bonjean. *Ad multos annos !*

— Le R. P. Fayard, Jean-Marie, supérieur du collège Saint-Louis, à New-Westminster, procureur des missions

de la Colombie britannique et délégué de ce vicariat au Chapitre, a été appelé à succéder au R. P. Sardou, comme procureur général de la Congrégation.

— Le R. P. Cox est nommé provincial de la province Britannique, en remplacement du R. P. Miller, élu assistant général.

— Le R. P. Lefebvre, Joseph, ancien provincial du Canada, succède au R. P. Guillard, en qualité de provincial des États-Unis.

MISSIONS

DE LA CONGRÉGATION

DES OBLATS DE MARIE IMMACULÉE

N° 144. — Décembre 1898

RAPPORTS

PRÉSENTÉS AU CHAPITRE GÉNÉRAL DE 1898 (*Suite*).

Rapport du vicariat de Colombo.

HISTORIQUE.

1° *Division des diocèses.* — Depuis la tenue du dernier Chapitre, des événements importants se sont accomplis dans le vicariat de Colombo. Je dois mentionner tout d'abord les nouvelles délimitations données au vicariat par suite du décret de S. S. le Pape Léon XIII, en date du 25 août 1893, instituant deux nouveaux diocèses dans l'île de Ceylan. Leur formation a considérablement entamé les diocèses déjà existants de Colombo et de Jaffna et en a restreint les limites. Le diocèse de Colombo a subi les changements suivants : des trois provinces qui le formaient auparavant, deux ont été cédées au nouveau diocèse de Galle, à savoir : la province méridionale ayant pour capitale Pointe-de-Galle et la province de Sabaragamoawa ayant pour capitale Ratnapoora.

Cette cession nous enlevait une population totale de 743 696 habitants, dont 5 700 catholiques. D'un autre côté, la province nord-ouest ayant pour capitale Kurunegala, était transférée du diocèse de Jaffna à celui de Colombo. Cette province nous donnait 39 700 catholiques sur une population de 288 000 habitants. Il est donc clair que, bien que les deux provinces qui nous ont été enlevées comprissent un territoire beaucoup plus considérable que celle qui nous était donnée, l'annexion de cette dernière nous apportait une population catholique sept fois plus nombreuse que celle que nous enlevait la séparation des deux premières. Les églises du littoral surtout sont, dans la province nord-ouest, très florissantes et donnent aux seize missionnaires qui les administrent un travail ardu et incessant. Ces changements ayant été faits par l'autorité même du Souverain Pontife, Mgr l'archevêque et notre T. R. P. Supérieur général n'ont eu d'autre alternative que celle de s'y soumettre humblement.

2° *Collège Saint-Joseph.* — En second lieu, je dois faire mention de l'érection du collège Saint-Joseph dont le R. P. Charles Collin annonça le projet, dans son rapport, au Chapitre général de 1893. Cette œuvre depuis si longtemps désirée est aujourd'hui un fait accompli, et, bien que jeune encore, donne les meilleures espérances pour l'avenir. Un beau terrain d'environ 4 hectares a été acquis dans une situation favorable et centrale. Les conditions tout à fait avantageuses d'après lesquelles la cession d'Uplands au gouvernement a été faite ont permis d'acheter le terrain sur lequel le collège s'élève actuellement, sans que le diocèse ait eu à s'imposer de nouveaux sacrifices. *Uplands* est le nom d'une des plus belles propriétés de Colombo, avec une superficie de 11 hectares et dominant tout le port.

Avant la mort du très regretté Mgr Bonjean, cette propriété avait été achetée au prix de grands sacrifices, pour servir d'emplacement au futur collège. Elle dut toutefois, après de longues correspondances et négociations et un appel au secrétaire d'État, lord Ripon, être cédée au gouvernement local qui, en retour, paya une compensation pécuniaire qui suffit à elle seule à couvrir à peu près tous les frais d'achat de la propriété actuelle du collège. C'est sur cette dernière que le 12 décembre 1894, Mgr Zaleski, délégué apostolique dans les Indes orientales, posa la première pierre du collège, en présence de NN. SS. l'archevêque de Colombo et l'évêque de Kandy, au milieu d'un nombreux concours de catholiques. Maintenant un vaste bâtiment à deux étages s'élève gracieusement sur les bords du lac de Colombo et est considéré comme un des plus beaux ornements de la ville. Vu du Fort et de Pettah, c'est-à-dire de l'extrémité opposée du lac, le bâtiment présente l'aspect d'une véritable forteresse.

Un personnel enseignant, composé de neuf Pères Oblats, de trois professeurs laïques anglais et de trois maîtres ceylanais, sous la direction du R. P. Charles Collin, recteur du collège, se réunit à Colombo dès les premiers jours de 1896, et ouvrit les cours le 2 mars de la même année. Cependant l'inauguration solennelle de l'institution n'eut lieu que le 27 novembre suivant. A cette solennité se trouvèrent réunis d'éminents personnages : Mgr le délégué apostolique, NN. SS. les évêques de Galle et de Kandy, S. Exc. le gouverneur de Ceylan et notre bien-aimé P. Visiteur, le R. P. Cassien Augier, qui se trouvait alors de passage à Colombo, au cours de son voyage en Australie. A ce collège, destiné seulement aux hautes études, est annexée une école préparatoire sous le patronage de saint Charles. L'en-

seignement y est donné par des maîtres indigènes sous la haute direction du R. P. Lytton. Le nombre des élèves qui fréquentent le collège est actuellement de 268 et celui des élèves de Saint-Charles de 257 : total 525. Les progrès de l'établissement vont toujours croissant. La majorité des enfants étant catholiques (375 catholiques sur un total de 525), il nous est facile de donner un esprit vraiment catholique à notre jeunesse. Quant aux enfants protestants, bouddhistes, païens et même mahométans qui fréquentent le collège, nous n'avons qu'à nous louer de leur bonne tenue et du respect qu'ils témoignent à leurs maîtres. En vue des futurs développements de cette œuvre, et afin de fournir à nos Pères professeurs des chambres convenables, Mgr l'archevêque a entrepris la construction d'une des deux ailes qui forment le plan général du collège. Pour cette construction, un généreux bienfaiteur nous est venu en aide ; mais la plus lourde charge en pèsera nécessairement sur le diocèse de Colombo, déjà grevé d'une dette considérable pour la construction du bâtiment principal.

3° *Une mission à Pettah.* — Au mois de mars 1896, la ville de Colombo fut mise en mouvement par l'arrivée de deux missionnaires Oblats, venant d'Irlande : les RR. PP. Nicoll et Brady. Ils donnèrent d'abord dans l'église de Saint-Philippe de Néri (Pettah), une mission de quinze jours. Une foule avide se pressait à tous les sermons, et nombreuses furent les conversions de vieux pécheurs ou d'incrédules endurcis. Un triduum, prêché à la cathédrale devant un immense auditoire, fut également couronné de succès. Les journaux protestants eux-mêmes firent unanimement écho à la satisfaction et à l'admiration de nos catholiques de Colombo, en louant en termes très élogieux l'éloquence des deux prédicateurs. Cette visite a produit d'excellents résultats, entre

autres celui d'augmenter dans notre peuple ceylanais l'estime et la confiance en notre chère Congrégation. Nous espérons bien recevoir de loin en loin de semblables visites. A peine les RR. PP. Nicoll et Brady s'étaient-ils embarqués que l'autorité ecclésiastique de Madras nous demandait, en grâce, de lui envoyer les deux prédicateurs pour donner une mission dans cette grande cité.

4° *Monseigneur l'archevêque et le vicaire des Missions.* — S. Gr. Mgr Mélizan, successeur du vénéré Mgr Bonjean sur le siège archiépiscopal de Colombo, était présent au dernier Chapitre et vint prendre possession de son siège le 23 novembre 1893. Pendant tout le cours de l'année 1894, il se livra avec son zèle et son activité bien connus à l'administration de l'archidiocèse. Mais Dieu permit qu'au commencement de 1895 une grave insolation lui rendît l'exercice de son ministère impossible pendant de longs mois et nécessita son retour en France. La convalescence fut longue, et ce n'est que le 13 octobre 1897 que nous eûmes le bonheur d'accueillir de nouveau notre pasteur sur sa chère terre de Ceylan. Grâce à Dieu, Monseigneur a retrouvé assez de forces pour se livrer à ses travaux habituels et accomplir les principaux devoirs de sa charge. Cependant, afin de ménager sa santé et diminuer le poids de sa responsabilité, le T. R. P. Soullier voulut bien le décharger de la charge de vicaire des Missions de Colombo. De plus, en raison de l'importance qu'a prise dernièrement le vicariat et du grand nombre de missionnaires Oblats qui le composent (ils sont au nombre de 73 en y comprenant les 3 Frères convers et le Père novice), le T. R. P. Antoine, vicaire général de la Congrégation, a, par décret en date du 15 octobre 1897, divisé le vicariat en neuf maisons, districts et résidences, avec leurs supé-

rieurs ou directeurs et assesseurs respectifs, sous la direction générale du vicaire des Missions. De cette sorte, le vicariat de Colombo est rentré sous la loi commune et est entièrement gouverné d'après l'esprit de nos Saintes Règles.

5° *Visite régulière.* — Un événement heureux est venu inaugurer pour nous l'année 1897, nous fortifier au milieu de nombreuses et grandes difficultés et nous consoler de bien des peines. Je veux parler de la visite du R. P. Cassien Augier, assistant général, au nom du T. R. P. Soullier. Ayant consacré à Jaffna les prémices de son nouveau ministère, le R. P. Augier entreprit, à la fin de mars, la visite du vicariat de Colombo, commençant par la partie septentrionale. Il y arriva après un pénible et fastidieux voyage de 50 milles sous une chaleur accablante à travers les forêts sauvages qui séparent Puttalam d'Anuradhapura. Le district de Puttalam fut ainsi visité au prix de grandes fatigues, et la Mission de Kalpentyn, quoique la plus pauvre, fut honorée la première de la présence du R. P. Visiteur, qui ne manqua pas d'accomplir son pèlerinage à notre célèbre sanctuaire de Sainte-Anne. La vue des belles Congrégations de Chilaw, Marawila, Katuneriya et Wennapuraï, fruits des travaux et des sueurs des premiers missionnaires Oblats, vint tour à tour réjouir l'âme du R. P. Visiteur. A Wennapuraï, résidence du supérieur du district, il réunit pour les exercices de la retraite la plus grande partie des Pères. Les retraitants s'y trouvèrent au nombre de douze. Avant de commencer cette première retraite, le R. P. Visiteur avait pris le chemin des montagnes et s'était rendu à notre *sanatorium* de Pussellawa pour y prendre quelques jours d'un repos bien mérité. A la visite du district de Chilaw, succéda celle de la province occidentale qui occupa le

R. P. Augier jusqu'à la fin juillet. Il parcourut et examina en détail les trente et une Missions qui composent cette province, voyageant toujours à l'apostolique et partageant la simple nourriture du missionnaire, le riz et le curry, la banane et la mangue. Il voulut même goûter à la fièvre de Ceylan, qui n'est pas le fruit le plus doux de notre chère île. Cette impitoyable visiteuse l'obligea à interrompre pendant quinze jours le cours de ses travaux. Dans la crainte d'avoir à sacrifier la visite de quelques Missions, le bon Père se remit en campagne dès qu'il se sentit suffisamment rétabli. Au commencement d'août, il se rendait à Kurunegala, capitale de la province nord-ouest, pour faire la visite de cette résidence et du couvent de la Sainte-Famille établi dans cette ville. Il combla les vœux de cette pieuse communauté dont celle de Wennapuraï vint encore grossir les rangs, en donnant une retraite de huit jours, qui se termina le 15, jour de la grande fête de l'Assomption. Trois jours après, tous les Pères du vicariat, à l'exception de ceux qui avaient pris part à la retraite de Wennapuraï, se réunirent au nombre de cinquante au collège Saint-Joseph, pour y suivre les exercices de la retraite prêchée également par le R. P. Visiteur. Occupé très activement pendant cinq mois à visiter chacune de nos Missions, il avait acquis une connaissance parfaite de nos difficultés, de l'importance de nos travaux, de nos besoins et aussi de nos points faibles ou défectueux. Aussi cette retraite, tout empreinte de l'esprit de nos Saintes Règles et du sens pratique du vrai missionnaire Oblat et dictée par un cœur débordant de charité et avide de faire du bien, fut-elle pour nous une mine féconde en avis fortifiants et en précieux encouragements. La retraite se terminait le 25 août, fête de notre bien-aimé et regretté P. Général auquel les cin-

quante Pères présents envoyèrent une lettre de félicitations et de remerciements. Ce jour-là, les retraitants offrirent tous la sainte messe pour ce vénéré Père dont l'état de santé nous causait déjà de vives inquiétudes. Le lendemain, le R. P. Visiteur chantait la messe pour les quarante et un missionnaires Oblats tombés au champ d'honneur depuis l'établissement de notre Congrégation dans l'île de Ceylan, en 1847. Soixante Oblats, dont cinquante-sept prêtres, assistaient à cette imposante cérémonie.

Trois jours après, le 29 août, nous accompagnions, le cœur bien gros, notre cher Père visiteur à bord du beau steamer *la Ville de la Ciotat*, qui l'emmena à toute vapeur auprès de notre bien-aimé Supérieur général mourant.

PERSONNEL.

1° *Statistique.* — Le nombre des Pères et Frères Oblats dans le vicariat de Colombo est de 71, dont 67 prêtres profès, 1 novice prêtre et 3 Frères convers. De ce nombre, 11 Pères sont employés dans l'administration et les œuvres diocésaines, 10 au collège Saint-Joseph, 46 dans les Missions. Les trois Frères convers travaillent avec le plus grand dévouement, sous la direction du R. P. Conrard, à l'Orphelinat Saint-Vincent de Maggona, où ils rendent de précieux services. Nous regrettons seulement que leur nombre soit si restreint.

Pas un seul des missionnaires, dans ce vicariat, n'est à la retraite. Cependant, nous avons des vétérans parmi nous : les RR. PP. Le Cam, Le Lons, Laclau-Pussacq, et surtout le R. P. Chounavel, qui, malgré son âge avancé, paraît moins disposé que jamais à mettre bas les armes. Grâce à son acharnement au travail, il complète une série d'ouvrages singhalais, qui seront, pour

nos Pères et pour nos catholiques ceylanais, d'une grande utilité.

Malgré l'intensité et la continuité de la chaleur, la santé de nos Pères se maintient généralement, sans toutefois être robuste. Il arrive souvent que ce sont les plus jeunes qui ont le plus à souffrir, du moins pour s'acclimater, et leurs forces physiques ne répondent pas toujours à leur vaillance.

Depuis le dernier Chapitre, nous n'avons eu à regretter qu'un seul décès, celui du R. P. Chrysostome, jeune prêtre indigène, enlevé prématurément à ses travaux apostoliques par une fièvre cérébrale, le 24 mars 1896. C'était un sujet très dévoué, zélé et édifiant.

2° *Vie intérieure.* — Tous savent combien il est difficile d'unir la ferveur du zèle apostolique à la pratique des œuvres extérieures, si nombreuses dans les Missions étrangères, et d'apporter à la construction et à l'administration temporelle des églises, ainsi qu'à la visite des écoles un esprit vraiment intérieur favorisant la régularité parfaite. Je ne prétends pas que, sous ce rapport, les Oblats de Colombo soient absolument sans reproche. Cependant, je crois pouvoir dire que nos Pères ont une profonde estime et un ardent amour de leur vocation. Ils témoignent un vif attachement à notre chère Congrégation, dont ils s'estiment très honorés d'être membres et s'efforcent de la représenter dignement dans l'île de Ceylan. La retraite annuelle a toujours été fidèlement pratiquée parmi nous; cependant, comme chaque année, quelques Pères étaient laissés en charge des Missions pendant la durée de la retraite et étaient ainsi privés du bienfait de ces saints exercices, le R. P. Visiteur a réglé que, désormais, nous aurions deux retraites chaque année, afin de permettre à tous les Oblats de se conformer sur ce point à nos Saintes

Règles. Dès cette année, nous avons mis à exécution ce nouveau règlement. La retraite mensuelle est aussi en honneur chez nous. La nouvelle division du vicariat en maisons et districts a déjà commencé à en rendre la pratique beaucoup plus facile à nos Pères missionnaires. Jusqu'à présent, nous n'avons tenu les conférences théologiques qu'à Colombo, comme étant le seul centre où il était facile de réunir un certain nombre de missionnaires. J'espère qu'avant peu nous pourrons l'établir dans d'autres centres, tels que Négombo, Wennapuraï et Kalutara.

3° *Vie extérieure.* — Après deux ans environ donnés à l'étude des langues et à la connaissance des habitudes et des mœurs de nos chrétiens, le jeune missionnaire est lancé dans le ministère actif, ayant à desservir de 1500 à 8000 catholiques, suivant la localité où l'envoie l'obéissance. Ces chrétiens habitent différents villages ayant chacun leur église et leur école et sont visités tour à tour pendant le cours de l'année. La prédication, le catéchisme, les baptêmes, les mariages, la visite des malades, la direction des confréries, l'inspection des écoles et l'administration temporelle de la Mission, remplissent les journées du missionnaire, sans lui laisser aucun loisir. Sauf de rares exceptions, nos Pères sont seuls dans leurs Missions. Ce n'est pas un état de choses désirable ni favorable au développement de l'esprit religieux; mais, peu à peu, au fur et à mesure que notre nombre augmentera, nous nous efforcerons d'y porter remède et d'envoyer nos missionnaires deux par deux, selon l'esprit de nos Saintes Règles.

Le ministère de nos Pères est un ministère paroissial; cependant, nous avons beaucoup de retraites à prêcher dans les différentes communautés religieuses du diocèse. Ce travail s'ajoute comme par surcroît aux

occupations ordinaires, déjà très accablantes. Aussi désirons-nous, pour obvier à cet inconvénient, la fondation, dans le vicariat, d'une maison d'Oblats uniquement occupés à la prédication. Outre les retraites ci-dessus mentionnées, ces Pères pourraient donner, chaque année, des missions en règle dans les diverses paroisses du diocèse, et produire ainsi un bien immense, qu'on ne peut attendre du ministère paroissial ordinaire.

ŒUVRES.

Division du vicariat. — Le vicariat de Colombo est divisé en neuf maisons, districts et résidences, qui sont : 1° la maison du Sacré-Cœur de Borella et le district de Colombo ; 2° la maison du collège Saint-Joseph ; 3° la maison de Kotahena ou de la Cathédrale (ces trois maisons ont leur siège à Colombo) ; 4° le district de Wennapuraï, dans la province nord-ouest ; 5° le district de Négombo, pour la partie nord de la province occidentale ; 6° le district de Maggona, pour la partie sud de cette même province ; 7° la résidence de Pettah ; 8° celle de Kurunegala, se rattachant toutes les deux à la maison du Sacré-Cœur de Borella, et, enfin, 9° la résidence de Puttalam, se rattachant à la maison de Wennapuraï.

Population. — Les catholiques du vicariat de Colombo atteignent le chiffre de 183 826, sur une population totale de 1 083 781 habitants. Il y a environ 30 000 protestants, 80 000 mahométans et 780 000 bouddhistes ou païens. Nos chrétiens sont, en grande majorité, singhalais. Il y a cependant un bon nombre de Tamouls sur la côte septentrionale du vicariat. Leurs principaux centres sont Puttalam, Chilaw, Naïnamadam et Négombo. Les Tamouls de Jaffna sont assez répandus dans

diverses parties du diocèse, ainsi que ceux qui viennent de la côte de l'Inde, et sont employés comme coolis aux plantations de thé.

Nos chrétiens singhalais ont, en général, une foi vive, aiment beaucoup les cérémonies de l'Église et tout ce qui, dans le culte divin, frappe les yeux ou l'imagination. Ils ont aussi un grand zèle pour la construction et l'ornementation de leurs églises et un profond respect pour leurs missionnaires. Naturellement, ils sont portés à la mollesse ; cependant leur caractère est vif et irritable. Dans les premières années de notre séjour à Colombo, ils nous ont causé beaucoup de soucis par leurs fréquentes révoltes ayant leur origine dans des questions de caste ou d'administration temporelle. Mais grâce au gouvernement à la fois ferme et prudent du regretté Mgr Bonjean, la soumission est maintenant à peu près complète. Aussi, depuis plusieurs années, nous n'avons qu'à nous louer de leur obéissance et de leur respect pour le prêtre. La disparition de la juridiction goanaise, dans le diocèse de Colombo, a été pour nous une source de bénédictions, car la double juridiction dans un même diocèse était un ferment de discorde au milieu d'un peuple facilement porté au schisme. Le seul souvenir qui nous reste du régime goanais est une petite église de révoltés qui, sous le nom de *catholiques indépendants* et le régime du pseudo-archevêque Alvarez, persistent obstinément dans le schisme. Je recommande instamment aux prières de la Congrégation la cessation de l'état d'aveuglement de ces indigènes catholiques.

Stations et résidences. — Il y a dans le vicariat 47 stations principales dont chacune est la résidence d'un ou de plusieurs missionnaires. A ces stations principales, qui sont tout autant de centres de Missions, sont rat-

tachées 205 stations secondaires, groupées de telle façon autour de leurs centres que les missionnaires puissent les visiter régulièrement. Plusieurs de ces stations secondaires sont le siège de chrétientés qui ne comptent pas moins de 1 500 ou 2 000 âmes. Quant aux stations principales, il en est un assez grand nombre où l'on trouve des chrétientés de 2 000 à 4 000 âmes. Enfin, parmi nos Missions, il en est peu qui ne renferment pas au moins 4 000 chrétiens ; la population fixe de quelques-unes varie entre 6 000 et 12 000. Il y a dans le diocèse de Colombo 181 églises et 81 chapelles. On rencontre parmi les premières de véritables monuments, fruits de la piété et du zèle de nos Indiens et même plusieurs de nos chapelles sont assez spacieuses pour contenir au moins un millier de personnes.

ÉCOLES.

Écoles élémentaires. — Nous avons dans le vicariat de Colombo 307 écoles primaires, 22 *anglaises* et 288 *vernaculaires*, c'est-à-dire singhalaises ou tamoules. Ces écoles primaires sont fréquentées par 24 577 élèves (14 340 garçons et 10 237 filles), dont les six septièmes environ sont catholiques ; l'instruction qui y est donnée est entièrement catholique ; le catéchisme y est enseigné chaque jour pendant une demi-heure. Sous peu, même les livres classiques seront des livres catholiques. La composition de ces livres touche bientôt à sa fin. Nos instituteurs sont tous laïques, cependant deux de nos écoles sont dirigées par les chers Frères de Saint-Vincent de Paul, œuvre nouvellement fondée qui, j'espère, nous fournira avant peu d'excellents maîtres pour nos écoles de garçons. Les écoles de filles sont, pour la plupart, confiées aux Sœurs indigènes de Saint-Pierre

et de Saint-François-Xavier. Ces deux œuvres, la première surtout, sont extrêmement prospères et rendent d'éminents services au diocèse de Colombo. Les Sœurs de la Sainte-Famille dirigent la Congrégation de Saint-Pierre et les Sœurs du Bon-Pasteur, celle de Saint-François-Xavier.

Je dois ajouter que le grand succès de nos écoles élémentaires, qui n'a pas son égal dans toutes les Indes, est dû, en grande partie, au secours que nous recevons du gouvernement anglais, qui, sous ce rapport, met toutes les religions sur le même pied. Le tableau suivant montre le rang honorable occupé par l'archidiocèse de Colombo parmi les principaux diocèses de l'Inde, en ce qui regarde les écoles.

Noms des diocèses.	Population catholique.	Nombre d'écoles.	Nombre d'enfants.
Colombo.....	183 826	307	24 577
Trichinopoly.....	200 000	234	9 148
Pondichéry.....	201 000	136	8 115
Trichour.....	102 000	190	8 598
Jaffna.....	39 314	83	5 148
Calcutta.....	62 090	27	6 018
Madras.....	44 332	78	4 935
Quilon.....	87 000	98	4 005

Écoles industrielles et orphelinats. — Aux écoles de filles de Kotahena, Moratuwa, Wennapuraï, Négombo, Pamunugama et Kurunegala, sont attachées des écoles industrielles où les élèves apprennent la broderie, la dentelle qui est une des industries spéciales du pays, etc. Notre orphelinat de Saint-Vincent de Paul, à Maggona, possède aussi une école industrielle de garçons en pleine prospérité. Là, la menuiserie, l'imprimerie, la reliure, la couture, le jardinage sont en grand honneur. Les jeunes orphelins semblent prendre beaucoup de goût à ce genre de travail et acquièrent une assez grande perfection dans ces divers métiers. Du reste, sous tous

les rapports, l'œuvre de Maggona est une des plus florissantes du diocèse. Les orphelins, au nombre de 95, sont pour la plupart nés dans le paganisme ; mais à Saint-Vincent, ils sont élevés comme les enfants de Jésus-Christ. Attenante à l'orphelinat, est une œuvre bien modeste et bien indispensable : c'est celle d'un réformatoire pour les jeunes catholiques de l'île. Nous n'avons, Dieu merci, qu'une dizaine de jeunes détenus qui ne donnent pas trop de tracas à leur directeur, le cher F. Lépinay. Une autre œuvre de plus grande importance, attachée aussi à l'orphelinat de Maggona, est la Congrégation des Frères indigènes de Saint-Vincent de Paul. Fondée en 1890, elle compte actuellement quatorze jeunes gens suivant fidèlement la règle du Tiers Ordre de Saint-François d'Assise, sous la sage direction de leur supérieur, le R. P. Conrard. Ils sont employés comme surveillants à l'orphelinat, comme instituteurs dans deux florissantes écoles qui réunissent près de 300 élèves et comme professeurs à l'école industrielle. L'orphelinat de Saint-Vincent de Paul, fondé par Mgr Bonjean, a reçu sous son successeur, Mgr Mélizan, des développements très considérables. Le vénéré prélat a contribué très généreusement à l'érection des divers bâtiments qui forment de l'orphelinat de Maggona un petit village gracieusement situé et régulièrement bâti. Il y a cependant un vide : c'est l'absence d'une chapelle convenable et digne de la grandeur de cette œuvre.

Les Dames du Bon-Pasteur dirigent à Colombo un orphelinat de filles dont le nombre dépasse 150. C'est une institution florissante. Les Sœurs de la Sainte-Famille en dirigent un autre plus modeste, puisqu'il ne compte que 35 enfants, mais non moins méritoire, à en juger par les difficultés de tous genres qu'elles ont à surmonter pour mener cette œuvre à bonne fin.

Les Sœurs Franciscaines-Missionnaires de Marie logent dans leur couvent de Moratuwa 25 orphelines et ont soin également de 25 autres placées dans des familles catholiques, comme aussi des 18 enfants trouvés qu'elles tiennent en nourrice et pour l'entretien desquels elles reçoivent du diocèse une rétribution mensuelle qui suffit à toutes les dépenses. Enfin les Sœurs indigènes de Saint-François-Xavier entretiennent à Négombo 46 orphelines et 13 à Kalamulla. Pour le maintien de ces divers orphelinats, les maigres revenus du diocèse sont en partie absorbés. Mais la difficulté n'est pas de recevoir les petites filles singhalaises, tamoules ou burghers dans les orphelinats ni même de les élever, malgré les grands sacrifices que l'éducation de ces enfants, actuellement au nombre de 320, impose au diocèse, c'est surtout de les placer convenablement dans le monde et de les marier honnêtement lorsqu'elles sortent de ces asiles bénis. Je ne saurais terminer cette question des écoles élémentaires et des orphelinats, sans payer un juste tribut de louanges aux deux écoles anglaises dirigées, l'une par les Dames du Bon-Pasteur à Colombo, l'autre par les Sœurs de la Sainte-Famille à Kurunegala. Dans ces deux établissements, les jeunes filles de nos meilleures familles singhalaises ou burghers reçoivent une éducation vraiment soignée. Les inspecteurs du gouvernement ne tarissent pas d'éloges chaque fois qu'ils sont appelés à faire passer les examens dans ces écoles, qui actuellement comptent environ 300 élèves.

Quant aux Petites Sœurs des pauvres, elles continuent à s'occuper de nos vieillards avec un dévouement au-dessus de tout éloge. Elles en ont actuellement 150 et leur établissement continue à se développer admirablement.

Collèges. — Nous avons à Colombo deux beaux col-

lèges : celui de Saint-Joseph et celui de Saint-Benoît. Nous avons déjà parlé du premier, disons un mot du second. Le collège de Saint-Benoît est depuis près de trente ans sous la direction des Frères des Écoles chrétiennes qui y donnent l'enseignement élémentaire anglais. Les élèves continuent à y affluer et nous avons à nous féliciter de ce que l'établissement du collège Saint-Joseph, avec ses 525 élèves, n'a fait aucun tort à cette ancienne institution. L'institut Saint-Benoît, attenant à la cathédrale, rend de grands services, les jours de fêtes, par son excellente chorale. Les anciens élèves sont réunis en Congrégation de la Sainte Vierge et pour cette raison portent le nom de *sodalistes*. L'esprit de piété et la pratique des sacrements sont soigneusement entretenus et développés dans cette confrérie. Les Frères enseignants sont au nombre de dix-huit, pleins de zèle dans l'exercice de leurs fonctions et très édifiants par leur fidélité à la pratique de leur règle, malgré la chaleur et autres inconvénients provenant du climat énervant de Colombo. Le nombre des élèves fréquentant actuellement le collège de Saint-Benoît est de 543. Ajoutant à ce chiffre celui de 525 élèves qui fréquentent le collège de Saint-Joseph, nous atteignons le chiffre de 1 068. Outre ces deux collèges, il y a encore à Colombo d'autres écoles anglaises catholiques vraiment florissantes.

Séminaires. — Le séminaire Saint-Bernard, attaché à la maison du Sacré-Cœur de Borella, contient trente élèves, dont huit se livrent aux études théologiques et se préparent à la réception des saints ordres. Cette année-ci, au mois de janvier, le séminaire nous a donné quatre prêtres, dont trois Oblats et un séculier. Malheureusement, il s'écoulera plusieurs années avant que nous puissions recueillir de nouveaux fruits. Pour faciliter le recrutement de nos jeunes lévites, un petit sémi-

naire fut fondé en 1893. Là sont admis des enfants d'environ douze ans, dont les bonnes qualités et dispositions favorables font espérer le développement d'une vocation sacerdotale. Au séminaire, ils sont formés à la piété, et au collège Saint-Joseph, ils apprennent l'anglais, le latin, le grec et les sciences. Je puis leur rendre le témoignage que jusqu'à présent ils ont tous brillé par leurs succès au collège et sont un exemple pour les autres élèves. Le nombre de ces enfants est actuellement de vingt-deux. C'est là vraiment une œuvre qui promet pour l'avenir, mais entièrement aux frais de l'archevêque de Colombo. La direction de ce double séminaire est confiée au R. P. Coquil, qui, depuis plus de douze ans, s'acquitte avec autant de zèle que de tact des difficiles fonctions de directeur, aussi bien que de celles de maître des novices.

ADMINISTRATION DES SACREMENTS.

Administration des sacrements pour les années 1894-1895.
(*Avant la division des diocèses.*)
Population catholique du vicariat de Colombo : 149 826.

	1894.	1895.	Totaux.
Mariages.....	1226	1279	2505
Confessions.....	180104	179066	359170
Communions.....	179067	173723	352790
Viatiques.....	1243	1108	2351
Extrêmes-onctions ..	2272	2330	4602
Confirmations	4905	1295	6200

Administration des sacrements pour les années 1896-1897.
(*Après la division des diocèses.*)
Population catholique du vicariat de Colombo : 183 826.

	1896.	1897.	Totaux.
Mariages.....	1628	1727	3355
Confessions.....	242274	270763	513037
Communions.....	232386	256250	488636
Viatiques.....	1491	1288	2779
Extrêmes-onctions ..	2665	2398	5063
Confirmations	7372	2125	9497

TABLEAU COMPARATIF POUR LES ANNÉES 1892 ET 1895
(dernière année avant la division).

	1892.	1895.	Augmentation.
Mariages.....	1188	1279	91
Confessions.....	177566	179066	1500
Communions.....	166905	173723	6818
Viatiques.....	1086	1108	22
Extrêmes-onctions..	2082	2330	248
Confirmations.....	1538	1295	Dim. 243

CONVERSIONS. — BAPTÊMES.

Avant la division.	1892.	1894.	1895.
Baptêmes d'enfants catholiques.....	4548	4752	4920
— — d'hérétiques....	34	50	37
— — d'infidèles.....	331	415	330
— d'adultes hérétiques.....	97	141	145
— — infidèles.....	717	863	916
Totaux.....	5727	6221	6349

Après la division.	1896.	1897.
Baptêmes d'enfants catholiques.....	6312	6902
— — d'hérétiques.....	42	41
— — d'infidèles.....	387	471
— d'adultes hérétiques.....	160	125
— — infidèles.....	995	1069
Totaux.....	7896	8608

TABLEAU COMPARATIF ENTRE LES ANNÉES 1892 ET 1895
(dernière année avant la division).

	1892.	1895.	Augmentation.	Diminution.
Baptêmes d'enfants catholiques.....	4548	4920	372	»
— — d'hérétiques.....	34	37	3	»
— — d'infidèles.....	331	330	»	1
— d'adultes hérétiques.....	97	145	48	»
— — infidèles.....	717	916	199	»
Totaux.....	6349	5727		

Cette statistique montre clairement que l'année 1895 surpasse l'année 1892 comme résultat au point de vue des conversions. Ainsi pour les baptêmes d'adultes hérétiques, il y a une augmentation de quarante-huit et pour

les baptêmes d'adultes infidèles, il y a une augmentation de cent quatre-vingt-dix-neuf. Ce progrès toutefois n'est pas très considérable. Cela tient à ce que nos Pères sont de plus en plus absorbés par les soins à donner à nos catholiques (ils ont chacun une moyenne de quatre mille catholiques environ) et ne peuvent s'occuper que fort indirectement et comme à la dérobée de la conversion des adultes hérétiques et infidèles.

Parmi les moyens de conversion que nous employons, mentionnons en premier lieu la création des Missions de l'intérieur. Celles de Katunayaka, de Midellevita et plusieurs autres ont déjà donné des résultats très satisfaisants. Mais il ne faut pas se dissimuler les difficultés : les bouddhistes, surtout de nos jours, nous offrent une formidable résistance. A notre avis, le meilleur moyen d'arriver à les convertir est d'augmenter la foi et d'améliorer les mœurs de nos fidèles dont le bon exemple est le meilleur appât pour attirer les âmes. A Ceylan, plus que partout ailleurs peut-être, nous pouvons constater combien est sage la règle que notre vénéré Fondateur trace à ses missionnaires : *Primam sibi legem statuent catholicos speciali cura fovere incolas, qui, cunctarum virtutum splendore adornati, luceant tanquam lucernæ in caliginoso loco, suoque exemplo sint, veluti Christi bonus odor ubique diffusus.* Impossible de mettre davantage cette règle en pratique. Nous devrions subdiviser nos missions et donner plus de loisir à nos missionnaires pour mieux instruire leurs chrétiens et leur inspirer une piété plus éclairée. Mais pour atteindre ce but, il nous faudrait au moins quinze missionnaires de plus. Depuis quelques années, nous nous sommes efforcés de former des catéchistes, instruments tout à fait indispensables, pour la conversion des infidèles. Quelques-uns de nos Pères ont réussi à former des hommes de valeur. Nous

continuerons à développer cette œuvre autant que possible.

Presse catholique. — Ainsi que le rapport lu au dernier Chapitre l'a fait connaître, nous avons une presse catholique à Colombo. Bien que la modicité de nos ressources ne nous permette pas de donner à cette œuvre capitale tous les développements qu'elle devrait avoir dans un pays où il y a tant de journaux protestants, sectaires ou athées, publiés tant en anglais qu'en langue vernaculaire, il y a sous ce rapport un progrès que je dois signaler. Notre journal anglais, le *Ceylon Catholic Messenger*, a agrandi son format, et notre journal singhalais, le *Nianartha Pradipaya*, est devenu bi-hebdomadaire. Ces journaux continuent à être les organes religieux et les défenseurs intrépides de la vérité et des droits de l'Eglise. Ils contribuent puissamment aussi à faire connaître et respecter notre chère Congrégation.

RÉSUMÉ.

Tout ce qui précède démontre clairement que le vicariat de Colombo est dans un état florissant. Je ne sais même pas si, grâce aux sacrifices faits par la Congrégation, il y a dans tout l'Orient un seul diocèse qui puisse lui être comparé. Cependant il ne faut pas se dissimuler que, depuis le dernier Chapitre, toutes les forces vives se sont portées sur un seul point : le collège Saint-Joseph, œuvre de la plus haute importance qui a dû primer sur toutes les autres. Non seulement, Mgr l'archevêque de Colombo a affecté tous ses fonds disponibles à la construction des bâtiments et a même contracté un emprunt à cet effet, mais, chaque année, une bonne partie des revenus du diocèse sera absorbée par l'entretien d'un coûteux personnel enseignant. Depuis le dernier Cha-

pitre, la Congrégation nous a envoyé douze missionnaires. C'est beaucoup et nous pouvons dire que nous avons été véritablement favorisés. Et pourtant, comme ces Pères ont été promptement placés ! De ces douze missionnaires, quatre sont professeurs au collège, cinq remplacent des Pères enlevés au ministère pour être employés à l'enseignement ; il ne nous en reste donc que trois, y compris le remplaçant du Père Chrysostome, décédé.

Cependant, chaque année, le nombre des baptêmes ajoute plusieurs milliers de chrétiens à notre population déjà si considérable. Pour faire face à cet accroissement constant, il faudrait donc un accroissement proportionné dans le nombre des ouvriers évangéliques. Nous avons, il est vrai, notre séminaire Saint-Bernard qui, plus tard, donnera chaque année son contingent de bons prêtres indigènes. Mais, en attendant, nous sommes dans un véritable état de souffrance. N'avons-nous pas à répondre devant l'Eglise des âmes de cent quatre-vingt-trois mille catholiques confiés aux soins de quarante-neuf missionnaires, soit quarante-quatre prêtres Oblats et cinq prêtres séculiers, c'est-à-dire en moyenne près de quatre mille chrétiens pour chaque prêtre ? Avant mon départ, à ma grande douleur, nous avons dû supprimer la Mission de Wadduwa occupée par un prêtre séculier, le vénérable P. Maver, que son âge et ses infirmités ont forcé à prendre sa retraite. Une partie de cette Mission a été ajoutée à celle de Kalutara, qui compte ainsi près de six mille catholiques ; une autre partie à celle de Moratuwa dont le nombre des catholiques se trouve ainsi porté à dix mille. Avant peu, une autre de nos Missions aura très probablement le même sort. Enfin une autre Mission est depuis huit mois sans missionnaire. Elle compte quatre mille âmes et a dû être divi-

sée entre les missionnaires les plus voisins déjà chargés d'un lourd fardeau. Le vicariat de Colombo est un des plus beaux fleurons de la couronne de notre famille religieuse. Chaque année, des centaines de missionnaires, qui font escale à Colombo, se rendant dans l'Extrême-Orient, expriment leur admiration au sujet de nos belles œuvres ; quelques-uns même semblent les envier.

Que la Congrégation veuille donc bien venir à notre aide encore pendant quelques années pour nous permettre de tenir haut et ferme la bannière de Marie Immaculée dans ce beau pays d'Orient, dans cette île de Ceylan, la perle de l'océan Indien !

Rapport du vicariat de Jaffna.

Le nouvel évêque de Jaffna était encore en France, quand il apprit par la revue : *les Missions catholiques*, le démembrement de son diocèse. En même temps que toute la province de l'Est constituait le nouveau diocèse de Trincomalie et que, de ce fait, nous perdions 7 000 catholiques environ, la province du Nord-Ouest était adjugée à Colombo, en compensation, dit le Bref, de la cession par ce dernier diocèse de la province du Sud au nouveau diocèse de Galle. Or, tandis que Colombo ne cédait à Galle que 6 000 catholiques environ, Jaffna lui en donnait 43 000 avec des églises magnifiques et des revenus considérables. Le chiffre de nos catholiques, qui s'élevait à 91 000, est descendu à 40 000 après la division, et le vicariat, qui pouvait compter auparavant 750 000 païens, n'en compte plus aujourd'hui que 350 000. Si Mgr Mélizan, mon prédécesseur, n'avait eu autrefois la prévoyance d'acheter quelques jardins de cocotiers aux environs de sa ville épiscopale, nous nous

serions vus dans l'impérieuse nécessité ou d'abandonner le vicariat ou de supprimer une partie de nos œuvres les plus considérables.

Autrefois, la province du Nord-Ouest nous aidait puissamment pour l'entretien de nos œuvres ; les Missions pourvoyaient à leurs dépenses et à celles de leurs missionnaires, qui envoyaient l'excédent à la caisse vicariale. Aujourd'hui, nous n'avons en partage qu'un pays aride et souvent sans pluies pendant neuf mois consécutifs. Dans sa plus grande étendue, il est couvert de forêts impénétrables, au milieu desquelles il est plus facile de trouver la fièvre que des habitants. Bref, de tous les diocèses de Ceylan, Jaffna est celui dont le climat est le plus malsain et le plus meurtrier, puisque nous n'avons pas un seul endroit où nous puissions envoyer nos missionnaires, pour y refaire leurs santés délabrées. Enfin, le bon Dieu a voulu qu'il en fût ainsi ; nous nous sommes humblement soumis à sa sainte volonté. Cependant, malgré le nombre restreint de nos missionnaires, un de nos plus graves soucis est de savoir comment nous pourrons les nourrir, car nos Missions sont très pauvres et ne peuvent se suffire par elles-mêmes. Chaque année, pour l'entretien de nos Pères, nous sommes obligés de dépenser une quinzaine de mille francs. Sans doute, Dieu nous viendra en aide et la Congrégation n'oubliera certainement pas que le vicariat de Jaffna est devenu l'un des plus pauvres de ceux dont elle s'est fait la providence visible.

Par le fait même de la division, quinze missionnaires Oblats sont passés du vicariat de Jaffna au vicariat de Colombo. Actuellement, nous n'avons chez nous que trente-quatre missionnaires, dont trente-deux, y compris l'évêque, appartiennent à la Congrégation, vingt-quatre sont Européens et huit indigènes. Je ne puis que

rendre un hommage bien mérité à la piété et au zèle de nos chers Pères. Ils se dépensent sans compter pour la gloire de Dieu et le salut des âmes au milieu de mille difficultés. Depuis le dernier Chapitre général, nous avons perdu six missionnaires : les RR. PP. Roux (Jean), Rouffiac, Sautin, Mauroit (Léon), Dinaux et Gourdon. Le P. Sautin n'avait que vingt-six ans quand il est mort. Si l'on songe que, dans le vicariat, nous ne sommes en tout que trente-quatre missionnaires, il faut bien admettre que c'est là une terrible moyenne, prouvant plus éloquemment que des phrases sonores que le pays, dans lequel l'obéissance nous a envoyés, est une terre qui dévore rapidement ses habitants. Cependant, personne ne se plaint ; si nous avons à formuler un désir, c'est celui de voir se combler au plus tôt les vides que la mort a faits dans nos rangs ; or, depuis cinq ans, nous n'avons vu arriver qu'un seul jeune Père.

Vie intérieure. — Si le vicariat de Jaffna a perdu de son importance première, il n'est pas téméraire d'affirmer qu'il a beaucoup gagné sous le rapport de la régularité et de la vie intérieure. A la maison Saint-Charles, par exemple, on pourrait presque se croire dans un noviciat. Les exercices religieux se font très exactement; les petites heures et les vêpres sont récitées en commun tous les jours, excepté le dimanche, à cause des offices de la paroisse. Depuis dix-huit ans que je suis à Ceylan, je n'ai jamais vu manquer la retraite annuelle, qui, régulièrement, commence le 10 février, pour se terminer le 17.

L'an dernier, le R. P. Augier (Cassien) voulut bien, au cours de sa laborieuse visite, donner ces saints exercices aux trente et un Pères du vicariat. Comme nos frères de Colombo, nous remercions la divine Providence de nous avoir envoyé ce vénéré Père, dont le

passage dans nos Missions, même les plus déshéritées, comme celle de Manar-Mantotte, a produit de si heureux effets.

Les retraites mensuelles se font très exactement et à chacune presque tous nos Pères du vicariat ont le bonheur d'y prendre part. Depuis deux ans, le lendemain de la retraite du mois, nous avons toujours la conférence théologique, laquelle, en raison des sujets traités, devient de plus en plus attrayante. La matière pour les douze conférences de l'année est imprimée à l'avance, avec le nom du Père qui devra défendre la thèse. Tous les autres Pères sont tenus d'envoyer à temps une dissertation écrite sur le sujet qui doit être discuté. Je dois dire à leur louange que tous, ou à peu près tous, sont fidèles à nous faire parvenir ce travail, que nous examinons soigneusement et sur lequel nous faisons nos remarques à la conférence. C'est une preuve évidente que nos chers missionnaires ne négligent pas l'étude de la théologie.

L'étude des langues est aussi en honneur dans le vicariat, puisque tous les Pères, non seulement sont à même de tenir conversation dans la langue du pays, mais encore peuvent prêcher en tamoul. Quant à l'anglais, tous ou à peu près le parlent assez couramment, mais peu le savent de façon à s'en servir en chaire. Cela vient de ce que nos chrétiens de Jaffna, à peu d'exceptions près, ne comprenant pas l'anglais, nous n'avons jamais l'occasion de prêcher en cette langue.

L'esprit religieux dont sont animés les Oblats de Jaffna est, en général, excellent. Ils estiment et aiment leur sainte vocation, pratiquent fidèlement leurs vœux de religion. Si l'on trouvait quelque chose à redire, ce serait peut-être au sujet du vœu de pauvreté, plus difficile à pratiquer pour les missionnaires que pour ceux de nos

Pères qui vivent en communauté, parce qu'ils sont eux-mêmes obligés d'administrer toutes leurs affaires temporelles. Par cette remarque, nous ne prétendons pas dire que les missionnaires font meilleure chère que les autres, mais que le maniement de l'argent crée toujours un danger par rapport au vœu de pauvreté.

Vie extérieure. — Quant aux diverses relations que les missionnaires entretiennent, soit avec les catholiques, soit avec les hérétiques ou païens, elles sont édifiantes en tous points. D'ailleurs, les usages du pays sont tels, qu'ils nous obligent à nous tenir toujours sur une grande réserve. Ainsi, dans d'autres contrées, personne ne trouverait mauvais qu'un missionnaire ou un religieux allât parfois dîner dans certaines familles ; à Jaffna, pareille démarche serait absolument déplacée et contraire aux usages. Ces usages favorisent beaucoup la pratique des vertus religieuses et sont une puissante protection contre les dangers qu'entraîne toujours la faiblesse humaine. Dans le vicariat nous n'avons que deux districts : Jaffna et Mannar. Dans ce dernier, il y a un supérieur et quatre sujets seulement. Tous les autres Pères appartiennent au district de Jaffna. La raison de cette grande différence entre les deux districts s'explique par ce fait que presque toute la population catholique du diocèse est groupée dans la péninsule de Jaffna, tandis qu'en dehors de là on ne trouve que des forêts à peu près inhabitées.

Actuellement le noviciat est vide ; nous avons cependant quatre Frères scolastiques, dont trois ont fait les vœux perpétuels ; l'un est diacre, l'autre sous-diacre, et le troisième minoré. Le quatrième n'a fait que les vœux d'un an et n'est pas tonsuré. La plupart de nos séminaristes aspirent à la vie religieuse, telle qu'elle est pratiquée dans notre Congrégation, et autant que possible nous leur en facilitons l'entrée. Sur dix prêtres ceylanais

travaillant présentement dans le diocèse, huit font partie de notre famille religieuse, quatre ont été ordonnés depuis 1893, ainsi qu'un prêtre séculier. Nous sommes heureux de pouvoir attester ici que ce sont de bons Oblats sincèrement attachés à notre chère Congrégation. Il est facile de prévoir dès maintenant que, parmi les prêtres qui sortiront du séminaire, la proportion restera à peu près la même entre les séculiers et les réguliers.

Travaux. — Pour donner une idée des travaux des missionnaires de Jaffna, il suffit de transcrire les chiffres imprimés sur une feuille ayant pour titre : *Administratio ecclesiastica in Jaffnensi diœcesi pro anno* 1896-1897. Nous y lisons ce qui suit :

Baptêmes d'enfants catholiques	1460
— — d'hérétiques	2
— — d'infidèles	428
— d'adultes hérétiques	13
— — infidèles	121
Mariages	388
Confessions	43260
Communions	40361
Extrêmes-onctions	472
Confirmations	912

Le Chapitre général voudra bien me permettre de commenter brièvement ces chiffres.

Je ferai remarquer d'abord que la population totale du diocèse s'élève à 350000 habitants environ, dont 40000 catholiques; les protestants s'agitent beaucoup pour aboutir à des résultats presque insignifiants. Le territoire entier du vicariat est divisé en dix-neuf Missions ou stations, dans chacune desquelles un missionnaire réside d'une manière permanente. Depuis l'époque du démembrement du diocèse, nous avons divisé plusieurs missions, dont l'administration était trop difficile pour un seul missionnaire. Au fur et à mesure que Dieu nous enverra des su-

jets, nous nous proposons de les subdiviser encore pour que l'action du prêtre se fasse plus efficacement sentir, non seulement sur les chrétiens, mais encore sur les nombreux païens qui les entourent.

Au sujet des baptêmes d'enfants, nous ferons remarquer que ce sacrement a été conféré à 428 enfants nés de parents infidèles. Ces baptêmes n'ont pas tous été administrés à l'article de la mort; plusieurs ont été donnés à des enfants appartenant à des familles païennes, qui, touchés par la grâce, ont embrassé notre sainte religion. Quant aux enfants baptisés *in articulo mortis*, il serait difficile d'en donner un chiffre absolument exact, car, à Jaffna comme dans bien d'autres Missions, il est à craindre que les baptiseurs ne nous trompent en nous donnant de faux comptes. Tout ce que nous pouvons faire, c'est de prendre les précautions les plus minutieuses pour être trompés le moins possible.

Dans le cours de l'année 1896-1897, 121 adultes païens ont aussi reçu le saint baptême. On trouvera peut-être que ce chiffre n'est pas très élevé ; mais tous savent que les conversions dépendent moins des efforts et du zèle des missionnaires que de la grâce de Dieu. Nous admettons cependant que l'influence de certaines circonstances extérieures, comme celle d'un gouvernement catholique par exemple, soit un puissant motif pour déterminer de nombreuses conversions. Ce n'est pas notre cas à Ceylan, puisque le gouvernement anglais, tout en nous laissant pleine et entière liberté pour l'évangélisation des païens, est protestant et de nom et de fait.

Le chiffre des confessions et communions annuelles ne prouve pas absolument que tous nos catholiques se confessent et communient, puisque partout il y a des gens indifférents ou mal disposés, qui échappent à l'action du missionnaire ou ne tiennent aucun compte de ses

exhortations ; cependant ce chiffre démontre bien que la vie chrétienne circule abondamment dans le troupeau confié à nos soins.

On remarquera que le nombre des extrêmes-onctions est considérablement inférieur à celui des naissances. Cette différence ne prouve nullement que beaucoup de nos malades meurent sans sacrements. Il est même très rare qu'un malade meure privé des secours de la religion. Pour remplir ce ministère si consolant, nos missionnaires sont d'un dévouement admirable et ne craignent ni la chaleur du jour ni la difficulté des voyages. Cette différence provient plutôt de ce qu'en général la race tamoule est très prolifique.

Depuis le dernier Chapitre général, le sacrement de confirmation a été administré à 7 509 personnes dans le diocèse de Jaffna, et à 10 000 personnes environ dans celui de Colombo pendant l'absence de Mgr l'archevêque. Il est bien évident qu'à l'avenir, avec un diocèse aussi réduit, nous n'atteindrons plus ces chiffres.

ŒUVRES.

Séminaire. — Le séminaire de Jaffna, sans avoir l'importance des séminaires d'Europe, est sorti pourtant des difficultés qui enveloppent toujours les commencements d'une œuvre. Jouissant, et à bon droit, d'une certaine réputation, il possède des traditions et un esprit qui lui sont propres. Ce n'est pas sans efforts que les Oblats sont parvenus à obtenir ce résultat si essentiel pour l'avenir du vicariat. Mgr Bonjean en jeta les premiers fondements en 1875.

Mgr Mélizan éleva les magnifiques bâtiments qui abritent notre jeunesse cléricale. Je n'avais plus qu'à jouir de tout ce qu'avaient fait mes vénérés prédécesseurs et

à organiser le personnel de telle façon qu'avec le temps nous devions nécessairement recueillir les fruits de cette œuvre bénie, que notre grand et saint pontife Léon XIII a si chaudement recommandée aux évêques de l'Inde. C'est dans cette intention que j'ai placé à la tête de l'établissement le R. P. Jules Collin, mon vicaire général. Cet arrangement n'a offert aucune difficulté en raison du très proche voisinage de l'évêché. Ses collègues au séminaire sont les PP. Boury et Beaud, qui, tous deux, ont des aptitudes spéciales pour ce genre de ministère, et qui, en même temps, enseignent la philosophie et la théologie. Les grands et petits séminaristes, bien qu'habitant le même établissement, vivent séparés et occupent des quartiers différents. Actuellement nous ne comptons que six grands séminaristes, dont deux sont diacres et un sous-diacre.

Pendant longtemps, faute de ressources, nous n'avons accepté que vingt petits séminaristes à la fois; mais l'an dernier, voyant que la mort fauche impitoyablement et rapidement parmi nos missionnaires, nous avons porté leur chiffre à trente. Nous trouvons assez facilement d'excellentes vocations au sacerdoce, et cela s'explique par le fait que, dans ce vicariat, nous possédons un grand nombre de vieilles familles chrétiennes qui communiquent leur foi à leurs enfants, et s'estiment heureuses de pouvoir les consacrer au service de Dieu. Actuellement nos petits séminaristes sont au grand complet, et plusieurs autres enfants attendent avec anxiété que des vides se fassent et que les plus anciens passent au grand séminaire.

Ces jeunes séminaristes, par leur piété et leur intelligence, nous donnent pleine satisfaction, et nous avons tout lieu d'espérer que la plupart d'entre eux obtiendront l'honneur du sacerdoce. Ils suivent, pour les

études secondaires, les classes du collège Saint-Patrick, à proximité du séminaire.

Les Frères indigènes de Saint-Joseph. — La petite Société de ce nom, fondée par Mgr Bonjean, n'a fait, pour ainsi dire, que végéter pendant de longues années. Aujourd'hui, sans compter le grand orphelinat de Colombogam, ces Frères dirigent trois écoles dans nos principales Missions. L'impulsion nouvelle donnée à la piété et à l'étude dans ces écoles, a fait ressortir le mérite de ces bons Frères, et, peu de temps après, plusieurs jeunes gens bien instruits ont sollicité avec instance leur admission au noviciat. Aussi qu'est-il arrivé? Cette petite Société, qui, en 1894, ne comptait que six ou sept membres, à la retraite de 1897, en voyait vingt-deux prononcer des vœux, soit perpétuels, soit temporaires. Le noviciat de la Société est à Colombogam, et le Père chargé de l'orphelinat est en même temps, sous la haute autorité de l'évêque, le directeur général de tous les Frères de Saint-Joseph.

Les Sœurs indigènes de Saint-Pierre. — Toutes les louanges que nous pourrions adresser à nos chers Frères s'appliquent avec bien plus de raison encore aux Sœurs indigènes de Saint-Pierre. Cette Société a pris naissance à l'arrivée des Sœurs de la Sainte-Famille de Bordeaux, en 1860. Depuis cette époque jusqu'en 1894, c'est-à-dire jusqu'au temps de la division des diocèses, elle se composa de deux parties bien distinctes : la branche tamoule et la branche singhalaise, passée au vicariat de Colombo. En 1894, la branche tamoule ne comptait encore qu'une quinzaine de sujets. Après trente-quatre ans d'existence, c'était un bien mince résultat, mais il n'y a pas lieu de trop s'en étonner, car une fois entrées au couvent, les Sœurs indigènes n'en sortaient plus.

A peine eus-je pris la direction du vicariat, que j'en-

voyai une petite colonie de Sœurs de Saint-Pierre dans un village, distant de Jaffna d'une douzaine de milles. Dans l'espace de quelques mois, grâce à l'influence exercée par les religieuses, la population féminine changea si bien d'aspect et de manières que tous furent émerveillés du succès. Voyant que les Sœurs indigènes avaient une belle mission à remplir, plusieurs jeunes filles, appartenant aux meilleures familles du pays, demandèrent à faire partie de la Société ; les demandes d'admission augmentèrent si bien que nous nous vîmes dans l'heureuse obligation de bâtir un noviciat spécial à neuf milles de Jaffna. Ce noviciat, parfaitement approprié à sa destination, a été pour nous l'occasion d'une grosse dépense ; mais nous ne la regrettons pas quand nous considérons les résultats obtenus en si peu de temps, car trente-six sœurs indigènes tamoules ont pris part à la dernière retraite. Il y a sept novices et plusieurs postulantes attendent l'heureux moment où elles seront appelées à revêtir le saint habit.

Nous avons donné à cet établissement un aumônier spécial dans la personne du bon P. Gouret. La supérieure des religieuses européennes de Jaffna est de droit supérieure des Sœurs indigènes, et sa première assistante leur maîtresse des novices. Ce sont elles qui, sous la haute direction de l'évêque, règlent tout ce qui concerne la petite Société, et comme elles connaissent bien la langue tamoule, il leur est facile, par leurs instructions et exhortations, de les former à la piété et à la régularité.

En dehors de Jaffna, les Sœurs indigènes ont déjà sept petits couvents. Elles ne doivent jamais être moins de trois et l'une d'elles est supérieure locale. Pour les encourager et les maintenir dans l'esprit de leur vocation, la Mère supérieure ou son assistante vont de temps

en temps les visiter et inspecter leurs travaux. Jusqu'à ce jour, leur dévouement a été merveilleusement béni de Dieu ; les demandes d'entrée au noviciat continuent à affluer et les populations à l'envi réclament les petites sœurs pour élever leurs enfants.

Pendant un certain laps de temps nous n'accepterons plus de nouvelles fondations ; car, avant d'envoyer les Sœurs en mission, il importe de les former à la vie religieuse et aux vertus qui leur sont propres. Le noviciat est de deux ans.

Orphelinats. — Dans le vicariat, nous avons deux orphelinats, l'un pour les garçons et l'autre pour les filles. En général, les enfants élevés dans ces établissements, sauf de rares exceptions, persévèrent dans la foi qu'ils y ont reçue. Mais afin d'assurer cette persévérance, nous avons soin de n'accepter, autant que possible, que des enfants nés dans une même région. Quand plus tard ils retournent au village, ils ne sont pas isolés et exposés à perdre la foi. Ils se soutiennent les uns les autres et reçoivent par intervalle la visite du missionnaire qui a ainsi l'occasion de faire connaissance avec d'autres familles païennes. Si les moyens le permettent, ils achètent un petit terrain sur lequel ils bâtissent une chapelle et une école et, ainsi, sans bruit, le catholicisme s'implante au milieu des païens. Ceux-ci, attirés par la nouveauté, redoutent moins de s'approcher du prêtre et au bout de quelque temps nous comptons une petite chrétienté de plus.

Ecoles. — A l'orphelinat des garçons, nous possédons une école normale et une école industrielle. Dans la première, nous admettons les enfants qui se distinguent par leur intelligence et l'amour de l'étude ; nous y recevons aussi les jeunes gens catholiques, qui se sentent un certain attrait pour devenir maîtres d'école. Chaque

année, quelques-uns d'entre eux se présentent aux examens du gouvernement et y obtiennent leur brevet d'instituteur. Le directeur de l'instruction publique dans son rapport annuel n'a pas hésité à signaler cette école comme une des meilleures de l'île. Dans le vicariat, nous avons quatre-vingt-huit écoles primaires avec quatre mille neuf garçons et mille huit cent soixante-seize filles. Les orphelins moins bien doués fréquentent l'école industrielle, où ils apprennent un métier qui leur permet ensuite de gagner honnêtement leur vie.

Collège. — Tous nos efforts pour établir solidement à Jaffna l'influence de notre sainte religion seraient à peu près stériles si, pour l'éducation des enfants appartenant aux meilleures familles, nous n'avions un collège où ils puissent étudier l'anglais et se préparer aux examens pour les emplois du gouvernement. C'est ce qu'avait parfaitement compris Mgr Bonjean, qui commença le collège Saint-Patrick. Depuis lors, l'œuvre s'est considérablement développée, et aujourd'hui avec deux Pères irlandais à la tête et une douzaine de professeurs laïques, elle donne pleine satisfaction aux catholiques de Jaffna. Nous avons encore en vue certaines améliorations, qu'avec l'aide de Dieu nous espérons pouvoir mener à bonne fin.

Pour les jeunes filles de bonne famille nous avons aussi une école anglaise tenue par les Sœurs de la Sainte-Famille ; quatre-vingt-deux jeunes filles, avec l'anglais, y apprennent les arts propres à leur sexe.

Dans les principales localités du vicariat existent quatre autres écoles, dans lesquelles l'anglais est enseigné à trois cents enfants environ.

Cercle ou Club. — Jaffna possède un cercle ou *club*, dont font partie les principaux catholiques, sous la direction d'un de nos missionnaires. Depuis treize ans, nous

louons une maison au centre de la ville et là, chaque soir, se réunissent les membres du *club*, qui, pour se divertir, trouvent des livres nombreux et variés, des journaux, des revues et différents jeux, comme le billard, les échecs, etc., etc. Depuis trois ans, nous prêchons chaque année une retraite spéciale à ces messieurs. A la dernière retraite de décembre, tous sans exception ont rempli leurs devoirs religieux. Il est inutile d'ajouter que cela nous a causé une joie très vive, car ce bon exemple ne peut manquer de faire impression sur le reste de la population.

Journal. — Bien que Jaffna soit une petite ville, cependant depuis longtemps déjà s'est fait sentir la nécessité d'avoir un journal à nous, soit pour nous défendre contre les attaques de nos ennemis, soit pour étendre l'influence du catholicisme. Mgr Bonjean fonda en 1876 le *Jaffna Catholic Guardian*. Au début, ce journal ne parut que tous les quinze jours ; peu après, il devint hebdomadaire. Deux pages étaient imprimées en anglais et deux autres en tamoul. En 1895, nous en avons agrandi le format et séparé l'anglais du tamoul, cela nous donne ainsi deux journaux, dont l'un en anglais paraît chaque semaine et l'autre en tamoul tous les quinze jours.

En 1897, nous avons commencé une autre publication mensuelle en tamoul : *le Messager de la Reine immaculée*, dont le but est d'entretenir la piété parmi les fidèles. Toutes ces publications sont coûteuses ; mais le progrès de la civilisation nous les impose.

Imprimerie. — Parmi les œuvres de Jaffna, je dois aussi mentionner l'imprimerie, qui est sans contredit la plus importante de la ville et qui depuis quelque temps a pris de grands développements sous l'habile direction du cher F. Grousseau, l'unique Frère convers

européen que nous ayons à Jaffna. Outre le journal, on y imprime des livres de piété, nos livres d'écoles, des cartes géographiques, etc., etc. Cet établissement (nous l'espérons, du moins) finira par couvrir ses propres frais. C'est là tout ce que nous demandons.

Les schismatiques goanais. — Après avoir passé nos principales œuvres en revue, il ne sera pas inutile de dire un mot des schismatiques goanais. Ces pauvres gens, dont l'orgueil n'a d'égal que l'ignorance et la sottise, se sont séparés de l'Eglise catholique en 1887, lors de l'établissement de la hiérarchie dans les Indes. Ils se sont donnés pour chef un certain Alvarez, prêtre défroqué qui se fait passer pour évêque. L'autorité ecclésiastique de Jaffna entama des procès pour être mise en possession des églises dont ces schismatiques s'étaient emparés, mais victorieux au tribunal de première instance, nous perdîmes toujours en suprême cour. M'étant aperçu que plus on faisait attention à ces rebelles, plus ils devenaient intraitables, je donnai l'ordre aux missionnaires de ne plus avoir l'air de s'occuper d'eux. A Colombo, cette politique avait très bien réussi et depuis, à Jaffna par deux fois, elle a failli amener la réconciliation. C'est grâce à un misérable nommé Alexandre qu'elle n'a pas encore abouti ; mais nous espérons qu'avec le temps et la patience, ces brebis égarées rentreront de nouveau au bercail.

Rapport du vicariat de Natal.

Le pays de Natal, découvert le jour de Noël, il y a trois cents ans, par Vasco de Gama, reçut ce beau nom du célèbre navigateur. Que n'a-t-on pu dès lors y porter le flambeau de la foi! Mais malheureusement les missionnaires catholiques n'y ont pénétré que depuis peu

de temps, quand déjà toutes ces régions subissaient l'influence de l'hérésie. Mgr Allard, de sainte mémoire, accompagné de quelques Oblats, a été le premier missionnaire catholique de ces pays. L'émigration irlandaise qui a tant fait pour la foi en Amérique et en Australie ne s'est pas portée de ce côté ; aussi la population catholique de race européenne y est-elle peu nombreuse, et même depuis quelques années, plusieurs ont émigré du Natal au Transvaal, attirés par l'appât de l'or. Cependant, malgré tout, le nombre des catholiques a augmenté considérablement par la conversion des hérétiques et des infidèles. Le pays qui constitue aujourd'hui le vicariat de Natal ne contenait guère que 800 catholiques il y a vingt-trois ans ; il y en a aujourd'hui environ 12000, et notre population catholique est maintenant supérieure en nombre à celle des vicariats voisins, grâce surtout aux conversions d'indigènes. Mais que ce nombre est encore petit quand on pense que nous avons autour de nous plus d'un million d'infidèles!

Longtemps on a semblé croire que les Zoulous ne voudraient jamais se convertir au catholicisme. Mon vénérable prédécesseur, Mgr Allard, secondé par de zélés missionnaires Oblats, travailla quelques années, mais sans succès, parmi ces infidèles, et enfin découragé, il les abandona pour aller, au delà des monts, porter l'Évangile à la tribu voisine des Basutos, où il eut le bonheur de fonder de belles chrétientés.

PERSONNEL DES MISSIONS.

Nous avons actuellement dans le vicariat de Natal dix-huit Pères Oblats et quatre Frères convers profès, cinq prêtres séculiers y exercent aussi le saint ministère. Outre les Trappistes et leurs Sœurs tertiaires, dont nous parlerons bientôt, six Congrégations différentes de re-

ligieuses rendent à nos Missions des services inappréciables. Les premières sont les Sœurs de la Sainte-Famille de Bordeaux, qui, depuis 1875, possèdent un établissement dans les deux villes principales du vicariat, Maritzburg et Durban. Les religieuses Dominicaines ont des écoles à Oakford, à Newcastle et en Zoulouland. Les Sœurs de Sainte-Croix de Menzingen, en Suisse, ont fondé quatre maisons dans la Cafrerie. Les Religieuses hospitalières de Saint-Augustin possèdent également quatre maisons : Durban, Maritzburg, Estcourt et Ladysmith. A Durban, les Sœurs de Nazareth s'occupent des pauvres orphelins et des vieillards. Enfin, la Congrégation des Filles de Jésus, dont la maison mère est située à Kermaria, au diocèse de Vannes, nous a récemment envoyé une première colonie de sept religieuses.

MISSIONS ET ŒUVRES.

Les Oblats, tout en desservant huit Missions indigènes pour les Zoulous, sont de plus chargés des populations de race européenne et des Indiens qu'on a fait venir à Natal pour travailler dans les plantations de sucre et qui déjà atteignent en nombre les Européens. Disons un mot de chacune de nos œuvres principales :

1° *Pietermaritzburg*. — Quatre Pères exercent le ministère paroissial dans cette ville, capitale de la colonie de Natal et résidence du vicaire apostolique. Ils dirigent aussi, aidés de deux professeurs laïques, le petit collège Saint-Charles. Un prêtre séculier est spécialement chargé des Cafres, dont il connaît bien la langue. Outre l'église paroissiale, Pietermaritzburg possède deux chapelles avec école pour les indigènes et une chapelle avec école pour les Indiens. Les Sœurs de la Sainte-Famille y ont un pensionnat de demoiselles avec externat ; elles ont aussi la direction d'une école primaire, de l'école

indienne, d'une des écoles cafres et d'un orphelinat où sont élevées 62 jeunes filles, presque toutes de race européenne. Les religieuses Augustines viennent aussi d'ouvrir un hôpital ou *sanatorium*.

2° *Durban* (Port-Natal). — Cette ville, terminus nécessaire du commerce, où viennent aboutir tous les chemins de fer, compte déjà une population de 30 000 habitants et grandit tous les jours. Nous y avons cinq Pères Oblats occupés aux divers travaux du ministère : paroisse anglaise, instruction des créoles parlant français, des Cafres et des Indiens. Au couvent de la Sainte-Famille sont annexés un pensionnat et un externat de demoiselles, une école primaire et une école indienne ; les Sœurs instruisent en tout 500 élèves environ. Aux environs de Durban, se trouve la résidence du *Bluff* (Falaise), où deux ou trois religieuses tiennent une école cafre et un petit orphelinat de garçons. Sur la colline Béréa, les Sœurs de la Sainte-Famille ont établi leur noviciat ; elles font actuellement construire un magnifique pensionnat. Les Religieuses Augustines dirigent sur la même colline, mais à 2 kilomètres plus loin, un beau *sanatorium* admirablement situé. Là encore se trouve l'établissement des Sœurs de Nazareth.

3° *Estcourt*. — Un seul Père est chargé de cette Mission et du couvent des Religieuses Augustines qui prennent soin des enfants et des malades.

4° *Ladysmith*. — Les mêmes religieuses ont là aussi un hôpital et des écoles. Un Père Oblat prend soin de la Mission et d'un millier de soldats catholiques de la garnison.

5° *Newcastle*. — Cette Mission, où les Religieuses Dominicaines ont des écoles, est confiée à un prêtre séculier, qui dessert également *Dundee*, où il va, une fois par mois, dire la messe le dimanche.

6° *Oakford*. — Dans cette campagne, les Dominicaines ont fondé de beaux établissements pour les blancs et pour les noirs. Un Père Oblat, assisté d'un prêtre séculier infirme, est chargé de cette Mission, et de plus, de celles de *Blackburn* et de *Verulam*, où l'on prêche en français pour les créoles.

7° *Kokstad* (en Cafrerie). — Les Religieuses de Sainte-Croix y ont un pensionnat, un externat et une œuvre indigène. Un Père Oblat est chargé de la Mission.

8° *Umtata* (en Cafrerie). — Les Religieuses de Sainte-Croix tiennent en ce lieu un pensionnat, un externat, une école pour les noirs et une ferme-école à une lieue de la ville. Deux Pères prennent soin des catholiques de la région et ont, en outre, à visiter *Saint-John's* et *Mount-Frere*, où nous avons des chapelles.

Cala. — Petit village où les Sœurs de Sainte-Croix ont un pensionnat, un externat, une œuvre pour les noirs, le tout sous la direction d'un Père Oblat.

Trappistes. — Les œuvres des Trappistes se sont développées prodigieusement. Ils ont 18 stations sans parler de quelques petites résidences. Le personnel de leurs Missions comprend vingt-quatre prêtres, deux cent cinquante Frères et presque autant de Sœurs tertiaires. Ces Religieux possèdent, dans le vicariat, des terres immenses et de grande valeur. Disposant de tant d'ouvriers, aidés encore par les indigènes, leurs néophytes, ils peuvent bâtir partout, à peu de frais, mais solidement, des églises, des couvents et des écoles pour les Cafres, cultiver les terres et développer des œuvres industrielles importantes. Inutile d'insister sur les détails ; on comprend facilement que cette organisation puissante des Trappistes, se joignant aux travaux non moins importants des Oblats, et tous ces couvents de religieuses, avec leurs écoles, leurs hôpitaux, leurs orphe-

linats, exerceront une grande influence pour la propagation de la foi catholique à Natal. Cependant, ce n'est qu'un commencement, les filets viennent d'être jetés, espérons une pêche abondante dans un avenir prochain. Un point noir, c'est l'insuffisance d'écoles convenables pour nos garçons, surtout à Durban, malgré tous nos efforts et nos nombreuses démarches pour obtenir des Frères. En ce moment, ne comptant plus sur les Frères Maristes, nous espérons obtenir, l'année prochaine, des religieux enseignants d'une autre Congrégation.

L'esprit religieux de nos Pères et de nos Frères est bon ; tous sont sincèrement et profondément Oblats. Ce n'est pas sans doute la perfection absolue ; mais le Vicaire apostolique a au moins la grande consolation de savoir que, comme il les aime et les estime tous, de leur côté ils lui sont sincèrement attachés, et pas un ne voudrait dire un mot ou faire un acte de propos délibéré de nature à lui faire de la peine. Il y a dans ces rapports si tendres et si affectueux une grande consolation pour son cœur d'Oblat, de supérieur et d'évêque.

Rapport du vicariat de l'Etat libre d'Orange.

Le vicariat de l'Etat libre d'Orange fut érigé en l'année 1886, alors que l'immense vicariat de Natal était divisé en trois portions.

Depuis le dernier Chapitre général, le vicariat de l'Etat libre d'Orange a été divisé à son tour, et le Basutoland en a été détaché, pour le plus grand bien sans doute, mais ce partage a laissé notre vicariat comme un des moindres, au point de vue des sujets, parmi ceux confiés à la Congrégation.

Il n'y a que douze missionnaires Oblats pour un pays certainement plus étendu que la France. Déjà plusieurs

de ces Pères sont âgés et ne pourront continuer longtemps à prendre part au ministère actif des Missions. D'autres, plus jeunes, nous furent surtout envoyés pour des raisons de santé, parce qu'on jugeait que le climat leur serait favorable.

L'exercice du saint ministère dans des pays aussi vastes que le nôtre nécessite une bonne et forte constitution, car souvent il faut entreprendre de longs voyages et subir de grandes privations, chose que ne peuvent pas faire ceux qui sont délicats de santé. Cependant, en moyenne, la santé des Pères est bonne.

Les occupations des Oblats du vicariat sont de trois sortes. Plusieurs Pères s'occupent des catholiques dans les villes, d'autres visitent les fermiers catholiques épars dans le pays et quelques-uns se dévouent à la conversion des Cafres.

Il est facile de le voir, des occupations de ce genre ne facilitent pas toujours l'observance stricte de la vie régulière. Dans les villes, nous avons très peu de Missions qui puissent soutenir plus d'un prêtre et la visite des différentes fermes entraîne plus ou moins avec elle une certaine distraction. Cependant, je puis assurer qu'en général les Pères du vicariat sont zélés et fidèles observateurs de la Règle, autant que les circonstances le permettent. Je pourrais même citer certains cas, où bien que le prêtre soit seul, tous les exercices religieux sont accomplis avec la même fidélité et ponctualité que si la communauté se composait de vingt membres.

Dans les villes, le ministère des Pères est en tout analogue à celui de nos Pères en Angleterre, c'est-à-dire qu'ils ont à conserver et à développer la foi des catholiques, tout en travaillant à la conversion des hérétiques. Il est difficile de faire un bien réel auprès des indigènes des villes, par la raison que ces indigènes ne

viennent que pour un certain temps demander du travail aux mines ou aux familles particulières. Nous regrettons vivement cet état de chose, et nous nous en sommes souvent préoccupés pour en venir toujours à cette conclusion que, pour convertir les indigènes et leur faire un bien solide, il faut habiter avec eux, dans leur tribu, et pouvoir les suivre continuellement de près.

1. District de l'État libre d'Orange. — Notre vicariat contient différents districts qui ont chacun leur note caractéristique. L'Etat libre d'Orange est une république de Boers et elle est composée en entier de fermiers qui, presque tous, professent le calvinisme dans toute sa rigueur. Jusqu'à ce jour, les Boers ont été inaccessibles au zèle de nos missionnaires. Il est vrai que peu à peu leur fanatisme et leurs préjugés semblent diminuer, mais c'est surtout à une certaine indifférence en matière religieuse et au dégoût profond que leur inspire maintenant le despotisme de leurs ministres, qu'il faut attribuer ces améliorations. Nos espérances de les convertir sont encore bien faibles. Cependant en maintes circonstances, il nous a été donné de rencontrer une véritable sympathie envers le prêtre catholique là où il y a quelques années encore nous ne trouvions que rebut et presque haine. Nous devons attribuer en grande partie ce changement à l'influence qu'exercent nos écoles, surtout celles des couvents de religieuses. Les Boers, connaissant l'excellence de notre éducation, aiment maintenant à nous confier leurs enfants, et les enfants mis ainsi en contact avec des maîtres et maîtresses chrétiennes sont ensuite capables de corriger ou d'effacer ces mille notions fausses et malicieuses que leurs parents et leurs amis entretiennent depuis des siècles à l'égard de l'Eglise catholique.

Dans l'Etat libre d'Orange, nous n'avons que quatre

Missions régulièrement établies et quatre autres stations.

1° *Bloemfontein.* — Cette ville, la capitale de l'Etat libre d'Orange, possède une belle église et une maison passable pour les missionnaires, les terrains sont spacieux et le couvent y est vaste et excellent, avec un pensionnat et deux écoles. Le pensionnat compte maintenant cent élèves internes ; c'est le plus grand établissement de ce genre au sud de l'Afrique. Les écoles de jour reçoivent plus de deux cents enfants, elles sont toutes sous la direction des Sœurs de la Sainte-Famille. La communauté des Oblats se compose de trois Pères, mais habituellement un seul missionnaire garde la résidence et prend soin des quatre cents catholiques de la ville, tandis que ses confrères vont exercer le saint ministère au loin.

L'un visite les catholiques disséminés le long du chemin de fer sur un parcours d'environ quatre milles, et dessert la population catholique des villes de Brandfort et Cronstadt.

L'autre passe une grande partie de l'année chez les fermiers catholiques de l'Etat libre d'Orange. Il va de ferme en ferme y dire la sainte messe, administrer les sacrements et instruire les enfants qui, sans cela, n'auraient aucune chance de connaître notre sainte religion. Quand il rencontre des fermiers à l'aise et à même de le recevoir et de l'héberger, il passe quelquefois une semaine, même deux au même lieu, donnant la plus grande partie de son temps à l'instruction de la jeunesse.

2° *Jagersfontein.* — Cette ville minière de l'Etat libre d'Orange ne compte pas plus de 120 catholiques. Malheureusement, ceux-ci ouvrent plus volontiers leur bourse qu'ils ne s'approchent des sacrements. Ils ont bâti à

leurs frais une belle église et une résidence très confortable pour leur missionnaire. Nous avons à Jagersfontein un excellent couvent de religieuses et une bonne école. Environ 100 enfants fréquentent les classes confiées à cinq Sœurs de la Sainte-Famille. Le Père en charge de cette Mission visite aussi les fermiers catholiques du sud de l'Etat libre d'Orange.

3° *Collège Saint-Léon.*— Cet établissement fut établi il y a environ six ans à l'effet de fournir une bonne et facile éducation aux enfants de nos fermiers catholiques et cela à des prix moins coûteux que dans les villes. Nous avions aussi l'intention de recevoir là les enfants des fermiers calvinistes honorables des environs.

A cet effet, nous fîmes l'achat d'une belle et vaste ferme, sur laquelle une partie d'un futur collège fut érigée à grands frais. Après un an d'expérience, il nous fut facile de voir que la difficulté d'envoyer les enfants à cet établissement éloigné d'environ 60 milles du chemin de fer, serait un très grand obstacle au développement du collège. De plus, faute de personnel capable fourni par notre Congrégation, il nous fallut employer des maîtres laïques, ce qui empêcha grandement la réalisation de nos espérances. Mais nous avons confiance qu'avec le nouvel embranchement du chemin de fer que la République de l'Etat libre d'Orange se propose de faire passer à environ une demi-heure du collège, les difficultés cesseront et que l'institution Saint-Léon verra des jours plus heureux.

4° *Harrismith.* — Cette Mission a été fondée depuis le dernier Chapitre, non seulement pour la poignée de catholiques de cette ville, mais aussi et surtout comme un centre et pied à terre pour le missionnaire qui visiterait les catholiques répandus dans les environs, à une distance très considérable. Quand l'église et le pres-

bytère furent édifiés à Harrismith; il n'y avait guère dans cette localité que 80 catholiques ; malheureusement leur nombre, au lieu d'augmenter, a diminué depuis.

II. Griqualand-West. — 1° *Kimberley*. — C'est la ville principale du district et la résidence du Vicaire apostolique et de trois Pères. Sa population s'élève à 40 000 âmes. On y trouve des représentants de toutes nationalités, de toutes langues, de toutes couleurs et de toutes religions. Il y a environ 2000 catholiques. L'église de Kimberley est assez convenable ainsi que la résidence des Oblats. Les Sœurs de la Sainte-Famille dirigent une école supérieure pour les jeunes filles et une école paroissiale, fréquentée par 300 enfants. Un peu plus loin, nous avons érigé dernièrement, au prix de 60 000 francs, une école pour les garçons. Elle est confiée aux Frères des Ecoles chrétiennes venus d'Irlande. Déjà 100 enfants fréquentent les classes. Bientôt ce nombre sera doublé, car l'école ne compte encore que six mois d'existence. Mentionnons aussi l'orphelinat des Sœurs de Nazareth ou Petites Sœurs des pauvres ; 140 vieillards ou enfants délaissés sont confiés aux soins de ces bonnes religieuses.

Le ministère, à Kimberley, est très pénible, tant à cause du climat qu'à cause de la configuration bizarre et misérable de la ville. La visite des malades oblige souvent les Pères à faire de longues courses dans le district. Une fois par mois, un missionnaire de Kimberley célèbre la sainte messe dans un petit village à 3 milles de la ville et dessert, en outre, une autre Mission sur la rivière Vaal, où sont fixés un certain nombre de mineurs catholiques.

2° *Beaconsfield*. — Cette Mission, située à quelques milles de Kimberley, ne compte que 400 catholiques ; aussi, un seul Père suffit-il à tous les travaux du saint

ministère. Beaconsfield nous a toujours donné la plus grande satisfaction, à cause de la piété et du bon esprit des catholiques. Il y a là une église en tôle galvanisée très convenable et une bonne résidence pour le prêtre, ainsi qu'une école où 100 enfants reçoivent l'instruction des Sœurs de la Sainte-Famille.

Bechuanaland. — Après le dernier Chapitre général de 1893, nous prîmes possession de cette immense contrée du Bechuanaland, qui s'étend depuis le Vaal-River jusqu'au tropique du Capricorne, dans le nord. Jusqu'à présent, on n'a jamais pu arriver à déterminer exactement le nombre d'indigènes ou Bechuanas qui peuplent ce pays; mais tous les officiers du gouvernement et les voyageurs s'accordent à dire que le nord du Bechuanaland comprend plus d'un million d'infidèles. C'était au centre de ces tribus que nous avions d'abord désiré établir nos Missions; mais des difficultés de tout genre nous forcèrent à chercher une place dans le Sud pour y commencer notre première Mission pour les Bechuanas. Ces pauvres enfants du désert n'avaient encore jamais vu de prêtre ni entendu parler de l'Église catholique. Pendant quelques années, il est vrai, les Pères du Saint-Esprit, qui descendaient de la haute et de la basse Cimbébasie, essayèrent d'implanter la religion dans le Bechuanaland; mais ils abandonnèrent bien vite le terrain, trouvant la tâche trop ardue; et, ne connaissant pas la langue des Bechuanas, ils crurent ce travail au-dessus de leur force. C'est ainsi que les Oblats durent accepter ce que d'autres ne voulaient plus. Depuis que le Bechuanaland a été rattaché au vicariat de l'État libre d'Orange, nous avons établi deux Missions dans le pays : l'une pour les blancs, à Mafeking; l'autre pour les noirs, à Taungs.

1° *Mafeking*. — La Mission ne se compose guère en-

core que d'une petite chapelle avec une chambre pour le prêtre. Dernièrement, les Sœurs de la Merci y ont ouvert une école. J'apprends avec bonheur qu'elle compte déjà plus de 100 élèves.

2° *Taungs*. — La Mission Saint-Paul de Taungs a deux ans d'existence. Elle a une église en pierre, un presbytère en briques cuites et de grandes écoles pouvant contenir 200 indigènes. Nous avons, en outre, acheté là pour l'usage des Sœurs, une grande bâtisse capable de recevoir douze religieuses dès que je pourrai trouver une communauté.

Cette station de Taungs est située au centre de collines qui s'étendent en amphithéâtre autour de la Mission; au sommet de ces collines, en vue de la maison du missionnaire, habite une population de plus de 12 000 Cafres. Une belle cloche, don du R. P. Rey à la Mission Saint-Paul, peut être entendue de toutes les huttes de la ville cafre.

Dès le premier dimanche qui suivit l'ouverture de l'église, la chapelle se trouva pleine de païens désireux de voir les cérémonies de notre sainte religion. Il n'y avait pas un seul chrétien parmi eux, mais tous voulaient entendre ce que l'Eglise catholique aurait à leur enseigner. Le R. P. Porte ayant acquis de l'expérience en Basutoland et parfaitement au courant de la langue et des coutumes cafres, n'eut pas de peine à entretenir et à satisfaire la curiosité de son auditoire qui assista pendant plusieurs mois à toutes les réunions du dimanche. Enfin un certain nombre demandèrent leur admission dans l'Eglise catholique. Ils furent admis au catéchuménat et vinrent à la Mission régulièrement deux fois par semaine se faire instruire de notre sainte religion, et cela pendant dix-huit mois.

Pendant la famine, le missionnaire baptisa environ

100 adultes ou enfants *in articulo mortis*, et nous avons appris avec joie que, le 17 mars dernier, le R. P. Lenoir, vicaire général, a donné solennellement le baptême à environ 100 personnes qui s'y étaient préparées et avaient achevé leur catéchuménat.

Tels ont été les premiers fruits de la Foi en Bechuanaland.

Nous avons tout lieu d'espérer qu'avec le temps et la bénédiction d'en haut, Saint-Paul de Taungs deviendra une des plus florissantes Missions établies pour la conversion des noirs dans le sud-africain.

Statistiques du vicariat de l'État libre d'Orange.— Nous ne donnons ici qu'un résumé succinct des statistiques du vicariat.

Le vicariat de l'Etat libre d'Orange se compose d'un vicaire apostolique et vicaire des Missions, de douze prêtres Oblats, de deux Frères convers Oblats, de trois Frères des Ecoles chrétiennes et de soixante religieuses de différents ordres.

Le vicariat compte environ 4000 catholiques, près de 140 000 hérétiques et plus de 1 million de païens indigènes.

Nous avons 8 églises, 13 écoles, et, en outre, du personnel religieux enseignant, 8 instituteurs ou institutrices laïques nous prêtent leur concours. Environ 1000 enfants reçoivent l'éducation dans nos écoles : 350 garçons et 550 filles.

Rapport de la préfecture apostolique du Basutoland.

Jusqu'au Chapitre général de 1893, le Basutoland faisait partie du vicariat apostolique de l'État libre d'Orange. Sur la demande de Mgr Gaughran, il fut alors érigé par la Sacrée Congrégation de la Propagande en préfecture apostolique. Le R. P. Monginoux, qui avait précédemment exercé le saint ministère dans ce pays, fut appelé de Natal pour prendre en main le gouvernement de la nouvelle Mission. Il arriva au mois d'octobre 1894, visita toutes les stations établies, en fonda une nouvelle à Quthing, dans la montagne, et posa la première pierre d'une église à Roma. Peu après, le R. P. Monginoux regagnait Natal, laissant la succession de la préfecture du Basutoland au R. P. Baudry, supérieur de la maison de Durban. Ce changement s'opéra à l'époque de la visite canonique du R. P. Augier, Cassien.

Environ deux ans après, au mois d'août 1897, le R. P. Cénez succédait au R. P. Baudry, que l'obéissance envoyait au Transvaal. Ces mutations successives n'ont guère contribué, on le conçoit aisément, à l'amélioration et au progrès des diverses Missions qui sont restées à peu près dans le *statu quo* au point de vue matériel. Mais on peut affirmer que les pratiques de la vie religieuse et le labeur du ministère n'en ont point souffert. Plus que jamais, ce qui n'est pas peu dire, nos vétérans se sont efforcés d'atteindre aux sommets de la perfection, pendant que les plus jeunes, en vertu du mouvement imprimé au noviciat et au scolasticat, ont essayé de marcher sur leurs traces.

I. Roma. — La seule maison régulièrement constituée de la préfecture du Basutoland est celle de Roma, qui

compte cinq Pères et sept Frères convers. Le mission naire chargé de la paroisse et du couvent et celui qui dessert les quatre stations avoisinantes ont un vicaire qui leur prête successivement son concours. Deux jeunes Pères achèvent leurs études théologiques tout en apprenant la langue du pays. L'école, fréquentée par 85 élèves, est sous la direction d'un Frère convers aidé d'un maître indigène. Quatre Frères enseignent divers métiers aux 30 jeunes gens de l'école industrielle ; les deux autres se partagent les travaux de la cuisine et du jardinage. Tous ces excellents religieux forment une communauté où règne l'union et la régularité. Sur les registres de Roma, sont inscrits 1800 baptêmes ; depuis 1893, on en compte 362 ; ils ont atteint, dans la seule année 1897, le chiffre de 150. On a célébré 81 mariages depuis le dernier Chapitre et fait 98 sépultures. Il est facile de comprendre que l'administration de cette Mission et du couvent, joint à la surveillance des écoles, à la visite et à l'instruction des malades et des catéchumènes dispersés çà et là, est une rude besogne pour un seul missionnaire. Les Sœurs de la Sainte-Famille sont au nombre de seize, douze Européennes et quatre indigènes. Le pensionnat dont elles ont la direction comprend 90 filles, qui remplissent, à elles seules, la petite maison qui sert d'église depuis sept ans. Le reste des fidèles assiste aux offices en plein air, sous la pluie ou le soleil, selon la saison.

Autour de Roma, nous avons quatre annexes :

1° *Saint-Michel* (783 baptêmes, 15 catéchumènes). — Cette station, où deux Sœurs tiennent une école pour les filles et quelques petits garçons, a souffert du changement fréquent de directeur. Là, en effet, comme dans les autres stations dépendantes de Roma, se forment les nouveaux missionnaires ; une fois suffisamment exercés pour diriger une Mission, ils cèdent la place à d'autres

plus jeunes. Une maladie épidémique semble vouloir, en y décimant la population, ramener nos chrétiens à une plus grande ferveur.

2° *Nazareth*. — Avec une école, on eût recueilli en ce lieu d'excellents résultats. Il n'y a malheureusement plus ni église, ni maison ; c'est une véritable ruine. Cependant beaucoup de païens veulent se convertir ; nous comptons une centaine de chrétiens, plus une quinzaine de catéchumènes.

3° *Thaba-Bosiho*. — Une grande épreuve s'est abattue sur cette station au moment où les conversions s'annonçaient nombreuses et où nous nous préparions à fonder une école. Le chef Masupha a été chassé de son village, qui a été entièrement détruit. Chrétiens et catéchumènes sont dispersés pour le moment. Nous espérons que beaucoup pourront revenir assez près de la Mission. Nous avions 20 catéchumènes, dont plusieurs officiers de Masupha; les protestants, en assez grand nombre, se rapprochaient du catholicisme.

4° *Loretto*. — C'est une station de fondation récente, près Maseru, siège du gouvernement. On y a bâti une maison comprenant trois chambres, dont une sert de chapelle. Elle n'abrite guère que le quart des gens qui viennent aux offices. On y a aussi jeté les fondations d'une église, que nous n'avons pu élever faute de ressources. A peine établie depuis un an, cette mission donne d'excellents résultats. Il y a au moins 45 catéchumènes, dont beaucoup d'hommes, chose rare au Basutoland. Que serait-ce si nous avions là une église et une école?

II. Korokoro.—C'est la plus importante Mission après Roma et celle où s'opèrent, pour le moment, le plus de conversions. Avec son annexe de *Massabielle*, dont l'école

est aujourd'hui tenue par une pieuse demoiselle venue de Natal, Korokoro compte, d'inscrits sur ses registres, 885 baptêmes; soit 476 depuis 1893. L'année dernière, 82 catéchumènes ont reçu ce sacrement de la régénération. Aujourd'hui encore, il n'y en a pas moins de 90 qui se préparent à le recevoir. Ses deux écoles sont fréquentées par 146 enfants. Le total des communions pascales, en 1897, s'est élevé à 300; cela donne une idée de la somme de travail que doit fournir l'unique missionnaire à qui incombe le soin de ce troupeau, surtout si l'on songe que les chrétiens habitent, la plupart, à une grande distance de la Mission.

III. Sainte-Monique (786 baptêmes, dont 313 depuis le dernier Chapitre et 69 en 1897). — Pour desservir cette Mission et son annexe, il faudrait connaître toutes les langues, tellement la population est mélangée. A la station de la *Bienheureuse-Marguerite-Marie*, il n'y a qu'une cinquantaine de chrétiens et une dizaine de catéchumènes. Preuve frappante qu'une station sans écoles ne produit pas de sérieux résultats. Si on pouvait y établir une école tenue par deux religieuses ou un Frère convers et visitée par le missionnaire une ou deux fois par semaine, tout irait à merveille. A Sainte-Monique, les classes ne sont pas très fréquentées, par la raison que, les chrétiens étant loin, les enfants devraient être pensionnaires; mais la pauvreté de la Mission ne permet d'en accepter qu'un nombre restreint. Le Frère a, dans sa classe, 22 garçons, et les quatre Sœurs, dont une indigène, une trentaine de filles.

IV. Montolivet. — Une grande église, de date récente, est le plus bel ornement de cette résidence. Elle est fréquentée par près de 400 chrétiens et 31 catéchumènes. Il ne manque plus, à Montolivet, qu'un local pour

l'école et une maison pour le Père ; la Mission serait alors complète. Trois Sœurs et un maître indigène se partagent 70 écoliers.

V. Gethsémani. — On y a fait 27 baptêmes en 1897, 95 depuis 1893 et 249 en tout. Environ 35 à 40 enfants fréquentent l'école tenue par les Sœurs. S'il y a peu de conversions, c'est que le missionnaire vise plutôt à la qualité qu'à la quantité. Il faut penser à l'avenir et donner à la chrétienté des bases solides.

VI. Sion. — Le R. P. Porte a jeté les fondations de cette Mission, qui n'a pas réalisé toutes les espérances qu'elle faisait concevoir au début. Depuis le départ du R. P. Porte pour le Béchuanaland, il n'y a guère eu que 80 baptêmes. Cependant, le mouvement des conversions semble reprendre un peu. On y compte, en tout, 240 chrétiens et 28 catéchumènes. Un Frère fait l'école à une trentaine de garçons, et, depuis trois ans, les Sœurs y instruisent une cinquantaine de filles.

Par l'examen des chiffres contenus dans ce rapport, il est facile de constater que si, au point de vue matériel, nos missions ne sont pas en progrès, elles continuent, au spirituel, leur marche ascendante ; chaque année voit augmenter le nombre des conversions.

Voici le tableau comparatif de la préfecture apostolique du Basutoland :

	1893.	1898.
Prêtres	8	11
Frères convers	6	9
Religieuses européennes	22	24
— indigènes	7	8
Chrétiens	3 737	5 233
Catéchumènes	155	333

Les conversions se multiplieraient si nous pouvions

étendre notre sphère d'action. En plusieurs villages, les chefs nous réclament et nous offrent des terres pour l'établissement d'une mission. Il faudrait pouvoir accepter aussitôt, clôturer le terrain et y construire des chapelles-écoles. Mais le plus indispensable, pour le moment, c'est le complet achèvement de la Mission de Maseru, la fondation de deux nouvelles stations entre Montolivet et Quthing, sans parler de plusieurs écoles. Pour la création de ces œuvres, nous n'avons absolument d'autres ressources que l'allocation de la Propagation de la Foi.

Je ne parle pas des subventions que nous accorde le gouvernement pour nos écoles; c'est à peine suffisant pour l'entretien des enfants, internes en majeure partie. Nous possédons des terrains de grande étendue, mais le profit que nous retirerions de la culture de ces champs n'égalerait point le travail; car, si la récolte est bonne, le grain se vend à un prix dérisoire. D'ailleurs, la peste bovine, en détruisant les troupeaux, nous a mis dans l'impossibilité de labourer nos terres. A l'exception de Roma, où il reste encore quelques bœufs, les autres Missions ne possèdent plus une seule bête à cornes. Pour leur donner les moyens de tirer quelque chose de nos terres, il faudrait acheter 30 ou 40 bœufs, et, depuis la maladie, on n'en trouve qu'à des prix déraisonnables. Loin de nous venir en aide, les chrétiens sont tombés eux-mêmes dans la misère, implorant la charité du missionnaire. Que la divine Providence et notre chère Congrégation daignent prendre en pitié la mission si éprouvée du Basutoland; sinon, au lieu d'aller toujours de l'avant, nous nous verrons contraints de céder le terrain conquis sur le paganisme et l'hérésie.

Rapport de la préfecture apostolique de la Cimbébasie inférieure (Damaraland).

Comme un jeune enfant qui a peu de choses à dire, point de hauts faits ni d'œuvres magnifiques à raconter, nous n'avons à vous parler que de l'origine de la préfecture apostolique de la Cimbébasie inférieure, des peines et des misères inséparables de toute fondation et des lointaines espérances que nous fondons sur cette Mission.

Qu'il nous soit d'abord permis de payer un tribut d'hommage et de reconnaissance à un Oblat à qui nous devons beaucoup. Si nos Pères du Transvaal pleurent la mort si prématurée et si subite du R. P. Schoch, nous joignons nos regrets à leurs regrets, nos larmes à leurs larmes. Je ne puis dire les fatigues que cet intrépide missionnaire, que la Providence nous fit si heureusement rencontrer à notre arrivée sur le noir continent, a endurées durant son voyage d'exploration de six mois à travers le Damaraland. Toujours en charrette à bœufs et accompagné seulement d'un blanc et d'un indigène, le vénéré préfet apostolique du Transvaal sut partout, grâce à son expérience de dix-sept années passées en Afrique et à son amabilité, se concilier l'estime, la confiance, je dirai même l'affection de tous, des colons comme des soldats, des chefs sauvages comme de l'autorité civile et militaire de ce pays. Il fut toujours un conseiller sage, ayant une parfaite connaissance des hommes et des choses. Que Dieu prenne pitié de l'âme de ce vaillant apôtre et le dédommage au centuple des fatigues endurées pour la Mission du Damaraland, et qui sont un gage certain d'une abondante moisson.

C'est le 1er août 1892 que la Sacrée Congrégation de la

Propagande, divisant en trois l'ancienne Mission des Pères du Saint-Esprit, en confia la partie du milieu, qui forme le nord de la colonie du Sud-Ouest africain allemand, aux Oblats de Marie Immaculée. Comme limites, elle assigna à cette préfecture apostolique, qu'elle nomma *Cimbébasie inférieure*, au nord, le fleuve Cunène et le méridien qui le suit (limite politique des possessions allemandes et portugaises) : à l'est, le 22e degré de longitude est de Greenwich ; au sud, le 23e degré de latitude australe. L'océan Atlantique forme, à l'ouest, la limite naturelle et nous permet de correspondre avec la mère-patrie.

Cependant, après ce partage, la Cimbébasie resta entièrement, durant quatre années encore, aux mains des protestants allemands et danois, qui y sont établis depuis plus d'un demi-siècle. On était alors en pourparlers avec le gouvernement allemand à Berlin. Enfin, après bien des démarches, le 4 juillet 1896, M. Kayser, directeur du département des colonies, nous fit savoir que le gouvernement impérial verrait avec reconnaissance et satisfaction des missionnaires catholiques se dévouer aux colons et aux soldats européens, sans toutefois s'adonner à l'évangélisation des indigènes dans ces parties du Protectorat occupées depuis de longues années par les ministres protestants. Le motif mis en avant était les dispositions peu pacifiques de ces peuplades et la crainte de plus grands troubles encore si deux confessions opposées allaient se trouver face à face en ces contrées. Pourtant, cette réserve n'aurait qu'une durée limitée et tomberait d'elle-même avec la cessation des troubles. D'ailleurs, antérieurement, le 17 décembre 1893, le gouvernement nous avait assigné une partie du pays, comprise entre le 17e degré de longitude est et le 19°30′ de latitude sud, où nous pourrions jeter la semence de la bonne nouvelle parmi les tribus des

Dirikos, des Dimbos et des Ovambukuschus et autres. De plus, on accordait au missionnaire une allocation annuelle de 6000 marcs pour l'aumônerie militaire. Tout cela étant réglé et accepté, le T. R. P. Soullier envoya, en septembre 1896, deux Pères et un Frère convers défricher un champ fécondé déjà par les sueurs de plusieurs Pères du Saint-Esprit, que la haine et la jalousie protestantes firent chasser d'Omaruru, où ils possédaient une école florissante et où j'ai vu encore, les larmes aux yeux, les ruines de leur modeste demeure et de leur humble chapelle, champ arrosé même du sang de plusieurs missionnaires de la même Congrégation, qui ont trouvé la mort dans la partie nord-ouest du pays chez les Ovambos.

Le territoire confié aux Oblats mesure une superficie de 523000 kilomètres carrés; il est, par conséquent, presque aussi étendu que la France. Ce sont de vastes plaines sablonneuses, le long du littoral, d'une largeur de 60 à 70 kilomètres ; d'immenses champs semés de pierres et de roches ; des prairies où paissent les troupeaux du Héréro ; des blocs de rochers brisés, fendus, jetés les uns contre les autres et des chaînes de montagnes assez élevées. On souffre surtout du manque d'eau. La pluie ne tombe qu'à certaines époques, au mois d'octobre quelquefois ; mais c'est en décembre, janvier, février, mars, la saison des grandes pluies. Dans la partie sud et au centre du pays, il pleut pour ainsi dire chaque année ; le long de la côte, c'est la sécheresse absolue. Les pluies, précédées de tourbillons de poussière, de tempêtes et d'orages, sont très violentes ; malheur à l'imprudent voyageur campé dans le lit desséché d'un fleuve et qui y aurait laissé paître ses bœufs. Il éprouverait le sort de ce pauvre soldat et de trois indigènes, que les eaux, se précipitant irrésistibles, hautes

comme des murailles, rapides comme la foudre, entraînèrent récemment à une mort affreuse avec les quarante chevaux confiés à leur garde. Mais ces torrents s'écoulent rapidement et, quelques jours plus tard, tout est à sec, un beau ciel bleu s'étend au-dessus de votre tête et le sable grince sous vos pieds. Rarement les fleuves mènent leurs eaux jusqu'à la mer. Il est facile de comprendre que la végétation du sol s'en ressent et qu'il n'y ait de jardins et de champs cultivés qu'aux environs des sources et de quelques endroits plus favorisés. On ne trouve pas de véritables bois ou forêts, ce ne sont ordinairement que des buissons épineux, parmi lesquels se distingue le *Wacht en bietje*, terme hollandais, qui signifie *attends un peu.* Le Nord, cependant, est plus favorisé sous le rapport de l'eau et, par conséquent, plus fertile. Le climat de la Cimbébasie, si l'on en excepte la partie septentrionale, est un des meilleurs et des plus favorables. L'air est sec, serein, transparent, rapprochant les objets démesurément. La chaleur du soleil varie d'une manière incroyable. On ne distingue que deux saisons : les mois de juin, juillet, août et septembre, forment la saison d'hiver ; les autres mois de l'année, la saison d'été. Au mois de septembre, le capitaine de Français a compté, à l'ombre, 29 degrés Celsius, et, en plein soleil, 59 degrés ; la nuit, le thermomètre descendait à 9 ou 7 degrés au-dessous de zéro, ce qui montre la différence énorme de la température à l'ombre et au soleil et durant la nuit. Le maximum absolu, à l'ombre, à l'époque des plus grandes chaleurs, atteint jusqu'à 38 degrés Celsius, et la nuit, le minimum absolu est de 15 degrés au-dessus de zéro ; l'hiver, le maximum absolu est d'environ 28 degrés et le minimum descend jusqu'à 9 degrés. Pendant la saison pluvieuse, la plaine se couvre en quelques jours d'une luxuriante

verdure ; l'herbe, se desséchant ensuite sur pied, sert de pâturage aux troupeaux, lesquels s'y promènent en toute liberté, sous la garde d'un Cafre, qui, le plus souvent, en compagnie de ses chiens hargneux, préfère se coucher à l'ombre d'un buisson épineux, se mettant peu en peine si un bœuf vient à se perdre.

La population qui occupe ce territoire immense est très variée. Au nord, habitent les Ovambos, au nombre de 53 000 ; c'est une tribu laborieuse, adonnée à la culture du sol très fertile et riche en sources, travaillant le cuivre fourni par les mines d'Otavi, fabriquant des ornements de peau pour des femmes héréros, mais détestant les étrangers. Au centre de la préfecture et en sa partie sud, on rencontre les Héréros, tribu parente des Ovambos, au nombre de 100 000, hommes grands et bien faits, mais traînant l'image du Créateur dans la boue infecte d'une immoralité dégradante. Peuple pasteur, il élève de nombreux troupeaux de bœufs et de moutons. On trouve encore les Damaras des montagnes, au nombre d'environ 36 000, race pour ainsi dire esclave des autres, qui la méprisent ; les Namas ou Hottentots, dont les tribus nombreuses habitent principalement, ainsi que les Bastards, race descendue d'anciens Hollandais unis à des femmes hottentotes, la partie sud de la colonie. Ces deux peuplades comprennent ensemble environ 10 000 âmes. Ajoutez à ces indigènes quelques tribus de Bushmen et vous aurez la somme totale de la population, moins les Européens, dont on évaluait le chiffre en 1896 à 2 000 ; ce sont principalement des Allemands, pour la plupart protestants, des Anglais, des Boers et des Capmen.

La langue des Ovambos et des Héréros a assez de ressemblance pour démontrer une même origine et a pourtant des divergences telles qu'elles constituent chacune un idiome particulier. Riches en voyelles, elles n'ont de

difficile que la division des substantifs en huit classes, se distinguant chacune par un préfixe particulier, divers à son tour de celui du pluriel, et ces préfixes, variant pour les génitifs, les adjectifs et pronoms, tant au singulier qu'au pluriel, restent invariables à tous les temps et modes du verbe ; affaire de mémoire que la bonne volonté fera surmonter quand le besoin de parler ces langues se fera sentir. Le hottentot que parlent également les Damaras des montagnes, race pourtant entièrement distincte, se rapproche de la langue des Bushmen. Ces deux langues ont cela de particulier qu'elles possèdent des sons produits par le claquement de la langue soit contre les dents de devant ou de côté, soit contre le haut ou l'arrière du palais, mais la langue des Bushmen est plus riche et diffère tellement qu'un Nama peut à peine comprendre un Bushman. Les Bastards enfin parlent une espèce de hollandais corrompu qu'on nomme *le caphollandais* dont se servent également les Boers.

Revenons maintenant à la prise de possession du Damaraland par les missionnaires Oblats. Le 5 novembre 1896, les PP. Herrmann et Filliung débarquaient avec le Frère convers Havenith, à Swakopmund, rade ouverte entre le 22e et le 23e degré, où ils rencontrèrent le R. P. Schoch, à peine de retour de son grand voyage d'exploration et sans nouvelles d'Europe depuis plus de trois mois. Inutile de vous dire notre joie mutuelle, votre cœur d'Oblat la devine aisément. Nous passâmes plusieurs jours ensemble ; le vaillant explorateur nous fit connaître les résultats de son expédition, nous donna des avis et des conseils pleins de maturité et d'expérience et nous pourvut du plus strict nécessaire. Le 11 novembre, le R. P. Filliung et le F. Havenith partirent avec une voiture de transport, semblable à celles

de Natal, dans la direction du nord pour trouver à Karibib la charrette et les 22 bœufs que le P. Schoch y avait laissés et qui allaient être nôtres : ajoutons de suite que les deux voyageurs arrivèrent à Windhœk le 13 décembre encore pleins de vie, de santé et de joyeuse humeur. Le P. Herrmann resta quelques jours de plus avec le R. P. Schoch qui lui dressa les plans d'une habitation provisoire et d'une chapelle pour Windhœk ; le 15 novembre il quittait à son tour Swakopmund après avoir reçu les derniers encouragements et la bénédiction du vénéré Préfet apostolique du Transvaal. Celui-ci partit deux jours après pour regagner Johannesburg. Le major Leutwein, chef civil et militaire du pays, m'avait gracieusement offert une place dans sa voiture attelée de 20 bœufs, dont 6 seulement parvinrent sains et saufs à Windhœk. Le 4 décembre, premier vendredi du mois, le P. Herrmann mit pied à terre dans ce qu'on appelle la *capitale du Sud-Ouest*, et rencontra partout un accueil sympathique. Les employés du gouvernement surtout se montrèrent pleins de politesse, et la visite que tout dernièrement le major Leutwein a faite, sur l'invitation du R. P. Provincial d'Allemagne, au scolasticat de Hünfeld, visite dont nous ressentirons les heureux effets au Damaraland, vous prouvent quels sont nos rapports avec l'autorité civile. Le gouvernement nous a fait don d'une propriété de plus de 3 hectares, colline rocailleuse, il est vrai, mais très bien située, un peu éloignée du bruit de la grand'route et d'où l'on jouit d'une vue splendide sur Windhœk, les montagnes d'Anas et la vallée du Tsoachhaub. Sur cette colline se trouvait déjà une maisonnette en briques de 9 mètres carrés, couverte en tôle. Elle servait jadis à des observations météorologiques. Nous y serrons nos provisions et nos outils. Quand les matériaux nécessaires furent enfin arrivés, nous con-

struisîmes notre maison d'habitation. Longue de 10 mètres sur 6 de large, elle ne consiste qu'en une charpente en bois recouverte d'une toile soi-disant imperméable, mais sous laquelle il a fallu quelquefois ouvrir nos parapluies. Un corridor large de 2 mètres traverse la maison au milieu et la partage en deux parties qui, divisées à leur tour, donnent quatre chambres de 12 mètres carrés chacune : l'une sert de cellule au P. Propréfet, l'autre aux PP. Filliung et Kieger, la troisième de dortoir aux trois Frères convers, et la quatrième nous sert de chapelle, de réfectoire, de bibliothèque, de salle de chapitre, de récréation et de réception. *L'humilis supellex* de la Règle est on ne peut mieux observé, nous avons quatre lits en fer avec quatre matelas, deux couchent donc par terre, mais n'en dorment pas plus mal. Nous possédons encore huit chaises ; le reste : bureaux, tables, bancs, etc., nous l'avons fabriqué nous-mêmes avec des planches de caisses achetées à raison de 20 pfennigs la livre. Heureux sommes-nous qu'il ne nous ait pas fallu acheter tous les outils, une hache seule nous a coûté 16 marks. La chapelle, moins large de 1 mètre, mais aussi longue que la maison, est construite de la même façon. Un voile sépare le chœur de la sacristie, qui n'a pour tout meuble qu'un grand coffre en tôle renfermant les ornements et les linges sacrés et une petite table où s'habille le prêtre. Dans un pauvre tabernacle réside Jésus, notre Dieu. Oh ! puisse la ferveur de nos âmes le dédommager de la misère extrême de ce sanctuaire qui rappelle si bien l'étable de Bethléem. Un bienfaiteur a fait don à la Mission d'une cloche suspendue à deux poteaux. Trois fois par jour elle redit à tout le pays environnant les bienfaits de l'Incarnation.

Cette année, nous avons achevé un puits d'une profondeur de 8 mètres, qu'il a fallu creuser dans le roc

avec de la dynamite. La pompe, envoyée d'Allemagne, nous fournit maintenant l'eau nécessaire aux besoins de la maison et l'arrosage du jardin que les Frères, aidés des Pères, sont en train de défricher. Ce n'est pas une petite besogne de bêcher, de fouiller ce terrain qui, depuis le déluge, n'a peut-être jamais été remué. Une clôture éloignera chevaux, ânes, bœufs, moutons, chèvres, porcs, chiens et poules qui courent partout et en toute liberté. On extrait aussi les pierres qui devront servir aux fondements d'une maison de communauté dont la construction s'impose. J'ai oublié de mentionner l'arrivée, au mois de novembre dernier, d'un troisième Père et de deux Frères convers. En Cimbébasie, comme du reste dans toutes nos Missions, le prêtre Oblat doit savoir allier, aux travaux des mains, une foule de connaissances, langues, sciences, etc., toutes choses qui donnent du prestige aux missionnaires catholiques, les mettent en état d'instruire convenablement les enfants blancs pour qui les familles désirent une éducation un peu moins ordinaire et forment un contraste avec les ministres protestants, généralement décorés, chez nous, du nom de *savetiers*. Quant aux Frères, le milieu de privations et de dangers multiples où nous vivons exige impérieusement une formation religieuse solide et complète. L'esprit d'obéissance et mortification est indispensable dans un pays où il faut savoir se passer de tout, où l'on n'a pas même quelquefois une eau puante et boueuse pour étancher la soif qui dévore les entrailles. Il nous faut des caractères fermes et flexibles comme une lame d'acier.

Jusqu'ici, les missionnaires de la Cimbébasie n'ont dû s'occuper que des blancs qui, hélas! portent le plus souvent avec eux tout autre chose que le parfum de leurs vertus. Il n'y a pas lieu de trop s'en étonner : ce sont,

en général, des esprits aventureux, épris de liberté, rejetant toute entrave, que peut-être une action néfaste a contraints de quitter le sol de la patrie et chez qui la convoitise du gain terrestre prime tout désir des trésors du ciel. Il y a pourtant d'heureuses exceptions. Une cause de nombreux désordres, c'est que beaucoup de soldats, leur service fini, restent dans le pays et contractent, avec les femmes indigènes, des unions qui ne sont pas reconnues du gouvernement. Tous les dimanches, nous avons, outre les messes ordinaires, une messe à 9 heures à laquelle viennent assister assez fidèlement les officiers, les soldats et les colons catholiques. On leur fait une instruction, basée uniquement sur le catéchisme, si peu connu et si peu pratiqué; chaque Père prêche à son tour. Les sacrements ne sont guère fréquentés, mais c'est la première année et le prêtre a si longtemps fait défaut! Nous avons administré le baptême à 5 enfants et fait 5 sépultures : une à Swakopmund et les quatre autres à Windœk. Le P. Herrmann a visité, l'an dernier, les postes militaires de Otjimbingue, de Swakopmund, d'Omaruru, d'Otjo, d'Okahandja, mais n'a pu aller au delà de Grootfontein pour y commencer une Mission parmi les Bushmen, selon les indications du regretté P. Schoch. Après trois mois, il a regagné sa communauté et repris, avec les autres Pères et Frères, ses occupations ordinaires. Elles consistent dans un cours d'enseignement élémentaire à deux jeunes garçons protestants, auxquels il apprend l'allemand, le français, un peu d'anglais, l'arithmétique, l'histoire, la géographie, etc. Le cher P. Fillung le supplée, au besoin, dans ce travail. Le R. P. Kieger fait aussi la classe à deux enfants, l'un blanc, l'autre cafre, pas encore baptisé, et a la charge spirituelle des Frères convers qu'il tâche d'amener à une perfection toujours plus grande.

Le R. P. Filliung a également préparé à la première communion deux frères, enfants d'une femme catholique, après les avoir convenablement instruits. Ce beau jour de première communion avait été fixé à Noël.

A l'intérieur de la communauté, nous nous conformons, autant que possible, aux prescriptions de la règle : le silence, point si difficile à observer partout, l'est encore davantage dans une maison étroite comme la nôtre, où il arrive à chaque instant du monde, principalement des soldats, catholiques ou protestants, qui viennent chercher des livres de lecture pour pouvoir passer honnêtement leur temps. La retraite du mois a lieu régulièrement et, durant la semaine sainte, nous faisons la retraite annuelle. Quand les trois Pères sont à la maison, la conférence théologique se tient tous les huit jours. Est-ce à dire que l'esprit religieux, esprit d'obéissance, de pauvreté, d'humilité et d'abnégation, ne laisse jamais à désirer ? Nous nous efforçons du moins de nous approcher de l'idéal de l'Oblat, bien que la faiblesse humaine nous empêche souvent de réussir.

La maison de Windhœk se compose, pour le moment, de trois Pères, y compris le propréfet, et de trois Frères convers à vœux de cinq ans. Indiquer le nombre des catholiques est chose à peu près impossible, vu que les soldats sont tantôt ici, tantôt là ; le dimanche, on en compte, les colons compris, 30 à 40, mais leur nombre atteint au moins 200. Quant aux sauvages, ils ne sont pas plus méchants et pervers que bien d'autres qu'on a réussi à convertir.

Ce qu'il y a de plus urgent à faire, en Cimbébasie, c'est, il me semble, de fonder une résidence avec église à Swakopmund. Le Reichstag a voté deux millions et demi pour la construction d'un môle afin de faciliter le débarquement, rendu quelquefois impossible à cause

de la furie des vagues. De plus, on a commencé un chemin de fer, long déjà de trente kilomètres. Tout cela va amener grand nombre d'ouvriers de tout pays et de toute religion. La place nous est offerte gratuitement.

De plus, il faut créer un poste dans le pays Ovambo, afin de justifier l'attente des catholiques allemands et nous procurer des ressources. Il serait aussi très avantageux de commencer l'exploitation d'une ferme de 20 000 hectares au moins, comme le R. P. Schoch me le conseillait; nous aurions là les indigènes sous la main, pour en faire des hommes d'abord en leur enseignant le travail, puis des chrétiens. De même, aux environs de Windhœk, une assez grande ferme nous est nécessaire pour y mettre nos bœufs. Mais pour toutes ces nouvelles fondations aussi bien que pour la construction à Windhœk d'une maison en pierres et briques, adaptée aux besoins présents et futurs, nous sommes sans ressources.

Dieu sait pourtant si les Oblats de la Cimbébasie vivent pauvrement; dessert à table, bière ou vin, pommes de terre ou légumes leur sont inconnus. Comment, en effet, se résoudre à payer 75 francs les 100 livres de pommes de terre et 3 francs une bouteille de bière ! Mais ils sont joyeux quand même et rient de leur misère.

Rapport de la province du Midi.

Jetons d'abord un coup d'œil d'ensemble sur la province, depuis le dernier Chapitre; nous signalerons ensuite par le détail chaque maison.

COUP D'ŒIL D'ENSEMBLE.

Nous avons, hélas, comme toujours, des vides à déplorer, dont plusieurs fort prématurément. La mort nous a pris dix Pères, un Frère scolastique et quatre

Frères convers. Laissez-moi vous redire leurs noms. Ce sont, par ordre de date, les RR. PP. Semeria, Corne, Bermès, Pons, Chevalier, Vassal, Armand, Boeffard, Cuny et Keryvel ; le Frère scolastique Valayer ; les Frères convers Vernet, Cohard, Lestreit et Nigros.

Que ces Frères bien-aimés reçoivent encore notre adieu ému, avec l'expression de notre vive et affectueuse reconnaissance pour les services multiples et précieux qu'ils ont été heureux de rendre à la famille !

Le personnel se compose de cent trois Pères, plus un Père de la province britannique en résidence à Nice et que l'état de sa santé n'empêche pas de se dévouer très fructueusement à la colonie anglaise. Notons encore trois Frères scolastiques employés dans les juniorats et trente-sept Frères convers, soit un total de 143 membres.

Les grands séminaires emploient onze Pères; les juniorats, dix-huit ; les noviciats, trois ; les aumôneries de religieuses, trois ; les cures, deux ; le service du sanctuaire de Notre-Dame de la Garde, des chapelles du Calvaire, des Italiens, de Nice, treize. Joignez-y treize Pères que leur âge ou leurs infirmités condamnent au repos et vous aurez à retrancher soixante-cinq Pères du ministère des missions, pour lequel il nous reste trente-huit missionnaires proprement dits, répartis entre dix maisons.

A cet exposé général concernant le nombre des sujets de la province, ajoutons quelques mots sur l'esprit qui les anime.

Il y a, parmi nous, c'est incontestable, des Pères et des Frères d'une vertu éprouvée et de grande valeur, de vrais fils de la famille, admirablement dévoués. Aucune de nos communautés qui ne renferme de ces vies exemplaires. Je ne crois pas que, sous ce rapport, nous ayons rien à envier à personne. Ces modèles sont-ils

aussi nombreux qu'ils devraient être, et la vie religieuse produit-elle chez nous tous ses fruits réguliers de perfection ? Pourquoi ne pas se poser cette question en famille ?

Je ne disconviendrai pas que nous n'ayons nos misères, et les supérieurs majeurs ont eu cent fois raison de les signaler dans leurs actes de visite. Il faut, hélas ! compter toujours avec la faiblesse humaine, et les meilleurs sentent le besoin de retremper, de temps à autre, leur fidélité aux principes religieux qui doivent régir toute communauté digne de ce nom.

Je ne puis pourtant pas ne pas faire observer qu'on trouverait peut-être des circonstances atténuantes dans la condition que nous fait notre petit nombre d'ouvriers. Comment veut-on qu'on ait grand cœur au travail et à la garde de la cellule quand on rentre exténué ? L'étude, le silence en souffrent et l'obéissance elle-même, si le supérieur est obligé de demander d'urgence un nouvel effort à celui qui, déjà surmené, n'éprouve que le besoin impérieux du repos. Demandez à ces autres Pères, toujours enfiévrés de compositions nouvelles, parce qu'il faut conserver les positions acquises et que personne n'est là pour les remplacer, demandez-leur de n'omettre aucune des études, aucune des lectures, aucun des exercices réguliers, de ne laisser prescrire, en un mot, aucun des articles de leur programme journalier ; certes, ils le devraient faire, ils le comprennent, ils en gémissent, mais ils ne peuvent pourtant pas passer les nuits à leurs bureaux, et néanmoins il faudra que leurs prédications soient prêtes à temps et pour le moins acceptables ; c'est ainsi que le petit nombre d'ouvriers, par le surcroît de travail, met en danger la santé et la sanctification personnelle, la prospérité de la famille, l'homme de l'apostolat.

Je dois dire un mot de la difficulté croissante de trouver des Frères convers et surtout de bons Frères convers. Sur les trente-sept que nous avons la consolation de posséder, un tiers s'achemine du côté du ciel par l'âge ou l'épuisement ; encore ne cessent-ils de travailler au delà même de leurs forces. La vérité nous oblige à reconnaître qu'en général les nouveaux venus ont encore fort à faire pour ressembler à leurs aînés. Je sais bien que les anciens doivent donner l'exemple et ils l'entendent ainsi. Mais que les plus jeunes se hâtent de les imiter et se tiennent en garde contre le sans-gêne dans la piété et le dévouement ! Quel trésor inappréciable qu'un Frère convers fidèle à sa vocation ! Et quel besoin nous avons que Pères et Frères s'emploient, dans l'occasion, à nous les procurer.

LES MAISONS.

Aix. — Dix Pères et trois Frères convers.

53 missions, 19 carêmes, 6 avents, 248 retraites et 210 sermons de circonstance.

OEuvres des prisons, des servantes, de la bonne mort et de Saint-Vincent de Paul.

La quatrième fondation pour missions gratuites est en voie de formation. Excellent exemple à proposer et à suivre. Pourquoi chacun de nos missionnaires n'emploierait-il pas son influence d'apôtre à constituer, en tout ou en partie, le capital d'une de ces missions ? Il faut 10 000 francs pour une mission annuelle ; 5 000 pour une mission tous les deux ans ; 2 000 pour une mission quinquennale ; 1000 pour une mission décennale. Les âmes généreuses ne manquent pas qui souscriraient volontiers à la pensée de se survivre dans l'exercice de ce bien.

Le ministère des Pères est loin, certes, de chômer en cette chapelle qui est si particulièrement chère à tout cœur d'Oblat. Mais là, comme ailleurs, on ne revoit plus, on ne peut pas revoir les affluences et les fêtes splendides interrompues par le régime qui a inauguré l'inique expulsion des religieux.

Calvaire. — Dix Pères, cinq Frères convers.

25 missions, 30 carêmes, 7 avents, 11 mois de Marie, 228 retraites, 115 sermons détachés.

Association de Notre-Dame des Sept-Douleurs, du Sacré-Cœur, de l'archiconfrérie de la Passion pour le soulagement des âmes du purgatoire et Congrégation de jeunes filles.

L'œuvre italienne, fondée par Mgr de Mazenod, cultivée par le P. Albini, de sainte mémoire, et Mgr Séméria, pour ne parler que des plus anciens, est pleine de vitalité. On l'a bien vu dans la dernière mission, puisque l'élément italien suffisait à remplir, à lui seul et au delà, les deux églises réunies. On est loin du temps où la chapelle ne s'ouvrait d'abord que pour la messe, les jours fériés, puis seulement du samedi soir au dimanche soir. Ses deux congrégations d'hommes et de femmes sont très prospères. Ces pauvres gens ne laissent pas que d'être fort généreux. Leur grande dévotion est celle de la très sainte Vierge sous le vocable de la *Madonna della Libera.* Les trois Pères consacrés à cette œuvre ne cessent pas de prêcher, de confesser et de visiter les malades. A maintes reprises, les vicaires généraux ont prié le R. P. Gallo, depuis seize ans à ce poste si laborieux, d'élargir la chapelle, pour que Monseigneur, si bienveillant, puisse l'ériger en paroisse. Les Oblats sont là vraiment dans leur milieu, fait de petits et de pauvres.

Il se distribue annuellement 30 000 communions dans les deux chapelles du Calvaire.

Notre-Dame de l'Osier. — Treize Pères, sept Frères convers.

70 missions et 32 retours de missions, 2 carêmes, 294 retraites et 49 sermons isolés.

Les œuvres du dehors sont la cure, le pèlerinage et l'aumônerie des Sœurs de la Sainte-Famille. De la paroisse, contentons-nous de dire qu'elle est loin de donner au zèle du Père curé toutes les consolations méritées. Le Pèlerinage tombe de plus en plus. Il faut reconnaître que le séjour n'y est pas facilité pour les familles et les hommes, en fait d'hôtel convenable. On sait, du reste, que les foules se précipitent aux sanctuaires plus récents de la Salette et de Lourdes. Peut-être aussi que les absences fréquentes et inévitables des missionnaires déroutent un peu les pèlerins. Enfin, ne se pourrait-il pas que ce pèlerinage, autrefois si célèbre, entrât désormais dans cette période historique qui n'a guère plus à garder que le culte du souvenir?

Le noviciat, voilà l'œuvre du dedans, et, pour nous, l'œuvre capitale de l'Osier. Que de générations vaillantes en sont sorties! Reverra-t-il jamais ces cinquante novices que groupaient ensemble les tournées apostoliques du P. Léonard? Nous sommes loin, aujourd'hui, de ce chiffre, très loin même, puisque, en moyenne, le noviciat n'a donné, par an, que onze scolastiques et trois Frères convers. Depuis cinq ans, en effet, il y est entré quatre-vingt-quinze novices, réduits à cinquante-six au scolasticat et vingt-six Frères convers, dont quatorze seulement ont persévéré. Les maîtres de novices qui se sont succédé regrettent unanimement — et ils ne sont pas les seuls — que le noviciat soit comme fondu avec la communauté des missionnaires, sans l'indépendance normale et canonique, et trop souvent requis pour le service du sanctuaire. Cela tient à la disposition des

lieux, qu'on ne saurait modifier qu'en renversant ces vieux bâtiments tout rapiécés et fort incommodes. Et le petit nombre des Frères convers explique qu'on doive recourir aux novices pour les messes.

Ajaccio. — Le Supérieur et cinq directeurs du grand séminaire.

95 élèves, y compris les 13 enrégimentés par la loi militaire. L'œuvre du sacerdoce, heureusement établie depuis six ans par le R. P. Bessières, assure un fonds de réserve qui supplée, à quelques centaines de francs près, aux bourses et allocations supprimées du gouvernement.

Mais il existe une lacune de nature à porter un préjudice considérable à la formation et partant à l'influence du clergé. C'est l'absence d'un petit séminaire pour préparer les sujets, au double point de vue des études et de la piété. Ils se présentent au grand séminaire à vingt ans, à peine dégrossis grammaticalement, quand ils le sont moralement, et il faut, en un an de philosophie et trois ans de théologie, en faire des ouvriers sérieux et armés de toutes pièces. Le problème n'est pas aisé à résoudre.

Outre leurs fonctions de professeurs, les Pères sont chargés de l'aumônerie des Sœurs de Saint-Joseph, qui gardent en vénération la mémoire du P. Vassal, et des confessions de plusieurs communautés de Frères et de Sœurs.

Les Pères ont donné, pendant leurs vacances, vingt retraites diverses.

Vico. — Six Pères, quatre Frères convers.

72 missions, 4 carêmes, 6 retraites.

La petite cure de Nésa à desservir et l'aumônerie des Filles de Marie et de leur pensionnat occupent deux Pères.

La chapelle voit trois concours nombreux aux fêtes de saint Antoine de Padoue, précédée de treize jours de prédication, de la Portioncule et de sainte Lucie.

Cette résidence, distante de 50 kilomètres d'Ajaccio, impose invariablement à nos Pères l'obligation de passer par cette ville pour se rendre au moindre travail. C'est une dépense appréciable de temps et d'argent. Que n'avons-nous, à Ajaccio, où on le désirerait si fort, une maison pour nos Pères, tout en gardant le couvent comme pied-à-terre et villégiature de nos directeurs du grand séminaire ? Il paraîtrait que c'était un *desideratum* de notre P. Albini, dont la cause se fait si lente à notre gré !

Notre-Dame de Bon-Secours.— Sept Pères, trois Frères convers.

77 missions, 3 carêmes, 1 avent et 110 retraites ou retours de mission. Le sanctuaire a reçu 70 pèlerinages de paroisses, confréries ou communautés, et, pendant trois mois, il est visité tous les dimanches par des pèlerins très nombreux. Tous se confessent, hommes et femmes, et ce ministère est plein de consolations, au milieu d'un peuple encore foncièrement chrétien. On signalerait pourtant un certaine baisse dans l'affluence, surtout les jours de semaine.

Notre-Dame de la Garde. — Huit Pères, trois Frères convers.

9 carêmes, 7 missions, 3 mois de Marie, 90 retraites, 5 avents, 15 octaves et adorations.

Le R. P. Bessac fait, depuis vingt-neuf ans, le service des deux prisons d'hommes.

Le pèlerinage est en progrès avec ses 7000 messes et ses 400000 pèlerins annuels.

Quatre aumôniers sont attachés exclusivement au sanctuaire de la Bonne Mère, ce qui restreint d'autant le nombre des missionnaires.

Fréjus. — Le Supérieur et quatre directeurs du grand séminaire.

Saluons la mémoire du R. P. Corne, enlevé comme son prédécesseur, le R. P. Rambert, d'une manière foudroyante, en décembre 1893, et remercions le R. P. Baffie d'avoir bien voulu achever le beau travail qu'il écrivait sur Notre-Seigneur Jésus-Christ.

Les grands séminaristes sont malheureusement peu nombreux pour des raisons indépendantes de nos Pères, mais qu'on peut espérer voir disparaître dans un avenir prochain. Ils sont dociles, laborieux, surtout depuis qu'ils se préparent à conquérir leurs grades devant les Facultés catholiques de Lyon.

La Congrégation a contracté une dette sacrée de reconnaissance envers Mgr Mignot, le savant évêque de Fréjus, pour son exquise bienveillance à recevoir ceux de nos scolastiques soumis à la loi militaire, auxquels leurs ordinaires respectifs ne peuvent ou ne veulent pas toujours délivrer un certificat d'études ecclésiastiques. Il y en a cinq cette année.

Les Pères ont prêché 1 carême à la cathédrale, 1 retraite pascale, 10 sermons de circonstance et 3 retraites religieuses.

Lyon. — Cinq Pères et le Provincial.

21 missions, 1 avent, 6 mois de Marie ou du Sacré-Cœur, 180 sermons isolés et 232 retraites.

Installation définitive, en 1894, sur la rive gauche du Rhône, près du chemin de fer, dans un quartier plein d'avenir. La maison est vaste, absolument indépendante entre quatre rues, avec jardin et emplacement pour la future chapelle et même de nouvelles bâtisses, si besoin est.

Pas d'autre ministère à la chapelle que les confessions. Aucune œuvre encore.

Madrid. — Trois Pères, un Frère convers.

Depuis trois ans seulement, cette maison, consacrée au service des œuvres de la Sainte-Famille, est attribuée à la province du Midi. Il serait bien temps, ce semble, après quinze ans d'existence, de renoncer à la vie normale des locations, pour se créer une résidence stable. comme l'ont déjà fait d'autres Congrégations de religieux arrivés après nous. Plus on retardera, plus les chances d'un emplacement convenable diminueront, et plus les conditions d'établissement se feront onéreuses. Jamais le taux du change ne pourra être plus favorable, puisqu'il atteint le 100 pour 100. Les rapports des aumôniers avec les maisons de la Sainte-Famille sont ce qu'ils doivent être, empreints de confiance et de délicatesse mutuelles.

Nice. — Six Pères, deux Frères.

15 missions, 4 carêmes, 4 mois de Marie, 1 avent, 23 sermons et 54 retraites.

Nous avons, le 25 janvier 1894, pris possession de cette maison que les Pères des Missions africaines de Lyon avaient achetée, puis augmentée, pour leurs invalides, en 1873. Si la maison, trop exiguë, est à rebâtir, l'église, aux vastes proportions, mais inachevée, est pourtant fort belle. La colonie s'y rend nombreuse pour les offices, les prédications et les confessions; l'élément anglais y est apparu depuis l'arrivée du P. Fitz-Patrick, et il reste fidèle.

La première tombe vient de s'ouvrir pour le pauvre P. Kéryvel, de riches espérances.

Voici maintenant nos juniorats.

Notre-Dame des Lumières. — Douze Pères, dont deux missionnaires, six Frères convers.

13 missions, 2 carêmes, 29 sermons, 39 retraites.

En 1893, le juniorat comptait, comme aujourd'hui, cinquante junioristes. Depuis lors, quarante-cinq se sont

présentés; vingt-deux sont partis pour le noviciat; il en reste actuellement vingt dans les scolasticats; les autres se sont retirés ou ont été éliminés.

C'est un rendement de quatre junioristes par an, et, comme d'autre part, il s'en éloigne quinze dans le même temps, il s'ensuit que c'est le cinquième qui persévère.

Rome. — Cinq Pères, trois scolastiques, trois Frères convers.

Ce juniorat établi à Diano-Marina en 1884, licencié à cause du tremblement de terre en 1887, reconstitué en décembre de la même année, dans la maison du scolasticat de Rome, s'en est séparé, à la rentrée des classes de 1892, pour habiter le local actuel de San-Lorenzo. A part la cour ombragée, appréciable pour les récréations, il est étroit, délabré et suffit à peine à abriter une trentaine d'enfants. Sa mauvaise distribution ne favorise ni les mouvements généraux, ni le contrôle nécessaire.

Il renferme aujourd'hui 26 junioristes.

Il est dépourvu, pour le moment, de deux classes supérieures, faute de sujets. En 1900 seulement, il pourra en offrir quatre au noviciat, supposé qu'ils persévèrent. Pères et Frères scolastiques s'acquittent avec zèle de leurs fonctions de professeurs.

Notre-Dame du Bocage ou *Maison da Soto* (Espagne). — Six Pères et trois Frères convers.

10 triduum, 40 sermons de circonstance et 32 retraites.

Cette maison s'est ouverte sept jours avant le dernier Chapitre. C'est un ancien couvent de Franciscains qui tombe en ruines et dont l'évêque de Santander nous a laissé l'usage, avec l'obligation fort onéreuse de l'entretenir. Pour la seule mise en état de l'aile occupée par le juniorat, le devis de l'architecte est de 50 000 francs.

Et il y a quatre ailes, plus l'église dont la vaste toiture est aussi à refaire. Il y a même urgence à quitter cet immeuble au point de vue de la sécurité. Nous ne serions d'ailleurs, d'après le contrat, nullement dédommagés de nos frais de restauration, si nous venions à nous éloigner de notre propre gré.

Le juniorat, fondé en mars 1895, se compose de 21 enfants, en majorité du nord de l'Espagne ; 5 seulement appartiennent à la province de Santander. Ces enfants témoignent d'un bon esprit ; ils sont pieux et paraissent attachés à la Congrégation.

Le noviciat existe canoniquement depuis décembre 1894. Il se constitue d'un scolastique junioriste et de deux Frères convers. Je ne compte pas deux postulants convers.

Le P. Huart est maître de novices, trois Pères sont professeurs et les deux autres, chapelain ou missionnaire.

La chapelle ne donne quelque occupation que dans le carême et deux semaines encore après Pâques, ainsi qu'à la veille de quelques fêtes. Son éloignement de tout centre y rend impossible l'établissement des œuvres.

Les Pères sont peu demandés, tout en jouissant de l'estime et de la sympathie du clergé et des habitants.

VARIÉTÉS

I

UNE AUDIENCE PONTIFICALE.

Rome, 10 novembre 1898.

Mon révérend et bien cher Père Antoine,

C'est le 3 de ce mois que le T. R. P. Général a eu la consolation d'être reçu par le Saint-Père. Avec lui se trouvaient : le R. P. Procureur général près le Saint-Siège ; le R. P. Pichon, supérieur de notre maison d'Angers, prédicateur de la retraite annuelle au scolasticat de San-Pietro-in-Vincoli ; le R. P. Stéfanini, de notre maison de Vico, en Corse, qui venait de donner les mêmes saints exercices à nos junioristes, et votre serviteur.

Vous me demandez quelques détails pour les annales, afin que tous les Oblats et leurs amis sachent l'accueil que le chef de l'Église a fait à notre nouveau Supérieur général. Votre désir est un ordre ; je m'empresse de m'y conformer.

Ce récit sera bien incomplet ; il m'est impossible de rendre tout ce qui a été dit pendant la demi-heure qu'il nous a été donné de passer aux pieds du Vicaire de Jésus-Christ. Je suis surtout impuissant à vous exprimer cette grandeur, cette noblesse et, en même temps, cette bienveillance, je dirai presque cet abandon, avec lesquels le Souverain Pontife a daigné nous parler.

Son empressement à nous accorder l'audience sollicitée nous faisait pressentir l'accueil qui nous était ré-

servé. C'est le mercredi 2 novembre, à 11 heures, que la supplique du T. R. P. Général a été présentée au Pape; à 3 heures de l'après-midi, nous recevions, par un exprès, nos billets d'admission pour le lendemain jeudi, à 9 heures du matin.

Nous devançâmes l'heure fixée. Après une attente qui nous parut un peu longue, tant nous étions désireux de contempler les traits du représentant de Jésus-Christ sur la terre, un camérier vint nous chercher. Léon XIII était assis à son bureau, dans sa bibliothèque. En nous apercevant, il nous sourit.

« Approchez, les Oblats, approchez. »

Émus, nous nous dirigeons vers lui et nous nous prosternons à ses pieds.

Le T. R. P. Général exprime les sentiments de respect, d'amour et de soumission dont tous les Oblats sont animés envers le chef de l'Église. Il le remercie des témoignages si nombreux de paternelle bienveillance qu'il a prodigués à la Congrégation, surtout dans ces dernières années.

— Nous devons à Votre Sainteté, a-t-il dit, une particulière reconnaissance pour la lettre qu'Elle a daigné nous écrire en réponse à l'adresse des membres du Chapitre général. Elle a réjoui et fortifié nos cœurs.

— Je tenais, répond le Saint-Père, à vous faire savoir combien j'apprécie votre dévouement et combien je compte sur votre zèle pour répandre le règne de Dieu dans les nombreuses Missions qui vous sont confiées. Vous êtes jeune, mon cher Père, vous aurez le temps de faire beaucoup de bien. Combien d'Oblats êtes-vous?

— Environ seize cents; nous devons reconnaître que Dieu bénit notre famille religieuse ; depuis quelques années, notre nombre augmente sensiblement. Dans nos

divers scolasticats, nous avons actuellement près de trois cents philosophes ou théologiens.

— C'est très beau. Je vous félicite de votre maison d'études à Rome; elle vous fait honneur; vos jeunes gens y travaillent avec succès. C'est un grand avantage non seulement pour eux, mais encore pour la France et pour les pays où ils seront envoyés ; ils y apporteront la vraie et solide doctrine.

— Ce sont eux que nous envoyons de préférence, comme professeurs, dans les grands séminaires dont la direction nous est confiée; dans nos scolasticats de Liège, en Belgique ; de Hünfeld, près de Fulda, en Allemagne, et d'Ottawa, en Amérique. »

Le nom d'Ottawa rappelle à la mémoire du Souverain Pontife le souvenir de Mgr Duhamel, l'archevêque de cette ville ; il écoute avec intérêt les renseignements qui lui sont donnés sur l'Université catholique que nous y dirigeons depuis plusieurs années et qui doit à Léon XIII tous ses privilèges.

— Avec nos hommages, ajoute le T. R. P. Général, nous prions Votre Sainteté de vouloir accepter notre petite offrande, l'obole du pauvre.

— J'en suis bien touché ; je vous remercie. C'est vraiment admirable de voir comment les enfants viennent au secours de leur Père ; grâce à la générosité des catholiques, je puis faire encore des œuvres. Cette année, je consacre un demi-million aux Églises d'Orient. »

Le Saint-Père s'étend longuement sur ses divers projets, afin d'arriver à la réunion des Églises dissidentes.

— Nous regrettons, dit le T. R. P. Général, de ne pouvoir faire davantage.

— Vous pouvez beaucoup par vos prières ; ce que Dieu regarde surtout, c'est la bonne volonté ; et puis, il faut compter sur la Providence ; les cœurs généreux

ne sont pas rares ; on en trouve parmi les grands, mais aussi parmi les petits. Tenez, hier, j'ai reçu 3 livres sterling d'un Irlandais, qui s'excusait également, à cause de sa pauvreté, de donner si peu. Je vous assure que je ne l'ai pas oublié ce matin au saint sacrifice de la messe ; j'ai bien prié à toutes ses intentions. La Providence, la Providence, c'est en elle que je mets tout mon espoir.

— En visitant nos Missions d'Asie, d'Afrique et d'Australie, j'ai constaté que tous les catholiques sont fort attachés à votre personne sacrée et prient beaucoup pour que Dieu vous conserve encore longtemps à son Église.

— De fait, on doit prier beaucoup pour moi, et ces prières sont exaucées, puisque, malgré mes fatigues, mes peines et mes soucis, j'ai pu arriver à l'âge de quatre-vingt-dix ans. N'est-ce pas merveilleux ? Et ce qu'il y a de plus extraordinaire, ce n'est pas que je sois arrivé à cet âge, mais c'est qu'à cet âge, je sois en possession de toutes mes facultés. Je suis occupé quatorze heures par jour ; maintenant, je suis avec vous ; quand vous serez sortis, je recevrai un évêque ; après les audiences privées viendra le conseil, avec mon secrétaire d'État ; il est 9 heures et demie, je suis à ce bureau jusqu'à 2 heures de l'après-midi. »

Par nous-mêmes, nous avons pu nous convaincre que le Saint-Père avait bien gardé toute la vivacité de son esprit ; il nous a rappelé certaines affaires dans lesquelles il était intervenu en notre faveur, et il a ajouté aimablement :

« Vous pouvez compter toujours sur ma bienveillance. »

Cependant le temps s'écoulait. Semblables aux apôtres sur le Thabor, nous nous disions : *Bonum est nos*

hic esse. Volontiers, nous serions restés encore longtemps ; mais nous comprenions qu'il ne fallait pas abuser de la bonté du Pape. Le moment était venu de solliciter des bénédictions pour nous et nos amis.

— Nous avons, dit le T. R. P. Général, un collège à Colombo, fondé il y a à peine trois ans ; il compte déjà près de 600 élèves. Il est appelé à faire beaucoup de bien dans l'île de Ceylan. J'ai promis aux membres du comité de demander une bénédiction spéciale pour eux à Votre Sainteté.

— Oui, oui, de tout cœur, je bénis le comité, le recteur, les professeurs, les élèves, tous ceux qui s'occupent de ce collège.

— Une bénédiction aussi, Très Saint Père, pour le collège de Jaffna, qui est également prospère et dont vous avez vu l'évêque, il y a quelques jours.

— Oui, oui, je bénis encore ce collège et toutes les écoles de Ceylan. Combien avez-vous d'écoles dans cette île ?

— Dans le seul diocèse de Colombo, nous avons 315 écoles, dépendant de l'archevêque et donnant l'instruction à 24000 enfants environ.

— C'est bien beau ; et combien d'Oblats êtes-vous à Ceylan?

— Plus de cent.

— Tous Français ?

— Le plus grand nombre est français ; mais il y a aussi quelques Italiens et Anglais.

Le T. R. P. Général a fait bénir ainsi toutes les Missions et toutes les œuvres de la Congrégation. Il s'est bien gardé d'oublier les lecteurs de nos annales françaises, anglaises, allemandes ; il a fini par les bienfaiteurs de l'OEuvre des vocations.

Comme il s'écartait un peu pour nous permettre

d'approcher du Souverain Pontife, Sa Sainteté lui dit encore :

— Vous ne résidez pas à Rome?

— Non, Très Saint Père, mais je compte y venir chaque année.

— Oui, c'est cela, venez, venez. Et vous — s'adressant au Procureur général — vous ne quittez point Rome?

— Non, Très Saint Père.

— A la bonne heure ; très bien.

Nous nous sommes avancés successivement ; à chacun Léon XIII a donné sa main à baiser, nous demandant notre nom, le lieu de notre résidence, bénissant les personnes que nous lui nommions. On n'était pas gêné pour lui parler; il nous y invitait lui-même comme sait le faire le plus bienveillant des pères.

En nous congédiant, il a béni les objets que nous avions apportés, a attaché à nos croix certains privilèges et a autorisé le T. R. P. Général à donner la bénédiction papale dans notre chapelle de Paris.

Pendant que nous nous retirions et que nous faisions les génuflexions prescrites par le cérémonial, nous jetions un dernier regard sur ce visage auguste; nous nous inclinions pour recevoir une dernière bénédiction.

Le 3 novembre 1898 est une date dont le souvenir doit être bien doux non seulement à ceux qui ont eu le bonheur de voir et d'entendre en ce jour le Vicaire de Jésus-Christ, mais encore à la Congrégation entière don ils étaient les représentants.

Agréez, mon révérend et bien cher Père, la nouvelle assurance de mon profond et affectueux respect en N.-S. et M. I.

François Lemius, o. m. i.

II

LA FÊTE DE NOTRE-DAME DE LA PRIÈRE A PONTMAIN.

A l'occasion de la promulgation des privilèges de l'Archiconfrérie de Notre-Dame de la Prière, de grandes fêtes ont eu lieu, le 5 septembre, à Pontmain, sous la présidence de Mgr Geay, évêque de Laval. Plus de 300 prêtres et près de 10 000 fidèles, accourus de tout le diocèse, et même de Normandie et de Bretagne, ont répété à l'envi ce beau refrain :

Mais priez avec nous, ô Mère magnanime,
Soutenez vos enfants par la lutte accablés,
Donnez-nous de Pontmain la vertu qui ranime
Les esprits abattus, les cœurs découragés ;
La prière est un baume à l'âme qui soupire,
Sur la nôtre, en ce jour, étendez son empire !
Nous vous le demandons en tombant à genoux,
Mère de la Prière, ô Vierge, exaucez-nous.

A l'offertoire de la messe pontificale, célébrée en plein air, après l'éloquent discours de M. l'abbé Patry, archiprêtre de Notre-Dame de Mayenne, lecture a été faite du Bref de S. S. Léon XIII, changeant le titre de l'Archiconfrérie de Notre-Dame d'Espérance en celui de Notre-Dame de la Prière.

A 2 heures, la procession s'est déroulée dans le parc des chapelains. Le R. P. Lemius (J.-B.), de sa voix des grands jours, a parlé à cette foule admirable de peuple, car c'était surtout le peuple qui était là priant et chantant à la suite de son pontife.

Au moment où le cortège arrivait à la basilique, Monseigneur a pris à son tour la parole pour saluer le nouveau titre donné par Notre Saint-Père le Pape à la Vierge de Pontmain. Une immense acclamation s'est

élevée. Trois fois de suite, sur l'invitation du R. P. Lemius, des milliers de poitrines ont laissé jaillir le cri de : « Vive Notre-Dame de la Prière ! » de « Vive Léon XIII ! » de « Vive Monseigneur ! »

Cette belle journée s'est terminée par une fête d'une intimité charmante à la résidence des chapelains. MM. les vicaires généraux et les prêtres du diocèse restés à Pontmain ont présenté leurs hommages et leurs vœux à Sa Grandeur à l'occasion du second anniversaire de son sacre, puis, au réfectoire, un magnifique bouquet a été présenté à Monseigneur, bouquet de fête, chargé des félicitations et des vœux du R. P. Rey, qui a souhaité de nombreuses années au prélat.

« Les Oblats, a rappelé avec beaucoup d'à propos le supérieur des chapelains, ont pour père et Fondateur un évêque, Mgr de Mazenod ; la Congrégation se le rappelle toujours dans les divers diocèses où elle se trouve. Elle reste unie aux évêques, qui le sont avec le Pape, lequel est uni à Dieu. »

Mgr Geay a remercié de tout cœur le R. P. Rey, le nommant, aux applaudissements de tous, chanoine honoraire de la cathédrale de Laval.

A ce sujet, le T. R. P. Général a adressé à Mgr l'évêque de Laval, la lettre suivante.

Paris, 8 septembre 1898.

Monseigneur,

Vivement touché de la bonté que vous avez eue, dans une récente solennité, de conférer à l'un de mes fils les plus méritants le titre de chanoine honoraire de votre cathédrale, j'ai hâte de venir remercier Votre Grandeur en mon nom et au nom de la Congrégation entière des Oblats de Marie Immaculée.

D'après nos Constitutions, nous ne devons ni ambi-

tionner ni accepter aucun titre honorifique, mais les circonstances dans lesquelles vous venez de donner à l'excellent Père Rey un témoignage de votre haute estime et de votre paternelle affection sont tellement exceptionnelles, que je ne puis qu'applaudir, Monseigneur, au fait accompli dans une délicate attention.

En attendant d'avoir l'honneur et la joie de m'acquitter personnellement de ce que je considère comme une dette de reconnaissance, je prie Votre Grandeur de me bénir et d'agréer l'expression de mes sentiments de religieux respect et de filial dévouement en Notre-Seigneur et Marie Immaculée.

C. Augier, o. m. i,
Supérieur général.

En union avec tous les Oblats, les *Missions* disent au nouveau chanoine de Laval, au bon P. Rey, qui a si longtemps rédigé cette publication de famille : *Ad multos annos !*

III

VINGT-CINQUIÈME ANNIVERSAIRE DU COURONNEMENT DE NOTRE-DAME DE SION.

Par lettre-circulaire en date du 24 août, Mgr Turinaz, évêque de Nancy, invitait ses diocésains à se joindre nombreux aux pèlerins de Lourdes que Sa Grandeur amènerait elle-même à Notre-Dame de Sion, le 8 septembre, pour acclamer, en ce 25e anniversaire de son couronnement, la Vierge bénie, saluée depuis neuf siècles, des noms si doux de *Protectrice de la Lorraine*, de *Trésor du pays* et de *Mère très bonne*.

L'appel du premier Pasteur a été entendu ; aussi, dès

l'aube de la Nativité, les fidèles gravissaient-ils nombreux les pentes abruptes de la sainte montagne et le plateau de Sion, d'ordinaire si gracieux, offrait-il un spectacle plus merveilleux encore.

Dans le sanctuaire, des messes se célèbrent sans interruption à tous les autels et les pèlerins s'avancent en rangs serrés à la sainte table. On est édifié de la ferveur avec laquelle tout ce monde prie au pied de la statue miraculeuse, au Calvaire et devant le monument de Saint-Joseph.

A 10 heures, messe pontificale. Elle est dite à l'autel de la tour par Mgr Grouard, vicaire apostolique d'Athabaska-Mackenzie. Environ 450 prêtres et religieux entourent l'estrade où ont pris place avec Mgr Turinaz : NN. SS. Foucault, évêque de Saint-Dié; Legal, coadjuteur de Saint-Albert, et le Révérendissime Dom Félix de Grasse, abbé mitré d'un monastère bénédictin au Texas.

Bientôt, le R. P. Léon, capucin du couvent de Paris, monte en chaire. Il rappelle d'abord les solennités incomparables du 10 septembre 1873, jour où le cardinal Mathieu, archevêque de Besançon, assisté de 7 évêques, couronnait, au nom de S. S. Pie IX, en présence de 1 500 prêtres et de 30 000 pèlerins, la statue miraculeuse de la Vierge de Sion, puis il se demande s'il est permis de chanter après ces vingt-cinq années et comment il faut chanter cette Mère incomparable. L'orateur fut en particulier très heureusement inspiré et trouva les meilleurs accents, lorsque, rappelant les tendresses et la vénération du peuple hébreu pour la Sion biblique, il montra la place qu'occupe dans les cœurs lorrains la montagne privilégiée de Marie.

Il est midi quand se termine la messe. Les familles se dispersent sur la côte pour prendre leur repas. Les membres du clergé recoivent au couvent des RR. PP.

Oblats de Marie Immaculée une hospitalité fraternelle. Comme toujours, le dessert le mieux goûté des convives c'est le toast du Supérieur des gardiens du sanctuaire. Nous voudrions citer en entier ce petit chef-d'œuvre.

Le R. P. Brulé remercie en premier lieu Notre-Dame de Sion, la Reine de la fête, du beau temps qu'elle daigne accorder à ses enfants. « Bien qu'à Sion, on ait appris de Mgr Gonindard, de douce mémoire, à bénir Dieu dans tous les temps (1), on le bénit de meilleur cœur par un gai soleil. »

S'adressant ensuite à Mgr Turinaz, il est heureux, dit-il, d'associer les noces d'argent du couronnement de Notre-Dame de Sion à ses noces d'argent épiscopales: puis, en termes spirituels et des plus délicats, il rappelle les actes accomplis par le prélat dans le cours de cette année. « Grandes et belles œuvres pour lesquelles Monseigneur donne sa parole, son cœur, sa vie, voire même sa bourse..., quand elle n'est pas vide. »

Le P. Brulé remercie également Mgr Foucault « qui peut déjà nous dire, comme saint Paul à ses fidèles disciples : *Ecce tertio venio ad vos* pour rehausser l'éclat de nos fêtes... Heureux Monseigneur de Saint-Dié, bien qu'on dise que la mitre d'or des évêques soit doublée de peau de chagrin, heureux évêque de saint Pierre Fourier, de la vénérable Jeanne d'Arc... Terre classique de sainteté que la terre des Vosges, on en voudrait être si l'on n'appartenait au diocèse de Nancy...

« Reconnaissance, continue le R. Père Supérieur, à Mgr Grouard, vicaire apostolique de l'Athabaska-Mac-

(1) Lors du pèlerinage de 1885, une pluie torrentielle tomba pendant la procession. Mgr Gonindard, alors évêque de Verdun, tout ruisselant d'eau, prononça au retour une allocution, dont le texte spirituellement choisi était : *Benedicam Dominum in omni tempore* (Je bénirai le Seigneur quelque temps qu'il fasse).

kenzie, de l'extrême nord de l'Amérique, aux neiges quasi-perpétuelles, à ce point, disait saint François de Sales, que les lièvres y sont tout naturellement blancs. A plus forte raison, n'est-il pas surprenant que de bonne heure et avant le temps, ce Nord terrible ait blanchi la barbe du vénérable missionnaire.

« Mgr Grouard possède, dans son vaste district, l'Alaska, le Yukon, le Klondike, c'est-à-dire ces mines nouvellement découvertes, la convoitise des chercheurs d'or. Je me suis réjoui un moment : «Monseigneur n'aura plus à tourner des regards aussi inquiets vers la caisse toujours parcimonieuse et mesurée de la Propagation de la Foi. » Et j'ai entendu Mgr Grouard gémir et dire, en voyant passer ces troupes d'émigrants, ces affamés, ces risque-tout, ces figures patibulaires plus effrayantes que les Loucheux, les Cris, les Pieds-Noirs, ses bons fidèles : « Depuis la découverte des mines d'or, l'âge d'or a pris fin dans l'Athabaska-Mackenzie. » Daigne Mgr Grouard accepter l'hommage de nos sincères condoléances.

« Mgr Legal, évêque titulaire de Pogla, est le coadjuteur de Mgr Grandin, évêque de Saint-Albert. Il est sacré depuis peu. Après avoir administré un sauvage mourant entre ses bras, le R. P. Legal se mit à creuser sa fosse, quand lui arriva la nouvelle de son élévation à l'épiscopat. Nous avions à Saint-Albert un *évêque pouilleux*, Mgr Grandin ; nous avons à Saint-Albert un *évêque fossoyeur*... »

Mgr Turinaz se lève à son tour : « Je dois tout d'abord remercier le cher P. Brulé des paroles si affectueuses et si aimables qu'il vient de m'adresser. Je voudrais le louer, c'est l'inspiration du cœur ; mais il est difficile à un père de louer un fils désobéissant (et incorrigible, ajoute le Père Supérieur). Ceci est encore pire, mais, comme la Vierge de Sion est toute-puissante, je ne dé-

sespère pas de voir la grâce triompher de son obstination. »

L'évêque de Nancy salue les prélats, les prêtres et les religieux présents, puis il envoie à S. Em. le cardinal Richard et à Mgr Grandin, seuls survivants des évêques témoins du couronnement de Notre-Dame de Sion, l'hommage de son amour et de sa vénération. « On a dit de Mgr Grandin un mot qui est le plus éloquent de tous les éloges : c'est l'*Évêque pouilleux*. Ah ! beaucoup, à cette époque, parlent du peuple, se vantent d'aller au peuple. Que font-ils pour adoucir sa condition ? Mgr Grandin, lui, il est allé si près du peuple et si près des plus pauvres qu'il a pris pour lui leur misère. Gloire à lui !... »

Comme celle du P. Brulé, l'allocution de Mgr Turinaz est fréquemment applaudie. Mais voici que de nouveaux vivats éclatent sans qu'aucun orateur ait pris la parole. C'est un des officiers supérieurs commandant les troupes en manœuvres dans la région, qui est venu, lui aussi, faire son pèlerinage et ne veut pas descendre la colline sans saluer les évêques.

C'est l'occasion pour Mgr Turinaz d'affirmer à nouveau, en quelques mots vibrants, toute la sympathie respectueuse, l'affection du clergé pour l'armée et ses chefs si indignement outragée et calomniée en ce moment.

A ces mots, le général, aux applaudissements de tous, répond par quelques paroles du cœur. Il affirme l'union de l'armée avec les évêques dans les sentiments du plus absolu dévouement à la patrie.

Que dire de la magnifique procession qui, le soir, se déroula pendant près de deux heures autour du plateau ?... Les pèlerins de Lourdes sont eux-mêmes émerveillés de cette marche triomphale en l'honneur de Marie. Au retour, Monseigneur de Nancy prend la parole et raconte à 15 000 auditeurs les miracles dont le

pèlerinage lorrain vient d'être favorisé à la Grotte de Massabielle. Le salut du Très Saint Sacrement et la bénédiction de NN. SS. les évêques mettent fin à cette solennité qui laissera dans tous nos cœurs un impérissable souvenir.

L'octave a été digne de la fête : la Vierge de Sion n'a cessé de voir affluer à ses pieds ses fidèles Lorrains. Cinq fois sur huit, on a dû chanter la messe en plein air. Le 14 septembre, fête de l'Exaltation de la Sainte-Croix, Mgr Grouard bénit, en présence de 3 000 pèlerins, la *Croix Sainte-Marguerite*, érigée jadis par une pieuse princesse de Vaudémont et qui vient d'être habilement restaurée. Le R. P. Grelaud, o. m. i., de la maison d'Autun, qui durant ces huit jours, nous parla si bien de Notre-Dame de Sion la « Mère très bonne », trouva pareillement des accents tout apostoliques pour glorifier Jésus crucifié, et tout l'auditoire répéta avec le missionnaire, à pleine voix et à plein cœur, cette acclamation qui, depuis huit jours, était dans toutes les âmes : « Vive Jésus-Christ ! Vive Jésus-Christ ! »

IV

LA RÉCEPTION DU R. P. LEFEBVRE A LOWELL.

L'Étoile, journal de Lowell, raconte, dans ses colonnes, la réception toute cordiale que les Canadiens-Français de cette ville ont faite au R. P. Lefebvre, nouveau provincial des États-Unis, et au R. P. Mangin, nouveau supérieur de la maison Saint-Joseph.

Au soir du dimanche 9 octobre, la vaste église bâtie par le regretté P. Garin était absolument comble, plusieurs centaines de personnes n'y ont pu trouver place.

Un des paroissiens de Saint-Joseph a lu une très belle adresse au nom de la population catholique :

« Nous sommes pauvres, s'est écrié l'orateur, mais nous voulons garder intact le prestige de notre nationalité ; nous sommes pauvres, mais nous voulons la religion catholique, apostolique et romaine ; nous sommes pauvres, mais nous voulons conserver nos églises et nos écoles, écoles canadiennes-françaises où nos enfants apprennent avec la religion les principes qui doivent guider tout homme dans le chemin de la vie et de la vérité. C'est sans doute pour nous encourager à suivre cette voie que vous êtes venu, T. R. P. Provincial, fixer votre résidence au milieu de nous.

« Le regretté P. Garin est remplacé; vous êtes le bienvenu et nous vous saluons. Déjà la Congrégation dont vous êtes le chef en cette province a su mériter l'estime des populations et la reconnaissance des familles catholiques. Sans parler de nos œuvres locales canadiennes, de nos magnifiques églises et de nos vastes écoles qui font l'admiration de tous ceux qui les contemplent, les membres de votre Congrégation s'emploient sans cesse à diriger les âmes vers Dieu. Prière, prédication, sages avis, conseils paternels, rien n'est épargné pour rendre le catholique digne de sa foi et de son baptême. C'est sous de tels chefs que nous aimons à marcher le front haut. Aussi les Canadiens de Lowell sont-ils fiers d'avoir pour pasteurs les Oblats de Marie Immaculée...

« Ces souhaits de bienvenue, nous les adressons aussi à votre vénérable compagnon, le R. P. Mangin, le nouveau supérieur de la maison Saint-Joseph.

« Puissions-nous nous montrer toujours vos fidèles enfants ! Puissent nos œuvres grandir et prospérer sous le souffle de la religion et sous l'impulsion vivifiante que tous deux vous saurez leur donner. Alors nos enfants pourront

envisager sans crainte les phases de l'avenir, tandis que nous, notre carrière terminée, nous descendrons dans la tombe emportant au seuil de l'éternité la fleur de l'espérance chrétienne que la voix de nos Pères a su faire germer sous les pas de notre vie mortelle... »

Le R. P. Provincial, visiblement touché de la réception cordiale et enthousiaste dont il était l'objet, remercia le vaste auditoire :

« Vous ne sauriez croire, bien chers paroissiens et compatriotes, tout le plaisir que vous causez en ce moment à mon vénérable compagnon et à moi, par votre assistance si nombreuse à cette réunion de famille et par vos sentiments si chrétiens et si patriotiques...

« Vos cœurs se sont réjouis, me dites-vous, à la nouvelle de mon arrivée à Lowell, car le nom du R. P. Lefebvre vous était connu.

« Il est vrai qu'à une époque douloureuse, en un jour de deuil profond et universel, à la mort du dévoué et à jamais aimé Père André-Marie Garin, j'étais accouru de notre cher Canada, j'étais venu mêler mes larmes à vos larmes et jeter, par ma modeste parole, quelques fleurs sur une tombe si chère à tous et qui emportait tant de légitimes regrets.

« Aujourd'hui, grâce à Dieu, nous sommes dans des circonstances qui ne laissent aucune place à la tristesse. Vous nous souhaitez la bienvenue la plus cordiale, et nous, le R. P. Mangin et moi, et, inutile de le dire, les bons et dévoués Pères qui vous desservent, nous sommes heureux de le proclamer bien haut : comme le regretté P. Garin et tous ceux qui l'ont aidé dans la grande œuvre qu'il a inaugurée ici il y a trente ans, *nous sommes tout à vous.*

« Vous avez la délicatesse d'ajouter que Lowell trouve en ma personne « le remplaçant » du R. P. Garin. Je

vous remercie beaucoup du compliment, car c'en est un. Mais je puis vous dire une chose : c'est que, si je n'ai pas sa belle intelligence, sa remarquable habileté pour les affaires et ses autres précieuses qualités, je veux, et je puis assurer que le R. P. Mangin partage mes sentiments, je veux avoir toute son affection pour vous et pour vos familles, et prendre le même intérêt que lui à toutes vos œuvres et à tout ce qui peut aider à votre avancement matériel et surtout religieux...

« Nous sommes pauvres, nous dites-vous encore, mais « nous voulons conserver nos églises et nos écoles, écoles « canadiennes-françaises, où nos enfants apprennent « avec la religion les principes qui doivent guider tout « homme dans le chemin de la vie et de la vérité. »

« Voilà une profession de foi qui me rappelle celle de nos preux de la Monongahéla et Carillon qui, broyés aux Plaines d'Abraham, répondaient au vainqueur puissant qui les sommait de se rendre : « Nous nous rendrons, « mais à la condition expresse que nous garderons le libre « usage de notre sainte religion. » Pour eux, la religion était tout ; c'est pour moi un immense bonheur de constater que, dans les cœurs canadiens, qu'ils vivent sur les bords du Saint-Laurent ou sur les rives du Merrimac, l'amour de la religion et l'attachement à la foi des ancêtres n'ont pas dégénéré. Inutile d'ajouter que, de ma part et de celle de mes dévoués confrères, rien ne sera négligé pour vous maintenir dans votre enviable position sous ce rapport, et même pour vous y fortifier. Toujours nous tâcherons de mériter les témoignages flatteurs que vous décernez au zèle et au dévouement de ceux qui vous dirigent dans cette populeuse paroisse... »

Le R. P. Mangin, supérieur, ajouta quelques bonnes paroles de remerciements qui enthousiasmèrent la foule réunie pour la fête.

Le jeudi suivant, un banquet offert par les paroissiens de Saint-Joseph, sous les auspices de l'*Association catholique* de Lowell, en l'honneur du R. P. Provincial et du R. P. Mangin, réunissait 600 convives, délégués de toutes les sociétés de la grande cité américaine.

V

MONSEIGNEUR COUDERT.

La Semaine religieuse, de Clermont, publie cette intéressante lettre qu'elle a reçue de Ceylan :

Borella Colombo, Ceylan, 31 août 1898.

Monsieur le directeur,

Les feuilles publiques ont dû vous apprendre la nouvelle de l'élévation d'un enfant de l'Auvergne à la dignité épiscopale.

Quoi qu'il en soit, permettez-moi d'envoyer à *la Semaine religieuse* de Clermont, et, par elle, au clergé de ce même diocèse, quelques détails au sujet de cette élection.

Par un bref en date du 2 août, le Souverain Pontife a nommé le T. R. P. Coudert, Oblat de Marie Immaculée, évêque titulaire de Banias, et coadjuteur de S. Gr. Mgr Mélizan, archevêque de Colombo, avec future succession.

Le nouvel évêque est né en 1861, à Manglieu, diocèse de Clermont-Ferrand. D'abord élève au collège de Billom, où il resta de 1877 à 1881, il entra, en octobre 1881, au grand séminaire de Montferrand. Sous la direction des vénérés et pieux directeurs de Saint-Sulpice, il y étudia la philosophie et la théologie jusqu'à son ordination au diaconat.

Mais le jeune abbé Coudert, voyant déjà que le minis-

tère paroissial ne saurait suffire aux ardeurs de son zèle, aspirait à la vie religieuse et apostolique. Une occasion favorable se présenta et permit au zélé diacre de mettre ses projets à exécution.

Mgr Bonjean, d'illustre mémoire, dont la mission de Ceylan pleure encore la perte, était allé en France chercher de nouveaux auxiliaires; l'abbé Coudert, qui eut occasion de le voir au grand séminaire de Montferrand, s'attacha à lui et le suivit à Colombo.

C'est là que, quelques mois après son arrivée, le jeune missionnaire fut ordonné prêtre, le 10 avril 1886, par Mgr Bonjean, qui le prit en particulière estime et affection. C'est à Colombo aussi qu'un an après, il prononçait ses vœux perpétuels et devenait ainsi membre de la Congrégation des Oblats de Marie Immaculée.

Quelques jours après sa profession religieuse, le P. Coudert, que l'Esprit-Saint semblait avoir favorisé d'une manière toute spéciale du don des langues, commençait son apostolat auprès des infidèles de Ceylan. Il passa successivement, pendant plusieurs années, dans différentes Missions où il se dépensa partout avec un zèle généreux et ardent à l'affermissement des chrétiens dans la foi et à la conversion de nombreux païens.

En 1894, il fut nommé curé de la cathédrale de Colombo. C'était un poste de confiance ; le P. Coudert y donna la mesure de son zèle et de ses talents apostoliques.

Enfin, au mois de janvier dernier, Mgr Mélizan, notre vénérable archevêque, nomma le P. Coudert supérieur d'un district dans l'île. Il ne devait occuper cette charge qu'en passant ; une bien plus importante et bien plus lourde l'attendait, le Souverain Pontife l'élevait à l'épiscopat au moment où il s'y attendait le moins.

Les brefs apostoliques sont arrivés à Mgr Coudert le

25 août dernier. Quarante-cinq missionnaires, qui se trouvaient réunis ce jour-là à l'archevêché de Colombo, à l'occasion de la clôture de la retraite prêchée par le nouvel évêque lui-même, ont présenté à Sa Grandeur leurs hommages et leurs félicitations.

La cérémonie du sacre n'aura pas lieu avant le mois de novembre.

L'Auvergne peut être fière de ses enfants, et le diocèse de Clermont peut se féliciter de donner aux missions de l'un et l'autre monde tant de sujets qui se dépensent avec un zèle infatigable au salut des âmes.

Puisse l'exemple de leurs aînés exciter de plus en plus l'enthousiasme des pieux lévites du séminaire de Montferrand, et donner à un plus grand nombre encore le ferme désir de se consacrer au salut de tant d'âmes qui se perdent faute d'ouvriers évangéliques : sur 3 200 000 habitants dans l'île de Ceylan, 275 000 seulement sont catholiques. Tous les prêtres de Clermont ne peuvent pas venir ici, mais tous peuvent prier le Père de famille d'envoyer des ouvriers à sa vigne et de donner à ceux qui y travaillent déjà la force et le courage dont ils ont besoin.

Recevez, monsieur le rédacteur, les sentiments respectueux d'un de vos Frères dans le sacerdoce.

Un enfant de l'Auvergne,
Missionnaire Oblat de Marie, à Ceylan.

NOUVELLES DIVERSES

Le T. R. P. Supérieur général, accompagné de son secrétaire particulier, le R. P. Lemius (François), a quitté Paris le 24 septembre. Après avoir présidé, à Liège, la retraite annuelle du scolasticat, prêchée par le R. P. Monnet, supérieur de Notre-Dame de l'Osier, il a fait la visite du noviciat du Bestin, de nos établissements de Hollande et du scolasticat de Hünfeld, pour, de là, se rendre à Rome, où S. S. Léon XIII l'a reçu en audience le 3 novembre.

— Nos évêques missionnaires. — Plusieurs évêques missionnaires ont accompli leur pèlerinage *ad limina*. Dans le courant de septembre, Notre Saint Père le Pape donnait audience à S. Gr. Mgr Joulain, évêque de Jaffna, qui, peu de jours après, s'embarquait à Marseille avec le R. P. Maingot, délégué au Chapitre général, et le R. P. Ienn (Ernest), jeune missionnaire.

— Le 3 octobre, Sa Sainteté recevait Mgr Legal, coadjuteur de Saint-Albert. Ce prélat a quitté Paris le 15 novembre, pour s'embarquer, le lendemain, à Liverpool. Le R. P. Mérer, délégué au Chapitre général, et M. l'abbé Beillevaire, du diocèse de Nantes, qui travaille depuis vingt ans dans nos Missions comme prêtre séculier, accompagnent Sa Grandeur.

— Mgr Grouard a eu également, le 18 octobre, la joie d'entretenir le Saint-Père de sa Mission du Mackenzie; Sa Sainteté l'a écouté avec le plus vif intérêt et a agréé

volontiers le présent du pauvre Vicaire apostolique de l'extrême nord, une magnifique peau de renard noir. Mgr Grouard parcourt maintenant les séminaires, et diverses *Semaines religieuses* nous apportent l'écho de ses conférences si pittoresques et si captivantes aux élèves des établissements diocésains. Il reprendra dans quelques semaines le chemin du Canada avec le R. P. Ducot, délégué nommé au Chapitre, qui n'a pu arriver en France qu'à la mi-octobre.

— Après avoir fait une petite ordination au scolasticat de Liège, le 1er novembre, Mgr Pascal, accompagné du R. P. Delouche, a fait un voyage en Autriche, dans le but d'obtenir des prêtres du rite ruthène pour desservir les nombreuses colonies de Galiciens établies dans la Saskatchewan et nos Missions du Nord-Ouest.

— Bechuanaland. — Le R. P. Porte, délégué du vicariat de l'État libre d'Orange au Chapitre général, s'est embarqué à Southampton le 24 septembre. Il emmenait avec lui, outre le R. P. Van Hecke et le F. convers Cyris, six religieuses de la Congrégation des Sœurs de Saint-Jacut, au diocèse de Vannes, destinées à sa Mission de Taungs. Voici la lettre écrite par le R. P. Porte au T. R. P. Général pour lui annoncer l'heureux terme de ce long voyage.

Saint-Paul, Taungs (Bechuanaland),
23 octobre 1898.

Mon très révérend et bien-aimé père,

Vous serez heureux d'apprendre que la caravane nombreuse de vos enfants, se dirigeant vers le sud de l'Afrique, est enfin arrivée à bon port.

En trois semaines et deux jours, nous avons passé par les quatre saisons de l'année ; car l'automne, que nous vous avons laissé, s'est vite changé en été aux approches

des Canaries et de l'équateur. La deuxième semaine du voyage a été accablante de chaleur et de fièvre. Je ne sais pour quelle raison presque tout l'équipage a subi des attaques de fièvre, de coliques et de dysenterie, non seulement les passagers, mais les hommes de mer eux-mêmes. A l'été a succédé un vent glacial avec pluie et brouillard pendant le reste du voyage. La mer était devenue désagréable et la caravane faisait mauvaise mine. Enfin le Cap s'est dessiné à l'horizon, la vie est revenue, car, au Cap, c'est le printemps et tout est gai et riant le long de la *Table mountain*.

En passant à Kimberley, nous avons salué Mgr Gaughran à la gare, en compagnie des PP. Lenoir et Tresch. Les Sœurs de la Sainte-Famille avaient prévu qu'après trente-six heures de chemin de fer nous aurions faim, et nous avons justifié leurs prévisions.

En Bechuanaland, la situation est toujours pénible, car la famine va de l'avant, et, à moins de pluies abondantes, cette année-ci tout est perdu.

Le F. Debs a travaillé d'une façon extraordinaire pendant mon absence ; il n'y a pas une chose, tant au spirituel qu'au temporel, qui ait échappé à sa vigilance. Le nouveau F. Cyris est une bonne acquisition pour la Mission. Il aura amplement l'occasion de montrer son habileté à manier la lime et le marteau et nous rendra de précieux services, tant dans son état qu'en maintes circonstances. Les deux Frères, en suivant bien leur règle et faisant leurs exercices, sont sûrs d'être heureux et de nous rendre heureux. La maison des Sœurs a été restaurée à neuf par Monseigneur et le F. Kurten. J'attends Sa Grandeur aujourd'hui.

Merci, mon Très Révérend Père, de votre bonté à notre égard, merci à tous vos Assistants et au P. Procureur général.

— Incendie a New-Westminster. — Dans la nuit du 10 au 11 septembre, un violent incendie a réduit en cendres une partie considérable de la ville de New-Westminster, en Colombie Britannique. Le quartier commercial a particulièrement été éprouvé, c'est à peine si deux hôtels ont pu être préservés des flammes. Aucun des établissements catholiques n'a souffert du fléau.

— Noces d'or. — Le R. P. Soulerin, qui déjà l'an passé célébrait ses noces d'or d'oblation, vient d'atteindre le cinquantième anniversaire de son ordination sacerdotale. En la fête de la Toussaint, il y a eu également cinquante ans que le R. P. Baret (Victor), directeur de la résidence de Royaumont, a prononcé ses vœux perpétuels. On attend le retour du T. R. P. Général pour fêter les vénérables jubilaires.

— Obédiences. — Les jeunes Pères, dont les noms suivent, ont reçu, à destination de nos diverses provinces, leur première obédience :

1° Pour le scolasticat de Liège : le R. P. Muths, Louis, du diocèse de Strasbourg. — Pour le scolasticat de Rome : les RR. PP. Thiry, Ferdinand, du diocèse de Metz, et Blanc, Eulogc, du diocèse de Digne. — Pour le scolasticat d'Ottawa : le R. P. Blanchin, François, du diocèse de Chambéry. — Pour le scolasticat d'Hünfeld : les RR. PP. Breitenstein, Eugène, du diocèse de Paderborn, et Allmang, Georges, du diocèse de Metz.

2° Pour la première province de France : les RR. PP. Ioppolo, Joseph, du diocèse de Patti (Sicile) ; Saunier, Marius, du diocèse de Grenoble ; Linguеglia, Jean-Baptiste, du diocèse de Vintimille (Italie) ; Alessiani, Étienne, du diocèse de Fermo (Italie) ; Coste, Louis, du diocèse de Mende ; Astier, Calixte, du même diocèse ;

Durand, Émile, du diocèse de Grenoble; Soleri, Jean-Baptiste, du diocèse de Vintimille.

3° Pour la deuxième province de France : les RR. PP. Legrand, Alexis, du diocèse du Mans; Roche, Alphonse, du diocèse de Clermont; Le Gohébel, Jean-Louis, du diocèse de Vannes.

4° Pour la province du Canada : Pépin, Eugène, du diocèse de Nicolet; Rouzeau, Eugène, du diocèse de Laval; Duffy, John, du diocèse de Boston.

5° Pour la province Britannique : le R. P. Foley, John, du diocèse de Clifton.

6° Pour la province des États-Unis : les RR. PP. Sloan, Charles, du diocèse de Kingston; Fletcher, Bernard, du diocèse de Pittsburg; Sullivan, Denis, du diocèse de Boston.

7° Pour la province d'Allemagne : les RR. PP. Keller, Jean, du diocèse de Cologne; Bonnicho, Michel, du diocèse de Metz; Schulte, Guillaume, du diocèse de Paderborn; Dirck, Raymond, du même diocèse; Farber, Michel, du diocèse de Cologne; Bœttger, Charles, du diocèse de Paderborn.

— Colombo. — Le 30 novembre, fête de saint André, apôtre, est la date choisie par Mgr Mélizan pour le sacre de Mgr Coudert, son coadjuteur. NN. SS. Joulain, évêque de Jaffna; Pagnani, évêque de Kandy, et Van Reeth, évêque de Galle, assisteront à cette cérémonie, qui doit avoir lieu dans la cathédrale de Colombo.

— Départ de missionnaires. — Voici la liste de ceux de nos Pères et Frères qui sont partis dans le cours de cette année pour les Missions étrangères :

1° Amérique. — A destination du Texas : le R. P. Pitoye, Louis, du diocèse d'Autun.

A destination de Saint-Boniface : les RR. PP. Geelen, Philippe, du diocèse de Paris ; Kulawy, Guillaume, du diocèse de Breslau, et Kruse, Charles, du diocèse de Paderborn.

A destination de Saint-Albert : les RR. PP. Lépine, Maurice, du diocèse du Mans ; Culérier, Louis, du même diocèse ; Jan, Alphonse, du diocèse de Vannes, et Philippot, Vital, du diocèse de Laval.

A destination de la Colombie Britannique : les RR. PP. Le Chesne, Pierre-Marie, du diocèse de Vannes ; Rhor, Victor, du diocèse de Metz, et Meleux, Hippolyte, du diocèse du Mans.

A destination d'Athabaska-Mackenzie : le R. P. Hesse, Edouard, du diocèse de Metz.

A destination de la Saskatchewan : les RR. PP. Bruck, Guillaume, du diocèse de Cologne ; Boissin, Henri, du diocèse de Viviers, et trois postulants convers de ce même diocèse.

2° Ile de Ceylan. — A destination de Colombo : le R. P. Aubert, Félix, du diocèse de Nîmes.

A destination de Jaffna : le R. P. Ienn, Ernest, du diocèse de Strasbourg.

3e Afrique du Sud. — A destination de l'Etat libre d'Orange : le R. P. Séchet, Pierre, du diocèse de Nantes, et le Frère convers Cyris, Joseph, du diocèse de Breslau.

A destination du Basutoland : le R. P. Bernard, Paul, du diocèse de Saint-Dié.

A destination du Transvaal : le R. P. Van Hecke, Alphonse, du diocèse de Gand.

A destination de la Cimbébasie : les RR. PP. Nachtwey, Augustin, du diocèse d'Hildesheim ; Watterot, François, du diocèse de Paderborn ; les FF. convers Kipper, Meyer et Bast.

— Sept religieuses de la Sainte-Famille de Bordeaux sont parties d'Angleterre le 24 septembre pour nos diverses Missions d'Afrique. Ce sont les Sœurs : Nativité (Leduc), du diocèse de Laval ; Marie-Louise (Bequet), du diocèse de Malines ; Sainte-Adèle (Montag), du diocèse de Paderborn ; Marie-Alphonse (Weis), du diocèse de Metz ; Sainte-Paule (Opper), du diocèse de Limbourg ; Saint-Ambroise (Farren), du diocèse d'Armagh ; Saint-Adrien (Hogan), du diocèse d'Ossory (Irlande).

— Trois Sœurs de la même Association se sont embarquées à Marseille le 23 octobre, à destination de Ceylan, les Sœurs Saint-Augustin (Ballet), du diocèse de Belley ; Augustine (Peyton), du diocèse d'Achonry (Irlande) ; Adélaïde (Alonso), du diocèse de Palencia (Espagne).

— Distribution des prix a l'Université grégorienne. — Voici les résultats obtenus par nos scolastiques de Rome aux examens et aux concours de l'année scolaire 1897-1898 :

Grades : 35. — 6 docteurs, 10 licenciés, 4 bacheliers en théologie ; 1 docteur, 5 licenciés, 8 bacheliers en philosophie ; 1 bachelier en droit canon.

Prix : 24. — 3 seconds prix (*ex æquo*) d'Écriture sainte ; 2 seconds prix (*ex æquo*) de théologie dogmatique, cours du matin ; 1 second prix (*ex æquo*) de théologie dogmatique, cours du soir ; 1 premier prix (*ex æquo*) de théologie dogmatique, cours du matin, première année ; 1 second prix (*ex æquo*) de théologie dogmatique, cours du matin, première année ; 1 premier prix (*ex æquo*) de théologie dogmatique, cours du soir, première année ; 1 second prix (*ex æquo*) de théologie dogmatique, cours du soir, première année ; 1 prix (*ex æquo*) de langue hébraïque ; 1 prix (*ex æquo*) de langue arabe ; 2 seconds prix d'histoire ecclésiastique ; 1 prix d'archéologie chrétienne ; 1 second prix (*ex æquo*) de métaphysique, troisième année ; 1 second prix (*ex æquo*) d'éthique et de droit naturel ; 1 second prix de physique-chimie ; 1 premier prix de physique-mathématiques ; 1 premier prix de logique et métaphysique générale ; 1 second prix (*ex æquo*) de logique et de métaphysique générale ; 1 second prix (*ex æquo*) de mathéma-

tiques élémentaires ; 1 troisième prix (*ex æquo*) de l'Académie de Saint-Thomas.

A ces prix s'ajoutent 33 accessits, 25 mentions très honorables et 14 mentions honorables. Total : 96 nominations.

— Inauguration de la chapelle funéraire a la cathédrale de Marseille. — On lit dans l'*Echo de Notre-Dame de la Garde* :

« Le 2 novembre, Mgr Robert a inauguré, à la cathédrale, dans la crypte épiscopale, le service religieux, en célébrant la messe pour les Fidèles trépassés et particulièrement pour les évêques dont les corps reposent dans cette crypte. Il était assisté de M. le vicaire général Ollivier, archidiacre de Sainte-Marie-Majeure, et de M. le chanoine Darbon, maître des cérémonies. Étaient présents : M. le chanoine Lagorio, prévôt du vénérable Chapitre et curé de la cathédrale ; M. le chanoine Simeone, secrétaire général ; M. l'abbé Dusserre, prosecrétaire, et une députation des Pères Oblats. Un très grand nombre de fidèles sont venus s'unir aux intentions de leur pasteur en assistant à la messe et en particulier en se présentant à la table sainte.

« Nous croyons devoir, ici, donner l'indication de la sépulture de ces anciens évêques.

« La crypte funéraire, située sous la chapelle absidale de la Très Sainte Vierge, a 19 mètres de long et 25 mètres si l'on y ajoute l'espace compris dans l'escalier.

« L'autel, en granit, se distingue des autels de l'église supérieure par une urne magnifique en marbre de Numidie et portant cette inscription : *Sanguis martyrum.*

« Devant l'autel et détaché, seul sur cette ligne, est un grand tombeau ; c'est là que, suivant sa volonté, Mgr Charles-Joseph-Eugène de Mazenod, Fondateur et premier Supérieur général de la Congrégation des Mis-

sionnaires Oblats de Marie Immaculée, a été placé, et dans ce même sarcophage, mais à une place tout à fait distincte, se trouve Mgr Charles-Fortuné de Mazenod, son oncle. On peut leur appliquer cette parole de la sainte liturgie : *Quomodo in vita sua dilexerunt se, ita et in morte non sunt separati ;* de même qu'ils se sont aimés pendant leur vie, ainsi ils n'ont pas été séparés dans la mort.

« Sur la ligne, du côté de l'évangile, en partant de l'autel, le premier tombeau est celui de Mgr de Belzunce. Dans le tombeau suivant est le cercueil qui contient les restes des évêques de Marseille, antérieurs à Mgr de Belzunce. En suivant toujours cette même ligne, le sarcophage qui se trouve à l'entrée de la chapelle funéraire a reçu le cercueil de Mgr O'Cruice, mort ancien évêque de Marseille, chanoine de Saint-Denis.

« Une inscription indiquant la destination de cette chapelle a été placée sur le pilastre de l'abside, au côté de l'évangile. Nous donnons ici le texte et la traduction de cette inscription :

NON • MAIIS • AN • M • DCCC • XCVII
IN • HOC • HYPOGAEVM
CORPORA • EPISCOPORVM • MASSILIENSIVM
INSTAVRATO • SOLEMNI • FVNERE
CORAM • F • X • GOVTHESOVLARD • METR • PRAESIDE
PLVRIBVS • ALIIS • ARCHIEP • ET • EPISCOPIS
MAXIMA • VTRIVSQUE • CLERI • POPVLIQ • FREQVENTIA
LVD • ROBERT • EPI • MASSILIEN • TRANSTVLIT
E • SEPULCRO • VET • AEDIS • S • MARIAE • MAIORIS
VBI • PRIMITVS • CONDITA • REQVIEVERANT
VALETE • AVCTORES • ET • PARENTES • NOSTRI
GRATISSIMA • PROGENIES • VESTRA
AETERNAM • IN • ☧ • PACEM • ADPRECAMUR

Le jour des Nones du mois de mai (7 *mai*) *de l'an* 1897, *dans cette crypte, Louis Robert, évêque de Marseille, a*

transféré du tombeau de l'ancienne église de Sainte-Marie-Majeure, où d'abord ils étaient ensevelis, les corps des anciens évêques de Marseille, de nouvelles obsèques solennelles ayant été célébrées sous la présidence du métropolitain F.-X. Gouthesoulard, en présence de plusieurs autres archevêques et évêques (1), *devant une foule immense de membres de l'un et de l'autre clergé et de fidèles.*

Salut à vous, auteurs et pères de notre foi; nous, votre famille pleine de reconnaissance, nous sollicitons pour vous la paix éternelle dans le Christ.

(1) Les évêques, outre le métropolitain et l'évêque de Marseille, étaient NN. SS. Mélizan, archevêque de Colombo, Balaïn, archevêque d'Auch, l'un et l'autre Oblats de Marie-Immaculée; NN. SS. de Cabrières, évêque de Montpellier, Jauffret, évêque de Bayonne.

BIBLIOGRAPHIE

Un apôtre, le R. P. de l'Hermite, des Missionnaires Oblats de Marie Immaculée, par le R. P. Devès, de la même Congrégation, à la librairie Delhomme et Briguet, 83, rue de Rennes, à Paris. — Un beau vol. in-8° de plus de 500 pages avec un beau portrait. Prix : 5 francs.

Ce bel ouvrage n'est pas seulement la très intéressante biographie d'un religieux qui fut un des dignitaires de la Congrégation des Oblats, il est aussi et surtout une étude bien fouillée de la « vie du missionnaire » telle que l'a ordonnée et réglée le Fondateur de cette Congrégation, Mgr de Mazenod, de noble et sainte mémoire.

Le P. de l'Hermite fut le modèle parfait du bon prêtre, de ce prêtre dont il est dit quelque part que les âmes sauvées par lui lui feront cortège dans les cieux ; le modèle des religieux, absolument religieux par toutes les fibres du cœur et de la volonté ; le modèle aussi du missionnaire que rien ne décourage et qui va partout semant la bonne semence, qui est le Verbe de Dieu, et jetant le filet mystérieux où s'accomplit dans l'ombre la pêche miraculeuse des âmes.

L'historien du P. de l'Hermite n'a rien exagéré en faisant précéder ce noble nom du titre plus noble encore d'*apôtre* ; car, en vérité, toute la vie de ce religieux, de ce missionnaire, n'a été qu'un long apostolat. Par sa naissance, par son éducation, par le milieu social qui était le sien, le jeune Marc de l'Hermite pouvait avoir dans le monde un rang élevé et brillant. Il se donna tout à Dieu.

Il restera l'honneur le plus pur de sa famille dont il nous souvient d'avoir lu la devise sur quelque antique verrière : *Prier vault à l'Hermite!* Nous la citons de mémoire et peut-être n'est-elle pas exactement orthographiée ; mais on nous pardonnera, car il ne s'agit pas ici d'archéologie, mais du sens élevé de cette devise qui rappelle toute une longue lignée de fidèles serviteurs de Dieu et de la patrie.

Pendant plus de trente ans, le P. DE L'HERMITE a semé de toutes parts au gré des supérieurs qui l'envoyaient, la sainte et féconde parole de Dieu ; il a édifié les grands et consolé les petits, les humbles, les meurtris ; il a « évangélisé les pauvres » suivant le précepte qui sert de devise à la Congrégation dont il fut membre d'élite.

Né ou élevé sur la terre généreuse et le sol robuste du Limousin ou de l'Auvergne, transplanté à une époque de formation profonde dans l'un des plus gracieux paysages du Dauphiné montagneux, porté ensuite sous le ciel de la Provence et aux bords de la Méditerranée, jeté après sur les côtes de l'Océan et dans l'enthousiasme ensoleillé du Bordelais, ramené et retenu en Auvergne par la maladie, conduit dans l'Orléanais à l'ombre d'un sanctuaire historique et national, ramené sous le clair et gai soleil de la Provence, pris alors comme le Prophète et transporté à l'autre bout de la France sur le granit breton, poussé vers la riche et féconde Touraine auprès de Saint-Martin, installé enfin à Paris ou la flamme de sa dévotion jeta ses derniers reflets sur la basilique du Sacré-Cœur... voilà la laborieuse carrière de ce pionnier de l'Evangile... Voilà toute la vie du P. DE L'HERMITE. Est-elle assez pleine ? Et il n'avait que 60 ans, quand il retourna à Dieu, dans l'octave de Noël 1889.

Le livre qui raconte cette belle existence tout entière consumée au service du Seigneur et au service des

pauvres sera pour tous ceux qui le liront un constant sujet d'édification. Au tableau de ce zèle, les prêtres sentiront leur zèle devenir plus ardent, les religieux s'appliqueront à faire leur vie sainte comme celle de ce Frère qui les a précédés dans l'éternité des cieux, les pauvres âmes comme la nôtre béniront le Seigneur qui leur envoie de tels « apôtres » pour les consoler, les relever, les soulager, les guérir et il arrivera ainsi que le pieux missionnaire, qui a usé sa vie à prêcher le Christ le prêchera encore :

Ita narratus et traditus, defunctus adhuc loquetur.

(*La Croix.*)

Le R. P. Ortolan, professeur au grand séminaire d'Ajaccio, vient de publier trois nouveaux opuscules pleins de science et d'actualité : I. *Matérialistes et Musiciens.* — II. *Vie et Matière* ou *Materialisme et Spiritualisme en présence de la cristallogénie.* — III. *La Fausse Science contemporaine et les Mystères d'outre-tombe.* Prix de chaque opuscule, franco, 60 centimes. Librairie Bloud et Barral, 4, rue Madame, Paris.

I. Le premier opuscule est une réfutation humoristique du matérialisme. Comme le dit l'auteur dans sa préface, la preuve par l'absurde, quoique indirecte, n'est pas la moins concluante, et les arguments les plus simples causent parfois le plus d'impression.

Si quelques partisans de la fausse science sont sincères et ont droit à la pitié, à titre de malheureux égarés, un grand nombre cependant ne méritent pas d'être pris au sérieux. Ils ont une prédilection pour les chimères et les présentent sous une apparence scientifique afin de mieux séduire leurs lecteurs.

On est souvent trop peu défiant à l'égard des malfaiteurs littéraires. Peu scrupuleux sur le choix des

moyens, ils font flèche de tout bois dans leur lutte contre la vérité. Il n'est donc pas défendu de s'amuser un peu en leur répondant sur le même ton, et en les payant de leur propre monnaie.

L'opuscule *Matérialistes et Musiciens* tend à instruire en plaisant ; on y trouvera, avec la clarté de l'exposition et les charmes du style, la précision scientifique et la rigueur absolue du raisonnement.

II. Dans *Vie et Matière*, le P. Ortolan réfute avec une logique inflexible les objections nouvelles de l'incrédulité. Vaincue en physiologie, la fausse science s'est rabattue sur la chimie et la minéralogie ; elle a prétendu surprendre dans les cristaux des manifestations incontestables d'une vie rudimentaire, mais certaine ; elle les a présentés comme les traits d'union naturels entre la matière brute et les êtres vivants. Il faut voir comment le savant auteur pulvérise ces objections.

III. *La Fausse Science contemporaine et les Mystères d'outre-tombe*. On devine que l'éminent auteur passe en revue et réfute tous les systèmes inventés par de prétendus savants pour s'emparer de la curiosité moderne et fausser les vraies idées de l'au-delà.

Le style du R. P. Ortolan est clair, vif, entraînant, plein d'humour.

Tous nos vœux fraternels pour la diffusion de ces petits traités qui contiennent tant de vraie science.

OBLATIONS

PENDANT LES ANNÉES 1896, 1897 ET 1898
DE DÉCEMBRE A DÉCEMBRE (1).

(En cas de variante, la présente liste annule les précédentes.)

1900. Hays, Mathurin-Jean-Marie (F. C.), 8 décembre 1896, Saint-Albert.
1901. Mathis, Pierre-Jean (F. C.), 8 décembre 1896, Mackenzie.
1902. Valette, Casimir-Paul, 8 décembre 1896, Liège.
1903. Bellot, Claude-Eugène, 8 décembre 1896, Liège.
1904. Muir, Benjamin (F. C.), 17 février 1896, Maniwaki.
1905. Schlosser, Valentin (F. C.), 17 février 1896, Liège.
1906. Cadieux, Alexandre-Thomas, 17 février 1896, Ottawa.
1907. Zerwes, Mathias-Marie-Joseph (F. C.), Saint-Charles (Fauquemont).
1908. Andrzejewski, Joseph (F. C.), 17 février 1896, Saint-Charles (Fauquemont).
1909. Falkenhahn, Médard (F. C.), 17 février 1896, Liège.
1910. Astier, Calixte-Louis, 17 février 1897, Liège.
1911. Allard, Odilon-Joseph-Hercule, 17 février 1897, Ottawa.
1912. Louis, Edmond-Dominique, 17 février 1897, Notre-Dame de Sion.
1913. Saintonge, François-Xavier-Félix (F. C.), 19 mars 1897, Notre-Dame des Anges.
1914. Balmès, Joseph-Jean-Marie, 19 mars 1897, Fréjus.

(1) Le numéro 1960 *bis* est attribué au P. Vacher, Pierre-Marie, qui a fait son oblation à la Providence (Mackenzie) le 25 ou 26 juillet 1896.

1915. Favier, Jean-Baptiste, 19 mars 1897, Fréjus.
1916. Jan, Alphonse-Marie, 19 mars 1897, Fréjus.
1917. Durand, Daniel-Olivier, 19 mars 1897, Liège.
1918. Guinet, Antonin, 1er mai 1897, Rome.
1919. Deville, Albert-Louis, 1er mai 1897, Rome.
1920. Cormier, Joseph-Alphonse (F. C.), 27 mai 1897, Ottawa.
1921. Barette, Antoine-Jean-Baptiste, 27 mai 1897, Ottawa.
1922. Boyer, Jean-Baptiste-Oscar, 27 mai 1897, Ottawa.
1923. Vasseur, Louis-François, 6 juin 1897, Angers.
1924. Joly, Prosper-Georges (F. C.), 21 juin 1897, Limoges.
1925. Whartom, Charles-Joseph (F. C.), 15 août 1897, Tewksbury.
1926. Fasshauer, Charles-Philippe (F. C.), 15 août 1897, Rome.
1927. Soleri, Jean-Baptiste-Marie, 15 août 1897, Rome.
1928. Albaret, Augustin-Félix-Marie, 15 août 1897, Rome.
1929. Schneider, Jacques, 15 août 1897, Saint-Boniface (Hünfeld).
1930. Weiler, Gérard-Christophe, 15 août 1897, Saint-Boniface (Hünfeld).
1931. Streit, Robert-Paul, 15 août 1897, Saint-Boniface (Hünfeld).
1932. Schulte, Jean, 15 août 1897, Saint-Boniface (Hünfeld).
1933. Krist, François-Théodose, 15 août 1897, Saint-Boniface (Hünfeld).
1934. Kempf, Constantin, 15 août 1897, Saint-Boniface (Hünfeld).
1935. Schæfer, Hermann-Joseph, 15 août 1897, Saint-Boniface (Hünfeld).

1936. Rose, Joseph, 15 août 1897, Saint-Boniface (Hünfeld).
1937. Kierdorf, Auguste-Christian, 15 août 1897, Saint-Boniface (Hünfeld).
1938. Hermes, Joseph-Guillaume, 15 août 1897, Rome.
1939. Stehle, Nicolas, 15 août 1897, Saint-Boniface (Hünfeld).
1940. Schwane, Guillaume, 15 août 1897, Rome.
1941. Roche, Jean-Marie-Alphonse, 15 août 1897, Notre-Dame de Bon-Secours.
1942. Conan, Pierre-Marie, 15 août 1897, Angers.
1943. Frapsauce, Joseph-Marie, 25 août 1897, Liège.
1944. Schmitz, Pierre-Marie-Joseph, 25 août 1897, Liège.
1945. Miller, William-Georges, 25 août 1897, Liège.
1946. M^e^ Callion, William-John, 25 août 1897, Liège.
1947. Sherry, John-Henri, 25 août 1897, Liège.
1948. Hamm, François-Xavier, 25 août 1897, Liège.
1949. Gutfreund, François-Xavier, 25 août 1897, Liège.
1950. Schmitt, Aloys, 25 août 1897, Liège.
1951. Uhlrich, Florent, 25 août 1897, Liège.
1952. Sheurer, Charles-Louis, 25 août 1897, Liège.
1953. Perrussel, Henri-Joseph-Marie, 25 août 1897, Liège.
1954. Coupé, Pierre-Félix, 29 août 1897, Liège.
1955. Paquet, François-Marie (F. C.), 8 septembre 1897, Notre-Dame des Anges.
1956. Kirwin, William-Joseph, 8 septembre 1897, Ottawa.
1957. Beaudry, Patrick, 8 septembre 1897, Ottawa.
1958. Tessier, Édouard-Joseph, 8 septembre 1897, Ottawa.
1959. Madden, Ambroise-Thomas, 8 septembre 1897, Ottawa.
1960. Lacombe, Ernest, 8 septembre 1897, Ottawa.

1961. Lejard, Louis-Charles, 8 septembre 1897, Rome.
1962. Masson, Jean-Marie, 8 septembre 1897, Rome.
1963. Legault, Raoul, 8 septembre 1897, Ottawa.
1964. Kalmes, Mathias, 25 septembre 1897. Liège.
1965. Deman, Camille-Gustave, 25 septembre 1897, Liège.
1966. Pescheur, René-Hubert, 25 septembre 1897, Liège.
1967. Boissin, Henri-Odilon, 17 octobre 1897, Notre-Dame de l'Osier.
1968. Combaluzier, Firmin (F. C.), 1er novembre 1897, Notre-Dame de l'Osier.
1969. Sexton, James (F. C.), 1er novembre 1897, Tewksbury.
1970. Duval, Théodore-Henri, 1er novembre 1897, Angers.

Pour les noms qui suivent, les numéros d'Oblation ne seront donnés qu'à la fin de l'année 1899.

Debray, Elisée (F. C.), 17 février 1898, Notre-Dame de Sion.
Le Gohébel, Jean-Louis, 17 février 1898, Angers.
Lhor, André-Joseph (F. C.), 19 mars 1898, Saint-Charles (Fauquemont).
Josse, Alexandre, 19 mars 1898, Rome.
Forner, Augustin-Adolphe, 10 avril 1898, Saint-Boniface (Hünfeld).
Schumacher, Jean (F. C.), 14 mai 1898, Rome.
Zerwes, Pierre (F. C.), 19 mai 1898, Saint-Boniface (Hünfeld).
Adam, Marie-Nicolas (F. C.), 29 mai 1898, le Bestin.
Hanon, Albert-Anatole, 29 juin 1898, Ottawa.
Blanchin, Etienne-Jean-Marie, 29 juin 1898, Ottawa.
Pouliquen, Jean-Marie (F. C.), 19 juillet 1898, Ile-à-la-Crosse.

Debs, Xavier (F. C.), 26 juillet 1898, Kimberley.

Bremen, Joseph (F. C.), 15 août 1898, Liège.

Ferri, Aristide, 15 août 1898, Rome (juniorat).

Habay, Joseph-Marie, 15 août 1898, Liège.

Delagnes, Lucien-Benjamin, 15 août 1898, Liège.

Bruno, Elie-Raphaël, 15 août 1898, Notre-Dame de l'Osier.

Laffont, Adolphe-Régis, 15 août 1898, Rome.

Planet, Edouard-Henri, 15 août 1898, Rome.

Deslandes, Victor, 15 août 1898, Liège.

Lauffs, Henri-Hubert, 15 août 1898, Saint-Boniface (Hünfeld).

Boyon, Joseph-Marie, 15 août 1898, Liège.

Hilland, Paul, 15 août 1898, Saint-Boniface (Hünfeld).

Connolly, Ernest-William, 15 août 1898, Liège.

Weisgerber, Jean-Gustave, 15 août 1898, Saint-Boniface (Hünfeld).

Mülhaus, Aloys-Ignace, 15 août 1898, Saint-Boniface (Hünfeld).

Egenolf, Joseph, 15 août 1898, Saint-Boniface (Hünfeld).

Tosquinet, Joseph, 15 août 1898, Saint-Boniface (Hünfeld).

Strüber, Bernard-Philippe, 15 août 1898, Saint-Boniface (Hünfeld).

Lauer, François-Aloys-Nicolas, 15 août 1898, Saint-Boniface (Hünfeld).

Kulawy, Pierre-Paul, 15 août 1898, Saint-Boniface (Hünfeld).

Krein, Joseph, 15 août 1898, Saint-Boniface (Hünfeld).

Müller, Nicolas, 15 août 1898, Saint-Boniface (Hünfeld).

Herbach, Gérard-Joseph, 15 août 1898, Saint-Boniface (Hünfeld).

Nandzik, Théophile, 15 août 1898, Rome.

Sormany, Léon-Joseph, 15 août 1898, Rome.
Hermes, Hubert, 15 août 1898, Rome.
Dauber, Joseph, 15 août 1898, Saint-Boniface (Hünfeld).
Cordel, Nicolas (F. C.), 8 septembre 1898, Ottawa.
Mac Gurthy, Charles, 8 septembre 1898, Ottawa.
Paillé, Joseph-Eugène, 8 septembre 1898, Ottawa.
Robillard, Omer, 8 septembre 1898, Ottawa.
Fortier, Adolphe-Gervais, 8 septembre 1898, Ottawa.
Priour, Julien-Louis-Marie, 8 septembre 1898, Ottawa.
Heimbücher, Antoine, 8 septembre 1898, Saint-Boniface (Hünfeld).
Fallon, James-Patrick, 8 septembre 1898, Ottawa.
Graton, Joseph-Augustin, 8 septembre 1898, Ottawa.
Lambot, Ernest-Edmond, 8 septembre 1898, Rome.
Laurent, Pierre-Joseph, 2 octobre 1898, Liège.
Garrigou, Justin-Pierre, 2 octobre 1898, Liège.
Deheere, André-Charles, 2 octobre 1898, Liège.
Ryan, Nicolas-Joseph, 2 octobre 1898, Liège.
O'Brien, John-Francis, 2 octobre 1898, Liège.
Molloy, John-Joseph, 2 octobre 1898, Liège.
Gubbins, William-Peters, 2 octobre 1898, Liège.
Phelan, Stewart-Joseph-Marie, 2 octobre 1898, Liège.
Séchet, Pierre-Joseph, 2 octobre 1898, Liège.
Guenneugués, Jean-François-Marie, 2 octobre 1898, Liège.
Courbis, Edouard-Marie (F. C.), 9 octobre 1898, Prince-Albert.
Guillaume, Alexandre, 24 octobre 1898, Colombo.
Soubry, Charles-Joseph-Marie, 1er novembre 1898, Ottawa.

NÉCROLOGE DE L'ANNÉE 1898.

466. Le P. Gourdon, Boniface, décédé à Jaffna, le 28 décembre 1897. Il était né à Fayence (Fréjus) le 25 mars 1833 ; il avait fait son oblation le 4 août 1857.

467. Le P. Mac-Grath, James, décédé à Buffalo le 13 janvier 1898. Il était né à Holy-Cross (Cashel) le juin 1835 ; il avait fait son oblation le 22 août 1855.

468. Le P. Kéryvel, Louis-Ambroise, décédé à Nice le 31 janvier 1898. Il était né à Landévennec (Quimper) le 22 décembre 1867 ; il avait fait son oblation le 8 décembre 1888.

469. Le F. convers Coleman, Patrick, décédé à Glencree le 3 février 1898. Il était né à Dundalk (Armagh) en janvier 1832 ; il avait fait son oblation le 8 mai 1870.

470. Le F. convers Scheuern, Jacques, décédé à Saint-Charles (Fauquemont) le 3 mars 1898. Il était né en Allemagne en 1871 ; il avait fait des vœux de cinq ans.

471. Le F. scolastique Valayer, Auguste, décédé à Notre-Dame des Lumières le 28 mars 1898. Il était né à Rieupeyroux (Rodez) le 30 août 1877 ; il avait fait son oblation le 17 février 1896.

472. Le F. convers Nigros, Henri, décédé à Aix le 2 avril 1898. Il était né à Aubenas (Viviers) le 18 mars 1834 ; il avait fait son oblation le 17 février 1860.

473. Le P. Schoch, Aloysius, décédé sur mer en venant au Chapitre général le 12 avril 1898. Il était né à Kircheim (Strasbourg) le 4 juin 1853 ; il avait fait son oblation le 1er novembre 1875.

474. Le P. Petit, Louis-Victor, décédé à Plattsburg (États-Unis) le 23 avril 1898. Il était né à Sainte-Anne-de-Varennes (Montréal) le 17 novembre 1853; il avait fait son oblation le 8 septembre 1878.

475. Le P. Voirin, Alfred-François, décédé à Paris le 7 mai 1898. Il était né à Namur (Namur) le 1er août 1836; il avait fait son oblation le 27 mai 1860.

476. Le P. Allaert, Charles, décédé à Estcourt (Naral) le 8 juin 1898. Il était né à Elveringham (Bruges) le 11 octobre 1867; il avait fait son oblation le 25 mai 1890.

477. Le F. convers Hourdier, Victor, décédé à Paris le 23 juillet 1898. Il était né à Ranée (Rennes) le 13 décembre 1846; il avait fait son oblation le 1er novembre 1872.

478. Le P. Sardou, Marc-Antoine, décédé à Paris le 29 juillet 1898. Il était né à Marseille le 12 août 1828; il avait fait son oblation le 8 décembre 1850.

479. Le P. Chatel, Antoine, décédé à Notre-Dame de l'Osier le 19 août 1898. Il était né à Chartres (Rennes) le 17 octobre 1839; il avait fait son oblation le 17 février 1862.

480. Le F. scolastique Le Gac, Gabriel, décédé à Liège le 23 août 1898. Il était né à Plouzané (Quimper) le 18 avril 1872; il avait fait son oblation le 17 février 1898.

481. Le P. Thévenon, Joseph-Marie, décédé à Saint-Andelain le 25 août 1898. Il était né à Brest (Quimper) le 19 avril 1831; il avait fait son oblation le 19 janvier 1859.

482. Le F. convers Ravier, François, décédé à Notre-Dame de l'Osier le 13 septembre 1898. Il était né à Saint-Michel (Grenoble) le 3 avril 1812; il avait fait son oblation le 1er novembre 1872.

483. Le P. Beuf, Marcellin, décédé à Notre-Dame-de

l'Osier le 1er octobre 1898. Il était né à Barjols (Fréjus) le 6 avril 1820 ; il avait fait son oblation le 1er novembre 1848.

484. Le P. Leroy, Jean-Charles, décédé à Notre-Dame de Talence le 4 octobre 1898. Il était né à Saint-Laurent (Saint-Dié) le 28 juin 1813 ; il avait fait son oblation le 19 juillet 1863.

485. Le P. Loos, Victor, décédé à Saint-Ulrich, le 9 octobre 1898. Il était né à Hüttenheim (Strasbourg) le 23 septembre 1869 ; il avait fait son oblation le 29 septembre 1894.

486. Le P. Henry, Alphonse-Charles, décédé à Colombo le 20 octobre 1898. Il était né à Dijon (Dijon) le 13 juin 1853 ; il avait fait son oblation le 15 août 1875.

487. Le F. convers Schmitz, Guillaume, décédé à Liège le 26 octobre 1898. Il était né en Allemagne en ; il avait fait des vœux de cinq ans.

488. Le F. convers Deschênes, Louis, décédé à Hull, le 8 novembre 1898. Il était né à Escoumains (Chicoutimi) le 24 avril 1868 ; il avait fait son oblation le 15 août 1894.

TABLE DES MATIÈRES

MARS 1898.

Pages.

Missions étrangères. — Vicariat de la Saskatchewan. — Lettre du R. P. Bonnald au directeur des annales..... 5

Maisons de France. — Maison de Saint-Andelain. Lettre du R. P. Iungbluth..... 27

Province d'Allemagne. — Maison du scolasticat de Saint-Boniface, Hünfeld. — Lettre du R. P. Scharsch, provincial, au R. P. Tatin..... 75

Variétés. — La réunion des jeunes Pères de la province du Nord en 1897, à Saint-Andelain..... 89

L'école industrielle de Glendalough à Subiaco, près Perth, en Australie..... 94

Aux étudiants canadiens de Paris. — Une allocution de S. Gr. Mgr Bruchesi, archevêque de Montréal..... 98

Fondation de nos œuvres de Bordeaux. — Relation du Père de L'Hermite..... 102

Actes du Saint-Siège..... 130

JUIN 1898.

Le Chapitre général de 1898..... 133

Élection du T. R. Père général..... 144

Rapports présentés au Chapitre général..... 153

Rapport du vicariat de la Saskatchewan..... 153

Rapport du vicariat d'Athabaska-Mackenzie..... 177

Rapport du vicariat de Saint-Albert..... 193

Rapport du vicariat de la Colombie Britannique..... 245

Nouvelles diverses..... 258

SEPTEMBRE 1898.

Rapports présentés au Chapitre général de 1898 (*Suite*) :

Rapport du vicariat de Saint-Boniface..... 261

Rapport de la province du Canada..... 296

Rapport de la province des États-Unis..... 312

Rapport de la province du Nord..... 318

Rapport de la province Britannique..... 335

Rapport de la province d'Allemagne..... 340

Pages

Variétés 345
Nécrologie. — Le R. P. Sardou 351
Nouvelles diverses 355

DÉCEMBRE 1898.

Rapports présentés au Chapitre général de 1898 (*Suite*) :
Rapport du vicariat de Colombo 357
Rapport du vicariat de Jaffna 379
Rapport du vicariat de Natal 393
Rapport du vicariat de l'État libre d'Orange 398
Rapport de la préfecture apostolique du Basutoland 407
Rapport de la préfecture apostolique de la Cimbébasie inférieure (Damaraland) 413
Rapport de la province du Midi 424
Variétés. — Une audience pontificale 436
La fête de Notre-Dame de la Prière à Pontmain 442
Vingt-cinquième anniversaire du couronnement de Notre-Dame de Sion 444
La réception du R. P. Lefebvre à Lowell 449
Mgr Coudert 453
Nouvelles diverses 456
Bibliographie 466
Oblations 470
Nécrologe 476

Paris. — Typographie A. Hennuyer, rue Darcet, 7.

BINDING LIST DEC 1 1933

294885
P
Relig.
M
Author Missions de la Congrégation des Mission-
Title naires oblats de Marie Immaculée, 35^36,1897-98
DATE.
NAME OF BORROWER.

University of Toronto
Library

DO NOT
REMOVE
THE
CARD
FROM
THIS
POCKET

Acme Library Card Pocket
Under Pat. "Ref Index File"
Made by LIBRARY BUREAU